ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLI[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XXI

1919



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD
Ancienne librairie FONTEMOING & C[ie], 1, RUE DE MÉDICIS
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

Vol. XXI. Janvier-Mars 1919 N° 1.

A PROPOS

D'UNE

ÉDITION RÉCENTE DE LA CHRONIQUE D'ALPHONSE III

Une circonstance très heureuse m'engage à revenir sur la Chronique dite de Sébastien et ses refontes postérieures[1] (1° celle que M. Barrau-Dihigo a publiée sous le titre de « Pseudo-Sebastian »; 2° le texte du ms. 1513 = F 134, ou *Batres*, et 3° ce que j'ai appelé, faute de mieux, la Chronique léonaise).

C'est la publication parue récemment par les soins du *Centro de Estudios históricos*, sous le titre *Crónica de Alfonso III*, édition critique qui s'annonce comme le premier fascicule d'une collection de textes latins du Moyen-Age espagnol, dont une section sera consacrée aux chroniques[2].

Constatons tout de suite que ces prémices font bien augurer de la récolte future. L'éditeur, le P. Zacarías García Villada (S. I.), a su réunir dans un volume de dimensions modestes,

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 1.

2. Dans un programme de la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas*, indiquant les travaux de recherches organisés pour l'année 1918-1919, je vois marqué entre autres choses :

« Publicación y estudio de la Crónica de Pelayo de Oviedo, por D. Mario González Pons ;

» Publicación y estudio de la *Crónica silense*, por D. Francisco Santos Coco ;

» Publicación y estudio de la *Crónica albeldense*, por D. Manuel Gómez Moreno. »

Nous entrons décidément dans une ère nouvelle. Et beaucoup d'autres éditions sont en perspective; je relève également : « Estudios de crítica textual y preparación de ediciones de escritores hispano-latinos, bajo la dirección del P. Zacarías García Villada. »

La *Junta* a été attaquée il y a quelques mois en plein Parlement espagnol d'une façon qui prouve assez à quel point elle représente le parti du travail et de l'effort. Je venais précisément peu de temps auparavant de visiter le *Centro*. J'ai rapporté de cette visite une impression profonde d'admiration pour l'organisation des études dirigées par M. Menéndez Pidal : un véritable séminaire, et en même temps un laboratoire, dont l'organisation pourrait nous servir de modèle en France. Nous voyons les résultats dans les publications qu'on nous promet et qu'on nous apporte. Le moment approche où l'hispanisme consistera, en dehors de l'Espagne, à se tenir au courant des travaux des Espagnols.

outre le texte de la rédaction primitive, celui du « Pseudo-Sebastian » (sous le titre, beaucoup plus acceptable, de « seconde rédaction », car en admettant que la première fût de Sébastien et non d'Alphonse III, pourquoi une rédaction interpolée, c'est-à dire tout simplement augmentée, serait-elle présentée comme une falsification?), puis les additions d'une troisième rédaction, celle de *Batres*, et enfin d'une quatrième, qui n'est autre que la Chronique léonaise. Ainsi se trouve fixée l'histoire de ce texte si important, dans ses transformations successives. Un sens réellement remarquable de l'évolution des textes historiques de ce genre, une clarté et une concision exemplaires font de ce travail une véritable nouveauté dans l'étude des *Monumenta* du Moyen-Age espagnol. — Peut-être un autre format, une autre disposition typographique (celle que Mommsen a employée si heureusement) auraient-ils été préférables; peut-être eût-on bien fait de mettre en regard les deux premières rédactions, pour permettre au lecteur de mieux les comparer. Mais sans doute a-t-on reculé devant quelque difficulté matérielle. — Peut-être aussi y aura-t-il à discuter certains points; mais l'essentiel est qu'un classement soit fait, qui permet de se reconnaître dans cet amas de textes plus ou moins différents; et ce classement est clair, net, probablement définitif.

Le plus délicat était de distinguer la toute première rédaction, que des copies étroitement apparentées reproduisent avec de courtes additions et des variantes qui en altèrent sinon la contexture, du moins la pureté. Sur ce point, d'ailleurs, des travaux antérieurs guidaient les recherches; mais c'est vraiment d'une façon satisfaisante qu'on a ici procédé à la description et à l'examen des relations mutuelles des manuscrits.

Je résumerai simplement les conclusions relatives à cette première rédaction. Ainsi que l'avait établi Barrau-Dihigo et que je l'avais de mon côté reconnu (*Bulletin hispanique*, t. XVIII, p. 6), c'est le manuscrit de Segorbe[1], exécuté pour Juan Bautista Pérez, qui nous donne le texte le plus pur, celui

1. Décrit minutieusement par Villanueva, *Viage literario*, t. III, p. 196-220.

du *Soriensis* perdu, et d'où dérivent le 27-26 de la cathédrale de Tolède (lui-même original du 1376 = F 38 de la Bibl. nacional) et l'Egerton 1873 (recueil de Mariana). Le *Soriensis* dérivait lui-même d'un original dont une autre copie a servi 1° pour l'*Ovetensis* transcrit dans le 1346 = F 58 (recueil de Morales) et dans le *Salmanticensis* perdu, 2° pour le 1237 = F 192 de la Bibl. nacional (copie de Castellá Ferrer). De ce dernier et du recueil de Segorbe procède le 9880 = Ee 92 (collection Burriel). Du recueil de Segorbe et du *Salmanticensis* dérivent le 7602 = T 253, le 8395 = V 183 et le 51 = E 2 de la Bibl. nacional, tous trois du XVIIe ou XVIIIe siècle. Pratiquement, les têtes de files sont donc le recueil de Segorbe et la copie de Castellá Ferrer. L'éditeur en donne, dans un tableau synoptique, les variantes respectives et caractéristiques.

On sait que Flórez a utilisé le recueil de Mariana, celui de Morales et enfin celui de J. B. Pérez, mais ce dernier « algunas veces » et seulement dans la copie de Madrid, qui ne contient pas les notes mises par Pérez sur le recueil de Tolède, lequel, on l'a vu, n'est lui-même qu'une copie du recueil original conservé à Segorbe.

*
* *

Au sujet du ms. 1346 (ancien F 58) de la Biblioteca nacional, l'éditeur écrit ceci :

Este códice es muy conocido y ha sido descrito minuciosamente varias veces (Risco, *Esp. sagr.*, vol. XXXVIII, páginas 366-370. — Ewald, *Reise...*, páginas 303-306). Se le denomina comúnmente *Ovetense* por ser una copia de un ms. (X''') de aquella Catedral en tiempo de Ambrosio de Morales, del que lleva varias notas autógrafas. El original pertenecía a la Biblioteca de Alfonso VI de Castilla, como lo indicaba esta descripción escrita en forma de laberinto : *Adefonsi principis sum*, y había sido compilado por el obispo D. Pelayo, a lo que parece, pues debajo de unas genealogias, que estaban al principio, se leía : *Pelagius etsi indignus episcopus propria manu scripsit haec genealogia(!)* De su antiguëdad dice Morales que era *vetustísimo*, y ateniéndonos a las suscripciones sobre dichas, debía de ser de últimos del siglo XI o principios del XII.

Je suppose que le point d'exclamation dont le P. García Villada fait suivre la phrase *Pelagius... scripsit haec genealogia*, souligne le grossier solécisme, qui ne fait pas honneur, en effet, à un évêque, *etsi indignus*. Mais le scribe auquel est due cette copie a pu mal lire. Quant à l'affirmation que l'original faisait partie de la bibliothèque d'Alphonse VI, on peut y souscrire, vu que, entre l'élection de Pélage comme évêque (1098) et la mort de ce roi (1109), il s'est écoulé une dizaine d'années, et que d'autre part rien ne nous oblige, dans le contenu, à retarder l'époque de la confection de ce recueil.

Mais ce qui m'étonne c'est que le nouvel éditeur de la Chronique d'Alphonse III, se contentant de renvoyer aux notes relevées sur le recueil de Morales par Risco et publiées par celui-ci au tome XXXVIII de l'*Esp. sagr.*, et à la *Reise* d'Ewald, nous déclare qu'on appelle communément *Ovetense* le recueil 1346 (F 58) parce que c'est une copie d'un *Ovetensis* perdu (X''). Ewald a indiqué les rapports entre ce recueil et le F 86 (à partir du folio 96) et le F 134 (à partir du folio 112); et j'ai moi-même à plusieurs reprises précisé le départ à faire dans le F 58 entre les extraits des trois recueils, *Ovetensis, Complutensis, Batres* (cf. *Histoires générales d'Espagne*, p. 117, et *Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 12). Si quelque part le F 58 a été dénommé *Ovetense*, et cela parce qu'il serait une copie de l'*Ovetensis* de Pélage, il faut renoncer à cette appellation tout à fait erronée, qui peut entraîner des confusions déjà assez difficiles à éviter[1]. Il est vrai que la partie la plus intéressante pour nous c'est ce qu'il nous a conservé de l'*Ovetensis*, puisque, pour le restant de son contenu, nous avons les originaux. Mais le nom d'*Ovetense* est vraiment impropre pour un recueil formé à l'aide d'un *Ovetensis*, d'un *Batrensis* et d'un *Complutensis*. Le P. Flórez, qui l'a utilisé, le désigne sous le nom de « Códice de la Real Biblioteca de Madrid » (*Esp. sagr.*, t. XIII, p. 476). Le mieux est peut-être de le dénommer « recueil de Morales ».

1. Une description minutieuse des trois manuscrits F 134, F 86, F 58 est indispensable pour l'étude de ces textes. Je l'ai tentée dans un fascicule de la *Bibliotheca latina medii aeui*, prêt à paraître.

*
* *

L'éditeur, après Flórez, relève les absurdités de la préface « Charissimi fratres, si chronicam hanc... », qui sert de prologue au recueil de Batres (F 134). Il a raison d'en conclure que l'attribution à l'évêque Sébastien de la Chronique attribuée à Alphonse III par les meilleures sources repose sur un document sans valeur. Mais il a tort de compter comme une absurdité la phrase où il est dit que Pélage a écrit sur les Goths et les rois d'Aragon.

Et a Veremudo podagrigo rege usque ab (ad) Adefonsū regem filium Ramundi comitis et Urrace regine Pelagius episcopus, sicut a maioribus et a predecessoribus suis inquisiuit et audiuit, *de Gotis et Arragonum regibus*, prout potuit, plenissime scripsit.

En effet, une phrase, absente du recueil d'Alcalá (F 86), mais insérée dans celui de Batres, éclaire singulièrement l'assertion du préfacier; il est question du *Fuero* donné par Alphonse V à la ville de Léon.

Et dedit Legioni precepta et leges que sunt seruande usque mundus iste finiatur, *⁊ sunt scripte in finē historie Regum gotoꝝ siue ⁊ Arragonensium.*

J'ai déjà noté cette addition (*Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 150). Qu'implique-t-elle?

Les *precepta et leges* en question ne sont autres, évidemment, que les *Decreta Adefonsi regis et Geroile regine sub era MLV.IIIº kal. Augusti* que nous trouvons aux folios 102-106 du même ms. F 134, et que Risco a publiés au t. XXXV de *l'España sagrada*, p. 340-347.

Mais remarquons la place qu'ils occupent dans ce recueil. Ils viennent, non pas *in fine historia Regum Gothorum siue et Arragonensium*, ni à la fin d'une histoire quelconque, mais après une liste des villes qui ont changé de nom depuis l'antiquité, laquelle suit les *Gesta regum francorum;* et ceux-ci

occupent les folios 72v 101v. Les folios 69v-72v contiennent des privilèges pontificaux; et c'est au folio 69v que se termine la Chronique de Pélage.

Il faut en conclure que l'addition *et sunt scripte*... est due soit au copiste soit à un annotateur d'un recueil où les *Decreta* d'Alphonse V et de Geloira suivaient une histoire intitulée *Historia Regum Gothorum siue et Arragonensium* ou tout au moins traitant des rois goths et des rois d'Aragon. Par rois goths, il faut entendre les rois de Léon (et de Castille), — de même que dans la préface citée il est dit que Sampiro a écrit « de Gotis regibus ». — Quant aux rois d'Aragon, il n'est pas impossible que Pélage d'Oviedo, mort en 1143 ou 1153 (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 260), ait voulu faire connaître leur histoire (depuis Ramiro el Espúreo, 1035?), ainsi que l'affirme la même préface; mais que cette histoire des rois d'Aragon soit de lui ou lui soit attribuée par erreur, le fait est que nous n'en trouvons pas trace dans le *Batres*.

C'est tout simplement que le *Batres* a dû être constitué par des textes empruntés à des manuscrits divers : le cas est bien commun. Il ne faut pas y voir un tout qui se tient, ni la copie intégrale d'une œuvre ou d'une collection.

C'est pour une raison analogue que je me refuse à dater de l'année 1142 le ms. F 86 (= 1358), ni même la collection qu'il contient, ainsi que le voulait M. Blázquez (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 264), pour la seule raison qu'il trouvait cette date dans un des textes de cette collection.

Et maintenant, qu'est-ce que cette histoire des rois goths (Léon et Castille) et des rois d'Aragon, à laquelle il est fait allusion par deux fois dans le *Batres?*

On est tenté de reconnaître l'histoire des rois goths dans la continuation à Sampiro attribuée à Pélage. Il y a pourtant une difficulté, si on se réfère aux termes de la préface du Batres : « a Veremundo podagrigo rege *usque ad Adefonsum regem filium Ramundi comitis et Urrace regine* », car la continuation de Pélage s'arrête à la mort d'Alphonse VI. Et celle des rois d'Aragon? Il n'en est pas question dans cette continuation. Il s'agirait donc d'une histoire séparée, fort courte

vraisemblablement, comme l'histoire des « Goths » elle-même.

Il est curieux de constater que, au contraire de la Chronique attribuée à Pélage, la Chronique dite de Silos et la Chronique léonaise (III, § 2-6, et p. 270 du *Bull. hisp.*, t. XI; voir les notes) parlent plus ou moins de Ramiro el Espúreo. Elles ne disent rien du reste des autres rois d'Aragon ses successeurs. Mais en fait de Chronique ancienne consacrée aux rois d'Aragon, on ne voit guère que la dernière partie du *Liber Regum*, en castillan, publiée par Flórez au tome I des *Reynas Católicas* (p. 499-501), et elle va jusqu'à D. Jaime I (1213). On pourrait admettre des augmentations postérieures, mais rien n'indique que Pélage y soit pour quelque chose. Du reste, ce *Liber regum*, constitué par des généalogies, semble bien former un tout et avoir été rédigé d'une seule pièce, entre 1213 et 1223

De toutes façons, si le recueil de *Batres* remonte à un recueil constitué par Pélage, tel précisement que l'*Ovetensis* utilisé pour la collection de Morales, c'est partiellement; et rien ne prouve que tout ce qui y figure se trouvait déjà dans le recueil primitif de Pélage, pas plus qu'on n'y trouve tout ce qui figurait dans ce dernier. Je dois donc rectifier en ce sens ce que je disais à propos de ce même recueil de *Batres* (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 265), et conclure que les nombreuses pièces remontant à Pélage incluses dans ce manuscrit ne nous autorisent pas à affirmer que tout le contenu a été rédigé ou recueilli par cet évêque; que, par conséquent, la continuation à Sampiro n'y est pas plus sûrement de Pélage que celle qui est dans le recueil d'Alcalá (1358 = F 86), où rien (à part deux notes marginales postérieures, cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 264) n'indique qu'elle soit de lui : il faut toujours tenir compte des additions marginales passées dans le texte, des interpolations, des refontes, en admettant que dans sa forme primitive l'œuvre soit bien de Pélage, ce qui, rigoureusement n'est pas démontré. Le seul recueil pour lequel il y a vraiment des probabilités est l'*Ovetensis* cité plus haut : or, précisément, la continuation attribuée à Sampiro et à Pélage n'y figure pas (cf. *Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 24).

Et maintenant, que la préface du *Batres* soit de Pélage, je ne

vois ni ce qui le prouve ni ce qui s'y oppose. Elle ne porte pas son nom, et si on la lui a attribuée, c'est évidemment à cause des autres textes dont il est cité comme auteur dans ce même recueil. Mais les erreurs qu'elle renferme touchant Isidore et Julien ne démontrent pas non plus qu'elle ne soit pas de lui, car il a pu se tromper dans les attributions. Quant à l'allusion à son histoire ou ses histoires des rois goths et des rois d'Aragon, on a vu qu'elle doit provenir d'un prototype plus complet.

Tout bien considéré, il y a peut-être plus de raisons pour attribuer à Pélage la compilation du *Batres* que celle du recueil d'Alcalá; mais ces raisons ne sont pas péremptoires. Il vaut mieux ne pas décider, et se rappeler seulement que la seconde compilation (incomplète puisqu'elle commence au milieu de la Chronique attribuée à Sébastien) paraît être antérieure à l'autre, vu les additions que comporte celle-ci. Quel est l'auteur de l'une et de l'autre? Nous n'en savons rien d'une façon indubitable. Est-ce le même? Pourquoi le supposer, quand il est si naturel d'admettre le processus si ordinaire des interpolations anonymes et des transcriptions libres? Plutôt donc que de discuter à perte de vue sur l'attribution à Pélage de l'une ou de l'autre de ces rédactions, ne vaut-il pas mieux les désigner par le nom du recueil qui les contient respectivement, le *Batres* et le *Complutensis*?

G. CIROT.

RELACIONS FAMILIARS I POLITIQUES

ENTRE JAUME EL CONQUERIDOR I ANFOS EL SAVI

I

Els vincles de parentiu directe entre la dinastia barcelonesa i la familia reial castellana, a l'edat mitja, dataren del temps de Ramon Berenguer III, comte de Barcelona i de Provensa, la filla del qual, Berenguela, va casar-se en 1128 amb Anfós VII, emperador de Castella i de Lleó[1]. Mes endavant, en el mateix segle XII, el rei Anfós I de Catalunya (II d'Aragó), net d'aquell comte, contragué matrimoni (1174) amb Sanxa[2], filla de dit emperador i de sa segona muller, Dª Rica, de la casa ducal de Polonia. Ja dins el segle XIII Jaume 'l Conqueridor se casá, de primer entuvi (1221), amb Leonor, filla d'Anfós VIII de Castella; peró al cap de pocs anys la rebutjá (1229) amb consentiment del llegat pontifici encarregat d'examinar aquest afer, qui va anular el matrimoni per raó de parentiu, essent els esposos tots dos besnets de l'emperador Anfós[3].

De sa segona muller Violant d'Ongria tingué Jaume el Conqueridor, entre altra descendencia, una filla nomenada també Violant, la qual fou promesa a l'infant Anfós de Castella, fill de S. Ferran. Opina, amb motiu, el baró de Tourtoulon[4] que el futur enllaç dels dos princeps fou acordat en 1240; en tal data la petita Violant devia tenir apenes catorse anys. En

1. Bofarull, *Los condes de Barcelona vindicados*, II, 165.
2. Miron, *The Queens of Aragon*, p. 71.
3. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, I, 172 i 249.
4. *Ob. cit.*, II, 31.

son testament de 1242 Jaume I considerava aquesta com a consort de l'infant castellá; pero, naturalment, el matrimoni va tardar encara alguns anys a celebrar-se.

Malgrat aquests llaços de familia les relacions entre Jaume el Conqueridor, i Anfós el Savi, foren amb frequència poc cordials i algunes vegades bastant tivantes, mes en altres ocasions i especialment en els ultims anys esdevingueren sincerament afectuoses.

En 1244 es mogueren questions assats fortes entre Jaume i Anfós amb motiu de les respectives conquestes sobre els sarrains. Els limits de la corresponent expansió territorial catalano-aragonesa i castellana a costes dels musulmans estaven determinades ja des de 1178 pel conveni de Cazorla[1], pactat entre Anfós I de Catalunya i Anfós VIII de Castella; en aquest tractat s'assignava Xátiva a la conquesta dels monarques aragonesos, lo mateix que Denia i la vall de Biar, el port de la qual se fixá com a límit respecte de les conquestes castellanes. A finals de novembre de 1243 Jaume I arrivá devant de Xátiva i per segona vegada posá setge a aquesta plaça[2]; pero l'infant de Castella qu'estava lluitant per la banda de Murcia, en la regió limítrofre, cobdiciava també dita vila, encara que no era del seu dret, i al efecte tractá d'obtenir furtivament la rendició de la mateixa en favor seu i en perjudici del rei en Jaume. L'agent encarregat d'aitals negociacions per part d'Anfós de Castella havia entrat varies vegades a Xátiva, amb el pretext de fer construir pera l'infant una tenda moresca; pero Jaume I, al enterarse del veritable motiu, proibí terminantment tota mena de tractes amb els assetjats, i havent sigut sorprés un dia aquell agent conversant amb els moros fou condempnat pel rei a ser penjat[3]. Els desitjos

1. Chabás, *División de la conquista de la España mora entre Aragon y Castilla* (« Congres d'Historia de la Corona d'Aragó », primera part, p. 139).

2. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, 89.

3. *Chronica o comentaris del rey en Jacme* (edició Aguiló), § 339 i 340. Ja l' any anterior Anfos de Castella havia intentat apoderar-se d' Alcira en perjudici del rei d' Aragó. En canvi, no molt abans (en 1240), Jaume I havia refusat l'oferiment que Ben Zeyan li va fer del castell d' Alacant : « car nos — diu el rei en la Crónica — haviem convinences ab lo rey de Castella e haviem partides les terres ja en temps de nostre pare e de son avi e quel castell era en la sua partida, perque la covinença que nos li haviem feyta no la voliem trencar » (*Ibid.*, § 307).

d'Anfós de Castella respecte de Xátiva quedaren llavors desfets; pero poc després conseguí la rendició a favor seu de la vila d'Enguera, a la qual tampoc hi tenia dret, per ser del terme de Xátiva. Quan en Jaume es convencé plenament de les maniobres del seu futur gendre adoptá el sistema de represalia, apoderantse de Villena i d'altres poblacions que corresponien a Castella. L'infant solicitá llavores del Conqueridor una entrevista, a la qual aquest concorregué, tenint lloc a Almizra[1]. L'un i l'altre anaven acompanyats d'alguns de llurs principals cortisans, més un bon nombre de cavallers; la reina d'Aragó va voler ser-hi també, pera intervenir amigablement. El primer dia, segons la costum de la época, es va passar entre mutuals compliments i esplai, car com diu la cronica reial : « no era be que parlas hom de neguns feyts en lo primer dia. » A l'endémá, després d'oir missa, l'infant aná a saludar a la reina i després comensaren les discussions amb el rei. Preguntá aquest respecte de la causa de la entrevista i en nom d'Anfós s'explicaren el Mestre d'Uclés i D. Didac de Vizcaya, manifestant que a l'infant li havia de correspondre una part de territori com a dot de sa futura muller, la primcesa Violant i afegint que quan se concordá tal matrimoni li fou promesa Xátiva, segons li digué Ovieco Garcia, que hi havia intervingut. Negá el rei semblant cosa i objectá, en contra d'aitals pretensions, que quan ell es casá amb la infanta Leonor de Castella, tia d'Anfós, no li donaren cap terra. Pero la insistencia dels castellans era gran i fins arribaren a argumentar amb la amenaça de que de totes maneres s'apoderarien de Xátiva. « Nos no havem paor que negu la 'ns tolga — replicá 'l rei — ... car qui en Xátiva volrá entrar sobre nos haura a passar »[2]; i considerant la discussió acabada, doná ordre de partir. Estaven ja ensellats els cavalls quan tornaren, més a tó, els representants d'Anfós, demanant la mediació de la reina, la qual per sa part estava contristada per la ruptura. Llavors s'arrivá a un acort, concertant-se un tractat d'amistat i d'aliança i una nova partició de

1. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant,* II, 91-93.
2. *Chronica o comentaris del rey en Jaume* (edició Aguiló), § 347.

les conquestes sobre l'Espanya sarraina[1]. Quedarien, en endavant, reservats a la conquesta d'Anfós els castells d'Alacant, Agües i Bussot amb llurs respectius termes fins al port de Biar, lo mateix que la vila de Villena i tot el demés territori situat cap a les parts de Murcia i Castella, a l'altra banda dels termes de Biar i d'Almansa i de la linea de l'actual mont Major, dit llavors serra de la Rua, prop d'Ayora, fins a la confluencia del Cabriel i el Xúcar. En canvi serien per a 'l rei d'Aragó els castells de Castalla[2], Biar i Almizra, amb llurs termes, i tot el territori de l'altra banda dels predits límits, cap a Xátiva, Denia i el restant del regne de Valencia. El tractat d'amistat i aliansa fou otorgat[3] el dia 26 de mars de 1244. Potser uns quants mesos després se concordá algún tractat complementari, durant el setge de Biar[4] (la rendició de qual lloc la obtingué 'l rei Jaume pel febrer de 1245, segons en Tourtoulon).

La questió de Portugal doná ocasió, un parell d' anys després del tractat d' Almizra, de palesar la bona inteligencia que 's mantenia entre Jaume I i Anfós de Castella. El Papa Inocenci IV, queixós de la conducta del rei Sanxo II, en virtut de les acusacions presentades pel bisbes lusitans, havia exortat en 1245 (24 juliol) als portuguesos a que secundessin son

1. Gimenez Soler, *La Corona de Aragón y Granada* (« Boletin de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona », vol. III, p. 101). Aquest autor diu : « No se fijaron límites naturales, y ni la historia ni la geografia justificaban tal reparto, ni los montes ni los rios señalados eran mojones indiscutibles, y lo mismo que fueron ellos pudieron ser otros situados un poco más alla o un poco más acá ; se trataba únicamente de transigir intereses opuestos y de conciliar aspiraciones encontradas, conservando Jaime Játiva y Alfonso Enguera, y por ésto hizose passar la frontera entre esas dos villas, bajándola de la confluencia del Jucar y Cabriel y continuándola hasta Denia por el puerto de Biar. » Malgrat publicar el text de la partició en Gimenez no la interpreta prou bé : cap menció 's fa en ella de la vila d' Enguera, la qual quedava inclosa dintre els limits de lo assignat al rei d'Aragó i sens cap dubte fou entregada llavors per Anfos (segons diu la Cronica (§ 349) : « rete la 1. a l'altre ço que tenia que no era seu »), car el Conqueridor disposá de dita vila en favor de l'orde d' Uclés (Tourtoulon, *ob. cit.*, II, 93, nota 2.)

2. Sobre Castalla pot veure's : Castañeda, *Relaciones geográficas, topográficas e historicas del reino de Valencia* (« Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos », vol. XXXVI, any 1917).

3. « E faem nostres cartes bulades entre nos e l'Infant don Alfonso » (*Chronica o comentaris*, § 349).

4. Aixís ho permet suposar la promesa que Jaume I var fer en 1257 a Anfós X d' esmenar-li els danys que li haguessin causat els seus vassalls en el regne de Murcia, « assi como dizen las cartas que son entre nos et vos, que fueron fechas en la cerca Biar » (*Memorial Historico Español*, I, 121).

germá Anfós, comte de Boulogne, al qual encomená el govern i la custodia del regne, a fi de salvar-lo del perill en que, « per la desidia i la imbecilitat del rei », estava; declarant, emperó, que no volia privar definitivament de la corona a Sanxo ni a sa descendencia, si 'n tingués[1]. El comte arrivá a Portugal a les derreries de 1245 i en lloc de limitar-se a la funció d'administrador del regne va procurar apoderar-se 'n, combatent a son germá, el qual, després de resistir durant alguns mesos se 'n hagué d' anar a Castella, demanat-hi socors. El primogénit castellá, influit per Sanxo i ressentit de que 'l comte de Boulogne hagués ocupat certs territoris que l' altre li havia anteriorment concedit, escrigué a Inocenci IV queixant-se de tot plegat. El Papa li contestá (25 juny 1246) procurant tranquilitzar-lo, explicant-li els motius que havia tingut per a treure a Sanxo del govern i donant-li la seguretat de que 'l comte estava encarregat tant sols de la custodia del regne veí[2]; a l'ensems escrigué al comte de Boulogne manifestant-li les queixes que havia rebut contra d' ell i recomanant-li que respectés els bens del fill de S. Ferran i que amb relació al rei no trespassés els poders que se li havien dat[3]. Aquests paliatius no donaren resultat i Anfós de Castella va voler organitzar una expedició militar cap a Portugal. Desitjant obtenir la colaboració del monarca catalá va transmetre an aquest una embaixada demanant-li que li enviés son fill l'infant en Pere, amb el noble aragonés Pero Cornel i trescents cavallers. Jaume li contestá, per medi de son escrivá Guillém, accedint-hi i al mateix temps escrigué a l' infant Pere de Portugal, viudo d' Aurembiaix d' Urgell (el qual era un dels mes forts puntals del comte de Boulogne[4]); quedant-ne Anfós molt agrait. Fins a principis de 1247 l' infant castellá va estar perplexe; per a decidir-se a entrar en campanya esperava encara 'l resultat de certes

1. Potthast, *Regesta Pontificum Romanorum*, II, p. 999. Berger, *Les registres d'Innocent IV*, t. I, p. 212. Respecte de tot aquest afer végi 's: Herculano, *Historia de Portugal*, llibre V, part 2.

2. Potthast, *Regesta Pontificum Romanorum*, II, p. 1030. Berger, *Les registres d'Innocent IV*, t. I, p. 286.

3. Herculano, *Historia de Portugal* (edició Lopes), t. V, p. 68.

4. El Papa, a 17 d' agost de 1245, havia escrit a Pere recomanant-li auxiliés al comte de Boulogne, segons diu Herculano.

gestions que 's feien prop del comte, segons ens mostra una carta que el [20 de desembre de 1246], des de Sabugal, escrigué al Conqueridor, la qual[1] es de la tenor següent :

Jacobo, Dei gratia illustri regi Aragonum, Majoricarum et Valencie, comiti Barchinone et Urgelli et domino Montispessulani, infans Alfonsus, illustris regis Castelle et Legionis primogenitus et heres, salutem et sincere dilectionis affectum sicut illi quem multum diliget et apreciatur et quem loco patris habet et reputat et cui cunctorum successuum ubertatem evenire semper desiderat tamquam s... Nos vos embiamos dezir que nuestra voluntad era de entrar a Portogal et sobr' esto embiamos-vos rogar que nos embiassedes vuestro fijo el infant don Pedro con trezientos cavalleros et que don Pero Cornel viniesse [con] ellos [et] vos embiastes-nos a dezir por don Guillem, vuestro escrivano,... mas ... queriemos, que vos los embiaredes.. . [fi]jo el infant don Pedro et que en esto et en al que aviedes volun[tad] de fer-no[s] ayuda et amor, et nos gradecemos-vos-lo mucho et nos al fuiza (?) aviemos en vos et .... que trahen pleito entre nos et el conde de Bononia et non [sab]emos aun si auremos mester, mas quando [mester] nos fuere embiar-vos-lo emos dezir en qual logar et quando..... [to]bieremos por los caveros rogamos-vos que vengan don Pero [Cornel] con vuestro fijo el infant don Pedro et [con e]llos, et gradecemos-vos m[ucho. O]trossi de las cartas que embiastes al [infant] don Pedro de Portogal, [que] en cosa del mundo non nos podriedes [fazer] mayor amor que en esto, ca bien sepades que la mayor ayuda que [ha] el conde de Bononia el es, et si a el perdiere sepades que a perdido [todo el reyno]; et rogamos-vos que si el non quisiere salir por v[o]s de Portogal que [vo]s de guis[a] [que] fagades contra el que el entienda que vos pesa con aquellos que son [a nuestro] danno et a nuestro destorvo, ca assi ferie a nos con buena fe con todos aquellos que vuestro danno buscassen o vos destorvo [al]guno fiziessen; et sobr' estas cosas et sobre otras vos dira don Guillem, vuestro escrivano, muchas cosas de nuestra part. Data apud Savugalem, XIIII [kalendas]? januarii. Infantis ex provisione Johannis Martini fecit.

A principis de 1247 Anfós de Castella amb alguns seus cavallers va fer un intent d' entrar a Portugal, sense bon resultat[2]; pero sembla que aquesta excursió fou exclusivament castellana.

1. Arxiu de la Corona d'Aragó, cartes reials de Jaume I, numeració provisional, n° 99.

2. Mondejar, *Memorias historicas del rei D. Alonso el Sabio*, llibre I, cap. 16. — Herculano, *Historia de Portugal* (edició Lopes) t. V, p. 288.

Segons el marqués de Mondejar [1], quan en la segona meitat de 1247 Anfós de Castella rebé indicació de son pare S. Ferran de que l' anés a ajudar al setge de Sevilla, també dit primogenit envià demanar a Jaume I auxili de gent per a aquella expedició; el Conqueridor hi va fer anar son fill Anfos, hereu d'Aragó [2], i l'infant Pere de Portugal, amb un acompanyament de cent cavallers catalans [3]. A més d' aquests estigué també al setge de Sevilla, el notari Bernat Vidal de Besalú [4].

Tots els historiadors, excepte 'l P. Florez, s'equivocaren al voler indicar la data del casament d'Anfós, el Savi, amb Violant d'Aragó. En Zurita [5], i amb ell tots els que 'l seguiren, va senyalar la de 1246 i com que no era home que digués les coses sense motiu, algun n' havia de tenir per a això : efectivament, una copia antiga de l'acta de les noces porta aital data, pero aquesta degué ser, sens dubte, mal transcrita de l'original per l'antic copista de dit document. El P. Florez va presentir la equivocació, quan deia : « ... se celebraron las bodas con grandes fiestas en noviembre de 1246, segun escriben conformes nuestros principales escritores : lo que debe reducirse a los primeros dias de aquel mes, pues en el octavo falleció la reina madre Dª Berenguela, cuyo llanto general no se concierta bien con la música de la boda... La infanta no podia tener entonces mas de doce años : pues el matrimonio de sus padres fué acabado de ajustar en 20 de febrero de 1234, del qual al año 46 no van más que doce años. Pero esto no perjudica a que se desposasen en el mismo año, obli-

1. *Obra citada*, llibre I, cap. 21.
2. Sagarra, *Noticias y documentos inéditos referentes al infante D. Alfonso primogénito de D. Jaime I* (« Boletin de la R. Academia de Buenas Letras », 1918).
3. En el repartiment de la ciutat i terme de Sevilla, fet per Anfos X en 1253 entre 'ls que varen pendre part a la conquesta, s' assignà el lloc de Camas als cent cavallers catalans, taxativament nomenats. (Vegis : Espinosa de los Monteros, 2ª parte de la *Historia y grandezas de Sevilla*, p. 11). « En Camas a hi quinze mil pies de olivar e de figueral, e por medida mil y seiscientas aranςadas y diola el rey a estos cien cavalleros catalanes que aqui son escriptos por heredamiento en tal manera que le fagan servicio con el consejo de Sevilla en todas cosas e cumplan segun el fuero de Sevilla y que no hayan poder de venderla, ni de empeñarla, ni de enagenarla de aquí fasta cinco años; en adelante, si la quisieren vender, que la vendan a vallesteros e no a otro ome ninguno. E cada un vallestero d' estos a de tener dos vallestas en esta alqueria, la una de estrivera y la otra de dos pies... »
4. Ballesteros, *Sevilla en el siglo XIII*, p. 14. Sembla que Anfós de Castella, amb els que l' acompanyaven, va arrivar devant de Sevilla a les primeries de 1248.
5. Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, llibre III, cap. 42.

gando únicamente a que casasen entonces con palabras de futuro. Sin embargo nos debe cautelar, hasta ver los fundamentos de la opinión común, que contrae el casamiento al año de 46, pudiendo por lo expuesto recurrir al fin del 48 *a lo menos* para señalar la consumación del matrimonio : pues assi cessan los inconvenientes de la edad y el encuentro de los lutos y las galas[1]. » Notèm, per de promte, que encara que 'l matrimoni de Jaume el Conqueridor, amb Violant d'Ongria hagués sigut pactat en 1234, no 's realitzá, emperó, fins el dia 8 de setembre de l'any seguent; de manera que la primcesa Violant en 1246 sols podia haver cumplert deu anys.

En demés, documents de l'Arxiu de la corona d'Aragó[2], fins ara inédits, venen a demostrar d'una manera clara que les noces de l'infant Anfós de Castella amb la primcesa Violant d'Aragó no tingueren lloc en 1246 ni en els dos anys seguents; segurament degueren celebrarse en 1249.

Un d'aitals diplomes es una carta de S. Ferran a Jaume I. La hi va dirigir quan acabava de lograr la rendició de Sevilla; per lo tant, encara que aquesta carta no porti indicació d'any, s'ha d'atribuir al de 1248. Altre d'aquests documents es també una carta dirigida al Conqueridor per l'infant Anfós de Castella, escrita en el mateix dia i lloc que la de son pare (24 de novembre, que fou l'endemá de la capitulació de Sevilla); el propi infant escrigué ademés altra carta, idéntica, a la reina d'Aragó, na Violant.

Per aquets documents venim en coneixement de que Jaume I havia enviat a S Ferran i a son fill, qu'estaven en el setge de Sevilla, una embaixada de la qual ne fou el principal comissionat el bisbe d'Osca, que ho era el famós Vidal de Canyellas[3], qui havia de instarlos de part del Conqueridor respecte de la celebració del matrimoni de dit infant amb la primcesa sa filla. La carta de S. Ferran, en contestació an aquesta embaxada,

1. Florez, *Memorias de las reynas catholicas*, II, 500.
2. Cartes reials de Jaume I, numeració provisional, nos 120 i 101 respectivament.
3. Respecte d' aquest personatge vègi's : Arco, *El famoso jurisperito del siglo XIII Vidal de Cañellas, obispo de Huesca; noticias y documentos inéditos* (« Boletin de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona », t. VIII) i *Nuevas noticias biográficas del famoso jurisperito Vidal de Cañellas (Ibidem).*

estava concebuda en termes semblants : Que li plauria molt se celebrés tal matrimoni, segons estava acordat, pero que considerés en Jaume el lloc en que ell es trobava, tant lluny de la seva terra i de son regne; i com que voldria que 'l casament es fes amb solemnitat, desitjaria assistir-hi ell amb sos principals barons, però en aquell moment no li era possible deixar que se'n anessin sos cavallers i vassalls, per causa de la adquisició que acabava de fer de Sevilla, i per tot axó li pregava que s'ajornessin les noces fins a la festa de S. Joan Babtista vinent. Vetaquí el text d'aquesta carta :

Karissimo consanguineo suo et amico Jacobo, Dei gracia illustri regi Aragonum, regni Majoricarum et Valencie, comiti Barchinone et Urgelli et domino Montispessulani, Ferrandus, eadem rex Castelle et Toleti, Legionis, Gallecie, Sibille, Cordube, Murcie et Jahenni, salutem et sincere dilectionis affectum. Episcopus Oscensis venit ad nos cum litteris vestris de credulitate et ipse dixit nobis ex parte vestra quod rogabatis nos quod faceremus fieri matrimonium et nupcias inter dompnum Alfonsum, filium nostrum, et filiam vestram, karissimam nostram, sicut debebat fieri et positum erat. Et nos volumus quod fiat et multum placet nobis de matrimonio isto, sed considerare debetis vos in quo loco sumus et quam elongati sumus a terra et regno nostro; et tantum et tale matrimonium sicut istud vellemus quod honorabiliter fieret sicut decet filium nostrum et filiam vestram et etiam, si possemus, ambo, tam nos quam vos, nupciis interesse honestum esset et bonum, vel si forte nos non potuerimus, quod interessitis vos nupciis et toti facto et erunt ibi barones et multi de vassallis et militibus nostris qui modo non possent a nobis recedere cum eorum servicio careamus, quia satis [intel]ligitis quod in hac nova acquisitione Sibille et in causa, nobili fratre, barones et milites nostros ad presens non possumus excusare, quia necesse est modis omnibus quod quando nupcie fieri debuerint ibi sint barones nostri, et si omnes non potuerint, major pars illorum. Unde rogamus vos, sicut illum de quo multum confidimus, quod non habeatis pro malo et quod differatur factum istud usque ad festum beati Johannis Babtiste et tunc melius et honorabilius factum istud poterit consumari. Et de eo quod dixit nobis episcopus de arris filie vestre in voluntate gerimus, novit Dominus, dare ei arras suas honorifice et plenarie sicut filie vestre. Data apud Sibillam, XXIIII die novembris.

D'altra banda l'infant Anfós en ses respectives cartes a Jaume I i a la muller d'aquest la reina Violant, els hi deia

que havia rebut les que ells li havien enviat per medi del bisbe d'Osca i de D. Llop Xemenez i que sa resposta era la seguent : Que sempre havia desitjat el matrimoni amb la primcesa Violant i ademés s'hi considerava obligat, i que respecte d'aital casament pertanyia a n'en Jaume decidir si havia de celebrar-se desseguida o més tard, pero que si 's deixés per a més endavant seria millor, perque aixis podria assistir-hi son pare el rei Ferrán (segons son desitg) o en defecte seu la reina Dª Joana (segona muller de dit monarca) sempre que la ceremonia s' efectués a Castella ; manifestant també que s' alegraria de que tant el rei en Jaume com la reina Violant concorreguessin a la festa, o al menys l'un dels dos. En quant al lloc més a propósit pera les noces deia que el rei Ferran entenia fora el millor Uclés, per ser prop d'Aragó i asequible per a Dª Joana ; pero en cas de que cap dels dos reis poguessin assistir a la solemnitat opinava ell que el punt més convenient seria Valladolid, ont se trovaba la primcesa. El text de la carta adreçada a Jaume I es de la tenor següent :

Excellentissimo et magnifico viro atque quamplurimum diligendo Jacobo, Dei gracia illustri regi Aragonum, Majoricarum et Valencie, comiti Barchinone et Urgelli et domino Montispessulani, infans Alfonsus, illustris regis Castelle et Legionis primogenitus, salutem et sincere dileccionis affectum sicut illi quem multum diliget et quem in loco patris tenet et de quo tanquam de se ipso confidit. Viemos vuestra carta que nos enbiastes con el obispo de Uhesca en que nos enbiastes dezir que lo creyessemos de lo que nos dixiesse de vuestra parte et don Lope Xemenez que nos dixo otrossi vuestro mandado. Et aquello que ellos nos dixieron nos fablamos-lo con el rey et con los otros ricos omens que eran aqui. Et otrossi ellos dixieron al rey lo que les vos mandastes bien et complidamientre et de quanto ellos passaron con el rey et la respuesta que les dio ellos vos lo diran, et otrossi el rey cuedo que vos lo enbia dezir en su carta. Et la nuestra respuesta que vos enbiamos con ellos et que vos enbiamos dezir por carta es esta : Que casamiento de mi et de vuestra fija que nos plaze mucho et que lo queremos et siempre lo quisiemos, lo uno por el grant amor et por el debdo que avemos convusco et lo al por que tenemos que lo devemos fazer et que es derecho ; mas pero esto en vos es en como vos quisieredes que sea, o en poco tiempo o en luengo, pero segunt que nos entendemos si el tiempo fuesse luengo el rey

aurie sabor de seer hy para fazer hy su ondra et so derecho et assi tenemos que lo fara si el plazo fuere pequenno, si non en tanto que non podra el mismo hy seer. Et si el non pudiere hy seer querra que sea hy la reyna donna Johanna si las bodas fueren en el regno de Castilla. Et el rey tenie que el mas comunal logar para esta cosa serie en Ucles, por que es a cerca de la vuestra terra et porque la reyna donna Johanna non irie d' alli adelant. Et si vos et la reyna de Aragon seer hy pudiessedes, plazer-nos-hye mucho; et si amos non pudiessedes hy seer, que el uno de vos hy fuesse. Et si esto seer non puede et vos queredes que el plazo sea tan pequenno que el rey mio padre non pudiesse hy seer enbiat-nos dezir el plazo qual queredes que sea et segunt el plazo que vos enbiaredes dezir nos cataremos el logar mas convenible o puede seer; pero bien nos semeia que, si el rey mio padre non pudiesse hy seer nin vos non pudiessedes hy seer, que el mas convenible logar serie Valladolit, alli o ella esta. Ond vos rogamos que lo que tovieredes ende por meior que nos lo fagades luego saber, ca si por aventura el plazo fuesse pequenno et nos lo sopiessemos tarde, tornar-se-nos-ye en destorvo. Otrossi vos rogamos que sobre otras cosas que vos enbiamos dezir con el obispo que lo creades de lo que vos dixiere de nuestra parte. Et con lo que toveredes por bien enbiat-nos a don Lop Xemenez, que es omen que verna ayna et de buena miente. Data ín obsidione Hyspalis. Infantis ex provisione S. Petri fecit XXIIII die novembris.

(*Al dors :* Illustri regi Aragonum, pro episcopo.)

El casament va diferir-se doncs fins a l'any següent; entre tant vingué de Roma una dispensa pontificia per aquest matrimoni, motivada no pel parentiu existent entre 'ls dos promesos (del que no se'n fa menció en el document papal), sino perque hi havia impediment d'afinitat per haver Alfons tingut tracte amb dugues dones de les quals una era parenta de Violant en terç grau i l'altra en quart grau. El breu d'Innocenci IV[1] pera l'infant de Castella fou expedit a 25 de gener de 1249, al ensems que un altre adreçat a Jaume I, sobre lo mateix[2].

Segons l'acta de les noces[3] aquestes tingueren lloc a la capella reial del castell de Valladolid : va celebrar la missa i doná la benedicció nupcial fra Gil de Castro, dominicá, amb

1. *Memorial histórico español*, I, p. 3.
2. Berger, *Les registres d'Innocent IV*, t. II, p. 40.
3. *Memorial histórico español*, I, p. 1.

assistencia de l'electe de Burgos, de fra G. de Faria, dominicá, de fra Guillem de Briva i fra Marti d'Orvanoya, franciscans, i de Pons de Vilanova. Sembla que cap de les reials persones de Castella ni d'Aragó se trobaren presents a la ceremonia, car l'acta no'n fa ni la més minima referencia; entre 'ls demés que hi assistiren figuren, segons indicació de dit document : Bernat Vidal de Besalú, notari del rei d'Aragó, i Gil, son curial, Berenguer de Terganova, canonge de Valencia, Jofre, cavaller que havia estat encarregat de la custodia de la primcesa [1], i algunes dones, entre les quals la dida de l'infant.

Al meu entendre la festa es celebrá 'l dia primer de desembre i no 'l 26 de novembre com cregué en Zurita i amb ell els demés autors; vaig a explicar els motius de la meva opinió, que s'enllaçen amb l'origen de la equivocació tradicional de l'any. En Zurita deuria basarse indubtablement al senyalar l'any i el dia d'aquest matrimoni en la copia antiga, ja indicada, de la respectiva acta; i jo crec que la explicació més versemblable respecte de la mala transcripció de les xifres de l'any implica la rectificació del dia correlatiu. No es necessari advertir que aquestes equivocacions de dates escrites en xifres romanes no foren cosa rara en les transcripcions mig-evals; sabut es com sovint hi ha l'omissió d'una *C* en les centenes representant un erro de tot un segle (encara que 'l caracter de lletra del document i els demés elements de crítica s'encarreguen de denunciar-ho), mentres que altres cops la equivocació radica en les desenes i més sovint encara en les unitats, afegint o treient alguns dels pals derrers o confonent la grafia de determinades xifres. Ara bé : la copia de l' acta del casament d'Anfós, el Savi, diu : *anno Domini M. CC XLVI. VI. kalendas decembris ;* pero com está ja demostrat que aitals noçes no tingueren lloc en 1246 sino en 1249, es pot suposar amb la major probabilitat que l'original devia dir : *anno Domini M.CC.XLVIIII. kalendas decembris*, havent confós el copista antic els dos pals verticals intermitjos amb un *V*, per lo que resultant llavors un doble *VI* es va relacionar el segon amb la

1. Jofré de Loaysa, pare de l'autor de la *Cronica dels reis de Castella*, publicada per Morel-Fatio (« Bibliothèque de l'École des Chartes », t. LIV, p. 329).

paraula inmediata : *Kalendas*, d'ont ne derivá la equivocació den Zurita i amb ell dels demés historiadors.

En 1252, el dia 30 de maig, finá a Sevilla el rei Ferran III de Castella i de Lleó; passant la corona d' aquells regnes i dels nous dominis al primogénit Anfós X, gendre de Jaume el Conqueridor. Morí S. Ferran voltat de quasi tots els seus fills, de son germá D. Anfós de Molina i de sa segona muller Dª Joana; la seva pérdua va causar general consternació. Dos dies després fou soterrat a l' esglesia major de Sevilla, devant l'altar de Santa Maria, i totseguit fou armat cavaller i proclamat rei Anfós X, sobre la tomba mateixa de son pare[1]. Un tal D. Jofre (tal vegada el que havia estat temps enrera encarregat de la custodia de la primcesa Violant que ara muntava al reial soli) escrigué a Jaume I, des de dita ciutat, una carta donant-li compte d' aquells esdeveniments i participant-li les demostracions de pésam que 'ls catalans de Sevilla havien fet amb motiu de la mort de S. Ferran, plegant llurs estandarts, i les senyals d'alegria amb que celebraren la proclamació del rei Anfós, extenent llurs banderes junt amb la d' aquest i fent majors manifestacions que cap altra de les colonies extrangeres alli establertes[2].

La carta de D. Jofre[3] está redactada en els termes següents :

Al mucho noble sennor don Jacme, por la gracia de Dios rey d'Aragon et de Malorca et de Valencia, conte de Barçelona et d'Urgel, sennor de Monpesler, yo don Jufre, vuestro vasalo, beso vuestras manos et comiendom en vuestra gracia cuemo a sennor que de Dios vida et salut por muchos annos et buenos. Sennor, fago vos saber que el rey de Castilla fino lo pustremero dia... mayo et fue soterado lo primero dia junio et foron hi todos sus fijos sino l'arçobispo de Toledo et fue soterado dalant l'altar de Santa Maria de Sevilla, et tan aina cuemo fue soterado estando sobre la fuesa levantaron rey

1. Marqués de Mondejar, *Memorias históricas del rei D. Alonso el Sabio*, llibre I, cap. 29 i llibre II, cap. 2.

2. Els catalans que havien concorregut a la conquesta de Sevilla un cop presa la ciutat n' obtingueren un barri sencer, que portava 'l seu nom (Ballesteros, *Sevilla en el siglo XIII*, pp. 14 i 19) « Al extremo de la calle de Monteros estaban las carnecerias de los catalanes y la calle de los mismos volviendo al centro de la ciudad por la esquina de la plaza de S. Francisco » (*ibid.*, p. 30).

3. Arxiu de la Corona d' Aragò; cartes reials de Jaume I, numeració provisional, nº 17.

a don Alfonso et fue cavaleo lo primero dia de junio et el rey envio por todos sus ricos omens que vingan a Sivilla; et yo, sennor, quando mais novas sabre mas vos fare saber. Et sabet, sennor, que los catalanes que fizieron muit grant ondra al rey quando fino et nuncua vistes tamano duelo cuemo ellos feçieron et de mientre duro el duelo tovieron toda via plegadas las sennas... seynal las de los lenes, et quando feçieron rey a don Alfonso nuncua tan grant alegria vistes cuemo elos feçieron et estendieron las senas et alegaron-las a la del rey; et ben vos digo, sennor, que la flor lievan de quantas companas a en Sivillia.

II

Anfós, el Savi, ja rei, va deixar-se portar en varies ocasions de la seva antiga malvolensa contra son sogre per questions territorials, ocasionant-li altres nous conflictes.

Mantenia amistat amb el cap dels moros valencians rebels que continuaven lluitant encara després de tres o quatre anys d'haver sigut decretada per Jaume I llur expulsió general; aquell sarraí es deia Al-Azrac, home actiu, inteligent í maliciós, al qual el Conqueridor coneixia ja d'abans, per haver estat en una ocasió a punt de perdre la vida en un parany que aquell li havia posat traidorament[1]. En certa ocasió el rei Savi, va gestionar í obtenir de Jaume I una treva d'un any per a Al-Azrac, amb el qual estava ja ben relacionat. Quan la treva hagué finit Alazrac envià demanar al rei Savi que gestionés del Conqueridor la prórroga d' ella per un altre any i en tal sentit escrigué Anfos al seu sogre; pero aquest li replicá que 's meravellava molt de que li demanés una cosa que era en son perjudici, car Alazrac li havia fet gran dany en la seva terra[2]. Respecte d'aquesta amistat d'Anfós amb el sarrai, la crónica de Jaume I conta la següent curiosa anécdota: Un dia en que 'l rei de Castella 's trobava pels voltants d'Alacant, Al-Azrac va acudir a una entrevista proposada per aquell í el trobá cassant; Anfós li preguntá si savia de caçar, a lo que li contestá el moro que si ell

1. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, p. 285. Respecte d' Alazrac, vègi's : Ribera, *El Blau?* (en la revista « El Archivo » de Denia, t. II, p. 145); y Chabás, *D. Jaime el Conquistador y Alazrach* (en la mateixa revista, t. IV, p. 280).

2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 372, 375.

volgués caçaria castells del rei d'Aragó, lo qual no va faltar qui ho digués an aquest. Quan després Al-Azrac, vençut a la fí, tingué de sortir del regne de Valencia, sembla que 'l rei Jaume va escriure a son gendre participant-li que havia sofocat la sublevació i explicant-li que en vint dies havia arrencat de mans del moro setze castells, per lo que podria compendre que ell també 'n savia de caçar i que Al-Azrac, en canvi, no havia estat gaire afortunat en sa caçera[1].

Si hagués de donar-se crèdit a lo que diu la Crónica d'Anfos X respecte de la primcesa Cristina de Noruega, resultaria que als motius d'ordre territorial o politic se'n hi haurien ajuntat d'altres de caracter íntim o familiar per a fer creixer la discordia entre Anfós i Jaume; pero el marqués de Mondejar[2] ja ho refutá prou bé, fixant la data de la arrivada d' aquella primcesa a Espanya alguns anys més tard de lo que 's creia, amb lo qual va quedar desfet el suposat motiu de sa vinguda i els conseqüents conflictes que s' hi relacionaven.

Lo que doná novament lloc a la tivantor de relacions entre Jaume i Anfós fou la mort del rei de Navarra, Teobalt I (8 juliol 1253). Al Conqueridor li va encomenar el navarrés la protecció de son fill, menor d'edat; Anfós, en canvi, revifant antigues pretensions, desitjava apoderarse d'aquell regne o al menys que se'n hi rendis cert vassallatge. Pero 'l rei d' Aragó enviá promptament son primogénit a Tudela, aont el 1er d' agost va firmar amb la reina Da Marguerida un tractat d' aliança defensiva d' ambdos paisos[3]; pocs mesos després fou coronat Teobalt II (al cumplir els quinze anys) i en una entrevista que celebrá amb el rei en Jaume a Monteagudo, el 9 d' abril de 1254[4], fou ratificada l' aliança. El Conqueridor tramcté sos missatgers al rei castellá, pregant-lo « com a bon

1. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 377.

2. *Observaciones a la Chronica del rei Alonso el Sabio* (« Memorias Historicas »), observ. X-XIV. En lo que s' equivoca el Marqués de Mondejar es en creure que D. Ferran de la Cerda no va naixer fins a 1256 (observación XV), car consta per un document publicat per en Teulet (*Layettes du tresor des Chartes*, IV, p. 372) que la data de son naixement havia sigut 23 de octubre de 1255.

3. Bofarull, *Colección de documents inéditos del Archivo de la Corona de Aragón*, VI, p. 111.

4. Gonzalez Hurtebise, *Recull de documents inédits del rei en Jaume I* (« Congrés d' Historia de la Corona d' Aragó »), p. 1203.

fill e cell que ell amava molt[1] » que no 's fiqués en les coses de Navarra ni tractés d'entrar-hi, car ell hauria de defensar-la; lo qual va sentar-li a Anfós molt malament, enviant per contesta al seu sogre « que la defensás com mils pogués, que ell hi entraria malgrat de tots aquells que lo y volguessen vedar. » Aragó i Navarra varen fer preparatius per a resistir la empenta del rei de Castella i aquest, per la seva banda, amenaçava ja, pero sense atacar encara, quan la intervenció d' alguns prelats i rics-homens logrà, de moment, una treva fins a la vinenta festa de S. Miquel. De totes dugues parts se continuaren, no obstant, els preparatius per a la lluita : Jaume I es procurava amistats i al finir la treva, segons en Tourtoulon, se situá amb son exércit a Taraçona, mentres el rei de Navarra establia son quarter general a Tudela; Anfós, per sa part, va concentrar ses tropes a Calahorra i a Alfaro, arrivant les avençades castellanes a una distancia sols de mitja llegua de l'exércit aragonés. « Anfós X, indecis o mancant de confiança en la justicia de la seva causa, dubtava de lliurar batalla. Ses aficions pacifiques no s'avenien gens bé amb son caracter inquiet í amb sa irreflexiva ambició[2]. » Les continuades gestions que feien diversos personatges arrivaren a evitar la guerra; un dels que més varen treballar en aqueix sentit fou el catalá Bernat Vidal de Besalú, evidentment el notari reial que havia assistit a les noces d'Anfós í Violant i havia concorregut abans al setge de Sevilla, el qual era ademés un poeta distingit (de qui en Cerverí de Girona ne parla amb elogi) i particular amic del rei en Jaume, que 'l menciona dugues vegades en la Crónica amb marcades mostres d'estimació[3]; gaudia també de la amistat del rei de Castella (tal volta per la seva valua com a trovador), en la cort del qual sembla que 's trobava llavores. Se'n aná primer vers el rei d'Aragó i li digué, poc més o menys, segons conta en Desclot : « Senyor, que volets fer? Lo rei de Castella es vostre gendre e vostre fill e ha molts infants de vostra filla,

1. Desclot, *Cronica del rei En Pere*, cap. 50.
2. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, p. 300.
3. Vègi's sobre aquest poeta : Nicolau, *Jaume I y los trovadors provensáls* (« Congrés d' Historia de la Corona d' Aragó »), p. 401.

qui sont vostres nets. E es honrat rey; e es amb moltes gents; e si us combatés amb ell, per be que us en prena si pendrets vos major dan que ell, que haurets perduda vostra filla e vostres nets. »

Després, dirigintse al rei de Castella tractá de convencel dient-li que obraria molt malament si 's combatia amb el rei d'Aragó, car era son pare i estava amb raó; tenint de saver, per altra part, que en la host aragonesa hi havia abundancia de pa, vi, carn i civada, mentres en l'exércit castellá hi faltava de tot fins al punt d' haver-hi gent i besties que 's morien de fam. D'aquesta manera en Bernat Vidal procurava, pera convencer als dos contrincants, no sols aduir raons de caracter práctic sino també parlals-hi al cor; i aixis s' arrivá a produir un d' aquells episodis sentimentals i cavallerescs propis de l' edat mitjana, que tant dolçament embelleixen de quan en quan la historia d' aquella época. Un dia, sense que la gent ho sapigués, s' acostaren els dos reis a cavall fins a la divisoria dels respectius exercits i deturant-se alli s' abraçaren, es besaren a la boca i ploraren fort demanant-se perdó mutuament; i tot seguit el rei de Castella, fent reverencia a son sogre, li pregá que se'n anés amb ell a la seva tenda ont menjarien junts i veuria sa filla i sos nets, a lo qual accedí el Conqueridor. Quan en els dos campaments es conegué aquest succés hi hagué gran alegria; després cada un dels dos monarques amb son exércit sen anaren, separant-se amicalment[1].

Malgrat aixó no sembla que aital amistat durés gaire temps; ben aviat es reviscolá el rezel entre 'ls dos sobirans. D. Anfós aplegava gran nombre de gent per a fer la guerra als moros veins del regne de Sevilla, pero en Jaume, dubtant de la sinceritat de tal proposit, no volgué descuidar-se sino que arrivá a pactar alliances amb varis magnats castellans disgustats de llur monarca i fins amb l' infant D. Enric, germá del rei de Castella[2]. Pero per fi es pogué lograr una conciliació completa

1. Desclot, *Cronica del rey en Pere* (edició Coroleu), capitol 50.
2. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, p. 301. La aliansa entre Jaume I i D. Ramir Rodriguez contra 'l rei de Castella (23 octubre 1255) está publicada en el *Memorial Histórico Español*, I, 75.

entre sogre i gendre [1], entrevistant-se a Soria, per mars de 1256, i concertant allí un nou tractat d'amistat, en el que renovaven anteriors pactes de llurs respectius predecessors, prometien mutuament entregar-se restitucions o indemnitzacions pels danys ocasionats reciprocament en llurs regnes des d' el començ del regnat d'Anfós fins allavors, i s'obligava aquest a posar alguns castells en terceria en poder d'un ric-home vassall seu que 'n prestés homenatge al rei d'Aragó i els hi entregués en cas de faltar al conveni.

Era aquell un moment en que a Anfós no li convenien questions a la Peninsula, i potser per això 's pogué obtenir més completa la concordia amb son sogre; el rei Savi, deixant-se portar d' altes i quimériques ambicions, desitjava cenyir la corona imperial d'Alemanya i, precisament pel mateix temps en que Jaume I es trobava amb ell a Soria degueren arrivar a dita població els embaixadors de Pisa que anaven a oferir-li la investidura de rei de Romans i l'ajut d'aquella república disposada a sostenir a Italia el partit d'Anfós [2]. El tractat de Soria pactat entre 'l Conqueridor i son gendre no es conegut més que per la indicació den Zurita [3] i per la referencia continguda en uns documents atorgats pel rei en Jaume poc temps després (8 agost 1257) ratificant i cumplimentant una de les cláusules d' aquell; en dits documents el rei d'Aragó nomenava els comissaris encarregats de rebre i entregar les respectives indemnitzacions i restitucions a que hi hagués lloc conforme an aquell tractat [4]. Consequencia també de la entrevista de Soria sembla que va ser el casament del infant D. Manuel de Castella (germá d'Anfós X) amb la infanta Constansa d'Aragó (filla de Jaume I) [5], de la celebració del qual no se 'n pot precisar la data. Una de les ventatges del conveni de Soria, per a 'l Conqueridor, fou la de que Alazrac, que mantenia

1. Per altra part, el rei de Navarra s' havia ja reconciliat amb Anfós el Savi a les derreries de 1255, trobant-se a Vitoria (Férotin, *Histoire de l'Abbaye de Silos*, p. 102).

2. Ballesteros, *Alfonso X de Castilla y la corona de Alemania* (« Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos », nº de gener-febrer 1916), cap. II.

3. *Anales de la Corona de Aragón*, llibre III, cap. 52.

4. *Memorial Histórico Español*, I, 121 i 122.

5. Florez, *Memorias de las reynas catholicas*, I, p. 440.

encara la revolta dels moros valencians, no pogués contar en endavant amb l' auxili castellá [1].

Sabèm, per una carta coetanea d'Eberard de Constança [2] i per altres documents poc posteriors [3], que un dels monarques que en 1257 prometeren a Anfós el Savi llur auxili en l' afer de la corona imperial alemanya, aconsellant n' hi la acceptació, fou el Conqueridor.

Es en aqueix moment de bona relació amb el seu gendre quan Jaume I intervingué amistosament entre aquest i el rei d' Anglaterra per la questió que, amb motiu dels gascons (vexats per l'anglés), s' havia produit entre ells. En Jaume, per a aquest afer, trameté el Prior de Cornellá com embaixador prop del monarca inglés, Enric III; aquest, qu' estava a Westminster, escrigué 'l dia 7 de juny de 1257 al Conqueridor manifestant-li haver rebut el seu enviat, junt amb el del rei de Castella, i testimoniant-li ses bones disposicions per a arrivar a un acord amigable amb aquest [4].

Somniador constant de projectes utòpics el rei Savi no sols fou candidat, anc que sense éxit práctic, a la corona imperial alemanya, sino que pretengué i tot, pero amb menys resultat encara, el titol d' Emperador d'Espanya. Jaume, el Conqueridor, ne protestá immediatament (setembre de 1259) per medi de sos apoderats devant del Papa [5]; i Anfós no va tornar, sembla, a intentarho. « El pes de dugues corones imperials hauria esclafat son cap de savi, massa debil per a sostenir dignament la sola corona de Castella [6]. »

Altre dels desitjos d'Anfós, de des del començament de son regnat, era realitzar el projecte de son pare de portar la guerra a l'Africa, havent ja preparat varies vegades aquesta

1. Zurita, *Indices rerum ab Aragoniae regibus gestarum*, p. 130.
2. Ballesteros, *Alfonso X, emperador (electo) de Alemania*, p. 17, amb referencia a Redlich.
3. Carta d'Anfós X a Siena en 21 octubre 1258 (esmentada per Redlich, *Zur Wahl des römischen Königs Alfons von Castilien* amb referencia a Winkelmann, acta, 1464). Informe de Rodulf de Pongibonsi (Ballesteros, *ibid.*, p. 39, amb referencia a Fanta).
4. Rymer, *Foedera, conventiones, litterae*, I, part 2ª, p. 27. En aquesta questió dels gascons hi havia jugat important paper en Gastó de Montcada, vescomte de Bearn (v. Ballesteros, *Alfonso X de Castilla y la corona de Alemania*, en la « Rev. de Archivos », mars 1916, p. 211).
5. *Memorial Histórico Español*, I, 151.
6. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, p. 330.

creuada per a la qual havia obtingut la aprobació dels Papes[1]. En 1260 el rei de Castella estava altre cop (per quarta vegada) a punt d' efectuar la expedició i en aquestes circunstancies, requerit per Jaume I (que li enviá amb tal objecte D. Sanxo d'Antillon), doná cumpliment al tractat de Soria, entregant a D. Anfós Lopez de Haro els castells de Cervera, Agreda, Aguilar, Arnedo y Autol, per a que 'ls tingués pel rei d'Aragó (11 mars 1260)[2]; aquest havia fet abans lo mateix respecte de castells aragonesos, encomanats primer a D. Sanxo d'Antillon i després a Bernat Guillem d'Entença (1 setembre 1259)[3]. Anfós X, [pel mars] de 1260 enviá pregar a son sogre que concedís autorisació an aquells de sos vassalls que volguessin péndre part en la campanya africana. En Jaume, amb document de 3 d' abril[4], doná a sos subdits aital permís, pero exceptuant de la lluita al rei de Tunis amb qui abans havia convingut un tractat de pau i de comers per a afavorir els interessos mercantils dels catalans i valencians que traficaven per aquell regne. Sembla, no obstant, que al contestar en Jaume a D. Anfós respecte del particular hi afegí encara una altra restricció, excloint d' aquell permis als rics-homens i cavallers que tinguessin terres rebudes del rei. « D' aquesta manera els excloiu a tots », vingué a replicar tot enfadat Anfós, al escriure novament a son sogre, i afegia, molt tivat, que si li havia demanat aquella autorització no era perque llavores necessités de gaire socors dels demés, sino mes per desig de que ell (el Conqueridor) pogués tenir també la seva part en la empresa; i fins li deia i tot que sens dubte no devia haver vistes ses propries lletres, car suposava que no les hauria fetes redactar d'aquella manera (ja que l'excloure de la lluita al rei de Tunis i a sos subdits ho considerava en cert modo impropi de sa voluntat), per lo que li enviava copia d'aquelles, pregant-li que en endavant mirés o es fes llegir les lletres que expedís[5].

1. Mondejar, *Memorias históricas del rei D. Alonso el Sabio*, llibre II, cap. 8.
2. Hurtebise, *Recull de documents inèdits del rey en Jaume I* (« Congrès d'Historia de la corona d'Aragó »), p. 1209.
3. Zurita, *Anales*, llib. III, cap. 59.
4. *Memorial Histórico Español*, I, 155.
5. Bofarull, *Colección de documentos inéditos*, VI, 149. — *Memorial Histórico Español*, I, 156.

Ben aviat contestá novament el rei en Jaume a son gendre donant-li amplies explicacions, tot insistint en sos punts de vista; la seva lletra (del 29 d' abril) era escrita en un tó de gran afectuositat í correcció, i contenia ademés una hermosa lliçó de rectitut politica, dient que la fe dels tractats era lo més preuat entre 'ls reis i que per aixó tenia que excloure al rei de Tunis car hi estava lligat amb pactes. Per altra part, raons de conveniencia abonaven encara tal excepció, ja que en aquell regne hi havia molts súbdits seus amb grans interesos que seria sensible tirar a perdre [1].

No eren insinceres les frases d' amistat i de consideració que 'l rei Jaume prodigava a son gendre en aquesta segona lletra, car alguns dies abans d' expedirla havia ja denegat al noble en B. de Santa Eugenia el permis que solicitava pera poder pendre part en una altra expedició a l'Africa organitzada també allavors per l' infant castellá D. Enric, enemistat amb son germá el rei Savi; el motiu que alegá 'l Conqueridor pera la denegació era justament que tenint pera 'l rei de Castella gran estimació no volia que s' ajudés gens à son rival [2].

Nou intent d' arranjar questions frequentment promogudes per els limítrofes d' Aragó i de Castella, es manifestá vers aquest temps, car en un document del 11 maig 1260 Jaume I donava poder a Bernat Guillem d'Entensa, majordom d'Aragó, pera procedir a la divisió de termes entre un i altre regne, pera rebre dels castellans les restitucions i esmenes degudes als aragonesos pels danys que 'ls hi havien inferit i per a entregar an aquells reciprocament les que corresponiens als perjudicis que aquets els hi havien causat [3].

En l' estiu del mateix any 1260 Jaume I degué escriure

1. Bofarull, *Colección de documentos inéditos*, VI, 150. — *Memorial Histórico Español*, I. 158. Tres anys després sorgi un incident entre 'l rei d'Aragó i els de Tunis i Tremecen; llavores (1263, octobre 27) el Conqueridor, per repressalia, doná llicencia a Guillem Gruny d'anar a fer tota classe de danys als dominis d'aquells reis (Gonzalez Hurtebise, *Recull de documents inédits del rey en Jaume I*, p. 1224). Poter fou amb aquest motiu també que Jaume I va organisar una expédició naval de la que nomená almirall a son fill Pere Ferrandiz en 6 de febrer de 1264 (*Ibid.*, p. 1225); alguns creuen, pero, que aquesta esquadra contra 'ls sarrains tenia per objecte ajudar al rei de Castella. Per la primavera de 1264 l'infant Pere, primógenit del Conqueridor, estava preparant també una expedició marítima contra 'ls sarrains. (*Ibid.*, pág. 1229.)

2. *Memorial Histórico Español*, I, 158.

3. Registre 11, f. 172 a l'Arxiu de la corona d' Aragó.

a Anfós comunicant-li dos projectes seus: era l' un el casament convingut de son fill i futur hereu l' infant en Pere amb la primcesa Constansa, filla de Manfred, rei de Sicilia; l' altre projecte consistia en una expedició que desitjava empendre cap a Terra Santa, la qual intentá més tard. Anfós al contestar-li (20 de setembre) el desaconsellava d' ambdós propósits, indicant-li i tot que s' ho pendria malament i fins com una ofensa si 'ls portés endavant[1]. Es probable que 'ls dos projectes s' enllaçessin intimament, per aquesta raó: el matrimoni d' un princep católic amb una filla del bastard de la dinastia dels Hohenstaufen, Manfred, enemic de l' Esglesia i excomunicat, havia de semblar molt malament a la Cristianitat i en particular a la cort pontifical, i sens dubte per xó el Conqueridor manifestava conjuntament son proposit de creuada a fi de desvaneixer amb aquest la mala impresió de l' altre projecte. A Anfós, el Savi, aquell matrimoni havia de semblar-li encara pitjor que a ningú al veure que mentres ell tractava d'obtenir la corona imperial alemanya el seu sogre procurava posar son hereu en condicions pera una eventual possibilitat d' adquirir la part italiana de la herencia de l'emperador Frederic II.

Malgrat les indicacions desfavorables del rei de Castella, els escrupols manifestats per S. Lluis, rei de Fransa (que foren desvanescuts per Jaume I mitjantsant una declaració oficial) i les reconvencions fetes en contrari pel Sant Pare, el projectat matrimoni se celebrá en 1262 (13 de juny)[2] resultant mes tart fecond en consequencies. La expedició a Terra Santa[3], tardá encara 'l Conqueridor alguns anys en intentarla, si bé sempre va seguir pensant-hi: en 1266 persistia en tal proposit i degué escriure llavores al Papa sobre 'l particular, pero aquest li contestá energicament (16 gener 1267)[4] que no volia

1. Bofarull, *Collección de documentos inéditos*, VI, 153. — *Memorial Histórico Español*, I, 165.

2. Girona, *Mullerament del infant en Pere de Cathalunya ab Madona Constança de Sicilia* (« Congrès d'Historia de la Corona d'Aragó »), pp. 232-299.

3. Carreras Candi, *La creuada a Terra Santa* (« Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó »), p. 106.

4. Potthast, *Regesta pontificum Romanorum*, II, 1606. — Emperó, el 15 de maig del mateix any el Papa escrigué a Jaume I proposant-li el matrimoni de sa filla amb Enric de Castella i exortant-lo a que anés en auxili de la Terra Santa (Potthast, *Regesta*, II,

donarli cap mena d' ajut mentres ell no allunyés de son costat la seva amistançada Berenguela Alfonso (cosina d'Alfons X), car el Crucificat — deia Climent IV — no reberia semblant obsequi de qui amb incestuós contuberni el crucificava novament. Aquesta repulsa emperó no va donar resultat, i el rei Jaume continuava encara vivint amb tal escándol quan en 1269 va comensar, per fi, sa expedició a Palestina, frustrada tot seguit. Pero abans d' aquesta empresa en Jaume realitzá un d'aquells actes que demostren, en canvi, una vegada més, la noblesa i la magnanimitat de son cor al ensems que sa serena previsió i sa rectitut política.

El rei de Granada, en apariencia aliat de Castella, estava esperant feia temps una ocasió pera lluitar contra aquest regne, estimulant secretament als moros que n' eren vassalls o tributaris pera que 's revoltessin. En 1261 esclatá la sublevació a Andalusía i al regne de Murcia, tributari de Castella, i tot seguit el rei de Granada intervingué obertament en la lluita, derrotant a Anfós X; ademés, l'envio pels merinites d'Africa de frequents socors als sublevats feia encara més temible tal moviment. El rei Savi 's va sentir llavors impotent per a dominar-lo per si sol i en aquesta situació se li ocorregué de demanar l' auxili del seu sogre. En Zurita [1] parla d' una embaixada d'Anfós a Jaume I, encomenada al Mestre de Calatrava, fra Pere Ibañez, el qual va trobar el rei d' Aragó a Saragossa el dia 7 de mars de 1263; l'embaixador portava cartes del rei i la reina de Castella explicant la situació i demanant al Conqueridor que 'ls ajudés anant contra 'l regne de Murcia mentres es lluitava a Andalusia. Era precís en tal circunstancia esborrar tot ressentiment dels dos monarques i evitar nous motius de disgust; per això 's feu llavors entre ells un pacte convenint en que un i altre indemnitzarien respectivament als súbdits propis que tinguessin rebuts danys dels de la sobirania reciproca [2], i s' acordá procedir a una delimitació i afitament de la frontera d' Aragó amb Castella,

1613); i el 26 de gener de l'any seguent li torná a escriure explicant-li les desgracies d' aquels Llocs, tement que 'l remei hi arrivaria tard (Potthast, *Regesta*, II, 1630).

1. *Anales de la Corona de Aragón*, llibre III, cap. 65.

2. Gonzalez Hurtebise, *Recull de documents inèdits del rey en Jaume I*, p. 1218.

a qual efecte Jaume I nomená (3 maig) sos apoderats[1], un dels quals fou en Bernat Vidal de Besalú (de qui ja n' he dit quelcom, més amunt). Un any després, havent anat creixent el perill musulmá, la reina de Castella va reiterar amb insistencia la petició a son pare de que 'ls auxiliés. Segons la Cronica[2], en Jaume es trobaria a Sixena, el diumenge de Rams (13 abril 1264), quan rebé la noticia de que havia arrivat a Osca un missatger de sa filla, Violant, el qual era per cert un catalá amic del rei, apellat Bertran de Vilanova, adelantant-se el monarca fins a Granyen (a 4 lleugas d'Osca), ont hi trobá dit enviat, qui li entregá les lletres de la reina de Castella; pero lo cert es que 'l rei aquell dia era a Calatayub, d' ont no se'n mogué en lo restant del mes, ni en tot el maig i bona part de juny[3]. Després se'n aná cap a Osca[4], ont, segons la Crónica, hi reuni son consell per a tractar de la questió. Els consellers del rei Jaume trobaren aquesta una bona ocasió pera exigir al castellá satisfacció de tots els greuges antériors; al ensems indicaren la conveniencia de que abans de resoldre en definitiva sobre un afer tant important fossin reunides les corts. Pero el Conqueridor estava decidit a portar-ho endavant, sense intentar aprofitar-se de la situatió apurada de son gendre; li semblava bé que 's convoquessin les corts de catalans i les dels aragonesos, mes no pera demanals-hi concell sino pera solicitar llur adjutori. Prou clarament explicava 'l rei els motius de sa determinació, considerant no sols les raons de familia sino també les conveniencies de política segons una prudent previsió, tenint en compte sobre tot que si el rei de Castella arrivés a perdre sa terra poca seguretat podria tenir éll en la seva i que per consegüent resultava preferible anar a defensar la del altre que no tenir que fer-ho respecte de la propia[5]. Sols

1. *Memorial Histórico Español*, I, 206.

2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 379.

3. Végin-se els documents dels registres 12 i 13, a l'Arxiu de la Corona d'Aragó, mentres s' espera l'Itinerari de Jaume I, que prepara 'l Sr Miret i Sans.

4. Jaume I estant a Osca el dia 1er de juliol de 1264 va concedir guiatje a Bertran de Vilanova, facultant-lo per a endur sen la seva muller a la cort de la reina de Castella. (Gonzalez Hurtebise, *Recull de documents inédits del rey en Jaume I*, p. 1229.) Évidentment la embaixada de Bertran de Vilanova havia sigut en 1264 i no en l'any anterior com creia en Zurita.

5. *Chronica o comentaris del rey en Jaume* (édició Aguiló), § 382.

amb un petit obstacle obtingué 'l rei el vot de les corts catalanes (novembre de 1264) favorable a la expedició, en els preparatius de la qual estava ja trevallant; pero en canvi els aragonesos, que 's reuniren en corts tres setmanes després, no sols se resistiren a concedir els subsidis que per aquell fi se 'ls hi demanaven, sino que adoptaren una forta actitut de protesta per anteriors greuges que deian haver rebut del poder magestátic. No m' entretinc ara en aquest punt de les queixes dels aragonesos contra el rei, perque es questió de la que, en altre moment, penso tractar en detall segons nous documents que rectifiquen o complementen la narració de la cronica reial i la relació d' en Zurita sobre 'l particular.

Jaume I va fer dir al rei de Castella que 's cuidés de combatre als moros d'Andalusia i ell ja s'encaregaría de lluitar contra 'ls de Murcia. Per la primavera de 1265 l'infant en Pere sortí de Valencia (19 abril)[1] cap a la banda de Murcia, amb molta gent de cavall i de peu, hostilitzant als sarrains d' aquella regió, fent-hi tales i devastacions. Després, a la tardor, el Conqueridor desde Terol, segons la Crónica, convocá als principals barons pera reunir-se a Valencia equipats convenientment; pero foren molts els que no concorregueren a la cita, faltant-hi especialment els aragonesos[2]. Malgrat axó el rei tirá endevant. No cal fer ara la resenya de la campanya de Murcia, n' hi ha prou amb dir que des del principi en Jaume conseguí una serie d'éxits, apoderant-se de les poblacions situades entre Villena, Alacant i Oriola, que 's rendiren totes per immediata negociació, i después tingué ja alguns combats amb els moros per la banda d'Alfama. Abans d'arrivar fins a la ciutat de Murcia s' encaminá el rei Jaume, acompanyat

1. En Desclot, *Cronica del rei en Pere* (edició Coroleu), capitol 65, diu : « E quant vench al Pastor, l'infant En Pere, fill del rey de Aragó, se apparellá ab moltes gents a cavall e a peu, e ana assetiar Murcia... ». Pels documents del registre 28 de l'Arxiu de la Corona d' Aragó, veiem que l'infant en Pere pel 17 d' abril de 1265 estava a Valencia i el dia 25 del mateix mes era ja a Alacant; el 19 de juny se trobava a Oriola, el 27 d'agost a Valencia, el 17 de novembre a Alacant i el 27 de desembre tornava a ser a Valencia.

2. *Chronica o comentaris del rey en Jaume* (edició Aguiló), § 406. Segons documents del registre 13 de l' Arxiu de la Corona d' Aragó, el Conqueridor fou a Terol pel 13 d'octubre de 1265, d'allí se 'n aná a Valencia, ont se trobava el 26 del mateix mes, i el 5 de novembre seguent ja era a Xátiva; el 21 de desembre estigué a Elx i el 25 a Oriola.

de sos fills i de 300 cavallers, a celebrar una entrevista amb son gendre a Alcarraç (desembre de 1265). Anfós, amb una comitiva de 60 cavallers, sorti a rébrel a una lleuga i estigué molt alegre i content de sa visita; no menor degué de ser la satisfacció del rei en Jaume al veure sa filla, la reina de Castella, i ses netes les infantes, passant tots junts vint dies amb gran esplai, i mentres tant els dos reis canviaren impresions respecte de la guerra amb els moros [1]. El Conqueridor que continuava vivint publicament amb Berenguela Alfonso, la portá i tot an aquesta entrevista en que 's trobava amb sa filla i ses netes; talment con si 's tractés d'una muller llegítima.

En Jaume passá 'l Nadal a Oriola i després el dia 2 de gener de 1266 sen aná amb son exércit cap a posar setge a la ciutat de Murcia; pero més que un setge violent fou un bloqueig lo que sostingué contra aquella capital. Prompte s' entaularen negociacions per les que s' arrivá a la capitulació de dita ciutat (31 (?) gener 1266) [2]. Amb axó i amb la anterior adquisició de les altres poblacions havia el Conqueridor realitzat una excellent campanya; reuni doncs a sos fills i a sos magnats per a coneixer llur opinió respecte de lo que convenia fer, aconsellant-li tots el retorn al seu regne per haver ja complert abastantment. Enviá llavores el rei, per medi de dos adalits, ses lletres al monarca castellá, pera que fes guardar la ciutat de Murcia i els demés castells entre aquesta i Lorca, que li tornava en nombre de 28; després entregá la ciutat a D. Alonso Garcia, pero quedant-se encara prop d' ella esperant la resposta del seu gendre, qui li agraí molt tot lo que havia fet en son favor. Deixá en Jaume encara una güarnició per a la defensa d' aquell territori, fins que D. Anfós pogués proveir convenientment a sa custodia, i entornant se'n per Oriola i Alacant sen aná cap a Valencia [3]; son desig, no obstant, hauria sigut

1. *Chronica o comentaris del rey en Jaume* (edició Aguiló), § 432.

2. El dia 3 de febrer el Conqueridor devia trobarse instalat a Murcia, segons documents del registre 13 de l'Arxiu de la Corona d'Aragó; en canvi els diplomes datats del mes de gener eren fets « in obsidione Murcie ». Segons la *Cronica* la capitulacio douria ser en diumenge i la entrada a la ciutat al quart dia desprès; aquell any el 31 de gener va caure en diumenge.

3. Segons els documents del registre 15 de l'Arxiu de la Corona d'Aragó, Jaume I estava encara a Murcia pel primer de mars de 1266, el dia 13 del mateix mes era a Alacant (ont se trobava encara el 29) i a mitg abril es trobava a Valencia, d' ont

de haver portat encara més enllá la expedició arrivant fins a Almeria, pero 'ls princeps i 'ls rics-homens s' hi oposaren i tingué de desistir-ne.

III

Des de la empresa de Murcia les relacions entre sogre i gendre restaren francament cordials; veritat es que després de la magnanimitat del Conqueridor ja era del cas que Anfós ofegués per sempre sa antigua malvolensa. Per altra banda, el rei Savi i son cunyat l'infant Pere d' Aragó, com a figures eminents del gibelinisme, tingueren per aquests temps a Italia interessos polítics concordants, essent tots dos naturalment enemics de Carles d'Anjou [1].

Vacant en 1266 la mitra arxiepiscopal de Toledo fou nomenat pera ella l'infant Sanxo d'Aragó, germá de la reina de Castella, el qual no era encara prebere; després fou ordenat i en el dia de Nadal de 1268 cantá sa primera missa. Per a aquesta solemnitat l'arquebisbe havia enviat a pregar a son pare, Jaume I, que anés a Toledo, i li deia en sa lletra que l'excusés de no anar-lo a buscar perque estava ocupat en preparar-li hostatge, pero que sortiria a rebre'l a Calatayub i aixis entrarien junts a Castella passant per Briuhega, Alcalá i altres llocs seus. Rebé 'l Conqueridor la invitació de son fill el dia de Tots Sants [2] i accedint-hi no tardá molt en anarse'n cap a Calatayub, ont estava ja 'l dia 8 de desembre; pero l' arquebisbe no pogué ser-hi. Anfós X al saber el viatge del seu sogre sorti a rebre'l al monestir de Huerta i l'acompanyá cap a Toledo; fou a Alcalá on se trobaren amb l'arquebisbe [3].

se'n aná cap a Tortosa i Lleida. El papa Climent IV, el dia 5 de juliol de dit any va escriure a Jaume I felicitant-lo per la campanya de Murcia i exortant-lo a que dominés les seves passions allunyant a la concubina (Potthast, *Regesta Pontificum Romanorum*, II, 1592).

1. Amari, *La guerra del vespro siciliano* (edició 9ª), vol. I, p. 53, parla de gestions contra l'angeví fetes conjuntament per Anfós X i Pere d'Aragó prop dels gibelins del N. d' Italia, vers 1268.

2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 474. El rei era llavors a Cervera (segons documents del registre 15 de l'Arxiu de la Corona d'Aragó), d'allí sé'n aná a Lleida (ont estava ja el dia 9 de novembre) i cap a Osca (ont se trobava 'l 16 del mateix mes) i Saragossa (essent-hi el dia 28); passant per Ricla (5 de desembre) arrivá a Calatayub.

3. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 475.

El rei Jaume passà tot una setmana a Toledo i en aquesta ocasió el rei de Castella li pregá que dongués treves al rei de Granada i al senyor de Ceuta, lo qual concedi[1]. Estant encara a Toledo rebé la noticia de que acabava d' arrivar a Barcelona, de retorn, un embaixador que havia anteriorment enviat al Kha dels Tartars, venint acompanyat de dos representants d'aquest, un dels quals era de certa categoria[2]. El Conqueridor, malgrat sos seixanta anys, s' ilusioná ben aviat acaronant una vegada mes son projecte de creuada a Palestina i sentint-se afalagat de mantenir relacions amb aquella gent llunyana; parlá d'aquest afer amb son gendre i aquest li aconsellá que 's malfiés de les promeses que aquells li fessin, perque 'ls conceptuava gent molt falsa i potser després no li tindrien la paraula. Pero en Jaume estava engrescat amb aquesta empresa, i argüia que 's considerava destinat a ella per la Providencia divina. « *Nostre Senyor ho vuyla que ben vos en prenga* », li replicá D. Anfós, qui no restava gaire convençut.

Sortí Jaume I de Toledo cap a Illescas i el rei Savi seguí a l'ensems el mateix camí, tot dedicant-se a la caça; entre 'ls cavallers castellans es comentava 'l projecte de Creuada, i el Gran Mestre dels Hospitalers, que anava també entre ells, s' acostá al Conqueridor i li prometé la seva ajuda amb tot lo que pogués haver del seu Orde en els diversos regnes d' Espanya, si el rei de Castella l'autoritzava. « *Comanador* — li digué aquest al saber-ho — *muyt nos plaç d' aiuda e de servicio que vos fagades al rey d' Arago tanto e mas que si a nos lo fiziessedes: e esto vos pregamos e vos mandamos que vos lo fagades;* » de lo

1. El dia 6 de gener Jaume I escrigué al rei de Granada la seguent lletra (publicada per en Carreras Candi, *La creuada a Terra Santa*, p. 112) : « Don Jaymes, por la gracia de Dios rey de Aragon, de Malorchas, de Valencia, comte de Barcelona et d'Urgel et senyor de Mompesler, al noble rey de Granada, saludes et amor. Fem-vos saber que el noble rey de Castela nos rogo que vos diessemos tregua que negun mal no vos lexassemos fer a nostros homnes; on nos, per amor del dito rey, damos-vos la dita tregua mentre que el toviere per ben, assi que nos ne nostros homnes nò faremos mal a ren del vostro. Data .VIII. ydus januarii, anno Domini M°CC°LX°VIII° » (Registre 15, foli 130 v°, a l'Arxiu de la Corona d'Aragó). Exactament igual escrigué 'l Conqueridor al Alfaquí Abualcaçi-Ibn-Abubaer Alaçafi senyor de Ceuta; pero la lletra no fou expedida definitivament fins el dia 4 de febrer, estant el rei a Valencia.

2. Per les relacions de Jaume I amb els Tartars vegi's Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquerant*, II, 391.

qual ne quedá 'l rei en Jaume molt complascut. Encara Anfós li prometé a son sogre d'ajudar-lo amb diners i amb alguna gent; pero prou es veu ben bé, en les paraules que li atribueix la Crónica, que no tenia cap entussiasme ni confiança en tal expedició i que lo que ofería era sols per atenció. «*Rey* — deia D. Anfós — *esta vostra ida que vos queredes fer Deus lo sabe que nos pesa d' una part e nos plaç d' otra : pesa-nos porque a tan gran ventura queredes meter vostre cuerpo et con tan terribla gent et tan luny : e plaç-nos si vos tan gran be podedes haver per chrestianos como vos cuydades e assi placia a Dios que sia : e pus non lo vos podemos destorbar, tanto lo havedes a coraçon, non quero que vos hi vaades menos de mi aiuda, car assi lo feystes vos a mi quant menester m' era que m' aiudades, e aiudar-vos e de C mil morabetins d' oro e de C cavalos*[1]. » En Jaume li manifestá que no pensava acceptar ajut de ningú més que de l' Esglesia, pero que d' ell no podia refusar-lo i li agraia molt.

Encara seguiren els dos reis junts fins a Uclés i alli se separaren, no sense abans fer entrega el castellá de 60,000 besants que havia rebut del rei de Granada, prometent donar més endavant la resta. El Conqueridor se'n aná cap a Valencia[2] ont rebé als embaixadors tartres i a un enviat de l' emperador dels grecs, Miquel VIII Paléolec, amb els quals convingué la forma i les condicions per a portar a efecte la creuada.

Pocs mesos después de l' estada de Jaume I a Toledo fou son hereu, l' infant en Pere, qui se'n aná an aquella ciutat, a la que hi arrivá el dia primer de maig; l'objecte d' aquest viatge seria probablement, com diu en Miret, tractar encara amb son germá l'arquebisbe i amb son cunyat Anfós X del projecte de creuada a terra Santa.

Mentres el rei en Jaume estava activant els preparatius de la expedició, sa filla, la reina castellana li enviá a demanar una entrevista; ella se'n ana al monestir de Huerta amb els seus fills i amb son germá l'infant Pere d' Aragó, que de retorn de

1. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 480.
2. El 14 de gener de 1269 el Conqueridor era a Xelva i el dia 18 ja estava a Valencia (Registre 15 de l'Arxiu de la Corona d'Aragó).

Toledo l' havia trovada a Montreal[1], i allí hi acudi el Conqueridor amb l' infant en Jaume, reunint-s' hi també amb ells l' arquebisbe de Toledo[2]. Durant dos dies (3 i 4 de juny de 1269) estigueren tots tractant de desvaneixer de son projecte al rei en Jaume, demanant-li per favor i amb llágrimes als ulls que 's quedés; mes ell no volgué cedir de cap manera. Tant sols després la contradicció del mar, que va desbaratar per complet l' expedició apenes comensada la seva ruta[3], l'obligá a desistir de son porfiat intent.

Un nou viatge a Castella realitzá en Jaume poc després del desastre de la Creuada (encara dins el mateix any 1269), amb motiu de les noces de son net l'infant D. Ferran de la Cerda, a les que, despres de son forçat retorn, fou invitat pel rei Savi, qui li envia sos embaixadors amb aquest objecte. El Conqueridor, acceptant la invitació, s' encaminá prompte cap a Castella entrant-hi per Agreda aont se trobá amb D. Anfós que sortia a rebrel pel camí. La reunió fou sumament carinyosa, manifestant el castellá gran alegría al tornar a veure a son sogre : l' abraçá per tres vegadas, plorant de goig; la edat, la reflexió i l' infortuni — com diu en Tourtoulon[4] — l' havien reconciliat definitivament amb en Jaume, amb afecte cada vegada més creixent. Els dos reis se'n anaren per Soria cap a Burgos, lloc senyalat per a la festa. Anfós estava preocupat per la agitació interior de son regne; amb la seva falta de caracter per a 'l govern solia empitjorar els conflictes en comptes de resoldre'ls, li mancava una clara visió de la política i la energia i la perseverancia necessaries per a una actuació franca i decidida. Tot anant a Burgos Anfós i Jaume canviaren impressions sobre 'ls afers respectius; el Conqueridor digué a son gendre que s' aconsellés amb ell de lo que volgués fer i que lo que no li sortis bé li ho comuniqués, qu' ell ho arreglaria[5].

1. Miret i Sans, *Viatges del infant en Pere, fill de Jaume I, en els anys 1268 y 1269* (en el « Bulleti del Centre Excursionista de Catalunya, 1908).
2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 483.
3. Végi's Carreras Candi, *La creuada a Terra Santa* (« Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó, p. 106).
4. *Jacme Ier le Conquerant*, II, 408.
5. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 494.

A Burgos se celebraren les noces del infant D. Ferran el dia 30 de novembre[1], amb gran solempnitat; la nuvia era la primcesa Blanca, filla de S. Lluis rei de Fransa, la qual havia vingut d' aquell regne amb un seguici en el que hi figuraven Anfós comte d'Eu, cambrer del rei de Fransa[2], un bisbe i varis magnats. D. Ferran va ser armat cavaller pel rei Anfós, son pare, i després ell ho feu als seus germans; pero al rei d'Aragó no li semblá bé això, particularment respecte del infant segón D. Sanxo (del caracter turbulent i ambiciós del qual s' hauria potser ja adonat), fent-lo exceptuar de la cerimonia, a fi de que sigués son pare el rei Anfós qui li conferís la cavalleria.

La estada de Jaume I a Burgos durá uns quinse dias; no va faltar entretant qui tractés d' atréure se 'l cap al partit dels nobles malcontents del rei de Castella, pero ell no sols defugí a semblants insinuacions sino que pel contrari tractá de compondre les desavinenses. Se'n entorná després cap a Taraçona i D. Anfós l' hi acompanyá, car li pesava tenir de separar-se 'n; el Conqueridor li pregá que hi passés amb ell les Pasques de Nadal, a lo que, després d' algunes excuses, hi accedí el rei Savi. En Jaume va procurar que la comitiva de son gendre estigués ben atesa de tot lo necessari, de manera que cadascú pogués pendre pa, vi, cera, fruites, perdius, etc., tant com li convingués[3].

Set dies durá aquesta sentada, continuant sogre i gendre llurs converses, en les que en Jaume (si hem de concedir crédit a la seva Crónica) doná al rei Savi set consells de bona política pera que li servissin en son govern. Auténtics o no transllueixen emperó aquests consells, indubtablement, el pensament del Conqueridor posat en práctica durant la major part de son llarc regnat, després de l'aprenentatge de sos

1. Daumet, *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille*, de 1255 à 1320, p. 16. Es llástima que en Daumet es fii de la *Cronica d'Anfos X* dient, inexactament, que 'l que concorregué a les noces de Burgos fou l' infant Pere d'Aragó, el qual, com diu en Miret, no va sortir de Catalunya durant els mesos de novembre i desembre; ja el Marqués de Mondejar havia rectificat aquella versió, adoptant en canvi la relació de la *Cronica o comentaris* de Jaume I, que ve confirmada, segons remarca en Miret, per la cronica de Cardeña Tampoc assisti a la festa el princep Eduard d' Anglaterra, al que en Daumet hi considera present.

2. Mas Latrie, *Trésor de Chronologie*; col. 1595.

3. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 497.

primers anys de govern. En Marsili ens transmet aquests consells amb major claretat, en algún d' ells, que la Crónica catalana publicada per l' Aguiló; per això els transcric aquí segons el text d' aquell[1] :

... dedit rex regi Castelle septem consilia valde utilia ad regendum :

Verbum, inquid, o rex, vestrum omni stabilitate primate omni virtute roborate promissumque vestrum omnino complere sacagite; tolerabilius enim est vos aliquid denegare poscentibus quam regem retrocedere post concessa.

Litteram quam concedendam duxeritis nolite irritam facere, sed ante ejus concessionem recto justoque examine ponderate si fuerit concedenda.

Gentes vestras quantum poteritis in amore proprio retinete; pulcrum enim est considerantibus delectabile ac in principe excellenter apparens si sciat habere corda gentium et omnes cum eorum beneplacito retinere.

Si omnes vestros non potestis in vestro amore ex eorum duricia retinere, clerum et populum retinete; hos enim Deus plus diligit quam milites et mílites facilius contra dominium eriguntur, sed cum clero et populis superantur.

In locis noviter popullandis aliquos homines valoris hereditate pinguius, ut habeatis in locis vestris qui sciant et possint vos recipere et super alios pro juribus vestris stare.

Justicias vestras nolite secrete facere, non in palacio, non in angulo, non de nocte; regis enim non est sua [ce]lare opera per que ejus zelus appareat et qui supersit mali a suis pravitatibus corrigantur.

Cartas et instrumenta que nos fecimus populatoribus Murcie manuteneri mandate; scimus enim quod vestra eis non tenentur, imo minorantur hereditates et reducuntur ad viginti cafulles et triginta vel ad quinquaginta ad plus. (Quinquaginta autem cafulle faciunt duas juovatas regni Valencie et due jovate solum sufficiunt ad duodecim caficia seminanda; homo autem alicujus valoris pro ducentis cafullis non esset competenter hereditatus). Hereditate ergo sufficienter ibi centum homines et aliam partem terre habeant homines minoris conditionis.

Se separá a la fí D. Anfós del seu sogre, anant-se'n cap a Fitero, ont enmalaltí de resultes d' una cossa que un cavall li havia donat a Burgos, trobant-se obligat a fer llit.

1. *Chronica gestorum invictissimi domini Jacobi primi*, ms. 20-2-20 de la Biblioteca Universitaria de Barcelona.

Al enterar-se'n en Jaume corregué tot seguit a veure'l, acompanyat d' alguns cavallers i d' un metge, nomenat mestre Joan, i portant-li tot lo que era del cas. Quatre o cinc dies estigué allí el Conqueridor fins que Anfós li pregá reiteradament que se'n entornés perque ja estava guarit[1]. Tendra solicitut la del rei en Jaume, que demostra bé sos delicats sentiments i la sinceritat de son afecte envers son gendre.

El Conqueridor, segons diu la seva Crónica, se 'n va anar a Calatayub i d' allí cap al regne de Valencia. Algun temps després (probablement dintre 'l mateix any 1270) rebé avis del rei de Castella que desitjava novament veure 's amb ell, entre Requena i Bunyol; a lo qual el d' Aragó li feu respondre que li plavia molt. En Jaume, qu' estava desitjós d' ensenyar a son gendre 'l regne de Valencia, aná cap a Bunyol i sortí a esperar a Anfos pel cami de Requena, fent una gran rebuda an ell i a la regina; aquesta entrava per primera vegada en terra catalana des que, força temps enrera, n' havia sortit per son prometatge[2].

El rei d' Aragó va pregar al de Castella que s' arrivessin amb ell fins a la ciutat de Valencia, accedint-hi Anfós amb gran goig de sa muller la reina Violant. La ciutat estava tota encortinada i feu un gran aculliment als reials hostes, donant moltes diversions i abastant a ells i a son seguici de tot lo que menesteren[3]. Al anar-se 'n de Valencia, en Jaume els acompanyá fins a Villena ont a precs d' Anfos s' hi quedá encara amb ells tres dies, prenent-ne després comiat; i mentres el rei

1. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 499.
2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 501.
3. Sembla que en aquest viatge acompanyava als monarques castellans l'infant D. Anfos de Molina, oncle del rei Savi, segons podria deduir-se d'aquest document : « Noverint universi quod nos Jacobus, etc. per nos et nostros recognoscimus et confitemur vobis Arnaldo Scribe, bajulo Valencie, quod vos computastis nobiscum modo in Valencia ac reddidistis nobis bonum et rectum ac legale computum de redditibus et exitibus, proventibus ac juribus nostris omnibus Valencie et tabule ac bajulie ejusdem per vos seu alium loco vestri habitis et receptis a die qua ipsam bajuliam tenuistis et emparasis pro nobis, videlicet quinta die introitus mensis octobris anni Domini millesimi ducentesimi septuagesimi usque in proximam preteritam diem veneris que fuit ultima dies proximi preteriti mensis junii presentis anni Domini millesimi ducentesimi septuagesimi tercii, computatam per totam diem..... Et de missione regis Castelle quem fuit in Valencia et de missione comitis de Molina, quondam, et de quitationibus et vestibus familie nostre... Datum Valencia VIII. idus julii, anno Domini M°CC°. LXX°. tercio. » (Arxiu de la Corona d'Aragó; Registre 19, f. 31).

i la reina de Castella se 'n entraren a Murcia, el Conqueridor s' encaminá cap a Xátiva i Denia. Seria tal vegada a consequencia d' aquesta reunió que el 9 de novembre (1270) va convocar el rei Jaume als magnats catalans, axí com als de la regió d' Osca, per a que en la Pasqua de Resurrecció següent estiguessin a punt (degudament equipats i amb la gent respectiva) en el lloc que 'ls hi indicaria, disposts a prestar-li el servei feudal, car els necessitava per a gran grans empreses que tenia de fer pero que llavors no 'ls hi podia encara revelar[1].

No molt temps més tard, estant Jaume I a Saragossa va arrivar-li am urgencia un missatger d' Anfós X demanant-li altra vegada una entrevista per a tractar de greus afers[2]. El Conqueridor enviá a Anfos son notari Jaume Çarroca (qu' era llavors sacrista de Lleyda i fou després bisbe d' Osca)[3] recomanant al rei de Castella que lo que tingués de comunicar-li ho digués an aquest seu enviat. Pero Anfós no s' hi conformá amb aquesta embaixada, sino que pregá novament a son sogre que l' anés a veure, perque tenía d' explicar-li coses que no les diria a cap altra persona del mon. Amb això en Jaume partí de Saragossa i se 'n ana vers Alacant, ont llavors es trobava 'l seu gendre. Aquesta reunió d' Alacant va atribuir-la en Zurita a l' agost de 1270, el marqués de Mondejar, rectificant-ho, la va portar a l' any següent, pero lo cert es que no degué tenir lloc fins al 1272 (probablement pel febrer), car el rei d' Aragó sembla que no s' havia mogut del regne de Valencia en tot l' any 1270 i primera meitat del 1271, que des de mig agost fins a mig desembre d' aquest any estigué per Saragossa i els seus volts (época en que devia arrivar-li el missatger d' Anfós X) i fins a derrers de gener de 1272 no torná a la ciutat de Valencia, d' ont se 'n devia anar a veure 'l rei de Castella a Alacant; després el dia primer de mars, ja de retorn, sigué a Exea, el

1. Fondevilla, *La nobleza catalano aragonesa capitaneada por Ferran Sanxez de Castro en 1274* (Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó », p. 1097).
2. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 505.
3. Arco, *El obispo D. Jaime Sarroca, consejero y gran privado del rey Don Jaime el Conquistador* (« Boletin de la R. Academia de Buenas Letras de Barcelona », t. VIII, p. 65).

22 del mateix mes era a Sixena i per l' abril celebrá corts a Lleyda[1].

En la conferencia d' Alacant Anfós va explicar al seu sogre que estava enterat de cert que 'ls rics homens aragonesos s' havien confabulat amb els de Castella i amb els moros, i li demaná consell respecte de si havia d' acceptar l'auxili del rei de Granada en contra dels *arraixs*[2] o be la d' aquests contra d' aquell, perque un i altres li oferien i no savia cap aont decantar-se. En Jaume li aconsellá que 's decidís a favor de qui primer hagués fet amb ell convinensa, si no la hi havia trencada; i li manifestá la seva satisfacció de que 'ls tingués descompartits[3].

Quan després d' haver passat alguna temporada pels paisos ultrapirenencs el Conqueridor retorná en 1273 a Catalunya, doná orde als seus feudataris catalans (invocant els Usatges de Barcelona i aduint precedents análecs) de que 'l seguissin vers Espanya contra dels sarrains i dels perfits cristians aderits al rei de Granada, pera defensar la fe cristiana i auxiliar a son dilectissim gendre 'l rei de Castella[4]; i amb el mateix objecte el dia primer de mars, des de Girona, va imposar un tribut a Catalunya i Aragó. Pero la noblesa no volgué obeir la crida reial i a més va reclamar en contra, argüint que no tenia obligació d' anar a ajudar al de Castella i demanant al rei designés jutges que decidissin sobre aquest punt. En Jaume el dia 20 de mars (trobant-se a Lleyda) va nomenar a l' arquebisbe de Tarragona per a que examinés la questió i la fallés abans de Pasqua; reiterant a l' ensems la orde als seus feudataris de que com a vassalls el seguissin an ell que volia lluitar contra els infidels[5]. El 16 de maig del mateix any, estant per Valencia, el rei enviava demanar a diverses poblacions d' aquell regne adzembles per a la expedició a Espanya[6]; i en diferentes dates dels mesos d' agost, setembre i octubre imme-

1. Végin-se els documents dels registres 16, 18, 19 a l'Arxiu de la Corona d'Aragó.
2. Lafuente Alcántara, *Historia de Granada*, t. I.
3. *Chronica o comentaris* (edició Aguiló), § 507.
4. Tourtoulon, *Jacme I le Conquérant*, t. II, p. 482.
5. *Memorial Histórico Español*, t. I, p. 271.
6. Registre 18, f. 51; à l'Arxiu de la Corona d'Aragó.

diats, des de Murvedre, anava convocant novament a sos principals barons per a que en la vinenta diada de Tots Sants se reunissin amb ell a Valencia, ont volia celebrar corts, convenientment equipats i en disposició de prestar-li el servei degut. Es veu que 'l Conqueridor estava tot decidit d' anar a socorrer al seu gendre contra 'ls serrains i contra aquells nobles castellans revoltats, car sentint la veu del parentiu comprenia que no podia abandonar-lo quan estava en perill de perdre son reialme, perque com digué en una carta posterior : « cosa era tant fort que venia contra Deus e contra el dit rey de Castella, qui tant avia ab nos que la sua terra tenim per nostra, *car nostres netz la deuen heretar* »[1]. Tot fou inútil. La noblesa catalana no volia secundar els proposits del rei i anava prenent una actitut cada dia mes facciosa[2].

Encara en els primers mesos de 1274 en Jaume seguia ferm en sa decisió d' anar a ajudar al seu gendre contra dels sarrains, a l'ensems que (si es exacta la indicació de Caffaro) li facilitava 300 cavallers que per l'abril d'aquest any arrivaren a Genova anant cap a Lombardia per a juntar-se al marqués de Monferrat (gendre d'Anfós X) que hi estava lluitant amb els angevins[3].

El Conqueridor, en son proposit de socorrer al rei Savi en sos perills dins la Peninsula, pel gener de 1274 era a Murcia — diu en Tourtoulon — per a certificar-se personalment de la disposició dels pobladors cristians i musulmans d' aquest pais i assegurar-se de que no hi hagués perill d' algun alçament per aquella banda.

Pero una ilusio ingenuament vanidosa, entrellaçada amb nobles i antics afanys, va venir de moment a distreure 'l rei Jaume dels afers interiors i de ses preocupacions peninsulars : el desitg de concorrer al concili ecumènic que s' havia de reunir a Lyó, al qual hi aná volent ser coronat pel Sant Pare i per a intervenir en el projecte de creuada a Palestina, qu' era un dels motius d' aquella magna reunió. A mitg juliol el

1. Fondevilla, *La nobleza catalano-aragonesa capitaneada por Ferran Sánxez en 1274* (« Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó », p. 1112).
2. Swift, *James the first of Aragon*, p. 126 i 130 i sgs.
3. *Annales genuenses* (Muratori, « Rerum italicarum scriptores », vol. VI, col. 564).

Conqueridor estava ja de retorn a Barcelona, havent sigut infructuòs son viatge a la ciutat del Royna.

En aquell mes morí Enric I de Navarra († 22 juliol 1274), deixant sols una filla, Joana; i Aragó, Castella i Fransa cobejaren aviat recullir-ne la herencia. L' infant Pere d' Aragó, apoiat per son pare, feu valer totseguit ses pretensions a la corona d' aquell pais i va anar gestionant activament[1]. Anfós X, per altra banda, desitjá el mateix reialme per a son primogenit Ferran *de la Cerda*, el qual escrigué al seu avi Jaume I demanant-li procurés que l' infant Pere, son oncle, l' ajudés an ell; la contesta del Conqueridor (25 d' agost) fou, naturalment, que 'l dret sobre la Navarra corresponia a Aragó, amb el qual havia estat antigament unida[2]. Les gestions i els preparatius per a apoderar-se de dit territori varen continuar per una i altra banda : el Conqueridor el dia 1 de setembre del mateix any 1274 escrigué sobre aquesta questió al rei de Fransa i al rei de Castella, justificant la pretensió de son fill an aquell reialme; la carta adreçada a Felip l'Atrevit[3] es identica a la que s'enviá a Anfós el Savi, pero aquesta té algun altre paragraf de més, demanant l' aquiescencia, i l' auxili en cas convenient, de l' infant Ferran de la Cerda i tractant de salvar amb bones formules tota mena de rezel[4]. L'embaixador destinat al rei de Castella i portador de dita carta fou el cavaller Garcia Rodriguez. El resultat final de tot això fou favorable al tercer competidor, la casa de Fransa, per el casament de Felip, l' Hermós, amb Joana; i no sembla, després de tot, que en aquest afer ni Jaume I ni el rei Savi s' hi tiressin molt de plé.

1. Bofarull, *Documentos inéditos del Archivo de la Corona de Aragón*, t. VI, p. 180.
2. *Memorial historico español*, t. I, p. 304.
3. Publicada per Gonzalez Hurtebise, *Recull de documents inèdits del rei En Jaume I* (« Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó », p. 1251).
4. Registre 23, f. 98 v°; a l'Arxiu de la Corona d'Arago. « Similis illustri regi Castelle adjecto hoc quod inferius contineter, post illud verbum scilicet *que vestrum respiciant incrementum* : Velitis itaque infanti Ferrando filio vestro primogenito mandare per litteras vestras et nuncium specialem quod dicto filio nostro assistat viriliter et potenter auxilio et favore cum inde ab eodem filio nostro fuerit requisitus. Scire enim debetis et firmiter credere quod si quod jus ibi habetis melius et plenius vobis, in nobis quam in aliquibus aliis, erit salvum. Insuper [mittimus] ad vos dilectum militem nostrum Garsiam Roderici, exhibitorem presencium, cui credatis de hiis que vobis ex parte nostra super predictis duxerit referenda. Datum Barchinone, ut supra. »

Del 9 d' octubre de 1274 es una carta de Jaume I a son gendre, demanant-li que tregués a D. Pero Cornel les possessions que per ell tenia, car li estava fent guerra, conjurat amb els nobles de Catalunya. Per considerar-la inédita i de prou interés la transcric a continuació [1] :

Karissimo et semper tanquam filio plurimum diligendo Alfonso, Dei gratia illustri, regi Castelle, Toleti, Legionis, Gallicie, Sibilie, Cordube, Murcie, Jahennis et Algarbii, Jacobus, per eandem rex Aragonum, Majoricarum et Valencie, comes Barchinone et Urgelli et dominus Montispessulani, salutem et sincere dileccionis affectum. Ben sabedes vos quomo muytas vezes vos avemos enbiado a dezir e nos somos querellados a vos de don P. Cornel que se jurava contra nos e nos por razon de vos nunqua nos ende quisiemos prender a ren ni ferle'n mal; on quomo agora, nos no 'l faziendo ren ni ningun danyo ni demanda, se sea jurado contra nos con los richos homnes de Cathalunya qui guerra an contra nos, rogamos-vos que vos pese, perque a nos pesaria de todo homne qui contra vos se jurasse, e que l'emparedes e 'l tolgades aquello que tene por vos, que con lo vuestro no nos faga guerra ni enbargo a nuestra terra, assi quomo vos querriedes que nos tolliessemos a todo richomne nuestro qui contra vos se jurasse aquello que tovies por nos. E rogamos-vos que en esto vos ajades en tal guisa que nos vos ajamos que gradecer e que hi fagades lo que devedes e lo que vos querriedes que nos fiziessemos por vos en semblant cas. Data Barchinone VII° idus octobris anno Domini M° CC° LXX° quarto.

Poc temps després el Conqueridor i son gendre tingueren una nova reunió, no menys cordial que les precedents i de major durada. Anfós X a les darreries de 1274 sorti de Castella junt amb sa muller la reina Violant, algun de llurs fills i filles i una gran comitiva; entraren per la part de Valencia i se 'n anaren cap a Tortosa aont Jaume I els hauria anat a rebre de no haver-se vist destorbat de son propósit per una de les incidencies de la questió amb la noblesa catalana, si be pogué encara anar a espera 'ls a Tarragona. D' allí tots plegats se 'n vingueren a Barcelona [2] ont celebraren el Nadal (si es exacte lo que diu la Crónica [3]), i hi passaren uns quarante tres dies, segons

1. Registre 23, f. 75; a l'Arxiu de la Corona d'Aragó.
2. En Ballesteros, *Alfonso X, emperador (electo) de Alemania*, estudia documentalment l'itinerari del rei Savi en aquest viatge.
3. *Chronica o commentaris* (edició Aguiló), § 546.

conta en Desclot[1]. Anfós va consultar al seu sogre sobre la visita que volia fer al Papa per a tractar d' inclinar-lo a favor de les seves pretensions respecte de la corona imperial alemanya, a les que la Santa Seu va posar-hi seguit obstacle. El Conqueridor, qui no feia gaire temps havia tornat de Lyó desenganyat, li consellá « que per nulla res ell no y anas, que no era cosa covinent a anar en tan stranya terra : e encara que havia a passar per la terra del rey de França, del qual ell se temia »[2]; pero Anfós no 'n va fer cas i tirá endavant el seu viatge. Degué sortir de Barcelona a derrers de gener de 1275, separant-se del Conqueridor, el qual poc després s' encaminava, per Cervera, Tarrega i Agramunt, cap a Lleyda, a ont tenia convocades corts. En Muntaner (entre mitg d' un conjunt d' inexactituts), senyala l' itinerari dels reis de Castella, per Granollers[3] i Hostalrich cap a Girona, ont s' hi quedaren quatre jorns, i d' alli passant per Bascara i Pontons arrivaren a Peralada, essent-hi molt obsequiats per en Dalmau de Rocaberti, senyor d' aquell lloc; el cronista, que n' era natural i estava llavors en sa joventut, vegé els reials viatgers a Peralada, car justament Anfós X s' hostatjá a casa de son pare i la regina fou albergada en la del costat, practicant-se amb aquest motiu unes overtures entre 'ls dos edificis per a que ells es poguessin comunicar[4]. Seguint després per la Junquera i el Voló se 'n anaren a Perpinyá, ont estigueren alguns dies, entre grans festes; el Sr. Ballesteros senyala el dia 7 de mars com un dels de la estada del rei Savi en dita ciutat. Anfós, deixant a Perpinyá sa muller (probablement amb els fills i filles del viatge), seguí el seu camí vers Narbona, per ont no deuria haver passat encara abans de l' abril, car en la primera meitat d' aquest mes el Papa, des de Lyó, escrigué a l' arquebisbe encomanant-li que quan el rei de Castella anés per son territori l' honorés convenientment i

1. *Chronica del rey En Pere*, cap. LXVI.
2. *Chronica o commentaris* (edició Aguiló), § 547.
3. Anfos X degué passar de llarc per Granollers i per aixó les gallines i capons amb que se li preparava allí dinar hagueren de ser destinats a la cort del Conqueridor (Ballesteros, discurs citat, p. 61 i 80).
4. Muntaner, *Cronica* (edició Coroleu), cap. XXIII.

l' acompanyés després en persona fins a la cort pontifical[1]; pel mateix temps Gregori X escrigué a Anfós dient-li que pensava ser a Tarascó dins la octava de la Pasqua (14 abril) i que llavors li faria avisar el moment en que deuria anar cap a Belcaire (Beaucaire) a trobar-se amb ell[2]. Pero 'l Sant Pare encara no havia passat d' Orange a primers de maig; el dia 3 escrivia novament a Anfós anunciant-li que 's proposava sortir cap a Belcaire i la entrevista no 's va realitzar fins a la segona meitat de dit mes[3], en aquell lloc. L' estada del rei Savi a Belcaire va durar mes de dos mesos; en aquest interval Jaume I aná a visitar sa filla, la reina de Castella, a Perpinyá[4], passant-hi unes tres setmanes.

La conferencia de Belcaire va resultar, esencialment, infructuosa; en la questió de l' Imperi Anfós va tenir un refús mes. Lo únic que 'l rei castellá va lograr del Papa fou que escrivís (27 juny) a Rodulf, rei de Romans, demanant-li que procurés satisfer els justs desitgs d' Anfós respecte del ducat de Suabia, que corresponent-li, segons deia, per dret de successió de sa mare, li era injuriosament detentat; i que escrivís també (20 de juliol) a Carles d' Anjou, rei de Sicilia, pregant-li que conforme al conveni ajustat entre ell i el rei de Castella, en el que 's convingué que les materies de discordia quedarien sotmeses a l' arbitri del rei de França, nomenés un delegat per a això[5].

Revenint el rei Savi de sa entrevista amb el Papa rebé a Montpeller la noticia d' haver mort son primogènit († principis d'agost, 1275); al Conqueridor li arrivà aquesta nova estant a Girona[6], dolguent-se 'n força. Anfós, agobiat de contrarietats, passá per Barcelona « molt irat e malalt »[7]; aquest viatge de tornada degué fer-lo tot rápit, i al comensar el setembre estaría ja en la seva terra, car el 13 de dit mes el Sant Pare escrigué a l' arquebisbe de Sevilla encarregant-li amonestes al rei de Castella, qui en les seves cartes i en son segell s' intitulava encara

1. Potthast, *Regesta Pontificum Romanorum*, II, p. 1696.
2. *Ibidem.*
3. Segons els *Anals placentins.*
4. *Chronica o commentaris*, § 549.
5. Potthast *Regesta Pontificum Romanorum*, II, p. 1698.
6. *Chronica o commentaris* (edició Aguiló), § 552.
7. Desclot, *Cronica del rey En Pere*, cap. LXVI.

rei de Romans (havent-ne escrit varies a diversos magnats alemanys i a ciutats italianes, en les que assegurava no haver desistit en la questió de l' Imperi sino que volia seguir endavant), pera que deixés de fer això i no usés més tal titol i segell, car d' altra manera hi posaria 'l remei oportú.

Mentrestant, la lluita amb els merinites vinguts de l' Africa a la peninsula pel mars d'aquest any (1275), li anava resultant a Castella cada dia més cruenta i perillosa; l' arquebisbe de Toledo, D. Sanxo, fill de Jaume I, fou dels personatges, no escassos, que pagaren amb la vida († 25 octubre) la defensa de les fronteres d' aquell pais. Al Conqueridor li acrexería mes que mai el seu interés d' ajudar a son gendre en moments tant critics i de salvagüardar la seguretat del territori vei a l' ensems que la del propi, afegint-s' hi ara el desitg de venjar la mort de son fill. L' infant primogénit fou encarregat d' anar cap a l'Espanya mussulmana, amb 1,000 cavallers i 5,000 infants[1]; peró l'expedició no s' arrivá a realitzar: la díscola actitut de la noblesa, els disturbis que 's produiren a Valencia i la revolta dels sarrains d' aquest regne, capitanejats altre cop per Al-Azrac, ho varen impedir.

En això, el 26 de juliol de 1276 va finar En Jaume I, el bon rei noble i franc, de grans fets i de pocs mots, rei d' honor i de cavallería. La mort li estalviá de veure les derreres malhauranses del seu gendre, evitant-li l' haver d' intervenir en la qüestió dels infants de la Cerda, que, des de la jura de D. Sanxo a les corts Segovia, va plantegar-se tot seguit i durá després llarc temps, motivant mantes gestions de les monarquies de França i Aragó.

Estant ja imprés l'article sobre les *Relacions familiars i politiques entre Jaume el Conqueridor i Anfós el Savi*, he pogut trobar encara una altra carta del segon d'aquests dos personatges, adreçada al primer.

Aquesta carta no porta tampoc indicació d'any en la data;

1. Swift, *James the first of Aragon*, p. 138.

fou enviada per Anfós des d'Ecija, essent encara solter i per tant quan el seu pare S. Ferran regnava. Del context del document s'en dedueix que havia de ser posterior a la carta escrita per Anfós a Jaume quan la conquesta de Sevilla i a una altra d'intermitja, que no s'ha arrivat a trobar actualment.

Podem compendre que a la primera d'aquestes tres cartes, en la qual Anfós deixava a l'arbitri del conqueridor la fixació de la data del casament amb sa filla, la princesa Violant, i li manifestava que 'l rei Ferran creia que 'l millor lloc pera celebrar-lo seria Uclés (encara que, si els reis no hi poguessen assistir, ell opinava que fora més convenient a Valladolit), devia respondre Jaume I assenyalant un termini breu i acceptant la designació d'Uclés, punt en el qual podrien entreveure's. Llavors hagué d' escriure novament Anfós a son futur sogre i li devia enviar la carta intermitja, avui perduda, dient-li que per esser el termini massa curt i per altres raons no's podrien trobar a Uclés i que ell se'n aniria cap a Valladolit a casar-se amb la princesa. Poc després Anfós, des d'Ecija, va adreçar al Conqueridor la carta que transcrivim a continuació, en la qual li manifestava que s' havia hagut de deturar uns quants dies a Sevilla per ordre del seu pare, li explicava l'acort d'aquest amb sos rics homens i els de les ordes militars així com lo que havia passat en aquella ocasió amb l'[infant] D. Enric, li deia com desoint als que mirant pel seu bé li consellaven que's quedés encara a Sevilla n' havia sortit per a anar-se 'n cap a Valladolit a efectuar el matrimoni i que després s' entornaria prop de son pare, empero abans hauria d' arreglar sos afers amb ell (Jaume I), i li pregava per això procurés fer de manera que 's poguessin veure a Uclés lo més prompte possible i que hi anés amb la reina, creient per la seva part que si son pare hi pogués concorrer també hi aniria i si no hi enviaria la reina Dª Joana.

Aquesta carta[1], escrita el 13 de gener, ha de correspondre a l'any 1249; la tenor de la qual es com segueix :

Excellenti et manifico viro Jacobo, Dei gratia illustri regi Arago-

1. Arxiu de la Corona d'Aragó, Cartes reials de Jaume I, numeració provisional 125.

num, Majoricarum et Valencie, comiti Barchilone et Urgelli et domino Montispessulani, infans Alfonsus, illustris regis Castelle et Legionis primogenitus et heres, salutem et sincere dilectionis affectum, sicut illi quem multum diliget et de quo tanquam de se ipso confidit. Depues que vos enbie mi carta en que vos enbie dezir como non podia seer en Ucles por el plazo que era mucho cuitado et por otras cosas muchas que vos enbie dezir, ove-me a detener en Sevilia bien tres dias o quatro porque me mando el rey mio padre que esperasse, ca el querie aver so acuerdo et so conseio con sos ricos omnes pora mandar lo que fiziessen d'aquellos heredamientos que avie dados. Et acordó con todos los ricos omnes et con los omnes de las ordenes que hy eran, que fiziessen guerra et paz d'aquellos heredamientos por mi o por aquel que fuesse rey de Castella et de Leon depues de dias del rey mio padre. Et mando a don Enrrique que fizies omenaje pora complir esto, et don Enrrique non quiso fazer nada de quanto el rey mando, et béso-l la mano et espidiosse d'el. Et maguer los ricos omnes et todos mios amigos me dizien et me conseiavan que agora non me quitasse del rey mio padre ca tenia ora et sazon para poner bien toda mi fazienda con el et pora vengar-me de todos mios enemigos et de todos los que mal me querien et mal me buscavan con el, yo tan grant sabor ove de complir vuestra voluntad et de fazer aquello que entendi que vos plazie, que pospus todo esto et vo-me pora Valladolit a prender bendiciones con vuestra fija assi como vos enbie dezir por el otra mi carta. Et luego que esto aya fecho he-[me] de tornar pora 'l rey mio padre, quanto mais ayna pudier; mas esto non puedo fazer a menos de acordar convusco toda mi fazienda. Onde vos ruego mucho que si vos queredes que ponga muy bien mi fazienda que ...sedes como sean las vistas en Ucles lo mais ayna que vos pudieredes et venga hy la reyna convusco, ca nos iremos hy con toda nuestra casa; et bien cuedo que el rey mio padre, si el pudier, que verna hy, et si non pudies hy venir, enbiara hy la reyna donna Johana. Et rey, fe que devedes a Dios, non alonguedes esta vistas; ca si me ayna tornar pora mio padre, el me prometio que me pornie mi fazienda bien como yo quisesse. Et rey meted mientes en lo que yo fiz por vos et en como pospus todas las otras faziendas por complir vuestra voluntad; et assi fazet vos en esto, que sera grant mio pro et mi ondra et vuestra. Et enbiat me lueho dezir que assi vos plaz e que assi lo queredes, et el dia quando queredes que sea; ca luego que aya fechas mis bodas, luego me verne pora hy derechamientre. Data apud Ecijam. Infantis ex provisione S. Petri scripsit XIII die januarii.

(*Al dors :* Illustri regi Aragonum.)

Altres cartes, avui perdudes, degueren encara creuar-se entre Anfós el Savi i Jaume I en 1249, després de la que acabém de transcriure, car el matrimoni d' aquell amb la filla del Conqueridor sabém que no 's va celebrar fins a les derreries del mateix any; d' aital retard alguna explicació o excusa en devia donar l' infant castellà a son futur sogre. No havem noticia de que ells dos arrivessin a tenir la entrevista d'Uclés, tant desitjada per Anfós.

F. VALLS-TABERNER.

CAMILLE GUTIERREZ DE LOS RIOS

Les fils naturels du comte de Fernan Nuñez ont déjà été étudiés dans la correspondance du dit comte[1] et dans la *Vida de Cárlos III*, que ce dernier avait pour intention de publier et qui ne l'a été que de nos jours[2]. Ils se nommaient *Angel* Bernardo Carlos José et *Camilo* Angel Carlos José Isidoro Roque Gutierrez de los Rios, et furent baptisés le premier, le 21 février 1771, dans l'église de San Sebastián de Madrid, et le second, à l'église métropolitaine de Bologne, le 16 août 1772. Leur père ne les légitima que le 30 juin 1786 à Lisbonne. Ils furent élevés dans le collège ou académie militaire de Sorèze (France), où les gentilshommes espagnols aimaient à faire éduquer leur fils; le père, comte de Fernan Nuñez, les faisant passer pour les fils d'un officier espagnol, mort en Amérique. De l'aîné, nous ne savons que peu de chose, sinon qu'il quitta le collège de Sorèze en 1786.

Quant au second, Camille, il est beaucoup mieux connu. Le comte de Fernan Nuñez se proposait de placer ses deux fils naturels dans un des régiments de l'île de Saint-Dominique, actuellement sous la domination française, mais n'ayant pas pu offrir au ministère de la guerre français de véritables *preuves*, il se décida à les faire entrer dans le commerce. L'aîné fut mis dans la maison de commerce de M. de la Caussade, à Bordeaux, et le second vint le rejoindre, après avoir assisté à Saint-Dominique à la mort de Thomas Mauduit, assassiné par les nègres de Port-au-Prince, le 4 mars 1791[3]. Le comte de Fernan Nuñez, poursuivant son dessein de les destiner au commerce, décida de les embarquer, en 1792, à la Corogne pour le Mexique, mais le cadet étant revenu subitement de Saint-Dominique, comme nous l'indiquions tout à l'heure, le comte ne veut plus entendre parler de rien à propos de Camille, et laisse à M. de la Caussade une somme de 6,800 livres pour lui être dévolue. Camille changea alors de vocation. Son père étant mort le 23 février 1795, il entre comme jeune de langue, le 24 septembre 1799, dans la diplomatie et est nommé attaché à l'ambassade de Vienne. Il poursuivit sa carrière diplomatique : le 4

1. *Études sur l'Espagne*, t. II (2e édition), Paris, 1906, p. 129, 252-255, 257.
2. *Vida de Cárlos III*, t. II (Madrid, 1898), p. 370-382.
3. Il y a, p. 378 du tome II de la *Vida de Cárlos III*, deux erreurs : 1° « Su hermano *Angel* », doit être lu « su hermano *Camilo* », et 2° le chevalier Mauduit est mort le 4 mars 1791 et non pas le 11 mars 1791.

mai 1803, secrétaire à l'ambassade de Portugal; le 23 mai 1816, secrétaire à l'ambassade de Londres; le 6 janvier 1818, ministre résidant à Munich; le 30 janvier 1824, ministre plénipotentiaire à Berlin; le 9 novembre 1824, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres; et, dans les mêmes charges, à Berlin, le 3 janvier 1833. Il fut aussi pourvu de l'uniforme du régiment des militaires d'Estramadure. Ayant eu des difficultés pour porter la croix de Charles III, qui lui fut concédée en 1815, parce qu'il était le fils naturel, non légitimé, du comte de Fernan Nuñez, il s'en passa. Pourtant, il fut chevalier de la Légion d'honneur et grand-croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique. On conserve sa correspondance de Vienne, mais, en 1830, la pétition de Camille pour obtenir le titre de conseiller d'État ne put pas être admise[1]. De 1834 à 1840, nous le perdons de vue. Nous savons seulement par la brochure de Tissot, membre de l'Académie française, que « à Vienne, à Berlin, comme à Londres, il conserva son engouement, sa modération », et le « front serein » avec lequel il supporta certains désagréments. Après avoir déposé au pouvoir de son ami Alexandre de Plainville, sous-caissier de la Banque de France, un testament olographe rédigé à Paris, rue de Choiseul, n° 3, dans le cas où il viendrait à mourir au cours d'un voyage qu'il se proposait de faire, il s'éteignit à Bordeaux le 27 septembre 1840[2]. Pizarre est moins élogieux que Tissot. Il prétend que Camille était très *afrancesado*, et flattait beaucoup la comtesse de Campo Alange, ambassadrice à Vienne : au surplus très galant, principalement avec les « vieilles », et possédant « une bonne teinture d'humanités »[3]. Mme d'Abrantès, car le caractère d'*afrancesado* ne lui était pas hostile, étant Française, loue infiniment Camille : « L'autre secrétaire d'ambassade d'Espagne (au Portugal) se nommait Camille de los Rios; il était fils naturel du comte de Fernan Nuñez. Il avait une charmante figure, une jolie tournure; il avait été élevé au collège de Sorèze en France, et parlait français à ravir. La première fois que je le vis, je fus autant frappée de son bon air, de l'aisance de ses façons toutes françaises que de la pureté de son langage. Il était tellement aimé de la comtesse de Fernan Nuñez, femme de son père, qu'il avait plus de crédit sur elle que ses propres enfants,

1. *Archivo general central de Madrid.* «Noticias referentes á Camillo Gutierrez de los Rios, ministro de España en varias Cortes por los años 1795 á 1834. »

2. *Études sur l'Espagne*, t. II, p. 254, et *Vida de Cárlos III*, t. II, p. 378.

3. *Memorias de la Vida del Excmo Señor D. García de Leon y Pizarro escritas por el mismo (Coleccion de escritores castellanos)*, t. I, p. 149. Les autres passages qui se réfèrent dans Pizarre à Camille, ne se rapportent pas à lui, mais au comte de Fernan Nuñez, Carlos José Gutierrez de los Rios y Sarmiento, traître à Napoléon, qui l'avait nommé grand veneur (4 juillet 1808). Après le retour de Ferdinand VII, il fut nommé ambassadeur à Londres, puis à Paris. La révolution de 1820 mit fin à sa mission. Il continua de résider à Paris, où il mourut des suites d'une chute de cheval le 28 octobre 1821. Le comte de Toreno lui consacre une notice, qui n'est pas dépourvue de fiel (*Historia del levantamiento, guerra y revolucion*, etc., Bibl. Rivadeneyra, p. 35).

et cela ne m'étonna pas lorsqu'on me l'apprit. Il était tout simple que Camille de los Rios fût aimé de ceux avec lesquels il vivait : il était à la fois poli, spirituel et tout à fait du monde. Camille de los Rios avait une opinion tout opposée à celle de son confrère[1]. Il le prouva bien lorsque, se trouvant en France après l'arrestation vraiment illégale du roi d'Espagne et de sa famille, il se fit enfermer à Pierre Châtel pour la véhémence de ses propos, et surtout pour le danger qu'on trouvait qu'il y avait à l'entendre prêcher dans un langage éloquent une morale qui n'était pas celle de l'Empereur[2]. »

Dans le registre F7 *2241, aux Archives Nationales (Police), on trouve la mention de notre Camille et de son frère légitime José[3] : « Delosrios, Gutierrez José, 26 ans, Colonel au service d'Espagne, vt (venant) de Bayonne », et « Delosrios, Gutierrez Camille, 34 ans, Secrétaire d'ambassade de la Cour d'Espagne à celle de Portugal, vt de Bayonne ». Ces deux indications sont accompagnées de la note fixant leur séjour : « 8 8bre-13 8bre 1806 », et aussi de leur domicile : « R. de la Loi n° 61 ». Puis, sous le nom de « Gutierrez (De los Rios) » sont nommés à la fois Camille et José : « 34 ans, Secrétaire d'ambassade de S. M. C., natif de Madrid, et son frère, Colonel au service d'Espagne, vt de Bordeaux. Camille vt de Rome », toujours avec les deux mentions : « 14 mai — 18 mai 1807 », et « 5 mai — 9 id. 1808 », et les adresses : « R. des filles St Thomas, n° 18 » et « R. de Louvois, n° 4. » Or ceci est tout à fait d'accord avec le certificat de Pedro Ceballos « para D. Camille Gutierrez de los Rios, oficial de la 1a Secretaria de Estado y Secretario de la Embaxada de S. M. en Lisboa para que con su ayuda de Camara vaya á Paris á asuntos y diligencias propias », de St Ildefonse 9 septembre 1806, et avec les trois certificats du prince de Maserano, « para regresar á España con un criado », Paris 18 avril 1807.... « para viajar en Italia con un criado », Paris, 11 mars 1808,... « pour voyager dans l'intérieur de l'Empire français avec un domestique », 30 août 1808, des liasses F7 6517b et 6518. Ces liasses contiennent en effet, classés par nom de famille, la première les documents (F-J) concernant « Camille Fernand Nuñez », et la seconde les documents (K-M) concernant « Camille Los Rios » (la similitude des deux noms en espagnol a entraîné cette confusion), et sont consacrées à un assez long emprisonnement des deux frères, considérés comme suspects en leur qualité d'Espagnols, la guerre ayant été déclarée entre les deux puissances. La durée de l'emprisonnement va du 20 septembre 1808 au 20 juin 1812. Ces deux frères — ou supposés tels, en ce que

1. D. Perez de Castro.

2. *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et au Portugal, de 1808 à 1811*, par la duchesse d'Abrantès, t. II (Paris, 1837), p. 243.

3. José, second fils du comte de Fernan Nuñez, né à Lisbonne le 19 mars 1780 ; il fut brigadier général et chambellan de Ferdinand VII (*Vida de Cárlos III*, t. II, p. 368).

José, comme plus jeune, restait dans l'ombre — étaient suspects sans doute, mais d'assez hauts personnages (ministres et ambassadeurs d'Espagne, etc.) s'employaient en leur faveur. Ainsi, le général Dumas dit : « qu'il verrait avec plaisir l'élargissement de ces deux Espagnols qui sont étrangers à la conduite et aux intérês de leur *frère aîné* (D. Carlos), et dont la mère, veuve du comte de Fernan Nuñez, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, s'est toujours montrée attachée au parti français » (20 avril 1809). Le ministre de la police générale de l'Empire autorisa les deux frères à aller se loger chez le seigneur Belhomme, plutôt que de rester dans leur prison du donjon de Vincennes. Enfin, un ordre de Napoléon prescrit qu'ils soient conduits à Fénestrelles (Italie), et, sans plus tarder, ils furent amenés à Pierre-le-Châtel (Ain), qui ne se trouvait pas loin de là (17 avril 1811). C'est toujours l'autre frère, Carlos, qui est coupable de tout, « d'un frère qui nous coûte bien des larmes, quoique séparés de lui depuis cinq ans », dit Camille au duc de Rovigo, et il implore ce chef, vu l'indisposition de son frère José, « attaqué à la fois de la poitrine, de la gravelle et de l'obstruction » (21 avril 1811). Convenons que la conduite des deux frères n'était pas à l'abri de tout soupçon. Le duc de Rovigo dit : « qu'en général ils manifestent un assez mauvais esprit ; ils fréquentent particulièrement la maison de Mme Ferrey. L'un d'eux surtout y est initié dans la correspondance que cette dame entretint avec Mme Moreau, et ils se permettent à cette occasion des réflexions souvent déplacées. » Il faut croire qu'il y avait, surtout chez Camille, quelque chose qui touchait aux mœurs : « Nous sommes de pauvres diables qui aiment la clef des champs pour s'amuser, et qui peut être dans toute leur vie n'ont fait de tort qu'à *quelques maris maussa les, et encore avec le consentement de leurs femmes* », dit encore Camille. Bref, et malgré un ordre de Joseph Napoléon, daté de Paris, 14 juin 1811, désirant que les frères soient tenus de se rendre à Madrid, l'ordre d'élargissement ne fut pris que le 20 juin 1812. La dernière pièce émanée de la police, qui les concerne, est de Genève 9 octobre 1813, et porte que José habite Lausanne depuis cette époque et que Camille doit être à Bâle.

Parmi les pièces de cette correspondance il y en a deux qui méritent d'être reproduites. La première, qui est datée de Pierre-le-Châtel, 22 avril 1811, est un exposé de tout ce qui est arrivé à Camille depuis sa naissance jusqu'au jour indiqué, et nous renseigne alors sur sa véracité. Il est intéressant de la comparer au mémoire du comte de Fernan Nuñez. La seconde est une lettre du baron Dudon, datée de Valladolid, 24 mai 1811, qui ouvre un jour curieux sur les *afrancesados*... et Camille en était un aussi. L'exposé n'est pas d'un français irréprochable, mais, comme l'indique Tissot dans sa notice, « les formes vives de son *langage du midi* » ont laissé quelques traces.

P.-S. — Nous devons à l'obligeance de MM. Paul Courteault, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, et Ducaunnès, archiviste municipal, des renseignements précieux sur la tombe de Camille Gutierrez de los Rios. Nous leur laissons la parole :

« La tombe de Camille Gutierrez de los Rios existe au cimetière de la Chartreuse, série 7, n° 3 *(allée Goya)*.

» C'est un monument en pierre, de forme rectangulaire, élevé sur un piédestal de trois marches de pierre et encadré d'une grille de fer. Les quatre angles sont ornés de torches renversées. L'entablement est surmonté de quatre frontons triangulaires, décorés, ceux des faces antérieure et postérieure, d'une couronne d'immortelles enrubannée, ceux des faces latérales, de branches de feuillages. Angles de l'entablement ornés d'acrotères. Le monument est surmonté d'une urne.

» Face antérieure : cadre sculpté ; à l'intérieur, plaque de marbre gris portant l'inscription suivante :

TOMBEAU
DU CHEVALIER DON CAMILLO GUTIERREZ DE LOS RIOS

» Au-dessous, armes composées d'un blason[1] accosté de quatre rubans au bout desquels pendent cinq décorations et entouré d'un collier portant aussi une croix. Le blason est surmonté d'une couronne et d'une banderole portant cette inscription :

ELUMINUM *(sic)* FAMILIA GOTORUM
EX SANGUINE REGUM[2]

» Le tout sur un fond de manteau d'hermine accompagné de rubans flottants.

» Face latérale gauche : plaque de marbre gris portant l'inscription suivante :

A l'Héroïque Espagne il devoit la naissance :
Elevé parmi nous, il montra dès l'enfance
Des mœurs pleines de grâces et de facilité,
Un esprit généreux, un cœur plein de bonté.
Pour verser des bienfaits il acquit des richesses
Et toujours méditant de plus grandes largesses,
Ses parents, sa maison, les pauvres, l'amitié,
Dans un dernier partage il n'a rien oublié[3].

1. Est-ce le blason des comtes de Fernan Nuñez ?

2. Le *Catalogo historial genealogico de los señores y condes de la villa de Fernanuñez*, de Luis de Salazar y Castro (Madrid, 1682), porte autour du blason des comtes de Fernan Nuñez la même inscription « Fluminu familia Gotoru e sanguine Regum ».

3. Peut-être cette pièce de vers est-elle de Tissot.

» Face latérale droite : plaque de marbre gris avec l'inscription :

ICI REPOSE
SON EXCELLENCE DON CAMILO GUTIERREZ DE LOS RIOS
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE SAINT-FERDINAND
ET DU MÉRITE DES DEUX SICILES
CHEVALIER DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM
DE L'EMPEREUR LEOPOLD D'AUTRICHE
ET DE LA COURONNE DE BAVIÈRE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
GENTILHOMME DE S. M. C. DE SON CONSEIL
ET SON SECRÉTAIRE
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE D'ESPAGNE
EN DIFFÉRENTES COURS D'EUROPE

» Face postérieure : plaque de marbre gris sans inscription.

» Le monument est à l'extrémité de l'allée opposée à l'emplacement du cénotaphe de Goya. »

Il reste à retrouver le testament olographe déposé chez son ami Alexandre de Plainville.

Alfred MOREL-FATIO.

I

Victime depuis trois ans d'une prévention facheuse, qui ne peut m'atteindre que comme Espagnol et appartenant à une des premières familles de ce pays, je crois qu'il serait facile de le détruire, en jettant un coup d'œil impartial sur cet écrit.

Né à Bologne de parents inconnus[1], je fus conduit à l'age de six ans à l'école militaire de Soreze sous le nom de Camille Gutierrez, et j'y restai dix ans.

Au sortir du Collège, on me fit changer de nom sous le pretexte que j'avais hérité d'un parent à cette condition ; et j'entrai dans le monde sous celui de Camille Bochat-d'Orïs[2],

1. Du comte de Fernan Nuñez et de Gertruda Marcucci, danseuse et chanteuse italienne, originaire de Lucques. Voir les *Mémoires* de Casanova, t. VIII, p. 319.

2. Ce nom de *Bochat-d'Oris*, anagramme de Rios et Chabot, fut celui des deux fils naturels du comte de Fernan Nuñez (*Vida de Cárlos III*, t. II, p. 373 et 377).

anagrame de celui que je devois porter un jour, à ce que je sus après.

Voilà déja dix années de ma vie passées en France, et dans quel age! dans celui ou les impressions toutes neuves, toutes profondes, doivent influer sur toutes celles que l'on doit recevoir après, doivent même les diminuer.

Mis au sortir du Collège entre les mains de M. le chevalier de Mauduit, colonel du Regiment du Port-au-Prince[1], je passe en Bretagne dans sa famille et delà à Saint-Domingue, ou je devais avoir une place dans son Regiment. Mais le mystere de ma naissance devient un obstacle, ou du moins exige d'autres formalités qu'on a negligé de remplir[2]. Je repasse en France avec le Colonel qui venoit de s'y marier, et comme il dut rejoindre bientôt après, vu que la Révolution se fesait déja sentir dans cette colonie, je ne parts que quelque temps après avec son Epouse. Mais nous ne trouvons en arrivant à Saint-Domingue que son cadavre; il venoit peu de jours avant d'être assasiné par ses soldats.

Ayant tout perdu par cette cruelle mort, je repasse en France, et j'arrive à Bordeaux, ou, me dit-on, je recevrai des lettres et des consolations d'un ami de M. de Mauduit. C'étoit le Comte de Fernan-Nuñez, alors ambassadeur d'Espagne à Paris. Il m'offrait sa protection pour me placer, non en Espagne, mais au Méxique. La crainte de repasser une troisième fois les mers, aussi inutilement que les deux premiers, me fit quelque temps balancer; et d'ailleurs la France devenoit déja ma patrie, je ne m'en supposais pas une autre. Mais quoique je n'eus jamais manqué de rien, je ne possedois rien non plus au monde; et je n'osais indisposer la personne puissante, qui seule voulait bien encore s'interesser à moi. Je consentis donc à m'expatrier, car c'est ainsi que ce voyage se présentait

1. Thomas Antoine Mauduit du Plessis, né à Hennebont le 12 septembre 1753 et mort assassiné par les nègres de Saint-Domingue à Port-au-Prince, le 4 mars 1791. Le comte de Fernan Nuñez s'intéressait à lui parce qu'il était le protégé du duc de Rohan, qui le fit nommer au commandement du régiment de Port-au-Prince. Il s'occupa même de rédiger un mémoire sur la vie de Mauduit, qui ne nous est pas parvenu; nous n'en possédons qu'un portrait (*Vida de Cárlos III*, t. II, p. 84 et 380).

2. Les preuves de noblesse réclamées par l'autorité militaire française.

à mon imagination, et j'arrive à la Corogne, ou il ne me manquait plus que d'entrer dans le vaisseau qui devait me porter dans le Nouveau-monde. — Mais je ne pus me décider à partir. — Pourquoi n'effectuai je pas ce départ qui me promettait une fortune assurée? pourque revins-je sur mes pas? pourquoi retournoi-je en France sans qu'aucune considération m'arrêtat, quitte à perdre la seule protéction que j'avais, la seule personne qui s'interessat à moi? — parceque je voulais être en France, parceque j'aimais cette France, et que rien ne pouvait me détacher d'elle, ne me doutant pas qu'un jour elle devoit me couter bien des larmes.

J'arrive sur cette terre que je regardois comme une véritable patrie. Mon Protecteur me dit qu'il m'abandonne, et que je ne dois désormais compter que sur 1,800 livres de rente viagére que m'avait laissé mon père. J'avois 1,800 livres et je pouvois rester en France, rien ne devoit me manquer et mon cœur était satisfait.

Sur ces entrefaites la guerre se déclare avec l'Espagne: on se rappelle que je tiens en quelque sorte à ce pays, et je ne pouvois rien prouver ni pour ni contre. Je fus donc regardé comme une espèce d'otage. Je passe ainsi à Bordeaux tout le temps que dura cette guerre, ne recevant plus rien de personne, et obligé pour vivre de travailler dans un comptoir.

La paix faite, et les rapports rétablis entre les deux États, j'apprends, en recevant la nouvelle de la mort du comte de Fernan-Nuñez, que je venois de perdre en lui mon père, et que me laissant une part égale de tendresse et d'honneur qu'à ses enfants légitimes, je ne pourroi jamais prétendre qu'à trois mille livres de rente viagère. Dès lors je pris mon veritable nom, le même que je porte aujourd'hui.

Me voilà donc avec une famille, avec un nom; il ne me restoit plus qu'à aller embrasser mes frères, mes sœurs, et gouter d'un bonheur qui m'avait été inconnu jusqu'alors, et dont je n'osais presque plus me flatter. Mais la veuve du comte Fernan-Nuñez voulait encore cacher à ses enfants un secret, qui, disoit-elle, pourroit influer sur le respect qu'ils devoient avoir pour la memoire de leur Pere. Elle crut donc

devoir encore me tenir éloigné, et elle imagina de me proposer de nouveau un emploi au Méxique; Je vis clairement alors que tout ce que l'on vouloit, était de remplir les dernières volontés d'un Epoux, sans me laisser jouir de tous ses avantages; et que je devois renoncer pour longtemps encore à ce plaisir inconnu pour moi, celui d'avoir une famille, un centre d'affection. Habitué à m'en etre passé jusqu'alors, et trouvant dans mes nombreux amis d'enfance, et ceux que j'avois eu le bonheur de me faire depuis, tout ce qui pouvoit flatter mon cœur, j'en pris, je l'avoue, assés vite mon parti. Mais voulant en quelque sorte réparer les torts que j'avois eu avec mon père, j'acceptai de servir mon pays dans une carriere qui m'en tenoit éloigné, puique telle était l'intention de ma famille.

Je parti donc pour Vienne, comme attaché à l'ambassade; je ne savais pas un mot d'espagnol. J'y reste plusieurs années, et enfin j'obtiens de passer en Espagne. J'avais trente-et-un ans quand je vis pour la premiere fois la maison paternelle, quand je pus saluer du nom de frères les deux ainés de la famille; car il est à remarquer qu'encore à présent deux frères et une sœur ignorent, ou plutôt sont sensés ignorer, que je leur appartienne en la moindre chose.

Je restai peu de temps à Madrid, d'où je passai à Lisbonne en qualité de Secretaire d'Ambassade. Mon frère, dont je partage aujourd'huy le triste sort, ayant été appellé à Paris pour des affaires de famille, je demande un congé pour l'accompagner, et l'ayant obtenu, nous y arrivons ensemble le 7 octobre 1806.

Présenté par tout, et regardé par mon langage, mes habitudes et mes manieres, plutôt comme un Français que comme un Espagnol, j'ai trouvé par tout un accueil que peu d'étrangers pouvait ésperer, un accueil que je n'avais pas reçu à Madrid quand j'y arrivai pour la premiere fois; et j'avais plutôt l'air en rentrant en France de revenir dans mon pays, que d'arriver sur une terre etrangère. J'ai donc prolongé mon séjour dans ce pays autant qu'il m'a été possible, décidé à m'y fixer un jour, comme on va le voir.

Je n'avais, comme je l'ai deja dit, reçu de mon pere que

trois mille livres de rente viagère : cette rente m'était payée en Espagne, et hypotéquée sur les biens de famille en Espagne. Je m'arrengeai de maniere à ce qu'elle me fut payée en France, et que l'hypothèque fut assise sur les biens que la famille possedait en Bretagne. Quel preuve plus grande de mon attachement à ce pays, quelle certitude puis-je donner de plus du desir que j'avais de m'y fixer un jour ! Un homme qui donne une pareille garantie peut-il jamais être suspect au gouvernement qu'il adopte ainsi tacitement et de plein gré?

Sur ces entrefaites arrive le changement de Dynastie en Espagne, avec tous les èvements qui l'on précedé et suivi.

Rester à Paris dans cette circonstance est, ce me semble, une preuve assés èvidente de mon opinion dans cette affaire. Si j'en eu une contraire, rien ne m'eut empesché de rejoindre les mècontens. Au lieu de cela que fis-je? toujours occupè de l'idée de rester en France, je demandai la place de Secretaire d'Ambassade à Paris; j'en eus la promesse : et c'etait quand j'attendois qu'elle s'éféctuat que je suis arrêté et conduit au Donjon de Vincennes, qu'on sequestre cette rente viagere que j'avois fait passer en France, et qui etoit toute mon existence, et que l'on me saisit mes papiers. Sans doute on n'y trouva rien qui put donner lieu au moindre interrogatoire, à la plus petite inculpation ; et ma detention ne pouvait donc etre regardée que comme une mesure que le gouvernement avait jugé à propos de prendre, et que les circonstances ou se trouvait mon pays pouvaient autoriser.

Cependant dès qu'il fut question de faire preter le serment de fidélité à Sa Majesté le roi Joseph, à tous les Espagnols qui se trouvaient à Paris, je fus des premiers à le prononcer. Peut-être aussi dus-je à cette circonstance, jointe à la protection particuliére de Sa Majesté la Reine d'Espagne, de l'Ambassadeur et des Ministres de Sa Majesté Catholique le bonheur de sortir de Vincennes, et d'etre transferé dans une maison de santé. Je changeai donc de demeure, mais je n'en étais pas moins frappé de la pénible calification de Prisonnier d'État, et tout mon avoir restait sequestré.

La conduite que je tins dans cette nouvelle detention me

valut d'avoir la permission d'en sortir le jour; et un an après l'autorisation verbale d'en découcher, quand je voudrois.

Je n'ai jamais abusé ni de l'un ni de l'autre. Je ne sais si l'on m'a calomnié auprès du Gouvernement: mais quelque soit la calomnie qu'on aurait intenté contre moi, je suis prêt à y répondre victorieusement; j'y engage ma vie et mon honneur.

Respecter le Gouvernement sous lequel je vivois, faire des vœux pour le bonnheur de mon pays, et la consolidation de son nouveau Gouvernement, voilà quelle etait ma pensée habituelle. Je dirai plus; et ceci doit porter la conviction dans l'ame de quiconque avait reçu quelque prévention contre moi.

Lorsque M^r le Baron Dudon fut nommé Intendant General des Provinces du nord de l'Espagne, je fus le trouver, et comme c'est un ami de près de 20 ans, nous nous entretinmes ensemble de la position fausse dans laquelle je me trouvois, et des moyens qu'il y auroit d'en sortir et de me placer. Il m'offrit de me servir. Mais comme son départ était très prochain, nous convinmes que vu le peu de temps qui lui restait, il vaudroit mieux que j'attendis qu'il fut arrivé à sa destination, que je lui écrirai, et qu'il pourroit mieux, étant sur les lieux, savoir ce qui me conviendrait et le demander pour moi.

Et cependant je suis arrèté de nouveau! On ne fait aucune recherche dans mes papiers, on ne m'accuse de rien, et je suis conduit par des gendarmes dans une prison d'État! et dans quelle prison! il faut que j'y respire le même air que cent soixante scélerat, que je suive à peu près leur régime, et que je leur cede et la promenade et le temps qu'ils doivent aussi en jouir!

J'ai pourtant fait voir que j'etois né en Italie, qu'elevé en France, j'y ai passé toute ma vie; que mes rapports avec ma famille et l'Espagne n'ont jamais été que très peu de chose; et enfin que j'ai donné la plus grande preuve d'attachement à la France et à son Gouvernement, en y transportant mes seuls moyens d'existence, et en cherchant l'occasion de m'employer au service de sa Dinastie, à laquelle j'ai juré fidelité en l'au-

guste personne de Sa Majesté le roi Joseph, serment qui existe dans la secraiterie d'Ambassade à Paris.

Que pouvais-je faire de plus pour ne pas etre traité en ennemi de la France, pour ne pas etre même regardé comme suspect à son Gouvernement? Je l'ignore. Mais bien certainement je ne pouvais pas supposer que tant de dévouement auroit un pareil resultat. Aussi ne pouvant imaginer autre chose, si ce n'est, que je sois victime ou de quelque calomnie; ou enfin, que je ne suis traité ainsi, que parce que j'appartiens à une famille dont le chef a donné des sujets de mécontentement. J'ai fait ce court exposé et de ma vie, et de ma conduite, pour qu'on me puisse juger d'après l'une et l'autre.

Mais si ce recit plein de franchise, si cette suite de malheurs non mérités qui ont pesé jusqu'à prèsent sur mon existence, pouvaient interesser en ma faveur, j'observerai qu'il me serait impossible d'en profitter, si l'on n'en faisoit jouir également un frère, dont le sort m'est commun depuis cinq ans que nous sommes sortis ensemble de Madrid.

Quoique dans une position moins interessante sans doute sous le rapport de la naissance, et de tout ce qui en a été la suite, il a sous tous les autres les mêmes droits à la Bienveillance du Gouvernement. Il a preté son serment; et ainsi que moi, il venoit de faire des démarches pour etre placé, ayant écrit à ses amis de Madrid pour que par la protéction et l'amitié de Son Excellent Monsieur le Duc de Santafé, il put obtenir auprès de Leurs Majestés, le même emploi de Chambellan, qu'il avait jadis sous le Roi Charles IV.

CAMILLE DE LOS RIOS.

Pierre Chatel ce 22 avril 1811.

II

J'ai reçu ta lettre, mon cher Camille, je vois avec bien du plaisir que tu adoptes la proposition que je t'ai faite en partant, et que tu reconnois la nécessité et le devoir de chercher à te rendre utile à ton pays, jamais aucun n'eut plus besoin de personnes dévouées que celui-ci : il semble qu'il n'y avoit

aucun plan d'administration, tous les employès suivent leur routine, sans réfléchir aux différents rapports des autorités entre elles, sans connoitre le motif de leur occupation, l'objet de leur emploi, le but qu'ils doivent atteindre, ignorant ce qui s'est fait avant eux, s'embarassant peu de ce qu'on fera après, n'ayant aucun livre, aucun registre de leurs opératïons, ne pouvant rendre compte de rien, incapables de faire un rapport raisonné, bien plus encore, d'indiquer le mal, d'imaginer le mieux, très étonnés qu'on leur fasse des questions, ne pouvant répondre à aucune, indifférents au changement qu'on leur propose, ne tenant point à ce qui se pratique, parce qu'il n'ont jamais réfléchi à ce qui est, hors d'etat de la prèvoir ce que pourroient produire les mesures qu'on leur indique, voilà, mon cher Camille, ce que sont tous les agents Espagnols, du reste très interessés, ne demandant que des augmentations de traitemens, passant d'une partie à l'autre avec plaisir, pourvu que la nouvelle place soit plus lucrative que la premiere, répétant sans cesse que si on ne paye leurs appointements ils abandonneront leur poste, disant qu'ils ne servent que pour être payés, dissimulant fort peu qu'il se payeront par leurs mains, les juges même tenant un pareil langage; j'ai des lettres de plusieurs membres de la Chancellerie qui me préviennent que si sous peu de jours, ils ne touchent leurs appointements, ils ne répondent pas de l'intégrité de leurs collègues. j'ai jetté quelque mille réaux à ces misérables, plaignant l'Espagne d'être livrée depuis si longtemps à de pareilles gens : et ce n'est pas la révolution qui les a mis en place, ils y étoient sous l'ancienne dynastie. il est impossible qu'un pays prospère avec de pareils gouvernants, il y a cependant matière à faire de belles choses : le pays est beau, fertile, propre à tous les établissements; les habitans ingénieux, très loin d'être aussi paresseux qu'on nous les représente en France, disposés au contraire aux grandes entreprises.

il me faut débrouiller le cahos de l'administration, poser des bases fixes ; j'ai le plus grand besoin de collaborateurs qui parlent les deux langues. Sans pouvoir t'indiquer actuellement la place que je pourrai te donner, je puis t'assurer que si tu

étois ici, après un séjour d'un mois ou de six semaines, il serait facile de te procurer un emploi soit dans la partie administrative, soit dans la partie financière. je ferai tout ce que je pourrai pour que tu l'obtiennes la plus avantageuse possible. Si j'avois un conseil à te donner, je te dirois que tu ne peux montrer trop d'empressement, et que de pareilles résolutions doivent être prises de bon heure, qu'il ne faut pas attendre l'exemple des autres.

Si tu prends ce parti, tu te muniras de lettres de recommandation du Ministre de la Police générale pour Mr le duc d'Istrie; tu peux etre sur d'etre bien accueilli; et en attendant qu'on puisse t'assigner un poste, et les moyens de t'y soutenir convenablement, ma maison sera la tienne.

Adieu, mon cher Camille, tu connais mon entier et sincère attachement.

Signé: DUDON.

Certifié conforme à l'original
qui reste en mes mains

CAMILLE DE LOS RIOS.

Valladolid le 24 mai 1811.

VARIÉTÉS

Au sujet de l'Andorre.

Mon article *Au sujet de l'Andorre* a provoqué une réponse signée « la Rédaction » et publiée en tête du dernier numéro de la *Rivista araldica.* S'il s'agissait d'une controverse purement scientifique, je ne répliquerais pas à une dissertation qui n'en vaut vraiment pas la peine. Mais la question a des conséquences pratiques ; elle intéresse des montagnards qui ne sont pas des érudits, et, puisqu'on m'en fournit l'occasion, je vais montrer une fois de plus ce que pèsent les arguments des adversaires de la France.

Voici d'abord, tout au long, cette réponse que je me félicite d'avoir fait éclore :

A propos de la République d'Andorre.

Décidément la vérité historique n'a pas l'heur de plaire aujourd'hui. Après l'attaque aussi brutale qu'inique dont a été l'objet la *Nationalité Comtoise*, voici que le « Bulletin hispanique » nous sert une série de quolitets *(sic)* à propos de la république d'Andorre.

Tout d'abord, sire aristarque, soyons précis. C'est en février 1918 et non 1917 comme vous l'apprenez à vos lecteurs, qu'a paru dans la *Rivista* le pauvre « articulet » de notre excellent ami et fidèle collaborateur F. di Broilo, auquel vous prétendez infliger votre *kolossal* coup de poing, avec une grâce de plaisanterie qui ressemble à celle d'un éléphant germanique dansant dans un magasin de porcelaines belges.

Bravo, sire aristarque, c'est bien débuter.

Mais qu'importe à notre collaborateur l'hilarité ou même l'indignation dont le menace le savant archiviste bordelais « juge au tribunal suprême d'Andorre » ? F. di Broilo n'est pas des justiciables de cet irascible magistrat.

La faiblesse de l'argumentation est trop évidente pour que nous ayons même besoin de la relever. Sans doute notre collaborateur a écrit en français, peut-être comme (ou mieux) que M. Brutails écrirait en italien ou en espagnol. Mais ceci importe fort peu à la question de fond. Nous comprenons aisément que le pouvoir du prince-évêque ne soit pas sympathique à un fonctionnaire de la république. C'est là la cause fondamentale de notre dissentiment.

Pour justifier son attaque, notre savant feint de relever une contradic-

tion qui n'existe que dans son imagination là où F. di Broilo avait seulement rapporté deux opinions et cela avec la plus grande honnêteté.

Le passage vaut d'être reproduit. Le lecteur jugera :

« La souveraineté date, etc... Les traditions de la principauté voient dans cet acte de l'Empereur la cession du domaine impérial et le commencement du domaine épiscopal. Mais les termes du document paraissent avoir rapport seulement à la constitution du diocèse d'Urgel, sans que pour cela le concessionnaire (lisez le donateur) ait eu l'intention de renoncer à sa juridiction politique. »

Sauf le mot concessionnaire, contre sens excusable chez un étranger, je ne vois pas quelle contradiction peut expliquer la singulière affirmation de M. Brutails : « Il est difficile d'atteindre à un plus parfait détachement de la vérité objective. »

Vous êtes-vous fait aider par votre collègue de philosophie M. le professeur de l'Université de Bordeaux, pour mettre au jour ce bel aphorisme ?

Cela est nuageux comme Kant en personne.

Mais continuons :

Au XIIIe siècle, l'évêque est souverain. Point n'est besoin d'en rechercher la preuve en dehors du traité de pariage.

Celui-ci, en effet, acte par lequel l'Église met ses biens sous la protection d'un puissant prince voisin, suppose l'égalité. Si le prince évêque n'est pas souverain, il ne peut y avoir pariage, mais bien hommage. Je m'étonne que cette simple notion de droit féodal ait échappé à M. Brutails qui a cependant obtenu le diplôme de l'École de Chartes *(sic)*.

Les droits de l'évêque d'Urgel sortent indemnes de cette attaque, venons à la question de ceux du Comte de Foix, passés à la Navarre, puis à la France. C'est ici que M. Brutails se fâche. « Il se fâche, donc il a tort », dit la comédie.

Nous ne contesterons d'aucune manière que en 1607 et en 1620 les rois de Navarre devenus rois de France, ont voulu incorporer leurs états de Navarre à la couronne de France et qu'ils ont promulgué des actes en ce sens. Mais, avaient-ils le droit, ces rois de Navarre, de disposer de leur peuple « comme d'une ferme ou d'une vieille armoire », selon l'expression pittoresque du savant Bordelais ? Il n'y a qu'à lire l'article de M. Brutails et à en appliquer les conclusions, pour répondre *non*.

Eh bien, alors, dans ce pays, aux antiques libertés, aux vieilles lois assez semblables aux *fueros* d'Espagne, vous admettriez, Monsieur Brutails, qu'un monarque ait pu à plaisir changer les éléments fondamentaux des lois du royaume ? La loi salique n'a jamais existé en Navarre. Henri IV et Louis XIII n'avaient pas le droit de l'y introduire. A la mort d'Henri V, l'union des deux couronnes qui en droit reposaient sur sa tête a dû cesser. La couronne de France a eu sa succession selon les lois du royaume, et chacun sait les discussions qui résultaient de cette succession ; la couronne de Navarre, n'ayant pas de loi salique a eu la succession réglée selon l usage immémorial de ce royaume pour la plus proche parenté ; Henry V mort, le fils de sa sœur prédécédée pouvait seul prétendre au trône de Navarre, seul transmetre ce titre de roi de Navarre à sa descendance.

On ne voit pas là ce qui peut provoquer la risée ou l'ire de M. Brutails. Les jongleries ne pouvant rien à une argumentation aussi précise, on en vient aux grands mots « travail antifrançais ». Tout est dit, ou plutôt tout reste à dire et vous nous obligez à mettre les points sur les *i*.

Sans doute depuis quatrs ans *(sic)*, les partis de droite ont cherché loyalement à oublier, à ignorer les hommes et à ne voir que le pays. Ils ont donné généreusement leur effort, leur or, le plus pur de leur sang, mais ils n'ont pu faire que, dans les cerveaux de l'extrême gauche il y ait toujours deux France.

Il y la France du passé, la France de Saint-Louis et de Jeanne d'Arc, la France à la bannière inmaculée, celle-là n'a jamais eu de plus fidèle soutien que la *Rivista*.

Il y a la France de la révolution, la France de la démocratie, la France qui non contente de son anticléricalisme intérieur, voudrait détruire le pouvoir *théocratique*, la France qui souhaite à l'Espagne et qui espère la voir commettre un jour cette sottise unie à un crime qui est la séparation de l'Église et de l'État (lisez M. Brutails et voyez si cet espoir n'est plus manifeste). Cette France là, à coup sûr, jamais ni la Rédaction, ni aucun de nos collaborateurs ne l'a aimée ni servie.

C'est notre droit et notre devoir.

Nous voudrions, surtout les alliés, ou les neutres sympathiques, oublier ces dissensions d'origine révolutionnaire qui ont tant fait de mal à la France, et ne voir maintenant que l'*Union sacrée*, mais si nous pouvons malgré de légitimes répugnances accepter des hommes, nous n'avons le droit de le faire qu'à titre provisoire et en gardant intacts nos principes antijacobins ou antidémocrates, oui légitimistes, oui cela n'est synonime d'antifrançais que pour des esprits faussés par l'atmosphère impestée *(sic)* des idées révolutionnaires. Pauvres aveugles qui distribuent libéralement l'accusation de leur propre misère!

LA RÉDACTION.

Plusieurs choses sont intéressantes dans ce morceau, à commencer par le titre. Le précédent article de la *Rivista* était intitulé *La Principauté d'Andorra*, et il avait pour objet d'affirmer « la souveraineté de l'Évêque d'Urgel dans cette région ». Aujourd'hui, l'Andorre n'est plus une Principauté, mais une République, dont l'Évêque, d'ailleurs, continue à être le souverain. Un évêque souverain, ce n'est pas banal; un évêque souverain d'une République, ce serait vraiment trop beau.

Voilà donc une première constatation : la *Rivista*, qui entreprend de nous faire la leçon sur les vallées d'Andorre, ne sait pas au juste si elles constituent une République ou une Principauté.

Le texte de la réponse renferme deux ou trois essais de réfutation.

1° J'avais relevé une contradiction formelle entre deux phrases. « Le passage, dit la Rédaction, vaut d'être reproduit. Le lecteur jugera. » Et elle reproduit l'une seulement des deux propositions qui s'excluent, en remplaçant l'autre par *etc.*, de sorte que la contradiction disparaît du coup. C'est simple, mais ingénieux, — d'une ingéniosité que je n'admire pas sans réserve.

2° A l'occasion du paréage de 1278, entre le comte de Foix et l'évêque d'Urgel, la *Rivista* soutenait, en février, qu'il entraînait la vassalité du comte envers le prélat; elle allègue aujourd'hui qu'un

acte de ce genre « suppose l'égalité ». D'où elle conclut que l'Évêque est souverain comme le Comte.

Tout cela est de pure imagination. « Le roi de France », dit Viollet[1], « conclut fréquemment des *pariages* ou *paréages* avec des seigneurs féodaux... Des pariages entre roi et seigneur ecclésiastique subsistaient au XVIIe et au XVIIIe siècle. » Il n'y a pas égalité entre le roi et un seigneur; donc, le pariage ne suppose pas l'égalité. De plus, on pouvait être l'égal du comte de Foix sans être souverain; car le comte de Foix ne possédait pas la souveraineté.

3° Les droits des anciens rois de France sur l'Andorre appartiendraient à un prince de Parme.

Ce passage de l'article est invraisemblable. Voilà un pays où la France exerce des pouvoirs qu'aucune autorité légale ne conteste; les prélats de la Séo eux-mêmes les ont à maintes reprises reconnus solennellement. Survient une Revue, — une Revue d'héraldique, s'il vous plaît, — qui, à propos d'une description d'armoiries, proclame que tout le monde se trompe et que l'Andorre appartient à l'héritier du comte de Chambord. Et parce qu'on plaisante un brin en lui répondant, elle s'étonne. Elle ne voudrait pourtant pas qu'on la prît au sérieux?

Suivons cependant son raisonnement, pour bien voir ce qu'il vaut.

L'État français agirait en Andorre comme ayant droit des comtes de Foix, rois de Navarre; or, en Navarre, la loi salique n'était pas admise, et c'est pourquoi, lorsque Henri V mourut, l'Andorre serait passée au fils de sa sœur.

C'est une thèse *in abstracto*, en l'air, une thèse éthérée, qui méconnaît complètement les contingences géographiques et historiques de ce bas monde.

D'abord, la *Rivista* oublie de démontrer que tous les pouvoirs de l'État français en Andorre lui viennent des comtes de Foix. Ensuite, lorsque s'ouvrit la succession du comte de Chambord, il y avait longtemps que la Basse-Navarre était, en droit et en fait, incorporée à la France. Tenir pour non avenu l'état de choses établi, et les édits de 1607 et 1620[2], et les arrêts des Cours souveraines qui en ont ordonné l'enregistrement, et l'adhésion répétée des Navarrais à la France, et les lois et les traités, c'est de l'anarchie, n'en déplaise à Messieurs les héraldistes. Il n'est pas plus permis aux légitimistes intransigeants de faire table rase pour reconstruire la cité d'autrefois qu'aux bolcheviks pour construire la cité future.

1. *Précis de l'histoire du droit français*, p. 648.

2. Ici encore la *Rivista* de février dit le contraire de la *Rivista* d'août. Vérité avant Pâques, erreur en deçà. En février, on nous disait que Henri IV, qui détenait les « états » de la Maison de Foix, « les réunit à la couronne de France »; aujourd'hui, on affirme qu'il ne pouvait pas les réunir, que son entreprise était de nul effet.

Ce n'est pas tout. Jamais, à aucun moment, l'Andorre n'a été une partie de la Navarre. Son droit est très différent du droit navarrais. Ayant étudié les *fueros* à Pampelune et le droit andorran dans les Vallées, je suis en mesure d'affimer qu'il n'existe rien en Andorre qui ressemble aux *fueros*.

A la vérité, l'Andorre a eu les mêmes maîtres que la Navarre. Mais si le rattachement de l'Andorre à la Navarre avait introduit en Andorre les lois successorales navarraises, de même le rattachement de l'Andorre et de la Basse-Navarre à la France aurait eu pour effet d'introduire en Basse-Navarre et en Andorre les lois successorales françaises. A quelque point de vue qu'on se place pour l'examiner, l'argumentation est caduque et croulante.

Et c'est tout. Ces trois ballonnets, que l'on crève si aisément de quelques coups de plume, constituent l'essentiel de la machine. Le reste n'est que pour donner des formes; c'est du remplissage : personnalités négligeables, vagues digressions en dehors d'un débat précis.

Par exemple, comme la *Rivista* narrait que certains comtes d'Urgel avaient cédé aux Évêques la souveraineté de l'Andorre, j'ai fait observer que les comtes, n'étant pas souverains, ne pouvaient pas disposer de la souveraineté et qu'au surplus certains des comtes dont on nous donnait les noms sont parfaitement inconnus. Sur quoi, « la Rédaction », au lieu de répondre à cette objection, m'accuse de souhaiter la séparation de l'Église et de l'État en Espagne. Quand même je nourrirais ce noir dessein, cela ne dispenserait pas mon contradicteur de nous expliquer comment les évêques de la Séo peuvent tenir leur couronne de simples comtes, qui, par surcroît, n'ont jamais existé.

Je passe donc et m'arrête après un dernier mot. La *Rivista* parle de la colère que m'aurait inspirée son premier article : c'est se donner plus d'importance qu'il ne convient. Tout au plus ai-je éprouvé quelque surprise à voir une revue d'Italie chercher querelle à la France en un moment où les drapeaux des deux pays claquaient au vent des mêmes formidables batailles. Mais, loin de me fâcher, je remercie sincèrement et « la Rédaction » et son collaborateur, ce « neutre sympathique » qui se dissimule — très mal — derrière un masque d'allié pour attaquer les droits historiques de la France en Andorre. Je les remercie, dis-je, d'avoir démontré par l'absurde combien ces droits sont solidement fondés.

J.-A. BRUTAILS.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES QUESTIONS ET AUTEURS DES PROGRAMMES D'AGRÉGATION ET DE CERTIFICAT POUR LA LANGUE ESPAGNOLE EN 1919.

Nous avons donné la teneur de ces programmes dans notre n° 4 de 1918 (p. 264). Nous pourrions nous croire dispensés de fournir, sur ces questions et auteurs, des notes bibliographiques, car les candidats pourront s'en munir amplement dans le tome IV de l'*Historia de España* de R. Altamira, qui contient une abondante bibliographie, dans la *Bibliographie de l'Histoire de la littérature espagnole* par James Fitzmaurice-Kelly (Paris, Colin, 1913), et enfin dans la *Revista de Filología española*, qui donne des dépouillements méthodiques et aussi complets que possible. Néanmoins, comme la préparation aux concours des différentes agrégations est interdite cette année dans les Facultés, nous pensons que les candidats n'auront pas trop de secours et qu'il peut leur être utile de les renvoyer tout au moins aux notes déjà parues dans le *Bulletin*, tout en ajoutant quelques indications pour mettre celles-ci à jour.

1re QUESTION. — Cf. *Bull. hisp.*, 1908, p. 425; 1910, p. 439; 1913, p. 94. Lire Miguel Mir, *Causas de la perfección de la lengua española* (Madrid, 1902). Pour le *Diálogo de la lengua*, édition Bœhmer (*Romanische Studien*, Bonn, 1895). Les *Exequias* de Forner sont au tome LXIII de la *B. de A. E.* et au tome III de l'*Hist. crít. de la poesia castellana* du marquis de Valmar.

2e QUESTION. — Sur les romances fronterizos, *Bull. hisp.*, 1911, p. 470. Nous recommandons le petit recueil de S. Griswold Morley, *Spanish Ballads*, qui contient trois *fronterizos* et donne d'ailleurs une ample bibliographie (New-York, H. Holt, 1911). Il faut, bien entendu, lire Pérez de Hita, *Guerras civiles de Granada*, dans l'édition Blanchard-Demouge (Madrid, 1913). Consulter l'introduction mise en tête de la reproduction du *Cancionero de Romances* d'Anvers, sans date, par Menéndez Pidal (Madrid, 1914). A propos des romances *Abenámar*, on lira avec intérêt un compte rendu de l'*Essai sur les origines du Romancero* de R. Foulché-Delbosc, par R. Menéndez Pidal, dans la *Revista de libros*, janvier 1914. Ce sera l'occasion d'aborder la question,

actuellement remise *sub judice*, de l'origine des romances, sur laquelle on pourrait lire utilement un article publié par S. Griswold Morley dans *Romanic Review*, VII, 1 *(Are the Spanish « Romances » written in quatrains?)*, sans oublier ceux de M. Menéndez Pidal dans la *Revista de Filología Española*, 1914-1916.

Nous publierons dans le prochain numéro le texte de l'*Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa*, édité par H. Mérimée.

Il faudra lire l'*Historia de Osmín y Daraxa*, sur laquelle (ainsi que sur toute la question du programme) cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 417.

3e Question. — *Bull. hisp.*, 1910, p. 437 Sur Juan del Encina voir *ibid.*, p. 453.

L'églogue d'Encina est à la page 29 du *Teatro completo de Juan del Encina* (edición de la R. Acad. Española, par Asenjo Barbieri, Madrid, 1893). Sur l'auteur et son œuvre on peut consulter *Sieben Spanische dramatische Eklogen*, par Kohler (Dresde, 1911), et *Juan del Enzina, El Aucto del Repelón, edición crítica* par Alfredo Alvarez de la Villa (Paris, Ollendorf, s. d., conférences données à la Sorbonne en 1909-1910); *The Pastor and Bobo in the Spanish religious Drama of the sixteenth century* (*Romanic Review*, oct.-déc. 1911), par Wickersham Crawford. Bien que Gil Vicente ne figure pas au programme, on fera bien de lire au moins quelques-uns de ses *autos* (éd. Mendes dos Remedios, Coimbra, 1907-1912, 2 tomes) à cause de l'influence qu'a eue sur lui Encina.

Voir la biographie de Tirso de Molina, mise par Emilio Cotarelo y Mori en tête du tome I des *Comedias* de cet auteur (t. IV de la *Nueva Bibl. de Aut. Esp.*). Sur la pièce, qui est au tome IX de la même collection et au tome V de la *B. de A. E.*, et que M. Marcel Dieulafoy a traduite dans *Le Théâtre édifiant* (Paris, Bloud, 1907), lire le discours de réception de M. R. Menéndez Pidal à la R. Acad. Esp., Madrid, 1902, et *Bull. hisp.*, 1904, p. 38; sur la versification, deux articles de S. Griswold Morley dans le *Bull. hisp*, 1905, p. 387, et 1914, p. 177

La *Oveja perdida* de Timoneda est au tome LVIII de la *B. de A. E.* Sur l'auteur, voir Henri Mérimée, *L'art dramatique à Valencia*, Toulouse, 1913. Pour Calderón, voir *Bull. hisp.*, 1908, p 427. *La Cena de Baltasar* est au tome I de la collection de Pando y Mier (Madrid, 1917) avec la *loa*, et au tome LVIII de la *B. de A. E.* Enfin, pour Zorrilla, *Bull. hisp.*, 1907, p. 420, et 1913, p. 98. *Don Juan Tenorio* est au tome II des *Obras completas (Dramas)*, Madrid, Delgado, 1905. Voir N. Alonso Cortés, *Zorrilla, su vida y sus obras*, Valladolid, 1917.

Auteurs supplémentaires. — Pour le *D. Quijote*, *Bull. hisp*, 1913, p. 97. Ont paru depuis : *Cervantes* par Paolo Savj-Lopez, traduction d'Antonio G. Solalinde, Biblioteca Calleja, Madrid, 1917 (cf. *Bull.*

hisp., 1914, p. 117); *Miguel de Cervantes Saavedra, Reseña documentada de su vida*, par James Fitzmaurice-Kelly (Oxford University Press, 1917), travail qui, par la méthode et l'érudition de l'auteur, offre toute garantie et dispense de s'attarder, si ce n'est pour des raisons rétrospectives, sur ce qui a été écrit précédemment au sujet de la vie du grand écrivain. Les chapitres (XXII-XXVII de la seconde partie) portés au programme se trouvent au tome VI du *Cervantes* de Rodríguez Marín (Ediciones de la *Lectura*). Puisque Valera est aussi au programme, c'est le cas de lire ses deux discours de 1864 et de 1905, réimprimés dans les tomes I et II de ses *Obras Completas* (Madrid, 1905 : *Sobre el Quijote y sobre las diferentes maneras de comentarle y juzgarle*, et *Consideraciones sobre « El Quijote »*). A titre de curiosité, signalons l'énorme production d'articles et d'opuscules suscités par le troisième centenaire de la mort de Cervantes (voir la Bibliographie de la *Rev. de Filol. Esp.*, 1916-1917).

Sur Valera lui-même, voir *Bull. hisp.*, 1905, p. 197.

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

Hugo Obermaier, *El hombre fósil*. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria N° 9. 1 vol. in-4° de 397 pages, XIX planches et 122 figures. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1916.

Ce livre que M. Hugo Obermaier consacre à l'histoire de la plus primitive des humanités est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux qui s'intéressent à la préhistoire. Pour la première fois, l'étude de l'homme fossile n'est pas séparée de celle du milieu où il a vécu : ce n'est qu'après avoir exposé les phénomènes géologiques dont il a été le témoin, décrit la faune et la flore qui l'entoure, que l'auteur aborde l'étude de son activité industrielle et artistique.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte ici de l'ensemble du volume, mais simplement des chapitres consacrés à la civilisation paléolithique en Espagne.

Dès cette époque lointaine, la Péninsule forme déjà une région qui se différencie nettement des autres pays européens. Seul le versant septentrional des Pyrénées se rattache étroitement par la faune et par le climat au quaternaire français. Au sud de ce point, on observe un changement radical. La présence du Renne sur la côte cantabrique est la preuve évidente d'une période glaciaire synchronique de la troisième glaciation. Les niveaux à faune chaude qui séparent cette période de la dernière glaciation correspondent à la dernière époque interglaciaire. En Espagne, dans l'état actuel de la question, la dernière avancée des glaces correspondait à l'Aurignacien.

La difficulté est d'établir un synchronisme absolu entre la chronologie glaciaire de l'Europe centrale et méridionale et celle de l'Espagne. On se trouve, en effet, en présence de contrastes violents qui posent de nouveaux problèmes. On se heurte à de semblables difficultés dès qu'on aborde l'étude des industries quaternaires. Mais alors qu'on entrevoyait précédemment des « retards », comme la lente disparition des grands mammifères, les premiers résultats acquis dans la connaissance des industries paléolithiques nous amènent cette fois à constater des « anticipations ».

A l'exception du Préchelléen, les diverses étapes de la civilisation quaternaire sont plus ou moins largement représentées dans la Pénin-

sule ibérique. On ne peut expliquer cette absence que par le hasard des fouilles. Des stations chelléennes typiques ont été rencontrées dans le sud de l'Espagne (*Laguna de la Janda*, environs de *Puente-Mocho*, *Posadas*), dans le centre (*San Isidro, Torralba*) et dans l'ouest (*cova da Furnha* et environs de *Lisbonne*). L'Acheuléen inférieur, caractérisé par des instruments grossiers et de grandes dimensions à forme amygdaloïde se retrouve dans ces mêmes stations du centre (niveaux supérieurs de *San Isidro*, abri de *la Cerrada de la Solana*) et dans l'est (*Constanti* et *Benidoleig*). L'Acheuléen supérieur n'est pas encore connu de façon définitive. Le Moustérien est répandu par toute l'Espagne et déjà on a pu reconnaître pour cette période la formation de types provinciaux (éclats de quartzite de la *cueva del Castillo* très différents des haches à main contemporaines). Dès ces époques, désignées par l'auteur sous le nom de *Paléolithique inférieur*, l'Espagne apparaît comme une région de transition entre les pays du Midi et ceux du Nord. Du manque de toute trace d'industrie chelléenne dans l'Europe centrale, M. Obermaier conclut très justement que ces formes d'armes et d'outils sont venues de l'Orient et qu'elles n'ont pu parvenir en France et en Angleterre que par l'intermédiaire de l'Espagne. Il en est de même pour l'Acheuléen et le Moustérien, représentés de façon indiscutable dans l'Afrique du Nord.

Aux époques suivantes (*Paléolithique supérieur*), on entrevoit une complexité encore plus grande dans le jeu des influences extérieures qui agissent sur la civilisation espagnole. Deux courants, l'un venant de l'Afrique du Nord, l'autre de la France, s'y manifestent. Les régions du Sud présentent une analogie très marquée avec le Capsien africain, alors que pendant tout le Solutréen et le Magdalénien, la région cantabrique est soumise aux influences françaises. Il semblerait même que l'industrie solutréenne, à un certain moment, aurait filtré le long de la côte orientale.

Limité au nord de la Péninsule, le Magdalénien espagnol présente des analogies encore plus marquées avec la période française correspondante, aussi bien dans la typologie des instruments de pierre que dans les œuvres d'art. A mesure que l'étude des gisements va en se précisant, on est amené à découvrir des transformations locales des types généraux (harpon cantabrique à trou latéral). Mais ainsi qu'on le remarquait déjà pour la faune et la flore, il est difficile d'admettre un synchronisme absolu entre les différentes étapes du quaternaire espagnol et celui de l'Europe centrale et occidentale; il semble même probable que toutes les industries d'origine méridionale, telles que le Paléolithique ancien et l'Aurignacien, sont plus anciennes dans le sud que dans les régions septentrionales; d'autre part, elles se sont poursuivies avec un retard très marqué pendant une assez longue durée dans le nord, alors que de nouveaux progrès se réalisaient dans le sud.

L'Espagne est donc soumise à partir du Paléolithique supérieur à deux courants d'influence très distincts. Ce dualisme est encore plus marqué dans l'étude des peintures rupestres espagnoles qui appartiennent à deux groupes différents.

Une étude minutieuse de l'ensemble des dessins colorés découverts dans le sud-ouest de la France et dans le nord de l'Espagne prouve que les uns et les autres font partie d'une même *province franco-cantabrique* où dominent les représentations animales. L'homme y fait absolument défaut. Le deuxième groupe, *Espagne du Sud et de l'Est* montre les mêmes caractères naturalistes, mais les animaux mêlés à des silhouettes d'hommes et de femmes forment de véritables tableaux, figurant des scènes de chasses ou de massacres et apparaissent comme les premières archives de l'humanité. Il semble que ces fresques ne sont pas autre chose que des ex-voto destinés à commémorer le souvenir de combats heureux ou de chasses particulièrement fructueuses. Ces peintures nous apprennent également que les tribus du sud et de l'est de la Péninsule différaient par leurs conceptions religieuses des peuplades cantabriques : elles ne répugnaient pas à la représentation de la figure humaine, et pour célébrer les rites de la magie de la chasse elles préféraient les sanctuaires en plein air aux recoins obscurs des cavernes du nord.

L'une des parties les plus neuves de l'ouvrage est celle que l'auteur consacre à l'étude de la période intermédiaire entre le Paléolithique et le Néolithique, qu'il propose de désigner sous le nom de *Epipaléolithique*, pour ce qui est des civilisations correspondant à l'Azilien, Tardenoisien, Asturien et Magloemosien, et sous le nom de *Protonéolithique* pour le Campignien et la civilisation des Kjoekenmoeddings (p. 314).

L'Azilien classique est représenté au sud des Pyrénées, principalement dans la région cantabrique *(cuevas de Bazola, de Villanueva, del Pendo, del Castillo)* et pousse des rameaux jusque dans les Asturies *(cueva de la Paloma)*. Il est caractérisé par de petits grattoirs circulaires de silex, des burins à pointe latérale et à retouches transversales et par de petits instruments triangulaires ou semi-circulaires, mêlés à des instruments magdaléniens, à des harpons d'os à une ou deux rangées de dents. Ces instruments aziliens présentent une relation étroite avec le Magdalénien de l'Europe occidentale (région cantabrique et France). Quant au harpon, c'est à n'en pas douter un dérivé du harpon magdalénien du type cantabrique. La grande nouveauté de cette période est tout entière dans l'apparition des petits silex géométriques, et cette découverte nous amène au Tardenoisien.

Les plus récentes découvertes permettent d'affirmer l'origine méditerranéenne du Tardenoisien. Celui-ci provient de la transformation des types industriels du Capsien d'Algérie et de Tunisie dont on peut

suivre les traces en Égypte, Phénicie et jusqu'en Crimée. L'Espagne et le Portugal possèdent de nombreux exemplaires de cette industrie qui pourrait bien être à la base de l'industrie française correspondante.

Les tribus du Capsien supérieur ont eu un art qui se caractérise par de nombreuses représentations de la figure humaine et les dessins géométriques ou schématiques (*Alpera*, région de *Velez Blanco*, *Ronda*, *Tarifa*, *Sierra Morena*, région de *Fuencaliente*). Un second groupe important de ces dessins se rencontre dans la vallée des *Batuecas* (Estrémadure) et on a pu observer de légères infiltrations de cet art dans la partie septentrionale de l'Espagne (*cueva del Castillo* et roche de *Peña Tu*). Il est impossible d'en préciser les origines, car le passage des dessins naturalistes paléolithiques aux représentations schématisées qui nous occupent s'est fait insensiblement. Une conclusion importante s'impose alors, c'est que dans la Péninsule ibérique il n'y eut pas alors de changements brusques dans les tribus qui la peuplaient. Il semble évident au contraire que les hordes du Capsien supérieur évoluèrent *in situ* vers l'Azilo-Tardenoisien et que ce n'est que plus tard et sous l'influence d'apports étrangers qu'ils évoluèrent vers le Néolithique.

On observe alors une étroite analogie entre les peintures d'Andalousie et les galets colorés du Mas d'Azil. Dans un très intéressant tableau l'auteur reproduit les transformations successives des peintures naturalistes jusqu'à leur aboutissement schématique sur les galets du Mas d'Azil. (Pl. XIX.)

Les récentes découvertes espagnoles nous réservaient une surprise. Postérieurement à l'Azilo-Tardenoisien, apparaît dans le N.-W. de la Péninsule, une nouvelle civilisation à laquelle l'auteur propose de donner le nom d'Asturien. On l'a rencontrée dans les cavernes et abris sous roche de la province d'Oviedo et elle se caractérise par l'emploi d'un instrument de type tout spécial : c'est un caillou roulé, de forme ovale ou aplatie, dont l'une des extrémités du grand axe a été taillée en pointe. L'extrémité opposée, qui fait office de talon, n'a pas été travaillée. L'absence de toute trace de céramique et de tout objet ou instrument de pierre polie place cette nouvelle civilisation dans l'Épipaléolithique. Mais elle n'est sans doute qu'une modalité particulière à la région asturienne.

Raymond LANTIER.

Series de los más importantes documentos del Archivo y Biblioteca del Excmo. Señor Duque de Medinaceli, elegidos y publicados a sus expensas por **A. Paz y Mélia**, *1ª Serie histórica. Años 860-1814*, Madrid, 1915.

Il convient tout d'abord de remercier de son initiative et de sa générosité le grand seigneur qui a si libéralement voulu faire connaître

les trésors de ses archives, « non pas dans un but de vaine ostentation », suivant sa propre expression, « mais pour rendre hommage à la culture espagnole ». Il faut aussi le féliciter d'avoir eu à sa disposition pour une pareille tâche un homme comme M. Paz y Mélia, qui en méritait l'honneur par une science incomparable des manuscrits, une haute probité intellectuelle, une vie toute de travail, et dont le nom seul était une garantie et un lustre pour la publication entreprise.

Nous n'avons là qu'un commencement, une première série, en attendant les autres, une *muestra*, comme dit M. Paz y Mélia, qui explique au surplus fort bien pourquoi il était impossible de réunir un ensemble ou des ensembles de documents sur des questions déterminées : « C'est que, à la différence des archives d'État, il ne reste pour ainsi dire dans les archives particulières que le complément d'une négociation diplomatique, la moitié d'une correspondance, etc. » Ces archives se complètent les unes les autres. Il faut donc commencer par un bout et donner l'exemple.

On est un peu ébloui d'abord, non seulement par le luxe de ce tome imposant, l'or des reliures et des *orlas* en fac-similé, l'abondance des autographes et des sceaux reproduits hors texte, 58 planches contenant plus de 100 gravures, mais aussi par la disparité et la multitude des documents transcrits. Heureusement, l'« Advertencia preliminar » nous prévient du caractère très spécial de ce spicilège, où chacun trouvera de quoi admirer, sinon de quoi se documenter.

Elle nous apprend aussi les origines et les enrichissements progressifs de l'*Archivo*, qui est constitué en 1029 par le comte d'Ampurias y Peralada au château de Carmenzo, puis transféré à Castellón, ensuite au château d'Arbeca, à Lucena, au château de Falset, puis en partie à Tortosa, s'augmentant sans cesse de la documentation des autres États des ducs de Cardona. L'invasion française le trouve à Barcelone, où une cave l'abrite de la spoliation, mais non de l'humidité funeste qui finit par réduire beaucoup de liasses à l'état de pâte. C'est à Madrid, mais changeant plus d'une fois de local, qu'on le retrouve. Parmi ses archivistes, on compte D. Manuel Cañete et D. Julián Paz, qui, nommé à Simancas, a eu comme successeur son propre père, l'auteur de la présente publication, dont il occupe dignement la place à la Biblioteca nacional aujourd'hui. La bibliothèque ducale qui, en 1859, contenait 13,500 volumes, date du XVIIIe siècle; le premier index est de 1733. Elle reçut les livres de D. Luis Antonio, fils de l'auteur de la *Bibliotheca hispana* et de la *Censura de historias fabulosas*. Elle fut ouverte au public de 1757 à 1808, puis en 1819. Beaucoup de disparitions ont été constatées, entre autres celle d'un Juan de Mena, d'un Auzias March, qui d'ailleurs fut racheté depuis. En 1885, il manquait à l'appel 500 volumes dont 25 manuscrits. Le médaillier, qui contenait en 1800 près de 5,000 pièces, a également

souffert. Il possédait au moins quatre sceaux en or, il n'en reste qu'un, de Philippe IV. Cet exposé contient de nombreux détails intéressants qui nous montrent ce qu'était l'administration des seuls biens de vitrine et de bibliothèque des ducs de Madinaceli, et le soin avec lequel ceux-ci veillaient à la conservation de ce précieux patrimoine.

M. Paz y Mélia s'est contenté avec raison du rôle d'organisateur de cette exposition, ce qui n'était pas une sinécure, puisque, outre la reproduction artistique de tant de *numéros* plus remarquables les uns que les autres, il a eu à sa charge la transcription de 265 pièces ou notes explicatives, qui occupent 438 pages, sans compter la description de 88 privilèges *rodados*. On comprend qu'il n'ait pas cherché à commenter, si ce n'est exceptionnellement. Il laisse aux lecteurs les chances de faire des découvertes qui les intéressent, comme dans une riche bibliothèque où on les laisserait chercher à loisir. Il n'a attiré l'attention que sur quelques documents, entre autres ceux qui prouvent de toute évidence que le prince Charles de Viane avait reconnu pour sa fille et son héritière Doña Ana de Aragón, femme de D. Luis de la Cerda, et cela malgré que le roi Ferdinand le Catholique se soit inscrit en faux contre les pièces qu'on alléguait, qu'Alfonso de Palencia prétend avoir été arrangées par les intéressés.

Je me contenterai de noter par-ci, par-là quelques documents qui ont attiré mon attention. Par exemple le n° CXLVIII : « Memoria de los relicarios, cruces, candeleros, ornamentos y otras cosas (beaucoup de tableaux) que quedaban en el cuarto que el Señor Duque de Lerma tenía en el Monasterio de San Pablo de Valladolid » (1610); le n° CLXXIV : « Relación de las pinturas vinculadas por los Duques de Santisteban en su Casa y Mayorazgos » (1715); le n° CCXXXIV, un inventaire où figurait de nombreuses étoffes précieuses historiées ou à personnages; le n° CLXXXVI : « Lista de los cuadros pertenecientes a las casas de Medinaceli y Santisteban, llevados a Francia y mandados restituir a su dueño por Decreto de Luis XVIII del 8 de Mayo de 1814 ».

Puis, dans un autre ordre d'idées, le n° LVIII : « Conocimiento de Diego de Valera (caballero de la casa del Conde de Medinaceli) de las scripturas que rescibio, e pleito e homenage que sobrello fizo » (1468) : il s'agit, comme l'indique M. Paz y Mélia, de l'historien, sur lequel cf. mes *Hist. génér. d'Esp.*, p. 40-44; au n° LXIV, il est qualifié de « maestresala et del Consejo del Rey ». — Au n° CXVI est signalée une « Escritura por la que Juan de Sepulveda, Jacobo de Villasante y Jacobo Ponce, hijo de Pedro Rodriguez, vecino de Nebrixa y Sevillano, españoles, Colegiales del Colegio de Bolonia, se obligaron a traducir del latín al castellano, en clara letra, dos volúmenes, toda la Biblia, Viejo y Nuevo Testamento y la IVª parte del Vicencio Historial, o sea el

Speculum historiale, en termino de un año (!) a contar de Mayo de 1519 por precio de 200 ducados de oro » ; il s'agit très certainement de Juan Ginés de Sepúlveda, qui fut au collège de Bologne à cette époque, et sur lequel voir Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, 1re partie, 1913, p. 42-72 : on voit qu'il ne manquait pas d'ardeur au travail. Le nº CXVIII est une lettre de saint François de Borja au duc de Medinaceli « de Roma ii de setiembre 1534 ». Le nº LXIII contient des notes sur la bataille de Lucena (1483) et sur Boabdil ; le CXXXVIII, un inventaire des livres ayant appartenu au duc D. Juan de la Cerda (1575) : *Suplemento de crónicas*, *Crónica de Aragón*, *Crónica de D. Juan II*, *parte de la Crónica de Samalloa* (Garibay), *1a y 2a parte de la Historia de las Indias*, etc. ; le CLXVIII, des vers de María de Ceo.

Au nº CXII on trouve les « Presupuestos del gasto para el viage del Duque de Medinaceli a París », avec des prévisions comme celle-ci : « V. E. ha de dar tres libreas : una para salir de Madrid y entrar en París ; otra para el discurso del viaje; otra para besar la mano a Su Majestad Cristianisima, y parece que se limita otra mediana que se deberá dar para entrar en lugares grandes, puesto que la en que sale de Madrid y ha de entrar en París no se ha de dar a la entrada de cada lugar populoso, porque llegará a quedar deslucida » ; il faudra 38 livrées nº 1, « que por no escusarse el llevar oro, aunque no sea de tanta costa como otras que se han dado en otras ocasiones, y no siendo praticable, habiendo de entrar con ella en París, y ruar con ella en aquella corte, el que sea falso, hecha la cuenta por menor, parece que costará cada vestido 2,850 rs, que monta 10,000 (ducados) ». Autant de numéros 3 (pour le baise-main), mais c'est moins cher, 2,000 réaux pièce. Et 50 ducats seulement chacune des 86 livrées pour le voyage « de paño de Las Navas ordinario, con cabos y botas, espuelas y cojines, aderezos de espada, fieltros y demás requisitos... » Le reste à l'avenant. — Nº CXLX « Notas de la correspondencia de F. Luis de Aliaga » (confesseur de Philippe III) : « 28 marzo 1610. Consejo de Justicia. La Sala de Gobierno propone que se separen en las iglesias a los hombres de las mujeres. Que no se pida al nuncio Breve sobre esto, sino que se haga aqui todo lo que se pueda sin acudir a Roma. » On n'aimait pas beaucoup s'adresser à la cour de Rome, où l'on ne faisait pas tout ce qu'on voulait (le procès du P. Mariana y donnait précisément à ce moment quelques déboires). — Nº CLIII : « Acuerdo de la ciudad de Valladolid para que se representen los autos sacramentales del Corpus delante de la casa del Duque de Lerma » (Valladolid, 1682). — Nº CLXXV, curieuses recommandations pour le voyage de Berne en 1747 (à Perpignan, prendre la poste, plus économique ; emporter du tabac, qui fait des heureux ; à Montpellier, acheter des spiritueux... pour soigner les coups et les blessures, des odeurs, des

savons mousseux pour la barbe...). — Nos CLXXVII et CLXXXI, fêtes et festins en l'honneur : 1° de l'avènement au trône de Charles IV et de Da María Luisa de Borbón ; 2° de la consécration du confesseur de la reine comme archevêque *in partibus* de Seleucia (1795) ; menus pantagruéliques.

Le no CCLIV (instructions secrètes, en italien, données au nonce extraordinaire en France, 1632) ne paraîtra pas non plus sans intérêt pour l'histoire de l'Europe.

Le plus ancien document provenant des États de Castille est de 1156 (il y a Era MCLXXXX par suite d'une erreur sans doute) : les rois Sanche et Ferdinand figurent parmi les confirmants, mais « imperante D. Adefonso... ».

Les documents provenant des États de Catalogne sont mis à part. Ils commencent plus tôt, par une donation de Charles le Chauve (no CLXXXVIII, p. 458) et une du roi de France Raoul à Oliva, comte de Besalú (no CLXXXIX). — No CXCVII, « Noticias relativas a la Baronía de Entenza (1174 a 1335). » — No CXCVIII, « Noticias relativas a D. Berenguer de Entenza (1261-1341). — No CCIV, privilège de 1332 en arménien (fac-similé). — No CCXIX, lettre de Jean II (1436) au sujet de la prise de Loja.

Parmi les gravures, j'ai remarqué le sceau de cire du *Concejo* de Cordoue (1360), cf. la note p. 462 ; des sceaux de Puerto de Santa María, de Baeza, d'Isabelle la Catholique, de Germaine de Foix, de Ferdinand le Catholique, de Pierre IV, de Philippe IV ; de beaux privilèges *rodados* de Henri II ; une *orla* de 1404 avec le portrait de Henri III ; d'autres de 1446, de 1553, etc. ; les signatures de pêcheurs de Puerto de Santa María ; des autographes du prince Charles de Viane, de Jean II, d'Isabelle la Catholique, de Diego de Valera, de Beltrán de la Cueva, de Gonzalvo Fernández, d'Anne d'Autriche, de saint François de Borja, de sor Margarita de la Cruz, de Charles II ; des reliures, dont une d'Antoine de Gavère (de Bruges), les diplômes de Charles le Chauve et Raoul déjà signalés, une lettre du sultan de Tunis (1478), une de Rubens, une vue du port de Barcelone en 1620, les dessins d'un *libellus* apocalyptique et plus ou moins prophétique (xive siècle), etc.

Il est à souhaiter que d'autres séries suivent cette première, et que d'autres archives publient ainsi leurs documents les plus remarquables. L'exemple vient de haut, et le modèle à imiter est donné par un maître.

G. CIROT.

Gustave Reynier, *Le roman réaliste au XVIIe siècle*. Paris, Hachette, 1914 ; 395 pages petit in-8°.

J'aurais voulu consacrer beaucoup plus tôt quelques pages du *Bulletin hispanique* à ce livre d'un écrivain qui n'a jamais eu la prétention de grossir la phalange des hispanisants, et qui laissera peut-

être, autant que beaucoup d'entre eux, des choses lisibles et intéressantes sur l'Espagne[1].

Je m'acquitte de ce soin fort agréable aussi tôt que faire se pouvait; mais je suis obligé de me limiter, en signalant d'une part l'excellent aperçu, personnel en somme et en tout cas satisfaisant, que l'auteur nous donne du roman picaresque espagnol et du *Don Quichotte,* et d'autre part l'analyse et l'étude des romans réalistes français du XVIIe siècle, où l'on retrouve d'une façon nette, mais inégale, l'influence des picaresques et leurs procédés.

Le lecteur qui connaît les Espagnols est un peu moins familier sans doute avec leurs imitateurs français; et celui qui est familier avec ces derniers ne sera pas fâché de lire en quelques chapitres ce qui est nécessaire pour connaître leurs modèles. De sorte que l'auteur trouvera des gens contents dans les deux camps.

Il y aurait plus d'un jugement à citer, même en ce qui concerne les Espagnols. M. Reynier note avec bonheur certains traits des romans picaresques, un entre autres qui avait frappé Brunetière : c'est que ce sont des romans où l'on mange. « Une autre particularité de ces » romans, c'est qu'il se s'arrêtent pas uniquement aux périodes criti» ques, aux faits décisifs des existences qu'ils évoquent. Ils ne les » isolent pas des menus événements, des actions insignifiantes qui en » sont dans la réalité l'accompagnement nécessaire, qui tiennent tant » de place dans n'importe quelle vie humaine. Ainsi, quand les » *picaros* voyagent, ce qui n'est pas rare... nous les suivons dans » les auberges; nous n'ignorons pas les menus de leurs repas... Les » repas ont ici beaucoup d'importance, et il est naturel qu'ils en » aient pour des gens qui ne sont guère blasés sur les plaisirs de la » table et se disent, lorsqu'ils dînent, qu'ils mangent pour la veille » et pour le lendemain... »

Peut-être ferai-je quelques réserves lorsque M. Reynier dit qu'« Aleman et ses imitateurs ont suivi *à dessein* le cours d'existences très » médiocres, qu'aucun idéal n'éclaire, durement asservies aux néces» sités quotidiennes, *pour protester,* à leur manière, contre les simpli» fications excessives de la littérature d'illusion où toute vie était » traduite en beauté ». Je me demande si beaucoup de ces écrivains (parmi lesquels il y a pas mal de barbouilleurs de papier) ne suivaient pas tout simplement leur instinct et surtout la mode, qui a été un temps au picaresque comme elle a été ailleurs ou à d'autres époques au romanesque ou au grotesque.

En publiant leurs nouvelles à la douzaine, la plupart n'avaient probablement d'autre ambition que de plaire au public et au libraire qui les payait. Ce sont les écrivains, l'étymologie le déclare, qui écrivent les

1. *Thomas Corneille,* 1893; *La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne,* 1902; *Le drame religieux en Espagne,* 1900.

livres ; mais c'est le public qui les dicte et le libraire qui les commande.

Voici quelques mots très justes, plus que justes, sur l'auteur du *Buscón* : « Quevedo reste assez loin du pur réalisme. Ce qui lui a le » plus manqué, c'est la simplicité et le naturel. Il a beaucoup plus » d'esprit que Mateo Alemán, et il est meilleur écrivain que lui [1]; » mais il s'est plus soucié de faire valoir cet esprit et les mérites de » son style que d'interpréter dans leur vrai sens les êtres et les choses. » Il ne s'abandonne pas à la réalité : l'impression franche et directe » lui paraît froide et, dans une perpétuelle tension, il s'efforce d'en » relever la saveur par l'imprévu des rapprochements, des comparaisons, des images. Il n'est guère de morceau qui ne soit gâté par » quelque boutade forcée, par quelque trait d'une imagination un peu » folle. »

Sur les rapports du *Don Quichotte* avec les romans picaresques : « D'abord, tout le réalisme des picaresques s'y retrouve. Même souci » de préciser le décor : c'est la Manche, ses pauvres villages, ses routes » poudreuses, son large horizon, la plaine grise de Montiel, les pentes, » les sombres gorges de la Sierra Morena, et, de temps en temps, une » oasis de verdure, un coin d'herbe fraîche, sur le bord d'un petit » ruisseau où l'on débride Rossinante, où l'on desselle le grison et où » Sancho tire des profondeurs de son bissac le morceau de fromage et » le croûton de pain. — Même encadrement de réalité familière : les » habillements et les repas, les menus incidents des longues chevauchées; les auberges, leurs servantes et leurs valets d'écurie, leur » clientèle de nomades et de muletiers, les galetas qui servent de » chambres, les lits de planches mal rabotées avec leurs draps en cuir » de buffle et leurs rudes matelas. Nos deux compagnons ne vivent » pas de l'air du temps; Sancho surtout, être fort matériel, sent, vers » l'heure de midi, l'appétit qui le talonne; il a d'autres besoins encore » et ne se cache pas pour les satisfaire... »

Je signalerai aussi un excellent passage sur l'évolution du héros au cours du roman : il me rappelle le livre si bien pensé de Paolo Savj-Lopez, aujourd'hui traduit en espagnol par M. A. G. Solalinde (Biblioteca Calleja, 1917).

Les soixante-dix premières pages dénotent une connaissance très sûre des œuvres qui en sont l'objet. Mais ce qui intéresse surtout le lecteur un peu familiarisé avec la littérature espagnole, c'est la suite, où il verra comment sont lus et imités en France ces romans picaresques, comment ils y excitent le goût pour le réalisme. M. Reynier indique entre autres choses possibles de leur succès celle-ci : « On a » même dû éprouver une certaine satisfaction maligne à y voir repré-

1. Aucune contestation ! Je crois même que la comparaison fait beaucoup d'honneur à l'auteur du *Guzmán*.

» senté aux prises avec les plus rudes nécessités, réduit aux pires » expédients, un type fort rabaissé d'Espagnol, très éloigné de tout » héroïsme, formant un contraste piquant avec le matamore des » rodomontades. » Il énumère les traductions françaises de ces romans, qu'un tableau chronologique nous permet commodément de voir année par année alterner avec les productions françaises, telles que *Les Caquets de l'Accouchée*, l'*Histoire comique de Francion*, le *Roman satyrique*, *Le Berger extravagant*, *La Chrysolite*, *Le Chevalier hypocondriaque*, *Le Gascon extravagant*, *Le Page disgracié*, *Polyandre*, *histoire comique*, *Le Roman comique*, *Les Nouvelles tragi-comiques*, le *Roman bourgeois*. Voisinage singulièrement suggestif, et où l'on constate vraiment la pénétration de la littérature espagnole dans la nôtre, tout au moins leurs affinités momentanées. Un chapitre sur le réalisme bourgeois vers 1620, non seulement dans la société et les lettres, mais aussi dans l'art (la peinture, la gravure de Callot et d'Abraham Bosse), nous fait mieux comprendre à quel point cette pénétration était rendue possible par les mœurs et les idées du temps, au point que ces deux littératures n'en formaient pour ainsi dire plus qu'une. Tout cela devait aboutir vers 1660 au triomphe du naturalisme dans l'art, formule secrète, mot d'ordre que se passent sans le prononcer, parce qu'ils l'ont tous dans l'esprit, les grands écrivains du règne de Louis XIV.

Pour chaque œuvre française, M. Reynier examine ce qu'elle emprunte à l'Espagne. Je noterai seulement le résultat négatif de son enquête touchant la célèbre œuvre de Scarron : « Scarron ne doit » rien, bien entendu, au *Viage entretenido*... qu'on a fort mal à propos » rapproché du *Roman comique*. A côté de renseignements précis sur » la composition des troupes, sur l'organisation matérielle du théâtre, » sur les succès de toute nature des comédiens... on y trouve bien » quelques accidents de leur vie, des exemples de leurs bons tours, » même de leurs indélicatesses. Mais Scarron n'avait aucun besoin » d'aller chercher en Espagne des modèles de la bohème comique : il » est impossible de découvrir chez lui la moindre trace d'imitation. » C'était d'ailleurs déjà la conclusion d'un modeste mémoire d'étudiante (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 235) : je signale la chose ici, non pour reprocher à un professeur de la Sorbonne d'ignorer un tout petit événement de notre vie universitaire de province, mais pour montrer au contraire, par un détail (si tout son livre n'en fournissait la preuve), que lui-même a dû étudier d'assez près ses textes, pour aboutir à des constatations qui exigent plus qu'un examen rapide. Je dirai même qu'on lui doit un satisfecit pour avoir su expliquer « la méthode d'adaptation qu'employait Scarron ainsi que ceux qui empruntaient à l'Espagne », ce que n'avait pas su faire, paraît-il, l'auteur d'un mémoire présenté à la Sorbonne, sur les *Alivios de Casandra* d'Alonso

Castillo Solórzano, et leur influence dans la littérature française du XVIIe siècle (cf. *Bull. hisp.*, 1913, p. 347).

Un index serait à désirer, étant donnée la matière multiple du livre; l'auteur nous le doit pour la prochaine édition.

Il annonce un volume sur *Le roman réaliste au XVIIIe siècle.* On accueillera avec intérêt ce troisième panneau du triptyque dont le premier a été *Les origines du roman réaliste.*

G. CIROT.

Jardinillos de San Isidro. *El Isidro, poema castellano de* Lope de Vega Carpio. Madrid, Jiménez-Fraud, editor, MCMXVIII; 60 pages in-8°.

Chaque année, au renouveau, le cortège des *isidros* se dirige des quatre coins de la péninsule vers la capitale, où l'attire la perspective de divertissements qui ne se goûtent pas tous dans la célèbre *pradera.* En 1918, les pèlerins amis des plaisirs délicats ont trouvé au débarqué une *isidrada* exquise et imprévue. C'est, découpée dans le poème consacré à saint Isidore par Lope de Vega, une anthologie que deux jeunes maîtres se sont réunis pour leur offrir. L'un, M. Américo Castro, a choisi les meilleurs morceaux de l'œuvre un peu confuse et inégale de Lope; il y a joint une description de l'Aurore détachée du *Concours poétique* célébré à Madrid en 1619 lors de la canonisation de saint Isidore; il y a mis des titres qui en facilitent la lecture, et il a veillé à la pureté du texte avec ce scrupule que tous ses travaux attestent. L'autre, M. Jiménez-Fraud, a fait preuve du goût le plus sûr et de l'ingéniosité la plus délicate pour présenter cette sélection de *El Isidro*. L'impression en deux couleurs allie la netteté à l'élégance, et la couverture combine les *rosquillas del santo* et les *pitos* traditionnels avec des *botijos* bien alignés, semblables à ceux qui ont donné leur nom aux trains de plaisir des pèlerins.

C'est une grande douceur de lire ou de relire dans ce livre de choix les strophes, toutes parfumées de poésie rustique, où Lope a conté avec une simplicité pleine d'art et de naturel l'existence du patron de Madrid. Azorín, à propos de cette publication, a déclaré qu'il a trouvé dans *El Isidro* le sentiment profond du paysage castillan et le goût du terroir; ainsi, le poème de Lope de Vega prend au XVIIe siècle une valeur égale à celle que le *Cantar de Mio Cid* avait eue au XIIe siècle; dans l'un et dans l'autre apparaissent la quintessence de l'Espagne, le réalisme castillan rehaussé par le spiritualisme. Croyons en un juge si compétent, qui a lui-même célébré avec un art prenant les mornes horizons ou les villages somnolents de la *meseta.* Sans aller aussi loin que lui, sans rapprocher deux poèmes fort différents par l'époque et, plus encore, par l'inspiration, abandonnons-nous au charme de cette

poésie. Voici Isidro qui en plein hiver se lève avant l'aube pour aller sur l'ordre de son maître porter le blé au moulin :

La tiniebla que le ofusca
va tentando como ciego;
llega al frío hogar, y luego,
entre la ceniza busca
si aun hay reliquias del fuego.
En fin, un tizón halló,
y algunas pajas juntó
sobre el extremo quemado;
y el rostro, de viento hinchado,
soplando resplandeció.
Enciende Isidro, y de presto
huye la sombra y se extiende;
él con la mano defiende
la luz que afirma en el puesto,
donde vestirse pretende.

C'est la même sûreté de touche, la même précision suggestive que dans le poème virgilien du *Moretum*, où l'on voit le paysan Simylus ranimer au lever le foyer éteint et préparer sa nourriture de la journée :

Membra levat vili sensim demissa grabato
Sollicitaque manu tenebras explorat inertes
Vestigatque focum, laesus quem denique sentit...
Tandem concepto se lux fulgore recepit;
Oppositaque manu lumen defendit ab aura...

Peut-être le rapprochement diminue-t-il le caractère exclusivement castillan de *El Isidro*, mais ce n'est pas pour Lope un médiocre honneur de rivaliser sans désavantage avec l'auteur du *Moretum*.

HENRI MÉRIMÉE.

Jules Laborde, *Il y a toujours des Pyrénées*. Paris, Payot, 1918; 258 pages, petit in-8°.

Ayant eu l'occasion de me rendre compte de quelle façon les journaux français ont renseigné le bon public sur ce qui se passait en Espagne pendant la guerre, soit que la fantaisie des correspondants se donnât libre carrière, soit que les idées préconçues ou le mot d'ordre des salles de rédaction, ou bien encore (mais moins qu'on pourrait le croire) le contrôle officiel, fussent un obstacle à la publication intégrale et exacte de leurs dépêches, je ne puis qu'applaudir à la publication de ce petit livre de bonne foi, et en recommander la lecture à mes com-

patriotes, et aussi aux Espagnols eux-mêmes, à qui une censure pour le moins aussi rigoureuse que celle qui sévissait chez nous, mais moins fondée à l'être, a enlevé pendant plus d'un an le moyen de se rendre compte de ce qui se passait chez eux.

Ce n'est peut-être pas le moment de dire bien des choses qui doivent être dites. Si nous avons cessé, depuis juin 1917, de parler ici des mouvements d'opinion pour ou contre les alliés, c'est que nous avons fini par comprendre que nulle solution définitive n'était à prévoir, dans un sens ni dans l'autre. C'eût été faire de la chronique bien oiseuse, à un moment où seule l'action était intéressante.

Nous avons eu en Espagne des amis enthousiastes et fidèles. Notre triomphe est le leur. Par égard pour eux, nous n'insisterons pas sur la déconvenue de ceux de leurs compatriotes qui ont lié leurs espoirs et leurs intrigues à la cause de nos ennemis ; mais nous pressentons certaines conséquences qui ne tarderont pas à se produire.

Quant à ceux qui auraient aidé matériellement les services austro-allemands dans leur œuvre d'espionnage et de destruction, nous ne doutons pas que, pour tous les cas qui seraient dûment prouvés, une justice stricte et impitoyable leur soit appliquée, pour le seul bon renom de l'Espagne, par leurs propres concitoyens, en même temps qu'aux chefs de ces services, abrités ou non sous des immunités diplomatiques plus ou moins authentiques, des écussons de consulats plus ou moins pourvus de l'*exequatur*, des emplois plus ou moins fictifs.

Un mot encore. C'est pour rappeler que lorsque le président Wilson, à la fin de 1916, demanda au gouvernement espagnol d'appuyer son intervention en faveur de la paix, le gouvernement espagnol, ayant à sa tête le comte de Romanones, répondit par une formule polie, mais éluda avec fermeté une réponse affirmative, qui eût probablement bien changé le cours des événements. Cela, nous ne devons pas l'oublier ; tout Français doit le savoir (voir *Bull. hisp.*, 1917, p. 60). Ne nous étonnons pas qu'aujourd'hui le même homme d'État soit peut-être le seul capable de maintenir l'ordre de choses actuellement établi.

St-C.

CHRONIQUE

~~~ La collection *Granada* (Jiménez-Fraud, éditeur) se présente sous l'aspect attrayant de petits volumes in-16, d'environ 250 pages. Une reliure coquette, un prix modique (2 pesetas; provisoirement, 2 p. 50) lui attireront des lecteurs, que la valeur des ouvrages publiés ne manquera pas de retenir. La collection comprend plusieurs sections : *Filosofía*, — *Ensayos*, — *Biografía*, — *Viajes y geografía*, — *Novela*, mais elles auront toutes ce trait commun d'être formées par des œuvres étrangères traduites en castillan. Dans la section de *Voyages et géographie*, paraîtront les curieux ouvrages de Borrow, *La Bible en Espagne* et *Les gitanes de l'Espagne*. Dans la section d'*Essais*, on lira une *Autopsychologie* de Rousseau (*Lettres* à M. de Malesherbes, fragments des *Confessions* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire*), traduction de Mme Natalia Cossío de Jiménez-Fraud, prologue de M. B. Cossío. Le collection ne se borne pas à nous promettre des publications, dont on aperçoit tout l'intérêt. Dès à présent, elle nous offre trois volumes :

Lérmontof, *Un héroe de nuestro tiempo*. Traducción directa del ruso par G. Portnof.

Turguenef, *Aguas primaverales*. Traducción directa del ruso por G. Portnof.

Descartes, *Discurso del Método y Meditaciones metafísicas*, traducidos y prologados par Manuel G. Morente.

Cette dernière publication nous a paru très réussie. La traduction ne rend pas seulement en castillan la pensée, si pleine et si logique, de Descartes ; elle a su conserver dans toute la mesure possible le tour si particulier de la phrase cartésienne, où des restes de construction scolastique persistent dans un style déjà moderne. Le prologue, net et vigoureux, marque l'originalité de Descartes, résume l'histoire de sa vie et expose les données essentielles de sa philosophie. Voilà un livre qui, pour se présenter modestement comme une traduction, n'en fait pas moins grand honneur au jeune professeur de l'Université Centrale.

H. M.

~~~ On sait la difficulté de trouver pour les enfants des lectures appropriées. Trop souvent les livres composés expressément pour eux se distinguent par leur insignifiance ou leur niaiserie. M. Jiménez-Fraud, auquel ses fonctions de président de la *Residencia de Estudiantes* ont permis de bien connaître les goûts de la jeunesse et de l'enfance,

a pensé que celle-ci devait avoir sa part dans le renouveau dont les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole bénéficient depuis quelques années. Il va donc éditer très prochainement un livre préparé par les soins de M. Alfonso Reyes et intitulé *Las aventuras de Pánfilo, cuento de espantos*. C'est Lope de Vega qui a fourni dans *El peregrino en su patria* le texte de ces aventures. Avoir écrit pour les enfants, c'était peut-être le seul mérite qui manquât au « Monstre de la Nature ». Grâce à un éditeur, qui est un pédagogue exercé, et à un fin lettré, qui sait l'inépuisable richesse de la littérature de l'âge d'or, Lope ajoutera cette gloire nouvelle à toute celle qui lui est déjà acquise.

H. M.

~~ Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée pieuse et opportune que M. Gonçalo R. do Amaral a eu de réunir en un recueil intitulé *A Patria nos canticos dos seus filhos*, tout ce que la muse portugaise, depuis Gil Vicente Sa de Miranda et Camoës jusqu'à Garrett, Herculano, Theophilo Braga, Bocage, Christovão Ayres et bien d'autres, a pu inspirer de vers patriotiques (Lisboa, Livraria classica editora, 1915, 324 pages in-8°). Les philologues trouveront leur part dans des extraits de divers *cancioneiros*.

~~ Nous regrettons de ne pas consacrer le compte rendu qu'elles mériteraient aux publications suivantes :

Escuela española de arqueología é historia en Roma. Cuadernos de trabajos, II. Ce recueil comprend *Miniaturas españolas en manuscritos de la Biblioteca Vaticana*, par J. Pijoan; *Primeras negociaciones de Carlos V, Rey de España, con la santa Sede (1516-1518)*, par L. Serrano; *El manuscrito Ottoboniano Lat. 405. Contribución á la bibliografía Luliana*, par Ramón de Alós (1914). — Le tome I, paru en 1912, contenait la première partie de la belle étude de M. Pijoan, une note de M. Juan M. Perea sur des *Frescos descubiertos en la sacristía de la iglesia nacional de España en Roma; El cardenal de Aragón Fray Nicolás Rossell*, par R. de Alós; *Del Epistolario de Molinos*, par P. A. Martín Robles; *Fragmentos inéditos de la « Ordinatio Ecclesiae Valentinae »*. — Très belles gravures et planches hors texte.

Miguel Asín Palacios, *Abenmasarra y su escuela. Orígenes de la Filosofía hispano-musulmana* (discours de réception à l'Academia de ciencias morales y políticas; Madrid, 1914). — El original árabe de « La Disputa del asno contra Fr. Anselmo Turmeda » (extrait de *Estudios de Filología románica*, 1914).

Alberto Gómez Izquierdo, *Estudios de Asín Palacios sobre la Filosofía musulmana* (extrait de *Ciencia Tomista*, 1914).

J. P. Wickersham Crawford, *Notes on the tragedies of Lupercio Leonardo de Argensola* (extrait de *The Romanic Review*, jan.-march 1914). — *The source of Juan del Encina's Egloga de Fileno y Zambardo* (extrait de la *Revue hispanique*, t. XXX, 1914).

Eugenio Mele, *Miguel de Cervantes y Antonio Veneziano* (extrait de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1914).

Farça a manera de tragedia, reimprímela Hugo Albert Rennert (Valladolid, 1914).

Oiva Joh. Tallgren, *Glanures catalanes et hispano-romanes*, IV. Extrait de *Neuphilologische Mitteilungen herausgegeben vom Neuphil. Verein in Helsingfors*, 1914 (cf. *Bull. hisp.*, 1912, p. 339, et 1914, p. 268) Fin, avec registre.

Hanna Väisälä, *Esp. et prov. mejana. Note de sémantique et de phonétique*. Extrait de la même revue, 1914.

~~ Du 20 au 24 octobre dernier s'est tenu à Bordeaux un congrès désigné sous le nom de *Troisième semaine de l'Amérique latine*. Organisé par le « Comité parlementaire d'action à l'étranger » et présidé par M. Charles Guernier, professeur à la Faculté de droit de Lille, député, ancien sous-secrétaire d'État, ce congrès, dont le but était de rechercher les moyens les plus efficaces d'accroître nos relations intellectuelles et commerciales avec les pays américains de langue latine, a été, suivant une formule qu'on prodigue un peu dans ces occasions, un véritable succès, non pas seulement par l'affluence des congressistes, l'abondance et l'ampleur des propositions et des projets, mais encore par l'enthousiasme extraordinaire qui, à l'approche de notre victoire, tendait les esprits de tous, Français et Sud-Américains, alliés ou non, et dictait à nos amis des deux races espagnole et portugaise, ceux du Brésil en tête, des vœux ardents et des discours vibrants, présage d'une entente étroite, cordiale et active, dont l'ère féconde commence.

En ce qui concerne les relations intellectuelles, question sur laquelle M. Dumas, professeur à la Sorbonne, a apporté des renseignements très autorisés, on a été unanime à souhaiter l'échange des publications et des professeurs : un *intercambio* semblable à celui qui a été préconisé ici-même pour l'Espagne et le Portugal.

L'Institut colonial de Bordeaux, où les questions sud-américaines ont depuis longtemps retenu l'attention, et où de nombreux cours sur le présent et l'avenir des anciennes colonies espagnoles et portugaises ont été professés, la Faculté des lettres, où ces cours ont lieu, le *Bulletin hispanique*, qui est l'organe des Facultés des lettres du Midi pour le domaine hispano-lusitanien, ne peuvent que souscrire à de tels vœux et se mettre à la disposition de tous pour en faciliter et en hâter l'accomplissement.

La première chose à faire, semble-t-il, était de créer un enseignement qui n'existait pas encore officiellement en France (si ce n'est au Lycée de Bayonne) : celui de la langue portugaise. C'est aujourd'hui chose faite. M. Saroïhandy, bien connu des philologues par ses travaux sur les dialectes de la péninsule, à qui était due précisément l'initiative de l'enseignement du portugais à Bayonne, et qui du reste

avait fait avec succès une tentative analogue à la Faculté des lettres de Bordeaux pendant la dernière année scolaire, est chargé par le ministère de l'Instruction publique de continuer cet enseignement à la même Faculté. Il se propose de faire une grande part à la littérature brésilienne.

Nous apprenons, d'autre part, qu'un cours du même genre sera inauguré prochainement à la Faculté des lettres de Rennes. Il y a donc là un mouvement qui répond à une nécessité, et qui dénote les sympathies de notre pays pour nos alliés du Portugal et du Brésil, ainsi que le désir de ne pas en rester là dans nos relations avec eux, une fois l'ennemi commun maîtrisé.

Nous savons aussi qu'il est question de faire figurer l'espagnol sur les programmes des Facultés de Lyon et de Poitiers. Tout ce qui pourra être fait en ce sens ne peut que nous réjouir, tant par les heureux résultats que nous devons prévoir que pour la satisfaction personnelle de voir reconnue aujourd'hui une évidence qui nous frappait depuis assez longtemps : l'intérêt, pour les Français, de l'étude d'une langue qui est la plus répandue après l'anglais, et qui est celle d'une clientèle sûre et accueillante pour notre industrie et notre commerce. G. C.

~~~ Nous avons le très profond regret d'annoncer la mort de M. Georges Daumet. Né à Paris le 11 octobre 1870 et décédé à Paris le 9 décembre 1918, Daumet était le fils unique du célèbre architecte, membre de l'Institut, connu surtout par sa décoration du château de Chantilly et du château de Saint-Germain. Sorti second de l'École des Chartes, il fut nommé membre de l'École française de Rome, ce qui permit de le faire entrer aux Archives nationales. Il n'y resta pas très longtemps, et fut attaché, après sa démission, aux travaux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ses publications, outre celles qu'il donna à notre *Bulletin*, sont une *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIVe et au XVe siècles* (Paris, 1898), qui lui valut d'être nommé élève diplômé de l'École des Hautes Études. Puis le *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320.* Il avait été chargé de rédiger le catalogue de la collection Tiran, actuellement en impression dans le *Bulletin*, et qui sera continué par M. H. Courteault.

C'est une perte fort sensible pour nos études, où Georges Daumet avait déjà tracé sa voie par des publications très importantes concernant la période du Moyen-Age.

---

14 janvier 1919.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

LA CHRONIQUE LÉONAISE

ET LES PETITES ANNALES DE CASTILLE

En terminant l'étude analytique de la Chronique léonaise dans ses rapports avec les autres chroniques[1], j'en ai rappelé une ligne qu'on retrouve dans les *Annales Compostellani* :

Era DCCCCXXII[2] populauit Burgis Didacus comes, mandato Aldefonsi regis (II, § 47).

Seules la place et l'orthographe du nom *Burgis* sont différentes dans les *Annales*, où il y a *Burgos*, au moins si l'on s'en rapporte à l'édition de Flórez. Il y aurait lieu de rappeler en même temps un autre passage, qui précède immédiatement celui-là dans les *Annales*, et qui se lit identique, § 24 de notre Chronique :

Era DCCCXCVIII populauit Rodericus comes Amayam mandato Ordonii regis.

Ce ne sont pas là, à vrai dire, les seuls points communs entre les deux textes. Il y en a deux autres. Le premier a trait à la capture du comte Fernán González et de son fils par le roi de Navarre, García Sánchez. Le second est relatif à la mort du comte García Fernández[3]. J'ai marqué du reste ces rapproche-

1. *Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 154.

2. J'ai imprimé par erreur *DCCCCXII*. Le A 189 (fol. 38r) porte *DCCCCXXII*, et, une ligne plus loin, *DCCCCXXIII*. Il y a donc lieu, en conséquence, de lire 885 et non 875 dans la note 1 du § 47.

3. Il sera plus commode de reproduire ici les passages qui nous intéressent dans ces *Annales*. Faute de mieux, je me sers de l'édition de Flórez, qui suit celle de Berganza, faite d'après un recueil de Juan Vázquez del Mármol; l'original se trouvait dans un *Tumbo negro de Santiago* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 319 de la 2e éd., cf. p. 300), que M. Manuel Moreno-Gómez Martínez (Disc. de réception à l'Académie de l'Hist., 1917, p. 9) n'a pu retrouver :

« Era DCCCXCVIII. Populavit Rodericus Comes Amajam mandato Ordonii Regis.
» Era DCCCCXXII. Populauit Didacus Comes Burgos mandato Aldephonsi Regis.
» Era DCCCCXXXVII. Fuit Cardeña populata.

. . . .

ments à la note 5 du § 71 et à la note 2 du § 85. Pour le second, il y a, sauf en ce qui concerne la date, identité de part et d'autre. Mais, pour le premier, le texte de la Chronique est beaucoup plus complet et plus précis que celui des *Annales* (j'y reviendrai tout à l'heure). Comme la rédaction de celles-ci n'est sans doute pas antérieure à l'année 1248, où elles s'arrêtent, il est naturel de penser que, aussi bien pour les trois autres passages que pour celui-ci, ce seraient plutôt les *Annales* qui auraient emprunté à la Chronique. Il est remarquable du reste : 1° que celle-ci, à propos d'Amaya, ajoute la date de la mort du comte Rodrigue (Era DCCCXI, III Nonas octobres ; 2° qu'à propos de Burgos, elle indique le lieu où fut tué le comte Diego, « in Cornuta[1], Era

» Era DCCCCXVIII. Fuit captus Comes F. Gonzalui, & filii ejus in Aconia à Rege Garsia, & transmisit illos in Pampillis.

» Era MVIII. Obiit Ferdinandus Gondisalui.

» Era MXXXVII. VIII Kalendas Januarii captus, & lanceatus fuit Comes Garcias Ferdinandi à Sarracenis inter Alcocer, & Langa, in Riba de Dorio : & quinta die mortuus fuit, & ductus ad Cordobam, & sepultus in Sanctos tres, & inde ductus fuit ad Caradignam. »

M. Moreno-Gómez connaît quatre collections de la Bibl. Nac. contenant ces Annales. Il en cite deux, le 7602 et le 8395, dont les anciennes cotes sont respectivement T 253 et V 183 ; les deux autres sont le 51 (= E 2) et le 1376 (= F 38). Sur ces quatre recueils, qui contiennent précisément aussi la rédaction primitive de la Chronique dite de Sebastien, voir *Bull. hisp.*, t. XVI, p, 18, note, et XVIII, p. 6-8, et Zacarias García Villada, *Crónica de Alphonso III*, p. 17-20. Dans le E 2, qui renferme aussi, comme le V 183, la Chronique dite de Silos (f° 111, *Chronicon editum a monacho Monasterii Seminis quod æstimatur Monasterium Silense*), divisée en chapitres mais sans titres, et que j'ai omis dans la liste des manuscrits comprenant ce texte (*Bull. hisp.*, t. XVI, 17-21, note), les *Annales Compostellani* sont copiés deux fois de suite : f° 243 « *Annales Compostellani ex vetusto codice ecclesiae Compostellanae.* Era singulorum annorum... », et f° 251 « *Annales Compostellani.* Todo lo siguiente se saco del tumbo negro que esta en el Thesoro de la yglesia de Santiago y sacose del mismo original. En la postrera oja del dicho libro estavan estas memorias. Aera singulorum... » La même note en espagnol se retrouve du reste en tête du même texte au f° 369 du F 38, qui ressemble extérieurement au E 2, et au f° 40v du T 253, où le titre est *Annales Compostellani ex codice Compostellanę ecclesiae*, et où une note (f° 69v) déclare ceci « Extant in biblioteca s. eclesie toletane sequentes annales : Annales codicis complutensis gothici — Annales compostelani sacados del tumbo negro que esta en el tesoro de la iglesia de Santiago sacado del original... » Il est donc probable que les copies de E 2 (du moins la seconde), F 38 et T 253 dépendent d'une autre, conservée à la Bibliothèque de la cathédrale de Tolède et tirée du Tumbo negro de Santiago : il s'agit sans doute du 26-27, recueil formé par Juan Bautista Pérez et dont le F 38 n'est qu'une transcription si j'en juge par la comparaison du contenu (voir mon *Mariana historien*, p. 307) avec l'analyse donnée par Ewald (*Reise*, *Neues Archiv*, VI, p. 363 ; cf. p. 303), chose admise d'ailleurs tant par Ewald que par Barrau-Dihigo (*Revue des Bibliothèques*, 1914, p. 206).

1. Je pense qu'il faut lire *Corunia* et qu'il s'agit de *Coruña del Conde*, l'antique *Clunia*, prise par Alphonse I (II, § 9 de la Chronique), repeuplée par Gonzalvo Fernández (II, § 69) et reprise encore aux Maures par le comte Sancho Garcés (III, § 1).

DCCCCXXIII ». Je noterai encore que, dans les *Annales*, la phrase qui suit précisément celle où il est question d'Amaya et de Burgos paraît bien avoir été prise encore à notre Chronique : elle a trait à la fondation (ou peuplement?) de Cardègne. Or la Chronique mentionne dans la même phrase, à côté du monastère[1] de Cardeña, le château de Graños (Grañón?); il est vrai que la date y est avancée de quatorze ans.

Ainsi donc, à part la question de priorité qui, d'elle-même, semble-t-il, se résout par la considération des dates finales[2], il n'y a pas grand'chose à conclure de ces rapprochements, si ce n'est que les *Annales* ont puisé dans la Chronique ou à la même source qu'elle.

Cette source serait-elle, au moins partiellement, le *Chronicon Burgense* (dates extrêmes 1-1212), dont M. Barrau-Dihigo (*Revue hisp.*, 1900, p. 221, note 1) a bien vu la parenté avec les *Annales Compostellani*?

Si l'on y retrouve, avec une très légère variante (*per mandatum* au lieu de *mandato*), le même texte que dans les *Annales* pour la fondation d'Amaya et de Burgos, il n'y est pas question de Cardeña (pas plus que de Graños), ni de la capture de Fernán González; et la mention de la mort et de la sépulture de García Fernández y est moins circonstanciée[3].

D'un texte très peu connu jusqu'ici (bien que le P. Tailhan l'ait édité d'après l'unique manuscrit, le Reserv. 4-1, ou V. 4-1, de la Bibl. nacional, et en ait donné une belle reproduction en appendice à son *Anonyme de Cordoue*) Risco, qui avait vu ce

1. Notons que la Chronique dit, non *Caradigna*, mais *monasterium Caradigne*, ce qui enlèverait un argument au P. D. Luciano Serrano, qui pense que la fondation du monastère est antérieure (*Fuentes para la historia de Castilla, Becerro gótico de Cardeña*, 1910, p. XLIX). Les observations de Dozy (*Recherches*, t. I, p. 156) n'ont donc pas encore trouvé de réplique péremptoire.

2. Cf. *Bull. hisp.*, t. XVI, p. 28, note 2.

3. *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 308-9 (cf. p. 297) :

« Era DCCCXCVIII. Populauit Rodericus Comes Amajam per mandatum Regis Ordonii.

» Era DCCCCXXII. Populauit Burgos Didacus Comes per mandatum Regis Alfonsi.

. . . .

» Era MIX. Obiit Comes Fernandus Gundisalui.

» Era MXXXIII. Noto die VIII. Kalend. Januarii captus & lanceatus Comes Garsea Ferdinandi in ripa de Dorio, & V. die mortuus fuit, & ductus fuit ad Cordobam, & inde adductus ad Caradignam. »

manuscrit à San Isidoro de León [1], ainsi que je l'ai expliqué à

1. Cf. la note 1 de la page 142 du *Bull. hisp.*, t. XIII (1911). La description détaillée que Risco donne du *Fuero Juzgo* de 1058 ou bien contient de grosses inexactitudes, ou bien ne correspond pas au manuscrit sous vitrine Res. V. 4-1, dont voici le contenu :

F° 1r. Chronique publiée par Tailhan sous le titre de *Chronicon Sancti Isidori Legionensis anonymum* (p. 196 de l'*Anonyme de Cordoue*) et par M. Gómez-Moreno (Discours de récept.) : « In era DCLVI prophetabit Mahomati seudeo profete... Garsea Santio Deo gratias. » — Itinéraire de Cadix à Constantinople.

F° 1v. « De provinciis Spanie ».

F° 2-8v. Tableaux et calendriers.

F° 9-11v. Index du *Fuero Juzgo*.

F° 12-148v. Texte du *Fuero Juzgo* (en douze livres, et non en cinq, comme dit Risco.

F° 149. « In nmne Dni incipiunt nomina Wisigotorū ab era CCCC. A. (lire CCCCa). Incipit Liber Cronice de Libro Regū. Regale (et non *Regule* ni *Reguli*) goti ingressi sunt in italia. Et pos hui' autē anno exto goti gallias ingressi sunt. Et pos. hec. VIII. anno, goti spaniā ingressi sūt. » Suit sur deux colonnes, mais de telle façon qu'il faut lire en suivant les lignes d'un bout à l'autre, ainsi que l'a fait Tailhan (mais non sans erreur), une chronologie d'Atanaricus à Ordonius III inclus (et non Ordoño I, comme dit Risco).

F° 150. Incipit Cannon de rebus Heclesie.

F° 159-158v. Ortograqia ex literis conpundanda.

F° 159v Incipit Liber quod dicitur glossomata (finit colonne de gauche de 186v)

F° 186v De judicibus correptis (colonne de droite, une seule colonne, incomplet; non signalé par Risco).

Si l'on veut bien se reporter à la reproduction de Tailhan, on constatera que Risco n'a pu se tromper sur la teneur de la chronologie des rois goths et s'imaginer qu'elle finissait avec Ordoño I et sur les mots « usque ad dño ordonio principe (mot omis par lui) añi CXVII ». Il a donc eu affaire à un autre exemplaire que celui que je décris. Il reste encore trois lignes à la colonne de droite, sans compter les sept dernières de la colonne de gauche (il faut lire en effet « Positus est in regno domnus Aadefonsus filius domni Ordonii. II Kl'ds mais... Garcia... ordonius... Froila... Adefonsus... Rademirus... Ordonius regnanit annos IIII »). Tout cela doit être une addition qui manquait dans l'exemplaire de Risco et qui a été maladroitement distribuée par le copiste du nôtre (elle y est de la même main que le reste).

J'avais donc raison de trouver peu claire la question. Mais ce qui ne vient pas l'éclaircir, c'est que le sommaire du manuscrit 2-F-4 de la Biblioteca Real, tel que le donne M. Menéndez Pidal dans son *Catálogo* de la Real Biblioteca, nous interdit d'identifier l'original de ce manuscrit, pour cette chronologie des rois goths, soit avec le *Legionensis* de Risco, soit avec le *Fuero Juzgo* de la Biblioteca nacional. Res. V-4-1 ; j'en dirai autant de l'analyse donnée par Ewald (*Neues Arch.*, VI, p. 347) sous la cote 2-J-8, car il s'agit évidemment du même recueil sous une cote différente ; en particulier, la description de la dite chronologie est en somme identique dans Ewald et dans Pidal, mais Ewald a mal ponctué et sans doute aussi mal interprété en imprimant « bis Adefonsus filius domini Ordonii II. Kalendas Maias...»; il fallait « Ordonii. II Kalendas Maias », et il s'agit d'Ordoño I, comme je supposais ; Ewald a-t-il lu *DCCCII*, et non *DCCCCII* comme il y a dans le manuscrit Res. 4-1 ? Ce qui est sûr, c'est que le copiste du 2-F-4 ou 2-J-8 a lu tout de travers la chronique, la transcrivant en colonne, et croyant que le titre *Liber Cronice de Libro Regum* placé au-dessus de la colonne de droite annonçait une chronique distincte ; de sorte qu'il a donné deux listes de rois : la première sous le titre « In nomine Domini incipiunt nomina Wisigotorum ab era CCCCA Incipit », avec le petit préambule « Reguli Gotti... » (selon Ewald); c'est celle des rois depuis Atalaricus jusqu'à Alphonse III fils d'Ordoño I, mais incomplète bien entendu, puisqu'il y manque tous ceux qui sont dans la seconde ; celle-ci, avec le titre *Liber Cronice de Libro Regum*, comprend depuis Atanaricus jusqu'à Rademirus II. Il avait donc sous les yeux un texte où

la note 1 du § 69, cite plusieurs lignes qu'il rapproche justement d'un passage de Sampiro (et de notre Chronique, § 69) où il est question des fondations dues aux comtes de Castille. M. Manuel Gómez-Moreno Martínez a tout récemment appelé l'attention sur ce texte, et en a donné une édition qu'on peut considérer comme définitive, en même temps qu'il publiait à nouveau les *Annales Complutenses*[1], qui y sont étroitement apparentés. Je reproduirai ici les passages qui nous intéressent, en mettant en regard le *Cronicón de San Isidoro de León*, que M. Gómez-Moreno appelle *Anales castellanos primeros*, et les *Annales Complutenses*, auxquels il donne le nom d'*Anales castellanos segundos*[2]. Je mets en italique ce qui se retrouve, au moins quant au sens, dans la Chronique léonaise.

manquaient, à la colonne de gauche les noms de Garcia, Ordonius (II), Adefonsus (IV), Ordonius (III), ce qui est extraordinaire, puisque leurs intermédiaires, Froila (II) et Rademirus (II) figuraient à droite. On voit que ce n'est pas le cas du Res. V-4-1, qui va jusqu'à Ordoño III, non plus que celui du *Legionensis* de Risco, où la liste s'arrêtait avec Ordoño I, ainsi que je l'ai noté. Cela nous amène à distinguer trois manuscrits : A, le Res. V-4-1 ; B, le *Legionensis* de Risco, et C, l'original de l'extrait compris dans le recueil décrit par Ewald et par Pidal. Je ne sais d'ailleurs si c'est à cette liste des rois goths que se rapporte la phrase « Esta memoria se halla, en el real convento de San Ysidro de Leon en un codice del Fuero Juzgo despues del libro 6, t. I ». Il semble plutôt que ce soit au texte reproduit ensuite « In era DCLVI Prophetabit Mahomati... ». C'est du moins ce que laisserait supposer Ewald. — On voit qu'il y a encore marge à l'incertitude, d'où seul pourrait nous tirer un nouvel examen du manuscrit de la Biblioteca de Palacio. Quant à celui-ci, l'original, pour la partie qui nous occupe, serait le *Legionense* que Traggia a utilisé : je m'en rapporte à l'affirmation de M. Menéndez Pidal et je remarque au surplus que les premiers mots par lesquels débute la généalogie des rois de Pampelune sont conformes aux variantes 1, 2 et 3 que Traggia a tirées de son *Legionense*.

1. M. Gómez-Moreno a vu que, dans le manuscrit 1358 (= F 86) de la Biblioteca Nacional, s'est produite une interversion des feuillets qui a amené un bouleversement fâcheux dans la teneur des *Annales Complutenses* et que j'ai notée moi-même (*Histoires générales d'Espagne*, p. 119). Le 2805 (= I 323), copie contemporaine de 1358, donne l'ordre véritable que n'ont su retrouver ni Ferreras ni Flórez.

2. Il y aurait un grand avantage à adopter ainsi, pour la désignation des chroniques et annales, les noms qui indiquent la région où ces textes ont été rédigés, et non le manuscrit d'où ils ont été tirés. Mais pour imposer cette nouvelle nomenclature, il faudrait être bien fixé sur l'origine réelle de chaque texte, ce qui n'est pas toujours possible. Et encore, une question préjudicielle se pose : étant donné que beaucoup de textes ont été retouchés, quelquefois d'une façon considérable, et dans des milieux ou lieux bien différents, quelle appellation prévaudra en définitive? Ce que j'appelle la Chronique léonaise, parce que le manuscrit le plus ancien qui la contient vient de León, a droit également à ce titre parce que le fond est d'origine léonaise. Mais on y constate (et précisément l'objet que je me propose est de les faire constater) des additions d'origine castillane. Faudra-t-il l'appeler pour cela la Chronique castillane ou recourir à un nom composé? C'est à celui ou ceux qui éditeront les *Monumenta Hispaniae* qu'il appartiendra de donner les noms définitifs.

Cronicon de San Isidoro de Leon ou Anales Castellanos primeros	Anales Complutenses ou Anales Castellanos segundos
... In era DCCCLXVIII. *populauit Rudericus commes Amaya*. et fregit Talemanka.	In era DCCCXXVIII *populauit Rudericus comes Amaia.*
In era DCCCCIIII. *fregit Rudericus commes Asturias.*	
... In era DCCCCXX. *populauit Didacus commes Burgus et Auuirna. pro iussionem domno Adefonso...*	Sub era DCCCCXX *populauit Didacus comes Burgus et Oiurna.*
In era DCCCCL. *populauerunt comites Monnio Nunniz Rauda. et Gondesalbo Telliz Hocsuma. et Gundesalbo Fredenandiz Aza. et Sancti Stefani* iusta fluuius Doyri.	Sub era DCCCCL *populauit Munio Nunniz Roda et Gunzaluo Teliz Osma et Gunzaluo Teliz Cozça et Clunia et Sanctum Stephanum* secus fluuium Dorio.
... In era DCCCCLXXVIII. *populauit Fredenando Gundesalbiz ciuitatem que dicitur Septe publica* cum Dei auxilio et iussionem principem Ranemirus. Deo gratias.	... In era DCCCCLXXVIII *populauit comde Ferran Gunzaluiz Sedpublica.*

Il est tout naturel d'admettre, comme le fait M. Gómez-Moreno, que les *Anales castellanos segundos* dépendent des *primeros*, qu'ils reproduisent mot pour mot, sauf les lapsus *Cozça* pour *Aza*, *Teliz* pour *Fredenandiz* (fort explicable avec la graphie possible *Fz*), et sauf quelques suppressions.

Ces suppressions on ne les constate pas toutes dans la Chronique, où « predauit Asturias » est manifestement inspiré par « fregit R. c. Asturias », et où « per iussionem regis » l'est par « pro iussionem domno Adefonso ». C'est donc directement des *Anales castellanos primeros* que procède, semble-t-il, l'addition commune à Sampiro et à la Chronique léonaise[1].

Il ne peut être question ici des *Anales toledanos primeros*, qui reproduisent la bévue des *Anales castellanos segundos* à propos de Gonzaluo Telliz, tout en l'estompant par la fusion en un seul de deux membres de phrases : « è Gonzalo Tellez

1. Voir la note 1 au § 69, où cette conclusion est déjà indiquée.

Osma, è Cozia, è Clunia, è Sant Esteban cerca de Duero ». Rien de tel dans l'addition qui nous occupe et qui suit ici les *Anales castellanos primeros*, à part quelques graphies et la place donnée au membre de phrase relatif précisément à Gonzaluo Tellez et à Osma.

D'autre part, il n'y a pas de raison pour faire dépendre notre texte de la Chronique de Cardeña, même en admettant que celle-ci ait été élaborée par tronçons et à différentes époques.

Enfin remarquons, ainsi que je l'ai noté en son lieu[1], que le texte de Sampiro comporte les mots « cum Dei auxilio », comme les *Anales cast. prim.* En revanche, le texte de notre Chronique rend fidèlement par « praedauit Asturias » la phrase des *Anales* « fregit... Asturias », que Sampiro dénature, peut-être par une faute due à un copiste, en « populauit Asturias ».

La parenté de Sampiro avec la Chronique résulte d'ailleurs clairement de l'addition commune « et partes sancte iuliane » (Chronique léon.), « in partibus sanctae Julianae » (Sampiro). Quant à *Aucam*, que donne ce dernier, ce peut être encore une faute de copie qui ne remonte pas forcément à l'original. Provisoirement tout au moins nous pouvons donc admettre la filiation suivante :

Anales cast. primeros > Sampiro > Chron. léonaise.

Ce qui ne veut pas dire que le Sampiro qu'a suivi le rédacteur de la Chronique léonaise soit identiquement celui que nous connaissons par l'édition de Flórez. Les mots « cum Dei auxilio » pouvaient y être supprimés ou n'y être pas lisibles. Il y avait peut-être *predauit* et non *populauit* (Asturias).

* * *

Si l'on examine les §§ 47, 62, 67, 69, 70, 71 et 72 de notre Chronique, on se rendra compte aisément que ce qui est commun à cette rédaction et à la rédaction silésienne est écrit au point de vue léonais, constatation qui confirme ce que j'ai

1. Voir la note citée précédemment.

dit du milieu d'où est sortie cette dernière. C'est comme un acte de haute prévoyance (*ut erat prouidus et perfectus)* qu'y est présentée l'épouvantable ruse d'Ordoño II, convoquant les comtes de la Castille, Nuño Fernández, Abolmondar, Albo et son fils Diego, enfin Fernando Assúrez, puis les faisant emprisonner et mettre à mort (§ 62)[1]. Et c'est comme des rebelles *(tyrannidem gesserunt)* envers Ramiro II qu'y sont traités Fernán González et Diego Muñoz; le roi est loué de sa sagesse et de sa force (*ut erat prudens et fortis)* parce qu'il les a chargés de chaînes et ne les a relâchés que longtemps après et moyennant serment, l'une des conditions étant qu'Ordoño, fils de Ramiro, épousât Urraca, fille de Fernán González (§ 69). Quand le même Ordoño, devenu roi, défend ses droits contre le roi de Pampelune, García, et contre Fernán González, comte de Burgos, une phrase très remontée célèbre sa victoire *(satis exercitatus stetit suasque ciuitates defensauit et regni sceptra uindicauit)*, et l'humiliation de son beau-père est mise en relief avec complaisance *(quia socer eius erat, uolens, nolens, cum magno metu, ad eiusdem seruitium properauit)*. Quant à Ordoño « el Malo », mis à la place de Sancho I grâce à Fernán González, et devenu l'époux d'Urraca, qu'Ordoño Ramírez avait répudiée, la façon dont le narrateur le montre fuyant Léon, chassé des Asturies, expulsé par les gens de Burgos, qui le séparent de sa femme et de ses enfants, puis, comme épilogue, celle-ci se remariant une troisième fois, tout cela témoigne en somme d'une médiocre sympathie pour le héros castillan[2].

Voyons maintenant les additions au texte silésien. Il y a deux parts à faire :

1° Celles qui concernent les fondations ou colonisations des comtes de la Castille : elles se retrouvent toutes, on l'a vu, dans le petit *Cronicón de San Isidoro de León* (autrement dit les *Anales castellanos I)* ou dans Sampiro. Elles n'ont rien d'hostile au point de vue léonais : par trois fois, il est bien précisé que

1. « ... acaso tenga bastante de poética », suppose M. Menéndez Pidal *(Notas para el Romancero de Fernán González*, p. 458, du t. I de l'*Homen. á Menéndez Pelayo)*.

2. « Fernán González figura en la historia de Sampiro como un tirano desaforado », remarque avec raison M. Menéndez Pidal (p. 40 de *La Crónica general de España, Discurso leído ante la R. Acad. de la Hist., el día 21 de mayo de 1916*).

dans leur œuvre de colonisation les comtes ont été les agents du roi (Amaya, § 24; Burgos, § 47; Burgos et Ovirna-Ubierna[1], § 69); mais elles dénotent un souvenir précis et local.

2° Celles qui ajoutent des détails biographiques sur les comtes. Elles sont particulières à notre Chronique. Elles témoignent d'un intérêt plus évident encore pour l'histoire de la Castille : dates très précises de la mort du comte Rodrigo (*era DCCCXI, III° Nonas octobres*), du comte Diego (*Era DCCCCXXIII, II Kalendas februarias)*, le lieu même où celui-ci fut tué, *Corunia*. Et pourtant, chose étonnante, la mort de Fernán González n'y est pas mentionnée, alors qu'on la trouve, avec la date (*Era MXXIII,... in mense iunii...*), dans les *Anales Castellanos segundos*, dans les *Compostellani*, les *Anales toledanos I* et la chronique de Cardeña (mais dans ces trois textes avec une autre date : *Era MVIII)*, dans le *Chronicon Burgense* (autre date encore, *Era MIX*). Cela achèverait de prouver que de tous ces *chronica minora,* le seul dont la Chronique léonaise dépend est le petit *Cronicón de San Isidoro de León*, qui, du reste, ne signale pas non plus la mort du fameux comte, pour la bonne raison que celui-ci n'était pas mort encore, il s'en faut, quand la dernière ligne s'en écrivait. Comme aucune autre des chroniques déjà citées ne parle de la mort du comte Rodrigue et du comte Diego, il faut admettre que la nôtre s'est enrichie de renseignements pris à une source inconnue de nous, peut-être une rédaction du *Cronicón de San Isidoro* augmentée de notes marginales ou incorporées au texte, peut-être un document très différent.

Il est étrange d'ailleurs que notre texte n'ait pas emprunté au même *Cronicón de San Isidoro* le passage qu'en cite Risco dans *La Castilla y el mas famoso castellano* (p. 39) et que M. Gómez-Moreno a lu ainsi : « invenerunt enim ibidem rex Ranemirus *(sic)* et eius comites qui exierunt cum illo congregati cum suas ostes id est Fredenando Gundesalbiz et Asur Fredenandiz... » ; elle aurait pu trouver place au § 68, dans le récit silésien, auquel Sampiro, comme la Chronique

1. Cette localité ne figure pas dans Madoz; mais voir Pidal, *Cantar de Mio Cid*, t. II, p. 781.

léonaise, ajoute du reste une phrase prise au dit *Cronicón* : « Tunc ostendit Deus signum magnum in cœlo et conversus est sol in tenebras in universo mundo per unam horam. » La Chronique léonaise porte « reuersus » et « per unam horam diei », et ajoute la date de la bataille de Simancas, à laquelle a trait tout ce passage, mais avec une erreur (*DCCCCLXVI* pour *DCCCCLXXVII*, que marque le *Cronicón*)[1].

G. CIROT.

1. Ce qui précède étant mis en pages, je reçois la précieuse publication que M. Menéndez Pidal vient de faire à nouveau de son Catalogue de la Biblioteca de Palacio, sous le titre de *Crónicas generales de España, tercera edición, con notables emiendas, adiciones y mejoras*. Je compte examiner, pour les faire ressortir, les améliorations ainsi apportées à un travail qui avait déjà si bien éclairé tant de points obscurs de l'historiographie espagnole. Je signalerai seulement ici les indications que je puis en tirer relativement aux manuscrits dont je me trouve avoir parlé dans les notes qui précèdent.

Tout d'abord, nous voyons dans ce catalogue la description et l'analyse de la copie du *Tumbo negro de Santiago* conservée par la Bibliothèque royale. C'est absolument le contenu du manuscrit 1358 (ancien F 86), que j'identifie jusqu'à présent avec le *Complutensis*. Alors, de trois choses l'une, ou le *Complutensis* et le *Tumbo negro de Santiago* ne font qu'un ou tout au moins ont été copiés l'un sur l'autre, et les *Annales Compostellani*, qui, d'ailleurs, remarque Flórez, « no muestran ser escritos en Galicia, sino fuera de alli : pues no tratan de cosas de aquel Reyno, cuidando únicamente de Castilla, Aragon y Navarra » (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 300), n'ont pas été tirés du *Tumbo negro de Santiago*, comme Berganza l'a cru ; ou c'est par erreur que la copie de la Bibliothèque royale et les autres sont présentées comme provenant du fameux *Tumbo*; ou enfin il y a deux *Tumbos negros de Santiago* : celui dont la copie nous est décrite ici et dont Palomares aurait tiré les siennes (M. Menéndez Pidal ne semble pas en différencier la teneur), et celui d'où a été tiré le texte des *Annales Compostellani* (cf. plus haut, p. 2, note 1 de la p. 1).

En second lieu, la difficulté à laquelle je faisais allusion touchant l'identification de l'original du 2-F-4 de la Real Biblioteca avec le Reserv. V. 4-1 de la Biblioteca Nacional, tombe d'elle-même, sauf en ce qui concerne le nombre de livres (six ou douze ?), avec la description qu'en donne à présent M. Menéndez Pidal (p. 195 et 219) : la date ꝗLXˣVII, marquée dans la première édition, est corrigée en ꝗLXˣVI, ce qui nous ramène à 1058, et non plus 1059, et, au surplus, M. Menéndez Pidal qualifie d'inintelligente la copie à laquelle il a affaire ; enfin, il distingue cette fois la provenance des deux textes *Enneco cognomento Arista...* et *In nomine Domini incipiunt* : le premier proviendrait du manuscrit A-189 de l'Académie de l'Histoire, ce dont j'avais été obligé de douter, étant donnée la première description, et il ne s'agit plus ici de celui de Traggia (*Bull. hisp.*, 1911, p. 142) ; le second, du *Fuero Juzgo* de 1058, Bibl. Nacional, Reservado 4-7 (je suppose qu'il faut lire « Reservado 4-1 », à moins que la cote n'ait été changée tout récemment) ; mais il me paraît de plus en plus certain que ce manuscrit n'est pas celui dont parle Risco, ou qu'il l'a mal vu, ou qu'il y a eu quelque transformation dans le volume (réunion en un seul de deux tomes, dont l'un n'aurait compris que jusqu'au tome V inclus du *Fuero Juzgo* ?)

LE MOUVEMENT QUATERNAIRE

DANS LES ROMANCES

Les observations que je vais présenter m'ont été suggérées par l'article qu'a publié M. Griswold Morley dans *Romanic Review* (vol. VII, nº 1) sous le titre *Are the Spanish Romances written in quatrains?*

Il serait un peu tard pour signaler cette étude, qui s'est signalée d'elle-même par l'intérêt du sujet comme par l'autorité de celui qui l'a écrite, véritable spécialiste de la versification ou plutôt, spécifions davantage, de la strophe espagnole. Ce que je me propose, c'est de discuter les postulats et les règles posées par l'éminent professeur, beaucoup moins que ses conclusions, qui, en définitive, sont loin d'être aussi catégoriques que ses prémisses. Il est du reste fort possible que je me trompe moi-même, car d'une façon ou d'une autre nous sommes conduits à une de ces interprétations très subjectives où l'idée préconçue supplée aux lacunes de la perception réelle. Peut-être pourtant y aura-t-il quelque chose à prendre dans mes remarques.

Sans doute la question posée par M. Morley avait-elle à d'autres paru toute résolue, suivant la façon dont ils entendaient la constitution et l'origine du vers de romance. Menéndez Pelayo, qui, avec de sages réserves, a esquissé au tome I de son *Tratado de los romances viejos*, une si lumineuse généalogie de ce vers mystérieux et simple, n'a point pensé à se demander si par hasard la forme primitive n'en était pas strophique. C'est aussi que, pour lui, la question ne se posait pas. Si le vers de romance vient de l'octonaire trochaïque, ou, pour parler comme les techniciens de la métrique gréco-latine, du tétramètre trochaïque acatalectique, il affecte forcément la forme d'un vers long, à deux hémistiches octosyllabiques

et dans ce cas, bien entendu, il ne peut être question de strophes. Moins logiquement peut-être, d'autres théoriciens ont paru considérer comme admise l'équivalence du vers de romance, en tant que vers court, vers octosyllabique, avec celui des strophes quaternaires du lyrisme gallicien, et, comme implicite, sa tendance à former quatrain.

M. Morley nous fait remarquer que le problème dépasse le domaine de la pure théorie métrique. S'il était prouvé, déclare-t-il en substance, que les romances primitifs, ou du moins les plus anciens, considérés, bien entendu, comme vers octosyllabiques, affectaient la forme strophique, plus précisément celle de quatrains, ils se rattacheraient plus naturellement à la poésie lyrique qu'à la poésie épique[1] ; et, par suite, serait battue en brèche la théorie de Milá y Fontanals, toujours solide jusqu'à présent, et d'après laquelle (*grosso modo*) les romances historiques seraient des fragments d'épopées, dont les unes se sont conservées grâce aux copies manuscrites, et dont les autres ont disparu, du moins dans leur teneur primitive.

Serait-elle tout à fait ruinée? C'est ce que je me demande. Alors encore on pourrait admettre que l'incidence du rayonnement épique dans le milieu populaire, si je puis m'exprimer en ces termes, ne se soit pas produite sans une transformation notable, plus notable que le fait d'une simple fragmentation. Il est vrai que le caractère lyrique des romances aurait été tout à fait dévoilé, au cas où la question posée par M. Morley se serait résolue indubitablement par l'affirmative. Mais n'apparaît-il pas assez nettement déjà dans beaucoup d'entre eux, si du moins nous entendons par lyrisme une tendance au subjectivisme, qui se traduit dans un récit, notamment par l'intervention personnelle du narrateur, qui extériorise l'émotion produite en lui, de manière à exciter plus directement celle des auditeurs? On pourrait dire que le lyrisme est la diathèse de toute une catégorie de romances. Le procédé est simple; et on ne peut nier ni qu'il produise un effet sensible,

1. «If the old ballads were regularly strophic, as Rajna and Lang assume without close examination of the facts, then they can no longer be considered as having the form of assonating *laisses*, but must be connected with lyric rather than epic antecedents.»

ni qu'il relève en quelque façon de ce qu'on peut appeler la technique lyrique.

Il consiste assez souvent en une courte prosopopée qui sert d'introduction, et qui n'est pas toujours syntactiquement ni même logiquement bien reliée à ce qui suit. Comparons ces romances, dont le premier est purement lyrique par le sujet, les autres épiques[1] :

¡ Fonte frida, fonte frida,
fonte frida y con amor!
do todas las avecicas
van tomar consolación,
sino es la tortolica
que está viuda y con dolor !
Por allí fuera a pasar
el traidor de ruiseñor...

(Wolf, *Primavera*, 116, dans l'*Antología* de Menéndez Pelayo, t. VIII; Durán, 1446.)

¡ Río Verde, Río Verde !
más negro vas que la tinta...

(Wolf 96, Durán 1087.)

¡ Alora la bien cercada,
tu que estás al par del río !

(Wolf 79, Durán 1073.)

¡ Rey don Sancho, Rey don Sancho !
¡ No digas que ne te aviso
que de dentro de Zamora
un alevoso ha salido !

(Wolf 45, Durán 777.)

¡ Buen alcaide de Cañete !
mal consejo habéis tomado...

(Wolf 73, Durán 1054.)

Reduán, bien se te acuerda...

(Wolf 72, Durán 1046.)

Ou bien c'est une exclamation assez éloignée assurément des habitudes de la narration épique :

¡ Ay Dios, qué buen caballero
fue don Rodrigo de Lara,
que mató cinco mil moros
con trescientos que llevaba !

(Wolf 20, Durán 666.)

1. Je mets la ponctuation qui me paraît indiquée, et je dispose les vers à la façon ancienne, afin de mieux rendre sensible l'apparence strophique (voir du reste p. 114).

Por el val de las Estacas
pasó el Cid a medio día,
en su caballo Babieca;
¡oh que bien que parecía!
(Wolf 31, Durán 750.)

Ou encore le romance commence par une évocation pittoresque du personnage qui en fait l'objet :

Helo, helo, por do viene
el moro por la calzada,
caballero a la gineta,
encima una yegua baya...
(Wolf 55, Durán 858.)

Helo, helo, por do viene
el infante vengador,
caballero a la gineta
en un caballo corredor.
(Wolf 150, Durán 294.)

Il y a loin de là à cette simple et monotone apostrophe du poète de *Mio Cid* :

Fabló Martín Antolínez, *odredes* lo que a dicho
(Ed. de *La Lectura*, v. 70.)

qui n'est peut être qu'une formule et ne prouverait pas à elle seule que ce *cantar* était fait pour être chanté ou récité devant un public [1].

Il est vrai qu'ailleurs le narrateur la modifie, et de telle façon qu'on croit l'entendre, plaisant et familier :

Mala sobrevienta, *sabed*, que les cuntió...
(V. 2281.)

non *vidiestes* tal juego como iva por la cort...
(V. 2307.)

Ce goût notable pour un procédé qui est un des traits caractéristiques du lyrisme (à moins que celui-ci n'ait aucun trait caractéristique) n'a pas empêché jusqu'ici la théorie de Milá d'avoir des adeptes aussi sérieux que Menéndez Pelayo et

1. A propos de cette formule, employée également chez nous, voir une note de M. Wilmotte, p. 277 de l'article auquel je fais allusion p. 108.

Menéndez Pidal, pas plus qu'une autre constatation que ni eux ni personne n'a, je suppose, manqué de faire, à savoir que les romances ont également une tendance fort prononcée à la dramatisation du récit, par la mise en dialogue, même sans préambule. Au lieu des traînantes formules d'introduction du poème du Cid (« Respuso Antolínez a guisa de membrado.... Dixo Raquel e Vidas... Dixo Raquel et Vidas... Dixo Martín Antolínez... Dixo Raquel e Vidas », dans les quinze vers 132-146), voici des débuts notables en ce sens :

Buen conde Fernán González,
el rey envía por vos...
(Wolf 17, Durán 704.)

Dadme nuevas, caballeros,
nuevas me querades dar.
(Wolf 80, Durán 1055.)

Moro alcaide, moro alcaide...
(Wolf 84 et 84[a], Durán 1061 et 1062.)

sans oublier le double exemple, bien remarquable d'un bout à l'autre, que nous avons dans les deux romances *Abenámar, Abenámar* (Wolf 78 et 78[a], Durán 1037 et 1038); il est vrai que le *Cancionero de romances* de 1550 fait précéder ce dialogue *ex abrupto* d'une mise en scène qui en enlève toute la vivacité :

Por Guadalquivir arriba
el buen rey don Juan camina...
(Durán 1037.)

Mais qui ne sera tenté de voir là une addition postérieure, une contamination des deux autres formes[1]? Faut-il résister à cette tentation? Quoi qu'il en soit, on croit sentir en effet que les romances recherchent en général, comme instinctive-

1. Menéndez Pelayo (*Tratado de los rom. viejos*, t. II, p. 187) considère le n° 78 dans sa forme courte, c'est-à-dire tel que le donne le *Cancionero de rom.* d'Anvers sans date, comme un *rifacimento*, auquel il reproche surtout d'écourter ou de supprimer les plus beaux traits du 78[a] (version de Pérez de Hita). Possible que le premier soit inférieur au second ; mais j'y verrais plutôt simplement une autre version. Le *rifacimento*, c'est le 78 avec les additions, la version du *Canc. de rom.* de 1550. Le début en est imité des n°s 41, 42, 42[a] de Wolf (*Riberas de Duero arriba cabalgan dos Zamoranos*). Toutefois M. Menéndez Pidal (dans l'article cité ci-dessus) exprime l'opinion très nouvelle que les romances traditionnels viennent précisément de poèmes plus longs, *gestas* ou romances, et que la réduction est leur processus habibuel de formation. S'il en est ainsi, la tendance à laquelle je fais allusion s'explique tout naturellement.

ment, les moyens d'exciter la curiosité de l'auditeur; et, dans ces moyens, l'on reconnaît, très embryonnaires sans doute, ceux de l'art dramatique comme du lyrisme.

Peut-être n'y a-t-il là au fond qu'un processus inconscient, que M. R. Menéndez Pidal décrit très heureusement et très justement dans la *Revista de Filología Española* (1916, p. 280) au cours d'une admirable étude, *Poesía popular y romancero* :

La indisciplina de la memoria... es ya desde luego algo más que una causa material de supresiones. El recuerdo libre no cultivado por oficio, prescinde de todo lo que no hiera la imaginación, y así equivale a una verdadera selección de motivos impresionantes; todo lo débil cae o se elimina en el recuerdo popular. Pero además existe una tendencia *activa* a la selección, que más veces será causa que efecto de los olvidos de la memoria : ¿ cómo vamos a atribuir a olvido, por exemplo, la eliminación del verso introductorio del discurso directo, tan a menudo practicada en la tradición popular ? La preferencia por el tono lírico... es la que trae la eliminación de multitud de partes narrativas, y no el material deseo de brevedad... Por una y otras causas, múltiples eliminaciones hacen que la obra transmitida oralmente llegue a una extrema brevedad o rapidez narrativa, que es acaso el rasgo más saliente del estilo tradicional.

Aussi le même érudit peut-il avec raison formuler cette conclusion, que le passage du style narratif du poème au style épico-lyrique du romance est constaté historiquement, et non pas l'inverse (1916, p. 244). Ces vues sont tellement neuves qu'il faudra quelque temps pour s'y faire les yeux.

Il ne convient du reste pas de s'exagérer les différences entre l'art des *romances* et celui des *cantares*. Dans un bien remarquable article intitulé *Une nouvelle théorie sur l'origine des chansons de geste* (*Revue historique*, 1915, pp. 241-288), M. Wilmotte a fait ressortir (p. 284, note 2) « la place vraiment exorbitante qui est faite aux discours, dialogues et monologues dans l'œuvre de Turold (*Chansons de Roland*). » Sur les 1,000 premiers vers, il en compte 655 où le poète cède la parole à ses héros. Je n'en vois guère plus de 250 qui soient garnis de guillemets sur les 500 premiers vers du *Poema de Mio Cid*, dans l'édition que M. Menéndez Pidal a donnée pour

la collection de *La Lectura*[1]. C'est encore suffisant pour attester la tendance du poète à faire parler ses personnages.

Mais cette tendance dramatisante serait-elle beaucoup moins perceptible, et trouverions-nous dans les romances un art vraiment tout différent, ne serait-il pas naturel que, changeant de milieu ou tout au moins de conditions d'existence, la matière des *cantares* se fût transformée, eût pris de nouvelles teintes, de nouvelles couleurs? Ce n'est pas d'une simple réceptivité, d'une simple capacité à recevoir et à retenir, que les couches populaires étaient douées. On pourrait admettre qu'elles eussent eu leur action ou leur réaction propre, qu'elles eussent modelé à leur façon cette matière qu'elles n'avaient pas créée, qu'elles l'eussent teintée de lyrisme et de « dramatisme ».

On serait donc mal inspiré de faire valoir pareille transfortion, aussi radicale qu'on voudrait la supposer, contre la dérivation supposée par Milá[2]. Je me demande si l'on serait davantage autorisé à faire valoir la forme strophique des romances, si par hasard l'enquête de M. Morley, au lieu d'être en somme négative, au lieu de conclure à la rareté de cette forme *dans sa teneur rigoureuse,* non seulement pour les romances qui passent pour anciens, mais pour ceux qui ont été publiés jusqu'en 1589, époque où elle devint à la mode, avait abouti à cette affirmation : « les romances primitifs étaient en quatrains ». Et il n'est pas indifférent que j'aie raison d'avoir là-dessus quelque doute, parce que si j'avais tort de douter, il suffirait d'un cas bien prouvé de romance à forme strophique très ancien, sur un sujet traité dans un *cantar* connu, pour ruiner de fond en comble la théorie à laquelle je fais allusion.

Dans la croyance ou plutôt l'incertitude où je suis, l'impor-

1. Même texte que celui de son édition critique du *Cantar de Mio Cid* (t. III).

2. C'est bien du reste l'avis de M. Morley (p. 80) : « Whether other barriers exist (between the *romances viejos* and the *cantares de gesta*) such as lyric spirit of the romances, or their syntax. I cannot now express a competent opinion. I doubt if they present any insuperable obstacle to the juncture of the two epic manifestations ». Pour ce qui est de la syntaxe, je crois qu'il faudrait beaucoup de confiance pour espérer en tirer un élément d'appréciation. Peut-être pourtant y aurait-il quelque chose à faire en ce sens.

tance de la question posée par rapport à l'idée qu'on doit se faire de l'origine des romances historiques (il s'agit des anciens, bien entendu) ne me frappe pas tout à fait autant que le savant professeur américain. Mais je me hâte de reconnaître que cette question est par elle-même très intéressante, qu'elle méritait vraiment la peine qu'il a prise à réunir les éléments d'une solution.

Le critérium qu'il propose pour distinguer les romances à quatrains est simple. Le voici : 1° le nombre de vers du poème est divisible par 4; 2° il y a une pause après chaque groupe de quatre vers: 3° il n'y a pas, dans l'intérieur de ce groupe, de pause aussi marquée qu'après le quatrième vers.

C'est donc bien simple. Trop simple peut-être, car étant données la manière dont les romances historiques ont été recueillis, et l'époque où ils l'ont été, qui prouve que nous les avons complets, sans changements et sans additions? Ce critérium n'est il pas un peu trop extérieur? N'y aurait-il pas lieu d'y joindre l'examen de chacun des romances (au moins de ceux qui ont des titres à l'ancienneté authentique), de leur mouvement propre, interne, abstraction faite de certaines lacunes ou d'additions toujours possibles?

D'autre part, évidemment le quatrain est une strophe; or qu'est-ce qui caractérise la strophe, qu'est-ce qui la constitue, pour mieux dire? C'est la clôture du sens, jointe à l'enlacement des rimes, soit croisées, soit embrassées, soit redoublées, et, accessoirement, à l'hétérométrie, qui n'est du reste pas obligatoire, mais qui parachève la forme strophique et qui consiste dans l'emploi de vers différents, par exemple pour former la clausule ou dernier vers de la strophe. C'est sur ce principe que s'appuyait M. Charles Comte dans son travail *Les Stances libres dans Molière* (Paris, 1893), quand il concluait que l'*Amphytrion* était écrit en strophes de ce genre : « Pour diviser l'*Amphytrion* en groupes logiques, ou, à parler plus simplement, pour en faire une analyse très complète et très exacte, analogue à un scénario qui s'échangerait entre un musicien et un librettiste, on n'aurait qu'à couper la pièce en tranches de rimes, pour ainsi dire, en marquant une séparation entre

chaque groupe complet. » Pour qu'il y ait groupe, il faut qu'il y ait enlacement de rimes; et pour qu'il y ait combinaison strophique, il faut que ce groupe de rimes renferme soit une phrase complète, soit deux ou trois phrases complètes, formant par l'idée qu'elles expriment un ensemble. Ainsi, pas plus que M. Charles Comte, si d'autres considérations qu'a développées M. H. Châtelain (*Mélanges Brunot*, 1904) ne me mettaient en défiance, je n'hésiterais à reconnaître un groupe de ce genre et une combinaison strophique dans ce bout de dialogue entre Mercure et Sosie :

— Résolûment, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.
— Je fais le bien et le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.

Ces six vers inégaux, qui offrent un sens complet et qui se séparent, par les rimes comme par le sens, de ce qui précède et de ce qui suit, forment bien, semble-t-il, une strophe, une stance (adaptée naturellement aux besoins scéniques).

Est-il besoin de faire ressortir la différence entre ces combinaisons métriques et les quatrains qu'il s'agirait de reconnaître dans les vers de romances pour peu qu'ils se laissent ponctuer de quatre en quatre octosyllabes? En tout, quatre vers qui ne riment pas, qui n'assonent que de deux en deux, ce qui produit assurément un entrelacement; mais combien cet ensemble est pauvre et réduit! En admettant que nous ayons là des quatrains (c'est une question sur laquelle je vais revenir), donc des strophes, *des strophes qui présentent le minimum le plus strict de la forme lyrique*, pouvons-nous en conclure que cette forme dénote une origine antagonique de la forme épique? Il me paraît bien difficile de l'affirmer catégoriquement. Voici un romance qui, comme le reconnaît M. Morley, dans les deux versions qui nous en sont parvenues se laisse parfaitement classer comme un romance à quatrains (si on le découpe en octosyllabes, bien entendu). Qu'a-t-il de particulièrement lyrique, et en quoi ce qu'on pourrait lui

reconnaître de lyrique nous empêcherait-il d'y voir le fragment d'un poème épique?

Doliente estaba, doliente,
ese buen rey, don Fernando,
los pies tiene cara oriente,
y la candela en la mano.

A la cabecera tiene
los sus fijos todos quatro :
los tres eran de la reina
y el uno era bastardo.

(Wolf 35).

ou

Doliente se siente el rey,
ese buen rey don Fernando;
los pies tiene hacia oriente,
y la candela en la mano.

A su cabecera tiene
arzobispos y perlados,
á su man derecha tiene
a sus fijos todos quatro.

(Wolf 35, Durán 762).

D'autre part, voici un romance que M. Menéndez Pidal croit, pour des raisons qu'il faudra ruiner si l'on ne partage pas son avis, dérivé directement de la Geste du Cid. C'est celui qu'il a publié et étudié dans le tome I de la *Revista de Filología española* (pp. 357-377), et qui a été trouvé parmi les papiers du P. Mariana, au British Museum. Il y a un nombre de vers (80) divisible par 4. Il se laisse assez bien démonter en groupes de quatre octosyllabes, à part deux coupures qui ne sont pas très fortes, mais qui n'empêchent pas le mouvement général d'être, si l'on veut, quaternaire :

En Santa Agueda de Burgos
do juran los hijos dalgo,
allí toma juramento
el Çid al rey castellano;

Si se halló en la muerte
del rey don Sancho su hermano;
las juras eran muy rezias,
el rey no las a otorgado...

Saquen te el coraçón
por el derecho costado,
si no dizes la verdad
de lo que te es preguntado :

Si tu fuiste o consentiste
en la muerte de tu hermano.
Allí respondio el buen rey
bien oyres lo que a hablado...

Si par hasard il n'y avait pas ces défectuosités par rapport à la norme strophique, est-ce que la théorie de M. Menéndez Pidal en souffrirait le moins du monde?

Le romance 85 de Wolf (1063 de Durán), que M. Morley écarte du reste, sans doute, à cause de la ponctuation,

Paseábase el rey moro,
por la ciudad de Granada :
cartas le fueron venidas
como Alhama era ganada...

a 52 octosyllabes, dans le *Cancionero* d'Anvers sans date et celui de 1550, ainsi que dans la *Silva*. Dans la *Rosa española* de Timoneda il manque les six derniers : si du romance, nous n'avions que cette version, il serait donc éliminé par ce seul fait!

Au surplus, nous connaissons un poème en quatrains incontestables, en *redondillas*. C'est le *Poema de Alfonso onceno*. De la première à la dernière des 2456 strophes qu'on a conservées, y en a-t-il une seule qui ait seulement le tour, je ne dis pas l'inspiration lyrique? Et l'œuvre n'est pas postérieure à la fin du XIVe siècle, si l'éditeur Janer n'a pas mal daté le manuscrit (*B. Aut. Esp.*, t. LVII, p. XLVII); peut-être même a-t-il raison de la considérer comme contemporaine des événements, donc antérieure à 1350.

Je dois dire aussi qu'à mon avis on a pris trop à la lettre, ou, pour mieux dire, on n'interprète pas d'ordinaire comme je ferais la célèbre remarque de Juan del Encina : « y aun los romances *suelen* yr de quatro en quatro pies aunque no van en consonante sino el segundo y el quarto pie ». *Yr de quatro en*

quatro pies, cela veut-il dire *former des quatrains*? Non. Un quatrain est une strophe; et il me semble que des vers peuvent aller quatre par quatre sans former des strophes, quand sur ces quatre vers il y en a deux qui ne riment ni même n'assonent entre eux; et c'est le cas des vers de romances. Il est clair que je parle toujours ici, ainsi que M. Morley, des petits vers, des octosyllabes, et que c'est comme tels que je considère les éléments constitutifs du romance; car si l'on veut que ces petits vers ne soient que les hémistiches de grands vers, la question est vidée : il n'y a plus de quatrains, il n'y a plus de strophe, partant plus de lyrisme formel en perspective. Il est déjà étrange que tout ici dépende de la manière d'écrire ces vers, qui étaient faits pour le chant! Mais comme on pourrait objecter que jusqu'à présent, l'impression des vers de romances sous la forme de vers longs, comme dans l'*Antología* de Menéndez Pelayo, n'a pour elle que : 1° la commodité, 2° l'autorité assurément respectable de Lebrixa, 3° la théorie, il est vrai très consistante, de Menéndez Pelayo, nous pouvons encore, si nous y tenons, considérer les vers de romances comme étant des octosyllabes dont les vers pairs exclusivement sont soumis à l'assonance[1].

Quand Encina déclare que « même les *romances* sont de quatre en quatre *pieds* » (il appelle *pied*, on le sait, ce que nous appelons vers), il constate simplement un fait qui les assimile jusqu'à un certain point aux *versos de cuatro piés*

1. J'avoue que je préfère les traiter, en tout cas les transcrire comme tels, parce que c'est ainsi, semble-t il, que les concevaient, à tort ou à raison, ceux qui les premiers les transcrivirent, les recueillirent et les imprimèrent. Mais je ne vois là aucune présomption sur leur vraie origine et leur vraie nature. Pour moi, Lebrixa a eu raison de les considérer comme formant en réalité des vers longs; mais il a eu tort de les écrire autrement qu'on n'avait fait jusqu'à lui. Et les romances composés au XVIe siècle, publiés par leurs propres auteurs (Sepúlveda, Pérez de Hita, etc.), est-il admissible qu'on oublie qu'ils y voyaient des vers courts, parfois des quatrains? Et le romance qui a pour refrain *¡ Ay de mí, Alhama!* Menéndez Pelayo a-t-il été bien inspiré de le réimprimer comme il l'a fait, lui donnant une apparence monstrueuse de versification, où trois vers assonent et deux sont *sueltos*, alors que Pérez de Hita les avait publiés comme des quatrains suivis d'un estribillo? Bizarre aussi est cette façon d'imprimer la fin du romance *Ay Dios, que buen caballero* (n° 88a de Wolf, 1102 de Durán) à partir de « El maestro que los viera » : il n'y a plus d'assonances qu'au milieu des vers (longs)! Il manque évidemment un octosyllabe : cas assez rare d'ailleurs, aussi rare que l'arrêt du sens entre deux octosyllabes formant le long vers; or le fait se produit forcément dans cette partie du romance, puisque chaque second octosyllabe devient premier et ainsi de suite

(c'est-à-dire aux *coplas* de quatre vers); mais ce fait, c'est que les romances sont en somme constitués par des groupes de quatre vers, des tétramètres comme dit très bien Lebrixa. Et un tétramètre, comme dit encore le célèbre grammairien, n'est pas une strophe. C'est sans doute pour cela qu'il préférait écrire sur une seule ligne ces vers, deux par deux. Pour lui ces quatre petits vers en formaient deux grands; ils constituaient, et en cela il a grandement raison, un groupe, non pas strophique, mais simplement rythmique. Encina dit au fond la même chose, mais en termes moins scientifiques, par à peu près. Ce qui le frappe, évidemment, c'est que la consonance ne se produit qu'avec le quatrième « pied ». Il s'empresse du reste d'ajouter ceci : la consonance (que lui-même pratique volontiers, comme le fait ressortir M. Morley) n'était pas véritable dans les romances du vieux temps; il veut dire ici qu'on se contentait de l'assonance. Mais qu'il y ait consonance ou assonance, il faut quatre pieds avant d'y arriver. Nous dirions de même que nos alexandrins doivent aller par couples, puisque c'est le second qui amène la rime, élément essentiel de notre versification. Et c'est bien pourquoi le poète a pu dire :

lentement, deux à deux
ainsi que vont les vers classiques et les bœufs.

Douze syllabes font peut-être un vers, mais tant qu'on n'en a fait qu'un, on ne peut pas dire tout de même que c'est un vers. Pour nous (abstraction faite de théories paradoxales et de tentatives éphémères) il n'y a pas de vers sans rime; et pour rimer il faut deux vers. Binaire par sa constitution interne (deux hémistiches égaux, si ce n'est éventuellement l'atone finale du second), notre alexandrin l'est encore par sa construction externe, puisqu'il n'existe que par paires.

C'est une constatation tout aussi simple qu'énonce Encina, une banalité sur laquelle on aurait bien tort d'édifier un système (ce serait faire à l'aimable poète, comme théoricien, plus d'honneur qu'il n'en a ambitionné). A-t-il pensé par surcroît à assimiler les romances à des strophes, à des qua-

trains? C'est d'autant moins probable que lui-même n'arrête pas toujours le sens tous les quatre vers :

Entraron a escala vista,
con su vista han escalado:
subieron dos mil sospiros,
subió pasión y cuidado,
diciendo... (Durán 1384).

et que, sur les quatre romances que M. Morley peut nous citer de lui, un seul, d'ailleurs nettement ponctué, après chaque quatrième vers, renferme un nombre d'octosyllabes divisible par quatre; les trois autres en ont deux de trop ou de moins, ou alors il faudrait user ici du libéralisme que je préconiserai tout à l'heure.

Mais pourquoi Encina dit-il « *suelen* (et je mets le mot en italique comme M. Morley le suggère lui-même) yr de quatro en quatro pies » et non pas « *van* de quatro en quatro pies »? Car s'il ne s'agit que de constater la constitution des vers de romances en quatre éléments, ce n'est pas *d'habitude* ou *souvent*, mais *toujours* qu'il fallait dire.

A cela je réponds que *suelen* n'a pas ici le sens légèrement restrictif qu'on lui attribue. Ce verbe ne signifiait pas forcément « avoir coutume » et ne doit pas toujours se rendre par « d'ordinaire ». Il avait parfois une acception d'auxiliaire qui lui donnait un sens très vague; il ne changeait alors en somme rien au sens du verbe à l'infinitif qui le suivait. Exemples :

... Almuñecar, en que *solian* estar los tesoros de los Reyes Moros y su recamara (Mariana, XXV, 13).

... a causa de que esta villa *solia* ser frontera al ducado de Gueldres y de Cleves y está fundada sobre el mismo rio de la Mosa (Bernardino de Mendoza, *B.A.E.*, t. XXVIII, p. 413).

... una poblacion, llamada Ibera, que *solia* ser cerca de Tortosa (Garibay, IV, 6, t. I, p. 95, l. 38).

... los Españoles antiguos en la relacion que *solian* tener (« conservar » dans Cano) de sus primeros Reyes no hazian memoria de rey que se llamasse Gerion (Ocampo, I, 10, f° XXIX de l'éd. de 1543; t. I, p. 84 de l'éd. Cano).

... una ysla que *solia* ser cerca dela tierra de Egipto frontero de

la çiudad de Damyáta... (*id.* I, 16, f° xxxv°; t. I. p. 111 de l'éd. Cano).

...Tempul, pueblo que *solia* ser en el Andalucia (*id.* I, 17, t. I, p. 113 de l'éd. Cano; le passage manque dans celle de 1543).

¿Que decis de Celestina? Pues vos muchos su amigo *soleis* ser (Valdés, *Diálogo de la lengua*, p. 415 de l'éd. Boehmer).

... y otras muchas *solia* yo saber de coro las quales he ya olvidado (*id.*, p. 392).

Y el comendador de Aledo,
que Lison *suelen* llamar.

(Wolf, 81).

On peut donc très bien comprendre qu'Encina note simplement ici, non pas une manière plus ou moins exceptionnelle, une mode nouvelle ou désuète de traiter les vers de romances, mais la règle même qui découle de la nature de ces vers. Ces vers (*piés*) vont en principe par quatre et non par deux, ce qui ne veut pas dire que le sens doive s'arrêter à chaque quatrième vers, ni qu'une pièce cessera d'être en vers de romances parce que le nombre des vers qu'elle contient n'est pas divisible par 4 : le lecteur ou l'auditeur est fixé, après le quatrième vers, sur la nature du rythme qu'il perçoit. Ce n'est pas parce qu'il n'aurait pas son compte, multiple de 4, ce n'est pas parce qu'il aurait au total 46 vers par exemple au lieu de 44 ou de 48, qu'il douterait d'avoir entendu un romance.

Maintenant, que le mouvement même de la phrase se décalque sur les éléments rythmiques, quoi de plus naturel? Le tétramètre trochaïque, soit sous sa forme acatalectique, d'où Menéndez Pelayo incline à tirer le vers de romance compris comme vers long, soit sous sa forme catalectique, énonce régulièrement une idée par vers. Quelquefois les vers, et avec eux les idées, vont deux par deux : c'est le cas de la plupart des exemples cités par Menéndez Pelayo (*Tratado de los rom. viejos*, t. I, p. 124-126). On dirait des distiques. Notre alexandrin, composé en principe de deux éléments simples qui proviennent de la rythmique latine populaire, les hémistiches (c'est ce qu'a démontré Gaston Paris il y a cinquante ans),

n'a-t-il pas moulé la pensée aussi rigoureusement chez un Corneille, un Boileau, un Voltaire ?

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire...
A qui venge son père, il n'est rien d'impossible...
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir...

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie...
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire...
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue...

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux...
A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère !..
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux...

Même dans le langage concret du dialogue :

Qui m'aima généreux, me haïrait infâme...
Je le ferais encore si j'avais à le faire...
Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain...

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.
— Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.

Voyez la dispute de Don Diègue et du Comte; voyez celle, absolument symétrique, de Vadius et de Trissotin dans *Les femmes savantes*.

Telle est la formule : une idée dans un vers. Mais n'est-ce pas déjà celle du Poème du Cid, où discours et récits progressent à petits traits, vers par vers ?

Grand yantar le fazen al buen Campeador.
Tañen las campanas en San Pero a clamor.
Por Castiella odiendo van los pregones,
commo se va de tierra mio Cid el Campeador;
unos dexan casas e otros onores...

(V. 285-89.)

« Pidamos nuestras mugieres al Cid Campeador,
» digamos que las llevaremos a tierras de Carrion,
» enseñar las hemos do ellas heredadas son.
» Sacarlas hemos de Valencia, de poder del Campeador;
» después en la carrera feremos nuestro sabor,
» ante que nos retrayan lo que cuntió del león... »

(V. 2543-8.)

C'était aussi celle de la vieille poésie française, qu'il s'agisse d'alexandrins ou de décasyllabes : dans le Roland par exemple :

Ço sent Rodlanz que la mort l'entreprent,
devers la teste sour lo cuer li descent.
Dessoz un pin i est alez corant,
sour l'erbe verte sè s'est colchiez adenz,
dessoz lui met s'espede e l'olifant;
torna sa teste vers Espaigne la grant.

Même quand la phrase se complique, ainsi que dans ce qui suit immédiatement, l'analyse syntaxique cadre avec l'analyse rythmique :

Por ço l'at fait qued il vuelt veirement
que Charles diët e trestote sa gent,
li gentilz cons, qu'il est morz conquerant.

Que abram de mi salto quiçab alguna noch
ellos lo temen, ca non lo pienso yo.
(*Mio Cid*, v. 2500-1.)

Venciemos moros en campo e matamos
a aquel rey Búcar, traydor provado.
(V. 2522-23.)

L'alexandrin cornélien ne se prête pas moins à des périodes plus larges, mais où les hémistiches, éléments rythmiques primordiaux, sont toujours bien nettement frappés :

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore, en ma haute fortune,
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.

Comparaison n'est pas raison, dira-t on. N'est-il pas vrai, pourtant, qu'en faisant ressortir les analogies entre des cas distincts mais voisins, on peut les éclairer les uns par les autres. Une loi domine notre alexandrin comme l'alexandrin espagnol et le vers de romance : elle exige en principe la

parité des phrases et des rythmes; c'est elle qui fait que le rejet y sera toujours une exception et un jeu, alors qu'il est si familier aux vers latins. C'est que dans l'alexandrin et le romance il n'y a, en théorie et en fait, sinon originairement, d'autre rythme constitutif que le rythme numérique : un accent fixe (suivi d'une coupe) sur chaque sixième syllabe d'un côté, sur chaque septième de l'autre. Pas plus dans l'un que dans l'autre il n'y a d'autre rythme (trochaïque, ïambique) que celui qu'on veut y mettre. Aussi les Espagnols avaient-ils raison jadis de considérer l'octosyllabe comme un pied : c'était l'élément le plus simple du *verso*.

Rien d'étonnant donc que la phrase s'y décompose volontiers selon ces éléments rythmiques. Et de même que le type complet et pur de l'alexandrin (d'après ce que j'ai dit de la nécessité, pour ce vers, d'être géminé), peut être reconnu dans cette couple de vers du Cid :

> Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend point le nombre des années.

ou bien dans ce dialogue du *Polyeucte*, où le vers répond au vers, l'hémistiche à l'hémistiche :

> — C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?
> — C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.
> — Imaginations !
> — Célestes vérités !
> — Étrange aveuglement !
> — Éternelles clartés !

de même le type, pour les romances, sera le faux quatrain que constituent les quatre octosyllabes dont le quatrième assone avec le second, ou, si l'on préfère, par la couple de vers assonancés à deux hémistiches octosyllabiques. De là la tendance au schème du quatrain, d'ailleurs beaucoup plus générale et ordinaire qu'il ne semblerait ressortir des résultats annoncés en fin de compte par M. Morley. En effet, le consciencieux érudit élimine tous les romances qui n'ont pas un nombre de vers divisible par 4. Or, il n'en manque pas qui, sans répondre à cette condition impitoyable, ont bien

le mouvement que j'appellerais quaternaire, au moins dans leur plus grande partie. En matière de rythme, l'exception ne contrarie pas la règle : elle la rend supportable. Est-ce qu'il n'y a que des ïambes dans l'hendécasyllabe, dont pourtant le rythme essentiel est ïambique [1] ?

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smaritta.

El árbol de Garnica ha conservado
La antigüedad que ilustra a sus señores,
Sin que tiranos le hayan deshojado
Ni haga sombra a confesos ni a traidores.

Si bien que sans avoir toujours une ponctuation forte tous les quatre vers et même sans avoir un nombre juste de faux quatrains, les vers de romance ont, malgré tout, dans l'ensemble, l'allure de vers qui vont, comme dit Encina, quatre par quatre, et quant au sens comme quant au rythme.

Deux par deux, aurait rectifié Lebrixa, puisque pour lui le vers de romance comporte deux hémistiches octosyllabiques. Et ce serait lui qui aurait raison. Je suis surtout sensible, à cet égard, à cette considération pour moi très évidente, à savoir que, si l'octosyllabe est l'élément rythmique irréductible du romance, il n'en est pas l'unité organique. Cette unité, c'est le vers constitué par deux hémistiches octosylla-

1. Je crois, en effet, qu'il serait abusif de décomposer l'octosyllabe de romance en pieds dissyllabiques rythmiques. Que le rythme soit souvent trochaïque, d'accord : et c'est peut-être un souvenir du vers d'origine ; mais il est loin de l'être toujours, même au début du romance, où il semble que le mouvement devrait être plus nettement marqué :

Riberas de Duero arriba,
cabalgan dos Zamoranos...

Cercada tiene Baeza,
esse arraez Andalla Mir...

En Santa Gadea de Burgos,
do juran los fijosdalgo...

Doliente estaba, doliente...

Il n'y a pas de comparaison possible avec l'hendécasyllabe, où le rythme est bien foncièrement ïambique, quoique sous un régime de tolérance, d'ailleurs bien définie, vis-à-vis du trochée ou du pied neutre.

biques : et la preuve, c'est que jamais le sens ne s'arrête après le premier octosyllabe d'une façon complète. Dans ce vers ainsi compris, comme dans le vers de *Mio Cid*, comme dans le décasyllabe du *Roland*, comme dans l'alexandrin, aussi bien espagnol que français, la formule générale est encore et toujours : une idée par vers; une et non pas deux, à moins que la seconde ne complète la première et ne lui soit étroitement coordonnée ou subordonnée (antithèse, énumération, circonstance, détermination, etc.) ou encore ne la continue, la précise ou la rectifie. Je parle de la formule primitive, naturelle, bien entendu, et non de la formule artistique.

Seulement les vers (longs) de romances ont une tendance très marquée à se géminer et à former, dans cette gémination, thèse et antithèse, si bien qu'on peut dans bien des cas les séparer graphiquement par deux points.

Soit, dira-t-on, mais pourquoi ce qui est vrai pour le romance n'est-il pas vrai pour le *Poème du Cid*? Car à part des exemples de vers géminés par le sens ou la construction,

> Ellos me darán parias, con ayuda del Criador,
> que paguen a mí, o a qui yo ovier sabor.
> (V. 2503-4.)
>
> Amas hermanas, don Elvira e doña Sol,
> fincaron los inojos antel Cid Campeador.
> (V. 2592-3.)
>
> Mio Cid e los otros de cavalgar penssavan,
> a grandes guarnimientos, a cavallos e armas.
> (V. 2609-10.)

on ne peut pas dire que les vers y vont de deux en deux aussi fréquemment que les vers de romances vont quatre par quatre si on les considère comme des vers courts, ou deux par deux si on les considère comme des vers longs. Les vers du poème sont soumis, eux aussi, à l'assonance, et par conséquent devraient tendre à la gémination. Or, nous les voyons de préférence isolés ou par groupes indéfinis.

Cependant, peut-être qu'avec un peu de bonne volonté, on découvrirait des passages où les vers se lient assez naturel-

lement deux à deux, même quand ils paraissent de prime abord avancer un par un :

Ya lo vede el Çid que del rey non avie graçia.
Partiós dela puerta, por Burgos aguijava.

Llegó a Santa María, luego descavalga;
fincó los inojos, de coraçón rogava.

La oración fecha, luego cavalgava;
salió por la puerta, e Arlançón passava.

Cabo Burgos essa villa en la glera posava;
fincava la tienda e luego descavalgava.

Mio Çid Roy Díaz, el que en buena cinxo espada,
posó en la glera quando nol coge nadi en casa.

Derredor dél una buena compaña:
assí posó mio Çid comme si fosse en montaña.

Vedada l'an conpra dentro en Burgos la casa
de todas cosas quantas son de vianda.

(V. 50-63.)

Mio Çid fincó el cobdo, en pie se levantó,
el manto trae al cuello, e adelinó pora' león;

El león quando lo vío, assi envergonçó,
ante mio Çid la cabeça premió e el rostro fincó.

Mio Çid don Rodrigo al cuello lo tomó,
e liévalo adestrando, en la red le metió.

A maravilla lo han quantos que i son
e tornáronse al palaçio pora la cort.

(V. 2296-2303.)

Comparons la Chanson de Roland :

Halt son li pui e li val tenebros,
les roches bises, li destreit merveillos.

Lo jorn passerent Franceis a grand dolor:
de quinze lieues en ot om la rumor.

Puis qued il viennent a la terre maior,
vidrent Guascoigne la terre lor seignor.

Donc lor remembret des fiez e des onors
e des pulceles e des gentils oissors :

Cel nen i at qui de pitiét nen plort.
Sour toz les altres est Charles angoissos:

As porz d'Espaigne at laissiét son nevot,
pitiét l'en prent, ne puet muder nen plort.

Il ne serait pas difficile de citer de tels exemples dans Homère ; ainsi aux v. 502-7 du chant XV de l'*Iliade* (discours d'Ajax) :

> Αἰδώς, Ἀργεῖοι· νῦν ἄρκιον, ἢ ἀπολέσθαι,
> ἠὲ σαωθῆναι καὶ ἀπώσασθαι κακὰ νηῶν.
>
> Ἦ ἔλπεσθ', ἢν νῆας ἕλῃ κορυθαίολος Ἕκτωρ,
> ἐμβαδὸν ἵξεσθαι ἣν πατρίδα γαῖαν ἕκαστος ;
>
> ἢ οὐκ ὀτρύνοντος ἀκούετε λαὸν ἅπαντα
> Ἕκτορος, ὃς δὴ νῆας ἐνιπρῆσαι μενεαίνει ;

Mais on a ensuite une phrase d'un vers et une de trois ; et l'on reconnaîtra tout de même que le cas est plus remarquable et plus fréquent dans le Poème du Cid. La phrase homérique est plus complexe et variée, savante et riche que celle des *cantares*. Cette façon de progresser par deux vers a quelque chose de primitif. En ce qui concerne le Poème du Cid, plutôt qu'au hasard, je croirais à l'application inconsciente et momentanée de la même formule que dans le romance, *formule naturelle, qui donne un bon milieu entre les vers isolés et les vers groupés par trois ou davantage*. Le récit chemine ainsi plus au large et sur un rythme plus net, puisque de deux en deux vers il y a un repos plus marqué.

Mais il y a un autre élément dont il faut tenir compte et que n'oublie pas M. G. Morley. Il est d'une importance énorme. C'est l'élément musical. Sur ce terrain, je me récuse ; mais je remarque tout de même ceci :

Au t. II, p. 611, de son *Hist. crít. de la lit. española*, Amador de los Ríos donne comme échantillon de la musique des romances une ligne de seize notes, qu'il déclare être « la tonada más antigua y sencilla de cuantas han llegado a mi noticia ». Il ajoute : « Esta música, tan poco artificiosa como los cantos á que se asociaba, pero acentuada y grave... ofrece cabales concordancias y compases de verso á verso ó hemistiquio, por lo cual han bastado para transcribirla las notas de la primera parte de la canturia, equivalentes á un verso octonario, ó dos piés de los que cita Juan del Enzina. » Il semble donc que

tous les vers (longs) étaient sur la même mélodie. Mais je me demande si Amador ne s'est pas expliqué d'une façon équivoque. Il dit aussi dans cette phrase, si je comprends bien, que les hémistiches concordent entre eux; or nous voyons que non : le second hémistiche (ou « pied ») ne finit pas comme le premier[1]. Mais à côté de cette mélodie monotone et, en effet, peu compliquée, nous avons d'autres échantillons que nous fournissent Amador lui-même (t. II, p. 481) et Mme Goyri de Menéndez Pidal (*Bull. hisp.*, 1904, p. 31). Nous y trouvons la notation musicale des quatre premiers octosyllabes de romances. Si l'on n'a pas donné davantage, c'est sans doute que la même mélodie recommence tous les quatre vers, et que, pour la fin, même quand le nombre d'octosyllabes n'est pas divisible par quatre, le chanteur a recours à quelque procédé très simple, si simple qu'on n'y a pas pris garde.

C'est ainsi que dans l'échantillon de *tonada* inséré par M. Menéndez Pidal dans son article *Los romances tradicionales en América* (*Cultura española*, 1906, p. 94), où il y a, cette fois, la musique de huit octosyllabes, le groupe des octosyllabes 5-8 est sur le même air que les octosyllabes 1-4, sauf les finales des octosyllabes pairs. Mais nous avons affaire à une chanson en quatrains (ou plutôt pseudo-quatrains avec assonance aux octosyllabes pairs) agrémentés d'un court *estribillo* (*sí, sí*), et je ne sais s'il n'y a pas là un cas à part.

1. Un de mes étudiants, M. Bouzet, qui a vécu quatre ans dans les Asturies, et qui est musicien, me dit qu'il a remarqué des romances chantés, sans accompagnement, sur un air uniforme, le même pour tous les vers (courts) : cela confirmerait l'observation de Ríos. Il a noté également des couples d'octosyllabes chantés sur un air fait pour trois octosyllabes, le premier octosyllabe étant répété deux fois, par exemple :

Arrimadito a aquel roble (*bis*)
Di palabra a una morena :

El roble será el testigo (*bis*)
Y ella será la cadena...

Il a pu noter une trentaine de fragments, parmi lesquels certains ont l'apparence de quatrains. Je l'ai prié de réunir ses notes, qui apporteront sans doute quelque lumière sur cette délicate question.

Tout en regrettant à cet égard la pénurie de la documentation publiée, M. G. Morley se félicite d'avoir pu étudier une transcription entière dans le *Folk-lore o Cancionero Salmantino* de Dámaso Ledesma (Madrid 1907); et il constate que la mélodie s'assouplit, par toutes les variantes nécessaires, aux sinuosités de la phrase poétique, aux finales, même avec un nombre impair de vers. Il me semble que cette observation, pour peu qu'elle soit répétée et généralisée, résoudrait le problème.

Nous ne savons pas comment était chanté le Poème du Cid, ni même s'il était chanté (R. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, t. I, p. 102). Peut-être était-ce, à proprement parler, une psalmodie, où chaque vers avait son individualité mélodique aussi bien que rythmique, d'après le nombre de syllabes et ce qui le précédait comme ce qui le suivait, un peu comme les versets d'un psaume, où le chant se module d'après la phrase, avec un arrêt obligatoire qui la coupe en deux hémistiches inégaux.

Mais, pour les romances, nous sommes à peu près orientés vers cette constatation, si je ne m'abuse : en principe, du moins dans un certain nombre de romances, les vers allaient quatre par quatre en tant que vers courts, ou deux par deux en tant que vers longs, d'abord parce que cette marche leur est naturelle et commode, puis parce qu'elle offre un rythme concordant entre la pensée et l'expression, enfin parce que les romances étaient chantés sur des airs qui se répétaient à chaque série de quatre vers, sauf variantes de détails, sauf aussi à la fin du romance et dans des cas mal définis. Je souscris en somme à l'opinion de M. Hanssen reproduite par M. Morley : « Apesar de que se cantaban por cuartetas, no fué necessario que el número de versos fuese divisible por cuatro. Tampoco fué necesario que coincidiesen los incisos gramaticales con los musicales. »

Cela n'entraînait pas forcément la clôture de la phrase poétique tous les quatre octosyllabes, mais cela la provoquait d'une façon assez générale et assez naturelle. Rien d'obligatoire, simplement une tendance.

Bien entendu, cette autre espèce de *quaderna vía* n'est pas toujours très nette à la lecture :

Riberas de Duero arriba
cabalgan dos Zamoranos :
las armas llevan blancas,
caballos rucios rodados :

con sus espadas ceñidas,
y sus puñales dorados ;
sus adargas a los pechos,
y sus lanzas a las manos,

ricas capas aguaderas
por ir más disimulados ;
y por un repecho arriba
arremeten los caballos :

que según dicen las gentes
padre e hijo son entrambos... (Wolf 42.)

Mais si le mouvement quaternaire n'est pas d'une précision certaine, rien ne le contredit absolument. Et au surplus, dans ce romance, on paraît avoir amplifié à plaisir et sans doute artificiellement la description des costumes. Voyons le nº 41, une de ces « rhapsodies » dont Menéndez Pelayo (*Tratado de los rom. viejos*, t. I, p. 352) nous dit : « por la enérgica rusticidad, por el ambiente de los tiempos heroicos, por el candor inmaculado del estilo, no pueden menos de ser igualmente viejas ». On notera le mouvement franchement quaternaire du début, particularité importante qu'on retrouvera dans la plupart des romances que je citerai ensuite.

Riberas de Duero arriba
cabalgan dos Zamoranos
en caballos alazanos
ricamente enjaezados.

Fuertes armas traen secretas
y encima sus ricos mantos
con sendas lanzas y adargas
como hombres enemistados.

A grandes voces oimos,
estándonos desarmando,
si habría dos para dos
caballeros Zamoranos,

que quisiessen tomar lid
con otros dos castellanos;
y los que los voces daban
padre y hijo son entrambos;

padre y hijo eran los hombres,
padre y hijo los caballos :
dicen que es don Diego Ordoñez
y su hijo don Hernando :

Aquel que reptó a Zamora
por muerte del rey don Sancho,
cuando el traidor de Vellido
le mató con un venablo;

y aun al pasar de la puente
padre y hijo van hablando :
« No se si oistes, hijo,
» las damas que estan mirando. »

— « Bien las oí yo, señor,
» lo que quedan razonando,
» que las ancianas decían :
» ¡ Oh qué viejo tan honrado !

» Y las doncellas decian :
» ¡ Oh qué mozo tan lozano ! »
Palabras de gran soberbia
son las que ellos van hablando,

que si caso se ofreciese,
y hubiese ruido en campo,
que se matarían con tres,
y se matarían con cuatro;

y si cinco les saliesen,
que no les huirían el campo;
con tal que nos fuesen primos,
ni menos fuesen hermanos,

ni de las tiendas del Cid,
ni de los paniaguados :
de la casa de los Arias,
salgan seis más esforzados.

(Wolf 41. Durán 1095.)

La suite ne donne lieu à aucune difficulté pour couper de la même façon. Le romance *Morir vos queredes, padre*, se divise assez bien en groupes de quatre octosyllabes dans deux des formes où le donne M. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil.*

Esp., 1915, pp. 4 et 6), celles de la glose de Montalbán et de la glose de Hurtado. Sans une coupure faible entre les vers 28 et 29, j'en dirais autant du *rifacimento* du texte de Montalbán : deux octosyllabes de trop, qui peuvent être considérés comme formant clausule (pp. 13-14), ne détruisent pas le mouvement général :

Todos dizen Amen, amen,
Salvo don Sancho, que calla [1].

Il n'est pas indifférent de constater que le remaniement a été opéré sans nuire autrement à ce mouvement. Il y a eu un glissement :

Montalbán.

« A don Sancho a Castilla
» y a don Alonso a Vizcaya
» y a mí, porque soy muger,
» dexáysme deseredada.

» Yrmê yo por esas tierras
» como una muger errada,
» y este mi cuerpo daría
» a quien se me antojara :

» a los moros por dineros
» y a los christianos de gracia »
— « Calledes, hija, calledes,
» no digades tal palabra... »

Canc. sans date.

« A mí, porque soy muger,
» dexáysme deseredada.
» Yrmê yo por esas tierras
» como una muger errada (;).

1. Le romance I, n° 34 (p. 180) du *Cancionero Salmantino* de D. Dámaso Ledesma *(La Condesita lloraba)* est également composé de faux quatrains, avec une clausule de deux octosyllabes, qui ne sont, d'ailleurs, qu'une répétition de deux autres venant un peu avant la fin :

Calla, calla, Marquesita,
que ahora te toca callar...

Celui du Conde Gerineldo (n° 8, p. 165) finit aussi par deux octosyllabes :

No será así, princesina,
contigo me he de casar.

Le reste se divise bien par groupes de quatre vers, et l'éditeur ne donne, d'ailleurs, que la musique des quatre premiers (n° 18).

» y este mi cuerpo daría
» a quien se me antojara :
» a los moros por dineros
» y a los cristianos de gracia :

» de lo que ganar pudiere
» haré bien por la vuestra alma. »
— « Calledes, hija, calledes,
» no digades tal palabra. »

Je reconnais volontiers que cette possibilité de modifier les coupures ne serait pas favorable à une théorie trop absolue, qui voudrait établir la coupure quaternaire rigoureuse. Mais il ne s'agit pas d'énoncer une formule aussi arrêtée. Je veux simplement faire ressortir la fréquence de ce mouvement. L'indivisibilité du vers long (double octosyllabe), voilà la règle absolue. Sa gémination apparaît comme habitude accessoire. Voilà ce que je crois pouvoir affirmer, *tanquam super prunas gradiens*.

C'est d'ailleurs aussi ce que je vais faire ressortir en examinant les romances *fronterizos* pour l'antiquité desquels nous avons les présomptions les plus favorables. D'abord le romance sur Sayavedra que M. Menéndez Pidal (*Rev. de Filol. Esp.*, 1915, p. 330, et 1916, p. 234) considère comme composé peu après l'événement qui en fait l'objet. On trouvera l'expérience, je pense, à peu près satisfaisante :

¡ Río Verde, río Verde,
Mas negro vás que la tinta !
Entre tí y Sierra Bermeja.
Murió gran caballería...

(Wolf 96, Durán 1087.)

J'en dirai autant de cet autre, où M. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil. Esp.*, 1915, p. 123) voit la forme originale d'une série :

Un día de Sant Anton,
esse día señalado,
se salían de Sant Juan
quatrocientos hijos dalgo...

(*Antol. de poet. lír. cast.*, t. IX, p. 353.)

Bien entendu, il faut établir la ponctuation convenable et ne pas s'en tenir à celle de l'édition reproduite par Menéndez Pelayo. Le romance

Moricos, los mis moricos...

dans la forme conservée par Argote de Molina (Wolf 71, 1039 de Durán) comporte une énumération qui ne favorise pas les coupures après chaque série de quatre octosyllabes, mais qui ne s'y oppose pas absolument, car le mouvement simplement quaternaire n'exige pas l'arrêt formel tous les quatre vers comme le ferait la combinaison rigoureusement strophique. Et la preuve m'en paraît fournie par le romance *Paseábase el rey moro* (85[a] de Wolf, 1064 de Durán), quelles qu'en soient, du reste, la date et l'origine, puisque l'*estribillo*, telle Procuste, y coupe une phrase aux trois quarts pour l'ajuster à la forme du faux quatrain :

Como en el Alhambra estuvo,
al mismo punto mandava
que se toquen sus trompetas,
los añafiles de plata,
¡Ay de mí, Alhama!

y que las caxas de guerra
a priessa toquen al arma...

L'intention d'aller « de quatre en quatre pieds » ne peut être pourtant plus évidente.

Au surplus, M. Morley admet le romance 71 parmi les romances à quatrains. Il se montre donc assez large en pratique, bien qu'en théorie il se méfie de l'apparence de quatrains que peut donner aux romances l'allure naturelle à la poésie populaire [1]. Mais pourquoi rejette-t-il le n° 71[a] qui reproduit le mouvement du 71, avec une couple d'octosyllabes ajoutée à la fin, évidemment destinée à expliquer les précé-

1. « The fact is that the short, simple sentences of the popular *romances* fall naturally into groups of two, four or six lines; and where the groups of two and four predominate, an appearance of quatrain structure may be given which in reality is wholly different from the intentional and artificial strophe form so obvious amid the complex sentences of the late artistic poems. The shorter romance, the more likely is confusion (p. 49). »

dents? On se bute ici à une inflexible arithmétique : le nombre d'octosyllabes n'est pas divisible par quatre! M. Morley la pose comme une règle absolue; a-t-il craint, s'il l'eût admise avec des tempéraments, de faire la part trop belle à la théorie de Lang? Mais si mes réflexions du début ne sont pas dénuées de justesse, si belle qu'il la lui fasse, cette part, la thèse opposée (celle de la fragmentation) ne me paraît pas devoir succomber pour cela.

Peu importe au fond si l'une ou l'autre des deux versions du romance en question est ou non primitive (Menéndez Pelayo, *Trat. de los rom. viejos*, t. II, p. 174). La question est de savoir si elles étaient *populaires et vivantes* au moment où on les a recueillies.

M. Griswold Morley a exclu un romance de 20 octosyllabes qui, pour Menéndez Pelayo et Menéndez Pidal, a été composé en 1368 (*Trat. de los rom. viejos,* t. II, p. 169; *Revista de libros*, 1914, p. 8), celui qui commence *Cercada tiene a Baeza.* Sans doute a-t-il attaché trop d'importance à la ponctuation. En effet, dans le second faux quatrain, il y a un point après le deuxième octosyllabe et un point et virgule après le quatrième. Je ne me ferais aucun scrupule de renverser cette ponctuation :

Cercada tiene a Baeza
ese arráez Andalla Mir,
con ochenta mil peones,
caballeros cinco mil.

Con él va esse traidor,
el traidor de Pero Gil;
por la puerta de Bedmar
la empieza de combatir.

Je modifierais également ce qui suit :

Ponen escalas al muro,
comienzanle a conquerir :
ganada tiene una torre,
non le pueden resistir;

Quando de la de Calonge
escuderos vi salir :
Ruy Fernández va delante,
aquese caudillo ardil.

Arremete con Andalla,
comienza de le ferir;
cortadole ha la cabeza,
los demás dan a fuir.

(*Ant. de poet. lír. cast.*, t. IX, p. 196.)

Dans le romance *Alora la bien cercada*, auquel M. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil. Esp.*, 1916, p. 235) pense que fait allusion Juan de Mena en 1444, la seconde moitié se prête aussi fort bien à ces coupures de quatre en quatre octosyllabes. La première paraît avoir subi des remaniements. Quant au n° 73 de Wolf, *Buen alcaide de Cañete*, que Menéndez Pelayo (*Trat. de los rom. viejos*, t. II, p. 177) croit inspiré par la Chronique de Jean II, et que M. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil. Esp.*, 1916, p. 236) regarderait plutôt comme remontant à un romance plus ancien dont se serait inspiré le chroniqueur [1], je noterai qu'en remplaçant les virgules par des points, dans deux

1. J'avoue d'ailleurs que je ne suis pas convaincu absolument de ce que M. Menéndez Pidal croit pouvoir conclure de la comparaison des romances *Ya se salen* (82ª de Wolf, 1048 de Durán) et *Buen alcaide* (73 de Wolf) avec la Chronique de Jean II. L'existence d'un romance relatif à la déroute de Montejícar, plus long et plus ancien que *Ya se salen*, est fort possible; mais il est bien difficile d'admettre que le chapitre (año IV, cap. XII) intercalé dans la Chronique d'Alvar García de Santa María (cf. *Rev. de Fil. Esp.*, 1915, p. 110) en dérive, car indépendamment des noms qui figurent dans ce chapitre et dont un seul paraît dans le romance (Pedro de Torres), — noms qui évidemment pouvaient se trouver dans le romance antérieur, — il y a des quantités de détails et de chiffres : je compte treize chiffres sans parler de la date : ce serait à croire que l'auteur du romance supposé était chargé des statistiques de cette guerre! et il est tout aussi difficile d'admettre que l'auteur du chapitre les ait ajoutés, au jugé, à la relation du romance. Il est plus simple de penser que ce chapitre provient d'une relation en prose contemporaine de l'événement. Qu'il ait été inspiré en outre par l'espèce de *moraleja* qui fait du romance *Ya se salen* une espèce d'apologue, c'est fort plausible; mais alors il est inutile de remonter à un romance plus ancien. De même pour le romance *Buen alcaide* et les chap. XIX-XX de la même chronique, dont le rapport est assez analogue, à ce point que M. Menéndez Pidal fonde sur cette analogie l'hypothèse d'un romance également antérieur (*Rev. de Fil. Esp.*, 1916, p. 237) dont dépendraient et le romance et les deux chapitres de Santa-María. Le chroniqueur, ou l'interpolateur, dans les deux cas aurait donné une place aux romances (qu'il n'est pas nécessaire de supposer plus complets que ceux que nous avons), tout en se servant de relations historiques pour les faits eux-mêmes, les noms, les dates et les chiffres. Possible d'ailleurs que pour quelques-uns de ces chiffres il ait adopté plus ou moins les données des romances : mais comme ces chiffres ne sont pas absolument pareils de part et d'autre (300 hidalgos et 236 tués ou prisonniers dans *Ya se salen*, 120 cavaliers, 250 piétons, 233 prisonniers, 60 tués dans le ch. XII; 25 Maures prisonniers, 300 tués dans *Buen alcaide*; 26 prisonniers, 300 tués dans le ch. XX), il est aussi possible que les chiffres proviennent des comptes faits immédiatement après les événements, consignés d'une part dans les relations officielles, conservés plus ou moins exactement de l'autre dans les romances.

endroits où elles ne conviennent guère, on obtient un résultat analogue :

Siempre esperé su muerte
en verle tan voluntario :
Mas hoy los moros de Ronda
conocerán que le amo (.)

A Gonzalo de Aguilar
en celada lo han dejado.
. . . .
Hernandarias dió una vuelta
con ardid tan concertado;
y Gonzalo de Aguilar
sale a ellos denodado (.)

Blandeando la su lanza,
iba diciendo : ¡ Santiago !...
. . . .

Il en serait de même, sauf une coupure fâcheuse,

Bien se te emplea, señor,
señor, bien se te empleaba,

por matar los Bencerrages,
que eran la flor de Granada...

pour le nº 85 de Wolf, que j'ai déjà cité, et qui, dans le *Romancero* d'Anvers sans date (voir le fac-similé de Menéndez Pidal), ne porte aucune ponctuation, pas plus que les autres romances qui s'y trouvent. Notons qu'il figurait, nous dit M. Menéndez Pidal (fol. xxvii de ce fac-similé), dans les *Libros de vihuela*, depuis *El Delfín de Música* (1538). L'événement chanté, la prise d'Alhama, date de 1482. Il y a des chances pour que la naissance de ce romance en soit contemporaine. Les deux héros dont les noms y figurent, D. Rodrigo Ponce de León, marquis de Cádiz, et Martín Galindo, « que primero echó la escala », pourraient avoir été fournis au poète par la Chronique d'Hernando del Pulgar (III, 2, *B. Aut. Esp.*, t. LXX, p. 366), ou celle de Bernáldez (ch. 52, même tome, p. 605). Mais s'il en était ainsi, le poète n'aurait-il pas été tenté de faire d'autres emprunts aux mêmes sources ? Or, il n'y a pas

d'autre point commun. Néanmoins, cette forme du romance n'est pas la primitive; ce passage :

> acogiste los *judíos*
> de Córdoba la nombrada

doit être une variante due à ce que l'on ne comprenait plus à qui faisait allusion l'expression *tornadizos* qu'on trouve dans les deux romances reproduits par Pérez de Hita (85^a et 85^b de Wolf) et qui désignait les Venegas. L'*alfaqui* qui prend la parole dans ces deux mêmes romances est devenu un *alguacil*, ce qui est moins indiqué.

On admettra sans doute que ni l'un ni l'autre des deux romances *Moro alcaide*, pour la réplique célèbre de l'alcaide

> porque yo era ido a *Ronda*,
> a bodas de una mi *prima*.
> (Wolf 84, Durán 1061).

> yo me estaba en *Antequera*,
> en bodas de una mi hermana[1].
> (Wolf 84^a, Durán 1062).

ne dépendent de la Chronique Hernando del Pulgar, d'après lequel l'*alcaide* « era ido a unas bodas á Velezmálaga » (p. 366). Je note que, dans celui de Hita (84^a), le discours de l'alcaide, à part les deux derniers octosyllabes

> el nombre que ella tenía
> mora Fátima se llama...

a bien le mouvement quaternaire. M. Morley l'exclut, et admet le 84.

Des trois romances *Abenámar*, il y en a un, le 78^a de Wolf,

1. Pérez de Hita, qui par ailleurs, dans le récit où il encadre ce romance, ne fait que commenter celui-ci, ajoute pourtant un détail qui n'est sans doute qu'une réminiscence de l'histoire de l'Abencerrage Abindarraez et de la belle Jarifa : « El rey le avia dado licencia para que fuesse a Antequera a hallarse en unas bodas de su hermana, que el buen Alcayde de Narváez la casava allí con un cavallero y la hazía libre de captiva que era... » (p. 255 de l'éd. Blanchard-Demouge). Antequera était au pouvoir des chrétiens depuis soixante-douze ans : l'alcaide d'Alhama aurait donc été assister à une noce en pays chrétien au moment où les Maures venaient de rompre la trêve par la prise de Zahara ! Les variantes *Ronda* et *Velezmálaga* seraient plus vraisemblables, puisque ces deux villes ne furent prises qu'en 1485 et 1487 respectivement ; pour la seconde, il y a du reste le témoignage de Pulgar.

qui se décompose de la même manière, si l'on admet, avant ou après les octosyllabes

> Allí habló el rey don Juan,
> bien oiréis lo que decía...

soit deux autres octosyllabes perdus, soit tout simplement une suspension dont nous trouverons d'autres exemples intéressants tout à l'heure.

L'autre, le n° 78, donne lieu à la même remarque pour les octosyllabes

> Allí habla el rey don Juan,
> estas palabras decía...

et ces deux autres :

> El moro que los labró
> cien doblas ganaba al día

auxquels d'ailleurs la forme plus complète (ou tout au moins plus longue) qui est sous le n° 1037 de Durán ajoute l'antithèse

> Y el día que no los labra
> de lo suyo las perdía.

Enfin, le romance *De Antequera partió el moro* (n° 74 de Wolf, 1043 de Durán), dont la première partie, selon M. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil. Esp.*, 1916, p. 237) est traditionnelle, c'est-à-dire due, dans sa forme connue, à une refonte anonyme et collective d'un romance plus ancien, va bien de « cuatro en cuatro piés », à part deux groupes de deux pieds isolés :

> caballero en una yegua,
> que caballo no quería...

vers très typique d'ailleurs[1], et

> por los campos de Archidona
> a grandes voces decía...

1. Dans la Chronique latine des rois de Castille (§ 24) il est dit que le roi maure s'enfuit sur un cheval, *ou plutôt sur une jument*, « equum vel equam ». Le correctif s'explique sans doute par l'idée que la jument est moins digne du brave guerrier que le cheval, qu'elle convient mieux au fuyard et au vaincu.

> El encima de una yegua
> muy herido se escapaba. (Wolf 88*, Durán 1102.)

> Caballero en una yegua
> que ese día la ganara,
> con esfuerzo y valentía
> a ese alcaide de Alhama. (Wolf 90, Durán 1108.)

Le second fournirait un nouvel exemple de suspension au moment où commence un discours ; j'en noterai un troisième et un quatrième dans les deux romances que j'examine ensuite : peut-être y avait-il là un cas prévu et habituel.

Le romance sur la mort d'Alonso de Aguilar, celui de Pérez de Hita (n° 95[a] de Wolf, 1088 de Durán), non seulement a deux octosyllabes de plus ou de moins qu'il ne faudrait, mais les coupures de quatre en quatre vers ne sont pas toutes satisfaisantes. Il faudrait supposer des lacunes ou des additions en deux ou trois endroits pour avoir un ensemble intéressant à notre point de vue, considérer comme addition :

donde están duques y condes
y otros señores de salva,

con valientes capitanes
de la nobleza de España.

et admettre que les deux octosyllabes introductifs du discours

Levantóse en pie ante el Rey
desta manera le habla...

sont précédés ou suivis d'une pause qui tient lieu de deux autres[1].

Les deux derniers

que te mataron los Moros,
los Moros de la Alpuxarra

pouvaient être répétés ou former clausule.

Sans doute, ce romance est suspect, dans la forme où l'a donné Pérez de Hita. Je le trouve pourtant supérieur à l'autre version (95), où le discours de l'esclave chrétienne est bien long et ses contorsions exagérées, sans compter l'épithète « sus *blancas* manos ». Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne peut

1. Le romance II, n° 34 (p. 180) du *Cancionero de Salmantino* présenterait un cas analogue :

Se han callado los más grandes
y ha saltado la menor...

Le reste est en faux quatrains. De même le n° 15 (p. 168), où les deux vers

La pelegrina, Señor,
es de Barrios natural...

doivent être précédés ou suivis d'un arrêt marquant la surprise.

remonter à l'événement, Menéndez Pelayo n'a pas eu de peine à le démontrer (*Trat. de los rom. viejos*, p. 228).

Faut-il s'étonner si le mouvement est parfois contrarié par une lacune? La perte de deux octosyllabes n'a-t-elle pu se produire dans le cours du temps[1]? Ou même n'y aurait-il pas une suppression voulue pour rompre le récit, en laissant quelques mesures sans paroles, comme lorsqu'il y a accompagnement de guitare ou de mandoline? Qu'on relise ce romance si admiré par deux fins connaisseurs, Mme Michaëlis de Vasconcellos et Menéndez Pelayo (n° 55 de Wolf, 858 de Durán) :

Hélo, hélo por do viene
el moro por la calzada,
caballero á la gineta
encima una yegua baya;

Borceguíes marroquíes
y espuela de oro calzada;
una adarga ante los pechos,
y en su mano una zagaya.

Mirando estaba a Valencia,
cómo esta bien cercada :
« ¡ O Valencia, o Valencia,
» de mal fuego seas quemada !

» Primero fuiste de moros
» que de cristianos ganada :
» si la lanza no me miente,
» a moros serás tornada.

» Aquel perro de aquel Cid,
» prenderélo por la barba;
» su muger doña Jimena
» será de mi captivada.

» Su hija Urraca Hernando
» sera de mi enamorada;
» después de yo harto della
» la entregaré a mi compaña. »

El buen Cid no esta lejos,
que todo bien lo escuchava :
. . . .
. . . .

1. Dire que le mouvement quaternaire n'exclut pas les groupes de six octosyllabes, ce serait suggérer plutôt une hypothèse qu'une solution. Mais je remarque dans le *Folk-lore de Burgos* (p. 54) un *canto romero* de tondeur, que l'éditeur, le *maestro* F. Olmeda, divise nettement, par l'impression, en quatrains, sauf deux couplets de six octosyllabes. Ces deux couplets ne lui semblent donc pas faire obstacle au mouvement général.

N'est-il pas naturel qu'ici la voix s'arrête et que, s'il y a accompagnement, seul l'instrument continue, pour mieux préparer l'auditeur à ce qui va suivre ?

« Venid vos acá, mi hija,
» mi hija doña Urraca;
» dejad las ropas continas
» y vestid ropas de pascua.

» Aquel moro hi de perro,
» detenémelo en palabras,
» mientra yo ensillo a Babieca
» y me ciño la espada. »

La donzella, muy hermosa,
se paró a una ventana;
el moro desque la vido,
desta suerte le hablara :

« ¡ Alá te guarde, señora,
» mi señora doña Urraca ! »
— « ¡ Así haga a vos ! señor,
» ¡ buena sea vuestra llegada !

» Siete años ha, rey, siete,
» que soy vuestra enamorada. »
— « Otros tantos ha, señora,
» que os tengo dentro en mi alma. »

Ellos estando en aquesto,
el buen Cid que assomava :
« ¡ Adios, adios ! mi señora,
» la mi linda enamorada;

» Que del caballo Babieca
» yo bien oigo la patada :
» do la yegua pone el pie,
» Babieca pone la pata. »

Alli hablara el caballo,
bien oiréis lo que hablaba :
« Reventar devía la madre
» que a su hijo no esperava. »

Siete vueltas la rodea
al derredor de una jara;
la yegua, que era ligera,
muy adelante pasaba,

(Je laisse ici la virgule, forcément, mais je vois dans cette continuité une exception très artistique et très raffinée.)

Fasta llegar cabe un río
adonde una barca estaba :
el moro, desque la vido
con ella bien se holgava.

Grandes gritos da al barquero,
que le allegasse la barca :
el barquero es diligente,
túvosela aparejada.

Embarcó muy presto en ella,
que no se detuvo nada ;
estando el moro embarcado
el buen Cid que llegó al agua ;

Y por ver al moro en salvo,
de tristeza reventaba :
mas, con la furia que tiene,
una lanza le arrojava ;

Y dijo : « Recoged, mi yerno,
» arrecogedme esa lanza ;
» que quiza tiempo verná
» que os será bien demandada. »

J'ai été bien long : il m'eût suffi de transcrire ce romance comme je viens de faire pour montrer (je ne dis pas démontrer) tout ce que j'avais à dire. M. Morley a été trop sévère, trop strict, dans son enquête. A ses statistiques, je me permets d'opposer ce curieux exemple avec les réflexions qui précèdent.

On ne peut prétendre qu'il y ait là des strophes, je le répète ; mais un mouvement quaternaire, oui, si l'on décompose en octosyllabes, binaire si l'on compte par vers à deux hémistiches : mouvement non obligatoire, simplement habituel et, on le reconnaîtra, assez général et assez marqué. Ce mouvement est à base musicale, c'est surtout ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Quant à savoir si les romances étaient chantés il y a quatre siècles de la même façon (ou à peu près) qu'aujourd'hui, c'est une question qu'on est bien tenté de résoudre par l'affirmative, lorsqu'on songe à l'étrangeté des airs qu'on entend et à la tenace vitalité dont témoignent les thèmes eux-mêmes. Mais, là, il faut surtout se fier à une impression et faire un acte de foi.

Le caractère lyrique, s'il est réel dans beaucoup de romances, ne peut donc tenir à leur forme strophique, puisque cette forme n'est strophique qu'en apparence. Il tient à certains procédés très naturels d'exposition, aux milieux où ils éclosent, à leur provenance, à leur destination. Pour mon compte,

je crois qu'on y verra plus clair lorsqu'on aura renoncé à identifier le vers de romance avec le vers épique[1], soit du *Mio Cid* soit du *Rodrigo*, et qu'on reconnaîtra dans les romances un genre tout spécial, lyrique par le chant, lyrique par le ton. Quant à leur inspiration, rien n'empêche qu'elle soit aussi épique qu'on voudra, ou tout autre chose qu'épique. Cela est indifférent. Quelle que soit la source à laquelle puise le poète, étant donnés son tempérament et son public, et surtout la nature de son chant, ses romances devaient avoir cette allure lyrique et dramatique qui les caractérise. Le ton qu'il prend ne permet pas de préjuger à quelle source il a puisé : tradition, épopée, histoire écrite. Ce qui est sûr, c'est qu'il se rapproche volontiers du ton d'un témoin ému des événements, qui chante ce qu'il vient de voir ou d'apprendre par la renommée. Artifice? Peut-être. Mais toujours? Là est la question.

Les différentes versions du romance sur la mort du prince D. Juan, fils des Rois Catholiques, publiées ici même (t. VI, p. 29), paraissent bien remonter à un prototype contemporain de l'événement[2]. Comment imaginer qu'un poète ait pu, longtemps après, exciter à ce point son imagination et sa sensibilité? Le thème une fois donné sous une première forme poétique, des générations d'improvisateurs ont pu broder leurs variantes. Mais il a fallu le premier développement émotif, et il a dû être donné par les faits eux-mêmes. On peut le dire de plusieurs *fronterizos :* sur Sayavedra (n° 96), sur l'évêque Don Gonzalo *(Un día de Sant Anton)*, *Alora la bien cercada;* il me semble que pour ceux-là tout au moins la démonstration de M. Menéndez Pidal est convaincante. Dans

1. «... le *Poema del Cid*, quoi qu'ait soutenu Cornu, n'est pas écrit en vers de romance : la question peut être considérée comme réglée », dit justement M. E. Mérimée (*Bull. hisp.*, 1916, p. 228), rendant compte des *Osservazioni* de Pio Rajna.

2. De l'une d'elles il y a une curieuse parodie dans le *Cancionero Salmantino*, p. 162 *(Tristes nuevas, tristes nuevas)*, où, à part un groupe de cinq vers,

Llamaron cuatro mancebos,
por ver de qué había muerto :
determinaron de abrirla,
y tenía el coraçón
lo de abajo para arriba...

agrémenté d'un vers supplémentaire, à ce que je suppose, pour produire un effet humoristique, le récit se découpe bien en faux quatrains, ce qui m'induit à croire que tel était aussi le dessin de la version parodiée.

d'autres cas, n'est-il pas admissible que le déclenchement ait été produit par un récit plus ou moins objectif, prose ou vers lui-même, légende racontée ou poème récité, dont les phrases, rythmées ou non, restaient dans la mémoire de l'auditeur du poète[1]. A la fois conservateur et créateur, celui-ci se livrait à une autosuggestion qui lui mettait devant les yeux les faits lointains. Il s'agissait là d'une influence, d'une excitation subie par la poésie populaire, d'une aimantation, si l'on préfère. Un vers d'épopée ou de romance plus coloré, plus mélodique, pouvait servir de point de départ à une création et donner l'impulsion à une nouvelle germination, comme le donne à entendre, à propos des chansons populaires, après Closson, Théodore Gerold dans son Introduction aux *Chansons populaires des* XVe *et* XVIe *siècles* (Strasbourg, Heitz, *Bibliotheca romanica*). Enfin, beaucoup de vers initiaux dans les romances ont quelque chose d'obsédant qui devait rester dans l'oreille et revenir à tout propos, ce qui assurait au poème, même au prix de transformations inattendues, une survie spéciale. D'autres résistaient à l'oubli grâce à leur mélodie plus prenante.

Enfin, il y avait les deux cas parallèles de la fragmentation et de la réduction : c'étaient jusqu'à présent les plus, ou pour mieux dire, les seuls contestés. Il semble bien que M. Menéndez Pidal en a démontré la vraisemblance, la réalité et l'importance, renversant bien des idées qui paraissaient tenir d'elles-mêmes sans démonstration.

Je ne veux pas finir sans revenir à M. Morley, avec qui je ne crois pas me trouver en contradiction sérieuse, pour le remercier de m'avoir, par son article si plein de mesure et de prudence, stimulé à cet examen, encore bien superficiel, je le reconnais, de la technique des romances. J'espère ne pas m'être laissé entraîner à des généralisations trop rapides et à des déductions qui ne sont pas dans mon esprit. Ce que je crois avoir vu, d'autres peuvent le voir et en juger.

G. CIROT.

1. N'y aurait-il pas aussi le cas des romances inspirés directement par les clercs, plus au courant des légendes, par intérêt, par goût, par érudition? Ce que M. Wilmotte a écrit récemment, dans l'article déjà signalé, touchant nos chansons de geste, pourrait trouver quelques applications dans l'Espagne du Moyen-Age (*Revue historique*, 1915, p. 241-288).

EL ABENCERRAJE

D'APRES L'*INVENTARIO* ET LA *DIANA*

Un Abencérage, nommé Abindarraez le jeune, est élevé à Cartama par le gouverneur de la place et il ressent, à mesure qu'il grandit, une tendre inclination pour Xarifa, la fille du gouverneur, avec laquelle il échange sa foi. La jeune fille suit son père à Coin, où il vient d'être nommé, mais elle convient avec Abindarraez qu'à la première occasion elle le mandera à Coin... Xarifa a tenu sa promesse et Abindarraez, chevauchant son coursier, se rend à l'appel qui lui a été adressé. Il est attaqué en route par plusieurs gentilshommes chrétiens; après s'être longtemps défendu, il cède aux coups de Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Antequera et d'Álora. Prisonnier, il confesse à son vainqueur l'amour qu'il ressent pour Xarifa et le rendez-vous auquel il allait. Il émeut le cœur du chrétien et il obtient, sur la promesse de revenir dans les trois jours, l'autorisation de se rendre auprès de la belle. Les amoureux se retrouvent et s'unissent. Hélas! jusque dans la joie de cette union, un soupir échappe à Abindarraez : il confesse à Xarifa l'engagement qu'il a pris sur son honneur et qui va les arracher l'un à l'autre. Xarifa, incertaine un moment, comprend bientôt qu'Abindarraez ne peut manquer à sa parole. Il retournera donc auprès de son geôlier, mais elle s'y rendra avec lui. Narvaez, ému par le sacrifice des deux amants, leur rend la liberté; il pousse même la bienveillance jusqu'à les réconcilier avec le père de Xarifa, qui s'était fâché de la subreptice émancipation de sa fille. Grâce à lui, le valeureux Abencérage et la belle Xarifa s'aimeront à jamais dans la joie.

Cette touchante histoire a été imprimée à bien des reprises au cours du XVIe siècle. On en connaît, en prose, au moins trois versions différentes :

1° *Parte de la Coronica del inclito | infante D. Fernando que gano a Antequera : en la qual trata como se casa | ron a hurto el Abendaraxe Abin | darraez con la linda Xarifa, hija | de Alcayde de Coin, y de la gentileza | y liberalidad que con ellos uso el noble | cauallero Rodrigo de Narbaez, Alcaide de Antequera y Alora y ellos con | el.*

Au dos du premier feuillet on lit cette dédicace :

Al muy noble y muy magnifico señor el señor Hieronimo Ximenez Dembrun, señor de Barboles e Heytura mi señor.

L'ouvrage est imprimé en caractères gothiques; l'impression date donc du commencement du XVIe siècle ou de la fin du XVe.

Le seul exemplaire connu se trouve dans la bibliothèque de Medinaceli. Il est inaccessible aux érudits. Mais le bibliographe Bartolomé José Gallardo a pu le lire et en copier quelques passages [1] ; sa copie est conservée, avec ses autres papiers, à la Bibliothèque Nationale de Madrid, où Menéndez y Pelayo en a pris connaissance.

2° *Segunda edicion de Los siete libros de Diana de Iorge de Montemayor... Agora de nueuo añadido el Triumpho de Amor de Petrarcha. Y la historia de Alcida y Syluano. Con los amores de Abindarraez y otras cosas. Impresso en Valladolid, por F. F. de C.* [Francisco Fernández de Córdova]. *Año 1561.*

A la fin du volume se trouve l'indication que l'impression en a été achevée le 7 janvier 1562.

L'histoire des *Amours d'Abindarraez* est introduite à la fin du livre IV de la *Diana*. L'auteur du roman, Georges de Montemayor, mort en Piémont, au mois de février 1561, n'a eu aucune part dans cette addition. Elle figure dans toutes les éditions subséquentes de la *Diana*. Au cours du présent travail, la version de la nouvelle qui nous occupe, telle que la *Diana* vallisolétaine de 1561 nous la fait connaître, sera désignée par la lettre D.

3° *Inventario. De Antonio de Villegas, Dirigido a la Magestad Real del Rey Don Phelippe, nuestro señor. En Medina del Campo impresso por Francisco del Canto. Año de M.D.LXV. Con Preuilegio. Vendense en Medina del Campo, en casa de Matheo del Canto.* L'approbation est du 13 juin 1565 et le privilège du 15 juin.

L'*Inventario* est surtout un recueil de poésies, dont les unes sont des pièces de circonstance (par exemple *A la muerte del Emperador D. Carlos*) et les autres traitent des sujets mythologiques *(Llanto de Pilades por la muerte de Orestes* ou *Epigrama a la muerte de Porcia, mujer de Bruto).* Il contient, en outre, deux nouvelles en prose. L'une, qui est mêlée de vers et qui s'intitule *Ausencia y soledad de amor,* nous représente dans le goût pastoral les inquiétudes et les reproches réciproques de deux couples d'amoureux. L'autre, par laquelle le volume se termine, raconte sous le titre de *El Abencerraje* les amours de Abindarraez et de Xarifa. Le récit de ces amours, tel que l'*Inventario* nous le fournit, sera désigné par la lettre I.

1. La description de l'ouvrage se trouve dans l'*Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. I, col. 357, n° 327.

En résumé, l'histoire d'Abindarraez et de Xarifa a été publiée en prose sous trois formes[1] durant le XVIe siècle :

1° Dans la *Parte de la Coronica de... D. Fernando*, à une date qui se place entre 1484 et 1550 ;

2° Dans la *Diana* de Montemayor, édition de 1561 ;

3° Dans l'*Inventario*, de Villegas, en 1565.

Quel est le rapport de ces trois versions entre elles?

Elles ont ce trait commun qu'aucune d'elles ne représente la forme originale du récit. Elles sont, toutes trois, des reproductions ou des refontes d'un modèle qui nous échappe.

La version de l'*Inventario* est calquée, avec de légères variantes, sur la version de la *Coronica*. Menéndez y Pelayo, qui a eu sous les yeux les extraits de la *Coronica* copiés par Gallardo, a procédé à une comparaison, qui ne lui a révélé aucune différence notable[2], et Gallardo avait déjà noté que le texte de l'*Inventario* par rapport à celui de la *Coronica* se distingue seulement en ce qu'il semble rajeuni *(remodernado)*.

D'autre part, la version de la *Diana* a été établie sur le même texte. Il est vrai que l'*Inventario*, publié seulement en 1565, était préparé pour l'impression dès 1551, comme le prouve le fait qu'à cette date Villegas a sollicité pour la vente du livre un privilège dont il ne devait pas user. Cette circonstance a induit Menéndez y Pelayo à supposer que la version de la *Diana* s'inspire de la version de l'*Inventario*[3], dont l'éditeur de 1561 aurait eu connaissance par on ne sait quelle indiscrétion. Il paraît plus logique de croire que les deux versions ont puisé à une même source, qui est la *Parte de la Coronica*. Il n'y a donc pas eu transmission de la *Coronica* à l'*Inventario*, puis de l'*Inventario*, encore manuscrit, à la *Diana* de 1561. Il y a eu, au contraire, un texte, représenté pour nous par la *Coronica*, qui a été mis à profit par deux imitateurs indépendamment l'un de l'autre, d'un côté l'auteur de l'*Inventario*, d'un autre côté l'éditeur vallisolétain de la *Diana*.

Seulement la *Parte de la Coronica del inclito infante D. Fernando*, loin d'être la forme primitive du récit, est elle-même un rajeunissement d'un texte antérieur. Le prologue de cette *Coronica*, tel que

1. Pour être complet, il faudrait encore mentionner *El moro Abindarraez y la bella Xarifa : novela. Toledo, por Miguel Ferrer, 1562.* (Cité par Gallardo, *Ensayo*..., col. 357, n° 328.)

2. *Origenes de la Novela*, t. I, Madrid, 1905, p. CCCLXXVIII.

3. *Ibid*, p. CCCLXXVII : « Basta comparar el texto malamente atribuido a Jorge de Montemayor con el de Villegas para ver que el primero está calcado de una manera servil sobre el segundo. » La même affirmation en termes identiques avait déjà été formulée par Menéndez y Pelayo dans les *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española*, t. XI, Madrid, 1900, *Observaciones preliminares* p. XXXII, et dans *Antología de poetas líricos*, t. XII, p. 248.

Menéndez y Pelayo l'a publié[1] d'après les notes de Gallardo, ne laisse là-dessus aucun doute :

Habiendo estos días pasados llegado a mis manos esta obra o parte de crónica que andaba oculta y estaba inculta, por falta de los escriptores, procuré, con fin de dirigirla a vuestra merced. lo menos mal que pude sacarla a luz, enmendando algunos defectos dèlla. Porque en partes estaba confusa y no se podía leer, y en otras estaba defectiva, y las oraciones cortadas, y sin dar conclusión a lo que trataba, de tal manera que aunque el suceso era apacible y gracioso, por algunas impertinencias que tenía, la hacían áspera y desabrida. Y hecha mi diligencia, como supe, communiquéla a algunos mis amigos, y parecióme que les agradaba : y asi me aconsejaron y animaron a que la hiziese imprimir, mayormente por ser obra acaescida en nuestra España...

Ainsi, en publiant la *Parte de la Coronica*, l'éditeur ne s'est pas borné à ordonner le texte qu'il avait sous les yeux, il a prétendu encore le corriger et le compléter. Il l'a poli, il lui a donné la correction, l'agrément et la continuité qui lui manquaient, et sans doute cela a suffi pour introduire une différence sensible entre l'histoire d'Abindarraez et de Xarifa, telle qu'il la lisait sur son modèle, et cette même histoire sous la forme où il nous l'a livrée.

Bref, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut marquer trois étapes dans l'histoire du texte qui nous occupe :

1° Un archétype, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il était défectueux et incomplet, et qui probablement ne remonte pas au delà de 1484, puisque la cité d'Álora fut reprise cette année-là aux Infidèles et que le récit nous la donne comme gouvernée par un chrétien ;

2° Une version, dérivée directement de l'archétype et représentée par la *Parte de la Coronica de ... D. Fernando;*

3° Une version, dérivée de la précédente et qui est représentée à la fois par la *Diana* (D) et par l'*Inventario* (I).

Pour imprimer aujourd'hui l'aventure amoureuse d'Abindarraez et de Xarifa, le choix se réduit à cette version, soit qu'on l'emprunte à la *Diana* de 1561 ou à l'*Inventario*. Sans doute la *Diana* a été publiée avant l'*Inventario*, mais nous savons que l'*Inventario* était préparé pour l'impression depuis une quinzaine d'années lorsqu'il a vu le jour et, si peut-être pendant ce laps de temps le manuscrit a subi des modifications et reçu des enrichissements, comme il devait en recevoir entre la première édition (1565) et la seconde (1577), rien ne permet de supposer que la nouvelle *El Abencerraje* n'ait pas été comprise dans le plan primitif. En outre, il suffit de parcourir les deux textes, celui de l'*Inventario* et celui de la *Diana*, pour constater que celui-ci a été revisé dans le détail du style et même augmenté

1. *Op. cit.*, p. CCCLXXVIII.

d'un épisode; ces variantes semblent avoir pour objet de le mettre en harmonie avec le reste de l'ouvrage. Car on n'y saurait trop insister : *El Abencerraje*, du jour où il a été incorporé à la *Diana*, devait forcément subir l'influence du contexte, il devait se mettre en harmonie avec le ton de l'ouvrage et, par suite, modifier ou atténuer ses caractères originaux. L'*Inventario*, au contraire, qui est une compilation d'œuvres courtes, publie *El Abencerraje* comme un morceau détaché, sans relation avec le reste de l'ouvrage, et Villegas, tout en signant le livre, s'est si peu soucié d'y imprimer sa marque qu'il a juxtaposé à *El Abencerraje* une autre nouvelle, *Ausencia y soledad de amor*, qui, par l'artifice des sentiments et du style, forme avec la simplicité de *El Abencerraje* un contraste complet.

Le texte de l'*Inventario* mérite donc la préférence sur celui de la *Diana*, et parmi les deux éditions de l'*Inventario* (1565 et 1577) il convient, pour la reproduire, de choisir la première, puisque le texte en est plus voisin — au moins par la date — de la version de la *Parte de la Coronica*. On trouvera donc ci-après un texte fidèlement copié sur celui de l'*Inventario*, édition de 1565, exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Madrid, R 2159. L'ouvrage a été brièvement décrit ci-dessus ; on trouvera des détails plus complets, soit sur la première édition, soit sur la seconde, dans *La imprenta en Medina del Campo*, por Cristóbal Pérez Pastor, Madrid, 1895, p. 152, n° 144, et pp. 199-218, où différentes poésies de l'*Inventario*, ainsi que les deux nouvelles, *Ausencia y soledad de amor* et *El Abencerraje*, ont été réimprimées d'après l'édition de 1577. *El Abencerraje* d'après l'édition de 1565 a été reproduit en fac-similé avec un frontispice factice, qui imite le frontispice de l'*Inventario* mais où le titre de *El Abencerraje* a été substitué à celui d'*Inventario;* la reproduction a été faite à une échelle réduite, en sorte que les grands et beaux caractères de l'édition princeps sont devenus peu lisibles en quelques passages.

Il a paru utile de joindre à la présente réimpression des notes qui relèvent les principales différences entre le texte de l'*Inventario* et celui de la *Diana*. Pour que la confrontation fût complète, il aurait fallu imprimer, sur deux colonnes, d'un côté le texte de l'*Inventario*, de l'autre celui de la *Diana*, car de l'un à l'autre les variantes sont si nombreuses qu'il est impossible dans des notes de les mentionner toutes. Le relevé ci-après vise seulement à montrer, par quelques exemples, de quelle façon les deux éditeurs ont accommodé le texte qu'ils s'appropriaient. Ce qui s'en dégage, c'est surtout, si je ne me trompe, une leçon de goût. Mais je ne crois pas qu'il soit actuellement possible de restituer, même au prix d'une comparaison minutieuse, le texte de l'archétype; il faudrait pour cela posséder une version de la nouvelle, qui provînt directement de lui sans avoir passé par la *Parte de la Coronica;* or, il suffit de lire les deux textes utilisés dans cette

réimpression pour se convaincre qu'ils émanent, en l'altérant, du même modèle.

Les citations du texte de la *Diana* sont faites d'après l'édition de Valladolid, 1561. On pourra lire dans les réimpressions modernes du roman de Montemayor le texte complet de la nouvelle, par exemple dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, t. VII, *Orígenes de la Novela*, t. II, pp. 306-314, et dans l'édition de la *Diana* publiée à Paris par la librairie Michaud, *Biblioteca económica de Clásicos Castellanos*, pp. 179-204.

L'orthographe de l'original est scrupuleusement respectée dans la présente réimpression, mais la ponctuation et l'accentuation sont mises selon l'usage moderne. On a réuni les pronoms au verbe *(dándole)*, et on a coupé les mots selon l'usage moderne, sans tenir compte des variations de l'édition princeps, qui écrit *los de más* ou *los demás, aun que* ou *aunque*, etc. D'une façon générale on a appliqué les règles suivies dans les publications du *Centro de Estudios históricos* de Madrid (*Teatro antiguo español*, t. I et II). Chaque fois qu'une correction est introduite dans le texte, la leçon originale, précédée de l'indication I, est notée au bas de la page.

[F. CIX v.] Éste es vn viuo retrato de virtud, liberalidad, esfuerço, gentileza y lealtad, compuesto de Rodrigo de Naruaez, y el Abencerraje, y Xarifa, su padre, y el rey de Granada, del qual, aunque los dos formaron y dibuxaron todo el cuerpo, los demás no dexaron de illustrar la tabla y dar algunos rasguños en ella. Y, como el precioso diamante engastado en oro, o en plata, o en plomo, siempre tiene su justo y cierto valor por los quilates de su oriente, assi la virtud, en qualquier dañado subjecto que assiente, resplandesce y muestra sus accidentes, bien que la esencia y efecto de ella es como el grano que cayendo en buena tierra se acrescienta y en la mala se perdió.

El Abencerraje.

[F. CX r.] Dize el cuento que en tiempo del infante don Fernando, que ganó a Antequera, fué vn cauallero que se llamó Rodrigo de

3. I : el rey de Grana- del qual.
4. I : los dos formrron.

1-10. Tout ce prologue est supprimé dans D, où l'histoire de l'Abencérage est racontée par Félismène sous une treille, devant une compagnie choisie, à la fin du souper : « ... fueron en casa de la gran sabia Felicia, donde hallaron ya las mesas puestas, debaxo de vnos verdes parrales que estauan en un jardín, que en la casa auía. Y acabando de cenar, la sabia Felicia rogó a Felismena que contasse alguna cosa, ora fuesse hystoria o algun acaescimiento, que en la prouincia de Vandalia vuiesse succedido; lo qual Felismena hizo; y con muy gentil gracia començó a contar lo presente : « En tiempo del valeroso infante... » f. 103 r. et v.

11. *El Abencerraje :* tel est le titre de la nouvelle dans I, et à aucun moment elle n'y est désignée sous un autre titre. Dans D elle est intitulée : sur le frontispice, *Los amores de Abindaraez* et, à la table des matières, *Los amores de Abindaraez, moro, con la linda Xarifa.*

13. D remplace *que ganó a Antequera* par *que después fué rey de Aragón.*

Naruaez, notable en virtud y hechos de armas. Éste peleando contra moros hizo cosas de mucho esfuerço, y particularmente en aquella empresa y guerra de Antequera hizo hechos dignos de perpetua memoria, sino que esta nuestra España tiene en tan poco el esfuerço, por serle tan natural y ordinario, que le paresce que quanto se puede hazer es poco, no como aquellos Romanos y Griegos, que al hombre que se auenturaua a morir vna vez en toda la vida, le hazían en sus escriptos immortal y le trasladauan en las estrellas. Hizo pues este cauallero tanto en seruicio de su ley y de su Rey que después de ganada la villa le hizo alcayde d'ella para que, [F. cx v.] pues auía sido tanta parte en ganalla, lo fuesse en defendella. Hizole tambien alcayde de Álora, de suerte que tenía a cargo ambas fuerças, repartiendo el tiempo en ambas partes y acudiendo siempre a la mayor necessidad. Lo más ordinario residía en Álora, y allí tenía cinquenta escuderos hijos dalgo a los gages del Rey para la defensa y seguridad de la fuerça, y este número nunca faltaua, como los immortales del rey Darío, que en muriendo vno, ponían otro en su lugar. Tenían todos ellos tanta fee y fuerça en la virtud de su Capitán que ninguna empresa se les hazía difícil, y assí no dexauan de ofender a sus enemigos y defenderse dellos, y en todas las escaramuças que entrauan salían vencedores, en lo qual ganauan honra y prouecho, de que andauan siempre ricos. Pues vna noche, acabando de cenar, que hazía el tiempo muy sossegado, el alcayde dixo a todos ellos estas palabras :

[F. cxi r.] « Parésceme, hijos dalgo, señores y hermanos míos, que ninguna cosa despierta tanto los coraçones de los hombres como el continuo exercicio de las armas, porque con él se cobra experiencia en las proprias y se pierde miedo a las agenas. Y desto no ay para que yo traya testigos de fuera, porque vosotros soys verdaderos testimonios. Digo esto, porque han passado muchos días que no hemos hecho cosa que nuestros nombres acresciente, y sería dar yo mala cuenta de mí y de mi oficio, si teniendo a cargo tan virtuosa gente y valiente compañía dexasse passar el tiempo en balde. Parésceme, si os paresce, pues la claridad y seguridad de la noche nos combida, que será bien dar a entender a nuestros enemigos que los valedores de Álora no duermen. Yo os he dicho mi voluntad : hágase lo que os paresciere. »

Ellos respondieron que ordenasse, que todos le seguirían. Y nom-

17. I : tiene en ran poco.

19-21. D supprime cette allusion aux Grecs, aux Romains et à la façon dont ils concédaient l'immortalité à leurs héros. Elle introduit à la place une indication sur les qualités nécessaires à un bon capitaine. Rodrigo de Naruaez fit preuve de *vn ánimo muy entero, vn coraçón inuencible, y vna liberalidad, mediante la qual el buen capitán no sólo es estimado de su gente, mas aun la agena haze suya.*

27-28. D : «... Alora, a donde estuuo lo más del tiempo con cinquenta hidalgos escogidos a sueldo del rey para defensa y seguridad de la fuerça. »

30. D supprime complètement la référence à Darius.

37. Le discours de l'*alcaide* est supprimé dans D, qui, parlant des cinquante *hidalgos* réunis à Alora, s'exprime ainsi : « Pues como sus ánimos fuessen tan enemigos de la ociosidad y el exercicio de las armas fuesse tan accepto al coraçón del valeroso Alcayde, vna noche del verano, cuya claridad y frescura de vn blando viento combidaua a no dexar de gozalla, el Alcayde con nueue de sus caualleros, porque los demás quedassen en guarda de la fuerça armados a punto de guerra, se salieron de Álora, por ver si los moros sus fronteros se descuydauan » f. 104 r.

brando nueue dèllos, los hizo armar, y siendo ar[F. cxi v.]mados, salieron por vna puerta falsa que la fortaleza tenía, por no ser sentidos, porque la fortaleza quedasse a buen recado. Y yendo por su camino adelante, hallaron otro que se diuidía en dos. El alcayde les dixo : « Ya podría ser que yendo todos por este camino, se nos fuesse la caça por este otro. Vosotros cinco os yd por el vno, yo con estos quatro me yré por el otro. Y si acaso los vnos toparen enemigos que no basten a vencer, toque vno su cuerno, y a la señal acudirán los otros en su ayuda. »

Yendo los cinco escuderos por su camino adelante, hablando en diuersas cosas, el vno d'ellos dixo : « Teneos, compañeros, que o yo me engaño, o viene gente. » Y metiéndose entre vna arboleda, que junto al camino se hazía, oyeron ruydo. Y mirando con más atencion, vieron venir por donde ellos yuan, vn gentil moro en vn cauallo ruano. Él era grande de cuerpo y hermoso de rostro, y parescía muy bien a cauallo. Traya vestida vna marlota de car[F. cxii r.]mesí y vn albornoz de damasco d'el mismo color, todo bordado de oro y plata. Traya el braço derecho regaçado y labrada en él vna hermosa dama, y en la mano vna gruessa y hermosa lança de dos hierros. Traya vna darga y cimitarra, y en la cabeça vna toca tunezí, que dándole muchas bueltas por ella, le seruía de hermosura y defensa de su persona. En este hábito venía el moro, mostrando gentil continente y cantando vn cantar que el compuso en la dulce membrança de sus amores, que dezía :

Nascido en Granada,
criado en Cartama,
enamorado en Coyn,
frontero de Álora.

54. Ici encore, D supprime le discours direct de l'*alcayde*.

63. D marque dès l'apparition du More que celui-ci est amoureux : « [Los cinco hidalgos] oyeron no muy lexos de sí vna boz de hombre que suauissimamente cantaua, y de quando en quando daua vn sospiro, que del alma le salía ; en el qual daua muy bien a entender que alguna passión enamorada le occupaua el pensamiento. » f. 104 r. et v.

65. La description du costume du More est plus détaillée dans D : « Venía en vn gran cauallo rucio rodado, vestida vna marlota y albornoz de damasco carmesí, con rapacejos de oro y las labores dèl cercadas de cordoncillo de plata. Traya en la cinta vn hermoso alfanje con muchas borlas de seda y oro, en la cabeça vna toca tunezí de seda y algodón listada de oro & rapacejos de lo mismo : la qual dándole muchas bueltas por la cabeça le seruía de ornamento y defensa de su persona. Traya vna adarga en el braço yzquierdo muy grande, y en la derecha mano vna lança de dos hierros. » f. 104 v.

74. D paraphrase ainsi la chanson : « Aduirtiendo a la canción que dezía, oyeron que el romance dèlla, aunque en Arábigo la dixesse, era éstę :

En Cartama me he criado,
nascí en Granada primero,
mas fuy de Alora frontero
y en Coyn enamorado.
Aunque en Granada nascí
y en Cartama me crié,
en Coyn tengo mi fé,
con la libertad que dí.
Allí biuo adonde muero,
y estoy do está mi cuydado,
y de Alora soy frontero,
y en Coyn enamorado. » f. 104 v.-105 r.

Aunque a la música faltaua el arte, no faltaua al moro contentamiento y, como traya el coraçón enamorado, a todo lo que [F. cxii.] dezía, daua buena gracia. Los escuderos, trasportados en verle, erraron poco de dexarle passar, hasta que dieron sobre él. Él, viéndose salteado, con ánimo gentil boluió por sí y estuuo por ver lo que harían. Luego de los cinco escuderos los quatro se apartaron, y el vno le acometió; mas como el moro sabía más de aquel menester, de vna lançada dió con él y con su cauallo en el suelo. Visto esto de los quatro que quedauan, los tres le acometieron, paresciéndoles muy fuerte; de manera que ya contra el moro eran tres Christianos, que cada vno bastaua para diez moros, y todos juntos no podían con éste solo. Allí se vió en gran peligro, porque se le quebró la lança, y los escuderos le dauan mucha priessa; mas fingiendo que huya, puso las piernas a su cauallo y arremetió al escudero que derribara; y, como vna aue, se colgó de la silla y le tomó su lança, con la qual boluió a hazer rostro a sus enemigos, que le yuan siguiendo, pensando que [F. cxiii r.] huya, y dióse tan buena maña que a poco rato tenía de los tres los dos en el suelo. El otro que quedaua, viendo la necessidad de sus compañeros, tocó el cuerno y fué a ayudarlos. Aquí se trauó fuertemente la escaramuça, porque ellos estauan afrontados de ver que vn cauallero les duraua tanto, y a él le yua más que la vida en defenderse dellos. A esta ora le dió vno de los dos escuderos vna lançada en vn muslo, que a no ser el golpe en soslayo se le passara todo. Él con rabia de verse herido boluió por sí y dióle vna lançada, que dió con él y con su cauallo muy mal herido en tierra.

Rodrigo de Naruaez, barruntando la necessidad en que sus compañeros estauan, atrauessó el camino y, como traya mejor cauallo, se adelantó, y viendo la valentía del moro quedó espantado, porque de los cinco escuderos tenía los quatro en el suelo y el otro casi al mismo punto. Él le dixo : « Moro, ven[F. cxiii v.]te a mí, y si tu me

82. I : por verlo que harían.

81-85. Le rédacteur de D, plus préoccupé de développer le côté galant de l'aventure que d'exalter le courage guerrier, fait remarquer que les cinq gentilshommes qui attaquent le More au moment où il termine sa chanson, se montrent plus sensibles aux calculs de l'intérêt qu'au charme de l'amour, et il insiste sur ce que, quoi qu'on en ait dit, les cinq chrétiens ont attaqué simultanément l'infidèle : « Los cinco caualleros que quiça de las passiones enamoradas tenían poca experiencia, o ya que la tuuiessen, tenían más ojo al interesse, que tan buena presa les prometía, que a la enamorada canción del moro, saliendo de la emboscada, dieron con gran ímpetu sobrèl. Mas el valiente moro que en semejantes cosas era experimentado, aunque entonces el amor fuesse señor de sus pensamientos, no dexó de boluer sobre sí con mucho ánimo, y con la lança en la mano comiença a escaramuçar con todos los cinco christianos, a los quales muy en breue dió a conocer que no era menos valiente que enamorado. Algunos dizen que vinieron a él vno a vno, pero los que han llegado al cabo con la verdad dèsta hystoria, no dizen sino que fueron todos juntos, y es razonable cosa de creer que para prendelle yrían todos y que, quando viessen que se defendía, se apartarían los quatro. Como quiera que sea, él los puso en tanta necessidad que... », f. 105 r.

108. Dans D les paroles que Narvaez adresse au More, sont plus développées et d'un tour plus galant : « Por cierto, cauallero, no es vuestra valentía y esfuerço, de manera » que no se gane mucha honrra en venceros, y si ésta la fortuna me otorgasse, no » ternía mas que pedille; mas aunque sé al peligro que me pongo, con quien tam» bien se sabe defender, no dexaré de hazello, pues que va en el acometello, no puede » dexar de ganarse mucho. », f. 105 v.

vences, yo te asseguro de los demás. » Y començaron a trauar braua escaramuça. Mas como el alcayde venía de refresco, y el moro y su cauallo estauan heridos, dáuale tanta priessa que no podía mantenerse; mas viendo que en sola esta batalla le yua la vida y contentamiento, dió vna lançada a Rodrigo de Naruaez, que a no tomar el golpe en su darga, le huuiera muerto. Él, en rescibiendo el golpe, arremetió a él y dióle vna herida en el braço derecho, y, cerrando luego con él, le trauó a braços y, sacándole de la silla, dió con él en el suelo. Y yendo sobre él, le dixo : « Cauallero, date por vencido, sino matar te he. — Matarme bien podrás, dixo el moro, que en tu poder me tienes, mas no podrá vencerme sino quien vna vez me venció. » El alcayde no paró en el mysterio con que se dezían estas palabras, y vsando en aquel punto de su acostumbrada virtud, le ayudó a leuantar, porque de la herida que le dió el escudero en el muslo, y de la del bra[F. cxiiii r.]ço, aunque no eran grandes, y del gran cansancio y cayda quedó quebrantado, y tomando de los escuderos aparejo, le ligó las heridas. Y hecho esto, le hizo subir en vn cauallo de vn escudero, porque el suyo estaua herido, y boluieron el camino de Álora.

Y yendo por el adelante, hablando en la buena disposición y valentía del moro, él dió vn grande y profundo sospiro, y habló algunas palabras en algarauía, que ninguno entendió. Rodrigo de Naruaez yua mirando su buen talle y dispusición : acordáuasele de lo que le vió hazer, y parecíale que tan gran tristeza en ánimo tan fuerte no podía proceder de sola la causa que allí parescía. Y por informarse dêl, le dixo : « Cauallero, mirad que el prisionero que en la prisión pierde el ánimo, auentura el derecho de la libertad. Mirad que en la guerra los caualleros han de ganar y perder, porque los más de sus trances están subjectos a la fortuna, y paresce flaqueza que quien hasta aquí ha dado tan buena muestra de [F. cxiiii v.] su esfuerço, la dé aora tan mala. Si sospiráys del dolor de las llagas, a lugar vays do seréys bien curado. Si os duele la prisión, jornadas son de guerra a que están subjectos quantos la siguen. Y si tenéys otro dolor secreto, fialde de mí, que yo os prometo como hijo dalgo de hazer por remediarle lo que en mi fuere. » El moro, leuantando el rostro que en el suelo tenía, le dixo : « ¿Cómo os llamáys, cauallero, que tanto sentimiento mostráys de mi mal? » Él le dixo : « A mí llaman Rodrigo de Naruaez. Soy Alcayde de Antequera y Álora. » El moro, tornando el semblante algo alegre, le dixo : « Por cierto aora pierdo parte de mi quexa, pues ya que mi fortuna me fué aduersa, me puso en vuestras manos, que aunque nunca os vi, sino aora, gran noticia tengo de vuestra virtud y expiriencia de vuestro esfuerço : y porque no os parezca que el dolor de las heridas me haze sospirar y tambien porque me paresce que en vos cabe qualquier secreto, mandad [F. cxv r.] apartar vuestros

118-120. La mystérieuse réponse du More prend dans D la forme suivante : « Matarme, respondió el Moro, está en tu mano, como dizes, pero no me hará tanto mal » la fortuna que pueda ser vencido sino de quien mucho ha que me he dexado vencer, » y este solo contento me queda de la prisión a que mi desdicha me ha traydo. » f. 106 r.

127. D. « y assi todos juntos con la presa tomaron el camino de Álora ».

147-152. Les propos échangés entre le More et le chrétien sont très amplifiés dans D, où la dernière tirade du More est transposée de la manière suivante : « En extremo

escuderos, y hablaros he dos palabras. » El Alcayde los hizo apartar, y, quedando solos, el moro, arrancando vn gran sospiro, le dixo :

« Rodrigo de Naruaez, alcayde tan nombrado de Álora, está atento a lo que te dixere, y verás si bastan los casos de mi fortuna a derribar vn coraçón de vn hombre captiuo. A mí llaman Abindaraez el moço, a diferencia de vn tío mío, hermano de mi padre, que tiene el mismo nombre. Soy de los Abencerrajes de Granada, de los quales muchas vezes aurás oydo dezir, y aunque me bastaua la lástima presente sin acordar las passadas, todavia te quiero contar esto.

« Huuo en Granada vn linage de caualleros, que llamauan los Abencerrajes, que eran flor de todo aquel reyno, porque en gentileza de sus personas, buena gracia, disposición y gran esfuerço, hazían ventaja a todos los demás. Eran muy estimados del rey y de [F. cxv v.] todos los caualleros, y muy amados y quistos de la gente común. En todas las escaramuças que entrauan, salían vencedores, y en todos los regozijos de cauallería se señalauan. Ellos inuentauan las galas y los trages. De manera que se podía bien dezir que en exercicio de paz y de guerra eran regla y ley de todo el reyno. Dízese que nunca huuo Abencerraje escasso, ni couarde, ni de mala disposición. No se tenía por Abencerraje el que no seruía dama, ni se tenía por dama la que no tenía Abencerraje por seruidor. Quiso la fortuna enemiga de su bien que de esta excelencia cayessen de la manera que oyrás. El Rey de Granada hizo a dos de estos Caualleros, los que mas valían, vn notable & injusto agrauio, mouido de falsa información, que contra ellos tuuo. Y quísose dezir, aunque yo no lo creo, que estos dos, y a su instancia otros diez, se conjuraron de matar al Rey y diuidir el Reyno entre sí, [F. cxvi r.] vengando su injuria. Esta conjuración, siendo verdadera o falsa, fué descubierta, y por no escandalizar el Rey el reyno, que tanto los amaua, los hizo a todos vna noche degollar, porque a dilatar la injusticia no fuera poderoso de hazella. Ofresciéronse al Rey grandes rescates por sus vidas, mas él aun escuchallo no quiso. Quando la gente se vió sin esperança de sus vidas, començó de nueuo a llorarlos. Lloráuanlos los padres que los engendraron y las madres

158. I : que tiede el mismo.

» me huelgo que mi mala fortuna traya vn descuento tan bueno como es auerme » puesto en tus manos, de cuyo esfuerço y virtud muchos dias ha que soy informado, » y aunque más cara me costasse la experiencia, no me puedo agrauiar, pues, como » digo, me desagrauia verme en poder de vna persona tan principal. Y porque ser » vencido de tí me obliga a tenerme en mucho, y que de mí no se entienda flaqueza » sin tan gran occasión, que no sea en mi mano dexar de tenella, suplícote, por » quien eres, que mandes apartar tus caualleros, para que entiendas que no el dolor » de las heridas, ni la pena de verme tu preso es causa de mi tristeza. » f. 187 r.

158. D : « vn tio mío, hermano de mi padre, que tiene el mismo apellido. » f. 107 v.

165-166. D transpose ainsi : « Eran muy amados de la gente popular y no mal quistos entre la principal, aunque en todas las buenas partes que vn cauallero deue tener, se auentajassen a todos los otros ; eran muy estimados del Rey. » f. 108 r.

177. D supprime *aunque yo no lo creo*, mais insiste sur la réserve faite un peu plus bas (lignes 179-180) : « Esta conjuración, aora fuesse verdadera, o que ya fuesse falsa, fué descubierta antes que se pusiesse en execución. » f. 108 r.

185. Le rédacteur de D, qui semble peu désireux d'apitoyer le lecteur sur le sort des Abencérages, ne mentionne pas les lamentations des pères et des mères. « Y como esto el pueblo vió, los començó a llorar de nueuo ; llorauan los caualleros,

que los parieron, lloráuanlos las damas a quien seruían y los caualleros con quien se acompañauan. Y toda la gente común alçaua vn tan grande y continuo alarido, como si la ciudad se entrara de enemigos, de manera que si a precio de lágrymas se huuieran de de comprar sus vidas, no murieran los Abencerrajes tan miserablemente. Vees aquí en lo que acabó tan esclarescido linage y tan principales Caualleros como en él [F. cxvi v.] auía. Considera quanto tarda la fortuna en subir vn hombre y quan presto le derriba, — quanto tarda en crescer vn árbol y quan presto va al fuego, — con quanta dificultad se edifica vna casa y con quanta breuedad se quema, — quantos podrían escarmentar en las cabeças dèstos desdichados; pues tan sin culpa padecieron con público pregón; siendo tantos y tales y estando en el fauor del mismo rey, sus casas fueron derribadas, sus heredades enajenadas, y su nombre dado en el reyno por traydor. Resultó dèste infelice caso que ningun Abencerraje pudiesse viuir en Granada, saluo mi padre y vn tío mío, que hallaron innocentes dèste delicto, a condición que los hijos que les nasciessen embiassen a criar fuera de la ciudad, para que no boluiessen a ella, y las hijas casassen fuera del reyno. »

Rodrigo de Naruaez, que estaua mirando con quanta passión le contaua su desdicha, le dixo : « Por cierto, cauallero, vuestro [F. cxvii r.] cuento es estraño, y la sinrazón que a los Auencerrajes se hizo, fué grande, porque no es de creer que siendo ellos tales cometiessen traycíón. — Es como yo lo digo, dixo él. Y aguardad más y veréys como desde allí todos los Abencerrajes deprendimos a ser desdichados.

« Yo salí al mundo del vientre de mi madre y, por cumplir mi padre el mandamiento del Rey, embióme a Cartama al Alcayde que en ella estaua, con quien tenía estrecha amistad. Éste tenía vna hija, casi de mi edad, a quien amaua más que a sí, porque allende de ser sola y hermosíssima le costó la muger que murió de su parto. Ésta y yo en nuestra niñez siempre nos tuuimos por hermanos, porque assí nos oyamos llamar. Nunca me acuerdo auer passado hora que no estuuiéssemos juntos. Iuntos nos criaron, juntos andáuamos, juntos comíamos y beuíamos. Nasciónos dèsta conformidad vn natural amor que fué siempre creciendo con nuestras he[F. cxvii v.]dades. Acuér-

186. I : las de mas a quien seruian.
192. I : principales Caualllεros.
202. I : les nasciesse.
207. I : Le f. cxvii est numéroté, par erreur, cxvi.
210. I : todos los bencerrajes.
215. I : más que assí.

con quien solían acompañarse, llorauan las damas, a quien seruían; lloraua toda la ciudad la honra y autoridad que tales ciudadanos le dauan. » f. 108 v.

192-196. Aucun trait de cette période ne se retrouve dans D.

205. Le rédacteur de D, qui ne craint pas la sensiblerie, fait fondre Narvaez en larmes : « Quando el Alcayde oyó el estraño cuento de Abindaraez y las palabras con que se quexaua de su desdicha, no pudo tener las lágrimas. » f. 109 r.

209. Dans D (comme dans I) Narvaez déclare au More qu'il est porté à croire à l'innocence des Abencérages. Alors le More reprend : « Esta opinión que tienes de mí, respondió el Moro, ¡ Ala te la pague ! y él es testigo que la que generalmente se tiene de la bondad de mis passados, es essa misma. » f. 109 r. L'intervention d'Allah marque une recherche de la couleur locale, qui n'existe pas dans I.

dome que entrando vna fiesta en la huerta, que dizen de los jazmines, la hallé sentada junto a la fuente, componiendo su hermosa cabeça. Miréla vencido de su hermosura y parescióme a Salmacis, y dixe entre mí : « ¡ O quien fuera Trocho para parescer ante esta hermosa « diosa ! ». No sé como me pesó de que fuesse mi hermana, y no aguardando más fuyme a ella, y quando me vió, con los braços abiertos me salió a rescebir, y sentándome junto a sí, me dixo : « Hermano, ¿cómo me dexastes tanto tiempo sola ? » Yo la respondí : « Señora mía, porque ha gran rato que os busco, y nunca hallé quien » me dixesse do estáuades, hasta que mi coraçón me lo dixo. Mas » dezid me aora, ¿ que certinidad tenéys vos de que seamos hermanos ? » — Yo, dixo ella, no otra más del grande amor que te tengo, y ver que » todos nos llaman hermanos. — Y sino lo fuéramos, dixe yo, qui- » siérasme tanto ? — No ves, dixo ella, que a no serlo [F. cxviii r.], » no nos dexara mi padre andar siempre juntos y solos. — Pues si » esse bien me auían de quitar, dixe yo, más quiero el mal que » tengo ». Entonces ella, encendiendo su hermoso rostro en color, me dixo : « Y ¿ qué pierdes tu en que seamos hermanos ? — Pierdo a mí » y a vos, dixe yo. — Yo no te entiendo, dixo ella, mas a mí me » paresce que sólo serlo nos obliga a amarnos naturalmente. — A mí » sola vuestra hermosura me obliga, que antes essa hermandad » paresce que me resfría algunas vezes ». Y con esto baxando mis ojos de empacho de lo que le dixe, víla en las aguas de la fuente al proprio como ella era, de suerte que, donde quiera que boluía la cabeça, hallaua su imagen y en mis entrañas la más verdadera. Y dezíame yo a mí mismo (y pesárame que alguno me lo oyera) : Si yo me anegasse aora en esta fuente, donde veo a mi señora, ¡ quánto más desculpado moriría yo que Narciso ! Y si ella me amasse como yo la amo, ¡ que dichoso sería yo ! Y si la fortuna nos permitiesse [F. cxviii v.] viuir siempre juntos ¡ que sabrosa vida sería la mía ! Diziendo esto leuantéme, y boluiendo las manos a vnos jazmines de que la fuente estaua rodeada, mezclándolos con arrayán, hize vna hermosa guirnalda, y poniéndola sobre mi cabeça me boluía a ella coronado y vencido. Ella puso los ojos en mí, a mi parescer más dulcemente que solía, y quitándomela la puso sobre su cabeça. Parescióme en aquel punto más hermosa que Venus, quando salió al juyzio de la mançana, y boluiendo el rostro a mí, me dixo : « ¿ Qué te

253. I : mezclandoloscon arrayan.

224-225. D, qui dans ce passage s'accorde presque constamment avec I, supprime cependant la comparaison avec Salmacis et Trocho.

228. D : « y sentándome en la fuente junto a ella, me dixo. » f. 109 v.

229. D : « Yo le respondí : « Señora mía, gran rato a que os busco... » f. 109 v.

232. D : « ¿Qué certinidad teneys vos de que somos hermanos ? » f. 109 v.

233. D : « Yo no otra, dixo ella, más del grande amor que os tengo. » f. 109 v.

238. D : « Entonces enciendiósele el hermoso rostro. Me dixo : « ¿ Qué pierdes tu en que seamos hermanos ? » f. 110 r.

242. D « A mi, dixe yo, sola vuestra hermosura me obliga a esta hermandad, » antes me refría algunas vezes. » Y con esto abaxando mis ojos de empacho de lo que dixe, víla en las aguas de la fuente tan al proprio como ella era. » f. 110 r.

245. D : « de suerte que, ado quiera que boluía la cabeça. »

248. D : « esta fuente ado veo a mi señora. » f. 110 r.

257. *Quando salió al juyzio de la mançana* manque dans D.

» paresce aora de mí, Abindarraez? » Yo la dixe: « Parésceme que » acabáys de vencer el mundo, y que os coronan por reyna y señora » dêl ». Leuantándose me tomó por la mano, y me dixo: « Si esso » fuera, hermano, no perdiérades vos nada ». Yo sin la responder la seguí hasta que salimos de la huerta.

« Esta engañosa vida traximos mucho tiempo, hasta que ya el amor por vengarse de nosotros nos descubrió la cautela, que [F. CXIX r.] como fuymos creciendo en edad, ambos acabamos de entender que no éramos hermanos. Ella no sé lo que sintió al principio de saberlo, mas yo nunca mayor contentamiento recebí, aunque después acá lo he pagado bien. En el mismo punto que fuymos certificados dêsto, aquel amor limpio y sano que nos teníamos, se començó a dañar y se conuertió en vna rauiosa enfermedad que nos durará hasta la muerte. Aquí no huuo primeros mouimientos que escusar, porque el principio dêstos amores fué vn gusto y deleyte fundado sobre bien, mas después no vino el mal por principios, sino de golpe y todo junto. Ya yo tenía mi contentamiento puesto en ella y mi alma hecha a medida de la suya. Todo lo que no vía en ella me parescía feo, escusado y sin prouecho en el mundo. Todo mi pensamiento hera en ella. Ya en este tiempo nuestros pasatiempos heran differentes, ya yo la miraua con recelo de ser sentido, ya tenía inuidia del [F. CXIX v.] sol que la tocaua. Su presencia me lastimaua la vida,

259. D: « Parésceme que acabáys de vencer a todo el mundo. »

263. Tout cet épisode de la « fontaine des jazmins » est reproduit en termes presque semblables dans I et dans D.

280. D insère ici un épisode qui a pour cadre, comme le précédent, la fontaine des jazmins. Xarifa demande au jeune homme de chanter et il fait entendre cette chanson :

Si hebras de oro son vuestros cabellos,
a cuya sombra están los claros ojos
dos soles, cuyo cielo es vuestra frente,
faltó rubí para hazer la boca,
faltó el cristal para el hermoso cuello,
faltó diamante para el blanco pecho.

Bien es el coraçón qual es el pecho,
pues flecha del metal de los cabellos
jamás os haze que boluáis el cuello,
ni que me deis contento con los ojos,
pues esperad vn sí de aquella boca
de quien miró jamás con leda frente.

¿ Hay más hermosa & desabrida frente?
¿ abrá tan duro & tan hermoso pecho?
¿ hay tan diuina & tan ayrada boca?
¿ tan ricos & auarientos hay cabellos?
¿ quién vió crueles tan serenos ojos
y tan sin mouimiento el dulce cuello?

El crudo amor me tiene el lazo al cuello,
mudada & sin color la triste frente,
muy cerca de cerrarse están mis ojos,
el coraçón se muere acá en el pecho,
medroso y erizado está el cabello,
& nunca oyo palabra dessa boca.

y su ausencia me enflaquescía el coraçón. Y de todo esto creo que no me deuía nada, porque me pagaba en la misma moneda. Quiso la fortuna, embidiosa de nuestra dulce vida, quitarnos este contentamiento en la manera que oyrás.

« El Rey de Granada, por mejorar en cargo al alcayde de Cartama, embióle a mandar que luego dexasse aquella fuerça y se fuesse a Coyn, que es aquel lugar frontero del vuestro, y que me dexasse a mí en Cartama en poder del alcayde que a ella viniesse. Sabida esta desastrada nueua por mi señora y por mí, juzgad vos, si algun tiempo fuystes enamorado, lo que podríamos sentir. Iuntámonos en vn lugar secreto a llorar nuestro apartamiento. Yo la llamaua señora mía, alma mía, solo bien mío, y otros dulces nombres que el amor me enseñaua. « Apartándose vuestra hermosura d' mí, ¿ternéys » alguna vez memo[F. cxx r.]ria dêste vuestro captiuo? » Aquí las lágrymas y sospiros atajauan las palabras. Yo, esforçándome para dezir más, malparía algunas razones turbadas de que no me acuerdo, porque mi señora lleuó mi memoria consigo. Pues ¡ quien os contasse las lástimas que ella hazía ! Aunque a mí siempre me parescían pocas, dezíame mil dulces palabras, que hasta aora me suenan en las orejas, y al fin, porque no nos sintiessen, despedímonos con muchas lágrymas y solloços, dexando cada vno al otro por prenda vn abraçado con vn sospiro arrancado de las entrañas. Y, porque ella me vió en

O más hermosa & más perfecta boca
que yo sabré dezir, o liso cuello,
o rayos de aquel sol, que no cabellos,
o cristalina cara & cristalina frente,
o blanco, ygual & diamantino pecho,
¿quando he de ver clemencia en essos ojos?

Ya siento el no en el boluer los ojos;
oyd si affirma pues la dulce boca,
mirá si está en su ser el duro pecho
y como acá y allá menea el cuello,
sentid el ceño en la hermosa frente,
pues ¿que podré esperar de los cabellos?

Si saben dezir no el cuello y pecho,
si niegan ya la frente y los cabellos,
¿los ojos qué harán y hermosa boca? f. 111 r. et v.

En écoutant cette chanson, Xarifa se prend à pleurer. Elle fait asseoir Abindarraez auprès d'elle et, pour apaiser les inquiétudes qu'il éprouve, elle lui promet le mariage.

Menéndez y Pelayo (*Orígenes de la novela*, II, p. 310a) imprime les vers 13 et 14 de la poésie ci-dessus sous la forme suivante :

¿Hay más hermosa y desabrida frente
para tan duro y tan hermoso pecho?

J'ignore d'où provient cette leçon, évidemment mauvaise. Les éditions anciennes de la *Diana* que j'ai consultées, à savoir celle de Granada 1564, celle d'Anvers 1580 et celle de Valencia 1602, donnent toutes la même leçon que l'édition de Valladolid, 1561 : *habrá*, écrit tantôt *abrá*, tantôt *aurá*.

297. D : « lleuó mi memoria tras sí. »

tanta necessidad y con señales d' muerto, me dixo : « Abindarraez, » a mí se me sale el alma en apartarme de tí ; y porque siento de tí » lo mismo, yo quiero ser tuya hasta la muerte : tuyo es mi coraçón, » tuya es mi vida, mi honra y mi hazienda. Y en testimonio dèsto, » llegada a Coyn donde aora voy con mi padre, en teniendo lugar de » hablarte, o por ausencia o indisposición suya, que ya desseo, » [F. cxx v.] yo te auisaré. Yrás donde yo estuuiere, y allí yo te daré » lo que solamente lleuo conmigo, debajo de nombre de esposo, que de » otra suerte ni tu lealtad, ni mi ser lo consentirían, que todo lo » demás muchos días ha que es tuyo ». Con esta promessa mi coraçón se sossegó algo y beséla las manos por la merced que me prometía.

« Ellos se partieron otro dia ; yo quedé como quien caminando por vnas fragosas y ásperas montañas, se le eclypsa el sol. Comencé a sentir su ausencia asperamente, buscando falsos remedios contra ella. Miraua las ventanas do se solía poner, las aguas do se vañaua, la cámara en que dormía, el jardín do reposaua la siesta. Andaua todas sus estaciones, y en todas ellas hallaua representación de mi fatiga. Verdad es que la esperança que me dió de llamarme, me sostenía, y con ella engañaua parte de mis trabajos, aunque algunas vezes de verla alargar tanto me causaua mayor pena, y holgara que me dexara del todo [F. cxxi r.] desesperado, porque la desesperación fatiga hasta que se tiene por cierta y la esperança hasta que se cumple el desseo. Quiso mi ventura que esta mañana mi señora me cumplió su palabra, embiándome a llamar con vna criada suya, de quien se fiaua, porque su padre era partido para Granada, llamado del rey para boluer luego. Yo, resuscitado con esta buena nueua, apercebíme, y dexando venir la noche por salir más secreto, púseme en el hábito que me encontrastes, por mostrar a mi señora el alegría de mi coraçón ; y por cierto no creyera yo que bastaran cient caualleros juntos a tenerme campo, porque traya mi señora comigo, y si tu me venciste, no fué por esfuerço, que no es possible, sino porque mi corta suerte o la determinación del cielo quisieron atajarme tanto bien. Assí que considera tú aora en el fin de mis palabras el bien que perdí y el mal que tengo. Yo yua de Cartama a Coyn breue jornada, aunque el desseo la alargaua mucho [F. cxxi v.], el mas hufano Abencerraje que nunca se vió ; yua a llamado de mi señora, a ver a mi señora,

303-312. D supprime les adieux si touchants de Xarifa et les remplace par ce résumé : « Y no te las [= las palabras que Xarifa dijo a Abindaraez] quiero dezir, valeroso Alcaide... Baste que el fin dèllas fué dezirme que en auiendo occasión o por enfermedad de su padre o ausencia ella me embiaría a llamar, para que huuiesse effecto lo que entre nos dos fué concertado. Con esta promessa mi coraçón se assossegó algo... » f. 112 v.

319. D : « Andaua todas sus estancias. » f. 112 v.

322. D : « holgara de que me dexaran del todo desesperado. » f. 113 r.

326. D : « vna criada suya, de quien como de sí fiaua. » f. 113 r.

327. D : « Granada a llamado del Rey. » f. 113 r.

328. D : « resuscitado con esta improuisa y dichosa nueua » f. 113 r.

329. D : « por salir más secreto y encubierto » f. 113 r.

330. D : « por mejor mostrar a mi señora la vfanía y alegría de mi coraçón » f. 113 r.

331. D : « bastaran dos caualleros juntos. » f. 113 r.

a gozar de mi señora y a casarme con mi señora. Véome aora herido, captiuo y vencido, y, lo que más siento, que el término y coyuntura de mi bien se acaba esta noche. Déxame pues, Christiano, consolar entre mis sospiros, y no los juzgues a flaqueza, pues lo fuera muy mayor tener ánimo para sufrir tan riguroso trance. »

Rodrigo de Naruaez quedó espantado y apiadado del estraño acontescimiento del moro, y paresciéndole que para su negocio ninguna cosa le podría dañar más que la dilación, le dixo : « Abindarraez, quiero que veas que puede más mi virtud que tu ruyn fortuna. Si tu me prometes como cauallero de boluer a mi prisión dentro de tercero dia, yo te daré libertad para que sigas tu camino, porque me pesaría de atajarte tan buena empresa ». El moro, quando lo oyó, se qui- [F. cxxii]so de contento echar a sus pies, y le dixo : « Rodrigo de Naruaez, si vos esso hazéys, auréys hecho la mayor gentileza de coraçón que nunca hombre hizo, y a mí me daréys la vida. Y para lo que pedís, tomad de mí la seguridad que quisiéredes, que yo lo cumpliré ». El Alcayde llamó a sus escuderos, y les dixo : « Señores, fiad de mí este prisionero, que yo salgo fiador de su rescate ». Ellos dixeron que ordenasse a su voluntad. Y tomando la mano derecha entre las dos suyas al moro, le dixo : « Vos, ¿ prometéysme como Cauallero de boluer a mi castillo de Álora, a ser mi prisionero, dentro de tercero dia ? » Él le dixo : « Sí, prometo. — Pues yd con la buena ventura, y si para vuestro negocio tenéys necessidad de mi persona o de otra cosa alguna, tambien se hará ». Y diziendo que se lo agradescía, se fué camino de Coyn a mucha priessa.

Rodrigo de Naruaez y sus escuderos se boluieron a Álora, hablando en la valentía y buena manera de el Moro [F. cxxii v.]. Y con la priessa que el Abencerraje lleuaua, no tardó mucho en llegar a Coyn ; yéndose derecho a la fortaleza, como le era mandado, no paró hasta que halló vna puerta que en ella auía ; y deteniéndose allí, començó a reconoscer el campo por ver si auía algo de que guardarse, y viendo que estaua todo seguro, tocó en ella con el cuento de la lança, que ésta era la señal que le auía dado la dueña. Luego ella misma le abrió y le dixo : « ¿ En qué os auéis detenido, señor mío ? Que vuestra tardança nos ha puesto en gran confusión. Mi señora ha rato que os espera. Apeaos y subiréys donde está ». El se apeó y puso su cauallo en vn lugar secreto, que allí halló. Y dexando lança con su darga y cimitarra, lleuándole la dueña por la mano, lo más passo que pudo, por no ser sentido de la gente del castillo, subió por vna escalera hasta llegar al aposento d' la hermosa Xarifa, que assí se llamaua la dama.

339. D : « Veome agor herido, captiuo y en poder de aquel, que no sé lo que hará de mí ». f. 113 r.

340. D exprime le verbe *es* : « y lo que más siento, es que el término... »

352-355. D : « Alcaide de Alora, si vos hazéys esso, a mí daréys la vida, y vos » hauréys hecho la mayor gentileza de coraçón, que nunca nadie hizo. De mí tomad » la seguridad que quisiéredes por lo que me pedís, que yo cumpliré con vos lo que » assentaré. » f. 113 v.

356. D : « yo salgo por fiador. » f. 113 v.

361. D : « para vuestro camino ». f. 113 v.

376. D : « lo más passo que pudieron por no ser conoscidos de la gente » f. 114 v.

Ella, que ya auía sentido su venida, con los [F. cxxiii r.] braços abiertos le salió a rescebir. Ambos se abraçaron sin hablarse palabra del sobrado contentamiento. Y la dama le dixo : « ¿En qué os auéys detenido, señor mío? Que vuestra tardança me ha puesto en gran congoxa y sobresalto. — Mi señora, dixo él, vos sabéys bien que por mi negligencia no aurá sido: mas no siempre succeden las cosas como los hombres dessean. » Ella le tomó por la mano y le metió en vna cámara secreta. Y sentándose sobre vna cama que en ella auía, le dixo : « He querido, Abindarraez, que veáys en que manera cumplen las captiuas de amor sus palabras, porque desde el dia que os la dí por prenda de mi coraçón. he buscado aparejos para quitárosla. Yo os mandé venir a este mi castillo a ser mi prisionero, como yo lo soy vuestra, y hazeros señor de mi persona y de la hazienda de mi padre debaxo de nombre de esposo, aunque esto, según entiendo, será muy contra su voluntad, que como no tiene tanto conoscimiento de vuestro valor [F. cxxiii v.] y experiencia d' vuestra virtud como yo, quisiera darme marido más rico. Mas yo vuestra persona y mi contentamiento tengo por la mayor riqueza del mundo. » Y diziendo esto baxó la cabeça, mostrando vn cierto empacho d' auerse descubierto tanto. El moro la tomó entre sus braços y, besándola muchas vezes las manos por la merced que le hazía, la dixo : « Señora mía, en pago d' tanto bien como me auéys ofrescido, no tengo que daros que no sea vuestro, sino sola esta prenda en señal que os rescibo por mi señora y esposa ». Y llamando a la dueña se desposaron. Y siendo desposados se acostaron en su cama, donde con la nueua experiencia encendieron más el fuego de sus coraçones. En esta conquista passaron muy amorosas obras y palabras, que son más para contemplación que para escriptura.

Tras esto al moro vino vn profundo pensamiento y, dexando lleuarse dèl, dió vn gran sospiro. La dama, no pudiendo sufrir tan grande ofensa d' su hermosura y voluntad, con gran fuerça de amor le boluió a sí y le dixo : « ¿Quês esto, Abindarraez? Paresce que te has en[F. cxxiiii r.] tristecido con mi alegría. Yo te oyo sospirar reboluiendo el cuerpo a todas partes, pues, si yo soy todo tu bien y contentamiento, como me dezías, ¿porqué sospiras? Y si no lo soy, ¿porqué me engañaste? Si has allado alguna falta en mi persona, pon los ojos en mi voluntad, que basta para encubrir muchas. Y, si sirues otra dama, dime quién es, para que la sirua yo. Y si tienes otro dolor secreto de que yo no soy ofendida, dímelo, que o yo moriré, o te libraré dêl. » El Abencerraje, corrido de lo que auía hecho, y paresciéndole que no decla-

380. D : « Ella que auía sentido ya su venida, con la mayor alegría del mundo lo salió a recebir. » f. 114 v.

386. D : « Metiéndole en vn rico aposento, se sentaron sobre vna cama. » f. 114 v.

393. D : « debaxo de nombre de esposo, que de otra manera ni mi estado ni vuestra lealtad consentiría. Bien sé yo que esto será contra la voluntad de mi padre que.. » f. 114 v.

406. D : « obras que son más para contemplación que no para escriptura » f. 115 r.

409. D : « vn muy profundo & aquexado sospiro » f. 115 r.

412. D : « Yo te oyo sospirar y dar solloços, reboluiendo el coraçón y cuerpo a muchas partes, pues, si yo soy todo tu bien y contentamiento, ¿cómo no me has dicho por quien sospiras? » f. 115 v.

rarse era ocasión d' gran sospecha, con un apassionado sospiro la dixo : « Señora mía, si yo no os quisiera más que a mí, no huuiera hecho este sentimiento, porque el pesar que comigo traya, sufríale con buen ánimo, quando yua por mí solo. Mas aora que me obliga a apartarme d' vos, no tengo fuerças para sufrirle, y assí entenderéys que mis sospiros se causan más de sobra de lealtad que de falta dèlla. Y porque no estéys más suspensa sin saber de qué, quiero deziros lo que passa. » [F. cxxvIIII v.] Luego le contó todo lo que auía succedido; y al cabo la dixo : « De suerte, señora, que vuestro captiuo lo es tambien del alcayde de Álora. Yo no siento la pena de la prisión, que vos enseñastes mi coraçón a sufrir; mas viuir sin vos tendría por la misma muerte. » La dama con buen semblante le dixo : « No te congoxes, Abindarraez, que yo tomo el remedio de tu rescate a mi cargo, porque a mí me cumple más. Yo digo assí, que qualquier cauallero que diere la palabra de boluer a la prisión, cumplirá con embiar el rescate que se le puede pedir; y para esto ponedle vos mismo el nombre que quisierdes, que yo tengo las llaues de las riquezas de mi padre; yo os las porné en vuestro poder; embiad de todo ello lo que os paresciere. Rodrigo d' Naruaez es buen cauallero, y os dió vna vez libertad, y le fiastes este negocio, que le obliga aora a vsar de mayor virtud. Yo creo que se contentará con esto, pues teniéndoos en su poder ha de hazer lo mismo. » El Abencerraje la respondió : « Bien parece [F. cxxv r.], señora mia, que lo mucho que me queréys, nôs dexa que me aconsejéys bien; por cierto no cayré yo en tan gran yerro, porque, si quando venía a verme con vos, que yua por mí solo, estaua obligado a cumplir mi palabra, aora que soy vuestro, se me a doblado la obligación. Yo bolueré a Álora, y me porné en las manos del Alcayde dêlla, y, tras hazer yo lo que deuo, haga él lo que quisiere. — Pues nunca Dios quiera, dixo Xarifa, que yendo vos a ser preso quede yo libre, pues no lo soy; yo quiero acompañaros en esta jornada que ni el amor que os tengo, ni el miedo que he cobrado a mi padre de auerle offendido, me consentirán hazer otra cosa. » El moro, llorando de contentamiento, la abraçó y le dixo : « Siempre vays, señora mía, acrescentándome las mercedes. Hágase lo que vos quisierdes, que assí lo quiero yo. » Y con este acuerdo

444. I : venia auer me con vos.

420. D : « con vn apassionado sospiro le dixo : « Esperança, si yo no os quisiera » más que a mi... » f. 115 v.

424. D : « para suffrillo » f. 115 v.

424-425. La phrase *y assi entenderéys... falta dêlla* manque dans D.

430. D : « enseñastes a mi coraçón a suffrir » f. 115 v.

431. D place après *la misma muerte* la phrase supprimée plus haut : « E ansi veréys que mis sospiros se causan más de sobra de lealtad que de falta dèlla. » f. 116 r.

434. D : « qualquier prisionero, que aya dado la palabra de boluer a la prisión, cumplirá... » f. 116 r.

437. D : « y os las pondré » f. 116 r.

441. D : « a de hazer por fuerça lo mismo de rescataros por lo que el pidiere. El Abencerraje le respondió... » f. 116 r.

443. D : « por cierto no caeré yo » f. 116 r.

447. D : « me pondré en. » f. 116 r.

454. I ne met aucune ponctuation après *quiero yo*. D écrit : « Hágase lo que vos queréys, que assí lo quiero yo. Con este acuerdo, antes que fuesse de dia, se leuan-

aparejando lo necessario, otro día de mañana se partieron, lleuando la Dama el rostro cubierto por no ser co[F. cxxv v.]noscida.

Pues, yendo por su camino adelante hablando en diuersas cosas, toparon vn hombre viejo. La dama le preguntó donde yua. Él la dixo: « Voy a Álora a negocios que tengo con el alcayde dêlla, que es el más honrado y virtuoso cauallero que yo jamás ví. » Xarifa se holgó mucho de oyr esto, paresciéndole que, pues todos hallauan tanta virtud en este cauallero, que también la hallarían ellos que tan necessitados estauan dêlla. Y boluiendo al caminante, le dixo: « Dezid, hermanos, ¿ sabéys vos d' esse cauallero alguna cosa que aya hecho notable? — Muchas sé, dixo él, mas contaros he vna por donde entenderéys todas las demás. Este cauallero fué primero alcayde de Antequera, y allí anduuo mucho tiempo enamorado de vna dama muy hermosa, en cuyo seruicio hizo mil gentilezas, que son largas de contar; y, aunque ella conoscía el valor dêste cauallero, amaua a su marido tanto que hazía poco caso dèl. Aconteseió assí que vn dia [F. cxxvj r.] de verano acabando de cenar ella y su marido, se baxaron a vna huerta que tenía dentro de casa; y él lleuaua vn gauilán en la mano, y lançándole a vnos páxaros, ellos huyeron y fuéronse a socorrer a vna çarça; y el gauilán, como astuto, tirando el cuerpo afuera, metió la mano, y sacó y mató muchos dêllos. El cauallero le cebó, y boluió a la dama, y la dixo: « ¿ Qué os paresce, señora, del astucia con que el gauilán encerró los » páxaros y los mató? Pues hágoos saber que, quando el alcayde de » Álora escaramuça con los moros, assí los sigue, y assí los mata. » Ella, fingiendo no le conoscer, le preguntó quién era: « Es el más » valiente y virtuoso cauallero que yo hasta oy ví. » Y començó a hablar dêl muy altamente, tanto que a la dama le vino vn cierto arrepentimiento, y dixo: « Pues ¡ cómo los hombres están enamorados » de este Cauallero, y que no lo esté yo de él, estandolo él de mí! » Por cierto yo estaré bien disculpada de lo [F. cxxvi v.] que por él » hiziere, pues mi marido me ha informado de su derecho. » Otro día adelante se ofresció que el marido fué fuera de la ciudad, y, no pudiendo la dama sufrirse en sí, embióle a llamar con vna criada suya. Rodrigo de Naruaez estuuo en poco de tornarse loco de plazer, aunque no dió crédito a ello, acordándosele de la aspereza que siempre le auía mostrado. Mas con todo esso a la hora concertada muy a recado fué a ver la Dama que le estaua esperando en vn lugar secreto, y allí ella echó de ver el yerro que auía hecho y la verguença que passaua en requerir aquel de quien tanto tiempo auía sido requerida; pensaua también en la fama que descubre todas las cosas; temía la inconstancia de los hombres y la offensa del marido; y todos estos inconuenientes, como suelen, aprouecharon de vencerla más, y, passando por todos ellos, le rescibió dulcemente y le metió en su cámara, donde passaron muy dulzes palabras, y en [F. cxxvij r.] fin dêllas le dixo: « Señor Rodrigo de Naruaez, yo soy vuestra de aquí adelante, sin que

taron, y, proueydas algunas cosas al viage necessarias, partieron muy secretamente para Alora. » f. 116 v.

457. Le conte qui est inséré de la ligne 457 à la ligne 522 est supprimé dans D: « Por no ser conoscida lleuaua ella el rostro cubierto. Con la gran priessa que lleuauan, llegaron en muy breue tiempo a Alora & yendose derechos al castillo, como a la puerta tocaron, fue luego abierta por las guardas... » f. 116 v.

» en mi poder quede cosa que no lo sea, y esto no lo agradezcáys a mí, » que todas vuestras passiones y diligencias falsas o verdaderas os » aprouecharán poco comigo, mas agradesceldo a mi marido que tales » cosas me dixo d' vos que me han puesto en el estado que aora estoy. » Tras esto le contó quanto con su marido auía passado, y al cabo le dixo : « Y cierto, señor, vos deuéys a mi marido más que él a vos. » Pudieron tanto estas palabras con Rodrigo de Naruaez que le causaron confusión y arrepentimiento del mal que hazía a quien dêl dezía tantos bienes, y apartándose afuera dixo : « Por cierto, señora, yo os » quiero mucho, y os querré de aquí adelante más ; nunca Dios » quiera que a hombre que tan afficionadamente ha hablado en mí, » haga yo tan cruel daño. Antes de oy más he de procurar la honra » de vuestro marido como la mía propria, pues en nin[F. cxxvii v.] » guna cosa le puedo pagar mejor el bien que de mí dixo. » Y sin aguardar más se boluió por donde auía venido. La dama deuió de quedar burlada, y cierto, señores, el cauallero a mi parescer vsó de gran virtud y valentía, pues venció su misma voluntad. »

El Abencerraje y su dama quedaron admirados del cuento; y alabándole mucho, él dixo que nunca mayor virtud auía visto d' hombre. Ella respondió : « Por Dios, señor, yo no quisiera seruidor tan virtuoso, mas él deuía estar poco enamorado, pues tan presto se salió a fuera, y pudo más con él la honra del marido que la hermosura d' la muger. » Y sobre esto dixo otras muy graciosas palabras. Luego llegaron a la fortaleza y, llamando a la puerta, fué abierta por las guardas, que ya tenían noticia d' lo passado. Y, yendo vn hombre corriendo a llamar al alcayde, le dixo : « Señor, en el castillo está el moro que venciste, y trae consigo vna gentil dama. » Al alcayde le dió el coraçón lo que podía ser y baxó abaxo. El Abencerraje, tomando su exposa de [F. cxxviii r.] la mano, se fué a él y le dixo : « Rodrigo d' Naruaez, mira si te cumplo bien mi palabra, pues te prometí de traer vn preso y te trayo dos, que el vno basta para vencer otros muchos. Ves aquí mi señora : juzga si he padescido con justa causa. Rescíbenos por tuyos, que yo fío mi señora y mi honra de tí. » Rodrigo de Naruaez holgó mucho de verlos, y dixo a la dama : « Yo no sé qual de vosotros deue más al otro, mas yo deuo mucho a los dos. Entrad y reposaréys en esta vuestra casa, y tenelda de aquí adelante por tal, pues lo es su dueño. » Y con esto se fueron a vn aposento que les estaua aparejado, y de ay a poco comieron, porque venían cansados del camino. Y el alcayde preguntó al Abencerraje : « Señor, ¿ qué tal venís de las heridas ? — Parésceme, señor, que con el camino las trayo enconadas, y con algún dolor. » La hermosa Xarifa, muy alterada, dixo : « ¿ Qué es esto, señor ? ¿ Heridas tenéys vos, de que yo no sepa ? — Señora, quien escapó de las vuestras, en poco terná otras [F. cxxviii v.]. Verdad es que de la escaramuça de la otra noche saqué dos pequeñas heridas, y el camino y no auerme curado me aurán

530. D : « y te traygo dos » f. 116 v.

538-540. D : « El alcaide preguntó al Moro que tal venía de sus llagas : « Paresce, » dixo él, que con el camino las tengo harto enconadas y con dolor. » f. 117 r.

541. D : « llagas tenéys vos, que yo no sepa » f. 117 r.

542. D : « en poco tendrá todas las otras. » f. 117 r.

544. D : « y el trabajo del camino y el no auerme curado me ha hecho algun daño. » f. 117 r.

hecho algun daño. — Bien será, dixo el Alcayde, que os acostéys, y verná vn çurujano que ay en el castillo. » Luego la hermosa Xarifa le començó a desnudar con grande alteración y, viniendo el maestro y viéndole, dixo que no hera nada, y con vn vnguento que le puso, le quitó el dolor, y de ay a tres dias estuuo sano. Vn dia acaesció que acabando de comer el Auencerraje dixo estas palabras : « Rodrigo de Naruaez, según eres discreto, en la manera de nuestra venida entenderás lo demás; yo tengo esperança que este negocio que está tan dañado, se ha de remediar por tus manos. Esta dueña es la hermosa Xarifa, de quien te huue dicho es mi señora y mi esposa; no quiso quedar en Coyn, de miedo d'auer offendido a su padre; todavia se teme dêste caso. Bien sé que por tu virtud te ama el Rey, aunque eres Christiano; suplícote alcances [F. CXXIX r.] dêl que nos perdone su padre por auer hecho esto sin que él lo supiesse, pues la fortuna lo traxo por este camino. » El Alcayde les dixo : « Consoláos, que yo os prometo de hazer en ello quanto pudiere. » Y tomando tinta y papel, escriuió vna carta al Rey, que dezía assí :

Carta de Rodríguez de Naruaez,
Alcayde de Álora,
para el Rey de Granada.

Muy alto y muy poderoso rey de Granada : Rodrigo d' Naruaez, alcayde de Álora, tu seruidor, beso tus reales manos; y digo assí : Que el Abencerraje Abindarraez el moço, que nasció en Granada y se crió en Cartama en poder de el Alcayde de ella, se enamoró de la hermosa Xarifa, su hija. Después tú, por hazer merced al alcayde, le [F. CXXIX v.] passaste a Coyn. Los enamorados por assegurarse se desposaron entre sí. Y llamado él por ausencia del padre, que contigo tienes, yendo a su fortaleza, yo le encontré en el camino, y en cierta escaramuça que con él tuue, en que se mostró muy valiente, le gané por mi prisionero. Y contándome su caso, apiadándome dèl, le hize libre por dos dias; él se fué a ver con su esposa, de suerte que en la jornada perdió la libertad y ganó el amiga. Viendo ella que el Abencerraje boluía a mi prisión se vino con él; y assí están aora los dos en mi poder. Suplícote que no te ofenda el nombre de Abencerraje, que yo sé que éste y su padre fueron sin culpa en la conjuración que contra tu real persona se hizo, y en testimonio dèllo viuen. Suplico a tu real alteza, que el remedio dèstos tristes se reparta entre tí y mí. Yo les perdonaré el rescate, y les soltaré graciosamente; sólo harás tu que el padre

546. D : Luego la hermosa Xarifa le hizo desnudar todavía alterada, pero con harto sossiego y reposo en su rostro por no le dar pena, mostrando que la tenía. El çurujano vino, y mirándole las heridas... » f. 117 r.

551. D : « por la manera de nuestra venida aurás entendido lo demás. » f. 117 v.

566. D : « besa tus reales manos » f. 117 v.

571. D : « por el ausencia » f. 117 v.

575. D : « él fué y se vió con su esposa » f. 118 r.

575-576. D : « de suerte que en la jornada cobró a su esposa y perdió la libertad ». f. 118 r.

582. D : « y manda tú al padre dêlla, pues es su vasallo, que a ella la perdone y a él reciba por hijo. » f. 118 r.

dèlla los perdone y resciba en su gracia. Y en esto cumplirás con tu grandeza, y harás lo que de ella siempre esperé.

[F. cxxx r.] Escripta la carta, despachó vn escudero con ella, que llegado ante el rey, se la dió. El cual, sabiendo cuya era, se holgó mucho, que a este solo Christiano amaua por su virtud y buenas maneras. Y como la leyó, boluió el rostro al alcayde de Coyn, que allí estaua y llamándole a parte, le dixo : « Lee esta carta, que es del alcayde de Álora ». Y leyéndola rescibió grande alteración. El rey le dixo : « No te congoxes, aunque tengas porqué. Sábete que ninguna cosa me pedirá el alcayde de Álora que yo no lo haga. Y assí te mando que vayas luego a Álora, y te veas con él, y perdones tus hijos, y los lleues a tu casa, que en pago dèste seruicio a ellos y a tí haré siempre merced. » El moro lo sintió en el alma; mas, viendo que no podía passar el mandamiento de el Rey, boluió de buen continente, y dixo que assí lo haría como su alteza lo mandaua. Y luego se partió a Álora donde ya sabían del escudero todo lo que auía passado, y fué de todos [F. cxxx v.] rescebido con mucho regozijo y alegría. El Abencerraje y su hija parescieron ante él con harta verguença, y le besaron las manos. Él los rescibió muy bien, y les dixo : « No se trate aquí de cosa passada ; yo os perdono aueros casado sin mi voluntad, que en lo demás vos, hija, escogistes mejor marido que yo os pudiera dar. » El alcayde todos aquellos dias les hazía muchas fiestas ; y vna noche, acabando de cenar en vn jardín, les dixo : « Yo tengo en tanto auer sido parte para que este negocio aya venido a tan buen estado, que ninguna cosa me pudiera hazer más contento ; y assí digo que sola la honra de aueros tenido por mis prisioneros quiero por rescate de la prisión. De oy más vos, señor Abindarraez, soys libre de mí para hazer de vos lo que quisierdes. » Ellos le besaron las manos por la merced y bien que les hazía ; y otro dia por la mañana partieron de la fortaleza, acompañándolos el Alcayde parte del camino. Estando ya [F. cxxxi r.] en Coyn gozando sossegada y seguramente el bien que tanto auían desseado, el padre les dixo : « Hijos, aora que con mi voluntad soys señores de mi hazienda, es justo que mostréys al agradescimiento que a Rodrigo de Naruaez se deue, por la buena obra que os hizo ; que no por auer vsado con vosotros de tanta gentileza ha de perder su rescate, antes le meresce muy mayor. Yo os quiero dar seys mil doblas zaenes ; embiádselas, y tenelde de aquí adelante por amigo, aunque las leyes sean diferentes ». Abindarraez le besó las manos y tomándolas con quatro muy hermosos cauallos

591. D : « aunque tengas causa ». f. 118 r.
595. D : « mas viendo que no podía passar del mandado de su Rey » f. 118 v.
602. D : « yo os perdono el aueros casado » f. 118 v.
604. D : « les hazía muchas fiestas & banquetes » f. 118 v.
608. D : « por el rescate » f. 118 v.
615. D : « razón es que cumpláys con lo que deuéys al Alcaide de Álora » f. 119 r.
620. D : « aunque entre él y vosotros sean las leyes differentes » f. 119 r.
621. D : « Seys muy hermosos y enjaezados cauallos con seys adargas y lanças » f. 119 r.

y quatro lanças con los hierros y cuentos de oro y otras quatro dargas, las embió al alcayde de Álora y le escriuió assí :

Carta del Abencerraje Abindarraez al Alcayde de Álora.

Si piensas, Rodrigo de Naruaez, que con darme libertad en tu castillo, para venir[F. cxxxi v.]me al mío, me dexaste libre, engañaste, que, quando libertaste mi cuerpo, prendiste mi coraçón : las buenas obras prisiones son de los nobles coraçones. Y si tú por alcançar honra y fama acostumbras hazer bien a los que podrías destruyr, yo por parescer a aquellos donde vengo, y no degenerar de la alta sangre de los Abencerrajes, antes coger y meter en mis venas toda la que dêllos se vertió, estoy obligado a agradescerlo y seruirlo. Rescibirás de esse breue presente la voluntad de quien le embía, que es muy grande, y de mi Xarifa otra tan limpia y leal, que me contento yo de ella.

El alcayde tuuo en mucho la grandeza y curiosidad del presente; y rescibiendo dèl los cauallos y lanças y dargas, escriuió a Xarifa assí :

Carta de el Alcayde de Álora a la hermosa Xarifa.

[F. cxxxii r.] Hermosa Xarifa : No ha querido Abindarraez dexarme gozar de el verdadero triumpho de su prisión, que consiste en perdonar y hazer bien; y como a mí en esta tierra nunca se me ofresció empresa tan generosa, ni tan digna de Capitán Español, quisiera gozarla toda y labrar dèlla vna estatua para mi posteridad y descendencia. Los cauallos y armas rescibo yo para ayudarle a defender de sus enemigos. Y si en embiarme el oro se mostró cauallero generoso, en rescebirlo yo paresciera cobdicioso mercader. Yo os siruo con ello en pago de la merced que me hezistes en seruiros de mí en mi castillo. Y también, señora, yo no acostumbro robar damas, sino seruirlas y honrarlas.

Y con esto les boluió a embiar las doblas. Xarifa las rescibió y dixo : « Quien pensare vencer a Rodrigo de Naruaez de armas y cortesía, pensará mal. [F. cxxxii v.] De èsta manera quedaron los vnos de los otros muy satisfechos y contentos, y trauados con tan estrecha amistad, que les duró toda la vida. »

637. I : la graudeza y.

622. D : « lanças cuyos hierros y recatones eran de fino oro. » f. 119 r.

624. Dans D ce n'est pas Abindarraez qui écrit à l'Alcaide d'Álora, c'est Xarifa qui lui adresse une lettre dont le texte n'est pas donné. Elle lui envoie en même temps, en outre des cadeaux déjà indiqués, *una caxa de aciprés muy olorosa y dentro en ella mucha y muy preciosa ropa blanca para su persona*. f. 119 r.

638. Dans D, l'Alcaide d'Alora prend (sauf l'argent) les cadeaux qu'il répartit entre lui et ses compagnons, puis il rend l'argent au messager en le chargeant pour Xarifa non d'une lettre mais d'un message verbal. f. 119 v.

BIBLIOGRAPHIE

S. Griswold Morley. — *Studies in spanish dramatic versification of the siglo de oro. — Alarcón and Moreto.* [University of California publications in modern Philology, vol. VII, n° 3. — October 8, 1918.]

Les lecteurs du *Bulletin hispanique* n'ont pas oublié les articles de M. Griswold Morley sur les strophes dans Tirso de Molina (1905) et sur les combinaisons métriques de ce même Tirso (1914). L'auteur nous offre, dans le nouvel article, dont le titre précède, le résultat de ses recherches sur la variété métrique chez Alarcón (1580?-1639) et chez Moreto (1618-1669). Il espère, dit-il, pouvoir embrasser peu à peu l'ensemble de ce vaste sujet, « qui va de Juan de la Cueva à Bancés Candamo et à Cañizares ». Comme on le voit, il ne s'est pas astreint à pousser son enquête en suivant l'ordre chronologique. Il procède, en quelque sorte, par une série de coups de sonde sur différents points — parfois assez distants l'un de l'autre — de son domaine, comme s'il voulait se rendre compte des directions générales de ce riche filon. Les lacunes provisoires se combleront plus tard. La plus importante évidemment de ces lacunes est celle qui correspond à l'œuvre capitale de Lope de Vega. Il est probable *a priori* que l'influence prépondérante, la maîtrise incontestée du véritable fondateur de la *Comedia* a influé puissamment sur la courbe de l'évolution des mètres dramatiques. M. G. M. le prévoit lui-même lorsqu'il écrit : « Le développement métrique du *siglo de oro* n'est pas encore bien connu. Il est possible que l'étude de Lope de Vega en fournisse la clef. Les œuvres de Lope sont un océan, inexploré sur bien des points, et qui contient la solution de maintes énigmes. » Très juste, mais alors n'était-ce pas une raison de commencer par lui, ou, tout au moins, de l'étudier à son rang?

En attendant que l'auteur aborde cette partie capitale de son sujet, tenons-nous-en au chapitre qu'il nous offre aujourd'hui, Alarcón et Moreto, séparés l'un de l'autre par une quarantaine d'années. Pour chacun d'eux M. G. M. dresse le tableau stichométrique des 24 pièces d'Alarcón, qui constituent tout son répertoire, et des 30 comédies de Moreto insérées au vol. XXXIX de la B. A. E., en n'indiquant le

pourcentage que des deux mètres le plus employés, la *redondilla* et le romance. Il tire ensuite de cette statistique les formules typiques qui serviront de critérium pour établir les caractéristiques propres à chacun de ces auteurs. Enfin, il applique ce *standard* ou étalon aux pièces d'une authenticité douteuse, ou à la détermination de ce qui appartient à chaque *ingenio* dans une pièce écrite en collaboration.

Les caractéristiques de la versification d'Alarcón seraient les suivantes : 1° Grande prédominance des *redondillas*. Le vers de romance est dans une moindre proportion, qui varie entre 40 et 50 %; 2° Absence de la *silva* rimée de 11 et 7 syllabes du type aA, bB, cC, etc.; 3° Absence des stances lyriques; 4° Absence des heptasyllabes assonants. — Sur ces trois derniers points la versification d'Alarcón diffère absolument de celle de Tirso. Sur le premier, si Tirso est plutôt un « romancista » (20 % de *redondillas* contre 60 % de romances), Alarcón est un « redondillista empedernido » (61 %). Pour Moreto, la proportion est renversée : le mètre de beaucoup le plus fréquent chez lui est le vers de romance (45 %). La *redondilla* au contraire est en décroissance, et flotte entre 15 et 35 %. A ce point de vue Moreto se rapprocherait donc de Tirso. Chez lui, d'ailleurs, la variété métrique est plus grande. Il use des strophes lyriques, mais non des *endechas* ni du vers *suelto*. Deux particularités sont à relever chez lui : l'emploi des couplets lyriques (en *redondillas* ou en romance) destinés à être chantés, et ce que M. G. M. nomme « l'incrustation », c'est-à-dire l'insertion d'un passage lyrique au milieu d'un autre mètre, par exemple de *décimas* au milieu de *redondillas*, ou d'octaves au milieu de *silvas*, etc.

Ce sont là, non pas toutes, mais les plus importantes des caractéristiques qui se dégagent de la statistique. Elles offrent évidemment un critérium commode pour déterminer l'*usus* de ces trois dramatiques. — Quelle est sa valeur? Suffit-il, *à lui seul*, à trancher des questions d'authenticité? On en peut douter, et d'ailleurs telle n'est pas sans doute la pensée de M. G. M. Il est pour cela d'autres critériums auxquels celui-là doit s'ajouter, et, en premier lieu, la langue et le style de chaque auteur. Je sais bien que sur ce point l'on s'est contenté trop souvent de généralités vagues et d'impressions incapables de servir de preuves, car, n'ayant rien d'objectif, elles varient souvent d'un critique à l'autre. Hartzenbusch juge, par exemple, « d'après la différence générale des styles », que le 2e acte de la *Fingida Arcadia* n'est pas de Moreto; Luis Fernández Guerra y reconnaît, au contraire, « plusieurs traits caractéristiques du style de Moreto ». A cet exemple, cité par M. G. M. (p. 168), on en pourrait ajouter bien d'autres, s'il était nécessaire.

C'est que nous ne possédons pas encore sur la langue, la grammaire, la syntaxe de ces auteurs un ensemble de travaux vraiment

scientifiques et bien coordonnés, comme nous en possédons pour tant d'auteurs de l'antiquité. Et c'est là, me semble-t-il, une tâche urgente, qui devrait tenter les jeunes travailleurs, trop souvent attirés par des généralités plus brillantes. Ce travail, en ce qui touche les dramatiques espagnols du *siglo de oro*, est difficile, je le sais. D'abord, à cause de l'extrême négligence des éditeurs ou des imprimeurs : presque tous les textes sont à revoir, à commencer par ceux de l'Académie espagnole. Ensuite, parce que le type de la *Comedia* une fois stéréotypé *ne varietur*, tous les auteurs semblent s'être appliqués à le reproduire non seulement dans ses grandes lignes, mais jusque dans les détails du style, dans la phraséologie, dans le vocabulaire. Il en résulte que trop souvent la personnalité de l'auteur, quand elle n'est pas très fortement marquée, s'efface au point qu'il est presque impossible de la saisir et de la différencier. La meilleure preuve en est dans l'étonnant sans-gêne avec lequel copistes et éditeurs pouvaient attribuer telle comédie aux auteurs qui faisaient recette, sans soulever le plus souvent la moindre protestation.

S'il est arrivé que l'auteur lui-même ne reconnaissait plus les enfants de sa veine, quelles difficultés ne rencontrerons-nous pas aujourd'hui pour assigner à chacun son dû dans une pièce écrite en collaboration! On ne saura jamais ce que l'*arte nuevo* aura ôté à l'originalité de ceux qui s'y étaient asservis. La conception, unanimement acceptée, de l'œuvre scénique, de son but, de la disposition des parties, des moyens d'expression, des personnages-types, de la langue et des mètres obéit si bien à des normes fixes que ces dernières en arrivaient presque forcément à se substituer à toute inspiration personnelle et indépendante. Sans doute, dans l'ensemble, on reconnaîtra assez vite en quoi la manière d'un Lope diffère de celle d'un Tirso, d'un Moreto ou d'un Calderón. Mais ce sont là les chefs du chœur. La personnalité des *astra minora* devenait plus indistincte dans cette sorte d'atmosphère uniforme, qui, sous l'action d'une tradition de plus en plus envahissante, finissait par tout noyer et tout confondre.

N'exagérons rien cependant. Quelle que soit la tyrannie exercée par un même modèle, il est impossible que tous l'interprètent de la même façon, et qu'il ne se glisse dans chaque copie quelque chose de ce que les copistes y ont, peut-être à leur insu, mis du leur. Chacun a une manière différente de porter la même mode. Les traits les plus profonds de notre caractère, comme ceux de notre visage, persistent plus ou moins : *Genio y figura*... De même pour certaines façons de penser, de sentir et de dire : chacun a son style, « qui est l'homme même ». Telle manière de peindre les choses, tel mouvement instinctif de passion, tel tour familier dans l'expression, etc., peuvent déceler ce qui reste d'originalité dans un écrivain, et le distinguer de ceux de la

même école. C'est grâce à de rigoureuses analyses comparées que nous parviendrons à fixer la part qui est propre à chacun.

M. G. M. a borné sa tâche à une partie de cette enquête : la variété dans l'usage des mètres. Sa méthode de discrimination est fondée sur ce postulatum : « Chaque auteur montre une prédilection particulière pour telle ou telle forme métrique. » Sur ce point, nettement délimité, la statistique seule peut nous fixer. « Ce sera ensuite à nous à tâcher de pénétrer le secret de cette prédilection » (p. 131). Là réside assurément la vraie difficulté. Je suppose en effet que cette prédilection, si elle est démontrée, n'obéit pas uniquement à la loi du moindre effort, — quoique, à vrai dire, la fortune de la *redondilla* et l'envahissement progressif du vers de romance pourraient le faire craindre. — La seule recherche de la variété elle-même, si caractéristique de la *comedia*, n'imposait pas, parmi tant de mètres possibles, celui-ci plutôt que celui-là, et, d'autre part, le simple caprice, la fantaisie individuelle, n'obéissant, par définition, à aucune loi, n'expliquerait rien. On est donc amené à penser que le poète pouvait être guidé dans son choix, par le désir d'accommoder le vers à la pensée, et qu'il obéissait, plus ou moins consciemment, à une loi fondée sur la nature même des choses, de telle sorte qu'à l'expression d'un sentiment donné correspondît une forme métrique déterminée.

C'est cette loi que Lope édictait, en 1609, dans un passage fameux de l'*Arte nuevo* (vers 305-313)[1]. Si cette loi eût été exactement observée, elle eût singulièrement restreint l'embarras du choix, et uniformisé la métrique de la *comedia*. Mais, d'une part, des préceptes de ce genre, quoi qu'en pensaient Cascales, dans ses *Tablas poéticas* (1617) et Böhl de Faber, dans son *Pasatiempo crítico*, 3ª parte, nº 33 s. d. (1819), paraissent bien arbitraires. Böhl, en particulier, en exagère encore la rigueur et les pousse à l'absurde. Non seulement, d'après lui, le mètre a, par lui-même, une vertu expressive qui lui est propre, mais les simples voyelles offrent une analogie secrète avec les sentiments humains. « L'*e*, par exemple, exprime la lassitude, l'abattement ; l'*u*, l'horreur et le dégoût, » etc. Quant aux diphtongues, comme elles sont composées de deux voyelles, elles conviennent admirablement « aux diverses situations de l'âme où se combinent divers sentiments ». Ce pathos ne lui était pas particulier. Déjà Juan de la Cueva (*Ejemplar poético*, Epist. III, v. 205-214. Édit. Walberg, p. 69) recommandait d'user de la consonne *L* pour exprimer la douceur des sentiments, de la *S* pour peindre le sommeil ou le repos *(sueño, sosiego)*, etc. D'autre part, quoique sur ce point une étude détaillée et complète manque encore, les règles de Lope ne paraissent pas avoir été bien scrupuleusement suivies, ni par lui-même ni par

1. Edit. Morel-Fatio, *Bull. hisp.* 1901, p. 381, et note p. 398-401.

les autres, et les statistiques de M. G. M. aideraient à le prouver. Au fond, ni en droit, ni en fait, cette prétendue loi ne s'imposait, et elle laissait une large part au caprice individuel.

D'ailleurs ce caprice lui-même, et, partant, le choix des mètres, ne peut-il pas varier avec l'âge, avec l'évolution du talent de chaque auteur, ou avec d'autres causes obscures? La règle qui aura, en une circonstance donnée, déterminé le choix de l'écrivain — si tant est qu'il s'en soit imposé une — restera-t-elle pour lui toujours la même? Sa métrique, comme son style, seront-ils forcément identiques à vingt ans et à soixante ans? Autre matière à statistique. — Par malheur, nous ignorons, la plupart du temps, les dates exactes et la succession chronologique des pièces de beaucoup d'auteurs. En dehors de quelques points de repère trop peu précis eux-mêmes (les dates de publication des différentes *Partes,* les deux listes de Lope, de 1604 et de 1618, etc.), nous en sommes réduits, ou peu s'en faut, à des conjectures. Cette difficulté n'a pas échappé à M. G. M. Il reconnaît que la chronologie des pièces de Moreto est encore à faire (p. 173), et qu'en ce qui concerne Alarcón, les essais tentés par Hartzenbusch (B. A. E., XX, xx) ou par M. P. Enríquez Ureña (*D. J. Ruiz de Alarcón*, 1915, p. 22), — ce dernier cependant fondé sur l'usage des mètres, — jettent peu de lumière sur la question. Il est à craindre qu'il n'en soit de même ailleurs.

Malgré les quelques réserves que nous avons cru devoir faire, nous n'hésitons pas à reconnaître l'intérêt et la valeur des recherches de M. G. M. Les statistiques qu'il a établies offrent une base solide à l'étude générale des mètres de la *Comedia* Elles permettent déjà certaines conclusions, auxquelles on peut arriver aussi par d'autres voies, mais qui recevront de l'emploi prudent de cette méthode une nouvelle force. En revanche, elles corrigent, par leur précision, ce que pourrait avoir de vague une impression purement esthétique. Elles mettent en lumière les procédés habituels à tel ou tel auteur, ainsi que l'évolution comparée des différents mètres dans la poésie dramatique. Dans les questions d'authenticité et d'attribution, auxquelles elles conviennent surtout, elles seront d'un grand secours. M. G. M. établit, par exemple (p. 163), que, même réduite au seul emploi de la *redondilla* et du vers de romance, la règle d'identification qu'il a établie pour Tirso rendrait de prime abord impossible l'attribution à cet auteur de 13 des 30 pièces de Moreto, et si l'on appliquait à ces dernières le type alarconien, quatre d'entre elles pourraient prêter à discussion. Nous n'avons pas le loisir d'entrer ici dans l'examen détaillé des 5 pièces douteuses attribuées, en tout ou en partie, à Alarcón (tableau 2, p. 145 et suiv.), ni des 4 attribuées à Moreto (auxquelles il convient d'ajouter *La ocasión hace al ladrón;* (tableau 4, p. 166 et suiv.). Nous y renvoyons le lecteur. Il pourra se rendre

compte, par des exemples concrets, de ce que l'on peut attendre de la méthode, — et aussi de ce qu'il ne faut pas lui demander.

Au surplus, il ne faut pas oublier que nous n'avons encore que les premiers chapitres d'une œuvre de longue haleine et, par suite, que des conclusions particulières ou provisoires. Il convient d'attendre le résultat définitif. Mais dès à présent il est permis de constater la portée et l'originalité de ces recherches, et de souhaiter que le laborieux auteur, dont le *Bulletin hispanique* a eu souvent l'occasion de louer l'activité, les mène à bon terme avec sa conscience accoutumée.

E. M.

Política y toros, Ensayos, por **Ramón Pérez de Ayala**, Madrid, Calleja, 1918.

Política y toros, Ensayos, tel est le titre sous lequel M. Ramón Pérez de Ayala a réuni, en un volume publié par la maison Calleja, des articles qu'il avait fait paraître dans la *Prensa* de Buenos-Ayres. Ce titre fait assez bien présager du contenu. L'auteur n'est pas précisément optimiste en ce qui concerne le présent de l'Espagne. Sous une dialectique fluide et pénétrante transparaît un découragement d'homme humilié, qui n'a que trop facilement percé à jour les façades de carton et vu ce qu'il y a derrière. Si l'on veut savoir et comprendre un peu ce qui s'est passé en Espagne en juin 1917 et dans les mois suivants, on lira les quelques articles datés d'août 1917 et avril 1918. On verra ce qu'a été la comédie politique, et qui sont les comédiens.

G. C.

---

28 avril 1919.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

APPENDICES

A LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

JUSQU'EN 1236*

IX

Documents relatifs à Jayme I.

[*Traslado de las Escrituras en pergamino pertenecientes al Reynado del Sr Dn Jayme I* (tome I), Archivo de la Corona de Aragón**.]

La Reine Léonore et l'Infant Alphonse.

N° 187. Armari 19 de Huesca, sach Sn Llorens, n° 13. Parchemin. Charte-partie. Année 1221 ***.

(Fol. 211.) In nomine Domini. Quecumque super facto matrimonii contrahuntur, jure debito sancte fideliter observanda; et ne tempore procedente oblivioni tradantur, scriptura debent memorie comendari. Igitur ad cunctorum noticiam per hanc scripturam volumus pervenire, quod Nos Jacobus, Dei gracia Rex Aragonis[1], Comes Barchinone[2] et Dominus Montis Pessulani[3], considerantes ea que super matrimonio sunt a Sanctis Patribvs constituta, vos inclitam dominam Alienorem, filiam quondam clare memorie Aldefonsi, illustris Regis Castelle, ducimus legaliter in uxorem, et sicut in Ecclesia Dei ordinatum est et statutum, vobiscum copulam contrahimus nupcialem. Obligamus itaque, tradimus et concedimus vobis, nomine arrarum vestrarum sive jure sponsalicii vestri, castra et villas de Daroca et de Epila, de Pina, de Uno castello, de Barbastro et de Tamarito, de Sancto Ste-

* Voir *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 30, 109, 244 et 353; t. XV, p. 18, 170, 268 et 411 (tiré à part, Bordeaux, Feret, 1913, *Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236. I. Le manuscrit et le texte*); t. XIX, p. 101 et 243; t. XX, p. 27 et 149.

** Le t. VI de la collection Bofarull contient un certain nombre de textes compris dans ce *Traslado*. Voir *Bull. hisp.*, t. XX, p. 149. Comme pour les textes précédents, je corrige le *Traslado* à l'aide des originaux, là où c'est utile. — Cf. Tourtoulon, *Jacme Ier le Conquérant*, Montpellier, 1863-67, 2 tomes. Le tome I renferme en appendice, entre autres documents, trois de ceux que je reproduis ici.

*** Voir Tourtoulon, t. I, p. 174; Flórez, *Reynas Católicas*, t. I, p. 455.

1. *Aragoñ.* — 2. *barch.* — 3. *montispl'i.*

phano, de Monte Albo, de Cervaria, de Siurana et de Pradis, cum omnibus montanis de Siurana et de Pradis, et cunctis terminis et pertinenciis predictorum castrorum et villarum et hominibus ac feminis, cum pleno etiam seniorivo et omnibus exitibus, redditibus et juribus nostris que aliquo modo aut aliqua racione habemus vel habere debemus in locis omnibus supradictis, salvo jure castellanorum[1] qui racione feudi habent aliquid sive tenent in castris de Catalonia supra dictis; tali modo scilicet, quod omnia predicta castra et villas de Aragone nos possimus donare et assignare pro honore, quando et quociens voluerimus, nostris baronibus, naturalibus et nobilibus Aragonis quibus nobis placuerit, sicut et honores alios regni nostri; tamen ille vel illi cui vel quibus nos dederimus dicta loca aut eorum aliquem[2], veniat coram vobis et fidelitatem faciat vobis inde, ac per manum portarii vestri recipiat ea. Et si forte nos mori contigerit priusquam vos, omnia predicta et singula vos domina Alienor possidentis et expletetis omnia predicta et singula in vita vestra; ita tamen, quod predicta castra et villas de Aragonia comandetis nostris naturalibus et generosis de Aragone, qui sub predicta fidelitate vobis teneantur, inde in vita vestra, et post mortem vestram ea proli nostre et vestre que fuerit heres regni, sine impedimento aliquo, libera reddere teneantur; predicta vero castra et villas de Catalonia teneant illi qui ad feudum ea per nos tenent et debent tenere sub predicta fidelitate pro vobis in vita vestra, et post obitum vestrum statim nostre proli et vestre que fuerit Regni heres inde teneantur fideliter respondere. Castrum vero de Siurana, nos dum vixerimus, cuicumque et quociens voluerimus libe (fol. 212) remus, qui vobis inde fidelitatem faciat, et ipsum recipiat per manum portarii vestri; similiter et post obitum nostrum, si vos superstes eritis, ipsum castrum nostro fideli de Catalonia naturali et generoso comandetis, qui sub predicta fidelitate vobis inde teneatur in vita vestra, et post obitum vestrum ipsum heredi nostro supradicto, scilicet nostre proli et vestre, reddere teneatur. Si vero vos decesseritis sine prole superstite, matrimonii huius omnia predicta et singula Regi Aragonis qui pro tempore fuerit statim libere et sine obstaculo revertantur. Datum apud Agredam, VIII. Idus Februarii, Era M CC^a L^a VIIII^a, per manum Petri Vitalis, Archidiaconi Tirassone[3], notarii nostri, ab Arnaldo gramatici[4] eius mandato scripta. Signum ✠ Jacobi, Dei gracia Regis Aragonis, Comitis Barchinone et Domini Montis Pessulani. = Testes huius rei sunt : S., Cesarauguste Episcopus; = Garsias, Oscensis Episcopus, = Frater G. de Allaco*,

* Sur les noms qui figurent dans ces actes, on consultera parfois utilement la *Nomenclature des familles des états de Jacme Ier*, que Tourtoulon a mis à la fin de son tome II.

1. *castlanoꝝ*. — 2. *aliq*. — 3. *tiras'*. — 4. Sic dans l'original.

Magister Templi, = Frater Fulco, Magister Hospitalis, = Nuno Sanccii, = G. Raimundi, Senescalcus, = Eximinus Cornelii, = B. de Alagone, Maiordomus Aragonis, = P. Aunisii, = Lupus Didaci, Alferiz Regis Castelle, = Gonzalbus Rodorici, Maiordomus Regis Castelle, = Albarus Didaci, = Martinus Moinoz, = Rodoricus Rodorici, = Garsias Ferrandi, Maiordomus Domine Regine Castelle, = G. Gonzalbiz, = Rodoricus Gonzalbiz, = Petrus Poncii, =, et multi alii. = Ego, P. Vitalis, Tirassone[1] Archidiaconus et Notarius Domini Regis, mandato ipsius hoc scribi feci, die, era et loco prefixis, suumque signum et hoc meum apponens.

* * *

F° 567, N° 368. Arm° 15 de Dots Reals, sach D, n° 131. Parchemin*, année 1229.

Notum facimus presentibus atque futuris : Nos Alienor, Dei gracia Regine Aragonis, Comitissa Barchinone et Domna Montispessulani, quod cum Dominus J. illustris Rex Aragonis[2] Karissimus maritus noster contra nos causam movisset super eo, quod dicebat castrum de Daroca debere teneri per manus fidelium, nos et predictus maritus noster spontanee juravimus quod Domini Legati compositioni vel juditio staremus super causa predicta. Postmodum coram eodem legato Dominus Rex proposuit quod secundum conventionem habitam inter nos et ipsum Dominum Regem dictum castrum teneri debet per manus fidelium et ad hoc declarandum confectum super hoc exhibuit instrumentum; verum cum ipsa causa facile sine cognitione et dilatione terminari non posset, cum ad respondendum petitioni dicti Regis (fol. 568) nobiscum non haberemus consilium et dominus[3] legatus Pape instans consilium stare non posset in loco predictus Dominus Rex instanter[4] petiit quod indempnitati sue et Regni super hoc provideretur, quia si predictum[5] castrum in tali statu remaneret, quod secundum pactum non esset in manu fidelium, sibi et regno suo gravissimum periculum immineret, presertim cum esset contra Mauros in exercitum profecturus; super quo post tractatus plurimos de consensu nostro et Regis predicti, taliter extitit ordinatum, quod nos libere et absque ullo impedimento de securo conducto suo ad castrum de Daroca rediremus et postmodum cum Tirasone[6] Episcopo revertetur de consilio et veniret Darocam, nos in manus ipsius, tanquam in manus Domini legati, Darocense[7] castrum salvis nobis redditibus castri predicti ponnemus, tali modo, quod idem Episcopus

* Sur l'extérieur du parchemin (main ancienne) : « super quadam questione que erat inter Dominum Regem Jacobum antiguum et Dominam Elionorem eius uxorem racione castri Daroce ».

1. *tirasoñ.* — 2. *Aragoñ.* — 3. *dñs.* — 4. *instant.* — 5. *p̄dcm̄.* — 6. *tirasoñ.* — 7. *daroceñ.*

castrum custodiret quousque causa predicta inter nos terminata ipse castrum redderet cui Dominus Legatus reddendum mandaret, et de castro sic tradendo memorato Episcopo juramentum prestitimus, quod si non faceremus nos excommunicandum a Domino Legato concessimus, et fideles qui alia castra pro nobis et pro ipso tenent, a debito nobis facte fidelitatis absolvimus. Quamcito vero dictum castrum prefato Episcopo sicut dictum est tradiderimus a predicto juramento et a dictis conditionibus de excomunicatione vel absolutione fidelium remanebimus absolute. Predictus quoque Rex juravit pro se et pro suis securitatem bonam, sine fraude et malo ingenio, nobis et filio nostro et nostris, eundo Darocam et morando in Daroca usque ad predictam tuitionem castri, et post traditionem castri morando in Darocam vel in Fariça vel in Caltajub, eundo quoque [1] et redeundo per Regnum Aragonis [2], et morando in quocumque loco predicti Regni nobis placuerit, sub eodem juramento (fol. 569) comprehendens quod usque ad terminum qui prefixus est de castro dando Tirasone Episcopo et quanto tempore Tirasone [3] Episcopus castrum tenuerit idem castrum nec per se nec per alios obsidebit, neque ei nocebit nec pertinenciis eius; que omnia si non observaverit, se excomunicandum a Domino Legato concessit. Condictum est autem et concessum a Domino Rege et vobis quod, postquam Dominus legatus per juditium vel compositionem huic cause finem apposuerit que mota est super hoc, utrum Castrum de Daroca poni debeat vel non in manu fidelis, ab observandis conventionibus in hac carta contentis, uterque* simus penitus absoluti. Hec igitur acta sunt apud Cesaraugustam in presentia venerabilis Patris Domini J. Sabinensis [4] Episcopi, Apostolice Sedis Legati, presentibus quoque Domino S. Tarrachonensis [5] Archiepiscopo, et Dominis G. et S. Oscensi ac Cesaraugustano Episcopis, Domino Roderico de Lizana, Domino Attane de Focibus, et Domino P. Cornelii, Domino P. Martinez de Leet et aliis viris nobilibus, Era M^{a} CC^{a} LX^{a} septima. Anno Domini MCC XX nono [6] = Sig✝num Alienor, Dei gratia Regine Aragonis, Comitisse Barchinone et Domine Montispessulani. = Ego Bertrandus de Villa nova, Notarius Domine Regine, de mandato eius hoc scribi feci et hoc sig✝num meum apposui loco, die, era et anno prefixis.

***

F° 580. N° 375. Arm° I de Cataluña, sach Sant Jordi. n° 47. Parchemin** original. 1229.

* *utq;*.

** Au dos (main ancienne) : « Super facto hereditatis Domini Infantis Alfonsi primogeniti Domini Regis Jacobi antiqui. » Six trous pour les liens du sceau. Dans Tourtoulon, *Jacme I*, t. I, p 454.

1. *q°;*. — 2. *Aragoñ*. — 3. *tirasoñ*. — 4. *Sabiñ*. — 5. *t'rach*. — 6. Entre parenthèses, dans *le Traslado* : « lo mes hi falta » ; main plus récente sur l'original.

Johannes, Dei gratia Sabinensis Episcopus, Apostolice Sedis legatus, omnibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Ad communem volumus noticiam pervenire quod, cum Nos super causa divortii diem certum et locum assignavissemus illustri Regi Arragonie Domino Jacobo, Comiti Barchinone et Domino Montispessulani, et illustri Regine Domine Alienor, filie Domini Aldefonsi, quondam illustris Regis Castelle, vocatis ad hoc negotium et presentibus venerabilibus patribus R., Dei gratia Toletani, et S., eadem gracia Tarraconensi Archiepiscopis, nec non et plurimis Episcopis de Regno Castelle et de Regno Arragonie, predictus Rex Arragonum[1] ante quam pronuntiaremus sententiam divortii, surgens et stans proposuit in hunc modum*: Vobis, Domine Legate, et omnibus Archiepiscopis et Episcopis et aliis ecclesiasticis personis qui hic assistunt, necnon et nobilibus et popularibus, innotescat quod nos carissime uxori nostre, Domine Alienor, per Ecclesiam coniuncti fuimus et credidimus nos eidem legitime fuisse coniunctos; et ex ea suscepimus carissimum filium nostrum Donnum[2] Aldefonsum, quem nos arbitrantes legitimum heredem et successorem regni nostri jam pridem constituimus, et a vassallis et nobilibus regni nostri fecimus iurari et assecurari regnum nostrum**, et ipsum post decessum nostrum recepi fecimus ab eisdem in dominum[3] suum et heredem nostrum. Nunc autem coram vobis constituti et nescientes quod super nostra coniunctione decernere proponatis, in presentia vestra et omnium assistentium, quod de supra dicto filio nostro, sicut predictum est, fecimus, confirmamus; et si legitimacione aliquatinus indigere videatur, nos auctoritate e potestate regia ipsum legitimamus ad omnia ad que legitimare potest auctoritas regia, et heredem et successorem regni nostri constituimus; et declaramus et precipimus quod, sicut ei iuratum est regnum, tanquam verus heres post nos ab omnibus vassallis nostris et a toto regno in dominum recipiatur et in regem. Petimus quoque a vobis et supplicamus, Domine Legate, et ab omnibus Archiepiscopis et Episcopis qui hic presentes sunt, ut hoc factum nostrum litterarum vestrarum testimonio roboretur. Nos igitur, ad instantiam predicti Regis, hec predicta litteris*** presentibus annotari fecimus in testimonium veritatis. Hec autem acta sunt presentibus Domino R., Toletano Archiepiscopo; Domino S., Archiepiscopo Terraconensi; et venerabilibus patribus Burgensi, Calagurritano, Secobiensi, Seguntinensi, Oxomensi, Ylerdensi, Oscensi, Tirasonensi, et Baionensi Episcopis, apud Tirasonam, III kalendas Madii, anno Domini M°. CC°. XX°. nono.

* Ce qui suit a été transcrit par Zurita dans ses *Indices*, p. 107. Voir la note 3 au § 53 de notre Chronique.

** Zurita omet jusqu'à « Nunc autem... »

*** Zurita omet : « hec pr. litt. ».

1. *Arragoñ*. — 2. *donnũ*. — 3. *dnm̄*.

*
* *

F° 683. N° 453. Armari 1 de Cal[a], sach de S[r] Pere. N° 139. Parchemin*. 1232.

Quia nemo naturalium potest evadere debitum mortis, idcirco, in Dei nomine, Ego Jacobus, Dei gratia Rex Aragonis[1] et regni Maioricarum, Comes Barchinone et Vrgelli et Dominus Montis Pessulani, sanus et incolumis, meum facio testamentum. In primis auctoritate regia legitimo et heredem legitimum mihi[2] instituo filium meum Ildefonsum quem suscepi ex Alienor, olim ilustri Regina Aragonum, filia Ildefonsi bone memorie, illustris Regis Castelle, cum qua in facie ecclessie matrimonium celebravi; heredem, inquam, ipsum instituo in regno meo Aragonum et regno Maioricarum et in comitatibus Barchinone et Vrgelli et in Monte Pessulano et Seniorivo ipsius, et in omnibus aliis terris et bonis meis habitis et habendis; et mando richis hominibus meis et comitibus, vicecomitibus, vasvassoribus, nobilibus, baronibus, militibus, clericis, civibus et populis Aragonis et Catalonie universis et Montis Pessulani, ut post mortem meam dicto filio meo Regi suo devote obediant tanquam domino naturali. Et si iste filius meus infra quartumdecimum annum decesserit, pupillariter ei substituo in predictis omnibus dilectum consanguineum meum Raimundum Berengarii, comitem Provincie; vel si aliquo casu substitutio ista evanesceret, substituo eidem filio pupillariter illum filium masculum eiusdem comitis Provincie, qui eidem Comiti in comitatu Provincie heres erit. Si autem idem filius meus ad quartumdecimum annum pervenerit et quandocumque postea sine prole legitima decesserit, substituo ei per fideicomissum eundem comitem Provincie vel in eius deffectu filium suum masculum qui in comitatu Provincie eidem comiti heres erit. Et si substitutiones predicte evanescerent casu aliquo contingente, demum substituo eidem filio meo pupillariter dilectum patruum meum dompnum Ferrandum de Monte Aragonum in omnibus supradictis; vel si post pupillarem etatem idem filius meus decesserit sine prole legitima, substituo ei dictum Ferrandum patruum meum. Et si dictus Ferrandus decesserit sine prole legitima, substituo ei illum qui de genere regali Aragonensi[3] proximior sit eidem. Item dimito dictum filium meum cum omnibus que sibi relinco sub protectione Dei et Apostolice Sedis et venerabilis patrui mei Sparagi Archiepiscopi Terrachonensis[4] et constituo tutores testamentarios et manumissores dicto filio meo eundem Archi-

* Au dos : « Testamentum Regis Jacobi antiqui ». Liens pour le sceau. Cf. Zurita, *Indices*, p. 111.

1. *Aragoñ*. — 2. *mi*. — 3. *Aragoñ*. — 4. *Trrachen̄*.

epis (fol. 684) copum Terrachonensem et successores ipsius Archiepiscopos, et magistros milicie Templi et Hospitalis Jherosolimitani presentes et futuros, qui in predictis terris meis ministraverint, et fratrem Guillelmum de Cervaria, monachum Populeti, secundum quorum arbitrium et provisionem dictus filius meus nutriatur in castro Montissonis usque ad tempus quod dicti manumissores duxerint assignandum. Volo insuper et mando quod ista institucio filii mei ita valeat, si dicta mater sua et Rex Castelle dictum filium meum istis tutoribus et manumissoribus reddiderint et tradiderint libere nutriendum. Et si forte idem filius meus in manu potenti veniret in regnum cum gentibus alienis, non teneantur ei manumissores, richi homines, nec nobiles, nec milites, nec clerici, nec laici Aragonis et Catalonie in aliquo hobedire, nec reddant ei terram nisi venerit sicut rex debet venire inter homines suos. Item eligo sepulturam meam apud monasterium de Populeto; cum tribus milibus morabetinorum [1], quos ibi dimito pro anima mea. Dimito monasterio de Scarpio duo milia morabetinos; monasterio Sanctarum Crucuum mille morabetinos; monasterio Vallis Bone mille morabetinos; operi de Cantavella mille morabetinos; operi de Huildecona mille morabetinos; ad opus domorum predicatorum et fratrum minorum terre nostre mille morabetinos; domui Kartugis de montanis Suirane quingentos morabetinos. Item volo et mando quod dicti tutores sive manumissores et cum eis frater Petrus Cendre, Prior domus predicatorum in Barchinona, cognoscant summatim et de plano de debitis meis et de injuriis que alicui persone intuli, et ad eorum cognicionem omnia emendentur, nominatim de fructibus castri et ville de Albalato et de omnibus exitibus et questiis judeorum omnium Aragonis et Catalonie, quos omnes assigno ad dictas injurias emendandas et debita persolvenda. Item uolo et mando quod isti decem milia et quingenti morabetini quos relinquo monasteriis supradictis solvantur de omnibus fructibus regni Aragonis et comitatuum Barchinone et Urgelli et de Montepessulano, et quod filius meus nec aliquis substitutus non tangat nec accipiat aliquid in predictis, nec in castro de Albalato, noc in questiis judeorum quousque ad cognicionem istorum supradictorum manumissorum predicta debita sint soluta et injurie emendate, et ipsi omnes fructus et exitus et questias supradictas percipiant et distribuant et legata solvant, sub periculo animarum suarum. Rogo et supplico Domino Pape et successoribus suis quod dictum filium meum et regna et comitatus et terras meas et hanc meam hultimam voluntatem divino intuitu tueantur, que si non valet ut testamentum, volo quod valeat jure codicillorum, et si non valet ut scriptum, valeat ut nuncupativum; et si forte aliquod

1. *morab'o2'.*

verbum obscurum vel suprapositum in hoc testamento est scriptum, per quod hoc mea voluntas possit in aliquo impediri, volo quod non pro adjecto habeatur. Item si aliqua deesunt per que possit ista voluntas mea vires sumere forciores, pro adjectis habeantur, ac si hic[1] esset specialiter posita et inserta. Actum est hoc Terrachone, in castro et camera Archiepiscopi Terrachone[2], pridie Nonas Maij, anno Domini M° CC° XXX° secundo. Sig+num Jacobi, Dei gratia Regis Aragonis et Regni Maioricarum, Comitis Barchinone et Vrgelli et Domini Montepessulani. =[3] Ego S., T. Archiepiscopus, ut testis subscribo. = Ego Guillelmus Vitalis, testis subscribo. = Sig+num fratris Vitalis, Abbatis Populeti. = Signum fratris P. Sendre, Prioris fratrum predicatorum in Barchinona. = Ego Guillelmus Rabaza, Notarius domini Regis et canonicus Ylerdensis, testis. = Sig+num fratris Guillelmi de Cervaria, monachi Populeti. = Huius rei testes sunt rogati, Guillelmus de Monte Catano, = Petrus Cornellii, = Bernardus Guillelmi, = Velesius de Bergua, = Assalitus de Gudal, = Petrus Petri, Justitia Aragonis. = Sig+num Petri de Sancto Melione, scriptoris, qui hoc mandato Domini Regis scripsit, pro Guillelmo Rabacia et Petro Sancii, notariis suis, loco, die et anno prefixis*.

La conquête des Majorques.

F° 561 v. N° 363. Arm° 1° de Cataluña, sach B, n° 267**. Parchemin***. Année 1227.

In Christi nomine, notum sit cunctis presentibus et futuris quod Nos, Jacobus Dei gratia Rex Aragonum[4], Comes Barchinone et Dominus Montispesulani, confitemur et in veritate recognoscimus vobis venerabilibus Patribus, S., Dei gracia Archiepiscopo Terrachone; Ugonis Barchinone; G. Vicensi, G., Gerundensi, et aliis Episcopis, Abbatibus, Prioribus, clericis ac viris religiosis Catalonie universis, quod hoc auxilium quod vos modo nobis facitis et fieri facitis a vestris hominibus non ex debito sed ex sola gracia et mera liberalitate vestra illud (f° 562) facitis et fieri sustinetis pro expugnandis terra[5] et perfidia paganorum, et per hoc nullum preiudicium generetur modo vel in futurum vobis nec successoribus vestris, nec ecclesiis, nec monasteriis, nec

* Cf. Zurita, *Indices*, p. 111.

** Au dos (main ancienne) « Carta concessionis facta per Dominum Regem Jacobum antiquum prelatis Cathalonie ne fieret eis prejuditium propter subsidium ei datum conquiste Sarracenorum ».

*** Voir au t. VI de Bofarull, p. 95-101, les documents XVI (Perg. n° 365, déc. 1228) et XVII (Perg. n° 384, 18 set. 1229). Voir aussi les documents publiés au t. I de *Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, par Lecoy de la Marche, Paris, Leroux, 1892. Cette charte a été publiée par Tourtoulon, *Jacme I*, t. I, p. 450.

1. *h*. — 2. *Trrache*. — 3. De mains diverses. — 4. *Aragoñ*. — 5. *tra*

locis religiosis, nec privilegiis eorumdem datis a nostris antecessoribus vel concessis, set in sui roboris permaneant firmitate, illo specialiter privilegio vobis et antecessoribus vestris indulto apud Ilerdam a bone memorie Petro, Rege Aragonum, patre nostro, in suo robore duraturo. Datum apud Barchinonam XII kalendas Januarii, anno Domini millesimo CC° vicesimo octavo. = Signum ✝ Jacobi, Dei gracia Regis Aragonum [1], Comitis Barchinone et Domini Montispesulani. = Huius rey testes sunt : Muno Sancii, = Hugo, Comes Empuarum, = Guillelmus de Montecatano [2], vicecomes Biarne, = Guillelmus de Cervaria, = Raimundus de Montecatano [2], = Raimundus Alamandi, = Guillelmus de Claro Monte, = Garcias Romei [3], = Petrus Cornelii, = Assalitus de Gudal, = Garcias Petri de Mercad, = Sig✝num Guillelmi, scribe, qui mandato Domini Regis, pro Guillelmo Rabatie, Notario suo, hoc scribi fecit loco, die et anno prefixis.

*
* *

Fol. 708. N° 481. Armari 6 de Mallorca, sach P, n° 857. Parchemin*. Année 1230. Copie de 1255.

Hoc est translatum a quodam instrumento Domini Regis facto et sui sigilli munimine roborato, tenor cuius talis est. Manifestum sit cunctis presentibus atque futuris quod nos Jacobus, Dei gracia Rex Aragonis et regni Maioricarum, comes Barchinone et Vrgelli ac Dominus Montispessulani, attendentes esse debitum et dignum atque justum quod omnes habitatores civitatis Maioricarum et insule eiusdem, et etiam aliarum insularum, videlicet Minoricarum et Evice, de gracia debeant [4] semper et ubique franchitate et immunitate gaudere : ideo scienter et consulte et spontanea voluntate, cum hac presenti scriptura munimine nostri sigilli corroborata perpetuo valitura, per nos et omnes nostros successores, vobis dilectis ac fratribus nostris omnibus singulis habitatoribus civitatis insule Maiorice et quarumlibet aliarum insularum predictarum, presentibus et futuris, omnes franchitates et immunitates quascumque vobis quondam dedimus et concessimus, iterum, non de novo, leto animo ex mera nostra liberalitate, eas vobis omnibus et singulis laudamus, concedimus ac penitus perpetuo confirmamus, sicuti melius et plenius in vestris privilegiis a nobis liberaliter vobis datis et concessis continetur, addentes eciam et insuper concedentes ex nostra regia donacione, per nos et omnes successores nostros, quod omnes hereditates sive possesiones quascumque aliquis vestrum habet vel in futurum habebit in toto regno [5]

* Au dos (main ancienne) : « Priuilegium ffranquitatis Maiorice ».

1. *Araḡ.* — 2. *montecaī.* — 3. *romi.* — 4. Ces trois mots effacés dans l'original. — 5. Un mot effacé dans l'original.

Aragonis et Catalonie, sive in quolibet alio loco nostre dominacionis, sint in perpetuum franche et libere et quiete ab omni videlicet oste et cavalcata et earum redempcione, et etiam ab omni questia, paria, peita tolta, forcia, ademprivio[1], servitio et succursu[2], et ab omni exaccione regali et vicinali et demanda que dici vel nominari possit quoquomodo, verumptamen possessor hereditatis sive possessionis, staticam in civitate vel insula Maiorice, vel in quibuslibet aliis insulis prenominatis, faciat corporalem, mandantes itaque firmiter statuentes senioribus, maioribus domus, repositoriis, merinis, justiciis, juratis, judicibus et alcaldis, et zabalmedinis, vicariis, bajulis, consulibus, saionibus et universis aliis subditis et oficialibus nostris statutis et statuendis, presentibus atque futuris, quod hanc nostre confirmacionis et franquitatis cartam a nobis liberaliter factam et concessam, ratam ac firmam habeant et observent, et ab omnibus inviolabiliter faciant in perpetuum observari, et quod contra non veniant vel aliquem contravenire permittant, si de nostri confidant, gratia vel amore. Datum apud Ylerdam, XI. Kalendas Aprilis, anno Domini M°CC° XXX° secundo. Sig✝num Jacobi, Dei gratia Regis Aragonis et regni Maioricarum, Comitis Barchinone et Vrgellensis, et Domini Montispessulani. — Huius rei testes sunt : Berenguer[3], Episcopus Yllerde[4], = Guillelmus de Montecatano, = Ato de Focibus, Maiordomus Aragonis, = Eximinus de Orreia, = Pelegrinus de Castro-Azollo, = Sancius de Orta, = Assalitus de Gudal, = Lupus Forrech de Lurcenio*. = Sig✝num Petri de Sancto Melione, scriptoris, qui hoc mandato Regis scripsit pro P. Sancii, Notario suo, loco, die et anno prefixis. = Sig✝num[5] Felicis, Notarii Mayorice, qui viso et perlecto originali subscribo testis. = Signum[6] Petri Mercerii[7], Notarii publici Maiorice, testis. = Signum ✝[8] Bernardi de Artes, notarii publici Maiorice, qui hoc translatum fideliter transcripsit et clausit, et cum originali privilegio comprobavi, cum litteris dampnatis in linea VIII^a, tercio Idus Augusti, sub anno M°CC° quinquagesimo tercio.

Le roi de Valence Abou-Zeyd.

F° 574^r. N° 373. Arm^i 28. Segon del Regne de Valencia. Sach M, n° 51. Parchemin. Année 1229**. Copie de 1319.

* Lope Forrench de Lurcenic? (Tourtoulon, *Nomenclature*).

** Au folio 959, n° 678 du même *Traslado* est transcrit un remaniement de ce traite; ce remaniement est daté de 1236, donc postérieur de sept ans (Armari 29, tercer del Regne de Valencia, sach P, n° 128). Le *Traslado* indique ici un « Dup^do A. 28. Segundo del Reyno de Val^a. Saco M, n° 39 » : bien qu'il commence et finisse comme le 373, le texte (A) en est le même que celui du 678 (B); j'en marque les variantes avec la lettre A. Quant au 678, en voici le début : « Hoc est translatum bene ac fideliter sumptum VII° Idus Julii, anno Domini millesimo CC° LX° octavo, a quodam

1. *adempiuio.* — 2. *sec'su.* — 3. *Bg.* — 4. *ylerd.* — 5. Autre main dans l'original. — 6. Même observation. — 7. *M'cerij.* — 8. Même main que le texte.

< V kalendas Madii anno Domini millesimo CCC° nonodecimo. Aquest es translat bien et fielment sacado[1] de un translat scripto en pergamino, el[2] tenor del qual es a tal. Hoc est translatum sumptum fideliter a quodam instrumento (per (fol. 575) alfabetum diviso) cuius tenor talis est >. Manifestum sit omnibus [presentibus et futuris] quod nos Çeyd Abuzeyd[3] Rex Valentie per nos et nostrum filium Çeyd Abahomat[4] promitimus firma stipulacione < et > in bona fide vobis Dompno Jacobo[5], Dei gracia Regi Aragonum[6], Comiti Barchinone[7] et Domino Montispessulani [et Alfonso filio vestro] quod de omnibus terris et locis, castris et villis[8] que pertineant ad regnum Valencie et ad conquistam vestram, sicut per antecessores vestros et Regis Castelle et inter vos et ipsum est ordinatum et continetur in cartis vestris que nos poterimus adquirere[9] per nos ipsos vel per potenciam aut ingenium nostrum vel reddantur[10] nobis gratis aut[11] vi ab hac die in antea, dabimus vobis fideliter semper quartam partem libere sine vestra expensa et misione[12] omnium exituum, reddituum et proventuum qui[13] inde [gratis vel vi] percipi potuerunt[14] et haberi. Preterea laudamus et concedimus vobis[15] Jacobo Regi predicto < et Alfonso filio vestro > quod quecumque loca, villas[16] vel[17] castra que pertineant vel pertinere habeant[18] ad regnum Valencie et ad conquistam vestram, capere, adquirere poteritis[19] per vos ipsos vel per potenciam vestram aut ingenium vestrum vel reddentur[20] vobis gratis vel vi, ea libere perpetuo habeatis per proprium alodium vestrum et ad omnes vestras voluntates cum suis pertinentibus[21] universis, sine nostra retencione [aliqua], quam ibi non facimus ullo modo. Et pro hiis fideliter attendendis, promitimus ponere [et mitere] ac tradere in manu fidelium qui sint de Aragonia generosi ac naturales vestri, quos vos elegeritis[22], sex castra, videlicet : Peniscola[23], Morella, Cuillar[24], Alpont, Exericha[25] et Segorb, qui ea teneant in fidelitate per nos et[26] vos such hach[27] forma, quod si non compleverimus supradicta vel

instrumento sigillo plumbeo pendenti Domini Regis Aragonis sigillato et etiam alio sigillo pendenti cereo Domini Aceyd Aboçeyt sigillato, tenor cuius talis est; quod instrumentum est divisum per alphabetum. Manifestum... » etc., comme ci-dessus, sauf les variantes que je note avec la lettre B. Les mots placés entre < > manquent dans B; ceux entre ( ), dans A; ceux entre [ ], dans A et B. — Cf. Zurita, *Indices*, p. 107; Tourtoulon, *Jacme Ier*, t. I, p. 246, et notre Chronique, § 54.

1. A « fecho ». — 2. A « la ». — 3. A « Abuceyd »; B « Aboçeyd ». — 4. A B « Aboyahya ». — 5. B « Jaccobo ». — 6. A B ajoutent « et regni Majoricarum ». — 7. A B ajoutent « et Urgelli ». — 8. B « terris, locis, castris, villis »; A B ajoutent « acquisitis et acquirendis ». — 9. B « acquirere ». — 10. A « reddentur »; B « redderentur ». — 11. A B « vel ». — 12. *misõe;* A B « missione ». — 13. A « que ». — 14. A « poterint ». — 15. B « vobis Domino ». — 16. B « loca et villas ». — 17. A B « vel terras seu ». — 18. A B « debeant ». — 19. A B « capere poteritis et acquirere ». — 20. *redd'ntur;* A « reddentur »; B « redd'ent˜ ». — 21. A B « pertinenciis ». — 22. *elḡitis;* A « elegetis »; B « eligetis ». — 23. A « Paniscola »; B « Pennischola ». — 24. B « Cuyllar ». — 25. B « Exorica ». — 26. A B « et per ». — 27. Sic dans l'original; A B : « sub hac ».

verteremus[1] contra aliquid eorumdem tradant ipsa castra vobis libere et sine aliquo contradicto[2] et pleno jure proprietatis ad vos deveniant [et pertineant ac] perpetuo possidenda cum suis pertinentibus[3], universis [sine aliqua nostra retencione] ad omnes vestras voluntates perpetuo faciendas. Dum vero predicta castra in manu fidelium fuerint constituta, habeatis vos et percipiatis quartam partem omnium exituum et reddituum[4] eorundem, levata primo custodia castrorum, duabus [vero] aliis partibus nobis et nostro filio retinentibus. Item promitimus vobis quod quecumque loca, villas[5] vel[6] castra ab ac[7] die in antea per nos ipsos vel per potenciam aut ingenium nostrum capere vel adquirere[8] poterimus vel reddentur[9] nobis aliquo modo, que sint de regno Valencie vel de conquista vestra, ponemus[10] et mittemus[11] in manu fidelium qui sint de Aragonia, generosi et naturales vestri, ad cognicionem quatuor nobilium de Aragonia[12], quos vos eligatis, et ad cognicionem duorum nobilium, vestrorum[13] quos nos eligamus, qui teneant in fidelitate ea, donec predicta sex castra sint posita et tradita in manu fidelium, ut[14] superius dictum est[15] quibus tradictis[16] et positis in manu fidelium alia omnia recuperemus et revertantur ad nos, salva semper vestra quarta parte[17] omnium exituum [reddituum] et proventuum, ut superius continetur. Promitimus eciam in bona fide quod si aliquid vel aliqua de jam dictis sex castris aut illorum duorum que vos ponere[18] debetis in manus[19] fidelium venirent in nostro posse[20] vel redderentur nobis aut traderentur clam vel oculte, vel caperentur ab hominibus nostris aliquo modo, illud vel illia[21] revertemur[22] et ponemus sine aliquo contradicto in manus fidelium predictorum. Et si quis veniret contra conquistam vestram vel vobis inde guerram faceret vel offensam, permitimus[23] [vobis] illa[24] defensare et vos contra omnes homines presentes vel futuros juvare bona fide[25] fideliter[26] nostro posse[27]. Hec

1. A B « veniremus ». — 2. A « aliquo contradictōe ». — 3. A B « ptīcciis ». — 4. A B « redditum et exituum ». — 5. A « uel villas ». — 6. B « seu ». — 7. A B « hac ». — 8. A B « acquirere ». — 9. B « redd'entur ». — 10. *poñmus;* A B « ponemus ». — 11. A B « mitemus ». — 12. A B « nobilium Aragonie ». — 13. A « nr̄orum »; B « nro℞ ». — 14. A B « sicut ». — 15. A B « continetur ». — 16. A « traditis ». — 17. A B « quarta parte vestra ». — 18. A B « mittere ». — 19. A B « manu ». — 20. A B « posse nostro ». — 21. A B « illa ». — 22. A « reuertemus »; B « reu'tem? ». — 23. A B « promittim? ». — 24. A « illam ». — 25. A « fide et ». — 26. B « juvare fideliter ». — 27. B (fol. 961) insère : « Item nos predictus Ceyd Abuceyd promittimus vobis Domino Jacobo Regi supradicto quod, pro emparamento et auxilio quod nobis fecistis et facitis, erimus vobis legales amici (A ajoute « contra omnes homines ») et filii nostri unus post alium sint vassalli vestri et filiorum vestrorum quos suscipietis ex illustri Regina Aragoñ Yoles, conjuge vestra, et teneantur ipsis in omnibus sicut vobis; et si forte ex ea filios non habueritis, filii nostri sint vassalli ejusdem qui Rex fuerit Aragonie (A « Aragoñ ») et si nos et filii nostri obierimus, ille vel illi qui locum nostrum tenuerint, sint semper vassalli vestri et filiorum vestrorum, vel illius qui Rex fuerit Aragonie, sicut superius continetur. Promittimus etiam per nos et per filios nostros et eos (A « illos ») qui locum nostrum tenuerint facere gerram (A « guerram ») et pacem pro vobis de omnibus castris, locis et villis acqui-

autem omnia supradicta et singula[1] promitimus in bona[2] fide attendere et complere vobis [predicto Jacobo Regi Aragonum et Alfonso filio vestro[3]], pro quibus firmiter attendendis facimus vobis homenagium[4], [junctis manibus[5]], ita quod si forte contra aliquid predictorum [ullo tempore] veniremus, positis nos reptare[6] ubique[7] nec posimus inde in curia plena[8] judicio vel extra armis vel linga[9] nos salvare vel excusare. Ad hec nos Jacobus Rex predictus [per nos et per nostrum filium Alfonsum] promitimus vobis [predicto Ceyd Abuceid] et [Ceyd Abahomat[10]], filio vestro, quod juvabimus vos et defensabimus contra omnes homines et feminas qui vobis facerent guerram vel molestiam super Regno Valencie et super aliquo de conquista vestra; et pro hijs firmiter atendendis [ponimus et tradimus[11]] in manus fidelium qui sint de Aragonia[12], generosi ac (fol. 577) naturales nostri[13], quos vos eligatis, duo videlicet castra, Castrum Fabib et Daimuç[14], qui ea teneant in fidelitate per nos et [per] vos in in hac condicione quod quandocumque tria castra de [supra dictis] sex castris erunt[15] posita et tradita in manum[16] fidelium[17] qui sint de Aragonia generosi et naturales nostri et qui sint [etiam[18]] vassalli vestri Ac çydi[19] supra dicti. Promitimus etiam[20] quod si aliquid vel aliqua de illis[21] sex castris aut de duobus predictis venirent[22] in nostro posse vel aliter redderentur nobis vel traderentur[23] aliquo modo, reddemus[24] [et tornabimus] ac ponemus in manu fidelium ut[25] superius continetur[26] que omnia supra dicta et singula promittimus attendere et servare in

sitis et adquirendis. Sciendum tamen est quod toto tempore vita nostre quandocumque treugam feceritis cum Sarracenis, habeamus inde quintam partem peccunie quam habebitis ratione treuge. Et si ipsam quintam partem nobis dare nolueritis, possimus guerram facere contra ipsos sine contradicto vestro. ».

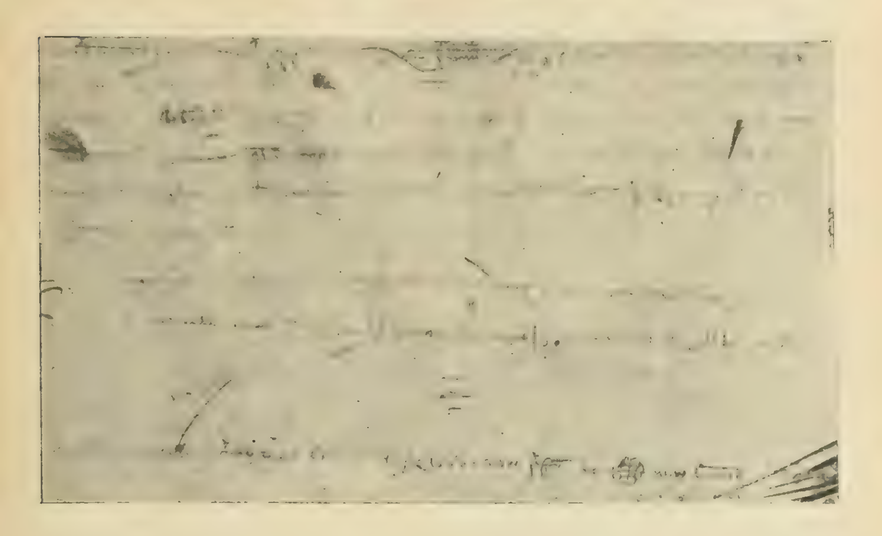
1. A B « omnia et singula supradicta ». — 2. A « bono ». — 3. A B « Jacobo Regi predicto et filiis vestris a predicta Yoles Regina susceptis, vel illi qui Rex fuerit Aragonum ». — 4. *homagiū*. — 5. A B « manuale ». — 6. *reptar*. — 7. B « possitis nos ubique reptare ». — 8. *curia pl'*; A « curiam »; B « curia in ». — 9. A B « lingua ». — 10. A B « Ceyd Abuceyd predicto et Ceyd Aboyahya ». — 11. A B « ponemus ». — 12. A « de Aragoie ». — 13. « uri ». — 14. A « Deymuç »; B « Daymuz ». — 15. B « erit ». — 16. A B « manu ». — 17. B ajoute « ut est dictum, unum de dictis duobus tradatur in manu fidelium, et cum jam dicta sex castra erint (A « erunt ») posita et tradita in manu fidelium, duo predicta castra ponantur similiter et tradantur in manu fidelium ». — 18. *et*. — 19. A B « Aceydi ». — 20. *cī*. — 21. A B « predictis ». — 22. B « venerint ». — 23. B « redderentur aut traderentur nobis aliquo modo ». — 24. redd'mus; A B « reddamus ». — 25. A B « sicut ». — 26. B (fol. 962) continue : « Item promitimus vobis Ceyd Abuceyd et Ceyd Aboyahya filio vestro et aliis locum vestrum tenentibus quod nos et successores nostri erimus vobis domini boni et legales et diligemus vos puro corde et attendemus vobis omnes convenientias inter nos et vos factas; et quicumque fidelium qui predicta castra tenuerit obierit, nos et vos eligamus alium qui in fidelitate nostra et vestra castra teneant supradicta et successores nostri et vestri faciant de fidelibus eo modo ut superius continetur. Promitimus etiam quod castrum de Bexiz ponemus in manu unius nobilis hominis regni nostri. Concedimus etiam vobis et uni filiorum uestrorum quod volueritis donacionem quam vobis fecimus de Ricla et de Magallone et aliis locis et faciemus ea vos habere et tenere in omni vita nostra sicut in carta donacionis plenius continetur. Que omnia et singula supradicta promitimus... »

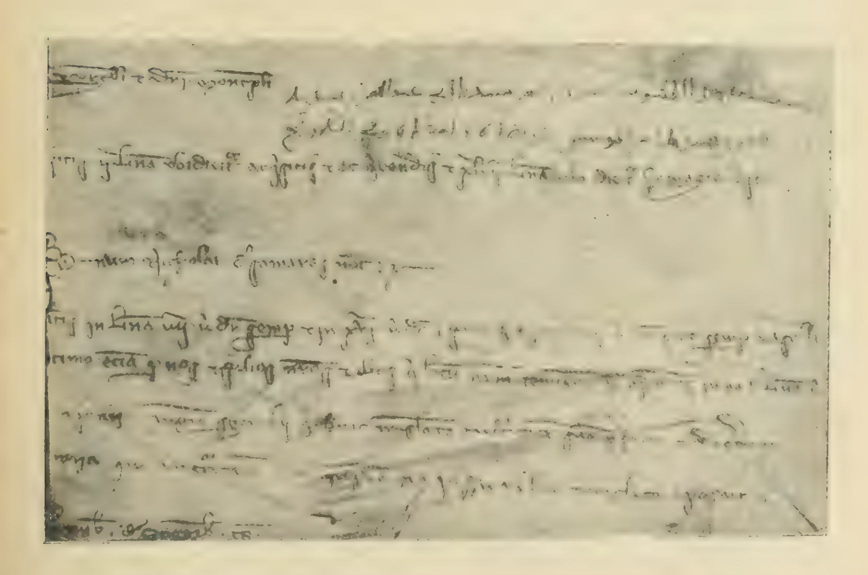
Dei fide et nostra legalitate[1]. Hec omnia facta[2] sunt apud [[3]Calatajubum, XII Kalendas Madii, ero millesima CC^{a} LX^{a} VII^{a}, salvo in omnibus onore et auctoritate romane Ecclesie, de voluntate utriusque partis, in presencia Domini J., Dei gratia Sabinensis Episcopi, Apostolice Sedis Legati, et Dominorum S., Tarrachonensis[4] Archiepiscopi, et Bernardi[5], Ylerdensis, et G., Tyrasonensis episcoporum, presentibus pro testibus fratre Campanius[6], tenente locum Magistri Templi, fratre Eximio Cornelii, fratre Pontio Menescalco, fratre Arginbaldo de Sayns, Blascho de Alagone, Atone de Focibus, Majordomo Aragonum[7], Petrus Cornelii, Sancio Ferrandiz, Assalito de Grial, Garcia Periç de Mitand, ac Dompno A., Infante Aragonum[8] =

Signum ┼ Jacobi Dei gracia Regis Aragonum, Comitis Barchinone et Domini Montispesulani[9] = Sig┼num Guillelmi, Scribe, qui mandato Domini Regis et Çeyd Abuzeyd, pro Guillelmo de Çassalla, Notarii

1. A B ajoutent « homagio prestito ». — 2. A B « acta ». — 3. B « Turolium, quinto Kalendas Junii. Era M^{a} CC^{a} LXX^{a} quarta. Testes sunt : P. Ferrandi de Açagra; P. Cornelii, Majordomus Aragonis; Ladronus (A « Ladronius »); Luppus (A « Lupus ») de Mendoça (A « Mondoça »); Marcus (A « Marchus ») Ferricii; F. Petri de Pina (A « Piña »); Ferrandus Didaci (A « Didacij »); Ferrandus Luppi (A « Lupi »); Eximius Luppi de Rivolis (A « Ex̄ de proïul »); Peregrinus de Bolas (A « Belas »); P. Petri, Justicia Aragonis; Furtadus, miles dompni Aceydi (A « Ateydi »). Sig┼ Ja., Dei gratia Regis Aragonis et Regni Majoricarum et Comitis Barchinone et Urgelli et Domini Montispesulani (A a ici deux lignes d'arabe, voir *infra*). = Signum Petri Johannis scriptoris, qui mandato Domini Regis hoc scripsit, loco, die et era prefixis, cum litteris suprapositis II^{a} linea, ubi dicitur acquisitis et acquirendis, et X^{a} LIII^{a}, ubi dicitur homagio prestito (tous ces mots font partie du texte dans A et B. Ce qui suit est d'une autre main dans B. A reprend ici comme ci-dessus (n° 373) : « Sig┼num Bernardi de Caderica... » etc.). = Sig┼num Bernardi Peragani, Notarii Valencie, testis, = Sig┼num Stephani de Podio Lugano, Notarii publici Valencie, testis. = Sig┼num Ferrarii Mathosis, Justitie Valencie, qui huic translato auctoritatem suam prestitit et decretum. = Sig┼num Berengarii de Ripullo, publici Notarii Valentie et curie eiusdem, pro Guillelmo scribe, qui dictam auctoritatem mandato Justitie predicti in hoc translato apposuit et scripsit, die et anno in prima linea contentis, = Sig┼num (un trou ; ce qui suit est d'une autre main) ardi Gaucerandi publici Notarii Valentie, qui hoc fideliter translatavit et cum horiginali suo verbo ad verbum comprobavit cum supraposito in V^{a} linea ubi dicitur que pertineant (ces deux mots sont en effet au-dessus de la cinquième ligne dans le parchemin) die et anno in prima linea contentis ». — 4. *t'rachoñ*. — 5. *Bñ*. — 6. *Campaιuσ*. — 7. *Aragoñ*. — 8. *Arag̃*. — 9. Le *Traslado* omet deux lignes en arabe (autre encre). En voici la transcription faite avec l'aide de M. l'abbé Feghali, professeur d'arabe à l'Institut colonial de Bordeaux : « ouaqafa 'alā hada l-maktoûbi 'abdou r-rahmāni bn es-saiyidi 'abī 'abd-illāhi bn es-saiyidi 'abī ja'fara bn el-khalifati 'amiri-l-mou'minīna faltazamahou kama ltazama lahou 'aidan moudamminahou ou 'as̆hada 'alā nafsi-hi bidālika man yououaqui' ousmahou 'alaihi hada » (a pris connaissance de cet écrit Abd-errahman, fils du seigneur Abou-Abd-Allah, fils du seigneur Abou-Ja'far, fils du Khalife, chef des croyants, et il en a pris la responsabilité ainsi que de son contenu : tout cela est attesté par celui qui met son nom au bas de cet écrit). Le libellé est différent dans A : « ouaqafa 'alā hadal-maktoûbi 'abdour-rahmāni saiyidounā 'abī 'abdillāhi bn saiyidinā 'abī hafça bn saiyidinā 'amīri-l-mou'minīna fartadahou oua 'amdāhou ouafi t-tārikh » (a pris connaissance de cet écrit Abd-er-rahman, notre maître, Abou-Abd-Allah, fils de notre maître, Abou-Hafç, notre maître, chef des croyants, et il l'approuva et le signa à cette date). Rien dans B.

Domini Regis, hanc cartam scripsit loco, die et era prefixis = Sig✝num Bernardi de Caderica, Notarii, qui pro teste subscribo = Sig✝num Nicholai de Samares, Notarii [1]. Sig✝num Petri Carbonelli, Notarii publici Barchinone, qui hoc transcribi fecit fideliter et clausit [2] cum





1. Mains diverses pour la suite dans l'original, et seulement à partir de « Signum Nicholai de Capraria» dans A. — 2. A continue : « cum licturis appositis in linea IIII, ubi dicitur semper, et in XVI a, ubi dicitur et facitis, e cis XVIIIa ubi dicitur sint semper vasalli vestri et filiorum vestrorum vel illius qui, et in linea XIX, ubi

incausto sparso in linea XX[a] prima, IIII nonas Augusti anno Domini M° CC° LXX° quarto. = Sig✝num Nicholai de Capraria, Justicie Segorbii, qui huic translato auctoritatem suam prestitit et decretum. Sig✝num Martini Lupi de Morea, Notarii publici Segurbii[1], qui auctoritate dicti Justicie et eius jussu in hoc translato aposuit et (fol. 578) scripsit die et anno prefixis = Sig✝no de Diago de Santa Cruz, Notario publico de Segorbe testis = Sig✝no de Miguell Perez de Heredia, Notario publico de Segorbe et por actoridat del senyor (Rey) de Aragon por toda la su terra[2] y senyoria, que aquesti traslat (bien et leyalment de la[3] original[4]) fiço escrivir et conel[5] original lo aprovo et conel[5] dia et anyo Dei sus dito, lo cerro (et con raso emendado en la XXIX[a] linea do diçe Sancio).

* * *

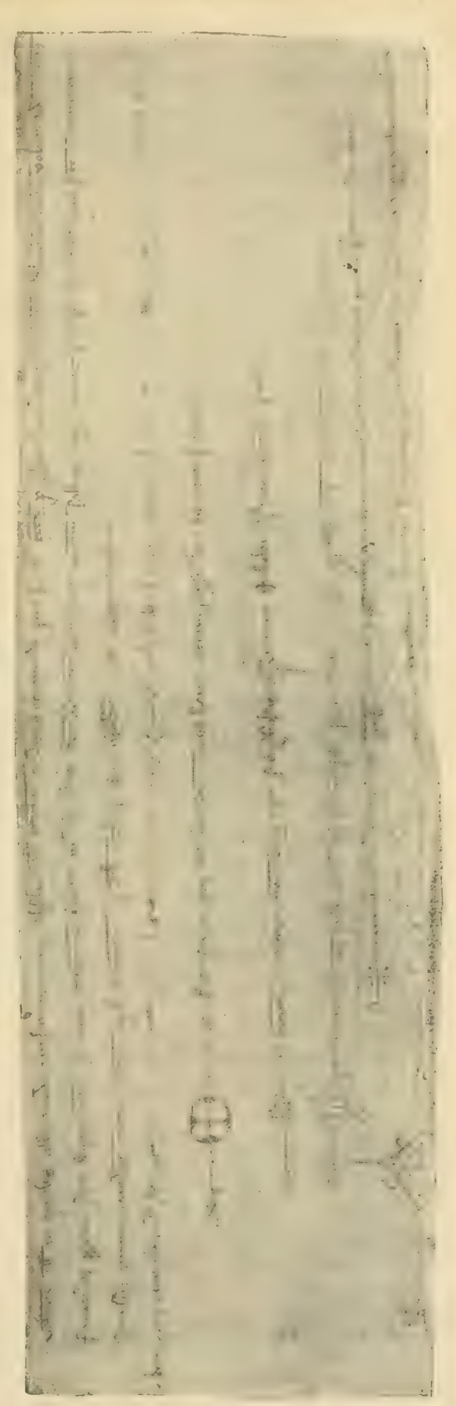
Fol. 707. N° 480. Armari 28, segon del Regne de Valencia, sach M, n° 53. Parchemin. Année 1232. Copie de 1319.

Quinto Kalendas Madii, anno Domini millessimo CCC° nono decimo. Hoc est translatum bien e fielment sacado de un translat scripto en pergamino, el tenor del qual es atal : Hoc est translatum sumptum fideliter a quodam instrumento cuius tenor talis est. Sit omnibus manifestum quod ego Çeyd Abuçeyd, Rex Valencie, per me et per omnes filios ac successores meos, bona voluntate et bono libenti concedo propter multa et magna servicia que a vobis Domino Jacobo Aragonum suscepi et suscipio incessante, absolvo, remitto, concedo et dono vobis predicto Regi Aragonis[6] et vestris successoribus in eternum totam illam partem exituum quam retinueram in Valencie civitate et suis terminis, in aliis scilicet cartis que sunt inter vos et me, et qhe facta fuerunt transactis temporibus apud Calataiubum ; ita quod omne jus et racionem quam racione illarum cartarum et convenienciarum vel alio ullo modo habebam vel habere debebam in civitate Valencie vel in exitibus ullo modo et in suis terminis, absolvo vobis et vestris et dono et concedo per secula cuncta, per propiam hereditatem vestram, ad homnes vestras voluntates et vestrorum faciendas perpetuo, sine aliqua mea et meorum retencione, sicut melius dici potest ad meum comodum et vestrorum, salvis aliis convenienciis michi et meis que sunt et continentur in illis primis jam dictis cartis. Datum apud Turrolium, IIII Kalendas Februarii,

dicitur Rex fuerit arag̃ sicut superius continetur promitimus etiam per nos et filios et illos qui locum nostrum tenuerint et (?) appositis in eadem linea ubi dicitur peccunie IIII nonas aug. anno Domini M° CC° LXX° quarto. Sig✝num Nicholai... » etc. (autre main). Il n'y a pourtant aucune addition ni rature.

1. A ajoute « et curie eiusdem pro Nicholao de Capraria ». — 2. *trã.* — 3. *d'la.* — 4. A « del original bien e lealment ». — 5. *cōl.* — 6. *Arag̃.*

Era (fol. 708) millesima CC. septuagesima [1]. Sig✝num Guillelmi scribe, qui mandato Domini Açeyd hanc cartam scripsit, loco, die et era prefixis. — Sig✝num Bernardi de Caderica, Notarii, qui pro teste subscribo. = Sig✝num Nicholai de Samares, Notarii [2] Signum Petri Carbonelli. Notarii publici Barchinone, qui hoc transcribi fecit fidetiter et clausit IIII Nonas Augusti anno Domini M° CC° LX° quarto. = Sig✝num Nicholay de Capraria, Justicia civitatis Segurbii, qui huic translato auctoritatem suam prestitit et decretum. = Sig✝num de Martini Lupi de Morea, Notarii publici Segurbii et curie eiusdem, pro Nicholao de Capraria, qui auctoritatem dicti Justicie eius jussu in hoc translato aposuit et scripsit die et anno prefixo. = Sig✝no de



1. Le *Traslado* ajoute « Sigue un renglon en idioma desconocido » (!) C'est encore une ligne d'arabe : « ouaqafa 'alā hada l-maktoûbi 'abdou r-rahmāni bn saiyidinā 'abī 'abd-illāhi bn saiyidinā 'abı hafça bn saiyidinā ouel-'imāmi 'amīri-l-mou'minīna faradiyahou oua' amdāhou ouakatahou moušhidan 'alā nafsihi bidalika fī 'aouā'īli šahri rabī' i-l-'ākhiri 'āmou tis 'atin oua 'išrina ouasitīma'atin » (a pris connaissance de cet écrit Abd-er-rahman, fils de notre maître Abou-Abd-Allah, fils de notre maître Abou-Hafç, fils de notre maître el Imam, le chef des croyants; il l'approuva, le signa et en garantit ainsi lui-même l'authenticité, dans les premiers jours du mois de Rabi' le second de l'année 629). — 2. Mains différentes pour ce qui suit.

Diago de Santa Cruz, Notario publico de Segorbe. = Sig†num de Miguel Perez de Heredia, Notario publico de Segorbe, por actoridat del Senyor Rey por toda la su terra ꝛ senyoria, que de la original bien ꝛ lealment aquesti translat fizo escrivir et conel dito original lo aprovo ꝛ conel dia[2] anyo desus dito lo çerro.

IV. Le roi de Navarre Sancho.

F° 652v. N° 420. Armari 7 de Concordias reals, sach St Franco Xavier, n° 36. — Dup°, Armari et sach ydem, n° 50 (A). — Trip°, Armari et sach ydem, n° 42 (B). — Parchemins. Année 1231*.

Hoc est translatum[1]. Aquest es translat ben ꝛ fielment translatat duna carta original, la forma de laqual atal es. Conescuda cosa seya a todos los qui son ꝛ son[2] por venir que como sobre aquella convinençia[3] que feyta fo entre el Senore[4] Don Jayme, Rey de Aragon, ꝛ el Señor Don Sancho Rey de Navarra, la qual convinençia se afillaron amos el uno al otro, que qualquiere[5] que sobrebivies fosse señor ꝛ heredero do los Regnos de aquel que muerto seria, esto juraron amos sobre la cruç[6] ꝛ los quatro evangelios ꝛ ficieron homenage el uno al otro dios peña[7] trayçion[8] et mandaron que sus (fol. 653) Ricos hom̃es[9] et de los bonos om̃es de las ciudades[10] ꝛ poblos jurassen en esta forma misma, es assaber que juraron[11] de Navarra Don Sancho Ferrandeç[12] de Mont agut, Don Joh'n Pereç[13] de Baçtan[14], Don Pero Martineç[15] de Suyça, Don Pero[16] Martineç[17] de Leet, Don Xemen Dayvar, Don Pero iuidan, Don Garcia Garçeç Deaniç[18], Don Lop Arçeç[19] de Arti, Don Michel de Guereç, Don Garcia Xemeneç[20] de varniç[21], Don Pero Garceç de Arroniç[22] et Don Pero Xemenes[23] de Olleta ꝛ VI hom̃es[24] de cadauna de las buenas villas de Navarra en voç[25] de todos los otros por cumplir[26] ꝛ atener la jura de lur señor el Rey de Navarra. Eyamient[27] es assaber que juraron de Aragon a tener las convinençias[28] suso ditas[29] entre los Reyes, Don Pero Ferrandeç[30] de Albarraçin[31], Don Ato de Foçes, maiordomo del Rey de Aragon, Don Guil-

* Cf. Bofarull, t. VI, p. 102, document XVIII (Perg. n° 445, 2 feb. 1231, fol. 671-673 du *Traslado*. Voir Zurita, *Indices*, p. 109-110. Cette charte a été déjà publiée, d'après B, par Tourtoulon, *Jacme I*, t. I, p. 458.

1. Ces trois mots manquent dans B. A ajoute « sumptum fideliter a quodam alio translato cuius tenor talis est ». — 2. A « ꝛ qui son ». — 3. A B « conuinençia ». — 4. A B « señor ». — 5. A « quiera ». — 6. A B « cruz » (dans B le z ne se distingue pas du ç). — 7. A B « pena ». — 8. A « traiçion »; B « traiçion ». — 9. B « om̃es ». — 10. A « ciutades ». — 11. A « jurassen »; B « juraron ». — 12. A « Ferrandes (un z ajouté); B « Ferrandez ». — 13. A « pez ». — 14. Dans A l's est corrigé en z; B « Baçtan ». — 15. A B « martinez ». — 16. *po*. — 17. A B « martinez ». — 18. A « garçeç d'oniz ». — 19. A « Arçeç ». — 20. A B « xemeneç ». — 21. A « vairiç; B « varriç ». — 22. A « arroniz »; B « harroniç ». — 23. A « xem̃niz »; B « xemeneç ». — 24. A B « om̃es ». — 25. A « vos ». — 26. A B « complir ». — 27. A B « examiente ». — 28. A « convinecias ». — 29. *dtãs*. — 30. A « Frãdiz ». — 31. A « Aluarraçin »; B « aluaraçin ».

lelm de Muncada[1], Don Rodrigo de Lissana[2], Don Artal de Luna, Don Exemen Durreya, Don Blasco Maça, Don Pero Sanç, notario del Señor Rey de Aragon, Don Pero Pereç, Justicia de Aragon, ꝛ VI omes de las buenas vilas de Aragon en voç[3] de todos los otros por cumplir[4] ꝛ attender[5] la jura de lur Señor el Rey de Aragon. Et son testimonias desto el Abat[6] de Oliua, Pero Sancheç[7] de Barrellas[8] ꝛ Don Guillelm Saçala[9], de Leyda[10], et Don Guillelm, escrivano mayor. Feita[11] fo esta carta IIII dias en la entrada del mes de abril, Era M^a^CC^a^LX^a^VIIII^a^. E yo Domingo, escrivano del dito[12] Rey Don Sancho de Navarra, por mandamiento de los ditos[13] qui juraron, esta carta escrivi. Factum fuit[14] hoc translatum apud Garden, Kalendas Augusti, anno Domini M^o^CC^o^LXX^o^ quarto. Sig†num Raimundi de Podio, notarii publici de Ilerda, qui hoc translatum scripsi ꝛ clausi, ꝛ de verbo ad verbum cum originali fideliter comprobavi die ꝛ anno co supra. = [15] Sig†num Berengarii Guilaberti, Notarii. = Sig†num Bernardi de Caderica, Notarii, = Signum Nicholai de Samares, Notarii, = Signum Petri Marchessii, publici Barchinone Notarii, qui hoc translatum sumptum ab alio translato fideliter scribi fecit et clausit IX Kalendas Februarii, anno Domini millessimo CC^o^ LXX° ꝛ quarto*.

* * *

Fol. 679. N° 449. Armari 27 de Taraçona, sach n° 8. Parchemin. Charte-partie. Année 1231.

In Dei nomine. Manifesta coza sia a todos los que agora son e daqui adelant seran, que nos Don Jacme, par la gracia de Dieus Rei daragon

* Sceau de cire oblong, biogival. Avers : //// RCHINONEN EP ///; au milieu, un évêque, de profil. Revers : //// MAGESTATIS ////; au milieu, une vierge, de profil, avec une palme dans la main droite (sainte Eulalie). A et B n'ont ni sceau ni trous pour les cordons.

1. A B « mõcada ». — 2. A B « liçana ». — 3. A « vos ». — 4. A B « conplir ». — 5. A B « atender ». — 6. A B « abbat ». — 7. A B « sancheç ». — 8. B « Barriellas ». — 9. A « sasala » ; B « çasala ». — 10. A « lerda » ; B « Lerida ». — 11. A B « feyta ». — 12. « *dtõ*. — 13. *dtõs*. — 14. B « fuyt ». — 15. Autres mains. B s'arrête là. A continue (même main) : « Sig†num Guillelmi de Colle, notarii publici barchñ. = Sig†num Bartholomei de Sanahugia, notarii. = (Autres mains) Sig†num Jacobi de Malvino, notarii barchñ testis huius translati. = Sig†num Bartholomei de villa francha gerentis vices Romei de marimudo vicarii barchñ ꝛ vallñ. Qui huic translato supto fideliter ab originali suo non cancellato nec in aliqua parte sui vitiato ex parte Domini Regis ꝛ dicti vicarii ꝛ auctoritate qua nos fungimur auctoritatem impendimus ꝛ decretum. apponimus per manum mei bernardi de ausone notarii publici barchñ Regentisque scribaniam Curie vicarii eiusdem Ciuitatis in cuius manu ꝛ posse dittus gerens vices vicarii hanc firmam fecit octavo Idus Junii, anno Domini millesimo ducentesimo nonogesimo tercio, presentibus testibus Bonanato de Petra et Berengario de Corrilio jurisperitis. Et Ideo ego Bernardus de Ausone notarius predictus hoc meum sig†num hic apposui. = Sig†num Nicholai de Samares notarii publici Barchñ qui hoc translatum sumptum fideliter a dicto alio translato scribi fecit ꝛ clausit, VI Idus Junii anno Domini M^o^ CC^o^ XC^o^ tercio.

e del Riegno de Maiorcas, comte de Barcelona, e Señor de Montpestler, com bon coraço e con bona voluntat, con aquesta present carta en todos tiempos valedora, donamos et atorgamos a vos cozino ondrado é muit amado nostro Don Sanxo por aquela[1] mezexma gracia, noble Rei de Navarra, aquellas duas pienas; la una dielas es apelada la Faxina e lotra Piena-Redonda; las quales davant ditas duas penas nos a vos donamos de nostra agradable voluntat, é atorgamos por bastir e por poblar elas con entradas é con exidas é con aguas, é con montes é con todos terminos que agora han et aver deven a todas partes, é con todas aquelas cozas que pertainescen ad aquelas penas; en axi que delas fagades todas vostras volontades en todos tiempos; empero en aital comvinio que de aquelas davanditas penas, ni de los establidores, ni de los pobladores delas, alcun mal ni dano non isca nin vinga (?) en alcun tiempo al vostro regno. Data apud Tudelam, IIII Kalendas Marcii, Era M^a CC^a LX nona. Sig✝num Jacobi Dei gratia Regis Aragonis et regni Maioricarum, Comitis Barchinone et Domini Montis Pessulani. = Huius rei testes sunt: Domnus Ferrandus, Infans Aragonis; Atto de Focibus, Maiordomus Aragonis; Petrus Sancii, Notarius, Aragonis Repositarius. Signum Petri de Sancto Melione, scriptoris, qui hoc mandato Domini Regis scripsi, pro Petro Sanccii Notario suo, loco, die et Era prefixis.

G. CIROT.

1. *aqla.*

RECHERCHES

SUR LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE[1]

I. L'Auteur.

La Chronique latine des rois de Castille est anonyme. Mais l'auteur y donne des indications qui peuvent servir de signalement partiel et nous engager à la recherche de son identité.

Il déclare avoir assisté à la consécration du premier patriarche de Constantinople, un Vénitien, en l'église Saint-Pierre de Rome, par les mains du pape Innocent. Le texte, rempli de fautes, porte ici *Innocencii IIII* (§ 30), erreur évidente, qu'Abella, avec un peu de réflexion, aurait corrigée. Quelques lignes plus loin, l'auteur ajoute qu'il a vu le successeur de ce même patriarche, par conséquent Gervaise (1215-1219), au concile de Latran, convoqué sous Innocent III, un an après la mort d'Alphonse VIII, et l'année d'avant la mort de ce dernier pape. Nous savons donc qu'il s'est trouvé à Rome en 1205, année où Thomas Morosini fut consacré patriarche (15 mars), et en 1215, année où fut tenu le seul concile de Latran auquel il puisse faire allusion, — « in festo omnium sanctorum », remarque-t-il, en réalité du 11 au 30 novembre.

D'autre part, l'auteur déclare (§ 54) avoir reçu les confidences du légat du pape, Jean d'Abbeville, touchant les motifs de la venue de celui-ci en Espagne (en 1228-1229). Si de plus on considère le ton général de son œuvre, où abondent les observations d'ordre religieux ou moral, et où se montre une connaissance précise des règles canoniques sur le mariage,

1. Voir p. 173.

des prohibitions dont il est l'objet entre parents, du degré de parenté existant entre tous les époux royaux auxquels, en Espagne, l'autorité pontificale imposa le divorce, on doit admettre que l'on a affaire à un clerc, très probablement un évêque, comme le furent les deux autres chroniqueurs contemporains, Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède.

Si donc nous avions une liste des évêques et des clercs qui assistèrent au concile de Latran, nous pourrions arriver, par voie d'élimination, à restreindre le champ des recherches et limiter tout au moins le nombre des candidats possibles (sinon à trouver le véritable auteur), puisqu'il y aurait à tenir compte d'autres circonstances, comme celle d'avoir vécu jusqu'en 1236, date à laquelle s'arrête la Chronique. Le recoupement serait aisé.

Cette liste, nous l'avons. Elle se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque du Chapitre de Tolède, coté 42-21. Elle est de la seconde moitié du XIIIe siècle (la Bibliothèque nationale de Madrid en possède une copie, due au P. Burriel, aux folios 39-40 du ms. Dd 61). Malheureusement, le P. Fita, qui l'a reproduite dans son article *Santiago de Galicia* (*Razón y Fé*, t. II, 1902, p. 42), la considère comme apocryphe, et n'y voit qu'un faux, dû sans doute à l'archevêque de Tolède, D. Sancho II, ou à quelque clerc tolédan désireux de lui complaire (t. III, 1902, p. 53). Les preuves données par l'érudit jésuite (p. 54-60) semblent bien péremptoires, et elles sont précisément fondées sur les erreurs ou les impostures qu'a commises le rédacteur en affirmant la présence, à ce concile et lors de la discussion soulevée à propos de la primatie de Tolède, de Pedro Muñiz, archevêque de Compostelle, et de Rodrigue de Tolède lui-même. De sorte que si « la liste des prélats espagnols qui assistèrent au concile œcuménique et des personnes qui formaient leur suite peut en partie provenir de documents sincères, elle n'a pas de valeur historique par elle-même, tant que ces documents ne seront pas découverts » (p. 54)[1].

1. La participation de Rodrigue de Tolède au concile de Latran a été de bonne heure révoquée en doute. Voir à ce sujet une note de D. Vicente de Lafuente dans son discours de réception à l'Académie de l'Histoire (*Elogio del arzobispo D. Rodrigo Jimenez de Rada*), p. 70.

Deux autres rédactions des mêmes actes exposent avec plus d'ampleur la discussion, mais ne citent que les noms de ceux qui auraient pris la parole en la circonstance, à savoir l'archevêque de Tolède, celui de Braga, celui de Compostelle et l'évêque de Vich, c'est-à-dire ceux que mettait en scène la première rédaction ; elles suppriment la longue liste d'assistants qui suit dans celle-ci. Elles ne sauraient donc nous fournir les éléments dont nous avons besoin. Et, en tout cas, elles sont aussi fausses, ou plutôt encore plus fausses, d'après le P. Fita, que la première. L'une, qui se trouve dans deux manuscrits (Hh 144 et Hh 130) de la Bibliothèque nationale de Madrid, provenant de la Bibliothèque du Chapitre de Tolède (15-22 et 15-23), serait un faux du temps de l'archevêque D. Juan, fils de Jacques II d'Aragon (1321-1328) ; l'autre en serait une refonte, due à l'archevêque García de Loaysa. Dans toutes deux, on voit mise en question par Rodrigue l'apostolicité de l'église de Compostelle et même, quoique avec un acquiescement de pure forme, l'existence du corps de saint Jacques dans le tombeau révéré, sur quoi les faux actes du XIIIe siècle étaient restés muets.

Malgré le respect qu'on doit aux textes anciens et aux archevêques de Tolède, on conçoit que, dans ces conditions, les listes plus ou moins complètes qui nous sont ainsi parvenues des personnages ayant assisté au concile de Latran sont fort sujettes à caution.

* * *

Il ne nous reste qu'une ressource : c'est de consulter la liste des évêques espagnols qui siégeaient aux environs de 1236 ; il y a des chances pour que notre auteur soit un de ceux-là. Qu'il ait été évêque, c'est d'autant plus probable qu'ayant rendu des services d'ordre diplomatique ou tout au moins représentatif dans ses deux séjours à Rome, ayant suivi la cour et approché les personnes royales, il ne put manquer d'être récompensé par un évêché. Ce n'est qu'une probabilité sans doute, mais si nous la négligeons, il faut renoncer à notre

enquête. D'autre part, qu'il soit mort en 1236 ou peu après, c'est ce que ferait supposer l'arrêt brusque de son récit avec la fin du mois de novembre de cette année-là, c'est-à-dire après la prise de Cordoue : s'il avait vécu encore de longues années, n'aurait-il pas continué sa tâche en racontant les exploits qui se terminèrent par la prise de Séville en 1248? Mais nous avons l'exemple de Luc et de Rodrigue, qui arrêtent leurs récits l'un en 1236, l'autre en 1237, bien qu'ils ne soient morts, respectivement, qu'en 1249 et 1247. En tout cas, la façon dont s'arrête la Chronique montre bien qu'à ce moment elle était rédigée au jour le jour. Il ne peut être question d'un accident matériel : perte des derniers feuillets de l'original par exemple[1].

1. Voici, relevés dans la *Hierarchia catholica medii aevi* d'Eubel (ed. altera, 1913), les noms des évêques qui siégèrent aux environs de 1236; je les groupe d'après l'intérêt qu'ils présentent par rapport à la question.

Plasencia, DOMINICUS (1214, 1233).

ADAM PEREZ de Cuenca, 1236, † 1262. Au moment de son élection il étudiait à Bologne, et en 1241 il gouvernait l'église de Plasencia déjà depuis sept ans, d'après une lettre de Grégoire IX en date du 28 mars de cette année-là (an. 15, t. 20, ep. 13) (Eubel). Alonso Fernández, dans l'ouvrage que je citerai plus loin (p. 199), remarque aussi qu'Adam Pérez était déjà évêque de Plasencia en 1234. Son prédécesseur était donc mort ou transféré à cette époque.

Jaen (et Baeza), DOMINICUS DE BAEZA, dominicain, 1236. La date de sa mort est inconnue. Son successeur, PETRUS MARTINEZ, siégea du 6 mars 1249 jusqu'à l'année suivante.

Osma, JOANNES DOMINGUEZ DE MEDINA, 1231, transféré à Burgos en 1240.

Leon, ARNALDUS, 6 mai 1234. Peut-être, selon Eubel, le même que le doyen de Compostelle, *maestrescuela* de l'église de Léon et chapelain S. P., à cause de la renonciation duquel Grégoire IX (an. 9, t. 18, ep. 423) ordonna d'élire un autre évêque le 15 mars 1236.

JOANNES DOMINGUEZ (DE MEDINA), évêque d'Osma, 4 déc. 1237. Transfert annulé sur les instances du roi de Castille, dont cet évêque était le chancelier (Grégoire IX, an. 11, t. 18, ep. 310) (Eubel).

Burgos, MAURITIUS, 1213, † 12 oct. 1236.

JOHANNES DE MEDINA, 29 mai 1240, † 1246. Ancien évêque d'Osma, chancelier du royaume de Castille et de Leon.

Palentia, TELLO, 1212-1246.

Calahorra, JOHANNES PEREZ, 1211, † 1237, qu'Eubel indentifierait avec un « J. olim portionarius ecclesiae. Segobiensis » dont il est parlé dans une lettre d'Honorius III (an. 8, t. 12, ep. 527), datée du 10 juillet. Il se trouvait à Rome le 26 mai 1226 (lettre d'Honorius III, an. 10, t. 13, ep. 519).

Compostela, BERNARDUS, 1231. Une longue maladie l'oblige à résigner le 31 juillet 1237 (lettres de Grégoire IX, an. 11, t. 18, ep. 174) (Eubel).

JOANNES ARIAE, archidiacre de Compostelle, 15 nov. 1238, auquel est confiée la mission de prêcher la croisade dans les royaumes du roi de Castille, 15 nov. 1261 (Reg. Urbain IV, n. 466).

Zaragoza, SANCIUS DE AHONES, 1216, † 1236.

Pamplona, PETRUS RAMIREZ DE PIEDROLA, évêque d'Osma, 1231, † 5 oct. 1238.

Malheureusement, même en excluant les évêques du Portugal et de la Catalogne, vers lesquels aucun indice ne nous amène, la liste est bien longue et le choix bien embarrassant.

Une deuxième liste nous permettra de circonscrire nos recherches. En effet, si l'on observe que la fin de la chronique, par les détails, par l'ensemble du récit, paraît bien avoir été écrite à Cordoue même, après la prise de la ville, on sera porté à admettre que l'auteur n'est autre qu'un des évêques qui prirent part à l'événement. Or, nous savons, par Rodrigue et par l'auteur même de notre chronique, quels sont les évêques qui assistèrent à la réception du roi à Cordoue. Le premier cite Juan, évêque d'Osma et chancelier ; Gonzalvo, évêque de Cuenca ; Domingo, évêque de Baeza ; Adam, évêque de Plasencia ; Sancho, évêque de Coria ; Rodrigue lui-même était absent et remplacé par l'évêque d'Osma. Le second cite les évêques d'Osma, de Cuenca et de Baeza. Tous deux parlent, en outre, d'un « magister Lupus », qui, avec l'évêque d'Osma et un porte-étendard, entra le premier dans la mosquée et devint évêque de la ville [1].

Mais le nom de Domingo doit nous arrêter tout de suite.

Siguenza, LUPUS, 1221, 1237.
FERDINANDUS, 1239, 1246.
Coria, SANCTIUS, 1225, 1230, 1236 (Rodrigue de Tolède, IX, 17).
FERNANDUS, 1238.
ARNALDUS, 1252.
Cuenca, LUPUS, 1225.
GUNDISALVUS IBANNEZ PALOMEQUES, 1236, † 1246.
Huesca, GARSIAS, 1201, résigne le 6 juillet 1236.
VITALIS DE CENTELLAS, 1237-1252.
Taragona, GARSIAS FRONTIN, élu 1219.
PETRUS ? 1218-1248.
Segorbe, GUILELMUS, 1235, 1238.
Segobia, BERNARDUS, 1224, † 1248.
Avila, DOMINICUS DENTUDO, 1225, 1239.
Salamanca, MARTINUS, 1229-1246 ?
Ciudad Rodrigo, MICHAEL, 1231, † 1253 ?
Zamora, MARTINUS RODERICI, archidiacre de Leon, vers 1217, transféré à Leon.
Astorga, NUNIUS, 1226, † 1241.
Oviedo, JOANNES, 1189-1243.
Tuy, STEPHANUS EGEO, 1218.
LUCAS TUDENSIS, 1239, † 1249.
Orense, LAURENTIUS, 1218, † 1248.
Lugo, MICHAEL, 1225, † 1270,.
Mondoñedo, MARTINUS, 1219, résigne 1248.

1. Voir le § 73.

*
* *

Dans la *Bibl. hisp. vetus* d'Antonio (l. VIII, ch. I, n° 7, t. II, p. 46), et dans la *Biblioteca española* de Joseph Rodríguez de Castro (t. II, p. 510), on voit citée, d'après l'*Historia de la ciudad y Reyno de Toledo* de Gerónimo Román de la Higuera (l. XX, ch. VIII), une Chronique d'Alphonse VIII qui aurait eu pour auteur Domingo, évêque de Plasencia au temps de ce roi. Il s'agit, nous dit Antonio, d'un manuscrit qui aurait appartenu jadis au comte de Comares (ou plutôt, rectifie-t-il, au marquis de ce nom, probablement Diego Fernández de Córdoba, troisième marquis de Comares, dont le fils et les descendants furent ducs de Cardona et Segorbe), et qui, au temps de Higuera, aurait été la propriété de Diego de Frias Haro, habitant d'Ocaña. Sur l'auteur présumé, Antonio tire ses renseignements de Gil González Dávila, dans son *Teatro de las Iglesias de España*, au tome II, intitulé *Teatro eclesiastico de la santa Iglesia de Plasencia, vidas de sus obispos y cosas memorables de su obispado*, p. 483. Castro cite, du reste, le passage tout au long. Dávila dit en substance que Domingo, né à Béjar, devint évêque de Plasencia en 1214; qu'il assista au concile de Latran; qu'il prit part à la bataille de Las Navas, avec une troupe; qu'il chanta le *Te Deum* après la victoire avec les évêques de Sigüenza, Avila, Palencia et l'archevêque de Tolède; qu'il assista à la mort d'Alphonse VIII, et fut témoin, avec quatre autres prélats, lors de la rédaction du testament de ce roi; qu'il accompagna Ferdinand III contre les Maures en 1226; qu'en cette circonstance, il fut accompagné de beaucoup de nobles et de gens de sa ville épiscopale; qu'en 1232, le 25 janvier, jour de la conversion de saint Paul, avec le maestre d'Alcántara, il s'empara de Trujillo, où l'on vit combattre, entre les deux tours, la Vierge Marie, en souvenir de quoi fut élevée une chapelle et fondée une procession; etc., et qu'enfin il eut pour successeur Adam Pérez.

Où Dávila s'est-il renseigné? Dans son *Aparato bibliográfico para la Historia de Extremadura*, t. III, p. 25, Vicente Barrantes nous avertit que Dávila, pour son *Teatro eclesiastico de la santa*

Iglesia de Plasencia, a presque tout pris dans l'*Historia y Anales de la ciudad y obispado de Plasencia*, publiée en 1627 par Fray Alonso Fernández (Madrid, Juan González, 1 vol. petit in-folio, décrite par Barrantes, *ibid.*, p. 24).

Quoi qu'il en soit, c'est à Rodrigue que sont empruntés presque tous les détails biographiques que nous trouvons sur Domingo dans Dávila : présence au *Te Deum* de Las Navas, donc à la bataille elle même (VIII, 10); à la mort d'Alphonse VIII (VIII, 15); participation à la campagne de 1226, c'est-à-dire à celle de Priego-Alhama (IX, 12), qui, en réalité, eut lieu l'année précédente (cf. § 46). Ce qui concerne la prise de Trujillo est emprunté aux *Anales Toledanos II* (cf. la n. 4 au § 64 de notre Chronique). Que Domingo, en 1236, ne fût plus évêque de Plasencia, cela ressort de ce que Rodrigue (IX, 17) dit : que, la ville de Cordoue prise, Jean, évêque d'Osma, y fit son entrée « cum Gundisaluo Conchensi, Dominico Beacensi, Adamo Placentinensi, Sancio Cauriensi » : Adam Pérez avait donc à ce moment (c'est-à-dire avant celui où s'arrête notre Chronique) remplacé Domingo sur le siège de Plasencia. — Tous ces mêmes détails, en fait, sont bien réunis dans l'ouvrage d'Alonso Fernández (Bibl. nat. Paris, Ol 135, ch. IX, p. 32-35), qui cite ses sources, en particulier les *Anales Toledanos* pour la prise de Trujillo.

Ainsi, lors de la prise de Cordoue, nous ne savons si Domingo était encore vivant. En fait, nous apprenons par ailleurs que son prédécesseur était sur le siège dès 1234. C'est une raison à faire valoir contre l'attribution de notre chronique à ce Domingo, attribution en faveur de laquelle militent singulièrement sa présence aux grands événements indiqués plus haut, et par conséquent, sans doute, à bien d'autres, et surtout sa participation au concile de Latran, fait signalétique si important, surtout quand on nous apprend, d'autre part, que ce Domingo est l'auteur d'une Chronique d'Alphonse VIII. Cette participation au concile de Latran n'est pas attestée par Rodrigue ; elle l'est probablement par quelque source connue de Dávila [1].

1. En tout cas Alonso Fernández n'en dit rien, bien qu'il en ait l'occasion, puisque, p. 34, il rappelle la présence de Rodrigue au concile de Latran en 1215.

On a remarqué sans doute qu'à côté d'Adam de Plasencia, Rodrigue nomme Dominique de Baeza. On serait tenté de supposer que ce Dominique est celui de Plasencia, qui aurait été (la supposition n'a rien d'invraisemblable) transféré à Baeza après la prise de cette ville par Ferdinand. Mais il se trouve précisément que notre auteur, s'il parle de la prise de possession de l'alcazar de Baeza (cf. § 49, note 1), ne mentionne même pas l'occupation de la ville. Ce silence serait inexplicable de la part d'un écrivain qui aurait été évêque de Baeza; il ne peut tenir à la modestie de l'auteur, puisque celui-ci note que l'évêque de Baeza vint avec son peuple prendre part au siège de Cordoue (§ 71). C'est tout simplement un oubli, mais un oubli qui rend peu admissible l'hypothèse examinée.

Ce qui reste possible, c'est que Domingo de Plasencia soit l'auteur de la partie de notre Chronique qui concerne Alphonse VIII, ou peut-être de toute cette Chronique, sauf la fin, qu'aurait rédigée quelque continuateur. Mais on ne voit pas bien pourquoi ce continuateur se serait arrêté subitement à la fin de novembre 1236, — ni à quel endroit il aurait commencé, car ni dans le style, ni dans la méthode d'exposition, ni dans l'esprit et le ton, la solution de continuité n'est apparente.

En somme, l'identification entre notre Chronique et celle dont parle Higuera ne peut pas s'induire d'une façon indiscutable des coïncidences que nous venons de constater. Cela, sans parler des réserves que le nom même de Higuera nous oblige à faire.

A défaut du Domingo de Plasencia ou de Baeza, un autre nom s'impose à notre attention, c'est celui de Juan Domínguez, évêque d'Osma, nommé évêque de Léon en 1237 et transféré au siège de Burgos en 1240 et mort en 1246. A part Rodrigue de Tolède, nul ne paraît en effet avoir vécu davantage dans l'intimité du roi, puisqu'il fut son chancelier et, comme il vient d'être rappelé, un des prélats qui entrèrent victorieux dans Cordoue. Nous savons aussi qu'il remplaça l'archevêque de Tolède durant cette campagne. Nous voyons bien que l'évêque

d'Osma assista au concile de Tarazona, présidé par le légat du pape, Jean d'Abbeville, dont l'auteur de notre chronique déclare avoir reçu les confidences (§ 54); mais ce concile eut lieu en 1229, et Juan Domínguez ne devint évêque d'Osma qu'en 1231. Notons cependant que Rodrigue de Tolède prit part à ce concile (cf. mon appendice IX, *Bull. hisp.*, 1919, page 177; Zurita, *Indices*, p. 107, et Tourtoulon, *Jacme Ier*, t. I, p. 250) : il peut avoir emmené avec lui le futur évêque, qui paraît avoir été pour lui comme un coadjuteur.

Au concile de Tarazona, outre l'archevêque de Tarragone, Spargo (*Sparagus*)[1], et les évêques de Lérida, Huesca, qui ne paraissent guère pouvoir être mis en cause, assistèrent aussi les évêques de Burgos, Calahorra, Ségovie, Sigüenza et Bayonne. Ce dernier a pu être en relations avec la famille royale, surtout avec Léonore, mais rien ne le désigne comme auteur de notre chronique. De l'évêque de Ségovie, Bernardo, je ne puis rien dire. Restent ceux de Burgos, Mauricio, de Calahorra, Juan Pérez, qui était à Rome en 1226[2]; de Sigüenza, Lope, peut-être le *magister Lupus* dont il était question tout à l'heure. Évidemment, ces noms se détachent particulièrement, mais sans rien de décisif.

Il y a enfin un autre nom intéressant, celui de Tello, évêque de Palencia, qui, s'il n'assista pas à la prise de Cordoue, eut, comme partisan de Ferdinand et de sa mère, une influence notable (§ 33, 36). Eubel le fait mourir en 1246; mais Ricardo Becerro de Bengoa, dans *El libro de Palencia* (1874, p. 94), indique la date de 1238 avec le lieu de sépulture[3]. Seulement, s'il était l'auteur que nous cherchons, on se demande pourquoi il n'aurait pas parlé de la fondation de l'Université de Palencia, due à Alphonse VIII et datée de 1208 (Madoz, s. v. *Palencia*, p. 578).

1. Eubel ne nomme à cette époque qu'un *Petrus* hypothétique : cf. p. 196, note.
2. Voir même note, p. 197.
3. « El convento de Trianos, cerca de Sahagún, el cual fundó, y donde yacían sus padres, señores de Cea y de Grajal, 1238. »

II. Les œuvres similaires.

Dans sa *Bibliotheca hispana vetus* (l. VIII, c. III, n° 73, t. II, p. 613 de l'éd. de 1788), Nicolas Antonio signale une « Historia Anonymi *De rebus Castellae ac Legionis* post obitum Veremundi III Legionis, usque ad Ferdinandi Regis III Castellae, Sancti, mortem : quam asservari Parisiis in Regia bibliotheca docet nos Philippus Labbeus *Bibliothecae suae Mss.* p. 315 ».

Mais ce que Labbe, dans sa *Nova Bibliotheca mss. librorum* (Paris, 1653), signale à la page indiquée, sous le n° CCCCXVI, c'est une « Histoire *en espagnol*, depuis la mort de Vvermond III, Roy de Léon, iusques à la mort de Ferdinand 1286 ». Cette dernière date est-elle une faute d'impression pour 1236? et Labbe a-t-il commis une grosse erreur de chronologie en admettant, sur un rapide examen, que ladite chronique s'arrêtant avec cette date allait jusqu'à la mort de Ferdinand III? Ce n'est pas impossible, et alors le contenu de ce texte coïnciderait par ses dates initiales et finales avec le nôtre. Mais, en tout cas, la chronique signalée par Labbe était en espagnol, cet auteur le dit expressément[1].



Dans *Progresos de la Historia en el reino de Aragón* (1ª parte, l. III, cap. IV, n° 24), Andrés de Ustarroz cite parmi les manuscrits ayant appartenu à Zurita une *Coronica del Rey Don Fernando el Santo, que ganó á Sevilla*, que Zurita aurait fait

1. C'est du reste en vain que j'ai cherché, parmi les manuscrits latins de l'ancien fonds de la Bibliothèque nationale (*Catalogus manuscriptorum Bibliothecae regiae*, t. IV, Paris, 1744), aussi bien que des autres fonds (*Inventaire des manuscrits latins conservés à la Bibliothèque nationale sous des nᵒˢ 8823-18613* par Léopold Delisle, Paris, 1863-1871), une chronique dont le signalement réponde à celle-ci. Quant au manuscrit signalé par Labbe, on pourrait le reconnaître dans celui dont parle M. Morel-Fatio sous le n° 1 de la notice 138 du *Catalogue des Manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*. Le manuscrit qui s'y trouve décrit, et qui contient en outre la fameuse Chronique rimée du Cid publiée par Francisque Michel, appartient à l'ancien fonds n° 9988, (n° 12 du classement de 1860) : il est vrai qu'on ne nous dit pas s'il provient du fonds existant à l'époque où Labbe rédigeait sa *Bibliotheca*; et en premier lieu il faudrait corriger la date donnée par lui, 1286, en 1252. Il ne peut être question, en tout cas, du manuscrit décrit à la notice 137, puisqu'il provient du fonds Saint-Germain, réuni à la Bibliothèque nationale seulement en 1795-1796 (cf. p. x de l'Introduction du *Catalogue*).

copier sur un manuscrit appartenant à D. Iñigo López de Mendoza, marquis del Real de Manzanares. Le texte s'arrêtait avec un en-tête de chapitre : « Miraglos que Dios fizo por el santo Rey Don Hernando, que yace en Sevilla despues que fue finado, por la qual razon las gentes non deven dubdar, que santo confirmado de Dios non sea, è coronado en el Coro Celestial en compañia de los sus santos siervos. » Ustarroz observe que « por las notas de las márgenes se colije que hay otra historia más antigua que esta ».

Et Dormer ajoute : « y no puede ser la que escribió y llama *Notables* el Licenciado Cristóbal Nuñez, capellan de la real capilla de nuestra Señora de los Reyes en la santa iglesia de Sevilla » ; en effet, cette histoire, citée par Antonio (*Bibl. hisp. nova, Christophorus Nuñez*), qui n'en donne que le titre *Notables* et le contenu « quibus comprehendisse dicitur res gestas Ferdinandi III », n'est pas, dit encore Dormer, aussi ancienne que le prétend le P. Pineda dans son *Memorial de la excelente santidad y heroycas virtudes del señor rey don Fernando*... (Sevilla, 1627, petit in-folio, Bibl. nat. Paris Oc 30)[1], puisque l'auteur publiait un autre livre en 1537. Le P. Pineda dit du reste lui-même, p. 188 : « Christoval Nuñez escrive i depone, como testigo presente, que el año 1508... »

Mais Dormer continue : « De otra historia antigua escrita en pergamino, muy cumplida, y por quien se suple lo que omitió el arzobispo D. Rodrigo Ximenez de Rada, copia unos fragmentos Pineda, y se hallan los mismos en la de nuestro Cronista, y la cita tambien D. Alonso Nuñez de Castro en varias partes de la vida deste santo Rey ; y por ventura debe de conformar con la antiquissima de la santa iglesia de Sevilla, que renovó y estampó su arcediano Diego Lopez el año de 1542, en Salamanca, en casa de Pedro de Castro, la cual tengo en mi poder... »

Dormer termine en disant que le manuscrit possédé par Zurita est actuellement (1680) au pouvoir du comte de San Clemente. Qu'est-il devenu ?

1. « Christoval Nuñez, *antiguo* i devoto Capellān de los Reyes, en sus notables mss. en que curiosamente recopilò la vida del Santo Rey » (*Indice*, n° 133).

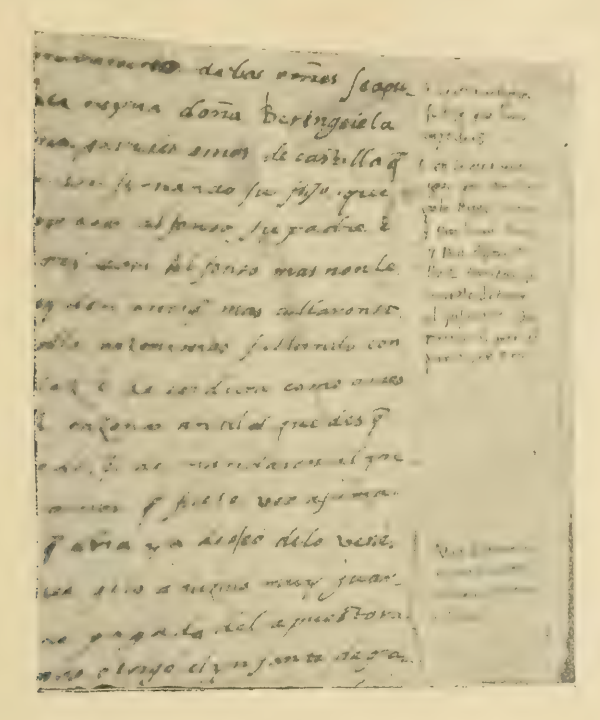
Un ms. de la Biblioteca nacional de Madrid, le E. 19 (= 892), papier, contient du f° 129 au f° 140ᵛ, de la main de Juan Vázquez del Mármol, « Varias lectiones y emiendas de la coronica del rey don Fernando el santo. 3. deste nombre como el sʳ Zorita las tiene añadidas en su libro de donde yo saquè el mio despues q̄ yo auia sacado la mayor parte, q̄ lo corrigio con vn libro antiguo (no se cuyo) y parece q̄ estan de su letra propia »[1]. A la fin (fol. 140ᵛ) : « Aqui se acaban las varias lectᵉˢ y emiendas q̄ el sʳ Zorita tenia puestas ẽ su libro : las cuales acabè de sacar yo en 22. de henᵒ de 1583 aᵒˢ ».

Or, ces variantes se retrouvent en marge du ms. G. 125 (= 2075), papier, 67 folios grand format, où l'on reconnaît aisément le texte de la Chronique générale, et elles sont de la main de Zurita, qui a écrit sur la première page : « Trasladose de vn libro antiguo de la libreria del Marques Iñigo Lopes de Mendoça » (c'est le signalement donné par Ustarroz); puis, en marge de « don enrique murio della a pocos dias » (§ 1028 de l'édition Menéndez Pidal), ceci : « en otra antigua se dize que biuio onze dias » ; et au-dessous, en marge de « enbio luego a lope diaz e a gᵒ ruyz » (= Pidal), ceci : « en la otra antigua que Don Gonzalo Ruyz Giron, y Don Lope Diaz, y Don Alfonso Tellez tuuieron su consejo de traer al Infante Don Hernando para alçarle por Rey » ; et enfin, au-dessous, encore en regard des mots, « q̄ fuese ver a su madre... e tomaronlo » (même texte que Pidal), ceci : « Muy differentemente se cuenta en la otra historia antigua ».

Ces notes (je ne dis pas ces variantes) marginales, il est facile de s'en assurer, c'est en présence d'un texte de la même famille que le texte édité par Ocampo, que Zurita les a consignées. Le contenu même du ms. G. 125 est une copie partielle de la Chronique éditée par Pidal; elle concorde avec les §§ 1028 et suivants jusqu'au § 1135 (titre). Les trois derniers folios sont d'une autre main que les autres. A la fin : « assi

1. « ...Con algᵃˢ notas mias que son las rayadas», ajoute Vázquez; il s'agit de quelques indications qu'il a ajoutées sur sa propre copie. Quant aux chiffres qu'il a marqués, ils renvoient aux pages et lignes de la copie de la Chronique même, contenue dans le même ms. E 19 (voir plus loin).

esta en el libro del Duq̄ del Infantado, y no ay relaciō ninguna de los miraglos, si no solo este titulo » (le *titulo* « Miraglos que Dios fizo »).



Ms. Bibl. nac. Madrid. G. 125, fol. 1.

Le ms. E. 19 (=892), déjà signalé, contient aux folios 1-73^{v} la copie du même texte, avec la même note finale que ci-dessus, puis ceci (fol. 74^{r}) : « todo ésto à la letra estaua enel libro del secret^{o} Ger^{mo} de Zorita : de donde yo Juan Vazquez del Marmol lo saque. y acabelo en Madrid a 20 de dizi^{e} .1582. ās./ Juan Vazquez del Marmol » (parafe).

Il est nécessaire d'examiner de près ce manuscrit et les « lectiones y enmiendas » transcrites par Vázquez[1] pour se

1. Voici les premières relevées :
Otiello — Otiella.
llegaua — jugaua. *Yo leeria trebellaua, como lo tengo emendado enel mio*
desauentura — de desauentura
(Ici les notes marginales reproduites plus bas.)
Otiello — Emendado Otiella
la prim^{a} fija — en la marg. la primera hija heredera entre sus hermanas

rendre compte de la provenance des variantes marquées en marge. Elles sont en somme relativement peu nombreuses et n'accusent guère qu'une différence comme il peut y en avoir entre deux copies d'un même texte. Pour bien s'en rendre compte, c'est le relevé de Vázquez qu'il faut étudier. En effet, on ne les y trouve pas toutes; et celles qu'on n'y trouve pas sont incorporées au texte dans la copie du E 19. C'est, comme il l'explique du reste lui-même, que Vázquez a tiré sa copie du manuscrit de Zurita au moment où celui-ci avait déjà corrigé, sans doute d'après l'original, les fautes du copiste (travail fait du reste avec un soin merveilleux). Plus tard, Vázquez a retrouvé le manuscrit de l'historien; et c'est alors qu'il y a relevé les notes et variantes ajoutées depuis par ce dernier. En somme, grâce à cette copie du manuscrit et à ce relevé des notes et variantes, nous pouvons d'une façon certaine faire le départ entre trois séries : 1° les corrections faites par Zurita en présence de l'original (manuscrit Mendoza); 2° les variantes prises plus tard sur un manuscrit de la même famille ; 3° les notes (celles que j'ai reproduites plus haut) marquant sommairement quelques divergences d'une « otra historia antigua ».

La première série ne figure pas dans le relevé de « lectiones y emiendas » et est dans le texte même de la Chronique

a cortes — a la marg. à Arcos
e de Riauara — e de Nauarra
dueña — fembra
lo que fue al nueuo rey — lo que fue duelo al Rey
noble — nobre
Ribella Vallegera — V. C. à la ribera de Val de Gragera
e desdeñandola — V. C. e desdeuandola : por desiñandola
e arremetieronse para ellos — e aguijaronse contra ellos
non se quisieron coger — non se quiso accorrer
que soberuio — que era soberuio
e desconortado — e fue desconortado
a acogerseles — de acogerse
llegando — llegando cerca
emparejauan ya — emparejarian
las manos e prisieronle a el — los entreojos e prendieron a el
aduxieron — troxieron
ante el rey — delantre el rey
delante — sobre esta palabra esta puesta V. C.
conturuiado — deseredado
por el juyzio de Dios — por juyfio de dr°
por cuyo consejo — por cuyo juisio.

contenue dans E 19. Le relevé contient exclusivement les deux autres séries, variantes et notes, qu'il faut avoir soin de distinguer, chose facile du reste, puisque les notes se réfèrent à un texte fort différent, dont il ne pouvait être question de prendre toutes les variantes, au lieu que les variantes sont celles d'un manuscrit de la même famille.

Quel est ce manuscrit ? Celui du duc de l'Infantado, dont il est question à la note finale ? C'est probable, mais la question n'a pas grand intérêt ici.

Il nous suffit de savoir que l'indication d'Ustarroz ne nous conduit qu'à la Chronique générale dans deux de ses types[1].

1. On sait du reste et on a pu voir par quelques-uns des textes publiés aux Appendices, que le texte primitif de la Chronique générale (texte de Pidal) a été fortement augmenté dans d'autres rédactions, en particulier dans celle d'Ocampo, où je relève ce très intéressant passage :

« *Aquĩ dize quales fuerõ las razones meguadas q̄ en esta estoria fallamos dexadas por algunos escritores della pero q̄ las cũpre muy bien adelanle.*

Fasta en este logar dixo el arçobispo don Rodrigo de Toledo en que fabro de la fee ꝛ de la lealtad ꝛ del gran aprouechamiento que aqueste rey niño don Alfonso corrido ꝛ segundado tẽprano ende le vieno, ꝛ d' todas la otras razones dichas, mas porque el dicho arçobispo quiso poner las sus razones tã breues ꝛ atã atajãtes en ajenamiẽto d' muchos ꝛ de grãdes fechos en poca razõ ꝛ non departe las razones suyas de muchos otros fechos que se fallarõ ꝛ acahescieron en los tienpos q̄ son pasados que conuienen aqui ser puestos enesta estoria ꝛ non lo fueron nos posimos los aqui por que mas derecha mẽte se puedan seguir ꝛ ser mas conpridos . lo primero porque non dixo y deste nino rey don Alfonso desque el cauallero de Fuẽte almexi fuyo conel d' Soria ꝛ a sant Esteuan de Gormaz ꝛ de si Atiẽça . ꝛ de como despues vieno y el conde don Malriq̄. nin delas guardas que le dieron los de Auila quãdo ouo a salyr ꝛ andar por el reyno . nin de como fue el conde don Mallrique con el rey don Alfonso . en pos de Ferrã Ruyz de Castro fasta Huepte . nin de la lid que ouo este conde dõ Malrrique con don Ferran ruyz ꝛ con Garçia nauarro çerca Huepte (cf. § 9, note 6) nin de la muerte deste conde dõ Malrrique nin de la çerca de Corita . nin de como fue muerto Lope de arenas . nin de como ouo el rey el castillo de Corita (cf. § 10, note 3, sub fine, et Appendice I) . nin del casamiẽto del rey dõ Alfonso . nin d'los sus fijos ꝛ delas fijas q̄ ouo . nin d' doña Brãca q̄ fue casada cõ el rey de Frãcia , nin d' la faziẽda d' Xerez q̄ ouo cõ los moros dõ Alfonso infante de Molina hermano del rey dõ Ferrãdo . nin de dõ Aluar perez el Castellano en tiẽpo del rey dõ Ferrãdo su nieto deste rey dõ Alfonso. E desto nin de otras cosas que fallamos q̄ fuerõ en su tiẽpo ꝛ deuieran ser puestas, nin lo d'parte ninlo dize el arçobispo dõ Rodrigo nin dõ Lucas d' Tuy enesta estoria. E porque tenemos que le pertenescie mucho ꝛ que la razõ de los fechos non podie ser comprida si esta cosas non fuesen y puestas : ꝛ porque sabemos por prueua de otras estorias q̄ esto que fue assi ꝛ es çierto, ponemos lo aqui en la estoria en los logares que conuenie, non menguando nin cresçiendo en ningunas de las razones que el arçobispo don Rodrigo nin don Lucas d'Tuy nin los otros sabios ꝛ omes hõrrados y pusieron ; ꝛ qremos de aqui adelãte poner entre las sus razones esto q̄ ende fallamos, ꝛ despues tornaremos a cõtar de lo q̄ estos omes buenos ꝛ hõrrados ende dixeron ».

La nouvelle édition que M. Menéndez Pidal vient de donner de son *Catálogo de la Real Biblioteca, Manuscritos, Crónicas generales de España,* nous apporte d'ailleurs de nombreuses données pour la comparaison des différentes rédactions de la Chronique générale. Je ne puis, pour le moment, qu'y renvoyer.

*
* *

Pour ce qui est de l' « historia antigua escrita en pergamino » dont Dormer nous dit que Pineda transcrit des fragments, notons que le P. Pineda cite effectivement l'histoire de D. Rodrigo de Tolède « en vulgar, ms. en pergamino, que nosotros solemos citar, con nombre, del Suplemento antiguo de pergamino, de fojas quatrocientas i setenta i ocho; que parece de otro Auctor, i en gran parte conforme a la General del Rey Don Alonso, aunque inserta toda la Latina, i augmentada, i proseguida hasta la muerte del santo Rey. De la libreria del Marques de Tarifa. » Il en tire (p. 82) le passage suivant :

Porque la muchedumbre de los Estremadanos, e de los Castellanos era grande e no cabia en palacio, mandò la Reyna, que saliessen todos, e se ayuntassen alli a do fazian el mercado; e allli ante toda gente recibio la Reyna Doña Berenguela de todos el Reyno por suyo, como por heredera linda, que le deuia auer por natura, e por derecho E alli luego otro si ante todos dio ella el Reyna luego a su fijo Don F. El Rey Don Fernando, alabando todos este fecho de su madre, alço las manos e bendixo a Dios por ello.

C'est ce que nous retrouvons, à part d'insignifiantes variantes, au ch. 1029 de la *Chronique générale* éditée par Pidal[1].

*
* *

Le P. Pineda, toujours dans son *Memorial* (*Indice* n° 10), cite encore un « Libro antiguo ms. intitulado de las Antiguedades de España, en fojas 302, hasta el Rey D. F. III. del Marques de Tarifa ». La première citation qu'il en tire (p. 22-24)[2] exclut l'identification avec notre Chronique. Il l'emprunte à un *Cap. 35 :*

Sobre Iaen, no obstante que era Invierno, assentò su Real. I viendo Ben alhamar que esta Ciudad estava en gran necessidad de bastimentos.

1. Je trouve cette observation confirmée par M. Menéndez Pidal, p. 109 de l'ouvrage cité à la note précédente. Mais de ce que dit cet érudit pp. 129 et 144 il résulte aussi que la Chronique citée par Pineda avait des parties communes avec la *Crónica de veinte reyes* et la quatrième Chronique générale.

2. Il déclare, dans sa parte I^a, p. 5, reproduire textuellement « por sus palabras » ce que disent les auteurs soit anciens, soit modernes. Il oublie de dire si ces *Antigüedades* sont en latin ou en langue vulgaire.

i que el Rey D. Fernando i los suyos sufrian los rezios temporales; desesperado de ningun socorro; queria poner su Estado i Persona en manos de el Rey don Fernando; i suplicarle lo recibiesse por Vassalo. I sus moros le aconsejaron, que lo hiziesse, pues el tiempo no dava lugar, a que hiziesse otra cosa. I Abenalhamar se vino con poca gente para el Rey D. Fernando. i le besó los manos, i suplicó con mucha humildad, que de su Persona i Regno hiziesse lo que fuesse servido: i el Rey le hizo buen recebimiento. i este Moro le entregó a Iaen; en la qual Ciudad el Rey entrò con gran triunfo etc. Este Abenalhamar aun no era Rey de Granada; y luego que entregò a Iaen, el Rey D. Fernando fue a la guerra de Granada con su exercito, i assentò su Real en ella: i mandò llamar veynte Moros de los principales de esta Ciudad; los quales le fueron embiados. I el Rey les dixo, que si querian tener paz con el, que recibiessen por su Rey a Abenalhamar. I los Moros le suplicaron que para le responder, fuesse servido de les dar tres dias de plazo: i el Rey se lo otorgò. I passado el termino el Rey de Granada se salio de la Ciudad, y se fue a Almeria. i de alli se passò a Africa. I los Moros embiaron sus Embaxadores al Rey D. Fernando, haziendole saber que querian obedecer su mandado, i tomar el señor que les diesse. I Abenalhamar fue luego a Granada, a donde fue recebido por Rey i señor de los Moros. Como quiera que sea, este Moro despues que entregò a Iaen, fue vassallo del Rey D. Fernando, i venia a sus Cortes cada vez que era llamado i dava en parias la mitad de sus rentas de este Reyno de Granada. La qual contia era apreciadò en ciento y cincuenta mill maravedis de los que en este tiempo corrian: que montan onze cuentos i setecientos mill maravedis de los que en nuestros tiempos corren.

Il le cite encore (même page et p. 138) au sujet du siège et de la prise de Séville (cap. 39, fol. 3).

P. 67, au sujet de la renonciation de Bérengère à la couronne : « La reyna vendio todas sus joyas, porque tenia falta de dinero. i pagò el sueldo del exercito de su hijo. » Il indique le chapitre (31) et le folio (274).

P. 152, au sujet de la reconnaissance de Ferdinand comme roi de Léon :

I le fue revelado (á Don Diego), que passava la muy grave enfermedad, por estar apoderado de los vassallos de Santo Isidro. De lo qual tomò tan grande arrepentimiento, que los dexò, i se compuso con el Abad, i luego fue sano. I a la sazon llegò el Rey D. Fernando a Leon i con su madre D. Berenguela, i fue le fecho gran recebimiento: i le vinieron a le dar la obediencia los reverendos D. Miguel Obispo

de Lugo, D. Sancho de Coria, D. Martin de Mondoñedo, D. Miguel de Ciudad Rodrigo; i otros muchos procuradores de Pueblos, i Ricos hombres, donde fue recebido por Rey; i los confirmò sus buenos Fueros i costumbres : i fue coronado, por mano de D. Rodrigo obispo deste Ciudad.

***

Dans son *Memorial* déjà cité, le P. Pineda signale, en regrettant de ne pouvoir la trouver, une Chronique particulière de Ferdinando III par Juan Gil de Zamora :

Fuera de mucha importancia, poder alcançar la Chronica particular, de que haze mencion el Licenciado Ioan de Robles Corvalan, en la Historia de la Cruz de Caravaca, lib. I, cap. I, por estas palabras : El Doctor Fr. Ioan Egidio de Çamora de la orden de San Francisco, Chronista del Rey D. Fernando el Santo, i maestro del Rey D. Sancho el Bravo, su nieto segundo, cuyas admirables obras, estan en el Convento de San Francisco de la Ciudad de Çamora; como parece, de un quaderno, que dexò el Padre Maestro Geronimo Roman de la Higuera, de la Compañia de Iesus, escrito de su mano, entre los papeles, que por su muerte quedaron en la Casa Professa, que su Religion tiene en la Ciudad de Toledo, grande escudriñador de las cosas de España (Indice, n° 140).

L'œuvre en question est loin de présenter l'intérêt que supposait le P. Pineda. Voir la note 33* à la *Chronique latine des Rois de Castille* (*Bulletin hisp.*, t. XV, p. 25) et mon travail *De operibus Historicis Johannis Aegidii Zamorensis*, p. 48; cf. aussi pp. 12 et 49 au sujet de cette *Historia de la Cruz de Caravaca* et de Lorenzo Ramírez de Prado, qui la cite également; cf. enfin p. 10 au sujet de l'assertion de Higuera à laquelle se réfère Robles Corvalán.

***

Dans le *Prologo* de Zurita, publié par Llaguno, en tête des *Cronicas de los reyes de Castilla Don Pedro, Don Enrique II, Don Juan I, Don Enrique III, por Don Pedro Lopez de Ayala* (Madrid, Sancha, 1779-1780, 2 vol.), et réimprimé dans le tome I de la collection Rosell (*Crónicas de los Reyes de Castilla, Bibl. de aut.*

esp., t. LXVI, p. 395), Amador de los Ríos (*Hist. crít. de la lit. esp.*, t. IV, p. 364) a relevé cette phrase : « ..y en tiempo del Rey Don Alonso que venció la batalla de Tarifa, Don Gonzalo de Hinojosa, Obispo de Burgos, que hizo la Abreviacion de todos las Historias hasta su tiempo, de todos los Reyes Christianos ». Pérez Bayer, dans une note à la *Bibl. hisp. vetus* d'Antonio (t. II, p. 142), signale deux manuscrits de cet abrégé, dont l'un ne lui était probablement connu que par la mention qu'il en trouvait dans le Catalogue de la Bibliothèque du comte-duc d'Olivares (t. I, p. 190), parmi les mss. latins, lettre G, sous le titre *Gundisalvi à Finojosa Burgensis episcopi Chronica ab initio mundi ad Alphonsum XI Regem Castellae, cuius tempore floruit*, Fol. membran. cax. 19. n. 1. (Ce genre de cote est propre aux manuscrits du comte d'Olivares.) L'autre manuscrit signalé par Bayer appartenait à l'Escorial. Bayer en donne la cote, *Lit. p. Plut. I. n. 4.*, avec renvoi à un tome III, p. 54 (de son propre catalogue manuscrit probablement), et le titre, *Breve de Alphonso XI Castellae Rege Chronicon*. C'est ce manuscrit, *mutilum*, qui aurait servi à Zurita, ajoute-t-il encore, ce qu'il a reconnu aux notes mises par l'historien aragonais, dont l'écriture lui était familière. Mais cette cote P-1-4 ou j-P-4 est précisément celle du ms. 19. 1, qui appartient à la Bibl. de l'Escorial et qui, à la fin, a une note longue et incomplète, destinée, semble-t-il, à compléter le court chapitre consacré à Alphonse XI (1312). Or, dans un passage de ses *Anales* (III, 2) que j'ai signalé à la note 1 du paragraphe 54 de notre Chronique, Zurita déclare avoir vu dans les chroniques composées en latin par un évêque de Burgos, qui a traduit l'histoire générale de Castille (c'est ainsi que je comprends *que traslado la historia general de Castilla*), et qui vécut au temps d'Alphonse X (*el decimo*), la chute du roi de Valence Zeit Abuzeit expliquée par l'offre qu'il avait faite, grâce à l'entremise d'ambassadeurs, au pape et au roi d'Aragon, de se faire chrétien. Cette affirmation concorde seulement à moitié avec ce que dit l'auteur de notre Chronique, mais le fait que de part et d'autre il est fait allusion à ces velléités plus ou moins sincères de conversion, m'a amené à examiner

l'ouvrage cité par Zurita, qui n'est autre que la Chronique de Gonzalo de Hinojosa[1].

Ce ms. en parchemin, 352 × 238^{mm} a six folios prélim. d'index et CCCVIII folios paginés. Les titres des chapitres sont en rouge, les initiales en rouge ou bleu ; et les marges contiennent de longues additions d'une écriture menue assez semblable à celle du texte, de grosseur variable d'ailleurs, très régulière de forme. Les premiers et les derniers chapitres, d'après l'index, sont intitulés :

I. De origine mundi ꝛ creatione r̄erum corporalium.
II. De prima etate.
III. De secunda etate quæ ꝛ generationibus eius post diliuium ꝛ quibusdam incidentiis.
— De eduardo iuniore rege anglie.
— De herrico imperatore.
— De alffonso rege castella.
— De ludouico rege francorum.

Amador croit (*loc. cit.*) que l'œuvre latine de Hinojosa a été traduite en castillan au XIVe siècle, et cette traduction se trouverait dans un manuscrit du XVe, en parchemin et à deux colonnes, qui appartenait de son temps au comte de Campo-Alange. Il cite une partie du prologue : « Et despues desto (après les *lineas* des rois de la *ley vieja*, et des *gentiles*, des consuls et des empereurs, enfin des rois goths) entra otra linea de los reyes de España especialmente de Castilla... Item se falla en la dicha coronica la linea de los reyes de Aragon... Item se falla otra linea de los reyes del regno de Navarra... » La ligne des rois castillans s'arrête avec Alphonse XI : « Alçaron rey a su fijo (de don Fernando) el rey don Alfonso, niño de trece meses que criauan en Avila. Et este rey don Alfonso es el XII Rey que por este nombre fueron llamados en Castilla. » La ligne de Navarre se termine avec Sancho el grueso ; celle d'Aragon, avec Jayme I ; celle de Portugal, avec Dionisio.

1. Je ne reviens pas sur l'attribution faite à Gonzalo de Hinojosa de la Chronique publiée aux tomes CV et CVI de la *Colección de Doc. inéditos*, attribution dont M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, p. 94 ; cf. mon livre *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 8) a suffisamment démontré la fausseté, distinguant cette Chronique de celle qui nous occupe présentement.

Amador termine le signalement en disant que le manuscrit a 44 folios utiles.

De l'œuvre de l'évêque de Burgos, il fut fait entre les années 1370 et 1373, par le moine Jehan Goulain, de l'ordre des Carmes, une traduction dont le second volume, conservé à la Bibliothèque publique de Besançon, a été étudié par M. Auguste Castan (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1883, tome XLIV, p. 264-283), et signalé ensuite par M. Fernández Duro dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. X, 1887, p. 438-443. Comme dans la traduction castillane signalée par Amador, l'auteur s'arrète avec l'avènement d'Alphonse XI (1312). La mort de Denis (1325) n'est pas mentionnée. Le dernier chapitre, remarque aussi M. Castan, relate des événements de l'année 1327 et constate qu'alors le royaume de Majorque était gouverné en paix par Jayme II. D'où M. Castan conclut légitimement que ces Chroniques de Burgos furent rédigées entre 1313 et 1327.

Cette œuvre n'est pas sans analogie avec notre Chronique, puisque de part et d'autre on voit l'auteur s'intéresser à ce qui se passe ou s'est passé hors d'Espagne. « La seconde partie des Chroniques de Burgos s'ouvre par l'histoire du règne de l'empereur Constantin et se termine par la mention du traité de mariage entre le jeune roi de Majorque, Jayme II, et la fille de l'héritier présomptif du royaume d'Aragon, événement qui appartient à l'année 1327. L'ouvrage entier constituait une vaste compilation qui embrassait l'histoire entière du monde[1]. » Mais de même que notre auteur, c'est surtout l'Espagne qui intéresse celui des *Chroniques*, naturellement : « Bien que l'auteur traite, période par période, de l'histoire de tous les peuples du monde, néanmoins il accorde des développements exceptionnels aux faits qui intéressent les annales de la péninsule espagnole. »

En tout cas, ce qui vient d'être dit montre amplement qu'il s'agit là d'une œuvre distincte de notre Chronique. Quelques extraits achèveront de nous convaincre.

1. C'est ainsi qu'il parle des innovations administratives de Philippe-Auguste (Philippe le greigneur) et raconte comment il fut amené à paver sa ville de Paris.

(fol. CCLXXIIII r). De rege alfōso hyspanie q^i dc̄s est bon? ex gestis [1] qui dict? est de vbeda.

Isto eodem anno [2] regnauit alfonsus qui dicitur vbeda. qui fuit bonus ꝛ sapiens in hyspania annorum quatuor erat. cum regnare cepisset. anno dn̄i. m° c x° [3]. regnauit quinquaginta quatuor annis. Hic dicitur bonus quia multa bona operatus est in terris propter que permanet nomen eius. ꝛ memoria eius non deletur. hic ab infancia uultu minax [4] intellectu capax. preludia ludicra mente transcendens in merito multa recuperauit. acquisiuit non habita. reedificauit deserta iecit fundamento urbium erexit excelsa murorum. persequtus est. [5] surgentes uirtute altissimi roboratus ad infideles committit manum bella fidei exercuit. sarracenos prostrauit fidelium terminos dilatauit monasteria construxit. religiosos promouit. ꝛ in omnibus deo placere curauit negligens delicias fugiens.

Eo tempore [6] contraxit alfonsus cum alienor filia regis anglie. ex qua habuit duos filios fernand' ꝛ henricū. ꝛ v filias. berengariam primogenitam que contraxit cum rege legionis. vrracam que contraxit cum rege portugalie. blancam que contraxit cum rege francie. lionor que contraxit cum rege aragonie. constanciam que in monasterio de olgis fuit monialis.

Quia igitur regnorum principia uix carent discordia etiam in adultis [7]. sancius rex nauarre anunculus purī [8] ex parte sua occupauit omnia usque burgis. Rex uero legionis patruus eius ex parte sua omnes villas occupauit preter paucas. ex parte uero toleti rex almohadum. Iuceph [9] nomine obsedit toletum. mageritum. alcalam. obtam concham. velesium. ꝛ inde per alcaracium est reuersus. Cumque alfonsus rex castelle factus fuisset uir mouit guerram contra regem nauarre [10] ꝛ euicit ab eo lucronium. Nauarretum. Granionem. Cesaream, briuescam. victoriam [11]. yuidam. aluam [12]. Guppuscam. ꝛ earum terrarum munitiones ꝛ castra. Sanctum Sebastianum. fontem

1. *Ex gestis* biffé. Le titre du chapitre en rouge. Je résous les abréviations, sauf pour les fautes évidentes. Les y ont un point en haut. La vie d'Alphonse VIII occupe les folios CCLXXIV-CCLXXV verso.

2. Il vient d'être question de la mort de Louis (VIII), fils de Philippe (Auguste) : « ad castrum quod dicitur monspansieri .i. mons uentris » (Montpensier), en 1226. Or, l'avènement d'Alphonse VIII est de 1158. « Isto eoden anno » reporte donc à un fait antérieurement exposé. La contexture de cette chronique trahit d'ailleurs de nombreuses interpolations successives.

3. *Sic.*

4. Un blanc.

5. Supprimer ce point.

6. En marge « De magno bello de Ubeda ».

7. Bout de phrase pris à Rodrigue, VII, 15.

8. *Sic :* « pueri » ?

9. En marge : « IVCEF ». Cf. Rodrigue, VII, 30.

10. Cf. Rodrigue, VII, 26.

11. Rodrigue, VII, 32.

12. *Sic :* « Alauam ».

rapidam. Eiguitam. asluccam. maruionem. ausam. athaū. Irruritam. ꝛ sanctum uincencium ad quisiuit. Reuersus alfonsus contra regem legionensem. recuperauit[1] omnia predicta ꝛ obtinuit castrum legionis ꝛ ardon. ꝛ castrum gundisalui. ꝛ castrum terre ꝛ cuncta usque ad astoricam demoliuit. ꝛ inde per partes salamantice rediens montem regalem castrum nobile occupauit. Contra sarracenos se conuertens inimicos fidei ciuitates eorum igne succendit[2] munitiones destruxit. Contham munimentum eorum obsedit ꝛ cepit ꝛ extruxit eam in urbem regiam. ꝛ posuit in eam federi cathedram. Vallauit eam munimine tanto. cepit alarchane in rupibus septennis. ꝛ firmauit seris defensionis. In uclesio[3] posuit caput ordinis milicie sancti iacobi ꝛ operi eorum ensis defensionis. Rex sancius pater eius dedit fiterio calatrauam. ipse uero educauit eos ꝛ possessionibus tutauit eos...

...inter fuit[4] ibidem petrus rex aragonum. ꝛ principes eius. S. Garcias romerii eximinus cornelii. Comes capuriarum[5] Guillemus de cardona. ꝛ multi alii(.) igitur[6] XII. kal'. iulii. exercitus domini ab urbe toleto est profectus ꝛ primo obsederunt presidium Malaconis et ceperunt ꝛ inde[7] procedentes peruenerunt calatrauam ꝛ transeuntes fluuium anam castrametati sunt in circuitu calatraue. et cum in per dies morarentur: ꝛ die dominica post festum sancti pauli expulsis inde sarraconis data est uilla regi que statim fratribus qui dudum ibi ressederant fuit protinus restituta (.) uidentes autem ultra marini quod sic sarraceni ad uitam dimittebantur irati omnes fere ad propria reddiere quod dei iudicio factum est ne a gallicis belli uictoria ascribatur. deinde uenerunt alarcuris ꝛ municipium acceperunt ꝛ ibi aduenit sancius rex nauarre. Sicque tres reges in sancte trinitatis nomine processerunt. Interea[8] mahomat rex agrarenorum[9] congrerauerat gentes suas propter giennium in montanis. Quidam autem iniciati de nostro exercitu ad arabes transfugerunt. statum eius xpistiani exercitus. ꝛ de factum[10] uictualium detegentes assumpta itaque audacia processerunt arabes a nabes de tolosa transitum occupantes cum autem xpistani uenisset ad radicem montis ꝛ accessus esset deficilis ꝛ non esset locus quo diverteretur. ꝛ hesitarent quid facerent precipue cum iam exercitus hostium esse propinquior ꝛ temptorium rubeum apareret. Ecce quidam homo plebeijus despicabilis habitu ꝛ persona ostendit regi uiam possibilem ꝛ facilem per declinium montis eiusdem. ascen-

1. Cf. Rodrigue, VII, 30.
2. Cf. Rodrigue, VII, 26.
3. Cf. Rodrigue, VII, 27.
4. Cf. Rodrigue, VIII, 3.
5. *Sic*. Cf. Rodrigue : « comes Empuriensis. »
6. Rodrigue, VIII, 5.
7. Cf. Codrigue, VIII, 6.
8. Cf. Rodrigue, VIII, 7
9. *Sic*.
10. « defectum ».

dentes igitur[1] summo mane die sabbati montis planiciem occupauit. Quod uidentes agareni grauiter doluerunt. eade die processerunt ad campum dispositis aciebus. Set uisum est xp̄ianis ut usque ad secundam feriam different bellum. eo quod erat exercitus fatigatus. Sequinti die dominica sarraceni parauerunt similiter acies ad bellandum. xpiani uero considerabant qualiter in crastino facturi essent p̄liti[2] uero uerba exortationis ꝛ indulgencie proponebant per singulas mansiones. Sequenti circa media autem noctem nox[3] exultationis insonuit in tabernaculis christianis ut omnes ad bella domini se armarent(.) celebratis itaque dominice passionis misteriis. ꝛ facta confessione sumptis sacramentis acceptis armis ad campi certamina processerunt. ꝛ disposuerunt acies sicut autem[4] fuerat pretractatum. Inter principes castelle...

(fol. CCLXXXXVI^{v}) de henrico rege castelle.

Eo tempore henricus rex castelle[5] paruulus successor et heres alfonsi magni a pontificibus et magnalibus vniuerso clero te deum laudamus cantante ad regni fastigium eleuatur . XV annorum erat cum regnare cepisset. ꝛ duobus an̄is ꝛ x. mensibus regnauit. uertn post mortem regis nobilis alfonsi patris eius XXV. diebus transactis alienor uxor eius fuit rebus humanis exempta . hec erat henrici regis anglie filia pudica nobilis ꝛ discreta ꝛ sepulta est in predicto monasterio iuxta uirum ꝛ cus (un blanc[6]) regis ꝛ regni gubernacio remansit penes berengariam reginam nobilem sororem eius cuius diligencia sic apparuit toto tempore sui regiminis . ut pauperes ꝛ divites ecclesiastici ꝛ seculares sicut tempore regis nobilis fuerant in suis stantibus pꝰuarentur[7]. Sed baronum uarietas zelo inuidie circumacti[8] procurarent...

(fol. CCLXXXXVII) de infante fernando qn̄o est subleuatus in regem[9].

Infans ergo fernandus factus est rex castelle omnibus approbantibus ꝛ ad ecclesiam sancte marie burgensis ducitur. ꝛ ibidem iterum ad regni solium sublimatur anno etatis sue . XVIII . clero ꝛ populo decantantibus . Te deum laudamus . te dn̄m confitemur . ꝛ ibidem

1. Cf. Rodrigue, VIII, 8.
2. *Sic :* « prelati » ?
3. *Sic.* Cf. Rodrigue : « Sequenti uero die circa mediam noctem uox exultationis... »
4. *Sic :* « Antea » ? La phrase est d'ailleurs mal ponctuée, et, dans Rodrigue, comprend les mots « inter principes castellanos ».
5. Ce qui suit est tiré de Rodrigue.
6. Le texte de Rodrigue, du moins dans le manuscrit IV.ç. 12 de l'Escorial (fol. 159) a ici : « custodia pu(si)elli regis », avec *si* au-dessus de *pue*.
7. Même manuscrit : *statibus seruarentur.*
8. Id. : *circumacto.*
9. C'est en marge de ce chapitre (pris dans Rodrigue), que se trouve la longue note sur les Arabes que j'ai citée au § 54 de la Chronique.

omnes fecerunt homagium . ɛ fidelitatem regi debitam iurauerunt . ɛ sic honore regio ad regale palacium est reductus. Cum autem audisset regina nobilis aldefonsum regem legionensem ad villam que archoyu dicitur aduenisse modestie sue insistens pudori per mauricium burgensem ɛ dominicum abulensem episcopos humiliter supplicauit. ut se ab inquietatione filii temperaret. sed ipse rex elatus superbia quam cordi eius comes aluarus instillaret ɛ supplicacom precibus contradixit . eo quod utq; imperio inhiabat. imo transiuit pisoricam ɛ uenit lacunam. Ubi cum diebus aliquibus permansisset. direxit iter uersus burg'. ɛ cum loca plurima ɛ domos militum deuastasset ad villam que arcus dicitur superuenit sperans ciuitatem burgensem se capturum. sed ɛ cum sciuit ibi in auxilium filii multos nobiles congregatos, frustratus spe t'dita vacuus ɛ inanis contra ɛ consiliarios indignatus in terram propriam remeauit.

De rege fernando ɛ magnatibus eius. Iste ergo fernandus nepos regis alfonsi regis castelle ɛ filius regine berengerie fuit . XVIII . annorum erat cum regnare cepisset . anno dñi m° CC°XVIII . ɛ regnauit . XXXVIII annis. montessinus dicitur quia in monte natus fuit. hic fuit simplex ɛ rectus ɛ deo ualde deuotus propterea deus prosperauit eum in omnibus factis suis. Verum cum comes aluarus cum fratribus ɛ complicibus suis cede ɛ incendio cuncta uastarent. Rex nouus et regina mag [1] eius a complicibus sui cede ɛ incendio [2] a burgis palenciam ire ceperunt. ɛ cum ad uicum qui f'raria dicitur peruenissent alfonsus telli gundisaluus Roderici cum fratribus suis ɛ alii barones regis patris ɛ matris sue familiares precedebant. Quos uidens comes aluarus insiliit in eis sed a dictis baronibus superatus ɛ percussus in terram cecidit ɛ captus ad regem ɛ reginam trahitur inglorius et confusus.

G. CIROT.

(A suivre.)

1. *g* exponctué : *mater?*
2. Ces cinq mots exponctués.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION TIRAN

(*Suite*[1].)

575 bis **Compagnie de Jésus.**

« Artifizio de los Jesuitas modernos en las Cortes de los principes », par Benito Arias Montano (1571); — lettre du P. Francisco Antonio Cabezon, ancien provincial de la Vieille Castille (1648); — concession par Alexandre VIII d'une indulgence plénière aux fidèles qui prieront, certains jours déterminés, dans les églises des Jésuites, impr. (1689);

« Censura y parecer que dió el P. M. Fr. Melchor Cano, de la orden de Predicadores, contra el instituto de los PP. Jesuitas (s. d.); — lettre de D. Antonio de Robles au P. Général de la Merci, au sujet des Jésuites, impr. (1720); — « Papel contra los Jesuitas en forma de memorial que da Madrid a S. Magestad » (1720); — « Carta de corección... al Rmo P. M. Fr. Juan de Sandoval, O. F. P. », accusé d'être l'auteur de couplets injurieux contre les Jésuites, et réponse du Fr. Juan de Sandoval, impr. (1722); — notes et mémoires sur l'affaire des cérémonies chinoises (XVIIIe s.); — fragment d'un mémoire dirigé contre la Compagnie (s. d.); — traduction espagnole d'un fragment de sermon de Richard Brocon, archevêque de Dublin, contre les Jésuites (1558); — pièces relatives à l'installation des PP. de la Compagnie à Vitoria (1744); — condamnation par les inquisiteurs de Navarre d'un imprimé publié par les Jésuites de la province de la Vieille Castille (1746); — vers composés à la suite de la publication de la bulle *Apostolicum pascendi* (1764); — « Real cedula » ordonnant la confiscation des biens de la Compagnie en Espagne et aux Indes occidentales, impr. (14 août 1768); — réfutation de l'opinion du P. Papebroch au sujet de la fausseté de certains diplômes de l'abbaye de Saint-Denis et lettre du P. Papebroch à Mabillon, impr. (s. d.); — mémoire en latin ayant pour auteur un cistercien de la congrégation de Castille, critiquant une double note ajoutée par les Bollandistes à la vie de saint Bernard, impr. (s. d.); — mémoire des procureurs généraux des deux familles de l'ordre des Carmes contre les doctrines du P. Papebroch exposées dans les *Acta Sanctorum*, impr. (1694); — mémoire adressé

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XIX, p. 189; t. XX, p. 36, 233.

au roi par le procureur général de la province de Tolède pour combattre une requête des généraux des deux observances de l'ordre des Carmes (s. d.); — « Relacion de las... fiestas que... se hizieron en la Corte en la consagracion y dedicacion del maravilloso Templo del colegio imperial de la Compañia de Jesus », impr. (1651); — « Decretum canonizationis beati Stanislai Kostkæ », impr. (1714); — « Carta del P. Bernardo de Vargas... en que da noticia de la vida religiosa y exemplar del P. Gaspar Troncoso », impr. (XVIIIe s.); — « Curacion milagrosa obrada por la intercesion de San Luis Gonzaga, el año de 1765 »; — « Milagrosa salud recobrada en Roma... por la intercesion de San Luis Gonzaga », impr. (XVIIIe s.); — brefs de Grégoire XV, Clément X, Alexandre VIII et Benoît XIV en faveur de la Compagnie (1622-1758); — « Copia de cartas del... P. provincial de la provincia de Castilla... al R^mo P. general de la religion de San Bernardo... y las respuestas de este Reverendissimo, impr. (s. d.); — « Consulta » relative à une transaction faite avec la Compagnie au sujet du paiement des dîmes (1766); — « Real cedula de S. M., en que declara nulo.. el decreto de transaccion expedido... en el pleyto de diezmos con los colegios y casas de la Compañia », impr. (1766); — mémoire adressé au roi par le P. Pedro Ignacio Altamirano, procureur général de la Compagnie aux Indes, au sujet des dîmes (s. d.); — deux mémoires imprimés, en faveur de la Compagnie, à l'occasion de procès relatifs aux dîmes; — fragment d'un mémoire sur le même sujet à l'occasion d'un procès où sont parties, avec les Jésuites, les religieux Dominicains, de la Merci et de Saint-Augustin; — « Real provision... por la qual se prohibe la introducion... en estos reynos de cierto libelo sedicioso... u otros... escritos por individuos de la extinguida orden de la Compañia... », impr. (1777); — pamphlet contre les Jésuites sous forme de lettre adressée à D. Felix Herrera y Villalpando, impr. (1748); — « Real cedula » ordonnant qu'on observe le décret du 13 novembre 1733 en faveur du collège de la Compagnie à Cadix, impr., 5 ex. (1735); — « Copia de la carta que un religioso de la Compañia de Jesus escrivió... respondiendo a la de otro religioso de la misma Compañia » relative aux intrigues du P. Pedro Gonzalez Galindo (1643); — mémoire adressé au roi sur la faillite du collège de la Compagnie à Séville (XVIIe s.); — lettres adressées au P. Ravago, confesseur de Ferdinand VI, et écrites par lui, avec l'acte qui le relève de ses fonctions (1747-1755); — copie d'une lettre écrite au recteur du collège San Ambrosio de Valladolid à propos d'une comédie représentée dans ce collège (1759); — manuscrit d'un mémoire intitulé: « carta pastoral util y necesaria para saver portarse discurso sobre doctrinas y hechos de los Padres Jesuitas » (1729); — autre factum intitulé « Elucidacion de la carta del caballero romano catholico al catholico caballero romano » (1728); — « Discurso sobre la question

de los Jesuhitas... por un consejero del Parlamento de Borgoña (1764); — traduction espagnole d'une lettre de l'abbé Platel à l'évêque d'Assise, à propos des Jésuites (1767)[1].

Pièces relatives à la béatification de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma (XVIIIe s.).

576 Opuscules, notes, mémoires et documents sur des sujets de théologie ou relatifs à des doctrines religieuses.

« Instruccion para predicar y hacer missiones... » par D. Thomas Aparici Gerbea, impr. (1770); — « De lo que deven hazer los convertidos a Dios » (sermon ms.); — notes pour des sermons; — « La sabiduria y la locura en el púlpito de las monjas », impr. à Anvers (1757); — sermon sur saint Georges prêché dans l'église de l'ordre de Montesa (1759); — « Sermon de las santas reliquias en la fiesta que las consagra la santa iglesia de Burgos (1739); — « Oratio pro comitiis provincialibus habita .. a Fr. Ludovico Legionensi Augustinensis » (1557); — « Decision de la sagrada congregacion de Ritos sobre el culto que se puede dar a los profetas y santos del Antiguo Testamento, en particular al santo Job » (1680); — « Discurso sobre la authoridad del martirologio romano » (1680); — « Chronologia sacra veteris ac novi Testamenti », imp. à Valence (1784); — « Carta que con el titulo de Mercurio catholico anti-septentrional escrivia el d[r] D. Manuel Udoaga », impr. à Milan (1745); — « Discurso lexico-canonico... en explanacion de los privilegios de la bula de la sancta crusada..., por D. Francisco Martin Rangel », impr. à Madrid (1745); — « Disertacion theologica en que se prueba que D. Cayetano Francos Mourroi que se dice arzobispo de Guathemala no es verdaderamente obispo..., por D. Pedro Cortes y Larras, obispo de Tortosa » (1787); — « Discurso apologetico... sobre los breves que en orden al precepto del ayuno expidió... Benedicto XIV, impr. à Lisbonne (1745); — vies des saintes Munilo et Alodia, vierges et martyres, en latin; — « Noticias de el glorioso martir San Babiles, obispo de Pamplona »; — « Relacion del milagro que ha obrado nuestro patron... san Julian » (1739); — Bossuet, Méditations sur l'Évangile, traduites en espagnol par D. Francisco Martinez : prologue du traducteur; — petit traité en forme de dialogue sur les obstacles à la prière, traduit du français; — « Hymnos del officio de santa Eulalia »; — « Devocion utilisima a santa Barbara de Nicomedia »; — « Proposiciones que se han notado en la obra del Padre Garrido »; — « Reflexiones prudentes sobre el escrito del d[r] Juan de Ferreras intitulado *Vida de Nuestra Señora*; — lettre

1. Platel est le pseudonyme de Pierre Parisot, dit le P. Norbert, capucin.

de D. Andrés Jayme de Torres à D. Pasqual Gonzalez (1748); — mémoires et pamphlets relatifs aux doctrines du cardinal Noris (XVIIIe s.)

« Razones porque no ha parecido conveniente publicar en la diocesis de Gante con las solemnidades acostumbradas una bula contra el libro del obispo de Ypres Jansenio... representadas por el... obispo de Gante » (1647); — notes sur les doctrines du cardinal Sfondrati (1697); — traduction espagnole d'une lettre de l'évêque de Marseille (XVIIIe s.); — mandement de l'évêque de Bayonne portant acceptation de la bulle *Unigenitus* (1729); — notes pour réfuter la censure portée par la Sorbonne contre une vie de la Sainte Vierge composée par Marie de Agreda (XVIIIe s.), — analyse en espagnol d'une lettre écrite à Clément XIII par le clergé de Hollande (1766); — mémoire sur la rétractation faite par Jean Gerson de l'opinion qu'il avait soutenue contre l'autorité du pape; — « Epistola ad monachos Benedictinos congregationis Parisiensis Sancti Mauri..., auctore D. Pedro de Castro », impr. (1753); — mémoire adressé au roi par l'abbé et le chapitre de l'église collégiale du Sacro Monte de Grenade au sujet de livres condamnés par le pape (1683); — fragment d'un mémoire sur les biens du clergé (XVIIIe s.); — récit d'une visite faite par l'inquisiteur général à la congrégation de saint Pierre Martyr de Madrid (1751); — mémoire sur la situation des religieux promus à l'épiscopat, par Diego Antonio Yañez Faxardo (1633); — « Breve discorso per la reformatione della bolla Gregoriana » par Onantio Artega, impr. à Messine (1673); — copie d'une requête adressée à Philippe II par une assemblée de théologiens au sujet des biens d'église vacants (1581); — mémoire sur le même sujet (1633); — opuscule intitulé « preparacion para una buena muerte... » ; — interdiction du culte de la « Madre Santissima de la Luz » en Sicile et à Saragosse (1742-1770) ; — extraits du bréviaire mozarabe; — notes diverses; — opinion de l'évêque de Pampelune, D. Andrés José Murillo Velarde, sur la direction de la conscience d'une religieuse (XVIIIe s.); — « Indice brevissimo de algunas razones que favorecen la regalia de S. M. de presentar las prebendas que quedan de resulta por ascenso a obispados y otras dignidades de su real patronato... », impr.; — censure portée par les PP. du couvent de Saint-Thomas de Madrid contre une dissertation de D. Antonio Francisco Suazo (1769); — « Informacion en derecho sobre el titulo de patrona de estos reynos dado à la gloriosa Santa Teresa de Jesus (1617); — bref de Clément XII interdisant d'enseigner et de discuter les propositions condamnées par la bulle *Unigenitus*, impr. (1733); — décret contre les Francs-Maçons, impr. (1751); — publication de ce décret par les « alcaldes de casa y corte » ; — copie de la lettre du marquis de la Enseñada à l'inquisiteur général, accompagnant le texte du décret.

577. **Indes et îles Canaries.**

A. Décret royal réorganisant le Conseil des Indes (1691); — décret relatif aux «encomiendas», 2 ex. (1701); — décret ordonnant de publier aux Indes la défense faite aux serviteurs des ministres de recevoir des pourboires (1712); — décret rétablissant la «Camara de Indias» (1716); — nouveau décret relatif aux «encomiendas», impr. (1720); — «Real cédula» approuvant les mesures prises par l'audience royale des îles Canaries contre les mendiants et les fainéants, impr. (1770); — «Real cédula» au sujet du payement de la «media anata» par les fonctionnaires employés dans les Indes, impr. (1774); — mémoire relatif à l'administration des «encomiendas» (s. d.); — rapport du «fiscal» de l'audience royale de Guatemala sur les moyens de réduire les Indiens infidèles (1696); — «Relazion de lo que acaezió en el reyno del Perú... sobre la muerte que se dió á D. Joseph de Antequera y a D. Juan de Mena» (s. d.); — mémoires de divers fonctionnaires des Indes.

B. Lettre de Philippe II demandant qu'on envoie aux Indes des Pères de la Compagnie de Jésus pour la conversion des infidèles (1566); — lettre de la reine au Provincial de la Nouvelle-Espagne au sujet d'un soulèvement des Indiens (1759); — instruction pour la prédication de la bulle de la croisade dans les diocèses du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, impr.; — mémoire sur le Paraguay; — rapport sur les troubles du Paraguay adressé aux inquisiteurs de Lima, impr. (1723); — rapport sur les Jésuites du Paraguay (1731); — «Sentimientos catholicos sobre las noticias del Paraguay», impr. (1735); — «Recopilacion de noticias desde el año 1755 hasta abril 1759, tanto en orden a los sucesos del Paraguay quante a la persecucion de los PP. de la Compañia en Portugal..., traducido del toscano».

Conflit entre les églises des Indes et la Compagnie de Jésus au sujet du payement des dîmes.

C. Décisions royales et «consultas», impr. et ms. (1669-1766).

D. 1° Mémoires des églises des Indes (1761-1766).

2° Avis, notes et rapports sur la même question.

E. Mémoires de la Compagnie de Jésus (XVIIIe s.).

578. **Hôpitaux.**

A. «Constituciones de reales hospitales desta corte de Madrid» (1589); — «Constituciones y ordenanzas de la diputazion de los pobres vergonzantes de la parroquia del señor San Sebastian desta villa de Madrid» (1661); — «Constituciones y ordenanzas de la S. C. R. Magestad del rey D. Phelipe III... para el hospital de San

Andrés para los Flamencos en Madrid » (1664); — « Constituciones e institutos del hospital general, Pasion y sus agregados. . . » (1705); — décret de Philippe V exemptant les hôpitaux de Madrid des taxes d'octroi (1739); — « Real cédula » confiant à D. Thomas de Guzman y Espinola la visite de l'hôpital-royal et de la maison de « Nuestra Señora del Buen Sucesso », impr. (1741); — « Resolucion de S. M. sobre varias providencias que se deven observar en los reales hospitales general y Pasion desta corte » (1746); — décrets de Ferdinand VI en faveur de l'hôpital général et de celui de la Passion à Madrid, impr. (1748-1751); — « Constituciones y ordenanzas para el gobierno de los reales hospitales general y de la Passion de Madrid », impr. (1760); — affiche annonçant l'ouverture d'un établissement pour les pauvres et les orphelins, impr. (1766); — ordonnance établissant au profit des hospices une taxe sur les biens de ceux qui mourront à Madrid, impr., 2 ex. (1770); — affiche apposée pour annoncer cette taxe, (impr.); — « Real cédula... a favor de los reales hospicios de Madrid y San Fernando », impr., 5 ex. (1770).

B. Compte rendu par l'administrateur de l'hôpital général, de celui de la Passion et de ses annexes, impr. (1699); — compte rendu par le secrétaire de l'hôpital royal et de la maison « de Nuestra Señora del Buen Sucesso », impr. (1740); — compte rendu de l'administration de l'hôpital général, impr., 2 ex. (1730-1774); — recettes et dépenses de cet hôpital, impr. (1773); — mémoires adressés au comte de Gondomar par le Dr D. Joseph Gonzalez de Jatte, administrateur des hôpitaux royaux (1714); — mémoire de D. Joseph de Quessada sur les hôpitaux (XVIIIe s.).

Hôpital royal et « Casa del Buen Sucesso » (1745-1754).

Hôpital général et hôpital de la Passion (1709-1756).

Conflit entre le trésorier des hôpitaux et la ville de Madrid (1751).

Documents relatifs à l'administration des hôpitaux (1667-1743).

Rapport de la « Junta de hospitales » au roi, impr. (règne de Charles II).

Rapport au roi sur le rétablissement de la « Junta de hospitales » et la rédaction de nouvelles constitutions sur le régime des hôpitaux (1747).

« Respuesta de los sres fiscales del consejo en que proponen la formacion de una hermandad para el fomento de los reales hospicios de Madrid y San Fernando », impr., 2 ex. (1769).

C. Fondations charitables de la paroisse San Sebastian de Madrid, impr. (1660-1747).

Privilèges de l'hôpital San Lazaro de Séville, impr. (1702).

Hôpital Saint-Jean de Dieu à Pampelune (1696-1738).

Hôpitaux de Valladolid; — rapport sur le privilège de juridiction de l'hôpital de Nuestra Señora de Gracia à Saragosse (1746); — ordonnance royale relative à l'hôpital des enfants abandonnés de

Tolède, impr. (1763); — mémoire en faveur de l'hospice d'Almagro (1767); — rapport du « fiscal » au conseil de la « camara » en faveur de l'administrateur du grand hôpital royal de Santiago, impr. (XVIIIe s.); — ordonnance promulguant des constitutions pour l'hôpital de Villafranca, impr. (1743); — hôpitaux militaires et maritimes de Cadix et de Valence; — contrat avec un fournisseur des hôpitaux de Cadix, impr., 2 ex. (1769).

579. Police.

Police des cérémonies religieuses (1707-1777).

Ordonnances prohibant le port d'armes blanches et d'armes à feu (1713-1771).

Ordonnances relatives aux forçats, voleurs, vagabonds et mendiants (1709-1778).

Spectacles et divertissements (XVIIe et XVIIIe s.).

Organisation de courses de taureaux (1662-1746).

Ordonnances relatives aux « gitanos » (XVIIe et XVIIIe s.).

Ordonnances contre les duels (1716-1757).

Édits somptuaires (1723-1772).

Ordonnances relatives aux loteries et aux jeux (1739-1774).

Ordonnances relatives à la santé publique (1751-1752).

Ordonnances relatives à la chasse et à la pêche (1756-1774).

Liste des localités qui sont comprises dans la juridiction de Madrid, impr. (XVIIe s.).

Ordonnances relatives à la police de la ville de Madrid :

A (1719-1740); B (1742-1754); C (1757-1767); D (1768-1774).

Police de Pampelune; pièces relatives au vœu fait au nom de cette ville de n'y point permettre les représentations théâtrales (1595-1739).

580. Chapelle royale.

A. « Defensa de las reliquias, calizes ... y ornamentos de la Real Capilla ... », impr. (1696); — mémoire sur la qualité des personnes à qui doivent être confiés les vases sacrés (fin du XVIIe s.); — mémoire au roi sur les chapelains du palais et les prébendes qu'ils possèdent dans les églises cathédrales (XVIIe s.); — bref de Benoît XIV et documents annexes au sujet de l'érection en paroisse de la chapelle royale, impr. (1754-1755); — « Real cedula por la que se manda guardar y cumplir el breve de S. Santidad en que se señalan los ... limites de la parroquialidad de la real capilla ... », impr. (1777).

B. Mémoire manuscrit intitulé : « Catálogo de los capellanes mayores de los reyes de España »; — notes historiques sur les attributions et les droits du « capellan mayor » et du confesseur du roi (XVIIe s.).

Maison et administration des domaines du roi.

C. « Etiquetas generales que han de observar los criados de la casa de S. M. » (1647); — supplique des médecins du roi, impr. (XVIIe s.); — ordonnances diverses; — règles que le comte-duc d'Olivares, gouverneur perpétuel du « Buen Retiro », et ses successeurs doivent observer dans l'administration de ce domaine (1634); — pièces relatives au « Buen Retiro » et au « Pardo » (1678-1756); — « Consulta » relative aux droits du monastère de San Lorenzo sur les bois de l'Escorial (XVIIIe s.); — « Junta de obras y bosques » (XVIIIe s.); — « Discurso para la enajenacion del estado de Chinchon a favor del infante D. Phelipe » (XVIIIe s.); — pétition des maréchaux ferrants et vétérinaires des écuries royales, impr. (XVIIIe s.).

Travaux publics.

D. « Cedulas » royales au sujet de la canalisation du Manzanares, impr., 2 ex. (1770); — mémoire sur le même sujet; — « Real cedula ... por la qual se dan varias reglas para la conservacion de los caminos ... », impr. (1772); — « Real cedula » accordant la concession d'un canal dans le royaume de Murcie, impr. (1774); — « Real cedula » qui annule la précédente concession, impr., 2 ex. (1776); — « Consulta » relative à la construction des ponts (s. d.); — lettre du marquis de Squilace au marquis de Grimaldi au sujet d'un projet d'assainissement de Madrid (1765); — expertise de bâtiments faite à Valence (1770); — fragment d'un rapport sur l'établissement d'un chemin (s. d.); — « Discurso sobre el abuso en el modo de repartirse el coste de puentes » (1740); — mines d'Almaden (1708).

Correspondance relative à l'agrandissement de la prison royale de Pampelune (1738).

580 bis. Agriculture.

A. Décrets, cédules, ordonnances, pragmatiques relatives à l'agriculture et aux forêts, impr. (1678-1776).

B. Documents relatifs à la « Mesta » et aux troupeaux transhumants. — Liste des présidents du conseil de la « Mesta »; — requêtes de ce conseil; procès-verbaux (1670-1772); — mémoires relatifs aux litiges entre ce conseil et la province d'Estremadura (1771). — Mémoire intitulé: « Utilidades que tienen las dehesas y perjuizios que se sigue de no averlas en las provincias de Extremadura y Andaluzia » (1773).

C. Cédules royales relatives à l'installation de colons flamands et allemands dans la Sierra Morena et de Grecs transportés de Corse, impr. (1767-1768); — mémoire relatif à une répartition des terres de San Martin de la Vega (1771).

581 **Commerce et Industrie.**

Décrets, ordonnances, cédules, provisions se rapportant au commerce et à l'industrie (1691-1778); — taxation de marchandises.

Compagnies de commerce. — Autorisations royales, prospectus, mémoires, en particulier de la Compagnie Guipuzcoane de Caracas (XVIIIe s.).

Corporations (« gremios »). — Vignerons de Valladolid (1716). — Ordonnances relatives aux cinq corporations de Madrid (1741, 1746, 1764); — « Cabaña real de carreteros », impr. (1599-1748).

Commerce des vins. — Mémoire sur un conflit élevé entre les vignerons et le receveur des taxes du royaume de Grenade (1739); — décret relatif aux droits sur les vins, impr. (1742); — mémoire adressé au roi par la députation du royaume de Navarre, impr. (1745).

Commerce des eaux-de-vie. — Décrets royaux relatifs à la suppression et au rétablissement du monopole (1717-1745); — « Consulta » et conclusions du « fiscal » sur ces questions (1750).

Commerce des grains. — Ordonnances royales rendues sur cette matière, impr. (1678-1756); — documents relatifs à la liberté de ce commerce (1764-1783); — exportation des grains de la province des Asturies (1701); — achat de grains destinés à l'Aragon (1709); — approvisionnement de Séville (1734); — « Consulta » relative à la disette des grains en Andalousie (1750); — mémoire sur le dépôt de blé (posito) de Arcos de la Frontera (fin du XVIIIe s.).

Commerce et fabrication des tissus. — Ordonnances royales rendues sur cette matière (1729-1779); — exemption de certaines taxes sur les tissus vendus en gros (1753); — « Consulta » relative aux moyens d'empêcher l'introduction frauduleuse des mousselines dans le royaume (1770); — établissement d'une fabrique de toiles « olandillas » à Valladolid (1716).

581 bis.

Fabriques de Tolède. — Requêtes adressées au roi par la communauté de Tolède (1620); — autre représentation adressée au roi par cette ville au sujet des fabriques, rapports et lettres concernant cette affaire (1747).

Manufacture des tabacs de Séville (1719-1743). — Notice sur la fabrique de feuilles de fer-blanc (hoja de lata) de San Miguel, près de Ronda, impr. (s. d.).

Commerce extérieur. — Résumé des privilèges accordés par Philippe III aux villes hanséatiques ; — rapports commerciaux avec Hambourg (1751-1752) ; — interdiction de commercer avec les sujets du roi de la Grande-Bretagne (1762 et 1779).

Recueil de documents relatifs aux rapports commerciaux de l'Espagne avec le Portugal (xviii[e] s.).

Ordonnances royales sur les précautions contre la peste qui sévissait en France et la levée de ces mesures sanitaires (1720-1723) ; — nouvelles prescriptions contre les épidémies venant d'Orient (1726 et 1728).

582

A. Commerce des Indes. — Décrets, cédules, ordonnances, règlements concernant le commerce des Indes (1718-1778) ; — « Relacion de los caudales y efectos que entran en poder del administrador de la thesoreria del real Consejo de las Indias » (1715) ; — rapport au roi sur la « Casa de contratacion » (s. d.).

B. « Resumen de lo que contienen las escrituras celebradas por el comercio del Perú... », impr. (1660) ; — « Consulta » relative à une indemnité due à des armateurs français (1709) ; — « Consultas » du Conseil des Indes (1713-1715) ; — documents relatifs à la faillite de D. Gabriel de Morales (1714) ; — « Memorial..., que pusieron en las... manos del Rey... el tribunal del consulado de la ciudad de Los Reyes y la junta general del comercio de las provincias del Perú..., » impr., 2 ex. (s. d.).

C. Commerce de Séville et de Cadix, en particulier avec les Indes. — Mémoire adressé au comte-duc d'Olivares par D. Diego Hurtado de Mendoza au sujet de la construction d'un pont de pierre à Séville, impr. (1631) ; — mémoire des consuls flamand et allemand sur les moyens de ranimer le commerce de Séville, impr. (1666) ; — ordonnance de Charles II relative à un accord entre la ville et le tribunal de Séville, impr. (1680) ; — « Pedimento fiscal de cargos, notas y resultas contra los que fueron priores y consules del consulado de la ciudad de Sevilla..., » impr. (1707) ; — « Representacion que los priores y consules... de la universidad de cargadores a Indias de la ciudad de Sevilla... hazen a Su Majestad... », impr. (s. d.) ; — prêt fait au roi par les négociants de Cadix (1695) ; — « Real privilegio en que se restituye a la ciudad de Cadiz la tabla y juzgado de Indias... » (1696).

D. Mémoire du « caudillo » de la cité de Séville pour le procès

qu'elle soutient contre l'autorité ecclésiastique, » impr. (1714); — rapport au roi sur une requête présentée par Séville (1716); — « Recopilacion de diferentes resoluciones... de Su Magestad... sobre si la Casa de contratacion... debe residir en Sevilla, Cadiz o otra parte... », impr. (1720); — mémoire adressé au roi par dix corporations de Séville, impr. (1722); — mémoire en faveur de Cadix, impr. (s. d.); — « Consulta » sur le point de savoir si la « Casa de contratacion » doit être à Cadix ou à Séville (1722); — ordonnance transférant à Séville les tribunaux de la « Casa de contratacion » et le « consulado », impr. (1725); — « Representacion... de Cadiz... al rey... », impr. (1727); — quatre mémoires en faveur de Séville, impr. (s. d.); — « Representacion... que a Su Magestad... hace el cabildo de caballeros jurados... de Sevilla..., » impr. (1732); — décision du roi au sujet du môle de Séville (1748); — rapports sur les marchandises qui passent par la douane de Cadix (1701); — rapport du « fiscal » sur le produit de la douane de Cadix (s. d.); — tarif des droits auxquels les marchandises sont soumises à la douane de Cadix (s. d.).

583.

A. Traite des nègres. — Contrats passés par le gouvernement espagnol avec la Compagnie portugaise de Guinée pour le transport des nègres aux Indes, la Compagnie française de Guinée et la Compagnie d'Angleterre, impr., 5 ex. (1696, 1702, 1713); — publication du traité conclu entre les rois d'Espagne et de Grande-Bretagne au sujet des nègres, imp., 5 ex. (1716).

B. Divers. — Mémoire de D. Joseph de Zavala y Miranda au sujet des mines de plomb et de cuivre en Guipuzcoa, imp. (1744); — notice sur les pêches des Iles Canaries, traduite de l'anglais (1764); — mémoire adressé au roi par les ecclésiastiques de la ville de Motril (prov. de Grenade) qui récoltent du sucre, impr.; — mémoire présenté au roi par la province de Biscaye, impr.; — « Los medios de la Francia para destruir el comercio de los Olandeses »; — plan d'une association proposée au roi par le patron d'un navire (1755).

C. Postes et moyens de transport. — Ordonnances royales relatives à l'organisation des postes, impr. et ms. (1518-1776); — voitures publiques (1730-1771); — prix du port des lettres (1716); — rapport au sujet des plaintes élevées à Cordoue contre le « correo mayor » de cette ville (s. d.).

D. Monnaies. — Ordonnances royales et règlements relatifs aux monnaies, impr. et ms. (1659-1776); — confirmation des privilèges des employés de la monnaie de Madrid, impr. (1682).

584. **Finances.**

A. Conseil des finances (consejo de hacienda). — Ordres royaux concernant des membres de ce conseil (1677-1741); — « Consultas » et notes relatives à ce conseil (1714-1747); — règlement fixant le nombre et les appointements des employés du conseil des finances (1761); — « Real cédula » déterminant la compétence de ce conseil en matière judiciaire, impr. (1778); — mémoire anonyme sur le conseil des finances; — affaire de D. Fernando Verdes Montenegro (1739).

B. Fragments d'un recueil manuscrit contenant la copie de « consultas » et d'ordonnances royales relatives à l'administration des finances (1709-1724).

C. Rapport sur une réforme de trésorerie (1716); — « Establecimiento de las tres contadurias generales » (1717); — « Consulta » sur la situation financière (1737); — rapport sur la création d'offices de « contadores de cuentas » (1745); — « Coleccion de los reales decretos... para el establecimiento de la contaduria general de propios y arbitrios... », impr. (1772); — divers (xviiie s.).

585.

A. Impositions. — « Apuntaziones para el reconozimiento y especulazion de los devitos de primeros contribuyentes » (1688); — « Consulta » de la « Junta de medios » au sujet de la levée des revenus royaux ordinaires (1693); — projet de ferme des revenus royaux présenté par le comte Berkei (1711); — ordonnance royale réorganisant l'administration dés finances, impr. (1718); — « Consulta » relative aux moyens de faire cesser les abus commis par les fermiers des impôts (1723); — ordonnance royale rendue à la suite de cette « consulta », imp., 2 ex. (1724); — « Real cédula » sur le même sujet (1725); — ordonnance royale relative aux exemptions d'impôts, impr. (1728); — décret sur le même sujet (1739); — décret relatif à des créanciers de l'État, impr. (1740); — « Instruccion que se ha de observar en la intervencion, administracion y recaudacion le los arbitriós del reyno... », impr. (1745); — décret de Ferdinand VII suspendant à l'occasion de son avènement la levée de certains impôts, impr. (1748); — « Real decreto en que manda S. M. se administren de cuenta de la real hacienda las rentas provinciales, impr. (1749); — « Pragmatica... reduciendo los reditos de los censos de la corona de Aragon, impr. (1750); — ordonnance de Charles III sur l'administration et le recouvrement des « propios y arbitrios », impr. (1760); — supplique de la « diputacion » et des corporations de Madrid, impr. (s. d.); — liste des fermiers des impôts dans les différentes provinces du royaume (s. d.);

— instructions pour les intendants, les comptables et les administrateurs généraux des impôts, impr. (1779).

B. Trésorerie d'Aragon. — « Resumen de algunas preeminencias del puesto de thesorero general de la corona de Aragon... » ; — « ... ressumen de la antigüedad y ímportanzia del puesto de thesorero general... » ; — rapport du duc de Medina Sidonia, trésorier général des royaumes de la couronne d'Aragon (fin du XVIII[e] s.).

C. Statistiques diverses. — « Rentas de Castilla y Leon que goza el rey Carlos II, » impr. (1666) ; — résumé des comptes de recettes et de dépenses présentés au roi, incomplet (oct.-déc. 1704) ; — liste de « contadores » ; — état sommaire des revenus par province (1730) ; — état sommaire des recettes et des dépenses (1739) ; — « Relazion de las cantidades que se an de repartir y deben satisfazer las villas, lugares... de la provinzia de Madrid... por la contribuzion extraordinaria del 10 por ziento... » (1742). — « Merindades, de quien son y que devan contribuir los vassallos de ellas » (s. d.) ; — rapport sur l'état de la surintendance des revenus royaux de Séville au moment où D. Joseph Pattiño en fut chargé (XVIII[e] s.).

D, E, F. Mémoires concernant les finances et l'administration financière (XVII[e] et XVIII[e] s.).

G. DAUMET.

(A suivre.)

DOCUMENTS SUR MARCHENA

DEUX LETTRES — UN INTERROGATOIRE

Le *Bulletin hispanique* a publié naguère une lettre de Marchena. Cette lettre, du 1er juin 1798, nous la devions à notre collaborateur M. P. Besques, qui l'a découverte dans la correspondance d'Espagne au ministère des affaires étrangères[1]. Aujourd'hui, voilà deux lettres du même : l'une qui n'est pas datée, l'autre qui porte la date, Burgos, 11 août 1808, toutes deux autographes. Elles figurent dans les *Lettres autographes et documents historiques* de Noël Charavay, sous le numéro 80.107 et sous le numéro 84.923. Il peut être intéressant de les faire connaître d'abord, puis d'établir, pour la première lettre, la date à laquelle Marchena s'est adressé au *Censeur des journaux*.

La première lettre, qui ne porte pas de date, présente sur l'adresse, à côté de « Au citoyen rédacteur du Censeur des journaux à Paris », un bonnet phrygien avec les lettres « P. P. », puis « Troyes » avec « P. q. P. ». Cette lettre a-t-elle été écrite à Troyes et devons-nous l'attribuer à 1795 ou à 1797? Pour aller en Suisse — car c'est bien le pays où la police de Paris comptait conduire Marchena — on avait l'habitude autrefois de se rendre par Nangis, Provins, Nogent et Troyes. Donc, Troyes est probablement l'endroit où a été écrite la missive. Maintenant, est-ce en 1795 ou en 1797 que Marchena s'est adressé au *Censeur des journaux*? Le document en question ne contient rien qui permette de l'attribuer à 1795; il est donc de l'année 1797, car tous les témoignages sont d'accord pour fixer ce dernier chiffre : Michaud, Didot, D. Andrés Muriel, dans son *Histoire de Carlos IV*, Miñano, D. Gaspar Bono Serrano, etc. Il y a plus : nous voyons par un fragment de lettre, cité par le *Courrier républicain* du 2 septembre 1795, et qui n'avait, dit Tourneux, « de républicain que le titre »[2], que Marchena, encore en France, accuse Legendre de vouloir « un jour faire grâce aux fugitifs » français.

L'Espagnol Marchena, qui, parmi beaucoup d'erreurs, laisse quelquefois échapper certains traits qui honorent son cœur et sa raison, a fait afficher dans tout Paris une réponse à M. Legendre, au sujet des fugitifs français.

1. *Bulletin hispanique*, t. IV, p. 256.
2. M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, t. II (1894), p. 508.

Il demande à M. Legendre de quel droit il a osé faire entendre que le peuple français pourrait un jour faire grâce aux fugitifs? Ce serait plutôt à eux, dit M. Marchena, à l'accorder à leurs persécuteurs et à leurs bourreaux... Grâce! eh! de quoi! est-ce des massacres?...

L'écrivain ajoute cette réflexion infiniment sage: « Si les tribunaux criminels n'osent pas sévir contre les émigrés, c'est qu'ils sentent toute l'atrocité, toute l'iniquité des lois portées contre eux... Le moindre inconvénient des lois sanguinaires est leur inexécution... »[1].

C'est, croyons-nous, à cette lettre que répond la fameuse Thérésia Cabarrus Tallien, le 28 septembre 1795, dans un article de *La Sentinelle*. Nous voyons que l'Espagnole était très irritée à l'égard de Marchena et qu'elle fait allusion à une ode en espagnol sur le 9 thermidor (27 juillet 1794), où Tallien était traité par Marchena « de sauveur de la France », etc. Cette ode ne figure pas dans les *Obras literarias de José Marchena*, publiées par D. Marcelino Menéndez Pelayo. Voici la lettre de Térésia[2] :

La citoyenne Tallien au rédacteur de « la Sentinelle ».

Le hazard m'ayant fait jeter les yeux sur le *Courrier Républicain*, j'y ai vu, citoyen, une lettre d'un nommé *Marchéna*, qui aurait pu me surprendre[3] . . . .

. . . .

Tallien, n'écoutant que sa sensibilité, après avoir fait mettre Marchéna en liberté, lui a tendu une main sécourable: Tallien lui ouvrit une maison que je lui aurois refusée dès le premier jour, si je n'avois respecté le titre sacré de malheureux et les droits d'hospitalité que sa misère réclamait. Je prévoyais cependant que ce reptile empoisonnerait par la suite son bienfaiteur si cela pouvait servir son ambition: je vis qu'il croyait payer par des plates flagorneries, par des rapsodies ridicules, les dons qu'on lui faisait; et je craignis que le nom de Tallien en fut trop souvent flétri et déshonoré par des éloges. Mes craintes étoient fondées, puisqu'il fit, il y a environ un mois, imprimer une ode sur la journée du 9 thermidor où, à chaque strophe, Tallien reçoit les titres de sauveur de la France, de héros, d'ami de l'humanité, et où tout ce qu'il avoit dit et fait dans cette mémorable journée étoit répété avec emphase. Tallien ayant trouvé sa récompense dans le bonheur de servir sa patrie, de se dévouer pour elle, pénétré de ses devoirs, sachant qu'il n'a fait que les remplir en attaquant la tyrannie décemvirale, a peu fait attention à l'ode du sieur Marchéna. J'invite tous ceux qui comprenent l'espagnol à la lire, ils y verront tout ce que la bassesse, la flatterie et l'envie d'obtenir un emploi peuvent inspirer à un homme tel que Marchéna. J'ai cru devoir ajouter ce trait à sa réputation.

1. *Courrier républicain*, numéro 667.

2. *Térésia* et non *Teresa*, comme le veulent les Espagnols, car c'est ainsi qu'elle signait. Et on l'appelle en France *dona*, vu que nos imprimeries sont dépourvues (c'est un tort) d'une *n* surmontée d'une tilde.

3. Les points sont dans le journal.

en donnant la mesure de confiance qu'on doit avoir en lui, et saisir cette occasion de rendre hommage à la conduite d'un homme indignement calomnié par ceux même qu'il a sauvés, et au sort duquel mes opinions et mes sentiments m'ont unie à jamais.

Signé : THÉRÉSIA CABARRUS TALLIEN[1].

De toutes façons, la lettre écrite à Troyes est manifestement de l'année 1797.

Pour la seconde lettre, qui est de Burgos, le 11 août 1808, il faut admettre qu'elle a été écrite bien peu de temps après la venue du roi Joseph à Madrid (20 juillet), et au moment où l'armée française fut obligée de quitter Madrid pour se rendre au nord. L'armée française s'en alla de Madrid le 30 juillet, après le désastre de Baylen qui est du 19, et un passage même de la lettre nous dit que Marchena pense se rendre à Victoria. Sa lettre roule sur le triste sort réservé aux Français, qui ont laissé la révolte après eux, et la mauvaise conduite de leurs généraux qui ont obligé Moncey et Dupont de se rendre. « Pourquoi Napoléon ne vient-il pas ? Il n'est pas douteux que les armées françaises ne parviennent à vaincre et à replacer sur le trône d'Espagne le souverain qui nous est destiné », etc. C'est ici que Marchena dit qu'il compte s'arrêter à Victoria, où il se propose d'écrire plus au long. La lettre ne contient pas d'adresse, mais Marchena dit qu'il est au quartier général de l'armée française d'Espagne.

Les deux lettres, comme les précédentes, sont écrites dans un français presque pur et montrent que Marchena était un véritable *afrancesado*, comme D. Francisco Amorós, le fondateur de la gymnastique en France, qui lui aussi renonça presque complètement à sa langue[2].

I. Lettre de Marchena au Censeur des journaux (1797).

J. Marchena au Citoyen rédacteur du[3] Censeur des journaux.

Il n'est que trop vrai *Citoyen* que je suis sorti de Paris pour être conduit en Suisse attaché à la queüe d'un cheval, qu'on m'a abreuvé de tous les outrages, que les gendarmes, ou plutôt les valets de bourreau députés par l'infâme police de Paris pour me transporter à la première brigade ont laissé bien loin derrière eux les soldats les plus déterminés des armées révolutionnaires de Robespierre. Mais, Citoyen, vous

1. *La Sentinelle*, n° 97.
2. Mario Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912, p. 327, 342, 350. — Je prépare une biographie sur ce personnage.
3. Les mots *Citoyen rédacteur du* ont été biffés, et, à la place, Marchena a mis *Citoyen* entre *vrai* et *que je suis*.

ignorez presque toutes les particularités, presque tous les détails de cette scandaleuse arrestation, qui suffirait elle seule pour prouver que dans un païs où de pareilles horreurs se commettent impunément il n'y a ni constitution, ni liberté, ni respect pour le droit des gens. Vous qui défendez courageusement les principes et la justice, vous les consignerez dans vôtre feuille, les gens de biens fremiront, et s'il reste encore quelque trace de pudeur aux coupables ils en rougiront peut-être.

L'homme qui m'arrêta était un de ceux qui le 10 Thermidor furent mis hors de la loi; je ne sais pas par quelle fatalité il échappa à la boucherie, mais il n'en est pas devenu plus sage ni plus modéré. Cet homme là vomissait force imprécations contre moi, contre le gouvernement, et contre la constitution *oligarchique* (car c'est ainsi qu'il l'appelait) de 95. Le malheureux est employé à la police depuis le 6 Ventôse.

Conduit à la maison d'arrêt de la mairie, je fus mis au secret, on m'empêcha toute communication avec mes amis; on ferma la porte à ceux qui venaient me voir. En vain j'écrivis lettre sur lettre à la police pour me plaindre de cette horrible violation à mon égard de l'acte constitutionnel, la police ne connait point la constitution. Je voulus écrire au directoire et au ministre, cela me fut également réfusé; il ne me fut même permis de paraître devant la commission.

Souffrant d'une maladie cruelle contractée dans les cachots de Robespierre, je demandai avec instance qu'on voulût bien m'envoyer un officier de santé, cela me fut refusé encore. On me fit sortir de Paris sans autre chemise que celle que je portais sur moi, sans argent, sans avoir dit à Dieu à mes amis. Ma nourriture devait être du pain et de l'eau, mon lit des cachots infects, malgré une santé faible je devais faire ma route à pied, et attaché comme un vil criminel. C'est ainsi, Citoyen, que je suis arrivé à Nangis à dix-huit lieues de Paris; là un agent national homme de bien touché de mes souffrances me permit de rester quelques jours, et c'est à cette condescendance que je dois la vie. Un de mes amis m'envoya quelqu'argent; je n'y trouvai que des cœurs compatissans et des ames

honnêtes. Ce n'est pourtant pas la faute de la police de Paris qui a osé recommander très espressément dans l'ordre de mon expulsion *que les gendarmes et les concierges aient soin de me tenir bien attaché de crainte que je ne me sauve comme je l'ai déjà fait.*

Le concierge de Provins connu dans les tems de la tyrannie, à ce que m'ont dit différentes personnes, par les outrages et les tourmens qu'il faisait endurer à ses victimes a obéi ponctuellement à cette recommandation, et il n'a pas tenu à lui que les autres n'en fissent autant, car il eut soin de prier celui de Nogent par une lettre qu'il voulût bien me traiter avec la dernière rigueur. Heureusement cette horrible demande indigna le très honnète Concierge de Nogent, et je n'y trouvais que des bontés et des égards.

En général, et si l'on excepte le Concierge de Provins, les traits de barbarie appartiennent exclusivement à la police de Paris et à ses agens. Quand j'étais trainé à la queüe d'un cheval par les misérables qu'ils avaient charges de ce soin je ne trouvai dans toutes les figures que des marques de la plus vive sensibilité. A ma sortie de Paris une jeune femme de dix sept ans, tomba sans connaissance à la vüe de ce horrible appareil avec lequel on me trainait, cela m'arracha des larmes; mais je les sechai bientôt de peur que les bourreaux ne s'applaudissent de m'avoir surpris un moment[1] de faiblesse.

Voyez, Citoyen, s'il n'est pas de vôtre devoir de dénoncer ces horreurs au public, et comptez sur la reconnaissance et l'estime que je dois au courage avec lequel vous élevez[2] la voix en faveur d'un homme de bien opprimé. J. MARCHENA.

Au Citoyen rédacteur du Censeur des journaux, à Paris.

II. Lettre de Marchena, Burgos, 11 août 1808.

Burgos, le 11 août 1808.

MONSIEUR, ET CHER AMI :

J'avais différé jusqu'à présent de vous écrire, comptant pouvoir vous dire quelque chose de positif sur la situation de

1. Il y avait d'abord *mouvement*.
2. Il y avait d'abord *soutenez*.

l'Espagne. Je voyais des fautes s'accumuler, des erreurs qu'on corrigeait par d'autres erreurs; j'attendais la lumière, et ne voulais pas vous présenter le tableau affligeant des orages qu'on soulevait de tous cotés. Le mal était au comble quand le Roi est arrivé, et cet excellent monarque précédé comme il l'était de la réputation de sa bonté et de ses talens, a été forcé de quitter sa capitale, et de se preparer à une guerre où la victoire même fera saigner son cœur.

Je ne finirais pas si j'entreprenais le récit détaillé des fautes qui ont amené cette catastrophe; un journal qui paraissait rédigé dans le seul but d'aigrir les esprits de la nation; une suite non interrompue de réquisitions militaires, qui en pleine paix fesaient éprouver le sort des païs conquis à ceux qui en étaient l'objèt: le manque total de police, et les ennemis du nouvel ordre des choses ourdissant ouvertement leurs complots dans Madrid même; le pouvoir[1] laissé à des mains qui l'employaient en faveur des révoltés; des gens du bas peuple fusillé après la revolte du deux Mai pour avoir trouvé sur eux un canif, tandis qu'on ne recherchait même pas les gens puissans qui avaient ouvertement distribué les armes aux insurgés; les soldats pillant les villes revoltées, et ne respectant pas même les vases sacrés, au point qu'ils ont publiquement vendu sur la grande place de Madrid des calices et des patenes qu'ils avaient pris dans les églises de Cuenca; la mauvaise combinaison des opérations militaires, par la suite desquelles Moncey et Dupont après avoir fait des prodiges de valeur ont été forcés le premier de se replier de Valence sur Madrid, et le second de se rendre prisonnier avec son corps d'armée... Je ne fais, mon cher ami, que vous marquer à la hâte quelques unes de nos principales fautes; ce serait procéder à l'infini si je voulais vous les détailler toutes.

Non mihi si linguae centum sint oraque centum[2].

Ainsi le plan le plus beau, le plus libéral de l'Empereur, celui de régénerer une grande nation qui était restée en

1. Il y avait d'abord le *gouvernement*.
2. *Enéide*, VI, 625.

arrière de l'Europe, qui opposait aux lumières dans ses institutions des obstacles insurmontables, trouve la plus opiniâtre opposition dans cette nation même, qui repousse son bonheur, et ne veut pas obéir au meilleur des rois, après avoir rampé pendant vingt ans sous un monarque stupide, un favori méprisable et une Reine infame. Pourquoi le grand homme qui avait conçu le plan de la régénération de l'Espagne ne vint-il pas l'éxécuter lui-même... Le mal est que ceux qu'il a consultés, et qui lui étaient désignés par l'opinion comme éclairés et intéressés au bonheur de leur patrie ne sont ni l'un ni l'autre.

Il n'est point douteux que les armées françaises ne parviennent à vaincre, et à placer sur le trône le Roi qui nous est destiné; mais comment étouffer la haine réciproque que des hommes pervers ont allumée entre les deux nations? comment le gouvernement pourra-t-il agir avec cette modération si conforme au caractère de notre excellent roi, et sans la quelle il n'est point de bonheur social possible? Le peuple espagnol est brave jusqu'à la témérité, féroce et stupide; il se précipite dans les dangers, comme le sanglier sur le feu des chasseurs; et c'est à un tel peuple que les chefs des révoltés ont donné des idées révolutionnaires; figurez-vous quelles en doivent être les suites probables.

Arrivé à Vitoria, où (à ce qu'il semble) nous nous arrêterons, je vous écrirai plus au long; en attendant je vous prie de présenter mes compliments à Mr votre père et à nos amis communs Mr Louis et Mr Coisieu (?) et de prier celui-ci d'offrir mon hommage à Mlle Eugénie.

Agréez, Monsieur, et cher ami, mes salutations, et le témoignage de mon amitié.

J. MARCHENA.

Mettez mon adresse, si vous voulez me répondre, à Mr Gazan, inspecteur de l'habillement, pour remettre à M. Marchena, au quartier général de l'armée d'Espagne.

Interrogatoire de Marchena.

Cet interrogatoire, du 21 octobre 1793, fournit quelques précieux renseignements sur le révolutionnaire espagnol [1]. D'abord sur le nom

1. Il a été indiqué par M. Albert Mathiez, *La Révolution et les étrangers*, La Renaissance du Livre, Paris, 1918, p. 130.

même : Joseph Marchena *Meran*. D. Gaspar Bono Serrano[1], et après lui D. Marcelino Menéndez Pelayo, donne, comme père et mère de Marchena, D. Antonio et D. Josefa Maria Ruiz de Cueto, et ce dernier appelle Marchena : José Marchena Ruiz de Cueto[2]. D'où vient le nom de Marchena Meran? Est-ce que le père de José Marchena s'appelait Marchena Meran? D'une de ses réponses, nous savons qu'il avait vingt-quatre ans le jour de son interrogatoire, ce qui correspond à peu près à la date de sa naissance : 18 novembre 1768. Il répond, en outre, que son père et sa mère sont morts en novembre 1788 et en février 1792, et que son père était agent fiscal au Conseil de Castille. Menéndez Pelayo dit : « era hijo de un abogado, y no de un labrador como generalmente se ha dicho »; en quoi il a parfaitement raison. Fils unique, — encore une chose inconnue — il avait comme tuteur ou curateur un professeur de droit des gens à Madrid. Il dit que des « écrits très libres », publiés en 1787 (encore du vivant de son père), l'ont exposé aux poursuites de l'Inquisition et qu'il aimait mieux chercher un asile en France pour échapper à un emprisonnement. Interrogé sur le taux de la succession de son père, il répond qu'elle se montait à quatre mille livres de rente, preuve qu'il n'était pas sans ressources. Il partit au mois d'avril 1792 pour la France, n'ayant aucune relation parmi les hommes de lettres français. Venu à Bayonne, où il demeura dix mois, chez une dame Mieussens, marchande de mode, il continua sa route sur Paris, au mois de mars 1793, avec son correspondant. Et pourquoi avez-vous quitté Paris, lui demande le juge du Tribunal Criminel Maire? Je voulais, lui répond Marchena, aller habiter l'Amérique septentrionale, car un étranger qui aime l'étude cherche toujours un pays où la liberté est enracinée depuis longtemps. Quels sont les députés de la nation française que vous avez connus? Il nomme en particulier Brissot, avec lequel il était très lié, mais sans avoir reçu de lui aucune mission particulière. A la question de Maire, s'il n'est « point un espion de la cour d'Espagne », Marchena s'irrite et dit qu'il n'y fera pas de réponse; que la Gazette de la liberté et de l'égalité, qu'il rédigeait à Bayonne en espagnol, répondra pour lui, etc.

L'interrogatoire est signé au bas de chaque feuille par Marchena lui-même, Antoine-Marie Maire et Derbez, greffier.

A. MOREL-FATIO.

Cejourd'hui trente du premier mois de l'an mil sept cent quatre-vingt-treize, second de la République, a onse heures du matin. Nous Antoine Marie Maire, juge du Tribunal Criminel-

1. *Poetas líricos del siglo XVIII* (Bibl. Rivadeneyra), t. III, p. 615.
2. *Obras literarias de D. José Marchena*, t. II, p. VIII.

Révolutionnaire, établi à Paris, par la loi du 10 mars 1793, sans recours au Tribunal de Cassation, et encore en vertu des pouvoirs délégués au Tribunal, par la loi du 5 avril de la même année, assisté de Jacques Derbez, greffier du tribunal, en l'une des salles de l'auditoire au Palais, en présence d_________ l'Accusateur public, avons fait amener de la maison de la Conciergerie le cy après nommé, auquel avons demandé ses noms, âge, profession, pays et demeure.

A répondu se nommer Joseph Marchena Meran, agé de vingt quatre ans, homme de Lettres, né a la ville d'Utrera en Espagne, province d'Andalousie, royaüme de Sevile, se trouvant à Bordeaux a l'époque de son arrestation, ayant demeuré précedemment a Bayonne et a Paris.

D. Avez vous pere et mere en Espagne?

R. Ils sont morts.

D. Avez vous exercé les fonctions ecclesiastiques en Espagne?

R. Non.

D. Combien y a-t-il du *(sic)* temps que vous aves perdu vos parents?

R. Mon pere est mort en novembre mil sept cents quatre vingts huit et ma mere en fevrier mil sept cents quatre vingt douse.

D. Quel etait la profession de votre pere?

R. Il était *agent fiscal* au Conseil de Castille[1].

D. Aves vous des freres et des sœurs?

R. Je suis fils unique.

D. Aves vous un tuteur ou curateur?

R. J'ai un curateur.

D. Quelle est la profession de ce curateur?

R. Il est professeur du droit naturel et des gens a Madrid.

1. « 474. Calificación de un papel impreso en 1 hoj. 8°, *In-promptu d'un Espagnol admis par acclamation et à l'unanimité au Club des amis de la Constitution de Bayonne*.

Empieza : « Messieurs : Je viens de la terre de la servitude, de la terre du despotisme religieux et civil. »

Al fin una nota manuscripta : « Se llama este español D. Joseph Marchena, y los judios le obsequian mucho, y se dice hijo de un agente fiscal ó relator, y que ha estado en Salamanca y hizo esta oración en el pulpito luego que llego y se imprimio por cuenta de los concurrentes al Club ». Bayonne. Imp. P. Famet.

« Que se recoja y se busque el autor para castigarle. »

(*Papeles de Inquisition*, publ. par A. Paz y Melia).

D. Pourquoÿ aves vous quitté Madrid?

R. Mon attachement pour la liberté et le droit des hommes, mon affection constante pour la Révolution française et des ecrits très libres, ou les droits de l'humanité etaient hautement invoqués et deffendus, imprimés dans le cours de l'année mil sept cents quatre vingts sept, et plusieurs autres de mes manuscrits qui ont courru en Espagne, après cette epoque, m'ont rendu en butte aux poursuites de l'Inquisition et j'ai été forcé de chercher un azile en France, pour me soustraire à un emprisonnement.

D. La succession de votre pere est-elle considérable?

R. Elle peut s'elever a quatre mile livres de rente, monnoye d'Espagne.

D. Avez vous hérité de la charge de votre père?

R. Cette charge n'est point hereditaire en Espagne.

D. A quelle époque aves vous quitté Madrid?

R. Au mois d'avril de l'année mil sept cents quatre-vingt douse.

D. Avies vous des correspondances avec des hommes de lettres français avant de quitter l'Espagne?

R. Non.

D. N'est ce point a la sollicitation de quelque français que vous vous etes rendu à Baÿone?

R. Non.

D. Avez vous des parents ecclesiastiques en Espagne?

R. J'en ai, mais ils sont eloignés.

D. N'est-ce point à Bayone que vous vous etes rendu d'abort en quittant l'Espagne? et combien du *(sic)* temps y avez vous demeuré?

R. Je me suis rendu à Baÿone en quittant l'Espagne et j'y ai demeuré dix mois.

D. Ou demeuries vous?

R. Chez Madame Mieussens, marchande de mode a Bayone, aux arseaux du Port neuf.

D. Quels etoient vos moyens de subsistance a Bayone?

R. Je vivais avec les deniers que produisoient mes revenus, que mon curateur me faisait parvenir par la voye de ses

correspondants, dont le principal demeuroit dans le temps a Madrid et qui est venu a Paris au mois de mars mil sept cents quatre vingt-treize, ou il a logé a l'hotel notre dame, rue Grenelle saint Honnoré, avec moi.

D. Ou aves vous été en sortant de Bayone?

R. Je suis sorti de Bayone avec mon correspondant, qui est celui dont j'ai parlé cy dessus, qui se nomme Jean Antoine Carresse, pour venir a Paris, ou le nommé Carresse est venu me joindre.

D. Pourquoy aves vous quitté Paris?

R. Mon intention etait d'aller vivre dans l'Amerique septentrionalle, loin des peuples européens qui souffrent, ou de tyrannie d'un gouvernement arbitraire, ou des convulsions, inseparables d'une revolution, pour secouer le joug.

[D]. Je vous observe que, lors de votre depart d'Espagne, vous avez choisi la France comme le pays dont le gouvernement vous convenait le mieux, lorsqu'elle etait gouvernée par des aristocrates federalistes. Pourquoy voulies vous quitter ce même pays, a l'instant ou le peuple etait pret a jouir de la plenitude de sa souveraineté et qu'il commençait même deja d'en jouir?

R. Je prefere les orages les plus violents d'une revolution au calme du despotisme le plus paisible. Par la même raison que l'on prefere les agitations d'une maladie a la tranquilité de la mort; je n'ai jamais aimé les aristocrates ny leur domination. Mes ecrits, les discours que j'ai prononcé au club de Bayone, et dont toute la ville en a été temoin, en font foy. Tout en respectant la constitution de mil sept cent quatre vingt neuf, lorsqu'elle etait sensée la volonté generalle du peuple français, je n'ai cessé de dire et d'ecrire qu'il n'y a pas de liberté complete, la ou il y a un pouvoir hereditaire quelconque. Mais tout cela n'empeche pas qu'un etranger qui aime l'etude ne prefere un pays ou la liberté est enracinée depuis longtemps et ou il peut vaquer la paix aux travaux literaires, a un autre sejour agité par les convulsions inseparables d'une grande revolution, et certainement, ny la France, ny aucun autre pays quelconque ne peuvent retenir par force un etranger qui voudra se choisir un autre sejour.

D. Parmy les deputés de la nation française indiques moi ceux que vous avez connus.

R. J'ai connu a Bayone les citoyens Carnot, Garrau et de la Marque, et a Paris les citoyens Brissot et Petion.

D. N'avez vous pas eté le secretaire de Brissot? ou n'aves vous pas travaillé avec lui ?

R. Non.

D. N'eties vous pas particulierement lié avec lui ?

R. J'etais son ami et je n'ai eu d'autre liaison avec lui que celle de la simple amitié.

D. N'aviez vous pas reçu de lui des missions particulieres ayant trait ou raport au sisteme de federalisme ?

R. Je n'ai reçue aucune mission particuliere de Brissot, et je ne sais pas même en quoy ce sisteme consiste.

D. N'etes vous point un espion de la cour d'Espagne?

R. C'est une question qui contraste si fort avec mes liaisons, ma conduite et mon carracthere bien connu de tout ce qui m'a environné, que je croïs au dessous de moy d'y faire une reponse. Au reste, mes ecrits, entre autres une Gazette de la liberté et de l'egalité ecrite en espagnol, et qui s'imprimait a Bayone au moi d'aoust mil sept cents quatre vingt douse, repondront suffisamment pour moy; au surplus, je crois que personne ne peut me soupconer d'une action si indigne d'un homme de lettres, apres les persecutions que j'ai eprouvé pour les causes de la philosophie et de la liberté.

D. Persistes vous dans vos reponses consignées dans l'interrogatoire que vous aves suby par devant les officiers de police de la ville de la Réolle, et dont lecture vient de vous etre faite?

R. Oui, j'ÿ persiste.

D. Aves vous un conseil ou deffenseur?

R. Je choisis le citoyen Chauveau, homme de loÿ.

Lecture faite de l'interrogatoire ci dessus, au dit Marchena Meran, il a déclaré ses reponses en icelui contenir verité, qu'il y persiste, et a signé avec nous et le greffier aprouvants la rature de trois mots nuls. Le present interrogatoire etant clos a une heure apres midÿ de l'an et jour que dessus.

J. Marchena. A M. Maire. Derbez, Gref.[1].

1. Archives Nationales, W 292, n° 204. Affaire des Girondins. 3e partie.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Institut français en Espagne. — Université de Toulouse.

Résumé de l'enseignement donné pendant l'année scolaire 1918-1919.

I. — Cours annuels.

(Du 1er octobre 1918 jusqu'à mai 1919.)

Mme Sarrailh. — *La comédie en France depuis les origines jusqu'à nos jours.*

M. Sarrailh. — *Les régions dévastées de la France du Nord et de l'Est (études de géographie physique, politique et économique).*

M. Chevallier. — *La formation de l'art roman en France.*

En outre de ces cours, plusieurs conférences ont été régulièrement consacrées chaque semaine à l'explication d'auteurs français, à des exposés faits par les étudiants, à la correction de travaux écrits.

Le chiffre des immatriculations a atteint 320.

II. — Cours trimestriels.

(Du début de mars jusqu'à fin mai.)

A. — Série scientifique.

1° *Cours publics.*

M. Caullery, professeur de Zoologie à la Sorbonne. — *La biologie française au XIXe siècle.*

M. Fabry, professeur de physique industrielle à l'Université de Marseille. — *La lumière et les astres.*

M. Hadamard, membre de l'Institut, professeur de mécanique analytique et mécanique céleste au Collège de France. — *Le raisonnement et la recherche mathématique.*

M. le Dr Lagrange, professeur de clinique ophtalmologique à l'Université de Bordeaux. — *L'ophtalmologie française pendant la guerre.*

2° *Conférences techniques.*

M. Caullery. — *De la sexualité* (conférences professées au Muséum d'Histoire Naturelle de Madrid).

M. Fabry. — *Applications métrologiques et spectroscopiques des interférences* (conférences professées à l'Université de Madrid).

M. Hadamard. — *Théorie des équations différentielles dans l'œuvre de Poincaré* (conférences professées à l'*Institut de Mathématiques* de M. le professeur Rey Pastor).

M. le Dr Lagrange. — *Leçons cliniques* (professées au *Collège des Médecins* de Madrid) et *démonstration technique opératoire* dans plusieurs hôpitaux de Madrid.

En outre, M. Fabry et M. Hadamard, sur la proposition de la *Junta para ampliaciones de estudios* et sur la demande qui leur en a été faite par M. le ministre de l'Instruction publique d'Espagne, ont dirigé des conférences de recherches à l'Université de Madrid.

B. — Série littéraire.

1° *Cours publics.*

M. Denis, professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne. — *Esquisse biographique d'une histoire de France, de 1815 à nos jours* (I. *Royer-Collard.* — II. *Guizot.* — III. *Lamartine.* — IV. *Thiers.* — V. *Gambetta et Jules Ferry.* — VI. *Clémenceau.*)

M. Durrbach, correspondant de l'Institut, professeur d'antiquités grecques et latines à l'Université de Toulouse. — *Pompéï.*

M. Meillet, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Études. — *De l'unité des langues romanes.*

M. Moret, conservateur du Musée Guimet, directeur adjoint d'égyptologie à l'École des Hautes-Études. — *L'antique civilisation égyptienne.*

2° *Conférences techniques.*

M. Meillet a donné au *Centro de Estudios históricos* une série de conférences sur le vocalisme dans les langues indo-européennes.

III. — Cours de vacances a Burgos.

Ces cours, interrompus par la guerre, reprendront le 4 août 1919 et se prolongeront jusqu'au 18 septembre. Ils comprendront :

1° Une section d'espagnol à l'usage des étudiants français;

2° Une section de français à l'usage des étudiants espagnols;

3° Une section mixte (espagnol et français) à l'usage des étudiants de langue anglaise.

IV. — Section commerciale et industrielle.

Cette *section* a pour objet de *spécialiser* dans les affaires commerciales et industrielles avec l'Espagne et les pays de langue espagnole les jeunes gens qui ont déjà reçu en France une instruction technique de caractère *général*. Elle convient notamment aux élèves sortants et anciens élèves des Ecoles de Commerce, Écoles des Mines, Instituts chimiques, électrotechniques, etc., etc. Les cours ont lieu en octobre et novembre, à Madrid, à l'*Institut français* (Marqués de la Ensenada 10) et, en décembre, à Barcelone.

La « Semaine espagnole » de Paris.

Nous n'avons pas qualité pour donner ici le compte rendu des séances du Congrès qui s'est tenu à Paris, du 5 au 12 mai dernier, sous le nom de « Semaine espagnole ». C'est affaire à M. Angel Marvaud, secrétaire général de ce Congrès. Mais nous pouvons dire que les intentions des organisateurs et, en particulier, de M. Imbart de la Tour, notre ancien collègue de la Faculté des lettres de Bordeaux, ont été comprises au moins dans leur tendance, qui était de travailler au rapprochement de l'Espagne et de la France, sinon toujours dans le choix des questions incidemment soulevées. Quelques participants arrivaient avec des plans qui dépassaient de beaucoup le domaine franco-espagnol (« Maison latine », publications scientifiques, répertoires, « Cercle international » ou « interallié » d'étudiants), tous intéressants, c'est certain, mais on risquait un peu de ne pas donner tout le temps nécessaire à l'examen de projets comparativement mesquins, en tout cas pratiques, immédiatement réalisables, tels que l'établissement des équivalences de diplômes universitaires ou de scolarités, l'organisation de cours de vacances pour les Espagnols en France, projets auxquels M. Petit-Dutaillis, directeur de l' « Office national des Universités et Écoles françaises », se trouvait heureusement d'ores et déjà à peu près en mesure de donner une forme viable.

Un Institut espagnol à Paris, avec des succursales dans les grands centres comme Bordeaux et Toulouse, a paru à tous désirable, pour faire pendant à notre Institut français de Madrid.

On a rappelé aux membres du Congrès ce que les Universités de Bordeaux et de Toulouse avaient fait en Espagne depuis douze ou quinze ans. Quoi que l'on réalise de merveilleux plus tard, il conviendrait de ne pas décourager leurs initiatives convergentes, de leur laisser l'autonomie de rayonnement, et leurs responsabilités propres.

La présence d'hommes comme M. Cortezo, professeur à la Faculté de Médecine de Madrid, ancien ministre de l'Instruction publique, de M. Ocaña, son collègue à la Médecine, de M. Odón de Buen, qui ont tour à tour présidé les séances, est le meilleur gage de la bonne volonté des Espagnols. Des notabilités françaises, Mgr Baudrillart, M. Croiset, administrateur du Collège de France; M. Larnaude, doyen de la Faculté de droit de Paris ; M. G. Lecomte, président de la Société des gens de lettres, etc., s'étaient rendues à l'appel, manifestant ainsi l'intérêt que prennent nos plus grandes institutions au resserrement des liens franco-espagnols. Aux discussions ont pris part, entre autres, M. Winter, que ses fonctions à la *Junta* ont préparé comme personne à dire son mot dans pareil Congrès ; M. Hanotaux, ancien ministre ; M. H. Lorin, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux,

et M. Strowski, maître de conférences à la Sorbonne, qui ont régalé l'auditoire de causeries d'autant plus goûtées qu'elles s'annonçaient comme des rapports; le R. P. Babin, supérieur de la *Cogullada*; M. Gay, éditeur de la *Revista quincenal*[1]; M. H. Mérimée, etc. Il ne faut pas oublier de mentionner la présence de M. Melgar, notre fidèle et grand allié pendant la guerre.

Ce qui est à retenir surtout, c'est la manifestation même qui s'est produite ainsi, provoquée par des Français, avant la signature de la paix, en faveur d'une reprise plus active que jamais des relations avec l'Espagne. Il faut y voir un sentiment sympathique profondément enraciné, puisque, au moment où nous pouvions n'avoir de voix que pour parler à nos alliés, nous avons éprouvé le besoin de causer toute une semaine avec elle.

G. CIROT.

1. Je m'excuse de mentionner, à propos de la *Revista quincenal*, mon intervention personnelle, que je vois quelque peu transformée dans le compte rendu que donne de ce Congrès, dans le n° du 25 mai dernier de la dite Revue, M. Arboleya Martínez. Je ne me reconnaîtrais pas d'ailleurs dans l' « ilustre profesor de la Universidad de Burdeos, M. Giraud », s'il n'était constant que, à part moi, nul autre professeur d'aucune Université française n'a pris la parole à cette occasion. La phrase qu'il me prête, non seulement dépasse de beaucoup ma pensée et mes paroles, mais personne, que je sache, ne pourrait être amené et admis à la prononcer (même par amitié pour les éditeurs de la *Revista* et par reconnaissance pour ce qu'ils ont fait), à savoir que « para trabajar en España con algún éxito en favor de Francia hay que trabajar en católico ». Cette appréciation exclusive n'a pu être, même en résumé, ce que j'ai dit, pas plus qu'elle n'est ce que je pense. J'ai dit les services rendus par cette revue catholique, fondée pour essayer d'éclairer des milieux espagnols généralement hostiles à notre cause. J'ai ajouté qu'il nous fallait faire abstraction de nos idées religieuses pour juger cette action à l'extérieur, dont je ne crois pas qu'on puisse contester l'opportunité. Et c'est tout; j'en appelle au souvenir de ceux qui étaient là, de M. Gay lui-même.

Il me paraît d'autant plus nécessaire de rectifier, que j'assistais au Congrès comme représentant de l'Université de Bordeaux, et que je me vois étiqueter comme clérical dangereux par une autre Revue, où, par une déduction enveloppée de réticences, on m'attribue la paternité d'un livre dont j'ai dit, en février 1917 (*Bull. hisp.*, t. XIX, p. 49), que c'était « une des meilleures choses qu'on ait écrites sur l'Espagne à propos de la guerre actuelle ». Je pouvais porter et je porte encore ce jugement, sans me préoccuper des tendances confessionnelles des auteurs; je connais ceux-ci, mais je n'ai connu l'œuvre qu'une fois publiée. Les réflexions que suggère au collaborateur de la Revue en question une aussi grave découverte, sur le danger qu'il y a à laisser un professeur d'Université retourner à son enseignement après avoir écrit un tel livre, tombent donc singulièrement, et plaisamment, et lourdement à faux. Ce collaborateur est plus perspicace quand il découvre que je suis *aussi* le St-C. qui a signé plusieurs chroniques parues dans le *Bulletin hispanique* pendant la guerre. Je ne crois pas avoir à m'excuser de ne pas les avoir fait suivre de mon nom; j'avais des raisons assez sérieuses pour agir ainsi; et, de toute façon, je couvrais ce pseudonyme occasionnel par ma signature comme secrétaire du *Bulletin*. Au surplus, pour percer le mystère, il suffisait de connaître quelques détails sur mes occupations d'alors.

Les idées que j'ai exprimées là (1916, p. 194-206; 1917, p. 49-84, 134-156, 278; 1918, p. 56; 1919, p. 87), je les revendique et en prends la responsabilité bien volontiers, ainsi que je l'ai fait explicitement dans les *Comptes rendus* du *Rapport du Conseil de l'Université de Bordeaux* pour les années 1917-1918, imprimé en 1918. Je ne pense pas qu'on puisse les confondre avec celles qu'on m'attribue dans des phrases que je n'ai pas dites ou des livres que je n'ai pas écrits.

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

André Mounier, *Les faits et la doctrine économiques en Espagne sous Philippe V. Gerónimo de Uztáriz* (1670-1732). Bordeaux, 1919, 300 pages in-8°.

Voici une nouvelle thèse sur l'Espagne présentée à la Faculté de droit de Bordeaux. On voit que l'orientation des études dans nos Universités provinciales se fait bien d'une façon logique et continue, et que Bordeaux donne l'exemple, en s'attachant à travailler le domaine qui lui est géographiquement dévolu, l'Espagne. Mais le secteur est plus vaste. Il comprend aussi le Portugal, et aussi les pays d'origine espagnole ou portugaise. Notre Faculté de droit doit aller de l'avant,

por mares nunca de antes navegados...

Nous signalions en 1905 la thèse de M. A. Mitjaville, *La crise du change en Espagne* (1904), puis en 1913 (p. 488) la thèse de M. Bona intitulée : *Essai sur le problème mercantiliste en Espagne au XVIIe siècle* (1911). Celle de M. Mounier prend la suite de cette dernière, ce qui dénote une direction conséquente, une exploitation bien comprise. Et le travailleur n'a pas à se repentir d'avoir pris ce filon. Uztáriz est un penseur très original, qui a eu une réputation européenne. Je doute pourtant qu'on le lise beaucoup encore, malgré tout ce qu'il nous enseigne sur l'Espagne du début du XVIIIe siècle. Le magnifique exemplaire de la traduction de son œuvre par Forbonnais que possède la Bibliothèque municipale de Bordeaux et qui a appartenu au Président Barbot, n'avait sans doute pas de lecteurs depuis longtemps. M. Mounier a opéré une résurrection, et je pense qu'on lui en saura gré dans le monde des économistes. Mais je laisse à plus autorisé que moi le soin de faire ressortir le mérite et l'intérêt de la *Theórica y práctica de comercio y de marina*, sa place dans la littérature économique, et par conséquent aussi le mérite de M. Mounier.

Sur ce dernier point, je puis bien dire mon mot, et ce sera pour louer sans réserves l'auteur du soin avec lequel il a préparé et publié son livre. Non seulement il a fait des recherches personnelles qui

l'ont conduit à Madrid, à Séville, à Simancas, en Navarre, à Bayonne, mais il a pris la peine de s'habituer et de se conformer aux exigences de l'orthographe espagnole, ce qui indique le maximum de conscience chez un érudit qui n'est pas hispanisant de profession. Il met même les accents, et, sauf lapsus, où il faut. Je trouve que c'est très louable, et que cela indique bien des qualités de travail.

Une excellente documentation, aussi bien en pièces inédites qu'en ouvrages imprimés et connus, mettent cette thèse à un niveau supérieur et font d'elle autre chose qu'une refonte ou un résumé d'ouvrages déjà parus, par exemple l'*Espagne de l'Ancien Régime* de M. Desdevizes du Dézert.

Néanmoins je ferai une critique au sujet de l'agencement ou de la composition. Comme le titre, cet agencement est double. Une partie expose la situation de l'Espagne dans la première moitié du XVIII[e] siècle, mais aussi les efforts du gouvernement de Philippe V pour remédier aux maux publics; une autre, la doctrine d'Uztáriz. Toutes deux sont indépendantes, en fait, si ce n'est qu'elles se répètent en maint détail, et aussi qu'elles se pénètrent, puisque la première est excellemment renouvelée et alimentée par l'œuvre d'Uztáriz lui-même. N'aurait-on pu fondre ces deux parties? Ou la seconde n'aurait-elle pu prendre plus d'extension en absorbant le plus possible de la première, dont les éléments auraient servi à l'illustrer et à commenter l'exposé de l'économiste espagnol, et qui elle-même aurait été réduite à l'examen de la situation et de ce qui avait été fait pour l'amender au moment où Uztáriz publiait pour la première fois son livre, en 1724? On aurait mieux vu ainsi l'intérêt et l'opportunité de ce livre, et la part de l'influence qu'on peut raisonnablement lui attribuer, à lui et à son auteur (puisque, heureusement, si le livre fut, en fait, éliminé tout d'abord, l'auteur fut appelé à participer à la direction des affaires), dans les améliorations réalisées avant 1742, date de la seconde et en somme de la vraie publication, puis après cette date, c'est-à-dire après la diffusion effective de ses idées. Seulement il eût fallu effacer le nom de Philippe V, et faire nettement d'Uztáriz le centre de cet historique, comme il en est en somme le protagoniste. Il eût fallu déborder au delà de la fin du règne du premier Bourbon et pousser au besoin jusqu'à la fin du règne de Charles IV. En tout, quatre parties: I. Uztáriz, sa vie, sa carrière, son œuvre, jusqu'en 1724 (il était tout indiqué, me semble-t-il, de commencer par là); II. Situation de l'Espagne en 1724, d'après tous témoignages, entre autres celui d'Uztáriz; III. Suite de la carrière d'Uztáriz, jusqu'à sa mort. Sa doctrine d'après son livre; IV. Améliorations survenues avant et après la 2[e] édition de son livre (1742) et pouvant être attribuées à son influence.

L'exposé aurait sûrement gagné en précision chronologique; les

proportions auraient été plus satisfaisantes, il y aurait eu une unité. Le tout eût été mieux composé, et c'est là un avantage qu'un érudit français ne doit pas dédaigner. A mérite égal comme fond, un livre bien composé aura toujours la préférence sur un autre mal agencé, et c'est bien là ce qui fait en général la supériorité bien reconnue du livre français. D'autre part, M. Mounier n'aurait pas eu l'air de vouloir refaire en plus court l'ouvrage du doyen de la Faculté des lettres de Clermont, et il n'aurait pas eu à démontrer, ou on n'aurait pas eu à démontrer pour lui l'utilité de sa première partie, préface de la seconde, mais préface énorme, et qu'on doit encore lui savoir gré du reste de n'avoir pas faite plus longue, car le sujet y prêtait, mais dont par contre on appréciera l'envergure, la précision et la documentation.

Quelques menues critiques maintenant. M. Mounier s'est tellement familiarisé avec les choses d'Espagne, qu'il ne se figure pas du tout l'embarras ou la perplexité de plus d'un lecteur en présence de certains détails. Pourquoi n'a-t-il pas mis une note indiquant la valeur du *maravedi* (quelque chose comme le liard ou le centime), 34 au *real*, et 10 reaux à l'écu, ainsi qu'il a fait p. 104 pour dire ce qu'est la *vara?* C'est seulement p. 216 qu'il explique ce que c'est qu'un *arbitrista*. Ce n'est pas en 1219 (p. 34), mais en 1212, en vue de la croisade qui se termina par la victoire de Las Navas, que le clergé castillan accepta de contribuer aux charges (*Bull. hisp.*, 1912, p. 355). Sur la *mesta* (p. 92) il fallait renvoyer à l'article de Klein, *The alcalde entregador de la Mesta*, paru ici même en 1915 (p. 85-154). La résidence royale qui est près de Madrid est le *Pardo*, et non le *Prado* (p. 103): il y a là une simple coquille; M. Mounier connaît trop l'Espagne pour avoir commis une confusion.

Mais ce serait marquer peu de reconnaissance à l'auteur pour son labeur que de s'amuser à l'éplucher page à page. Il y a mieux à faire: le lire, et en recommander la lecture.

G. CIROT.

Le nom de Gerónimo de Uztáriz est bien connu de tous les historiens de l'économie politique. Son livre *(Theórica y práctica de comercio y de marina)* avait tenu dans la littérature du XVIIIe siècle une trop grande place pour qu'il pût être de nos jours passé sous silence. Quelques années après la publication qui en avait été faite par son fils en 1742 (la première édition parue du vivant de l'auteur, en 1724, avait été saisie et brûlée) l'ouvrage n'avait-il pas eu cet honneur singulier d'être traduit en anglais (1751), puis en français par Forbonnais (1753), sans parler d'une traduction italienne, publiée en 1793, qui montre que sa réputation durait encore à la fin du siècle.

Mais si de nos jours les historiens citaient le titre de l'ouvrage, bien peu l'avaient lu et aucun n'en avait fait une étude approfondie.

D'autre part on ne savait à peu près rien sur la vie d'Uztáriz, ni sur les fonctions qu'il avait occupées, pas même le lieu et la date de sa naissance, ni la date de sa mort.

Cette lacune est aujourd'hui comblée par le très sérieux et très complet travail de M. Mounier. Il a pu notamment, grâce à des recherches patientes et à des trouvailles heureuses dans les archives espagnoles, reconstituer entièrement la biographie d'Uztáriz, publier même son acte de baptême et son acte de décès. On sait maintenant qu'il est né en 1670 à Santesteban en Navarre, où M. Mounier a retrouvé la maison de sa famille portant encore l'écusson familial; qu'il a fait une brillante carrière militaire dans les Flandres, où il resta dix-neuf ans (1686-1705); qu'il suivit à Palerme le marquis de Bedmar nommé vice-roi de Sicile; et que, rentré en Espagne, deux ans plus tard, il occupa jusqu'à sa mort (1732) plusieurs postes élevés dans l'administration centrale, d'abord comme secrétaire puis comme ministre de diverses Juntes, notamment de la Junte du Commerce et de la Monnaie.

Uztáriz est à la fois intéressant pour l'histoire des faits et pour celle des doctrines économiques. C'est ce qui a amené M. Mounier à diviser son ouvrage en deux parties.

La première contient une longue étude de la vie économique de l'Espagne sous Philippe V. D'un homme comme Uztáriz, mêlé aux grandes affaires administratives, instruit par de longs séjours hors d'Espagne, et qui s'est décidé à écrire uniquement poussé par son patriotisme, dans l'espérance d'aider à la renaissance économique de son pays, il fallait s'attendre à ce que l'étude des faits au milieu desquels il vivait l'occupât beaucoup. En effet dans son livre toute la vie économique de l'Espagne est exposée avec grands détails, sous tous ses aspects. L'Espagne passait alors par une crise grave: sa population augmentait peu; les trésors du Nouveau Monde qui affluaient chez elle ne faisaient qu'y passer; bien loin de l'enrichir ils l'avaient ruinée en attirant chez elle les produits étrangers et en tuant ainsi son industrie nationale. Ce n'étaient même pas des marchandises espagnoles qu'emportaient vers les Indes Occidentales les « galions » partis de Cadix, mais des marchandises anglaises, flamandes, françaises.

A l'aide du livre d'Uztáriz, de quelques écrits de lui restés inédits, d'ouvrages publiés par d'autres économistes espagnols du XVIIIe siècle, et de quelques ouvrages manuscrits de la même époque dont les plus importants sont ceux de Campillo et les onze tomes in-folio de Larruga sur l'histoire de la Junte du Commerce, M. Mounier nous a donné un tableau de la vie économique de l'Espagne sous Philippe V dont on peut dire qu'il aurait à lui seul suffi à faire l'objet de son livre, mais pour lequel il n'a ménagé ni son temps ni son travail et qui rendra

bien des services aux travailleurs qui auront désormais à s'occuper de ce sujet.

La deuxième partie est consacrée à Uztáriz lui-même, à sa vie, à ses idées. Celles-ci peuvent être résumées en disant qu'il appartient à l'école mercantiliste, comme presque tous les écrivains et hommes d'Etat qui se sont occupés de questions économiques en Europe depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe. Il pense donc que pour que son pays soit riche il faudrait que celui-ci ait beaucoup d'or et d'argent et il se désole de voir les métaux précieux du Nouveau Monde ne faire que traverser l'Espagne sans y rester. Pour remédier à cette situation il ne croit pas qu'on puisse interdire purement et simplement la sortie des métaux précieux, les mesures prises dans ce sens en Espagne et ailleurs (bullionisme) étant en fait impuissantes. On y remédiera en obtenant que l'Espagne vende aux pays étrangers plus qu'elle ne leur achète (balance du commerce). De là toute une politique douanière et une politique industrielle présentée dans les plus grands détails, qui n'est autre que celle de Colbert en France et qui a été peu à peu appliquée par la suite en Espagne avec les meilleurs résultats.

M. Mounier nous expose tout cela de façon claire et approfondie, en rapprochant sans cesse Uztáriz des autres économistes espagnols de la même époque.

Il note bien ce fait intéressant qu'Uztáriz, tout en étant un partisan de la théorie de la balance du commerce, n'a pas ignoré les autres éléments de créances et de dettes internationales qu'à notre époque les critiques des mercantilistes leur reprochent d'avoir méconnus. Uztáriz tient compte par exemple du fret payé aux bateaux étrangers et c'est ce qui a fait de lui un partisan convaincu du développement de la marine espagnole alors en pleine décadence. Quant aux autres éléments qu'on a l'habitude de citer, intérêts des capitaux placés à l'étranger, dépenses des étrangers dans le pays, M. Mounier montre très bien qu'ils n'avaient pas alors l'importance qu'ils ont de nos jours.

Peut-être aurait-il pu insister davantage sur cet autre fait, intéressant aussi, qu'Uztáriz, tout en se préoccupant surtout de l'industrie, n'a pas négligé l'agriculture. C'est là une remarquable différence avec la politique de Colbert, dont pour le reste il s'inspire visiblement, et avec les idées des mercantilistes en général. Il est partisan de droits de douane à l'importation des produits agricoles, de la libre exportation des grains et parle même avec faveur des primes à cette exportation qui étaient alors pratiquées par le gouvernement anglais. Il annonce qu'il se proposait d'écrire un ouvrage spécial sur la politique en matière de grains qui l'intéressait donc, on le voit, tout particulièrement. Par là il s'écarte du Colbertisme, se rapproche des

économistes agrariens et annonce les idées qui en France, à partir du milieu du XVIIIe siècle, allaient prendre une si grande place avec l'école Physiocratique en réaction contre le Colbertisme.

Somme toute, à considérer ainsi dans son ensemble l'œuvre d'Uztáriz, du point de vue de l'histoire des faits comme celui des idées, on ne peut pas citer beaucoup d'auteurs de la même époque, ni en Espagne, ni en France, ni en Angleterre, ni en Italie, qui aient la même importance. On en trouve (Thomas Mun, Willam Petty, par exemple) qui au point de vue des idées ont plus de pénétration, plus de profondeur, mais on citerait difficilement un ouvrage qui joigne à un programme de réformes bien coordonné et intelligent un exposé aussi complet de la vie économique d'un grand pays.

M. Mounier doit être remercié d'avoir consacré plusieurs années d'efforts consciencieux à étudier un homme qui fait honneur à son pays et qui a été trop négligé de nos jours après avoir joui en son temps d'une si grande réputation. Son livre fournira désormais, à tous ceux qui en auront le désir, le moyen de bien connaître Gerónimo de Uztáriz.

F. SAUVAIRE-JOURDAN.

---

24 juin 1919.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

FOUILLES DE BOLONIA (mars-juin 1918)

LA MAISON DU CADRAN SOLAIRE

Dans la partie basse de la ville de Belo, celle qui borde la plage, les fouilles furent entamées en trois endroits : 1° un peu en retrait, devant la caserne des Carabiniers; 2° au coin Sud-Est de l'usine à salaisons découverte l'année précédente; 3° à la lisière même de la plage, où des pans de murs avaient été mis à nu par la mer et le vent. C'est ce dernier chantier qui nous fit pénétrer directement dans la *Maison du Cadran Solaire*, ainsi nommée de la trouvaille la plus importante qu'on y fit.

Nous en décrirons d'abord la disposition architecturale, puis la décoration intérieure, nous parlerons enfin des objets et œuvres d'art qu'elle contenait.

*
* *

Les premiers murs dégagés, qui avaient conservé leur enduit de stuc peint, et les petites dimensions de la pièce (salle 45) nous indiquèrent dès l'abord que nous avions affaire à une maison particulière. Cette salle était adossée à la grande muraille de la ville qui bordait la mer et dont on avait découvert un tronçon l'année précédente, le long de l'usine à salaisons. Nous fûmes donc conduits tout naturellement à pousser les fouilles vers l'intérieur, à la recherche du péristyle, centre de distribution des pièces dans ce type de maison gréco-romaine.

Au nord de la salle 45 s'ouvrit une autre salle à peu près de mêmes dimensions (46) où furent trouvées les deux figurines de bronze dont nous reparlerons plus loin, et à l'ouest de la salle 45 était dégagée une très petite chambre où apparu-

rent les premiers fragments de stucs avec graffites. Ces deux salles donnèrent accès en même temps dans le péristyle (58) par des portes dont les seuils et les chambranles sont en partie conservés.

Les murs sont construits en appareil régulier : les pierres, de dimensions variées et grossièrement rectangulaires, taillées dans le grès fin et gris du pays, sont alignées assez soigneusement, et soutenues le long des portes et des fenêtres par un chaînage de gros blocs de grès coquiller jaune, extrait des carrières du Camarinal ou de Palomas[1]. Au-dessous du niveau de ces deux salles on trouva un mur Nord-Sud qui ne semble pas avoir de rapport avec elles ; il est probable que notre maison fut construite sur les fondations ou les restes d'une maison plus ancienne, qui correspondraient assez bien au niveau de la « Rue ou Portique de la Mer » découvert dans le deuxième chantier.

Le péristyle, de forme carrée, présente des anomalies : comme dans la maison de l'Ouest découverte en 1917, les colonnes en sont réunies par un mur bas, de construction peu soignée, probablement postérieure à l'ensemble de l'édifice ; il est plus étroit que les autres ; en outre, on y voit des débris de tuiles et d'amphores ; et l'irrégularité des pierres, jointe à leur diversité, prouve bien que ce mur d'entrecolonnement a été rajouté après coup, formant ainsi une sorte d'enclos dont la destination est fort obscure. Le sol était cimenté avec un conglomérat rouge de briques concassées et de sable, dont on a retrouvé de gros blocs : c'est le même qui tapissait les parois des bassins à salaison. On crut d'abord voir dans cette cour intérieure, comme dans celle de la maison de l'Ouest, un bassin plus large et moins profond que les cuves à poissons déjà connues et dont le toit ou auvent aurait été soutenu par les colonnes de l'ancien péristyle[2]. Mais l'existence de morceaux de stuc blanc encore adhérents à la paroi intérieure, tout près du sol, rend inadmissible cette hypothèse. Puis il était tout

1. Sur les carrières de Palomas, voir *Bull. Hisp.* 1917 : *Promenade archéologique à Bolonia*, par P. Paris, p. 237.
2. Voir le 1er article sur les fouilles de Bolonia, *Bull. Hisp.*, 1918, p. 101.

naturel d'utiliser dans les maisons particulières les mêmes matériaux qui servaient dans les usines. D'ailleurs le sol de toutes les chambres était tapissé de la même manière. Enfin la présence du puits central, qui ne fut certainement pas comblé à l'époque romaine, aurait été très gênante. Il est plus simple de voir là une transformation tardive, permettant d'utiliser le portique comme une véritable chambre, à l'abri de la pluie[1]; d'autant plus qu'il est entouré de pièces aux parois stuquées qui n'auraient aucun rapport aveo un bassin cimenté comme ceux des usines à salaisons. La principale difficulté est que cette cour intérieure ne semble pas avoir de porte; mais l'état des ruines ne permet pas d'affirmer la chose très nettement. Seule la suite des fouilles pourra fournir quelque indication sur le rôle de ce péristyle fermé.

L'arrangement et le nombre des colonnes sont, eux aussi, anormaux, et prouvent à la fois l'esprit peu artiste du constructeur et la pénurie des matériaux à sa disposition. Malgré la forme quadrangulaire du péristyle (6 m × 6 m), les quatre côtés n'ont pas le même nombre de colonnes : ceux du Nord et du Sud en ont ou en avaient quatre ; les autres seulement trois et placées à des distances inégales. Elles n'avaient pas de bases, et reposaient directement sur les blocs de grès jaune qui formaient le chaînage du mur de fondation. Aucun chapiteau n'a été retrouvé, mais il est fort probable qu'ils étaient du même ordre dorien indigène que ceux qui ornaient le péristyle de la maison de l'Ouest ou le « Portique de la Mer ». Le fût était lisse, et enduit de stuc, selon une mode fréquente même dans les villes riches où le marbre n'était pas rare[2]. Ici le procédé s'explique encore mieux par la nature de la pierre, dont les aspérités profondes empêchaient le polissage et se prêtaient au contraire fort bien à ce genre de revêtement.

Enfin à la colonne du coin Sud-Est est adossé un pilier carré inattendu, formé de blocs soigneusement taillés et dans lequel

1. Dans certaines maisons de Pompéi, le péristyle est fermé par un treillage en bois qui fait de la cour intérieure un véritable enclos (Maison du *Centenario*; cf. P. Gusman, *Pompéi*, p. 303).

2. Cf. la maison du *Centenario* et ses voisines, à Pompéi. (P. Gusman, *Pompéi*, pp. 308 et suiv.)

la colonne est encastrée de 5 centimètres. Du mortier consolide le tout. Ce pilier lui-même est posé sur une base plus large qui émergeait au-dessus du sol *(fig. 1)*. Construction évidemment postérieure destinée à soutenir une colonne chancelante ou un portique alourdi par l'addition d'un étage.

On n'a pas retrouvé le chapiteau de ce pilier ; par contre, parsemés dans le corridor du péristyle, gisaient un certain nombre de chapiteaux carrés qui terminaient vraisemblablement les chambranles des portes; du puits sont sortis plusieurs morceaux de corniche, taillés dans le même grès coquiller, et qui devaient orner le pourtour du corridor. Cette corniche et les chapiteaux, d'un type simple, étaient recouverts d'une épaisse couche de stuc blanc qui masquait des moulures.

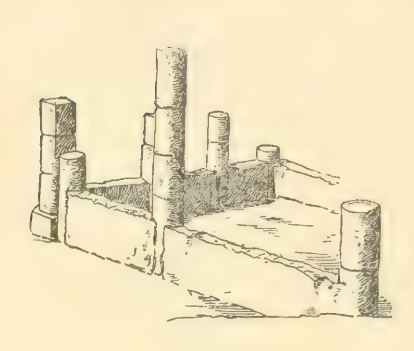


Fig. 1

Il semble qu'ils aient été utilisés primitivement dépourvus de ce stuc, car les moulures retrouvées dessous étaient assez soignées et ne pouvaient servir simplement de soutien au revêtement : on se contentait généralement de piquer la pierre pour y appliquer le stuc ; le procédé était aussi praticable pour les chapiteaux. Ce sont donc des matériaux anciens réemployés [1], comme le prouvent bien les autres pierres trouvées çà et là dans le péristyle et le corridor qui l'entoure. Ce sont pour la plupart des blocs rectangulaires, provenant de murs ; ils présentent sur une ou deux faces des gorges verticales profondes et larges de 3 à 5 centimètres, complètement bouchées et nivelées par le mortier, et dont la destination remonte sans nul doute à des édifices antérieurs. Ces rainures ressemblent à celles qui étaient ménagées dans les chambranles des portes pour la barre de fermeture. Mais elles sont trop

1. Nous avons trouvé 3 chapiteaux complets et 6 chapiteaux d'angle, plats sur un des deux côtés. L'un d'eux était creusé au revers de deux cavités destinées probablement à fixer des crampons de fer.

longues et surtout trop nombreuses pour qu'on puisse en expliquer aussi simplement la présence. Encore là un point obscur qui ne s'éclaircira que par la suite des fouilles.

Le grand chapiteau carré figuré à la planche III, du même style corinthien indigène que les chapiteaux circulaires trouvés dans les premières fouilles [1], appartenait aussi à un édifice antérieur, temple ou monument public, que nous révélera sans doute la ville haute, plus ancienne que les maisons du bord de la mer ; les sculptures en sont très mutilées : on a peine à reconnaître les volutes du feuillage dans ces grossières saillies que le temps a épargnées sur deux faces seulement.

Au milieu du corridor du péristyle, on a trouvé de même une base de colonne, isolée, dont le fût est plus étroit que les colonnes en place (planche III); elle est formée, comme celles de la maison de l'Ouest, de deux gros tores séparés par une scotie étroite ; et le tronçon de fût qui la prolonge est creusé de deux cavités verticales assez profondes — preuve évidente qu'elle a servi à des fins diverses et dans des édifices différents.

C'est dans un coin du corridor qu'était situé le foyer, dont on n'a retrouvé que la base, couverte de nombreux débris de poterie ménagère et de charbon ; il se prolongeait vers le Sud par un large mur ou support de pierres sur lequel avait été placé, en guise de table, le cadran solaire décrit plus loin. L'eau pour les besoins domestiques était fournie par le puits de la cour intérieure, dont il n'occupe pas exactement le centre ; d'une profondeur de 3 m. 60, il était soigneusement construit de pierres plates ; la margelle a disparu, nivelée au sol ; les moellons qui la composaient étaient disséminés tout autour. Sur le bord du puits, ont été conservés quelques restes d'un pavement grossier, soutien du ciment rouge qui formait le sol.

Le péristyle s'ouvrait sur le vestibule d'entrée par une porte qu'un pilier carré divisait en deux passages inégaux ; mais

1. Voir le 1er article sur les fouilles de Bolonia dans le *Bull. Hisp.*, 1918, p. 90-92.

cette disposition n'était pas celle de la maison primitive : le pilier avait son pendant, et l'entrée formait une grande baie flanquée de deux petites portes latérales; l'une de ces portes a été bouchée pour permettre au foyer-cuisine de prendre plus d'extension; le support du cadran solaire date vraisemblablement de cette transformation : c'est pour lui qu'elle semble avoir été faite.

Sur les trois autres côtés le péristyle communique avec des chambres faites à peu près sur le même type : dimensions réduites, parois stuquées, sol cimenté. Les portes, à un battant, rarement à deux, s'ouvrent vers l'intérieur, et quelques chambranles ont conservé, à la hauteur d'environ 1^m40, les cavités où l'on enfonçait la barre de fermeture. Une seule pièce (salle 49) était pourvue d'une fenêtre, et qui fut bouchée ensuite par des pierres sans mortier. La salle 50 présente une petite anomalie que l'état actuel des fouilles ne permet pas encore d'expliquer : deux de ses murs (N. et O.) ont été régulièrement détruits pour des constructions ou des besoins nouveaux, jusqu'à 1 mètre du sol, alors que les deux autres ont été conservés jusqu'à environ 2 mètres. La salle 48, qui semble plutôt un passage, était un cellier, comme l'indique la présence de plusieurs amphores à vin placées dans les coins, et les restes d'un *dolium*. Elle n'était naturellement pas décorée de stuc peint. Elle ouvrait vers le Nord et vers l'Est sur des pièces ou des rues qui n'ont pas encore été fouillées. La grande chambre 47 n'était pas terminée, ou plutôt sa reconstruction est restée inachevée, car sous les murs récents du Nord et de l'Est on distingue l'ancien mur qui ne dépasse guère le niveau du sol. Le nouveau mur du Nord n'a pas été raccordé au reste de l'édifice, les trous d'échafaudage n'ont pas été bouchés et vers la moitié de sa longueur il présente trois pierres en saillie qui sont l'amorce d'une paroi transversale; le sol est encore couvert de chaux et de fragments de mortier. Le mur Est était percé d'une fenêtre qui fut bouchée dans la suite par des pierres irrégulières sans mortier. Du côté Sud, adossées à la muraille de la ville et faisant suite à la salle 45, ouvraient six pièces qui ne communiquaient pas entre elles, sauf la dernière

(salle 40) isolée du péristyle. Elles ont été très détruites, exposées qu'elles sont, l'hiver, aux violents assauts de la mer, l'été, aux efforts tenaces du *Levante*. La dernière donne sur la « Rue de la Mer » et présente vers le milieu, au niveau du sol, une base de 1 mètre sur 0m55, près de laquelle on a trouvé un tambour de colonne bosselée comme celles de la rue voisine. Est-ce un tambour isolé qui s'est égaré là en tombant ; ou bien y avait-il une colonne entière, enlevée à la Rue au moment de sa destruction et réemployée dans la maison comme soutien, comme ornement, ou pour tout autre usage ? La seconde hypothèse s'accorde mieux avec ce que nous savons déjà des matériaux anciens réemployés dans notre maison, et avec l'existence de cette base, qui semble avoir été faite pour la colonne.

Quant à la destination de ces diverses pièces, elle reste assez obscure. Les salles 45, 46, 47, 49, 50 semblent être des chambres à coucher, tandis que les salles 40 à 44 et 48 seraient plutôt des celliers ou des magasins, vu le nombre d'amphores qu'on y a trouvé.

La maison était pourvue d'un étage, comme l'indiquent non seulement la présence de l'escalier, mais la diversité des fragments de stuc trouvés dans le péristyle et les salles du Nord (voir ci-après).

Pour terminer la partie architecturale de cette étude, signalons la canalisation, qui, venant probablement des usines à salaisons du Nord, traverse la salle 48, le péristyle Est où il reçoit par un embranchement les eaux de la cour intérieure, et la salle 44, où l'on perd ses traces près des pierres de la muraille. Elle est formée d'un conduit en moellons, tapissé soigneusement de mortier à l'intérieur et recouvert de dalles épaisses (*fig. 2*). Le dépôt argileux qui le remplissait jusqu'au bord était parsemé de débris ménagers (fragments de charbon, d'os d'oiseaux, de coquillages et de céramique).

Tel est l'aspect général que présente la *Maison du Cadran Solaire*.

Les fouilles ont encore mis au jour, entre la chambre 50 et la « Rue de la Mer », une grande pièce (51), qui a toutes les apparences d'une boutique : elle est largement ouverte sur la

rue par le côté Nord-Ouest; sur les autres côtés elle est entourée de murs sans aucune communication avec la maison; ces murs présentent la même particularité que ceux de la salle 50 (N. et O.); ils ont été abaissés uniformément jusqu'à une distance de 1 mètre du sol de la maison; cette anomalie est probablement due à une destruction très postérieure et n'offre pour nous qu'un intérêt secondaire. Le seuil qui donne sur la rue se trouve au même niveau que l'entrée de la maison, et bien au-dessus du niveau le plus ancien de cette rue (voir la section). Il est facile de voir que le sol de la boutique a été exhaussé par des déblais et même par de gros objets entiers, tels qu'un mortier de pierre: cette pièce volumineuse (0^m50 de haut sur 0^m55 de diamètre), avait été placée volontairement à l'envers, le fond juste au niveau du sol, comme pour servir de support à des poutres ou à quelque meuble lourd. Non loin du mortier gisait un beau morceau de corniche en marbre blanc rosé, provenant d'un édifice antérieur. Les plus nombreux fragments de céramique et d'objets divers (monnaies, hameçons, lampes, etc.) ont été trouvés à un niveau inférieur à celui du seuil. Ils appartiennent peut-être à une époque plus ancienne que l'ensemble de la maison. Mais ces questions de date sont fort complexes et difficiles à élucider en une seule campagne de fouilles.

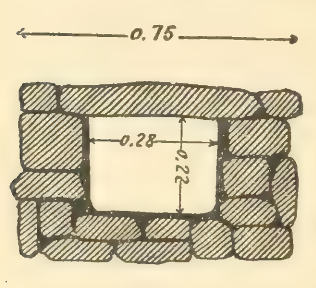


Fig. 2

L'étude de la décoration et des objets principaux trouvés dans notre maison n'éclaircira pas beaucoup le problème.

* * *

Les principales pièces de la maison étaient décorées de stuc peint que le temps n'a malheureusement pas épargné. Quelques plaques restées adhérentes aux murs, et surtout de nombreux fragments trouvés dans la terre sont les seuls documents dont nous disposions. Le stuc était soigneusement fait de

plusieurs couches : d'abord d'un fin mortier qui atteint parfois une épaisseur de 4 centimètres ; puis d'un enduit blanc et poli fait de marbre pilé et de chaux. Ce revêtement était peint à la détrempe en *blanc,* en *jaune* ou en *rouge*, formant ainsi un fond uniforme qui servait de soutien à la décoration.

Celle-ci est très simple : en bas, le long de la paroi, une plinthe de 0m30 à 0m50 de haut ; au-dessus, des panneaux séparés par des lignes et des bandes ; en haut, une frise, plus soignée que le reste, parfois originale, le plus souvent dans le goût pompéien, mais réduite à un dessin géométrique ou floral : aucune représentation humaine n'a été retrouvée. Nous savons déjà que les architectes de Belo n'étaient pas très artistes ; les décorateurs les égalent ; il est vrai que le goût des propriétaires n'est pas non plus très exigeant ; nous sommes bien loin de la ville somptueuse et élégante de Pompéi ; ici on travaille, on fait du commerce, on s'occupe d'industrie ; on se distrait aussi sans doute, car Belo a son théâtre ; mais la distraction est une nécessité, le luxe des maisons un superflu, d'autant plus coûteux qu'on est loin d'Italie et que les artistes sont rares dans le pays.

Salle 45. — Paroi nord : plinthe de 0m45 de haut ; stuc blanc taché de rouge : le décorateur s'est contenté de secouer sur le blanc sa brosse pleine de couleur, formant ainsi des ponctuations grossières qui veulent imiter le marbre [1]. Une mince bande rouge, dont la rectitude laisse à désirer, et une plus large bande verte séparent la plinthe des panneaux ; ceux-ci étaient rouges, traversés de lignes blanches et de dessins jaune vif, que le mauvais état de conservation ne permet pas de discerner ; le coin était peint en noir. La paroi ouest conserve des restes de la même décoration.

Salle 46. — Panneaux jaunes limités par une triple raie blanche-brune-blanche et des bandes vert bleu et rouge brun. Les coins de ces panneaux sont ornés d'un fleuron extérieur et de deux volutes intérieures (Pl. IV). Frise probablement rouge-

1. On trouve déjà à Pompéi de ces imitations de marbres ponctués (voir A. Mau, *Geschichte der decorativen Wandmalerei in Pompeji*, atlas pl. II) ; mais le style de Belo se rapproche beaucoup plus de celui des peintures gallo-romaines (A. Blanchet, *Etude sur la décoration des édifices de la Gaule romaine*, pl. IV).

brun, décorée de fleurons et de guirlandes variées, très effacés, blancs et verts (Pl. V, en bas). Nombreux fragments d'un blanc uniforme, provenant soit d'une plinthe, soit plutôt de l'étage supérieur.

Salle 47. — Inachevée, pas de stuc.

Péristyle. — Les colonnes étaient stuquées d'un blanc veiné de jaune, imitant le marbre (voir Planche III). Le mur d'entrecolonnement, à l'intérieur de la cour, était blanc. Le corridor a conservé par places du stuc analogue à celui de la salle 46 : panneaux jaunes, limités par des bandes vert-bleu et rouges. Il semble qu'il y ait eu une plinthe tachetée de rouge et de vert. On a trouvé en outre, disséminés partout dans le corridor, de nombreux fragments de décorations très diverses, qu'il est impossible de reconstituer et qui n'ont pas de rapport avec les panneaux simples encore adhérents aux parois. Ces fragments proviennent soit des frises du corridor, soit des appartements de l'étage supérieur, soit de décorations antérieures à celle que nous venons de décrire (car il y a des peintures superposées), soit vraisemblablement de tout cela à la fois. Nous nous contenterons de signaler les morceaux les plus intéressants.

Les plus nombreux représentaient, sur fond blanc, des fleurs rouges en bouton et des branches vertes dont la reproduction, Planche VII, donnera une idée approximative. Roses ou pivoines à gros calice trilobé, elles sont d'un dessin peu soigné, mais à en juger par le nombre et la variété des morceaux, elles devaient former des panneaux entiers ou des bandes assez larges entourant les panneaux. Elles sont groupées par trois et pourvues de tiges curieusement courbées et entremêlées de feuillages minces parfois fantaisistes. Quelques rameaux verts assez bien venus apparaissent çà et là (Pl. V); ailleurs, surtout le long des bords, ce feuillage se détache en minces folioles recourbées qui semblent se balancer dans le vide; ou encore des folioles unies par paires s'étagent au-dessus des boutons de fleurs en un rameau stylisé d'une allure originale sinon élégante (Pl. V). Plusieurs fragments montrent ces fleurs et ces rangées de folioles enserrées entre deux lignes brunes, formant

une sorte de frise qui entourait ou partageait les panneaux de fleurs; outre ces bandes fleuries, il y en avait d'uniformes, vertes enserrées de noir qui isolaient les panneaux de la plinthe, de la frise ou des coins.

Ce qui complique la question, c'est la présence de nombreux fragments de stuc de décorations différentes, bien qu'ayant le même aspect et la même patine : quelques rares boutons de fleurs jaunes, de même forme que les précédentes — bandes blanches enserrées de deux raies brunes et ornées d'un feston simple — tresses vertes-rouges et raies rouges avec renflements de distance en distance — ramifications rouge vif enlaçant des ovales jaune d'or — treillis jaunes ou verts dont les points de croisement sont renforcés par une touche noire — frises où des lignes brunes se ramifient et se croisent sur fond jaune, le tout surchargé de touches vertes qui veulent représenter des feuilles — bandes étroites noir-brun, décorées de rameaux verts à nombreux lobes — figures variées, jaunes d'or, peu identifiables, d'où sortent des filets rouges renforcés de gros points à intervalles réguliers, etc.

Il est à remarquer que la grande majorité des fragments précédents étaient recouverts d'une deuxième couche de stuc, très mince, peint en jaune ou en rouge, le plus souvent en blanc : les plus beaux exemplaires des fleurs rouges et du feuillage vert ont été grattés au couteau, et c'est à cette croûte protectrice qu'ils doivent leur coloration encore vive. Il est très probable que la décoration florale détériorée fut recouverte d'un autre stuc qui, en rajeunissant la maison, cacha la peinture antérieure, comme aujourd'hui on renouvelle la tapisserie d'une pièce sans se donner la peine de détruire l'ancienne.

Salle 50. — Deux décorations, dont l'une est encore adhérente aux murs et l'autre, trouvée en fragments dans la terre, provient de l'étage supérieur. — Décoration d'en bas. Plinthe de $0^{m}35$ de haut; fond blanc semé de taches rouges et jaunes. Panneaux jaunes limités par des bandes et une triple ligne blanche-brune-blanche, semblable à ce que nous avons déjà vu. Frise indiscernable, la partie supérieure des murs étant

détruite. Les coins sont peints d'une bande noire. Les quatre parois ont conservé de grandes plaques. — Décoration d'en haut. Plinthe (?) d'au moins 0m20 de haut. Fond rose carmin semé de taches bleues, jaunes, blanches et noires. Panneaux jaunes limités par une triple raie et des bandes semblables aux précédentes. Les coins des panneaux sont ornés de pointes de flèches et de points blancs alignés. Frises variées à fond noir dans le style pompéien : 1° rameau vert foncé traversé d'une ligne blanche; 2° spirales très lâches, jaunes d'or, entremêlées de rosaces à quatre fleurons blancs et verts; 3° doubles fleurons jaunes d'or, flanqués de lignes de points jaunes, et entremêlés des mêmes rosaces (Pl. VI); 4° suite d'ovales verts bordés de points blancs et d'une ligne jaune d'or, alternant avec des cercles du même genre ornés de chaque côté d'un fleuron à deux branches, le tout enserré entre deux lignes de points blancs (Pl. VI). Les frises à fond noir sont assez fréquentes; mais tandis qu'à Pompéi elles étaient décorées de scènes gracieuses comme celles des petits amours si connus, ici elles se contentent de guirlandes ou de fleurons stylisés d'un dessin peu soigné et de teintes monotones : c'est toujours du jaune, du vert et du blanc sans nuances.

Salle 49. — Deux décorations dont une doit être attribuée à la salle de l'étage supérieur. En bas, mêmes panneaux que dans la salle précédente. En haut, panneaux jaunes limités par des bandes et une raie rouge vif à renflements réguliers; les coins sont chargés d'un gros fleuron prolongé par une ligne de gros points. Deux frises, l'une à fond noir-vert, orné d'écailles blanches à centre vert (Pl. IV), l'autre à fond gris-noir avec écailles blanches.

Salle 48. — Pas de stuc.

Salles 40 à 44. — Stuc rouge vif limité le long des coins et du sol par une bande verte. Quelques fragments portent encore des lignes de points verts coupant probablement les coins. L'intérêt de ces stucs consiste surtout dans les graffites qui les couvrent.

* * *

Nous avions déjà trouvé des fragments de graffites dans le coin Sud-Est du corridor du péristyle : un char à deux roues; la perspective est très enfantine; les roues sont tracées de face, au compas, la caisse de profil *(fig. 3)*. La salle 43 avait aussi plusieurs dessins d'enfants, notamment une tête de face, et une autre de profil : dans la première, les yeux sont des cercles, la bouche un trait droit, les cheveux sont hérissés en bâtons, et le cou démesurément mince; peut-être faut-il interpréter cette figure comme celle d'un dieu solaire couronné de rayons. La tête de profil semble coiffée du grand casque des gladiateurs qui lui descend jusqu'au cou, et ne laisse passer qu'un gros œil; le casque est surmonté d'une chevelure en bâtons. Les auteurs de graffites étaient parfois plus habiles : ils savent tracer un profil en accentuant une lèvre épaisse et un menton gras; ils savent déployer les ailes d'un oiseau prêt à s'envoler (Pl. VIII) : il ne serait pas impossible que cet oiseau fût un aigle et le profil celui de Ganymède [1], comme nous autoriserait à le croire l'inscription qui les accompagne. De-ci de-là, courent quelques fragments d'inscriptions très mutilées et des lignes

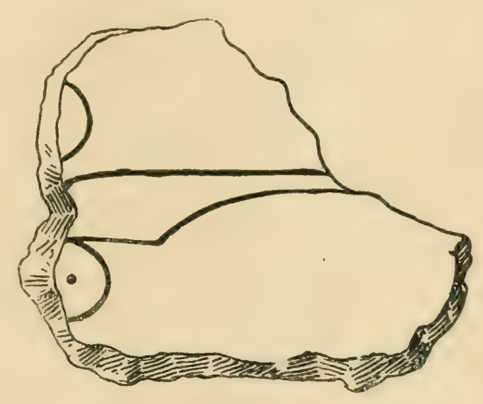


Fig. 3



Fig. 4

[1] Le culte de Ganymède était très répandu sous l'empire romain (Roscher, *Lexicon d. Griech. u. röm. Mythologie*, p. 1603).

enchevêtrées n'offrant aucune signification. Les habitants de la salle 40 étaient presque artistes ; ils aimaient la caricature et avaient de l'imagination ; le jeune homme qui s'est amusé à faire le portrait d'un ami en lui ornant le front de deux belles cornes ne manquait pas d'adresse ni d'esprit *(fig. 4)*; le fantaisiste auteur de la tête de griffon *(fig. 5)*, en traitant un sujet si ancien, lui a donné quelque accent moderne; le bec crochu, les deux oreilles pointues, l'œil perçant et le long cou garni d'une crinière dénotent un stylet précis et énergique. Mais les gladiateurs sont l'objet d'une faveur spéciale ; dans les fragments de la salle 40 on en compte cinq dont quatre assez importants.



Fig. 5

L'un marche la jambe gauche en avant, le trident dans les mains ; c'est un rétiaire au torse nu *(fig. 6)* ; il est seulement vêtu d'un pagne et ses bras sont protégés par la *manica* de cuir ; les jambières sont peu visibles. La tête et les pieds sont mutilés. Le dessin est sommaire, mais le mouvement est bien saisi. Le deuxième *(fig. 7)*, dont on n'a que la partie inférieure, marche aussi, la jambe gauche en avant ; il semble tenir un grand bouclier carré. Un troisième a le torse incliné sur le côté ; le bras gauche, plié vers l'extérieur, est protégé par la *manica* ; on en distingue fort bien la partie montante ou *galerus* que portaient souvent les rétiaires [1]. Le quatrième est conservé tout entier ; il marche la jambe



Fig. 6

1 Voir le *Diction. des Ant.* de Saglio, Art. *Gladiator*.

gauche en avant; le bras droit (?), armé de la lance, prend son élan en arrière; il est revêtu d'une tunique, de jambières, du brassard avec *galerus* très montant, et du grand casque qui tombe sur les épaules *(fig. 8)*. Ces petits personnages sont d'un dessin encore maladroit mais non enfantin[1]; il y a de la perspective et de l'exactitude. Les auteurs de cette décoration fantaisiste avaient bien observé les spectacles de leur temps; et s'ils ne nous apportent aucun document nouveau ils donnent un aperçu amusant sur les goûts et l'imagination des Beloniens.



Fig. 7

Les inscriptions seraient plus instructives; malheureusement elles sont très fragmentaires; les plus longues sont des hexamètres dont la facture soignée ne compense pas l'obscénité; elles n'offrent d'autre intérêt que celui de nous édifier sur l'impudeur des jeunes Hispano-Romains. De nombreux petits fragments que nous avons rapprochés présentent un ensemble assez curieux: c'est une grande couronne de laurier dont l'intérieur est constellé d'étoiles faites de trois traits croisés; par-dessus le tout courent des inscriptions en lettres de dimensions variées; au-dessus de la couronne, deux hexamètres que nous nous dispenserons de traduire (Pl. X):

[nam m] e memini quondam futuisse puellam
cunno frigore paene peri [i......

Dans l'intérieur de la couronne, et la dépassant des deux côtés, trois lignes de grandes lettres non déchiffrables, puis un second groupe de deux hexamètres :

....] us habet fico[s.....] us possidet uvas
....] os ambos [.....] mentula re[...] ocuitu...

Quelle est la signification de cette couronne constellée, surchargée de phrases obscènes? Il est bien difficile de la déter-

1. Cf. Les graffites de la caserne des gladiateurs à Pompéi (Gusman, *Pompéi*, p. 176).

miner pour le moment, dans l'état incomplet qu'elle présente : peut-être est-elle l'image de victoires remportées par des gladiateurs ; chaque étoile serait le symbole d'une victoire.

Ailleurs on rencontre, isolé, le nom de la grande capitale lointaine *Roma*; ou bien un jeu de mots *Olim Milo Amor (fig. 9)*,

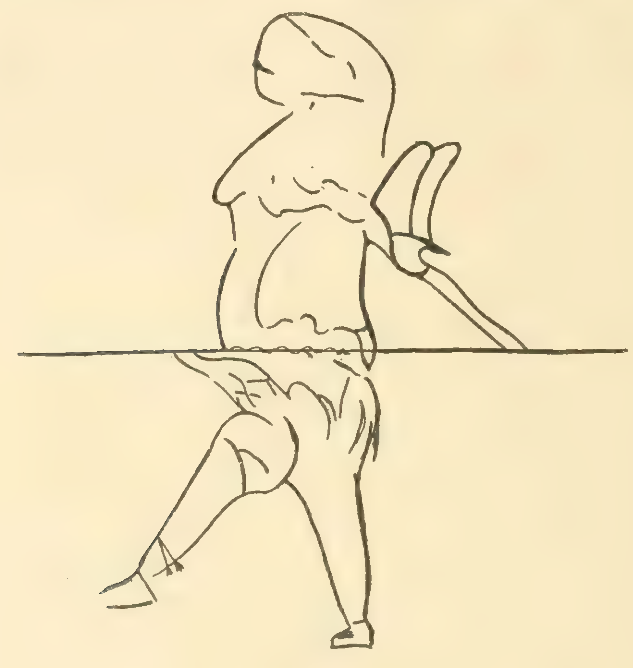


Fig. 8

ou une dédicace à Jupiter optimus maximus, et bien d'autres bribes que nous n'avons pas encore pu déchiffrer.

Ces inscriptions, assez peu instructives en elles-mêmes, présentent surtout un intérêt épigraphique : deux types de lettres sont remarquables par la finesse du trait, la régularité et l'élégance des formes : tous les deux, l'un petit et presque carré, l'autre plus grand et élancé (Pl. X et XI), remontent approximativement à la première moitié du IIe siècle, ce qui s'accorde parfaitement avec certaines monnaies trouvées dans la maison ou dans le voisinage (voir ci-après p. 274)[1].

1. Pour l'étude de ces graffites, nous devons beaucoup à l'obligeance de M. Camille Jullian ; nous le prions d'agréer ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

Il reste à expliquer l'abondance de ces graffites dans les chambres du Sud ; car si l'on imagine aisément que des passants s'amusent à griffonner sur le mur d'une rue ou d'un édifice public, il est plus difficile d'admettre que de semblables libertés aient été tolérées à l'intérieur d'une maison privée ; on a retrouvé, il est vrai, quelques graffites dans le vestibule d'entrée de la maison, mais précisément c'est la partie la plus exposée aux fantaisies du public. Il est fort probable que la salle 40 ouvrait sur la « Rue de la Mer », à la porte même de la ville : c'était peut-être une sorte d'antichambre, par où l'on communiquait avec les petites salles voisines qui servaient de magasins-dépôts; le public ou les employés trompaient l'attente en confiant aux parois de la salle leurs préoccupations dominantes ou les caprices de leur imagination.

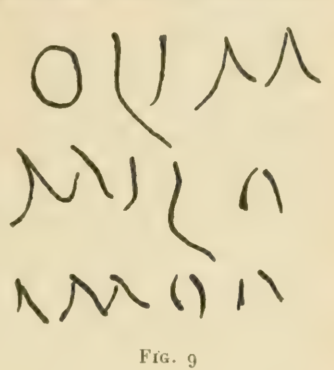


Fig. 9

*
* *

Les fouilles de cette maison et de la boutique contiguë ont mis à jour de nombreux objets entiers ou en fragments : céramique, objets usuels en verre, en bronze ou en os, pièces de monnaie, dont nous donnerons les types les plus intéressants ou les plus fréquents, et surtout un groupe de statuettes de bronze et un cadran solaire de marbre que nous étudierons ensuite.

I. Céramique.

1. Nombreuses amphores à vin du type courant, et un *dolium*.
2. Cuvettes à bord ondulé sans anse. Diam. approx. 0,18 à 0,27.
3. Bols profonds à bord vertical. Diam. approx. 0,18 à 0,35.
4. Cuvettes à fond large. Haut. 0,08. Diam. moyen 0,30.
5. Cruches à une anse, dont le goulot a trois becs ; genre œnochoé.
6. Petites amphores jouets d'enfants, sans anse, et à pédoncule. Haut. 0,18.

7. Grands mortiers (pour broyer les couleurs ?) avec bec large. Diam. 0,37.
8. Ornements en forme de pédoncules accolés par deux, ou isolés, sur un fragment de vase.
9. Poterie rouge vernissée, vulgairement appelée sagontine. Types courants de coupes à pied court, et d'assiettes creuses. Quelques-uns ont le bord orné de reliefs (fleurs en bouton) ou de stries.

Ce qui distingue généralement la poterie vernissée véritable de ses imitations est la qualité du vernis ; sur la première, il

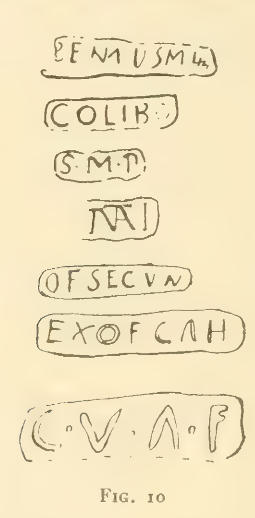


FIG. 10

résiste au temps et au lavage ; sur la deuxième, il s'effrite au doigt et se délaye dans l'eau. Des quelques marques déchiffrables (*fig. 10*), deux, OFSECVN et EXOFCAN, sont sûrement des ateliers gallo-romains de Graufesenque [1].

II. OBJETS DIVERS.

1. Petit mortier en marbre blanc avec bec court et creux. Diam. 0,18.
2. Vase en bronze dont la panse etait probablement ornée de reliefs. Diam. 0,13.

1. Voir *Annari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 3e année, 1909-1910, p. 357.

3. Bouteilles carrées en verre à une anse très large et plissée. Fond de 0,10 à 0,15 de côté et orné de dessins en saillies : rosace à six branches avec un bouton dans chaque coin ; double rameau avec boutons sur les bords. Cf. Morin-Jean, *La verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, pp. 61 et suiv.
4. Hameçons de cuivre; poulie, serrure de coffre, fibules.
5. Monnaies d'Antonin, d'Hadrien, de Constantin, disséminées un peu partout.
6. Osselets, poinçons et aiguilles en os.

***

Le groupe de statuettes en bronze (Planche IX), représente un rapt (haut. 0.15). L'homme, debout, la jambe gauche en avant, enlève dans ses bras une jeune femme qui, le buste renversé en arrière, étend les bras d'un geste désespéré.

Les deux statuettes ont été trouvées séparément à une distance de 1 mètre, et à 0^{m}50 du niveau du sol, dans un coin de la salle 46. Elles proviennent probablement de l'étage supérieur, ou bien elles ont été prises ailleurs et abandonnées là au dernier moment par les destructeurs de la maison [1].

Bien qu'il soit très oxydé, ce groupe, du meilleur style hellénistique, a une grande valeur. L'homme est vêtu seulement d'un *chlamydion* qui flotte au vent derrière l'épaule ; de ses bras il enserre la femme par la taille et semble la soutenir par-dessous avec son genou, tout en courant. L'attitude de l'effort est habilement exprimée par le ploiement des jambes et la contorsion du buste ; il penche la tête vers elle ; il est couronné de feuilles comme au sortir d'un banquet ; le rapt a suivi tout naturellement la beuverie (συμπόσιον) qui terminait le banquet. La femme, complètement soulevée de terre, a renoncé à la lutte ; elle s'abandonne éperdument au désespoir ; son attitude est très expressive : la tête renversée en arrière, les bras écartés en croix implorent la protection des dieux, tandis que le ravisseur indifférent continue sa course. La femme est vêtue d'un *chiton* fin ; l'*himation* est roulé sur la ceinture et couvre les jambes.

1. On les prit d'abord pour des danseurs ; c'est à la sagacité de M. l'abbé H. Breuil, de passage à Bolonia au moment de la découverte, qu'on doit le rapprochement des deux figurines et leur interprétation véritable.

Quelle est l'origine de ce thème? Nos recherches ont été jusqu'ici infructueuses ; mais il serait bien étonnant que le sujet n'eût pas été traité déjà ; bien qu'il n'y en ait aucun exemplaire ni au Louvre, ni au Musée britannique, ni à la Bibliothèque Nationale, ni dans des collections particulières comme celle du Dr Fouquet, il est fort probable que l'auteur de notre bronze n'est point aussi original qu'il en a l'air [1]. Une étude attentive peut seule donner réponse à la question.

* * *

Près du foyer de la maison (coin N.-O. du corridor), sur le support dont nous avons parlé page 257, on découvrit, encore en place, un cadran solaire en marbre blanc, bien inattendu dans l'intérieur d'une maison ; il vient sans nul doute d'un forum ou d'un jardin de la ville haute ; quelque Romain ou Wisigoth fantaisiste se l'appropria pour en faire soit une table de sacrifice, soit une base pour les statuettes du foyer, soit plus simplement un support pour les ustensiles de ménage.

C'est un magnifique exemplaire de 83 centimètres de haut sur 73 de façade et 60 de profondeur. Il est creusé d'une cavité hémisphérique où sont tracées onze lignes longitudinales (lignes horaires) et trois lignes transversales (lignes du solstice d'hiver, des équinoxes et du solstice d'été). La table est percée d'une ouverture circulaire de 0m18 de diamètre, bordée d'une rainure où devait s'encastrer le disque de bronze qui remplaçait le gnomon et qui n'a pas été retrouvé. Dans ce type de cadran, le gnomon à aiguille est inadmissible ; il faut supposer que le disque de bronze était percé d'un trou étroit qui laissait passer les rayons du soleil, et produisait sur le cadran une tache de lumière indicatrice de l'heure (Pl. VIII).

Le type le plus fréquent de cadran solaire hémisphérique n'est pas ainsi fermé par devant à la partie supérieure ; il est

1. Cf. une représentation de l'enlèvement de Thétis par Pélée sur un vase peint (S. Reinach, *Répertoire des vases peints*, t. I, p. 231); l'attitude est analogue ; le ravisseur ploie la jambe gauche et enserre la femme par la taille ; il est nu et son chlamydion flotte à la hauteur de son épaule. La victime étend les bras en signe de désespoir.

largement ouvert et muni d'une sorte de stylet. Tels sont celui de Pergame, ceux de Pompéi, les deux du Vatican et celui du théâtre de Mérida [1]. Mais beaucoup sont ornés de pattes de lion et de fleurons. Le nôtre a l'avantage d'être absolument intact, d'une forme ancienne et d'un travail soigné.

Voici comment il fonctionnait : il était orienté au Sud. A midi le point de lumière se trouvait sur la ligne longitudinale du centre, et situé plus ou moins haut sur cette ligne suivant la période de l'année : au solstice d'hiver il était tout à fait en haut, sur la première ligne transversale; aux équinoxes, sur la 2e ligne; au solstice d'été sur la 3e, celle du bas. La figure 11 expliquera aisément la marche des rayons solaires.

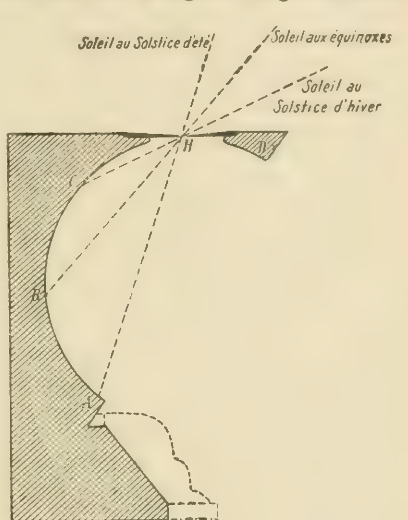


Fig. 11

Mais l'inclinaison de ces rayons varie aussi avec la latitude du lieu où l'on est. A l'équateur ils sont perpendiculaires; à mesure qu'on s'élève vers le Nord, à la même date (équinoxe) et à la même heure (midi), il devient de plus en plus oblique, jusqu'à être parallèle à l'horizon quand on arrive au pôle.

Chaque cadran solaire était donc construit pour une latitude déterminée ; en cherchant cette latitude pour notre cadran nous pourrons trouver son lieu d'origine ; car dans les petites villes comme Belo, on ne construisait pas de cadrans solaires; on les faisait plutôt venir de grands centres, de Rome ou d'Alexandrie, sans se soucier de l'inexactitude qui en résultait. Le calcul des angles nous a donné approximativement pour le

1. Cf. Marquardt, *Manuel des ant. romaines*, *Vie privée*, t. II, p. 456 (trad. Humbert); José Ramon Mélida, *El teatro romano de Mérida* (*Rev. des Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1915, texte et planches).

nôtre une latitude de 41°30' [1]. En tenant compte d'une erreur d'environ 20', assez ordinaire chez les anciens [2], c'est la latitude de Rome (comprise entre 41°52' et 41°54'). Nous pouvons en conclure que le cadran a été importé de Rome, par bateau ; ce que nous pouvions supposer à priori. Car Belo était une ville sans ressources au point de vue artistique; elle était peu accessible par l'intérieur; les relations commerciales et artistiques se faisaient surtout par bateau ; naturellement ces cités romaines du rivage méridional de l'Hispanie étaient en rapport direct avec la grande capitale italienne.

* * *

Outre l'intérêt que présente une pareille pièce, elle prouve, ainsi que le petit groupe de bronze décrit auparavant, que si Belo n'était pas une ville assez considérable pour avoir ses artistes propres, elle était pourtant assez riche pour faire venir de loin ce qu'elle ne produisait pas; nous pouvons donc espérer beaucoup des fouilles prochaines, surtout lorsqu'elles mettront au jour la partie la plus ancienne de la ville, d'où paraissent venir non seulement les chapiteaux, les colonnes et les gros blocs employés dans notre maison, mais les « meubles » et les objets d'art.

Nous aurions voulu, en terminant, préciser la question de date. Mais les documents sont rares et peu significatifs. Les monnaies sont toutes de l'empire, surtout des Antonins et de Constantin. Une d'entre elles, trouvée dans la boutique, date du 3e consulat d'Hadrien (119). D'autre part, la destruction de la maison peut être attribuée aux Arabes; dans le puits, où avaient été jetés pêle-mêle de nombreux vases et des blocs de la corniche, on a retrouvé un petit fragment de poterie arabe à vernis vert, et l'on connaît par ailleurs l'ardeur dévastatrice des premiers envahisseurs Arabes du VIIIe siècle. Quant aux

1. La latitude est l'angle que fait le rayon solaire à l'Equinoxe avec la verticale (ligne du zénith). Ici on ne peut l'obtenir qu'en retranchant de 90° l'angle que fait HB avec l'horizon (mesuré au rapporteur), car l'horizontale nous est connue, la verticale ne l'est pas. Ce qui fait 90°- 48°30' = 41°30'.

2. Voir *Dict. des Antiqu.* de Saglio, Art. *Horologium*.

diverses modifications qu'on fit subir à la maison primitive, il est difficile de les dater ; les unes peuvent être fort anciennes comme le murage d'une des portes latérales de l'entrée du péristyle, d'autres, comme le murage de la porte de la salle 47 inachevée, sont certainement récentes, peut-être même contemporaines de l'époque des Wisigoths[1]. Seule la suite des fouilles pourra résoudre le problème ; elles ne tarderont pas à nous révéler des inscriptions ou des documents publics qui, en nous donnant le nom de la cité, éclaireront d'un nouveau jour la *Maison du Cadran Solaire*.

Alfred LAUMONIER.

1. On a trouvé sur les bords de l'arroyo de l'Est des sarcophages wisigoths qui prouvent l'existence d'une ville wisigothe, sur l'emplacement de la cité romaine.

RECHERCHES

SUR LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

(*Suite*[1].)

III. Quelques manuscrits de la Biblioteca nacional.

Nous avons examiné quelques indications fournies par différents auteurs : Zurita, Pineda, Labbe, Nicolas Antonio, Dormer, Uztarroz, Pérez Bayer, et qui pouvaient laisser croire qu'elles nous mettaient sur la trace de notre Chronique. Nous avons vu qu'il n'en était rien.

Restait à voir dans les bibliothèques les plus accessibles si quelque donnée intéressante pouvait nous être fournie pour l'identification cherchée.

Les descriptions, réunies par M. Menéndez Pidal dans sa *Leyenda de los Infantes de Lara*, de nombreux exemplaires plus ou moins complets des différentes rédactions de la Chronique générale ; celles qu'il a publiées dans son *Catálogo de la Real Biblioteca, Manuscritos, Crónicas generales de España* (1re éd. 1898), nous économisaient de longs tâtonnements. Il n'y avait plus qu'à glaner dans les parages, soit à la Biblioteca nacional, soit à l'Escurial. Pour la Biblioteca de Palacio, nous n'avons qu'à nous en rapporter au contenu de son précieux *Catálogo* (définitivement mis au point dans la 3e édition, 1918, par quelques remaniements ou additions), puisque l'auteur y a inclus toutes les histoires générales d'Espagne, parmi lesquelles entrerait naturellement notre Chronique, bien qu'elle ne commence qu'avec les comtes de Castille. A l'Académie de l'Histoire, mes recherches personnelles, auxquelles s'était

1. Cf. *Bull. hisp.*, t. XXI, 1919, p. 193-217. — P. 199, l. 26, lire « son successeur ».

associé M. Ignacio Olavide, ne m'ont fait découvrir que ce que j'ai exposé précédemment (*Bull. hisp.*, t. XI, 1909, p. 259; t. XIII, 1911, p. 133; t. XIV, 1912, p. 30). J'ai dit aussi ce que j'avais trouvé au British Museum (t. XIV, p. 42).

A la Biblioteca nacional, en dehors des manuscrits déjà signalés par M. Menéndez Pidal, j'ai tenu à examiner ceux qui paraissaient avoir quelques rapports avec Ferdinand III et ses prédécesseurs immédiats.

* * *

L'Indice de Gallardo (qui reproduit du reste tout simplement, comme on sait, le catalogue manuscrit de la Biblioteca nacional de Madrid) porte une mention qui pourrait faire croire à l'existence, dans cette bibliothèque, d'une chronique latine de Ferdinand III faisant suite à celle de Ferdinand I et Ferdinand II : « Ferdinandus I Rex legionensis. Ejus historia. F. 100. — Ferdinandus II et III. Eorum historia. F. 100 ». Or, ce manuscrit, qui porte la nouvelle cote 1530, et d'autres plus anciennes, 2-2, et S-279 (papier, XVIe), ne contient absolument rien en latin. On y trouve ce qu'indique le titre inscrit postérieurement sur le premier folio de garde, « *Chronica de Espana desde la muerte del Rey D. Fernando el 1° asta D^n^ Fernando el IV con varias cosas sacadas de la Chronica del Arzobp̄o D. Rodrigo*, fol. 234 = Tiene 239 folios ».

Les quelques pages (234-236•) traduites de Rodrigue sont tirées des chapitres où cet auteur parle de la minorité d'Alphonse VIII; viennent ensuite d'autres menus extraits dont un « troco (trozo) de la coronica del rey don Enrrique el doliente » (fol. 238^v^-239^r^).

Le texte, en ce qui concerne Ferdinand III, se rapproche de celui qu'a édité M. Menéndez Pidal, y compris le chapitre 1049 et le titre du 1135 (chapitre en blanc de part et d'autre).

Le même *Indice* mentionne une « Cronica desde D. Fernando I hasta el IV (S, 279; T, 186) ». Le premier des deux manuscrits ici indiqués n'est autre que le F. 100; il y a bien un autre manuscrit portant cette cote S. 279, mais il n'a aucun rapport

avec l'histoire de Ferdinand III. Quant au manuscrit T. 186 (= 7403), papier, milieu du XVIe siècle (?), il est acéphale et contient le même texte; mais tandis que le F. 100 commence seulement avec le partage que Ferdinand I fit de ses royaumes, le T. 186 débute avec les mots : « a su mandado e guisa e muy bien apuestamente con muchos caualleros de sus parientes... e des que el Rey tovo por bien q̄ lo consejauan dixool[1]. como Doña ximena fija del conde Don Gomez q̄ el matara le venia pedir por marido... » et continue avec le chapitre 803 de Pidal (texte un peu différent); puis : « Quenta la historia q̄ el Rey don fernando que avia guerra con don garcia... », puis encore le Cid. Une main peu postérieure a voulu compléter la lacune du début en transcrivant deux chapitres numérotés CCCLXXV et CCCLXXVI : « *como el rrei don fernando peleo con el rrey don bermudo...* » — « *de las birtudes y bondades del rrey don fernando de castilla e de como crio a don rrodrigo de biuar...* », commençant respectivement par les mots : « Dicho es como despues dela muerte del rrei don sancho de nauarra » et « El rrey don fernando p° de castilla e de leon era mui manso e mesurado... »

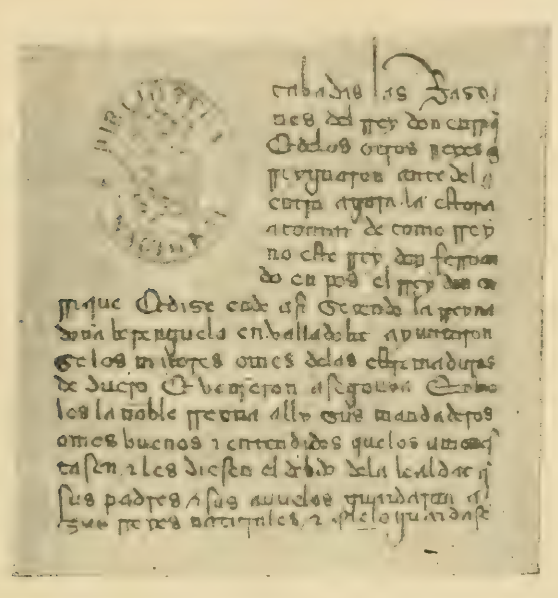
* * *

Le ms. G. 170 (= 642), papier, XVe siècle, 207 folios, acéphale et s'arrêtant court au bas du verso 207, est composé de deux parties, de deux mains différentes, l'une qui s'arrête avec le début du règne de Sanche IV, l'autre qui continue ce règne. Il commence avec les mots : « Et avia la donzella nonbre doña Johana. q̄ era fija del conde don poñs a q̄ dizen don Gimen ꝛ de la condesa doña m̄a E traxieróla aburgos... », puis à peu près le § 1050 de Pidal, 1052-1063 jusqu'aux mots ...*gelo mando;* manquent plusieurs folios; reprend au § 1070 aux mots *fuerte tendida ꝛ de cerca muy bien asentada*, etc., s'arrête (fol. 31^v) au milieu du § 1132 ... *su vida ꝛ q̄ era llegada;* suit au fol. 32^v Alphonse X.

1. Le premier *o* exponctué.

*
* *

Dans le manuscrit Bb. 79 (= 9233), XVe s., papier, la Vie de Ferdinand commence avec le § 1029 de Pidal et finit comme ce texte, sauf qu'il met *amen* au lieu de *qui vivat.*



Ms. Bibl. nac. Madrid. Bb, 79.

*
* *

Le ms. F. 32 (= 830), papier, grand format, XVe siècle, commençant avec Ferdinand I, donne pour Henri I et Ferdinand III (fol. 117^r-150^v) un texte voisin de celui du manuscrit F. 42 = 1347 (de même pour Alphonse VIII, fol. 103^r-117^r, par exemple pour les passages dont il est question au § 9, note 6, fol. 104^r-104^v du ms. 830).

*
* *

Le ms. Dd. 144 (= 13122), dont l'*Indice* de la Biblioteca nacional indique le contenu ainsi : « Fernando III, noticias para su vida, Dd, 144, p. 1 y 210 », est en réalité tout entier

(224 folios) consacré à Ferdinand III. Le folio de garde porte ce titre :

Noticias para la vida del S[to] Rey D[n] Fernando, dividida en 32 cap. original de un P. Jesuita conventual en Sevilla à fines del siglo 17 1.
Adicion a dichas noticias 210.

Le folio 1 porte en marge cette note d'une autre main : « Dio a luz esta obra D. Miguel Manuel Rodriguez, impressa por Ibarra año 1800. Madrid ». C'est, en effet, le contenu de la Parte I[a], ch. I-LXXXIV, fol. 3-60 des *Memorias* que j'ai signalées à la note 33. Les corrections que comporte ce manuscrit n'ont pas toutes passé dans l'imprimé : les notes additionnelles des folios 210-224 n'ont pas été publiées, que je sache.

***

L'*Indice* indique comme contenant des « papeles pertenecientes a este rey » le manuscrit S 226. Il y a un manuscrit portant cette cote, qui n'a aucun rapport avec le roi Ferdinand; mais la cote S 226 a désigné jadis le *legajo* 18732, qui contient, en effet, plusieurs *pliegos* d'une copie incomplète du texte contenu dans Dd 144 (moins les corrections), à savoir les ch. XII-XXXVIII (avec une numérotation différente); le commencement du XII et la fin du XXXVIII manquent.

Le *legajo* 18731, qui porte la même cote S 226, contient entre autres choses (n° 42) une collection de copies de lettres d'Innocent III et IX, Honorius III, Grégoire IV aux rois de Castille et de Léon; une *copia de un breve de Alexandro IV concedido en Anagnia a 25 de julio de año 1255 a pedimiento del Rey Don Alfonso el Sabio en que haze vn gran elogio del santo Rey Don Fernando III;* des pièces relatives au procès de canonisation; une collection des copies de privilèges de Ferdinand III, dont plusieurs au moins se retrouvent dans les *Memorias* ci-dessus indiquées, par exemple celui du 15 octobre Era 1272 (p. 420, Valverde) et celui du 3 mars, même *era*, « eo anno quo capta fuit ubeta » (p. 418, Castrojeriz), enfin (n° 77) la

suite du texte de la Parte I des *Memorias* depuis l'endroit du chapitre XXXVIII où s'arrête le lot mis dans 18732 jusque vers la fin du chapitre LXII.

* * *

Parmi les manuscrits que Mario Schiff a notés comme ayant fait partie de la bibliothèque de D. Iñigo López de Mendoza (*La Bibliothèque du marquis de Santillane*, 1909) et dont un grand nombre ont été acquis par la Biblioteca nacional de Madrid, aucun ne présente de rapport avec notre Chronique. Je remarquerai seulement que le ms. Ii-120 (cité p. 397), avec lequel on pourrait être tenté d'identifier le manuscrit du duc de l'Infantado auquel se réfère Zurita dans la note finale du G. 125 (cf. *Bull. hisp.*, t. XXI, p. 204-205), commence avec le § 1029 de Pidal, et non avec le 1028. *L'explicit* n'est du reste pas le même de part et d'autre. Il conviendrait donc d'ajouter le manuscrit dont le G 125 (provenant de Zurita) est la transcription (indépendamment des notes marginales) à la liste des manuscrits du marquis, ou tout au moins de ses descendants, les ducs del Infantado, dont nous savons que le quatrième, don Iñigo López de Mendoza, contemporain de Zurita, appréciait à sa valeur l'héritage de son aïeul et homonyme, le célèbre marquis de Santillane et comte del Real de Manzanares (Schiff, p. xc).

G. CIROT.

(A suivre.)

INVENTAIRE DE LA COLLECTION TIRAN

(*Suite*[1].)

---

586. **Patrimoine royal.**

A. Certificat de vente d'une terre non cultivée (1566); — contrat passé avec le marquis de Santiago, trésorier général des revenus des maîtrises des ordres militaires de Santiago, Calatrava et Alcantara, impr. (1718); — décret ordonnant la formation de la « junta de valdíos » pour rechercher les terres du patrimoine royal qui ont été usurpées, impr. (1738); — autre décret fixant les attributions de cette « junta », impr. (1738); — autre décret rendant exécutoires les décisions de cette « junta », impr. (1738); — instructions pour les commissaires délégués par cette « junta », impr. (1738); — requête adressée au roi par la « diputacion » des royaumes de Castille, Léon et Aragon au sujet de la « junta de valdíos » (1738); — rapport sur la précédente requête, impr., 2 ex. (1739).

B. Cédule royale mandant au gouverneur du Conseil des finances de former un troupeau patrimonial « real cabaña », impr. (1740); — décret supprimant la « junta de valdíos » (1741); — « Representacion que en nombre de los señores infantes se hizo contra las providencias de la junta de valdíos... » (1742); — décret confiant à la « sala segunda de govierno » les affaires relatives aux « valdíos » (1742); — « Instruccion para la superintendencia de valdíos... » (1742); — autre décret au sujet des procès relatifs aux « valdíos » (1742); — « Consulta » relative au précédent décret (1742); — nouveau décret interprétatif (1743); — « Consulta », mémoires et requêtes relatives aux « valdíos », impr. et ms. (1747); — « Consulta que la diputacion de estos reynos hizo a las catholicas magestades... sobre la reintegracion a todos los pueblos y vassallos de la corona de las tierras valdías, pastos... », impr. (1748); — « Real cédula de S. M.... por la qual... se sirve incorporar en la real corona la azequia de la vega de Colmenar de Oreja... », impr. (1771); — aliénation des pâturages da la Serena (1744).

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XIX, p. 189; t. XX, p. 36 et 233; t. XXI, p. 218.

Impôts divers, monopoles.

C. D. Décrets royaux, « consultas », mémoires concernant le projet d'établir *un impôt unique* (XVIIIe s.)

E. Documents relatifs à l'impôt de l'« *alcabala* » et à celui de *10 %* *sur tous les revenus* (XVIIe et XVIIIe s.).

F. Décrets royaux relatifs à l'*impôt sur la neige*, impr. (1701-1729),

587.

A. Papier timbré (1743-1764).

B. Impôt sur le sel ; — payement de cet impôt par le clergé (1716-1740).

C. « Casa de aposento » ; « regalia de aposento » (XVIIIe s.).

D. Greniers d'abondance (« positos ») et service des approvisionnements (« abastos ») ; « junta de positos » et « junta de abastos » (1706-1756).

E. Dette publique. — Liste des ordres royaux qui ont suspendu le paiement des dettes (1683-1703) ; — « consulta » du Conseil des finances (1702) ; — ordonnances royales, impr. et ms. (1724 et 1760).

588.

A. Documents relatifs à l'administration financière de la Navarre et à la régie du tabac dans ce royaume (1718-1742).

B. « Rentas provinciales » (1723-1751).

C. Impôt des « millones » (1686-1745).

D. Taxes (« sisas ») royales et municipales sur les objets de consommation.

E, F, G. Impôts payés par les ecclésiastiques (XVIIe et XVIIIe s.).

H. Revenus divers (XVIIIe s.).

589.

A. « Renta de lanas » ; « servicio » et « montazgo » (XVIIIe s.).

B. « Proprios y arbitrios » (XVIIIe s.).

C. « Resguardo de rentas » à Madrid (1727).

D. Revenus spéciaux à certaines provinces : « catastro » et « equivalente » (XVIIIe s.).

E. Douanes ; — « Discurso de D. Luis de Salazar y Castro en favor de los fueros de Vizcaya quando se pusieron las aduanas » (XVIIe et XVIIIe s.).

F. Rapport sur un projet de loterie à Cadix (1734).

590.

A. « Junta de la renta del tabaco » (1701-1721).
B. Régie du tabac (1701-1720).
C. — (1721-1737).
D. — (1738-1739).
E. — (1740-1741).
F. — (1742-1780).
G. — (xviiie s.).
H. — (xviiie s.).

591.

A. « Juros » (1637-1734).
B. — (1739).
C. — (1739-1760).
D. Hypothèques (1768-1778).
E. Répression des fraudes (1718-1740).
Divers (1701-1730).

592. **Armée.**

A. Conseil de la guerre (1715-1773).

B. Ordonnances relatives à des levées de troupes (1704-1779); — exemption du logement des troupes en faveur de la ville d'Ocaña (1658); — ordonnance royale réduisant le nombre de ceux qui sont dispensés de les loger (1742); — organisation de la trésorerie générale de la guerre, impr. (xviiie s.).

C. Service des vivres; — privilège de fournir les munitions accordé aux fabriques de Lierganes et La Cabada (1755).

D. « Tarifas para los ajustamientos del sueldo de todos los oficiales y soldados... », impr. (1712); — décret relatif aux biens des militaires décédés, impr. 4 ex.; — mandement du cardinal Ventura de Cordoba, vicaire général des armées, impr. (1776); — « manifiesto de la verdad en vindicacion del honor del coronel D. Carlos Caro y demostracion de su acreditada buena conducta en el campo de La Habana .. », impr. (1763); — divers.

Marine.

Décret supprimant l'emploi de lieutenant général du grand amiral (1748); — « Real cédula... por la qual se manda que a ningun asentista de maderas para la real armada se conceda preferencia en perjuicio de los dueños particulares de los montes ni en los de los comunes », impr. (1770).

593. Portugal.

« Catastrophe de Portugal en la deposicion del rey D. Alfonso IV y subrogacion del principe D. Pedro el único... », traduction espagnole d'un ouvrage portugais de Leandro Dorea Caceres de Faria, paru en 1669; — copie manuscrite d'un ouvrage en latin dédié à Sixte-Quint par des Jésuites de la province de Portugal en 1589.

Documents relatifs à l'expulsion des Jésuites, impr. et ms. (1759-1767; — « Sentenza da real meza censoria contra a pastoral manuscripta... que o bispo de Coimbra... espalhou clandestinamente pelos parocos da sua diocese... », impr. (1768); — encyclique de Clément XIV aux patriarches, archevêques et évêques, avec traduction portugaise, impr. (1770); — texte latin et traduction portugaise d'un bref de Benoît XIV relatif à la suppression de certains couvents de religieuses, impr. (1771); — « Josephi Isidori Oliverii Lusitani... in regali nobilium adolescentum collegio rectoris oratio in ejusdem collegii instauratione », impr. (1774).

594. Notes, mémoires, lettres sur des sujets d'histoire et d'érudition.

Copie de la relation du voyage d'Ambrosio de Morales dans la Galice et dans les Asturies en 1572; — « Breve discurso de la antiguedad y preeminencia del gran chanciller en los principales reynos y provincias de Europa », par Rodrigo Mendez Silva, historiographe du roi, impr. (1653). — Lettres de D. Gregorio Mayans y Siscar [1] adressées à D. Blas Jover Alcazar, à D. José Bermudez, à D. Miguel Maria de Nava et à D. Francisco de Almeida (1738-1765).

Mémoire intitulé : « Defensa del rey Wiliza », par D. Gregorio Mayans (1764). — Lettre écrite à Mayans au sujet de ce mémoire par fr. Josef de San Pedro de Alcántara, impr. (1773). — Lettre écrite au même au nom du collège San Clemente de Bologne, impr. (1753). — Lettres de Joseph Cevallos à D. José Bermudez, avec les réponses de celui-ci, au sujet d'une recherche sur Juan Lucas Cortes (1750); — lettre de D. Antonio Bordazar à D. José Bermudez (1741. — « Discurso sobre... la division de obispadas de España que se atribuie al rey Wamba... », par D. Juan Antonio Mayans.

Notes et documents divers. — « Aparicion i invencion de la imagen de Nuestra Señora de la Peña de Francia » en 1434; — saints d'Espagne; — fragments d'une chronique du roi Henri IV par Diego

1. Cf. A. Morel-Fatio, *Un Érudit espagnol au XVIIIe siècle, D. Gregorio Mayans y Siscar*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XVII, 1915, n° 3.

del Castillo; — mémoire sur les deux pouvoirs, spirituel et temporel; — description des livres des églises du Nord-Ouest de l'Espagne, d'après le « Viaje santo » d'Ambrosio de Morales; — « chronicon Iriense »; — « chronicon Albeldense »; — « de decimis regalibus »; — note sur les « arras dotalicias »; — « Relacion de las cosas notables acaecidas en tiempo del rey D. Alonso [X] e de su muerte », suivie d'un acte de ce prince relatif à un emprunt de livres fait par lui au monastère de St Maria de Najera; — « Copia de un parrafo... de la traslacion de San Segundo a la catedral de Avila... »; — notes sur la béatificacion de Dª Sancha Alfonso; — mémoire sur le meurtre de l'agent du Parlement d'Angleterre en Espagne, impr. (XVIIe s.); — « Breve respuesta a los papelones y supuestas bullas que se han juntado y dirigido al señor Carbajal »; — « Yndice y brebe disertacion con instrumentos que se remiten a... D. Joseph Carbajal y Lencaster en comprobazion de la bulla del SS. P. Zacharias... »; — autre mémoire sur la bulle de saint Zacharie; — mémoire du d^r D. Juan Josef Ortiz de Amaya sur le droit de patronage royal, impr. (1735); — extrait d'une dissertation de Pierre de Marca sur les églises primatiales; — « Epistola Stephani pontificis... in qua de prædicatione Sergii Pauli in Hispania tractatur »; — références relatives au titre d'infant d'Espagne porté par le fils d'un infant; — prophéties de saint Malachie sur les rois d'Espagne; — mémoire sur le palais épiscopal de Pampelune; — mémoire de D. Manuel Marti, doyen d'Alicante, sur l'origine de la monnaie appelée denier; — mémoire sur l'origine et l'emploi du proverbe : « Entrale por la boca, manga y sacale por el cabezon » ou « meteldo por la manga y salirse os ha por el cabezon »; — mémoire sur la question de savoir si saint Ferdinand avait un privilège pontifical qui lui permît de disposer des dîmes ecclésiastiques; — mémoire sur la nomination aux évêchés et bénéfices par les papes pendant les premiers siècles; — mémoire intitulé : « De origine monarchiæ Siciliæ » par Luigi di Paramo; — mémoire intitulé : « Que origen tuvo la tolerancia de que usa la yglesia romana con la yglesia griega »; — « memoria de los capitulos que se dieron contra el rey D. Enrique IV de defectos que tenia » et autres documents relatifs au règne de ce prince; — mémoire sur la donation de Constantin et les droits des papes sur Naples et la Sicile; — « Relacion del vencimiento y prision del rey Chico de Grenada », par D. Diego Fernandez de Córdoba, 2e comte de Cabra; — lettre sur le surnom donné par les Arabes à un archevêque de Séville; — mémoire sur les titres de comte d'Aversa et d'Almenara et notices sur les membres de la famille de Procida; — notes tirées des archives de la Chartreuse de Santa Maria de las Cuevas, hors les murs de Séville, sur le pays d'origine du Dr Benito Arias Montano (1751); — « noticias de la vida del ill^{mo} y rev^{mo} señor D. Pedro Gonzalez de Castillo », évêque de Calahorra,

incomplet; — renseignements sur Mgr d'Estrées, évêque de Laon, et ses manœuvres à Rome (XVIIe s.).

NOTES D'HISTOIRE ÉTRANGÈRE. — Succession des rois d'Angleterre depuis Henry VIII jusqu'à George II; — récit du jugement et de l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre; — traduction de la Constitution votée par l'Assemblée nationale et de la déclaration des Droits de l'Homme; — traduction de la protestation faite par l'évêque de Verdun à l'Assemblée nationale contre les décrets relatifs au clergé; — analyse d'une lettre adressée par Burke à un membre de l'Assemblée nationale; — traduction du testament de Louis XVI.

595. Mémoires sur des questions de gouvernement, de droit et d'économie politique.

Mémoire sur la suppression de la taxe du blé adressé à D. Miguel de Nava par D. Gregorio Mayans (1765); — mémoire d'un jésuite sur la question de savoir si le blé peut être un objet de commerce (1765); — « Discurso politico... sobre el estado y govierno de nuestra corona y otras »; — mémoire du licencié Alonso de Frias sur la question de savoir si on peut en conscience accorder au roi le vote décisif dans les Cortès (impr.); — réflexions sur les juges; — discours sur le serment de fidélité prêté au souverain; — mémoire adressé probablement à Philippe IV par le docteur Balboa au nom du doyen et du chapitre de Salamanque sur les rapports de l'Église et du roi; — lettre supposée adressée par le grand mufti de Constantinople au sultan sur la politique turque; — mémoire adressé par le d^r D. Juan Ortiz de Amaya au P. Francisco Ravago au sujet d'une collection des conciles d'Espagne; — « Representacion... a D. Phelipe V... para que se sirva declarar no tienen los Españoles indianos obice para obtener los empleos politicos y militares de la America », par D. Juan Antonio de Ahumada, impr.; — rapport du licencié D. Manuel Garcia Alesson au sujet d'un travail de compilation de décrets, cédules, pragmatiques, etc..., dont il avait été chargé, impr. (1736); — « Discurso sobre coleccion de las leyes de España en un cuerpo », par D. Antonio Matheos Murillo et D. Francisco de Ribera (1770); — mémoire sur le même sujet, par D. Ignacio de Asso et D. Miguel de Manuel; — notes en latin sur la juridiction ecclésiastique; — traité dédié à Philippe V, intitulé « de causis regii patronatus », par Fernando Alfonso del Aguila Roxas; — fragment d'un mémoire sur les procès qui intéressent le « patronato real », par D. Francisco Ramos del Manzano; — « Don Francisco Ramos del Manzano a la explication de las leyes Julia y Papia... de los recursos de fuerza en las causas del real patronato... »; — mémoire intitulé « de causis regii patronatus in

consilio agitandis » : — dissertation de D. Blas Jover Alcazar pour prouver que la *camara* doit connaître des procès en matière de dîmes entre personnes ecclésiastiques et séculières; — fragment d'un mémoire relatif au droit de patronage du roi sur les églises ; — « Advertencias o direcziones para un ministro que empieza a servir en la real hazienda » (s. d.) ; — « Manifiesto de los abusos que se cometen en el reyno de Aragon, en la egecucion de un contrato llamado *carta de gracia redimible*, impr. ; — « Relacion de lo que scriven algunos corregidores cerca de las causas y remedio de la carestia de las cosas » (époque de Philippe III) : — mémoire adressé à D. Pedro Ruiz Campomanes par D. Vicente Ruiz de Rivas, en vue de la création d'une maison pour recueillir les pauvres ; — « Demostraciones practicas de la possibilidad de aliviar a los pobres y de introducir la industria en España » ; — « Proyecto para encerrar todos los mendigos del reyno » ; — « Obra pia o medio de remediar la miseria de la gente pobre de España », 2 ex. : — trois pamphlets imprimés pour répondre aux avis donnés par D. Bernardo Francisco Aznar au sujet des taxes sur le vin ; — fragment d'un ouvrage intitulé : « Cap. 2, del mundo, su fabrica y hermoso adorno. . . » ; — démonstration de la quadrature du cercle par Eusebio Monton, valencien, impr. (1767) ; — lettre de D. Antonio Bordazar à Josef Bermudez au sujet d'une mesure de longueur (1741).

Littérature.

Copie de la lettre du marquis de Santillana au connétable de Portugal : — « Razonamiento fecho por el cardenal de España al arzobispo de Toledo D. Alonso Carrillo atraiendolo a la paz ». — Mémoire adressé à Philippe II sur l'utilité des bibliothèques et des archives et la manière de les classer, impr. — Copie de *la Perinola* par Francisco de Quevedo. — « Papel intitulado : el escaparate de D. Baviles para el entretenimiento de las Navidades de este año de 1668 ». — « Declamacion ... en defensa de la poesia », par D. Juan Lopez de Cuellar y Vega, dédiée à Calderon, impr. (1670). — Défi littéraire porté par le maître Vicente Mariner, bibliothécaire de S. M., impr. (1636). — Spécimen des caractères de l'imprimeur Juan Gomez Morales, impr. — Poème intitulé : « Remedios de Ovidio contra el amor ». — Epitaphes en l'honneur de Philippe IV, impr. — « Libro primero de los exemplos memorables que escrivió Valerio Maximo... ». — « Carta que D. Andrés Davila y Heredia... escrivió al abad D. Juan Bravo de Sobremonte », impr. — Prospectus en latin signé de Juan de Ferreras, annonçant une série de volumes sur les sources de l'histoire d'Espagne, impr.[1] — « Oracion latina que D. Antonio Joseph Diaz de Lavandero y Urtusaustegui ... pronunció en Paris en el real colegio

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XX, p. 257.

de Luis el Grande ... para dar principio a las conclusiones generales de Philosophia que defendió el dia 12 de julio del año de 1742 ... », impr. — « Oracion que D. Fernando Triviño Figueroa y Alarcon ..., vice-protector de la junta preparatoria de la R. Academia de pintura, escultura y arquitectura, dixo en la junta general celebrada el dia 1° de septiembre del año 1744 ». — Mémoire sur deux manuscrits de droit canonique de la bibliothèque de l'Escurial. — Dédicace du 1er livre des commentaires de la guerre de Succession, par le marquis de San Phelipe. — « Conversacion curiosa entre el duque de Riperda ... y su confidente » (1726). — « Memorial del Dr D. Diego de Torres [Villaroel] al ... obispo de Salamanca » (1739). — Supplique adressée au roi par le même Diego de Torres Villaroel. — Deux dialogues satiriques où la Grandesse d'Espagne est invitée au jeu de pelote. — Lettre comique adressée par D. Eugenio Gerardo Lobo au maître Agustin Sanchez, de l'ordre de la Trinité (1743). — Lettre satirique censée écrite par Bermejo au P. Joseph Isla. — Fragment d'un sermon burlesque inséré par le P. Isla dans son *Fr. Gerundio Campazas.* — Copie de l'acte de Ferdinand VI qui confère à Fr. Benito Feijoo le titre de conseiller du roi (1748). — Deux mémoires de Fr. Francisco de Soto y Marne, chroniste de l'ordre de Saint-François, contre les ouvrages de Feijoo (1750). — Copie d'une lettre adressée à l'évêque gouverneur du Conseil par D. Joseph de Carabajal y Lancaster, pour lui faire connaître la volonté du roi d'interdire à Fr. Francisco de Soto y Marne d'imprimer le 3e tome qu'il a composé pour attaquer Feijoo (1750). — « Apologia de Virgilio contra la que hace de Lucano el Rmo P. maestro fr. Benito Geronymo Feyjoo ... », par le P. Joachim Xavier de Aguirre S. J. — Copie d'une lettre de D. Joseph Borrull au P. de Aguirre, lui demandant son avis sur la supériorité de Virgile ou de Lucain (1743). — Éloge de Philippe V, qui a remporté le 2e prix d'éloquence à l'Académie espagnole, par le Dr D. Francisco Xavier Conde y Oquendo, impr. (1779). — « Platica que hizo Alejandro Magno a su secretario y valido Ephestion estando a los umbrales de la muerte ». — « Politicum literarium certamen publice in alma Salamantina Academia propugnandum..., in quo regium Indiarum jus jure gentium, Romanorum et patrio defenditur », impr. (1768). — Prospecto de la encyclopedia metodica... compuesta en francés..., traducida en castellano, impr. (1768). — Traduction latine d'un éloge du pape Benoît XIV, fait par Lord Walpole (1782). — Épitaphe satirique d'un amiral. — Ode composée à l'occasion d'un tremblement de terre à Madrid (1755). — Épigramme latine sur l'arrivée de Charles III à Madrid. — « Indice general de papeles curiosos que componen ocho libros existentes en el archibo del consejo ». — « Supplementum bibliothecæ Majan. ». — « Memorial que los pobres mendigos de Toledo y su diocesi presentamos... a todos los estados de la republica », impr.

596. Documents et relations d'événements historiques.

Copies de trois chartes d'Alphonse, empereur d'Espagne (1136 et 1139), du traité conclu entre les Rois Catholiques et le maréchal Alonso de Palencia, gouverneur du château de Zamora (1476), d'un acte par lequel Alphonse XI, roi de Castille, déclare être sorti de tutelle (1325). — « Chronicon Emilianense a monacho anonymo ejusdem cœnobii qui tempore regis Alphonsi magni floruit, Era DCCCCXXIª editum ». — Fragment de « historia o breviario de la historia catolica que compuso D. Rodrigo Ximenez de Rada, arçobispo de Toledo » ; fragment sur l'origine des Francs. — Copie d'une lettre écrite par Ferdinand le Catholique à D. Juan de Aragon, comte de Ribagorza, vice roi de Naples (1508). — « Annales,... itinerario y viages y echos memorables de los Reies Cathólicos... desde el año 1468 hasta el de 1518 », par le Dr Lorenzo Galindez de Carabajal. — Instructions données par Ferdinand le Catholique à son ambassadeur à Rome au sujet des « espolios » des archevêques et évêques défunts. — Copies de deux actes de baptême supposés de Cervantes. — Copie d'une lettre confidentielle écrite par Charles-Quint à son fils Philippe. — Copie d'une lettre datée de Palerme, sur l'état de la Sicile (1563). — Relation des derniers moments de Philippe II. — Traduction espagnole de l'histoire de D. Carlos, fils de Philippe II, par l'abbé de Saint-Réal. — « Relacion verdadera de la jornada que... D. Phelipe III hizo a la... provincia de Guipuzcoa el año de 1615, par Martin de Anchieta », impr. (1616). — Lettre écrite de Madrid par un anonyme à un ami au sujet de l'élection des papes (1621). — Mémoire sur le mariage projeté entre Philippe IV et l'archiduchesse Claudia (1646). — Avis du comte de Oñate sur la révolution de Catalogne de 1640. — Mémoire sur les troubles de Catalogne et particulièrement de Barcelone. — « Barcelona afligida, consolada en la clemencia austriaca, admitida a la disculpa por la del gran Felipe IV... », impr. — Soulèvement d'Andalousie en 1641, auquel prit part le duc de Medina Sidonia. — Instructions données par Philippe IV au marquis de Castañeda, au sujet de l'éducation de D. Juan d'Autriche, son fils naturel (1642). — Mémoire de Francisco Sanchez Marquez sur les événements de Lisbonne et le soulèvement du Portugal (1643). — Instruction laissée par D. Iñigo Velez de Guevara y Tasis, 8e comte de Oñate, au duc de l'Infantado, son successeur à l'ambassade de Rome (vers 1648). — « Breve relacion de como se descubrió la conjura maquinada... para alborotar Palermo y el reyno... », précédée d'une lettre de D. Juan d'Autriche faisant l'éloge de Mariano Leofante, capitaine de la justice de Palerme (1650). — Lettre de Philippe IV à la sœur Marie de Jésus [Marie d'Agreda] et réponse de celle-ci (juillet

1652). – « Sobre la rebelion de Sevilla » (1652). — « Copia de carta escripta par D. Geronimo Mascareñas, obispo electo de Leira... al... Sr duque de Medinaseli dandole quenta de la enfermedad, muerte y entierro del rey... D. Phelipe 4° » (1665). — Rapports à la reine régente Marie-Anne au sujet de la préséance des cardinaux (1666). — « Lo mas selecto de un papel que salió en 20 de febrero de 1669, cuyo titulo fué *el desembozado* ». — Prétention de l'ambassadeur du royaume de Valence de placer les armes de ce royaume au-dessus de la porte de sa demeure, impr. (XVIIe s.). — « Concordia de los Sres Grandes... con el... Sr D. Juan de Austria sobre su benida a la corte... » (1676). — « Relazion de los suzesos del Sr D. Juan de Austria sobre la expulsion del Pe Everardo [Nithard], confesor de la reyna ». — Deux pamphlets contre le gouvernement de Marie-Anne d'Autriche et le P. Nithard, impr. et ms. — Pamphlet contre D. Juan d'Autriche, intitulé « Academia politica » (1679). — Famine de 1699 : mémoire du comte de Oropesa. — « Memoria del ajuar que ha de traer cada cavallero que entra a ser paje de Su Magestad... », impr. (XVIIe s.). — « Noticias de Roma » à propos de la mort du cardinal Portocarrero (1709). — Proclamation de l'archiduc Charles, prétendant au trône d'Espagne, impr. (1710). — « Carta de un prelado al marques NN. au sujet du cardinal Alberoni (1721). — Lettre de D. Juan de Elizondo au marquis de Grimaldo et réponse de celui-ci (1724). — Arrestation du duc de Riperda (1725). — Circulaire adressée par D. Blas Jover Alcazar aux « corregidores, alcaldes » et autres autorités du royaume au sujet des préparatifs à faire pour le voyage de Louise-Élisabeth de France, fiancée à l'infant D. Phelipe [1739]. — Remontrance adressée à Philippe V contre son ministre D. José Campillo. — Lettre de Campillo à D. Blas Jover y Alcazar (1740). — « Relacion de las providencias y operaciones hechas por los señores virrey regente y de el real consejo con el motivo de las... exsequias mandadas celebrar por la muerte de la señora Da Maria Ana de Neauburg... » et rapport au roi au sujet d'un différend entre le vice-roi de Navarre et l'évêque de Pampelune (1740). — « Noticia de lo subzedido en Granada en el dia 8 de octubre de 1728 ». — « La gazeta de la Corte con diferentes noticias del duende » (mars 1736). — « Relacion y observaciones physicas, mathematicas y morales sobre el general terremoto... que comprehendió a la ciudad y gran puerto de Santa Maria... por D. Miguel Andrés Panés y Pabon, regidor perpetuo de la ciudad de Cadiz », impr. (1755). — « Copia de una carta que escribió Don NN. a un amigo suyo, dandole cuenta del terremoto y retirada del mar, acaecidos en Cadiz », impr. (1755). — « Tragica amenaza que enbió Dios... en un horrible temblar a esta noble ciudad de Lima... », impr. (1678). — Décret de Ferdinand VI relevant le marquis de Villarias de ses fonctions (1747). — Deux lettres

de Tanucci, l'une à D. Alfonso Clemente de Arostegui, l'autre au prince de Santo Nicandro (1759). — Adresse envoyée par le Conseil à la reine Élisabeth Farnese après la mort de Ferdinand VI, et réponse de cette princesse (1759). — Lettre d'un médecin au duc de Bejar lui rendant compte de la maladie de Ferdinand VI (1759). — « Noticias de Napoles » : documents relatifs au départ de Naples de Charles III et à sa venue en Espagne (1759). — Lettre adressée par Charles III au Conseil pour lui annoncer le mariage du prince des Asturies avec la princesse Louise de Parme, et réponse du Conseil (1764).

Documents relatifs au comte-duc d'Olivares. « Papeles que dió al rey..., año de 1624, el conde duque de Olibares sobre materias de el govierno universal de España ». — « Papel[es] que el conde duque dió al rey... quando comenzo a reynar ». — « Memorial dado contra el conde duque a Phelipe IV ». — Écrit intitulé : « Desconsuelos de los dichossos para que reconozcan los peligros de serlo... », dédié à D. Fadrique de Toledo, capitaine général de la mer océane. — Lettre du comte-duc au duc d'Albe, vice-roi de Naples (1626). — Deux lettres de D. Fernando de Acebedo, ancien président du Conseil de Castille, au comte-duc (sept. et nov. 1626). — « Papel de un cortesano al conde duque... sobre los discursos melancolicos del tiempo... ». — Écrit intitulé : « Caida del conde de Olibares .. » (1642). — Ordre de Philippe IV permettant au comte-duc de se retirer (1643), et décrets de Charles II acceptant les démissions de divers ministres (1691 et 1695). — Testament du comte-duc, impr. (1642). — Fragments de l'histoire du comte-duc par le comte de la Roca. — Déclaration du comte de la Roca démentant un propos qui lui était attribué au sujet du comte-duc (1644).

596 bis.

A. Registre contenant des copies de documents.

« Papel dado al conde de Olivares cerca lo que deve hazer para conservarse en gracia del Rey... », fol. 1 ; — lettre de Philippe IV au sujet de la publication du mariage de sa sœur l'infante Dª Maria avec le roi de Hongrie (9 juin 1626), fol. 38 v° ; — « Relacion de la declaracion y desposorio de la reyna Dª Ana, hija del emperador Maximiliano II..., con el rey Phelipe segundo » (18 juin 1570), fol. 38 v° ; — « Carta que escrivio el rey D. Enrique 2° de Castilla a Alfonso Perez, señor de Berganza, sobre el casamiento del principe D. Juan con la infanta de Portugal ; respuesta de la dicha carta par D. Alonso Pimentel al rey Enrique 2° », fol. 39 v° ; — « Carta del arçobispo de Granada al conde de Olivares cerca las salidas del rey de noche » (1622), fol. 43 r° ; — « Respuesta del conde de Olivares », fol. 44 r° ; — traduction espagnole d'une lettre écrite par Jacques Ier,

roi d'Angleterre, à Philippe IV (1622), fol. 47 v°; — traduction du manifeste par lequel Louis XIII annonça qu'il avait déclaré la guerre à l'Espagne (1635), fol. 52 r°; — « Discurso de los incombenientes que tiene el bañarse las mugeres en los rios, particularmente en el de Madrid », fol. 58 r°; — « Parecer del P^{e} fr. Pedro de Tapia sobre una causa de la Inquisicion », fol. 61 r°; — « Descripcion de la Plaza Mayor de la villa de Madrid », fol. 63 v°; — « Antihortensio echo por el Padre presentado fr. Alonso Vazquez de Miranda, de la orden de la Merced, contra el sermon que el Padre Hortensio Paravessino, de la orden de la SS^{ma} Trinidad..., predicó... a las honrras del rey D. Phelipe 3° el año de 1625 », fol. 65 r°; — « Rebusca a lo burlesco del panegirico funeral por el Padre presentado fr. Placido de Aguilar », fol. 71 v°; — « Carta del conde de Portoalegre D. Juan de Silva a D. Christoval de Mora, virrey de Portugal... » (1601), fol. 73 r°; — « Papel del protonotario D. Geronimo de Villanueva à D. Juan de Isassi Ydiaquez » (1634), fol. 74 r°; — réponse de D. Juan de Isassi à Philippe IV, *ibidem*: — instructions de Philippe IV pour l'éducation de l'infant D. Baltazar-Carlos (1634), fol. 75 r°; — mémoire attribué au duc de Sesa, remis à Philippe IV contre le duc d'Olivares, fol. 76 r°; — réponse audit mémoire, fol. 77 r°; — « Papel dado al conde duque sobre la baxa de la moneda », fol. 84 v°; — « Papel curioso en razon de la perdida de la flota que se llevaron los Olandeses » (1629), fol. 85 r°; — « Comission con que vino a la ciudad de Valladolid el licenciado Joseph Gonzalez... », fol. 86 r°; — « Instrussion del rey D. Phelipe 2° para pedir donatibo en sus reynos para la guerra de Argel » (1554), fol. 87 r°; — « Testamento del onrrado judío D. Juda, vecino de la villa de Alva de Tormes », fol. 90 r°; — « Socorro de Fuenterrabia », fol. 92 r°; — « Viage de Juan Garcia Tas al estrecho de Magallanes » (1620), fol. 94 r°; — « Instruccion de S. M. Phelipe 2° para pedir un donatibo al obispo de Cartagena » (1556), fol. 96 r°; — « Eco y sus causas », mémoire dédié à D. Eugenio de Padilla, comte de Santa Gadea et Buendia, fol. 96 r°; — lettre non signée adressée au pape au sujet des forts de la Valteline, fol. 128 r°; — lettre de D. Otavio de Aragon à Philippe III (1613), fol. 129 r°; — lettre non signée et adressée à une personne qui n'est pas nommée, fol. 130 r°; — « Jornada que se hizo a Alarache », fol. 131 v°; — « Comento apologetico a una carta que escribió al exc^{mo} S^{r} el grand duque de Medina Sidonia el maestro fr. Ignacio de Victoria », fol. 142 r°; — lettres de l'amiral de Castille et du comte d'Olivares (1638), fol. 146 r°; — « Primores de la lançada en el toreo », dédié à D. Francisco de Sandoval Padilla y Acuña, fol. 164 r°; — mémoire sur la succession du duché de Bretagne et les droits qu'y possède l'infante Dª Isabel, fol. 168 r°; — « Memoria por Rodrigo Gomez de Silva, de algunos

advertimientos que es necesario que tenga a la crianza de Juanico» [D. Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint], fol. 175 r°; — « La horden que han de tener los criados del ynquissidor Peña... », fol. 178 r°; — « Advertimientos que el rey D. Phelipe II... dió de su mano al Sr D. Juan de Austria su hermano » (1568), fol. 181 r°; — « ... Las dos instrucciones... que Juan de Vega dió a Hernando de Vega su hijo... », fol. 185 r°; — mémoires adressés par la cité de Messine à Philippe IV, impr., fol. 200 r°; — lettre du duc de Feria, vice-roi de Sicile, à l'assemblée de ce royaume, et réponse du patriarche de Constantinople (1604), fol. 238 r°; — « cedula real » relative à l'expulsion des Morisques (1611), fol. 240 r°; — brefs du pape Innocent XI à Charles II, à D. Juan d'Autriche et au cardinal d'Aragon au sujet de l'arrestation de D. Fernando de Valenzuela dans le monastère de l'Escurial (1677), fol. 243 r°; — traduction espagnole d'une lettre de Guillaume Ier, roi d'Angleterre, à Charles II (1697), fol. 246 r°; — « Por el monasterio de S. Lorenzo el Real de el Escurial en la causa sobre la extraccion que de su iglesia se hizo de la persona de D. Fernando de Valençuela », impr., fol 249 r°; — traduction espagnole d'une lettre de Georges-Louis, prince électoral de Hanovre, à Charles II (1697), fol. 279 r°; — lettres de Charles II à l'électeur de Bavière et au comte-palatin du Rhin (1698), fol. 280 et 281 r°; — lettre de Jacques-Louis, prince de Pologne, à Charles II (1698), fol. 282 r°; — traduction espagnole de la réponse faite par le roi de Suède aux ministres de l'Empereur, du roi d'Angleterre et des Provinces Unies (1697), fol. 283 r°; — lettres de Charles II au prince de Pologne Jacques-Louis (1698), fol. 287 r°; — lettres du même au prince Louis de Bade (1698), fol. 289 r°; — lettre du même au prince-palatin, évêque d'Augsbourg, fol. 291 r°; — traduction espagnole de lettres de Théophile de Viau, fol. 296 r°; — « Copia de clausulas del testamento que otorgó... D. Carlos segundo... » (1700), impr., fol. 300 r°; — traduction espagnole de la lettre écrite au pape par le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, et réponse du pape (1708), fol. 308 r°; — traduction espagnole du traité de partage de la monarchie d'Espagne entre Louis XIV, Guillaume d'Orange et les Pays-Bas (1700), fol. 311 r°; — « Copia de carta escrita por el principe de Chelamar al... cardenal Aquaviva... » (1718), impr., fol. 315 r°; — décret relatif à l'Inquisition (1715), fol. 317 r°; — abdication de Philippe V (1724), fol. 319 r°; — proclamation de Philippe V annonçant qu'il reprend le gouvernement à la suite de la mort de son fils (1725), impr., fol. 320 r°.

B. Registre contenant divers documents.

Rapports sur des questions concernant l'exercice de la justice (1746-1748); — « Reduciones de plata desde el año de 1618 hasta 10 de

febrero 1680 segun las quentas de los thesoreros generales... » (1681-1740); — rapports au roi et au conseil sur des questions de finances et d'impôts relatives notamment à la ville de Madrid (1681-1740); — « consultas », mémoires et décret relatif à l'installation des Jésuites à Vitoria (1745-1746); — fragments de rapports sur des contestations causées par des prises maritimes (1741); — rapports et « consultas » au sujet de procès; — bref de Clément XII aux archevêques et évêques d'Espagne (1736); — prétentions du prieur des « Agonizantes » de Madrid à l'encontre des Trinitaires déchaussés et Augustins Récollets..., etc...

C. Divers. Pétitions émanées du collège des pharmaciens de Madrid, — du comte de las Torres, marquis de Cullera, seigneur de la Albufera, — du marquis de Campoverde, — de D Miguel Sanchez Espinar, — du duc de Frias, etc...

« Regalos de la Exc^ma^ Señora Dª Maria de la Encarnacion Alvarez de Toledo y Gonzaga », impr.; — « Regalos a la S^ra^ Dª Coleta Josefa de Muro y Salazar », impr.; — « Regalos a la Exma Señora marquesa de Coria, condesa de Oropesa », impr., 2 ex.

597.

Feuilles envoyées aux « alcaldes » des localités de la province de Burgos (partidos de Roa, Sacramenia et Peñaranda) pour leur enjoindre de payer à D. Manuel Serrano, habitant de Vitoria, créancier de l'État, les sommes dues par ces localités comme contributions arriérées des années 1810 et 1811 (1813).

G. DAUMET.

VARIÉTÉS

Voces concordantes en francès y castellano.

Ocar. — No aparece esta voz en el *Dic. de la R. A. E.*, pero es conocida del castellano, por lo menos del norte de la provincia de Burgos, donde en vez de *cavar*, se emplea *ocar*: además de esta acepción genérica, tiene otras aplicaciones secundarias, como « hozar los cerdos, escarbar los conejos para abrir sus cados, etc. » La filiación de esta voz ofrece dos soluciones : 1ª El HUCO « ligo » de Du Cange. Es decir que hallamos en España representantes, que en ningún diccionario habían sido nunca aducidos, del germánico HOC, presentado per Förster, *Zeitschrift* de Gröber, V, 97, como origen del francés *houe* « azada » y *houer* « cavar » (HOARE en los textos latinos de Francia. Du Cange, s. v.). Lo que en una voz latina sería una grave dificultad fonética, la incongruencia de trato de *c* original en francés y en español (recuérdese MICA *mie miga*), cuando en español era de esperar **ogar*, no lo es en una importación que probablemente se realizaría en España a base de una sola forma **hoc* « azada » (antiguo francés *hoc*) : a esta conservación del sonido insonoro de la final corresponde la forma latinizada HOCCUS de Du Cange. 2ª El latín OCCARE. Esta voz, cuya etimología ya intrigaba a los eruditos romanos, que la emparentaban con *occidere* « cortar, romper » (Varrón, *Rer. Rust.*, 31, 1) o con *obcaecare* (Cicerón, *Senect.*, 15, 51) explicaría fonéticamente el *ocar* burgalés de un modo más directo y fácil que el HOC germánico. Las dificultades semánticas son mayores, pero no deben detenernos, recordando que además de la idea de « desterronar las tierras con los rastros » implicaba también la de « aporcar las vides y árboles », de donde pudo derivarse la significación de « cavar ».

Mostela. — En los diccionarios españoles se citan sin etimología las voces *mostela* « haz o gavilla » y *mostelera* « lugar donde se guardan o hacinan las mostelas » (*Dic. de la R. A. E.*). Esta voz es a mi juicio correspondiente también de otras formas francesas, *botte* « haz, manojo » *botteler* « agavillar ». En el caso de confirmarse esta relación, claro es que las formas francesas de esta significación reclaman un origen distinto de *botte* « bota » y no pueden tener relación alguna con el germánico BOT —, aducido por Diez, *Etym. Wört.*, 61. Para el francés esto no puede ofrecer duda en presencia del BOSTILLATOR *botteleur* de Du Cange, s. v. Ante este dato es obvia la reconsti-

tutión de *BOSTILLARE *botteler*, y de *BOSTILLA, que pide un antiguo francés *bostelle*. Esta forma nos pondría en camino para aclarar el castellano *mostela*, en contradicción con **mostilla*, que era de esperar según las leyes fonéticas. Podríamos suponer que *mostela* era un galicismo del tipo de *gonelle* > *gonela*, con la sustitución, frecuente en castellano, de *b* por *m*, como en *befo mefo*, *boñiga moñiga*. Y, ampliando la hipótesis, podríamos admitir que *BOSTILLA fue un diminutivo de BOSTA, una de las formas románicas, como es sabido, de πυξίδα. Lo cual nos llevaría a una sorprendente concordancia del francés y el castellano : a admitir que el francés *botte* « puñada, manada » es el correspondiente del catalán y aragonés *mosta* y del castellano *mueza*, que arranca de otra variante *boscia* (Du Cange, s. v.). Como complemento de esta hipótesis era necesario admitir que algunas de las variantes de la citada voz greco-latina había asumido en un período común la significación de « *poignée, almorzada*, lo que cabe en el puño o en las manos juntas » derivada de la acepción antigua de « caja o cazuela » : esta idea es la que persiste en las formas españolas *mosta, mueza, almorzada*, etc. « porción de cualquier cosa suelta y no líquida que cabe en el hueco que se forma con las manos juntas » (*Dic. de la R. Acad.*, s. v. *almorzada*), mientras que en el francés *botte*, como en *poignée* y en el castellano *puñado*, *manada* y *manojo* de la idea estricta de « contenido de la mano o el puño » se ha pasado a la de « fajo o atado y pequeño grupo de seres o cosas », que es la que se manifiesta en el castellano *mostela* « haz o gavilla ».

VICENTE GARCIA DE DIEGO.

L'histoire de la Cava dans la Chronique attribuée à Rasis.

Je n'ai pas l'intention ici d'étudier la Chronique de Rasis, ni même de traiter aucune des questions fort intéressantes qui la concernent. Je veux seulement reproduire quelques pages du manuscrit portugais de la Bibliothèque nationale de Paris dont j'ai tiré déjà quelques extraits comme appendice à la *Chronique latine des Rois de Castille* (*Bull. hisp.*, t. XIX, p. 103-115, 243-258). On y retrouvera, en portugais, une partie de l'extrait de la Chronique de 1344 reproduit par M. Ramón Menéndez Pidal dans la 3e [1] comme dans la 1re édition [2] de ses *Crónicas generales de España*. Je m'en tiens d'ailleurs à la partie qui a trait spécialement à l'histoire de la Cava, éliminant ce qui touche à la maison d'Hercule, morceau bien différent d'allure, sans doute aussi d'inspiration et d'origine, ainsi que l'ont bien vu Menéndez

1. P. 58-61, 63-70.
2. P. 29 et suiv.

Pelayo (*Tratado de los romances viejos*, t. I, p. 159) et J. Menéndez Pidal (*Leyendas del último Rey godo,* p. 121, 126).

On verra que la version portugaise comble quelques petites lacunes ou permet des corrections non insignifiantes au texte Pidal.

Très frappé, pour ma part, du caractère dramatique et des procédés d'exposition que présente cette espèce de *novela,* longuement déduite, c'est possible, mais par endroits si pleine de vérité psychologique, de naturel et de tenue, je crois qu'on doit la considérer comme une addition à l'œuvre de Rasis si tant est qu'elle y ait jamais été incorporée, et la rapprocher de telle ou telle *novela* soi-disant mauresque, comme celle de l'Abencerrage, celle d'Ozmin et Daraja, celle de la *Peña de los Enamorados* que Laurent Valla, mort en 1457, nous a laissée dans une si brève forme, presque mot pour mot transcrite par Mariana en un latin plus classique : toutes nouvelles qui m'ont tout l'air de n'avoir de mauresque que le cadre de l'action ou les noms des personnages, surtout si je les compare avec le *Cautivo* de Cervantes, qui donne autrement l'impression d'une « turquerie » authentique (quelle qu'y soit d'ailleurs la part de la fantaisie), ou même avec tel ou tel romance, comme celui de Maleh et Maleha (Durán, 1179).

Quoi qu'il en soit, l'histoire d'Allataba (c'est le nom que prend la Cava dans le manuscrit portugais) nous montrerait l'état de la littérature historico-romanesque en 1344, — ou avant cette date, car rien ne nous oblige à considérer celle-ci comme marquant la composition du morceau en question : il peut avoir été rédigé, même dans sa forme actuelle, antérieurement.

Le manuscrit portugais de la Bibliothèque nationale est, comme celui de l'Académie des Sciences de Lisbonne, d'une époque assez récente[1] ; mais j'aurai l'occasion d'y revenir et de montrer qu'ailleurs comme ici tous deux contiennent des parties qu'on rencontre dans des manuscrits plus anciens, et qu'ils remontent à des originaux perdus, apparentés à la Chronique dite de 1344. Je ne puis m'étendre ici sur l'analyse et la comparaison de l'un et de l'autre. Je dirai seulement que le contenu du manuscrit de Paris jusqu'aux rois goths ne coïncide nullement avec la description que M. R. Menéndez Pidal nous fait du manuscrit 2-I-2 de la Bibl. Real, qu'il donne comme type de la Chronique de 1344. Je rappellerai d'autre part ce que Gayangos dit en tête de son édition de deux extraits de Rasis dans le t. VIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia* : « se dice traducida de la lengua arábiga á la portuguesa, por mandado de D. Dionis, rey de Portugal, y trasladada despues a nuestro idioma castellano... De la version portuguesa de este libro, dado caso que la hubiese, no se conoce ejemplar alguno... »

1. Voir Morel-Fatio, *Catalogue des manuscrits portugais de la Bibliothèque nationale*, n° 4.

Je ne suivrai pas le très regretté D. Juan Menéndez Pidal dans l'hypothèse qu'il s'était d'ailleurs contenté d'indiquer (et qu'il a bien fait d'indiquer), touchant une forme antérieurement versifiée dont le texte de la Chronique de 1344 publié par son frère ne serait qu'une prosification. Je n'ai pas du tout l'impression que cette prose soit un poème tombé entre des mains de tondeur d'assonances. D'abord, de ces assonances, il n'en reste vraiment pas assez, bien que le postulat du vers à syllabes non comptées en facilite singulièrement la découverte. Ensuite, et surtout, jusque là où le diligent auteur de ce travail aperçoit une possibilité de vers (*Leyendas del últ. Rey godo*, p. 132), je vois de la prose bien caractérisée et parfois même de la belle prose : par exemple dans le discours de D. Julián à sa femme, surtout la fin, « ... que de grado querria que viniesse la muerte e que me matasse ». Quoi de plus simple, de moins chargé de chevilles, de plus vigoureux, de plus naturel ? — Je ne donne qu'une impression ; mais, en matière littéraire, il y a encore là un élément qui compte.

On notera que dans le manuscrit portugais le comte est appelé *Ilham*, tandis que le texte Pidal porte *Juliano* ou *Julliano*. Il est vrai qu'au f° 75 du même manuscrit on lit *Julyā*; sans doute parce que la source utilisée est alors différente.

Le début du fragment reproduit par M. Ramón Menéndez Pidal (p. 55) se retrouve, avec quelques différences, dans notre manuscrit au fol. 65 :

... ⁊ que daria acadahũu seu dereito. que por nẽhua cousa onon leixaria de fazer. E mais que era pⁱmo coyrmaao delrrey costa. ⁊ q por esta rrazom aueria mayor cuydado da criaço ⁊ guarda dos seus filhos. Este cauall'ro auya nome rrodrigo.

C° CLXXII. Tanto que aquello ouuerō acordado. mādarō por dom rrodⁱgo. Eq̃ñdo elle chegou ally onde estauam todos ajuntados...

Dans ce qui suit, un détail est à relever : dans le texte Pidal c'est le roi qui, spontanément, fait apporter les saints évangiles ; dans le nôtre on lit ceci :

Entom se leuantou em meo de todos hũu nobre barom q̄ auya nome serat q era homē muyto ssesudo. ⁊ fez vijr oliuro dos santos euangelhos...

Je remarquerai, en revanche, l'absence, dans le manuscrit portugais, de deux passages du texte Pidal, où sont invoqués des témoignages de contemporains. Y a-t-il eu suppression dans notre version ou addition dans celle de Pidal ?

(fol. 71)... C°CLXXXI. Despois q se tarifle passou ē affrica. ⁊ oconde ficou ē cepta. pesoulhe muyto por q̄ se fora. ⁊ madou ꝑsua c˜ta diz' amiraamolim

q era e tempo que poderia cobrar toda espanha. ɛ q elle o ajudaria cõ gⁿnde poder de au' ɛ damigos. Quando miraamolim. ɛ aluelide filho de aldelmolo ouuyo este rrecado ꝯpuguelhe muyto....

Ainsi notre manuscrit omet le passage que donne le texte Pidal (p. 71) : « E dixo brafoma, el fijo de mudir. que fue sienpre en esta guerra e que enbiara omes a ella en cada vna destas huestes non fazia si non meter en este tienpo todas las cosas que yauia como las dixiesse con verdad, e este ge lo enbio dezir. » De même le passage « e dixo afia, el fijo de josefee, que andaba en la conpaña del rrei rrodrigo en talle de cristiano » (p. 74) manque dans la version portugaise, qui ainsi est rédigée à cet endroit :

(fol. 72). Eos mouros diſſom q̃ dizia muy bem. ɛ q̃ assy oqueriã fazer Elles todos auẽdo esto por boo acordo. chegoulhes rrecado q el rrey do Rº sabia ia delles nouas. Eqᵘndo elrrey dom Rº soube certas nouas dos mouros. ẽuyou por os melhores do seu cõselho. ɛ elles cõselharono q mãdasse logo por sua cauallaria amelhor q̃ podesse au'. ɛ elle assyo fez.

Voici le texte qui m'intéresse. Je le reproduis littéralement, sans résoudre les abréviations, dont certaines n'auraient d'ailleurs pas à être résolues puisqu'elles marquent la nasalisation. Je garde *ſ'* = *ser;* je rends par l'apostrophe ' le signe recourbé qui signifie *er;* je rends par ˜ l'espèce de tilde qui remplace *ua* ou *ra*, et qui n'est au fond qu'un *a*, tout comme le signe ˓ placé au-dessus de la lettre et signifie *ui* ou *ri* n'est qu'un *i*.

G. CIROT.

(Fol. 66). Este rrey dom rrodrigo auya por custume de trazer muy grande casa. ɛ em ella muytas molheres filhas dalgo. Ecomo sabya em alguu logar homẽ boo que filho ou filha teuesse. logo lho madaua pedir ɛ criauaos bem ɛ honrradamẽte. Epor esta rrazom tragia semp' (fol. 66ᵛ) muy grande casa ɛ muy honrrada de muytos caualleiros ɛ fidalgos. ɛ sua molher acompanhada de muytas rricas donas ɛ donzellas de gᵘnde guysa. En aquella sazom auya em cepta huu conde grande fidalgo que era senhor dos portos do estreyto assy daaquem como daalem. ɛ este conde auya nome dom jlham. ɛ auya hua filha muy fremosa ɛ muy bem acustumada. Etanto que esto soube elrrey dom rrodrigo. mandou dizer ao conde que lhe mandasse sua filha atolledo. ca aelle nom prazya q domzella de que se tanto bem dizia viuesse senon com sua molher. por que elle lhe daria melhor casamento que outro home que ẽ no mudo ouuesse. Equando oconde ouue este rrecado delrrey foy muy ledo ɛ mandoulhe sua filha muy honrradamente. ɛ ẽuyoulhe dizer q ds̄ lhe desse boo galardom por quanto bem ɛ mercee prometia de fazer a sua filha.

Cº CLXXIIII.

Os que tragiam afilha do conde despois que partirom decepta amdarom per suas jornadas ataa que chegarom atolledo onde era elrrey. elle quandoa

uyo prouguelhe della muyto ꝛ aarrayna. Edespois que ella foy com as outras domzellas foy tam boa ꝛ tam auysada em seus feitos. que todos diziam della bem. Ea rreynha sse pagaua della mujto. assy que dizem alguus que fallam da sua bondade ꝛ fremosura. que ella era aaq̃lla sazom amays fremosa donzella que auya em toda espanha. Ehũu dya amdando ella ẽ hũa orta com outras muytas donzellas sem nẽhũu toucado. stando elrrey dom rrodrigo em tal logar que uija muy bem como ellas andauam t̃rebelhando. vyolhe otrauadoiro da perna. ꝛ era tam branco ꝛ assi ben feyto que non podia melhor seer. E logo que a vyo. começoulhe dequerer grande bem. em tanto que sse demoueo aademandar. Equando ella vyo que elrrey ademandaua pesoulhe muyto. ꝛ deffendeosselhe per boas palauras omelhor que pode. elle afficoua tanto que sua deffesa non lhe prestou, ꝛ ouuesse de uencer por que era molher afazer omandado delrrey quea fortemente afficaua ꝛ lhe tanto prometya. Mas esto foy grande marauylha que des oprimeiro dia quea elrrey começou de demandar. sempre lhe ella quys cada dia peor. ca ella era deboo siso. ꝛ bem uija chaamente que lhe non podya elrrey fazer cousa que sua desonrra no fosse. Pero fez q̃nto elle quys. Edesto lhe creçeo tam grande pesar. q̃ começou de perder sua fremosura. Ella auya por amiga hũa muy fremosa domzella que auya nome alquifa. Quandoa ella assy uyo demudada dequal ella [1] soya de seer. pesoulhe muyto ꝛ disselhe. Amyga rrogote que aquello que nũca antre mỹ ꝛ tỹ passou. que nõ passe agora. Ca bem sabes que despois que ambas amor ouuemos que nũca hy ouue desamor. ꝛ por esto te rrogo que me non queiras negar tua (fol. 67) fazenda. Ca tu sabes bem que desque eu naci, nũca fiz cousa deque me possa acordar. quea tu non saybas. ꝛ esto meesmo pensaua eu de ty. ꝛ ora conhoço era certo que non he assy. Equem bem emty quiser esguardar. ueera q̃ tu has muy grande pesar. ꝛ amỹ pesa muyto por queo non sey. ꝛ querya muy de grado que mho dissesses. ꝛ sse he cousa em que te possa poer conselho. eu te prometo como leal amiga queo faça. Allataba auya muy grande uergonha do feyto porque era maao ꝛ feo. pero contoulho com muy g̃nde pesar todo [2]. como passara com elrrey que nenhũa cousa lhe non encobryo. ꝛ despois que lhe todo ouue dito. rrogoulhe quea conselhase como fezesse em tal coyta. Quãdo alquifa ouuyo todo disselhe. certamente amyga eu te digo que se tal cousa amỹ aueesse. por todo ho ouro domũdo non leixaria deo dizer ahũu homẽ de que eu [3] muyto fiasse. ꝛ que entendesse que sse demỹ doerya. Allataba rrespondeo. Se aquelles que este feito soubessem ojulgassem. assy como elle passou. eu non aueria que temer deo mandar dizer ameu padre. Mas eu sey bem que meu padre he homẽ de boo ssiso. ꝛ ueio bem que todos os ssisudos julgam as mais das molher̃s por maas. ꝛ por esto onon ouso mandar dizer ameu padre cahey medo de mho non creer. ꝛ que tenha que eu per meu grado offiz. Alquifa lhe disse. amiga non val nenhũa cousa esso que dizes. ꝛ direyte porque. sabe que sse tu negares ꝛ per esta guisa q̃l'es hir. nõ pode estar que non emp'nhes. ꝛ despois que fores prenhe non pode seer que non seia sabydo. desy bem sabes q̃ arreynha te ffez tanta honrra como se tu fosses sua filha. ꝛ tanto queo soubesse. te apregoaria por maa. Esse esto assy aueesse. melhor te seeria mil

1. « ella » biffé et exponctué.
2. Un mot gratté.
3. « eu » gratté.

vezes amorte. mas tanto quero que saibas de mỹ. que sse te callares. non pode seer que non seia sabudo. ⁊ esto com teu grande dampno ⁊ vergonha. Essco disseres com ssiso ⁊ aquem deues. nunca despois podes seer culpada. Quando allataba vyo como era bem consselhada de alquifa. prouguelhe ⁊ disse que tal maneira lhe parecia muy bem. ⁊ que assyo queria fazer. Eella que bem sabia leer ⁊ escrepuer. assentaronsse ambas ⁊ fezerom hua carta perao conde dom Ilham em que lhe fazyam saber oque passara com elrrey dom rrodrigo [1].

C° CLXXV.

A Elrrey dom rodrigo non lhe esqueecendo ofeito da casa de Tolledo... [2] ... que elle auya muy rrica em tolledo.

(Fol. 68) C°. CLXXVI.

Despois quesse o escudeiro de allataba partyo della. andou tanto que chegou acepta onde oconde estaua ⁊ deulhe acarta ⁊ disselhe. Senhor vossa filha ug ẽuya esta carta. beyja uossas maãos ⁊ sse encomẽda em uossa merçee. Oconde britou osseelo da carta ⁊ leeoa. ⁊ despois quea leeo. ⁊ uyo oquelhe mandaua dizer. nũca ouue pesar quesse com aquelle yguallasse. Elogo sem dizello anenhuu fez aparelhar hũa gallee ⁊ passou omar ⁊ andou tanto p suas jornadas que chegou atolledo onde era elrrey. ⁊ tanto que soube como uijnha. fezelhe fazer muyta honrra. ⁊ teuesse por muy culpado do que fezera assua filha. ⁊ sayo arreceber com grande cauallaria. Equando ouyo saluouo muy graciosamente. ⁊ disselhe. Pois dom jlham que ug fez uijr ca per tam forte tempo como este. ca era no coraçom do jnuerno. per ventura ug aconteceo algua cousa. E oconde lhe disse. senhor non queira dš que amỹ acontecesse nem ueesse senõ bem mentre que uos fordes uyuo. ca auossa boa uentura da amỹ ta grande esforço que nucasse home comigo tomou queo eu non uecesse. mas da desaueença que ouue antre mỹ ⁊ moluca osenhor de calçom como passou ug direy. Elrrey dom rrodrigo dysse que lhe prazia muyto deo ouuyr. Eoconde começou sua rrazom em esta guysa. Senhor uos bem sabees que moluca era homẽ de boo (fol. 68v) coraçom. ⁊ auya omayor poder que homẽ que rrey non fosse. ⁊ sem rrazom nẽhũa. soo per soberua tomou comigo guerra. ⁊ começou de me fazer tanto mal que eu fuy em tempo que lhe dera omeo de quanto auya ⁊ q me no fezesse mais mal. ⁊ por aquello que eu hey em espanha. ug mandey dizer todo meu feyto. ⁊ uos me mandastes dizer que me deffendesse. ⁊ meus parentes ⁊ amygos muytos que eu hey em espanha. delles pollo meu amor. ⁊ delles pollo de mynha molher. por que se doyam de mỹ. tanto que esto ssoubeyrom forom me ajudar cada huu omelhor que pode. Entom com aajuda destes foisse soffrendo moluca em guisa que ouue com elle muytas lides em campo. dellas emq fomos ambos presentes. ⁊ dellas em que nõ. ⁊ muytas uezes me venceo. ⁊ muytas uezes ouẽci. Mas dš ⁊ auossa boa uentura quis assy que aacima foy elle uençudo. ca entramos ambos em batalha hua sesta feira pella manhãa. ⁊ ante que fosse meo dia começarom todos os seus de fugir. ca per força nem per siso que ouuessem non poderom soffrer os boos caualleiros despanha que comigo auya. pero que elles eram muy mayor gente quea nossa. ⁊ tanto que eu uy que dš nom queria que elles lograssem a sua soberua. non os quige leixar assy hir. mas como uy que moluca leixaua

1. Le texte de la lettre ne figure pas dans le ms.
2. Continue au fol. 68, interverti avec le 69.

ocampo fuy empos elle ɀ mateilhe muyta gente. ɀ elle non podera escapar que non fora preso se sse non acolhera a [1] t aquelle sou castelo. Etanto que soube que ally se acolhera entendy queo non podia auer tam aginha. ɀ mandey atoda minha gente que non ouuesse hy tal que mais seguisse oencalço. ɀ despois que toda mynha gente ouue rrecolhida ɀ elles vencidos deiteime sobre o castello. ɀ jouue sob' ello po q era muy g̃nde peça per sua tr̃ra. ɀ desy elle me mandou dizer quesse queria ueer comigo. ɀ amȳ prougue. ɀ posemos nossas tregoas ɀ firmamos juizes que cadahuu de nos fezesse oque elles mandassem. Eelles virom por bem que me desse peça de sua tr̃ra. ɀ que me rogasse que lhe perdoasse omal que me fezera sem cousa que lhe fezesse. ɀ q̄o amasse ɀ ajudasse ɀ elle amȳ. Epois que estas cousas ɀ outras q̄ uos non conto passarom. tyue por bem de me tornar acepta onde leixara mynha molher. Equando hy cheguey achey minha molher tan mal doente que marauylha. ɀ rrogoume que ueesse por sua filha. ca cuydaua que logo quea uysse seerya saa. Eq̃ndo eu esto uy pesoume muyto. ca som assaz temudo ɀ honrrado p ella. ɀ non soube cousa que lhe dizer. mas quando me era mester de folgar por ogrande trabalho que auya passado. ouueme de meter no mar ɀ vĩjr ca. Eaquelles que com elle amdauam ɀ que toda aguerra com elle passarom. ɀ sabiam que era verdade q̃nto della dissera. quandolhe vyrom mouer aquella outra rrazom que non era verda (fol. 69 [2]) deira. forom marauilhados. ɀ disserom que oconde non passara omar sse non por leuar sua filha. Elrrey lhe disse. per boa fe [3] dom Ilham muyto me praz de como auedes postada uossa fazenda auossa prol. Epois q̄ uos moluca tam mal trouuestes non ha mouro aalem de que os despanha aiam medo. ɀ des hoie mays podemos fazer aalem mar oq̄ quis̃mos. mas doq̄ me dizees de uossa molher me pesa muyto por q ella e hũa muy boa dona. ɀ pesame muyto de uossa filha. por aauer menos de mynha casa. camuyto val per ella. Eoconde lhe gradeceo muy humildosamēte obem q̄ dizia desua filha. Eassy forom fallando elrrey ɀ oconde de muytas cousas ataa que chegarom atolledo. Q̃ndo os de tolledo virom oçonde ant'ssy trabalharõse todos delhe fazer muyta honrra. ca bem lhes conuijnha deo fazer. ca este era ohomē do mũdo de mayor estado que rrey non fosse. Elrrey mandoulhe dar boas pousadas. mas oconde em q̃nto esteue em tolledo nuca foy aopaaço. ɀ muyto lhe pesaua porq̄o elrrey hy tanto fazia estar. tanto que elle teue guysado foisse espedir delrrey. ɀ elle lhe mandou dar sua filha. ɀ disselhe. dom Ilham no creaaes que vꝰ dou uossa filha por q sempre more cõuosco. mas douuolla que tanto que sua mad' for guarida q logo mha mãdees aguardada como foy. ɀ como filha de tal padre deue de vĩjr atal casa como amynha. Eo conde lhe disse. Senhor q̃ndo ds̄ quis' que ella uenha. eu uolla farey vĩjr co tal compaha. ɀ tam bem aguardada. como nũca foy domzella entrada em espanha. Edespois que esto ouue dito. acolheosse asseu caminho. ɀ sua filha lhe foy contando toda sua fazenda ɀ tanto andarom que passarom omar.

Cº. CLXXVII.

Despoys que oconde com sua filha foy em cepta. chamou todos os que eram deseu conselho. ɀ todos seus amigos que ajnda la erā ɀ sse nõ veera

1. Le papier est brûlé par l'encre. On lirait plutôt « assant » que « sacur ».
2. Placé avant le fol. 68.
3. « fe » ajouté au-dessus.

pa suas trras ɀ disselhes. Amigos eu non hey que uꝰ negar. ante uꝰ quero descubertamente dizer mynha desonrra. ca desque dš formou adam. nuca hoĩe tam deslealmẽte foy traudo como eu som. daquelle deque eu fiaua sobre todos os homẽs domũdo. Entomlhes contou como elrrey jouuera com sua filha. ɀ qˆnto com elle passara. ɀ opesar q̄ dello ouuera sua filha. Amolher do conde que ia auya sabido de sua filha toda sua fazenda. qˆndo soube q̄ ho conde staua ẽ aq̄llas fallas. nõsse pode teer que la nõ fosse. Eqˆndo a oconde vyo disselhe chorando. ɀ pois boa dona q̄ quisestes ca. E ella disse. eu venho como amais desauenturada molher que nuca naçeo. qˆndo em mynha uelhice som desonrrada por homoor treedor domũdo. Amigos por ds ɀ por mesura rrogouꝰ q̄ me ouçaaes hũu pouco. Elles disserom q̄ dissesse oq̄lhe aꝑuguesse (fol. 70 v). Eella disse. Amigos se amỹ fosse feita desonrra que podesse seer cobrada menos pesar aueria. ɀ porem digo aoconde dom jlham que ẽ toda guisa trabalhe de uỹgar sua desonrra. Esse elle for home de tal naçam que entam pouco tenha este feito. eu digo chaamente que lhe uerra mal . ca logo melhe espeço ɀ digo q̄ non som sua molher. ɀ hirme hey ꝑa cospi q̄ he minha herdade . ɀ ꝑa outros castellos que tenho q̄ foꝛ de meu padʼ ɀ daquy lhe farey fazer tanto mal q̄ ante de huu anno uꝰ terrees por bem andantes sse em cepta poderdes guarecer. Pois rrogouꝰ q̄ nõ ponhaaes este feito em escarnho. ɀ paraae mẽtes com quanto bem dš fez'a auossa filha . ɀ todoo ha ꝑdido per aq̄lle treedor . ca ella era molher de melhores manhas q̄ homẽ sabya. Eque todas estas bondades nõ ouuesse ɀ fosse a peyor domũdo. seendo uossa filha deuees uꝰ adoer do seu mal. pois lhe tanto pesa. Amygos eu nõ sey al q̄ uꝰ diga. senon que opesar q̄ hey desta filha. me fara morrer ante de meus dias . ɀ em dizendo esto. non quedaua de chorar. Despois q̄ oconde ouuyo oq̄ sua molher distʼa disselhe. ouuyde boa dona non uꝰ queixees tanto. ca certo quado com estes senhores ɀ amigos me aquy assentey . non foy por al seno por lhes dizʼ oq̄ lhes uos dissestes. Mas pois ja assy he q̄ elles sabem per uos oq̄ lhes eu queria dizer. podem me dizer oque eu deuo fazer. ca eu som em tal pesar que de grado queria q̄ veesse amorte ɀ que me matasse.

Cº. CLXXVIII. Pois q̄o conde disse aquello asseus parentes ɀ amigos ɀ vassalos ɀ lhes demandou conselho. elles todos se oolharom hũus os outros ɀ nõ ouue hy tal q̄ cousa dissesse. calhes semelhou ho feito duuydoso. Em este conselho estaua huu filho bastardo dehuu rrey debrapaq̄do . ɀ auya tam gˆnde pesar desto q̄ sse queria matar. ɀ este auya nome rrycaldo. ɀ tanto bem ouuyra dizer de lataba q̄a veo ueer açepta ante q̄a leuassem acasa delrrey dom rrodrigo. ɀ tanto queavyo quyselhe tal bem que morria por ella. Eqˆndo soube como oconde ouuera aguerra com moluca. tomou cem caualleiros bem armados ɀ veo aofʼuir cõ elles com espança q̄ oconde lhe daria sua filha por molher. uẽedo ofʼuiço q̄lhe faria. ɀ tam bem ofʼuyo. q̄ oconde lhe daua muy gˆnde prez em ssiso ɀ cauallaria. Este rricaldo se leuantou em meo de todos. ɀ disse em sanhudo sembrante. pois uos todos callaaes eu quero fallar ꝑo q̄mo tenhaaes amal. Aquy juro adš ɀ sobre minha ley. que se eu fosse senhor de todo omũdo ɀ todo ocuydasse perder ɀ em çima morrer maa morte desonrrada . ɀ eu ouuesse tal filha ɀ mha desonrrasse home aque eu tanto fʼuiço fezesse como uos auees feito aelrrey dom rrodrigo. por todo esto eu non leixa (fol. 70 [1]) ria dauer delle tal dereito deque sempʼ fallassen. ɀ se co elle q̄ifʼdes auʼ gˆrra eu uꝰ ꝓmeto

1. placé après le fº 71. L'ordre de ces folios est : 67, 69, 68, 71, 70, 72.

que uq f'ua bem ⁊ lealmẽte cõ duzentos caualleiros filhos dalgo. E pois q rricaldo esto ouue dito callouse. E hũu hom̃e boo muy ssisudo ⁊ muy boo caualliro ẽ armas q auya nome dõ symõ disse assy. Senhor ds̄ que sabe todas as cousas. sabe bem q desque eu fuy teu vasallo semp' te dey aquelle melhor conselho q eu entendy . ⁊ bem te digo q nũca te vy em tempo q te mais mester fezesse boo conselho queora. Eporem eu seeria alleyuoso. sete nõ dissesse oq soubesse ⁊ me semelhasse. Epor esto te digo q me nõ semelha bem qnõ [1] uaas cont˜ elrrey dom rrodrigo nẽ te trabalhes delhe fazer guerra . ⁊ direy te por que. ca ẽ te dizer no faças esto ⁊ no te mostrar rrazom . nõ seeria nẽ migalha. El rrey dom rrodⁱgo he teu sehor ⁊ aslhe feita menagem como qr q̄ delle non tenhas tr̃ra. ⁊ desy sabes como lhe ds̄ leua adiante todo oque faz. ⁊ sabes q tamanho he oseu poder. ⁊ nos sabemos bem q desque tu naciste ataa odia doie nuca fezeste cousa ẽ que cõ dereito te podessem trauar. Esabe senhor q se tu com elrrey dom rrodⁱgo entras em cãpo ⁊ oueceres. todos os qo souberẽ te p'zerã menos. ⁊ sse fores uẽcido nõ auera hom̃e no mũdo aq dello pese. ante dirã q̄ foy justiça de ds̄. Senhor todo meu cõselho he q nõ faças hy nada . ⁊ q̄ leixes esto ẽ ds̄ q te dara melhor dereito ca tu saberas filhar. Q˜ndo homẽ faz ẽ qlhe cõ dereito possam trauar. de todos os do mũdo deue dau' medo. Non cuydes senhor q te esto digo por omeu. ca tu bem sabes q˜nto eu farey mẽtres me auyda durar.

Cº. CLXXIX. Quando acondessa uyo ocõselho de dõ symõ tam desuyado do q ella queria. tornousse aelle ⁊ disselhe. do symõ nũca ds̄ mãde q uos seiaaes desonrrado. casseo fossedes muyto dariades ocõselho dout˜ guisa. mas nõ q̄ira ds̄ q seiaaes creudo. Oo homẽ boo ⁊ nõ auees u'gonha doq dissestes q̄ guardasse lealdade cõtra elrrey dõ rrodrigo. q̄ tanta deslealdade lhe fez. seendolhe elle semp' tã leal ⁊ tanto seu amigo. Oo varom ⁊ nõ sabees q˜nto affam ⁊ trabalho auees tomado. ⁊ q̄ntas espadadas ⁊ seetadas auees leuadas por nũca elrrey rrodrigo au' dãpno per esta p˜te. ⁊ desto uq direy mais. q̄ ante q̄ria seer pobre deq˜nto no mũdo ouuesse. ca nõ faz' todo meu poder por me vingar. Senhor dõ jlham por ds̄ ⁊ por mercee leixaae este feito amȳ. ca tã g˜nde feuza hey eu ẽ aqlla bẽeta maria por q eu cobrey minha ffe. ⁊ leixei meu padre ⁊ madre ⁊ meq boos jrmaaos. ⁊ meu g˜nde algo. q̄ ella no qrra q eu moira q̄ pⁱmeiro nõ ueia praz'. daq̄lle q tam vilm̃te escarneceo aquella boa minha filha. q era espelho debondade. ⁊ q auya melhoria sobre todas as molheres daalem mar. ⁊ daquem mar.

Cº. CLXXX.

(Fol. 70º) Despois q̄ acondessa fallou esto. tam g˜nde foy opesar q ouue qsse lhe çarrou ocoraçom q nõ pode fallar. Eestaua hy hũu homẽ honrrado q era seu pⁱmo qauya nome anrriq. E disselhe ento. boa dona nõ uq dees atam g˜nde coita. ca bem sabe ds̄ q nõ esta aqui tal aq muyto nõ pese de uosso mal. Entom sse tornou ao code ⁊ disselhe. amigo paraae mẽtes ẽ uossa desonrra. ⁊ no q diz uossa molher. Edom jlham qtam coitado estaua q nõ sabia q fazer. disse. Amigo quẽ em p˜ça fere. ẽ cõcelho nõ ha q negue. esto uq digo por mȳ. Eporẽ uos rrogo q̄ me digaaes como faça. ca eu nõ farey senõ como uos mãdardes. ⁊ logo me dizee oq uq parece ante todos estes. Esabees por q uq carrego tanto este feito. por q sey q uos deuees de auer tã g˜nde pesar como eu. Anrrique era muy ssisudo ⁊ disselh' q lhe no tornaria rreposta senõ em outro dia. calhe nõ parecia bem de diz' tal cousa

1. *Sic*, mais *no* est biffé.

tam toste. entõ ficou affalla pa outº dia. Tanto q̄ foy manhãa. veerõ todos ⁊ despois q̄ forõ ajuntados. oconde aq̄ nõ esqueecera. disse aaq̄lle anrriq̄ queo conselhasse como faria. Elle disse. nõ he amigo aq̄lle q̄ em todas as cousas nõ ama prol de seu amigo. ⁊ nõ te digo esto senõ por q̄ hey pensado todo teu feito ⁊ delrrey dom Rº. ⁊ veio q̄ tu nõ podes faz' cousa q̄ te mal este adš ne aomũdo. ca elle non he teu senhor nẽ tẽes delle trrã. ⁊ ponhamos q ofosse. dereito auyas delhe faz' mal se podesses. ca tregoa ⁊ firmidõ auya antre uos ambos. Epois te elle esta desonrra fez. assy te britou at̃goa. ⁊ ponhamos q̄ aacima nõ podesses durar cont̃ ele. nẽ ouencer. desque fores ẽ cepta pouco daras por elle. Essem todo esto teẽs tu aquy arredor dety taaes doꝰ mil cauall'os que atodo omũdo farã lide. ⁊ demais elle nõ se cata de ty. ⁊ tu tẽes os mais dos portos daalem. ⁊ todos os daaquẽ. Etẽes postada tua fazenda ẽ tal guisa q̄ podes meter em espanha peça de gente tã encubertamẽte q̄o nõ sabera nẽ huu. Pois guisate o mays afynha q̄ poderes como comeces agrra. Eoconde lhe disse q̄ pois elle oauya por bem q todo era p'stes. Entom fez bastecer muy bem seꝰ castellos. ⁊ catar seꝰ thesouros q̄ elle auya muy g̃ndes. ⁊ esc'pueo suas c̃tas ⁊ mãdouas amuça filho de noçayde. ⁊ ẽuyoulhe dizer ẽ ellas toda sua desauẽeça ⁊ delrrey dõ Rº. ⁊ q lhe daria passagẽ. ⁊ q o ajudaria a todo seu pod'. ⁊ q desto lhe faria q̃l p'ito elle q sesse.

« Allá van Leys o mandan Reys ».

Dans la *Revista de Filología Española*, 1916, p. 298, M. A. Solalinde examine l'origine et la fortune de ce proverbe. Il cite la traduction qu'en donne Rodrigue de Tolède : « Quo volunt reges vadunt leges. » Je me permets de lui signaler le curieux hexamètre

Ad libitum regum flectantur cornua legum,

précisément dans le récit que la Chronique léonaise contient de l'ordalie des deux rituels au temps d'Alphonse VI (*Bull. hisp.*, 1909, p. 277, et 1914, p. 32).

D'où provient ce vers? Voilà ce qui serait intéressant de trouver. J'en dirai autant des autres vers qu'on rencontre dans la prose de cette même chronique et de celle de Silos.

Quant à l'ordre des mots dans le proverbe castillan, cf. la version portugaise du ms. de la Chronique générale de la Bibliothèque nationale de Paris : « dizendo q̄ la hyã leys hu queriã rreys. »

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

Miguel Sancho Izquierdo. *El Fuero de Molina*, tesis doctoral, in-8°, 263 p., Madrid, Librería general de Victoriano Suárez, 1916.

La thèse de M. Sancho Izquierdo se divise en trois parties :

I. *Historique*. — Molina est une bourgade de la vieille Castille sur les confins de l'Aragon, limitée au N.-E. par les *parameras* de Molina et par la sierra Menera ; au S.-O. par les hauteurs qui séparent le bassin du Tage de ceux du Guadiela et du Cuervo. Elle apparaît avec son nom particulier sous la domination arabe. Elle possède alors ses rois propres, tributaires de ceux de Valence. Reprise sur les Maures, vers 1136 38 au plus tôt, par le comte don Manrique ou Almerico, qui l'érigea en seigneurie et lui donna, entre 1152 et 1156 (peut-être 1154), une charte de liberté *(Fuero)*, confirmée plus tard par le roi de Castille. Le Fuero de Molina fut confirmé et complété en 1272 par doña Blanca Alfonso, mariée avec un fils naturel d'Alphonse le Sage, Alphonse le Petit (Niño). En 1292, doña Blanca faisait acte de donation de la seigneurie de Molina à sa sœur doña Maria, mariée au roi de Castille Sanche le Brave, mettant fin aux longues contestations qui avaient opposé l'Aragon et la Castille. C'était, pour la seigneurie de Molina, la fin de la période d'indépendance. Elle faisait désormais partie intégrante du royaume de Castille.

II. *Les Manuscrits*. — Le Fuero de Molina ne nous est pas parvenu sous sa forme primitive. Il paraît certain qu'il était rédigé en latin, car, dans la plus ancienne copie que nous en possédons, la langue, qui est le roman, est contemporaine de l'écriture. Si le texte primitif avait été en langue romane, la langue de la copie aurait été, comme l'original, du XIIe siècle, c'est-à-dire plus ancienne que l'écriture, qui est du XIIIe siècle, ce qui n'est pas. Le texte primitif étant perdu, le Fuero de Molina nous est parvenu sous la forme de deux traductions. La plus ancienne a été faite vraisemblablement sur l'ordre de doña Blanca, quelques années après qu'elle eût confirmé le Fuero en 1272, et quelques années avant qu'elle eût rédigé ses dernières dispositions en 1283. Ce texte nous est parvenu grâce à un manuscrit des archives municipales de Molina, et à une copie faite en 1370 et conservée à la Bibliothèque nationale. La langue, comme il a été dit, est celle du XIIIe siècle. — La plus récente, faite en castillan, est de 1474. Elle est

représentée par trois documents de la Bibliothèque royale et de la Bibliothèque nationale.

III. *Le Fuero.* — Cette troisième partie comprend : 1° Les deux textes du XIIIe et du XVe siècle, simultanément et en deux colonnes; 2° un commentaire synthétique.

Le seigneur de Molina est, non le roi de Castille, mais le vassal de celui-ci, le comte. C'est le comte qui est la véritable source de l'autorité; c'est lui qui détient le pouvoir législatif, l'autorité militaire (droit de convoquer la milice, *hueste, apellido*), judiciaire. Il a un château *(palacio)* à Molina et il lève les impôts. C'est lui qui a accordé aux habitants le Fuero, qui est à la fois un pacte avec l'autorité seigneuriale, une constitution, un statut administratif, un code de lois, etc.

a) La seigneurie de Molina est constituée par la ville du même nom et par les villages qui en dépendent. La ville est elle-même divisée en paroisses *(collaciones)*. L'ensemble compose le municipe, à la tête duquel se trouve le Conseil *(concejo)*, élu par les habitants (Cap. XII, céd. 1). Le Conseil est composé du Juge et des Alcades, nommés, à raison de un par paroisse, pour un an. et non immédiatement rééligibles; des Cavaliers de la Sierra, et d'un grand nombre de charges inférieures (porteurs de convocations, jurés, enquêteurs), sans compter le Châtelain et l'Administrateur, représentants de l'autorité supérieure, sur lesquels on paraît mal renseigné, enfin quelques autres charges créées par les seigneurs qui complétèrent le Fuero.

De ces diverses fonctions, les plus importantes étaient celle du Juge, qui paraît avoir été unique, et celles des Alcades. Ce sont ces magistrats qui jugent au civil et au criminel; qui administrent, assurent la protection des personnes et de la propriété, exercent la police des marchés, veillent sur la répartition des eaux, sur le travail agricole et industriel, sur les poids et mesures, etc. Ils sont responsables de leur gestion, mais protégés par le Fuero contre les calomnies et les paroles malveillantes.

b) Le Fuero assure la levée des impôts : impôt direct, péages *(portazgo)*, droits de passage sur les troupeaux *(montazgo)*, droits d'exemption sur le service de guerre, amendes. Ces contributions sont réparties entre le Château et le Conseil.

c) Il garantit au clergé ses immunités : fiscale, militaire, judiciaire. Sans reconnaître aux prêtres le droit de mariage, il admet la légitimité des enfants qui leur naîtraient d'une union non légitime, et leur reconnaît le droit d'hériter (X, 5).

d) Dans l'ordre civil, le Fuero codifie les dispositions relatives à la famille, aux successions, au droit de propriété. Dans l'ordre criminel, il définit les délits contre l'intégrité et la dignité de la personne, contre les mœurs, contre la propriété. Il établit des sanctions corporelles et pécuniaires. Il règle la procédure.

e) Enfin, le Fuero de Molina contient un certain nombre de dispositions d'ordre économique, qui, bien que fragmentaires, ne laissent pas d'être intéressantes. Des articles réglementent la distribution des eaux et l'entretien des canaux d'irrigation (XXX, I, 4), ou établissent des sanctions contre le propriétaire qui ne veut pas labourer son bien (XXX, 2). D'autres réglementent la fabrication des étoffes, le travail du foulon et du mégissier, fixent les dimensions des tuiles et des planches. Le Fuero ne se contente pas de contrôler et de diriger le travail agricole et industriel. Il intervient aussi dans les échanges. Il interdit l'exportation du pain sans l'autorisation du Conseil; la vente du poisson et du gibier à tout autre qu'au consommateur: celle du fer à celui qui n'est pas forgeron; celle du vin à des prix supérieurs à ceux qu'aura fixés le Conseil (XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX). Nous ne savons si ces mesures s'inspiraient du souci de défendre la cité contre les abus de la spéculation et d'en assurer le ravitaillement, ou si elles répondaient simplement à des préoccupations d'ordre mercantile. Telles qu'elles sont, elles nous montrent combien est ancienne, en Espagne, la tendance des pouvoirs publics à intervenir dans les transactions privées.

H. CAVAILLÈS.

F. de la Iglesia, *Estudios históricos (1515-1555)*, Madrid, 1918-1919, 3 vol. in-4° espagnol.

D. Francisco de la Iglesia, sentant les menaces de l'âge, a décidé de réimprimer ces études historiques sur Charles-Quint, l'occupation de toute sa vie, pour corriger quelques erreurs de la première édition; puis il a ajouté divers rapports faits à l'Académie de l'Histoire de Madrid et trois monographies. Ce livre est dédié à son fils: « A mi hijo, como ejemplo de laboriosidad », et D. Francisco rappelle que la mort de Marcelino Menéndez Pelayo (19 mai 1912) a été pour lui une grande affliction et une profonde déception, comptant sur cet incomparable savant pour rédiger une histoire synthétique de Charles-Quint, où il aurait donné un modèle « de la critique de Taine et du style merveilleux de Macaulay. » La mort est venue, et il ne restait à D. Francisco qu'à publier ces études, attendant que quelqu'un entreprenne une histoire analogue.

Dans le premier volume, D. Francisco débute par les instructions de Charles-Quint à son fils Philippe II. C'est un sujet quelque peu pénible pour un Espagnol, les fameuses instructions autographes du 4 et du 6 mai 1543 ayant été volées au Ministère d'État à Madrid, et l'auteur de ce larcin les a proposées à M. Noël Charavay, le marchand d'autographes bien connu, qui les a naturellement revendues[1]. J'ai

1. *Documents volés au Ministère d'État à Madrid*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LX, p. 562.

eu connaissance de la première, dont j'ai donné le texte dans le *Bulletin* (t. I, p. 135-148), mais la seconde m'a échappé. D. Francisco a omis de dire qu'elles avaient été volées et il n'a pas eu connaissance d'une note de mon *Historiographie de Charles-Quint*, p. 167, où je disais que M. Noël Charavay les avait cédées à un amateur de Berlin, à la mort duquel elles avaient été revendues, très probablement, à un Américain. On peut espérer que cet Américain n'omettra pas de les faire photographier, car l'écriture de Charles-Quint, peu lisible — Maurenbrecher, qui a vu les originaux, fit de lourdes fautes — et certaines habitudes orthographiques, venant de ce que le fils de Jeanne la Folle n'apprit l'espagnol que tardivement, rendent le texte de ces autographes assez difficile.

Un des rapports à l'Académie de l'Histoire, inclus dans ce tome premier, intéresse l'historiographie de Charles-Quint. D. Francisco nous y décrit la *Crónica* d'Alonso de Santa Cruz, dont Ranke avait connu la première partie, qui se trouvait au Vatican, mais la seconde paraissait perdue. Menéndez Pelayo a retrouvé cette seconde partie et D. Francisco a obtenu de l'heureux possesseur, D. Gaspar Diez de Rivera, l'autorisation de la faire copier à la machine à écrire. Cette copie a été donnée à l'Académie de l'Histoire, qui ne manquera pas de trouver, parmi ses membres, quelqu'un qui en fasse paraître une édition sérieuse et bien annotée.

Le tome troisième est surtout utile à l'historiographie du grand empereur. Les soixante premières pages sont consacrées à la bibliothèque de D. Francisco, et on ne peut que louer ce savant, assez loin des grands centres de librairie, d'avoir su réunir un nombre aussi élevé d'écrits sur Charles-Quint. Mais la liste de trois cents pages, qui énumère les documents relatifs à l'histoire de Charles-Quint conservés dans la collection Salazar, à l'Académie de l'Histoire, présente un intérêt exceptionnel. Le British Museum possède un catalogue des manuscrits ayant appartenu à D. Luis de Salazar y Castro, mais la brièveté des notices ne laisse pas soupçonner leur valeur, et d'ailleurs ce sont en grande partie des ouvrages de généalogie. Dans la table, où sont cités les personnages, il y a des erreurs, les noms n'ont pas été identifiés et certains noms s'appliquent à des personnages différents : cela n'a guère d'importance et les érudits compétents sauront y remédier. La liste est d'autant plus précieuse que l'Académie de l'Histoire n'a jamais rien fait pour communiquer au public les trésors que renferme la collection Salazar.

Nous devons féliciter D. Francisco de Laiglesia de nous avoir donné, avec des additions importantes, ces trois beaux volumes, qui témoignent de l'intérêt très grand que Charles-Quint a gardé en Espagne.

A. MOREL-FATIO.

Santa Teresa y la Compañía de Jesús, Estudio histórico-crítico por el P. Juan Antonio Zugasti. S. J. (segunda edición corregida y aumentada); Madrid, Administración de « Razón y Fe », 1914, 3 pesetas.

Dans l'introduction de cet ouvrage, l'auteur explique comment la première édition en avait été constituée par une conférence destinée à un pèlerinage valencien, et lue en fait à l'Université de Salamanque. De cette première édition, je ne puis dire que ce que nous indique ici le P. Zugasti lui-même, à savoir qu'elle tendait à la démonstration déjà tentée en 1794 par l'auteur de *L'Amore scambievole e non mai interrotto tra Santa Teresa e la Compagnia di Gesù*, du P. Joaquín Montoya (sous le pseudonyme de Giacinto Hoyoman Spagnuolo). C'est encore le sujet de la seconde édition, qui apparaît surtout comme une réplique au livre de feu l'ex-père Mir sur sainte Thérèse et au chapitre qu'il avait consacré à la sainte dans son *Historia interna de la Compañía de Jesús*.

Je dirai tout de suite que je regrette le ton employé par le P. Zugasti pour parler d'un ancien confrère mort, celui-ci fût-il indigne, et le P. Zugasti reconnaît qu'il fut « hombre de mérito indudable y en sus costumbres privadas siempre irreprensible » (p. 46). Qu'il discute la thèse soutenue par le P. Mir! le P. Mir ne répondra pas, mais le lecteur qui veut en avoir le cœur net comparera et jugera. Les mots *avilantez*, *desequilibrio* (p. 45), *seniles odios*, *descaradas mentiras*, *repeinado hablista* ne prouvent rien, sinon qu'on n'aime pas l'homme à qui on les applique, et cela n'est pas un argument.

J'aime beaucoup mieux par exemple les chapitres où le P. Zugasti, animé du désir très naturel et très louable de défendre l'ordre auquel il a l'honneur d'appartenir, expose ses raisons, reprend les faits, les rétablit dans ce qu'il croit être la véritable version ou interprétation. Encore est-il toujours fâcheux de le voir s'en prendre à la mauvaise foi de celui qu'il combat. Je n'y crois pas, moi, à la mauvaise foi du D. Miguel Mir. Il a pu s'exagérer, tel un autre jésuite fameux, les *enfermedades de la Compañía* : c'est ce que j'ai donné à entendre, au sujet même des relations de sainte Thérèse avec la Compagnie, en rendant compte, ici même (1914, p. 98-116), des deux livres qui excitent à ce point la bile du P. Zugasti. Il a même pu se tromper : qu'on nous le montre! Inutile de l'appeler ironiquement pour cela « El bueno de D. Miguel... » (p. 124).

J'ai peur précisément que ce ton n'indique un état d'esprit trop peu calme pour me garantir, à moi profane, à moi qui ne demande qu'à me faire une idée équitable sur l'objet de la querelle, que cette fois c'est la vérité même qui parle. Je croyais bien, à part moi, que le

P. Mir voyait les jésuites bien plus noirs qu'ils ne sont. Mais je trouve en revanche que son contradicteur parle bien *ab irato*. Le premier avait peut-être une manie, ou une marotte; le second, par contre, est bien en colère! Aussi me semble-t-il indiqué de prendre une attitude réservée. Et je regrette bien tout de même que D. Miguel Mir ne soit plus de ce monde pour répondre...

De cette tendance, assurément excusable, mais fâcheuse pourtant, de l'auteur de *Santa Teresa y la Compañía de Jesús*, je trouve un exemple dès le premier chapitre, intitulé *Mutilación de documentos*. Il s'agit de quatre passages des œuvres de la sainte, dans lesquels, en effet, les éditeurs ont fait disparaître les membres de phrases ou les mots qui précisent nommément que c'est à la Compagnie de Jésus ou à Ignace de Loyola ou à François de Borja que telle allusion honorable est faite. Mais sur la première de ces mutilations, celle, bien connue, qui a trait à cet ordre que la sainte avait vu plusieurs fois dans le ciel avec des bannières blanches dans les mains, le P. Zugasti aurait pu méditer un petit avis très sage de M. Morel-Fatio au P. Pons, à propos de la nouvelle édition donnée par celui-ci de la Vie de la sainte par le P. Francisco de Ribera. C'est Luis de León en personne qu'il faut accuser de la suppression des mots « que es la Compañía de Jesús ». A quel mobile a-t-il obéi? Tout de suite, on va l'accuser de malice? (*Bull. hisp.*, 1908, p. 432.) N'y a-t-il pu avoir une raison générale qui ait guidé l'éditeur? Ne pouvait-elle être fournie par l'exemple même de la sainte, « puisque, par système, elle évite, au contraire, de citer des personnes par leur nom » *(ib.)*[1]? Luis de León aurait, et à tort, poussé le système un peu loin, voilà tout.

Il y aurait fort à dire au sujet de suppressions soit dans le texte, soit dans les traductions des œuvres de la sainte. Le P. Bouix s'indignait parce que le janséniste R. Arnaud d'Andilly avait omis de traduire, au ch. XI de la *Vida*, les mots « no se niega Dios a nadie ». Qu'on voie donc comment lui-même, qui se pique d'exactitude, a rendu au ch. I « no por mi ganancia, sino por vuestro acatamiento », qu'il faut probablement retrouver dans une phrase insérée par lui précédemment: « Mais pardonnez un soupir qu'arrache à mon amour l'intérêt seul de votre gloire! », et (chose plus importante pour comprendre de quoi il s'agit quand la sainte parle de ces trois mois de crise, où seul le sentiment de son honneur, le souci de sa réputation, et non plus la crainte de Dieu, l'empêcha de faire plus mal encore) comment la phrase « no me parece habia dejado a Dios por culpa mortal, ni perdido el temor de Dios, aunque le tenia mayor de la honra: *este* tuvo fuerzas para no

1. Elle ne nomme ni Gaspar Daza ni Francisco Salcedo, pas plus que le P. Padrano (ch. XXIII de *la Vida*). La Fuente a remarqué (p. 76 de l'éd. Rivadeneyra) qu'elle ne désigne nommément dans le *libro de la Vida* que S. François de Borja et S. Pedro de Alcántara.

la perder del todo » a été non seulement inexactement, mais tout à fait à rebours traduite par « Et (dans toute cette première époque de ma vie) je ne trouve aucun péché mortel qui m'ait séparé de Dieu. Ce qui me sauva, ce fut sa crainte, que je ne perdis jamais, et une crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur ». Il me paraît hors de doute que *este* reporte à *temor de la honra*, que sainte Thérèse oppose à *temor de Dios* ici et encore plus loin « quitado este temor (de Dios) del todo, quedóme solo el de la honra... » Le père Bouix n'a-t-il pu admettre que le sentiment de l'honneur ait suffi à préserver doña Teresa de Ahumada d'une chute plus profonde?

Certes, il est permis de s'étonner des suppressions, des modifications subies par le texte de sainte Thérèse de la part des éditeurs et des traducteurs et dont les jésuites ont été les victimes. Mais on n'a pas « travaillé » toujours contre les jésuites. A preuve la fameuse lettre à Cristóbal Rodríguez de Moya, où La Fuente voit avec raison, ce semble, des impossibilités, au moins dans la partie que ne reproduit pas le P. Nieremberg (jésuite en 1614) et que seul donne le P. Bartolomé Alcázar (1720)[1].

Le P. Zugasti, qui a cherché à démontrer l'authenticité de l'autre partie et la reproduit, ne paraît même pas connaître celle-ci. Il me semble pourtant que ces deux parties sont solidaires. Le P. Alcázar, qui a eu à sa disposition les archives de la Province et une histoire inédite de la *Asistencia de España* de Pedro de Ribadeneira, avait-il mis la main sur l'original (ou prétendu tel) qu'alléguait Nieremberg dans sa Vie de saint Ignace (1631), ou sur une copie allongée? Tout est possible. Mais l'allongement, le P. Zugasti l'abandonne, l'ignore : il était pourtant bien intéressant! Quant à la partie commune à Alcázar et à Nieremberg, il n'en démontre d'aucune façon l'authenticité, qui me paraît bien compromise par l'addition Alcázar. Mais au moins est-il en progrès sur le P. Pons, qui ne l'avait même pas discutée.

De même, dans l'intérêt de qui a été supprimée la réflexion que le *maestro* Avila faisait dans sa lettre approbative de la *Vida* sur le conseil de *dar higas* aux apparitions, donné à la sainte par un père jésuite anonyme? Le P. Mir s'est peut-être exagéré l'indécence du geste, s'en rapportant (innocemment ou malicieusement) à une description inquiétante de M. Salomon Reinach ; le P. Zugasti a raison de ramener les choses à des proportions moins suggestives ; on peut s'en tenir à la définition du Dictionnaire de l'Académie, « acción que se hace con la mano, cerrado el puño, mostrando el dedo pulgar por entre el dedo índice y el de en medio », sans aller chercher l'obscénité

1. Seuls les deux premiers tomes de la *Chrono-historia de la Compañia de Jesus en la provincia de Toledo* ont été publiés (1710). Voir pour cet ouvrage mon *Mariana historien*, p. 58 et ss., et 473.

primitive du geste, à laquelle ne pensaient certes ni la pénitente ni son confesseur accidentel. Toujours est-il que la réflexion du *maestro* a été supprimée... Et ce n'était pas pour faire de la peine aux jésuites.

En revanche, je n'éprouve aucune difficulté à admettre l'imposture de la fameuse lettre du 20 février 1579 au P. Jerónimo Gracián (La Fuente, t. II, p. 348).

En revanche aussi, faut-il donner acte au P. Zugasti de la découverte qu'il a faite d'un *no* sous la tache d'encre qui macule l'original, conservé à la cathédrale de Palencia, de la lettre au chanoine Reinoso en date du 20 mai 1582[1]? Ce *no*, dont il nous fournit une reproduction photographique fortement agrandie, s'insérerait en fin de ligne entre les mots *como yo creo q̄ ellos* [*no*] *diran*[2] *mētira*. Le procédé employé ici a fait découvrir assez de grattages et de falsifications, il a assez fait ses preuves devant les tribunaux pour qu'on n'en conteste pas la valeur. Sans doute les deux jambages de l'*n* ne paraissent pas reliés : mais bien fine est la liaison dans l'*n* du mot *con* qui est à la fin de la troisième ligne; et la tache a pu l'oblitérer complètement dans l'*n* de *no*. On remarquera aussi que l'*s* qui précède est reliée au premier jambage de l'*n*, ou, si l'on préfère, à la tache elle-même. Or les *s* finales, dans le même original, ne comportent jamais d'appendice de ce genre, si ce n'est à la signature, à la fin du mot *jesus*, où ce trait prend la valeur d'un paraphe; on est donc en droit de supposer que le mot *ellos* était relié au mot *no*. La tache est, nous dit encore le P. Zugasti, plus noire que les lignes de l'original, et paraît bien avoir été faite postérieurement (bien qu'avec une encre semblable, ce qui n'a rien d'étonnant). On reconnaîtra enfin que cette accusation formelle de mensonge détonne dans le style modeste et humble de la sainte ; et, qui plus est, le *no* fait comprendre la relation des deux membres de phrase : « y como yo creo q̄ ellos no diran mētira, veo claro q̄ el demonio deve ādar en este ērriedo ». Cela veut dire que, bien entendu, elle ne peut pas croire que les pères mentent, et qu'il faut que le diable s'en soit mêlé.

Mais ce *no* admis, le P. Zugasti ne considère pas le procès comme gagné, car la lettre elle-même contient des passages inquiétants : « Por esa carta que oy va... que escrivo a el pe Rector Juā del agila vera v. m. algo de lo q̄ pasa de la compañia q̄ verdaderamēte pareçe comieçan enemistad formada y fundala el demonio con echarme culpas por lo q̄ me aviā de agradeçer con testimonios biē grandes q̄ de ellos mismos podrian dar testigos en algunos / todo va a parar ē estos negros

1. On en trouvera un fac-similé dans l'ouvrage de D. Miguel Mir (t. II, hors texte, p. 750-751) et dans celui du P. Zugasti (hors texte, p. 292-293) : celui-ci est plus net.

2. Mir lit *dirían:* La Fuente, *dirán* (t. II, p. 324). Ce n'est pas sans hésitation que j'ai accepté la lecture *diran*. Mais il faut prendre garde au pli élimé du papier et au prolongement du trait vertical (virgule) de la ligne supérieure. Comparez du reste la finale avec celle de *comiēçan* (7e ligne).

ȳtereses q̄ diçe q̄ quise y q̄ procure / y esto es no deçir q̄ pése / y como yo creo q̄ ellos *no* diran metira veo claro q̄ el demonio deve adar ē este erriedo / aora dijerō a catalina de tolosa q̄ porq̄ no se les pegase nuestra oraçiō no q̄riā tratasē co las descalcas / mucho le deve yr a el demonio ē desavenirnos pues tata priesa se da...». La mère Thérèse envoyait donc au chanoine Reinoso, outre la missive à lui destinée, une autre adressée au P. del Aguila. Le P. Zugasti est quelque peu fondé, on l'avouera, à croire improbable que la sainte ait écrit contre la Compagnie à deux correspondants dont l'un était au mieux avec celle ci et dont l'autre était lui même jésuite. Les personnes nommées dans la lettre à Reinoso étaient, elles aussi, en relations étroites avec les jésuites : la sainte le déclare elle-même en ce qui concerne D. Francisco, oncle du chanoine; et elle demande clairement son intervention auprès du général (Acquaviva). Il ne peut donc être question, toujours selon le P. Zugasti, que de difficultés locales, peut-être accidentelles, avec les pères (ceux de Burgos?).

Mais ici nous entrons dans une discussion pied-à-pied avec l'ex-père Mir, qui a exploité cette lettre avec une insistance toute particulière (l. IV, ch. XXV), et qui voulait qu'il s'agît d'une partie de l'héritage revenant aux filles de Doña Catalina de Tolosa. Non! et il ne s'agirait même pas (comme on pourrait le déduire de certaine annotation, d'ailleurs perdue, en tout cas non retrouvée par Mir, du P. Gracián), d'une donation faite par celle-ci d'abord aux jésuites, annulée (?) et attribuée au couvent des carmélites déchaussées, ce dont les jésuites pouvaient après tout se plaindre, sans être pour cela plus intéressés qu'on ne l'était alors dans n'importe quel ordre[1].

Il s'agirait tout simplement d'une rente constituée par cette dame au profit du couvent fondé par la mère Thérèse à Burgos, donation que celle-ci, sur le conseil du père provincial (Gracián), fit annuler par-devant notaire, et cela parce qu'il y voyait des inconvénients, qu'on pouvait craindre quelque *pleito*, et par suite quelque *desasosiego*. Les difficultés à prévoir ne pouvaient-elles surgir du côté de la famille de la donatrice? Les explications que donne la sainte au sujet de cette affaire dans les *Fundaciones* (XXX), surtout l'objection que Doña Catalina se voyait faire par ses confesseurs ou directeurs de conscience « ¿ cómo podia hacer lo que hacia, tiniendo hijos? » (p. 246[b]), montrent bien, pour le P. Zugasti, que les jésuites, qui probablement étaient ces mêmes confesseurs, n'agissaient pas dans l'intérêt de la Compagnie, car s'ils avaient voulu la donation pour elle, ce n'est pas l'argument qu'ils eussent soulevé. On peut contester l'opportunité de leurs

1. Dans *Santa Theresa, being some account of her life and time...* (London, 1894), Miss Cunninghame Graham présente les choses comme Mir, mais sommairement, en ce qui concerne le legs de Dª Catalina (t. I, p. 365) : elle accepte la teneur de l'annotation du P. Gracián.

conseils ; on ne peut les accuser d'avoir voulu accaparer une fortune, dont précisément ils ne voulaient pas qu'on frustrât les héritiers naturels.

Quant à la phrase « verdaderamente pareçe que comiençan enemistad formada », le P. Zugasti, sans chercher à l'appliquer à d'autres qu'aux jésuites, ni même à l'appliquer aux seuls jésuites de Burgos, s'attache vaillamment (et ici qui ne l'approuvera?) à montrer les circonstances qui l'expliquent. Il le fait en la rapprochant des propos de Dª Catalina, rapportés dans la même lettre, à savoir que les Pères avaient reçu défense de ne plus communiquer avec les religieuses déchaussées, de peur qu'ils ne prissent leur mode d'oraison. Évidemment cette interdiction était un coup très dur pour la réformatrice ; mais c'était une mesure générale, assez compréhensible du reste. D'une part, les jésuites n'avaient pas à se lier avec un ordre étranger, si ce n'est accidentellement[1] ; d'autre part, ils avaient leur mode d'oraison, autrement dit leur vie intérieure réglée par leurs constitutions, par les fins propres de leur ordre[2]. La défense venait de haut et ne s'appliquait sans doute pas aux seules déchaussées.

Je crois qu'on peut souscrire à ces conclusions relativement à l'épisode peut-être le plus troublant des relations de la sainte avec les jésuites. Ces derniers sortent indemnes en ce qui touche le reproche de rapacité qu'une interprétation malveillante des textes aurait pu leur faire adresser. Il reste que l'*amore scambievole* n'a pas toujours été si perpétuel que le prétendait le P. Montoya. Qui s'en étonnera? Qui s'en scandalisera? La sainte raconte avec une émotion compréhensible ses tribulations ; elle rapporte avec inquiétude les propos d'une bienfaitrice apeurée ; elle sent dans l'air une hostilité dangereuse et déconcertante. Voudrait-on qu'elle n'ait eu, parce qu'elle devait être béatifiée un jour, à marcher que sur des fleurs? Les jésuites éprouvaient des craintes à son endroit? ils gardaient vis-à-vis d'elle une réserve de commande? Je ne crois pas qu'on puisse leur en faire un grief. L'essentiel est que la vérité exacte se fasse jour. Et cette vérité semble bien être que, comme l'avait démontré D. Miguel Mir, les

1. D. Miguel Mir note lui-même que si la sainte ne s'était pas trouvée, en 1588, hors du couvent de l'Incarnation, elle n'aurait pu prendre comme confesseur ordinaire un jésuite, le P. Baltazar Alvarez, « como quiera que a los Padres de la Compañía les estaba y les está prohibido tal linaje de confesiones » (t. II, p. 722). Et parlant des incidents qui nous occupent, il dit encore : « Para esta separación, los Padres de la Compañía podían tener motivo muy bastante. Su instituto les vedaba el trato habitual con las religiosas en la confesión ordinaria. Si en esto había habido acceso ó se veía peligro, los superiores hacían bien en remediarla. Y ningún remedio mayor que el cortar de raiz ese trato » (t. II, p. 752). Inutile de dire que, cette déclaration, le P. Zugasti l'endosse sans difficulté. Il est pour une fois d'accord avec ce « bueno de D. Miguel ».

2. Voir les réflexions fort judicieuses et fort modérées de D. Miguel Mir à ce sujet (t. II, p. 752-754).

dernières années de la sainte furent assombries par des difficultés du côté de la Compagnie de Jésus. Ce qu'il ne faudrait pas, ce serait donner à ces difficultés des motifs intéressés qu'elles n'ont pas eus.

L'affaire du P. Gaspar de Salazar, sur laquelle D. Miguel Mir s'est étendu longuement (t. II, p. 722-742), avait été un coup non moins sensible à la réformatrice du Carmel. Le bruit ayant couru que ce père, en relation spirituelle depuis 1560 avec elle, voulait quitter la Compagnie pour le Carmel, le P. Jean Suárez, provincial de la Vieille Castille, crut devoir écrire à la sœur Thérèse de Jésus (c'est du moins ainsi que Mir présente les choses) deux lettres qui piquèrent celle-ci au vif. L'une de ces lettres, probablement la seconde, serait perdue; l'autre a été reproduite par Mir (p. 726) et aussi par le P. Zugasti (p. 236) : elle est plutôt sèche. La seconde ne devait pas être plus amène, car sœur Thérèse, en date du 10 février 1578 (La Fuente, t. II, p. 163), relève en particulier un mot assez piquant, *desvelación*, et répond à des accusations précises qui ne sont pas dans la première. Le provincial, qui avait été l'un des directeurs spirituels de la sainte, lui demandait d'intervenir pour empêcher le P. Salazar de persévérer dans son intention et en tout cas d'y aboutir. Je ne crois pas qu'on puisse accuser ici l'auteur de l'*Historia interna* d'être aveuglé par la passion : les faits sont incontestables; et son contradicteur, qui emploie plusieurs chapitres à chercher des atténuations, ne les conteste d'ailleurs pas, si ce n'est qu'il développe longuement les raisons qui lui font révoquer en doute l'authenticité d'une lettre du 2 mars 1578 (La Fuente, t. II, p. 167), dont son adversaire a reproduit une partie[1], et qui n'a rien d'essentiel pour le débat. Le P. Suárez avait froissé sa pénitente : la réplique de celle-ci le montre assez. C'était sans le vouloir : les bonnes paroles qu'il lui envoie ensuite par le P. Gonzalo de Avila, recteur d'Avila, le montrent presque avec évidence. Alors? Faut-il appuyer, comme le fait l'ex-père Mir? C'est peut-être côtoyer d'assez près la vérité, quant à l'effet produit sur la sainte. Faut-il admettre que les circonstances, la gravité du cas Salazar, les ordres des supérieurs, de faux rapports, certain reste d'incertitude à l'égard de sa pénitente, avaient fâcheusement influencé le P. Suárez? que le laconisme de sa missive, laconisme habituel chez lui, avait aggravé le

1. Le P. Zugasti n'admet pas que la sainte, ayant déclaré dans sa lettre du 10 février « bien *creo ha acaecido en dos años* no ver carta el uno de otro », puisse dire dans celle du 2 mars « bien dice Carrillo (le P. Salazar)... que me ha respondido *a la carta primera* que le escribí... Yo le digo que me espanta... *El dice* que ya tiene licencia del su provincial... » Mais est-il sûr que « en dos años » veuille dire « ces deux dernières années, depuis deux ans ». Je comprends : « nous avons été jusqu'à deux ans sans correspondre ». Et n'est-ce pas, en tout cas, à ce même Carrillo qu'elle écrivit la lettre à laquelle elle fait allusion dans une autre, adressée au P. Gracián le 16 février : « Le escribí una carta cuan encarecidamente pude... » et à laquelle répondait celle de Carrillo dont elle parle le 2 mars? Enfin, est-il sûr que la correspondance de l'intéressé passait infailliblement entre les mains des supérieurs?

contenu, alors qu'il provenait peut-être d'une gêne compréhensible? qu'au surplus la lettre du provincial (celle qu'on connaît) n'était pas écrite pour la sœur Thérèse, mais était destinée au recteur d'Avila, avec charge à celui-ci (qui ne se serait donc point tiré de ce pas avec beaucoup de diplomatie) d'en notifier le contenu de la manière qu'il jugerait à propos? qu'enfin la réformatrice ne se rendait pas assez bien compte de l'inconvénient qu'il y avait à ce qu'un jésuite se fît recevoir dans un autre ordre?

Toutes ces atténuations, habilement présentées par le P. Zugasti, laissent pourtant l'impression de quelque chose de pénible. « Santa Teresa se enfada », déclare le P. Zugasti, et il met ces mots en tête d'un chapitre, qu'il termine en disant : « Precisamente tengo para mí que una de las notas más simpáticas en la santidad de santa Teresa es verla alguna vez enfadada; así es una santidad más humana, sin dejar de ser santidad... » A la bonne heure! mais tout de même, c'est bien contre les jésuites qu'elle était fâchée! Vous entendez, Père Montoya! Et le P. Zugasti en vient à louer son héroïsme de ne pas avoir abandonné le P. Salazar, en quoi il prouve que lui aussi a su garder des sentiments humains.

Mais on comprend que l'affaire de Doña Catalina, quatre ans plus tard, l'année où la sainte mourut, ait mis celle-ci dans un état d'énervement et d'inquiétude dont témoigne la fameuse lettre où une tache d'encre cache, je l'admets, le mot *no*. Même avec le *no*, il reste encore que des tribulations lui sont venues du côté de la Compagnie. Mais nous pouvons conclure que si le P. Montoya, le P. Bouix et d'autres ont trop voulu les dissimuler, l'ex-père Mir les a mises en relief avec une clairvoyance trop peu indulgente. Il mettait peut-être de trop grosses lunettes. Le P. Zugasti a-t-il replacé les choses au point? Il les en a rapprochées. Il n'était guère besoin pour cela d'accabler d'épithètes l'auteur de *Santa Teresa, su espíritu*. De bonnes discussions valaient infiniment mieux. Il faut savoir gré à l'auteur de *Santa Teresa y la Compañía de Jesús* d'être entré dans cette voie au moins de bons moments. La lecture de son livre s'impose après celle du livre qu'il attaque. L'un et l'autre permettront de se faire une idée vraiment humaine, pour employer le mot du P. Zugasti, de la sainte, du milieu où elle a vécu, lutté et triomphé!

G. CIROT.

Angel de Apraiz. *Universidad Vasca*, Bilbao, 1919, 24 pages in-8°.

Nous avons reçu de M. Apraiz, professeur à l'Université de Salamanque, cette petite brochure où est reproduit le texte d'une conférence faite à Bilbao. C'était la première d'une série organisée par la *Junta de cultura vasca*, et elle nous fournit d'intéressants détails sur l'enseignement universitaire dans le Pays basque espagnol.

Il y avait en Navarre, au XVIIIe siècle, une petite université à Hirache. L'Université basque de Oñate, fondée au XVIe siècle, eut une plus grande célébrité. Toutes deux furent supprimées par un décret du 12 juillet 1807, en même temps que neuf autres universités espagnoles.

A côté de Hirache et de Oñate, il convient de citer le Séminaire de Vergara, qui fut toujours un centre important d'enseignement et qui, en 1848, allait devenir un séminaire *scientifique* et *industriel*. Dans la première moitié du XVIIe siècle, on dissertait à l'Académie des Jésuites de Bilbao sur la langue, l'histoire et l'archéologie du Pays basque. De nos jours, les Jésuites ont fondé dans cette ville une université libre qui est connue sous le nom de *Universidad de Deusto*. Pendant le règne si prospère de Charles III, la Société basque des *Amis du Pays* s'intéressa vivement aux choses de l'enseignement : elle créa des bourses de voyage à l'étranger, plusieurs de ses membres ne dédaignèrent pas de se faire professeurs, et c'est pour des élèves basques que furent écrites les Fables de Samaniego, qui sont restées classiques en Espagne.

La suppression, en 1807, de l'Université de Oñate avait été considérée dans les provinces basques comme une mesure déplorable et, à deux reprises, on essaya de faire revivre ce foyer éteint. En 1815, la province d'Alava y créait une chaire de sciences exactes ; en 1825, les trois provinces votaient des fonds pour une chaire de philosophie. Mais, en 1842, le gouvernement central ferma de nouveau l'Université, qui se rouvrit encore de 1895 à 1900. Pendant ces cinq années, elle fut considérée officiellement comme un Collège dépendant de l'Université de Salamanque.

La province d'Alava a depuis longtemps manifesté le désir de posséder une université. En 1821, elle demanda qu'il en fût créé une à Vitoria. De 1835 à 1840, pendant les troubles des guerres carlistes, l'Université de Oñate y avait été transférée. De 1869 à 1873, Vitoria eut une université libre. Mais des centres d'enseignement de ce genre, auxquels le gouvernement central refuse le droit de conférer des grades, ne peuvent assurément jouir d'une grande vitalité. C'est le cas actuellement pour l'Université libre de Biscaye.

En octobre 1917, une université officielle a été sur le point d'être fondée à Vitoria. Le député de la ville était alors président du Conseil des ministres, et un crédit de 500.000 *pesetas* allait être adopté. Vitoria aurait eu les quatre facultés, une école de pharmacie et une école vétérinaire. C'eût été trop beau ! Le président du Conseil ne resta pas assez longtemps en fonctions pour faire aboutir le projet et l'occasion alors perdue ne se retrouvera peut-être jamais.

D'ailleurs Saint-Sébastien avait aussi réclamé, en 1914, des facultés de droit et de médecine et une faculté des lettres. En juin 1917, le

barreau de Pampelune émettait le vœu que les mêmes facultés fussent établies à Bilbao. Il y avait de la part des Navarrais quelque générosité à se prononcer pour Bilbao ; il est vrai qu'en échange on songeait à faire de Pampelune le siège d'une Cour d'appel dont la juridiction s'étendrait à la Navarre et aux trois provinces basques d'Alava, de Guipuscoa et de Biscaye.

L'établissement d'une université dans le Pays basque espagnol est devenu une question d'actualité d'autant plus urgente que le régionalisme fait ici, comme en Catalogne, de rapides progrès. En 1916, le professeur Murua, de l'Université de Barcelone, est venu faire, à l'*Ateneo* de Bilbao, une conférence où il préconisait la création d'une université dont Bilbao, Saint-Sébastien et Vitoria se partageraient les différentes facultés. Aux élections de février 1917, le parti nationaliste basque inscrivait dans son programme la création de cette université. La question a été depuis souvent exposée au public, et M. Apraiz juge que le moment serait venu de lui donner une solution.

Les Basques ont pris conscience d'eux-mêmes et il n'est pas exagéré de parler d'une *Renaissance* basque. Les journaux et les revues qui se publient dans le Pays basque espagnol, et aussi en Amérique, sont là pour l'attester. On étudie la peinture et la musique basques ; il y a un théâtre basque naissant ; on organise des archives et des musées pour l'étude de l'ethnographie et de l'anthropologie basques ; on crée des chaires de langue basque ; on publie de remarquables travaux linguistiques ; on établit sérieusement la bibliographie des ouvrages sur le basque et sur le Pays basque ; on recueille les noms de personnes et les noms de lieux qui présentent ici un intérêt plus grand que partout ailleurs, car ils remplaceront, en quelque mesure, les textes du Moyen-Age et les textes plus anciens qui font complètement défaut pour étudier les transformations subies par la langue au cours de son histoire.

Récemment on a fondé à Bilbao une université commerciale et une école d'ingénieurs des arts et manufactures qui sont florissantes, bien qu'elles ne reçoivent du gouvernement ni subvention ni encouragement. Il y a dans la même ville une académie libre de sciences médicales. Pourquoi ne créerait-on pas pour les Basques une université officielle ? M. Apraiz calcule qu'elle compterait en moyenne un millier d'étudiants. Il propose de l'établir sur le modèle de l'Université américaine de Columbia, qu'il a visitée et pour laquelle il a conservé la plus grande admiration. L'université qu'il rêve pour son pays serait autonome et la validité des grades conférés par elle serait reconnue. On y enseignerait tout ce dont on a besoin d'apprendre (*iraxcuntsa orocarra*). A côté des facultés traditionnelles de l'université espagnole d'aujourd'hui, (copie de l'université napoléonienne qui maintenant ne subsiste plus nulle part), il y aurait une école

normale pour les maîtres de l'enseignement primaire, des écoles pratiques d'agriculture, de commerce, de navigation, d'enseignement technique, d'arts et métiers, une école ménagère, des écoles de fonctionnaires, de journalistes, de conférenciers et de comédiens. Inutile de grouper tous ces enseignements dans la même ville. Peut-être pourrait-on installer la faculté de médecine à Bilbao qui possède l'admirable hôpital *Basurto*. A Vitoria (dont est originaire M. Apraiz), à défaut d'une université complète, reviendraient au moins les facultés des lettres et des sciences. Enfin, à Oñate, petite ville aux glorieux souvenirs, admirablement située dans les montagnes du Guipuscoa, sur les confins de l'Alava et de la Biscaye, fonctionnerait chaque année, pendant les vacances, une université temporaire où seraient traitées toutes les questions intéressant les Basques et le Pays basque.

Cette dernière partie du programme de M. Apraiz a déjà pu être réalisée, et au mois de septembre dernier a été célébré, avec un succès extraordinaire, le Congrès de Oñate, dont les travaux seront recueillis en un volume qui sera tiré à 2.000 exemplaires, sans compter 100 exemplaires de luxe.

De plus, il vient de se constituer une Société des études basques dont nous avons sous les yeux le premier Bulletin. Elle reçoit dès maintenant 30.000 *pesetas* de la *Diputación* de Biscaye, 10.000 de celle de Guipuscoa, 3.000 de celle d'Alava (la subvention de la Navarre n'a pas été encore fixée). La municipalité de Bilbao donne 5.000 *pesetas*, celle de Saint-Sébastien 1.500, celle de Vitoria 500. Un grand nombre d'autres corporations contribueront, suivant leurs moyens, au progrès des études basques. De riches particuliers font à la Société des dons généreux. Tel, M. Enrique de Zabala qui verse 1.000 *pesetas* et fixe à 100 le montant de sa cotisation annuelle.

On prévoit cette année au chapitre des dépenses, 4.000 *pesetas* pour les publications et les imprimés, 6.000 pour les cours, les conférences et les séances publiques, 3.000 pour les travaux littéraires, les rapports et les traductions, 2.000 pour copies et rédaction de fiches, 4.000 pour missions et voyages d'études.

C'est là un début plein de promesses, mais les recettes sont loin encore de ce qu'elles devraient être pour que la Société puisse remplir les buts qu'elle s'est assignés. Il faudrait notamment qu'elle disposât de sommes plus importantes pour les employer à l'étude scientifique des différentes variétés de la langue basque, au relevé méthodique des lieux-dits sur toute l'étendue du domaine basque et à l'exécution de cet Atlas linguistique dont M. Julio de Urquijo montrait dernièrement la nécessité [1].

1. *Estado actual de los estudios relativos a la lengua vasca.* Discurso pronunciado en el Congreso de Oñate el 3 de Setiembre de 1918 por Julio de Urquijo e Ibarra, director de la « Revista internacional de Estudios Vascos », Bilbao, 1918, 34 pages in-8°.

M. Angel de Apraiz abandonne momentanément sa chaire de Salamanque pour se consacrer exclusivement à ses fonctions de secrétaire de la Société des études basques, et il reçoit en compensation un traitement annuel de 10.000 *pesetas*. Le siège de la Société a été établi à Saint-Sébastien, et il faut, je crois, s'en féliciter. Les raisons que l'on donne de ce choix sont excellentes : Saint-Sébastien est la plus centrale des quatre capitales du Pays basque espagnol et de partout on a, pour s'y rendre, des communications faciles. On reconnaît à la *Diputación* de Saint-Sébastien d'admirables qualités d'organisatrice et elle a installé dans son palais les bureaux de la nouvelle Société. Il faut ajouter qu'on entend parler basque à Saint-Sébastien plus qu'à Bilbao, Pampelune ou Vitoria, et que le dialecte guipuscoan sera vraisemblablement choisi comme base de la langue littéraire dont se serviront un jour tous les Basques, ceux de France aussi bien que ceux d'Espagne. Comme le disait un savant bien informé, c'est de tous les dialectes « le plus connu, le plus parlé, le plus cultivé, un des plus riches et des plus réguliers et constituant pour ainsi dire le représentant légitime de la langue basque [1] ».

J. SAROÏHANDY.

1. Prince Bonaparte, *Verbe basque*, p. 158.

CHRONIQUE

Le 28 juin dernier, vers quatre heures de l'après-midi, les quelque trois cents militaires américains qui avaient, pendant quatre mois, suivi les cours de l'Université de Bordeaux, étaient réunis dans les salons de l'Hôtel de Ville où la municipalité leur offrait une fête d'adieu. Au moment où le canon et les cloches annonçaient la signature de la paix, tous étaient précisément sur les gradins, braqués par les appareils des photographes. Au milieu d'eux se trouvaient un secrétaire d'État espagnol et un publiciste mexicain, dont la présence eût pu paraître inexplicable au premier abord.

Leur place, au milieu de cette fête entre alliés, était pourtant tout indiquée. Le publiciste mexicain était M. Alfonso Reyes, qui venait faire deux conférences à propos de l'Exposition Goya, et qui fait partie du groupe du *Centro de estudios históricos*, où la France ne compte que des amis. Le secrétaire d'État n'était autre que M. José Martínez Ruiz, l'illustre Azorín, l'ardent défenseur du point de vue allié dans le germanophile ou tout au moins douteux *A B C*, l'auteur de *Entre España y Francia* (*Páginas de un francófilo*), l'ami des mauvais jours, l'un des écrivains espagnols auxquels nous devons le plus de reconnaissance pour leur attitude pendant toute la guerre, l'un de ceux qui ont pris le plus de part à nos angoisses, sans jamais désespérer de notre triomphe, l'un de ceux, par conséquent, qui avaient le plus de droit à participer personnellement à notre joie. Il était bien à sa place, le 28 juin, parmi les officiers et soldats américains, lui, le premier journaliste espagnol qui ait visité les troupes américaines au front.

C'était lui qui venait inaugurer l'Exposition des œuvres d'art espagnol organisée par M. le Maire de Bordeaux, M. Gruet, à la prière de quelques amateurs hispanophiles, et grâce à l'extrême complaisance de S. M. Alphonse XIII, du duc d'Albe, de plusieurs collectionneurs espagnols, de l'Académie de San Fernando et d'autres sociétés. Ce fut lui qui, le lendemain dimanche, jour de l'inauguration, adressait au maire une courte allocution où il mettait toute son âme d'artiste et d'ami de la France. C'est un autre ami de la France, le grand artiste Gonzalo Bilbao, qui avait préparé cette exposition (elle avait nécessité l'enlèvement des tableaux d'un des deux grands bâtiments

qui constituent le Musée municipal) et qui, surveillant les moindres détails, avait trouvé le moyen de mettre en bonne place et de bien grouper les merveilleuses tapisseries exécutées d'après les cartons de Goya, les quatre cartons du Prado et dix-sept magnifiques œuvres du célèbre maître, c'est-à-dire tout ce qui venait d'être exposé à Paris, au Petit-Palais, moins le *Portrait de Mme de M...*, propriété du comte de Pradère.

On avait donc là le *Portrait du roi Carlos IV* et celui de *La reine María-Luisa*, si étonnants tous deux de vie et de vérité, tous deux propriété du roi; le *Portrait de la duchesse d'Albe,* dont la raideur aristocratique et la sécheresse évidemment voulue surprend l'œil, à côté de ce soyeux et velouté *Portrait de la marquise de Lazán*, qui appartient comme lui au duc d'Albe; le *Portrait de Moratín* et celui de Goya par lui-même (à l'Académie de San Fernando), la *Maison de fous* (à M. A. Beruete); et l'on pouvait établir des comparaisons intéressantes entre les cartons et les tapisseries, soit pour le coloris, peut-être plus avantagé par la lumière zénithale que par celle des portiques semi-circulaires du Petit-Palais, soit pour la facture du détail, de l'ornementation des étoffes par exemple, voire même pour la composition ou la disposition, puisque l'un des cartons présente les personnages à rebours de la tapisserie.

Les deux salles réservées à Goya comprenaient aussi le grand tableau de Gonzalo Bilbao, *Les cigarières*, et étaient précédées d'une grande salle réservée aux peintres contemporains, parmi lesquels le même artiste avait mis une *Carmen*, acquise depuis par la ville de Bordeaux, de curieuses études de la *Posada de la Sangre* et du *Castillo San Servando de Tolède*. Il y avait aussi là deux merveilles de fraîcheur et de goût, dues à l'écrivain catalan Santiago Rusiñol, l'auteur de *El Místico*: d'une part, des *Amandiers* en fleurs avec un sombre profil de montagnes, d'autre part, une vue de jardin à Aranjuez. Les curieuses et originales compositions des deux Zubiaurre (*Les autorités de mon village*, où l'auteur a mis un type intéressant du pays basque, l'homme qui joue du tambour d'une main et de la flûte de l'autre, *Le cornemusier de Cambados*, *Terre basque*), celles de Vazquez Ubeda (*L'offertoire en Extremadure* et *L'heure de la course*) attiraient naturellement les regards; on revoyait avec plaisir l'art espagnol de Zuloaga; on admirait de belles choses peintes avec conscience et talent; on avait la joie de voir que les peintres espagnols se respectent assez pour ne pas sacrifier aux réglementations du cubisme, qui étalait naguère ses fumisteries si fièrement à l'Exposition française de Barcelone grâce à je ne sais quelles complicités officielles, ahurissant les braves Catalans, auxquels certain journaliste, dans un grand quotidien d'ailleurs francophile, montrait du doigt comme des horreurs tout ce qui n'était pas de la nouvelle école.

Un certain nombre d'œuvres qui avaient figuré à l'Exposition parisienne manquaient, celles de Fortuny par exemple. Telle qu'elle était, complétée par une trentaine de sculptures, parmi lesquelles un bronze de Blay et un de Pinazo, les bustes du roi et de la reine d'Espagne par Mariano Beulliure y Gil, et formant un total de 192 numéros, l'Exposition de Bordeaux a été une manifestation des plus heureuses, tant par l'idée qui l'a provoquée, le concours de bienveillance et d'activité qui l'a rendue possible, et le moment où elle a été réalisée, que par le succès obtenu auprès du public bordelais, qui s'est fait honneur à lui-même en ne désemplissant pas les salles pendant les dix-huit jours qu'elles furent ouvertes.

Les conférences de M. Alfonso Reyes sur Goya ont été faites toutes deux à la Faculté des lettres, l'une sous le patronage de l'Académie nationale des lettres, sciences et arts de Bordeaux, l'autre sous celui de l'Université. La présidence de M. Maxwell, d'une part, et de M. Thamin, de l'autre, montrait assez quel accueil notre ville tenait à faire au conférencier envoyé à cette occasion par le gouvernement espagnol. M. Reyes, qui parle aussi admirablement le français que l'espagnol, a montré un esprit de grande envergure, capable de faire comprendre un peintre génial comme Goya, et de donner à chacun des écrivains contemporains une palme taillée à son mérite et à sa grandeur, distribution qui n'a pas été le moindre attrait de ses deux exposés. Il serait à désirer que l'un et l'autre fussent publiés.

Ainsi a été repris spontanément le cours, interrompu par la guerre, de nos échanges intellectuels avec l'Espagne. Paris avait eu la primeur, deux mois plus tôt, à la fois par l'Exposition de peinture espagnole moderne et par la « Semaine espagnole » ; Bordeaux ne jalouse point la capitale, et ne vise qu'à remplir, vis-à-vis de la grande nation voisine, le rôle qui lui est dévolu de par sa situation et son passé. De son côté, Toulouse n'avait pas ralenti son action et avait continué à envoyer à Madrid d'éminents conférenciers. — Il y a de quoi occuper toutes les bonnes volontés.

G. CIROT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chronique.

III. Bibliographie.

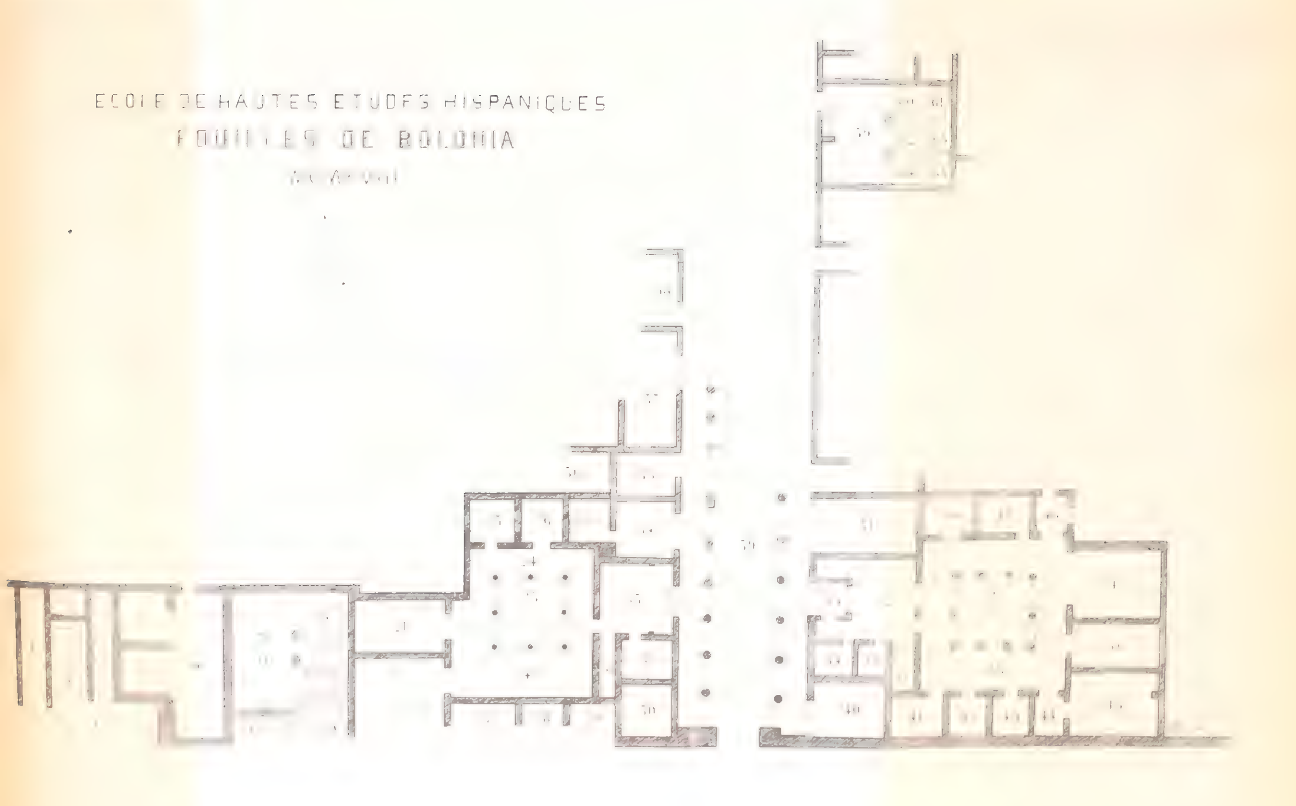
IV. GRAVURES.

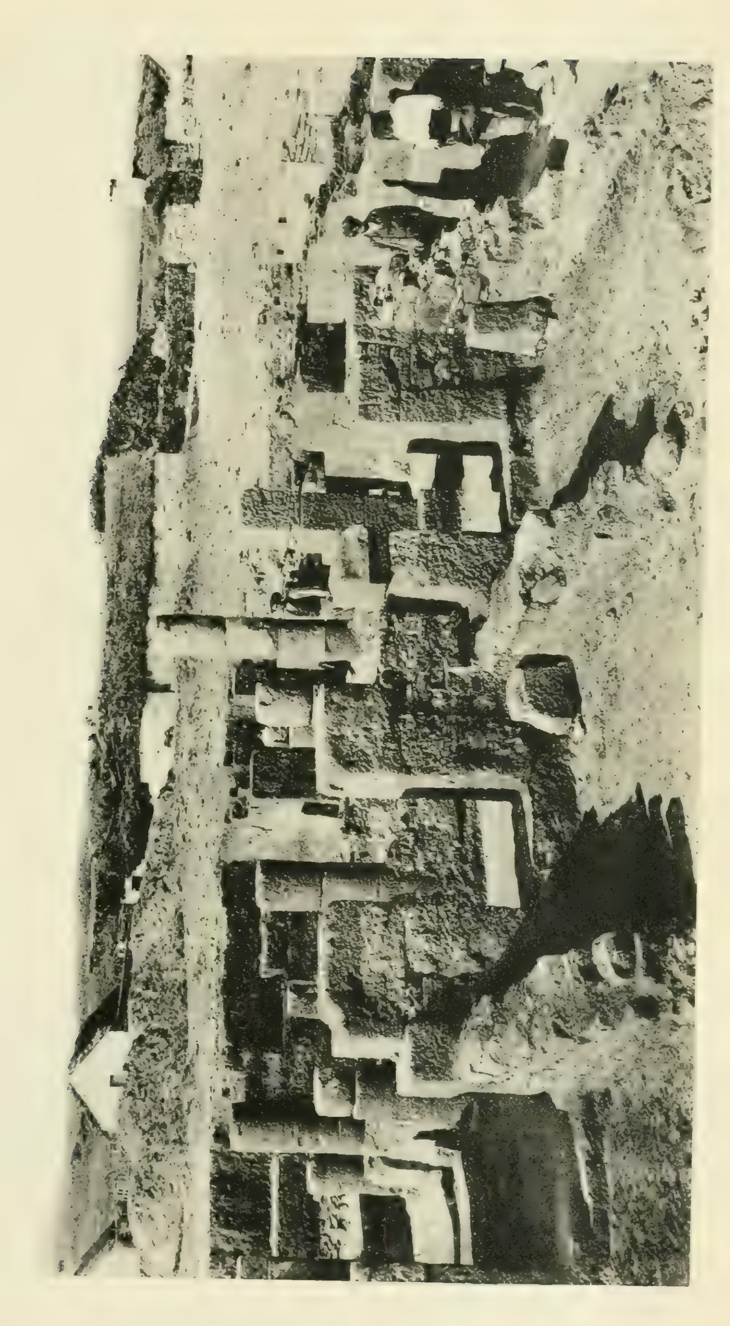
V. PLANCHES.

19 janvier 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.


ECOLE DE HAUTES ETUDES HISPANIQUES
FOUILLES DE BOLONIA

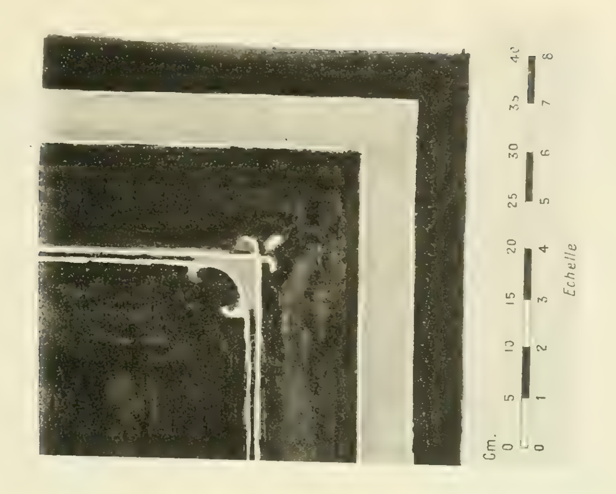


FOUILLES DE BOLONIA
1918



FOUILLES DE BOLONIA

1918



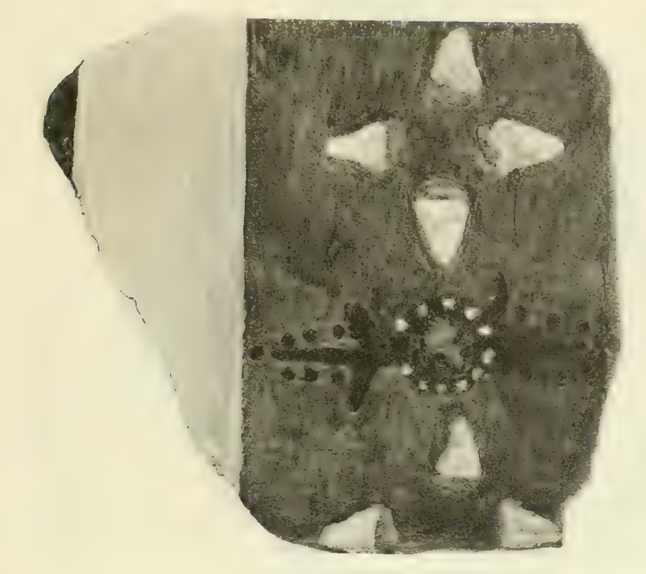
FOUILLES DE BOLONIA

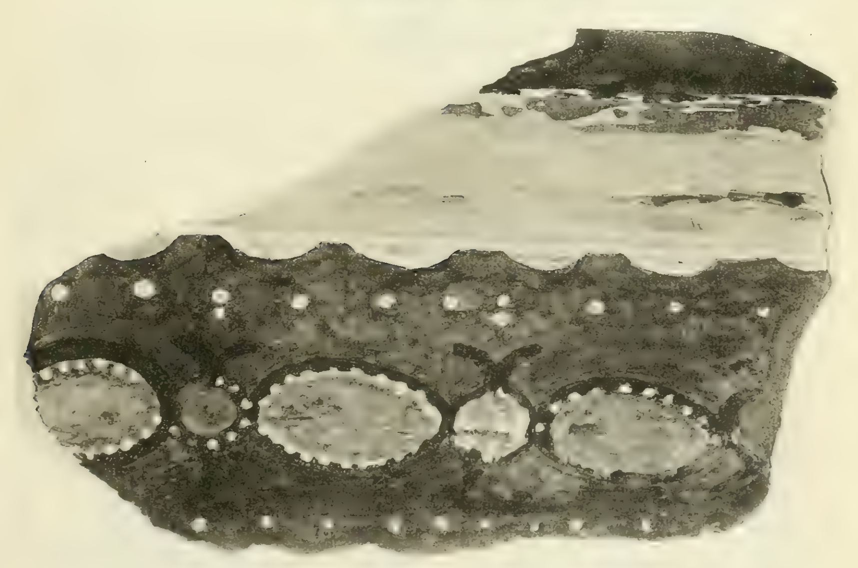
1918



FOUILLES DE BOLONIA

1918





FOUILLES DE BOLONIA
1918



FOUILLES DE BOLONIA

1918



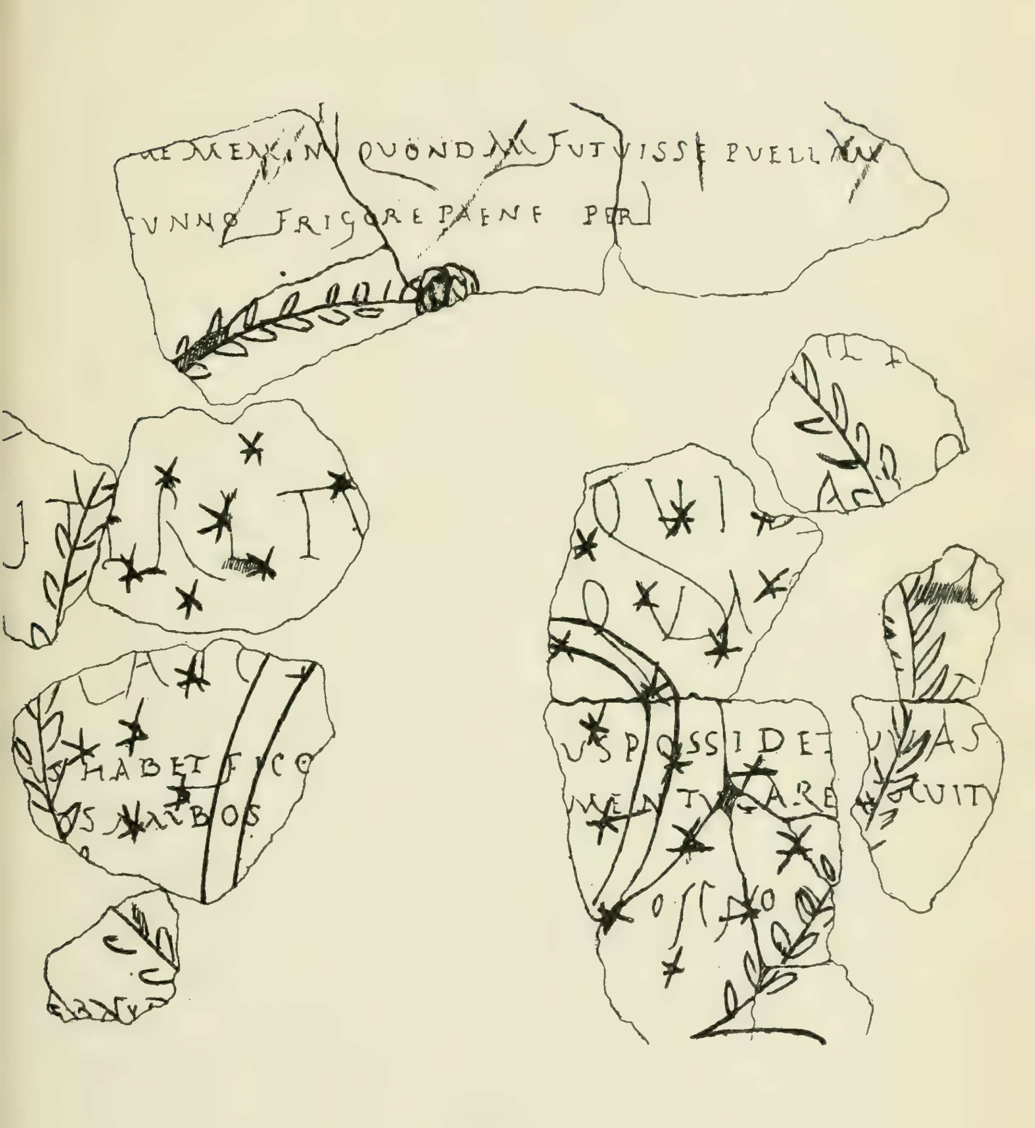
FOUILLES DE BOLONIA

1918



FOUILLES DE BOLONIA

1918



FOUILLES DE BOLONIA
1918

FOUILLES DE BOLONIA

1918

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XXII

1920



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Vol. XXII. Janvier-Mars 1920 N° 1.

PEDRO MEXIA, CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

Par deux fois, j'ai annoncé dans le Bulletin hispanique *la publication dont nous donnons ici ce que l'auteur considérait comme l'introduction. Une première fois dans le fascicule 3 de 1913, page 353. Je disais :*

Le vœu que formule M. Morel-Fatio de voir publier l'œuvre tout entière (l'Histoire de Charles-Quint par Pedro Mexía) sera rempli par M. René Costes, qui en éditera les deux premiers livres dans sa thèse secondaire, et le reste ensuite...

Une seconde fois dans le fascicule 4 de 1917 (mis sous presse le 5 janvier 1918), où je parlais de la conduite et de la mort héroïques de René Costes, tué le 23 octobre 1917. Je disais (p. 275) :

Toutes les fois que j'ai revu Costes pendant ces trois années de guerre, j'ai toujours été frappé de sa sérénité. Mais où j'ai compris combien cette impression correspondait à la réalité, c'est quand sa veuve m'a remis le manuscrit, mis au net par lui pendant ses permissions, et complètement prêt pour l'impression, de sa thèse secondaire, *Histoire de l'Empereur Charles-Quint par Pedro Mexía, son chroniste. Livres I et II. Edition critique.* Ce travail, qu'il avait entrepris sur le conseil et sous la direction de notre maître commun, M. Morel Fatio, je me fais un devoir de le publier, ainsi que, si possible, sa thèse principale, sur Antonio de Guevara, dont le brouillon est complet, mais d'une transcription difficile et pas toujours sûre.

C'est bien à regret que je me cite moi-même, surtout alors que je pourrais simplement renvoyer à la collection de notre Bulletin. Mais il s'agit de faire prendre date à un collaborateur qui ne peut le faire lui-même.

En effet, sous le nom de J. Deloffre, la Revue hispanique *a publié dans ses numéros 105 et 106, datés respectivement d'octobre et de décembre 1918, les cinq livres de* l'Historia de Carlo-Quinto, *d'après un manuscrit provenant de la bibliothèque du marquis de la Fuensanta del Valle, et pour la partie finale, d'après un manuscrit de la Biblioteca nacional de Madrid. Il s'agit donc d'une transcription pure et simple. Quelques brèves indications bibliographiques suivent.*

Costes avait entendu faire une édition critique. Il l'avait préparée lors d'un long séjour en Espagne, où un labeur acharné l'avait mis en mesure de mener de front cette tâche avec sa thèse principale et avec les devoirs qui lui incombaient. Il était allé à Londres, où il avait pu travailler au British Museum. Voici l'introduction qu'il destinait à son édition de Mexía. Je n'y ai rien changé, rien corrigé; j'ai seulement mis quelques rares notes qui m'ont paru nécessaires, pour rectifier ou préciser.

G. CIROT.

I

Pedro Mexia est nommé historiographe. Son Histoire de Charles-Quint. Valeur historique et valeur littéraire.

Lorsque le 8 juillet 1548, un décret royal concéda au « noble chevalier » Pedro Mexía le titre de chroniste, celui-ci était déjà connu par la composition de trois ouvrages. Deux d'entre eux, la *Silva de varia lecion* et les *Coloquios o Dialogos,* parus respectivement à Séville en 1542[1] et 1547, sont des traités de littérature récréative rédigés, le premier sous forme anecdotique, le second sous forme dialoguée. Le troisième, paru également à Séville, dès l'année 1545, est nettement un ouvrage d'histoire, et peut être considéré comme un grand exercice préparatoire à la tâche dont, quelque temps plus tard, son auteur allait être officiellement chargé[2] : c'est l'*Historia imperial y cesarea, en la qual en summa se contienen las vidas y hechos de todos los Emperadores de Roma, desde Julio Cesar hasta el Emperador Maximiliano.*

Nous n'étudierons pas la composition de ce livre; il

1. [1540 : cf. J. Deloffre, *Revue hispanique*, n° 106. *Note bibliographique sur Pedro Mexia,* p. 557. G. C.].

2. On est d'autant mieux conduit à considérer cet ouvrage comme une sorte de préface au travail historiographique de Mexía, que pour bien des événements se rapportant aux années qui précédèrent la mort de l'empereur Maximilien, des pages entières de l'Histoire des Empereurs ont passé intégralement dans sa Chronique. Cf. par exemple, dans l'*Historia imperial*, le chap. III de la vie de Maximilien « en el qual se cuenta la liga y guerra que el Emperador Maximiliano con otros principes hizo contra Venecianos... » avec les chap. VII, VIII et IX du 1er livre de la Chronique.

constitue avant tout un travail de compilation, mais de compilation intelligente et utile, et qui fut généralement apprécié. C'est ainsi qu'un écrivain anonyme et fort érudit, qui, dans un manuscrit conservé à Londres[1], s'est complu à relever toutes les bévues des historiens de son temps, parle de l'ouvrage et de son auteur avec plus de respect que de tous ses contemporains : « ... los descuydos de que se le puede anotar son muy pocos y no sobre la verdadera historia, sino açerca de los tiempos, y es çierto que si biviera, que el lo emendara, porque no dexo de ser avisado de mi... » ; et si dans ses *anotaciones*, il lui reproche d'avoir, dans la vie de Tibère, donné à Hérode le titre de roi au lieu de celui de tétrarque; dans celle d'Octavien, donné des limites inexactes à l'ancienne Cantabria, fait mourir Décius l'an 256 de l'ère chrétienne au lieu de l'an 253, et établi quelques concordances inexactes dans sa liste des papes et des empereurs et dans la date des martyrs, il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage, comme le faisait remarquer Mexía, était le premier (au moins sous une forme aussi complète) qui parût en langue espagnole sur un tel sujet. Les dates étaient nombreuses; une double bibliographie suivait chaque vie d'empereur, indiquant les écrivains qui illustrèrent l'époque dans différents pays de l'Europe, et mentionnant les sources utilisées; enfin, en ce qui concernait ces sources, la liste était fort complète et comprenait non seulement des auteurs italiens, mais encore un certain nombre d'auteurs français.

En terminant son ouvrage, et après avoir tracé un beau portrait physique et moral de l'empereur Maximilien, Pedro Mexía déclarait que son intention avait toujours été de ne pas aller au delà, et il en expliquait la raison avec beaucoup d'humilité :

... los altos hechos y hazañas, las incomparables y heroycas virtudes, excelencias y grandezas del emperador y Rey don Carlos nuestro señor, que le sucedio en el Imperio, y fue elegido, por su muerte, nunca reynó en mi tanta sobervia, que me tuviese por bastante para

1. British Museum : Add. 28434.

contarlas ni escrivirlas. Porque assi como Dios lo hizo a el estremado y señalado entre todos los principes y emperadores del mundo, assi sera menester singulares y altos ingenios que escrivan sus hechos y historias, y tal es por cierto a mi juyzio, y de quantos le conoscen, el del doctisimo Varon en todas artes y sciençias Juan Ginesio de Sepulveda, á quien su magestad tiene encomendada esta provincia en lengua latina, y la prosigue como todos del esperan felicissimamente : para la proveza y poco caudal del mio, no ha sido poca ventura y merced que Dios me ha hecho, aver como quiera tratado y acabado lo passado.

Ce passage peut être considéré, dès cette année de 1545, comme une invitation discrète faite à Charles V, pour que celui-ci l'encourageât à ne pas douter de ses forces. Lorsqu'on songe que Mexía reconnaît dans le Prologue de sa chronique, qu'il a toujours pressenti devoir écrire un jour l'histoire de l'empereur, on a le droit de supposer que son attitude était celle d'un candidat timide qui eût bien voulu qu'on lui fît un signe pour se remettre à la tâche. Nul doute qu'il n'eût déjà dans ses tiroirs une partie de la future chronique, et par suite, qu'il n'ait rêvé, au moment où il se livrait à cette petite manifestation de modestie, à la continuer dans une situation bien rémunérée.

Dans ce but, il n'avait pas manqué, chaque fois que l'occasion s'en était présentée[1], d'affiler sa plume pour parler des événements politiques qui, dans l'histoire des derniers empereurs, avaient un rapport direct avec les prétentions héréditaires de Charles. Au chapitre II de la « Vie de Maximilien », les droits « jamais perdus ni jamais renoncés » à l'État de

1. Dans le prologue de la *Silva de varia leçion*, qui est dédié à Charles V (l'*Historia imperial* est dédiée au prince Philippe), on trouve déjà le même souffle, et parfois les mêmes périodes que dans la préface de la future chronique, et même une allusion plus ou moins voilée, aux velléités secrètes de l'auteur : « Vuestra clemencia y magnanimidad, las pazes y libertad que aueys otorgado a los vencidos, y los perdones generales que Vuestra Magestad ha hecho. Vuestra felicidad y animo invencible. Italia y Affrica, y Francia lo confiessan, de las quales todas aveys triumphado. E si en el grande animo de vr̃a M^d cupiera ambicion alguna, de muy grande parte de todas ellas fuerades oy dia señor, pero vr̃a alt. ha querido mostrar su poder en conquistarlos, y su libertad y grandeza en hazer merced dellos. Y si assi os aveys hecho señor de sus dueños y dellos, y hollays pacificamente toda la tierra : hallando a cada passo rastros y tropheos de vr̃as victorias. De manera que estas no son hazañas para que nadie las acometa en muy grande hystoria, quanto mas yo en la brevedad deste prohemio. En lo qual quiero me contentar con lo primero, pues no soy para el otro. »

Milan sont exposés avec complaisance, éloquence et clarté, et dans le suivant, le portrait du grand-père était exécuté de manière à mériter l'estime du petit-fils.

Celui-ci en effet, au dire de Pacheco[1], fit aux ouvrages de Mexía un excellent accueil, et peut-être sur l'intervention de Fr. Domingo de Soto (qui lui-même, quelques mois auparavant, venant d'être nommé confesseur de l'Empereur et appelé en Allemagne), décida d'octroyer à leur auteur le titre de chroniste. Une *albalá* du 8 juillet lui assura les 80.000 maravédis de salaire qui correspondaient annuellement à la charge, et une *cédula* de la même date, expédiée d'Ausbourg, régla les conditions dans lesquelles le trésorier de la *casa de la contratación* des Indes devait lui verser cette somme. Plusieurs des chronistes précédents avaient obtenu l'autorisation de passer une partie de leur temps hors de la cour : Guevara, une fois évêque, l'avait eue de droit pour pouvoir résider dans son diocèse ; Barnabé Busto avait obtenu de s'absenter six mois chaque année « pour pouvoir se recueillir ». Mexía, à son tour, obtint de ne pas quitter Séville. Non point qu'il fût d'un âge très avancé, — il avait environ cinquante et un ans[2] quand il reçut sa nomination, — mais sa santé avait toujours été précaire et ses indispositions continuelles ne lui eussent permis, ainsi que le reconnaît le décret royal, ni de suivre la cour, ni d'écrire son histoire avec assez de commodité. Il n'y eut donc rien de changé dans son existence, et il continua à habiter tranquillement la maison qu'il possédait à Séville.

En cette année de 1548, Charles V n'eut donc pas moins de quatre historiographes rémunérés, puisque Sepúlveda, auquel

1. Francisco Pacheco. *Libro de retratos*. Séville, 1883.

2. Nous croyons en effet qu'il est nécessaire de reporter sa naissance à l'année 1497, en nous basant sur une information concernant la noblesse et l'origine d'un certain Hernán Mexía de Guzmán, que nous avons rencontrée à l'Archivo histórico nacional. (Leg. 5 076.) Cet Hernan Mexia (qui n'a d'ailleurs aucune parenté avec notre Mexía) était candidat à l'habit de Santiago, et parmi les personnes graves de Séville qui furent appelées en témoignage par le Conseil de l'Ordre, figure « Pero Mexía coronista de su magestad e vezino de la dicha ciudad ». Le document s'exprime ainsi à son sujet : « Dixo este testigo ques de edad de cinquenta y dos años poco mas o menos tiempo... » Or, il comparut le 6 septembre 1549, et il est peu probable, malgré le « poco mas o menos », qu'il eut commis, pour se vieillir, une erreur de deux années. Le document est bien entendu original, et c'est grâce à lui que nous avons pu reproduire, pour la première fois, la signature de Mexía.

Mexía faisait à la fin de son Histoire des Empereurs une allusion flatteuse, émargeait depuis l'année 1536, Ocampo depuis 1539, et qu'en 1546 un dernier décret avait concédé encore à Busto, archidiacre de Galisteo et maître des pages de la reine, le titre de chroniste[1]. La chronique impériale coûta cette année-là au trésor 320.000 maravédis!

Le dernier venu parmi les historiographes de Charles n'allait-il pas faire double emploi et se trouver gêné par la concurrence? Mais le dernier cité de ces chronistes déjà en place, Barnabé Busto, s'était cantonné dans un domaine très spécial, et écrivait la guerre d'Allemagne; Ocampo, tourné surtout par goût vers le passé, ramassait sans enthousiasme des notes sur les événements contemporains[2], et (peut-être parce qu'un autre que lui, Sepúlveda, avait pris cette tâche au sérieux et avait quatre années d'avance) s'occupait de la chronique avec mollesse. Restait Sepúlveda, qui écrivait son histoire en langue latine et avec qui Pedro Mexía était en excellents termes. Ce dernier fut donc amené tout naturellement, même si aucune indication officielle ne lui fut donnée, à comprendre autrement sa tâche, et d'abord à écrire la sienne en langue vulgaire. Il n'eut d'ailleurs aucune peine à s'y résoudre. Quoique ayant fait dans sa jeunesse d'excellentes études d'humanité et correspondu avec quelques-uns des hommes les plus savants de son époque : Erasme, Vives, Sepúlveda lui-même, il avait toujours été un vulgarisateur et s'était toujours proposé d'écrire pour le peuple, qui n'entend pas le latin. On trouve dans le *Prohemio* de sa *Silva* un plaidoyer en faveur de la langue maternelle :

... pues la Lengua Castellana no tiene (si bien se considera) porque reconozca ventaja á otra ninguna, no se porque no osaremos en ella tomar las invenciones que en las otras, y tratar materias grandes, como los Italianos y otras naciones lo hazen en las suyas, pues no faltan en España agudos y altos ingenios.

1. Pour ce dernier chroniste, tout à fait inconnu jusque dans ces dernières années, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Morel-Fatio *(Historiographie de Charles-Quint)*, qui le premier a marqué sa place parmi les chronistes de Charles-Quint.

2. [Cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 307. G. C.].

Le grand désir de Mexía, dès le jour où il se vit en possession du titre de chroniste, fut certainement d'aboutir, et d'aboutir rapidement; et si l'on peut justement reprocher à certains chronistes de Charles-Quint d'avoir trop souvent rédigé dans la mesure où cela était indispensable pour donner l'illusion du travail et assurer la continuité du salaire, on doit reconnaître que Mexía prit à cœur de gagner ses 80.000 maravédis, et qu'il ne tint pas à lui que nous ne possédions de l'Empereur une histoire complète et d'une admirable unité.

Ce désir de ne pas perdre son temps pour être certain de tout dire — désir qui était peut-être inspiré par la constatation de son mauvais état de santé — est très souvent exprimé dans la chronique. Parlant des faits d'armes qui eurent lieu durant le siège de Milan, il regrette de n'avoir pas le loisir de les raconter :

Porque en la verdad son tantas y tan grandes las cosas que se me ofrecen y tengo que contar adelante, que me han hecho y hazen llevar el estilo y modo muy diferente de lo que los otros Historiadores, los quales comunmente tienen por costumbre encarecer y engrandecer con palabras y ordenar y pintar lo mejor que pueden los combates y batallas y los otros trances que acontescen en la guerra, con que entretienen y combidan al lector y hazen su historia mas agradable. Los quales yo no puedo contar sino abreviando y acortando, usando de una brevedad compendiosa, porque aya lugar de cumplir con los hechos principales, aunque no los adornemos de palabras y encarecimientos, confiando que el cuento verdadero de cosas tan grandes como son las desta Historia, hara estos efectos muy mejor que las muy vestidas y compuestas por los otros. (L. IV, ch. 2.)

Et un peu plus loin faisant allusion aux événements qui se passaient en Toscane et aux projets de Soliman contre le royaume de Hongrie, il écrivait avec regret :

De cada una destas cosas se pudiera hazer verdaderamente tratado y historia particular digno de ser leydo y sabido, segun las grandes cosas que en cada parte de las dichas pasaron. A mi me pone lastima en verdad y recibo pena de no poder lo hazer, pero otros avra que tengan este cuydado y lugar. A mi bastarme ha tocar lo que pudiere, pasando de camino a lo que soy obligado. (L. IV, ch. 2.)

Un autre souci est souvent exprimé dans la chronique : celui de ne pas empiéter sur les provinces de ses collègues. Plusieurs fois il est question de la chronique des Indes que l'historiographe Gonzalo Hernández est en train d'écrire, et chaque fois, Mexía se montre préoccupé de ne pas le gêner dans sa tâche. Parlant de la conquête de la Nueva España par Hernán Cortés, il fait allusion aux difficultés de tout ordre qu'il eut à vaincre : « el cuento de las quales, » ajoute-t-il, « con lo demás desta historia tan notable, dexo yo para el chronista que tiene especial y particular cuydado de las cosas de las Indias, porque yo no tengo tiempo ni lugar para contallas[1]. » (L. I, ch. 17.)

Sa réserve lui était peut-être aussi imposée par les conditions dans lesquelles il devait écrire son histoire. Éloigné de la cour et des événements de son temps, il n'en connaissait sans doute que ce que ses correspondants ou les personnes qui s'y étaient trouvées mêlées venaient lui raconter à Séville. Rarement il fut lui-même témoin oculaire, et seulement dans des circonstances de peu d'importance ; et il a bien soin de les mentionner : c'est ainsi qu'il nous apprend qu'avant le départ de Magellan pour son tour du monde, il a vu le navire où celui-ci allait s'embarquer, et après son retour, y est entré, a causé avec les marins qui le montaient et s'est fait raconter les principaux événements du voyage (l. I, ch. 17) ; il nous apprend de même qu'il a vu de ses propres yeux les effets du tremblement de terre qui, en septembre 1522, se produisit dans le royaume de Grenade, causant de grands dommages dans les villes d'Almería, de Baza et de Guadix (l. III, ch. 7).

Mais c'est là l'exception, et généralement sa documentation lui vient des renseignements fournis par ses contemporains. Cela ressort clairement de maints passages de la chronique ; car Mexía, avec une franchise qui l'honore, loin de dissimuler les faits sur lesquels il n'a pu obtenir des indications précises, accuse loyalement les points sur lesquels il a besoin d'être

1. Il renvoie une fois encore à ce chroniste dans le même chapitre, et aussi au l. III, ch. 11, où parlant des terres récemment découvertes, il ajoute : « lo qual todo se vera y entendera quan gran cosa es, por la manera que Gonçalo Hernandez, coronista de las Indias, lo escrive largo, al qual yo me remito en este proposito ».

complété : après être resté un an en Espagne avec sa femme et ses beaux-parents, le prince don Philippe, nous dit-il, « se quiso ir a sus estados por algunos respectos que yo no he sabido » (l. I, ch. 3). Il se plaint encore de n'avoir pas pu avoir relation des opérations de Charles contre les habitants de Gueldre (l. I, ch. 11), ni des événements qui eurent lieu après le soulèvement de Palerme (l. I, ch. 12), et avoue (l. I, ch. 11) n'avoir pas très bien compris si ce fut avec l'assentiment du pape qu'en l'an 1516, l'Empereur remit Vérone au roi de France pour la donner aux Vénitiens, ni su exactement pour quelle cause ou à quelle occasion le marquis del Gasto, en 1530, avant la capitulation de Florence, s'en était allé au royaume d'Italie (l. V, ch. 6). Et de temps en temps des indications de l'historien, « segun afirman..., segun he oido contar... », viennent nous renseigner sur la nature de ses sources.

Gardons-nous de mépriser ce genre de documentation ; il donne les meilleurs résultats quand il est pratiqué, comme ce dut être le cas, avec un sens critique suffisamment averti. Les principaux acteurs des événements qui se déroulaient à l'époque de Mexía ne devaient pas mieux demander que de se soumettre aux questionnaires des historiographes impériaux, et les témoignages des uns, mesurés aux témoignages des autres, et intelligemment interprétés, pouvaient parfois donner une moyenne de vérité historique supérieure à celle qu'eût pu fournir l'intervention directe du chroniste dans les faits dont il se proposait d'être l'historien. Il est juste d'ailleurs, bien que Mexía donne l'impression d'avoir eu entre les mains assez peu de documents officiels, — beaucoup moins que certains de ses collègues, — de tenir compte de l'appui qu'ils lui purent donner pour contrôler les témoignages oraux qu'au fur et à mesure des événements, et bien avant sa nomination d'historiographe, il s'était toujours appliqué à recueillir.

D'autre part (en dehors des documents impériaux), peu nombreuses étaient les sources écrites auxquelles notre chroniste pouvait avoir recours, vers l'année 1547, pour raconter

l'histoire de l'Empereur. Le premier historiographe en date, Antoine de Guevara, n'avait rien laissé que quelques harangues plus littéraires que réelles, et ceux qui l'avaient suivi, contemporains eux-mêmes de Mexía, travaillaient isolément à leurs tâches diverses. Seuls, les Italiens eussent pu fournir à un historien espagnol des œuvres utilisables, et bien que Mexía n'en ignorât aucune (il les a largement utilisés dans son Histoire des Empereurs), il ne semble pas qu'il leur soit redevable dans une grande mesure en ce qui concerne la Chronique impériale.

Ceux qui ont raconté les événements du règne de Charles-Quint publièrent d'ailleurs leurs œuvres trop tard pour que Mexía pût en profiter : Paul Jove publia la première partie de ses histoires en 1550, la seconde en 1552. Quant à Guichardin, son Histoire d'Italie ne parut pour la première fois à Florence qu'en 1561. Galeazzo Cappella, il est vrai, témoin oculaire et historien consciencieux, eût pu, surtout en ce qui concerne la restitution du duché de Milan à François Sforza, être utilisé par Mexía; mais le texte du *De rebus nuper in Italia gestis*...[1], bien que se rapportant précisément aux années dont celui-ci écrivait l'histoire, est rédigé avec une sobriété de détails qui ne le rend pas d'un secours très précieux.

L'Histoire de Marco Guazzo[2] est peut-être la seule qui a fourni à Mexía, en ce qui concerne les événements d'Italie, quelques matériaux pour son ouvrage; et encore doit-on réduire les emprunts à bien peu de choses : la réception de Charles V par le pape et les cérémonies du couronnement impérial rapportées par Mexía au quatrième livre de son His-

1. *De rebus nuper in Italia gestis, lib. octo, in quibus quicquid bellorum in tota Italia ab anno 1521 usq. ad 1530, agitur in 4°. Norimbergae ap. Jo. Petresum 1532.* L'ouvrage fut réédité l'année suivante à Anvers. En 1536 il fut traduit en espagnol par le maître Bernardo Perez, « canonigo de Gandia », et édité à Valence. — On possède encore de G. Cappella les *Commentarii de rebus gestis pro restitutione Francisci Sfortiæ II. Mediolani Ducis, 1538,* qui furent traduits du latin en italien par M. Francesco Philopopoli (Venetiis, 1539).

2. *Historie di tutte le cose degne di memoria quai del anno MDXXIIII sino a questo presente sono accorse nella Italia, nella Provenza, nella Franza, etc. In Venetia, 1540, 4°.* Messer Marco Guazzo a encore écrit : *Historia... ove se contengono la venuta, et partita d'Italia di Carlo Ottavo Re di Franza et come acquisto et lascio il regno di Napoli... con le ragioni qual dicono francesi haver la corona di Franza nel regno di Napoli, et nel ducato di Milano.* 8°, Ven. 1547.

toire sont les seuls épisodes qui, d'une façon évidente, ont été inspirés par l'écrivain italien.

En fait, les guerres d'Italie et les guerres aux frontières des Pyrénées ont été racontées par lui d'une façon originale, et tellement indépendante des relations italiennes, que l'on ne doit point douter qu'il ait eu entre les mains les principales lettres que les généraux adressaient à l'Empereur du théâtre des opérations, et qui, transmises à l'historiographe, lui permettaient de reconstituer les événements avec une précision que l'on chercherait vainement chez les historiens de son temps. La communication de cette correspondance si abondante (qui constitue aujourd'hui une grande partie de l'ancien fonds de manuscrits de Pascual de Gayangos) fut certainement assurée à Mexía : il serait sans cela impossible d'expliquer la minutie et l'exactitude avec lesquelles tous les faits de guerre, notamment ceux rapportés au livre III, sont datés, presque chronométrés par cet historien résidant à Séville ; et sa valeur documentaire, pour ce qui a trait surtout à la marche des opérations et à la peinture des hostilités, est incontestable.

En ce qui concerne les événements d'Espagne, où les témoignages contemporains devaient forcément constituer son principal procédé d'information, l'abondance des relations qui nous ont été conservées, surtout pour l'époque des *Comunidades,* empêche un peu de se rendre compte des services rendus par la chronique impériale. Sur bien des points cependant, c'est encore Mexía (à travers Sandoval, il est vrai) qui nous apporte les plus précieux renseignements sur cette époque troublée ; et si, sur bien des points, nous aurions sans doute été informés par ailleurs, aucune autre relation ne nous eût donné du soulèvement une idée d'ensemble aussi complète et aussi précise. Bien des faits d'ailleurs de cette période seraient tombés dans l'oubli dont nous sommes redevables à sa chronique : c'est ainsi, pour ne citer que l'un d'eux, que l'acte de clémence de Charles V envers le *comunero* Hernando de Avalos, revenu furtivement à la cour et dénoncé par un des serviteurs de l'Empereur (« y aun dizen que de su

Consejo »), sa mauvaise humeur contre le dénonciateur, et la parole prononcée par lui après les exécutions de Palencia : « Eso basta, no se derrame mas sangre... » (l. III, ch. 7), semblent n'avoir été recueillis que par Mexía. La conduite de Charles envers Hernando de Avalos est rapportée avec complaisance, car elle constitue un acte tel, nous dit l'auteur, « que si cayera en manos de un historiador o orador romano, nunca acabara de encarecerla y alabarla ».

Mexía était naturellement dans son rôle d'historiographe officiel en mettant en relief les vertus du Prince, mais il le fait sans contrainte, et il est difficile de ne pas trouver un accent de fierté nationale et de conviction profonde dans une phrase comme celle-ci :

... Aunque el Emperador ha tenido grandes guerras y conquistas, halas tratado con tanto poder y facilidad que nunca España las ha sentido, ni han sido parte los enemigos para poner pies en ella, y han hollado los Españoles las tierras de todos ellos...

C'est surtout la modération de Charles que Mexía s'efforce de mettre en relief, son désintéressement après la conquête : Parme et Plaisance remis à l'Église, Gênes et Milan restitués à leurs anciens maîtres en font la démonstration (l. III, ch. 6). Son désir de paix universelle, sa loyauté dans toutes les négociations avec François Ier, dont la fourberie et l'ardeur turbulente et perturbatrice sont opposées comme il convient aux qualités de Charles, sont glorifiés au cours des événements, mais sans exagération puérile.

Pour ce qui a trait à la guerre des *Comunidades* et à ses causes, il s'efforce d'être impartial. Il reconnaît qu'il y avait bien quelque chose de fondé dans les réclamations populaires, mais la forme dans laquelle elles furent présentées était inacceptable. Au sujet des faveurs accordées aux Flamands, il plaide l'inexpérience du prince : il n'était âgé que de dix-sept ans, et c'était une lourde charge que l'administration de tant de royaumes ; il s'était élevé hors de l'Espagne, connaissait à peine sa langue, pas du tout ses lois et ses coutumes. Aussi, appréciant depuis longtemps la loyauté et la sagesse de M. de

Chièvres, il s'en remettait à lui, et Chièvres, nous dit Mexía, pour tout ce qui concernait les affaires d'Espagne, suivait les indications du maître Mota, évêque de Badajoz, qui devient ainsi, d'après l'historien, le premier coupable.

En ce qui concerne la nomination de Guillaume de Croy à l'archevêché de Tolède, ce seraient encore, d'après lui, les Espagnols qui en auraient toute la responsabilité :

... yo oy dezir estonces y despues aca se ha savido por muy cierto, que el marques de Villena y otros grandes de España suplicaron al rey que se lo diesse, y que el no estava primero en ello ni Xebres lo havia intentado; de manera que el rey tuvo en esto y otras cosas semejantes poca culpa, porque los mismos que le avian de avisar dellas se lo suplicaron...

D'ailleurs, pour ce qui est de M. de Chièvres, si Mexía admet le reproche de cupidité qui lui fut si souvent adressé, il sait, par le témoignage des personnes qui le fréquentèrent, qu'il fut d'un jugement sûr, servit son prince avec loyauté, et fut toujours un facteur de paix dans les événements d'Europe. Et ce serait une erreur de s'imaginer tous les grands emplois accaparés par les étrangers. Charles n'avait-il pas à ce même moment dans son conseil secret don García de Padilla et l'évêque de Badajoz, pour principal secrétaire Francisco de los Cobos? Le sévillan Nicolas Tello n'était-il pas à la *contaduría mayor,* et, en ce qui concerne le Conseil royal et la Chancellerie, n'a-t-il pas conservé les fonctionnaires qui étaient en charge; et quand il y eut des vacances, n'y a-t-il pas été pourvu en faveur des naturels du pays?

Certains reprochaient en outre au nouveau roi d'être d'un abord difficile : « La facilidad y comunicacion, répond Mexía, suele ser causa de menosprecio. » On en a eu un merveilleux exemple dans le roi Henri le Dolent, qui, malgré sa faiblesse et son infirmité, fut respecté et craint seulement parce qu'il se tenait un peu à l'écart de ses sujets et était sobre de conversation (l. I, ch. 13).

Enfin, s'il y eut au début quelques malentendus entre le roi et son peuple, ce ne fut que passager : « su discrecion y bondad,

ayudada de la lumbre y gracia divina, lo suplio y remedio todo adelante, ayudandose el assimismo de la platica y esperiencia de las cosas y trances ». Il n'est qu'un cas où l'on sent que Mexía n'est pas disposé à excuser tout à fait la décision impériale : c'est pour l'exécution de l'évêque de Zamora. Sans doute il a entendu dire que l'Empereur affirma ensuite n'avoir pas donné l'ordre de le tuer, mais « de faire justice » ; mais on devine qu'il n'est pas satisfait par cette distinction subtile, et se range intérieurement à l'avis de ceux qui blâmèrent le châtiment et ne le trouvèrent pas conforme à la bonté d'un prince aussi religieux et aussi chrétien que l'Empereur : « no es licito a los reyes ni potencias seglares », déclare-t-il sévèrement, « tocar ni castigar a los ungidos y consagrados a Dios, pues tienen Pontifices que lo hagan, y la divina escriptura y sacros canones tienen dada forma para ello » (l. III, ch. 21).

C'est que Mexía, qui est un sujet dévoué de Charles, est avant tout un catholique soucieux de l'indépendance romaine; et lorsque, après le sac de Rome, il a à enregistrer la mort du prince de Bourbon, s'il considère comme un peu osé le jugement populaire, qui vit en cette mort un châtiment céleste, il n'en rapproche pas moins, pour inspirer le respect des choses saintes, la mort d'Iñigo de Moncada, qui était entré le premier à Rome et dont les troupes pillèrent l'église Saint-Pierre, celles du capitaine Juan de Urbina et du prince d'Orange, qui avaient également participé à l'entreprise, bien que jamais l'Empereur — Mexía a bien soin de le faire remarquer avec fréquence — ne leur en eût donné ni l'ordre ni la permission (l. XV, ch. 6).

Un autre sentiment souvent manifesté par Mexía dans sa chronique, c'est l'orgueil de son origine andalouse et sévillane. Déjà, dans son Histoire des Empereurs, racontant la vie de Trajan, il avait protesté contre l'écrivain[1] qui faisait naître cet empereur à Cadix, lorsque la gloire de sa naissance devait revenir à Séville, « pues aunque no nascio en ella, nascio en lugar subdito y vezino suyo ». Il est de même conduit dans sa

1. Sans doute Antoine de Guevara, dans sa Décade.

Chronique, à bien faire ressortir la loyauté et la fidélité monarchique de sa cité au temps des *Comunidades*[1] et à montrer combien elle mérita en ces circonstances le titre de « très loyale » que lui donnèrent les rois d'Espagne. C'est là un sentiment très naturel et propre à tous les historiens de son temps ; et le lecteur, dont il sollicite l'indulgence pour citer en sa qualité de sévillan la lettre de Charles V datée de Malines, mettant sa cité natale à l'ordre du jour de l'Empire (l. II, ch. 8), n'hésite pas à la lui accorder, reconnaissant à Mexía d'avoir pu aussi, grâce à son origine, lui donner des événements d'Andalousie un récit détaillé et vivant.

Malgré le désir du chroniste d'employer dans la rédaction de son histoire « una brevedad compendiosa », il est difficile de ne pas y relever un souci très marqué de composition littéraire. Le fait qu'un demi-siècle plus tard, un autre historien, Sandoval, lui a emprunté les considérations historiques et généalogiques du début de son premier livre, pour en faire une sorte de prologue littéraire à son Histoire de Charles V, en est une bonne preuve. Le ton grandiloquent de la préface de ce premier livre en est une autre, et si parfois, pour montrer les droits de Charles à tel ou tel héritage, il lui arrive à diverses reprises (l. I, ch. 3) d'exposer de façon peu artistique la filiation généalogique de son héros, en revanche les divers accidents qui durent se produire pour lui donner accès au trône d'Espagne lui permettent de développer une comparaison qui n'est point sans grandeur et dont les diverses parties ont été soigneusement ordonnées. On en peut juger par ce morceau :

Lo qual escriviendo yo y considerando como fue quitado y no aceptado para ellos (les royaumes) el esclarecido Principe don Juan, y tambien lo que tenia en el vientre la Princesa Margarita su muger al tiempo que el murio, y despues la Infanta doña Isavel su hermana, y al cabo el niño Principe don Miguel y come el fue aceptado y rescibido, me vino a la memoria y me parecio muy semejable, y si fuera

1. Son insistance semble avoir agacé Sandoval qui fait évidemment allusion à l'ancien Sévillan lorsqu'il écrit (l. VI, § 5) : « No hay porque abonar a los andaluces, mas que a los castellanos, que en todas partes fueron los disparates casi iguales y hechos... »

licito, figura desto, lo del Profeta Samuel, quando fue a la casa de Isay a consagrar y elegir al rey que avia de ser de Israel, y dicho a lo que venia, le fueron presentados por Isay los hijos que tenia para ello en casa; y el Profeta le dixo : « Ninguno destos ha elegido Dios, ni lo hara rey de su pueblo. ¿ Por ventura no tienes mas hijos que estos ? » Y el Isay le respondio que uno pequeñito le quedava, que estava apacentando sus obejas: el qual le mando el Propheta traer; y en viendolo, le dixo : « Levantate y ungelo, que este es el que ha de ser Rey de Israel. » Y el obedeciendo lo hizo assi; y fue despues sancto y valeroso y poderoso rey, y grande guerreador. Ansi parece, como se ha visto, que estos catholicos reyes pusieron delante su hijo, y su hija y despues su nieto; pero, por secretos juicios de Dios, no fueron admitidos para el reyno, porque este otro era el David que el tenia escogido para ello, aunque chiquito apartado y olvidado por ventura para esto, y ansi en todo ha sido imitador de David en la religion y defension de sus reynos, y acrecentamiento dellos. » (L. I, ch. 2).

Un peu avant ce passage, Mexía, parlant de la naissance de l'infant don Miguel, avait remarqué qu'on eût pu lui donner le même nom que donna Rachel à son fils Benjamin « qui s'interprète fils de ma douleur », puisque la reine Isabelle mourut de l'enfantement, comme Rachel du sien; et sans souci à cet instant de la « brevedad compendiosa » qu'il se proposait d'observer, il ajoutait : « ... pero no vino fuera de proposito el nombre de Michael, que significa herida de Dios; de manera que al alegria grande de su nacimiento se mezclo luego gran dolor y tristeza, y fue otro nuevo cuchillo y herida para los reyes sus padres. »

Le procédé littéraire auquel Mexía a fréquemment recours, et le seul auquel il ait recours, pour donner de la noblesse à son style, est la comparaison. Et la comparaison, chez lui, est de deux sortes : ou elle est purement biblique, ou bien elle emprunte ses éléments aux phénomènes atmosphériques.

Du premier genre de comparaisons, outre les exemples que nous avons déjà relevés, on pourrait aisément en citer d'autres : c'est Antoine de Leyva, si souvent victorieux malgré ses maux, qui lors de l'entrée solennelle de l'Empereur à Bologne, porté sur une chaise et entouré de capitaines, était regardé par tout le monde avec étonnement « como leemos de David quando avia muerto al gigante Golias » (l. V ch. 1). Ce sont les

soldats impériaux qui, après la prise de Saint-Ange[1], voulant établir solidement leur camp en face de celui du roi de France, qui ne leur laissait pas une minute de répit, durent repousser ses attaques tout en creusant fossés et tranchées « como en la reparacion de los muros de Hierusalem se escrive de los Judios que con la una mano obravan y con la otra se defendian... » (l. III, ch. 14). Et lorsque l'historien raconte la condamnation que le pape Jules porta contre le roi et la reine de Navarre, coupables, en l'année 1512, de n'avoir pas donné libre passage aux troupes de Ferdinand le Catholique et aux soldats anglais qui voulaient pénétrer en France, il énumère les divers exemples qu'offre l'histoire d'excommunications ou condamnations de princes par des pontifes; puis remontant à l'Écriture Sainte, en cite d'autres qui s'appliquent plus spécialement au cas présent : celui de ce roi des Amorrhéens qui, pour n'avoir pas voulu livrer passage à Moïse et à son peuple, se vit dépouillé de son royaume, et celui des habitants de Sion qui virent leur ville détruite par Judas Macchabée, pour lui avoir opposé le même refus, comme il revenait de vaincre les Galaadites (l. I, ch. 8).

Voici à présent quelques exemples des « comparaisons atmosphériques » de Mexía : Veut-il apprécier le caractère éphémère de la prise de Rome par Hugo de Moncada, et le peu de résultats qu'il en obtint : « ... a mi me ha parescido », écrit-il, « que fue como el fuego del relampago que espanta y alumbra mucho, pero pasa presto y sin dexar nada quemado » (l. IV, ch. 4). Voici en quels termes il commence le chapitre où il se propose de raconter les événements de l'année 1526 : « El principio del año de 26 me parece ainsi que fue como unos dias que comiençan descubiertos y muy claros, y desde a poca hora se buelven nublados y tempestuosos, porque asi fue este año, que su principio fueron casamientos, fiestas y plazeres, y no tardo mucho que se torno en grandes disensiones y guerras, mayores que las que tenemos contadas... » (l. III, ch. 20). Exposant les opérations d'Italie de 1527 et racontant l'entrée en campagne des généraux impériaux, il note que celle-ci se

1. [Pavie, 1525. G. C.].

produisit en février « porque la furia deste fuego era tan grande que en el mayor frio ardia mas... » (l. IV, ch. 5). Lorsque le marquis de Pescara, deux ans auparavant, s'était emparé de la ville de Saint-Ange, il avait dû d'abord, nous dit Mexía, faire battre par son artillerie les murs de la place, en renverser une partie, et la montée n'en était pas moins difficile : « Pero de la manera que el sol, quando a pieça de tiempo que esta cubierto y embaraçado con nublados, quando ya los vençe y desbarata, hiere y escalienta con sus rayos con mas calor y fuerça, asi la infanteria española que el marques llevava, como avia mas de dos meses que no campeavan y estavan en Lodi detenidos y como anublados, viendose ya libres y sueltos en campo, con tanta confiança y impetu pelearon, acabada la bateria, que en poco espacio se entro la villa por fuerça de armas, siendo presa y muerta la gente que la defendia... » (l. III, ch. 14).

La comparaison est le seul artifice littéraire employé par Mexía dans sa chronique. Les harangues, si chères aux historiens humanistes, en Espagne et en Italie, sont à peu près complètement absentes de son œuvre; celles que l'on rencontre sont courtes et ne sont plus des exercices oratoires, mais une reproduction de la réalité. Sa langue est sobre, essentiellement correcte et claire, et si on peut parfois lui reprocher le manque d'éclat, peut-être la monotonie, il est juste de dire que cette langue s'anime souvent, principalement lorsqu'il s'agit de brosser un tableau de bataille (par exemple lorsque Mexía fait la description de la bataille de la Bicoque, de Pavie), et qu'elle acquiert en ces circonstances une remarquable précision. Pour ce qui est de son vocabulaire, il est suffisant, sans être d'une extrême richesse, peut-être un peu influencé par le vocabulaire italien : Mexía adopte le verbe *ringraziare* recueilli dans Marco Guazzo; et l'expression *a canto de* dans le sens de *á punto de*, se trouve fréquemment sous sa plume. Un correspondant anonyme, qui dans une « carta scripta a Pero Mexía »[1]

1. *Carta scripta a Pero Mexia porque alabando la historia que él recopiló de las Vidas de los Emperadores, en que ay cosas abominables, desalaba la lection del libro de Amadis, por ser fabuloso, como si de la verdad de su historia se pudiesen sacar tan buenos exemplos como de la fabula de Amadis* (Ms. Add. 8219 du British Museum. Gayangos, vol. I. p. 227).

conservée au British Museum, incrimine l'Histoire des Empereurs, sous prétexte de défendre l'Amadis condamné par l'auteur, avait déjà reproché à celui-ci son italianisme : « ... en el (l'*Amadis*) se halla estilo qual podemos dessear los castellanos, y puridad y limpieza de lengua tal que si Vª M. no menospreciara tanto al autor y su obra, no viniera a dezir *alogamiento* por *aposento* ni *arruynado* por *destruydo*, palabras Italianas, ni *impedimento* ni *portento*, todas palabras portentosas para Spañoles. »

A son époque, s'il faut en croire son contemporain, le sévillan Matamoro, on lui reprocha aussi son latinisme : « Fuisse tamen quorundam eruditorum auribus multo dulcior », écrit-il dans son discours *De academiis litteratisque viris Hispaniæ*[1], « sin linguam Hispaniam paucis vocabulis Latinis non vitiasset. » Mais de ce défaut, peu sensible d'ailleurs dans l'ouvrage qui nous occupe, Matamoro lui-même l'a éloquemment absous, et le jugement qu'il porte sur Mexía est bien celui que forme, en définitive, tout lecteur de la Chronique de Charles : « ... instar amnis leniter labentis sedatus fuit, fidelis est, et valde circumspectus in historia » (il fut calme comme le fleuve qui roule lentement ses eaux, véridique et circonspect en matière d'histoire).

1. *De Academiis litteratisque viris Hispaniæ. Apologetica narratio Alfonsi Garsiæ Matamori hispalensis, Rhetoris Complutensis.* (*Opera omnia.* Madrid, 1769.)

II

Ceux qui puisèrent dans Mexía — Alonso Morgado Prudencio de Sandoval — Francisco Diego de Sayas.

Pour mesurer la valeur historique de la Chonique de Mexía et comprendre le prix des documents nouveaux qu'elle apportait, il suffit de considérer les services qu'elle a rendus aux historiens postérieurs.

Ainsi que nous l'avons vu, Mexía avait, en sa qualité de sévillan, très exactement noté les événements qui s'étaient produits en Andalousie à l'époque des *Comunidades,* et avait parlé avec fierté de l'attitude loyaliste de sa cité. Il était donc une source tout indiquée pour les futurs historiens de Séville. Aussi, lorsqu'à la fin du XVIe siècle, Alonso Morgado écrivit l'histoire de cette cité[1], le chroniste de Charles V fut-il la seule source à laquelle il eut recours pour faire le récit de cette époque troublée.

Alonso Morgado n'était pas sévillan. Né à Alcántara, en Estrémadure, il était même assez âgé lorsqu'il vint habiter l'Andalousie. Il était chapelain de l'église paroissiale de Ste-Anne, extra-muros de Séville, dans la collation de Triana. D'un esprit curieux, très instruit, il s'éprit de la ville où il était venu résider, et se proposa d'en écrire l'histoire.

Le troisième livre de son ouvrage (dont la plus grande partie est consacrée à l'histoire ancienne de Séville) traite « de su gran fidelidad para con todos sus reyes naturales » ; et lorsque l'auteur aborde le règne de Charles V, il ne fait que résumer les événements des *Comunidades* racontés par Mexía, et se borne à le copier à partir de la phrase : « Guardó la ciudad de Sevilla tanta lealtad... » La plus grande partie des chapitres VIII et XV du deuxième livre de la Chronique de Mexía a passé ainsi dans l'Histoire de Morgado[2].

1. *Historia de Sevilla... por Alonso Morgado. sacerdote vezino de Sevilla,* 1587. Cet ouvrage, dont le ms. original est conservé à la Biblioteca Nacional (ms. 1344) a été réimprimé dans les temps modernes.

2. L'auteur mentionne d'ailleurs le nom de Mexía dans la liste des « autores y libros, que se citan en esta Historia ».

Alonso Morgado, malgré le mérite réel de son Histoire de Séville, n'était pas un écrivain de grande envergure. Tout autrement significative est la personnalité de l'évêque de Pampelune, Prudencio de Sandoval, qui, au début du siècle suivant, puisa à pleines mains dans l'œuvre historiographique de Mexía. Les emprunts divers de la *Vida y hechos del emperador Carlos V*[1] ont été assez souvent mentionnés, mais il ne semble pas qu'on ait jamais pris la peine d'en mesurer exactement l'étendue. L'historien Ranke, qui l'a sévèrement jugée, est celui qui, jusqu'à ce jour, est allé le plus loin dans cet examen[2]. Il considère avec raison l'œuvre de Sandoval comme étant « plutôt une compilation (compte rendu) d'informations, ayant souvent peu de cohésion entre elles, qu'une histoire ». En ce qui concerne Mexía, bien qu'il déclare que le temps lui manqua pour approfondir la chose, il a eu conscience de l'étendue des emprunts, et bien qu'il ait un peu diminué l'importance de sa constatation en se bornant à relever chez les deux écrivains des phrases et des expressions identiques, ne citant qu'un seul chapitre dont Sandoval ait fait l'adoption intégrale, — ce qui donnerait à cette circonstance un caractère exceptionnel, — il a eu l'impression fort juste que les trois livres de la chronique (les trois livres du manuscrit incomplet de Vienne) se retrouvaient, en substance, dans l'histoire de Sandoval.

En réalité, on peut affirmer, sans beaucoup d'exagération, que toute la chronique de Mexía, du premier au cinquième livre inclusivement, a passé dans cette Histoire.

On trouvera plus loin (appendice II) l'exacte distribution de ces cinq livres à travers l'œuvre de Sandoval. Amené à lire de près le texte de la relation anonyme des *Comunidades* (faussement attribué jadis à Gonzalo de Ayora) pour le comparer au récit de ces mêmes événements par Pedro Mexía, nous avons songé, bien que cela ne rentrât pas forcément dans le cadre de ce travail, à profiter de la circonstance pour établir également

1. La première partie de l'ouvrage de Sandoval parut en 1604, à Valladolid; la deuxième en 1606.

2. G. Ranke, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, t. II, appendice III : *Chronisten Karls V.*

des tables de concordance en ce qui concerne Sandoval et l'auteur de cette relation. Il nous a semblé qu'il serait intéressant de faire connaître ainsi de façon exacte la provenance des documents présentés par Sandoval, pour que la critique des sources de son Histoire en soit facilitée, et si nous avons présenté séparément ces diverses concordances, c'est que nous avons voulu en même temps donner une idée d'ensemble de la relation anonyme, qui a rendu de grands services, mais n'a jamais été décrite, et ne sera vraisemblablement jamais publiée. Enfin, nous avons trouvé à la bibliothèque de l'Academia de la Historia, une autre relation de la guerre des *Comunidades* (ms. G 62 de la collection Salazar), due au juré de Tolède Alonso Ortiz, dont certaines parties ont également passé dans l'Histoire de Sandoval, et nous avons également jugé utile de dénoncer ces nouveaux emprunts.

En ce qui concerne la manière dont Sandoval a utilisé Mexía, elle est assez simple; il s'est borné à l'inclure dans son Histoire, et c'est sa méthode accoutumée : il s'inspire parfois, mais il copie presque toujours (même les observations toutes personnelles de certains auteurs)[1], et nombreux sont les chapitres qui ont entièrement passé dans son livre, sans qu'une expression en ait été modifiée. Aussi, lorsqu'on songe qu'ainsi furent composés les dix-neuf premiers livres de la *Vida y hechos del emperador Carlos V*, et peut-être l'ouvrage tout entier, on comprend que le sieur de La Mothe Le Vayer, qui dans un *Discours sur l'Histoire*[2] a pris vivement à partie Sandoval, lui reprochant de nous avoir exposé « un cadavre au lieu d'un corps historique », et a jugé le style et le caractère de son histoire « du plus bas étage », ait pu cependant remarquer qu'il y avait « quelquefois de l'inégalité en ceux-ci, à cause de certaines pièces beaucoup plus travaillées que le reste, et qu'on voit luy avoir esté fournies d'assez bonne main ». C'est qu'en

1. C'est ainsi qu'il déclare parfois, en suivant Mexía, qu'il n'a pu avoir relation de tel ou tel fait, qu'il passe quelques menus incidents d'un siège ou d'une bataille, pour ne pas charger son récit, lorsque le chroniste de Charles V est depuis un grand moment son unique source, et l'oblige à cette abstention.

2. *Discours de l'histoire. Seconde édition reveuë par l'autteur, à Paris, chez Antoine de Sommaville MDCXLVII.* Ce petit livre est dédié au cardinal de Richelieu.

réalité, lorsqu'on lit Sandoval, on fait simplement la lecture de Mexía, de Sanabria, d'Ortiz, de Guevara ou de tout autre écrivain. Et comme Sandoval n'a guère coutume de modifier les textes dont il peut profiter, et que son unique souci est de les additionner le plus habilement possible, il y a lieu d'en tenir compte quand on disserte de ses goûts et de ses opinions. Dans la révolte des *Comunidades*, nous dit Ranke, il se montre plus favorable pour les villes que Mexía, qui est à un haut degré monarchique : c'est surtout parce qu'au moment où l'observe Ranke, il se repose sur les bras du pseudo Ayora, qui lui fournit une partie de sa narration. Pour la même raison il semble vraiment difficile, lorsqu'on veut apprécier les qualités littéraires du style de Sandoval, de se baser sur la *Vida y hechos del emperador Carlos V*, dont la plus grande partie est constituée (du moins dans les vingt-trois premiers livres auxquels s'est borné notre examen), de morceaux simplement juxtaposés.

Il serait pourtant injuste et même assez plaisant de reprocher à un historien écrivant un demi-siècle après les événements qu'il raconte, de n'avoir pas fait preuve, dans le récit de ces mêmes événements, de grande originalité personnelle. Sans doute on serait en droit de désirer un peu plus de critique historique et moins de servilité dans l'utilisation des sources. Mais on est obligé de reconnaître d'abord que Sandoval a réuni avec un zèle louable, bon nombre de documents originaux. Il avait le droit d'écrire au deuxième livre de son Histoire : « Lo que se me puede agradecer, es, que sin perdonar a gastos, ni trabajos, y toda diligencia, he procurado papeles, originales, cartas y instruciones firmadas del Emperador, y otros Principes, que an enriquecido esta historia... » (l. II, § 2). En outre, peu d'historiens ont eu, à une époque quelconque, la bonne fortune de pouvoir utiliser tant de sources inédites, et de sources offrant toutes traitées, des périodes entières qu'il suffisait simplement de juxtaposer pour obtenir un ouvrage d'ensemble ; et si l'on s'en tient au sens même du terme, cette part d' « inédit » que l'évêque de Pampelune offrait au lecteur espagnol (réduit jusqu'alors aux seuls

récits italiens qui lui étaient si peu sympathiques), était des plus considérables et d'une valeur documentaire qu'il serait injuste de méconnaître.

Généralement, Sandoval cite ses sources[1]; et en ce qui regarde Mexía, étant donnée la diffusion rapide de ses manuscrits, il lui eût été difficile de ne point le faire. Il le cite avec sobriété il est vrai[2], et si nous ne possédions aujourd'hui la chronique de Mexía, on ne s'imaginerait jamais, à la façon discrète dont Sandoval parle de l'auteur sévillan, que les cinq livres de cette chronique se sont tout entiers déversés dans le grand ouvrage historique du chroniste de Philippe III.

Après Sandoval, il serait nécessaire, si l'on voulait relever les services rendus par Mexía, de passer en revue tous les écrivains qui, dans la suite, puisèrent dans l'immense réservoir historique de l'évêque pour les événements ne dépassant pas l'année 1530. Et la liste serait longue, depuis les chronistes aragonais du XVIIe siècle jusqu'à Danvila, pour qui Mexía fut un guide fidèle et sûr. Nous ne mentionnerons pourtant que l'un des premiers, parce que, par delà l'évêque de Pampelune, il est remonté directement à Mexía.

Francisco Diego de Sayas Rabaneda a eu entre les mains l'un des exemplaires de la chronique manuscrite de Mexía; cela ressort d'une note apposée par lui et signée de sa propre main[3]. Il en a fait un emploi judicieux[4], mais ne semble point avoir remarqué qu'une grande partie des renseignements qui lui ont été fournis par Sandoval, se retrouvait déjà dans l'ouvrage qu'il avait sous la main.

1. Les emprunts faits à la relation d'Ortiz ne sont pourtant pas accusés, et cependant des paragraphes entiers, et non les moins intéressants, sont copiés à la lettre.

2. Voici les endroits où Mexía se trouve nommé : l. III, § 16 et 29; l. VI, § 31; l. IX, § 9; l. XVI, § 6.

3. C'est le ms. 1765 (G 57) de la Biblioteca Nacional. Cette note (placée à la deuxième page du ms.) dit : « Este libro de la vida del E^r^ Carl. V escrita por P° Mexía su cronista me prestó Don Blas Fran^co^ español... de la ciudad de Cord[oba] ..» Le renseignement est donné « para que se tenga de esto verdad y se le restituya ». « Prestómela », ajoute Sayas, « para usar de él en la historia que e descrivir del Cesar mismo. D. Fran° de Sayas Ravaneda. »

4. Il s'en sert à partir du ch. VIII de ses *Anales de Aragón*, et le cite une fois dans ce chapitre.

III

Les manuscrits de l'Histoire de Mexía.

Aussitôt la mort de Mexía, tout ce que le chroniste avait écrit fut remis, nous dit Francisco Pacheco, sur l'ordre de l'Empereur et sous pli cacheté, au secrétaire Juan Vázquez de Molina. D'autre part; un manuscrit de la Biblioteca Nacional (G 57 = 1765), qui est présenté comme la copie « du manuscrit original du cardinal Granvelle », permet de supposer que ce manuscrit fut un peu plus tard entre les mains du premier ministre de Charles V. Ce sont les seules indications que l'on possède à son sujet.

Au XVIIe siècle, Nicolas Antonio énumère cinq manuscrits de la chronique : trois exemplaires in-folio de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares (Gaspar de Guzmán, † 1645); un autre, qui se trouvait à la cathédrale de Tolède (pluteo XXIX, num. 30), et le dernier, que Diego de Colmenares, historien de Ségovie, eut en sa possession. Au moment où Nicolas Antonio écrivait, ce manuscrit devait, selon l'auteur de l'*Hispania Nova*, se trouver à Madrid, entre les mains de Gaspar Ibáñez de Segovia. Gachard a décrit une copie du XVIIIe siècle faite sur ce manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque de l'Academia de la Historia, et reproduit une note de Diego de Colmenares[1] dénonçant les emprunts de Sandoval, et une réplique anonyme à cette même note. Or, le manuscrit même de Colmenares (avec la note signée par lui et la réplique), se trouve également à la même bibliothèque[2], où nous avons pu l'examiner.

1. Diego de Colmenares fait d'ailleurs allusion, dans un passage de son Histoire, à la possession de ce manuscrit: l'Empereur se rendit à Ségovie en août 1525; « Y viendolo desde lo alto de los puertos », dit l'auteur, « tan adornada de vistosos edificios, torres, y chapiteles (siendo entonces mucho menos que aora) dixo gustoso de verla, que tenia vista de Ciudad grandiosa. Y confirmólo el solene recibimiento, y fiestas que nuestros ciudadanos hizieron a su Mag^d Cesarea, como refieren Pedro Mexía en la parte de historia que dexó escrita deste monarca, como Coronista suyo, *y manuscrita tenemos :* y Sandoval en su historia Imperial. » (*Hist^a de la muy antigua. noble y leal ciudad de Segovia : y compendio de las historias de Castilla.* 1636. Cap. XXXIX, § 10.)

2. Dans la collection Salazar.

Deux exemplaires de la chronique de Mexía sont également mentionnés comme ayant fait partie de la bibliothèque de Montealegre. L'un était intitulé : « Historia de Carlos Q[to], escrita por Pedro Mexía su Cronista, in-fol. (f° 106 v°) ». Le deuxième, comprenant 126 feuillets, est ainsi cité : « Libro segundo de la vida del invictiss° E[r] Carlos Q[to], Rey de Esp., compuesta por Pedro Mexía su Cronista, en la qual se contienen las guerras y sediciones pop[res] que huvo comunmente en Castilla, llamadas comunidades. » Il était suivi de la vie de Martínez Siliceo, archevêque de Tolède (fol. 205 r. t° 14 de l'*Indice de las Miscelaneas de A Quarto*).

Au XVIII[e] siècle, la bibliothèque de Jacob Krys, qui fut vendue aux enchères en 1727[1], possédait un manuscrit de l'ouvrage de Mexía : *La Vida y Historia del Invictissimo E[r] don Carlo quinto, Rey de España, por Pedro Mexia, su Coronista, asta fin del año de 1530...* in fol. (n° du Catal. 705). D'autre part, un érudit suspect, le Danois Gerhard Ernest de Franckenau[2], dans sa *Biblioteca Hispanica,* qu'il faudrait, d'après Mayans, restituer au sévillan Juan Lucas Cortés, déclare avoir acheté à Madrid un élégant exemplaire de la chronique de Mexía, provenant de la bibliothèque royale de la Casa de Campo[3]. Telles sont les indications que nous avons recueillies pour le passé.

1. *Bibliotheca Krysiana sive Catalogus librorum; Quibus (dum viveret) usus est vir plurimum reverendus Jacobus Krys, J. U. D. & Ecclesiæ Romano-Catholicæ, que Amstelodami colligitur, Pastor fidelis, disertus. Publica eorum distractis fiet per Petrum De Hondt. Die Lunæ 3 Martii 1727. Hagæ-Comitum apud Petrum De Hondt 1727*, in-8, 3 ff. n. ch., 207-201 pp. Nous citons cette référence d'après M. R. Foulché-Delbosc : *Manuscrits hispaniques de Bibliothèques dispersées. 1[re] série* (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*, n[os] 10-12, oct.-déc. 1912 et 1-3 janv.-mars 1913).

2. Gerhard Ernest de Franckenau, auquel Mayans nie toute compétence pour les choses d'Espagne, fut envoyé à la cour de Philippe V par le roi de Danemark, Frédéric IV. Il mourut à Madrid, l'an 1701. C'est dans la Vie de Ramos de Manzano, publiée au tome V du *Novus Thesaurus Jur. Civ. et Can.* de Gerard Neerman (1758) que Mayans démontre d'une façon convaincante que dans la *Bibl. Hisp[a]*, de même que dans un autre ouvrage publié sous le nom de Franckenau, la *Themis H[ica]*, cet écrivain n'a fait que profiter, d'une manière indélicate, de l'érudition d'autrui.

3. « Petrus Mexia... Hispalensis equestri prosapia oriundus Carolique V Imperatoris Chronographus regius Hispanicus, cui muneri parem se ostendit conscripta Augusti illius ad Bononiemsen usque coronationem Historia libris 4 absoluta, cujus elegans exemplar manu exaratum (typis enim excusa non prodiit) ex regia Bibliotheca quæ in venatoria domo Casa de Campo dicta asservatur, ut ex ligatura constat, Matriti olim comparavimus... » (*Bibliotheca Hispanica historico-genealogico-heraldica.* Lipsiæ, 1724, p. 345.)

En ce qui concerne la diffusion actuelle des manuscrits de la *Vida y Historia...*, Gachard, envoyé en 1843 en Espagne par le gouvernement belge pour rechercher dans les archives et bibliothèques, les documents se rapportant à l'histoire de la Belgique, a relevé trois d'entre eux à la Biblioteca Nacional, un à l'Academia de la Historia, et deux à l'Escorial[1].

En réalité la Biblioteca Nacional ne possède pas moins de *onze* exemplaires de la chronique, et l'Academia de la Historia en possède deux pour sa part. Un autre manuscrit, signalé par G. Ranke, se trouve à la Bibliothèque royale de Vienne, et un autre, mentionné au Catalogue Gayangos, au British Museum. Citons encore un exemplaire du XVIIe siècle, que son possesseur actuel, M. Francisco de Laiglesia, a bien voulu nous communiquer.

On pourrait évidemment ajouter à cette liste d'autres manuscrits qui doivent se trouver dans les bibliothèques particulières, en Espagne ou ailleurs. Mais à défaut du manuscrit original, sans doute à jamais perdu, le nombre des copies que nous possédons est largement suffisant pour que l'on puisse corriger les unes par les autres, et obtenir un texte correct. Cela ne veut point dire que quelques passages ne soient demeurés douteux, et que nous n'ayons pas à nous demander parfois quelle est la forme définitive que Mexía eut voulu donner à sa pensée, s'il eût eu les loisirs d'achever son œuvre et de la retoucher ; mais nous croyons que la possession du manuscrit original, tel qu'il devait être à la mort de l'auteur, n'eût pas toujours résolu le doute. L'examen des divers manuscrits[2], notamment des deux plus complets, les ms. G 66 (= 1926) et G 70 (= 1788) de la Biblioteca Nacional, nous amène à penser que le brouillon de Mexía subitement interrompu, renfermait bien des variantes entre lesquelles l'auteur eût fait son choix,

1. *Les Bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, Bruxelles, 1875.

2. Tous les manuscrits qui seront décrits ci-après ont été examinés directement par nous, à l'exception du manuscrit de Vienne, dont nous nous sommes bornés à nous faire envoyer le signalement. Nous n'avons pu, malgré nos recherches, retrouver le manuscrit mentionné par D. Cayetano Rosell (Bibl. Rivadeneyra, tº XXI, p. 367) comme ayant appartenu à D. Aurelio Fernández Guerra y Orbe. Il a été égaré après la mort de ce dernier.

et bien des endroits qu'il eût révisés en complétant sa documentation.

Nous donnons ci-dessous la description des manuscrits que nous venons de citer; nous essaierons ensuite de les grouper par famille, dans la mesure du possible. Nous eussions voulu établir leur filiation d'une manière très complète; mais étant données la rédaction du manuscrit original, telle que nous nous la représentons, et la perte évidente de plusieurs manuscrits intermédiaires parmi les copies que nous avons examinées, nous ne pouvons répondre, dans le tableau que nous avons dressé, que du caractère rigoureux des parentés, non de l'exactitude absolue des descendances.

Biblioteca Nacional.

1) G 66 (1926). — *Pero Mexía — Historia de Carlos V.*

In-fol pap.; rel. en maroquin vert, vignettes dorées sur les plats et au dos, 359 feuillets, ancienne écriture esp[le] du XVI[e] siècle.

(Gachard, n° 24, p. 26.)

Ce manuscrit, de plusieurs mains, provient de la bibliothèque de Philippe V (comme probablement tous ceux de la lettre G). La Chronique proprement dite, qui est suivie d'une Histoire de la Conquête de Tunis, n'a que 326 feuillets. Elle comprend, outre les quatre premiers livres, le « prohemio » et six chapitres du cinquième, et se termine par un sonnet de Gutierre de Salina sur la mort de Pedro Mexía.

Le sixième chapitre est interrompu au milieu d'une phrase : « Pero como nunca los placeres de esta vida son enteramente cumplidos y que no tengan mezcla de placer y dio asi que pocos dias despues de entregada y sojuzgada Florencia... » Puis il est écrit : « Esto es hasta aqui lo que escrivio Pero Mexia de la vida del E[r] don Carlos y no lo acabo porque llegando aqui, fue Dios servido de llevarlo para si. Murio en mes de hebrero vispera de Santo Anton año de mill y quinientos y cinquanto y uno. »

2) G 70 (1788). — *Chronica del emperador Carlos V, por Pedro Mexia.*

In-fol., pap., rel. en parchemin, coté en partie seulement, écriture du xvi[e] siècle. (Gachard, n° 25, p. 27.)

Le manuscrit est d'une même main et d'une belle écriture « itálica ». Une note moderne au crayon dit ceci : « Es copia del G 66, como se advierte por los errores de lecturas del copista. p. ej° f° 321 v° últ[a] línea : año xxxii. &c. [1] »

Bien que la ressemblance extrême entre ces deux mss. soit frappante (ils finissent au même endroit et sont tous les deux suivis de l' « Empresa de Tunez » et du sonnet de Salina, auquel manque le deuxième vers dans l'un et dans l'autre), ils sont nécessairement indépendants l'un de l'autre, et sont des copies d'un même ms., peut-être de l'original, qui à notre avis, devait présenter de nombreuses surcharges, et offrir un vaste champ à l'interprétation des scribes. De toutes façons, presque chaque phrase, dans les deux mss., renferme quelque petite variante, le 1926 se distinguant par une tendance très marquée à choisir la version la plus longue, et contenant parfois des renseignements omis dans tous les autres mss.

3) G 57 (1765). — *Historia de Carlos Quinto, copiada del original ms. del Cardenal Grambelas.*

In-fol. pap. rel. en maroquin vert, vignettes dorées sur les plats (et au dos) de la couverture, 278 feuillets. On lit au 2[e] feuillet de garde : *Historia de la vida y hechos del invictisimo emperador don Carlos de Austria, V de este nombre, rey de Espanya, escripta por Pedro Mexía, su coronista, aunque imperfecta, porque solamente llega hasta la entrada del Emp[r] en Bolonia á coronarse; Sacada de un original manuscripto del cardenal Granvela, año de 1597.*

(Gachard, n° 23, p. 26.)

Ce ms., qui comprend exactement 270 feuillets pour la Chronique (les 8 derniers étant occupés par le « Perdon grãl » de

1. [C'est de ce ms. 1788 que l'éditeur de la *Revue Hispanique* déclare (p. 563) avoir tiré le contenu des pages 507-545, qui manquent dans l'exemplaire du Marquis de la Fuensanta del Valle. Il est cité dans Gallardo *(Indice)*, ainsi que G 66, Aa 45 et G 57. G. C.].

1522), est celui qui porte l'annotation de Sayas déjà signalée (p. 24). Il se termine au cours du deuxième chapitre du livre V à : « ...quando mas poderoso estava para hacer la guerra. Solamente quedó lo de Florencia... » Le « prohemio » du livre 2, contrairement, à certains mss., est séparé du premier chapitre.

Le manuscrit est d'une même main et d'une écriture très soignée.

4) Jj 12 (10464). (Provient de la bibliothèque d'Osuna). — *Quatro libros de la vida e historia del invictissimo Emper*[r] *D. Carlos 2° de este nombre Rey de Esp*[a]*, escrito por Pedro Mexía su choronista hasta que pasó en Italia á se coronar.*

Ms. in-fol[o] relié parch. 2 encres. Très soigné, 364 feuillets. Une note manuscrite dit : « Este libro esta bien y verdader[te] corregido en este año de 1608. »

La chronique se termine avec le quatrième livre, et dans le deuxième, la préface n'est pas distinguée du premier chapitre.

5) Ii 88 (10122). (Provient de la bibliothèque d'Osuna). — *Comiença la vida e historia del invictissimo Emp*[r] *Don Carlos 2º deste nombre Rey de España por Pedro Mexía su choronista.*

Grand in-fol. rel. mod. 325 f[os]. L'ouvrage de Mexía n'en occupe que 169. Le reste est occupé par les « peticiones » des *comuneros,* la « Coronica de Navarra por el Lic[do] Mosen Diego Ramirez de Avalos de la Piscina », et une lettre adressée au connétable Iñigo de Velasco par l'Inquisiteur de Navarre.

Ce ms., qui est tout d'une même main (écriture *itálica* très soignée), se termine au cours du chapitre II du livre V, à : « ...solamente quedó lo de Florencia... » Il est dit ensuite : « Aqui se acaba la historia y coronica que Pero Mexía choronista del emp[r] hizo y hordeno y no pasó de este lugar porque murio y pasó desta presente vida sin poder proceder adelante. » La préface du livre II n'est pas séparée du chapitre 1[er], Le livre IV ne comprend que 13 chapitres parce que le copiste a fait un « prohemio » de tout le chapitre 1[er]. Ce livre IV est intitulé par erreur « libro quinto », et le livre V est appelé « libro sexto ».

6) G 395 (1901). — *La Vida y Historia del Invictisimo emp*r *D. Carlos de Austria, Quinto deste nombre Rey de Spaña scripta por Pero Mexía su choronista.*

Ms. in-fol., couverture mod. 215 feuillets d'une même main.

Toutes les observations faites sur le ms. précédent s'appliquent à celui-ci.

7) Aa 242 (9368). — *Pero Mexía. Coronica del emperador Cárlos V (2° y 3° libro de la).*

Ms. de 166 feuillets in-4° rel. parch. provenant de la bibliothèque de D. Serafín Estébanez Calderón.

Une note placée à la fin du ms. dit : « Acavose de sacar esta Hista del 2° y 3° libro de la corónica del empr D. Carlos que escrivio Pedro Mexía su coronista. En Sevilla, domingo 14 de henero de 1590 años por el licdo Barme Nuñez Velazquez vzno de Sevilla » [1]. Le ms. ne comprend en réalité que le deuxième livre de la Chronique.

8) (17891). — *Historia de las Comunidades de España, sacada de la Crónica del Emp*r *C*os *Q*to, *escrita por Pedro Mexía su coronista.*

Ce ms., de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe (271 feuillets 4° Hol.) est celui mentionné dans le Catalogue Gayangos (p. 48) au n° 229. C'est un copie du précédent, dont il reproduit la note. Il est suivi d'un autre écrit intitulé : *Libro llamado del Alboraique* [2], et possède au feuillet 265 une longue note du Dr Araujo, qui est sans intérêt. A la suite du *Libro del Alboraique* se trouvent, de la même main que le reste du livre, quelques notes de chronique sévillane. Le ms., selon le Dr Araujo, appartient au Dr D. Ignacio Almorina.

1. [Cf. Gallardo, *Bibl. esp.*, t. III, p. 719, n° 2997. La date « domingo a 14 de marzo de 1590 » est certainement erronée, le 14 mars étant tombé un mercredi. C'est celle du ms. Aa 242 qui est juste. G. C.].
2. Cf. *ibid.*

9) I 307 (2810). — *La Vida e Historia del invictissimo Emp^r don Carlos Quinto deste nombre Rey de España escripta por Pero Mexía su coronista.*

Ms. in-fol. pap. rel. parch. 177 feuillets (tous d'une même main). Très soigné.

La chronique finit à la 3e ligne du chapitre 1er du livre V : «...y castillo de Sant Angel que por el duque de Milan estava... » Puis : « Aqui queda destroncada la crónica del Emp^r Don Carlos Q^to deste nombre que el muy noble cavallero y excelente coronista Pero Mexía empeço, porque le atajo la muerte al tpo y punto que empeçava el quinto libro. Laus deo. » Une note non signée dit au début du ms. : « Este es el ms. mas completo de 3 que tengo en [mano ?] á 23 de junio 1647. »

La préface du livre II est fondue dans le chapitre 1er, de même que celle du livre IV.

10) Aa 45 (9085). — *Coronica del Emperador Don C^os V Máximo y fortisimo escrita por el muy noble caballero Pero Mexía su coronista.* (Vient ensuite un second titre qui est le même que celui du ms. précédent.)

Grand in-fol. pap. rel. en parch. 231 feuillets, mais pas de pagination à partir du feuillet 193.

Plusieurs écritures, généralement peu soignées. Le ms. se termine à la fin de la préface du livre V : « ... porque no pase con descuydo por cosa tan grande... » (il n'a donc guère que trois lignes de plus que le ms. 2810. La note finale : « A qui quedó destroncada la coronica » etc., est identique à celle de ce précédent ms., et les particularités du livre II et du livre IV sont les mêmes.

Manuscrit de M. Francisco de Laiglesia.

11) *Chronyca del Emp^r C^os V Maximo y fortisimo escripta por el muy noble cavallero Pedro Mexia su chronista.*

Ms. in-fol. rel. parch. Ecriture très soignée du XVIIe siècle.

La chronique se termine au même endroit que dans le ms. précédent, et la note finale est rédigée dans les mêmes termes. Le copiste ne sépare pas la préface et le chapitre 1er du livre II. A la suite, et de la même main, se trouvent diverses lettres et « pláticas » se rapportant aux *Comunidades,* le pardon général que fit l'Empereur et une copie de son testament.

Bibliothèque de la Real Academia de la Historia.

G 24 / G 25 { 12-3-4. (Deux volumes sans pagin. de la coll.-Salazar.)

Comiença la vida del ynbictisimo emperador don Carlos Quinto deste nombre, Rey d'España compuesto por Pero Mexia su coronista cavallero de Sevilla.

In-fol. rel. parch. écriture du xvie siècle.

Il manque au 1er volume, par suite d'un accident, toute la préface du livre 1er. La chronique finit au livre V, à la fin du « prohemio » : « ...porque no pase descuydo *(sic)* por cosa tan grande ». Puis vient la note accoutumée : « Aqui queda destroncada la coronica del Emperador Don Carlos Quinto deste nombre Que el muy noble cavallero y excelente coronista Pero Mexia impeço Porque le atajo la muerte al punto que empeçava el Quinto Libro. » Une ligne en blanc sépare la préface et le chapitre 1er du livre II. C'est dans ce ms. que se trouve la note de Colmenares à laquelle nous avons déjà fait allusion. Nous la reproduisons ci-après avec la réplique qui lui fut faite :

Murio Pedro Mexia autor desta historia año, mil y quinientos y cinquenta y uno en diez y seis de henero víspera de Sr Anton Abad y en la hoja segunda plana primera dice que començo esta obra año mil quinientos y cuarenta y nueve de donde se colige qui escribio esto en menos de dos años. Fue infelicidad deste Principe y de la Nacion España que no la acabasse. para que no ubiera caido en manos de Frai Prudencio de Sandoval ya que el Rey don Felipe Segundo no advirtio en honor de su padre en cargarla al gran D. Diego de

Mendoça, con que hubieramos la mejor historia por el asunto, y por el escritor, que acaso ubiera en el mundo, fuera de las sagradas. Pero de nada cuidan menos los ssres Reyes de Espa que de sus Historias.

Ldo Diego de Colmenares.

Habla este cura licenciosa y atrevidamente porque el Sr fray Prudencio de Sandoval Obispo de Pamplona escrivio la Historia de el I. Emperador y Rey de nr̃a Espa tan docta y erudita quanto en ella se vee sin que sea menester alabarla mas, diganlo las naciones estrangeras que le buscan y las muchas impresiones que de ella se an hecho. Muchas Historias escrivio el S. Obispo. Notorias son, pero la del S. emperador fue como el dulce canto del cisne quando muere. Lo ultimo que escrivio fue y lo mejor. Y este clerigo por haver escrito la Historia de Segovia con algun acierto se mete a dar censuras disparatadas como esta y otras que estan en esta libreria en los libros que compre suios en Maio de 1651.

Ce ms., dit une note, « costo ciento y cinquenta Reales en Madrid a 19 de henero de 1682 ».

13) DI-12-26-1. — *Chrónica de Cárlos V°.*

Grand in-fol., pap., rel. en veau, 584 feuillets sans la table, écriture du XVIIIe siècle.

(Gachard, p. 543.)

C'est une copie du ms. précédent. Elle est très soignée et son auteur s'est efforcé parfois de reconstituer les noms propres constamment déformés dans tous les autres ms. La note de Colmenares et la réponse à cette note s'y trouvent également reproduites.

Bibliothèque de l'Escurial.

14) Est. Yo L Plut. I no 1. — *Pedro Mexia. Crónica del emperador Cárlos V°.*

In-fol., pap., rel. en parchemin, 274 feuillets, écriture du XVIe siècle, de plusieurs mains.

Le texte est précédé de ce titre : *Comiença la vida y historia del invictissimo empr Carlos, Quinto deste nombre, rey d'España, por Pero Mexia, su coronista.* Le dernier chapitre est intitulé : *Capitulo*

del suceso y fin que hubo la guerra y cerco que el Empr mandó sostener sobre Florencia, y las otras cosas que pasaron hasta fin del año de treinta.

L'avant-dernier chapitre traite de la diète d'Augsbourg.

(Gachard, p. 572.)

Cet excellent ms., qui nous a fourni plusieurs corrections utiles, a 370 feuillets, l'ancienne pagination étant erronée. Il se termine au cours du livre V, chapitre v, au même endroit que les mss. 1926 et 1788 de la Bibl. Nacional.

15) Est. No V, Plut. 2, nº 2. — *Pero Mexia. Hist. del Empr Carlos Vº.*

In-fol., pap., rel. en veau, avec un gril sur le plat, 251 feuillets, écriture du xviᵉ siècle. Ce ms. commence et finit comme le précédent; mais la copie est moins bonne. Des mots sont çà et là restés en blanc; d'autres ont été corrigés, et les derniers feuillets sont endommagés en partie.

(Gachard, p. 573.)

Il comprend exactement 253 feuillets, le dernier en mauvais état, et se termine au livre V, ch. vi, vers la fin : « Y asi se acabó... » Au livre II, la préface est séparée du chapitre 1er.

BRITISH MUSEUM.

16) Eg. 1876. — *Pero Mexia : Vida del Empr Carlos V.*

Paper, in-folio ff. 196, XVIII cent.

An imperfect copy of the Chronicle of Charles V... wanting 49 folios at the beginning and two or three more towards the middle. The second book out the three into which it was originally divided begins at fol. 9.

(Gayangos, t. I, p. 220.)

Ce ms., d'une même main jusqu'à la fin de la Chronique, est très défectueux et très incomplet. Les 49 premiers feuillets manquent, ainsi que l'a noté Gayangos. La narration commence à la fin du chapitre xv du livre Ier, est interrompue vers la fin du chapitre xviii, livre III, reprend à la fin du cha-

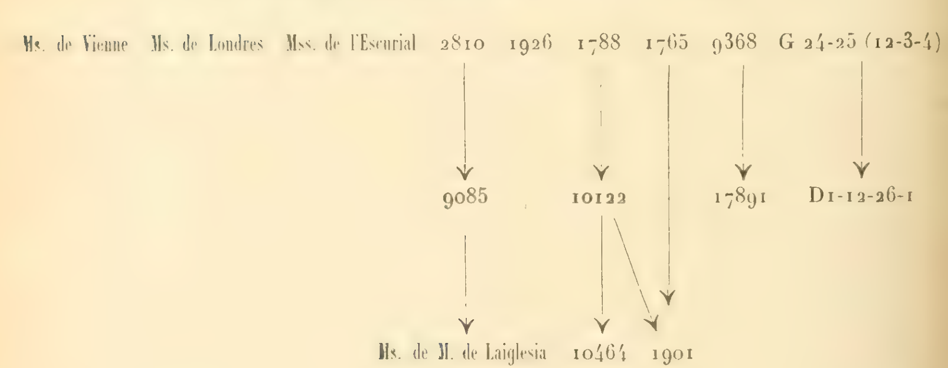
pitre III du livre suivant, et s'arrête finalement dans le courant du chapitre XIII, livre IV.

La Chronique de Mexía va jusqu'au feuillet 184. A la suite ont été copiés d'une autre main le raisonnement de Guevara à Villabraxima et trois lettres de son épistolaire se rapportant aux *Comunidades*. Après le livre II se trouve le Pardon Général de 1522 (impr. got.), puis une liste manuscrite des personnes qui servirent l'Empereur pendant les *Comunidades* (« sacado de una memoria del duque de luna mi señor », dit une note) et une seconde où se trouve le nom des *comuneros*. Le texte de la chronique présente de nombreuses annotations marginales, pour la plupart de peu d'intérêt, mais provenant d'un lecteur qui s'intéresse beaucoup au récit et examine toujours les événements de Castille par rapport aux événements d'Aragon.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE VIENNE.

17) Cod. 5726.

Tableau des manuscrits de la Chronique.



RENÉ COSTES.

VOYAGEURS ALLEMANDS EN ESPAGNE

(FIN DU XVIII[e] SIÈCLE ET DÉBUT DU XIX[e] SIÈCLE)[1]

Dès la fin du XVIII[e] siècle, les divers systèmes sociaux de l'Europe, secoués par les souffles nouveaux, se disloquent. La Révolution française, en brisant les liens précis et stricts, qui enchaînaient les hommes à leur classe ou leur profession, éparpille au gré de tous les caprices des poussières d'individus. L'Allemagne ne fut pas à l'abri des tempêtes. Les hommes de cette époque sont des déracinés, errants et inquiets, étrangers dans leurs patries, douloureusement poursuivis par l'inextinguible rêve d'un monde de lumière et d'éternelle beauté. Et c'est vers le midi, vers les côtes radieuses de la Méditerranée, vers l'Espagne surtout que s'envolent leurs imaginations et que leur queste frémissante s'élance à la suite de leurs héros.

C'est l'époque des grands voyages et des grands voyageurs. Certains parcourent les terres classiques. Gœthe y rajeunit son génie désormais pacifié. Les récits d'Archenholz passionnent toute cette génération.

Les voyages en Espagne, dont la littérature française et anglaise avaient répandu le goût, deviennent décidément à la mode. Malgré les difficultés qu'opposent aux ardeurs des voyageurs et la distance et la situation politique et l'état même des moyens de communication, un certain nombre

1. Bibliographie : Travaux de A. Farinelli : *Spanien und die spanische Literatur im Lichte der deutschen Kritik. Zeitschrift für vgl. Litg.*, N. F. 1892 et ib. 1895.

Ib., Article sur Guillaume de Humboldt et l'Espagne. *Revue hispanique*, 1898, p. 19, sqq.

C. Pitollet, *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G.-E. Lessing*, 1909.

La querelle Caldéronienne de J.-N. Boehl von Faber et J.-J. de Mora reconstituée d'après les documents originaux, Paris, Alcan, 1909.

J.-J.-A. Bertrand, *Cervantès et le romantisme allemand*, Paris, Alcan, 1914.

Le présent article néglige volontairement toutes indications d'ordre purement bibliographique.

d'Allemands ont fait leur pèlerinage espagnol et rapporté de leur randonnée des impressions et des souvenirs qui ont illuminé d'une vision brillante et colorée toute la fantaisie de leur génération.

Wem Gott will rechte Gunst erweisen
Den schickt er in die weite Welt,

chante Eichendorff. Le succès du voyage sentimental, l'influence de Wilhelm Meister et du roman éducatif favorisent le goût des aventures vécues. On sent plus que jamais le besoin d'emplir ses yeux et son cerveau d'images et de réalité exotique. Les romantiques s'éprennent de la vie vagabonde, s'épandent à travers l'Allemagne, visitent la France, l'Angleterre et les terres du midi. « C'est, dit Fréd. Schlegel[1], un instinct inné chez l'Allemand que d'aimer les pays étrangers, et ce sont surtout les beautés des contrées méridionales qui l'attirent d'un charme irrésistible. » Il aspire sans cesse à revoir ces terres du soleil, comme si c'était son ancienne patrie. « Ce penchant est aussi vieux que l'histoire. C'est lui qui dispersa les troupes des héros allemands à travers les provinces méridionales de l'empire romain. » Depuis, l'Allemand a gardé vivant au cœur l'amour de la côte méditerranéenne. Le culte renaissant de l'art espagnol, des sympathies politiques ou personnelles, les curiosités littéraires ou archéologiques viennent vivifier cet intérêt nouveau pour les choses et les hommes d'Espagne.

Les voyageurs, qui affrontèrent les tracas du voyage d'Espagne ne sont pas précisément romantiques. Ni Kaufhold, ni Fischer, ni les Humboldt, ni Vincke, ni Rist ne sont embrigadés dans les rangs de l'école. Mais leurs récits eurent sur l'âme de cette génération tout entière une action profonde. Les romantiques en ont gardé une empreinte ineffaçable. « Le récit de voyage, dit M. Farinelli, est un facteur important du développement de l'esprit allemand. » Il est curieux de constater que ces récits vécus, écrits en général d'après des réalités précises

1. Œuvres, VIII, p. 30, 1803.

et palpables, sont devenus, pour ces Allemands d'Allemagne, une source nouvelle de merveilleux, de rêve et d'idéal et que la vision espagnole du temps, qui s'est repue de ces descriptions, n'en a pris que ce qu'elles avaient de romantique et d'aventureux.

Ce n'est qu'à demi la faute des voyageurs. Après les premiers étonnements, qui furent naïfs, excessifs et partiaux, on s'essaya à quelque objectivité. De même que Gœthe arrive à Rome avec le ferme désir de dépouiller le vieil homme septentrional et de voir et de saisir dans toute sa saveur originale la vie italienne, Fischer se propose de peindre « la vie vivante », d'exprimer la physionomie vraie du pays et des gens. G. de Humboldt se flatte de faire œuvre scientifique. « Pour avoir une idée exacte d'une nation, il faut à mon sens vivre un certain temps parmi elle, et ce qui, à la fin, importe le plus, c'est l'exactitude de la vision. » Vous ne sauriez croire, écrit-il encore, combien est féconde la vision vivante, « la lumière diffusée autour des objets, la vie réelle et présente, l'atmosphère qui agit sur l'observateur lui-même, la cohérence des détails, l'unité de l'ensemble ».

De plus en plus, les voyageurs, dégagés des partis pris et de leurs préventions, s'efforcent de voir l'Espagne telle qu'elle est, avec son pittoresque propre et puissant, avec les tares et les splendeurs de sa terre et de son génie.

Les premiers récits de voyage allemands de la fin du XVIIIe siècle sont fictifs : correspondances d'Espagne, guides, traductions, tout s'inspire de modèles anglais et français. Cependant, quelques Allemands, venus en Espagne en hommes d'affaires ou diplomates, s'ingénient, pour répondre au goût nouveau du public, à débrouiller leurs impressions. F.-G. Baumgärtner, dans un *Voyage à travers une partie de l'Espagne* [1], nous montre une Espagne bien romanesque ; certaines lignes du portrait ont cependant quelque sincérité.

Un voyageur anonyme, venu à Madrid, note les traits les

1. *Reise durch einen Theil Spaniens nebst der Geschichte des Grafen von F.* Lpz. Baumgaertner, sans date. Le voyage avait été effectué en 1788 ; le séjour en Espagne fut très court.

plus curieux aperçus au passage : son Espagne est grave et sordide à souhait[1]. La musique y est misérable, le genre de vie de l'Espagnol aussi. Mais le peuple s'amuse volontiers, et danse le fandango, joue des farces, assiste aux courses de taureaux.

Kaufhold, dont le voyage en Espagne date de 1790-1792, vise déjà à plus de généralité et d'exactitude. Il a voulu entrer dans l'âme de la nation et sa peinture a tout au moins le mérite d'être personnelle et vécue[2].

Il fait au début de son livre le récit de son voyage de Bayonne à Madrid, puis se livre à des considérations générales, sur la capitale, l'industrie du pays, le caractère des Espagnols. « Ils sont les ennemis déterminés de tout ce qui est étranger. » L'Espagnol est maigre, ni grand ni beau, mais bien bâti. Le sexe mâle est de couleur noire ou plus fréquemment brun foncé; les femmes par contre sont pâles, rarement un peu fardées de rouge. Les hommes ont le regard plein d'éclairs; l'esprit, la satire, la ruse, la tromperie et l'hostilité apparaissent dans leurs yeux. Ils sont pleins de feu et de passion amoureuse. Pas d'Espagnol sans guitare ni d'Espagnole sans castagnettes. « Tout chante, même les enfants dans la rue. »

En somme, c'est déjà, comme le fait constater M. Farinelli, le type de l'Espagnol romantique, celui qui allait échauffer désormais les imaginations. Kaufhold manque totalement de toutes qualités littéraires, et même de culture générale. Il fallait un bel esprit pour passionner le public. Ce favori fut Ch.-A. Fischer.

Ch.-A. Fischer partit pour l'Espagne en 1796 et revint en 1798. Il avait peut-être hérité de sa mère, née à Marseille, le goût et le sens des visions méridionales. Il vient en Espagne par la Hollande et s'enthousiasme pour tous les aspects de la vie et de la culture espagnoles. Les résultats de son voyage

1. *Deutsche Monatschrift. Beitræge zur Charakteristik der spanischen Nation*, par H...r, 1792, t. III, p. 327, sqq.

2. *Spanien wie es gegenwärtig ist, in physischer, moralischer, religiœser, politischer, statistischer und literarischer Hinsicht aus den Bemerkungen eines Deutschen wæhrend seines Aufenthalts in Madrid in den Jahren 1790-92.* 2 tomes.

sont consignés dans : *Voyage d'Amsterdam à Madrid et Cadix et à Gênes pendant les années 1797-1798 ;*

Tableau de Madrid;

Tableau de Valence[1].

Ce sont, dit-il, de vrais récits de voyage. Son but est la peinture de la vie. Ce qu'il veut rendre, c'est la couleur générale du pays, la physionomie de ces gens. Il étudie à la fois la géographie et les spectacles de la rue, le climat, la natalité, les malades. Il visite les musées et les courses de taureaux, note les chiffres de la statistique et les titres des plus récentes publications. Son livre est un guide en même temps qu'un tableau de l'Espagne. Il indique avec toute la précision dont il est capable la longitude et la latitude des lieux, la topographie, la population. Il donne toutes sortes de renseignements, et des plus minutieux, sur la cuisine, le change, les arriéros. Au passage, il décrit tout ce qui frappe et amuse le passant : les tambourins, les marins aux gilets et aux retesillas rouges, les ecclésiastiques, les voitures attelées de mulets tondus, les troupeaux de chèvres, les musiciens aveugles, les alguazils, les portefaix galiciens, une procession qui passe devant tout un peuple à genoux, une retraite, les femmes voilées de noir, les hommes en cape, une sérénade de guitare glissant dans l'obscurité.

Au passage, il essaie de définir le caractère général du pays. L'Andalousie est tout entière conditionnée par son climat. Tout y est brûlant comme son soleil. La sensualité y est farouche et irrésistible; les danses (voleros), passionnées et troublantes. Il constate à Bilbao, non sans un certain orgueil, que la colonie allemande est la plus nombreuse parmi les colonies étrangères de la ville. Il étudie les institutions. La justice espagnole n'est qu'un simulacre. Ne vous y frottez pas. « Votre cause est la plus juste du monde, tant pis pour vous !

1. *Reise von Amsterdam über Madrid und Cadiz nach Genua in den Jahren 1797-1798*, Chez Unger. Berlin, 1799.

Gemälde von Madrid. Unger 1802.

Gemälde von Valencia. Graef. Lpz., 1803.

Un grand nombre d'extraits de ces ouvrages ont paru en outre dans les principales revues du temps. (J. J. A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, p. 56, sqq.)

vous avez perdu. » « Malheur à l'étranger qui tombe entre les mains de ces bandits! »

Par contre, la réputation d'intolérance religieuse dont on entoure l'Espagne à l'étranger est archaïque. Depuis vingt-cinq ans, l'opinion espagnole a fait des progrès, et l'Inquisition y est moins méchante qu'on ne le dit.

« Allez tranquillement en Espagne! L'ère des ténèbres est passée, les autodafés sont oubliés. »

Fischer voit souvent les choses espagnoles à travers la littérature : « Il est certain, dit-il, qu'une grande partie des friponneries décrites par Cervantes et Quevedo sont encore aujourd'hui pratiquées en Espagne, avec quelques changements seulement. »

Il conte des anecdotes, des aventures caractéristiques. Tout cela est romanesque et romantique à souhait. La précision forcée de certains chapitres n'y change rien. Le style de Fischer, surtout dans le *Tableau de Valence*, est de parti pris vif et coloré. C'est le *Tableau de Valence* qui est de beaucoup le plus animé et le plus enthousiaste de ses livres.

Valence l'a conquis, ses descriptions sont de véritables effusions lyriques, des visions paradisiaques. « Je m'éveille, et dans la limpidité de l'aurore, je vois épandue devant mes yeux une vaste perspective de lumineux lointains. Dans l'éther pur glissent des parfums d'orangers et les cimes des palmiers en fleurs frissonnent parmi les jeux folâtres des rayons de soleil. Où suis je! Dans quel paradis le destin ami m'a-t-il transporté? O Valence, Valence! C'est au milieu de tes fleurs que je viens de m'éveiller. » Ch.-A. Fischer s'est épris des femmes et de l'amour espagnol et c'est à Valence qu'il en découvre les sourires les plus charmants et qu'il en goûte le plus l'enveloppante caresse. « O amour! Gracieux fils du printemps de la vie! Celui qui veut te connaître dans toute ta beauté, qu'il vole dans ta patrie, dans la féerique Valence... » « Que ce soit un sentiment spirituel ou sensuel ou un mélange de l'un et de l'autre, peu importe. A Valence, l'amour se transfigure de tous les charmes de la passion et de l'enthousiasme romantique. » Toutes les pensées deviennent plus douces sous

ce ciel, toutes les formes de la vie plus belles. « Le climat idéal de l'Espagne, sa religion poétique, son cycle de légendes romantiques, tout donne à son imagination un essor, une richesse, une vivacité indescriptibles. La Vierge Marie et le ciel, l'aimé et son baiser, tout se confond chez eux... Heureux qui peut aimer sous ce climat! Trois fois heureux qui peut être aimé de ces femmes! »

Le public fut séduit par ce luxe d'admiration. Les livres de Fischer eurent un succès rapide, que l'auteur sut du reste exploiter. Et c'est Fischer qui est responsable pour une bonne part des exagérations romantiques qui vont se donner libre cours. L'Espagne de rêve et de mystère qui enthousiasma toute cette époque, c'est l'Espagne de Fischer, irréelle mais ardente, lumineuse et bariolée, et les mises au point plus exactes des voyageurs moins passionnés n'y changeront rien.

Il en vint pourtant un assez grand nombre, et des plus distingués. Mais la plupart gardèrent pour eux leurs impressions, pour eux ou pour un cercle étroit de confidents. Le grand public resta sous l'enchantement des premiers récits. Les Humboldt et tout un groupe d'amis s'étaient mis en route pour l'Espagne vers la même époque, poussés par la même nostalgie mystérieuse. Alexandre de Humboldt passa en Espagne une partie des années 1798 et 1799. Il y approfondit ses études scientifiques, se fit de nombreuses relations dans le monde savant et la cour, et attendit patiemment son frère toujours enchaîné au « Deutsches Paris ». Il l'attendit jusqu'en avril 1799, puis impatienté et las de voir ses instances toujours aussi vaines, il se décida à partir et se mit en route à la fin du mois d'avril pour la Coruña.

Guillaume de Humboldt[1] et sa femme, venus en France avec l'intention de pousser plus loin vers le sud, s'attardent à Paris, tergiversent, hésitent entre l'Espagne et l'Ialie, ne se décident qu'à regret pour l'Espagne. « Je ne choisis l'Espagne, dit-il, que tout à fait par hasard, et à demi forcé. Ce qui m'attire,

1. Voir ses *Werke*, éd. A. Leitzmann III, Bd. 1799-1818. Berlin, 1904, Behr, p. 369 sqq. — *Neue Briefe, W. v. H. an Schiller* 1796-1803, Ed. Ebrard. — *Goethes Jahrbuch*, XXI, 1910. 2 *Briefe W. von Humboldts an Goethe*, Hrgg. von Ebrard.

c'est ce que ce pays a d'aventureux, ses mœurs d'étranger, sa littérature et sa civilisation de mystérieux, c'est aussi la chaleur du climat. » Ils se mettent en route en août 1799. « Je compte, disait-il, faire un beau voyage. »

Il revient une deuxième fois en Espagne en 1801 pour étudier les provinces basques.

Guillaume de Humboldt est un voyageur d'une espèce rare. Il a une philosophie, des idées générales, une vaste curiosité. Il a formé le projet d'une caractéristique comparée des peuples. Il juge les races et les pays en psychologue et naturaliste. Il ne décrit pas, il caractérise. Il s'est renseigné abondamment. Il a lu beaucoup de récits de voyage et les a trouvés insuffisants. La plupart des voyageurs ont copié les uns sur les autres et ne méritent aucune créance.

Il eut l'intention d'écrire à son tour, non le récit de son voyage, mais un petit ouvrage renfermant ses observations et réflexions recueillies au cours de ses pérégrinations espagnoles. Il l'eût fait sous forme de lettres à Gœthe, lettres qui auraient eu une certaine longueur. Le récit eût été composé d'articles distincts et détachés, classés simplement par ordre géographique. Il renonce délibérément à toutes indications statistiques. Il n'aurait décrit avec quelque insistance que les lieux oubliés par ses prédécesseurs. Il nous trace lui-même le plan du livre qu'il avait conçu. En envoyant à Gœthe sa description du Montserrat[1], il annonce une suite de chapitres nouveaux conçus dans le même esprit. Il donne un certain nombre de titres de ses chapitres. « La Biscaye, principalement au point de vue de la langue; Burgos, et, à l'occasion de Burgos, diverses observations sur le Cid, dont on montre la maison dans cette ville, et sur le Romancero; la vieille Castille; à propos de Madrid, l'état actuel de la littérature et du théâtre; l'Espagne mauresque; le théâtre de Sagonte, etc. »; soit après, soit avant ces chapitres, il y aurait des considérations générales sur le caractère des Espagnols et une étude approfondie de leur histoire, de leur poésie, de leur art. Enfin, un article

1. Voir au sujet de cette admirable description l'article de M. Farinelli dans la *Revue Hispanique : G. de Humboldt et l'Espagne.*

détaillé aurait traité des langues espagnole, valencienne, catalane, toulousaine et provençale.

De tout cela, nous n'avons que sa description de Montserrat et les notes sur la Biscaye.

De tous ses jugements, il faut retenir un enthousiasme raisonné mais débordant pour toutes les choses de la terre ibérique. Les campagnes espagnoles font sur nous, dans l'ensemble, la même impression que les paysages allemands. Il a l'impression, dès son arrivée en Espagne, d'être transplanté au XVIe siècle. L'Espagne a gardé un certain archaïsme dans ses mœurs, surtout dans les provinces méridionales; elle vit, drapée dans son originalité et sa dignité, uniquement de son ancienne grandeur. Ces siècles ont un charme particulier. Ils sont le berceau de notre culture. L'Espagne offre à cet égard un intérêt propre. Humboldt décrit le paysage d'Espagne avec beaucoup d'amour et de détails, le zèle des habitants à cultiver les moindres coins de terre, leur hospitalité, les mœurs des campagnes, les danses, le fandango, la romeria. Il essaie de comprendre l'architecture religieuse de l'Espagne et la trouve plus belle que celle des églises de France.

Il porte déjà un intérêt particulier à la Biscaye. « C'est le seul pays d'Europe qui ait conservé une langue vraiment primitive. » « J'ai pénétré jusque dans l'intimité de la personnalité nationale des Basques. » Son but n'est pas désintéressé : G. de Humboldt se propose d'expérimenter par des observations et expériences pratiques sa théorie de l'esthétique [1]. Il ne se contente pas des études livresques. Il veut observer l'âme du peuple pour comprendre sa littérature et voir les choses dans leur milieu et leur lumière. Pour juger sainement le génie d'une nation, il faut la regarder vivre, connaître sa terre et ses paysages, observer les mœurs de sa race et participer à son existence.

« Qui n'a jamais connu un ânier espagnol avec son outre sur son âne, se fera toujours une image imparfaite de Sancho Panza, Don Quichotte ne saurait être compris que par celui

1. C'est sa femme qui se chargea de recueillir et prendre des notes sur les œuvres d'art espagnoles. Ces notes semblent perdues.

qui a été lui-même en Espagne et s'est trouvé en contact avec les classes des personnes décrites par Cervantès. »

G. de Humboldt n'a pas dit tout ce qu'il savait. On parlait beaucoup en Allemagne de ses notes espagnoles, plus intéressantes, disait-on, que celles de son frère. Il a, à ce point de vue, agi sur son époque uniquement par ses relations personnelles, ses lettres, ses causeries.

Ce qu'il rapporte d'Espagne aux siens, ce ne fut pas une vision objective et lumineuse, ce furent ses conclusions de philosophe et de savant, qui ne pouvaient influencer l'esprit public, ni même des milieux un peu étendus.

Ses amis ont été des voyageurs à coup sûr moins érudits, mais peut-être moins prévenus.

Burgsdorff[1] nourrit, dès mars 1798, le projet d'un voyage en Espagne. Les frais, dit-il, n'en sont pas considérables, deux ou trois cents thalers. « J'irai, dit-il, seul. » Il se propose d'aller dans les derniers jours de septembre à travers les provinces méridionales de l'Espagne jusqu'à Lisbonne et Madrid. Il hésite longuement, s'ingénie à convaincre son amie Rahel ; il aurait bien voulu partir avec les Humboldt dont il appréciait la compétence. Mais il s'impatiente, se décide à partir pour l'Angleterre, puis, en route, change d'avis et fait son voyage d'Espagne. Il n'y resta que quelques semaines. « Mon voyage, dit-il, fut agréable et atteignit complètement son but. »

Burgsdorff a conté ses impressions dans ses lettres ; il ne nous en est rien resté, mais nous pouvons supposer qu'à son retour à Paris il réchauffe l'intérêt des Humboldt, et que ce sont ces descriptions qui décident Guillaume à donner suite à ses projets.

Bokelmann accompagna Guillaume de Humboldt à Cadix en 1801. C'était un commerçant, qui venait en Espagne diriger une maison. Il ne savait pas un mot d'espagnol. Dès le début dégoûté par la cuisine du pays, il ne se laissa radoucir que par le spectacle de la mer et le lait espagnol. Il ne comprit guère de l'Espagne que les paysages. Les descriptions qu'il envoyait

1. *W. von Burgsdorffs Briefe*, Hrg. von A. F. Cohn, Behr 1907.

en Allemagne amusèrent ses amis. « Le tableau, lui écrivait Rahel, que vous me faites de cette Espagne malpropre me plaît infiniment. Il me semble que je la vois [1]. »

Un certain nombre d'autres Allemands sont venus voir l'Espagne vers la même époque. A part Boehl von Faber qui séjourna longuement à Cadix et eut des relations suivies avec des écrivains du monde romantique, citons : Vincke, Rist et Jarriges.

Le baron de Vincke vint en Espagne en 1802 avec une mission d'affaires. Accompagné du botaniste Hecht, il est d'abord tout heureux de son aventure, se fait donner des lettres de recommandation pour Boehl en particulier, achète ses mérinos, puis voyage à travers le pays pour son plaisir et son instruction. Mais le Prussien impénitent qu'il était est vite atteint du mal du pays ; il souffre de tout, du manque de livres et de journaux, de la misère du peuple. « Il est vrai : nous vivons ici dans un autre monde, mais pas dans un monde plus beau, dans un autre siècle, mais pas dans un siècle meilleur [2]. » Il décrit les moutons, l'élevage, les pâturages, les cultures, les coutumes, Séville, Cadix, l'Espagne du Sud, Algésiras, Grenade, l'Alhambra, Alicante, Barcelone.

Rist hésita entre Berlin et Madrid, choisit Madrid pour des raisons très romantiques, pour le mystère étrange et le charme irrésistible qui venait de ces terres lointaines vers les âmes septentrionales. Il apprend l'espagnol dans le Don Quichotte, fait son voyage d'Espagne, s'applique à connaître la littérature, noue des relations avec les poètes contemporains, entre en contact avec le monde des salons, étudie le peuple, cherche à comprendre et aimer, mais ne se départ jamais de sa nationalité, ni de sa personnalité, s'attache à juger l'Espagne avec sympathie [3].

Rist rencontra à Madrid les diplomates allemands. Le chargé

1. *Aus Rahels Herzensleben, Briefe und Tagebuchs-blätter,* Hrgg. von L. Assing, 1877, p. 161 (2 juillet 1801).

2. *Leben des Ober-Präsidenten Freiherrn von Vincke, Nach seinen Tagebüchern von E. von Bodelschwingh.* 1. Teil 1774-1816. Berlin, Reimer, 1853.

3. *Johann Georg Rist's Lebenserinnerungen.* Hrgg. von G. Poel. 1. Teil 2. verbesserte Aufl. Gotha, 1884.

d'affaires saxon Persch était fort répandu dans la société madrilène. Le major Gualtieri eut moins de succès. Arrivé pendant l'hiver 1804, il apparut à tous à la fois comme trop militaire et trop bel esprit, courtisan et bonhomme vaniteux, mi-allemand et mi-français, qui ne comprit rien à l'Espagne et souffrit de cet exil. Il en mourut en mai 1805.

Jarriges, qui vint en Espagne en 1802, n'y séjourna pas plus de six mois. C'était un esprit distingué, d'une jolie culture, homme de mesure et de goût. Il a vu de ses yeux et corrige les récits de ses prédécesseurs.

Il n'y a pas, dit-il, en Espagne de forêts de citronniers... Il n'y a rien de plus ridicule que ces grandes plantations décrites par les voyageurs, qui croient devoir enfler la voix à cette occasion et qui content à leurs lecteurs trop crédules les choses les plus extraordinaires. Son style est simple, aussi peu littéraire que possible; le récit, vif et intéressant. Il a étudié l'Espagne avec sympathie, l'a jugée avec intelligence. Il ne donne que peu de renseignements statistiques. En quittant l'Espagne, il ne put s'empêcher d'éprouver quelque regret et quelque mélancolie.

Le livre de Jarriges [1] ne parut qu'en 1810. Le voyage d'Espagne perdit dès 1802 de son prestige. On ne revint guère dans la péninsule ibérique que lors des guerres de l'indépendance, à la suite des armées napoléonienne ou anglo-espagnole. Mais le ton était donné, l'effet était produit, l'Espagne avait ensorcelé décidément ces hommes venus des pays du Nord. Sauf le baron Vincke et Bokelmann, qui étaient gens d'affaires, les voyageurs allemands furent séduits, éblouis, transportés. Les contemporains, aussi bien les amis auxquels ils apportèrent leurs confidences que le public des revues et des livres, se laissèrent sans peine gagner par cet enthousiasme. Chaque nouvelle publication sur l'Espagne est accueillie avec frénésie. On dévore les ouvrages les plus insignifiants. Gœthe et Schiller eux-mêmes s'intéressent aux choses de ce monde inconnu.

1. *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal.* Lpz. Gleditsch, 1810 (anonyme).

Les romantiques ne pouvaient point ne pas s'échauffer pour les terres de l'amour et du soleil; leurs imaginations frémissantes s'envolent vers le ciel lointain de l'Espagne. « L'Espagne, où les oranges tombent dans ton giron, c'est là que je te conduirai, là où la nature entière vient te confirmer ce que tu as pressenti, et ce que tu cherches et crois[1]. » « L'Espagne un grand continent, pays des oliviers et des forêts d'orangers, de bleus lointains, d'ardents midis et de fraîches brises du soir. » Tel est le ton des extases à la mode. On fait[2] désormais le voyage dans les livres et en rêve; et les récits sont tellement plus chauds que la réalité, et le rêve est tellement plus beau que les récits.

L'Espagne, qui était déjà le théâtre de Ponce de Léon, devient le paysage brûlant et tourmenté cher aux fantaisies poétiques.

« Qui ne sait, dit Hoffmann, que la plaine traversée par le Guadalaviar où se trouve la belle Valence avec ses tours altières, mérite le nom de paradis terrestre? Toute la joie divine d'un ciel éternellement pur passe dans l'âme des habitants dont la vie est une fête ininterrompue[3]. »

Et L. Brachmann :

« Terre des fleurs, ô Valence! tu es riche en beauté de tout genre : des fleurs de toutes couleurs ornent ton domaine enchanteur. Des roses de haute beauté brillent parmi les myrtes du délicat amour et les grenades rouges de la passion qui maîtrise les cœurs. Et parmi la splendeur scintillante de ces fleurs, fleurit à l'ombre des nobles lauriers sous les douces larmes de la rosée, aussi l'innocente violette[4]. »

De tous ces voyages lointains à travers les pays du sud, l'imagination revient inquiète et déçue :

« Rien ne me plaît tant, dit Eichendorff (Heimkehr), que le murmure des forêts allemandes. »

Rückert chante dans les Wanderungen (Nachklang) : « Ce n'est pas sur les rivages seuls de la Méditerranée que le printemps célèbre ses fêtes; le rossignol, dans le nord silencieux,

1. *Brentanos Frühlingstanz, aus Jugendbriefen*, Charlottenburg, 1848, I, 118.
2. *Ib.*, I, 125.
3. Hoffmann, *Saemtliche Werke*. Lpz. Hesse, IX, p. 146.
4. *Auserlesene Dichtungen*. Lpz. Weygand, 1826, t. V, p. 167.

bâtit aussi le nid de son printemps... Vous n'avez pas besoin de partir pour le sud, car votre chant emporte le sud sur ses ailes. Parmi les pins et les palmiers, parmi les myrtes habite le plaisir; mais c'est sous le toit de chaume que demeure l'amour dans le cœur fidèle. »

Après les extases romantiques, il y a donc eu une sorte de lassitude de l'âme allemande pour les voyages exotiques. Mais l'empreinte a été définitive, l'Allemand a appris à la fin du XVIIIe siècle à connaître la route de l'Espagne. Il a pris le goût des choses de ce monde si différent de sa patrie et ce goût ne l'a plus quitté. On ne saurait dire qu'il a mieux compris l'Espagne que les voyageurs d'autres nationalités. Il l'a aimée avec plus de fougue et plus d'aveuglement.

Au fond, dans le paroxysme de ces nostalgies méridionales, l'Allemand était resté bien allemand. Les poètes furent séduits par le charme extérieur de la nature espagnole, par la musique de la langue, le romanesque amplifié de la vie quotidienne, l'ardeur des sentiments et la liberté des mœurs. Mais l'âme espagnole et la vie réelle et les préoccupations et les enthousiasmes actuels, tout ce qui fait l'Espagne vraie et vivante, tout cela leur est resté étranger. Les romantiques vont y chercher les souvenirs du Moyen-Age, la trace de cultures anciennes, les témoignages de parentés allemandes ou sarrasines. Ils ont cru réaliser dans le monde de la vie et de l'art espagnols la conciliation dont ils rêvaient entre l'idéal de leur rêve et la réalité.

N'en doutons pas. Le romantique a aimé l'Espagne pour ce qu'elle lui parut avoir de romantique. L'Allemand l'a aimée et l'aime encore pour ce qu'il croit y trouver d'allemand. Et il faut voir dans les effusions des voyageurs, moins l'hommage au génie des races méridionales que l'affirmation passionnée de la pensée romantique et du génie allemand.

J.-J.-A. BERTRAND.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1920.

Voici le programme des concours pour l'agrégation d'espagnol en 1920 (ce qui est marqué d'un astérisque constitue le programme du certificat; le concours réservé aux mobilisés ne comprend pas ce qui est entre []) :

[1re Question : La littérature autobiographique en Espagne.

1 Santa Teresa, *Vida*, dix premiers chapitres.
2* Torres y Villarroel, *Vida*, « trozos » 1, 2, 3 et 4.
3* Azorín, *Las confesiones de un pequeño filósofo. Infancia de Antonio Azorín*].

2e Question : Lope de Vega et son temps.

1* *La Dorotea* (acte IV).
2 *Laurel de Apolo* (dédicaces, prologue et les quatre premières « silvas »).

3e Question. L'histoire nationale dans la littérature espagnole de la seconde moitié du XIXe siècle.

1* R. Pérez Galdós, *Zaragoza*.
2* Eduardo Marquina, *En Flandes se ha puesto el sol*.

Auteurs supplémentaires :

1 *Antologia de prosistas castellanos* de R. Menéndez Pidal : les extraits de Alonso et Sabio et de D. Juan Manuel.
2* Garcilaso de la Vega, *Eglogas* I et III.
3* Cervantes, *El licenciado Vidriera*.

Auteur latin : Cicéron, *Pro Archia*.

BIBLIOGRAPHIE

The Gloria d'Amor of Fra Rocabertí. A Catalan vision-poem of the 15th century edited with introduction, notes and glossary by H. C. Heaton, assistant professor of romance languages in New-York University. New-York, Columbia University Press, 1916, XII-167, p. in-12, 1 dollar 50.

Cette publication, inspirée par le professeur Lang, est due à un jeune érudit qui a pu profiter de l'utile et pratique institution des bourses d'études, *fellowships*, répandue aux États-Unis comme en Grande-Bretagne.

La *Gloria d'Amor* de Rocabertí n'avait été publiée qu'une fois encore, en 1893, par Carlo del Balzo, dans le t. IV de ses *Poesie di Mille Autori intorno a Dante Alighieri;* et le seul travail approfondi dont elle eût été l'objet remontait à 1858 : c'était celui que Cambouliu avait inclus dans la seconde édition de son *Essai sur l'histoire de la littérature catalane*, base d'un article d'Ebert et de beaucoup d'autres études plus ou moins poussées.

Antérieurement, Felix Torres Amat avait bien consacré à Rocabertí trois colonnes et demie de ses *Memorias para ayudar a formar un Diccionario critico de los escritores catalanes y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura de Cataluña* (1836) ; mais vu la modestie de ses ambitions, modestie suffisamment affichée dans le titre de son ouvrage, et les dimensions non moins modestes de celui-ci, on ne pouvait lui demander plus qu'il n'a fait. Il devait, et il le déclare lui-même, les extraits qu'il insérait à un érudit français, Tastu, dont on garde à la Mazarine, entre autres papiers, une copie complète du ms. qui contient la *Gloria d'Amor*.

C'est dans Amat et Cambouliu que Milá y Fontanals (1865) étudia l'œuvre et l'auteur; et Otto Denk, dans son *Einführung in die Geschichte der altcatalanische Literatur,* qui parut la même année que l'édition de Del Balzo, et qui d'ailleurs ne passe pas pour une merveille, doit beaucoup trop encore à Cambouliu.

Seul, Bartsch avait eu recours au ms. de Paris pour un article qu'il publia dans le *Jahrbuch für rom. und engl. Lit.* (1860.)

Ces antécédents, que nous rappelle M. Heaton, expliquent l'utilité du travail qui l'a occupé pendant de longues années.

Sur l'auteur, il ne peut malheureusement pas nous dévoiler grand'-chose de nouveau. C'est seulement par des conjectures fondées sur l'œuvre même, qu'il le fait voyager en Italie, qu'il le suppose amoureux, et amoureux éconduit, enfin qu'il place la composition de la *Gloria d'Amor* entre 1453 et 1461. Rappelons-nous qu'Auzias March est mort en 1459.

Le ms. qui contient la *Gloria d'Amor* a été décrit par M. Morel-Fatio dans son *Catalogue des manuscrits espagnols* de la Bibl. nationale (n° 595); la *Gloria d'Amor* n'est qu'une des nombreuses compositions du *cançoner* qui en occupe la plus grande partie (fol. 1-245), et qui comprend aussi les œuvres d'Auzias March. Un autre ms. de ce *cançoner* conservé à l'Institut d'Estudis catalans de Barcelone, n'est qu'une copie de celui de Paris, et l'édition de Del Balzo dépend d'une mauvaise transcription de ce dernier.

Après ces explications, M. Heaton donne l'analyse du poème, puis étudie les sources, la composition et la versification. Parmi les sources, il mentionne d'abord le *Roman de la Rose*, avec lequel il signale des points communs, tout en rappelant que d'autres poèmes antérieurs à celui de Rocabertí les présentent également. Puis, la *Divine comédie*, surtout l'*Enfer*, dont l'imitation directe est plus évidente; l'*Amorosa visione* de Boccace, plus encore; enfin les *Trionfi* de Petrarque, sans compter d'autres œuvres italiennes plus ou moins sûrement connues et imitées par Rocabertí. De lectures espagnoles M. Heaton ne voit guère de traces, si ce n'est de Macías, d'Alvaro de Luna et du marquis de Santillane. Ces influences et celles des poètes provençaux et français sont mises en relief dans les notes du commentaire, ce qui permet au lecteur de juger chaque cas isolément. La connaissance de l'Antiquité, note encore M. Heaton, paraît de seconde main.

L'éditeur ne pense pas que la forme dans laquelle le poème est conservé dans le ms. de Paris soit la forme originale; et même il suppose que le scribe avait sous les yeux deux versions différentes.

Sur le chapitre de la versification, M. Heaton est assez court. Il indique seulement la parenté entre le tercet italien et le tercet employé par Rocabertí, où le deuxième vers constitue un *suelto*, un vers blanc, sans rime, particularité déjà relevée par Menéndez Pelayo dans sa lumineuse étude sur Boscán (*Antolojía de poetas líricos castellanos*, t. XIII, p. 234). J'aurais aimé quelques remarques de plus, ne fût-ce que pour comparer l'hendécasyllabe (ou décasyllabe suivant que l'on compte ou non la finale atone quand il y en a une) qui remplit ainsi les quatre cinquièmes de la *Gloria d'Amor*, avec celui de Dante et celui de Pétrarque, d'une part, avec celui de Boscán et de Garcilaso, de l'autre.

M. Heaton se contente de nous dire que le vers employé dans ces

tercets est celui qui est devenu le vers type dans l'école poétique catalane du xve siècle, à savoir le décasyllabe avec coupe après la quatrième syllabe. Il ajoute en note que ce vers a été presque exclusivement employé par Auzias March et beaucoup d'autres poètes catalans du xve siècle, et incidemment par les poètes provençaux, par Villon dans plusieurs de ses ballades, etc. ; qu'enfin les Catalans l'ont probablement emprunté aux Provençaux. Tout cela est un peu court. Quitte à répéter ce que M. Pagès avait dit au sujet d'Auzias March (*Introducció a l'edició crítica de les obres de A. M.*, Barcelona, Inst. d'Est. catalans, 1912, p. 152-3) pour l'appliquer, après examen, à Rocabertí. M. Heaton aurait été bien inspiré de donner quelques précisions sur une technique qui lui est certainement familière.

Y a-t-il ou non un mouvement ïambique intentionnel dans cet hendécasyllabe? Si la réponse est négative, il y aurait intérêt à l'énoncer tout au moins, pour faire ressortir la différence entre ce vers et le vers italien espagnolisé de Boscán et Garcilaso, d'autant que Milá a cru découvrir ce mouvement dans des œuvres du dernier tiers du xve siècle, remarque M. Pagès (*Introducció*, p. 153), qui d'ailleurs ne nous dit pas si pareil mouvement est sensible chez son auteur. Menéndez Pelayo le note chez le Valencien Juan Ruiz de Corella (*Antología de poetas lír. castell.*, t. XIII, p. 195), lequel pourtant reste fidèle à la coupe après la 4e syllabe. Mais on peut étendre cette remarque à d'autres auteurs : tels Rocabertí, et avec lui Jordi di Sant Jordi, Auzias March.

Chez Rocabertí, la coupe après la 4e syllabe (toujours tonique) est constante : elle avait fini par s'imposer chez les Catalans (Menéndez Pelayo, *op. cit.*, p. 186 et 193). L'hiatus y est même de règle [1] :

Fugent perde un mentell que portave... (v. 1371).

Le mouvement paraît bien souvent ïambique, soit dans la première, soit dans la seconde partie du vers, laquelle comporte fréquemment l'accent sur la 6e et la 10e syllabe, ou sur la 8e et la 10e (sans compter, bien entendu, la 4e), quand il ne tombe pas sur toutes ces syllabes à la fois :

2 4 6 8 10
En si pensant que Tisbe morta fos... (v. 1378).

Mais c'est loin d'être la règle générale :

3 4 7 10
De algun brut animal retrobat
2 4 7 10
L'espada pres e mata.s doloros... (v. 1379-80).

1. Cf. au contraire Boscán (*Leandro*) :

Y empezó a recebir aquella vista...

Le second de ces deux vers a encore deux ïambes; le premier n'en a aucun. L'accent sur la 7e donne à la seconde partie du vers, au second hémistiche, une allure anapestique qu'on retrouve souvent chez les autres poètes catalans. Dans Jordi de Sant Jordi, je relève trois vers ainsi rythmés pour une seule octave, qui contient en revanche des vers entièrement ïambiques (je fais précéder ceux-ci de ∪ —) :

Desert d'amichs, de bens e de senyor,
en strany loch e'n stranya encontrada...

7
luny de tot be, fart d'enuig et tristor,
ma voluntat e pensa cativada,
∪ — me trob del tot en mal poder sotmès...

7
no veig negú que de mi s'haja cura
∪ — be suy guardats, enclòs, ferrats e pres...

7
de que'n fau grat a ma trista ventura...

J'emprunte ce texte au recueil *Les cent millors poesies de la Llengua catalana* d'Ernest Moliné y Brasés[1], p. 24.

De même dans Auzias March (*ibid.*, p. 35).

Si per null temps creguí ser amador
en mi conech d'amor poch sentiment,

7
Si mi compar al comú de la gent
es veritat qu'en mi trob gran amor.
Pero si guart algú del temps passat
∪ — y el que amor pot fer en loch dispost,

7
nom d'amador solament no m'acost,
car tant com dech no so passïonat.

Menéndez Pelayo note que le décasyllabe provençal et français comporte souvent l'accent sur la 7e syllabe (*Ant. de poetas lír. castell.*, t. XIII, p. 186). Chez les Catalans, il tombe aussi parfois sur la 5e, ce qui, avec une 8e atone et un accent sur la 1re, arrive à un rythme déconcertant. Comparez Rocabertí :

1 4 5 7 10
Dins una vall d'arbres, tan dolorosa... (v. 4).

1 4 5 10
Mes retardant l'anima tribulada...
(v. 1381).

et Auzias March :

4 5 9 10
Si com sant Pau Deu li sostragué l'arma...
(p. 30).

1 4 5 7 10
Morta n'es ja la que tant he amat...
(p. 35).

1. Barcelona, Antoni López.

et Sant Jordi (vers déjà cité) :

> 1 4 5 7 10
> luny de tot be, fart d'enuig et tristor...

Mais de tels vers sont en somme exceptionnels. Seul l'accent de la 7e est fréquent. Encore ne détruit-il pas à lui tout seul le mouvement ïambique, auquel prélude généralement le premier hémistiche; cf. Ausias March (Moliné, p. 35) :

> 2 4 7 10
> no sé què m té qu'en açò no m'acort...

surtout si la 6e est également tonique :

> 1 4 6 7 10
> Mas jo so viu vehent ella morir...

Il est très possible qu'à l'origine ce vers n'ait pas été ïambique; mais la coupe après la 4e syllabe favorisait singulièrement pareil rythme au moins dans ce premier hémistiche. Pour peu qu'il y eût un accent sur la 6e ou la 8e, l'hendécasyllabe (ou décasyllabe) avait forcément le mouvement général de l'ïambe. Comparez ce vers de Corella cité par Menéndez Pelayo :

> Es me la mort mes dolsa que lo sucre...

avec ceux-ci, de Garcilaso (éd. de *La Lectura*) :

> Mas a la fin les brazos le crecían...
> (Egl. III, v. 161).
>
> y la muger perdida recobraba...
> (v. 140).

Il n'y a pourtant de part et d'autre, à proprement parler, qu'un ïambe (5e et 6e syllabes) qui se détache nettement. En voici davantage :

> en strany loch e'n stranya encontrada...
> los blancos pies, y en tierra se hincaban...
> ara m content de çò qui m fa tristura...
> hace morir la hierba mal su grado...

Ces vers sont les uns de Sant Jordi (Moliné, p. 24), les autres de Garcilaso (*Egl.* III, v. 166, 348). Le rythme est le même dans les deux premiers et les deux suivants respectivement.

Au surplus, nombreux sont les vers de Boscán et de Garcilaso qui se trouvent conformes au type catalan en ce qui concerne la coupe :

> O bien o mal, como mejor pudiese...
> (Boscán, *Leandro*).
>
> Por descansar en tus amados brazos...
> (*id.., ibid.*).

los blancos pies, y en tierra se hincaban...
(Garcilaso, Egl. III, v. 166).

teníān los pies, y reclinar querían... (v. 282).

Mas a la fin los brazos le crecían... (v. 161).

Esto cantó Tirreno, y esto Alcino
le respondió; y habiendo ya acabado
el dulce són, siguieron su camino... (v. 369-371).

Aussi, pour peu que les vers de Sant Jordi, d'Ausias March ou de Rocabertí aient le mouvement ïambique, ils se scandent exactement comme des vers de Boscán ou de Garcilaso. Le tercet initial de la *Gloria d'Amor,* par exemple, semblerait procéder de la même technique (à part l'hiatus du 3ᵉ vers, et peut-être les deux accents voisins dans le 1ᵉʳ hémistiche du même vers) :

De tot delit privat e de 'lagria
Ple de tristor, enuig e pençament,
Ab dolor gran, me retrobi un dia...

Ce qui caractérise réellement le vers de Boscán et de Garcilaso par rapport à celui des poètes catalans, c'est donc

1° L'abandon très fréquent de la coupe après la 4ᵉ (accentuée), mais surtout (cf. P. H. Ureña, *Rev. Fil. Esp.,* p. 145) ;

2° La rareté de l'accent sur la 7ᵉ syllabe, en particulier chez Garcilaso (il n'est pas rare chez les Italiens) :

O sueño, quanto más leve y sabroso...
(Boscán, Son. LXI).

Ha de acabarse en muy breve momento...
(Son. LXIX).

O fuese de eternal sueño oprimido... (Son. LXXII).

Y tiembla cada vez que entra en su cueva...
(Son. LXXIV).

Inventar sobre mí nuevos tormentos... (Son. XIII).

Ponme do a nuestros pies viven las gentes...
(Son. XV).

Mancebos de una edad, de una manera
A cantar juntamente aparejados...
(Garcilaso, Egl. III, v. 301-302).

y cómo después desto, él, impaciente... (v. 141).

Il est bien difficile de ne pas détacher *léve*, *bréve*, *suéño*, *que éntra*, *nuévos*, *víven*, *de úna*, *él*, 7ᵉ syllabe, non plus que *cómo* et *cual* dans les vers suivants, malgré la coupe qui suit la 6ᵉ (accentuée) :

Dime, tan fuerte mal, cómo es tan largo,
Y mal tan largo, dí, cómo es tan fuerte?
(Boscán, Son. V).

en estambre sutil, cual convenía...
(Garcilaso, Egl. III, v. 110).

On remarquera toutefois que dans tous ces exemples où la 7e reçoit un accent oratoire, la 6e est également accentuée. Peut-être y a-t-il là une recherche. En tout cas, même chez Boscán, il est rare que l'accent tombe sur la 7e sans qu'il y en ait un sur la 6e. Pourtant :

tus claros ojos a quién los volviste?..
(Garcilaso, Egl. I, 128).

3° L'atonie de la 5e, pour ainsi dire frappée à mort, car bien qu'on puisse la considérer comme accentuée dans des vers comme les suivants, il est toujours possible de glisser sur elle sans arrêt :

do apenas hay quien su furor contraste...
(Garcilaso, Egl. III, v. 38).

la dulce vida entre la hierba verde... (v. 232).

Il ne peut y avoir un hiatus entre *vida* et *entre* et une synérèse entre *la* et *hierba;* cf. le vers 230 :

estaba entre la hierba desollada.

Bien entendu, je ne songe pas à reprocher à M. Heaton de n'avoir pas fait ces comparaisons, mais il les aurait facilitées en réunissant toutes les observations que lui ont pu suggérer l'étude des habitudes métriques de son poète. Il aurait pu nous dire, par exemple, si le premier hémistiche est toujours masculin dans Rocabertí comme dans Auzias March (cf. Pagès, *Introducció*, p. 152)? Oui, car dans ce vers

Per Venere, causa d'aquest dampnatge... (v. 1401).

Venere est compté évidemment comme à la fois proparoxyton et oxyton : *Véneré.* Cf. Garcilaso :

Dinámene no menos artificio... (Egl. III, v. 145).
Filódoce, Dinámene y Climene... (v. 55).
Filódoce, que así de aquéllas era... (v. 121).
Y el ánima, los ojos ya volviendo... (v. 135).

et à côté de ces vers à coupe catalane, celui-ci, conforme à la nouvelle technique :

Eurídice, en el blanco pie mordida. . (v. 130).

L'emploi exclusif de rimes féminines dans un certain nombre de poésies d'Auzias March (dont six en octaves) est noté par M. Pagès *(ib.)* comme exceptionnel au XVe siècle en Catalogne. Rocabertí ne renonce

pas à l'hendécasyllabe aigu : p. 79, sur 56 vers, j'en compte 16 ; mais par moment il ne l'emploie guère : p. 76, sur 36 vers, pas un seul.

Pour la prosodie, M. Heaton est plus explicite, bien qu'encore assez bref. Il nous explique que dans les manuscrits du temps les voyelles atones *a, e, o* initiales ou finales sont éludées, ou plutôt supprimées, quand elles se rencontrent avec une voyelle semblable, si bien que la préposition *a*, la conjonction *e* et le pronom *ho* sont souvent à rétablir dans la lecture. Il s'ensuit aussi que là où les voyelles finales et initiales sont écrites, il y a hiatus. M. Heaton met une apostrophe en cas d'élision (en effet on a plutôt ici une élision qu'une synalèphe) :

Mon poder flach no bast' a res encendre
La voluntat, la qual de tu es nuha. (v. 1331-2).

Grâce à M. Heaton, nous avons à notre portée un texte intéressant, aussi bien pour la forme que pour le fond. Pour l'étude de la poésie catalane et les rapprochements avec l'école de Boscán, il nous a donné là une base sérieuse. On me pardonnera d'avoir voulu en profiter tout de suite : c'était encore le meilleur moyen de montrer qu'il n'a pas perdu son temps.

Georges CIROT.

Nuno Catharino Cardoso, *Sonetistas Portugueses e Luso-Brasileiros, antologia contendo dados biograficos e bibliograficos ácêrca de cento e oitenta e nove poetas (1495 á novissima geraçao)*. Lisboa, Tip. do annuario commercial, 1918, 230 p.

Le livre de M. Cardoso fait suite au recueil des *Poetisas portuguesas* publié en 1917. Il comprend cinq parties : *poetas quinhentistas*, *poetas seiscentistas*, *poetas da Arcadia*, *poetas Luso-Brasileiros*, *e poetas de varias escolas*. La méthode adoptée, qui consiste à ne réimprimer qu'un sonnet de chaque auteur, a l'inconvénient de confondre les plans et les valeurs. Mais cette anthologie, dont l'idée initiale ne répond nullement à la conception de nos morceaux choisis, peut rendre, telle qu'elle est, des services appréciables. Elle offre un intérêt de curiosité, en nous permettant de caractériser sommairement la manière de poètes oubliés ou inconnus. D'autre part, elle renferme des notices biographiques très nourries de faits dans leur concision et pour chacune des cinq périodes envisagées une excellente bibliographie, extrêmement développée à mesure qu'on approche de l'époque contemporaine. Nous regrettons néanmoins qu'un ouvrage aussi utile et aussi consciencieusement préparé ne tienne pas compte de l'importance relative des écrivains et s'adresse à un public restreint de spécialistes alors qu'il était facile de l'adapter, en élargissant le cadre, aux besoins de l'enseignement.

G. LE GENTIL.

Hugo A. Rennert, *Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega Carpio based upon the Catalogue of John Rutter Chorley*. Extrait de la *Revue hispanique*, t. XXXIII (n° 83), 1915.

Cette précieuse publication constitue une seconde édition de la bibliographie des *Comedias* et des *Autos* de Lope de Vega déjà parue dans l'ouvrage bien connu de M. Hugo A. Rennert, *Life of Lope de Vega* (Glasgow, 1904); mais elle se présente avec des améliorations dues aux articles du professeur Restori et aux données de la *Bibliographia Madrileña* de Pérez Pastor, dont les tomes II et III ont paru postérieurement (1906 et 1907).

Le catalogue formé par Chorley, expose M. Rennert, avait déjà été inclus en 1861 dans le tome IV de la collection des *Comedias escogidas de Frey Lope Félix de Vega Carpio*, due à J. E. Hartzenbusch (t. LII de la *Bibl. de Ant. Esp.*). Mais le manuscrit en avait été retrouvé au British Museum par M. J. Fitzmaurice-Kelly, qui en communiqua une copie à M. Rennert. Or, dans ce manuscrit, Chorley donne des détails sur la façon dont Hartzenbuch et la Barrera avaient utilisé son travail, sans bien délimiter leurs parts respectives dans les changements qu'ils avaient cru devoir y apporter. D'autre part son manuscrit présentait une révision assez importante du travail primitif pour justifier une nouvelle publication. L'auteur de *The life of Lope de Vega* et de *The Spanish Stage* était assez désigné pour l'utilisation de ces matériaux accumulés et mis au point par un chercheur dont la patience et la sagacité sont réellement merveilleuses, surtout si l'on songe que, entré au British Museum en 1867, le catalogue en question avait été terminé en 1864. Après avoir été secrétaire d'une compagnie de chemin de fer, Chorley s'était mis à faire de la critique, et il attira tout de suite l'attention par sa connaissance du théâtre espagnol (1853). Il mourut en 1867, léguant au British Museum sa collection de pièces espagnoles, annotées et corrigées de sa main.

En mettant au jour l'œuvre authentique et perfectionnée de ce rare érudit, M. Rennert a rendu un service signalé. Il s'est du reste acquitté de sa tâche avec un soin digne de l'auteur et du sujet, respectant le texte, qu'il s'est contenté de traduire et d'annoter au besoin en bas des pages.

Y sont inclus séparément : 1° le catalogue des *comedias* (collections, *partes*, *sueltas*, manuscrits) avec une liste alphabétique où l'on trouve pour chacune les renseignements utiles ; 2° le catalogue des *autos* (collections, *sueltos*, manuscrits) avec une liste alphabétique également. Les *comedias* sans *figure del donaire*, sans *gracioso*, sont marquées d'un signe spécial, et l'on sait que cette caractéristique est doublement importante, puisque la *figura del donaire* est une innovation de Lope

dans *la Francesilla*, qui est de 1602, et, que, comme cela nous est expliqué p. 130-132, la pratique se généralisa aussitôt : les comédies de Lope qui sont d'une date postérieure et ne donnent au *gracioso* aucune place ou qu'une place restreinte, ont un caractère tout spécial ou furent composées pour des circonstances exceptionnelles. Il y a donc là un élément de probabilité fort appréciable pour l'établissement au moins approximatif des pièces non datées.

G. CIROT.

Antonio Cabral, *Camilo desconhecido. Erros que se emendam e factos que se aclaram. Documentos inéditos*, Lisboa, Ferreira, 1918, 444 pages.

M. Antonio Cabral, auteur de travaux excellents sur les romanciers contemporains et particulièrement sur Eça de Queiroz, reprend un sujet qu'il avait abordé en 1914 dans l'ouvrage intitulé *Camilo de perfil*. Ce second volume, comme le sous-titre même l'indique, présente un aspect fragmentaire. Il se compose d'une biographie sèche et minutieuse, reconstituant la vie du romancier année par année, et de huit chapitres anecdotiques, rédigés avec humour.

Camilo Castelo Branco, le plus populaire des écrivains de la péninsule, doit à sa fécondité exceptionnelle, aux péripéties de son existence tourmentée, à une conformité singulière entre son génie de polémiste irascible et les préférences de son public, d'avoir été souvent et longuement étudié. Prodiguant à tout propos dans ses romans les aveux et les confidences, il encourageait lui-même ses futurs biographes en même temps qu'il compliquait leur tâche par de perpétuels déplacements, signe de la névrose héréditaire qui allait, de déception en déception, le conduire au suicide. La nouveauté de l'introduction biographique de M. Antonio Cabral, qui vient après beaucoup de travaux importants, consiste moins à révéler des faits inconnus, qu'à situer avec plus de précision dans le temps et dans l'espace, ceux qu'avaient recueillis ses devanciers et particulièrement Alberto Pimentel.

De la seconde partie, qui renferme beaucoup d'inédit, nous retiendrons quatre chapitres *(A queda d'um anjo, Camilo brigão, Un heroe de Camilo, Pendencias de Camilo)* dont il est permis de tirer des conclusions générales. Déjà Ramalho Ortigão, protestant contre une opinion assez répandue à l'étranger, montrait dans la belle préface qu'on réimprime en tête de l'*Amor de perdição* que les intrigues les plus extraordinaires, les plus invraisemblables, de Camilo sont tirées de la chronique scandaleuse du Porto de 1860. Il établissait que la plupart des amis du romancier ont péri de mort violente ou sombré dans quelque lamentable aventure passionnelle. De cette

vérité aujourd'hui démontrée, l'auteur de *Camilo desconhecido* nous apporte une confirmation originale en publiant les fragments du journal intime de José Augusto Pinto de Magalhães et de Fanny Owen, deux victimes inconscientes d'un tragique malentendu causé, semble-t-il, par la morbide influence des modes littéraires du moment. Une ombre de mystère plane encore, malgré les révélations de M. Antonio Cabral, sur la destinée de cette jeune fille innocente, torturée par l'homme de talent qui l'aima jusqu'à mourir de remords. Cependant, l'aspect du caractère de Castelo Branco qui se dégage le mieux de ce livre très documenté, c'est assurément — et la constatation n'a rien qui doive surprendre ses admirateurs, — l'âpreté sans vergogne de ses haines littéraires. Jamais homme ne s'est plus cavalièrement affranchi de tout sentiment d'humanité, de toute délicatesse, dès que la rancune l'aveuglait. Nous le voyons, durant de longues années, s'acharner sur son ancien condisciple Aires Gouvêa, futur ministre et archevêque, qu'il dénonce pour un motif puéril de brouille, à la vindicte des bourgeois de Porto, comme auteur d'un libelle infamant, qu'il transporte tout vif dans l'un de ses romans, qu'il ridiculise avec des citations empruntées à des discours réellement prononcés. D'autre part, le chapitre intitulé *Pendencias de Camilo* ramène l'attention sur un débat qui, vers 1880, fit couler beaucoup d'encre, l'affaire Rattazzi. On se rappelle que l'ex-princesse de ce nom, auteur du *Portugal à vol d'oiseau*, fille du parlementaire irlandais Thomas Wyze et de Letitia Bonaparte, nièce de Napoléon, épousa en troisième noces, après l'Allemand Frédéric de Solms et l'homme d'état italien Rattazzi, un ingénieur espagnol, Luiz de Rute, lequel, pour la venger d'un pamphlet de trente pages écrit dans une langue qu'ils n'entendaient probablement ni l'un ni l'autre, fut sur le point d'affronter le ridicule d'un duel avec Camilo.

M. Antonio Cabral, s'adressant à des lecteurs déjà informés, n'a point jugé utile de revenir sur le fond du débat. Or, si nous relisons aujourd'hui l'article étincelant de Camilo reproduit dans la *Bohemia do espirito* et le livre superficiel que Mme Rattazzi intitulait le *Portugal à vol d'oiseau*, il nous semble qu'il y a disproportion, le talent mis à part, entre l'attaque et la riposte. Sans doute la turbulente princesse, dont l'accent est parfois celui d'une aventurière cosmopolite, débutait par quelques phrases maladroites et provocantes : « Ce que j'ai vu, je l'ai raconté sans souci des personnes et de ce qu'elles pourraient dire ou penser... Je ne me dissimule pas les grands et petits désagréments que ce livre peut me valoir. » Il n'est pas sans intérêt, néanmoins, de constater qu'elle reçut les éloges d'une partie de la presse portugaise, qu'elle revint deux fois à Lisbonne après le scandale et qu'elle y fut accueillie de la façon la plus courtoise. Il y aurait autant de naïveté que d'injustice à la représenter comme une ennemie dangereuse. Les

éloges abondent sous sa plume. Elle admire la docilité, la douceur, la patience du peuple, la bonté dans toutes les classes et chez les personnes de quelque éducation, le don des langues. Elle trouve le portugais doux, flexible, harmonieux, concis, énergique « malgré sa richesse et la grâce de sa prononciation ». Aussi est-il fâcheux qu'elle ait reproduit sans discernement, avec une incroyable intempérance de langage, où l'on reconnaît la femme adulée, trop fière de sa naissance et de sa réputation mondaine, tous les menus propos, hostiles ou simplement spirituels, sur la cour, la noblesse, le clergé, les fonctionnaires, qu'elle puisait dans les journaux satiriques d'opposition comme le *Pimpão* ou dans la conversation brillante de commensaux qui prétendaient, sous couleur d'information désintéressée, lui imposer leurs petites rancunes. Elle aggravait ces indiscrétions par une liberté de style où nous avons peine à retrouver le ton de la meilleure compagnie. On a pu lui en vouloir également d'insister avec une ironie malséante sur des maux qui sévissaient alors dans toute la péninsule et dont les humoristes espagnols s'amusent : la folie minière, la loterie, la corruption électorale, etc... Nous sommes convaincu malgré tout qu'elle aurait joui d'une impunité complète si le passage suivant n'avait déchaîné l'orage : « Camilo Castelo Branco, qui semble être le condamné aux travaux forcés de la littérature portugaise, écrit, écrit, écrit, toujours écrit : supérieurement, c'est une question controversée ; énormément, ce n'est pas douteux. La quantité a trop suppléé à la qualité... Particularité curieuse, tous ses romans contiennent infailliblement un type de Brésilien, une jeune fille qui se retire dans un couvent, un noble de province et un romantique amoureux et transparent. » La réplique de Camilo n'est pas à proprement parler une réfutation, mais une suite de digressions perfides, un feu d'artifice d'épigrammes que le romancier s'efforce, par un raffinement de styliste, de rendre inintelligibles pour son adversaire, ou tout au moins intraduisibles. Il va sans dire que dans cette charge endiablée, il ne se laisse retarder ni par le goût ni par les convenances. La famille de Napoléon, en la personne du cardinal Fesch, subit un brutal assaut. Les ascendants de la ligne paternelle, anglaise et irlandaise, sont qualifiés de « jolda de velhacos ». Nous lisons avec quelque surprise dans le procès-verbal des témoins de Luis de Rute que « M. Castello Branco, ayant qualifié d'absurde l'opinion qui lui a attribué le dessein d'offenser Mme de Rute dans sa dignité de femme, la personnalité de l'écrivain reste seule en jeu ». Il fallait beaucoup de longanimité pour admettre les plaisanteries, devenues classiques, sur la *Princeza Ratazana*, *Portugal a vôo de passara* et cette phrase nettement injurieuse : « se a princeza, ao passar, ouviu dizer : é uma *macaca*, isso naõ era com o brasileiro ». On est surpris, d'autre part, de la pauvreté des arguments allégués par un homme d'une culture

aussi vaste. Ses reproches, en matière de littérature et d'histoire, se ramènent principalement au grief d'avoir écouté certains critiques en renom, Ramalho Ortigão, défenseur du réalisme, ou M. Theophilo Braga. Le plus clair du plaidoyer de Camilo en faveur de la patrie indignement offensée par quelques railleries sur les besoins d'argent de Saldanha ou les amours du prince consort, consiste à relever d'innombrables fautes dans la transcription des noms portugais ou de simples maladresses de style. Avouons que si le livre de Mme Rattazzi est un tissu de commérages sans portée et sans conséquence, la réponse trop vantée de son adversaire manque de profondeur et d'atticisme.

M. Antonio Cabral n'est point tombé dans l'erreur de beaucoup de ses devanciers qui s'accordent pour admirer indistinctement tous les mots de Camilo, pour justifier tous ses écarts. Le dernier livre qu'il vient de lui consacrer, témoigne non seulement d'une information très vaste et très précise mais d'un sens critique avisé. Le style, sobre dans la biographie, alerte et brillant dans les chapitres humoristiques, se ressent d'un contact heureux et prolongé avec l'écrivain qui a le mieux connu les ressources de sa langue au XIXe siècle.

G. LE GENTIL.

Andrenio, *Soldados y paisajes de Italia*. Prólogo de **Guido Mazzoni**, senador del Reino de Italia. Madrid, MCMXVIII. 1 vol. de 236 pages in-8°, 3,50. ptas.

L'écrivain qui signe du pseudonyme d'*Andrenio* est si connu en Espagne parmi tous ceux qui ont le culte des bonnes lettres, qu'il n'y a pas d'indiscrétion, je crois, à écrire son nom véritable. M. E. Gómez de Baquero a donc fait pendant l'automne de 1916 un voyage au front italien, répondant ainsi à une invitation que le *Supremo Comando* avait adressée à plusieurs journalistes d'Espagne. Il a noté, au cours de cette expédition, les impressions que la vue des « *Soldats et paysages d'Italie* » éveillait en lui, il les a rédigées au retour avec un soin qui ne laisse rien à l'improvisation; enfin, en 1918, à peu près au moment où était signé l'armistice, il les a publiées sous la forme d'un volume dont l'intérêt survivra aux circonstances.

D'un bout à l'autre, l'ouvrage, délicatement écrit et où des réflexions pénétrantes se mêlent aux descriptions et aux récits, se lit avec intérêt. Aucune recherche du pathétique, aucun effet mélodramatique. L'émotion, qui n'est pas absente, se laisse à peine deviner, comme il sied chez un homme du monde, que la fréquentation de la bonne compagnie a habitué à discipliner ses nerfs.

Nos alliés d'Italie ne nous en voudront pas si dans ce livre espagnol nous autres, Français, nous retenons de préférence les cinquante premières pages. L'auteur, en route pour l'Italie, a traversé la France

de Bayonne à Paris, puis de Paris à Modane, et c'est par nous qu'il commence son compte rendu. Il ne cache pas ses sympathies pour notre patrie, et nous lui en savons d'autant plus gré que dans son pays, même parmi les écrivains, ces sympathies n'étaient pas, avant la victoire, partagées par le grand nombre. Mais il fait mieux que nous aimer : il nous connaît, il sait notre histoire, notre caractère, nos qualités, et aussi nos défauts. De cela nous lui sommes encore plus reconnaissants que de sa cordialité. Il sait que notre vie politique avant la guerre ne se réduisait pas seulement à des scandales parlementaires et aux jeux des combinaisons ministérielles. Il indique sobrement, mais avec précision, que notre gouvernement était capable de persévérance dans ses desseins, et il le prouve en citant Jules Ferry et l'œuvre colonisatrice de la troisième République (p. 36-37). Il a bien vu comment la France, après plus de deux années de guerre, avait été amenée à *s'installer* dans la guerre : « De même que les gens atteints d'un mal chronique qui combinent un régime pour pouvoir vivre dans une maladie longue et de terme incertain, ainsi les peuples se sont organisés pour pouvoir vivre avec la guerre indéfinie comme avec une maladie, dont ils ignorent la date de guérison » (p. 52). Peut-être même exagère-t-il. Il a trop insisté sur l'existence toujours confortable et bien réglée que les gens de l'arrière continuaient à mener, sur les sleepings et les wagons-restaurants dans lesquels on voyage, sur le maître d'hôtel qui dans les grands restaurants parisiens recommande en confidence le plat du jour (p. 42). C'est l'inconvénient d'un voyage bien organisé, comme le fut celui de M. Gómez de Baquero, de trop dissimuler les difficultés ou les souffrances du pays et de laisser au visiteur le soin de deviner la garde sanglante que le soldat monte dans la tranchée, le labeur de l'ouvrier à l'usine, la détresse de la femme à son foyer solitaire.

Cette fois, du moins, le visiteur a suppléé à force de sympathie aux insuffisances de l'enquête. Derrière le décor mondain qu'il ne valait même pas la peine de mentionner, il a entrevu la France souffrante et la France glorieuse. La preuve en est dans un noble diptyque qu'il a peint : d'une part, l'image d'une veuve rencontrée dans le vestibule de l'Ambassade d'Espagne à Paris, où elle venait implorer le Roi à propos du mari disparu ; d'autre part, la touchante rencontre de l'auteur, dès la frontière franchie, avec le premier poilu qu'il lui ait été donné de voir, un solide gars qui, dans sa promenade de permissionnaire entre son père et sa sœur, apparaissait déjà comme marqué du signe sacré de la Victoire.

Un livre qui, dans les quelques pages consacrées à la France, a su dresser ces deux silhouettes, atteste chez son auteur à la fois du talent et du cœur : rencontre trop rare pour qu'il ne convienne pas de la saluer.

Henri MÉRIMÉE.

Américo Castro, *El movimiento científico en la España actual.* Tirage à part de la *Rassegna*, XXVII (1919), num. 4, pages 187-200.

L'existence d'un « mouvement scientifique » dans l'Espagne actuelle rencontre encore, il faut bien l'avouer, trop d'incrédules à l'étranger. Elle n'en est pas moins certaine. Les « intellectuels », les spécialistes qui ont vécu de l'autre côté des Pyrénées le savent. Les autres se soucient peu d'y aller voir; ils abritent volontiers leur incuriosité derrière les traditionnelles affirmations du genre de celle de Montesquieu, résultat d'une trop insuffisante documentation. On ne saurait donc trop multiplier à leur usage, — ni trop répandre — des informations comme celle que nous offre M. A. Castro. Ce n'est point une apologie de parti pris, ni sans réserves. Peut-être la trouverait-on plutôt, çà et là, un peu sévère. « Ce qui me décide à écrire, dit-il, c'est la pensée que si la valeur absolue de notre production scientifique est médiocre, elle intéressera toujours les hispanisants, réduits aux renseignements trop sommaires des histoires littéraires ou aux témoignages d'étrangers souvent mal placés pour savoir. » A vrai dire, ceux qu'il importe de documenter, ce sont moins les hispanisants que le public, celui du moins qui s'intéresse au mouvement des idées à l'étranger. C'est pourquoi nous croyons devoir lui signaler le présent opuscule, en laissant, bien entendu, à l'auteur toute la responsabilité (elle ne paraît pas lui faire peur) de ses jugements et de ses omissions. Remarquons, au préalable, qu'il faut prendre dans son sens large la formule de « mouvement scientifique » : elle embrasse non seulement les sciences exactes proprement dites, mais toute discipline érudite, toute recherche originale dans les multiples branches du savoir.

A ce point de vue donc où en est actuellement l'Espagne, d'après M. Castro? — C'est vers la fin du XIXe siècle, dit-il, que commencent à se détacher quelques hommes éminents, Ramón y Cajal en histologie, Menéndez y Pelayo en histoire littéraire, Bolivar, Quiroga dans les sciences naturelles, Carracido en chimie, Hinojosa dans l'histoire médiéviale, Codera et son école dans les études arabes, enfin, à partir de 1896, Menéndez Pidal dans la philologie et l'histoire littéraire. A côté de ces spécialistes, ou avant eux, des « agitateurs d'esprits », des rénovateurs, éveillaient peu à peu la conscience collective et mêlaient à la masse amorphe le levain qui la fera fermenter. Tels, Joaquín Costa, Ganivet, *Clarín*, Giner de los Ríos, Unamuno. Chose à noter : ce mouvement de transformation, ce *resurgimiento*, s'il est dû en grande partie à des universitaires, se fait, en somme, en dehors des Universités, pour ne pas dire parfois contre elles, exception faite cependant de deux ou trois d'entre elles, celle d'Oviedo, par exemple, grâce à la rencontre de professeurs éminents (Alas, Altamira, Buylla,

Posada, Sela), ou celle de Saragosse, qu'illustre le groupe de ses arabisants. Les autres mènent une vie sans éclat, réduite aux tâches scolaires.

En 1907, un organe est créé, dont on ne saurait exagérer l'importance culturale : la *Junta para ampliación de estudios*. Elle réunit dès le début Cajal, Menéndez Pelayo, Costa, Hinojosa, Pidal. En dehors de tout dogmatisme, de tout formalisme bureaucratique, de tout lien direct avec l'Université officielle, elle se proposait de créer un centre de recherches érudites, une sorte d'Université libre où l'on cultiverait la science pour elle-même. La force des choses et la nécessité de vivre l'obligèrent bien vite à étendre son action et à accepter de ministres novateurs une aide financière. Aujourd'hui la tâche de la *Junta* est multiple. « Elle envoie des étudiants et des professeurs poursuivre leurs études à l'étranger; elle appelle en Espagne des spécialistes, qui communiquent leurs méthodes à nos étudiants; elle organise des cours de « culture espagnole » pour les étrangers; elle prépare des professeurs d'espagnol pour répondre aux demandes des Universités étrangères, spécialement de l'Amérique du Nord. Mais sa fonction essentielle est toujours de « fomenter l'investigation scientifique en Espagne». Cette fonction, elle la remplit par la création et la direction de nombreux laboratoires, groupés dans « l'Institut national des sciences », par l'organisation du *Centro histórico*, dont l'action ne peut être jugée d'après ce titre trop étroit, et qui semble modelé sur notre École des Hautes Études, par de nombreuses publications qui forment déja une riche Bibliothèque de travaux originaux, comme la Bibliothèque des Hautes Études. La *Junta* qui (soit dit en passant) a trouvé dans la personne de son secrétaire général, le professeur Castillejo, *the right man in the right place*, fait sentir aussi son action en dehors de l'enseignement supérieur. Grâce à d'importants crédits mis à sa disposition, elle a pu construire la *Residencia de Estudiantes*, qui devrait servir de modèle en France. Nous constations tout à l'heure des emprunts à notre haut enseignement ; le souvenir des grands Collèges universitaires d'Angleterre ou des États-Unis paraît avoir inspiré, proportions gardées, les fondateurs de cette Résidence des Étudiants. Même idéal de liberté dans les limites d'une discipline consentie, même recherche d'une sobre élégance dans l'installation (quel contraste avec les tristes *casas de huéspedes estudiantiles !*) ; même importance donnée aux sports, et en particulier à ceux qu'inspire la vue splendide du prochain Guadarrama, les sports d'hiver. Et si nous ne craignions de nous éloigner de notre sujet, nous devrions mentionner et la Résidence des Étudiantes, et l'*Instituto Escuela*, et d'autres tentatives intéressantes pour infuser un esprit nouveau dans l'édifice désuet des antiques collèges sécondaires et pour fonder sur des bases élargies l'enseignement féminin, dont le

besoin se fait cruellement sentir. Tous ces centres pédagogiques ne demandent qu'à vivre. Malgré des hostilités faciles à deviner, et de violentes attaques, ils ont conquis la faveur du public éclairé et attiré à eux bien des bonnes volontés. La sagesse résolue de ceux qui les ont créés triomphera sans doute des obstacles suscités par des intérêts ou des préjugés qui se croient menacés.

C'est autour de ces créations de la *Junta* que se groupent, non pas tous assurément, mais une bonne partie de ceux qui font honneur à la science espagnole, à Madrid tout au moins. Dans les provinces, et spécialement en Catalogne (qui mérite une étude à part), on peut dire que tout ce qui compte s'inspire du même esprit, des mêmes méthodes de libre recherche.

M. Américo Castro n'a pas reculé devant la tâche délicate d'énumérer ceux qui, d'après lui, représentent avec le plus d'éclat le mouvement scientifique dans l'Espagne actuelle. Toutefois, en ce qui touche les disciplines scientifiques proprement dites, il avoue son incompétence personnelle: c'est affaire à des spécialistes à compléter et à réviser ses listes, par exemple pour la médecine, à peu près passée sous silence « quoique ces études soient actuellement très florissantes et que nombreux soient les médecins qui ont apporté d'estimables contributions à la science », à commencer par l'illustre histologue Ramón y Cajal et par Nicolas Achúcarro, dont la mort est une grande perte pour les études biologiques du système nerveux. Quant à la province, peut-être trouvera-t-elle que sa part lui est mesurée avec parcimonie, mais l'auteur estime qu' « à part quelques individualités qui se meuvent au fond des provinces, c'est à Madrid et à Barcelone que se concentre la vie scientifique ».

Voici donc, ces réserves faites, les principaux noms, outre ceux déjà cités, qui lui paraissent mériter une mention spéciale. Parmi les scientifiques de la *Junta*: Ignacio Bolivar, directeur du Musée des sciences naturelles, entomologiste de premier ordre; le physicien Blas Cabrera, secrétaire de l'Institut national des sciences (travaux de magnéto-chimie): Eduardo Hernández Pacheco, géologue, organisateur de la *Commission d'investigations paléontologiques et préhistoriques;* Lucas F. Navarro, géologue également (Études sur les terrains volcaniques d'Espagne); E. Moles, physicien (chimie physique); Julio Rey Pastor, mathématicien, directeur du Laboratoire d'études mathématiques.

La chimie est représentée principalement par J. R. Carracido, recteur de l'Université centrale, par J. Casares, également professeur à Madrid, A. Madinaveitia, auxquels nous nous permettrons d'ajouter, sur les indications de chimistes compétents, J. R. Mourelo, secrétaire de l'Académie des Sciences, qui étudie actuellement les phénomènes de phosphorescence. L. Torres Quevedo, directeur du Laboratoire

d'automatique, a montré des aptitudes remarquables dans l'invention des machines algébriques et s'est amusé à renouveler les merveilles de Vaucanson. D. de Orueta est un cristallographe très estimé en Angleterre et aux États-Unis.

M. Castro est mieux dans son domaine sur le terrain de la philologie, de la linguistique, de l'histoire ou de la littérature. Il reconnaît cependant que lorsqu'elle sort de chez elle, l'Espagne n'a presque rien à faire valoir de bien original. Ni la philologie classique, ni la linguistique indo-européenne, ni les études comparées de littératures modernes n'ont encore rien produit de vraiment digne de s'imposer au delà des frontières. On ne s'étonnera pas outre mesure de ce dernier fait, si l'on songe qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas encore une seule chaire de langues ou de littératures modernes dans les Universités espagnoles, car celle de littératures néo latines récemment créée à Madrid en faveur de l'illustre romancière, M[me] Pardo Bazán, est d'une nature trop particulière pour entrer ici en ligne de compte. Ce fait est en relation avec cet autre que dans les établissements officiels d'enseignement secondaire l'on n'enseigne guère que le français (et comment, hélas!). Tous les lettrés espagnols documentés sur la production étrangère (et il en est, certes, de fort remarquables), sont des autodidactes. Constatation plutôt pénible dans un écrit destiné à mettre en lumière les titres culturaux de l'Espagne du XX[e] siècle.

Il est, en revanche, consolant d'y constater l'état florissant de la littérature arabigo-espagnole. Codera Zaydín, mort il y a trois ans (voyez les dix volumes de sa *Biblioteca arabigo-hispánica*), a trouvé de dignes continuateurs en la personne (pour ne citer que les plus connus) de Julián Ribera, si versé dans l'histoire et la littérature des Musulmans, et de Miguel Asín, qui a ouvert de nouveaux jours sur la philosophie arabe. Ajouterai-je, pour mon compte particulier, que son discours de réception à l'Académie Espagnole (*Escatología musulmana en la Divina Comedia*, 1919) est une œuvre très originale dont il a été jusqu'ici trop peu parlé en Italie et en France? Les études hébraïques, jadis si prospères dans les écoles de la Péninsule, et la philologie basque, qui y serait si bien à sa place, n'ont que peu de chose à opposer à la production des spécialistes étrangers. Et il en est à peu près de même de la dialectologie péninsulaire, quoique dans ce vaste domaine un travail méthodique commence à s'organiser, sur l'initiative surtout du Centre historique. Nous sommes surpris de ne rien trouver, dans l'inventaire dressé par M. Castro, sur les progrès réalisés dans la classification et l'utilisation des riches archives espagnoles, instrument primordial cependant de tout progrès d'investigation scientifique. Les dévoués auxiliaires qui rendent possible le travail érudit ne méritaient-ils pas une place, même dans la rapide

esquisse que nous analysons? On la leur donnera sans doute dans le tableau définitif.

Ce que fut Menéndez Pelayo pour l'histoire générale de la littérature espagnole (prenez le mot dans son acception la plus large), Ramón Menéndez Pidal l'est actuellement pour la philologie et les études de langue et de littérature médiévales. *La Légende des Infants de Lara*, le *Cantar de Mio Cid*, la *Grammaire historique* sont des livres indispensables dans la bibliothèque de tout hispanisant. Sur bien des points il a renouvelé la science, élargi le cercle de nos connaissances. « Cet immense travail, nous annonce M. Castro, bien placé pour le savoir, sera couronné par trois œuvres capitales : l'*Histoire de la langue espagnole*, le *Romancero espagnol* et l'*Histoire de la poésie épique.* » Cet infatigable travailleur laissera autre chose encore, des disciples, rompus à ses méthodes, pour continuer son œuvre. L'organe de ce groupe est la *Revista de Filología*, qui réunit les élèves du maître, tous connus par de bons travaux, et au premier rang desquels nous placerons M. Castro lui-même, dont la production scientifique est déjà considérable.

A côté du *Centro histórico* et de la *Revista de Filología* il est juste de citer, parmi les historiens de la littérature, Francisco Rodríguez Marín, successeur de Menéndez Pelayo à la Bibliothèque Nationale, à qui l'on doit une édition du *Quichotte*, qui a des chances d'être définitive, de nombreuses monographies, aussi riches de fond qu'agréables de forme, une énorme collection de chansons andalouses, de curieuses études de folk-lore, etc., etc.; Emilio Cotarelo, secrétaire perpétuel de l'Académie Espagnole, non moins fécond dans le domaine des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; Adolfo Bonilla San Martín, professeur d'histoire de la philosophie à Madrid, dont l'extraordinaire activité intellectuelle s'est répandue sur tant de matières diverses; Narciso Alonso Cortés, le très érudit professeur de Valladolid; Francisco A. de Icaza, Hazañas y la Rúa, de Séville; Lomba y Pedraja, et bien d'autres.

On remarquera sans doute dans le sommaire provisoire dressé par M. Castro, l'absence à peu près complète des sciences philosophiques. Indice grave. Quelques jeunes maîtres, formés presque toujours à l'étranger, et par suite au courant de la pensée moderne, tels que MM. José Ortega y Gasset, Rivera ou García Morente, sont jusqu'ici plutôt d'intelligents interprètes de cette pensée que des créateurs originaux. Ils n'ont pas même réussi encore, semble-t-il, malgré une indéniable action sur la jeunesse, à susciter un mouvement d'idées analogue à celui que provoqua jadis la médiocre philosophie Krausiste, si justement oubliée, mais qui eut au moins un mérite : celui de réunir les plus généreux esprits du milieu du dernier siècle, les Sanz del Río, les Salmerón, les Giner, les Tapia, les Ruiz de Quevedo, etc. — Sans qu'ils soient proprement philosophes, il faut mettre à part trois

hommes très capables, en des genres différents, de galvaniser l'atonie générale : Miguel de Unamuno, dont la vigoureuse pensée est toujours orientée vers l'action; Manuel B. Cossío, pédagogue et professeur de premier ordre; J. Martínez Ruiz (Azorín), « dont la vision de notre passé littéraire, à la fois enthousiaste et critique, n'a pas eu une moindre influence sur la formation spirituelle de notre génération ».

Si la philosophie tient en somme une place si modeste dans l'apport cultural de l'Espagne, les études de théologie, d'apologétique, de mystique, de critique religieuse, si florissantes jadis, n'obtiennent aucune mention. En sont-elles donc indignes? ou faut-il plutôt penser qu'elles échappaient à la compétence de l'auteur? *Non licet inter nos* ..

L'histoire de la civilisation espagnole présente deux noms bien connus, ceux d'Eduardo de Hinojosa, mort l'an dernier, et de Rafael Altamira. L'histoire proprement dite inspire chaque jour d'excellents travaux, dont la capitale n'a pas le monopole. Chaque province apporte au trésor commun l'utile contribution de travailleurs consciencieux. La *Revue des Archives*, le *Bulletin de l'Académie de l'Histoire*, plusieurs recueils provinciaux sont des publications où s'affirme le travail collectif qui permettra de plus vastes généralisations.

Les études juridiques sont très cultivées. Nous nous bornerons à nommer ici, les criminalistes Pedro Dorado Montero, C. Bernaldo de Quiros; les professeurs de droit ou sociologues F. Clemente de Diego, Adolfo Posada, A. Buylla; l'économiste A. Flores de Lemus.

L'histoire de l'art de toutes les époques et sous toutes ses formes, devait trouver, dans un pays qui est à lui seul le plus riche des musées, un champ d'action admirable. Aussi ses cultivateurs ne manquent-ils pas. Les monographies de M. Cossío *(El Greco)*, de Aureliano Berruete *(Valdés Leal, Goya)*, de R. de Orueta *(Berruguete, Pedro de Mena)*, les travaux d'Elias Tormo, doyen de la Faculté des Lettres, l'*Histoire de l'architecture espagnole*, de Vicente Lampérez, l'*Art du Califat de Cordoue*, de R. Velázquez, ne sont qu'un faible échantillon pris un peu au hasard, dans la foule des œuvres de ce genre. En revanche, la musique nationale n'a été que bien incomplètement étudiée, et après celui de Barbieri, il semble que le seul nom à citer soit celui de Rafael Mitjana. On pourra se rendre aisément compte de l'activité de la critique d'art en parcourant les collections du *Bulletin de la Société espagnole d'excursions*, de Madrid; le *Bulletin de la Société castillane d'excursions*, de Valladolid; le *Bulletin de l'Art espagnol*, de Madrid; du *Museum*, de Barcelone; les *Archives de l'Art valencien*, de Valencia, etc.

MM. Gómez Moreno, qui a dressé l'inventaire artistique des cinq provinces d'Avila, Grenade, Léon, Salamanque et Zamora, J. R. Mélida (archéologie classique et ibérique), J. Osma (travaux sur les arts industriels) figurent au premier rang des archéologues, auxquels il reste tant à nous apprendre encore.

La Catalogne a toujours gardé jalousement un caractère fortement marqué d'originalité régionale : elle mériterait une étude à part approfondie. M. Castro se borne à quelques notes et à quelques noms dont l'énumération paraîtra peut-être un peu sommaire. C'est autour de l'*Institut d'Estudis catalans*, fondé, comme la *Junta* madrilègne, en 1907, qu'il fait graviter le mouvement de rénovation scientifique. De fait, les splendides publications de l'Institut feraient honneur à n'importe quelle autre nation. Les noms cités sont ceux d'Antonio Rubió y Lluch, historien, éditeur de textes et de documents précieux; Eugenio d'Ors, L. Segalá, helléniste; P. Barnils, dialectologue; de Montoliú, philologue, principal rédacteur, avec Barnils, du *Butlleti de dialectologia Catalana;* P. Bosch (archéologie); Miret y Sans, médieviste; J. Massó Torrents, historien, éditeur de textes, critique littéraire; Miguel S. Oliver (histoire moderne); Puig y Cadafalch (architecture romane en Catalogne); J. Gudiel (archéologie médievale); R. Turró et Pí y Suñer, biologistes; Bofill y Pichot, naturaliste; Terradas, mathématicien, etc., etc.

Tel est, en ce qu'il a d'essentiel, l'aperçu que nous présente M. Castro. Sans se dissimuler les lacunes probables, il espère « n'avoir oublié aucune des figures de premier plan ». En somme, « s'il y a des branches de la science absolument mortes, il y en a d'autres, en revanche, aussi développées que dans les pays les plus avancés. » Et il conclut en ces termes : « Nous autres, témoins de l'activité des personnalités les plus remarquables de la nation, nous commençons à nous sentir profondément optimistes. Si ce pays, malgré tant d'obstacles, a déjà réalisé dans la science, dans l'art, dans la culture générale, quelques résultats très appréciables, il est vraisemblable que quand nous aurons réussi à introduire dans l'organisation de la Société la puissance de l'idéal nouveau, notre culture nationale acquerra une vigueur analogue à celle que l'on note dans tout autre pays normalement civilisé... Il est juste de reconnaître que l'Espagne commence à sentir et à penser vigoureusement. » Nous ne discuterons pas ces conclusions, notre rôle devant se borner à celui d'un simple rapporteur. Nous nous permettrons toutefois une double remarque. La première, relative à l'état de la culture scientifique proprement dite, c'est que plusieurs de nos spécialistes français qui ont eu l'occasion d'en juger dernièrement par eux-mêmes et sur place, ont été frappés de l'habile organisation et de l'activité de plusieurs laboratoires ou centres de recherches et de haut enseignement espagnols. Nous pourrions, au besoin, en alléguer des témoignages positifs. Et la seconde remarque, c'est que si une enquête analogue à celle qui nous est fournie sur le mouvement scientifique nous était donnée par des juges compétents sur l'état des lettres ou des arts dans l'Espagne actuelle, les conclusions optimistes de M. Castro recevraient une confirmation nouvelle et une force plus grandes encore.

E. MÉRIMÉE.

Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde. Organ des Verbandes Deutschland-Spanien, herausgegeben vom Ibero-amerikanischen Institut, Hamburg, 1919, fasc. 1, 2, 3.

Un institut ibéro-américain s'est fondé à Hambourg dans le but de développer et faciliter les relations de l'Allemagne avec l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud. Groupant quelques-uns des hispanologues les plus distingués de l'Allemagne, cet institut se donne la mission d'étudier scientifiquement les pays ibériques, choses, gens et littérature. Il publie une revue trimestrielle : *Spanien,* qui remplace la publication, déjà vieille de deux ans, des *Mitteilungen aus Spanien.*

Revue allemande, et revue de guerre. Il faut le dire, et sans aucune pensée d'agression, la science allemande ne sait plus, depuis de longues années, poursuivre des fins désintéressées. La nouvelle revue est un organe de propagande, d'allure scientifique et érudite, mais résolument patriotique. Point de vue et conclusion restent allemands.

Les études parues ont une triple orientation et traitent ou de littérature et d'art, ou de l'Espagne économique et sociale ou des relations, économiques et littéraires entre l'Espagne et l'Allemagne.

Le fascicule I renferme un article de Ad. Hämel sur Don Juan (*Le plus ancien drame de Don Juan en Espagne*, p. 39 sq) : aperçu rapide de l'histoire du *Burlador* et sans originalité : il rapproche le *Burlador de Sevilla* du *Tan largo me lo fiais*, il recherche les origines de la légende, compare en passant le *Burlador* avec des œuvres plus anciennes, en particulier le *Leontius*, énumère les difficultés que rencontre la question de la paternité du *Burlador*, esquisse l'histoire posthume du drame.

H. Heiss analyse en quelques pages les *Episodios Nacionales* de Galdós. Seybold résume l'histoire de la culture arabe dans la péninsule *(die Araber in Spanien).*

Signalons deux articles sociologiques : une étude anthropologique sur les *Problèmes de race en Espagne* de E. Fischer, succincte et intéressante; une, plus longue et plus actuelle, sur *Les Allemands en Espagne,* par Boelitz. M. Boelitz a peu à dire du passé lointain, mais il décrit avec précision les progrès récents de la culture et de l'immigration allemandes. C'est après 1870 que les Allemands viennent en nombre, créent des clubs (le Club de Barcelone et de Madrid) et des mutuelles, ainsi que les écoles allemandes de Barcelone et Madrid. Leur nombre était, avant 1914, de 5.000; il peut être évalué actuellement à 10.000. Les colonies de Barcelone et Madrid comptent chacune de 1.200 à 1.500 membres. Les autres sont dispersés sur tous les marchés. Ce sont avant tout des commerçants et des ingénieurs. Diverses sociétés industrielles ont été fondées, soit par l'A. E. G., soit par Siemens-Schuckert. Les autres firmes très répandues sont les fabri-

ques de produits colorants et Krupp. Nombreuses sont les marchandises venues d'Allemagne. En revanche, ce sont des produits agricoles que l'Espagne expédiait, avant la guerre, en Allemagne (125.000 tonnes d'oranges, en 1913). Parmi les institutions allemandes récemment établies en terre espagnole, il faut citer surtout les écoles : l'École allemande de Barcelone (350 élèves, en 1914, avec un budget de 100.000 marks dont une subvention gouvernementale de 6.000 marks); l'école de Majorque (80 élèves), les cours d'adultes. L'Institut ibéro-américain de Hambourg s'occupe de fonder un Institut hispano-allemand à Madrid et à Barcelone.

Un certain nombre de renseignements d'ordre économique ou intellectuel (Bilan financier et économique de l'Allemagne en 1918, Relations intellectuelles de l'Espagne avec les États-Unis, France-Espagne, etc.) complètent la documentation.

Le fascicule 2 ne contient que deux articles de fond : l'un, de Ad. Schulten, sur l'*Espagne dans le Don Quichotte de Cervantes*, l'autre de R. Groszmann, sur le *Problème autonomique en Espagne*. Quelques lignes de H. Kehrer, sur Zurbarán. Ad. Schulten, suivant les traces de l'hidalgo de la Manche, décrit, avec les couleurs mêmes de Cervantes, le pays (Castille, autres régions, étranger), le peuple et ses coutumes (chevauchées, la venta, bergers et troupeaux, paysans, hidalgos et divers, distractions populaires, chansons). La deuxième partie de la revue, qui pourrait s'intituler : Notes et Documents, expose quelques questions économiques (Finances espagnoles, Relations commerciales allemandes et françaises avec l'Espagne, Commerce extérieur de l'Espagne en 1917 et 1918, Commerce de l'Espagne avec les États-Unis, etc.) et des renseignements d'art ou de littérature. Une note de ton courtois sur le rapprochement franco-espagnol : *Semaine espagnole* de mai 1919, échange de lecteurs, exposition franco-espagnole de Saragosse; travaux de l'Institut français de Madrid; appréciation élogieuse des recherches archéologiques de M. P. Paris.

Fascicule 3. Alfred Reiff étudie les *Débuts de l'Opéra en Espagne*; W. Mulertt, le *Roman d'Amadis et sa seconde patrie*. S. Gräfenberg donne une notice biographique et littéraire sur *Juan Valera, romancier et diplomate*. Le rôle de Fastenrath dans l'histoire des relations hispano-allemandes est complaisamment conté par H. J. Ohrem (*Johannes Fastenrath et ses amis espagnols*) : les traductions, les voyages et séjours de Fastenrath en Espagne, ses rapports avec nombre d'Espagnols éminents, ses études critiques, la création des jeux floraux de Cologne, tout cela a donné à l'érudit allemand un renom de bon aloi et a profité à l'influence allemande en Espagne. Notons au passage la traduction d'un article de Fr. Grandmontagne sur les *Espagnols et Allemands dans l'Amérique du Sud*.

Les notices économiques se préoccupent des conditions futures du commerce de l'Espagne. L'Allemagne, qui ne demande qu'à reprendre ses relations d'avant-guerre, est mise par son change en mauvaise posture : un traité de commerce doit intervenir et régler le mode d'échange. La France, l'Amérique font des avances à l'Espagne. La Sociedad Española del Comercio exterior s'efforce de développer les relations d'affaires avec les États-Unis. L'influence des États-Unis en Espagne s'étend. Influence économique et influence intellectuelle. Les États-Unis s'en donnent la peine : nulle part les études hispaniques n'ont pris en ces dernières années une si rapide extension ; le plus actif et le plus brillant propagandiste est l'Espagnol Federico de Onis.

Spanien ne pouvait manquer de publier l'appel d'un certain nombre de personnalités, médecins ou naturalistes, en faveur de la science allemande.

En somme, la nouvelle revue allemande n'est point et ne veut pas être, semble-t-il, un organe de recherches érudites et désintéressées ; elle est destinée à un large public, un public encore novice et qu'il faut initier. De là, le petit nombre d'articles de science véritable. De là, la simplicité et la clarté relatives de l'exposition. De là, les appels au patriotisme et au sens de l'intérêt national.

Cette orientation de la science allemande ne doit pas nous échapper. Les hispanologues d'outre-Rhin se proposent très évidemment de cultiver et exploiter les sympathies espagnoles que la guerre a révélées. Une association, *Allemagne-Espagne*, qui semble audacieuse et robuste, groupe désormais ces efforts. Une puissante offensive d'influences est en préparation. La France ne saurait s'alarmer de ces projets pacifiques. Elle n'a qu'à faire mieux.

J.-J.-A. BERTRAND.

Eloy do Amaral. *Bocage, fragmentos de um estudo auto-biographico.* Figueira. Imprensa Lusitana, 1913, 40 pages.

Ce court essai, qui n'apporte aucune lumière sur les points obscurs de la vie de Bocage et dont tous les éléments sont puisés dans l'œuvre du poète lui-même, répond exactement à son titre modeste. Nous le signalons comme un bon travail de vulgarisation, renfermant l'essentiel et permettant de reconstituer la vraie physionomie d'un écrivain très populaire qui, malgré la ressemblance de sa destinée avec celle de Camões et l'idéalisme de certains sonnets d'amour, conserve surtout la réputation, comme Quevedo en Espagne, d'un intarissable improvisateur de plaisanteries amères ou cyniques.

G. L.

CHRONIQUE

~~~ Si les événements qui se sont produits depuis la publication de *A Theoria da Historia* par M. J. Augusto Coelho (Lisboa, Teixeira, 1914) n'ont pas quelque peu modifié les idées de l'auteur, aucun argument ne pourra le convaincre de l'erreur où l'a induit un raisonnement géométrique sur un postulat que tout le monde n'est pas disposé à admettre : la supériorité des races qui ont séjourné ou qui séjournent actuellement dans les régions baltiques, dont le climat serait éminemment propre à exciter l'énergie. Si les Grecs, si les Romains ont été des peuples puissants et cultivés, cela tiendrait à ce que leurs ancêtres sont passés par là. Rien n'effraie ce dialecticien : « Hellenos, Celtas, Italiotas ou Germanos d'outr'ora e Allemães, Inglezes, Suecos ou Hollandeses de hoje — todos, é preciso não o esquecer, se parecem, todos revelam as qualidades que anteriormente definimos como constituindo o fundo da personalidade dos actuaes habitantes da Zona Baltica, essas qualidades cuja essencia se resume nisto : força persistente em todas as manifestaçoes da vida » (p. 107). La France méridionale, l'Espagne et le Portugal, l'Italie sont des pays où « todo o corpo social parece acusar um tal ou qual abatimento que é uma verdadeira manifestação de fraqueza d'alma » (p. 75). Bref, la supériorité des races germaniques est démontrée. M. Coelho a tout de même oublié Napoléon, et il n'a prévu ni Joffre, ni Foch. Il n'a pas prévu que la France, réduite en fait par l'invasion à la partie qu'il rattache aux pays faibles, lui donnerait un démenti cinglant, à lui et aux théoriciens de son école. G. C.

~~~ M. J.-A. Brutails, archiviste de la Gironde, depuis longtemps correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vient d'être élu membre de la même Académie. Il sera l'un des quatre membres ne résidant pas à Paris. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de féliciter notre collaborateur. Sa notoriété est due à des travaux d'une science scrupuleuse et strictement documentaire, presque tous consacrés à des questions d'histoire, de droit ou d'archéologie du Moyen-Age qui touchent à l'Espagne comme à la France. Avec M. Morel-Fatio, cela fait donc deux hispanisants à l'Institut. C'est loin d'être exagéré, quand on songe à la diversité des études auxquelles l'Espagne fournit la matière, dans son sol aussi bien que dans ses archives et ses bibliothèques. G. C.

26 mars 1920.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

COMEDIAS DE SANTOS A NAPOLI, NEL '600

(CON DOCUMENTI INEDITI)

Il Croce, nel suo classico libro *I Teatri di Napoli*[1], consacra un capitolo al dramma sacro, dando pregevoli notizie su tale produzione, abbondantissima a Napoli, nel secolo decimo-settimo; notizie e osservazioni che spingono sempre lo studioso a indagare proficuamente sullo sviluppo dei contatti italo-spagnuoli e sull' influsso notevole, che il teatro castigliano ebbe sul nostro. Tutta la produzione drammatica sacra del '600, « lasciata da un pezzo l'ingenua forma della Sacra Rappresentazione, lasciata da poco quella della tragedia classica », era divenuta imitazione delle *Comedias de Santos* della letteratura spagnuola[2]; però quale goffa e pedestre imitazione, che non riusciva a comprender l'arte meravigliosa di Lope de Vega e di Calderon, ma, dando sviluppo a tutte le stranezze e le stravaganze d' oltralpe, presentava sulle scene un intruglio, goffamente manipolato, di *verve* popolaresca e di enfasi mistica ! Già nei modelli le strane mescolanze del profano e del religioso, del goffo e del serio riuscivan a stento a reggersi per l' intrinseco calore poetico, per il vivo magistero delle immagini liriche e per quella sincerità artistica, che appariva così naturale all' anima del popolo ch'esse rappresentavano; ma i pedestri imitatori, anneghittiti nelle arguzie e nei concetti, intramezzavano i freddi simboli con sconcezze scorrette, con lazzi da trivio, e impostavano il più goffo e puerile esperimento scenico, ridotto a un fiacco schematismo di mezzi e di simboli, povero di lingua e scarso di luce poetica.

Il Croce accenna appena alla ricca farragine di sacre rappresentazioni secentesche napoletane, fiorite soprattutto all'

1. B. Croce, *I Teatri di Napoli*, ed. 1891, pp. 152-155.
2. *Ib.*, p. 155.

ombra dei Conventi e dell' Oratorio di S. Filippo Neri : il quale « sapendo bene quante siano nocive allo spirito o le dissolutezze delle maschere, o le commedie lascive, vietò *ai frati* che intervenissero a simili pericolosi spettacoli, e per ritirarneli introdusse l'uso delle Sacre Rappresentationi » [1]. Erano queste recitate dai giovani della Congregazione di S. Giuseppe [2] e dell' Oratorio vespertino; secondo le regole di S. Filippo Neri [3], i giovanetti educandi, in diversi esercizi occupati, proficuamente s'intrattenevano in svaghi musicali e poetici. Il Capecelatro e il Villarosa [4], tra gli altri, sulla scorta della notizie del Marciano, ci illuminano sui fini educativi che tali trattenimenti si proponevano : questi *onesti ricreamenti poetici*, che raccoglievano d'inverno i giovani nell' Oratorio de' Filippini, nella primavera, sulla collina detta la Montagnola, e nell' estate e nell' autunno nel Chiostro di S. Anguello Maggiore, dove dimoravan i canonici regolari del Salvatore [5], erano spesso accompagnati da musica, scritta qualche volta dagli allievi del Conservatorio, come il *S. Guglielmo d'Aquitania* di Ignazio Mancini, musicato da G. B. Pergolesi [6]. Cosicchè spesso le profonde ed eleganti armonie della scuola napoletana, le *soavi e prodigiose composizioni* del padre Erasmo da Napoli, nelle feste più solenni, che si celebravano, annualmente, nell' Oratorio napoletano [7], accompagnavano le sciatte azioni spirituali. Del teatro dei padri dell' Oratorio, dice il Celano [8], che presso la collina di Miradois « vi si vede un teatro, simile a quello che sta sotto il convento di S. Onofrio di Roma, dove da una Pasca all' altra vi si portano i nostri padri dell' Oratorio a fare i loro vespertini nei giorni festivi e, dopo dei

1. Marciano Giovanni, *Memorie Storiche della Congregatione dell' Oratorio*, 5 voll. Napoli, 1693, de Bonis, I, p. 136.
2. *Ib.*, II, p. 289.
3. A. Capecelatro, *La Vita di S. Filippo Neri*. Napoli, 1879, I, pp. 430-437; II, p. 253.
4. Marchese di Villarosa, *Memorie degli Scrittori Filippini o siano della Congregazione dell' Oratorio di S. Filippo Neri*, Napoli, Stamperia Reale, 1837.
5. *Ib.*, I, p. 144.
6. Marchese di Villarosa. *Memorie dei Compositori di Musica del Regno di Napoli*, Napoli, 1840, p. 143.
7. Marciano, II, p. 143.
8. Celano Can. Carlo, *Notizie curiose del bello e dell' antico di Napoli*. Napoli, 1855, V, p. 404-405.

loro sermoni, vi si fanno rappresentare da ragazzi spiritosi molte azioni spirituali »; si esercitava in tal modo la giovinezza nella poesia e nella musica, che Filippo Neri, nelle relazioni col Palestrina e con Giovanni Animuccia, affermava esser la voce dell' anima, elevantesi a Dio sulle ali del ritmo e dell' armonia sacra, aborrendo dalle musiche profane, che un Maestro dell' Oratorio, Dionisio Pieragostini, aveva con ogni sforzo allontanate dai luoghi sacri, come quelle che potevano attaccare la fantasia a lascivie e la mente a oggetti materiali, fonti di piacere e di voluttà [1]. In queste località venivano scelti quei giovanetti di più svegliato ingegno e, in occasione delle festività di qualche Santo e nelle altre solenni ricorrenze della Chiesa, uno di essi recitava un piccolo sermone in lode del Santo festeggiato, mentre gli altri erano poi occupati nelle recite delle Sacre Rappresentazioni [2]. A tali esercizi interveniva una gran moltitudine di gente d'ogni condizione, perfino il Nunzio Apostolico a Napoli, che poi fu papa Clemente X e si compiacque di ricordar a Francesco Gizzio gli edificanti spettacoli degli oratorii vespertini partenopei [3]. Giuseppe de' Bonis, tipografo arcivescovile, nel licenziare alle stampe l'*Echo Armoniosa* del Gizzio [4], si lamenta che le commedie disoneste e le oscenissime scene, particolarmente nei giorni festivi, spingevano gli animi dei fedeli al peccato e alla voluttà; e non erano state sufficienti, per distogliere la mente da tali insidie, le innovazioni di S. Filippo Neri, che aveva, a Roma, introdotto, gli oratorii vespertini, con musiche, Sacre Rappresentazioni, sermoncini recitati dai fanciulli e dai Padri, *ricreatione* questa *calamita de' sensi et esca allo* spirito, imitato largamente, come abbiamo detto, nella Congregazione di Napoli, la quale si *pregiava* di tali *spettacoli fatti in diversi tempi.* — Quando, poi, Francesco Gizzio, prete dell' Oratorio, fu preposto all' educazione dei giovani seminaristi, notevolmente rifiorirono questi sacri trattenimenti. Rappresentavansi « nell'

1. Marciano, III, p. 122.
2. Marciano, I, pp. 35-37.
3. Villarosa. *Memorie degli Scrittori Filippini*, I, p. 145.
4. *L'Echo Armoniosa delle sfere celesti* ec., di Francesco Gizzio. In Napoli, per il De Bonis, 1693, A' lettori.

inverno nell' oratorio della loro Chiesa e Casa », nella primavera, nell' estate e nell' autunno, nelle succitate amene località : « con la frequenza alle volte (da più persone numerata alla rinfusa, uscendo dalla porta del detto chiostro) di più di cinquemila anime d'ogni stato, e conditione, de' Prelati, Officiali, Cavalieri, et in particolare d'innumerabili Religiosi di tutte le Religioni, anco più riformate, et osservanti. Era si grande la compuntione degli Uditori, che convenivano a queste Sacre Rappresentationi che ne piangeva il popolino non solo, ma anche il colto pubblico. » Il de Bonis riferisce appunto il giudizio di papa Clemente X, sulle sacre commedie del Gizzio : « Questo padre, — esclamava il papa, lodando il pio prete dell' Oratorio —, ha virtù di far piangere i figliuoli, et i vecchi, havendo fatto piangere a noi al tempo ch' eravamo Nuntio a Napoli. »

Molto applaudite erano, infatti, le azioni spirituali, spagnoleggianti, del Gizzio, e l'*Amor trionfante* [1] fu rappresentata moltissime volte nel Chiostro di S. Agnello e nella Chiesa del convento di S. Maria della Vita « con applauso e concorso universale ».

Il Croce [2] accenna anche agli autori più famosi di drammi sacri in Napoli, Giuseppe Castaldo, il padre Antonio Glielmo, il Zaccone, il Gizzio, il Perrucci : e questo teatro sacro spagnoleggiante, fiorito abbondantemente in Italia, darebbe campo a uno studio interessantissimo sul rapporto degli *autos sacramentales* e delle *comedias de santos* collo strabocchevole numero di drammi sacri italiani [3], molti dei quali ebbero anche una riduzione musicale e vennero eseguiti nei collegi, ne' conservatori, nelle chiese da dilettanti, da chierici e spesso anche da comici di mestiere [4]. Il Fuidoro, nei *Diarii*, che si conservano manoscritti nella Biblioteca Nazionale di Napoli [5], dà spesso

1. L'*Amor Trionfante*, *Rappresentatione Sacra della Vita e Morte della B. Maria Maddalena de' Pazzi*, *carmelitana del Padre* Francesco Gizzio, della *Congregatione dell' Oratorio di Napoli*. In Napoli. Per Novello de Bonis. Stamp. arciv., 1668. Al Divoto lettore.

2. *Teatri ecc.*, pp. 153-155.

3. E. Bertana, *La Tragedia*. Vallardi, Milano, p. 173; Belloni, *Il Seicento*, p. 28

4. Croce, *op. cit.*, p. 155. App., pp. 785, 786.

5. Segnato : X. B, 13-19.

notizie di queste rappresentazioni sacre, insieme con moltissimi appunti di cronaca cittadina, che dipingono vivamente la vita spagnolesca napoletana : nel 1671, nella festa di S. Antonio di Padova, fu rappresentata « un' opera spirituale della vita della Beata Rosa Domenicana, Indiana, da alcuni giovanetti, e concertata e composta dal P. Francesco Zaccone tra li eruditi di questo secolo »[1]. Il 1º novembre del 1664 il Cardinale Vicerè fu alla festa di S. Maria del Popolo degl' Incurabili ; « si rappresentò la Tragedia del Martirio di S. Gennaro in musica dalli figliuoli di S.ta Maria di Loreto »[2]; « la sera della domenica 8 di febbraio 1665 si rappresentò a palazzo la 2ª parte della Santa Olimpia da alcuni virtuosi napoletani, con convito di Dame e Nobiltà... »[3]. Così la cronaca napoletana spesso ci ricorda la società gaia spagnuola, che interviene agli spettacoli scenici, dati nei conventi e nei palazzi dei nobili, e assiste alle funzioni sceniche religiose, largamente diffuse, secondo il gusto del tempo.

Tra gli autori più famosi di Sacre Rappresentazioni fu il Padre Antonio Glielmo dell' Oratorio : Lope de Vega e Calderon de la Barca furon gli autori preferiti, donde trasse un gran numero delle sue azioni spirituali, di tanto inferiori ai modelli, che in gran parte giacciono manoscritte nella Biblioteca di S. Martino[4] e nella Nazionale di Napoli[5].

Per gli oratori vespertini dei Gerolomini lo Glielmo scrisse varie composizioni, che sono fra le migliori produzioni del genere, con graziose dipinture e con accenti vivi di poesia popolare : il padre Glielmo, ch'è autore d'un poema sacro : *Il Diluvio del Mondo* in cinque canti, — notevole per le vivaci descrizioni dell' Arca, della distruzione del mondo, senza soverchie esagerazioni rettoriche, ricco di armonia e di efficace colorito poetico[6] — godeva il favore della corte spa-

1. X. B. 15, fol. 185.
2. X. B. 14, fol. 78.
3. X. B. 14, fol. 105.
4. I. 41, 1, 42, 43, 44. Cfr. *Croce, Op. cit.* p. 153.
5. Ms. XIII. E. 50.
6. *Il Diluvio* | *Del Mondo* | *Poema Sacro* | del Padre | Antonio Glielmo | *Sacerdote* | *Della Congregatione* | *dell'* Oratorio di Napoli. | In Venetia. MDCXXXXIII. Appresso Francesco Baba.

gnuola ed era altamente stimato nell' ambiente letterario, che circondava i fasti del Vicereame. Anzi il suo *Panegirico alla S. S. Trinità,* diffusissimo in Italia[1], fu tradotto in spagnuolo dal monaco cistercense Don Martin de San Bernardo, *menor capellano de d. Juan Alonso Henriquez de Cabrera, Virrey Lugar Teniente y Capitan General del Reyno de Napoles*[2]. Sono cento ottave, che poi lo Glielmo commentó e parafrasó con una gonfia e bolsa prosa, secondo il gusto del tempo, in stile secentesco; l'autore vorrebbe imitar Dante, ma dà fuori in arguzie, in concetti e in giuochi di parole; però le ottave sono armoniose, abbondanti, ritmicamente perfette; la materia di per sè astrusa è ravvivata da belle immagini e da calore di stile, che fanno dello Glielmo uno de' migliori poeti del secento. Il traduttore non sempre riesce a conservare la musicale abbondanza delle strofe, ma ripete in castigliano tutte le esagerazioni formali del prete dell' Oratorio.

St. 57. Tres Rios del mar salen, el primero
Fecundo de oro y de un Piropo ardiente
Tiene el seno, el sigundo es un minero
De esta piedra preciosa y refulgente,
Vaçio de oro y yoyas el tercero
Tiene el fundo; mas ricos igualmente
Son todos tres: porque una fuente tienen,
Do todos los thesoros se contienen.

Una delle sue migliori Sacre Rappresentazioni — *La | Diversità | delle lingue*[3], in tre atti, rappresenta la vita miracolosa di S. Giovanni, che converte Quintiano a parlar tutte le lingue; situazione che ricorda la *Ferinda* dell'Andreini[4], dove si parla francese, tedesco, veneziano, ferrarese, genovese, napoletano, lombardo, e i *Diversi Linguaggi* di Virgilio Verrucci, dove si

1. Ne conosco tre edizioni, oltre quella spagnuola: *La Grandezza della S. S. Trinità.* Venetia, 1663. *Id.,* Venetia, 1665. *Riflessi della S. S. Trinità* — Napoli, 1664.
2. *Los Pensamientos | altos | del Corazon Devoto | Panegirico | a la Santissisma Trinidad | Traducido del libro de sus Grandeças | Compuesto en lengua Toscana |* Del Padre Antonio *Glielmo* | de la Congregacion del Oratorio | *Por* | Don Martin de San Bernardo | *Monje...* En Napoles, por Francisco de Thomas. 1644.
3. Si conserva inedita nella Biblioteca Nazionale di Napoli: XIII, E. 50.
4. Parigi, 1622.

parlano ben dieci idiomi. L'uso di varie lingue, parlate sguajatamente, doveva destar il riso negli spettatori; noi osserveremo però che, mentre nei brani francesi riportati l'ortografia e la dizione è tanto scorretta e infarcita di spropositi da dimostrare come scarsa fosse la conoscenza di essa, l'ortografia e la dizione spagnuola è quasi perfetta e attesta come detta lingua fosse compresa e parlata non solo dall'aristocrazia, ma anche dal popolo e dalla gioventù napoletana del secento. Il Croce, ch'è un benemerito degli studi italo-spagnuoli, ha largamente illustrato il valore e il significato di tale conoscenza della lingua castigliana in Italia[1]: e ne ha seguito lo sviluppo dai primi contatti, svoltisi nella fine del secolo xv, fino agli ultimi anni del dominio spagnuolo a Napoli, quando nelle terre unite alla Corona di Spagna lo spagnuolo era scritto da molti, specie nei conventi, era predicato nelle Chiese[2] ed era inteso universamente dal popolo[3]. Sicchè, data la conoscenza della lingua, fu molto facile la diffusione del teatro comico spagnuolo a Napoli, principalmente per opera dei suoi Vicerè e dell' ambiente letterario, ch' era maturo ad accoglierlo in seno. Don Pietro Fernando de Castro, conte di Lemos, Vicerè dal 1610 al 1616, amante del patrio teatro, aveva condotto seco una compagnia comica; Lope de Vega e Calderon divennero familiari al popolo nostro e diedero i modelli a quanti vollero secondare il gusto predominante nel publico, che intendeva la lingua, la quale i comici d'oltralpe tenevano viva. Il Croce tien dietro allo sviluppo di questo spagnolismo, dalle prime apparizioni fino agli ultimi fasti dei Comici spagnuoli nel Teatro dei Fiorentini[4], dalle prime rappresentazioni drammatiche castigliane in Italia[5] alla recita d'un *opera* spagnuola, avvenuta nel marzo 1678, davanti al Cardinale Portocarrera[6]; inoltre fa poi osservare che uno dei principali luoghi di scambio fra le due letterature fu l'Accademia degli Oziosi di

1. B. Croce, *La lingua Spagnuola in Italia*. Roma, Loescher, 1895, p. 18.
2. Fuidoro. Ms. X.B. 15, fol. 4.
3. Croce, *Teatri di Napoli*, pp. 88-89.
4. *Ib.*, pp. 178-181.
5. *La Lingua spagnuola* ecc, p. 22.
6. *I Teatri* ecc., p. 182.

Napoli[1], presieduta dal Manso, dove si coltivava la lingua e si onoravano la muse d'oltralpe[2].

In questo ambiente spagnoleggiante, in questo paese ch' era *mezzo Spagna*, dopo le imitazioni e i rifacimenti delle commedie di *capa y espada*, degli *autos sacramentales*, che si recitavano per le vie, dove si elevavan altari e teatri mobili, come nelle feste del *Corpus Domini* in Ispagna, accompagnandosi le brevi azioni sacre a sermoncini spirituali, detestabili centoni secentistici, abbondanti di stranezze rettoriche e di strampalate allegorie, con non minor fervore venivan imitate e diffuse le *comedias de santos*, che Lope de Vega aveva elevato a dignità di arte e che trovavano un terreno adatto nei conventi e nei collegi, dove si battagliava già contro il teatro profano, il quale turbava con le oscenità sceniche (!) gli ozi tranquilli conventuali e danneggiava il *vigor spirituale* delle giovani anime[3]. Cosi il Teatro, condannato ancora una volta della Chiesa, in essa si ricoverava e con strani compromessi, all' ombra dell' altare, si veniva ischeletrendo in grottesche e irriverenti[4] farse spirituali, dove abbondano più le scurrilità buffonesche dialettali che le edificanti situazioni psicologiche dei Martiri e delle Vergini celebrati.

Allo Glielmo, nell' Oratorio napoletano dei Filippini, successe Francesco Gizzio[5], napoletano, ma di famiglia originaria di Chieti, *ne' Marruccini*[6], che diede insigni uomini di legge[7], tra cui primeggia Pietro Marco Gizzio, *dottor celeberrimo*,

1. B. Croce, *Illustrazione di un Canzoniere ms. italo-spagnuolo del secolo XVI*. Napoli, 1900, p. 19. B. Croce, *Due Illustrazioni* al Viage del Parnaso *del Cervantes*. Madrid, 1898, pp. 21-22.

2. B. Croce, *La Lingua Spagnuola in Italia* ecc., p. 37 e segg.

3. Cfr. *Lettera Scritta* al Rev. N. N. *da un religioso sacerdote contro i Teatri* e *Commedie dei Regolari*. Palermo, 1748. Stamperia Riccardo; G. Sparano, *Memorie Istoriche per illustrare gli atti della S. Napoletana Chiesa* ecc. Napoli, 1768, per Giuseppe Raimondi, II, p. 298; Croce, *I teatri di Napoli*, p. 51, n. 2, Appendice, pp. 785-786.

4. P. Napoli-Signorelli. *Storia Critica de' Teatri Antichi e Moderni*, divisa in dieci tomi. Napoli, 1813, presso Vincenzo Orsino. Dà notizie di stranezze spagnuole, imitate in italiano, VI, p. 344 segg.

5. Marchese di Villarosa. *Memorie degli Scrittori Filippini*, I, pp. 144-145; Croce *I Teatri di Napoli*, pp. 155-166. — Il Tafuri, il Quadrio, il Napoli-Signorelli, il Minieri Ricci non dànno notizie del Gizzio.

6. Toppi-Nicodemi. *Biblioteca Napolitana*. Napoli, Bulifon, 1678, p. 91.

7. *Ib.* pp. 251, 361 : Cfr. Nicolai Topii. *De origine Tribunalium*, libri quinque, Neapoli. Typis Jo. Franc. Pacii, MDCLIX, II, p. 69.

avvocato fiscale della Regia Camera, Regio Consigliere e Presidente della medessima Regia Camera e Reggente della G. C. della Vicaria. Entrò il Nostro nella Congregazione dell' Oratorio di Napoli e vi si comportò con tanto zelo e con tale attenzione, che fu per trent' anni prefetto della Congregazione de' Figliuoli e dell' Oratorio vespertino[1], *ov' erano* questi in *diversi esercizi occupati*, quali recite di sermoni, canti e rappresentazioni di *comedias de santos.* In tali esercizi erano scelti i *figliuoli* più intelligenti, che il padre Gizzio preparava, scrivendo egli stesso le rappresentazioni sacre in lode dei Santi e delle festività della Chiesa. Le cronache del tempo ci narrano che interveniva a tali spettacoli un pubblico enorme di gente d'ogni condizione, da uomini di Corte a dame de l'aristocrazia, dal popolino, che ascoltava con fede ardente i miracoli e le sventure dei santi, gustando soprattutto le buffonerie dialettali del *gracioso,* al futuro papa Clemente X, che, come su abbiamo detto, ebbe a Roma, dal sogiio pontificio, a lodar publicamente l'arte del Gizzio.

Queste rappresentazioni venivan fatte d'inverno nell'Oratorio de Gerolomini, nella primavera sull' amena collina della Montagnola, e d'estate e d'autunno nel chiostro di S. Agnello: erano precedute spesso da sermoncini, che uno de' ragazzi più svelti recitava, in lode de' Santi, opera anche questa del Gizzio, e talvolta accompagnate da musiche scritte espressamente.

Il Villarosa, lodando l'opera del Gizzio, non approva la scelta dei temi, specialmente di talune, come quella che ha per titolo *La Spada della Misericordia*, che dipinge con colori tristi la peste di Napoli e che non gli sembrava adatta per ragazzi!

Il Gizzio fu versato in Matematiche e in Astrologia, e, negli ozi del convento compose alcune macchine, che riuscirono del tutto inutili, poichè, dopo la sua morte, nessuno poteva maneggiarle, non conoscendone il segreto. Adornò, a sue spese, la cappella di S. Maddalena de' Pazzi, nella Chiesa dei Filippini di Napoli; morì, il 2 Gennajo 1698, di 72 anni.

Il Toppi cita soltanto una sua Sacra Rappresentazione, *l'Amor*

1. Sull'Oratorio Vespertino, cfr. Marciano, I, pp. 35-37.

Trionfante, e scrive : « tiene per le mani molte altre opere spirituali »[1]; tale opera riporta anche l'Allacci[2].

Però, oltre alla citata Sacra Rappresentazione — l'*Amor Trionfante*, — per richieste di autorevoli religiosi e letterati napoletani, diede alla luce, per uso degli Oratorii Vespertini, un volume di diciassette azioni spirituali e cinquanta sermoni e dialoghi sacri : — | L'*ECO ARMONIOSA* | *Delle sfere celesti*, | *Cioe* | *La Corrispondenza de' Santi* | *con le Virtù, alla Gratia Divina* | *Spiegata con Rappresentationi, e Dialoghi Sacri* | *Frammezzata con cinquanta Discorsi per le* | *Feste del Signore, e de' Santi. Divisa in due parti* | *da* | FRANCESCO GIZZIO | *Prete della Congregatione dell' Oratorio* | *di Napoli*. In Napoli, Per il De Bonis, Stampatore Arcivescovile, 1693 —. Sappiamo, inoltre, che moltissime altre Rappresentazioni scrisse; anzi lo stampatore, nella prefazione dell' *Eco Armoniosa*, annunzia *un secondo tomo, che vedrà la luce, se queste saranno gradite, intitolato:* L'ARCA DELLA GRATIA, *nella quale sono* altrettante *Rappresentationi* più fruttuose e compuntive *de'* QUATTRO NOVISSIMI, DE' PECCATORI PENTITI, DE' PREGI DELLE ANIME GIUSTE, *e d'alcune* ATTIONI DELLA VITA DI CHRISTO NOSTRO SIGNORE, *e della sua* SANTISSIMA MADRE, *frammezzata similmente... con cinquanta altri discorsi, si de' medesimi soggetti delle Rappresentationi, come di tutte l'altre Domeniche da Pasqua all' Epifania.*

Tutto questo vario repertorio di drammi sacri ricalca i modelli spagnuoli, Calderon, Lope de Vega, Montalbán, Agustin Moreto, Fernando de Zárate, Francisco Gonçales de Bustos, il portoghese don Juan de Matos Fragoso e quanti autori di *comedias de santos* trovavan posto nelle raccolte di *Comedias Nuevas... de los mejores ingenios de España*[3], diffuse a Napoli e generalmente lette nella seconda metá del secolo XVII[4].

1. *Biblioteca Napoletana*, p. 91.
2. L. Allacci, *Drammaturgia*. Venetia, MDCCLV, p. 69.
3. Cfr. le note opere bibliografiche di N. Antonio, *Biblioteca Hispana nova*. Madrid, 1788; Barrera y Leirado C. A., *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español*. Madrid, 1860; Gallardo, B. J., *Ensayo* ecc. Madrid, 1863-89; Morel-Fatio, A.. *La « Comedia » espagnole du XVIIe siècle*. Paris, 1885; A. Rennert, *The Spanish Stage in the time of Lope de Vega*, New-York, 1909; Cristóbal Pérez Pastor. *Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII* Madrid, 1901. Cfr. *Bulletin Hispanique*, a. 1913, p. 466.
4. Tra le altre : *Comedias Nuevas, y escogidas de los mejores Ingenios de España*, Madrid...; *Comedias nuevas de diversos autores...*, Madrid; *Comedias escritas por los*

Le azioni sacre del Gizzio sono inferiori di molto agli originali castigliani, ma ne ripetono le scheletriche situazioni, i simboli fissi, i miracoli e la morte dei santi, che sono come il *deus ex machina* delle pedestri, slegate azioni. Basta esaminare una commedia di Lope de Vega, il S. Nicolò da Tolentino, per esempio, citato dal Tiknor[1], per convincersi in quali proporzioni e con quale risultato il Gizzio abbia saccheggiato le *Comedias de Santos*: l'azione drammatica è divisa in tre giornate, in cui è compendiata la vita del Santo; i personnaggi sono innumerevoli, e molti di essi, specie nel prologo, sono simbolici, come la *Castità*, la *Verginità*, l'*Amor divino*, l'*Amor profano, la Grazia Divina, la Speranza, la Fede*, il *Timore*, l'*Orazione, la Solitudine*, altri *cittadineschi*, come i genitori del Santo, gl' innamorati della Santa e i buffoni napoletani, che rappresentano il *gracioso* spagnuolo. L'azione presenta la solita situazione delle tentazioni, che assaltano il Santo, esempi di peccatori, congiure di diavoli, resistenza miracolosa dei Santi, miracoli operati da questi; conversioni meravigliose, morte dei Santi e loro trionfo con le solite introduzioni di cori e di sdilinquimenti melodrammatici. La scena cambia spesso, or in Chiesa, or in Cielo, or in monastero, or in selve; l'azione è sempre slegata, il linguaggio grottesco e irriverente; piacevolezze buffonesche, accenti vivi di umorismo popolare, dipinture locali assai notevoli intramezzano le vuote e fiacche volate rettoriche e gli edificanti dialoghi spirituali, irti di simboli e svolgentisi spesso in lascivi madrigaletti e in leggero recitativo da melodramma. Io dubito che il nostro pubblico possa, come vogliono le cronache, essersi commosso a tali recite spirituali, così come si commuoveva il popolo spagnuolo, partecipando vivamente alle miracolose azioni, che al tempo di Lope, si rappresentavano, ascoltando con religioso raccoglimento la vita dei Santi prediletti, che l'arte somma dei suoi autori vivificava: credo piuttosto che il buon

mejores ingenios de España. Madrid...; *Nuevo teatro de Comedias varias de diferentes autores*. Madrid, ecc.: raccolte in molti volumi, che contenevan i migliori esempi di *comedias de santos* ed erano lettura preferita così negli ambienti mondani come in quelli religiosi.

1. *Hist. de la Littér. Esp. trad. da* G. Magnabal, II, p. 290 n., 1.

popolo nostro alla fine del secolo XVII, abbia partecipato, con più vivo interesse, a quella abbondante *verve* popolaresca, la quale animava il teatro, che alle gonfie e goffe litanie della *Purità*, e degli *Angioli*. Chè del teatro sacro del Gizzio, se c'è qualcosa ancora di vivo e d'interessante, è quella vena popolare largamente accolta, saggiamente distribuita, la quale è una voce fedele di Napoli di altri tempi ed è la sola cosa viva in un mondo di pedestri e goffe immagini, di convenzionali situazioni, di stereotipati mezzi scenici e d'insincere mozioni d'affetti.

Se leggiamo qualcuna delle *Comedias de Santos* del *doctor* Juan Pérez de Montalbán, *El hijo del Serafin San Pedro de Alcantara*[1], noteremo che il *gracioso*, nella *jornada segunda* parla, comme il buffone napoletano, un linguaggio or grottesco e irriverente, or con arguzie e lazzi popolareschi; viene egualmente in iscena una *Dorotea* indemoniata, personaggio di cui abusa addiritura il Gizzio, e assistiamo a un miracolo, che deve commuovere il popolino; lo stesso dicasi della *Vida de San Alejo* di don Agostino Moreto[2], di *Las Missas de S. Vincente Ferrer*[3], della *Comedia Famosa de S. Antonio Abad* di don Fernando de Zárate[4]; del *S. Pedro de Arbues* di Fernando de la Torre[5], ricco di personaggi simbolici, *la lascivia*, *l'ira*, e di demoni congiuranti contro le virtù del Santo. Non è nostro compito l'enumerare e l'analizzare le infinite *comedias de santos* castigliane; molte ne compose Lope de Vega su S. Francesco, S. Tommaso, San Giuliano, S. Teresa, San Nicola da Tolentino, e sul patrono di Madrid S. Isidoro[6],

1. *Comedias del doctor* Juan Pérez de Montalvan, a. 1652. En Valencia, por Claudio Macé, Tomo Primero, fol. 21 segg. Consulta il saggio di G. W. Bacon, *An essay upon the life and dramatic works of doctor Juan Pérez de Montalbán*, Philadelphia, 1903.

2. *Nuevo teatro de Comedias varias de diferentes autores*. 10ª parte. Madrid, en la Imprenta Real, 1658. — Consulta: E. Carrara, *Studio sul teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi*, Cagliari, 1901; E. Gigas, *Studien og Essays*, Kjöbenhaon, 1898.

3. *Comedias Nuevas, Parte veinte y tres*, Madrid, 1665, Por Joseph Fernandez de Buendia, fol. 174.

4. *Comedias Nuevas*, y *escogidas de los mejores ingenios de España*, Madrid, Por Domingo García Morás, 1668, *parte treinta*, fol. 427.

5. *Comedias nuevas... Parte veinte y quatro*. Madrid, por Mateo Fernandez de Espinosa Arteaga, 1666, fol. 196.

6. Nella *Parte XXVIII* delle *Comedias escogidas de los mejores Ingenios*. Madrid, 1667. Cfr. Ticknor, G., *op. cit.*, II, p. 290 segg.; e il saggio bibliografico delle Opere drammatiche di Lope de Vega in H. A. Rennert, *The life of Lope de Vega*, Glasgow-London-Philadelphia, 1904.

dove trovansi i germi di tutte le stravaganze e di tutte le grottesche situazioni, poste in iscena pedestremente dal Gizzio.

Inoltre il pio padre dell' Oratorio napoletano, come avverte il De Bonis, nella *Prefazione* dell' *Eco Armoniosa*, si curava più del buono che del bello nelle sue Rappresentazioni, e mentre i *Sermoni sono adorni di bel dire*, e dànno un esempio vivacissimo del pomposo, vuoto, gonfio e strampalato stile del tempo, ridicolo parto di arguzie concettose e di scambietti rettorici, le Azioni sacre, povere di stile, piane, riescono stilisticamente meno pesanti, poichè l'autore ha voluto nelle vite dei Santi porre in evidenza *il buono e non il bello*, ed è spesso riuscito, miracolosamente e inconsapevolmente, ad abbandonare lo stile secentistico e goffo del tempo e dei suoi stessi sermoni, offrendoci un dialogo leggero, piano, accessibile. « Anzi — scrive il De Bonis — se vedrai vestite di qualche piacevole fintione l'interne... attioni; poichè cosi nude nude malagevolmente poteansi rappresentare, toccarà al tuo savio, e sano giudizio discernere il vero dal finto...; e ti accorgerai, che siccome spiccano più vaghi i colori, e i chiari coll' ombre della pittura, e nello bujo della notte oscura, scintillano più tremolanti le stelle; cosi appunto le geste gloriose de' Santi, che in esse si rappresentano, più leggiadramente compariscono frammezzate a' veli di capricciosi ritrovati ». Quindi si scusa se non ha osservato tutte le regole del comico, trattando con artisti giovinetti, e perciò si allontanò dai modelli spagnuoli, e compose le sue azioni in prosa, inframezzata di versi leggeri, — che ricordano più che i metri castigliani i polimetri melodrammatici allora in voga —, tranne quella dalla *Natività del Signore*, ch' è stesa in *stile semplice e boscareccio*, secondo la moda delle favole pastorali del tempo. I versi inframezzati si recitavano con musica, *perchè la prosa* non *può cosi comodamente dirsi cantando*. Alludendo, poi, alla moltitudine degli interlocutori, avverte che tale inconveniente poteva esser eliminato, travestendosi ogni giovanetto in più personaggi.

Cosicchè, riassumendo le nostre impressioni sulle Commedie di Santi del Gizzio, noteremo ch' esse sono una assai povera imitazione delle *comedias de santos* spagnuole; sono scritte in

prosa, intramezzata di versi, con caratteri esclusivamente melodrammatici, ripetono le solite situazioni e i miracoli del teatro sacro castigliano, ne ricalcano pedestremente lo schematismo scenico, abusano di personaggi simbolici, di allegorie; esagerano spesso le sconcezze buffonesche e le irriverenze sulla vita domestica dei Santi; ma, se il tessuto scenico è proprio del teatro spagnuolo, niente v'ha che ricordi il colore di stile, il magistero della forma, la vivezza d' immagine e l'ardore sincero dei poeti d'oltralpe, che, pur attraverso alle stravaganze e al grottesco, riuscivan a commovere il popolo spettatore. Ci resta ancora da osservare ch' è notevole nel Gizzio la pacatezza, l'eguaglianza dello stile, abbastanza svelto, poichè cerca di avvicinarsi alla eloquente semplicità popolaresca, dimenticando le ridicole esagerazioni formali dei sermoni, in cui il gonfior torpido della forma, il sensualismo delle immagini più strane e l'abbondanza smoderata ricordano i peggiori esempi di prosa secentistica. Avvi talvolta, però, nella parte poetica qualche accento di viva fede, qualche spunto liricamente felice, intessuto d'immagini leggiadre e piane e di moderata armonia, che ricordano i nostri migliori autori di melodrammi; spesso poi l'autore madrigaleggia e pone in bocca ai pensosi Santi e alle vereconde Martiri e Vergini canzonette alla Chiabrera; strofette leggere vengono cantate da *Virtù* e da simboli, che spettegolano, da cori di Angeli incipriati e di affumicati diavoli; e stuonano non poco nella Sacra Rappresentazione, *La Spada della Misericordia* [1], orrido quadro della peste che afflisse Napoli nell' anno 1656, la quale disturbava le digestioni del buon Marchese di Villarosa, le canzonette in stile *pastorale*, poste in bocca ai quattro spietati cavalieri dell' Apocalissi, la Guerra, la Fame, la Peste, il Peccato!

Canta Partenope gentile :

Distillate ambrosia, o sfere,
Nel mio seno sì fecondo;
Et ammiri tutt' il Mondo,
Le bellezze mie primiere,
Tien lontani affanni e pene
L'Armonia di mie Sirene,

1. *Echo Armoniosa*, p. 198 *segg.*

e i cori accompagnano il canto e ravvivano la scena, ch' è una graziosa dipintura dal vero di Napoli nel '600.

E, spigolando nelle varie Rappresentazioni, troveremo accenti di vera poesia; l'anima di S. Agnese morente, canta :

Cessat' è il dolore,
La Morte è finita,
La gioja è infinita,
La vita non more.
Cessat' è il dolore [1].

La Madonna a S. Domenico morente offre il rosario, con questo canto delicatissimo e piano :

Eccoti questo giro
Del Rosario a me caro,
Cento cinquanta Ave Maria contiene.
Quindeci pater noster, dal mio bene
Insegnati a' Fedeli.
Intrecciaci i Misteri Gaudiosi
Altri tutti dolori, altri di gloria
Ad honor del mio figlio, e gloria mia;
Che chi onora Giesù, loda Maria.
Preparati a patir affanni e affronti,
Con desiderii pronti... [2].

Tutte le volte che il Gizzio si ricorda di scriver per fanciulli e per il popolo, riesce per lo meno a spogliarsi di quei paludamenti goffi secentistici, ma, quando vuol far della letteratura, cade nei peggiori luoghi comuni della rettorica marinista.

Ma il Gizzio, pur seguendo i modelli spagnuoli, riesce a rappresentar caratteri originali e veri del popolo napoletano, nella parte del *gracioso*, transformata in un tipo di popolano nostro, or servo goffo, or ladro di strada, or pescatore, or venditore ambulante, or becchino, or ortolano : come nelle *comedias de gracioso*, la parte del buffone costituisce il carattere principale, se non unico, intorno a cui vive la slegata azione; mentre il *gracioso* del Moreto e il *picaro* drammatico di Lope de Vega coi loro lazzi metton in ridicolo le

1. *Ib.*, p. 139.
2. *Ib.*, p. 182.

stravaganze e le rodomontate dei principali personaggi e censurano alcuni lati della società in iscena rappresentata, i buffoni napoletani non sempre irridon i loro padroni, ma più spesso sono dei personaggi del popolo, colti dal vero, con le proprie furberie, col loro cervello ricco di arguzie, di motti, di lazzi, di proverbi e di esperienza popolaresca, e dipingono i caratteri salienti del popolo nostro nella fine del seicento. Il Gizzio, come i letterati del suo tempo, non volle censurare la civiltà spagnuoleggiate partenopea, e non si volse al popolo e al dialetto per quel desiderio di rinvenirvi il semplice e il vero, ma, come notò argutamente il Croce [1], il dialetto rappresentava per lui, come per gli altri letterati, il nuovo, il bizzarro, l'ingegnoso, lo spiritoso, onde la letteratura dialettale non doveva parer a quei tempi cosa seria, ma letteratura burlesca, e Giulio Cesare Capaccio poteva scrivere che il parlar napoletano era introdotto nelle scene dagl' Istrioni solo « come cosa ridicolosa » [2].

Nella strabocchevole congerie di drammi sacri, dunque, fiorita, secondo i modelli spagnuoli, a Napoli, è difficile trovar maggior sapore locale e più viva dipintura dei caratteri del popolo posti in iscena a scopo soltanto di bizzarramente e ingegnosamente dilettare gli spettatori, allontanando la loro attenzione dalla fredde rappresentazioni simboliche, prive affatto d' interesse drammatico, come n'erano prive i modelli castigliani : *Menechitto*, il goffo servo dell' impuro peccatore, Orcasto, parla il linguaggio pittoresco del popolo, ricco di proverbi e di arguzie; l' intermezzo tra *Pascale* affamato e Pagnotta infermo è pieno di *vis comica*, *Scarduso*, marinajo napoletano, *Tippitappa*, *Spennazzola*, goffo tessitore, *Mancaniello*, venditore ambulante, *Licchettino*, servo innamorato della sua città, *Carminiello* cieco, sono personaggi vivi, che costituiscono i caratteri unici, intorno a cui si svolge la fiacca azione, e dipingono Napoli di altri tempi, con sali schiettamente indigeni, con canzonette in vernacolo, con dialoghi pieni di *verve*, in cui abbondantamente e liberamente si svolge

1. Introduzione a *Lo Cunto de li Cunti* di *Giambattista Basile.* Napoli, 1891, LXVII.
2. *Napoli descritta ai principii del secolo XVII.* (A. S. N. VII., p. 537.)

l'anima napoletana del secento. Questi gustosi quadri, queste tranformazioni del *gracioso* spagnuolo meritano uno studio più ampio e particolareggiato, non privo d' interesse per quanti si occupano di letteratura dialettale e di *folklore* : e mi riprometto di analizzare, in uno saggio a parte, la comicità di queste figure drammatiche e lo strano sensualismo che serpeggia nei soliloqui dei Santi, delle Vergini e soprattutto ne' Sermoni Spirituali del Gizzio. E si presenterà un largo campo di studi e di gustose indagini, in quelle mistiche pagliacciate, in quelle goffe tragicommedie, non del tutto prive di brio, di comicità, di realismo.

Immaginate questo teatro all' aperto, sull' ameno declivio della Montagnola, fatto da giovinetti camuffati da diavoli, da *virtù* e da fratacchioni, tra il sorriso incredulo e beffardo di Napoli mondana e spagnolesca, già impomatata e incipriata, e tra la viva commozione del popolino, che vedeva ritratti i suoi Santi patroni coi sentimenti propri posti in bocca a servi, a ladri, a marinai buffoni! Immaginate le fiorettature musicali degl' intermezzi, le calde armonie della scuola napoletana rivestir le goffaggini secentistiche, l'appassionato e anacronistico chiacchierio delle Sante e dei Santi innamorati, della Madonna, che diventa *Mariuccia*, madrigaleggia melodrammaticamente e parla spesso il caldo e bislacco linguaggio dell' Achillini e del Marino ; ripensate all' istrionismo ridicolo dei buffoni, che, imitando i *graciosos*, tengon desti, più che i miracoli di S. Agnese e di S. Nicolò, i sentimenti del popolo, che vede riprodotto, sulle scene, la sua pittoresca vita, le sue contraddizioni di crudo realismo e di sviscerata fede, e non vi parrà del tutto insignificante questo ultimo aspetto del teatro spagnuolo, trasferitosi da noi nella lieta gazzarra del 600, il quale segnò l'estremo fasto della Commedia Castigliana a Napoli, già decaduta anche in patria, dopo la Morte di Calderon [1].

Grande fama ebbe in vita il Gizzio, e le sue Sacre Rappresentazioni furono spesso recitate nei palazzi e nei collegi ; tra queste

1. Croce, *I Teatri di Napoli*, p. 181.

godette maggior rinomanza *l'Amor Trionfante*, che fu rappresentata moltissime volte nel chiostro di S. Agnello, nella Chiesa di S. Maria della Vita e fu più volte stampata [1]; molti anni dopo la morte dell' autore, si rappresentava ancora, come ricavasi da un *Permesso* dato a un *Pasquale Valente*, riportato dal Croce [2], di recitare *S. Maria Maddalena de' Pazzi*. Tale Sacra Rappresentazione tradusse in spagnuolo, don *Pedro Marco Gizzio*, napoletano, nel 1677, attestante ancora una volta come fosse coltivata la lingua spagnuola ne' conventi e come fosse diffusa la sua conoscenza nel popolo, che a tale recite assisteva. D. Pietro Marco Gizzio [3], che fu canonico, teologo e rettore del seminario arcivescovile fin tempi dell' Arcivescovo Cantelmo, appartenne al ruolo dei Fratelli della Congregazione delle Apostoliche Missioni, ne fu superiore e riformatore, dando prova di zelo, di carità e di dottrina, specializzandosi nello studio delle lingue ch' era uno dei fini, che detta congregazione Apostolica, eretta a Napoli, nel 1646, si proponeva [4]. Da giovane fu allievo di Francesco Gizzio e quasi certamente prese parte alle rappresentazioni dell' Oratorio, traducendo anzi la più applaudita *Sacra Azione* in Spagnuolo; ma, in seguito, seguendo i criteri ecclesiastici novelli, che delimitavano prima e abolirono poi l' uso del teatro nei luoghi sacri, non permise mai nel Seminario rappresentazioni teatrali « eziandio divote, e ciò, perchè diceva, che tali comiche azioni snervavano ne' giovani il vigore dello spirito, riempiendo la fantasia di molte vive immagini, le quali attaccano la mente agli obietti materiali, e non di rado spingono la volontà inverso di quei piaceri i quali contaminano la purità della vita » [5]. Morì il 26 Agosto 1741.

La traduzione succitata è inedita e conservasi in una *Miscellanea* della Biblioteca Brancacciana di Napoli [6]; il manoscritto è autografo, come risulta da collazione di scritture, da

1. *L'Echo Armoniosa*, Pref., p. 181-317. Oltre che nell' Edizione citata del 1668, trovasi in fine della raccolta: *L'Echo Armoniosa* ecc., p. 317 e segg.
2. *I Teatri di Napoli*, p. 745.
3. Sparano, *Memorie Istoriche*, II, p. 296.
4. *Ib.*, *Regulae Congregationis*, I pp. 11-13; *Studi di lingue straniere*, I, p. 31 segg.
5. *Ib.*, II, p. 297.
6. È segnata : Sc. III. P. A. n° 2.

me fatte, su note marginali, esistenti su d'un libro del Gizzio, edito nel 1715[1]. Misura cm. 22 × 15; la prima parte di pag. VIII (pagg. 174-185) è staccata dal resto, che si trova a pagg. 373-417, della Miscellanea: la sacra rappresentazione è numerata a sè e nel corpo della miscellanea; cart. secolo XVII, legata in perg. — *EL* AMOR TRIVNFANTE | REPRESENTACION SACRA | *De la Vida, y Muerte de Sancta Maria* | *Maddalena de Pazzi* | *Carmelitana* | *compuesto del* | *Padre* FRANCISCO GIPZIO, *de la Congregacion* | *del Oratorio de Napoles* | *Y traducida en Castillana lengua* | *por* | *don* PEDRO MARCO GIPZIO NAPOLITANO, 1677. — Il testo ha molte cancellature e correzioni autografe e una prefazione *Al amadò Lector* (p. 174), che non leggesi nell' edizione italiana: *Antes que (lector amado) empieces leer esta traillada representacion, quiero de estamparte su enfermedad; es traducida, y conseguentemente corrumpida; No tengo, pero, duda que con la Medicina de tu juicio, y entendimiento se sanarà: esto, pero, te promitto, que do poudrà la pluma non poudré ta lengua sino por alabarte. Y te beso las manos, si las tienes limpias.* Leggesi, inoltre (pag. 175), una didascalia, ch' è descrizione dell' incisione che apre l'edizione napoletana del 1668: *A S. Magdalena de Pazzi Triunfante* | *En un carro de fuego ti* | *rado de dos caballos, que* | *hechan fuego de* | *la boca con* | *Amor Divino* | *que tiene* | *las riendas de* | *los* | *caballos, y á mano derecha de* | *la Sancta Amor* del *Proximo y en tierra hechados, y vencidos Amor* | *Proprio, Amor* | *Profano y el Diablo.*

Hija amada de Elia,
Miéntras Amor te embia,
De fuego en un carro al ciel...
... Triunfante en el Parayso, ó tu Feliz,
Te levantas, sin morir, nueba Feniz.

Molti sono gl' interlocutori, alcuni simbolici nel Prologo: Amor profano, Amor Proprio, Amor divino, Amor del Prossimo; altri, nelle tre giornale, in cui è divisa la Rappresentazione: Maria Maddalena, Suor Barbara lebbrosa, Calpio, Cim-

1. D. Pietro Marco Gizzio. *Ragioni incontrastabili* ecc. S. A. S. D. S. S. Pubblicato nel 1715, come si desume dal testo (p. 8); porta la firma autografa dell' autore.

mino giovane dissoluto e poi miracolosamente pentito, Cuorvo goffo napoletano, servo di Calpio, Castagnetta, servo di Cimmino, Caterina spiritata, Gesù Cristo, Maria Vergine, altri personaggi allegorici ancora : l'Orazione, il Zelo, la Purità, la Carità, diavoli, coro di diavoli, di Angioli e di Serafini, la Morte!

Il prologo è una discussione fiacca tra Amor profano e Amor Proprio, con Amor divino e Amor del Prossimo; la traduzione letterale è piuttosto corretta, ma non mancano le improprietà e le disuguaglianze, che attestano la giovane età del traduttore. Nella *jornada primera*, la scena si muta *en un monasterio, y dentro el Aposento de Sancta Magdalena;* i soliloqui della santa sono pieni di arguzie secentistiche e di sensualismo; concettosi disquisizioni le suggeriscono la Carità, lo Zelo, la Purità, l'Orazione, simboli freddi di celesti impulsi, che popolano la solitaria camera della Vergine. Nella Scena III[a] compare l'Inferno, con Astarot e Belzebù, che bestemmiano contro il Cielo, congiurano contro le virtù di Maddalena e raccontano le insidie con cui la tentano e i tormenti coi quali l'affliggono : (pag. 373) *haviendole yo encendido grandemente un incendio sensual en el cuerpo, se desnudó en lugar apartado, y en cueros se bolviò, y se rebolvió entra las espinas que no solamente quedaron manjadas de sangre, mas aun el suelo rigado, y su cuerpo todo llagas, y dolores... En todas tas partes del cuerpo ha sido de mi atormentada, con hecharla entierra, açotarla cruelmente por quatro o cinco horas, torcerle las piernas, y braços, y otros miembros, saliendo por esto muy amarilla y descolorida...* I diavoli ordiscono ancora una congiura contro le invitte virtù di Maddalena, ed usano un linguaggio animato, crudo, che deve render più efficace la loro goffa crudeltà!

Alla scena VII compare Suor Barbara lebbrosa, fuggita da tutti, ma che la Santa avvicina; e le lecca « quelle marcite costole », operando un primo miracolo. Intervengono angioli cantanti

El Ciel Cortes, El Ciel Cortes
Con lengua d'estrellas,
Al mundo descubre
De Magdalena extravagancias bellas,

e inneggianti al primo miracolo della Santa. Nella scena X, compare il giovane dissoluto Cimmino, felice d' esser riuscito ad ottenere, dopo mille tentativi l'amore di Didalma; la scena è mutata, siamo a Firenze, dove agisce *Cuerbo* buffone napoletano, che va in cerca di Calpio suo padrone e litiga con Castagnetta, che sa di latino..., mentre il povero Cuorvo non intende neppure il toscano! Tutto il vivace linguaggio popolaresco di Cuerbo, vero *picaro* drammatico, è reso dal traduttore in castigliano puro, perdendosi cosi la gustosa efficacia del popolano, di rado reso in ispagnuolo col gergo picaresco, con cui il *Cuerbo* spagnuolo ripete le rodomontate del servo napoletano: *Ah Vellaconaço, picaronaço, costal de açotes, ah vendrà una, y paguerà todas. Nosotros guaponaços, caminando con la mano en la espada sin sacarla, con un semblante muy torcido, y con ojeriça, hacemos temblar.* La scena tra il servo pauroso, ma spiritoso, e il padrone innamorato, violento e manesco è comicissima, ma non sempre è possibile trasportare nell' idioma castigliano i motti arguti, le spiritosaggini, i sali vernacoli del povero *Cuerbo*. Il primo atto si chiude con una novella scena infernale, dove Lucifero inveisce contro gli angeli superbamente; ma all' improvviso la scena sprofonda... in un abisso, di fuoco e di vampe, mentre il Coro degli angioli commenta col canto la grandezza d'Iddio.

La *jornada segunda* s'apre come la prima, coi soliti soliloqui sensuali di Maddalena, circondata dalle simboliche Virtù, che gareggiano nello stimolarla. La scena è nel giardino del convento; e Maddalena, nella scena terza, sposa Gesù Cristo, tra un coro di angioli osannanti, mentre la Carità porta la corona di spine, la Purità l'anello, e lo Zelo gl' istrumenti della passione:

Ch. *De Jesus, agudas Espinas,*
Dan deleyte à Magdalena,
Y en el Ciel con gloria llena
Se haran rosas divinas.
Pues Dios muda el llanto en riso,
Y espinas en Parayso.

E si svolge cosi tutta la scena in un amoroso dialoghetto tra Cristo e Maddalena, pieno di stravaganze sensuali e di epi-

talami madrigaleggianti, che suonerebbero irriverenti e irreligiosi, se non li giustificasse il gusto dei tempi.

Le scene seguenti (quarta-quattordicesima) sono spese nelle spiritosaggini di Cuorvo in lite con Castagnetta, nella comparsa della spiritata, la quale spaventa il buffone napoletano, che recita scongiuri stranissimi popolari e storpia il latino; nelle tentazioni di Lucifero e di Asmodeo, che si travestono da monache; nella conversione del giovane dissoluto e nella liberazione della spiritata, che cade a terra e nel cadere « l'escono dalla bocca sei demonietti finti, i quali voleranno, discorrendo per l'aria »[1] !

Dopo tali miracoli e lo smascheramento e inabissamento dei diavoli tentatori, l'atto si chiude con le lodi di Gesù : « *O amor purissimo, o Puridad ardientissima, como puedo resistir entre tantas honras? Rosas de Charidad, Açucenas de Puridad, purificadme, encenerizadme...* — La *jornada tercera* si apre con una scena nell' oratorio : la Beata prega davanti al Crocifisso : *O Amor Jesus, Jesus Amor, veridad encommutable... Deleyte mio; toda en ti me derramo dentro mi Coraçon todo te abraço, y ni el mundo, ni el ciel te cabe: Regocijo y goço con ti, sospiro, y me alegro, te aprieto, y me ensancho; Dileyte mi; Infeliz, y de que hablo? Son las gracias continuas del Ciel una continua mi afrenta, y confusion...*; compajono cori di angeli madrigaleggianti :

Coraçones desabridos
Escarmentad,
Almas heladas
Admirad...,

mentre la Vergine rapita s'illanguidisce di passione su *los Cinco Portales de la celestial Picina*, dove trovano pace e riposano i malori dell' anima e si sanano le cicatrici del suo amore ribelle! Le arguzie secentistiche e i giochetti di parole fioriscono stranamente voluttuose : *llaga que me llagas, costado casto y costante que costaste tanta afrenta, y agravio a mi Esposo, y hora emparaysas mi coraçon, y hazes enflaquecer, y marcitar Magdalena de Pazzi, que chupando d'esta teta licor dolce...*

1. L'*Amor Trionfante*, p. 61.

La terza scena ci riporta di nuovo a Firenze e assistiamo a nuove trovate spiritose di Cuorvo, che entra in azione dopo una scorpacciata di dolci e declama: *Bien mio, esta barriga, se ha hecho botiga, y cada interior parece caxa llena de mermelada; yo creo que el Parayso es apunto, como uno que come cosas dulces, que un bocado llama el otro...* Quindi assistiamo all' estasi di Maddalena che *piano piano verrà sollevata* da terra..., alla conversione di Calpio, alla visione del Paradiso, donde scende la Madonna, con ai piedi la Purità, in mezzo a uno stuolo di angeli; mentre i cori cantano leggiadri madrigaletti, la visione scompare. Nelle ultime scene ricompajono molte figure allegoriche, che celebrano la vittoria definitiva sull' inferno e sui demoni sconfitti; e mentre Maddalena compare sul letto in fin di vita, tra le Virtù e gl' inni de' Serafini, viene per l'aria volando la Morte, che assiste al trionfo ultimo della Santa:

Enflorecеd Magdalena,
Y en cantos el Ciel resune,
De açuçenas se corone,
Su cabeça assi serena.
Açuçenas oloroças
Y Rosas gloriosas,
Derrame el Cielo,
Arriba su corporeo, y puro velo:

La traduzione termina con un' avvertenza al lettore, simile a quella citata avanti con cui l'autore si scusa della sua non perfetta traduzione: ch' è certo un notevole documento per la storia dei contatti italo-spagnuoli nel seicento, e, mentre attesta la conoscenza sicura che della lingua avevano gl' italiani, c'è di guida nelle indagini sulla fortuna e lo svolgimento del teatro comico castigliano a Napoli.

Per curiosità degli studiosi citerò in Appendice i titoli di tutte le Sacre Rappresentazioni a stampa del padre Francesco Gizzio, il cui studio noi crediamo possa esser un buon contributo alla storia del teatro sacro italo-spagnuolo.

Appendice.

SACRE RAPPRESENTAZIONI, A STAMPA, DI FRANCESCO GIZZIO[1].

I. *Il Pregio della Gratia*, Dell' Immaculata Concezione di Maria Vergine.

II. *La Perla*, in lode di Maria della Purità.

III. *Il Tesoro nascosto*. Vita e Morte del Proto-Abate S. Antonio Egizio.

IV. *La Fanciulla Gigante*, Vita e martirio di S. Agnese.

V. *L'Atlante del Cielo*. Vita di S. Domenico.

VI. *Il Girasole Felice*. Della Vita di S. Gaetano Thiene.

VII. *Il Pellicano Infermo | che sana*. Della Vita e Morte di S. Giovanni di Dio.

VIII. *Il Cielo in Terra*. Della dolcissima natività di Gesù Cristo[2].

IX. *La Conca | Fatta Canale delle Gratie*. Della Vita e della Morte preziosa del Patriarca S. Filippo Neri.

X. *La Ricchezza della Povertà*. Della Vita Ammirabile del Serafico S. Francesco d'Assisi.

XI. *Le Selve beate*. Della Vita e Morte di S. Romualdo.

XII. *L'Aquila | di grand' Ali*. Della protezione e custodia fedele del nostro Angelo Custode.

XIII. *La | Spada della Misericordia*. Del severo flagello della Peste, che afflisse la Città e Regno di Napoli nell' anno 1656[3].

XIV. *Il Zodiaco | del vero Sole*. Della vita del Prodigioso S. Antonio da Padova.

XV. *La Cerva Ferita*. Della gloriosa domenicana S. Caterina da Siena.

XVI. L'*Innocente Carnefice*. Della Vita e Morte preziosa di S. Nicola da Tolentino.

XVII. L'*Amor Trionfante*. Della Vita e Morte della Santa Carmelitana Maria Maddalena de' Pazzi.

Moltissime altre Sacre Rappresentazioni andaron perdute, come quelle di cui parla il De Bonis[4].

GUSTAVO RODOLFO CERIELLO.

Laviano (Salerno), Luglio 1919.

1. Raccolte nell' *Echo Armoniosa*.

2. É l'unica azione spirituale tutta in versi, e c'è da spigolar de' notevoli brani di buona poesia pastorale.

3. Fu rappresentata nel 1657 e ripetuta molte volte, in occasione della peste nelle terre di Bari.

4. Prefazione citata : V. n. 14.

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

Une orientation nouvelle des études historiques au Portugal. M. Fidelino de Figueiredo.

L'histoire n'a jamais cessé d'être en honneur au Portugal. Elle apparaît avec les premiers monuments littéraires. Encore pénétrée de merveilleux dans les *Livros de linhagem*, pittoresque et dramatique chez les chroniqueurs du XVe siècle, elle se fait éloquente avec Barros, rival de Tite-Live, et critique avec Góis, ami et disciple d'Erasme. L'évêque de Silves, qui jouit d'une réputation européenne pour avoir écrit en latin, lui donne un accent de haute impartialité. Castanheda et Corrêa, recueillant sur place, aux Indes, une documentation de première main, l'orientent vers la recherche patiente. Si les biographes sacrifient parfois l'exactitude à l'élégance, comme Andrade, l'érudition, par contre, se développe au XVIIIe siècle, sous l'influence des académies récemment fondées. Herculano, à l'aube du romantisme, met au service de la méthode scientifique une probité rigide, un instinct de farouche indépendance, et dans l'école réaliste Oliveira Martins aspire aux vastes généralisations qui rappellent, toutes proportions gardées, la manière brillante de Taine. Ainsi l'histoire qui revêt toutes les formes, envahissant tous les genres, le roman comme l'épopée, répond aux aspirations fondamentales de la race, au goût de l'exotisme, né de l'expérience des grandes découvertes maritimes, à l'esprit d'autonomie, toujours prêt à opposer le démenti des faits aux chimères de l'union ibérique, enfin au patriotisme éclairé d'une élite que le respect des gloires nationales ne détourne pas de suivre avec une curiosité passionnée les progrès de la méthodologie. Il y aurait, certes, quelque exagération à prétendre que la *Sociedade Portuguesa de Estudos históricos* ressuscite une tradition qui, de fait, n'a jamais été interrompue ; son rôle nous paraît être, essentiellement, de réagir contre les inconvénients de la spécialisation excessive, de grouper les efforts individuels en vue d'une fin sociale.

L'orientation de ce mouvement, qui présente quelque analogie avec la *Junta para ampliación de estudios*, fondée à Madrid en 1907, apparaît clairement dans le manifeste qu'insérait en 1912 le *Boletim bibliografico da Academia das Sciencias de Lisboa*. La Société portu-

gaise d'études historiques et la *Revista de historia* qui en est l'organe, se proposent un double objet, scientifique et pratique. Leur but est d'encourager la recherche, de perfectionner les méthodes, d'exercer un contrôle incessant sur la production, mais aussi de réformer la pédagogie, de répandre largement la culture, de donner aux classes dirigeantes, et par suite aux élus de la nation, le sens des réalités complexes, du perpétuel devenir des sociétés. Ce vaste programme, la *Revista de historia* qui compte aujourd'hui près de huit années d'existence, l'a réalisé en partie. Elle a publié des documents, de longues traductions (celle du *Nihil scitur* de Sanches, par M. Basilio de Vasconcelos mérite une mention particulière), des études originales qui atteignent parfois les proportions d'un livre (entre autres le *Gil Vicente* de M. Braancamp Freire); elle rassemble une bibliographie de l'histoire de Portugal dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir, car l'ouvrage de J.-C. de Figanière remonte à 1850. — Nous n'envisagerons aujourd'hui que le rôle de son directeur, M. Fidelino de Figueiredo, qui, jeune encore — il est né en 1888 — s'impose comme théoricien et comme critique. Deux brochures : *O espirito historico* (1910) et *A critica literaria como sciencia* (1912) résument sa doctrine. Sans méconnaître les services rendus par la bibliographie, par la critique des textes, par les études de sources et de littérature comparée, il affirme avec M. Lanson que l'élimination de l'élément personnel n'est ni désirable ni possible, avec M. Boutroux que l'esprit synthétique peut guider et féconder le travail de la documentation, avec M. Benedetto Croce que la science qui ne s'élève point au-dessus des faits pour les interpréter manque son but. Il proteste contre l'insuffisance d'une certaine érudition — trop répandue en Portugal, s'il faut l'en croire, — qui, pour retourner le mot célèbre de Fustel de Coulanges, se passerait fort bien d'une heure de synthèse, même après une vie d'analyse. Il réclame le droit de simplifier et de condenser le savoir humain pour le rendre utilisable. Il rétablit, dans l'appréciation des hommes et des livres, la notion de valeur morale et sociale. Cette conception de l'histoire littéraire qui se distingue de la méthode philologique appliquée par Mme Michaëlis et de l'interprétation positiviste de M. Théophile Braga, n'a pas encore obtenu au Portugal, où elle est d'importation trop récente, la faveur dont elle jouit chez nous. Quand M. Fidelino de Figueiredo, dans son *Historia da critica literaria* (1910), veut se réclamer de précédents nationaux, il ne trouve à citer que Lopes de Mendonça, un romantique, et Moniz Barreto, le collaborateur d'Eça de Queiroz, qui tous deux appliquèrent à l'étude des œuvres d'art le critérium esthétique et psychologique. Comme eux il se propose de conquérir le grand public que des ouvrages trop touffus ont détourné de l'érudition. Il prétend, avant tout, faire œuvre pédagogique, éducative.

L'opuscule intitulé *Caracteristicas da literatura portuguesa* (1914), déjà traduit en espagnol et en anglais, nous semble particulièrement recommandable comme introduction et comme initiation. On y trouvera une vue d'ensemble sur le cycle des grandes découvertes, où se mêlent tant d'éléments contradictoires en apparence, la tradition pastorale et chevaleresque, l'imitation des Latins et des Italiens, la vogue sans cesse grandissante de l'historiographie, de la littérature maritime des portulans, des récits de voyages et de naufrages; une définition du lyrisme qui, se dégageant peu à peu des complications de la métrique des troubadours, s'affirme au xvie siècle avec les églogues de Ribeiro et de Falcão, pénètre l'éloquence de la chaire, plus tard le roman, expression d'un subjectivisme intense que le succès des *Lettres de la religieuse portugaise* ne nous a révélé qu'imparfaitement en France; enfin des considérations neuves sur la persistance du goût épique, sur le culte des héros dans les *Lusiades,* qui devait aboutir, chez les continuateurs de Camões à la déformation sentimentale de l'histoire. Il n'existe pas, à ma connaissance, si l'on excepte une page vigoureuse de Moniz Barreto dans la *Revista de Portugal,* de définition plus compréhensive du génie de la race.

Or, les idées importantes et directrices ne sont pas toujours celles qu'on s'avise en premier lieu d'exprimer. Vers la fin du xviiie siècle, la critique se confinait dans les études de style, avec une arrière-pensée de purisme. De nos jours, l'érudition a mis à la mode les biographies copieuses; elle a grossi l'importance des problèmes secondaires. Il en résulte que la vraie physionomie des hommes, la signification des œuvres, la hiérarchie des valeurs échappe souvent au lecteur déconcerté plutôt qu'aidé par une matière trop riche. Une mise au point s'imposait après ce long travail de patiente accumulation. M. Fidelino de Figueiredo l'a tentée dans son *Historia da literatura classica* (1917). Comme Brunetière, il réduirait volontiers la part du Moyen-Age. La poésie des cancioneiros lui semble, pour le fond et la forme, rudimentaire. Il ne s'enhardit pas jusqu'à certifier l'existence d'un théâtre mystique dont les monuments ont disparu. Quand il aborde le problème de l'origine des *Amadis*, c'est en se plaçant en dehors et au-dessus de tout préjugé national. Mais cette revue sévère lui permet de mettre en valeur, très à propos, l'originalité des chroniques. Et le même sentiment des justes proportions se révèle dans les jugements qu'il a portés sur les écrivains du xvie siècle. S'il réserve une place aux précurseurs espagnols de l'*auto* portugais, s'il réagit contre les exagérations de la campagne vicentine, c'est en insistant sur la portée philosophique de la trilogie des *Barcas*. Il ne rabaisse la comédie savante, d'importation italienne, que pour mieux rendre justice à Ferreira, dont l'*Inez,* longtemps avant la tragédie cornélienne, repose sur un conflit moral. Il rétablit une

classification d'ordre esthétique et proprement littéraire, non seulement entre les représentants d'un même genre, distinguant la profondeur sentimentale d'un Falcão de la facilité correcte d'un Bernardes ou d'un Caminha, mais encore entre les compositions, parfois trop vantées, d'un même auteur. Des rapprochements avec l'humanisme italien, une critique des tendances impérialistes chez Barros, un essai pour reconstituer la physionomie intellectuelle et morale de Góis, en qui l'on s'attarde à voir surtout la victime de l'inquisition, rajeunissent l'intérêt du chapitre consacré aux historiens. De même, par une simplification de la biographie ramenée aux faits contrôlés, par une analyse comparée des épisodes d'Adamastor, d'Inez, du vieillard de Rastelo, par une tentative d'interprétation psychologique des sonnets, des églogues et des *canções*, l'étude sur Camões marque un progrès. *L'Histoire de la littérature classique* nous donne en outre, pour les questions controversées, des solutions provisoires et certaines réimpressions récentes, en ramenant l'attention sur des auteurs peu ou mal connus, comme Samuel Usque et D. Francisco de Portugal, fournissent à M. Fidelino de Figueiredo un élément d'actualité. Il est possible qu'on lui tienne rigueur d'avoir jugé sans complaisance le *quinhentismo*, car loin de grossir l'importance des hommes et des œuvres, il ne craint pas de faire observer que les vrais classiques de la langue, les Vieira, les Bernardes, les Sousa, les Lucena, n'ont pas vécu au XVIe siècle. Ce livre clair, bien ordonné, tout en nuances, témoigne d'une information cosmopolite et révèle un désir de courageuse impartialité.

En abordant le XIXe siècle, — car il a négligé provisoirement les périodes où la domination étrangère et la tyrannie de l'inquisition paraissent étouffer le génie de la race, — M. F. de Figueiredo pouvait se plaindre, au moins en ce qui concerne l'histoire des genres secondaires et particulièrement de l'éloquence politique, de l'insuffisance des travaux préparatoires de bibliographie. Il avait à s'émanciper, au surplus, de l'intransigeance de certaines admirations. Les préférences qu'il affirme nous semblent fondées objectivement. A l'égard de Garrett, il use d'une sévérité qui contraste avec le ton de Gomes de Amorim, biographe timide et prolixe. Il témoigne, en présence de la vie si tourmentée de Camilo, dont il est coutume de ne parler qu'avec une indulgence infinie, quelque froideur. Par contre, il professe à l'endroit d'Herculano, qu'il compare ingénieusement au Vigny de la tour d'ivoire, un respect où nous n'avons pas de peine à découvrir toute une philosophie de l'éducation. Le mérite que nous contesterons le moins à l'*Historia da literatura romantica* (1913), qui d'ailleurs embrasse les genres les plus divers, le journalisme, le conte populaire, les récits de voyage, la chronique et la satire sociale, c'est d'avoir fait ressortir, par le jeu savant des ombres et de la lumière,

les trois grandes figures en qui se résume et s'incarne le mouvement intellectuel de la première moitié du XIXe siècle, et les œuvres dont la beauté survit aux modes périmées d'une époque d'exaltation, le *Luiz de Sousa*, où Garrett atteint, dans la vraisemblance parfaite, à la grandeur simple, pour s'être corrigé exceptionnellement de sa tendance à la digression épisodique, l'*Eurico*, conçu et exécuté avant qu'Herculano ait pris le parti héroïque de sacrifier l'art à la science, enfin l'*Amor de perdição*, vraie formule du génie de Camilo, quintessence du sentiment, du lyrisme personnel : trois chefs-d'œuvre également fondés sur l'histoire, qui valent moins par la profondeur de l'observation psychologique que par une vibration particulière, vraiment nationale, de la sensibilité. Ils correspondent à une période d'expansion patriotique à peu près affranchie des influences étrangères, bien que Garrett et Diniz aient aimé l'Angleterre et qu'Herculano ait affiché une certaine prédilection pour la science et la poésie allemandes.

M. Fidelino de Figueiredo qui, loin de voir le progrès dans un retour laborieux au purisme et à la tradition classique, préconise un effort de plus en plus conscient pour suivre l'évolution de la pensée européenne, devait étudier avec une prédilection déclarée, dans son *Historia da literatura realista* (1914), les écrivains qui, vers 1865, osèrent secouer le joug du romantisme, défendu par le tyrannique et rétrograde Castilho. Dans ce mouvement un peu confus de l'École de Coïmbre, que caractérise le goût des vastes généralisations cycliques, à la manière de la *Légende des siècles* et en même temps de la recherche précise orientée vers le folklore, l'ethnologie et la discipline philologique, de la spéculation pure combinée avec la satire cinglante, toute pénétrée d'actualité, de la critique sociale unie à la propagande révolutionnaire et symbolisant la fin d'un régime et l'avènement d'un autre, il importait de distinguer, en dépit des contradictions apparentes, les courants essentiels, de déterminer la partie viable, l'élément caduc. Ce n'était point faire œuvre inopportune que de relever des violences inutiles chez Guerra Junqueiro, pamphlétaire génial, des vices de construction dans la synthèse historique d'Oliveira Martins qu'on a voulu transformer en credo politique, enfin de critiquer l'affectation de cynisme qui dénature, par endroits, la prose inimitable de Fialho d'Almeida, le plus impressionniste, le plus nerveux des chroniqueurs de la vie contemporaine. Il nous semble que M. F. de Figueiredo, dont nous ne voulons pas discuter ici toutes les assertions, a fait preuve de mesure et de fermeté, en maintenant les droits de la science et du goût en face des réputations consacrées. On lui saura gré, d'autre part, d'embrasser dans toute son ampleur un sujet cosmopolite par définition, de rattacher l'évolution interne des âmes et des doctrines aux grands

courants européens. Il trace un beau portrait du poète métaphysicien Antero de Quental, étoile de première grandeur dans la Pléiade de Coïmbre, âme de nihiliste et d'apôtre en qui le manque d'équilibre ne diminue pas la beauté d'une vie toute fondée sur l'accord des actes et des principes. Mais nous préférons l'étude large et sympathique qu'il a consacrée à Eça de Queiroz, où il essaie de réfuter l'accusation tant répétée d'étrangérisme, en proclamant que le fondateur du réalisme portugais fut l'une des âmes les plus inquiètes de perfection et l'un des artistes les plus originaux dont puisse se glorifier la tradition nationale.

Dans les deux volumes d'*Estudos de literatura* (1917-1918), qui sont à certains égards la suite logique et chronologique des trois ouvrages que nous venons d'analyser, des tendances nouvelles se font jour : le désir de passer de la spéculation à l'action, d'influer sur la production contemporaine, en se gardant à la fois de la complaisance, imposée par le ton habituel de la presse, et de l'hypercritique vers laquelle penchent les érudits. Nous retiendrons, parce qu'elle nous intéresse directement, la volonté affirmée d'entrer en relations de plus en plus étroites avec les milieux scientifiques de l'étranger. La littérature portugaise n'est point de celles qu'on puisse étudier isolément. Son domaine se confond en partie avec celui des Espagnols, puisque la liste des écrivains bilingues remplit un fort in-8°. Il empiète également sur le patrimoine brésilien, dont l'existence n'est officiellement reconnue qu'à partir de la déclaration d'indépendance, bien que des germes de différenciation apparaissent, dès l'époque coloniale, dans le groupe des écrivains qualifiés de *luso-brasileiros*. Il est nécessaire, à vrai dire, pour tracer entre les peuples ces frontières idéales, de tenir compte des faits, de la langue employée par les auteurs, des particularités de leur biographie, mais aussi d'éléments d'ordre moral et intellectuel, d'interprétation délicate et toujours discutable. Nous ne serions point surpris qu'on reproche à M. F. de F. d'avoir fait la part trop belle aux Espagnols et trop mince aux Brésiliens. Mais nous le féliciterons sans réserves de prendre l'initiative d'un rapprochement avec la nation voisine. Si la propagande de Latino Coelho, d'Antero de Quental et d'Oliveira Martins, parce qu'elle méconnaissait les intérêts économiques et politiques, a compromis la cause de l'ibérisme, personne ne contestera l'intérêt primordial qu'il y avait à rassembler une bibliographie des œuvres portugaises consacrées à l'Espagne, des travaux espagnols concernant le Portugal, de ramener l'attention sur des écrivains dont la gloire peut être revendiquée par deux nationalités comme Melo ou Montemayor. La *Revista critica de historia y literatura españolas, portuguesas y hispano-americanas* avait ouvert la voie. Il est naturel que des relations s'établissent ou se resserrent entre la *Junta* espagnole, la *Sociedade portuguesa de Estudos histó-*

ricos, les instituts brésiliens de Saint-Paul, de Parahyba, de Ceará. M. F. de F. étend sa curiosité jusqu'à l'Italie puisqu'il se réclame de l'exemple et de la doctrine de M. Benedetto Croce. Il semble que dès maintenant les esprits les plus éclairés de la Péninsule désirent et prévoient l'avènement d'une grande fédération littéraire et scientifique du monde latin.

La France devrait, pour bien des raisons, être associée à cette renaissance de la solidarité intellectuelle hispano-portugaise. Nous souhaitons que des organismes indépendants, qui ont fait leurs preuves comme la *Société portugaise d'études historiques*, soient admis à collaborer, dans un avenir prochain, à l'intercambio universitaire. On sait que M. F. de F. avait montré clairement à ses compatriotes, dès 1914, le chemin de l'intervention *(Portugal nas guerras europeas)*. Il a de plus le mérite, considérable à nos yeux, de préconiser une attitude intellectuelle qui s'accorde avec la discipline de nos Facultés et même avec les traditions de notre enseignement secondaire. Il oppose à la verbosité superficielle une conception rigide du perfectionnement de l'outillage scientifique *(Como dirigi a Biblioteca Nacional, 1919)*. Aux défauts de l'érudition intransigeante (besoin de renouveler à tout prix les questions débattues, tendance à grossir les trouvailles partielles, abus de l'hypothèse masquée sous l'étalage des documents), il substitue, en s'inspirant de Sainte-Beuve, de Taine, de Brunetière, de Faguet, de M. Lanson et même de la philosophie bergsonienne, une méthode plus souple, plus moderne, qui a le double avantage, en distinguant à la manière de Renan des degrés dans la certitude, de rendre à la science le ton prudent et modeste dont elle n'aurait jamais dû se départir et de faire pénétrer en même temps dans l'enseignement littéraire des lycées, où les méthodes auraient besoin, semble-t-il, de se rajeunir, des qualités que nos éducateurs, en bonne pédagogie, n'hésitent pas à placer au premier plan : le goût de l'ordre et de la clarté, le sentiment des nuances et l'esprit critique, signe infaillible de toute éducation libérale. Il n'entre pas dans nos intentions d'accepter sans les discuter les jugements de M. F. de F. sur les contemporains, encore moins d'intervenir dans les polémiques où il se trouve engagé, accidentellement, pour faire triompher une conception que nous croyons juste. Constatons du moins qu'il a tenté un effort louable et couronné de succès pour acclimater au Portugal un genre que ses compatriotes avaient souvent confondu avec le panégyrique, le pamphlet ou l'érudition Nous renvoyons pour la suite chronologique de ses travaux à l'étude complète de M. Eduardo Moreira *(Escorços bibliograficos F. de F. 1917)*, préférant insister sur l'enchaînement logique d'une œuvre dont le caractère essentiel est la cohésion. Le système de M. F. de F. repose sur une enquête européenne étendue

à la littérature, à la philosophie, à l'histoire. Méthodiquement il en fait une application progressive et hardie. Jeune encore il peut fournir une longue carrière et jouer un rôle utile.

M. António Ferrão et l'histoire diplomatique.

M. António Ferrão, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, a publié depuis 1916 une série de travaux qui ouvrent aux chercheurs des voies nouvelles. Son domaine est, à proprement parler, l'histoire diplomatique. Mais il a tenu, avant de se cantonner dans l'étude des archives du XVIII[e] siècle, à jalonner la route. Il s'est efforcé, dans trois brochures qui constituent à la fois un manuel de bibliographie et un programme, de dresser l'inventaire méthodique des ressources dont on dispose, soit au Portugal, soit à l'étranger, pour écrire l'histoire de son pays. La décadence apparente, ou plutôt le ralentissement des études historiques, où tant de ses compatriotes se sont distingués, proviendrait, s'il faut l'en croire, de deux causes, en premier lieu, du caractère trop dogmatique de l'enseignement des Facultés, qui ne préparent qu'indirectement à la recherche, et, d'autre part, de la difficulté pour les spécialistes de remonter jusqu'aux sources. Il n'existe pas encore à Lisbonne de répertoire complet des documents imprimés et manuscrits. On ne saurait prévoir dans un avenir prochain l'achèvement des catalogues dont la publication est commencée. Aussi de grands travailleurs comme Th. Braga, Gama Barros, Costa Lobo, Souza Viterbo, ont-ils été obligés, à l'époque où les archivistes, faute d'éducation professionnelle, ne prêtaient qu'un concours peu efficace, de s'attarder aux besognes préparatoires. M. A. Ferrão, qui voudrait rivaliser non seulement avec les grandes puissances, mais avec les petits peuples comme la Belgique, la Hollande, la Suisse, que des moyens matériels restreints n'empêchent pas de s'avancer résolument dans la voie du progrès, ne peut se défendre d'un certain pessimisme. Il parle avec amertume des obstacles qui rendent impossible ou téméraire, dans les conditions actuelles, tout effort de synthèse historique. Hâtons-nous d'ajouter qu'il apporte à cette constatation désenchantée un heureux correctif dans l'essai intitulé *Os arquivos de Portugal no estrangeiro, da necessidade de estudar e inventariar nas bibliotecas e arquivos estrangeiros os documentos relativos a história de Portugal* (1916). On y trouvera l'exposé impartial de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire, la liste des catalogues de manuscrits déjà imprimés (Bibl. Nationale), en cours de publication (Archives de la Marine), à publier en les complétant au moyen d'un index des noms et des matières (Bibl. d'Ajuda); l'énumération des documents reproduits par les soins de

l'Académie des Sciences ou de l'*Archivo historico*, fondé en 1903, auquel d'excellents travaux de MM. Braancamp Freire et António Baião assurent une valeur de premier ordre; enfin une étude sur les bibliothèques et les archives de l'étranger. Les nôtres n'ont pas été explorées aussi complètement, à ce point de vue, que celles de Madrid ou de Simancas. Mais on a encore profit à consulter le travail important du vicomte de Santarem, publié en 1827, *Noticia dos manuscriptos pertencentes ao Direito publico externo diplomatico de Portugal e á historia e literatura do mesmo paiz*, qui représente une enquête poursuivie aux Archives Nationales, à Sainte-Geneviève, à l'Arsenal, à la Mazarine et aux Invalides en 1821. M. A. Ferrão, dans un séjour qu'il fit à Paris en 1914, a recueilli les éléments nécessaires pour la compléter. Il insiste sur l'intérêt de nos collections de la Nationale (catalogue des manuscrits espagnols et portugais de M. Morel-Fatio, catalogue de l'histoire d'Espagne et de Portugal) et de nos Archives des Affaires étrangères. Une réorganisation sur des bases modernes du travail historique comprendrait, d'après lui, non seulement l'établissement de catalogues et la publication de documents relatifs à l'histoire nationale, mais encore l'envoi de missions temporaires ou la fondation d'instituts permanents à l'étranger, dont le double rôle serait de poursuivre sur place un travail de recherche et d'assurer à tous les degrés l'enseignement de la langue et de la civilisation portugaise, tout en servant d'intermédiaires et de bureaux de renseignements pour les échanges économiques et intellectuels.

L'essai intitulé *Da importancia dos documentos diplomáticos em História, Estudo sucinto de alguns arquivos diplomáticos estrangeiros e nacionais* (1917) marque une étape vers la spécialisation. Ranke affirmait qu'il n'est point de meilleure source d'information que les rapports confidentiels des agents diplomatiques. Son disciple Schaefer, dont l'ouvrage d'ensemble sur le Portugal conserve une grande partie de sa valeur, les utilisa, dans une large mesure, pour l'étude de l'occupation espagnole, du règne de Jean V, des réformes de Pombal. Avant lui, le 2e vicomte de Santarem et plus tard Rebelo da Silva comprirent toute l'importance des Archives diplomatiques dont l'installation, à Lisbonne, n'est point, malheureusement, ce qu'on pourrait souhaiter. M. A. Ferrão déplore qu'on les ait réparties entre la Nationale (collection pombaline), la bibliothèque d'Ajuda (documents qui suivirent la royauté au Brésil) et les Affaires étrangères (pièces concernant le XIXe siècle), où il serait logique de les concentrer. Bien que ce ministère jouisse, depuis 1736, d'une organisation indépendante, il ne possède que des collections incomplètes. On l'a dépouillé en faveur des autres dépôts. Beaucoup de pièces ont disparu, emportées par les ministres plénipotentiaires qui réclamaient leur correspondance comme propriété personnelle et vendues ensuite, au poids du papier, par des héritiers peu scrupuleux. Il n'en est pas

moins certain, ces réserves formulées, que les Archives de Lisbonne offrent des ressources extrêmement variées aux travailleurs de toute nationalité. M. A. Ferrão constate, fort justement, que l'histoire du Portugal moderne, comme celle de tous les petits peuples, n'a été que la résultante des forces politiques de l'Europe occidentale. En publiant les instructions du gouvernement portugais à ses agents et la correspondance de ceux-ci, on enrichirait d'une contribution importante l'histoire universelle.

Aux questions de méthode se rattache encore, mais indirectement, le discours intitulé *As causas ideais da conflagração e a função pedagógica das academias scientíficas após a guerra* (1918), qui est un écrit de circonstance. Il renferme un réquisitoire éloquent, appuyé sur une documentation solide, contre la pédagogie allemande, responsable d'avoir imposé aux masses une conception agressive de la science, afin de les conduire, par l'abolition du sens critique, à un état voisin de la paralysie morale. Il est temps, déclare l'auteur, de revenir à la formule de Rabelais « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », ainsi qu'au mot célèbre de Montaigne « Toute autre science est dommageable qui n'a pas la science de la bonté ». Sur quelles bases pourra se faire cette reconstruction intellectuelle de la société moderne? M. António Ferrão, disciple de Guyau, propose de l'orienter vers une morale individuelle sans obligation ni sanction, complétée par une morale collective et internationale, qui impliquerait la collaboration des sexes et des races. Nous n'hésiterons pas à attribuer à ce discours, prononcé en séance publique et devant le chef de l'État, une signification collective. On y reconnaît l'attitude et les sentiments de l'Académie des Sciences de Lisbonne qui a répondu au manifeste des intellectuels allemands, qui a protesté contre la destruction de la bibliothèque de Louvain. L'éducation des masses, déclare M. Ferrão, devrait être enlevée, pour empêcher tout retour offensif du nationalisme et de l'impérialisme, à l'État dont les ambitions dynastiques, politiques, économiques réagiront sur la pédagogie. Par contre les associations d'ordre scientifique, relativement affranchies de la tutelle gouvernementale, mériteraient de jouer dans la société future un rôle modérateur, à la condition, toutefois, de ne point se confiner dans la recherche, de ne plus se désintéresser des questions morales et sociales, en un mot des fins de la science, qu'il importe d'émanciper de la tyrannie étatiste, de subordonner aux intérêts supérieurs de la civilisation. On voit que M. Ferrão est pleinement d'accord avec les intellectuels français et que le programme de l'Académie des Sciences de Lisbonne, envisagée dans son ensemble, s'inspire du même idéal que les publications de notre Institut.

Nous ne citerons que pour mémoire la conférence intitulée *O povo na história de Portugal, a restauração de 1640*, dont les notes justi-

ficatives sont tirées en partie des Archives de Simancas. Le premier livre de M. A. Ferrão qui ait forcé l'attention, c'est *Gomes Freire na Rússia, cartas inéditas de Gomes Freire de Andrade e outros documentos autógrafos acerca dêsse ilustre português quando combateu no exército russo precedidos dum estudo sobre a política externa de Catarina II* (1918). La vie de ce martyr de la liberté se rattache d'une façon étroite à la politique intérieure et extérieure de son pays. On se rappelle qu'il servit avec éclat dans les armées napoléoniennes. Son nom est devenu le symbole d'une doctrine. Il représente à la fois la première tentative pour acclimater le libéralisme et la protestation du sentiment national contre la tyrannie de Beresford et la tutelle anglaise. Les détails de son exécution sont fort connus. Aussi M. Ferrão a-t-il jugé superflu de retracer tout au long sa biographie ou même de la condenser dans une introduction. On peut, à certains égards, le regretter. Il se borne, pour faciliter l'intelligence d'une lettre inédite, à fournir sur l'enfance et l'adolescence de Gomes Freire, quelques indications précises. Le futur champion du libéralisme était fils d'un ministre de Portugal à Vienne et de la comtesse de Schaffsgotsche, Bohémienne d'origine. Le diplomate en mourant laissa une situation embarrassée; on dut vendre ses meubles; sa veuve et sa fille sollicitèrent à différentes reprises, généralement sans résultat, l'appui du gouvernement portugais. Les créanciers poursuivaient Gomes Freire jusqu'en Russie. Par là s'explique, au moins partiellement, sa carrière, l'aisance avec laquelle il traverse les milieux cosmopolites, son désir de prendre part aux campagnes de l'Europe orientale et cette dignité ombrageuse, où il faut voir surtout l'ambition de réhabiliter sa famille, qui prend chez lui la forme de la conscience professionnelle. Il tient à faire honneur à son métier, à son pays. M. Ferrão, dont le sujet est nettement circonscrit, se borne à retracer les campagnes de son héros contre les Turcs (1788-1789) et contre les Suédois (1790). On ne peut dire que Gomes Freire ait joué en Russie un rôle de premier plan. Il se distingua sous les ordres de Potemkine au siège d'Oczakow. Sa conduite brillante lui valut d'être nommé lieutenant-colonel et commandeur de l'ordre de Saint-Georges. Il échappa miraculeusement dans la guerre contre la Suède au désastre naval essuyé par le prince de Nassau. La batterie flottante qu'il commandait fut coulée. Mais ses actes et ses paroles sont toujours d'un homme digne, ferme, scrupuleux. On en jugera par l'extrait suivant de sa correspondance, où il se peint tout entier : « Je ne brigue ni postes, ni honneurs; je n'exige pas qu'on ait égard au brevet et à l'ancienneté. Je servirais comme soldat, comme matelot, car l'habitude des combats et le calme qu'ils m'ont fait acquérir dans les dangers peuvent me rendre utile, même sans commandement, au milieu d'une troupe qui a la bravoure en partage, mais qui doit encore s'habituer au feu. »

A certains égards, l'ouvrage de M. Ferrão est un livre de vulgarisation qui s'appuie, dans les chapitres consacrés à la Czarine et à ses favoris, sur les histoires d'Oncken et de Rambaud. Mais il apporte du nouveau : d'abord dix-neuf lettres de Gomes Freire, tirées de la collection pombaline, qui nous renseignent avec précision sur les faits de guerre et notamment sur le siège d'Oczakow; ensuite des extraits de la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, traduits en français par les soins de la légation portugaise; enfin, et c'est à notre avis la partie la plus originale de l'ouvrage, des rapports secrets de plusieurs agents diplomatiques, Francisco José da Horta, ministre plénipotentiaire attaché à la cour de Russie, Francisco Xavier de Noronha Torrezão, son secrétaire, Neri, représentant du Portugal à Vienne. Ces relations, dont quelques-unes sont très développées, confirment plutôt qu'elles ne contredisent, le témoignage de Ségur. Mais on aura profit à les consulter pour écrire l'histoire des négociations entre les Russes, les Suédois, les Prussiens, les Polonais, les Turcs, les Autrichiens et surtout pour mesurer les conséquences du Congrès de Reichenbach. Plus qu'une biographie — car envisagé à ce point de vue le livre est incomplet — le *Gomes Freire na Rússia*, nous apparaît comme un essai d'histoire diplomatique.

Et telle est en effet la voie où M. António Ferrão nous semble définitivement engagé aujourd'hui. Son dernier ouvrage *As impressões de um diplomata português na corte de Berlim, correspondência oficial de D. Alexandre de Souza Holstein, primeiro ministro de Portugal na corte de Prússia, no tempo de Frederico-Guilherme II* (1789-1790) concerne la même période. Le choix d'Alexandre de Souza, comme premier représentant du Portugal auprès de la cour de Prusse, nous paraît des plus heureux. Son père avait résidé à Vienne. Lui-même était fils d'une princesse de Holstein. Ses rapports témoignent de la connaissance approfondie des mœurs allemandes et d'une réelle intelligence politique. Il sait, suivant les cas, prévoir de loin ou réserver son jugement. Presque toujours les faits lui donnent raison. Cette correspondance, dans son aridité administrative, égayée de loin en loin par des anecdotes sur la polygamie du roi de Prusse ou par de curieux détails concernant le commerce des diamants, qui relevait de la couronne portugaise, offre un intérêt de premier ordre. On se trouvait, pour ainsi dire, à la veille d'un conflit mondial, provoqué par les ambitions de la Prusse qui, fidèle à sa tactique, jouait un double jeu, promettant des renforts à la Pologne, avec l'arrière-pensée de l'absorber, favorisant secrètement la révolte des Pays-Bas avant de déclarer la guerre à l'Autriche : vaste projet qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser l'Europe centrale et orientale, mais qui échoua par la faute du ministre prussien Hertzberg, incapable de rivaliser, sur le terrain diplomatique, avec l'empereur Léopold. Il est possible également que la menace de plus en plus pressante de la

révolution française ait changé l'orientation du Congrès de Reichenbach. Les quarante-sept rapports du ministre portugais, précédés d'une introduction de 137 pages, sont accompagnés, pour la plupart, de notes relatives aux affaires de Pologne, traduites dans un français où l'on reconnaît de nombreux lusitanismes. L'exemple de Gomes Freire, de Horta, de Souza prouve que la monarchie portugaise recrutait ses agents parmi les hommes que leur éducation première avait préparés à lire dans le jeu des grandes puissances. Ils ont remporté, à partir de la restauration de 1640, des succès d'autant plus remarquables que leur pays, dont les colonies étaient menacées, ne disposait d'aucun moyen de pression matérielle. Il ne semble pas toutefois, si l'on en juge par les derniers travaux de M. Ferrão, que leur correspondance officielle puisse rivaliser d'importance avec les fameuses relations des ambassadeurs vénitiens. Mais on ne contestera pas l'intérêt de cet élément nouveau, très souvent original, d'information et d'appréciation.

Dans les travaux que nous venons d'analyser, où la critique a relevé quelques imperfections, M. António Ferrão manifeste des qualités qui sont proprement d'un historien. Il se fait de la science, de son rôle, de ses méthodes, de l'outillage qu'elle exige, une idée nette, précise. Nul mieux que lui ne connaît la bibliographie de la matière, l'organisation des grands centres de recherche. Aux qualités d'assimilation qui distinguent la plupart de ses compatriotes, il ajoute, et ce mérite est plus rare, une culture variée, encyclopédique. Le goût des idées générales, un sens très latin de la composition bien ordonnée, contribuent à rendre son exposé attrayant. On lui saura gré d'avoir, non pas découvert, mais exploité plus méthodiquement qu'on ne l'avait fait avant lui, une province mal connue[1] de l'histoire portugaise qui réserve aux nationaux et même aux étrangers des trouvailles et des surprises. Son œuvre, conçue vite, réalisée sans tâtonnements, représente assez fidèlement les tendances de la génération nouvelle, formée sous la double influence philologique et philosophique de l'École de Coïmbre, émancipée du patriotisme intolérant et prête néanmoins à demander au passé des leçons d'énergie, un exemple de concorde. Il est bien certain, en admettant même que l'installation des archives et des bibliothèques de Lisbonne ne soit pas irréprochable, qu'on veut et qu'on sait travailler au Portugal d'après les méthodes les plus modernes.

G. LE GENTIL.

1. Il existe sur l'histoire diplomatique portugaise des travaux considérables, le *Quadro elementar das relações politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias do mundo* du vicomte de Santarem, son *Corpo diplomatico*, entreprise continuée par Rebelo de Silva, la *Collecção de tratados, convenções, contractos e actos publicos celebrados entre a coroa de Portugal e as mais potencias desde 1640*, de Borges de Castro et Judice Biker, etc... Mais il reste à publier les instructions données aux représentants du Portugal de 1640 à 1851 et la correspondance officielle des diplomates des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'espagnol aux États-Unis.

A titre d'indication sur le développement de l'enseignement hispanique aux Etats-Unis, nous publions le programme que nous envoie la Graduate School (Yale University) :

« Spanish courses. Provision has been made in the Graduate School of Yale University for the following courses in Spanish and Portuguese during the next academic year :

Spanish Fiction of the Sixteenth and Seventeenth Centuries. This will be a study of the novel in the golden age of Spanish literature, especially of *Don Quixote,* supplemented by collateral reading in modern Spanish prose on the fiction of the period, and by reports written as far as possible in Spanish. Three hours first term. Professor H. R. LANG.

Spanish Drama of the Sixteenth and Seventeenth Centuries. Lectures will be given on the dramatic art in Spain. Plays of Lope de Vega, Tirso de Molina, and Calderón will be studied, supplemented by reports and collateral reading in modern Spanish prose on the drama of the period. Three hours second term. Professor H. R. LANG.

Spanish-American Literature. The course will begin with lectures on the history and literature of the Colonial and Revolutionary periods, and selections will be read from *La Araucana* of Alonso de Ercilla y Zúñiga (1533-1594), and from the poems of Sor Juana Inés de la Cruz (1651-1695), José Joaquín Olmedo (1780-1847), and José María Heredia (1803-1839). Following this introduction, the literatures of the Spanish-American countries in the latter half of the nineteenth century will be taken up, and lectures given on the historical background and the influence exerted by the literatures of Spain and France. One or more representative writers of each country will be especially studied. Finally, the « Modernista » movement will be considered, with especial study of its greatest representative, the Nicaraguan poet Rubén Darío (1867-1916). The course will be conducted in Spanish, and students will present their reports in Spanish. Two hours through the year. Professor F. B. LUQUIENS.

The Theaching of Spanish. This will be a series of lectures and conferences dealing with the practical problems which confront teachers of Spanish in their class-room work, with especial attention

to the most efficient methods of teaching first and second year Spanish. In addition, the students will be given an opportunity to visit classrooms where they may see the actual application of the principles explained in the lectures. One hour through the year. Professor F. B. LUQUIENS.

Portuguese Literature. This will cover the earlier epochs inclusive of the time of Camões. The course is open to advanced students having a knowledge of modern Portuguese and of the medieval literature of Castile. One hour through the year. Professor H. R. LANG.

Cours de vacances à Madrid.

La *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas* organise pour la neuvième fois des cours de vacances pour les étrangers. Ils auront lieu à Madrid, du 24 juillet au 4 septembre, sous la direction de M. Ramón Menéndez Pidal. Le programme comprend : grammaire espagnole, littérature espagnole, phonétique espagnole, art espagnol, histoire d'Espagne, vie espagnole contemporaine, exercices pratiques. Il y aura deux conférences par jour, et des excursions à Tolède, l'Escorial, Avila et Ségovie, ainsi que des visites aux musées. M. Navarro Tomás est chargé des conférences et exercices pratiques de phonétique.

Un certificat d'assistance aux cours pourra être délivré, ainsi qu'un diplôme après épreuves écrites et orales.

Un certain nombre d'auditeurs pourront être admis à la *Residencia de estudiantes.*

Les droits d'inscription sont fixés à 100 pesetas.

S'adresser pour renseignements et inscription à M. le Secrétaire du *Curso de Vacaciones para extranjeros,* Centro de estudios históricos, Almagro, 26, Madrid.

Des cours d'automne (11 octobre-21 décembre 1920) et d'hiver (8 janvier-24 mars 1921) sont également annoncés.

Institut français en Espagne
Université de Toulouse
Cours de vacances à Burgos en 1920 (8e année)

Date. — Les cours de vacances pour l'espagnol auront lieu à Burgos, à *l'Instituto* (ou Lycée), du mardi 3 août au lundi 13 septembre 1920.

But. — Ces *cours d'espagnol* ont pour but de permettre à tous d'acquérir ou de perfectionner la connaissance pratique de la langue

castillane et de faciliter aux intéressés, en ce qui concerne cette langue, la préparation aux divers examens et concours.

Organisation. — Ils sont divisés en deux sections : *élémentaire* et *supérieure.* Chaque section a au moins une classe par jour, sauf le jeudi, réservé aux excursions organisées en commun (*Chartreuse de Miraflores, Monastère de Saint-Pierre de Cardeña, Grotte d'Atapuerca,* etc.).

Tous les cours sont faits par des professeurs de l'enseignement officiel de France et d'Espagne. En dehors des cours, des conférences publiques sur des sujets divers seront données par des spécialistes.

Préparation spéciale au certificat primaire. — En outre des cours normaux ci-dessus indiqués, une préparation spéciale au *certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures* fonctionnera dès le 3 août. Elle comprendra l'explication des auteurs espagnols et des auteurs français inscrits au programme, des exercices de dissertation espagnole et de dissertation française, de pédagogie des langues vivantes, etc. Des sujets de devoirs seront indiqués à partir du 15 juin aux candidats qui en feront la demande au Directeur de l'Institut.

Frais d'études. — Le prix de l'immatriculation est fixé à 50 *pesetas,* payables à Burgos au début des cours. Des réductions pourront être accordées, notamment aux membres de l'enseignement, sur demande motivée adressée avant le 15 juillet au Directeur de l'Institut français.

Examen et assiduité. — A la fin des cours, les étudiants qui le désireraient, subiront un examen qui donnera lieu, en cas de succès, à la délivrance d'un diplôme (Prix du diplôme : 2 *pesetas*).

A tous les auditeurs il sera livré, sur leur demande, un certificat d'assiduité (Prix du certificat : 2 *pesetas*).

Les familles qui en exprimeront par lettre le désir au Directeur de l'Institut, recevront chaque semaine par la poste un bulletin qui les renseignera exactement sur la santé, le travail et les progrès de l'élève auquel elles s'intéressent. L'envoi de ce bulletin donnera lieu à une rétribution spéciale de 5 *pesetas*, payable au début des cours.

Séjour. — La ville de Burgos a été choisie à cause de l'agrément de son climat pendant l'été (près de 900 mètres d'altitude), de l'excellence du castillan qu'on y parle, de l'intérêt artistique et historique qu'elle présente, et enfin de la proximité de la frontière française (prix de la frontière à Burgos en chemin de fer : 38 p. 60, — 29 p., — 17 p. 45, selon la classe ; un relèvement des tarifs de 35 °/₀ semble prochain).

Tout assistant au cours qui désire s'assurer une pension de famille (prix à partir de 6 *pesetas* par jour, trois repas, vin et logement compris), ou obtenir à l'avance des renseignements sur les logements ou la vie matérielle, peut écrire à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours (adresse : Señor D. Guillermo Roca, *Instituto*, Burgos, Espagne).

Les soins médicaux sont assurés, en cas de maladie, aux élèves des cours.

Voyage. — Une caravane sera organisée pour conduire de Bayonne à Burgos les élèves qui feront connaître par lettre au Directeur de l'Institut, *avant le 15 juillet*, leur désir de voyager en groupe. L'horaire de la caravane leur sera indiqué par circulaire.

Un passeport, délivré par la Préfecture de la résidence (à Paris, par la Préfecture de Police) et visé par un Consul d'Espagne, est indispensable pour franchir la frontière.

Renseignements et inscriptions. — S'adresser soit à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours, *Instituto*, à Burgos (Espagne), soit à M. E. Mérimée, Directeur de l'Institut Français en Espagne, à son adresse de France (rue des Chalets, 54, Toulouse). Aux lettres adressées en France joindre pour la réponse un timbre de 0 fr. 25 et aux lettres adressées en Espagne un coupon-réponse international.

L'enseignement de l'arabe à Bordeaux.

L'Institut colonial de Bordeaux a créé, il y a déjà longtemps, un enseignement d'arabe; et, depuis l'année 1910, cet enseignement est confié à un prêtre libanais, M. l'abbé Tanios Feghali. La Faculté des Lettres, qui prête ses locaux à l'Institut colonial pour ses cours, était heureuse de participer ainsi à un enseignement si intéressant pour Bordeaux, pour la France, et enfin pour les études hispaniques.

M. Feghali, licencié ès lettres, a été reçu docteur en 1919, à Alger, dans des conditions particulièrement flatteuses, avec deux thèses, *Etude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban*, et *Le parler de Kfar'abida (Liban-Syrie).* Son éducation d'abord toute arabe, puis toute française, a fait de lui un maître vraiment autorisé pour l'enseignement pratique de sa langue maternelle. Mais, de plus, ses études linguistiques le désignent aussi comme un des maîtres actuels du haut enseignement.

Grâce au concours libéral du Maroc, il va pouvoir continuer ses services comme professeur chargé de cours à la Faculté des Lettres, avec l'aide d'un lecteur musulman, M. Essafi, ancien élève du Lycée de Tunis, et professeur au Lycée de Casablanca, détaché par la Direction de l'enseignement du Maroc. M. Essafi se chargera plus spécialement de l'arabe usuel et de ses dialectes africains, M. l'abbé Feghali se réservant plus spécialement les parlers d'Égypte et de Syrie et l'arabe régulier.

Une part sera faite à l'étude des mœurs et des institutions, de l'histoire, de la littérature, et aussi à celle de la langue administrative.

La Faculté des Lettres de Bordeaux est autorisée à faire passer les examens de baccalauréat et de licence avec la mention « arabe ». G. C.

BIBLIOGRAPHIE

Miguel Asín Palacios. — *Abenmasarra y su escuela. Orígines de la filosofía hispano-musulmana.* Madrid, Imprenta Ibérica, 1914, 167 pages.

A peine convertis à la nouvelle religion, les arabes nomades quittent avec enthousiasme leurs régions désertiques et partent à la conquête du monde. Ils s'emparent sans difficulté de la Syrie et se trouvent tout à coup en contact avec une population qui leur est infiniment supérieure en civilisation et en science. Très peu au courant de la doctrine de Mahomet, ils s'adonnent sans hésitation, pour ne pas rester inférieurs à leurs vaincus, à l'étude des sciences grecques, alors florissantes dans tout le pays. Déjà passées dans la langue syriaque, la plupart des œuvres de l'antiquité hellénique sont immédiatement traduites par les chrétiens syriens dans la langue des vainqueurs, l'arabe. Plus que toutes les autres sciences, la philosophie recrute rapidement de nombreux adeptes et trouve parmi les Abbassides des défenseurs dévoués. C'est alors qu'on voit paraître une secte hérétique, rationaliste, diamétralement opposée aux principes qoraniques, la secte des Mo'tazilites puissamment patronnée par le Khalife el-Ma'moun lui-même. Scandalisés et exaspérés, les Musulmans orthodoxes réagissent avec énergie et finissent par remporter sur leurs adversaires la victoire la plus complète. Les philosophes sont obligés d'émigrer vers l'Occident. Plus tolérante, l'Espagne musulmane devient, durant plusieurs siècles, un des centres les plus intellectuels du monde arabe : Orientaux et indigènes travaillent à l'envi dans toutes les branches de la pensée humaine et ne rencontrent chez les princes du pays que sympathie et encouragement. Comme Damas et Baghdâd en Orient, Cordoue et Grenade en Andalousie deviennent, sans conteste, le rendez-vous de tous les grands penseurs, les foyers d'expansion d'un art délicat et d'une haute culture scientifique. C'est de là que part le premier rayon qui va réveiller l'Europe encore endormie.

Par ce qui précède on aperçoit d'emblée le réel intérêt que présente un travail, tel que celui de Miguel Asín Palacios, qui traite de la pensée musulmane en Espagne. Le savant arabisant réunit toutes les conditions requises pour le succès d'une pareille œuvre. Il connaît bien la langue arabe et il est bien placé pour fouiller les archives, interroger les travaux des penseurs musulmans et chrétiens de son

pays. C'est à quoi il travaille depuis vingt ans. Aussi nous a-t-il donné là un travail particulièrement précieux.

Dans une sorte d'introduction, M. Miguel Asín Palacios passe en revue les diverses phases de la pensée musulmane en Orient pendant les trois premiers siècles (p. 4-16). Il étudie ensuite, pendant la même période, l'introduction et le développement des sciences arabes en Espagne : même pensée qu'en Orient, mêmes méthodes, mêmes hérésies et mêmes sectes.

Né dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'hégire, Iben Massarra, espagnol d'origine, est élevé dans les idées de l'école rationaliste. Soupçonné d'hérésie, il parcourt l'Afrique du Nord, une partie de l'Arabie et revient mourir à Cordoue.

Après avoir exposé et critiqué avec beaucoup de compétence la doctrine philosophique et théologique d'Iben Massarra, M. Miguel Asín Palacios fait ressortir le rapide développement qu'a pris son école, après sa mort, grâce à l'activité de ses disciples. Il insiste surtout — et en cela il a absolument raison — sur la grande influence qu'ont exercée, dans la suite, les idées philosophiques d'Iben Massarra sur les penseurs d'Espagne et par là sur toute l'Europe chrétienne.

On pourrait objecter ou plutôt regretter que M. Miguel Asín Palacios n'ait pas groupé sous forme d'une bibliographie les nombreuses références qu'il donne au bas des pages : il est fâcheux aussi que plusieurs mots en caractères arabes soient difficilement lisibles par suite de la forme systématiquement incorrecte de certaines lettres, car nous sommes tenus aujourd'hui de nous servir des lettres arabes avec la forme universellement consacrée.

Cela n'enlève, du reste, rien à la valeur du travail de M. Miguel Asín Palacios et nous souhaitons vivement qu'il continue à donner des études aussi intéressantes que la présente sur la science hispano-musulmane. Car le sujet est loin d'être épuisé.

M. FEGHALI.

A. Aureliano da Costa Ferreira. *Os ossos de Camões. Tentativa de uma investigação anthropologica.* Lisboa, Tip. universal, 1912, 10 pages.

Il existe à Belem, dans l'église des Jeronimos, une urne où l'on a longtemps prétendu que reposaient les restes de Camões. Elle renferme des ossements recueillis en 1854 par une commission dont faisait partie le vicomte de Juromenha et qui, s'appuyant sur le témoignage de Pedro de Mariz, de Manoel Severim de Faria et de Fr. Fernando da Soledade, chercha et crut trouver, dans l'église du couvent de Santa Clara *junto á entrada principal e do lado esquerdo de quem por ela entrava*, la sépulture du chantre des *Lusiades :* une autre

commission, en 1880, entreprit de nouvelles fouilles, au milieu et non plus à l'entrée de la même église. Il résulte de l'enquête du professeur Feijão et de l'anthropologiste Paula e Oliveira que les ossements qu'elle avait rassemblés appartiennent, pour le moins, à huit squelettes différents. A son tour M. Aureliano da Costa Ferreira, ayant obtenu l'autorisation de faire ouvrir l'urne de Belem, nous apporte les conclusions à peu près négatives de son examen. « Parmi tous les frontaux — il en a découvert 15 — et les mandibules, seuls ossements qui me paraissent pouvoir être utilisés pour une tentative d'identification et qui sont renfermés dans l'urne des Jeronimos, il s'en trouve un de chaque catégorie présentant des caractères en rapport avec ceux que nous supposons devoir exister dans le crâne de Camões. » Est-ce une raison pour admettre avec M. Th. Braga que le poète a été jeté à la fosse commune dans un cimetière de pestiférés? Cette hypothèse n'est pas inconciliable avec la tradition généralement acceptée : Gonzalo Coutinho aurait découvert, après de longues recherches, les restes de Camões dans l'*adro da peste*, et les aurait transportés à l'église de Santa Ana. Quoi qu'il en soit, les fouilles de 1854 et de 1880 n'ont permis de découvrir qu'un amas confus d'ossements qu'il est impossible, d'après les données actuelles, d'identifier avec certitude. Des recherches de ce genre, conduites dans un esprit de haute probité, ne sauraient nullement compromettre le culte de Camões auquel un public de fidèles continuerait de rendre hommage même devant un cénotaphe.

G. L.

Ramón Menéndez Pidal. — *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española, leido en la inauguración del curso de 1919-1920.* Ateneo de Madrid, 85 pages.

Il ne semble pas, à première vue, que la tribune de l'*Ateneo* soit le lieu le mieux indiqué pour traiter une question aussi ardue que celle des origines de la lyrique espagnole ; mais il convient d'expliquer que dans les cours précédents avaient été proposés aux discussions des Athénéistes des sujets analogues, tels que « la *copla* et la *seguidilla* », ou « le *romancero* en sa partie lyrique ». Le thème choisi, cette année, par le nouveau président est une sorte d'introduction à ces discussions, ou, si l'on veut, l'esquisse d'un travail approfondi, qui sera le bienvenu.

Le but particulier de la présente dissertation est d'exposer ce que l'on peut actuellement savoir ou deviner des « *origines de la poésie lyrique en Espagne, recherchées dans ses racines et dans ses fondements les plus indigènes et nationaux.* » Jusqu'ici cette lyrique primitive est restée à peu près inconnue, surtout en ce qui concerne la Castille, soit qu'en réalité elle n'ait point existé, soit qu'elle ait dis-

paru. Il y a là un chapitre qui manque dans l'histoire de la littérature. Dans quelle mesure est-il possible de combler cette lacune?

Un fait important peut servir de point de départ. Les *Cancioneros* gallego-portugais de la Vaticane, et de Colocci-Brancuti, ont révélé l'existence, au XIIIe siècle, dans le nord-ouest de la péninsule, d'une abondante floraison lyrique. Mais l'on s'est vite aperçu, d'une part, que ce lyrisme était essentiellement aristocratique et courtois; de l'autre, qu'il devait presque tout à l'imitation des modèles provençaux et français. Cette dernière conclusion en particulier se dégage nettement du livre si pénétrant de M. Jeanroy, sur les *Origines de la poésie lyrique en France au Moyen-Age* (IIe partie, chap. V). Toutefois, même ceux qui ont le mieux mis en relief ce double caractère, artificiel et étranger, admettent que quelques-uns des thèmes et des genres traités présentent une certaine couleur plus originale, moins empruntée, comme si les auteurs s'étaient parfois inspirés de traditions nationales. « La poésie portugaise, dit, par exemple, M. Jeanroy, de toutes celles qui ont imité la nôtre, est évidemment la moins chargée d'éléments courtois, la plus voisine de ses modèles et de la nature. » De là à supposer que, sous cet épanouissement de poésie exotique, en transparaît une autre, antérieure et plus populaire, qui n'est pas directement arrivée jusqu'à nous, il n'y a pas loin.

Hypothèse sans doute, et difficile à vérifier, puisque cette poésie a disparu, mais qui, a priori, n'a rien qui puisse choquer. Lorsque Menéndez Pelayo déclarait, pour expliquer cette lacune, que « la lyrique n'est pas une fleur des temps héroïques, mais des époques savantes et de réflexion », il songeait sans doute à un art savant, tel que nous le rencontrerons en effet plus tard. Mais l'art spontané du peuple est l'opposé de celui-là. Les sentiments dont il s'inspire, les thèmes qu'il développe sont si simples, si naturels et en même temps si universels, qu'il semble que tout homme, sorti de la période de barbarie originelle, puisse les exprimer : il n'a besoin pour cela ni de modèles, ni d'arts poétiques. Aussi est-ce plutôt à l'origine des civilisations que l'on placerait plus volontiers cette première éclosion d'un lyrisme inconscient. Aussi loin que nous pouvons remonter, nous retrouvons les mêmes manifestations de cet art populaire chez des peuples entre lesquels on ne saurait songer à des imitations [1]. Cet humble courant de poésie, il faut bien admettre qu'il ait coulé à travers les âges, puisqu'il nous apporte parfois le souvenir lointain de choses disparues, et que, d'ailleurs, si nous y prenions garde, nous le verrions encore se former tout près de nous. L'antiquité de ces brèves expansions lyriques remonte sans doute au premier éveil des littéra-

1. Comment expliquer, par exemple, que la pastourelle se retrouve, avec ses élements essentiels, chez les Serbes et les Russes ?

tures; on ne voit même point de raison pour qu'elles aient dû attendre, avant de se manifester, que la période épique fût accomplie.

L'hypothèse d'éléments lyriques antérieurs contenus dans les chansonniers portuguais n'a donc en soi rien d'invraisemblable. Il s'agit seulement de les trouver, et c'est à quoi s'applique M. Pidal. En analysant et en écartant tous les éléments adventices, on pouvait peut-être dégager — s'il existait vraiment — le résidu ethnique et primitif, comme le géologue, une fois déblayées les alluvions qui le recouvrent, met à nu le sol vierge. Travail délicat certes qui réclame un goût sûr et une parfaite connaissance du sujet. Cette dernière permettra de reconnaître le tour étranger, la saveur exotique; mais pour percevoir « le goût du terroir », il faut au préalable s'être fait une idée aussi exacte que possible de la psychologie, ou, comme disent les Espagnols, de l'idiosyncrasie d'un peuple donné et parfois même, comme c'est ici le cas, d'une simple fraction de ce peuple, d'une province de ce pays. On admet généralement que le caractère de chaque peuple se retrouve dans ses chansons; l'on s'est même amusé parfois à reconstituer celui-là par celles-ci; jeu facile au demeurant, après coup. Appliqué à nos chansonniers galiciens, et, dans ces chansonniers, à ce qui paraît le plus typique et le plus populaire, tel que les *cantigas de amigo* et même à certaines *cantigas de romería* [1], ce critérium semble juste. Nous y reconnaissons assez vite ce penchant à la rêverie, à la mélancolie, à la tristesse des séparations et des absences *(saudades)* que l'on s'accorde à attribuer à la race, et qui est, en effet, sensible dans sa littérature, si haut que nous remontions et si bas que nous descendions. Et, de même, nul doute que si nous connaissions bien la vieille chanson basque, ou la chanson castillane, ou la chanson andalouse, nous n'en puissions dégager quelques-uns des traits ethniques qu'elles expriment. Et n'est-ce pas ce qu'essayent invariablement de faire tous ceux — et ils sont nombreux — qui, dans toutes les provinces, ont réuni ou commenté les chansons populaires? Quelque diverses qu'elles soient, elles ont toutes des traits communs, si elles sont vraiment populaires, non seulement la ressemblance des thèmes, mais même certaines qualités d'expression, la sincérité, la naïveté, la brièveté, etc. Aussi peut-on dire que c'est dans la source pure de cette poésie que se réfléchit le mieux, comme en un miroir, l'âme d'un peuple. « Là, dit M. Pidal, l'expression poétique prend un tour vraiment lyrique; elle est vivifiée par un sentiment qui, sans souci de tout artifice, coule sincère, frais, candide, plein de véritable émotion. C'est dans les *Cantigas de amigo* que cette manière poétique est particulièrement sensible. »

1. Voyez, par exemple, la belle chanson d'un certain Meendiño : *Sedía m'en na ermida de san Simon*, qui doit ravir les partisans des origines celtiques des Galiciens.

Cette méthode critique, déjà délicate à appliquer aux chansons gallego-portugaises, le devient davantage encore quand il s'agit de la primitive lyrique castillane. L'on sait en effet que cette dernière s'est exprimée pendant longtemps en langue portugaise. Le premier recueil, où l'on trouve des poésies en castillan (mêlées d'ailleurs à d'autres en galicien) est le *Cancionero* de Baena (du milieu du xve siècle), recueil éminemment courtois, duquel est délibérément éliminée toute composition populaire. Aussi, est-ce en dehors de lui, dans des œuvres plus étendues (*Razón de amor*, *Revelación de un ermitaño*, Juan Ruiz, etc.) et dans certaines poésies éparses ou mentionnées çà et là, comme les *cantigas serranas* de l'aïeul et du père de Santillana, que l'on peut retrouver quelque chose qui diffère des fastidieuses *recuestas* ou *decires* qui encombrent le chansonnier de Baena. C'est donc là que l'on aurait chance de rencontrer un art plus éloigné des cours, plus rapproché du peuple. « Il dut y avoir toute une floraison de poésie plus spontanée, profondément enracinée dans une tradition séculaire et absolument dédaignée par le compilateur du premier chansonnier castillan. »

Cette poésie, où est-elle? Peut-être dans certains genres plus rapprochés du peuple par leur sujet, la *serranilla*, par exemple. Il est vrai que cette *serranilla* telle que nous la trouvons chez les gallego-portugais, et plus tard chez les Castillans eux-mêmes, n'a rien de vraiment populaire; elle n'est qu'un écho des pastourelles d'outremonts. Mais, en y regardant de près, apparaît çà et là, et déjà chez Alvaro Alfom, un type nouveau, original, singulier, celui de la véritable *serrana* ou montagnarde, fort semblable à celles que nous peindra Juan Ruiz, vers 1330, et que connaîtront encore, en plein xviie siècle, Lope de Vega ou Vélez de Guevara. Or, « cette *serranilla* castillane selon toute apparence provient d'une inspiration puisée directement dans la vie réelle, et il en faut chercher l'explication dans les *villancicos* ou chansonnettes populaires sur des aventures de voyage, *villancicos* encore vivants au xvie siècle ». Là serait « le germe même », le noyau primitif, ou, si l'on veut, le thème initial, dont la *serranilla* est sortie, comme la fleur du bouton. Peut-être rapprochera-t-on cette théorie d'une suggestion de Th. Braga, qui, à propos d'une *serranilla* de Juan Ruiz (qu'il attribue à Domingo Abad de los romances) y voyait, lui aussi, le germe de la primitive poésie populaire espagnole. M. Jeanroy ne distingue pas : « La *serrana* ou *serranilha*, dit-il, est un genre espagnol nullement populaire et emprunté directement à la poésie française. » Il semble bien cependant que le type, tel que nous le représentent, par exemple, l'Archiprêtre de Hita ou Carvajales, soit en opposition avec celui de notre pastourelle. Ici, le rôle principal est à la femme; il n'est plus question de galanterie, car « la lutte », qui termine souvent la rencontre, ne mérite guère ce nom. Le paysage,

si conventionnel d'un côté, se précise et se localise de l'autre. Nous sommes loin des coquettes bergères ou des galants chevaliers. Il y a là un réalisme, une brutalité, qu'il était facile de pousser à la caricature et à la parodie, ce à quoi l'on n'a pas manqué.

Soit dit en passant, nous aimerions à savoir jusqu'à quel point répond à une réalité historique la peinture de ces farouches montagnardes maniant encore des armes préhistoriques (le *dardo pedrero*), et guettant le voyageur aux défilés de la *sierra* de Cintra ou du Guadarrama. Si ces mœurs ont véritablement existé, il n'en deviendrait que plus difficile de songer à une simple déformation de nos pastourelles (où l'on sait que le galant est parfois malmené).

Quoi qu'il en soit, c'est sur ce genre de *serranillas*, les plus anciennes selon lui, que M. Pidal s'appuie pour reconnaître l'existence d'un élément populaire autochtone. Cet élément traditionnel persisterait dans les *villancicos* tardifs de la fin des xv[e] et xvi[e] siècles. De là l'importance historique de ces derniers pour l'étude de la lyrique populaire en général (chansons de soldats, de veilleurs, de Mai, de moissonneurs, etc.). Et de même celle des *estribillos*, avec ou sans leurs gloses. De fait, plus nous avançons, plus l'abondance de cette menue poésie adaptée aux multiples situations de la vie populaire est impressionnante. Il n'y a rien là assurément qui ne se retrouve plus ou moins en d'autres pays, mais il serait excessif de conclure à une imitation, car, outre que l'identité de sentiments si naturels, si élémentaires, a pu produire spontanément ici et là des œuvres analogues, il y a des différences d'expression ou de métrique significatives.

L'étude méthodique de cette lyrique primitive et populaire, à peine commencée, complétera sans doute l'ingénieux essai de reconstitution, dont M. Pidal nous donne un échantillon et un modèle. Confirmera-t elle l'hypothèse si séduisante d'une ancienne lyrique castillane et même « péninsulaire »? Peut être, mais elle ne suppléera que bien imparfaitement à la perte à peu près complète de tant de fragiles monuments disparus. C'est déjà beaucoup cependant d'avoir reconnu l'existence de « témoins », qui, en se multipliant, aideront à retrouver la physionomie et l'étendue de ce domaine actuellement interdit à notre curiosité. Dès à présent, M. Pidal en rapporte des conclusions de détail et comme des points de repère qui faciliteront la tâche.

C'est ainsi, par exemple, qu'il définit plus nettement qu'on n'avait fait « les deux formes principales de l'ancienne lyrique péninsulaire », la galicienne, formée de strophes parailéliques complétées par l'*estribillo*, et la castillane, qui part du *villancico* initial, suivi de gloses strophiques, terminées elles-mêmes par la répétition, partielle ou totale, du *villancico*, à la manière d'un *estribillo*. La *villancico* thématique serait l'élément traditionnel, générateur, réservé au chœur, tandis que la glose se prête mieux à l'expression individuelle. On

aperçoit ici les rapports possibles, d'une part, entre la *villancico* et l'*estribillo*, ainsi définis, et, de l'autre, nos *refrains* et nos *retrouanges* français. M. Pidal ne pouvait, dans sa conférence, aborder un si riche sujet, ni sans doute insister plus qu'il ne l'a fait sur les chansons de danse, si importantes partout pour la poésie populaire. Il termine donc en signalant ce que l'on peut tirer pour cette étude soit des *Cancioneros* musicaux et des traités de la *vihuela* du XVIe siècle, soit des témoignages littéraires, particulièrement des dramatiques, depuis Juan del Encina jusqu'à Lope de Vega ou Gabriel Tellez. Mais déjà à cette dernière époque la *copla* et la *seguidilla* se développaient rapidement. Elles allaient devenir, avec le romance, de plus en plus lyrique et « populaire », les formes tardives, mais typiques de la chanson espagnole.

E. MÉRIMÉE.

P. Miguélez (O. S. A.), *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial. I. Relaciones históricas,* Madrid, Imprenta Helénica, 1917. Gr. in-8°, XLVIII-363 pages.

Quiconque a eu l'occasion de travailler à la Bibliothèque de l'Escorial accueillera avec joie cette précieuse publication, due à l'un des gardiens de ce trésor, si libéralement ouvert, si cordialement mis à la disposition de tous, étrangers ou nationaux. Pour mon compte, j'ai trouvé dans le P. Miguélez un collaborateur trop aimable, trop désintéressé, dans mes recherches, lors de mes différents séjours à l'Escorial, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion qui m'est donnée de le remercier de l'esprit charitable avec lequel il comprend son rôle. C'est l'esprit de la maison; c'est aussi, d'une façon générale, l'esprit de l'Espagne érudite. Quel est celui d'entre nous qui n'en a pas fait l'épreuve?

C'est encore un acte d'hospitalité que les Pères augustins de l'Escorial accomplissent en publiant leurs catalogues, qui sont loin d'être tout faits dans les *papeletas* ou les *indices* réunis par leurs devanciers. Tandis que le P. Antolín préparait le Catalogue des manuscrite latins, dont je signalais les deux premiers tomes en 1912 (p. 448) et dont les deux derniers ont paru depuis, respectivement en 1913 et 1916 (cf. *Revista de Filología esp.*, 1917, p. 296), le P. Miguélez s'occupait des manuscrits espagnols, et particulièrement de ceux qui concernent l'histoire.

Le premier volume de son *Catálogo* contient les *Relaciones históricas*, c'est-à-dire la documentation historique, les éléments d'information, par opposition aux ouvrages qui sont composés à l'aide de ces mêmes éléments. Le départ est justifié, encore qu'il ne soit pas toujours aisé : on s'étonne un peu de trouver parmi ces *Rela-*

ciones celle des douze travaux d'Hercule, par le marquis de Villena; ou celle, en vers, des sept époques du monde et des princes qui ont régné dans chacune d'elles, par Pablo de Santa María; ou encore deux versions d'une comparaison entre Alexandre le Grand, Annibal et Scipion. Mais le P. Miguélez s'est parfaitement rendu compte de l'anomalie. S'il a passé outre, c'est qu'il a vu d'autres inconvénients à réserver pour une autre partie ces numéros et quelques autres d'un classement difficile. Au surplus il les trouvait réunis parfois dans les mêmes recueils avec des relations au sens propre du mot : l'une des versions de la comparaison entre Alexandre, Annibal et Scipion voisine, dans le ms. & II.8, avec une Relation sur quelques miracles de la Vierge de Montserrat et des lettres originales de Charles-Quint. L'essentiel est que nous nous y reconnaissions, et rien n'est plus facile, surtout avec les tables mises à notre disposition.

Relevons plutôt dans cette catégorie quelques manuscrits intéressants, d'abord les traductions valencienne et castillane de Valère Maxime par Fr. Anthoni Canals (1395) : un exemplaire de la première et deux de la seconde; ajouter aux références, Schiff (*La Bibl. du marquis de Santillane*, p. 132-4), qui décrit un autre exemplaire de la traduction castillane, où il est fait allusion à des versions catalanes antérieures. La même allusion se trouve dans la traduction valencienne dans l'exemplaire de l'Escorial (R. I. 11), « yatsesia q̄ altres lagen tret en lengua catalana », comme dans celui de Paris (XV[e] s., cf. Morel-Fatio, *Catal. des mss. esp. de la Bibl. nat.*, p. 42). Le P. Miguélez note que le texte de la lettre-prologue, tel que le reproduit M. Morel-Fatio, est « deficiente y enredoso » : il est dommage que le P. Miguélez n'ait pas eu assez de place pour reproduire le sien intégralement.

Des *Edades trovadas* de Pablo de Santa María, l'Escorial possède deux copies (h. II. 22 et X. ij. 17), connues d'Amador de los Ríos (*Hist. crít. de la lit. esp.* t. V, p. 334). La première comporte 233 octaves, et une dédicace à la reine D[a] Catalina, mère de Jean II, avec une date implicite, celle de 1430. La seconde, dédiée nommément à Henri IV, indique deux dates, celle de 1460, en marge, et celle de 1470, dans le corps d'une strophe intercalée; mais elle constitue une édition augmentée, avec une seconde partie, spécialement consacrée à l'Espagne et poussée jusqu'à Henri IV; les vers de Pablo de Santa María y sont souvent corrigés et agrémentés de commentaires en prose. Le titre de cette refonte est *Repertorio y compendio breve de historias*. Le P. Miguélez n'a pu découvrir le nom du remanieur et continuateur, auquel il semble attribuer spécialement la partie consacrée à l'Espagne. Je noterai que le ms. 2-B-5 de la *Biblioteca real*, à part la courte formule de dédicace à Henri IV, qu'il omet, commence et finit comme ce second ms. — M. R. Menéndez Pidal (p. 202 de la 3[e] éd. de son *Catálogo*)

dit que le roi auquel est adressé l'ouvrage est Jean II ; mais il ne cite pas les termes. Il paraît considérer son texte comme semblable à celui qu'a édité Ochoa dans la Collection Baudry[1]. Du fait de la dédicace à Dª Catalina, Amador (p. 337) conclut que Pablo de Santa María termina son poème avant 1418, date de la mort de cette princesse (cf. Flórez, *Reynas catholicas*, t. II, p. 723). Ochoa, comme le note M. Menéndez Pidal, donnait l'année 1426 pour date du prologue. Le P. Miguélez reculerait cette date jusqu'avant 1404, par la raison que le dernier pape auquel il est fait allusion est Clément VII : il doit y avoir là une confusion, car Clément VII (Robert de Genève) est mort non en 1404, mais en 1394[2].

Le même recueil coté h. 2. 22, dont Joseph Rodríguez de Castro avait donné un aperçu dans sa *Biblioteca española*, t. I, p. 247, contient une *Suma de las coronicas de España*, depuis Athanaric jusqu'au début du règne de Henri IV. Il commence par les mots « los que escriuieron el departimiento de las tierras... », comme l'ouvrage décrit sous ce titre par Nicolas Antonio (*Bibl. hisp. vetus*, X, § 280), et attribué par lui à Pablo de Santa María. Mais tandis que l'exemplaire d'Antonio finit avec l'élection de Ferdinand d'Antequera au trône d'Aragon (1412), celui de l'Escorial va jusqu'à l'année 1454; or Pablo de Santa María mourut en 1435 (Flórez, *Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 386)[3].

Antonio (§ 281) mentionne en outre un *Compendio de la Chronica del obispo D. Pablo que trata de las cosas de España desde el año de trecientos y quarenta y tres hasta mil y quatrocientos y cinquenta y cuatro*. La fin coïnciderait donc avec celle du texte de l'Escorial. Mais d'autre part M. Morel-Fatio (*Catalogue des mss. esp. de la Bibl. nat.*, n° 135) signale une *Cronica de España por D. Pablo de Cartagena, obispo de Burgos,* qui répond partiellement au signalement de la *Suma* décrite par Antonio au § 280, puisque M. Morel-Fatio y trouve une caractéristique relevée par celui-ci : elle « place les hauts faits de

1. *Col. de Aut Esp.*, t. LI, *Rimas inéditas... del siglo XV*.

2. Le P. Miguélez, à qui j'ai communiqué les épreuves de ce compte rendu, a bien voulu me faire part de ses observations, que je me fais un devoir et un plaisir de reproduire. Voici celle qui concerne la date indiquée ci-dessus. « El P. Flórez, *Clave historial*, p. 258, ed. de 1743, dice que murió el 16 de octubre de 1404, en Aviñón. Fíjese V. también en que el Cod. Esc. dice en la Dedicatoria a la Reina Dª Catalina que de los seis mil años de cómputo del mundo habían ya pasado « *cinco mil cuatrocientos y treinta* », cuando ya había muerto Dª Catalina. La cronología del Códice es fatal. » La date de 1404, 16 octobre, résulte en effet du texte de Flórez dans l'édition de 1783 également; mais c'est une erreur, si je m'en rapporte à la *Bibliographie* d'Ulysse Chevalier, à la *Biographie universelle* de Feller, etc. Du reste, un peu plus loin, p. 281 de la même édition de 1783, la *Clave historial* ajoute : « Los Cardenales, que estaban en Aviñon, pasaron, muerto Clemente VII, à nombrarle sucesor, y eligieron al Cardenal de Aragon, D. Pedro de Luna *(en 28 de Sep. de 1394)*... »

3. « Sospecho que este ejemplar fue aumentado por su hijo, al que perteneció quizá, por la riqueza que demuestra el Códice en la vitela y viñetas. » (P. Miguélez.)

Bernaldo del Carpio sous le règne d'Alphonse III[1] et se termine par le récit de l'élection de l'infant Ferdinand au trône d'Aragon »; mais les premiers mots ne sont pas les mêmes; et M. Morel-Fatio ajoute que « les folios 61 à 63, qui contiennent la fin du règne de Jean II et le règne de Henri IV sont d'une autre main ». De sorte que, si elle finit en somme comme le texte de l'Escorial, elle ne commence pas comme celui-ci, qui coïncide pour le début avec la *Suma* dont parle Antonio.

Après examen, je crois pouvoir dire que le ms. de Paris n'est autre que celui que décrit Antonio sous le titre de *Compendio* (§ 281). Son premier titre est en effet exactement celui que donne le bibliographe, sauf que les années sont énoncées en chiffres. Suit, en fait, un *Compendio*, mais ce n'est qu'une sorte de chronologie tirée de la Chronique elle-même (pl. 3), et, à n'en pas douter, par la main des folios 61-63.

Este siguiente Compendio esta sacado de la breue Cronica d'l obp̄o Don Pablo de Cartaiena ob'po de Burgos ha se de cotejar con otros autores porque paresçe auer alguna falta en la uerdad de los tp̄os

Atanarico tomo el Reino año d'l señor de CCCLXXXV (corrigé en CCCXLIII)...

Cette chronologie occupe les f°s 3^r-9^r. Les f°s 9^v-16^v sont blancs. Au f° 17^r se trouve un titre encore de la même main, ou d'une main analogue, mais sûrement mis après coup :

Cronica de España Por don Pablo de Cartaiena obp̄o de Burgos.

Puis d'une autre main jusqu'au f° 60^v inclus :

En el año del Señor de CCCXLIII. Atanarico fue alçado por Rei de los godos...

Le texte ne s'arrête pas au f° 60^v; il continue au f° 61 avec l'écriture différente signalée par M. Morel-Fatio et que je crois retrouver au début. Il n'est pas inutile de transcrire le passage, car on verra que la coupure ne se trouve pas aussitôt après l'élection de Ferdinand, et que le texte primitif continuait, comme le prouve la réclame *guerra :*

(fol. 60^v)... Este prinçipe (Don Juan segundo) començo a Reinar siendo de edad de veinte meses fueron sus tutores la Reina doña catalina sumadre y el infante don her.^{do} sutio hermano del Rei don enriq̄ su padre, es de

1. Voici le passage : « en tpo de este prinçipe fue el esforçado cauallero bernaldo del carpio el cual despues de auer seruido mucho al Rei le pidio asu padre y madre quel Rei tenia presos por que se auia casado su madre de bernaldo del carpio con el conde don gonçalo padre de don bernaldo lo qual como el Rei le negase despues dele auer seruido muy bien en muchas guerras leuantose contra el Rei y hizole muy gran guerra por la libertad de sus padres. »

notar deste prinçipe don her.do vna cosa q̄ quedando el Rei don Juan su sobrino tan niño y quiriendo todo el Reino adon fernando sutio por Rei y señor nosolo nolo quiso açebtar mas Repreendio mucho alos grandes del Reino q̄ conesto le conbidauan y Rogandoles que tuuiesen la lealtad que era razon asu Rei y señor delante de toda la corte y pueblo enla çiudad de toledo beso asu sobrino don Juan segundo la mano y le juro por su Rei y señor y hizo a todos los grandes y prelados que alli estauan le jurasen por tal y dexando el la gouernaçion de castilla ala Reina doña Catalina madre del Rei se fue conel exerçito q̄ tenia el Rei suh° *(hermano)* junto a hazer guerra alos moros de granada delos quales gano a ante quera *(sic)* y otras fuerças muy inportantes al Reino de castilla (.) acabada la guerra bolbiose a castilla y siendo muerto el Rei de aragon los aragoneses le eligieron porsu Rei y declararon q̄ le conuenian los Reinos de aragon cataluña y valencia (.) yendose este principe a entender en la gouernaçion decastilla ya el Rei estaua enbuena *(un mot biffé : gouerna)* edad y de ay apocos dias murio su madre siendo don Juan de catorze años y entrando enlos quinze mando venir los prelados, grandes y procuradores del Reino amadrid donde tomo la gouernaçion del Reino, esto hecho este prinçipe fue a hazer *(réclame : guerra)* (fol. 61, *autre main*) guerra a los moros y asento su Real çerca de granada dōde los moros le salieron a dar batalla y fueron vençidos. Conesta victoria el Rei se bolvio a castilla porque le fue forçado por alteraçiones que en el Reino avia...

Le règne de Henri IV occupe les folios 62v et 63v et se termine ainsi :

Estando el Reyno enesta division murio este rrey en madrid despues de aver Reynado diez y nueve años. pintase esse Prinçipe a cauallo y ala gineta porq̄ era muy amigo della. En su tiempo murio el Papa Nicolas qnto suçediole Calisto natural del Reyno de Valençia, tuvo el Imperio Romano enel mesmo tiempo Federico el quarto de quien arriba hemos dicho (.) Reynaua en Françia Carlos septimo.

Le P. Miguélez donne la fin du règne de Jean II avec laquelle son manuscrit paraît finir. Je dis « paraît finir », car il me semble que le sens est interrompu après « El Reyno », sans doute par suite de la perte d'un feuillet. En tout cas, le passage correspondant dans le ms. de Paris est différemment conçu :

(fol. 61v)... murio este prinçipe en valladolid de vna quartana despues de aver Reinado quarenta y siete anos fue enterrado en un monasterio de sancto domingo que se llama sant Pablo (fol. 62) y desde ay avn año lleuaron el cuerpo a Burgos avn monasterio que el avia mandado edificar para su enterramiento que se llama Miraflores. pintase este prinçipe armado y a cauallo porque lo mas de su tp̄o tuvo guerra. vnas vezes con los moros otras vezes con los Reyes sus vezinos y con los grandes de sus Reynos... pintase avn lado la Reyna doña Maria su primera muger.... en el otro lado se pinta la Reina dona Ysabel su segunda muger... pintase tambien Sant Vicente...

Les rapports avec l'*Anacephalaeosis* sont évidents, mais beaucoup de détails de l'œuvre d'Alphonse de Carthagène (sur lequel cf. mes *Hist. génér. d'Esp.*, p. 10 et 18) manquent ici. D'autre part, le ms. de Paris contient des choses dont il n'y a pas trace dans l'*Anacephalaeosis*. Par exemple :

El arçobp̄o don rrodrigo dize que despues de vitiza luego suçedio Rodrigo a este historiador por su grande autoridad se deue dar credito otros dizen que antes de rrodrigo Reino costa paresçe que la opiniō. del arçobp̄o don Rodrigo tiene verdad por que bitiza acabo su Reino en el Año del señor de . porque el tomo el Reino el Año de . Y Reino nueue años. don rrodrigo començo a Reinar en el año de sin dos años que hauia Reinado en tp̄o de bitiza por donde paresçe claro que no huuo tp̄o entre el vno y el otro donde pudiese Reinar costa mayormente que los que escriben su historia dizen q Reino çinco años despues de bitiza y antes de Rod'go por satisfazer a entramas opiniones pondremos la historia de costa como la ponen los q̄ del escrivieron (fol. 32).

...enesta batalla (de las Navas) se hallo el arçobp̄o de toledo don Rodrigo gran doctor y sieruo de dios siruio mucho a dios y asu Rei como muchos istoriadores lo escriuen del fue de la IIIe sangre de sandoual no se quentan aqui muchas cosas señaladas q hizo por no salir de la intençion del escritor q̄ es contar la generaçion de los Reies suçinta mente... (fol. 52v)

Le P. Miguélez verrait dans le ms. de l'Escorial une première ébauche de l'*Anacephalaeosis*. Il déclare que la *Suma*, pour le fond et le plan, est identique à ce dernier ouvrage, mais en diffère beaucoup pour la rédaction, rudimentaire dans la *Suma*, plus parfaite et étendue dans l'*Anacephalaeosis*. Le première serait une ébauche de la seconde. Je remarquerai seulement que celle-ci va jusqu'en 1456 et que le premier chapitre ne rappelle vraiment que de loin les premières phrases de la *Suma* : comparez au contraire celles-ci avec le § 2 de la Chronique générale (texte Pidal). Je crois donc que jusqu'à plus ample informé on peut attribuer encore la *Suma* à Pablo de Santa María et non à son fils, tout en reconnaissant que la partie consacrée aux règnes de Jean II et Henri IV serait l'œuvre d'un continuateur [1].

C'est utilement, me semble-t-il, que le P. Miguélez rapproche les fragments contenus dans le ms. V.II.5 de la traduction castillane de l'Histoire des Goths de Rodrigue de Tolède avec la traduction ou soi-disant telle, imprimée aux t. CV et CVI de la *Col. de Doc. inéditos* : mais la question de l'attribution de celle-ci à Gonzalo de Hinojosa me paraît réglée depuis que M. Menéndez Pidal a publié la 1re édition de son *Catálogo* (p. 93, cf. 3e éd., p. 141), auquel renvoie du reste le P. Miguélez. Je crois avoir montré de mon côté (*Bull. hisp.*, 1919,

1. « ¿Y no sería ampliada por su hijo, del sual siguen otros trabajos en el mismo Códice ? » (P. Miguélez.) L'hypothèse est en effet fort plausible.

p. 210-217) quelle était l'œuvre véritable de l'évêque de Burgos. Un détail fort intéressant, c'est que le P. Miguélez croît reconnaître une similitude entre plusieurs notes marginales du ms. V. II. 5 et celles de l'exemplaire de l'édition de la Chronique générale parue en 1541 par les soins d'Ocampo. Je n'ai jamais pu pour ma part identifier l'écriture de ce dernier, en dépit de la mention que j'ai relevée dans le ms. Ff. 99 de la Bibl. nac. de Madrid (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 321).

Le ms. X. II. 25 contient trois écrits dont le prologue porte la suscription « Diego Rodriguez de Almela canonigo de cartajena »; dans deux autres le patronymique est remplacé par l'abréviation peut-être fautive, *fz* ou *fdez*. Deux paraissent inédits et même inconnus jusqu'ici : une *Copilacion que se llama tratado de la guerra* (1482), et un *Tratado de como las mugeres heredaron siempre en España* (1483). Les quatre autres se trouvent imprimés dans un incunable de 1482 appartenant à l'Escorial; ce sont d'abord *Las batallas campales*, que j'avais crues à tort éditées pour la première fois en 1487 (*Histoires générales d'Espagne*, p. 18), et qui, d'après ce qu'on nous dit ici, seraient un développement ou une continuation d'un traité du même titre dû à Alphonse de Carthagène (ms. h.II.22); ensuite trois dissertations : 1° sur le droit des Rois Catholiques sur la Gascogne, la Guyenne et la Navarre (1481), 2° sur les mariages entre les monarchies de Castille et de Léon et la maison de France (1479); 3° sur les raisons qui empêchèrent de diviser, séparer et aliéner les royaumes et seigneuries d'Espagne (1482). Comme le dit l'éditeur du Catalogue, il y a là les éléments d'une étude sur ce disciple d'Alphonse de Carthagène. J'aurai moi-même l'occasion de faire ressortir l'intérêt de son *Valerio de las historias*.

L'auteur du *Catálogo* attire notre attention sur une chronique incomplète des Rois Catholiques, qu'il n'a pu identifier, et dont il cite un titre et un début de chapitre où il est parlé d'un certain *Colon*, capitaine de la flotte du roi de France, qui partit de la rade de Lisbonne avec quatorze gros navires, mais c'est tout ce qu'il nous laisse entrevoir du « caso acaesçido » à ce capitaine « en el cabo de Santa Maria, que está a treynta leguas de la ciudad de Cadiz ». On ne nous donne même pas la date[1]. Comme le fait est relaté au ch. XX et qu'il y a 84 chapitres, sans que d'ailleurs l'œuvre soit finie, il se place évidemment dans les premières années du règne de Ferdinand et Isabelle (au moment où Louis XI soutenait le parti de la *Beltraneja*, donc avant octobre 1478?)

Mais la partie la plus importante du Catalogue est celle qui a trait aux relations du XVIe siècle, et particulièrement au règne de Charles-Quint.

1. « Este capítulo no tiene más detalles sobre la persona de Colón. » (P. Miguélez.)

A tout seigneur, tout honneur. De Charles-Quint l'Escorial possède une vingtaine de lettres autographes, sans compter celles dont il a des copies. Dommage que la lettre, l'édit et la relation signalés à la p. 128 et qui portent son nom, et qui sont en latin, ne soient pas autographes : on souscrirait plus volontiers à l'affirmation du P. Miguélez qui les donne comme preuves que l'empereur « sabia expresarse en latin con bastante soltura » (p. XII). M. Morel-Fatio a démontré (autant qu'on peut le faire puisque le texte a disparu) que l'original de l'autobiographie de Charles-Quint dont il a publié la traduction portugaise avec une traduction française en regard (*Historiographie de Charles-Quint*, cf. *Bull. hisp.*, 1913, p. 350 et 357) devait être en français. Les témoignages qu'il cite p. 118 et 154 l'ont induit à penser que l'empereur ne se piquait ni de comprendre ni surtout d'écrire en latin. Il était trop facile à l'auguste écrivain de faire mettre par quelque secrétaire, un Van Vale ou tout autre, sa pensée dans la langue de Tacite, pour qu'on admette comme prouvé qu'il n'était que modeste quand il se déclarait incapable de comprendre une harangue que si elle était en mauvais latin.

Le P. Miguélez signale encore particulièrement aux érudits le recueil V. II. 7, qui fournirait un abondant commentaire à l'article publié sous le titre *L'Espagnol langue universelle* par M. Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, 1913, n° 2), et un journal attribué au secrétaire Gonzalo Pérez, père du fameux Antonio Pérez.

Ici nous arrivons aux chronistes, avec lesquels M. Morel-Fatio, dans le livre rappelé plus haut, nous a fait faire connaissance. Les indications réunies par le P. Miguélez dans son introduction[1] nous apportent des précisions prises à bonne source.

C'est Florián de Ocampo qui ouvre la marche. Son œuvre de mensonge, sa vie de mystère, sa personnalité équivoque et fuyante m'ont trop préoccupé pour que je ne pèse pas avec attention tout ce que le P. Miguélez apporte ici. Malheureusement, sur le point le plus déconcertant peut-être, la date de la mort d'Ocampo, je ne vois rien de nouveau, si ce n'est : 1° dans le recueil V. II. 3, la copie d'une lettre du 4 juillet 1555, copie qui, nous dit le P. Miguélez, « parece de Florián de Ocampo », ce qui se concilie mal avec la constance du même P. Miguélez à admettre que le même Ocampo était bien mort quand, le 3 juin 1555, Páez reçut sa succession; 2° la copie d'une lettre du 10 octobre 1555 qui « parece letra de Ocampo »; 3° une lettre adressée de Bruxelles à Ocampo, le 16 janvier 1556 (V. II. 4, f° 464), et qui ajoute au moins un élément de probabilité à tout ce qui a été aligné jusqu'ici en faveur de la date de 1558; j'en ai signalé d'autres du même genre (*Bull. hisp.*, 1914, p. 328-333). Le P. Miguélez

1. Cette introduction avait déjà paru dans la *Ciudad de Dios* (5 et 20 mars 1917).

discute, comme j'ai discuté ; mais pas plus que moi, il n'a pu tirer de documents contradictoires une solution décisive[1]. Il n'a pas retrouvé la lettre du 3 juillet 1555, dont il faut pourtant faire état si elle est authentique ; et même il n'en dit rien : douterait-il de son authenticité, ou de son existence? Pérez Pastor ne l'a pourtant pas inventée! Il ne dit rien non plus des *quitaciones de corte* signalées par M. Morel-Fatio. Or ce sont là les deux documents essentiels à connaître. Car on admettra tout de même que l'empereur ait pu être induit en erreur par des gens trop pressés à faire donner à Páez la succession d'un chroniste dont le décès était annoncé : quand une nouvelle est lancée, où s'arrête-t-elle? Que d'exemples, plus ou moins plaisants pour les intéressés, on pourrait citer! J'estime donc que le problème n'est nullement résolu par les observations du P. Miguélez.

Quant au rôle que Danvila fait jouer à notre historien pendant les troubles des *Comunidades*, je ne puis qu'approuver les réserves du P. Miguélez. A une raison qu'il m'avait suggérée et que j'avais reproduite (*Bull. hisp.*, 1913, p. 354), il en ajoute une autre, c'est que le nom d'Ocampo ne figure ni dans la *Relación del comunero Abad de Alcalá, D. Alonso Fernández del Rincón,* ni dans le *Perdón general, impreso en Valladolid el año 1522 por Guillen de Brocar.* Je me demande si l'on a pas confondu les prénoms et donné celui de Florian au *Francisco Docampo* qui m'était signalé comme un « comunero a quien Carlos V confiscó sus bienes y persiguió » (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 98, note 1). Mais je ne vois pas l'impossibilité qui empêche le P. Miguélez d'admettre qu'un homme qui en 1554 déclarait être occupé depuis vingt-huit ans à écrire la Chronique d'Espagne (*ibid.*, p. 99), et qui aurait donc commencé en 1526, ait pu en 1521 être *maestro* et secrétaire d'un évêque[2]. Comme dit le P. Miguélez, la question a besoin d'être éclaircie. Ici encore le mieux est de ne pas trancher par un *oui* ou un *non*.

Mais quel que soit l'attrait du mystère dans ce qui touche à la personne d'Ocampo, la documentation réunie par lui en vue de la rédaction de la Chronique de l'empereur a encore plus d'intérêt pour nous. Là-dessus on nous énonce une affirmation importante, que je n'avais pu exprimer d'une façon absolument catégorique, vu les conditions dans lesquelles j'avais fait la comparaison des recueils de la Biblioteca nacional Ff. 99 et Ff. 100 avec le V.II.4 (*Bull. hisp.*, 1914, p. 320-326) : c'est que les deux premiers ne sont qu'une copie du troisième. Seulement il faudrait bien se garder de les considérer

1. En tout cas, il ne peut s'en tenir à la date de 1555, comme il fait p. XVII, sans accepter l'époque impliquée par les lettres du 26 avril, du 24 mai et du 3 juin de cette année-là, lesquelles donnent le chroniste pour mort. Eh bien! s'il ne l'était pas à ce moment, nous n'avons plus de raison à opposer à la date de 1558.

2. « Debía entonces de ser muy joven. » (P. Miguélez.)

comme lui équivalant quant au fond, indépendamment même des fautes de copies. Il est impossible de distinguer dans les recueils Ff. 99 et Ff. 100 la part de la documentation de Florian, d'abord parce que le copiste n'a lui-même rien distingué et, que comme je l'ai montré (*Bull. hisp.*, 1914, p. 321) la note *Hasta aqui de mano de Florian de Ocampo* ne peut évidemment s'appliquer à tout le contenu du recueil original, qui est de toutes sortes de mains. Or elle ne peut même pas s'appliquer au dernier morceau transcrit, puisque l'original, qui est au f° CCCLVI du V. II. 4, « es un apunte de Páez », nous dit le P. Miguélez, qui ne peut s'être trompé sur l'écriture de Páez, en effet très caractéristique (voir le fac-similé que j'ai donné p. 319 de mon étude, d'après le f° CCLXIV du recueil V. II. 4). C'est le copiste du Ff. 99 qui s'est trompé et a pris l'écriture de Paez pour celle de Florian. De même j'avais supposé que, dans un passage cité par moi, p. 323, les mots *como esta escrito en las nuevas que tengo* que je trouvais au f° 82v du Ff. 99 étaient d'Ocampo dans l'original. Or ce qui d'après le catalogue du P. Miguélez correspond dans le V. II. 4 aux folios 80-85v « son apuntes de Páez »! J'avais enfin pensé (p. 322) que l'avant-dernier morceau du Ff. 99 pouvait être aussi de la main d'Ocampo, vu qu'il commence ainsi : *Capitulo de vna carta de Carate para mi escrita*. Or le P. Miguélez interprète *para mi* entre parenthèses : *Páez de Castro*[1]. Alors! le Ff. 99 ainsi que sa suite le Ff. 100 est inutilisable, si ce n'est avec de grandes précautions. Je vais pourtant l'utiliser ici, parce je n'ai pas pris copie de ce morceau dans le recueil de l'Escorial mais seulement dans celui de la Biblioteca nacional. Et je le transcris, parce que, à mon grand étonnement, je lis dans le *Catálogo* ceci : « Trata de asuntos del Concilio. » Je suppose que cette note est tout simplement mal placée et s'applique à l'article numéroté CXXXI (*Relación de la dieta de Augusta*), qui se trouve transcrit dans le Ff. 100 aux folios 5-6.

Bibl. nac. Ff. 99 (fol. 212r). *Capitulo de vna carta de Carate para mi escrita de Valladolid do reside al presente la corte. a 18. Octubre. 1548*[2].

Del Peru no sabemos nuevas frescas mas de las vltimas escritas en doze de Março pasado que nos dexaron con mas sed del successo, porque en ellas se dezia como el Licenciado Gasca quedava con dos mill hombres a diez leguas

1. « Registro nuevamente el Códice V. II. 4, folio 334 (recto y vuelto) y como todo él es de letra indubitable de Páez, yo supuse que la Carta de Zarate sería para Páez de Castro. Puede caber la duda de que Páez se limitase a copiar esa carta dirigida a Ocampo, y de allí vendrá la confusión. Si Páez hubiera dicho « Carta de Zárate para Ocampo », no habría duda; pero dice « para mí ». En el mismo folio 334v, al margen derecho, y de la misma mano de Páez, se dice : « Enero. 1548. *Nuevas del Concilio* y de la corte del Empador y otubre tambien de aca. » Si se demostrase que Páez estaba en Trento, durante el Concilio, el año 1548, no cabría duda que la carta de Zárate sería para Ocampo y quedaría resuelta la cuestión. Pues, efectivamente, Páez escribía a Zurita desde Trento y Roma el año 1546 y 1548. Cf. mi *Catálogo*, p. XXII. » (P. Miguélez.)

2. « He confrontado y corregido esa carta conforme al texto escurialense. » (P. Miguélez.) Je marque ces corrections en bas de page.

de Gonzalo Piçarro que estaua con ochocientos en el Cuzco y segun dizen con confiança de esperar la batalla, muy insolente con vna muy venturosa vitoria que huvo contra vn Diego Centeno [1] capitan de su magt el qual dias avia que con muy poco [2] *(sic)* gente entro en el Cuzco y prendio y mato vn teniente de Gonzalo Piçarro, y se alço con la çibdad y la tenia con la gente della por su magt. que serian mas de mill hombres. y yendose a juntar con el Gasca para hazer de todos vn cuerpo (,) sabido por Piçarro que estava en vna cibdad llamada Arequipa setente leguas del Cuzco (.) determino con la gente que tenia meterse por la tierra adentro no osando esperar los enemigos. y sabido por Centeno (,) contra la prohibicion que le estava hecha por Gasca, le salio al camino con mill hombres, y pelearon con Gonzalo Piçarro y su gente que serian menos de quinientos. y con estar Gonzalo Piçarro derribado y rendido por la gente de caballo de Centeno los arcabuzeros se dieron tal maña que lo libraron matando a los que le [3] tenian preso, y desbaratando [4] a Centeno matandole mas de quatrocientos hombres. la vitoria le hizo mudar el proposito de la huyda y vinose al cuzco y entrose en el haziendo grandes crueldades y muertes, y queda en el estado que arriba digo. y aunque el numero de la gente es desigual tememos que si llegan a trançe de batalla sera muy sangrienta, porque la gente de Piçarro es muy diestra y dessesperada, et erit vna salus victis et cc [5]. Dios lo provea como no se pierda aquella gente y con ella tanbien aventurada tierra sino la huviera dañado su prosperidad. Del licenciado Polo [6] mi sobrino hemos tenido muchas cartas y dize que embia vna historia muy larga y verdadera de las cosas acaescidas en la tierra que son dignas de memoria y manda que se embie a vra md vn traslado juntamente con su besamanos para que se ponga en la coronica [7] y parece [8] que el que traya esta relacion no la oso embiar desde tierra firme sin sacar un traslado. y porque no huvo para ello tiempo dize que la embiara en los primeros navios. yo hare saber a vra m. el sucesso y la embiare en viniendo que mal seria si tardase mucho la nueva. Desta corte no hay que dezir mas de que está tan sola como la chancilleria porque en viendo ydo al Principe nro Señor todos los grandes y cavalleros que no pasaron con el se fueron a sus casas. Maximiliano esta muy mexor de sus quartanas aun no son llegados los poderes dela governaçion caso que estan ya en Barçelona. la infanta Doña Juana se va a residir a Aranda con el infante nro Señor, y la mayor parte de la casa. Su magt. esta ya en Bruselas y alli invernara. De Valladolid a 18 de octubre. 1548, &c. [9].

1. Voir le t. 49 des *Documentos inéditos para la hist. de Esp.*, et particulièrement p. 8, 98-107, 158, 161-164, 198, 222, 228-229, 239-246, 252, 254, 256, 258, 270, 283-316 (lettre de Gasca, 27 déc. 1547), 342-343, 352, 355, 359, 370, 379, 381, 394, 412, 414, 418, 421, 431, 443-444, 446, 448, 455, 499, 517, 557. Outre le t. 49, voir sur ces événements et ceux qui suivirent, le t. 26, p. 177-203, 274-283. On en trouvera un clair résumé dans le petit *Compendio de historia de América* de M. Serrano y Sanz, et un long récit dans l'*Historia del Peru* de Sebastián Lorente, publiée en 1863, c'est-à-dire avant le t. 49 des *Doc. inéd.* (1866).
2. Cód. Esc. : *poca.*
3. Cód. Esc. : *lo.*
4. Cód. Esc. : *desbarataron.*
5. Cód. Esc. : *etc.*
6. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 386, 417, 435.
7. Évidemment la chronique que prépare Páez.
8. Cód. Esc. : *paresce.*
9. Après ce document, il n'y a plus dans le Ff. 99 que trois pages relatives aux dégâts causés par la sauterelle dans le marquisat de Villena; j'en ai transcrit le début et la fin p. 322 de l'article déjà indiqué.

Comme le fait observer le P. Miguélez, tous les documents qui figurent dans le recueil de l'Escorial ne se trouvent pas transcrits dans ceux de Madrid. Tel est le cas pour la lettre autographe d'un parent du licencié D. Pedro Gasca, le Dr Diego Gasca, à Florian de Ocampo, que j'ai signalée (*Bull. hisp.*, 1914, p. 308 et 310) en donnant le début et la fin. Elle est surtout intéressante parce qu'elle nous montre que, si la documentation d'Ocampo paraît bien incomplète, quand on la compare à celle que nous possédons aujourd'hui et que le Conseil des Indes aurait pu lui fournir, elle était au moins exacte et prise à bonne source. Comme le P. Miguélez déclare que je l'ai publiée, sans doute parce qu'il me l'avait vu transcrire, je ne veux pas qu'il se soit trompé. La voici (V-II-4, n° 148) :

(fol. CCCLVIII) Muy mag^{co} s^{r}.

La carta de V. M. de primero de este R^{bi} (recebi) y con ella mayor fauor q se dezir beso por el muchas vezes las manos de. V. M. y estoy cierto y. V. M. lo deue estar q̄ todo el q̄ fuere seruido dar al lic^{o} gasca my s^{r} se deue a lo q̄ el y yo somos de V. M. y lo fuymos siempre y a la aficion y deseo q̄ de a V. M. tenemos y ternemos et[ernamente?] [1].

El Rumorcillo [2] q. V. M. dize de aberse reuelado en el peru algunas personas despues de la muerte de g^{o} piçarro llego aca que me dio pena hasta q supe la berdad por cartas del lic^{o} y de otras personas. Y de tres o q̄tro hombres honrrados q partiero de la ciudad de los Reyes, donde el lic^{o} estaua a XXIII de hebrero de este año [3] y aquella tierra toda esta loado dios tan asentada y llana en serui^{o} de su . M^{t}. como lo esta çamora o Vallīd q de largo son myl leguas y de ancho ochenta por p̄tes y por otras mas y menos como ban vnas sierras a la larga porq de aquellas hazia el mar esta todo subjeto a su.M^{t}y de aquellas sierras a dentro no esta descubierta por ser tierra muy aspera y estar toda llena de indios belicosos y aberse hecho fuerte cō ellos vn nieto del s^{r} que de aquella tierra fue q̄ alla llaman segū creo el lingua. q en su lengua quiere dezir Rey o s^{r} y ansi aquella p̄te de aquellas sierras adētro [4] nuca hasta aora se descubrio ny conquisto por los cristianos, antes desde aquellas sierras por ser muy asperas hazen estos indios q en ellos biuē mal a los cristianos y a los indios q les son subjetos q̄ biuē en los llanos, el lic^{o} gasca despues de bencido piçarro, ha tenido deseo de reduzir a este nieto de lingua [5] y a los indios q̄ le obedescen al serui^{o} de su m^{t} y estando en proposito de le embiar sus mēsajeros pa le psuadir a ello por blandura y qñ (quando) esta no bastase por amenazas diziendole q aora q la tierra estaua pacifica yria co gran numero de gente y le destruyrian, y q̄ beniendo por bien a obediencia se le harian las bentajas q se sufriesen llegarō mesageros del mesmo lingua al lic^{o} cō muchos papagayos y gatillos [6] y otras abes y animalejos y frutas de aquella terra y embiole a dezir q el le amaua y deseaua tener por

1. La copie : *etc.*
2. (R majuscule toujours à l'initiale.)
3. Au-dessus « 1549 » (main de Paez).
4. Copie : *adelante.*
5. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 406, 416, 440.
6. De même p. 406 du t. 49 des *Doc. inéd.* : « con papagayos y gatillos... ».

amigo por q̃ le auian dicho q̃ trataua bien a los naturales y no cõsentia q̃ se les hiziesen las malos tratami°s (tratamientos) q̃ antes, el lic° los rescibio bien y les hizo buen tratami° y holgo q viesẽ la gente de guerra q su . m^t. tenja q̃ aun no era deshecha. y bestiolos bien y despediolos y embio los q antes pensaua embiar co algunas sedas de colores y conseruas de españa pa el lingua o nieto del lingua. y pa vn su tio q le gobierna y administra por ser moço el lingua y tambien les embio bino. y con ellos embio vn don mĩn (martin) indio hombre de buen entendim° y aficionado al serui° de su m^t /estos hablarõ al lingua y al tio lo q les fue mandado. ovo muchas demãdas (fol. CCCLIX) y respuestas. en fin de lasq^ules este vino a obediencia cõ todos los q en aquellos andes estaua. q̃ es gran tierra. co q se le diero en lo llano obra de diez leguas de tierra pa si y ciertas casas de plazer q fuero de su aguelo. este quisiera q̃ le dexara en los andes o sierra. pero al lic° paresçio q̃ no con benia por q̃ cada bez q quisiera se alçara hase tenido en mucho aberse reduzido este.

El rumor q. v. m. dize touo fundamẽto de lo q̃ a v. m. dire despues q g° piçarro a nuebe de abril del año pasado q^urenta y ocho fue preso y degollado el dia siguiente [1]. paresçiole q̃ era bien empeçar a dehazer la gente paso a paso. y ansi despues q se justiciarõ g° piçarro a diez y fran^co de Carbajal su maestre de campo. y ju° de acosta su general, y otros dos o tres [2] alli donde fue la batalla q̃ es çinco leguas del cuzco en vn balle llamado xaqui xaguana. se fue al cuzco y alli por desparcir la gente q era mucha dio algunas conquistas. y probeyo gobernaçiones .y entre ellas la de chile a vn p° de baldiuia q auia estado en aquella tierra mucho tp̄o y auia de ella venido a la sazon q̃ el lic° gasca llego al peru. y como supo del fuese a el pa le ayudar y f'uio (seruio) bien en esta jornada [3] y el lic° atento q̃ era hombre cuerdo y tenia noticia de aqlla provincia de Chile y q en el allanami° de piçarro f'uio bien le hizo gobernador de ella [4] y por descargar mas la tierra y poblar aquella le dio qui°s hombres pocos menos. diole esta gobernaçion desde veinte siete grados hasta q̃renta y vno de la equinoçial y cien leguas en ancho. partido este baldiuia cõ esta compañia obo algunos embidiosos q̃ dierõ capitulos cõtra el de muchas cosas malas q dezian aber hecho de Robos y muertes y especial q auia muerto en chile vn gobernador de su .m^t de lo q̃l dierõ sumaria informaçion. paresçio al lic° q̃ siendo ansi no convenia darle tal cargo sino castigarle determino imbiar tras el al general q̃ auja sido en el allanami° de piçarro por q̃ la gente de baldiuia le ternia mas Respeto q a otro y por no hazer tanto gasto ni alboroto. le mãdo q̃ solamẽte lleuase nuebe o diez soldados. y q̃ por buenas palabras le psuadiese a tornar adonde el lic° estaua diziendole q̃ al lic° auian informado mal del q como amigo le acõsejaua tornase a se disculpar por q̃ aquello convenia a su honrra este general q̃ se llama p° de hinojosa [5] alcanço al valdivia dozientas leguas dedonde el lic° q̃dava. y le dixo lo q̃ se le auia encomẽdado y el Valdiuia [6] estaua avisado como el hinojosa lleua provision pa le mandar boluer o prender y quisiera poner miedo al hinojosa pa q̃ no se la noti-

1. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 382.
2. *Ibid.*, p. 383.
3. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 343, 359, 371, 381.
4. *Ibid.*, p. 387 (lettre de Gasca, 7 mai 1548), 424.
5. *Ibid.*, p. 351.
6. La copie écrit Valdiviva.

ficara y ansi puso su gente en orden y el hinojosa sin embargo de esto le dixo. baldiuia yo acosejara como amigo q boluiesedes a dar cuenta de vos al lic° y Respōdistes me q̄ no podiades. aora lo aveys de hazer aunq̄ os pese y q̄ beys aqui la provision del lic° pa ello y mostrosela. y boluiose a la gente y dixoles q ninguno se menease sino q̄ por vida del Rey q̄ luego le haorcaria. y cō esto no se meneo hombre. y el baldiuia dixo. Sr si el lic° lo manda, yo boluere de buena voluntad no pense yo q el lo madaba. y ansi encomēdo la gente a otro por la ordē q en la instruccion lleuaba y traxo al Valdiuia el q̄l no se hallo despues tan culpado y se le dio licençia pa tornar a su camino y gobernaçion[1]. tambien (fol. CCCLX) sepa v. m. q̄ pa q̄ la tierra se pudiese sostener en s'uici° de su . mt y los q̄ auian s'uido fuesen gratificados. paresçio al lic° conbenia Repartir la tierra entre los seruidores de su .mt. y ansi lo hizo. y sumo la Renta de cada vn año q entre todos se Repartio vn millon y quarēta y tantos mil castellanos[2] . paresçe q̄ a vn capitan franco hernādez teniente del gobernador benalcaçar se dio su repartimo y por no ser tan cresçido como el quisiera intento a amotinar a algunos. pero luego fue preso y no he sabido si se hizo justicia del[3]. balia de Renta cada año el Repartimi° q a este franco hernandez se auia dado onze myl castellanos. de manera q de estos dos hombres creo yo q tomo fundameto e Rayz la nueba falsa q aca se publico de aberse tornado a Rebelar el peru. el lic° da gran priesa a su . mt. pa q̄ embie quien gobierne sino q el se berna. y ya su . mt. le ha escripto q en llegando dn anto de mēdoça[4] bisorey de la nueba españa se puede benir. espero en Dios q̄ dentro de vn año sera aca.

ay en todo el discurso de esta jornada muchas cosas de gran admiraçion. Y muchas particularidades dignas de saber donde paresçe claro q dios puso su mano. v. m. sabe q Resido aqui gran agrauio Resçibire si algo aca se ofreciere a . v. m. o a sus s'uidores y no me lo mandare. Conserue y aumte (aumente) nuestro sr vida y mūy Rda y magca psona y casa de v. m. como desea y en Vallid XVII de ago desea este seruior de v. m. El doctor di° Gasca.

(Suscription) : al muy mago señor my sr florian docampo cronista de su. .mt y can° (canonigo) de çamora en çamora.

De cette lettre, je l'ai dit en la décrivant, on trouve une copie (avec une orthographe modifiée) dans le recueil J.II.3, où M. Morel-Fatio en avait (p. 83) signalé la présence, « en papel acia fines del siglo XVII » d'après le catalogue manuscrit qui l'avait mis sur la piste de toute cette documentation. Ce recueil J.II.3 ne figure pas dans le tome I du Catalogue du P. Miguélez.

Le même catalogue marquait d'ailleurs la présence de l'original dans le V.II.4, sans toutefois en identifier le contenu avec celui de la copie du J.II.3.

1. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 428; p. 436-444 (lettre de Gasca, 26 nov. 1548); p. 451-571 (*testimonio* du 19 nov. 1548).

2. *Ibid.*, p. 412-414, 417-418 « un millon y tantos mill pesos », 419-420 (lettre de Gasca, 25 sept. 1548).

3. *Ibid.*, p. 422.

4. *Ibid.*, p. 421-423.

Je n'ai pas trouvé trace non plus, dans la collection madrilègne (du moins si je m'en rapporte à l'inventaire très sommaire que j'en ai pris et publié, p. 325-333, notes, de mon étude [1]) des trois lettres adressées à Ocampo par Diego de Hermosilla (21 oct. 1541), Augustin de Zárate (18 avril 1547) et Pedro de Palacios (1er mai 1551), qui étaient signalées dans le même catalogue utilisé par M. Morel-Fatio comme se trouvant dans le V-II-4.

Il y a là une coïncidence bizarre. Ce seraient précisément les documents adressés, sans contestation possible, à Ocampo qui manqueraient dans la collection de Madrid [2]. Comment expliquer pareil fait? Le P. Miguélez ne s'en est pas inquiété, parce que pour lui cette collection, où il ne retrouve que ce que contient le recueil de l'Escorial, n'a qu'une importance secondaire.

Mais il y a plus. Dans V. II. 4, les nos XIV-XVI [3] seraient, d'après le P. Miguélez, des copies dues à Ocampo lui-même. Je ne vois pas que la description en coïncide avec celle que j'ai donnée du contenu des folios 32-40 du Ff. 99, alors que l'article XIII s'y retrouve du fo 30 au fo 32, et l'article XXI au fo 40. De même pour les pièces que j'ai signalées comme portant, dans le recueil de l'Escorial, la mention « para el S. maestro Florian Docampo », ou quelque autre analogue, c'est-à-dire les nos LXVI (juin 1543), LXIX-LXXI (1543); ajouter les LXVI (juin 1543), LXXX (octobre 1543). Il est vrai que pour les folios 118 à 150, qui y correspondraient dans le manuscrit Ff. 99, je n'ai pris que des indications succinctes et insuffisantes; il y aurait à en voir le détail de près. Je n'ai même pas noté si la Relation de D. Alonso de Sanabria s'y trouve ou non : elle n'avait pas, en tout cas, attiré mon attention dans le recueil de l'Escorial, où René Costes l'a découverte ensuite [4] (il l'a publiée dans le *Bull. hisp.*, 1915, n° 1, p. 15-35) [5]. Le n° CXX porterait, d'après le P. Miguélez, un titre de la main d'Ocampo. Je n'en retrouve pas trace dans le Ff. 99, à moins qu'il ne soit compris dans les « Nuevas de Alemaña » des fos 205v à 207.

Pourtant il y a un document du Ff. 99 qui serait passé par les mains d'Ocampo, c'est le premier, que je signalais (p. 323) précisément comme établissant entre les recueils de Madrid et celui de l'Escorial une parenté indiscutable (puisqu'il se retrouve dans ce dernier), sans savoir alors que le P. Miguélez reconnaissait sur les marges de ce V.II.4,

1. C'est donc sous toutes réserves que je présente l'observation qui suit. Il sera facile de vérifier à Madrid.

2. Voir plus haut, p. 134, n. 1, d'où il appert que tel n'est pas le cas.

3. J'adopte la numérotation du P. Miguélez, qui ne coïncide pas avec la mienne : il a dû corriger celle du recueil.

4. « Se la di a conocer y le ayudó a confrontar; pero ignoraba yo si la había publicado » (P. Miguélez).

5. S'il n'en a pas envoyé le tiré à part aux Pères de l'Escorial, c'est qu'il était, au moment de la publication, occupé à se battre, et je m'excuse de l'oubli, que j'aurais dû réparer.

en regard du texte en question, la même écriture que dans les notes de l'exemplaire *escurialense* de la *Crónica* imprimée à Zamora en 1543, notes que seul Ocampo, lui semble-t-il, peut avoir mises.

Je crois bien faire de confesser ici l'impossibilité où je me vois de décider si la collection madrilègne a été ou non formée indépendamment des pièces qui proviennent d'Ocampo. Tout ce que je puis faire est de préciser les folios qu'il faudrait y examiner à nouveau pour avoir la solution. Si la réponse était affirmative[1], il se trouverait que j'ai eu raison de dire au sujet de ces deux manuscrits Ff. 99 et Ff. 100 que « pour les lui attribuer (à Ocampo), surtout le second, qui va jusqu'à 1558, il faudrait une preuve formelle » (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 103). Mais peu m'importe d'avoir eu tort ou raison : l'essentiel serait de savoir à quoi s'en tenir. Sans doute j'aurais dû pousser plus loin l'enquête quand j'étais à même de le faire ; pourtant j'avais déjà assez marché dans les plates-bandes du P. Miguélez, qui se trouvait précisément occupé à faire son catalogue quand j'allai à l'Escorial faire quelques recherches sur les chronistes auxquels s'intéressait M. Morel-Fatio.

Quoi qu'il en soit, si l'on s'en tient à la documentation originale de l'Escorial, et surtout si l'on fait remonter à Ocampo toute celle qu'il lui attribue, avec plus ou moins de probabilité et pour une raison ou pour une autre, soit dans le V.II.4, soit dans le V.II.3, où le n° XXXVIII *(Noticias sobre Juan de Vega)*, le LVI (*Sobre la armada turca*, 4 juillet 1555), le LX (même sujet, 10 oct. 1555), le LXVI, le CXXXI, semblent au P. Miguélez être passés par les mains de notre chroniste, on obtient un total d'une vingtaine de pièces. C'est peu. C'est beaucoup moins qu'on n'était en droit d'attendre[2]. Mais peut-être faut-il admettre que beaucoup de pièces ont pu être recueillies par lui sans qu'il y mît la marque de son écriture (encore mal identifiée d'ailleurs). Mais ce qu'il perd, quelqu'un le gagne, c'est Páez, Páez à qui le P. Miguélez consacre plusieurs excellentes pages de son introduction, complétant ainsi très heureusement, et documents en mains, l'ébauche tracée par M. Morel-Fatio dans son *Historiographie de Charles-Quint* après celle que Graux avait laissée dans son *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial*[3].

Juan Páez de Castro est assurément un homme de valeur. La diversité de ses aptitudes, puisqu'il commentait les philosophes grecs, écrivait de l'Odyssée une traduction où l'on a voulu reconnaître celle du secrétaire Gonzalo Pérez[4], et collectionnait les *refranes* que le

1. « A mí me parece que fueron copias hechas del Códice Escurialense, pues no se han descubierto otras fuentes. » (P. Miguélez.)

2. « Ya dije que era imposible determinar dónde empieza y acaba la labor de Florián, mezclado con la de otros cronistas. » (P. Miguélez.)

3. « De Páez se van descubriendo nuevas cosas. » (P. Miguélez.)

4. On sait la renommée dont a joui cette traduction. Dans sa *Dorotea*, acte IV, sc. III, Lope de Vega parlant de « Gonzalo Pérez, excelente traductor de Homero.

Commandeur grec publiait sous son propre nom, est peut-être la raison qui l'empêcha d'aboutir, de produire une œuvre à laquelle s'attachât son nom. Il a au moins réuni d'énormes matériaux pour écrire l'histoire de l'empereur. Mais le P. Miguélez a laissé à d'autres ou pour plus tard le soin, qui ne lui incombait pas du moins pour le moment, de dresser un inventaire synthétique de ce labeur de quinze années. Il se contente, et c'est déjà beaucoup, de cataloguer une à une les pièces où Páez a mis ses remarques ou a résumé les faits. Il semble que le V.II.4 soit en somme bien plus son œuvre que celle d'Ocampo ; en tout cas, le &.III.10 et le &.III.23 lui appartiennent en propre, et l'on trouve encore des papiers de lui dans les V.II.5 (n°s XXX, XCVIII, C, CXII, CXIV, CXV, CXVI, CXXX, CXXXI, CXXXII), sans parler du &.IV.22, dont le P. Miguélez fera entrer le dépouillement dans un autre volume. Je ne reviens pas sur les recueils Ff. 99 et Ff. 100, et je ne parle pas du &.IV.22 (dont le P. Antolín a donné l'analyse, pour la partie latine, dans le tome II de son *Catálogo de los códices latinos*), car l'analyse n'en figure pas dans ce tome I, peut-être parce qu'il ne contient pas de matériaux historiques [1] ; quant au *Matritensis* V.248, le P. Miquélez n'avait pas à en donner le contenu.

Un autre chroniste dont l'importance grandit aux dépens d'Ocampo, c'est Bernabé del Busto. Il est vrai qu'il a commencé modestement, semble-t-il, par se faire le correspondant de l'auteur de la *Crónica de España*, même alors qu'il était devenu lui-même *cronista* officiel. Son nom ou, avec plus ou moins de certitude, sa main reparaissent dans les recueils V.II.3 (n°s XXXVIII, LIX, CVII, CXI, CXXVIII, CXXXIX), V.II.4 (n°s XLVIII, LX, LXVI, LXVII, LXVIII, LXIX, LXX, LXXI, CII, CXX, CXXVI). Mais surtout il faut signaler le n° XX du V.II.3 (*Fragmentos de una historia de Carlos V en Flandes y Alemania*), et les n°s II et III du L.I.6 (*Historia de Carlos V en Alemania* et *La empressa e conquista germanica*). Le premier de ces trois importants numéros semble être le brouillon, avec deux lettres documentaires, du troisième, complet et sans doute prêt pour l'impression.

Le P. Miguélez n'a pas eu à s'occuper dans ce premier tome des autres chronistes de Charles-Quint, mais il fournit la matière d'une étude sur Ambrosio de Morales, à qui n'a été jusqu'ici consacré qu'un bien pauvre livre, et sur lequel j'ai depuis longtemps des chapitres que je ne pouvais terminer faute de pouvoir étudier à mon aise

como Gregorio Hernández, de Virgilio » déclare que « estos eran hombres de veras, que no aguardaron a que los passasse a su lengua Italia ; que primero que los viessemos en ella, fué su versión del griego y del latino » (éd. Castro, p. 220). Malheureusement sur les revendications de Pérez Bayer en faveur de Páez contre Gonzalo Pérez, défendu par Juan de Iriarte, le P. Miguélez n'a pu, en l'état de la cause, rendre une sentence définitive : le document allégué par Iriarte a disparu.

1. « Así es. » (P. Miguélez.) — Sur la bibliothèque de Páez, voir l'article du P. Antolín dans la *Ciudad de Dios*, 5 août et 20 sept. 1918.

tout ce que la Bibliothèque de l'Escorial contient d'intéressant à son sujet. C'est dire l'intérêt que j'ai pris aux trois pages que lui consacre l'auteur de ce catalogue, et à l'analyse du recueil &.II.7, où bon nombre de pièces ont trait à l'histoire de la conquête du Mexique. Mais je n'ai pas, pour me laisser entraîner ici à l'examen de cette documentation, les mêmes raisons que tout à l'heure, où je désirais marquer l'état de la question (mise à l'ordre du jour par M. Morel-Fatio) des chronistes de Charles-Quint, après la publication du P. Miguélez. Je me hâte de finir en signalant encore deux espèces de relations également fort intéressantes.

D'abord les *Relaciones americanas*. Elles sont nombreuses, et beaucoup, probablement, sont inédites. A la description analytique de l'une d'elles, la *Relación* de Michoacán (1543?), l'on a joint trois curieuses planches. Les pages consacrées aux *Relaciones histórico-geográficas de los pueblos de España* avaient déjà été publiées par le P. Miguélez en 1915 (*Ciudad de Dios*, 20 nov. 1914 et 5 mai 1915). Elles donnent d'abord un historique de l'idée même qui a abouti à cette vaste enquête; elles en montrent le germe dans la *Descripción y cosmografía de España de D. Fernando Colón*; puis, sous forme de questionnaire à lancer dans toutes les localités de l'Espagne, dans un *Interrogatorio* de Páez; enfin dans le *Libro de grandezas y cosas memorables de España* de Pedro de Medina, qui reparut quarante-deux ans plus tard sous le titre de *Primera y segunda parte de las grandezas y cosas notables de España compuesta primeramente por el maestro Pedro de Medina... agora nuevamente corregida y muy ampliada por Diego Pérez Messa*. Le P. Miguélez, qui montre les rapports entre ces deux ouvrages, aurait pu signaler aussi[1] la place et surtout la forme que prend dans la Chronique d'Ocampo la description de l'Espagne (l. I, ch. II et III) réduite en somme à une description des frontières terrestres et maritimes de la péninsule et de ses cinq royaumes. La chose est notable, car Ocampo a crié au plagiat, comme si Pedro de Medina l'avait tout bonnement démarqué d'un bout à l'autre : cf. mes *Hist. gén. d'Esp.*, p. 153-157, où le P. Miguélez aurait de plus trouvé décrites l'édition de Pedro de Medina de 1548 qu'il ne connaît pas[2] et l'édition de Pérez de Messa de 1590, que ne cite pas Catalina García dans la *Tipografía complutense*. Si Pérez de Messa a démarqué Ocampo, suivant en cela l'exemple de Pedro de Medina, c'est vrai pour la partie historique, mais c'est inexact pour la partie géographique dont on nous montre ici l'importance et l'intérêt, puisque Messa a pu utiliser, à l'Escorial, les Relaciones rédigées par ordre de Philippe II. Il serait intéressant, comme dit le P. Miguélez, de comparer sa refonte de l'œuvre de Medina avec les huit volumes manuscrits qui contiennent les *Relaciones*. Il a

1. « No era mi plan, y me hubiera extendido mucho. » (P. Miguélez.) C'est vrai.
2. « La he buscado en vano. » (P. Miguélez.)

considérablement accru la partie géographique du livre de Medina. On peut en juger par la comparaison des éditions de 1548 et de 1590; mais on ne peut nier non plus l'effort accompli par Medina. Celui-ci consacre d'abord trois chapitres à une sorte d'éloge de l'Espagne comme on en trouve à peu près dans toutes les Histoires écrites au XVI[e] siècle; deux autres chapitres donnent la figuration et la division politique de la péninsule :

Capitulo I. Como España es principio y cabeça de todas las regiones del mundo y de su assiento y figura,

XXIII. Del numero de los señores arzobispos obispos duques condes marqueses y otras personas preeminentes que ay en españa.

XXIV. como españa ha sido diuidida en muchas maneras y como para esta obra se diuide en diez Reynos y siete prouincias que en ella son.

XXV. de la condicion de la gente de españa de su esfuerzo y nobleza.

XXV. de veynte cosas de mucha abundancia muy notables y de gran calidad que en esta region de españa se hallan.

Dans la refonte de 1590, ces chapitres se multiplient :

Cap. II. de la quarta parte de la tierra que llaman nuevo mundo...

III. de la uerdadera figura y descripcion de España y de algunos errores que acerca desta ha auido.

IV. de los montes y rios mas principales que tiene España.

V. de la diuision y repartimiento que hizieron de España los antiguos y de la que se ha de seguir en esta historia escriuiendo de las prouincias y de las ciudades en particular (cf. p. 256 du *Catálogo* du P. Miguélez).

VI. de la buena templanza de la tierra y ayre de España y de su riqueza de minas y muchos metales.

VII. de la riqueza de piedras préciosas que tiene España y de su gran fertilidad en todo género de frutos.

VIII. de las aguas de España de su bondad y excelencia.

IX. del valor y virtud de los Españoles en las armas.

X. de las letras y ciencia de los españoles y de la ventaja que hazen a las otras naciones.

XI. de algunas condiciones de los españoles y de la justicia que guardan.

XII. de la religion y bienes espirituales de los españoles.

XIII. de los prelados, Duques y otros señores de España.

La description proprement dite de l'Espagne occupe, dans Medina, les chapitres XXVII-CXLI. Elle est divisée par provinces (pris dans le sens romain) et par royaumes : la *provincia del Andaluzia* en prend 32; celle de *Lusitania*, 10 (LIX-LXVIII); celle d'*Estremadura*, 5 (LXIX-LXXIII); les *Reynos de Castilla y Leon*, 44 (LXXIII-CXVII); le *Reyno de Galizia*, 4 (CXVIII-CXXI); *Asturias*, *Biscaya*, *Guipuzcoa*, 6

(CXXII-CXXVII); *Navarra*, 8 (CXXVIII-CXXXV); le *Reyno de Granada*, 6 (CXXXVI-CXLI); la *provincia de Cartagena y Reyno de Valencia*, 9 (CXLII-CL); le *Reyno de Aragon*, 10 (CLI-CLX); enfin le *principado de Cataluña*, 14 (CLXI-CLXXIIII).

Dans Messa beaucoup de chapitres ont les mêmes titres que dans Medina, en particulier pour l'Andalousie. Mais pour cette seule province il a 54 chapitres au lieu de 30 : et pour l'ensemble de la seconde partie, qui correspond à la description géographique de Medina, il a 183 chapitres au lieu de 103. Cette simple comparaison numérique nous montre ce qu'il doit à ce dernier, et par conséquent aussi ce qu'il faudrait défalquer dans le compte de ce qu'il peut avoir emprunté aux *Relaciones*. Or le P. Miguélez, constatant que les *Relaciones* conservées à l'Escorial concernent surtout les *pueblecillos* et *aldehuelas*, et que pourtant il est inadmissible que les *ciudades* n'aient pas envoyé les leurs, en vient à supposer (p. 317) que Pérez de Messa avait emporté le texte de ces dernières pour en enrichir sa refonte.

Quoi qu'il en soit, ce que nous dit le P. Miguélez donne vraiment une importance inattendue à l'œuvre de Pérez de Messa. En revanche, le rôle d'Ambrosio de Morales dans la rédaction des questionnaires qui provoquèrent la rédaction des *Relaciones* est réduit à peu près à rien, peut-être pour des raisons qui valent celles qu'on avait mises en avant pour grossir ce rôle; mais l'opinion du P. Miguélez est tout de même considérable. C'est en somme à Philippe II lui-même qu'il semble attribuer si ce n'est l'initiative première, du moins la mise en train et la mise au point de cette vaste enquête, puisque, à deux reprises (1575 et 1578), le monarque dut compléter par de nouveaux questionnaires celui qu'il avait lancé en 1574. Celui-ci n'existe plus, mais on nous donne ici le texte des deux autres, avec la liste des villes et localités dont les 714 relations se trouvent réunies dans les huit tomes déjà signalés (un est consacré à Tolède).

Je n'ai pas craint d'être long. L'importance du *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial* ne pouvait s'accommoder d'un compte rendu brièvement et vaguement laudatif. J'ai préféré entrer dans le détail, puisque aussi bien les questions pour lesquelles il apporte des éléments nouveaux touchent à l'historiographie espagnole, une science dont on ne peut dire qu'elle est née d'hier, mais où les *terræ incognitæ* demandent encore des explorations. Grâce au P. Miguélez, ces explorations, surtout pour l'époque de Charles-Quint, vont être singulièrement plus faciles.

Georges CIROT.

La Question d'Andorre au treizième et au vingtième siècles d'après l'acte constitutif de 1278, par **M. F. Pasquier**, archiviste du département de la Haute-Garonne, Toulouse, 1919. In-8° de 31 pages.

Les événements de ces dernières années ayant eu ce résultat d'attirer l'attention sur l'Andorre, M. Pasquier a jugé utile de publier le texte latin du Pariage de 1278, avec une traduction en langue romane du xve siècle, et il a fait précéder le tout d'une préface.

La traduction romane laisse quelque peu à désirer; ainsi, page 12, § 3, « los majors justicius », « entro a diffiinition sentencia », doivent être pour *justicias, diffinitiva sentencia.*

Puisque M. Pasquier visait à faire une œuvre pratique, il eût peut-être mieux valu donner une traduction française : étant donné l'habitude qu'il a des documents de la région, nul n'était plus qualifié pour établir cette traduction. A la rigueur, il eût pu réimprimer celle que M. Vilar a publiée jadis dans sa thèse[1] et qui avait été revue par Giry.

La préface donne lieu à quelques observations.

« A notre époque, dit M. Pasquier, semblable transaction » — le Pariage — « serait qualifiée de concordat. » Pas dans le sens que l'on prête généralement à ce mot: le Pariage réglemente l'exercice des droits seigneuriaux et non pas le statut de l'Eglise.

Voici qui est plus grave : M. Pasquier émet l'avis que « le successeur des comtes de Foix » — soit aujourd'hui le gouvernement français — « doit reconnaître comme suzerain l'évêque d'Urgel »; en 1278, le comte aurait déclaré « tenir l'Andorre en fief de l'évêque ».

D'abord, une première mise au point s'impose: un article du Pariage, qui est à la page 18 de la brochure, spécifie qu'il ne s'agit pas d'un fief ordinaire, mais simplement d'un *fief honoré*, lequel n'entraînait pas d'autre obligation à la charge du feudataire que l'hommage et la rendableté, c'est-à-dire la livraison des places fortes au suzerain.

Ensuite, M. Pasquier constate que, dans le Pariage, « des prescriptions surannées sont tombées en désuétude » : s'il est, dans cet instrument, des prescriptions surannées et qui soient tombées en désuétude, ce sont assurément celles qui ont trait à la vassalité de nos rois et même de leurs prédécesseurs en Andorre[2]. En droit, les institu-

1. André Vilar, *L'Andorre, Etude de droit public et international.* Paris, 1904, in-8° de 186 pages. — La traduction du Pariage est aux pp. 159-173.

2. Si l'on en croit Castillon (*Histoire du pays de Foix*, t. II, pp. 178-179), du jour où les droits des comtes de Foix passèrent à la Maison de France, la suzeraineté des évêques d'Urgel aurait été éteinte, par faveur spéciale de ces prélats. Castillon aurait trouvé ce renseignement dans le registre *Dotalia* des Archives épiscopales de La Séo, M. Pasquier, lorsqu'il en aura l'occasion, ferait œuvre utile en contrôlant ce récit.

tions de l'Europe occidentale, chapitre des fiefs, ont été terriblement bousculées. En fait, je ne crois pas que, depuis 1278, le serment d'hommage ait été réclamé. Lorsque, par exemple, en 1806, l'évêque d'Urgel écrivit à Napoléon Ier, il ne l'invita nullement à venir jurer fidélité « par la bouche et les mains, suivant l'usage de Barcelone »...

Au surplus, outre qu'il n'existe plus de places fortes en Andorre, l'Évêque, qui n'a pas un Suisse à la porte de son palais, ne pourrait pas occuper une caponnière [1].

Une dernière critique : M. Pasquier envisage « la suppression de l'État andorran » ; l'Andorre n'est pas un État.

Ces réserves faites, et à condition qu'on use du commentaire avec la circonspection requise, la publication, faite par M. Pasquier, du texte du Pariage rendra des services à tous ceux qui sont appelés à s'occuper de l'Andorre.

J.-A. BRUTAILS.

1. L'Espagne lui prêterait volontiers des troupes. Mais le Pariage est une association en vue de la jouissance des droits seigneuriaux ; si l'un des contractants ne peut pas exercer ces droits par lui-même, il doit s'adresser à son associé. Sans compter que la France ne saurait tolérer l'ingérence d'un tiers dans le gouvernement de l'Andorre.

CHRONIQUE

—— La *Revista quincenal*, arrêtée depuis le 25 octobre dernier par les grèves, a lancé en mars son dernier numéro, avec la date du 10 novembre, pour prendre congé de ses lecteurs. Elle aura eu un peu moins de trois ans d'existence.

Elle avait été fondée par des catholiques pour les catholiques intellectuels d'Espagne. A quel point elle était nécessaire, je crois l'avoir montré en plusieurs occasions, et j'en donnerai encore ici une preuve, afin qu'on ne croie pas que ses éditeurs s'étaient trompés sur l'utilité de leur entreprise. Je ne ferai que citer quelques phrases d'un article dû à un homme de grande culture et certainement aussi de très bonne volonté, le R. P. Villalba, de l'ordre des Augustins, à qui le *Bulletin hispanique* est reconnaisant de sa collaboration (en 1911), et à qui nous n'avons certes pas d'intention de dire des choses désagréables ni de reprocher une opinion qu'il s'est faite librement, consciencieusement et honnêtement.

Les idées sont des faits contre lesquels il ne sert à rien de récriminer. La discussion seule, seul l'exposé d'idées contraires a des chances de réagir : c'est ce qu'avait tenté la *Revista quincenal*.

Les passages que j'ai à citer sont tirés d'un article paru sous forme de lettre à un lord anglais dans la *Ciudad de Dios* le 5 septembre 1915, et avec le titre *Bélgica y la opinión española*. Je m'abstiendrai de tout commentaire. Les voici :

« Bélgica, con todas sus desgracias, inspiró desde el principio de la gran catástrofe el más sincero y espontáneo movimiento de pena y de cariño, era el lenguage del corazón, y, sin embargo, desde el primer momento Bélgica nos ha parecido equivocada dejándose envolver en la política de Inglaterra; así veía nuestra razón. ¡Qué lástima que Bélgica se haya equivocado! Hé aquí la expresión completa de estos dos dictados igualmente espontáneos uno que otro. Nada, ciertamente, revela con más claridad y verdad la opinión española que esta frase, la más frecuente, la casi unánime y la más sincera que sale de los labios españoles.

Ciertamente que nada habrá tan duro para decirle a un inglés que lamentar que un pueblo se haya puesto del lado de Inglaterra, como una equivocación, y no una equivocación de orden político, sino de ese orden que la noción de la más alta moralidad y espiritual justicia imponen... »

Mais le P. Villalba n'insiste pas sur cette erreur d'ordre moral. Il préfère s'attacher à l'erreur d'ordre politique.

« Bélgica supo que Alemania, en caso de guerra con Francia, atravesaría el territorio belga, porque la *necesidad estratégica* se lo dictaba (no juzgo esta brava *necesidad,* que bien puede depender de que igual necesidad le dictara a su adversario lo propio.) Ante tal notificación, Bélgica había de tomar las medidas. ¿ Cuáles ? ¿ Hacerse fuerte para oponerse ? Prudente y acertado es si había de poder crear una fuerza capaz de resistir al más poderoso; si no la medida era inútil y perjudicial para sí misma... »

Aussi le P. Villalba suppose-t-il que la Belgique, en fait, avait pris parti d'avance pour l'un des belligérants éventuels : à preuve des préparatifs en vue d'un attentat possible au droit des gens :

« ... pues si no se preveía, ¿ a qué prepararse ? ¿ Para intimidar ? Hé aquí un error. ¿ Cómo iba a intimidar si no era igual su ejército al del contrario hipotético ? ¿ Para retardar la acción del atacante ? Esto es ya una colaboración de una de las partes... Indudablemente se había tomado partido, y no el acertado, porque el éxito es la medida de los aciertos, y en esto consisten las equivocaciones, en no dar con el clavo que salve la patria. ¿ Quién iba a saber el cuánto de la enorme y sigilosa preparación de Alemania ? Justo, pero es otra equivocación que a los hombres de estado no puede perdonárseles...

... Para la opinión española, la equivocación ha sido patente, sean los que hayan sido los motivos racionales, o los políticos, a que obedeciera; ya obrara Bélgica por sí en un aislamiento perfecto, ya se hubiera decidido por una de las partes... »

En passant en revue les partisans de la Belgique en Espagne, le P. Villalba ne voit que les séparatistes, quelques germanophiles sentimentaux, et

« los libertarios y libertinos españoles, los que no creen y los de moralidad libre, los antirreligiosos y antiespañoles, la masonería que levantó en Bélgica, de acuerdo completo con la belga, la estatua de Ferrer, la Prensa peor conceptuada, y la política parásita. Para todos éstos las explicaciones sobran; Alemania es un monstruo, Bélgica su víctima... »

J'ai publié ici même, pendant la guerre, des extraits de la littérature espagnole germanophile. Ceux-ci donneront peut-être mieux que tous les autres l'idée de ce qu'a été l'argumentation terriblement spécieuse sur laquelle beaucoup de catholiques ont appuyé leurs sentiments à l'égard de nos ennemis. Je sais qu'il y a des gens pour dire : « Mais la guerre est finie, n'en parlons plus. » La Guerre est finie, mais l'Histoire continue.

G. CIROT.

---

14 mai 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

LA GUERRA DE GRANADA ET L'AUSTRIADA

Singulière destinée littéraire que celle de ce grand seigneur, à qui la critique moderne enlève successivement les titres les plus brillants à la gloire! D'abord la paternité du *Lazarillo*, puis celle de la *Guerra de Granada!* Heureusement, pour le second de ces ouvrages, il n'y a eu, semble-t-il, qu'une fausse alerte; mais même s'il en reste l'auteur, sans parler du doute qui planera toujours malgré tout, Diego Hurtado de Mendoza n'aura pas gagné à l'examen qu'on a été amené à en faire; et il est douteux que M. Fitzmaurice-Kelly, dans la prochaine édition de sa littérature espagnole, imprime encore que, « comme écrivain, il est extrêmement grand », ni que, « seuls parmi les historiens castillans, lui et Mariana ont le sentiment de l'art ». D'ailleurs, en ce qui concerne Mariana, je me permets de rappeler que nous avons des raisons de douter de sa participation personnelle à la traduction de son *De rebus Hispaniæ :* mais je conviens fort volontiers que le sentiment de l'art est certes visible dans le texte latin; que si la traduction n'est pas de Mariana, elle doit bien quelques-unes de ses qualités à l'original; qu'enfin l'ignorance où nous sommes de son véritable auteur n'enlève rien à la valeur de cette traduction. D'autre part, je proteste en faveur de Melo, qui lui aussi a le sentiment et la préoccupation de l'art; et je ne pense pas que Solís y soit étranger. Enfin, dans l'un des premiers essais de l'histoire castillane, les *Generaciones y semblanzas* de Pérez de Guzmán, ne distinguons-nous pas le désir de *bien écrire* qui est déjà un peu le sentiment de l'art? Si donc Mendoza tombe quelque peu dans l'estime des lettrés, nous aurons des histo-

riens, sinon pour le remplacer au rang dont il sera descendu, du moins pour établir une certaine compensation.

Dès l'annonce faite par le capitaine espagnol D. Lucas de Torre dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, en 1913, de la thèse qu'il se disait en état de soutenir contre l'attribution de la *Guerra de Granada* à Mendoza, M. Morel-Fatio, qui a jadis enlevé au grand homme sa première couronne, le *Lazarillo*, a naturellement pris texte de ce manifeste pour reviser (en attendant la démonstration sensationnelle) le jugement de tradition qui consacrait la valeur de cette histoire. Peu d'exécutions littéraires ont été plus impitoyables; peu de réputations ont été plus complètement détruites. Dans ses *Quelques remarques sur la guerre de Grenade de D. Diego Hurtado de Mendoza*, publiées dans *l'Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes* (1914), il a énuméré et illustré par des exemples les défauts caractéristiques du style de cet ouvrage :

1° La pauvreté et la banalité du vocabulaire qui tiennent surtout à l'abus de certains mots et de certaines tournures; 2° des répétitions fréquentes et fort disgracieuses; 3° de nombreuses assonances et allitérations qui dénotent une oreille insensible aux cacophonies; 4° des imitations souvent gauches d'auteurs latins tels que Salluste et Tacite; 5° des phrases simplement mal construites et d'une syntaxe douteuse, ou travaillées à dessein pour donner à des pensées quelconques un air de profondeur qui leur sied mal : bref, de la recherche très prétentieuse et du galimatias.

La critique que M. Morel-Fatio fait du célèbre passage imité de Tacite (l'excursion du duc d'Arcos aux lieux où avait péri D. Alonso de Aguilar) est particulièrement défavorable. Il est certain que si cette transposition, vue d'un peu loin et un peu vite, n'est pas sans produire un certain effet, elle perd beaucoup à l'analyse. L'idée même de faire servir le même dessin, les mêmes couleurs, pour un événement incomparablement moins transcendant que l'épisode des *Annales*, l'idée, dis-je, de ce décalque était à la fois prétentieuse et puérile. Dans Tacite, il s'agit des trois légions de Varus, du premier grand désastre subi par l'empire romain, du premier triomphe germain ; dans

la *Guerra de Granada*, il s'agit d'un capitaine de valeur, sans doute, mais aussi d'une bande d'indisciplinés et de pillards. Dans Tacite, c'est six ans après le sinistre événement que Germanicus, passant près de la forêt de Teutberg, songe à accomplir le pieux devoir d'ensevelissement; chez son imitateur il y a un écart de près de soixante-dix ans entre le désastre subi dans la *Sierra Bermeja* et le pèlerinage qu'un descendant, non du capitaine qui resta tué sur place (c'est sa femme qui en descend), mais d'un autre chef (qui trouva le moyen de se sauver), entreprend aux lieux de la défaite.

Sans doute la pensée de prier pour les morts est parfaitement naturelle; et à ce propos je dirai que je ne souscris pas à la critique adressée par M. Menéndez Pidal à l'auteur touchant le passage où celui-ci montre les soldats « inciertos si rogaban por deudos o por extraños » : pas plus que dans Tacite il n'est question des ennemis : *extraños* ce sont les étrangers, par opposition à *deudos*, par conséquent ceux avec lesquels on n'est point parent; de même que *alienas reliquias*, par antithèse à *suorum reliquias*, désigne les restes de ceux avec qui les soldats de Germanicus n'ont aucun lien de parenté : il est d'abord peu probable que Tacite pense aux ossements des barbares, puisque les Romains étaient tombés dans une embuscade; ensuite le contexte montre bien qu'il s'agit de traduire le sentiment des soldats, qui, ne pouvant distinguer parmi ces restes ceux de leurs proches (*propinquos*, a-t-il dit plus haut), les enterrent tous comme s'ils étaient tels effectivement : « omnes ut conjunctos, ut consanguineos ». C'est bien ainsi que paraît avoir compris et rendu l'auteur de la *Guerra*. Ainsi la critique de M. Menéndez Pidal, la première, comme note M. Morel-Fatio, dont ait été l'objet ce pastiche, me paraît, sauf erreur de ma part, porter à faux. Mais on sent tout de même que l'émotion est ici vraiment un peu factice, surtout quand on la voit aller jusqu'aux larmes, si tant est que la brève sentence « gente desagradecida sino en las lágrimas » implique qu'il y eut chez les assistants une telle manifestation de sensibilité. Tacite, en tout cas, ne va pas si loin : il dit seulement *maesti simul et infensi*.

Je me demande enfin si, au bout de soixante-dix ans, on pouvait trouver encore, non pas seulement des débris d'armes ou de harnachements, ce qui étonne à bon droit M. Morel-Fatio, mais aussi des têtes de morts et des os de chevaux *blanchissant* sur le sol : dans le désert, passe encore, mais dans la montagne, où la neige et la pluie doivent bien tomber quelquefois, je doute que pareille conservation et surtout pareil blanchiment soit possible.

Donc, d'accord, tout cela est forcé, tiré comme une étoffe trop courte qu'on veut ajuster à un modèle trop grand, et qui craque. Néanmoins, l'on admettra que certains détails choquent moins et seraient acceptables par eux-mêmes, et même intéressants. Le décalque n'est pas toujours si maladroit, et c'est volontairement qu'il est poussé très loin. L'idée d'aller visiter les lieux du désastre est à peu près aussi explicable d'un côté que de l'autre; la précaution prise d'assurer la sécurité de l'expédition, pour être surtout dictée par l'exemple de Cæcina allant au-devant des troupes de Germanicus en vue d'explorer les défilés et rendre viables les marécages à traverser, n'en est pas moins assez indiquée dans une sierra encore infestée de Maures rebelles. L'impression éprouvée pendant que l'on gravissait la montagne est peut-être un peu forcée, mais l'autosuggestion a de ces effets. L'aspect du fort ennemi, dont les vestiges étaient peu nombreux, presque à ras de terre et percés de brèches, est une adaptation assez heureuse de ce remblai à moitié détruit, de ce fossé peu profond, qui indiquaient l'affaiblissement des légions de Varus au moment où elles exécutèrent ces travaux de défense. Les *pláticos de la tierra*, ceux qui connaissaient l'endroit, qui s'improvisent *ciceroni* et expliquent au duc d'Arcos et à ses soldats, sur le terrain, les péripéties du combat, font certes preuve d'une sûreté d'information assez extraordinaire après tant d'années. Mais n'est-il pas étonnant aussi que les soldats échappés au désastre de Teutberg aient été si bien renseignés sur les endroits où étaient tombés les lieutenants, où avaient été prises les aigles, où Varus avait reçu sa première blessure, où il s'était donné la mort, où Arminius avait harangué ses troupes; et avec cela

tous les gibets dressés pour les prisonniers, les fosses préparées pour les ensevelir vivants, les outrages aux enseignes et aux aigles?... Est-il sûr que Tacite ne s'est pas livré, lui tout le premier, à un exercice de rhétorique, sur un thème qui, il faut en convenir, s'y prêtait? Et faut-il être si sévère pour l'historien du XVIe siècle qui a voulu reproduire pareil modèle?

C'est là que je veux en venir. Que l'on admette, provisoirement au moins, que Diego de Mendoza est bien l'auteur de la *Guerra de Granada*. Il est mort en 1575. Quels chefs-d'œuvre de style avaient produits à ce moment les historiens castillans? Ce ne sont ni la phrase filandreuse d'Ocampo, ni le style honnête de Morales, ni le fatras de Garibay, ni même la précision un peu sèche de Zurita qui pouvaient dispenser de nouveaux efforts pour arriver à créer un style d'histoire. Doit-on savoir mauvais gré à l'auteur de la *Guerra de Granada* d'avoir cherché, par l'imitation très serrée des grands historiens latins, à remonter un peu le ton vraiment un peu plat des historiens espagnols? Autant reprocher à Guez de Balzac de s'être mis à l'école des prosateurs latins pour faire gagner notre langue en dignité et en noblesse. Et l'on ne peut pas dire de l'auteur de la *Guerra* que la forme chez lui est vide de sens; elle ne l'est que par moments, quand il joue à la profondeur. Il a eu le tort de trop regarder son modèle, et d'en reproduire trop sensiblement les lignes. Mais s'il n'est pas un écrivain extrêmement grand, ni même simplement grand, il mérite l'attention par son effort, qui est une nouveauté, une originalité, vu la date. C'est le premier styliste qu'ait eu la prose historique espagnole après Pérez de Guzmán, et c'est lui qui a ouvert la voie non seulement à Melo et à Solís, mais à Quevedo et à Gracián.

Mais dans le morceau que nous venons d'examiner, l'auteur ne s'est pas tout à fait borné à adapter à un épisode récent une page antique. Il y a encadré une très brève mais très saisissante description, un combat vraiment épique, celui que se livrent les deux chefs ennemis. Parmi les souvenirs que font revivre les gens au courant des faits, émerge celui-ci : Alonso de Aguilar se retirant entre deux rochers pour s'y défendre, la

blessure que El Feri, chef des Maures, lui porta à la tête, celle qu'il lui fit à la poitrine et qui amena sa chute; les paroles qu'Alonso dit à son adversaire au moment du corps à corps : « Je suis Don Alfonse! », et celles que répondit El Feri tout en le frappant : « Et moi je suis El Feri de Benestepar! ». Et l'on ne peut nier que la façon de rappeler ces souvenirs les rehausse singulièrement. Zurita fait allusion dans ses *Anales* (V, IV, 32) au même épisode :

A caso llegó vn muy valiente Moro, que llamauan el Feri de Benastepar, a donde estaua don Alonso, y fue herido dō Alonso por los pechos, lleuando las coraças desenlaçadas (éd. de 1670).

Il me semble qu'il y a loin, comme effet dramatique, d'une relation à l'autre. Le tome V des *Anales (Historia del Rey Don Fernando el Católico)* a paru en 1580; mais d'après Ustarroz (*Progresos de la Historia en el reino de Aragon*, 1ª parte, cap. X, § 5), l'histoire de Ferdinand V était terminée depuis 1558. Ce qu'ajoute Dormer (§ 11) donne à penser qu'elle était prête pour l'impression dès 1562; et au surplus une lettre de Zurita, en date de 1573 (§ 16), confirme que l'auteur avait songé à publier cette même histoire « tres o quatro años autes que se imprimiessen los anales », lesquels parurent en 1562. A-t-il ajouté par la suite le court passage relatif à Alonso de Aguilar et au Feri de Benestepar? Ce n'est pas impossible; mais s'il l'avait emprunté au manuscrit de la *Guerra de Granada*, ou s'il l'avait consigné d'après une relation verbale de D. Diego de Mendoza, il n'eût probablement pas manqué de le dire, comme Ambrosio de Morales a eu soin de marquer ce qu'il devait à ce grand personnage, ainsi que l'ont noté M. de Torre et M. Foulché-Delbosc. Il donne du reste un détail qui n'est pas dans la *Guerra* mais qui concorde avec un autre qu'on y trouve : la blessure que, d'après la *Guerra* aussi, D. Alonso reçut à la poitrine, s'explique bien par le fait, noté par les *Anales*, qu'il avait délacé sa cuirasse. Est ce au contraire la *Guerra* qui est redevable aux *Anales*? Ce serait possible pour le détail qui vient d'être indiqué, pour le nom du chef maure et aussi pour le nom du fort,

qui est *Alcalaluz* dans les *Anales* (même chap. et ch. suivant), *Calaluz* dans l'*Austriada*, et dont la forme *Calalui*, dans la *Guerra*, est peut-être une mauvaise lecture. Mais l'hypothèse d'un emprunt fait par Mendoza à Zurita n'est guère plausible; et encore faudrait-il que l'auteur de la *Guerra* eût pris ailleurs l'idée du farouche dialogue des deux adversaires. Le plus simple est donc de supposer une source commune, exploitée différemment par les deux auteurs, ou deux sources distinctes, ou encore une tradition connue de l'un et de l'autre sous des formes non identiques. On pourrait songer à quelque romance; l'allure même du texte de la *Guerra* à cet endroit autoriserait l'hypothèse, ainsi que la phrase « como lloraron a Don Alonso amigos y enemigos », qui semble un écho du romance conservé ou arrangé par Pérez de Hita, *Estando el rey don Fernando* (95 a de Wolf, 1088 de Durán):

A las palabras que dice
cualquiera mora lloraba...

Mais je parle comme si la paternité de la *Guerra de Granada* n'était pas contestée à Diego de Mendoza, comme si cette œuvre n'était pas une production postiche bien postérieure sans doute et, tout comme la Chronique de Philippe II par Antonio de Loaces, une prosification de l'*Austriada* de Juan Rufo, ainsi qu'a cru le démontrer le capitaine de Torre.

C'est qu'aussi la démonstration n'est pas faite. Avant même qu'elle ne fût publiée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (1914), M. Morel-Fatio, dans l'article déjà cité, sans préjuger des arguments dont elle pourrait être étayée, faisait ressortir quelques traits communs entre la langue de la *Guerra* et celle des lettres de Diego de Mendoza. S'il n'apporte pas (et il ne s'en flatte pas) de quoi entraîner la conviction définitive, il y a pourtant là des coïncidences intéressantes. Il y a surtout les mots *aparejo*, *avilanteza* et *resoluto*. De ce dernier, bien que, pour mon instruction personnelle, j'aie fait la chasse aux archaïsmes et aux particularités analogues dans un grand nombre de prosateurs de l'époque, je n'avais trouvé d'exemple que dans la *Guerra* (*Bull. hisp.*, 1911, p. 90).

Peut-être M. Foulché-Delbosc aurait-il pu ne pas négliger, tout au moins rappeler ces considérations dans l'article où il a discuté la thèse de M. de Torre (*Revue hispanique*, 1915, n° 88); mais les arguments qu'il a fournis lui-même sont péremptoires, et je ne crois pas qu'on puisse les rétorquer. Le principal repose précisément sur la comparaison du passage de la *Guerra* qui nous occupait tout à l'heure, avec le texte des Annales. Et c'est précisément aussi par l'examen de ce même passage de la *Guerra* que M. de Torre commençait l'attaque, qui, renouvelée comme un coup de bélier sur d'autres points de l'ouvrage, se répétait en somme suivant la même formule : la prose de la *Guerra* a beaucoup de mots qui se retrouvent dans le poème de Juan Rufo, l'*Austriada*, publié en 1584; elle en a trop pour qu'on puisse admettre qu'elle soit le modèle, et que le poète se soit donné la peine de lui faire tant d'emprunts. A quoi je répondrais que le versificateur qui voudrait s'astreindre, pour une raison ou pour une autre, à faire passer dans les vers le plus possible d'un morceau en prose manquerait vraiment de métier s'il n'arrivait pas à une proportion assez forte. Nous ferons tout à l'heure un essai sur des hendécasyllabes espagnols; mais voici des hexamètres où l'on retrouvera à peu de chose près le début du chapitre où Tacite raconte la visite de Germanicus à la forêt de Teutberg (je ne pense pas qu'on accusera Tacite de s'en être inspiré) :

Militibus soluendi igitur suprema ducique
Magnum *Cæsarem* abhinc *inuadit* acuta *cupido.*
Permotusque omnis qui illic *exercitus* adstat,
Siue *ob amic*um animum subeat *miseratio* rerum.
Siue *propinquum* etiam, *bellorum denique casus*
Atque *hominum sortem...*

Quelques changements de cas ou de tour et quelques chevilles ont fait l'affaire. M. de Torre aura-t-il besoin de s'exercer à ce jeu pour être convaincu? Je pense bien qu'il l'est déjà, s'il doit l'être jamais. Mais comment a-t-il eu besoin que M. Foulché Delbosc lui fît observer que l'imitation de Tacite dans la *Guerra de Granada* est flagrante et complète, et que l'*Austriada* est beaucoup plus loin des Annales? Comment aucun des mem-

bres de l'Académie royale de l'Histoire, devant lesquels il déclare avoir lu son travail, ne lui a-t-il suggéré la comparaison des trois textes? M. Foulché-Delbosc n'a pas eu de peine à démontrer que, au moins pour le célèbre épisode de la visite du duc d'Arcos à la Sierra Bermeja, il ne pouvait y avoir aucun doute : c'est ainsi que les mots *albentia ossa* et *disjecta vel aggerata* s'y trouvent fidèlement rendus par *blanqueaban* (*calaueras*...), *amontonados y esparcidos*, alors qu'on n'en voit d'aucune façon l'équivalent dans l'*Austriada*.

Mais M. Foulché-Delbosc laisse à M. de Torre sa part de victoire, car s'il revendique pour Diego de Mendoza la paternité de la *Guerra*, en revanche il reconnaît que quatre morceaux de ce texte ont été écrits après coup par quelqu'un qui aura voulu combler des lacunes et se sera servi, pour cela, du poème de Juan Rufo. Trois d'entre eux, explique-t-il, furent intercalés, en manuscrit, par Tribaldos dans un exemplaire de l'édition qu'il avait publiée en 1627, et passèrent dans les deux éditions que Benito Monfort donna à Valence en 1776. Le quatrième a été retrouvé par M. Foulché-Delbosc et publié dans la *Revue hispanique* en 1894. Il resterait donc à M. de Torre l'honneur d'une découverte assez intéressante, et ce que lui concède là le directeur de la *Revue hispanique* peut compenser la petite déconvenue qu'aura causée à l'aventureux érudit l'insuccès partiel de sa démonstration. Il est vrai qu'on ne lui cède que sur l'accessoire.

Au fond, ce n'est qu'une question de plus ou de moins, car pour admettre que, dans ces fragments, c'est Rufo qu'on a copié et non Rufo qui a copié, M. Foulché-Delbosc n'avance guère d'autres raisons; il relève bien aussi des passages dépourvus de sens ou formant contre-sens : mais ne peuvent-ils provenir de transcriptions maladroites? Il y trouve beaucoup plus qu'ailleurs des mots, des vers entiers communs aux deux textes, ce qui, certes, porte bien à accepter ses conclusions. Sans vouloir aboutir à une conclusion opposée, je ferai néanmoins une petite expérience. Dans le quatrième fragment (*Revue hispanique*, p. 491) il y a un assez long passage qui n'a pas son équivalent dans l'*Austriada*. J'ai cru pouvoir le resti-

tuer ainsi, en mettant en italiques les mots empruntés au dit fragment[1] :

Viendo sus cosas ya tan derribadas
Y él mismo *tan sin fuerzas, y deshechos*
Disignios y esperanzas derribadas,
no hallándose ya seguro ni en sus techos,
Y siendo, *entre los suyos*, entregadas
Sus noches al *temor*, mezclado a trechos
con *arrepentimiento* lento y vano
(Es *condicion* muy *propia de tirano*),

Con Habaquí trató pues *Abenabo;*
Quien le *tenia por* querido *amigo*,
Diciendo cómo de venderle un cabo
Trataba, quien vivía allí consigo,
Y que este daño y verse tan al cabo
Con pocas fuerzas contra el *enemigo*
A *desear* la *paz* ya *le movia*
Para *salvar la vida*, si podía.

Soit 62 mots communs, abstraction faite de la forme pour quelques-uns, sur un total juste de 100 (50 par octave). Sur les 38 mots restants, il y a une vingtaine d'articles, conjonctions ou mots sans importance. Les rimes sont faites sur des mots du texte en prose. Pas de vers simplement découpés dans ledit texte sans doute; mais il y en a un qui en est exclusivement tiré, et plusieurs qui n'ont eu besoin, en outre, que d'une cheville ou d'une épithète. Un autre que moi ferait certes beaucoup mieux; et je ne puis croire que Juan Rufo eût été bien embarrassé pour versifier ce morceau, malgré les difficultés que le thème présente à cet égard. D'autant qu'il se contente de peu : c'est ainsi qu'il fait rimer le verbe *podía* avec lui-même, le pronom *ella* avec lui même (ch. XII), *cierta* avec *incierta*, *caso* avec *acaso* (ch. XVII), *siente* avec *resiente*, *contigo* avec *conmigo* (ch. XVIII), *culpa* avec *disculpa* (deux fois dans le même chant XVIII), et combien de fois *suerte* avec *muerte*, sans

1. « Viendo Abenavo ya sus cosas tan derribadas y el tan sin fuerças y deshechos sus designios y esperanças, temeroso y arrepentido y no hallandose ya seguro entre los suyos (condicion propia de tirano) trató con el Habaqui, a quien tenia por amigo familiar, de su remedio, diziendole como entendia que havia entre su gente quien tratava de venderle sin respeto de su auctoridad y justicia, y que este daño y el verse con tan pocas fuerças para resistir a sus enemigos le movia a desear paz por salvar la vida ».

compter tant de pauvretés! Aussi ne me suis-je pas fait scrupule de faire la rime de *un cabo* avec *tan al cabo*, les sens étant si différents, si l'étymologie est la même. Mais si l'on veut autre chose, je dirai

... y verse, aunque *bravo*,
con pocas fuerzas...

L'auteur n'est vraiment scrupuleux que pour l'accent de la sixième syllabe, qui martèle presque toujours nettement son vers, encore qu'il écrive

En este tiempo el que la secta mora...
Los pueblos todos de aquel reino ilbero...
(ch. XV).

Avec des prétentions si réduites, la mise en hendécasyllabes d'un morceau quelconque ou même d'une simple conversation n'est pas quelque chose d'invraisemblable. Galdos s'est amusé à cet exercice :

Don Florén...cio Morá...les y Temprádo...
Tan chiquillo es el uno como el otro..

G. CIROT.

FIN D'EXIL

LE RETOUR EN ESPAGNE DE LA REINE MARIE-CHRISTINE

(FÉVRIER-MARS 1844)

Après s'être enfin rendu compte que le maître de l'heure, le général Espartero, avait abandonné sa cause, certaine qu'elle n'aurait ni l'énergie ni les alliés nécessaires pour rétablir la paix intérieure, la reine Marie-Christine décida d'abdiquer ses fonctions de régente. A Valence, où elle s'était réfugiée après les troubles de Barcelone, le 12 octobre 1840, elle signa et lut sa renonciation, devant une assemblée composée des ministres, de quelques notables et des principales autorités de la ville. Elle aurait voulu prendre immédiatement la route de l'exil et s'embarquer sur un bateau français qui était ancré dans le port. Son entourage s'opposa à ce départ indigne de sa majesté royale, et la contraignit à attendre qu'un vapeur espagnol, *El Mercurio*, fût prêt à entreprendre le voyage de Marseille. Le 16, elle fit des adieux déchirants à ses petites-filles[1]. Le lendemain, à six heures et demie du matin, entre une double haie de soldats et entourée d'une importante escorte, la reine se rendit au Grao, où l'attendait le bateau. Elle monta à son bord, et bientôt, les yeux baignés de pleurs, elle vit dans le lointain se perdre les côtes espagnoles.

Le 28 février 1844, à trois heures dix de l'après-midi[2], la reine franchissait la frontière franco-espagnole, regagnant sa patrie par la Catalogne et par Valence, par cette même région d'où, quatre ans plus tôt, elle s'enfuyait vers Paris.

1. *La Estaféta de Palacio*, por D. Ildefonso Antonio Bermejo, t. I, pp. 706-707 (Madrid, 1871).

2. Lettre de Gaspard de Aguilera, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, envoyée le 29 février 1844 de Perpignan au ministre des Affaires étrangères de Madrid. (Arch. del Ministerio de Estado. Corespondencia de la Embajada de Paris, 1844.)

Ce retour d'exil, dont les circonstances sont maintenant bien oubliées, eut en son temps une réelle importance politique. Il signifia, à l'intérieur de la Péninsule, que le parti modéré, qui considérait ce retour comme « la plus grande des réparations et celle qui avait la plus haute signification politique »[1], voyait ses patients efforts et ses tentatives violentes pour ressaisir le pouvoir couronnés de succès. A l'extérieur, il intéressa et préoccupa même les gouvernements français et anglais et put être considéré comme une victoire de Louis-Philippe et de Guizot.

Quand, en 1840, le duc de la Victoire eut accepté la régence du royaume, les conservateurs se sentirent pour l'heure complètement vaincus. Ayant eu aux Cortes éphémères de 1839 et surtout à celles de l'année suivante une importante majorité dont ils avaient abusé pour faire passer quelques lois très impopulaires[2], ils ne possédaient plus maintenant aucune influence politique : les destinées de l'Espagne appartenaient au général Espartero et aux progressistes. Afin de donner à la reine Marie-Christine un éclatant témoignage de fidélité, les principaux chefs de son parti quittèrent volontairement l'Espagne, dont ils ne voulaient pas reconnaître le nouveau gouvernement. La plupart se rendirent à Paris et constituèrent autour de la reine exilée une cour de partisans dévoués[3], qui, du modeste hôtel de la rue de Courcelles, guettaient les maladresses et les fautes des nouveaux maîtres de leur pays, et le mécontentement qui croissait de jour en jour contre le régent. Ils observaient les mouvements de l'opinion publique espagnole, infiniment capricieuse, prompte à adorer ce qu'elle

1. Rico y Amat, *Historia política y parlamentaria de España*, 1861, t. III, p. 444.

2. En particulier, la fameuse loi dite de « Ayuntamientos ». En vertu de l'art. 70 de la Constitution de 1837, les Ayuntamientos devaient être « nombrados por los vecinos ». Le ministère Pérez de Castro demandait au contraire que les « Alcaldes y tenientes » soient nommés par le roi ou les chefs politiques. (Cf. *Antología de las Cortes desde 1840 a 1846* (Madrid, 1910, pages 111-112).

3. L'un des souvenirs les plus intéressants de cette émigration est un magnifique album contenant quarante portraits environ, ceux des personnages les plus importants qui avaient suivi en exil Marie-Christine. La *Ilustración española y americana* de 1912 publia quelques-uns de ces portraits, avec une notice de D. Juan Pérez de Guzmán. L'album appartient aux marquis de Toca y de Somó, « nietos de S. M. la reina Dª Maria-Cristina de Borbón ». — Les aquarelles sont l'œuvre de Luis López, Rivera, Yaguani, etc.

avait récemment haï, et à haïr ce qu'autrefois elle adorait. Ils tâchaient aussi de les guider par tous les moyens possibles, soit par l'envoi d'argent à quelques fidèles partisans, soit par des proclamations solennelles signées de la reine, soit par la création d'une société secrète, « l'ordre militaire espagnol », qui avait des ramifications dans les deux pays. Leur plus cher désir aurait été de regagner leur patrie, précédés de leur reine que tous les Espagnols auraient de nouveau acclamée.

Pendant que l'état-major du parti modéré préparait sans répit le retour de Marie-Christine, ses alliés qui étaient demeurés en Espagne, dociles aux instructions venues de Paris, ou agissant pressés par leur propre zèle, suscitaient au régent de nombreuses difficultés. Dès que le nouveau dictateur a publié son manifeste, les anciens députés modérés qui sont dans la péninsule ripostent par l'énergique protestation du 6 novembre 1840. Un an plus tard, les généraux et les officiers qui avaient autrefois offert leur épée à Marie-Christine pour la défendre contre Espartero, essayent d'entraîner leurs troupes contre celles du régent : c'est l'épisode le plus dramatique de cette lutte pour la reconquête du pouvoir. Le 7 octobre 1841, commence la rébellion de Léon, de Concha, de Quiroga et de Montes de Oca. Mais le duc de la Victoire reste le maître, étouffe le soulèvement et, insensible à la pitié, fait passer par les armes les glorieux officiers demeurés fidèles à Marie-Christine. L'opposition n'est cependant pas vaincue, bien qu'elle ait été cette fois durement brisée. Elle se manifeste, au cours de ces années si agitées, à propos de tous les événements. On la sent toujours agissante, même à propos d'affaires purement économiques qu'elle transforme en questions politiques : c'est ainsi qu'un projet de traité de commerce hispano-anglais est considéré comme la preuve de la domination britannique sur le gouvernement du régent et qu'il est furieusement combattu par les modérés.

Mais, on peut le dire sans paradoxe, les ouvriers les plus actifs de la restauration de Marie-Christine furent ses anciens ennemis, ceux-là mêmes dont la coalition l'avait chassée d'Espagne, les progressistes et Espartero. En 1840, ce qui

faisait la force du parti avancé c'était son union et sa discipline. Réduit aux dernières Cortes à une faible mais vaillante minorité, il se dressait comme un bloc en face du parti modéré et pouvait compter sur l'appui de ses membres qui n'avaient pu entrer au Parlement. Cette situation ne devait pas tarder à changer. Après le départ de Marie-Christine, il était de toute nécessité d'organiser sur des bases légales un gouvernement né de la révolution; il fallait aussi régler le grave problème de la régence que posait la fuite de la reine. Immédiatement, l'opinion se divisa, car certains progressistes étaient partisans de confier cette haute charge à une seule personne; d'autres, au contraire, à plusieurs : ces derniers représentaient les idées les plus avancées, c'étaient les partisans de la division du pouvoir. La scission était donc faite dès le mois de mai 1841, dès l'attribution de la régence. Elle s'accentua davantage lorsqu'on s'occupa de la tutelle de la jeune reine Isabelle. Le parti progressiste, une fois divisé, allait bientôt, spectacle inattendu, s'unir à celui des modérés et abandonner son protecteur, le général Espartero[1]. Le duc de la Victoire, habile tacticien mais non gouverneur adroit, mécontenta à diverses reprises les principaux chefs progressistes. De plus, sa dureté dans la répression des soulèvements lui aliéna les sympathies des gens de cœur. Après les sanglantes exécutions d'octobre 1841, c'est en décembre 1842 le bombardement de Barcelone, puis les lourdes contributions de guerre imposées à la « ciudad condal ». A l'indignation causée par ces violences vint bientôt s'ajouter un autre sujet de vif mécontentement : au retour de la « campagne de Barcelone », le régent dissout les Cortes. Un cri de colère gronde dans toute l'Espagne ; les partis ignorent que la veille ils se combattaient ; les journaux d'opinions opposées donnent le signal de l'union. Une coalition se forme contre le pouvoir personnel du régent. Il ne reste plus à Espartero que la dissolution du Parlement,

1. Ces brusques revirements, ces « renversements des alliances » faisaient dire au rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* chargé de la « Chronique de la quinzaine », en parlant de l'Espagne : « Il se passe dans ce pays des choses tellement inattendues, et les hommes politiques y affectent des allures si singulières... qu'il est évident qu'en Espagne les mots ont un sens particulier. » (Chronique du 14 février 1844, p. 715.)

l'arme classique en Espagne des gouvernants qui ont perdu la confiance. Mais cette fois la mesure va déchaîner l'orage; les députés eux-mêmes vont recommander l'insurrection, l'emploi des moyens illégaux et violents. De leur côté, les émigrés de Paris, dont beaucoup reviennent en Espagne, vont redoubler de zèle. Peu à peu, des soulèvements éclatent dans tout le pays. Après Malaga, c'est Reus, puis Barcelone, puis Valence, où le chef politique est assassiné par la populace; enfin le Nord ne tarde pas à suivre l'exemple du Levant. Les troupes qui ont abandonné le sort du régent vont marcher sur Madrid dont la conduite héroïque et la fidélité sont dignes d'éloge. Malheureusement, à Torreón de Ardoz, les troupes qui venaient délivrer la capitale fraternisent avec celles de Narváez. Dès que la nouvelle est connue, Madrid capitule. Le régent devant Séville, qu'il ne peut contraindre à se rendre, se sent perdu [1]. Entouré d'une petite escorte et de quelques vrais amis, il part pour Cadix, et là, à bord du *Betis*, il signe sa renonciation, comme l'avait fait quatre ans plus tôt, à Valence, la reine Marie-Christine. Puis, il s'en va demander au peuple anglais la protection que celui-ci n'avait jamais cessé de lui assurer pendant sa dictature. Une fois encore, l'Espagne a changé de maître. Narváez remplace Espartero. Celui qui, à Paris, fonda cette célèbre société de « l'Ordre militaire espagnol » et qui ensuite s'est mis à la tête des troupes « cristinas » n'aura qu'un désir : mettre un terme à l'exil de la reine régente. En outre, le parti modéré croyait que le retour de la reine mère lui donnerait plus de stabilité et lui fournirait un excellent allié pour diriger la conduite de la jeune Isabelle, qui venait d'être proclamée majeure (6 novembre 1843).

Mais l'heure n'est pas encore venue; quelques mois s'écouleront avant la réalisation de ce projet, juste le temps nécessaire pour que la situation paradoxale de la politique espagnole se décide en faveur des conservateurs. Depuis la capitulation de Madrid, en effet, le ministère est confié successivement aux deux chefs progressistes López d'abord, Olózaga

1. Voir dans *El Heraldo* du 3 janvier 1844 une ode sur le siège et le bombardement de Séville, de José Lorenzo Figuero.

ensuite. Mais ce pouvoir officiel n'a aucune force. Le véritable gouvernement réside dans une mystérieuse « camarilla » qui entoure la jeune Isabelle : il appartient surtout à Narváez. Les initiatives des libéraux sont sans cesse combattues, et n'aboutissent jamais. Pour mettre un terme à cet état de choses, Olózaga va arracher à la jeune reine le décret de dissolution des Cortes[1]. Mais l'ayant dans sa poche, par un inconcevable manque de logique, il n'osera pas en user. Dès lors, les conservateurs vont exiger de la reine qu'elle renvoie son premier ministre sur qui pèsera la lourde accusation d'avoir violenté l'âme d'Isabelle pour obtenir la signature du fameux décret. Un nouveau cabinet se forme sous la présidence de González Brabo, celui-là même qui, en 1839, contribua par ses insultes et ses calomnies dans le *Guirigay* à la chute de Marie-Christine, et qui aujourd'hui est le plus ardent défenseur du trône d'Isabelle. Le nouveau président du conseil désireux de faire oublier son passé ultra-progressiste et de s'attirer les bonnes grâces de la reine exilée, le parti modéré qui veut consolider son triomphe et le célébrer par une manifestation solennelle vont intervenir auprès de Marie-Christine pour la prier de regagner au plus tôt la capitale espagnole.

Dès les derniers jours de décembre 1843, alors que les Cortes célébraient ces séances mémorables où l'on discutait l'accusation contre Olózaga[2], la reine reçoit dans son hôtel de la rue de Courcelles les premières propositions de ses amis d'Espagne relatives à son retour[3]. Elle y répond en envoyant Donoso Cortés régler définitivement tous les détails et faire connaître ses conditions. « Le bruit s'est répandu que pour première condition de son retour en Espagne, Marie-Christine avait exigé la retraite immédiate de M. González Brabo. Cela

1. A diverses reprises, Isabelle aurait demandé à Olózaga de rappeler Marie-Christine. Le soir du 28 novembre, où fut signé le décret, il paraîtrait qu'elle insista plus que de coutume. Olózaga lui aurait dit : « Je le veux bien ; mais que me donnera pour cela V. M ? » D'où la demande de signature du décret. (Cf. « *De la crise politique de l'Espagne depuis la retraite du Ministère López* », *Revue des Deux-Mondes*, 1844, 1er semestre, p. 692.)

2. Revoir dans E. Quinet, *Mes vacances en Espagne*, le récit de ces séances mémorables.

3. Voir correspondance de l'ambassade d'Espagne à Paris, 1843. (Arch. del Ministerio de Estado.)

ne nous paraît point vraisemblable : Marie-Christine rentre à Madrid bien décidée, on l'assure, à venir de tous ses moyens en aide au gouvernement de sa fille[1]. » Le rédacteur des *Deux Mondes* était bien informé, si l'on en croit du moins le chargé d'affaires d'Espagne à Paris qui rend compte en ces termes d'une conversation qu'il a eue avec Marie-Christine :

« S. M. se sirvió añadirme que ninguna otra consideración la detenía para emprender su viaje, sino el recelo de que su presencia en España pudiera dar pretesto a los malcontentos del Reino para embarazar el Gobierno de su Augusta Hija en la marcha que con tanta utilidad del Trono y de la Nación ha emprendido[2]. »

Au début de janvier 1844, aussitôt après la publication du décret[3] qui rendait à la reine Christine la pension que les révolutionnaires de 1841 lui avaient enlevée, Martinez de la Rosa arrivait à Paris en qualité d'ambassadeur d'Espagne. Ancien premier ministre de la souveraine exilée, auteur de l'Estatuto Real, ayant, en octobre 1840, désavoué le mouvement révolutionnaire de Madrid et s'étant alors volontairement expatrié, l'envoyé du gouvernement espagnol était « persona grata » auprès de Marie-Christine qui, à n'en pas douter, suivrait ses conseils et se conformerait à ses indications.

Le rôle de Martinez de la Rosa consistait à régler dans le plus bref délai possible le retour de la reine. Aussi, dès son arrivée à Paris, l'ambassadeur se rendit-il rue de Courcelles :

« Conformándome a las órdenes del Gobierno, miré la vuelta de S. M. la Reina Madre como el asunto más urgente de mi importante misión. En cuanto llegué a esta capital, mi primer cuidado fué cumplir con el grato deber de ofrecer á S. M. mi respetuoso homenaje[4]. »

1. *Revue des Deux Mondes*, 1844, 1er semestre, p. 705.
2. Lettre de Gaspar de Aguilera, datée du 6 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.) Il faut remarquer pourtant que la reine fit son entrée à Madrid le 23 mars, et que le 2 mai Narváez formait un nouveau ministère.
3. Décret du 6 janvier 1844.
4. Lettre du 23 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.)

Voici le récit de cette première entrevue :

« Respecto de volver a España, S. M. se manifestó desde luego muy dispuesta a verificarlo y deseosa de abrazar á sus Augustas Hijas, de emplearse en su educación y cuidado y de corresponder a los votos que manifestaba la Nación.

» Por mi parte expuse a S. M. los *muchas y poderosísimas* razones que recomendaban su pronta vuelta, no para convencer a S. M., que no lo había menester, sino para que se apoyase en mi díctamen, si lo tenía a bien, dado caso que se hallasen en este Gabinete algunas dificultades.

» Supliqué a S. M. que para aclarar del todo la situación se dignase ir a Tullerías, si era dable, en aquella misma noche, para manifestar al Rei de los Franceses lo que yo había tenido la honra de exponer a S. M., quien se prestó gustosa á verificarlo, como lo verificó en efecto [1]. »

Mais sur ces entrefaites, éclatent dans la Péninsule quelques soulèvements. Alicante et Carthagène s'insurgent contre un régime qui donne des signes évidents de réaction. La reine va-t elle ajourner son voyage ? Le 12 janvier, le ministre des Affaires étrangères de Madrid écrit à Martinez de la Rosa pour lui dire que l'importance des troubles qui agitent l'Est de l'Espagne a été exagérée par la presse. On est à la veille de les réprimer [2]. La reine peut regagner l'Espagne, elle le doit même, afin de démontrer au peuple espagnol et aux puissances étrangères que le gouvernement est fort et sans inquiétude. Retarder le voyage serait « un grand malheur ». Le lendemain, nouvelle dépêche où il est dit que « la présence de S. M. en Espagne est urgente et nécessaire » [3]. Partageant les inquiétudes et la manière de voir de son gouvernement, Martinez de la Rosa prie la reine Christine de ne pas différer le moment de son retour. Mais cette démarche n'était pas nécessaire, car

1. Lettre du 23 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.)

2. En réalité, Alicante ne capitula que le 6 mars. La répression fut extrêmement rigoureuse. Elle excita l'indignation des puissances étrangères qui exigèrent qu'une goutte de sang ne fût pas versée au moment où se soumettrait Carthagène. (Voir plus loin.)

3. Lettre du ministre des Affaires étrangères de Madrid, 12-13 janvier 1844. (La copie est dans la Corresp. de l'Amb. de Paris, (Minist. de Estado.)

« el ánimo de S. M. es incapaz de abrigar temor ó villanos recelos ; se mostró como siempre pronto a oir la voz de la conveniencia pública expresada con lealtad y franqueza, y S. M. resolvió emprender su viaje el mismo día de antemano señalado »[1].

Pour comble de bonheur, l'insurrection est en partie vaincue : les troupes du général Pardo usant d'un stratagème infâme s'emparent à Elda du chef des révoltés d'Alicante et de quelques-uns de ses partisans. Ce léger succès abattit beaucoup le courage des « pronunciados ». Un autre événement imprévu facilita encore le retour de la reine : la mort de l'infante Da Luisa Carlota. Cette princesse, en effet, avait groupé autour d'elle un parti politique d'opposition qui, n'ayant plus de chef, sera moins fort, et, n'ayant plus à sa tête un membre de la famille royale, ne sera plus protégé contre le gouvernement. Si l'on ajoute enfin que plusieurs villes de la Péninsule et de nombreux Espagnols adressent à Marie-Christine des témoignages de leur fidélité[2], on comprendra que rien ne s'oppose plus du côté de l'Espagne au retour de la reine mère.

Mais il fallait compter encore avec la France et avec l'Angleterre. Ces deux pays se montreraient-ils favorables au départ de Christine? Ce fameux voyage n'allait-il pas porter atteinte à la « précieuse entente cordiale », suivant le mot de

1. Lettre de Martinez de la Rosa du 17 février 1844. (Corr. Amb. Paris, 1844. Arch. Minist. Est.). La date fixée primitivement fut d'ailleurs retardée de quelques jours. — La reine comptait partir au *début* de février (lettre de Martinez de la Rosa, 23 janvier 1844); le *Heraldo* du 19 janvier répandait à Madrid cette nouvelle.

2. Nous parlerons plus loin des lettres adressées à la reine par les députés, les sénateurs, les municipalités de Valence et de Barcelone. Citons ici quelques extraits de la requête présentée par la petite ville d'Alcira : « Si hubo un día en que el ronco clamor de la anarquía quiso imprimir en la victoriosa Alcira el negro sello de la deslealtad... ». Après s'être accusés en termes pompeux de leur erreur passée, les habitants demandent à la reine que « se dignen pisar sus reales piés los fértiles campos, los frondosos valles... » (cf. *El Heraldo*, 12 janvier 1844). Dans *El Heraldo* du 21 sont publiées des lettres de la députation provinciale de Tarragone et de Pontevedra. Le *Heraldo* du 25 annonce que la province de Guipúzcoa a envoyé à Paris Pedro de Egaña pour solliciter de Marie-Christine la faveur de traverser les provinces basques en regagnant Madrid. Dans le même journal du 3 février, on insère une poésie d'un habitant de Jerez de la Frontera, dédiée à la « restauradora de la libertad, à la noble proscrita, à S. M. Da Maria Cristina de Borbón » et qui commence ainsi :

Vos, de belleza sin igual modelo
Del valor de otros siglos fiel dechado...

Par cet exemple, et celui de la requête d'Alcira, on peut juger de l'éloquence des fidèles sujets de Marie-Christine.

Louis-Philippe? Dès le début des négociations, la reine se rendit parfaitement compte de cette difficulté. Elle fit part à G. de Aguilera, le chargé d'affaires d'Espagne, qu'elle était disposée à regagner son pays, mais qu'elle était retenue par « la crainte de troubler la bonne harmonie qui règne entre les gouvernements de France et d'Angleterre »[1]. Cette même considération aurait pu pousser Louis-Philippe et Guizot à faire retarder la date du départ. C'était l'unique d'ailleurs, car la France n'avait jamais cessé de donner des preuves de sympathie à la souveraine proscrite et à son parti. On avait pu en toute tranquillité conspirer dans l'hôtel de la rue de Courcelles contre le général Espartero, et lorsque celui-ci avait demandé qu'on expulsât Marie-Christine, Guizot avait énergiquement refusé[2]. Quelques mois après, l'ambassade française de Madrid était rappelée et on ne laissait plus qu'un simple chargé d'affaires, le comte de Gluksberg, près du gouvernement « révolutionnaire ». Plus tard, le consul de France à Barcelone, F. de Lesseps, accordait ouvertement sa protection aux révoltés et Guizot repoussait durement les protestations élevées, à ce propos, par les ministres d'Espartero. De plus, pendant tout son séjour à Paris, la reine mère est souvent reçue à la cour ; on donne en son honneur des dîners, on l'invite à toutes les cérémonies officielles. Ces témoignages de considération dispensés au parti modéré et à Marie-Christine font donc présager que le gouvernement français se montrera favorable au retour de l'ex-régente.

Mais que dirait l'Angleterre? L'arrivée de la reine mère à Madrid ne marquerait-elle pas une période de domination française qui ferait suite aux trois années de « protectorat anglais exercé par l'envoyé de la cour de Londres, Aston, pendant la dictature du duc de la Victoire »[3]? En février 1844, le cabinet britannique aurait certainement préféré que le

1. Lettre du chargé d'affaires d'Espagne du 6 janvier 1844. (Arch. du Minist. de Estado.)

2. Dépêche du 21 octobre 1841 adressée à Olózaga. L'attitude du gouvernement français est d'autant plus singulière, que ce même gouvernement avait chargé son ambassadeur en Suisse, le duc de Montebello, d'obtenir l'expulsion de Louis Bonaparte.

3. Bourgeois, *Manuel de polit. étrangère*, III, p. 252.

départ de Marie-Christine fût retardé. Dans une entrevue qu'eut à Paris, le 31 janvier 1844, l'ambassadeur anglais avec Martinez de la Rosa, lord Cowley fit observer que son gouvernement verrait avec plaisir que la reine attendît pour regagner sa patrie la décision des Cortes : excellent moyen dilatoire, car « les Chambres n'étaient pas réunies, et on ne pouvait pas prévoir le moment où elles seraient convoquées de nouveau »[1]. C'est ce que fit remarquer le diplomate espagnol qui ajouta justement :

« S. M. no fué expulsada del Reino por ninguna ley ni acto de las Cortes, en cuyo caso, por injusta que hubiese sido aquella medida, tal vez pudiera parecer conveniente que se alzase la proscripción por el mismo medio que se había impuesto..... Además uno de los mayores inconvenientes que la intervención del Parlamento acarrearía sería el someter á un debate público la vuelta de S. M., no pudiendo cerrarse los labios a cualquier diputado que quisiere oponerse a dicha medida, y siendo también de recelar que hasta los mismos que la apoyasen tocasen tal vez puntos que despertasen antiguos recuerdos, cuando cabalmente el más vivo deseo de S. M., así como del gobierno de su augusta hija, es que se borre la memoria de hechos lamentables y que se cimente la unión entre todos los Españoles[2]. »

Pourquoi donc le cabinet anglais, dont lord Cowley exposait les vues à son collègue espagnol, redoutait il le retour de Marie-Christine? C'est que, dès ce moment, il était question du mariage de la jeune Isabelle II; aussi pensait-on que le voyage de la reine mère pourrait bien favoriser la candidature d'un prince français ou ami de la France[3]. Lord Cowley pria Martinez de la Rosa de s'expliquer sur ce point : il se déclara satisfait quand l'ambassadeur espagnol lui eut donné l'assurance qu'aucune décision n'était prise quant au choix du mari d'Isabelle. De même, lord Aberdeen, à la Chambre des lords,

1. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne, 3 février 1844. (Arch. del Minist. de Estado.)
2. *Ibid.*
3. Cette crainte était d'autant plus fondée que le journal espagnol des modérés *El Heraldo*, l'organe officieux du gouvernement, publiait des articles extrêmement favorables à un rapprochement franco-espagnol. Dans le numéro du 14 janvier 1844, le rédacteur de l'article de fond disait sa reconnaissance à la France qui ne « considère plus les Espagnols comme des sauvages africains, mais comme des Européens ! »

dut calmer les inquiétudes que manifestait lord Clarendon dans son interpellation du 12 février, où, détail significatif, il n'était question que du mariage de la reine et point du retour de Marie-Christine [1]. Ainsi le gouvernement anglais voyait sans enthousiasme la reine mère quitter Paris. Il s'y résigna pourtant à la pensée que son assentiment pourrait lui concilier les bonnes grâces du parti modéré espagnol, maintenant au pouvoir, et lui rendre l'influence qu'il avait exercée au temps d'Espartero. Tout le monde était donc d'accord. L'Espagne réclamait sa souveraine; la France la lui rendait de grand cœur; l'Angleterre n'osait pas la retenir.

Il ne restait plus qu'à régler les détails du voyage et tout d'abord l'itinéraire. La reine passerait-elle par Bayonne ou par Perpignan? Pour fixer ce point, Martinez de la Rósa conféra longuement avec Guizot :

« ¿Y qué ruta le parece á Vmd mejor? me preguntó el ministro. — No tengo formada mi opinión respecto de ese punto, le respondí. — Nosotros nos inclinamos (añadió) a que sea por Barcelona y Valencia. — Eso ofrecería (le repuse) una especie de reparación solemne; aunque en otra época no fueron los pueblos los que cometieron ningún agravio; pero ahora es seguro acogerán a S. M. con un verdadero entusiasmo. Sin embargo (añadí) me parece que debe tenerse en cuenta la conducta noble y leal que observaron las provincias vascongadas en el año de 1840, y en la crisis de octubre siguiente. Por eso, estoy dudoso respecto de ese punto; y lo mejor sería dejarlo enteramente a la voluntad de la reina Cristina, que tiene tanto discernimiento y un tacto tan exquisito. — Vmd tiene razón (me contestó el ministro) dejemos este punto a la discreción de S. M. [2] »

Le soir même de l'entrevue avec Guizot, Martínez de la Rosa va rendre visite à la reine Marie-Christine qui semble avoir résolu de regagner Madrid par la Catalogne et Valence. — De retour à l'ambassade, Martínez écrit à son gouvernement :

« Lo que ha determinado ya S. M. movida principalmente por las exposiciones que han elevado a sus Reales Manos varias corporaciones

1. Voir dans *El Heraldo* du 22 février 1844 le compte rendu de cette séance.
2. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 23 janvier 1844 (Arch. Minist. de Estado).

é individuos de las provincias de Cataluña y de Valencia es el entrar en España por aquella parte, influyendo quizá tambien en esta resolución el deseo tan proprio del magnánimo corazón de S. M. de dar una señalada prueba de que su principal anhelo es que se borre hasta el último vestigio de pasados y lamentables acontecimientos [1]. »

Au début de janvier 1844, en effet, les députés et les sénateurs de Valence demandent à la reine de passer par Valence :

« La magnánima ciudad de Valencia en días de aciago recuerdo tuvo dentro de sus muros a la augusta persona de V. M. ; sus leales habitantes devoraron también en amargo silencio el profundo dolor de V. M. ; la admiraron en su heróica resignación ante Dios y los hombres, y cuando llegó por V. M. el acerbo momento de abandonar sus playas, creyeron fatalísimo sueño la terrible realidad que se cumplía... Dígnese pues V. M. siguiendo los impulsos religiosos de su corazón venir a España, desembarcando en las playas de Valencia : sus moradores esperan a V. M. con impaciencia [2]. »

L'exemple des représentants de Valence est suivi quelques jours plus tard par ceux de Barcelone, de Gérone et de Tarragone [3]. A ces touchantes requêtes, le secrétaire particulier de Christine, Castillo y Ayensa, et Martínez de la Rosa répondent en exprimant les remerciements de leur souveraine [4] qui, dès la fin janvier, a arrêté son itinéraire par Sens, Lyon, Montpellier, Perpignan. Mais à partir de la frontière espagnole, ira-t-elle à Valence par terre ou par mer? La question n'est pas tranchée. Dans tous les cas, la reine demande qu'un bateau espagnol mouille à Port-Vendres [5] et demeure à sa disposition durant tout le voyage. Elle prie le gouvernement espagnol de tenir prêtes trois voitures, pour elle et sa suite. Elle compte également sur son zèle et sur sa loyauté pour que toutes les mesures de sûreté soient adoptées, de concert avec les chefs militaires des régions qu'elle traversera.

1. Autre lettre du même jour. *(Ibid.)*
2. Le texte de la lettre est publié dans « El Heraldo » du 6 janvier 1844.
3. Voir le *Heraldo* du 21 janvier 1844.
4. Voir le *Heraldo* du 6 et du 9 février 1884.
5. Le gouvernement espagnol désigna le vapeur « Isabelle II ». Malheureusement son capitaine dut bientôt aller commander les forces navales devant Alicante soulevé. C'est sur un vapeur français, le « Lavoisier », que Marie-Christine fit le voyage de Tarragone à Valence.

Le jour du départ approchait. Les « exposiciones » des Espagnols fidèles se multiplient. La date est irrévocablement fixée au 15 février [1]. Le 9, Martínez de la Rosa écrit à Madrid pour faire savoir qu'il a désigné le premier secrétaire de l'ambassade, G. de Aguilera, et l'attaché, le comte de la Unión, pour accompagner la reine dans son voyage. Le 10, le maréchal Soult annonce à l'ambassadeur d'Espagne qu'il a donné des ordres pour que la souveraine soit reçue partout ainsi qu'elle le mérite. Le 12, la reine et tout le personnel de l'ambassade dînent au palais des Tuileries. Ce jour-là, Guizot adresse à Martínez de la Rosa quelques recommandations très importantes : il se rend bien compte que l'Espagne des modérés va, entraînée par ce nouveau triomphe, s'avancer encore dans la voie de l'absolutisme. Que l'on sache bien que la monarchie pure n'est plus de ce temps. Il faut se soumettre aux exigences du moment présent. Si le gouvernement espagnol l'oubliait, l'Angleterre ne manquerait pas d'élever des protestations, et la France ne pourrait plus le soutenir [2]. Ces conseils donnés, que la reine regagne sa patrie, mais que son parti soit prudent.

Le 15, au jour dit, Marie Christine quitte Paris, à une heure de l'après-midi, après avoir été une dernière fois aux Tuileries. Elle est précédée d'une voiture où ont pris place les deux plus jeunes filles de D. Francisco de Paula, la comtesse de Belascoain et les ducs de San Carlos. Dans la sienne, la reine est accompagnée de la fille aînée de D. Francisco. Viennent ensuite quelques voitures pour Martínez de la Rosa, la « real Servidumbre », le premier secrétaire de l'ambassade et un attaché. Quelques instants avant le départ de Christine, le gouvernement français avait dépêché un courrier chargé de s'assurer que tout était préparé, dans les diverses villes traversées par le royal cortège, pour recevoir dignement la souveraine d'Espagne.

1. La nouvelle est publiée dans le *Heraldo* du 4 février.

2. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 17 février 1844 (Arch del Minist. de Estado). Le 24 février, en réponse à cette lettre, le Ministre des affaires étrangères écrit à l'ambassadeur de Paris pour protester contre les craintes exprimées par Guizot. Si le gouvernement a pris de sévères mesures de répression contre les insurgés d'Alicante, c'était pour assurer la paix intérieure de l'Espagne.

A Melun, le préfet vient saluer la reine mère. A Sens, une garde d'honneur est réunie dans l'hôtel où descend Marie-Christine; le lendemain, le sous-préfet et une foule nombreuse accompagnent la reine à la cathédrale. Dans cette ville, Martínez de la Rosa prend congé de l'ex-régente qui continue sa route vers la frontière[1].

Partout où elle passe, « S. M. est accueillie par toutes les autorités civiles, militaires, municipales et ecclésiastiques avec toutes les considérations dues à sa haute position, à son immense mérite, et — ajoute naïvement l'auteur de la lettre — aux ordres envoyés par le gouvernement de S. M. le roi des Français »[2]. A Chalon, la reine s'embarque sur la Saône, après avoir écouté le discours du président du Conseil général. Elle arrive à Lyon le 20. Elle est reçue par le préfet, le maire, le commandant de la région militaire. Au milieu d'une foule énorme de curieux, elle gagne l'hôtel de l'Europe où de superbes appartements lui ont été préparés. Le lendemain elle reçoit les autorités de la ville. Le 22, très touchée de l'accueil que lui a réservé la population lyonnaise, elle s'embarque sur le Rhône, pour Avignon[3]. Elle est à Montpellier le 23. Malgré son désir de garder l'incognito, le préfet a réuni dans l'hôtel du Midi, où elle logera, une garde composée de gendarmes et de fantassins, et dans les jardins de l'hôtel, deux musiques militaires ne cessent de jouer jusqu'à la tombée du soir. Le 24, la reine va entendre la messe à Saint-Pierre. Un peloton de gendarmes précède sa voiture; un autre de hussards la suit. Ce même jour, à midi, elle part pour Narbonne, après avoir reçu dans ses royales mains, la lettre que la majorité des députés espagnols lui envoyait par deux délégués[4]. A Perpignan, on attend Marie-Christine depuis le 20 février. Dès cette date, de nombreuses délégations espagnoles arrivent dans cette ville où on leur réserve le meilleur accueil. Le baron de

1. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 17 février 1844-n° 61 (Arch. del Minist. de Estado).

2. Lettre du premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, écrite de Perpignan, le 29 février 1844 (Arch. del Minist. de Estado).

3. Cf. le *Heraldo* du 28 février 1844.

4. Cf. le *Heraldo* du 3 mars 1844.

Meer, qui doit accompagner la souveraine en Catalogne, vient plusieurs fois de Figueras à Perpignan. Le comte de Castellane, commandant de la division, est revenu de Paris[1]. Le préfet Marie fait préparer dans son hôtel un logement somptueux pour la souveraine d'Espagne qui, lorsqu'elle arrive dans la dernière ville de France qu'elle doit traverser avant de regagner son pays, est « reçue avec tous les honneurs de reine, et ainsi que l'avait ordonné son auguste oncle, le roi des Français »[2].

Après avoir été retardée en chemin par une violente tempête, le 28 février à trois heures dix, Christine franchissait la frontière d'Espagne,

« despedida con todos los honores debidos, salvas de artilleria y acompañamiento hasta el mismo límite del prefecto Marie, comandante general de la división militar, conde de Castellane, estado Mayor, todos de gala y a caballo.

» Al pasar la raya de España, se hallaban a recibir a S. M. el teniente general baron de Meer, el gefe político é intendente de Gerona, el gefe del Estado Mayor del ejército, y considerable número de personas de todas clases. El barón de Meer dirigió á S. M. un breve discurso en el que este esforzado y leal soldado expresaba a S. M. sus sentimientos de adhesión á su Real Persona, la del ejército y la de la nación entera, y S. M. le contestó, con aquella amabilidad que la distingue, de lo penetrada que se hallaba S. M. de la lealtad al trono de su Augusta Hija que ánimaba al esclarecido general, al ejército y a la nación entera, y que solo deseaba con ansia contribuir por su parte a que se asegurase el orden y se promoviese la felicidad y el bienestar de la valiente y grande España[3] ».

Dès ce moment, commence pour la reine un voyage triomphal. Toutes les villes où elle passera se préparent à l'accueillir avec enthousiasme. Les corps constitués envoient vers elle des délégations. Le ministre de grâce et de justice va à sa rencontre. La jeune reine et sa sœur se rendent à Aranjuez afin de revoir et d'embrasser plus tôt leur tendre mère.

1. Cf. le *Heraldo* du 27 février 1844.
2. Lettre de G. de Aguilera, datée du 29 février, de Perpignan (Arch. Minist. de Estado).
3. *Ibid.*

L'organe officiel du parti modéré, le *Heraldo*, publie un long article, le 28 février, où il oppose la situation présente de Marie-Christine et sa situation en 1840. Il célèbre ce jour glorieux de la réparation solennelle, en faisant remarquer que l'allégresse du pays « n'est pas officielle, d'ordre royal ».

A Figueras, au moment où arrive Marie-Christine, les cloches sonnent, le canon tonne. La reine écoute un discours du bâtonnier des avocats, et entend la lecture d'une lettre que lui adressent vingt-quatre mères de famille. Elle répond « par des paroles magiques », et, après avoir assisté à un Te Deum, elle regagne la demeure qui lui est réservée « précédée de douze jeunes gens en habit, portant des torches »[1].

Le lendemain, à Gérone, même réception, mêmes cérémonies. La reine visite les principaux monuments et couvents de la ville. Elle se montre au balcon pour remercier la foule de ses acclamations et pour regarder « des danses du pays ». « Rien n'a été commandé; tout a été spontané et né du cœur »[2].

Depuis longtemps Barcelone se préparait à recevoir « l'idole des Espagnols » de façon à lui faire oublier les tristesses du mois d'octobre 1840. Dès le 21 février, on prépare des appartements luxueux et l'on charge quatre jeunes gens de composer des poésies en l'honneur de « l'immortelle Christine »[3].

C'est le 4 mars, à trois heures de l'après-midi, qu'a lieu l'entrée solennelle. La multitude se presse sur le parcours de la souveraine. De toutes parts « on lâche des colombes et d'innocents oiseaux ». Au bruit du canon et des cloches se joint celui des clameurs de la foule. Les troupes défilent devant la reine, tandis qu'on lance un ballon portant des inscriptions toutes à l'honneur de la souveraine. Le spectacle est si imposant que le rédacteur du *Heraldo* le compare « au triomphe de l'empereur Trajan ».

Pendant son séjour dans la capitale de la Catalogne, Marie-

1. *Heraldo* du 6 et du 7 mars. Pourtant l'enthousiasme des populations avait été « guidé » par des proclamations du chef politique et de la municipalité de Gérone, qui sont reproduites dans le *Heraldo* du 27 février.

2. *Ibid.*

3. *Heraldo* du 27 février.

Christine, chaque matin, va entendre la messe, puis visite les couvents et les hôpitaux de la ville. Elle n'oublie pas non plus de prodiguer ses encouragements aux industriels : dans la journée du 7 mars, elle se rend à la fabrique de tissus de Puigmarli et à la fonderie de Valentín Esparó où elle lit le salut de bienvenue que lui adresse le directeur de l'usine, écrit en lettres de feu. Par une singulière faveur, les ouvriers sont admis à baiser la main de l'auguste reine. Elle inaugure, le 8, la caisse d'épargne, et distribue les récompenses aux enfants des écoles. Le soir, elle assiste à un concert brillant, où l'orchestre exécute des valses de Strauss, des fragments de *Faust* et de *Guillaume Tell* qui charment l'assistance. Le lendemain, « jour de deuil pour Barcelone »[1], Christine continue sa route vers Tarragone où elle arrive le soir vers dix heures. On tire en son honneur un feu d'artifice dont une des pièces représente la reine-mère embrassant ses filles. Le lendemain, visite à la cathédrale; nouveau Te Deum.

Après s'être rendue « à Reus, la première ville qui se souleva contre Espartero, après avoir assisté, de retour à Tarragone, aux danses du pays » et à l'exhibition des « gigantes, enanos, valencianos, gitanos y mogiganga », elle s'embarque à bord du « Lavoisier » pour Valence. Les divers corps constitués de cette ville déploient une égale ardeur à se faire pardonner les événements de 1840. Dès qu'ils sont certains que la reine honorera Valence de sa visite, ils règlent les programmes des fêtes solennelles que l'on organisera en l'honneur de Marie-Christine. La « Junta de Comercio » décide que, malgré l'état précaire de ses finances, elle ornera de magnifiques tentures la façade de la Lonja « sin encubrir el mérito artístico de su gótica arquitectura ». L'Université dressera un arc de triomphe, et les étudiants chanteront un hymne de circonstance que composera l'un d'eux. La Municipalité fera édifier près du port deux grandes tentes où l'on recevra la reine, dès qu'elle débarquera. Le 12 mars, dès que le « Lavoisier » est signalé au large, une multitude de petites barques s'avancent

1. Pour l'arrivée et le séjour de la reine à Barcelone, cf. le *Heraldo* des 10, 12, 13, 14 et 16 mars.

à sa rencontre et ensuite lui font escorte. Les jeunes gens qui y ont pris place lancent des fleurs dans l'eau et exécutent des chansons qu'accompagne un orchestre « à la façon des gondoliers de Venise ». Après cette première manifestation de sympathie, si poétique, la reine pénètre dans une des tentes de l'Ayuntamiento. Douze jeunes filles, vêtues du costume de la « huerta », présentent à Marie-Christine des bouquets et des corbeilles remplies de fruits, puis les notables de la ville et de la province viennent lui apporter leurs hommages et l'assurer de leur fidélité. Alors le cortège se forme et, au milieu d'une foule enthousiaste, se rend à l'église « de los Desamparados ». Pendant une heure, la reine prie avec ferveur et laisse couler ses larmes. Ensuite, elle se dirige vers le palais du comte de Cervellón, celui-là même où se déroulèrent les scènes tragiques qui provoquèrent son départ pour l'exil. Là, une garde d'honneur formée de nobles Valenciens veillera sur Christine pendant son séjour dans cette ville.

Le lendemain, Te Deum solennel. L'après-midi, la Vierge miraculeuse de « los Desamparados » est promenée dans les rues de Valence. La reine suit la procession, très recueillie, et la foule crie à diverses reprises : « Vivent les deux Vierges ». Les « rocas » font aussi partie du cortège. De retour au palais, Marie-Christine assiste à un brillant concert, et reçoit de nombreux amis qui lui sont toujours restés fidèles : Donoso Cortés, en leur nom, adresse une allocution touchante à la souveraine. Les jours suivants sont consacrés à la visite des hôpitaux, des couvents, de l'académie de San Carlos. Avant de quitter Valence, la reine reçoit un album commémoratif de son passage triomphal, contenant de nombreuses poésies écrites par des jeunes gens de la ville. A son tour, au nom de sa fille, Isabelle, elle remet à la Municipalité les clés d'or de Valence, ainsi qu'une lettre autographe de la jeune reine. Le 16 mars, quand elle part pour Madrid, cinq cents étudiants précèdent sa voiture qu'ils accompagnent pendant quelques lieues[1].

1. Pour le séjour à Valence, voir le *Heraldo* des 10, 15, 20 et 22 mars 1844

Très touchée de l'accueil qui lui a été fait dans les villes du Levant, Christine a hâte de revoir ses filles qui se sont rendues à Aranjuez. Après cinq jours de voyage, le 21 mars à six heures du soir elle a le bonheur d'embrasser les princesses royales, impatientes elles aussi de revoir leur mère [1]. Ce jour-là, Isabelle, sa sœur et une brillante suite se sont avancées sur la route de Valence, jusqu'à trois quarts de lieue de la résidence royale. Depuis quatre heures de l'après-midi elles attendent la venue de Christine. Plusieurs fois, on croit apercevoir sa voiture et son escorte. Enfin, un nuage de poussière s'élève à l'horizon, les lanciers se distinguent chaque fois plus précis. Isabelle « monte sur une chaise pour savoir s'il y a une voiture », et quand elle l'a vue, oubliant toute étiquette, elle s'élance, avec sa sœur, au-devant de sa mère. Le soleil baissait à l'horizon ; « parecía haberse detenido para solennizar el cuadro magnífico que presentaba la familia real de las Españas ». Après de tendres effusions, Marie-Christine et ses enfants regagnent Aranjuez, où un arc de triomphe a été dressé, et où, dans le palais, de nombreux grands d'Espagne se précipitent vers la reine mère et baisent respectueusement sa main.

C'est le 23 mars, après quatre ans d'exil, que Marie-Christine rentre dans la capitale de son royaume. Près de la porte d'Atocha, un imposant cortège se forme. En tête s'avancent les voitures de la municipalité et de la députation provinciale; puis vient une grande foule portant des palmes et des branches d'olivier ; ensuite un carrosse, tiré par dix chevaux blancs où « de jeunes nymphes brûlaient de riches parfums ». Suit une compagnie de sapeurs vêtus de brillants uniformes. Des palefreniers à la livrée de la maison royale tiennent à la main de très beaux chevaux. Ils précèdent un autre carrosse « d'où des nymphes lancent des fleurs et dans lequel, sous un dais, est assise une matrone qui représente l'Espagne ». Après un groupe de danseurs en costumes provinciaux s'avance enfin

1. La reine Isabelle avait envoyé quelques chevaux des écuries royales au relais de Quintanar afin que sa mère pût arriver plus tôt à Aranjuez. (Cf *Heraldo* du 21 mars.)

le landau dans lequel ont pris place les deux reines. L'enthousiasme est énorme. La foule acclame Marie-Christine et Isabelle. On lâche de blanches tourterelles qui tiennent dans leur bec des rubans et des compositions poétiques. A six heures, les reines pénètrent au Palais, mais aussitôt après elles doivent se montrer au balcon pour remercier le peuple de Madrid de ses « vivas » qui ne s'arrêtent pas. Le soir, la ville illumine et l'on remarque, en particulier, les illuminations du palais de Buenavista, du Sénat, du Musée d'artillerie et de l'Imprimerie nationale [1].

Afin de commémorer le retour, à Madrid, de Marie-Christine, le *Heraldo* publie le 23 mars un numéro dont la première page ne contient qu'une poésie de circonstance, signée de Campoamor, encadrée par des dessins de goût antique. Les « odes » en l'honneur de la reine se multiplient : le *Heraldo* du 30 en publie une de Luis de Retes; celui du 26, une autre en français de M. Edan, « catedrático de la Universidad de Francia y literato de mucha nota en Paris » et qui enseigne sa langue aux Espagnols. C'était un ingénieux moyen de réclame. Citons la première et la quatrième strophes de cette composition poétique, qui n'en compte pas moins de quatorze !

« Un peuple s'écriait sous le joug qui l'opprime :
S'il était dans le ciel un Dieu vengeur du crime,
La veuve et l'orphelin auraient des défenseurs.
La force est-elle donc l'arbitre de la terre ?
Et le tribut que veut l'éternelle colère
Est-il donc un nectar et de sang et de pleurs? »

« Mais qu'ai-je fait? ô Reine; une lyre indiscrète
D'un nouveau Décius ose être l'interprète,
Et porter jusqu'à vous l'audace de son vol.
Christine, pardonnez l'élan d'une âme émue!
L'unanime transport qu'excite votre vue
A fait dans un Français battre un cœur espagnol. »

Pendant les premiers temps de son retour à Madrid, la reine mère se consacre à des œuvres pieuses et à la visite des

1. Pour le retour de la reine à Madrid, cf. le *Heraldo* du 23 mars (qui donne le récit de l'arrivée à Aranjuez) et celui du 24 qui fournit de nombreux détails sur l'entrée de Christine dans sa capitale.

couvents. Elle annonçe aussi, par la voie de la *Gazette*, son mariage avec le duc de Rianzares. Elle voulait ainsi faire oublier qu'elle avait autrefois signé des actes officiels hostiles à la religion et au pape [1], et mettre fin aux critiques trop souvent formulées contre sa vie privée.

Allait-elle, installée de nouveau au palais, exercer une action personnelle sur le gouvernement de l'Espagne? A diverses reprises, au cours de son voyage, elle avait déclaré « qu'elle était résolue à ne plus se mêler des affaires publiques ». Bien plus tôt, en 1841, elle assurait également « qu'elle ne voulait plus du pouvoir et ne rentrerait plus dans les affaires » [2]. Pourtant, sollicitée par les modérés, elle ne cessera pas de diriger la conduite d'Isabelle. Après avoir trouvé sur sa table un joli coffret contenant ces numéros du *Guirigay* où, en 1840, Gonzalez Bravo publiait de grossières injures contre son auguste personne [3], elle prépara la chute de ce ministre et fit désigner pour présider le nouveau cabinet le général Narváez.

Mais c'est surtout dans les intrigues embrouillées qui précédèrent le mariage de ses filles que l'on découvre son influence. A n'en pas douter, malgré quelques désaccords — d'ailleurs passagers — avec Louis-Philippe, elle fut un excellent agent de notre politique et contribua à faire conclure ces deux unions qui marquèrent le triomphe de Guizot sur Palmerston. Elle n'avait pas oublié la protection que la cour de Paris lui avait toujours témoignée.

JEAN SARRAILH.

1. On peut voir dans l'article de Weiss *Le voyage de la reine Marie-Christine en Italie* (*Bulletin de la R. Acad. de la Hist.* août-octobre 1919) les vexations que subit la reine de la part du pape, lors de son séjour à Rome.

2. Weiss, art. cité, pp. 300-301. (Extrait de la dépêche de Latour-Maubourg à Guizot, 10 octobre 1841.

3. Cette anecdote est rapportée dans le livre de Rico y Amat, t. III, p. 449. Elle est reproduite presque dans les mêmes termes dans *La Estafeta de Palacio*, t. II, p. 460.

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE[1]

IV. — 1918.

Préhistoire. — Le bassin supérieur de l'Ebre et les vallées de la côte cantabrique ont été souvent fréquentés par les populations quaternaires. Trois nouvelles stations viennent d'être explorées dans ces régions. La première est située sur le rebord méridional des monts vasco-cantabriques, à peu de distance du point d'union de la chaîne avec les sierras de Demanda et d'Urbin. La *Cueva* de *Penches*[2], entre la commune du même nom et Barcino de los Montes, occupe le sommet d'un talus dressé au pied d'une roche de calcaire crétacé. Elle affecte la forme d'un étroit boyau précédé d'un vestibule. Sur les parois de la caverne sont gravées au trait des figures de chèvres, de facture assez primitive, du Magdalénien inférieur; le corps de l'un de ces animaux complètement modelé et cerné d'un trait noir, appartient à une phase plus avancée de cet art. Contemporaine des grandes cavernes à peintures cantabriques, la grotte de *Basondo*[3], à cinq lieues de Bilbao, montre une faune beaucoup plus variée, ours, bisons, cerfs, chevaux, bœufs et chèvres, qui se rapporte à la troisième période de la classification proposée par M. l'abbé Breuil pour l'art rupestre de la Cantabrie. A la *Cueva del Buxu* (concejo de Cangas de Oñis, Asturias)[4], on trouve à la fois des dessins et des peintures. Les figures de chevaux, bisons et daim *(fig. 1)*, correspondent à trois époques différentes. Le premier groupe se compose de dessins gravés, presque toujours incomplets et d'exécution rudimentaire où ne sont indiqués que les détails indispensables. La seconde série offre un trait plus précis, les proportions sont normales et on y remarque un réel souci du modelé. Superposées à ces gravures, on trouve les représentations de l'art

1. Voir *Bulletin Hispanique*, t. XVII, 1916, p. 175; t. XIX, 1917, p. 200; t. XX, 1918, p. 249. Les lecteurs de ces pages trouveront également l'exposé du dépouillement des publications archéologiques et historiques pour l'année 1917, travail que nos obligations militaires nous avaient empêché de poursuivre jusqu'à ce jour.

2. E. Hernandez-Pacheco, *Los grabados de la cueva de Penches*. Memoria n° 17 de la Comision de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas, 1 vol. in-4° de 31 pages, 5 planches et 17 figures, Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1917.

3. *Boletín de la Comisión de Monumentos de Vizcaya*, t. VII, 1918, fascicules de janvier, février et mars.

4. H. Obermaier y el Conde de la Vega del Sella, *La cueva del Buxu (Asturias)*. Même collection, memoria n° 20, 1 vol. in-4° de 42 pages, 29 planches et 14 figures. Madrid, 1918.

rupestre classique. Dans la plupart des cas, la roche a été véritablement modelée et la peinture n'est que le complément du trait. Entre les deux premiers groupes la différence n'est pas très marquée, l'un et l'autre appartiennent au Magdalénien inférieur, les graffites les plus anciens présentant un caractère archaïque. Parmi les signes, mêlés aux figures d'animaux, on remarque un certain nombre de tectifor-

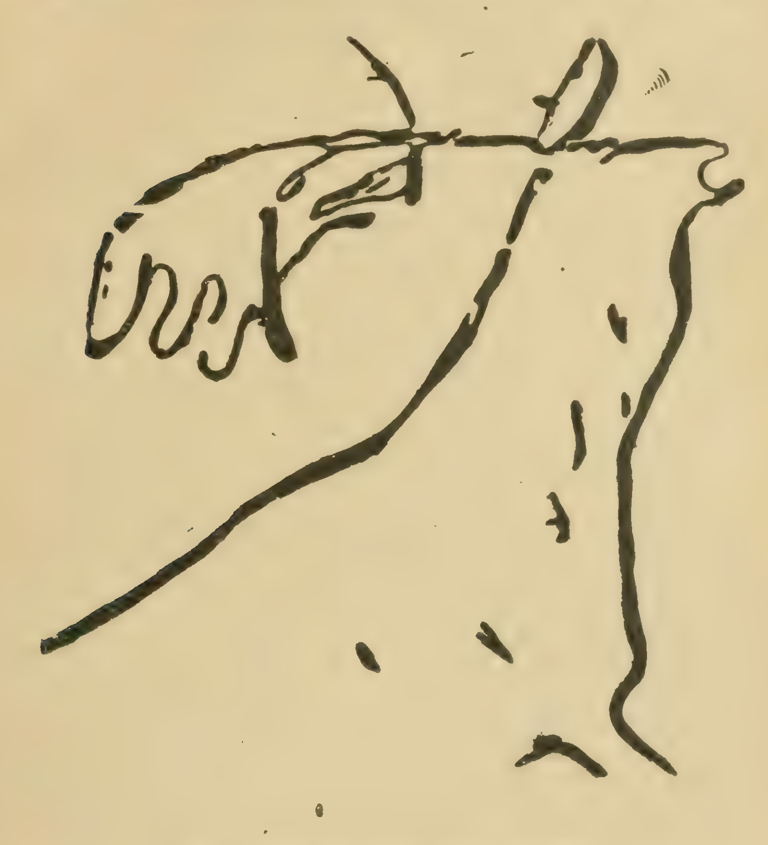


Fig. 1. — Le Daim de la caverne *del Buxu*.

mes d'aspect particulier. Ce sont des rectangles divisés horizontalement par des bandes; les compartiments ainsi obtenus sont recouverts de traits verticaux se croisant vers la partie inférieure du rectangle qui reste ouverte *(fig. 2)*. M. H. Obermaier propose de voir dans ces enchevêtrements de lignes des pièges symboliques destinés à s'emparer des esprits malins [1].

1. H. Obermaier,. *Trampas quaternarias para espíritus malignos*, dans le *Boletín de la R. Sociedad Española de Historia natural*, 1918.

La représentation schématique de la figure humaine apparaît à plusieurs reprises, mêlée à des peintures plus réalistes de l'époque magdalénienne, sur les parois des abris explorés en Sierra Morena, aux abords d'*Aldeaquemada* [1].

Le groupe naturaliste de l'Est est représenté cette année par une importante série de fresques découvertes dans la province de Castellon, près des localités de *Tirig* [2] et de *Morella la Vieja* [3]. Toutes ces peintures, traitées en rouge sombre, se distinguent par leurs dimensions très réduites. Elles montrent, en dehors de la représentation



Fig. 2. — Rectiformes à la caverne *del Buxu*.

isolée de l'homme ou de l'animal, des scènes de guerre et de chasse : homme poursuivant des chèvres, dont l'une, atteinte d'une flèche, laisse derrière elle une longue traînée de sang (galerie *del Roble*, à *Morella la Vieja);* chasseur apercevant un cerf; chasseur ou guerrier, coiffé d'un bonnet à trois cornes, suivant une piste ensanglantée *(Tirig* et *Morella la Vieja) (fig. 3)*, etc. Le combat d'archers tracé sur les parois de la galerie *del Roble*, par le réalisme de la composition, permet de suivre les phases de la lutte : un parti de trois archers attaque un groupe de deux hommes, également armés de l'arc (à droite de la partie centrale du panneau) qui, malgré leurs blessures, résistent de leur mieux, pendant que deux autres combattants cherchent

1. Juan Cabré Aguilo, *Las pinturas rupestres de Aldeaquemada.* Memoria n° 14 de la Com. de Investig. paleont. y prehist. 1 vol. in-4° de 35 pages, 2 planches et 33 figures, Madrid, 1917. Voir abbé H. Breuil, *L'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 236 et suiv.

2. L. del Arco, *Descubrimiento de pinturas rupestres en el barranco de Valtorta (Castellón)*, dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, t. LXXI, 1917, p. 5-17.

3. E. Hernandez-Pacheco, *Estudios de Arte prehistórico. I. Prospección de las pinturas rupestres de Morella la Vieja.* Nota n° 16 de la Com. de Invest. paleont. y prehist., p. 1-17, Madrid, 1918.

à tourner les assaillants (*fig. 4*). La plupart des animaux représentés dans ces abris sont des béliers; on y trouve cependant figurés un sanglier, un cerf et un cheval; l'homme s'y montre armé de l'arc et de longues flèches à pointe simple ou barbelée, la tête couverte d'une coiffure de plumes ou d'un bonnet à trois pointes et portant presque toujours des ornements de plumes aux jarrets et aux coudes. Un premier élément de datation de ces peintures est fourni par la présence de jarretières et bracelets de plumes semblables à ceux qui se retrouvent sur la baguette magique de Lourdes et sur les fresques de Laugerie-Basse, Cogul, Alpera, Charco del Agua Amarga, aussi bien que dans les sépultures quaternaires de Grimaldi, Baossa da Torre et



Fig. 3. — La poursuite.

au gisement des Forges au Bruniquel [1]. La technique de ces représentations permet de distinguer plusieurs phases dans l'art rupestre de l'Espagne orientale. A un premier stade appartiennent les figures d'archers où le corps est formé par un gros trait. Les animaux sont bien proportionnés et présentent un réalisme saisissant dans l'attitude, expression qui va en s'atténuant peu à peu et finit par ne plus montrer que des images grossières. Enfin certaines représentations isolées d'archers sont nettement schématiques et une tête de chèvre de la *Cueva del Barranquet* s'apparente étroitement aux peintures néolithiques de Sierra Morena et d'Estrémadure.

Au groupe de peintures naturaliste du *Levante* correspondent probablement les figures de chèvres les plus anciennes découvertes par M. l'abbé Breuil dans la vallée peinte des *Batuecas*, à la limite des provinces de Salamanque et de Cáceres [2]. De nombreuses figures d'animaux, biches, bouquetins et principalement des chèvres ont été relevées sur les parois des abris sous roches de la vallée, mêlées à des

1. Ismaël de Pan y P. Wernert, *Nuevos datos para la cronología del arte rupestre del Oriente de España*, même collection, nota n° 10, p. 9-12, Madrid, 1917; P. Wernert, *Nuevos datos etnográficos para la cronología del arte rupestre de estilo naturalista del Oriente de España*, même collection, nota n° 13, Madrid, 1917.

2. Abbé H. Breuil, *Les Peintures rupestres de la Péninsule ibérique IX. La vallée peinte des Batuecas*, dans *L'Anthropologie*, t. XXIX, 1918-1919, p. 1-27.

signes de couleur rouge, jaune et blanche, formant des barres et des points, des cercles à rayons, des pectiformes et des « scolopendres ». Les représentations les plus anciennes de chèvres (brun foncé) sont peut-être contemporaines des figures naturalistes d'Alpera et de Cogul; les chèvres rouges à cornes de profil et les animaux traités en blanc se rattachent aux peintures d'Estrémadure qui sont en partie néolithiques et parfois antérieures à cette époque. Aux *Batuecas*, l'absence de toute trace d'industrie ou de monuments caractéristiques de cette période et l'apparition de figures ramiformes et autres présentant de



Fig. 4. — Combat d'archers.

plus grandes analogies avec les galets peints du Mas d'Azil qu'avec les peintures d'Estrémadure, ne permet pas de faire descendre l'âge de ces stations jusqu'au néolithique. Cette analogie des signes peints sur les parois rocheuses de la vallée des *Batuecas* avec les galets aziliens est très importante et permet d'entrevoir les influences qui ont présidé à la formation de l'art schématique dans les peintures rupestres. Dès l'époque prénéolithique et peut-être même vers la fin du quaternaire, il se serait créé dans la Péninsule ibérique un foyer méridional où cet art schématique aurait pris naissance, à partir d'un point plus naturaliste, sans doute, au début. La civilisation capsienne aurait alors évolué *in situ* vers l'Azilo-Tardenoisien sous l'influence des premiers arrivants néolithiques, émigrés partiellement vers le Nord et essaimant dans les Pyrénées, l'Europe occidentale et même centrale. C'est alors que les habitants du sud et du centre de la Péninsule auraient subi l'influence des nouveaux venus et enrichi leur art d'un certain nombre d'éléments empruntés aux idées des envahisseurs, tels que les figures de femmes à tête de chouette et les idoles rectangulaires ou

bitriangulaires du néolithique ibérien. Les manifestations de cet art pictural se retrouvent pendant cette même période dans les dessins en couleur et les gravures sur roche [1].

La découverte à *Las Carolinas* [2], aux environs de Madrid, de céramique à représentations animales stylisées, du type de *Ciempozuelos*, apporte un nouvel élément pour la chronologie de l'art rupestre de l'Espagne orientale. Dans la couche supérieure du gisement, on a recueilli, parmi d'autres tessons de poterie décorée, un fragment de coupe orné de cerfs stylisés accompagnés de cercles ou de disques à lignes radiantes *(fig. 5)*. De semblables représentations solaires se



Fig. 5. — Fond de coupe de *Las Carolinas*.

retrouvent en Espagne sur la céramique de la *Cueva de la Mujer* (Grenade) et à *Los Millares*, sur le vase de *Hoernsommer* (Langensalza) et dans les palafittes des Alpes orientales; elle figure également sur les dolmens de la *Granja de Toniñuelo*, près de Jerez de los Caballeros, à *Fuencaliente* et à *Vélez-Blanco*. Les images de cerfs stylisés apparaissent encore sur les poteries de l'Europe orientale et de la Péninsule ibérique, ainsi que sur les peintures rupestres de l'Espagne orientale. Les dernières représentations des cerfs stylisés dans l'art pictural ibérien coïncident donc avec les gravures de la coupe de *Las Carolinas* et la civilisation de Ciempozuelos (3000-2500 av. J.-C.). Il en résulte que la phase semi-naturaliste des peintures rupestres d'Espagne doit être considérée comme nettement néolithique.

Il est déjà possible de distinguer plusieurs périodes dans l'art rupestre de ces provinces. On a remarqué en effet que sur certains ensembles, les grands animaux de style réaliste sont antérieurs à certaines scènes de chasse ou de combat qui descendent, dans le temps, jusqu'à la fin du paléolithique et même parfois jusqu'au prénéolithique. Cette évolution dans le choix des sujets représentés, depuis l'art cantabrique jusqu'aux stylisations contemporaines de l'ère du

1. *Du même*, op. cit.

2. H. Obermaier, *Yacimiento prehistórico de las Carolinas (Madrid)*. Memoria n° 16 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol. in-4° de 35 pages et 23 figures, Madrid, 1917.

métal, semble correspondre à une transformation des idées directrices qui ont présidé à la composition de ces peintures. En Cantabrie, la magie occupe la première place, alors que dans l'est de la Péninsule apparaît peu à peu le désir, nettement exprimé, de garder le souvenir de certains événements ayant exercé une influence profonde sur la vie de la tribu. Les dernières peintures rupestres nous ramènent vers des idées de religion et de mort. Mais ce ne sont encore là que des hypothèses et il est trop tôt pour tenter une synthèse générale. Pour ce faire, il faut attendre la publication du *Corpus* de toutes les manifestations de l'art rupestre de la Péninsule ibérique [1].

Étendant hors d'Espagne la recherche de ces idées directrices, M. P. Wernert [2] cherche à montrer le synchronisme existant entre les figures stylisées du Magloemosien scandinave et les peintures à représentations funéraires de l'Espagne. L'analogie de ces peintures entre elles serait due à l'influence spirituelle de l'épipaléolithique péninsulaire et pyrénéen sur les idées et les croyances des tribus nordiques, influence provenant d'une invasion du Nord européen par une civilisation occidentale à la fin de la dernière glaciation. Ces ressemblances ne pourraient-elles s'expliquer simplement par un fond de croyances communes à l'humanité néolithique?

L'étude des peintures rupestres apporte également d'utiles précisions sur la vie matérielle et les établissements des populations de l'Espagne primitive. La présence de chars à deux ou quatre roues et de traîneaux triangulaires sur les roches peintes des provinces de *Ciudad-Real* et de *Badajoz*, ainsi que sur la stèle funéraire hallstattienne de *Solana de Cabañas* (Cáceres) montre que ces véhicules étaient d'un usage courant dès la fin du néolithique [3]. L'interprétation de certains signes jusqu'alors considérés comme des tectiformes ou des représentations solaires vient d'être renouvelée par M. Frankowski [4] qui propose de voir dans la plupart de ces dessins la figuration de palafittes quaternaires. Son étude repose sur la comparaison de ces peintures avec certains dessins exécutés par de jeunes paysans portugais et sur les procédés encore en usage dans les Asturies pour la construction des greniers à céréales sur pilotis, dernière survivance des palafittes d'Espagne.

De nombreux ateliers chelléens, acheuléens et moustériens ont été

1. E. Hermandez-Pacheco, *Estudios de Arte prehistórico, II. Evolución de las ideas madres de las pinturas rupestres*. Même collection, nota n° 16, Madrid, 1917.

2. P. Wernert, *Figuras esquemáticas del Maglemosiense. Ensayo de etnografía comparada*. Même collection, note 15, Madrid, 1917.

3. Abbé H. Breuil, *Le char et le traîneau dans l'art rupestre d'Estremadure*, extrait de *Terra Portuguesa*, n°s 15-16; 1 broch. in-4° de 8 pages et 12 figures, Lisbonne, 1917.

4. Eugeniusz Frankowski, *Horreos y palafitas de la Peninsula ibérica*. Memoria n° 18 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol. in-4° de 154 pages, XXIII, planches et 51 figures, Madrid, 1918.

signalés par M. l'abbé Breuil dans le *bassin du Guadiana*, sur le territoire des provinces de *Ciudad-Real*, *Cáceres* et *Badajoz* [1], et par M. J. Cabré Aguilo sur les petites éminences qui se dressent de chaque côté du fleuve, aux environs de *Puente-Mocho* [2]. Ces stations se rencontrent aux abords des massifs de quartzites ou en suivant les cours d'eau à alluvions de quartz ou de grès. Un atelier pour la taille des silex a été découvert à la base du versant sud-ouest du *Cerro de los Angeles*, sur la rive droite du Manzanares [3]; dans la province de *Toléde*, des campements passagers, sans doute moustériens, occupent les cerros *del Prado*, à 1 kilomètre d'Illescas, dans une position commandant la plaine de la Sagra [4].

Dans la région cantabrique, la caverne de *Cueto de la Mina*, aux environs de Posada (Asturies) [5], appartient au groupe de grottes fluviales signalées dans les précédentes chroniques [6]. Les fouilles faites à l'entrée de la grotte, parmi les cendres des foyers, ont fourni des armes et des instruments aurignaciens, solutréens et magdaléniens. L'intérêt de ces découvertes se trouve surtout dans les conclusions qu'on en peut tirer pour la géographie du nord de la Péninsule aux dernières périodes paléolithiques. La rareté du silex dans la région a contraint l'homme à l'emploi presque exclusif de la quartzite fort abondante dans la rivière voisine. L'usage de cette matière, difficile à travailler, donne forcément une industrie moins soignée qui la fait parfois confondre avec celle du paléolithique inférieur, et produit des formes communes à toutes les séries. On ne remarque pas non plus d'évolution vers un outillage perfectionné; à une industrie très fine comme celle du solutréen succède la phase grossière du magdalénien inférieur. Lorsqu'il y a évolution, elle ne se produit jamais qu'au même niveau. Dans le travail de l'os, la zagaie aurignacienne et magdalénienne se différencie seulement par la décoration et les objets de cette catégorie vont en se multipliant à mesure qu'on avance dans le solutréen. Les niveaux supérieurs de la couche archéologique ont donné des bâtons perforés, de grands lissoirs, de fines aiguilles, principalement vers la fin du

1. Abbé H. Breuil, *Glanes paléolithiques anciennes dans le bassin du Guadiana* dans *l'Anthropologie*, 1917.

2. J. Cabré Aguilo y P. Wernert, *El paleolítico inferior de Puente-Mocho*. Memoria nº 11 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol in-4º de 25 pages et 23 figures, Madrid, 1916. Déjà signalé par M. l'abbé H. Breuil.

3. L. Fernandez Navarro y P. Wernert, *Silex taillados de Illescas*. Même collection, nota nº 12, Madrid, 1917.

4. E Hernandez-Pacheco y Jose Royo, *Pedernales taillados del cerro de los Angeles (Madrid)*. Même collection, nota nº 11, Madrid, 1916.

5. Conde de la Vega del Sella, *Paleolítico de Cueto de la Mina*. Même collection, memoria nº 13, 1 vol. in-4º de 94 pages, 43 planches et 25 figures, Madrid, 1916.

6. *Bull. Hisp.*, t. XVII, 1916, p. 181.

magdalénien. Les résultats de l'étude de la faune, découverte au gisement de *Cueto de la Mina*, coïncident avec les renseignements recueillis aux fouilles de la caverne *del Castillo*. L'une et l'autre semblent prouver un changement de climat à partir de l'aurignacien moyen, où la présence de restes du *Rhinoceros Merckii* indique une période plus douce. Le refroidissement va en augmentant dans les niveaux supérieurs; au solutréen, l'apparition de l'*Elephas primigenius* montre un climat froid. L'abaissement de la température se poursuit pendant toute cette période. Avec l'asturien apparaît le climat actuel de la région.

En dehors de la découverte d'une station néolithique à la caverne de *los Rascones*, près de Salamanque[1], nous n'avons pas, cette année, d'autre travail à enregistrer, pour cette époque, que l'exploration de M. F. de Motos aux ruines de deux villages néolithiques superposés, situés au sommet du moins élevé des deux petits cerros de *las Canteras*, à l'extrémité orientale de la plaine de *Vélez-Blanco*[2]. Ces deux éminences forment un observatoire naturel d'où la vue s'étend au loin sur le territoire avoisinant. La partie supérieure du grand cerro a été fortifiée par une muraille de gros blocs. Le sommet de l'autre colline est entouré d'un mur en pierres sèches percé d'une porte au sud-ouest. Les cabanes de forme ronde ou ovale sont groupées aux abords de l'entrée; celles de la couche inférieure sont en partie creusées dans le sol et délimitées par une murette de pierrailles. Elles étaient recouvertes par une toiture de branchages et d'argile supportée par des pieux. La majorité des objets recueillis appartient au néolithique. Ce sont des armes ou des outils de pierre, d'os et de bois de cerf; des idoles grossièrement taillées dans des phalanges d'herbivores; des colliers de coquillages perforés et des petits godets ayant contenu des matières colorantes. La céramique y est représentée par de nombreuses écuelles en forme de coupe sphérique, de grands bols à fond convexe et des vases dont la panse s'évase vers l'embouchure. L'un d'eux, orné d'incisions, montre une étroite analogie avec les peintures rupestres de la région et le décor en dents de loup des idoles de schiste de *los Millares*. Dans les fonds de cabanes de la couche supérieure, on a recueilli quelques instruments de cuivre, lames de poignards, couteaux et poinçons, de travail rudimentaire, dont l'emmanchement est identique à celui des armes et outils de pierre. Ces objets sont les produits d'une industrie locale. Dans les ruines du village, on a découvert, les restes d'un petit

1. *Jacimiento prehistórico en Salamanca*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXIII, 1918, p. 96.

2. Federico de Motos, *La Edad neolítica en Vélez Blanco*. Memoria n° 19 de la Com. de Investig. paleont. y prehist.; 1 vol. in-4 de 81 pages et 40 figures, Madrid, 1918.

four en terre cuite et un creuset en terre réfractaire pour la fonte des métaux. A quinze kilomètres de *las Canteras* existent des gisements de cuivre sur la colline d'*El Cimbre*, et la route qui y mène à travers le lit du *Guadalentin* est jalonnée de sépultures. Les cimetières des deux villages de *Vélez-Blanco* sont établis dans les parties basses des collines en vue de l'acropole. Les tombes, de deux types différents, correspondent aux habitats successifs du plateau. Les plus anciennes ont la forme d'un puits circulaire d'environ 1 mètre de profondeur, entouré de larges dalles. Quelques-unes présentent l'aspect d'une chambre funéraire entourée d'un cercle de grosses pierres. Les plus récentes n'ont aucune enceinte; le cadavre est disposé directement sur le sol et recouvert d'une couche de terre fine mêlée de petits graviers. Le mobilier funéraire se compose uniquement d'outils et d'armes de silex. Quelques objets de cuivre apparaissent parfois. Aucune trace de bouleversement ou d'incendie n'a été relevée dans les couches archéologiques de l'établissement et les vases paraissaient encore occuper leur place normale; on ignore totalement les causes qui ont motivé l'abandon du plateau. La présence d'armes et d'outils de cuivre dans les ruines du second village en fait le contemporain des établissements de *Los Millares* (énéolithique).

A mesure que se poursuivent les découvertes archéologiques dans les stations et les sépultures des premiers âges des métaux, la Péninsule ibérique apparaît comme l'une des principales provinces énéolithiques de l'Europe. Les groupes de dolmens et d'habitats des bords de la *Laguna de la Janda* [1], ceux de la région d'*Albuquerque* [2] et des provinces de *Guipuzcoa* et de *Navarre* [3] appartiennent à cette période. Il semble établi que les peintres de cavernes voisines et les constructeurs de dolmens ne formaient alors qu'un même peuple dont l'art est caractérisé par des idoles plates décorées de gravures ou de peintures et par une céramique à décor géométrique ou fortement stylisé. Cette même stylisation se retrouve dans les figures zoomorphiques ou anthropomorphiques des peintures sur roche. Le mobilier trouvé en 1870 dans la nécropole énéolithique d'*Alcudia* (Grenade) et des haches de cuivre provenant d'*Aldehuela* (Avila) et *Requejo* (Santander) viennent d'entrer dans les collections du Musée archéologique national de Madrid [4], ainsi que plusieurs vases décorés d'incisions remplies de pâte blanche du type de *Ciempozuelos*, découverts dans

1. Abbé H. Breuil et W. Werner, *Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la laguna de la Janda*, dans le *Bull. hisp.*, t. XIX, 1917, p. 157-188.

2. *Bull. hisp.*, *ibid.*, p. 200.

3. Telesforo de Aranzodi y Unamuno, *Los Gentiles del Arabar*, dans le *Boletin de la Comisión de Monumentos históricos y artísticos de Navarra*, 1918, p. 49; *El dolmen de Cruilles*, dans le *Butlleti del Centre excursionista de Vich*, 1917, p. 155-156.

4. J. Ramon Mélida, *Adquisiciones del Museo nacional arqueológico en 1916*, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. XXI, 1917, p. 315 et suiv.

les sépultures de *Sans Gines*, aux environs de Marchena[1]. Les tombes du fond de la vallée de *Bieru* (Villanova de Prades) semblent postérieures. Le cadavre, couché sur le côté droit, était renfermé dans une caisse faite de larges pierres plates. L'absence de tout mobilier ne permet pas de préciser à quelle période de la civilisation des métaux appartiennent ces trouvailles; cependant le mode d'ensevelissement n'est pas sans rappeler celui en usage dans les sépultures de Calaceite et de Maçalio, contemporaines de la civilisation d'*El Argar*[2]. Il est encore moins facile de replacer dans le temps l'enceinte sacrée et la pierre à sacrifices signalée à *Mayoralguillo de Vargas* (Cacéres). M. Mélida propose de les situer au début du bronze[3]. De nombreux établissements humains ont été découverts dans les cavernes d'Estrémadure, les grottes du bassin supérieur de l'Ebre et de la vallée du Ségre. Certaines de ces stations présentent des traces d'aménagement, petites murettes dressées pour fermer l'entrée ou ménager à l'intérieur de petites habitations *(Cova Fonda, Espluga dels Gitanes)*. La plupart d'entre elles ont été occupées depuis le néolithique jusqu'à l'époque hallstattienne et même romaine. Aussi la plus grande prudence doit être mise en œuvre lorsqu'il s'agit d'assigner une époque aux divers types de céramique recueillis dans la couche archéologique, certaines formes de vases décorées d'impressions digitales ou de cordons de terre glaise se retrouvant aussi bien dans la poterie néolithique que dans celle d'Hallstatt[4]. Les découvertes, chaque année plus nombreuses, d'antiquités préromaines faites dans la vallée de l'Ebre, montrent l'importance du rôle joué par cette région dans la formation territoriale de l'Espagne primitive.

Les Orientaux. — A Cadix, M. Pelayo Quintero poursuit l'exploration des cimetières de la ville antique, située en bordure de la voie romaine. Plusieurs nécropoles puniques, ibériques et romaines superposées les unes aux autres ont été découvertes au cours de la

1. Du même, *Antigüedades de Marchena*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 319.

2. A. Llaneria, *Al pié de los montes de Prades*, dans le *Boletín arqueológico, órgano de la R. Sociedad arqueológica Tarraconense*, 1917, p. 32; voir *Bull. hisp.*, t. XIX, 1917, p. 203-204.

3. Sanguino y Michel, *Piedra de sacrificios y antigüedades de Mayoralguillo de Vargas*, dans le *Boletin de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 317-319.

4. Ismaël de Pan, *Exploración de la cueva del Conejar (Cáceres)* nota n° 14 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., Madrid, 1917; du même, *Noticia de hallazgos prehistóricos en tres cuevas, aun no citadas de la sierra de Camero* (Logroño), même collection, nota n° 4, Madrid 1915; Juan Serra Villaro, *Excavaciones de la cueva del Segre* (Lerida), Memoria de la Junta superior de Excavaciones y antigüedades, Madrid, 1918, in-8°; L. Mariano Vidal, *Cerámica de Ciempozuelos en una cueva del Norte de España*, 1 broch. in-8°, Barcelone 1916; P. Bosch Gimpera, *La cerámica hallstattiana en las cuevas de Logroño*, nota n° 5 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., p. 9-15, Madrid, 1915.

présente campagne[1]. Parmi les nombreuses antiquités découvertes aux environs de *Marchena*[2], on a trouvé les ruines d'une chambre funéraire, avec puits d'accès, d'époque carthaginoise. Aux environs de la tombe, on avait recueilli précédemment un petit autel et un bas-relief montrant une biche et son faon. Deux groupes de sépultures contemporaines ont été signalés au *Barranco de la Fos*, près de Bocairente[3], et à *Galera* (Grenade)[4]. Dans cette dernière nécropole, fortement imprégnée d'éléments indigènes, les cendres étaient contenues dans des caisses de pierre quadrangulaires, décorées d'ornements rouges ou dans de petites urnes de facture ibérique. Le cimetière est daté par la présence dans l'une des tombes d'un vase grec à figures rouges du IVe siècle.

Dans une chronique précédente, j'ai eu l'occasion de mentionner l'importance des découvertes d'antiquités carthaginoises provenant des nécropoles de la petite île d'Ibiza[5]. De nouvelles fouilles ont été entreprises à *Cala d'Hort*[6] et, bien qu'encore inachevés, les travaux de déblaiement ont ramené à la lumière un groupe d'hypogées, contenant le mobilier funéraire usuel : scarabées gravés d'intailles (guerrier; tête de cheval; génisse allaitant son veau); bijoux d'argent et vases décorés d'yeux, de feuillages, d'ornements géométriques; poteries de style gréco-italique.

Reprenant l'ensemble de ces découvertes, M. A. Vives y Escudero[7] recherche le rôle joué par *Ibiza* dans la formation de l'industrie et de l'art carthaginois. La situation géographique de l'île, simple station maritime et entrepôt du commerce punique en face de la côte orientale de l'Espagne, explique la nature et le caractère du mobilier funéraire trouvé dans les hypogées. Il ne faut pas s'attendre à y recueillir autre chose que la pacotille courante des navigateurs puniques et les objets usuels ayant servi à une population de commerçants et de trafiquants qui ne semblent avoir séjourné dans l'île que pour leurs affaires. De là une différence très marquée entre ces mobiliers et les objets de même nature trouvés dans les sépultures de Carthage et de Sardaigne, ces deux autres foyers de la civilisation

1. Pelayo Quintero y Atauri, *Excavaciones de la ciudad de Cádiz*, Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 10 pages et 7 planches, Madrid, 1918.
2. J. Ramón Mélida, *Antigüedades de Marchena*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 319-322.
3. Du même, *Adquisiciones...*
4. Gonzalez Simancas, *Los Casetes dels Moros del alto Clariano*, dans le *Boletín de la Sociedad española de Excursiones*, 1918, p. 69-99.
5. *Bull. hisp.*, t. XVIII, 1916, p. 182.
6. C. Roman y Ferrer, *Excavaciones en Cala d'Hort (Ibiza, Baleares)*. Memoria de la Junta superior de Excav. y Antig.; 1 broch. in-8° de 22 pages et 5 planches, Madrid, 1918.
7. A. Vives y Escudero, *Estudio de Arqueología cartaginesa. La Necrópolis de Ibiza*, 1 vol. in-8° de 189 pages, 106 planches et 175 figures, Madrid, 1917.

carthaginoise. L'éloignement d'Ibiza a permis aux traditions et aux formes de l'industrie punique de s'y maintenir longtemps encore après la ruine de la métropole. Parmi toutes ces antiquités, la remarquable collection de bustes de terre cuite d'hommes et de femmes mérite de retenir longuement l'attention. La variété des thèmes iconographiques reproduits en fait un document de premier ordre pour l'étude de la représentation humaine dans l'art carthaginois. Tous ces objets ont été recueillis dans des sépultures, creusées à une faible profondeur dans le sol rocheux de l'île. Les sarcophages étaient disposés de chaque côté de la chambre funéraire de manière à laisser un espace vide au centre. Des traces de décoration picturale ont été relevées sur les murailles, parfois ornées de moulures en terre cuite ou en pierre du pays.

Les Ibères. — Dans la précédente Chronique[1], je donnais un assez long résumé des découvertes de statuettes de bronze faites par MM. Calvo et Cabre sur l'emplacement du sanctuaire ibérique du *Collado de los Jardines* (Santa Elena, Jaen). Les campagnes de 1917 et 1918 ont apporté des résultats tels qu'ils dépassent de beaucoup le cadre des mémoires qui leur sont consacrés. Plus de 3.000 figurines de bronze ont été retrouvées au cours des fouilles, ainsi que le temple lui-même et un établissement ibérique fortifié, séjour des bronziers qui modelèrent les ex-voto[2]. Le sanctuaire proprement dit était situé, comme à *Castellar de Santisteban*, dans une caverne voisine d'une source et entouré de bois touffus. De bonne heure, sans doute par suite de l'affluence des pèlerins attirés par la renommée du dieu, il devint nécessaire de construire des bâtiments annexes, temples ou trésors, et de procéder à l'aménagement des abords de l'antre sacré par l'établissement d'une terrasse sur laquelle s'élevèrent ces divers édifices. Les constructions appartiennent à deux époques différentes, séparées par une couche archéologique de 3m50 d'épaisseur. La plus récente de ces deux esplanades est délimitée par un mur dont le point de départ se trouve à 28 mètres du fond de la caverne, et qui se dirige en ligne droite vers un rocher calcaire situé au sud-ouest. De là, en suivant les saillies de la face extérieure de la roche, il va à la rencontre d'une seconde muraille qui se poursuit perpendiculairement sur une longueur de 27 mètres jusqu'à un escalier d'accès. La construction est fort irrégulière; les pierres de toutes dimensions sont entassées à sec les unes sur les autres, les interstices obstrués par de la pierraille. Une large terrasse surplombant de 11 mètres la plus ancienne couche

1. *Bull. hisp.*, t. XIX, 1918, p. 251-254.

2. Ignacio Calvo y Juan Cabré Aguilo, *Excavaciones en la cueva y collado de los Jardines (Santa Elena. Jaen)*. Memorias de la Junta sup. de Excav. y Antig., 2 broch. in-8°, Madrid, 1918 et 1919.

de débris se trouve ainsi délimitée. Elle était formée par un remplissage de gros blocs servant d'assises à des édifices disparus et recouvert d'une épaisse couche de terre fortement comprimée. Poursuivant l'exploration du côté opposé, on découvrit à 3m50 au-dessous de cette esplanade une seconde terrasse, d'époque antérieure, limitée au sud par un mur parallèle à celui des escaliers et se coudant brusquement à angle droit pour former ensuite une légère courbe dans la direction de la caverne. A l'intérieur du périmètre ainsi délimité s'étend une petite plate-forme rectangulaire, adossée à un bloc de rochers face à la grotte et supportant une muraille de cinquante centimètres d'épaisseur. M. Calvo croit y reconnaître les ruines d'un temple dont le plan présenterait certaines analogies avec celui du Cerro de los Santos. Les restes d'un escalier se voient sur la face orientale. C'est au pied du terre-plein, hors de l'enceinte sacrée, que furent recueillies la plus grande partie des figurines de bronze, principalement vers la droite de la roche voisine de la caverne, dans les crevasses du rocher et au fond d'un petit précipice qui s'ouvre à la base.

Parmi toutes ces statuettes, une centaine seulement se distinguent soit par leur réel caractère artistique, soit par les détails de l'habillement ou de l'armement. Elles représentent des guerriers ou des cavaliers, des porteurs ou des porteuses d'offrandes. Mais ces images, œuvres d'artistes isolés qui purent s'évader des étroites limites et des routines où s'enfermèrent la plupart des bronziers du *Collado de los Jardines*, sont noyées dans la masse des « orants » et « orantes » de facture toute primitive ou schématique, identiques aux grossiers « bonshommes » du sanctuaire de Castellar de Santisteban. Leur originalité est tout entière dans les détails du costume ou de la coiffure; pour le reste, elles présentent les mêmes caractères que les autres productions méditerranéennes de l'archaïsme : uniformité du thème iconographique tendant à exprimer par l'attitude des membres supérieurs une idée de prière ou de supplication; impersonnalité et immuabilité du type représenté [1]. Ce groupe des orants et des orantes peut se diviser en deux catégories nettement déterminées : dans la première, malgré les imperfections de la technique, se trahit le souci de reproduire la forme humaine dans son intégralité; au contraire, dans la seconde série, la tête seule est modelée, le corps étant le plus souvent réduit à une simple barre de métal repliée à l'extrémité inférieure. Un problème chronologique d'une extrême importance se pose alors : de ces deux groupes lequel est le plus ancien? C'est toute la question des origines de l'art qu'il faudrait discuter au sujet de ces images. Dans l'étude que je consacrais aux figurines de Castellar de Santisteban, je concluais à la contemporanéité de ces images, stylisées

1. R. Lantier, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, p. 52-53.

ou non; j'admettais toutefois que l'imitation directe de la nature avait primitivement guidé le bronzier ibérique, et que plus tard, par impuissance à traduire le réel ou pour des raisons de commerce, l'art des fondeurs de statuettes avait rapidement abouti à des formes schématiques et conventionnelles[1]. Dans les deux derniers rapports publiés, M. Calvo ne partage point cette hypothèse et pour lui le problème de la stylisation est résolu par les fouilles du *Collado de los Jardines*. Cette affirmation, encore prématurée, vu la brièveté des renseignements que nous possédons sur la disposition des statuettes dans les diverses couches archéologiques, n'a pas d'autre base que la découverte dans un milieu ibérique et non bouleversé (?) d'ex-voto de caractère schématique, reposant sur le sol de la plus ancienne terrasse et au pied du rocher situé au sud-est de la caverne. Ces figurines sont considérées par l'auteur comme les plus anciennes du gisement et représenteraient la forme primitive créée par les bronziers du *Collado*[2]. Or, de semblables images ont été retrouvées dans la couche d'incendie contemporaine du règne de Théodose, postérieure à la destruction systématique du sanctuaire dans les dernières années du IIIe siècle de notre ère, ce qui semblerait prouver que le type le plus simplifié a été surtout employé pour des raisons de bon marché et à toutes les époques. Mais avant de se prononcer de façon définitive pour ou contre cette hypothèse qui aurait l'immense avantage d'éclaircir un problème artistique que je considère encore comme très difficile à résoudre, il me semble sage d'attendre la publication d'ensemble promise par les auteurs.

Trois chemins mettent en communication le sanctuaire avec un établissement ibérique situé sur une plate-forme rocheuse, dominant au sud le *Collado de los Jardines*. L'un grimpe presque en ligne droite à travers les blocs qui les séparent et mène directement à la ville; l'autre traverse l'enceinte en son milieu de l'ouest vers l'est : c'est l'ancienne voie romaine de *Laminium* à *Castulo*. Un peu au-dessous de celle-ci, parallèlement à la route moderne non terminée d'Aldeaquemada, on trouve les restes d'un sentier très ancien, d'une largeur d'environ trois mètres, empierré seulement dans les pentes et qui suit la ligne droite sans tenir compte des accidents du terrain. Aux endroits les plus étroits sont aménagés des passages secondaires formant une ellipse avec la voie principale. Leur tracé est délimité par de grosses pierres. Au sommet du Collado, cette piste ibérique se confond avec la voie romaine. L'établissement est limité au nord et sur une partie de la face occidentale par une ligne de rochers reliés entre eux par des murs (*fig. 6*). Du côté opposé une enceinte murée protège le versant oriental. L'ensemble des défenses, naturelles ou artificielles, entoure

1. R. Lantier, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, p. 54.
2. Calvo y Cabre, *Memoria de 1918*, p. 14, 16, 19.

un espace de 1.065 mètres de longueur sur 520 de largeur. La première muraille commence à 60 mètres du sanctuaire et, par un tracé fort irrégulier, va s'accrocher, dans la direction de l'ouest, à un bloc de rochers situé un peu au delà de la porte donnant accès à la voie romaine. L'entrée est protégée par deux tours, dont la base seule subsiste. De là jusqu'au *Peñón del Carzo*, 35 mètres seulement sont murés; la pente rapide du terrain, encore couvert de bois, et les roches en place étant plus que suffisantes pour assurer la défense. Du sommet de cette hauteur, qui commande le passage du col de *Despe-*



Fig. 6. — Établissement ibérique du *Collado de los Jardines*.

ñaperros par le *Collado de los Jardines*, la vue s'étend au loin vers les plaines de la Manche et de l'Andalousie. Deux tronçons de murs réunissent cette importante position à la *meseta del Corzo*. Au sommet de ces hauteurs avaient été aménagés des postes de veille. Un peu avant d'arriver à un gros rocher dressé à l'extrémité sud-ouest de l'enceinte, la muraille court en ligne droite dans la direction du *Peñón de Raso Largo*, à la base duquel on trouve une petite construction (corps de garde). Entre ces deux points, l'enceinte est fréquemment interrompue, les bois étant un obstacle suffisant à une tentative d'escalade par surprise. Au delà de ce roc, la muraille se poursuit sans interruption et suit les ondulations du terrain jusqu'aux massifs rocheux qui entourent la ville proprement dite; aux endroits accessibles, des tours de protection surgissent parmi les roches. Située presque au même niveau que le terrain avoisinant, la construction de la muraille sur cette face est très soignée. Elle est bâtie à pic au-dessus d'un talus fortement incliné vers le dehors et précédé d'un fossé large de deux mètres. Les habitations se groupent par trois ou quatre, au point le

plus élevé de l'enceinte, à l'abri des *Callejones de la Hoz*. Toutes affectent la forme d'un carré plus ou moins régulier et se composent généralement de deux pièces. Elles étaient construites en pierres sèches et recouvertes d'une toiture de branchages et d'argile supportée par des poutres. Parmi les ruines, on a recueilli les restes de creusets ayant servi à la fonte des statuettes, un moule à demi brisé et quelques ébauches de figurines. Les cimetières de l'établissement étaient situés dans l'enceinte sous les ruines de maisons de l'époque de Charles III ou en dehors de la muraille.

M. Calvo propose d'identifier cet établissement avec la station II *Solaria* de la voie romaine de *Laminium* à *Castulo* et de situer à l'une des portes de la ville l'emplacement de l'arc de Janus qui indiquait la frontière entre la Tarraconnaise et la Bétique. Cette opinion ne saurait être admise; elle est contraire à tout ce que nous savons des limites de ces deux provinces romaines et ne repose que sur la présence constatée au XVIIIe siècle d'une colonne portant d'un côté l'image du Sauveur et de l'autre celle de la Virgen del Sagrario dressée à proximité du Collado, entre les diocèses de Jaen et de Tolède.

Dans une courte notice M. Valera Hervías [1] rend compte d'une exploration sommaire du bourg ibérique du *Tolmo de Minateda*, situé sur un monticule rocheux, isolé au milieu de la plaine. Les ruines de maisons occupent la plate-forme à laquelle on accède par des escaliers taillés dans le roc et par un ravin barré d'une double muraille commandée par une tour. Des silos sont creusés dans la masse rocheuse et sur le rebord on retrouve la trace de presses pour la fabrication de l'huile et de mangeoires provenant des étables ou écuries établies sur cet emplacement. Le cimetière de la station, exploré par M. F. de Motos, en bordure de la route moderne, dans la plaine, renfermait une importante collection d'urnes funéraires décorées de peintures du style de l'Espagne orientale. Il en est de même pour les innombrables tessons recueillis sur les pentes et au sommet de la colline.

Le groupe numantin de la céramique ibérique s'est enrichi de quelques belles pièces provenant des découvertes faites pendant les campagnes de 1916-1917 [2]. Parmi les morceaux les plus remarquables il faut citer une œnochoé décorée d'un motif central de style géométrique en forme de croix de Saint-André, accolé à droite et à gauche de deux têtes de cheval stylisées, avec représentations d'oiseaux dans l'encorbellement du cou, et un fond de kylix montrant un oiseau à cou triangulaire surmonté d'une tête de griffon, le tout de tonalité

1. E. Valera Hervias, *Cerámica ibérica en el Tolmo de Minateda (Albacete)*, dans la *Revista de Archivos...*, 1918, II, p. 382-391.

2. J. Ramón Mélida, *Excavaciones de Numancia*. Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 23 pages et 16 planches, Madrid, 1918.

blanche, rouge et orange. Une petite tasse à anse porte deux figures de félins opposées traitées en blanc souligné de rouge. Ces vases proviennent de la partie nord-ouest de la ville, dont la disposition générale reste, dans ses grandes lignes, identique à celle des quartiers déjà explorés. On y retrouve les mêmes habitations de forme carrée ou rectangulaire s'ouvrant sur des rues tortueuses. Une grande artère, au tracé légèrement courbe, borde la partie supérieure de l'établissement et par de petites ruelles communique avec une large voie traversant le plateau du nord au sud. Au-dessus des maisons ibériques, s'élèvent les habitations de la ville romaine, la plupart construites à la mode indigène, sans atrium ni péristyle, mais possédant des moyens de chauffage. Le piédestal, élevé par la Sociedad económica de Numance pour perpétuer le souvenir de l'héroïque cité, repose sur une épaise bâtisse romaine, placée à l'intersection de deux rues, sur une place rectangulaire. A quelque distance on trouve d'autres constructions de même époque présentant cette fois le plan classique des demeures romaines. Certains de ces bâtiments ont pu servir de magasins ou d'entrepôts. Les rues de la couche supérieure présentent un tracé plus régulier, parfois différent de la direction suivie par les ruelles ibériques.

Les fouilles dans les nécropoles ibériques d'*Uxama (Diego de Osma)* et de *Gormaz* (Soria) ont fourni des armes, épées et poignards à antennes, pointes de lance, soliferra, mors et ferrures de cheval, des bijoux et des fibules de bronze à arc, des plaques de ceinturon gravées et des agrafes du type de la Tène II et III [1].

Depuis la publication du livre fondamental de M. P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, les immenses progrès de l'archéologie ibérique avaient permis à J. Déchelette et à M. Joulin d'établir la chronologie de ces antiquités et de préciser la place qu'elles doivent occuper dans l'histoire de la civilisation méditerranéenne. Reprenant en partie l'œuvre de ses devanciers, M. P. Bosch Gimpera, dans deux articles nourris de faits, s'est efforcé de rechercher les principaux foyers où s'élabora la culture ibérique, d'en marquer les principales étapes et de déterminer le caractère particulier de chacune de ses manifestations [2].

L'art et l'industrie de l'Espagne préromaine ont pris naissance, semble-t-il, dans le sud de la Péninsule et sur la côte orientale, au contact des comptoirs phéniciens de Cádiz et des établissements grecs du littoral, véritables échelles d'Occident. L'exploration des stations ibériques de la région est malheureusement encore trop

1. Du même, *Adquisiciones...*

2. P. Bosch Gimpera, *La cultura ibérica*, dans les *Quaderns d'Estudi*, 1917, p. 137-143 et 172-179; du même, *Las últimas investigaciones arqueológicas en el bajo Aragón y los roblemas ibéricos del Ebro y de Celtiberia*, dans la *Revista histórica*, 1918.

peu avancée pour que l'on puisse étudier dans tous les détails les transformations de cette civilisation qui brille d'un vif éclat depuis le ve siècle jusqu'aux premières années du IIIe. Les quelques établissements connus, *Meca, Le Tolmo, Osuna*, le *Collado de los Jardines*, montrent les habitants groupés à l'abri de citadelles défendues par une ceinture naturelle de rochers reliés entre eux par des murailles et des tours. Au *Cerro de los Santos*, à *Castellar de Santisteban* et au *Collado de los Jardines*, dans les ruines de sanctuaires indigènes, on a recueilli tout un peuple de statues de pierre et de figurines de bronze, consacrées par les dévots à des divinités encore inconnues. Ces images contemporaines de la *Dame d'Elche*, des sphinx de *Balazote* et de *Bocairente*, des frises d'*Osuna* sont les produits d'un art rude et pittoresque, qui, dans l'ensemble de la civilisation méditerranéenne, apparaît avec une physionomie toute particulière. Les nécropoles d'*Almedinilla* et d'*Archena* ont donné des armes *(falcatas)* et des vases à décor géométrique (zones de cercles, segments de cercles concentriques) qui se retrouvent sur la côte orientale mêlées à des représentations animales (le carnassier d'*Elche*) et à des scènes guerrières (urne aux guerriers d'*Archena*). La découverte de céramique grecque et campanienne des IIIe et IVe siècles dans certains gisements donne la date de cette poterie. La persistance du style géométrique, analogue au style mycénien, a incliné certains savants à rechercher les origines de cet art décoratif dans l'imitation des modèles de cette lointaine époque. Il faut abandonner cette hypothèse sans espoir de retour : le décor géométrique est de tous les temps et de tous les pays et l'éloignement de l'Espagne, située à l'autre extrémité du monde ancien, à l'écart des grandes voies de communication, suffit à expliquer la persistance de ces motifs dans l'ornementation des objets usuels. Comme l'a très justement fait observer M. E. Potier [1], « ce qu'il faut noter c'est l'effort constant des indigènes pour décorer leurs poteries, pour en faire une œuvre d'art ». On est trop souvent tenté de faire la part trop belle aux influences étrangères et de vouloir emprisonner les libres manifestations d'un art local dans les règles et les techniques de la Grèce. On oublie également que, partout et toujours, « il y a l'intelligence humaine qui s'exerce sur les mêmes matières, dans les mêmes conditions, avec les mêmes buts et qui produit des résultats similaires ». Dans le cas présent, l'influence de la céramique grecque sur la poterie ibérique se réduit à bien peu de chose. Si les potiers de la Péninsule lui ont emprunté certaines formes de vases, l'œnochoé à bec trilobé, l'amphore, le skyphos et le cratère, la technique de la peinture reste la même, les couleurs mates d'un brun noir ou d'un rouge violacé des peintures de vases pénin-

1. E. Potier, *Le problème de la céramique ibérique*, dans le *Journal des Savants*, 1918, p. 281-294.

sulaires n'ont aucun rapport avec celles employées dans la Méditerranée orientale. Quant aux sujets représentés, malgré d'indéniables ressemblances avec des motifs étrangers, ils gardent, en particulier dans les scènes où l'homme et l'animal apparaissent, un caractère nettement indigène qui exclut toute hypothèse d'un emprunt à un modèle venu du dehors.

Pour de semblables raisons, on ne saurait voir dans les figurines de bronze de *Castellar de Santisteban* ou du *Collado de los Jardines* des imitations des Apollons archaïques ou des Corés de l'Acropole. Les unes et les autres ne sont pas autre chose que « des idoles nées de procédés universellement répandus, issus spontanément des nécessités professionnelles et des usages religieux ». L'air de parenté de ces grossiers « bonshommes » avec les œuvres de l'archaïsme grec s'explique par les mêmes procédés de technique très imparfaite, qui à travers le temps et l'espace conservent leur immuabilité. Dans les séries de bronze, seules quelques grandes figurines du *Collado de los Jardines* trahissent véritablement un souvenir de modèles étrangers. C'est sur la côte ou à proximité des grandes voies de communication que les influences orientales ou grecques ont pu pénétrer et se faire sentir. On ne saurait méconnaître leur empreinte sur des œuvres telles que la Dame d'Elche ou les statues de pierre du Cerro de los Santos. Mais si fortes qu'aient été ces réactions étrangères, l'art ibérique n'en reste pas moins étroitement attaché aux vieilles traditions nationales, ayant emprunté de lui-même ses types à la nature qu'il interprète à sa manière. L'éloignement des grands foyers classiques de production et le manque des bons maîtres l'ont seuls empêché de devenir un grand art. Il garde néanmoins une place à part dans la civilisation méditerranéenne par des qualités qui se retrouvent encore dans l'art de l'Espagne moderne : « l'indépendance, l'originalité, la personnalité ».

Au IIIᵉ siècle, alors que la décadence se fait déjà sentir dans l'industrie de l'Espagne de la côte orientale et en Andalousie, la civilisation ibérique semble s'être réfugiée vers le nord dans la vallée de l'Ebre, puis en Vieille-Castille. Les guerres puniques et les grands mouvements de peuples qui se produisent alors en Gaule ne sont pas étrangers à ces transformations. Refoulés par les Celtes hors de leurs possessions du golfe du Lion, les Ibères se répandent à travers la Péninsule, chassant vers les cantons montagneux les Celtes de la meseta, et l'Andalousie tombe sous la domination des Barcides qui viennent y chercher une compensation à la perte de la Sicile. Les premières manifestations de cette civilisation dans la boucle de l'Ebre présentent un caractère relativement primitif. Les populations occupent de petits villages de quelques maisons, bâties en pierres sèches, parfois groupées les unes à côté des autres (*Las Escodinas Bajas de Mazaleon*) ou dispersées en désordre (*Las Escodinas Altas*, *San Cris-*

tobal, *El Villalom* à *Calaceite)*. La céramique recueillie dans ces établissements est travaillée à la main et décorée d'incisions ou d'impressions digitales, rarement de méandres. La présence de pesons de tisserand et de moules pour la fabrication des haches montre les premiers essais d'une industrie naissante, principalement à *El Villalom*, dont la culture est déjà très voisine de celle de l'établissement de *Tossal-Redo*. De grands progrès se font sentir dans cette dernière station : les maisons sont disposées de chaque côté d'une rue traversant le village dans



Fig. 7. — La Gessera.

toute sa longueur; le tracé des murs n'est pas encore très régulier. mais la construction est beaucoup plus soignée; une enceinte de gros blocs protège la bourgade. La peinture y est employée pour la première fois dans la décoration des vases dont on retrouve les fragments mêlés à des objets de fer et de bronze appartenant à l'époque de transition entre les civilisations d'Hallstatt et de La Tène. Une nouvelle étape est franchie aux stations de *la Gessera de Caseras*, *Piuro del Barranc Fondo de Mazaleon*, *Ombries de Calaceite*. Dans son ensemble, le plan de la Gessera, le seul qu'on ait pu reconstituer, est identique à celui de Tossal-Redo : une rue centrale bordée de maisons, enfermées dans une muraille de défense *(fig. 7)*. La céramique travaillée à la main disparaît et la poterie qui la remplace rappelle par ses formes les types alors en usage sur la côte orientale. Aux *Ombries*, un fragment de vase grec à figures rouges, trop abîmé pour pouvoir être daté, a été recueilli parmi les décombres. La présence de nombreux

objets du commerce hellénique dans les stations de *San Antonio de Calaceite*, *Cretas*, *Alcañis*, *Caspe*, *La Zaida*, etc., montre l'importance des échanges avec le littoral. La civilisation ibérique de l'Ebre est alors à son apogée. Les objets recueillis dans la couche d'incendie, armes, bijoux de fer ou de bronze décorés d'ornements gravés, appartiennent à la civilisation de la Tène II. La céramique indigène à décor géométrique s'y mêle aux poteries hellénistiques et campaniennes importées par Emporion. La même culture règne alors en Catalogne et jusqu'en Castille, où les vases du *Molino de Benjamin* et de *Luzaga* sont les premiers témoignages de sa pénétration dans l'Espagne centrale. La conquête du bassin de l'Ebre par les Romains marque le déclin de la civilisation aragonaise. *Numance* reste alors la seule gardienne des traditions de l'art et de l'industrie ibérique. De nouveaux motifs apparaissent sur ses poteries où les chevaux stylisés, les animaux et les poissons fantastiques, les représentations humaines se mêlent au décor géométrique. La chute de Numance, en 132 avant J.-C., amène la ruine de la civilisation ibérique dont on ne retrouvera plus que de bien pâles reflets dans les manifestations de l'art ibéro-romain.

La nature du sol, divisé en compartiments montagneux, isolés les uns des autres, et les grands mouvements de peuples dont la Péninsule a été le théâtre ont facilité la formation de centres de civilisation à caractère nettement déterminé. De l'étude des textes anciens et de l'examen attentif de l'archéologie de l'Espagne préromaine, on peut dégager certaines conclusions sur l'ethnographie du pays avant la conquête [1].

Au VIIe siècle, la Péninsule est entièrement sous la domination des Ligures. On ignore à quelle époque les premiers immigrants ibériques venus de l'Afrique du Nord ont pénétré en Espagne. On sait seulement qu'ils y étaient déjà établis vers 500 avant J.-C. Les premiers témoignages historiques montrent les Ibères installés dans le bassin du *Betis* (Guadalquivir) et de l'*Iberus* (Rio-Tinto). Ce sont des tribus apparentées aux peuplades chamitiques de l'Afrique du Nord. Les noms de lieux et de personnes à consonances ibériques se retrouvent de chaque côté du détroit de Gibraltar et disparaissent à mesure qu'on remonte vers le nord. Dans le bassin de la Méditerranée, les noms à terminaison en *tam* sont les indices de leur expansion aux Baléares, en Sardaigne, à Malte et en Sicile. A l'intérieur de la Péninsule, Hécatée signale des Celtes arrivés antérieurement à la grande invasion du IVe siècle. Le Jalon à l'est, la Sierra Morena au sud et la chaîne cantabrique au nord marquent les limites de leurs établissements en Espagne. La dissémination de ces populations dans les

1. A. Schulten, *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen, 1905-1912. B. I. Die Keltiberer und ihre Kriege mit Rom*, 1 vol. in-4° de XVIII-404 pages et 5 planches, Munich, 1914.

régions du centre et de l'ouest peut être suivie par la fréquence des noms terminés en *briga*. Vers la même époque les tribus ibériques envahissent la Gaule méridionale d'où la descente des Gaulois vers les rivages de la Méditerranée les chasse un siècle après et les contraint à rentrer en Espagne. Le pseudo-Scylax et Aristote, vers 340, signalent encore des Celtes dans la meseta; cent ans plus tard, Timée ne fait plus mention de ces tribus et nous voyons les Carthaginois en relations avec les tribus des *Olcodes*, *Vascones* et *Carpetani* qui ont pris la place des peuplades celtiques des *Sœfi*, *Cempsi* et *Berybaces*. Refoulés sur leur point de départ, les Ibères ont à leur tour chassé vers les montagnes de l'ouest les occupants de race celtique. L'Espagne devient alors l'Ibérie Strabon et Pline ne signalent plus que les *Berones* et les *Germani* comme populations celtiques. Dans l'est de la meseta, le mélange des Ibères et des Celtes donne naissance au peuple celtibère dont le nom ne signifie pas une invasion des Celtes en territoire ibérique, mais le contraire. Ce sont ces populations qui lors de la conquête romaine résisteront le plus longuement à l'envahisseur.

Les Romains. — Les lecteurs de ce *Bulletin* ont pu lire, l'an dernier, le récit des fouilles entreprises par l'École de hautes études hispaniques sur l'emplacement de l'antique *Belon* (Bolonia), aux environs de Tarifa [1]. Les ruines de la ville romaine descendent sur la plage jusqu'à la limite de la marée haute. L'une des rues qui mènent au rivage a été déblayée sur une longueur d'environ 100 mètres. Elle est bordée de chaque côté par un portique à colonnade et une rangée de maisons, dont certaines présentent les caractéristiques des habitations romaines. Dans les ruines d'un atrium, décoré de peintures, on a relevé la présence de graffiti (inscriptions, poissons, barques, gladiateurs, etc.). Dans le voisinage de ces demeures, se trouvent deux grands établissements destinés à la salaison du poisson. A l'intérieur de la ville, l'existence d'un théâtre et d'un forum a été reconnue et une fontaine monumentale explorée. En dehors de l'enceinte se trouvent les nécropoles et les restes d'une construction ayant, sans doute, fait partie d'un balnéaire.

Au cerro de Bambola, sur les bords du Jalon, et à quelques kilomètres de Calatayud, M. N. Sentenach a reconnu les ruines de la ville antique de *Bilbilis* [2]. Elle occupe le sommet des collines de *Santa*

1. P. Paris et G. Bonsor, *Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadiz)*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XX, 1918, p. 77-127; G. Bonsor, *Las excavaciones de Bolonia, cerca de Tarifa, provincia de Cádiz*, dans la *Revista de Archivos*, t. XXXIX, 1918, p. 121-123.

2. N. Sentenach y Cabañes, *Excavaciones de Bilbilis (cerro de Bambola, Calatayud)*. Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 21 pages et un plan, Madrid, 1918; du même, dans la *Revista de Archivos*, 1918, 1, p. 149-169.

Barbara et de *San Paterno*, à l'abri d'une muraille d'enceinte qui descend jusqu'à la rivière. Les maisons escaladent les pentes sous la protection des défenses de l'acropole du San Paterno et de murailles qui divisent intérieurement la cité en îlots. La porte principale s'ouvre au pied de cette acropole et donne passage à une route qui traverse le ravin sur un viaduc et grimpe en lacets vers la ville haute. Des escaliers relient entre elles les diverses parties de l'établissement. Parmi les principaux monuments reconnus, il faut citer un temple élevé sur un soubassement au sommet de la colline centrale, un théâtre et deux tours réunies par une construction.

De nombreuses ruines romaines ont été signalées cette année en divers points du territoire espagnol, le plus souvent de façon trop sommaire, à *Capellades*, aux abords de la fabrique de papier du *Pas del Agua* [1], à *Alcubillas* (Ciudad-Real) [2] et au cerro de *San Juan del Viso*, près de Alcala de Henares [3]. Dans le centre de la province de *Guipuzcoa*, M. P. M. Soraluce a exploré les ruines d'un grand oppidum ibéro-romain [4]. Près de Sagonte, à *Pouzol*, en bordure du chemin qui conduit à Canet del Mar, les champs sont couverts des ruines d'une vaste exploitation agricole ibéro-romaine [5]. A peu près au centre de la zone occupée jadis par les constructions, se trouve une villa dont l'atrium avec impluvium est encore visible. L'entrée de l'exploitation devait être située au midi, à l'endroit où se voient les ruines d'un portique. A l'opposé de cette bâtisse, existent les restes d'un pressoir pour la fabrication de l'huile. Des inscriptions et des fragments sculptés ont été recueillis à plusieurs reprises sur cet emplacement. A *Sagonte* même, dans la propriété Bobi, on vient de découvrir les ruines d'une ville romaine postérieure à la destruction de la cité ibérique. On a cru reconnaître parmi les décombres les vestiges d'un temple de Jupiter et de Bacchus [6]. Au cours de travaux d'édilité entrepris à *Tarragone*, dans la calle Caballeros, plusieurs puits d'époque romaine ont été déblayés [7].

Dans une étude sur le tracé de l'enceinte romaine de *Cordoue* M. Sentenach cherche à établir de façon exacte le périmètre de la cité à cette époque, dont l'emplacement ne coïncide pas exactement avec celui de la ville moderne [8].

1. Amador Romani, *Paletnología de la comarca de Capellades*, dans le *Buttleti del Centre excursionista de Catalunya*, 1917, p. 197-208.
2. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 391-392.
3. *Ibid*, t. LXXII, 1918, p. 275 et suiv.
4. *Ibid.*, t. LXXI, 1917, p. 368.
5. *Ibid.*, t. LXXI, 1917, p. 38-52.
6. *Boletín de la Comisión de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, t. VII, 1917, p. 69.
7. *Boletín arqueológico, órgano de la R. Sociedad arqueológica tarraconense*, 1918, p. 24
8. N. Sentenach, *El puente de Cordoba y las campañas de Julio César*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXIII, 1918, p. 206 et suiv.

Continuant ses recherches sur les voies romaines d'Espagne, M. Blázquez poursuit la reconstitution des itinéraires antiques de Braga à Astorga et Lugo, et de Briviesca à Pampelune et Saragosse [1]. Un nouveau milliaire romain a été découvert au village d'*Eslava* (Navarre) sur la rive droite du rio Alagon; il fut élevé en l'an 238 par ordre de l'empereur Maximien [2].

Parmi les papiers laissés par le R. P. F. Fita et publiés après sa mort, on doit signaler une vingtaine de textes épigraphiques se rapportant à l'histoire de *Leon* et de la *Legio VII Gemina*, ainsi que l'inscription de la borne frontière de *Montemolin*, qui précise un point du tracé des limites de la Bétique et de la Lusitanie [3].

RAYMOND LANTIER.

Wiesbaden, février 1920.

1. A. Blázquez, *Vía romana de Braga a Astorga por la provincia Orense,* dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXXII, 1918, p. 5-25; *Vía romana de Braga a Lugo por el interior, ibid.*, LXXIII, 1918, p. 118 et suiv.; *Vías romanas de Briviesca a Pampelona y de Briviesca a Zaragoza.* Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig. 1 broch. in-8° de 14 pages et 8 planches, Madrid, 1918.

2. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 536-541; *Boletín de la Comision de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, t VIII, 1917, p. 33 et 191.

3. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXII, 1918, p. 135 et suiv.; 152-153.

BIBLIOGRAPHIE

D. Ignacio Calvo y D. Juan Cabré. — *Excavaciones en la Cueva y Collado de Los Jardines (Santa Elena-Jaen). Memorias de los Trabajos realizados en los años 1916, 1917, 1918.* **Publicación de la Junta Superior de Excavaciones.**

MM. Ignacio Calvo, prêtre attaché au Musée archéologique National, et Juan Cabré, bien connu par ses travaux sur la préhistoire et l'art primitif de la Péninsule, ont fait en 1916, 1917 et 1918 de très intéressantes fouilles dans la *Cueva y Collado*, c'est-à-dire la grotte et le coteau de *los Jardines*, à Santa-Elena, au fameux défilé de Despeñaperros. Leurs fouilles officielles (c'est la Commission supérieure des Fouilles et Antiquités qui les a patronnées et en a fait les frais) succédèrent à des fouilles plus ou moins clandestines, et ont fait connaître un sanctuaire où ont été recueillis plusieurs milliers de figurines de bronze et d'objets divers, une sorte d'enceinte sacrée située au-dessus du sanctuaire, et, un peu plus haut, les vestiges d'une ville ibérique. Ces belles découvertes ont été publiées dans trois Mémoires accompagnés de bonnes et nombreuses planches qui ont paru successivement en 1917, 1918 et 1919. Les titres de ces Mémoires portent les noms des deux explorateurs, mais M. Cabré a pris soin de nous dire, malheureusement dans la dernière brochure, et par une toute petite note en tout petits caractères, au bas de la page 26, qu'il a simplement rédigé le chapitre VI de ce mémoire, un catalogue. Il nous a du reste affirmé qu'il n'avait même pas lu la prose de M. Calvo avant l'impression. C'est une curieuse façon de collaborer, mais c'est son affaire. C'est donc M. Calvo seul qui est responsable, et c'est à lui seul par conséquent, et nous tenons à y insister, que vont s'adresser nos critiques.

Le sujet était beau : essayer d'identifier une ville jusqu'à présent inconnue, étudier la plus riche collection d'ex-voto qui ait été recueillie en Espagne depuis les trouvailles presque contemporaines du sanctuaire de Santisteban, et qui peut et doit fournir des renseignements de premier ordre sur les questions les plus diverses et les plus intéressantes du domaine géographique, historique, artistique et religieux, c'était là une tâche malaisée sans doute, mais attrayante. Le plus heureux des hasards donnait à D. Ignacio Calvo

la bonne fortune de pouvoir s'y consacrer. Il avait du reste un excellent modèle dans le livre de M. Lantier sur le Sanctuaire de Santisteban, publié en 1917. M. Calvo a certainement lu ce livre, au moins avant de rédiger ses deux derniers Mémoires, et nous pourrions prouver qu'il en a profité, par exemple en ce qui concerne la chronologie des ex-voto. Mais il a systématiquement feint de l'ignorer ou de le mépriser (Mém. 1916, p. 28 : *Del recinto sagrado de Castellar es lastima que no se pueda completar un estudio serio por causas ajenas a nosotros*). Cela est fâcheux surtout pour M. Calvo; il est aussi regrettable qu'il n'ait pas laissé la plume à son collaborateur (lequel d'ailleurs le désavoue), afin d'éviter de compromettre son renom d'archéologue, car ses Mémoires sont moins que bons. M. Calvo est combatif; il se plaît à attaquer témérairement les autres; il ne s'étonnera pas que nous lui rendions avec usure sévérité pour sévérité.

Nous ne nous arrêterons pas au désordre et à l'incohérence du plan des trois Mémoires où toutes les questions sont abordées confusément; il y a là un manque de méthode et une marque d'improvisation qui a peut-être son excuse dans le désir de faire connaître rapidement des monuments de valeur. Mais il est fâcheux que certains savants, ou soi-disant tels, ne comprennent pas encore en Espagne ce que vaut en histoire le *lucidus ordo*. Passons aussi les longueurs fatigantes, surtout dans des Mémoires de ce genre, et les écarts d'imagination que ne réprime jamais aucune critique, et les bavardages déclamatoires. Il y en a pourtant d'amusants, comme celui-ci : « Avant l'homme, dit D. Ignacio, à propos du sanctuaire, la Nature avait élevé dans ces lieux des ébauches de temples grandioses où en tout temps l'âme religieuse sent la nécessité de prier. Il n'est pas étonnant, mais au contraire très naturel, que les gens de l'époque néolithique aient profité, pour leurs expansions religieuses, de ce que Dieu paraît avoir consacré à ce même objet grandiose » (Mém. 1916, p. 11). De façon non moins plaisante, l'auteur classe un certain nombre de figurines féminines (sans préciser d'ailleurs lesquelles), comme *figuras femininas extáticas* (Mém. 1917, p. 52). On jugera la saveur de cette épithète en parcourant les planches du second Mémoire.

Dans certains cas ces écarts sont graves, car ils sont inspirés par des idées et des sentiments qui montrent une absence totale d'esprit scientifique. Ainsi D. Ignacio, dont le patriotisme rétrospectif est chatouilleux, en veut à mort à tous les anciens et par suite à tous les modernes qui n'ont pas trouvé aux antiques tribus de l'Ibérie toutes les vertus, toutes les délicatesses et tous les mérites artistiques. « Les accusations de barbarie et même de sauvagerie lancées par les écrivains étrangers des siècles antérieurs sur notre patrie ont blessé notre

dignité d'Espagnols; les timidités de publicistes espagnols, avides de chercher dans d'autres pays l'aumône d'une influence artistique, ont blessé notre orgueil de race », etc. (Mém. 1916, p. 24). C'est pour ces raisons qu'il faut condamner comme absurdes et outrageants tous les textes, toutes les traditions désagréables. Horreur! Catulle a osé dire, *mas por desprecio que por otra cosa*, que les Ibères se servaient de certain dentifrice malodorant : *Quod quisque minxit hoc sibi solet mane dentem et russam defricare gingiviam (sic)*. « C'est une légende, dit D. Ignacio, pareille à celle qui de notre temps a cours à l'étranger, que toutes les Espagnoles portent un poignard à la jarretière. Cela, nous ne devons pas y consentir! Cela, nous devons le supprimer, parce que l'Espagne n'a jamais eu ni l'un ni l'autre usage ». Mais en revanche, bien que jamais aucun texte ancien n'ait jamais rien dit de tel, nous devons admettre comme article de foi que les Ibères étaient un peuple « *poderoso, fuerte, trabajador, y disciplinado, teniendo para estímulo de su vida dos grandes ideales, que tal vez no se han extinguido del todo en nuestra raza, a saber : entusiasmo por su independencia y ansia para sostener vivo un culto religioso, que les comunicaba alientos para otra vida menos llena de sobresaltos que los que se tienen en esa mortal* » (Mém. 1918, p. 14). D. Ignacio a, comme on voit, de solides règles de critique historique, et c'est vraiment bien à lui de reprocher à d'autres, comme nous le verrons plus tard, qu'ils manquent de *serenidad de juicio*. Quant à ce chauvinisme grondant, à ces nobles indignations, encore n'en a-t-il pas l'originalité, car, si notre mémoire est fidèle, l'illustre D. Manuel R. de Berlanga lui en a donné, il y a longtemps, l'exemple; mais lui, au moins, savait, et savait bien, beaucoup de choses, en particulier le latin, et n'aurait pas prêté ce barbarisme à Catulle, *gingiviam*.

Mais arrivons aux choses sérieuses, et butinons d'abord au hasard des pages, volant comme l'auteur lui-même avec un élégant désordre de la préhistoire à l'histoire, de la religion à l'art, et de la morale à la sociologie.

Mém. 1916, p. 11. M. Calvo a étudié, avec le sanctuaire du Collado de los Jardines, les grottes *del Retamoso* et la grotte *del Santo*, qui n'en sont pas très éloignées. Dans la première il a relevé des peintures néolithiques, « parmi lesquelles des figures de femmes très effacées en forme de double hache », ce qui n'est déjà pas mal; dans la seconde, des figures, les unes naturalistes, les autres stylisées; enfin au *Collado*, des ex-voto de bronze dont la plupart, selon lui, datent du IVe et du IIIe siècle. Tout cela, pour lui, ne fait qu'un bloc : le rapport entre les trois stations, en dépit de la chronologie, est si étroit que toutes les trois ont pu être successivement « une même manifestation d'un culte religieux qui d'abord, probablement, se tint dans la *Cueva del Santo*, puis dans celle *del Retamoso*, et enfin dans celle du *Collado*

de los Jardines ». Peut-on avec plus d'assurance ingénue jouer avec les siècles?

Voici (p. 29) un joli tableau : « La multitude se réunissait sur l'esplanade qui existe sur la partie élevée du *Collado*, et de là descendait comme en procession par une rampe assez large qui était taillée comme à dessein dans la falaise même qui sépare la plaine des grottes, et arrivait à ces grottes au pied desquelles est l'édifice et coulait la source; elle faisait son offrande, puis se dispersait dans le bois où elle célébrait d'autres rites et cérémonies qu'il n'est pas facile de deviner ». Mais qu'y a-t-il de certain ou d'intéressant sous tous ces mots?

Ibid. Série de déductions d'une admirable rigueur : on a trouvé un sceptre votif avec la tête en bronze et le reste en fer; le sceptre peut avoir été l'insigne d'une autorité civile ou religieuse, bien qu'il soit probable que ces deux autorités se confondissent en une même personne. « Or, offrir un signe d'autorité en présence d'une grande concurrence de gens est la preuve que l'humain se subordonne au divin. Donc les lois émanées de cette autorité devaient avoir une certaine saveur de religiosité. » C'est avec ces beaux raisonnements que M. Calvo venge les Ibères des noires calomnies qui l'ont indigné.

Ibid., p. 30. Autre vengeance : « L'abolition des sacrifices cruels où coulait à torrents (!) non seulement le sang des animaux mais celui des hommes est une grande marque de civilisation. » Or les images d'animaux et d'hommes trouvées au Collado prouvent que les sacrifices se faisaient là sans effusion de sang « selon le commandement du Dieu d'Israël quand il dit (Ex. XXV) : *Haec sunt quae accipietis, aurum, argentum et aes.* » Donc les Ibères n'étaient ni si sauvages ni si barbares que quelques historiens ont voulu le donner à entendre. C'est fort beau, mais D. Ignacio admet que les figures en bronze de guerriers et de chevaux étaient offertes comme substituts des guerriers et des chevaux vivants; il ignore que l'on a depuis longtemps écarté pour toujours cette vieille théorie que tant de faits ont démentie.

Ibid., p. 30. Contentons-nous de citer : « La milice et les armes. La carrière militaire, en la forme où nous la connaissons aujourd'hui, n'existait pas chez les Ibères. Chez eux devait exister naturellement le service obligatoire. »

P. 31. « Pour ce temps-là il serait trop candide de croire qu'il y avait des fabriques d'uniformes militaires. » Mais M. Calvo n'est pas candide....

P. 33. « .. *como los pallium romanos* ».

Et négligeons quelques jolies phrases sur la nudité de beaucoup de statuettes (p. 31) et l'usage ibérique de ceinturons contre l'obésité. *(Ibid.)*.

Le Mémoire de 1917 témoigne, avec la même inconscience scienti-

fique, d'une injuste xénophobie. Comme des fouilles clandestines, antérieures aux fouilles officielles, et parfois contemporaines, ont causé la dispersion d'un grand nombre d'objets au détriment de la collection générale, ce qui est assurément regrettable, D. Ignacio accuse formellement des étrangers, qu'il ne nomme pas d'ailleurs (p. 6, 7). Il en eût sans doute été fort en peine, car dans le catalogue rédigé par M. Cabré (Mém. 1918, ch. VI), où sont énumérés tous les possesseurs connus de figurines de los Jardines, tous les noms sont espagnols, sauf celui de notre ami M. Horace Sandars, et justement le célèbre hispanophile anglais, qui le premier a signalé le gisement, a fait présent au Musée archéologique d'une partie de sa collection, montrant ainsi que le meilleur des synonymes de cabellero est gentleman.

P. 17, nous trouvons une affirmation bien tranchante, pour ne pas dire plus : « Il est su et démontré que l'origine des premiers sanctuaires d'Orient fut les grottes naturelles devant lesquelles sourdaient des eaux potables avec certaines vertus curatives pour les gens de ces époques. A cette idée initiale, sûrement, les sanctuaires de *Castellar de Santisteban* et de *Despeñaperros* doivent leur existence. »

Veut-on du vague, en voilà, p. 18, à propos de la céramique ibérique « alternant avec des fragments de vases de marbre avec moulures de sabor *griego* », et p. 19, où il est parlé en bloc et pêle-mêle « des ex-voto représentant des figures humaines, dont les trois-quarts sont de facture archaïque, stylisées et de petites dimensions », sans aucun renvoi aux planches pourtant nombreuses; p. 10 encore, où l'auteur mêle de la façon la plus confuse l'archaïsme et la stylisation. Que signifie cette définition des ex-voto « qui représentent un degré de stylisation très accentuée, et que nous jugeons de préférence *obras culturales nacientes con tendencias a progresar con bastante rapidez, al igual que en los famosos santuarios de Olimpia y Rodena y otros memorables de Creta, Peloponeso*, etc., etc. » Nous pensons que *Rodena* est mis ici pour *Dodona*, mais nous n'en sommes pas sûr.

C'est beaucoup pour une seule page, mais le défaut est si constant que nous ne prendrons plus la peine de le signaler. Pourtant nous ne résistons pas au plaisir de citer cette phrase de la p. 20 : « On a trouvé des indices très probables de la persistance du culte dans ce sanctuaire depuis la dernière destruction par cette espèce de Titans mythologiques qui ne semblaient pas se trouver satisfaits s'ils n'avaient jeté au vent la poussière des pierres démolies. » Qui peuvent bien être ces « Titans mythologiques » dont M. Calvo place les méfaits à la fin du IIIe siècle de notre ère?

P. 21, une comparaison du sanctuaire de *los Jardines* avec celui du *Cerro de los Santos* est purement artificielle; c'est ce que l'on en peut dire de moins sévère.

A la même page nous lisons que les fûts et les bases de certaines colonnes furent modelées au tour, *modeladas a torno.*

Nous recommandons tout spécialement la page 24, qui nous explique de manière fort poétique l'origine des temples; les pauvres archéologues étrangers n'y avaient pas encore songé. « L'arbre représentait la divinité avant que l'homme lui élevât des temples; or les arbres, entrelaçant leurs branches, avaient formé des temples naturels qui recueillaient les prières des malheureux ; pour cela sans doute les troncs de ces arbres furent les premières colonnes des temples primitifs et leurs rameaux, consolidés avec de l'argile (!) formèrent aussi leurs murs et leurs toitures. » Après cela il ne reste plus qu'à discuter *(ibid.)* s'il vaut mieux dire en parlant du sanctuaire de *los Jardines*, *templo del bosque sagrado* ou *bosque del consagrado templo.* C'est tout simple, et c'est charmant; que serait-ce si D. Ignacio n'affirmait pas que dans les questions archéologiques *hay que amarrar mucho la fantasía si no se quiere que bastardee y aun ridiculice la verdad* (p. 25).

Nous lisons encore à la même page que parmi les ex-voto très variés il y a des femmes belles comme Vénus, et laides et vieilles comme Célestine, des chevaux *arrogantes* et des chevaux faméliques. Nous regardons alors les planches, et nous trouvons que pour cette fois non plus D. Ignacio n'a pas su *amarrar mucho la fantasía.*

Saluons aussi en passant *(ibid.)* l'*acebuche* d'aspect millénaire qui pourrait bien être contemporain du sanctuaire primitif, puisque l'on a découvert des ex-voto entre ses racines. Que voilà donc une belle preuve!

P. 27, il est bien fâcheux que M. Calvo n'ait pas pu *tener a raya su fantasia*, et supprimer tout ce qui a rapport à de singulières coïncidences qui existent entre un point historique de la Samotracia *(sic)* et le sanctuaire *los Jardines*. Cette page ne tend rien moins qu'à établir la similitude du culte de Samothrace avec celui de la Sierra Morena, et même à rattacher celui-ci au premier. Et quels sont les arguments? 1° Le culte de Samothrace était répandu hors de l'île, dans des pays riches en métaux, et par conséquent il a pu arriver jusqu'à Despeñaperros; 2° à Samothrace abondaient les anneaux à vertus médicinales, véritables amulettes curatives, et au Collado on a trouvé des anneaux, « surtout des milliers de fibules qui pouvaient servir aussi d'amulettes curatives »; 3° à Samothrace les dévots devaient se ceindre, pour l'initiation, d'une ceinture de pourpre, et un grand nombre de figurines de *los Jardines*, même nues, portent une ceinture (la fameuse ceinture qui déjà servait pour l'obésité); 4° à Samothrace existait une statue de Mercure ithyphallique, et beaucoup de figurines nues de *los Jardines* sont ithyphalliques. Et voilà pourquoi votre fille est muette! Notons toutefois en passant que les hommes du Collado ne sont pas le moins

du monde ithyphalliques; leur sexe est seulement très exagéré, comme il arrive d'ordinaire dans les arts très primitivement naturalistes. M. Calvo ne s'inquiète pas de si peu. A notre tour d'ailleurs de dire, comme lui : « *La prudencia exige no insistir en este asunto de suyo quebradizo.* »

L'essai d'identification du Collado et de ses dépendances avec une ville antique, est plus intéressant, et, hâtons-nous de le dire, il n'y a pas dans ce chapitre que des billevesées. Mais que D. Ignacio n'a-t-il abordé ce sujet avec une méthode et une érudition moins rudimentaires? Ce n'est pas nous donner grande confiance que d'expliquer le nom de Despeñaperros comme il le fait. Sous prétexte que l'on trouve dans de vieux documents le nom de *Castrum Ferrat* ou *Castro Ferral* appliqué peut-être à ce site, l'auteur nous dit (p. 36) : « Le nom de Ferrat est dérivé de *Ferrum, fer*, et il n'est pas douteux qu'en ce site il y a des *peñas* (rochers) dignes d'attention. Supposons alors un Andalous de bonne race disant pendant cent ans(!!) qu'il est passé à *Peña Ferrum*, et nous verrons ce qu'il finira par dire. » C'est simple, mais il fallait le trouver.

La page 39 est une des plus lamentables. L'auteur y fait état d'une inscription classée par Hübner, et avec quelle raison! parmi les *spuriæ et falsæ* (M. Calvo ne l'ignore pas et la cite comme telle, mais a-t-il compris ces adjectifs qu'il copiait?) pour prouver qu'au Collado passait une voie romaine. Citer une inscription fausse, notoirement fausse, comme un document essentiel, c'est déjà d'une jolie désinvolture. Si encore elle était bien citée! Mais comparez avec la copie de M. Calvo le texte exact que voici : (C. I. L., II n° 314*) *Prope Betulam non longe a publica via quæ ducit Castulum comitius luparius ultimas adiit terras arma sequtus infœlicia Gn. Pompeii. Hic occubui vulnere nuntii lupatii castulonensis. Me miserum, nec dii nec causa melior vix annum attingentem XXII a morte eripuere. Arnelius Silanus seguisamensis subito collectoque igne me concremavit*, etc. M. Calvo, en copiant, trouve le moyen d'introduire de nombreuses fautes et, par de maladroites suppressions, de rendre par endroits le texte incompréhensible et barbare; qu'on en juge : *Prope Betulam, non longe a publica via quæ ducit Castulum, comicius luparius arma sequtus infelicia Gn. Pompeii hic occubui vulnere nuntii luparii* (sic) *castulonensis vix annum attigentem* (sic) XXII. *Arnelius silanus seguisamensis subito collectoque igne me concremavit* ». M. l'abbé Calvo ne saurait-il d'autre latin que celui de la messe?

Arrêtons sur ce trait, quoique la matière soit riche encore, notre critique du second mémoire. Du troisième nous négligerons les erreurs et les fautes que l'étude des deux premiers fait suffisamment prévoir. Mais il a ceci de particulier que M. Calvo nous y prend vivement à partie de façon pour le moins inattendue; nous devons nous

défendre, car il s'agit de questions importantes qui nous dépassent l'un et l'autre. Après un éloge du savant allemand Emil Hübner, éloge auquel nous nous associons pleinement, bien qu'il semble un peu suspect en cet endroit sous la plume d'un prêtre espagnol, et pendant la guerre, M. Calvo s'exprime ainsi : « En 1904 un autre archéologue étranger, Pierre Paris, dans son œuvre *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, consacre une grande partie du second volume aux figures de bronze, et bien qu'il en connaisse un beaucoup plus grand nombre que celles qui ont été vues par Hübner, il se laisse aller à ses premières impressions, et fait de hardies affirmations où ne domine pas la sérénité de jugement que doit garder tout écrivain de talent qui prétend, comme lui, marquer les lignes générales d'une période historique où abondent les mystères. Voici quelques affirmations de Pierre Paris. » « P. 55 (Encore une étourderie : le passage se trouve au premier volume, et non au second, et au chapitre de la Sculpture, non à celui des Figurines de bronze). Je ne crois pas qu'aucun des peuples de l'antiquité classique présente au critique des figures façonnées avec autant de grossièreté barbare, ni qu'aucun primitif tailleur de pierre ou fondeur de bronze ait montré moins de qualités natives que ceux que nous osons à peine nommer les premiers sculpteurs espagnols. » (M. Calvo traduit : *los que a penas nos atrevemos a llamar escultores españoles* et c'est un contre-sens. Ne saurait-il pas mieux le français que le latin ?)

« A la page 175 M. Paris dit : « Nous notons une réelle impuissance des ouvriers ibères à reproduire les formes de l'homme ou de la femme. Sauf une ou deux rares exceptions, à examiner nos gravures, on dirait le catalogue illustré d'un musée de monstres. Il est absolument impossible de trouver en toute cette lamentable série la plus petite idée originale. » En décrivant minutieusement quelques-unes de ces figures de bronze il continue à s'acharner à parler de leur facture grossière et barbare, et comme pour renforcer encore ce qu'il a dit, il termine ainsi le chapitre intitulé Conclusion (p. 310) : « Sans les Phéniciens, sans les Grecs surtout les artistes ibères n'auraient pas existé ; si l'arrivée des Grecs les a créés, ne serait-ce point aussi le départ des Grecs qui les tua ? » (M. Calvo traduit : *si la llegada de los Griegos los creó, la marcha de ellos los mato;* ne connaîtrait-il pas la nuance que marque notre point d'interrogation ?)

« Notre plume se refusant à copier beaucoup d'autres phrases de l'archéologue français, nous répétons que, ce mémoire n'étant pas fait pour la polémique, nous nous contentons de nous lamenter qu'il n'y ait pas eu jusqu'ici un écrivain espagnol qui se soit levé pour défendre les *fueros* de l'art et des artistes ibériques qui avant la venue des Grecs surent créer des œuvres d'art, et après leur départ continuèrent à en créer, sans perdre leur inspiration et leur originalité jusqu'au temps actuel. »

Nous remercions M. Calvo de vouloir bien nous prêter un talent auquel nous n'avons jamais eu d'ailleurs aucune prétention, mais nous préférerions, puisqu'il nous fait l'honneur de nous lire après Hübner, qu'il nous lût mieux. Si nous avons quelque titre à l'estime de nos collègues et confrères espagnols, nous croyons que c'est justement parce que nous avons été l'un des premiers, sinon le premier, à attirer l'attention sur l'art ibérique et à le mettre en évidence, tandis qu'il était, avant notre *Essai*, singulièrement inconnu, voire méprisé des Espagnols eux-mêmes. Que M. Calvo se rapporte, par exemple, aux pages que nous avons consacrées à la Dame d'Elche, et à notre Conclusion, où à côté de la phrase qu'il a citée nous avons écrit « que la combinaison d'influences concordantes a fait naître les Ibères au sens et au sentiment de la forme, je puis même dire de la beauté;... elles leur ont donné de l'originalité (*Essai*, II, p. 306) »; et plus loin (p. 309) : « Qui sait les chefs-d'œuvre que d'heureuses fouilles livreront à la chance sagace du Schliemann qu'attend l'Espagne? » Ce n'est pas notre faute si ce Schliemann n'est pas encore venu, car M. Calvo ne peut pas, malheureusement pour nous comme pour lui, prétendre à cet honneur.

Nous pourrions multiplier ces citations de notre livre; mais nous ne tenons pas sur ce point à nous assurer un trop facile avantage sur notre agresseur. Nous préférons revenir aux bronzes qui ont motivé son attaque pour montrer combien elle est imprudente.

En somme, nous avons dit qu'avant de subir l'influence des Phéniciens et surtout des Grecs, les Ibères n'avaient qu'un art barbare et qu'en particulier leurs idoles et ex-voto de bronze n'étaient à l'origine que d'enfantines et lourdes ébauches, mais nous avons ajouté qu'à la vue des œuvres importées d'Orient cette industrie, pour ne pas dire cet art, s'était parfois heureusement amendée, comme la sculpture et la céramique, et nous en avons fourni des exemples précis. Nous laissons aux lecteurs impartiaux de notre *Essai* le soin de dire si notre jugement est fondé; nous croyons difficile que leur verdict diffère du nôtre; si nous avons quelque reproche à nous faire, c'est d'avoir été trop indulgent pour de rares pièces moins mal venues et que servait bien la comparaison que nous en faisions avec les pires. Nous pourrions ajouter qu'en 1904 nous n'avions à notre disposition que des monuments très peu nombreux, et que nous ne sommes pas responsable s'il ne s'en trouvait parmi eux aucun de grande valeur artistique. Si depuis cette date il s'était découvert quelque figurine ou groupe de figurines de nature à modifier notre opinion, nous eussions volontiers fait amende honorable; ce ne serait pas la première fois.

Mais voici les deux trésors de la Sierra Morena, celui de Santisteban, publié avec tant de soin et de goût par M. Lantier, et celui de Santa-Elena, publié avec un grand luxe de planches par M. Calvo. Il

vaut la peine de chercher si ce dernier, en particulier, nous impose la révision de notre jugement.

M. Calvo nous dit (Mém. 1918, p. 19) : « Il faut faire constater que, s'il y a beaucoup de figures de facture grossière et barbare, il y en a au moins le tiers qui révèlent de l'art et de l'originalité, et dans ce tiers on peut choisir non pas un ni deux exemplaires mais plus de cinquante où le meilleur artiste grec ou romain ne trouverait aucune critique. Parmi les types d'hommes et de femmes il y a des pièces qui peuvent soutenir la comparaison avec les meilleures du plus pur classicisme. » Et l'auteur nous renvoie à la planche VII. Qu'y voyons-nous? Une femme debout, enfermée dans une longue robe sans plis, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche ployé au coude, la tête nue, avec une chevelure arrêtée en rouleau sur la nuque et une mèche en accroche-cœur devant chaque oreille; le visage sourit d'un sourire figé, mais les traits en sont lourds et sans aucune finesse. Vraiment le choix est malheureux; M. Calvo traite le petit bronze de « Ex-voto de style classique ». Il donne ainsi la preuve qu'il ne connaît pas du tout l'art grec auquel il veut égaler l'art ibérique. La figurine est de style archaïque et non classique, et si en effet, ce que nous concédons, l'aspect en est meilleur que celui de la plupart des autres représentées dans le même Mémoire, c'est justement parce qu'elle a été exécutée sous l'influence de l'art grec. Insistons d'ailleurs sur ce point que, si elle vaut mieux que les autres, elle n'est pas pour cela excellente. Que M. Calvo prenne la peine de descendre de son cabinet à la salle des bronzes du Musée archéologique, ce qu'il semble bien n'avoir jamais fait, et regarde les figures grecques archaïques, en particulier la statuette n° 2024, que nous avons publiées dans notre *Essai* (I. fig. 83, 84-85, 86-87, 88-89, 90), et il nous dira alors si la comparaison peut se soutenir.

D'ailleurs, ou il connaît mal la collection même qu'il a découverte et étudiée, ou il a peu de goût, car la meilleure et la plus intéressante des figurines n'est pas celle qu'il a choisie; il aurait dû signaler la femme à l'oiseau de la pl. XII (Mém. 1918), représentant une grande figurine de *Femme à la Colombe*, très supérieure à toutes les autres, ou bien l'*Adorante* de la pl. XXI, à gauche (Mém. 1917), qui la vaut presque. Mais celles-là sans doute nous donnaient trop raison, car elles ne valent que par l'inspiration et l'imitation des modèles grecs archaïques.

Ceci dit, il en résulte que l'étude sérieuse et systématique de ces figurines reste à faire. Ce n'est pas à nous de l'entreprendre ici, et nous avons hâte d'ailleurs de mettre fin à ce trop long compte rendu.

Pour conclure, si l'on était tenté de nous reprocher la vivacité de nos observations, nous répondrions que ces observations étaient nécessaires d'abord pour nous défendre d'une accusation de mauvaise foi

et de parti pris qui est grave contre un historien, d'autre part, pour ramener à des études mieux en rapport avec ses aptitudes et sa formation un honnête prêtre fourvoyé dans l'archéologie. Le patriotisme est une belle chose, l'imagination aussi, mais le premier n'a qu'une place secondaire dans les études du lointain passé aboli, et rien n'est plus dangereux que l'autre. On n'improvise pas, dans le domaine des antiquités, et si l'on parle des Romains et des Grecs, encore est-il bon de les connaître un peu et de ne pas ignorer leur langue. Il faut aussi du goût pour juger les œuvres d'art. Une érudition novice, rapide et mal digérée est funeste. Des Mémoires comme ceux de M. Calvo risquent de jeter un discrédit immérité sur la science archéologique espagnole, et c'est le devoir des amis de l'Espagne de protester contre de semblables publications.

D'autre part, la *Junta Superior de Excavaciones* n'est certainement pas responsable des élucubrations de M. Calvo; mais elle leur a pourtant donné son estampille, et en a payé l'impression, ce qui, par ces temps de papier cher, n'est pas rien. Nous lui disons franchement notre regret qu'elle n'ait pas forcé l'auteur à réviser sérieusement son manuscrit; nous le lui disons justement parce que nous avons pour elle beaucoup d'estime et de gratitude et qu'on doit la franchise à ses amis, et parce que nous savons qu'elle sait aussi patronner des travaux excellents, pleins de faits, d'observations, de science juste, sobres, au-dessus de toute critique. Que n'a-t-elle prié M. Calvo de demander des conseils à son chef hiérarchique, D. José Ramón Mélida, auteur de lumineux Mémoires sur les fouilles de Numance et de Mérida? Peut-être, après tout D. Ignacio est-il susceptible d'éducation, comme les modeleurs primitifs de son sanctuaire, et quelques bonnes leçons de l'étranger...

Pierre PARIS.

Madrid, mars 1920.

Correspondencia do 2º visconde de Santarem *colligida, coordenada e com annotações de* Rocha Martins (*da Academia das Sciencias de Lisboa*), *publicada pelo* 3º visconde de Santarem 1918-1919. Alfredo Lamas, Motta, Lisboa, 8 volumes.

Cette publication fait honneur à celui qui l'a entreprise et à celui qui en est l'objet. Nous devions déjà au soin diligent du 3ᵉ vicomte de Santarem les belles éditions des *Opusculos e esparsos* (1910) et des *Ineditos* (1914), monument élevé à la mémoire du géographe et de l'historien. La *Correspondencia* nous renseigne sur le diplomate; elle nous fait assister au labeur quotidien de l'érudit; elle complète enfin, par quelques détails intimes, l'austère physionomie d'un homme supérieur qui a puissamment contribué, pendant un long séjour

à Paris, à faire connaître la science portugaise en Europe. Malheureusement l'impression compacte des 8 volumes de la correspondance laisse beaucoup à désirer. Nous y avons relevé d'innombrables coquilles et, chose plus grave, des erreurs de lecture, surtout dans les textes espagnols et français. Un tome d'errata, annoncé par les éditeurs, ne remédiera qu'imparfaitement à ce défaut d'autant plus regrettable que l'ouvrage est, par lui-même, très important et renouvelle en partie l'histoire du miguelisme.

Les éditeurs ont rassemblé, en effet, sous le titre de « Correspondance du 2e vicomte de Santarem », non seulement ses lettres, familières ou officielles, mais les rapports qu'il adressait au roi, les instructions qu'il envoyait aux ambassadeurs, le résumé de ses conversations avec les plénipotentiaires étrangers, le compte rendu des séances du conseil des ministres, les notes fournies par le contre-espionnage de Paris et de Londres. En outre la plupart des documents qui, pendant cette même période, de 1828 à 1834, intéressent la politique intérieure et extérieure du Portugal (manifestes de D. Miguel et de D. Pedro, listes d'émigrés ayant prêté serment à la régence de l'île Terceira, correspondance de D. Carlos et de Ferdinand VII, convention d'Evora Monte, etc.), sont reproduits à l'appendice des tomes III, IV et V. On attendait beaucoup de Santarem lorsqu'il fut nommé, en 1828, ministre des affaires étrangères. Il s'était fait connaître par des travaux d'érudition, commencés au Brésil. On l'avait désigné, à diverses reprises, pour des missions diplomatiques (à Vienne, à Copenhague, au congrès de Laybach, à Berlin, aux États-Unis) que le hasard seul l'empêcha de remplir. Enfin un court passage au ministère de l'intérieur, l'année précédente, venait de le préparer au rôle ingrat de directeur responsable de la politique extérieure de D. Miguel. L'infant, bien qu'il eût pris à Vienne l'engagement solennel de respecter la charte et d'épouser sa nièce, trompait l'attente de Metternich. Bientôt les choses s'envenimèrent au point que le corps diplomatique tout entier, obéissant à un mot d'ordre, quitta Lisbonne. En même temps les représentants du Portugal, dans les cours étrangères, donnaient des signes d'inquiétude et d'impatience. La défection de Palmela, ministre à Londres, entraîna celle de plusieurs de ses collègues. On voit que d'innombrables difficultés paralysaient au début l'action de Santarem. Défenseur d'un régime désavoué par la Sainte Alliance, privé du concours des meilleurs diplomates de carrière, il ne pouvait communiquer avec les puissances européennes que par une sorte de fiction.

Il n'hésite pas, malgré tout, à engager la lutte. Jusqu'en 1833, il disputera la victoire à Palmela. Quelques ministres, soit timidité, soit conviction, avaient résisté aux avances des libéraux. Il maintient Vilaseca à Vienne, Oriola à Berlin, da Ponte à Vienne, Figueira à Madrid,

et installe en Angleterre, pour surveiller les dépôts d'émigrés, le vicomte d'Asseca. La violence de la fraction exaltée, dont les persécutions provoquaient des incidents multiples avec les puissances, la vanité mal placée du roi lui-même qui, loin de se prêter au rapprochement qu'on lui offrait sur les bases de la fusion des pouvoirs et du mariage avec sa nièce, exigeait comme condition préalable de toute négociation la reconnaissance de ses droits légitimés par les cortès, entravaient la diplomatie officieuse de Santarem que renseignait, d'autre part, une police adroite, rompue aux pratiques du cabinet noir et capable de dérober, même au siège des légations étrangères, des pièces compromettantes. Il ne pouvait guère compter sur l'appui de la France, déjà travaillée par le libéralisme. En protestant contre les manœuvres de l'agent consulaire Blanchet et du commandant de l'escadre du Tage qui favorisaient ouvertement l'émigration, en relevant les paroles imprudentes de Hyde de Neuville, trahi par l'indiscrétion des émigrés auxquels il offrait son appui, en exigeant un contrôle plus sévère sur les dépôts du Havre et de Rennes, il n'aspirait qu'au maintien de la neutralité. Mais il avait compris qu'en Angleterre Wellington et Aberdeen, tout en respectant les engagements pris à Vienne à l'égard de D. Pedro et de sa fille, se montreraient hostiles, en principe, à tout mouvement insurrectionnel. On le vit bien lorsque les frégates anglaises ouvrirent le feu sur le convoi qu'elles étaient chargées d'escorter au Brésil, pour interdire toute tentative de débarquement à l'île Terceira. L'opposition des whigs et les plaintes des sujets anglais molestés par la police migueliste empêchèrent la sympathie des conservateurs de se transformer en protection déclarée. Mais l'Espagne tendait les bras à Santarem. Elle n'avait pas à ménager les grandes puissances qui avaient reconnu, sans la consulter, l'indépendance des colonies américaines. Son adhésion pouvait entraîner celle de la papauté, de Naples, de la Prusse, de la Russie. Une seule politique s'imposait, lier partie avec Ferdinand VII, champion de l'absolutisme, exploiter les divisions politiques de la France et de l'Angleterre.

Nous assistons dès lors à une série d'oscillations, tantôt favorables, tantôt funestes au miguelisme. Maintes fois la cause des libéraux nous semble compromise. On ne les supporte ni en Angleterre ni en France. On ne leur permet de s'installer ni à Ostende ni à Hambourg. Mais les lenteurs de D. Miguel, son langage équivoque, irritent jusqu'aux Espagnols. A vrai dire, il se laisse arracher, après la révolution de 1830, qui menace dans l'Europe entière le principe monarchique, une promesse écrite d'amnistie. Mais l'exécution tarde. Sur ces entrefaites le ministère anglais tombe et Santarem, mal renseigné sur les dispositions hostiles de Palmerston, commet la lourde faute de mécontenter le gouvernement de Louis-Philippe, de provoquer, par son attitude intransigeante, l'intervention armée de l'amiral Roussin

qui capture la flotte portugaise. Seule en Europe, la papauté, suivant un peu tard l'exemple de l'Espagne, avait reconnu D. Miguel. Encore le représentant de celui-ci, lorsqu'il fut admis à présenter ses lettres de créance au Vatican, souleva-t-il maladroitement une querelle de préséance. A mesure que le danger devient plus pressant, le ton de la correspondance de Santarem, jusque-là un peu guindée, se modifie. Le vrai caractère de l'homme apparaît, avec son initiative hardie, ses convictions enracinées. Il se permet d'élever la voix, d'aventurer son crédit, de donner des conseils même en matière navale et militaire. Il recommande, pendant le siège de Porto, d'occuper les positions maîtresses de la Serra do Pilar et de S. João da Foz. Il propose l'achat d'une flotte en Amérique pour remplacer les navires capturés par sa faute. Il contraint D. Miguel à relever son prestige en suivant, même de loin, les opérations militaires. En même temps il adopte une diplomatie conciliante, ayant tout à craindre de la France, bien qu'elle affecte de ne pas vouloir entrer dans cette « querelle de famille », et de l'Angleterre dont l'attitude est assez équivoque pour qu'on redoute de la voir se déclarer en faveur de D. Pedro. Il reste bien, à vrai dire, quelques alliés fidèles, mais qui relèvent avec amertume les fautes commises. L'Espagne conseille de ne pas écouter les exaltés. Le nonce du pape invite D. Miguel à se débarrasser des intrigants qui l'entourent. Tandis que le siège de Porto se prolonge sans résultat appréciable, la Russie, la Prusse et l'Autriche s'impatientent, conseillent de faire appel aux officiers étrangers. On en vient au parti héroïque de saorifier les chefs incapables. On attend Bourmont avec tout son état-major. L'escadre va passer sous les ordres d'Elliot qui amènera d'Angleterre des marins expérimentés et des canonniers. Malheureusement la cruauté des miguelistes qui exaspère la résistance des assiégés et la maladresse d'un amiral qui laisse capturer sa flotte à l'entrée du Tage rendent ces mesures inefficaces. Il ne restait plus à Santarem qu'un dernier moyen de tenter la fortune : mettre à profit les relations de cordiale amitié qui l'unissaient à Córdova, représentant de l'Espagne, pour essayer de gagner lord Russell, jusque-là foncièrement hostile. Bientôt cette chance même lui échappe. D. Carlos, ayant suivi au Portugal la princesse de la Beira, prend parti dans la question dynastique, promet de s'embarquer pour l'Italie, refuse ensuite, sous des prétextes variés, d'obéir aux ordres de son frère. On le soupçonne de travailler, de concert avec D. Miguel, contre la sécurité du royaume voisin. Córdova, emporté par son caractère fougueux, harcelé par les notes de son gouvernement, retire une fois pour toutes sa confiance à Santarem. Sur le terrain diplomatique, la cause est définitivement perdue. A la convention d'Evora-Monte la France, l'Angleterre et l'Espagne s'engageront à prendre toutes mesures pour faire sortir de la Péninsule D. Carlos et D. Miguel.

Santarem, qui est arrivé après le départ des ministres étrangers à rétablir des relations officieuses avec les grandes puissances, qui a combattu les émigrés sur leur propre terrain, à Londres, qui a su entretenir la sympathie des royaumes absolutistes du nord, ménager l'Autriche par des concessions apparentes, gagner l'Espagne et la papauté, exploiter en Europe les querelles de parti et empêcher, durant le siège de Porto, l'intervention directe des libéraux de France et d'Angleterre, n'a été vaincu, somme toute, que par l'opposition de ceux qui auraient dû le soutenir et qu'un orgueil démesuré, une étrange lenteur de conception, l'incapacité de se résoudre, d'adopter des solutions franches, et le mépris absolu de l'opinion européenne ont entraînés, malgré des avertissements clairs et courageux, à la défaite irréparable. Il représente, dans le miguelisme, l'élément pondéré, la clairvoyance. On ne peut lui reprocher qu'une faute politique, celle de n'avoir pas mesuré les conséquences de la révolution de juillet. Une formule de Córdova, son ami, le peint et le caractérise : « Santarem es sujeto de muchos conocimientos y muy moderado en sus principios. » De cette épreuve, il devait sortir profondément déçu. Il assistait au triomphe des idées démocratiques pour lesquelles il ne cachait pas son aversion et les désillusions l'avaient détaché de son propre parti. Il en viendra, avec les années, à une sorte de scepticisme tolérant. Il n'acceptera jamais de quitter Paris, sa patrie d'adoption. Mais nous le verrons de nouveau en relations avec Palmela qui avait été son premier protecteur, ainsi qu'avec les chefs militaires du libéralisme, Sá da Bandeira et le duc da Terceira. On lui rendra son titre de directeur des archives de la Torre do Tombo, tout en lui permettant de résider en France. Ses œuvres les plus importantes seront publiés aux frais de l'État. Si comme diplomate il appartient au miguelisme, la gloire du savant peut être revendiquée par le Portugal tout entier.

Son goût pour la science ne s'est point révélé brusquement sous l'effet d'une déception politique. Même avant de quitter le Brésil, où il avait suivi Jean VI, il publiait des travaux d'érudition (sur une médaille de l'empereur Honorius, 1818). Il poursuivait en 1820 une enquête dans les bibliothèques parisiennes dont les résultats ne paraîtront qu'en 1827. Il se consacrait à des études d'histoire locale (sur les Alcades de Santarem, 1825) et d'histoire politique (théorie des Cortes, 1824), préludant à son grand ouvrage, le *Quadro elementar*, dont le premier volume paraîtra en 1828, qu'on traduira en français l'année suivante, qui lui vaudra d'être nommé directeur des archives et qu'il reprendra plus tard, pendant l'exil, pour en faire un monument de l'histoire diplomatique nationale. Quand les vicissitudes de la politique l'eurent chassé définitivement de sa patrie, il n'avait point à chercher une voie nouvelle. Mais il gardera, comme savant, les qua-

lités acquises dans la pratique du pouvoir. Il restera l'homme méthodique et circonspect, sachant que toutes ses paroles ont une portée, gardant copie du moindre billet, usant avec adresse de ses relations, mettant à contribution, pour ses recherches, le personnel de toutes les ambassades, aimant à centraliser des renseignements venus du monde entier. Il mettra une certaine coquetterie, où l'on reconnaît l'ancien diplomate, à collectionner les titres. Il se vantera d'appartenir à quarante-sept sociétés savantes, dont l'Institut de France. Il ne dédaignera pas de poser sa candidature aux académies de province. Dès 1834 nous le verrons très répandu dans la Société parisienne, collaborant au *Dictionnaire de la conversation*, à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, à la *Biographie universelle* de Michaud, à la *Revue française et étrangère*, bientôt au *Bulletin de la Société de géographie*, aux *Annales des voyages*. Mais c'est une question d'intérêt national qui l'oblige à préciser ses recherches. Vers 1840 une contestation s'était élevée entre la France et le Portugal au sujet de certains territoires de la Côte d'Afrique, dans la région de Casamansa La conquête de l'Algérie avait fait naître en Europe quelques susceptibilités. On nous soupçonnait de convoiter le Maroc et même l'Abyssinie. Santarem eut l'idée, pour appuyer en Europe les revendications de son pays, de créer un courant d'opinion. Il publia successivement ses notes à la chronique d'Azurara sur la découverte de la Guinée (1841) et la *Memoria sobre a prioridade*, etc... (1841) où il contestait l'antériorité des voyages des Normands et particulièrement des Dieppois, travail bientôt refondu et amplifié dans l'édition française intitulée *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap Bojador et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au* XVe *siècle, accompagnées d'un atlas composé de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites, dressées depuis le* XIe *jusqu'au* XIIIe *siècle* (1842). Il hésitait d'abord à signer l'ouvrage de son nom. Cependant l'opinion française l'accueillit très favorablement. Les conclusions en furent adoptées par l'enseignement officiel et d'Avezac ne s'avisa que tardivement de les réfuter dans les *Nouvelles annales des voyages* (1845-46). Santarem, encouragé par un succès de bon aloi, songeait à étendre sa démonstration à l'Afrique entière, à l'Asie, à l'Amérique. Il comprit que la cartographie pouvait seule lui fournir des arguments irréfutables. Mais l'exécution de son projet, bien que le gouvernement portugais lui eût ouvert de larges crédits, se heurtait, dans la pratique, à des obstacles sans cesse renouvelés. Il fallut vaincre la résistance de certains bibliothécaires qui, par crainte des détériorations possibles, refusaient l'autorisation de calquer ou se retranchaient, pour réserver à leur pays l'honneur d'une publication importante, derrière des règlements archaïques. Ici encore le diplomate dut intervenir et

prendre le pas sur le savant. C'est ainsi que ces études de géographie historique, dont l'intérêt lui avait été signalé pour la première fois en 1826, à propos d'Améric Vespuce, par le président de l'Académie de Madrid, le conduisirent progressivement jusqu'à l'ouvrage capital intitulé *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen-Age et sur les progrès de la géographie après les grandes découvertes du XVe siècle*, etc. Le premier volume seul est un exposé systématique. Les deux suivants servent de commentaire à l'atlas qui, composé de 30 cartes en 1842, ne cessa de s'enrichir, jusqu'en 1852, de mappemondes, de portulans et d'autres monuments géographiques. Santarem, afin de ne pas se laisser gagner de vitesse par les étrangers, avait pris le parti de publier les cartes séparément, mais avec un numéro d'ordre permettant de rétablir, dans le classement définitif, la suite chronologique. Sa correspondance nous renseigne, avec un luxe de détails qui ne sont pas tous à retenir, sur les pourparlers avec les spécialistes, les bibliothécaires, les graveurs et les peintres. L'ouvrage arrivait à son heure. Jomard venait de fonder chez nous la Société de géographie. L'Angleterre inaugurait les travaux de la *Hakluyt Society*. L'Allemagne avait son école de géographes qui se réclamaient de Humboldt et de Ritter. Le soin de continuer cette publication où le Portugal vit un intérêt patriotique de premier ordre, fut confié à Mendes Leal. Entreprise avec une intention de polémique, poursuivie dans un esprit rigoureusement scientifique d'impartialité objective, elle suffirait à établir la réputation du vicomte de Santarem.

Mais il est historien autant que géographe. A partir de 1840, il avait réussi à intéresser un ministre, Rodrigo da Fonseca Magalhães, à la continuation de son *Quadro elementar*, tableau des relations diplomatiques du Portugal avec toutes les puissances étrangères depuis les origines de la monarchie. Le plan primitif embrassait, au surplus, un recueil de documents publiés *in extenso* dans leur langue originale et une histoire politique. Ce programme ne fut réalisé que partiellement. On s'est demandé plus d'une fois, souvent avec une intention hostile, comment Santarem avait pu, sans quitter Paris, mener à bonne fin un travail de ce genre. Il possédait en 1841, quand il se remit à la tâche, 5.000 sommaires de documents, dont 4.000 inédits. C'est sur cette base qu'il organisa son travail, réservant une large part aux collaborations diverses. Son rôle fut surtout celui d'un directeur. Il indiquait les recherches à faire, donnait la référence des textes à copier, rédigeait les introductions, surveillait la correction des épreuves avec un soin d'autant plus minutieux qu'il avait été obligé de confier l'impression à des typographes étrangers. Cependant les critiques ne lui furent pas ménagées. Il en conçut quelque dépit, voyant qu'elles émanaient de l'Académie des sciences dont il était membre et d'Herculano pour lequel il ne pouvait manquer d'avoir

de l'estime. Santarem était dans son droit quand il répondait qu'une histoire qui n'utiliserait pas les documents étrangers serait entachée de partialité. Mais il eut tort de relever dans l'œuvre de son adversaire un catalogue d'affirmations contestables dont il voulait faire un volume et de rééditer une plaisanterie injuste sur la *Santissima e pedantissima historia de Portugal.* Il avait du reste l'esprit trop équilibré et l'âme trop fière pour s'obstiner longtemps dans cette voie.

A travers cette correspondance très variée mais où l'on aurait pu pratiquer sans inconvénient de larges coupes — car il est permis d'observer que les billets mondains et les lettres commerciales tiennent trop de place dans les derniers volumes nous devinons le caractère de l'homme. Non qu'il se livre aux inconnus et aux indifférents. Le ton reste celui d'un haut fonctionnaire et d'un académicien. Mais on aime à rencontrer de loin en loin quelques passages d'un accent plus vif où il s'épanche avec son beau-frère, son neveu et son fils, et qu'il qualifie lui-même de *desafogo.* Très spécialisé, très au courant du mouvement scientifique européen, il s'intéresse peu à la littérature de son pays. Garrett seul, parmi les contemporains, lui semble avoir quelque valeur. Ses jugements sur quelques lusophiles français ne laissent point de nous surprendre. Il a des mots durs contre Ferdinand Denis qu'il représenterait volontiers comme un amuseur, trop désireux de plaire au grand public. Cette intransigeance aggravée par les déceptions de l'exil, car il ne consentit jamais à rentrer au Portugal, fit la force du savant : « Que serais-je devenu sans l'étude, sans les livres, sans la philosophie qu'ils inspirent dans l'adversité?... C'est à l'étude, à la science que je dois ce que tous les honneurs du monde, tous les avantages matériels ne pouvaient me donner, la considération générale de l'Europe, chaque jour augmentée depuis que j'ai été précipité des sommets de la politique par les révolutions de mon pays. » Qu'on se représente un homme de santé chancelante, supportant mal notre climat, gardant un souvenir amer de ses déceptions, ressentant douloureusement les petites vexations que ses adversaires de Lisbonne lui infligent, mélancolique et accablé (morrinhento e estafado de trabalho), mais faisant face, aisément, aux obligations d'une vaste correspondance et d'une vie mondaine très réglée, travaillant quatorze et quinze heures par jour à la préparation et à la correction des grands ouvrages qu'il mène parallèlement, soutenu par un patriotisme fougueux, prêt à défendre, avec toutes les armes que lui donne une érudition de bon aloi, le patrimoine national et soucieux de mettre son pays, par un échange intellectuel incessant, en contact avec le monde de la science où il tient lui-même rang d'ambassadeur. Le vicomte de Santarem est un peu des nôtres puisqu'il a passé vingt ans à Paris. La publication de sa correspondance, qui intéresse au premier chef les historiens et les géographes, ne saurait laisser indifférent le public français.

G. LE GENTIL.

CHRONIQUE

〰 Dans le numéro du 6 janvier 1920 du journal *El Sol,* M. Américo Castro a publié un article fort intéressant sur *La Escuela Normal de Paris y su nuevo Director*, *G. Lanson.* Il y a bien montré, d'une part, ce que représente l'École de la rue d'Ulm dans la formation intellectuelle de la jeunesse française et, d'autre part, tout ce que M. Gustave Lanson apporte de prestige et d'autorité à l'accomplissement de la tâche dont il vient d'être chargé. Mais pourquoi M. Castro croit-il que les promotions de normaliens sont invariablement fixées à 24 pour les littéraires et 16 pour les scientifiques ? Il y en a eu jadis de beaucoup moins nombreuses et naguère de beaucoup plus nombreuses. L'article de *El Sol*, comme il est habituel à son auteur, ne pèche point par excès d'indulgence envers l'enseignement espagnol, ses méthodes et ses maîtres. Il se termine par un trait qui mérite d'être cité : « Puede ser que algún feliz día haya ministros atentos a la cultura y no sólo a la última bestialidad de cualquier matador de toros. » Serait-ce possible ? et entendons-nous bien ce castillan ?

H. M.

〰 La Semaine française qui a eu lieu à Madrid du 18 au 24 mai a été l'aimable et intéressante contre-partie de la Semaine espagnole de Paris en mai 1919. Le programme comportait principalement, outre la tenue du Congrès, 1° la création à la Moncloa d'une Ecole, la *Casa Velázquez,* destinée aux artistes et aux érudits français, grâce à la générosité de S. M. Alphonse XIII, qui a donné le terrain, et à l'initiative coordonnée de l'Institut de France et de l'Université de Bordeaux, qui doit ainsi élargir son École des hautes études hispaniques; 2° l'installation de toutes les œuvres des peintres français du Prado dans des salles spacieuses qui leur seront désormais réservées, suivant une formule qui a été appliquée à l'œuvre de Velázquez et à celles d'autres peintres dans ce merveilleux musée, et qui paraît devoir s'imposer à notre Louvre ; 3° l'inauguration de l'exposition des médaillistes français, événement artistique sans précédent, même en France.

Si le programme était substantiel, la forme en a été à la fois exquise et grandiose (surtout la cérémonie de la remise du terrain et de la pose de la première pierre, à laquelle assistait toute la famille royale,

et où, dans un cadre magnifique, étaient évoqués les souvenirs du passé et les promesses de l'avenir). La présence du roi et de la reine à toutes ces manifestations, la séance d'ouverture du Congrès, tenue sous la présidence du roi à l'Académie espagnole, le discours prononcé en cette circonstance par D. Antonio Maura, président de l'Académie, et celui du duc d'Albe à la Moncloa, les réceptions au Palais, au Ministère d'Etat, à l'Hôtel de ville, ont donné à cette Semaine si bien remplie, et du reste si bien préparée, une importance toute spéciale, encore soulignée par la bonne grâce avec laquelle le protocole fut parfois interrompu. A la Moncloa, le maître Widor, qui accompagnait M. Imbart de La Tour et représentait avec lui l'Institut de France, sut trouver, dans une charmante improvisation, les paroles qu'il fallait pour remercier publiquement le jeune souverain; et notre ambassadeur, M. de Saint-Aulaire, eut également la coquetterie d'improviser un discours où il sut n'oublier rien ni personne et dire exactement, admirablement, tout ce qu'il fallait. Le roi répondit en français, comme un Français. La présence de Widor, qui est un ami de la famille royale, celle du docteur Moure, et surtout la part prise avec tant de bonne grâce et d'entrain par le duc d'Albe, ont certainement contribué à donner à cette solennité, malgré l'apparat officiel (l'évêque de Madrid-Alcalá fit les prières, revêtu de ses ornements pontificaux), une intimité qui est du reste assez dans le goût d'Alphonse XIII.

Au Teatro real, où le maître Arbós lui céda un soir la direction de son merveilleux orchestre, et dans la crypte de Nuestra Señora de la Almudena, où il toucha les orgues, M. Widor compléta le caractère artistique de cette Semaine française, si bien inaugurée, grâce au dévouement et au talent de nos grands amis Benlliure, directeur des Musées d'art moderne de Madrid, et Beruete y Moret, directeur du Musée du Prado.

C'est dans cette atmosphère idéale et limpide que le Congrès a tenu ses séances. La section à qui incombait l'étude des moyens les plus propres à rendre plus actives nos relations économiques a montré son infinie bonne volonté en la poussant jusqu'à demander, pour les ouvriers espagnols travaillant en France, les mêmes droits, en cas de grève non politique, que pour les ouvriers français, proposition appuyée en séance plénière par un homme politique espagnol qui a gagné pendant la guerre tous les droits à notre sympathie, M. Pedregal. La section chargée de travailler au développement des relations intellectuelles s'est surtout attachée à rendre possible l'échange des professeurs et des étudiants. Pour ce qui est de ces derniers, on a préconisé la reconnaissance de l'équivalence des baccalauréats et des licences : équivalence admise en fait et automatiquement déjà en France pour le baccalauréat. Le point essentiel et délicat serait de limiter cette équivalence au cas où il s'agit pour l'intéressé d'être

admis à suivre les cours préparatoires à un grade ou à un diplôme supérieur et à subir les examens correspondants. La question des droits conférés par ces mêmes diplômes a été réservée. Il ne semble pas que, ainsi limité, pareil libéralisme présente de gros inconvénients, et les avantages en seraient grands pour nos relations universitaires. On a également et unanimement désiré la création en France de nouveaux enseignements ou de nouvelles chaires concernant l'Espagne et l'espagnol, et l'organisation de l'enseignement du français dans les *institutos* et les universités espagnoles.

Les séances du Congrès avaient lieu pour la section littéraire au Centro de estudios históricos, où MM. Altamira et A. Castro se sont montrés des hôtes attentionnés et cordialement empressés. Aux discussions, bien sériées, ont pris part les universitaires français les plus qualifiés, tels que MM. Petit-Dutaillis, inspecteur général et directeur de l'Office national des Universités et Ecoles françaises à l'étranger; Thamin, recteur de Bordeaux; Cavalier, recteur de Toulouse; E. Mérimée, Martinenche; les délégués officiels comme MM. Haraucourt, président de la Société des Gens de lettres; Besnard, représentant de la Société des auteurs dramatiques; Lémonon, Lallemand, Perrin, qui a éloquemment défendu le droit, pour la France, d'interdire la vente à l'étranger de la littérature pornographique fabriquée hors de chez elle par des industriels dont le français vaut la moralité. A la section économique ou commerciale, M. Angel Marvaud avait pris la place que lui assurait sa connaissance de l'Espagne et des questions traitées. Enfin, c'est avec un plaisir particulier que nous remarquions parmi nous un professeur de l'Université de Strasbourg, M. Kohler.

L'accueil des personnalités espagnoles déjà nommées et d'autres comme le marquis de Valdeiglesias, directeur de la *Epoca*, qui s'est prodigué en amabilités de toutes sortes; les marquis de Valerio de Palma et de Retortillo; MM. Octavio Picón, Posada, Buylla, Carlos Luis Cuenca, Castillo Soriano, Dr. Cortezo, ancien ministre et professeur à la Faculté de médecine, Menéndez Pidal, le sculpteur Blay et beaucoup d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir nommer, a été d'autant plus flatteur qu'il nous était fait par les amis des jours d'épreuves et d'inquiétude, par ceux qui ne doutèrent jamais de notre droit ni de notre volonté.

La Casa Velázquez est donc née sous d'heureuses conjonctures, et celui qui a su, par sa persévérance toujours optimiste, attirer les bonnes fées qui devaient présider à cette naissance, peut être heureux et fier de son œuvre. M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, directeur de notre École des Hautes études hispaniques à Madrid, vient de voir consacrer sa réputation de savant par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui l'a tout récem-

ment élu membre libre : c'est un bon présage de plus pour la maison qu'il est appelé à diriger avec une compétence éprouvée et une autorité encore grandie.

De même que la Semaine espagnole de Paris avait eu un épilogue à Bordeaux avec l'Exposition Goya (29 juin 1919), la Semaine française de Madrid a eu le sien encore à Bordeaux (30 juin 1920) par la remise officielle du médaillon de Goya, destiné à être placé sur l'immeuble habité par le grand artiste. Ce médaillon est l'œuvre de M. Mariano Benlliure, qui l'a généreusement offert à la ville, comme il avait offert la médaille commémorative de la pose de la première pierre de la Casa Velázquez. Une conférence de M. de Beruete y Moret, sur Goya graveur, avait attiré un auditoire de plus de deux mille personnes, auxquelles M. Widor donna en outre le plaisir d'une audition d'orgue. Cette manifestation avait été organisée par le Comité de rapprochement franco-espagnol de Bordeaux, dont le Dr Moure est président et M. Alioth, secrétaire.

On annonce d'autre part, un Congrès franco-espagnol pour les 16 et 17 juillet, à Toulouse, sous la présidence de M. Cruppi, sénateur. Il est organisé par la Chambre de commerce franco espagnole de cette ville.

G. C.

---

9 juillet 1920.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

A GROUP OF SPANISH MANUSCRIPTS

A. Codices Escorialenses I. d. 2. and I. d. 1.

These two very large and very handsome mss. are dated 976 and 992 respectively, and owe their interest for many readers chiefly to their containing the oldest western mention and samples of the Hindu-Arabic numerals. It may be shown, however, that they are interesting on other grounds and furnish more information than has hitherto been supposed regarding these much discussed figures and their mode of transmission into Europe. The pp. relative to this matter will be found on pl. XXIII and XXIV of the writer's *Palaeographia Iberica*, fasc. II, Paris 1920, reproducing fol. 12 r° in the former case, and 9 v° in the latter. For the benefit of our readers we here print a diplomatic copy of those oft quoted words : (Col. II, 11-9-12, in both mss.)

S cire debem*us* in indos subtilissim*um* ingenium habere. et ceteras
gentes eis in arithmetica et geometrica. et ceteris liberalib*us*
disciplinis concedere. et hoc manifestum est in nobem
figuris quib*us* designant. unumquemq*ue* gradum.
cui*us*libet gradus. quarum hec sunt forma
9 8 7 6 5 4 3 2 1

A detailed account of the codd. and their contents may be found in P. Guillermo Antolín's *Catálogo de los Códices latinos... del Escorial*, tom. I, pp. 320-413 : but we must add that therein is a series of dynasts' names each in a circle or medallion, all attached to each other, such as the writer proposes to designate as "genealogical medallions"... a topic well worthy of a discussion palaeographical and archaeological.

These mss. came from North Spain, Albelda and San Millan de la Cogolla. They contain chiefly the Hispana Conciliorum Collectio with numerous items mostly from Isidore's Etymologies dealing with Chronology and Arithmetic and some legal material; they date shortly after Gerbert's visit to Catalonia and Barcelona (he was there studying with Josephus Sapiens, 967-970). Whence came these two mss. and their remarkable « Scire debemus »?

Let us observe the opening ff. a little more narrowly. If you will turn to Father Antolín's pages and note where the actual mediaeval text begins, you will see that for about 13 ff. we have two copies of the same archetype, and if you will scrutinize our two plates, you will see that numbered Cols. I in the two mss. are identical in the number of lines to a column, in the contents of the lines, and that even the words are spaced off in the same way, and are spelled the same way even down to the abbreviation: you will see that the same identity maintains it self in the Col. II down to and including l. 37. In other words, they are twin copies and in fact, the scribe was trying to make, in each case, a fac-simile of their models (in shape, arrangement &c not necessarily in writing). Now it is a known fact that the ms. used as a model, was usually from 100 to 200 years older than the copy. Hence we may place the model conservatively at about 850. Where was that model preserved and copied? Where must we look to find the home of a rather miscellaneous text like this which implies considerable interest in scholarship, in history and a connexion with the Orient? Where are we to find persons attached to the study of science and likely to secure information from the Arabs, who are acknowledged to have been in any event the transmitters of this precious item? Let us turn our gaze upon the Convent of Santa Maria de Ripoll, near Barcelona.

On this old monastery dating from about 880, it is sufficient to mention the treatise by R. Beer, *Die Handschriften des Klosters Santa Maria de Ripoll*, Wien, 1907, who has gathered the facts and catalogued the earlier literature dealing with this

establishment, and has discussed *in extenso* its Library list dating 1047. The historical facts important for our present task are that Ripoll once had a handsome Psalterium argenteum having some connection with Pippinus King of the Franks, that in this region there was considerable attention paid to Chrysography (as well as Argyrography), that its mss. were distinguished for their miscellaneous character, e. g. No. 49 (a fact correctly guaged as showing it was a study book), that the collection contained several classical mss. (libri artium, i. e. liberalium); proof positive that Ripoll maintained a classical School; that it had also the earliest treatise *de astrolabio*, resting on an Arabic original, and some other mathematical texts, e. g. *Boethius de Arithmetica* and a copy of the Agrimensores (about equal to a treatise on civil Engineering); to this add an interest in Music, a Geometry, Logic, too, and last but not least, some of Bede's product. Is not this the place where Gerbert did some of his studies, Gerbert who as Beer has shown taught some topics represented in the Ripoll Library? Is not this the monastery where in all probability the archetype of the two Escorialenses rested when Gerbert was getting acquainted with the numerals?

The undersigned, in a short paper in Modern Philology, showed that Ripoll 59 contains numerous extracts of various content and that among them is a small Greco-Latin lexicon, the text in Latin letters. This showns a knowledge of Greek there, an interest in Greek and, indeed, some elementary instruction in that language. Let us add that one of the later mss. Cod. 7 has an extract *de sanguinitate* containing a set of genealogical medallions.

Let us now take a look at a codex in the Madrid Library. See *Recipes from Codex Matritensis A 16 (ahora) 19*, by the undersigned, Cincinnati, 1911, where the ms. is discussed and the earlier literature tabulated; also *Palaeographia Iberica*, pl. XXVIII for a p. of the text and XXIX for one of the illustrations to the so called chapter *de Indigitatione or de Loquella digitorum* ascribed in the mss. to Bede. There are

five mss. in various Libraries with this chapter additional to one of the famous Englishman's chronological works (de temporibus), but this is the only one which is accompanied by the pictures [1].

We have shown that the make up of this book and its Latinity require us to assign it to Catalonia and suppose it to have been copied at Ripoll. The ms. implies in its chapter summary that it contains *Beda de temporibus* with the *de indigitatione* (the incipits of two Rivipullenses), and then a series of works or rather of extracts dealing with chronology, astronomy, geography, medicine (with some patristic matter intercalated), ending with the material published in our « Recipes ». On the connection between this text and the similar one in Codex Lucensis 490 see our recent book *A Classical Technology*, Boston, 1920. We should add that some matter of a similar nature is printed by V. Rose in the preface to his Vitruvius, pp. XXVIII-XXX, from several mss. including Escorialensis f. III, 19, by R. assigned to s. X-XI, but by Antolín to XI-XII. We doubt not that it ultimately comes from the archetype of the Lucensis.

Our readers will not fail to see how all these facts hang together, and they should note in addition that these recipes contain several formulae for gold writing and that the set when complete had also a method, apparently not otherwise quotable, for silver script. Do we go astray when we suggest that Psalterium argenteum was done in Catalonia for Pippinus, and that perhaps the Godescalc who did the famous Silver Codex of the Caroline epoch, bearing his name (782-3) owes its origin partly at least to the Barcelonese territory?

What bearing have these facts on the transmission of our famous numerals? When we find a decided Classical and even Oriental tinge to the learning of this region — for the figures of A 16 are in poise, garments and attitude decidedly Byzantine — we must at once enquire whether the acquaintance with them came from the Arabs of the South and

1. We will furnish our subscribers with the remaining the pp. of the paintings in the third No. of the publication just mentioned.

interior of Spain or from tradesmen who arrived by sea. We hold that the intrinsic probabilities are decidedly in favor of the latter theory. We do not doubt that the Saracenic influence was always strong at Barcelona and that many an item was derived from the Moors or was modified by a knowledge of their views. We hold, however, that one who is looking for distinct Arabic coloring in the domain of the number gestures will find the object of his search in the two pl. of Pal. Ib. XIV-XV, from Lisbon and with evident Moorish faces. And when we ask how soon the interior Arabs acquired a knowledge of these figures, we find that all the Saracenic authorities for the numerals cited by Cantor are later than the tenth century, not to mention the year 850. So far as the evidence goes, it was seafaring men and merchants who brought these numerals with them to Barcelona and that thence they made their way to Toledo, Córdova, Sevilla, Málaga, &c. If these conclusions are correct, Ripoll must henceforth occupy an even higher place than formerly as a center of Classical, mathematical and scientific learning.

John M. Burnam,
University of Cincinnaty.

A PROPOS

DES

DERNIÈRES PUBLICATIONS SUR GARCILASO DE LA VEGA

Est-ce la valeur intrinsèque de son œuvre et l'harmonie de son rythme, est-ce sa noble figure de soldat et sa mort héroïque, n'est-ce pas tout cela à la fois qui concourt à faire de Garcilaso de la Vega le poète le plus sympathique de l'Espagne du xvie siècle? Publié pieusement par la veuve de son ami, il n'a eu qu'un détracteur bien anodin, en tout cas spirituel et courtois, Cristóbal de Castillejo, dont il est vraiment exagéré de dire qu'il « vilipendait ceux qui se servaient des rythmes italiens »[1]; je ne parle pas de Gregorio Silvestre, qui finit par se convertir[2].

Commenté successivement par trois personnages qui peuvent représenter, au temps de la jeunesse de Lope de Vega, l'enseignement universitaire, la poésie et la critique: Francisco Sánchez de las Brozas[3], professeur de rhétorique à Salamanque, Fernando de Herrera, *el divino*, et Tomás Tamayo de Vargas, le défenseur du P. Mariana; défendu contre les censures de détail, plutôt tàtillonnes que sévères en somme, du second, par celui même qui avait fait attaquer

1. Adolphe Coster, *Fernando de Herrera (el Divino)*, Paris, Champion, 1908, p 277.
2. Cf. Eustaquio Fernández de Navarrete, *Vida de Garcilaso. Doc. inéd. para la hist. de España* t. XVI.) p. 180. Il a été plus agressif que Castillejo, dont la composition *Contra los que dejan los metros castellanos (B. A. E.*, t. XXXII, p. 157) est un petit chef-d'œuvre de bonne humeur. Assez différent est le ton de la *Visita de Amor* de Sylvestre, dont Navarrete reproduit un passage, et dont Lope de Vega citait deux vers dans sa *Dorotea* (p. 219 de l'édition de Castro):

Dios perdone a Castillejo
que bien habló de estas trovas.

Cf. Rodriguez Marín, *Luis Barahona de Soto*, p. 32.
3. En 1577, d'après M. Adolphe Coster (*Fernando Herrera*, p. 155), qui décrit l'édition, décrite également par Gallardo (n° 2622, cf. n° 4452). En 1574, suivant M. Tomás Navarro Tomás (*Garcilaso, Obras*, Ediciones de la « Lectura », t. III des *Clásicos castellanos*, 1911, p. xxii), qui peut-être s'en rapporte à Adolfo de Castro (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXII, p. XIV, ou à Fernández de Navarrete (*Vida de Garcilaso*, p. 188): « Obras de Garcilaso con anotaciones de Francisco Sanchez Brocense, en casa de Pedro Laso, en 16°, segun Nicolas Antonio »: Celui-ci n'aurait-il pas confondu avec l'édition de 1577, que justement il ne cite point? Cf. Salvá, n° 704.

le P. Mariana, le connétable de Castille D. Juan[1] Fernández de Velasco; admiré par Lope de Vega[2], et sincèrement, à ce qu'il semble,

1. Et non *D. Pedro*, comme dit M. Navarro Tomás, p. XVIII, sans doute influencé par Navarrete (p. 127) ou La Barrera (*Nueva biografía de Lope de Vega*, p. 406, note). Voir le chapitre VIII de M. Adolphe Coster, consacré à la querelle du connétable, sous le nom de « Licenciado Prete Jacopin » (que M. Lucien-Paul Thomas, dans *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne Beihefte zur Zeitschrift für Rom. Phil.*, 1909, traduit par un « prêtre *jacobin* » : *prêtre*, peut-être, mais *jacobin*?) et du poète sévillan. J'ai raconté dans mon *Mariana historien*, p. 118, 167-179 et 190-221, comment le même connétable chercha plus tard noise à l'auteur de l'*Historia general de España* en suscitant contre lui la critique acrimonieuse de Pedro Mantuano, auquel répondit Tamayo de Vargas. M. Coster, p. 165, cite un passage des observations de « Prete Jacopin », où l'on reproche à Herrera « d'avoir ramassé contre l'infortuné Garcilasco les accusations les plus disparates qui lui sont tombées sous la main »; on compare le commentateur à un homme qui se bat du haut d'un toit et qui lance tout ce qui lui tombe sous la main: « os uvistes en él como quien pelea de texado, que arroja al enemigo el pedazo de la teja, el zapato viejo, la olla quebrada, el cuchillo mohoso, la bragueta mugrienta, la picaza o gato muerto. » Or il y a dans la scène II de l'acte IV de la *Dorotea* un passage très analogue, à propos des commentateurs. Un des personnages propose de commenter le sonnet *Pululando de culto*..., pastiche de Góngora, mais tout en faisant remarquer qu'il ne faut pas s'exposer à être comparés aux couvreurs qui du haut du toit jettent tout ce qu'ils y trouvent: « mas no querría que nos dixessen que parecemos a los trastejadores, que desde el tejado ajeno van echando una bola, allá vnas calças viejas o algun cadáver gato, a quien dieron la muerte los perdigones, y las tejas sepultura. » Et l'interlocuteur de répondre qu'en effet tout ce qu'ils trouvent de clichés *(lugares comunes)* dans les bouquins *(librotes)* de Stobée et de Conrad Gesner, les commentateurs le jettent en bas de la page *(todo lo echan abaxo)*. Je me demande si ce n'est pas au commentaire de Herrera sur Garcilaso, plutôt qu'à celui de Salcedo Coronel sur le Polyphème (1629) ou aux *Lecciones solemnes* de J. Pellicer de Salas y Tovar (1630), que Lope fait ici allusion, d'autant qu'il ajoute plus loin: « Je voudrais un commentaire sur Garcilaso, car jusqu'à présent nous n'en avons pas » *(Deseo quien escriba sobre Garcilaso; que hasta aora no le tenemos*, p. 207 de l'éd. Castro). Il est vrai qu'en 1632, il pouvait penser aussi à Tamayo de Vargas. Mais qu'on songe au caractère encyclopédique du commentaire d'Herrera (cf. Coster, *F. S. Herrera*, p. 42, 211 et ss.)! Que Menéndez Pelayo (*Antología de poetas lír. castellanos*, t. XIII, p. 298) le déclare « inestimable », oui, sans doute, comme échantillon de la critique du temps! — Ce ne peut être en tout cas que le commentaire de Herrera ou celui de Sánchez, que Cervantes a en vue quand il remarque plaisamment que le licencié Vidriera, partant pour les armées, n'emportait que les Heures de la Vierge et un Garcilaso « sin comento ».

2. « Garcilaso, ¿ fué culto? » — « Aquel poeta es culto, que cultiua de suerte su poema, que no dexa cosa áspera ni escura, como vn labrador vn campo; que esto es cultura, aunque ellos dirán que lo toman por ornamento » (*Dorotea*, p. 209). Le passage n'a pas échappé à M. L.-P. Thomas (*Le lyr. et la préciosité cultistes en Esp.*, p. 147 et 163). Lope oppose donc le cultisme de Garcilaso, qui est le bon cultisme, à celui... des autres. On connaît aussi le célèbre sonnet *A la nueva lengua*,

Boscán, tarde llegamos. ¿Hay posada?...

(*Bibl. de Aut. Esp.*, t. XXXVIII, p. 372; *Ant. de poetas lír. castell.*, t. XIII, p. 405, et L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 98, qui le traduit en français gongorique). Dans le *Laurel de Apolo*, il le mentionne et le loue à plusieurs reprises (*ibid.*, p. 188, 189, 199, 202); mais bienheureux qui comprend absolument toutes ses allusions. Celles que Lope fait aux œuvres du poète ou à la façon dont il mourut prouvent en tout cas à quel point il supposait le lecteur au courant:

Las cabezas esplendidas sacaron,
crespos tendiendo, para más decoro,
por campos de marfil cabellos de oro,

mais négligé par les générations qui suivirent, peut-être parce qu'elles étaient gagnées au cultisme [1] et au conceptisme, peut-être aussi parce qu'elles avaient trop de poètes à admirer, il profita de la renaissance patriotico-érudite de la deuxième moitié du XVIIIe siècle et fut édité à nouveau par un autre personnage de marque, D. José Nicolás de Azara, qui fut ambassadeur en France.

Un renouveau encore au milieu du XIXe siècle. D. Eustaquio Fernández de Navarrete donnait une étude qui est encore aujourd'hui la première, pour ne pas dire la seule que nous ayons à lire sur le poète (*Doc. inéd. para la hist. de Esp.*, t. XVI, 1850); et D. Adolfo de Castro, dans la *Biblioteca de Autores españoles* (t. XXXII), où il se montrait si chiche pour Boscán [2], reproduisait l'œuvre de Garcilaso et en facilitait singulièrement la diffusion. Gallardo, d'autre part, rédigeait, en présence des éditions de 1547, de 1577 et 1581 (Sánchez), de 1580 (Herrera) et de 1622, une sorte d'anthologie de notes qui a été imprimée au tome IV de son *Ensayo* (n° 4452), avec l'essentiel de l'énorme commentaire d'Herrera (n° 4453, complétant le 2623).

Il semble que depuis quelques années l'auteur de l'ode *Ad florem*

Cimodoce Dïamene y Climene,
y la que igual no tiene,
que en tiempo del divino Garcilaso
(Oh injusta piedra ! Oh lamentable caso !)
le escuchaban cantar los dos pastores,
cuyos dulces amores
estaban las ovejas escuchando,
de pacer olvidadas, y él cantando
"Aquella voluntad honesta y pura"...

La pierre injuste, c'est celle qui le tua quand il montait à l'assaut de la tour de Muey (Navarrete, p. 82). Le nom de *Dinámene* est sans doute estropié, mais Lope n'en est peut-être pas responsable; et "celle qui n'a pas d'égale," c'est celle dont Garcilaso dit dans la troisième Eglogue :

Una de aquellas diosas, que en belleza,
al parecer, a todas ecedia...

Les deux pasteurs sont Tirreno et Alcino, dont les chants terminent la même églogue, rappelée encore par son premier vers. La deuxième églogue est, dans la même Silva 1^a, rappelée par son premier et son troisième vers :

Y aunque hoy vive la fuente
"que en medio del invierno está templada,
ÿ en el verano más que nieve helada"...

et cette fontaine, Tamayo de Vargas, note M. Navarro Tomás, existait à Batres et était appelée *Fuente de Garcilaso*. Ces exemples montrent bien à quel point le souvenir et l'œuvre du poète tolédan étaient vivants dans les mémoires. Autrement d'aussi brèves allusions n'eussent pas été comprises.

1. Ce n'est pas Garcilaso, mais Luis de León et Francisco de la Torre, que Quevedo (1631) opposera aux cultistes (L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 140-4). Jusqu'à quel point Tamayo de Vargas a pu, en 1622, contribuer à ramener sur lui l'attention et la sympathie, c'est ce que je ne saurais dire.

2. Au surplus, la fortune de Garcilaso n'a pas été toujours liée à celle de Boscán.

Gnidi attire de nouveau l'attention. La vie seule a manqué à Menéndez Pelayo pour nous donner l'étude digne d'un tel poète, et dont le tome XIII de l'*Antología de poetas líricos castellanos*, tout entier consacré à Boscán, formait un magnifique préambule. Mais d'autres érudits ont travaillé, au moins dans la partie biographique.

M. le marquis de Laurencín, actuellement directeur de l'Académie royale de l'histoire, a publié dans le *Boletín* de cette société deux articles qui témoignent d'un culte fervent pour Garcilaso et d'un goût marqué pour les recherches érudites. Le premier (1914) nous apportait une constatation inattendue, à savoir que le portrait conservé par les comtes de Oñate, actuellement en la possession du duc de Zaragoza, leur héritier, portrait qui passait pour représenter le poète, avec la croix d'Alcántara, est en réalité celui du neveu, des mêmes noms et prénom, qui fut l'occasion de la disgrâce du poète et de son exil dans une île du Danube.

Dans l'*Ensayo de un catálogo biográfico-bibliográfico de los escritores que han sido individuos de las cuatro órdenes militares de España* (*Doc. inéd.*, t. CIX), par Frey Don Carlos Ramírez de Arellano y Gutierrez de Salamanca, *del hábito de Calatrava*, il est dit, p. 229, que Garcilaso obtint l'habit de l'ordre militaire d'Alcántara ; il n'est pas question de l'ordre de Saint-Jacques. Le marquis de Laurencín a au contraire pu démontrer que le poète était chevalier de Saint-Jacques et non d'Alcántara, et que le chevalier d'Alcántara a été son neveu, qui, après avoir dû se réfugier en Portugal pour éviter la colère de l'empereur, rentra en grâce auprès de celui-ci et reçut de Philippe II l'habit en question avec une commanderie. On comprend assez bien que les comtes d'Oñate, héritiers de la branche aînée de Lasso de la Vega (mais non de la branche cadette), se soient mépris sur l'individualité représentée par un portrait de famille qui portait les noms et prénom du poète. A vrai dire, l'artiste qui avait reproduit ce portrait pour l'*Iconografía española* n'avait nullement été affirmatif, puisqu'il le déclarait simplement « à peu près » contemporain du grand Garcilaso.

L'héritage de ce dernier était allé au seul survivant de ses enfants, Dª Sancha de Guzmán, qui épousa D. Antonio Portocarrero, seigneur de la Monclova, et dont l'héritier actuel se trouve être le duc de l'Infantado, marquis de Santillana. Celui-ci a autorisé le marquis de Laurencín à fouiller dans les archives du comté de Monclova. Les documents trouvés font l'objet du second des articles signalés (1915). C'est d'abord le brevet signé de Charles-Quint et conférant à Garcilaso l'habit de Saint-Jacques (1523) ; au dos est le procès-verbal de la prise d'habit à Pampelune, où l'avait appelé sans doute la guerre contre la France. Ensuite ce sont des pièces relatives au mariage du poète avec Dª Elena de Zúñiga. L'une d'elles mérite l'attention, indépendam-

ment de son intérêt par rapport à Garcilaso. La future reçoit le sixième exactement du total des biens de son futur, et cela, déclare celui-ci, « por honrra de vuestra *virginydad* e casamiento comigo ». J'ai eu l'occasion de montrer la permanence d'un usage analogue chez les Juifs espagnols de Bordeaux (*Bull. hisp.*, 1908. p. 270). Un autre papier montre que Garcilaso fut avantagé par sa mère au détriment de son frère aîné D. Pedro. Mais plus intéressante est la copie de son testament, daté de Barcelone, 25 juillet 1529 (avec les signatures de son frère, le même D. Pedro, et de Boscán) et ouvert le 3 janvier 1537. Il ne veut personne à ses obsèques et pas de sermon. Pour soulager sa conscience, comme il était d'usage en pareil cas, le testateur recommande qu'on acquitte un grand nombre de dettes contractées un peu partout; qu'on verse à son barbier de Madrid 4.000 maravedis pour ses services impayés; à un chirurgien de Salvatierra, 5 ou 6 ducats pour des vivres consommés chez lui; au maître d'école de Tolède, 10 ducats prêtés sur la signature de D^a Sancha (sa mère); à une nommée Elvyra, d'un petit pays d'Extremadure, qu'il a mise à mal, et dont il ne sait d'ailleurs si elle n'est pas mariée, 10.000 maravedis. Ce n'est d'ailleurs pas la seule mission de ce genre que la veuve du poète-soldat crut de son devoir d'exécuter : une dette la préoccupe elle-même encore en 1549, celle qu'il aurait contractée à Naples, dit-on, envers une dame qui ne serait autre que D^a Catalina de San-Severino, celle qui passe pour être la *Flor de Gnido*. Dans son testament, Garcilaso demande aussi que son fils (naturel) D. Lorenzo soit élevé dans une université et embrasse l'état ecclésiastique s'il en a la vocation.

En ce qui concerne les enfants légitimes, il est à noter que celui qui est connu sous le nom de Garcilaso, qui mourut à Ulpian en 1555 et dont la statue orante figure avec celle de son père dans le monastère de *San Pedro Mártir*, s'appela d'abord Iñigo, et ne prit le nom de Garcilaso qu'après la mort d'un frère aîné, de ce même nom.

Un document intéressant, au moins pour l'histoire du mobilier, nous est fourni dans l'inventaire des biens laissés par la mère du poète, Dª Sancha de Guzmán (1537), et mis en vente. Parmi les livres, de piété pour la plupart, figure « otro libro, Juani Dirian, del cauallero Tristano », qui a laissé perplexes d'autres érudits que le marquis de Laurencín et D. Adolfo Bonilla.

Ces découvertes ont excité l'ardeur d'un assidu de l'*Archivo de protocolos* de Tolède, D. Francisco de B. de San Román, qui a exhumé et publié avec photogravures dans le même *Boletín* (1918) : 1° l'original même du testament, avec la signature de Garcilaso et celle (unique spécimen connu) de Boscán ; 2° l'inventaire des biens (1537) du poète, où figurent le « manto de capitulo de estameña blanca con su encomyenda de Santiago », « un harpa e un laud grandes » ; ses esclaves des deux sexes, trois douzaines de « libros pequeños, » sans

autre description que celle des *coberturas*, et un seul « libro grande de pergamino luminado con letras de oro » (quant aux livres possédés par Dª Elena de Zúñiga, et dont les titres sont conservés dans un inventaire trouvé mais non publié par l'érudit tolédan, il n'y a rien, semble-t-il, qui ait pu inspirer les Eglogues ou les Sonnets); 3° une *información sobre la muerte de Garcilaso* d'où il ressort que le poète est mort à Nice le 13 ou 14 octobre 1536; 4° la *Tasación de un hábito de la orden de Alcántara perteneciente a Garcilaso de la Vega, sobrino del poeta* « con un rretrato del emperador nuestro señor... labrado de oro. »

Dans l'Inventaire des biens de Dª Elena, auquel j'ai fait allusion ci-dessus, M. de San Román dit qu'il est fait allusion à Fr. Domingo de Guzmán, fils du poète (de son vrai nom D. Pedro), « fraile profeso » au couvent de San Pedro Mártir où est le tombeau de son père et de son frère. Il y est également fait mention de « el retrato de Garcilaso ». Lequel? Le portrait authentique du poète, ou celui de son neveu?

L'initiative du marquis de Laurencín, si elle n'a pas donné tous les résultats qu'on pouvait espérer, n'en est pas moins un effort louable et heureux et a provoqué un mouvement de recherches qui ne s'arrêtera pas là sans doute : en attendant, un hispanisant italien qui nous honore de sa collaboration a commencé la publication, dans la *Revista castellana* (Valladolid, avril et mai 1917), d'un article sur *Las poesías latinas de Garcilaso de la Vega y su permanencia en Italia*, lequel complète celui de Benedetto Croce, *Interno al soggiorno di Garcilaso de la Vega in Italia* (1894) [1]. De tous les détails relevés par M. Mele, trois me paraissent surtout importants.

D'abord la *Flor de Gnido* n'est pas *Catalina*, mais *Violante* Sanseverino, fille d'Alphonse Sanseverino, duc de Somma; et celui qui l'aimait et pour qui fut écrite l'ode est *Mario* et non *Fabio* Galeota : de sorte que Francisco Sánchez et Herrera s'étaient trompés chacun à moitié, en disant l'un *Fabio* et *Violante*, l'autre *Mario* et *Catalina*. Quant à Catalina, elle fut mariée au duc de Tragetto, décapité par les Espagnols en 1528 comme partisan des Français, et elle eut des relations avec Marcelo Colonna, qui l'abandonna et qu'elle tenta de faire assassiner.

Ensuite, je m'appuierai sur le sentiment de M. Mele pour repousser la lecture et l'interprétation que M. Tomás Navarro Tomás, dans son édition des *Obras* de Garcilaso (t. III des *Clásicos castellanos*, « Lectura », 1911), propose pour les vers

> ... sólo y dado
> al ínclito gobierno del Estado,
> Albano...,

1. Pour avoir une idée générale du milieu italien à cette époque, il faut lire *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* du même Croce (Bari, Laterza, 1917).

supprimant la virgule après *Estado* et imaginant que l'*Estado albano* peut désigner le royaume de Naples, comme si l'Albe du Latium était dans les limites de ce royaume. Il faut donc rétablir la virgule. *Albano* ne peut-il représenter D. Pedro de Toledo, sans que celui-ci ait eu à s'en choquer ? Le mot rappelle celui du duché d'Alba ; et peut-être aussi fait-il allusion à une origine supposée que la flatterie des courtisans peut bien avoir imaginée : l'*Alba* espagnole remontant à l'*Alba* latine. Il y a des rapprochements bien plus extraordinaires dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus* (IV,I) de Lucio Marineo Siculo, qui est de la même époque (1533) : je les ai indiqués dans mon livre sur *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 87-88. Garcilaso lui avait-il emboîté le pas ? Ou l'aurait-il précédé ? Ou encore Marineo n'aurait-il fait que systématiser un genre de flatterie que les Italiens du sud auraient mis en vogue à l'égard des Espagnols ? (Peut-être l'édition de 1533 ne fait-elle que reproduire celle de 1530, que je ne connais pas ; en tout cas, le *De laudibus hispaniae* du même Marineo, qui est antérieur à 1500, ne contient pas le chapitre *De Romanorum coloniis in Hispaniae* où se trouvent les passages auxquels je fais allusion). *Albano*, pour moi, reflète la même préoccupation de rattacher les grandes maisons espagnoles aux anciennes familles romaines.

Je noterai enfin que M. Mele a tenté ingénieusement de mettre une certaine unité, au moins dans une partie de la vie poético-amoureuse de notre auteur, en montrant comment les sonnets VII, XXVIII, V, XII, XXXI, XXXV, XXV et XXVI peuvent être interprétés comme si une seule et même dame, napolitaine sans doute, les avait inspirés. Bien entendu, l'érudit italien n'entend pas présenter là autre chose qu'une hypothèse.

Il rappelle, comme on pouvait s'y attendre, les relations ou amitiés du poète espagnol avec Luigi Tansillo, Bernardo Tasso, l'auteur de la *Favola di Leandro* que Menéndez Pelayo a rapprochée si judicieusement de l'*Historia de Leandro y Hero* de Boscán (*Ant. de poet. lír.*, t. XIII p. 347-350), enfin Giulio Cesare Caracciolo. Malheureusement l'article s'arrête là. Espérons que la suite ne tardera pas à paraître.

Cet article n'avait pas été publié quand M. José Rogerio Sánchez, acceptant la lourde tâche de continuer et compléter l'œuvre de Menéndez Pelayo concernant Boscán et Garcilaso, a donné le tome XIV de l'*Antología de poetas líricos castellanos* (1916). Il s'agissait de publier, avec une *antología* des œuvres du premier (dont le tome XIII ne contient que l'introduction, due au maître regretté), une *antología* de celles du second, et naturellement aussi l'introduction correspondante.

M. Rogerio Sánchez s'est tiré honnêtement de l'entreprise. On lui a adressé des critiques justifiées (*Rev. de Filología esp.*, 1919, p. 319).

Inutile de les rééditer ici. J'aime mieux dire que la comparaison avec l'Introduction au Boscán devait fatalement l'écraser, mais que son exposé biographique, puisé naturellement dans celui de Navarrete, ne manque pas de suggestions intéressantes.

Il nous montre par exemple comment Boscán a pu retrouver dans son ami le héros décrit par Castiglione et s'intéresser d'autant plus au livre de ce dernier; comment l'affection qu'il put avoir pour sa femme ne semble avoir rempli ni sa vie, ni son cœur, ni son esprit.

Il cherche à indiquer dans quelle ambiance et au milieu de quels événements il vécut; quel éclat littéraire jetait la cour de François Ier au moment où Garcilaso y fut envoyé; quel excitant dut être pour lui le séjour à Naples, dans le loisir d'une retraite forcée.

Il pose en fait que, si l'on veut diminuer le plus possible le nombre des *Laures* qui ont inspiré le nouveau Pétrarque, il y en a au moins deux, celle de Portugal et celle de Naples (donc d'accord, en fait, avec M. Mele, mais avec quelque regret de ne pas arriver à l'unité), sans parler de la veuve du duc de Traggeto, à laquelle il est difficile vraiment de supposer que la veuve du poète ait voulu offrir une réparation pécuniaire, comme s'il s'agissait d'une Elvira d'un village d'Extremadure.

Les récits de Nieremberg, de Cienfuegos, du poète Zapata sont reproduits et le lecteur peut en juger; on y a joint des passages de Sandoval, et l'on a tiré parti des documents du marquis de Laurencín et de M. de San Román, qui nous apportent en somme sur la vie toujours mystérieuse de Garcilaso une lumière non négligeable.

De la prosodie et de la métrique, M. Rogerio Sánchez ne nous donne que la promesse d'une étude. On comprendra qu'il ait demandé du temps, et cela montre qu'il se rend compte de l'importance comme des difficultés de la question.

Mais où l'on déplorera son silence complet, sans même une promesse, c'est en ce qui concerne l'originalité et les sources du poète. On s'imagine un peu en Espagne, à ce que je vois, que Sánchez Herrera et Tamayo ont tout tiré au clair à cet égard. Je ne puis malheureusement rien dire du dernier de ces commentateurs, n'ayant à ma portée, en dehors de l'espèce de recueil de Gallardo dont j'ai parlé, que Sánchez, dont la Bibliothèque municipale de Bordeaux possède un exemplaire (éd. de 1612, Madrid por Juan de la Cuesta) et les *Anotaciones* de Herrera aux Eglogues, dont la *Biblioteca económica de clásicos castellanos* (Paris, Louis Michaud) a donné une réimpression, faite à Paris, avec des fautes grossières pour les quelques mots grecs cités (pas un n'est, je ne dis pas accentué, mais écrit correctement). Eh bien! Sánchez et Herrera ne signalent en tout que cinq endroits de Sannazaro dont Garcilaso ait tiré parti pour sa 3e Eglogue.

C'est d'abord ce passage de la Prose XII (p. 277 de l'édition Scherillo [1]):

Et quiui dentro soura uerdi tappeti trouammo alcune Nimphe sorelle di lei, che con biāchi et sottilissimi cribri cerniuano oro, separandolo dalle menute arene. Altre filando il reduceuano in mollissimo stame, et quello con sete di diuersi colori intesseuano in vna tela di merauiglioso artificio.

Sánchez et Herrera ont du reste raison de faire ce rapprochement. Garcilaso a manifestement tiré de là les vers 105-112 de son Eglogue, et non de Virgile, qui ne parle ni du crible ni du sable d'or. Hâtons-nous du reste de reconnaître l'heureuse appropriation que le poète castillan a faite de cette idée en l'appliquant aux sables du Tage, et le changement apporté par lui à la technique des nymphes : au lieu de soies de couleurs variées, ce qu'elles tissent avec le fil d'or, ce sont de vertes feuilles transformées en *estambre* et teintes de toutes les nuances qu'on trouve sur les écailles des poissons. — Que faut-il entendre ici par *estambre*? La « chaîne », comme *stame* dans Sannazaro? Il semblerait plutôt que ce soit « trame ».

Le second passage signalé par Herrera dans Sannazaro est dans la Prose IV (p. 61):

ambi duo di Arcadia. et egualmente a cantare et ad rispondere apparecchiati.

Garcilaso ne parle pas, cela se comprend, de l'Arcadie, mais il traduit les sept derniers mots par *a cantar juntamente aparejados y a responder;* et cette traduction *ad verbum* le trahit un peu, car Virgile emploie ici un simple adjectif, *pares.* Ce qui n'empêche pas d'admettre que le poète castillan avait aussi dans l'esprit le souvenir du poète latin.

Mais est-ce là tout ce qu'il doit au poète italien? L'idée même de faire tisser par une des nymphes la lamentable histoire d'Eurydice, c'est à lui qu'il l'a empruntée.

Il ne semble pas en effet que Garcilaso soit remonté ici jusqu'à la *Thébaïde* de Stace (la chlamyde où est tissée l'histoire de Léandre), modèle probable de Sannazaro ici.

... nel mio ītrare, trouai per sorte, che tra li molti richami, teneuano allhora in mano i miserabili casi della deplorata Euridice. Sicome nel bianco piede punta dal velenoso Aspide fu costretta di eshalare la bella anima et come poi per ricourarla discese a l'inferno, et ricourata la perde la seconda volta (p. 278).

1. Je reproduis l'orthographe de l'édition de 1532, Venise, par Marchio Sessa (Bibl. municipale de Bordeaux, 15405).

Or ce passage, que d'ailleurs Sánchez cite tout au long, et c'est sa seconde référence, mais sans commentaire (sinon à propos de la taille du serpent), vient immédiatement après celui de la Prose XII signalé par Herrera. Pourquoi celui-ci n'y a-t-il pas renvoyé?

Sannazaro ne décrit pas d'autre tâche : mais cette idée de faire présager un malheur par une telle description, Garcilaso l'exploite. Il ajoute en effet l'histoire de Daphné et celle d'Adonis. Avait-il besoin d'aller bien loin? Sans doute il n'avait qu'à se souvenir d'Ovide. Mais dans l'Églogue II, v. 101-116 de Sannazaro (p. 28-30), ne trouvait-il pas ces deux octaves où l'histoire de Daphné fait pendant à celle de Syrinx :

MONTANO. Phillida mia piu che i ligustri bianca,
Piu vermiglia ch 'el prato ad mezzo Aprile ;
Piu fugace che Cerva,
Et a me piu proterua
Ch' a Pan non fu colei che vinta et stanca
Diuenne canna tremula et sottile,
Per guidardon de le gravose some;
Deh spargi al vento, le dorate chiome.
URANIO. Tyrrhena mia il cui colore agguaglia
Le matutine rose e 'l puro latte,
Piu veloce che damma
Dolce del mio cor fiamma;
Piu cruda di colei che fe in Thessaglia
Il primo Alloro di sue membra attratte;
Sol per rimedio del ferito core
Volgi ad me gli occhi, oue s'annida Amore.

Et comment cette allusion à Daphné lui eût-elle échappé[1] alors que nous avons là précisément les deux octaves génératrices de quatorze octaves de sa 3e Églogue, celles où les bergers Tirreno et Alcino se répondent et s'accompagnent alternativement de la *zampoña*? Nous avons du reste une preuve certaine que notre poète a arrêté ses yeux ou ses souvenirs sur ce passage. N'y a-t-il pas pris la comparaison

... y más hermosa
que el prado por abril, de flores lleno...?

Pourquoi n'a-t-il pas conservé l'aventure de Syrinx? C'est sans doute qu'elle reproduisait trop celle de Daphné. En artiste qu'il était, il a su varier ses tableaux. Et d'autre part, l'histoire d'Adonis était davantage dans la note voulue, la note funèbre du dernier tableau, à laquelle prélude le cas tragique d'Eurydice.

1. Il l'a développée d'autre part, dans le sonnet XIII.

Remarquons, à un autre point de vue, que Sannazaro emploie ici l'octave (avec deux heptasyllabes, il est vrai); c'est l'octave (toute en hendécasyllabes, celle de Boccace, d'Ange Politien, de l'Arioste et de Boscán) que Garcilaso a employée pour ces chants amœbées, ce qui leur donne une ampleur remarquable, et c'est peut-être ce qui l'a amené à mettre toute cette églogue en octaves également. L'appel symétrique de chaque pasteur à sa nymphe

— Flórida para mí dulce y sabrosa...
— Hermosa Filis...

est-il inspiré également par celui de Montano et d'Uranio? Dans l'Églogue VII de Virgile, seul Corydon appelle la sienne, « Nerine Galatea... » Enfin si l'idée de faire chanter les deux pasteurs en marchant est indiquée dans l'Églogue IX du poète latin, elle l'est plus explicitement dans Sannazaro, et Garcilaso en a tiré un effet d'autant plus esthétique que le mouvement d'alternance est plus prolongé et plus régulier.

Le troisième rapprochement que suggère Sánchez est entre

Los rayos, ya del sol se trastornaban
Escondiendo su luz, al mundo cara,
tras altos montes...

et la Prose XII:

... quando tra le sommita de monti il sole bassando i rubicondi raggi uerso l'occidente, ne fe conoscere l'hora esser tarda... (p. 272 de Scherillo).

Le quatrième porte un peu à faux car le passage de Garcilaso est mal reproduit, au moins dans l'édition de 1612 ; *nieve* a pris la place de *leche*, et le lecteur est renvoyé aux vers que prononce Montano :

Phillida mia piu che i ligustri bianca...

Si Herrera et Sánchez (je ne parle pas de Tamayo, et pour cause) ont fourni des indications, elles avaient besoin d'être précisées, développées et même augmentées. C'est la tâche des commentateurs modernes, et il ne suffit pas de rapprocher des mots ou des phrases; il leur incombe particulièrement de montrer jusqu'à quel point leur auteur butine de tous côtés et contamine, si je puis dire, le modèle italien avec les modèles antiques.

Peut-être le spectacle de la nymphe Elisa, étendue morte parmi l'herbe verte, évoque-t-il pour nous la 5e Églogue de Virgile :

Extinctum Nymphae crudeli funere Daphnim
Flebant...
Daphnis ego in silvis hinc usque ad sidera notus...
Immo haec, in viridi nuper quae cortice fagi
carmina descripsi...

ainsi que ce vers de la 6e :

... ut litus Hyla, Hyla, omne sonaret...

mais Sannazaro nous fait assister lui aussi à une scène aussi sombre, les honneurs funèbres rendus à Androgeo (Prose V, Egl. V et Prose VI) :

Androgeo, Androgeo, sonaua il bosco...
. . . . (p. 91).

Mentre Ergasto canto la pietosa canzone, Fronimo, soura tutti i pastori ingegnosissimo, la scrisse in vna verde corteccia di faggio... (p. 92).

Mais maintenant, est-ce Virgile (Egl. VII), est-ce Sannazaro (Egl. IX), que Garcilaso imite dans les deux octaves

TIRRENO. El blanco trigo multiplica y crece...
ALCINO. De la esterilidad es oprimido
El monte, el campo, el soto y el ganado...?

Comparons Sannazaro (p. 188-189) :

ELENCHO. Il bosco ombragia, et se 'l mio sol presente
Non vi fosse hor; vedresti in noua foggia
Secchi i fioretti; et le fontane spente.
OPHELIA. Ignudo e il monte, et piu non vi si poggia
Ma se 'l mio sol vi apare, anchor vedrollo
D'herbette riuestirse in lieta pioggia.

Il est d'abord assez bizarre, ce soleil qui fait tomber la pluie. Garcilaso ne l'a sans doute pas apprécié. Il développe la même antithèse que Virgile et Sannazaro, mais avec quelle liberté, quelle aisance et quelle ampleur! Ici encore, une évidente réminiscence virgilienne nous prouve qu'il ne s'inspirait pas uniquement du poète italien :

la malicia del aire corrompido
hace morir la hierba mal su grado...

C'est, plus ou moins exact d'ailleurs, l'équivalent de

vitio moriens sitit aeris herba.

Mais reprenons les deux octaves

Tirreno. — Flérida, para mi dulce y sabrosa...
Alcino. — Hermosa Filis, siempre yo te vea...

Si l'on y retrouve, comme je l'ai dit, Sannazaro, on y retrouve aussi et plus encore Virgile (Églogue VII). Même dessin, même thème, toujours antithétique, avec cette idée maîtresse, fidèlement rendue :

Corydon. — Si qua tui Corydonis habet te cura, venito...
Thyrsis. — Si mihi non haec lux toto jam longior anno est...

A quel point d'ailleurs le poète tolédan sait rajeunir ces pensers antiques, soit qu'il traduise

Immo ego Sardoniis videar tibi amarior herbis,
Horridor rusco, projecto vilior alga... (Égl. VII)

non pas littéralement, mais par des mots et des images qui donnent l'idée équivalente :

... siempre yo te sea
amargo al gusto más que la retama,
y de tí despojado yo me vea
cual queda el tronco de su uerde rama...,

soit qu'il ajoute cette comparaison ingénieuse et appropriée :

si más que yo el murciélago desea
la escuridad, ni mas la luz desama...!

N'a-t-il pas eu aussi la charmante et heureuse hardiesse de transporter cette scène arcadienne sur les bords, assurément évocateurs de poésie, du fleuve que surplombe Tolède,

aquella ilustre y clara pesadumbre,
de antiguos edificios adornada...?

Nous ne retrouvons plus que Virgile, il me semble, dans les deux octaves

Tirreno. — El álamo de Alcides escogido
fue siempre...

Alcino. — El fresno por la selva en hermosura
sabemos ya que sobre todos vaya...

Je ne vois pas en effet que Sannazaro ait reproduit les deux derniers couplets de l'Églogue VII

Corydon. — Populus Alcidae gratissima...
Thyrsis. — Fraxinus in silvis pulcherrima...

C'est Virgile encore seul qui est exploité dans ces deux magnifiques strophes :

Tirreno. — Cual suele accompañada de su bando...
... En tal manera a mí, Flérida mía...
viniendo, reuerdece mi alegría.

Alcino. — ¿ Ves el furor del animoso viento
embravecido en la fragosa sierra ?...
Pequeña es esta furia, comparada
a la de Filis, con Alcino airada.

Mais combien le bref couplet des Bucoliques (III, 80-81)

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbris,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis irae...

est ici développé, compris et poussé ! Où a-t-il pris ce vers splendide :

embravecido en la fragosa sierra...

et surtout l'épithète *fragosa?*

Et maintenant, Garcilaso doit-il quelque chose aux Grecs? On prétend qu'il savait leur langue, qu'il la parlait même. La preuve n'est pas facile à administrer d'emprunts directs à Bion ou à Théocrite (ou Moschos, avec qui on le confondait alors). Ces auteurs ont été tellement démarqués par Sannazaro (comme on peut s'en rendre compte en parcourant le bas des pages de l'édition Scherillo) et aussi par Virgile, ce que nul n'ignore !

Les passages de Garcilaso qui nous rappellent le *Cyclope* ou les Φαρμακεύτριαι nous rappellent aussi l'*Arcadia*. « Más blanca que la leche », c'est sans doute la naïve comparaison de Polyphème « λευκοτέρα πακτᾶς ποτιδεῖν », mais c'est aussi celle d'Uranio (Egl. II, p. 29).

Tyrrhena mia, il cui colore agguaglia
Le matutine rose e'l puro latte..

Et, d'autre part, c'est bien aux incantations de Simaetha dans l'Idylle II de Théocrite

κρατὶ δ' ἔχων λεύκαν, Ἡρακλέος ἱερὸν ἔρνος,

mais à travers le chant de Corydon (Egl. VII),

Populus Alcidae gratissima, vitis Iaccho,
Formosae myrtus Veneri, sua laurea Phoebo,

que remonte celui de Tirreno :

El álamo de Alcides escogido
fué siempre y el laurel del rojo Apolo ;
de la hermosa Venus fué tenido
en precio y en estima el mirto solo...

Une remarque, en passant, à propos de ces chants amœbées. Dans son *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española* [1], M. R. Menéndez Pidal nous parle d'un des exercices littéraires de la cour de Henri III et de Jean II, « la recuesta o disputa de dos trovadores, que obligando al segundo a responder en la misma forma y rimas que había usado el primero, creaba una dificultad más en el trovar... » (p. 23). Sans doute, la joute poétique d'Alcino et de Tirreno s'affranchit de l'obligation des rimes à reproduire ; et surtout elle est *pastorale*, ce que n'étaient pas les *recuestas* d'un Villasandino, d'un Alfonso de Baena, d'un Ferrán Manuel. Mais il se trouve que Garcilaso a ressuscité en somme et revivifié la *recuesta* en la ramenant au type vénérable et charmant de Virgile et de Théocrite, et en reprenant le thème populaire des *cantigas de amor*.

Et à Homère, n'a-t-il rien pris ? Pour la description de la demeure des Nymphes (prose XII) Sannazaro lui-même ne semble rien devoir au poète grec, dans l'épisode de Thétis et d'Achille (Iliade, ch. XVIII, v. 35 et ss.); en tout cas Scherillo ne note rien. Le récit d'Homère ne comporte aucune description : l'auguste mère du divin Achille habite les gouffres marins, près de son vieux père ; et toutes les nymphes ses sœurs sont assises autour d'elle, dans la caverne pleine d'une douce lumière :

ἡμένη ἐν βένθεσσιν ἁλὸς παρὰ πατρὶ γέροντι...
..... θεαὶ δέ μιν ἀμφαγέροντο
πᾶσαι ὅσαι κατὰ βένθος ἁλὸς Νηρηΐδες ἦσαν...

1. Cf. *Bull. hisp.*, t. XXII, p. 120.

C'est tout. On comprend que le poète italien se soit adressé à Virgile, qui n'a pas épargné les détails descriptifs. Garcilaso, lui, ne dit rien de la demeure des Nymphes. Il nous montre celles-ci, sortant du fleuve, tentées par la fraîcheur de la rive fleurie et ombragée. C'est donc le mouvement contraire de celui de Virgile et de Sannazaro, lesquels nous font pénétrer avec leur héros dans l'onde mystérieuse. Mais c'est précisément aussi le même mouvement que dans l'Iliade :

y en mirando de fuera, vieron luego
el prado, hacia el cual enderezaron.
El agua clara con lacivo juego
nadando dividieron y cortaron,
hasta que el blanco pié tocó mojado,
saliendo de la arena, el verde prado...

Homère avait dit tout aussi simplement :

Ὣς ἄρα φωνήσασα λίπε σπέος· αἱ δὲ σὺν αὐτῇ
δακρυόεσσαι ἴσαν, περὶ δέ σφισι κῦμα θαλάσσης
ῥήγνυτο · Ταὶ δ' ὅτε δὴ Τροίην ἐρίβωλον ἵκοντο,
ἀκτὴν εἰσανέβαινον ἐπισχερώ...

Et que Garcilaso ait connu cet épisode de l'Iliade, j'en verrais un commencement de preuve dans ce fait, que des quatre nymphes Filódoce, Dinámene, Climene et Nise, la première et les deux dernières seules sont nommées par Virgile :

Drymoque, Xanthoque, Ligeaque *Phyllodoce*que.
(Georg., v. 336).

Inter quas curam *Clymene* narrabat inanem
Vulcani...
(v. 344).

Conjugis indigno *Nisae* deceptus amore.
(Egl. VIII, v. 18).

Climene est nommée du reste dans Sannazaro (prose I, p. 6). Mais Dinámene ne l'est que par Homère, dans l'épisode auquel je viens de faire allusion. Elle figure, avec Nise et Climene et bien d'autres encore, parmi les nymphes sœurs de Thétis :

Νησαίη Σπειώ τε....
(v. 40).

Δωτώ τε Πρωτώ τε, Φέρουσά τε Δυναμένη τε...
(v. 43).

ἔνθα δ' ἔην Κλυμένη...
(v. 47)

De telles remarques montreraient déjà à moitié en quoi consiste l'originalité de l'imitateur. Elles feraient ressortir l'indépendance relative de l'invention, en même temps que la spontanéité de l'expression, toujours libérée d'une servitude indigne de la vraie poésie. Il y aurait aussi à signaler les procédés les plus caractéristiques, par exemple la comparaison (les chants des pasteurs ne sont que cela), la métaphore : *reuerdece mi alegría; con la cola azotando el agua clara.*

A noter aussi le goût, le plaisir des couleurs :

hasta que el blanco pie tocó mojado,
saliendo de la arena, el verde prado ..
por aquel verde soto caminando...
... alegrando
las verdes selvas con el són suave...
del verde sitio el agradable frío...
de verdes sauces hay una espesura...

Le mot *verde* revient 13 fois dans l'Églogue III, sans compter 1 fois *verdura* et 2 fois *reverdecer;* et 14 fois *blanco*, 7 fois *oro*, la couleur noble par excellence (3 fois il est question de cheveux d'or). Le tout émaillé de rouge (et de sang), et même de bleu-blanc-rouge[1]

... esmaltando
de rojo, azul y blanco la ribera...

Le froid, la fraîcheur, le doux son du fleuve sur les rives, des *zampoñas* et des voix alternées, tout cela fait une poésie pour les sens, où même les tableaux les plus tragiques s'imposent surtout par les couleurs et les impressions auditives suggérées. Avec cela une négligence peut-être voulue, un *desaliño,* un sans-façon que marquerait à elle seule la répétition si étonnamment fréquente des mêmes mots, ou telle phrase comme

contento de lo mucho que había hecho...

mais qui est corrigé par la tenue admirable du ton général, et par la netteté de chaque strophe, miniature précise dans une série harmonieusement et logiquement groupée.

Où Garcilaso a-t-il appris cet art suprême, désinvolte et large, simple et expressif, peu varié en somme, presque primitif et pourtant si raffiné? et cette grâce tantôt féminine, tantôt cavalière, où l'effort et l'apprêt se dissimulent avec une élégance qui séduit, qui enchante,

1. Voir ce que dit M. L.-P. Thomas sur les couleurs dans Góngora (*Gongora et le gongorisme*, p. 108-110).

qui laisse une vision exquise et suave, même après un spectacle plusieurs fois funèbre? Quoi qu'il en soit, l'influence de Sannazaro ici est encore très grande [1], plus grande qu'il ne semblerait ressortir des *Anotaciones* d'Herrera ni même de celles du *Brocense*. Il ne suffisait du reste pas de rapprocher de loin en loin quelques passages; le devoir de l'éditeur moderne est de rapprocher les œuvres elles-mêmes. M. Rogerio Sánchez a peut-être laissé pareille tâche pour la mener de pair avec l'étude de la versification de son poète. Mais après l'introduction consacrée par Menéndez Pelayo à Boscán, on est un peu déçu de ne trouver qu'un exposé biographique sur Garcilaso. C'était bien le moins qu'on pût faire cependant que de profiter de cette même introduction, qui préparait si bien le terrain, et de toute la science des anciens commentateurs, pour nous faire comprendre en quoi consiste l'originalité de celui dont Boscán paraît surtout avoir eu le mérite d'être l'ami et le précurseur. M. Rogerio Sánchez nous doit ce travail.

A moins que ce ne soit M. Tomás Navarro Tomás qui veuille nous le faire. Il a eu l'occasion de lire, et par conséquent d'apprécier les notes de Sánchez, d'Herrera et de Tamayo, puisqu'il en a tiré un grand nombre de celles dont il a garni le bas des pages de l'édition de « La Lectura ».

Est-ce parce que la collection à la constitution de laquelle il donnait ainsi son concours était à ses débuts, et parce qu'on en était aux tâtonnements? Je dirai que je n'y ai pas trouvé toujours l'aide que j'aurais été bien aise d'y trouver, soit pour l'intelligence du texte, soit pour l'idée que je devais me faire du poète, de son originalité et des influences subies. Pas une fois Sannazaro n'est cité à propos de la 3e Églogue, et Virgile n'est nommé qu'à propos d'un passage d'importance secondaire (p. 133) et sans qu'on précise la référence de Tamayo, qui invoque son témoignage; Ovide l'est plusieurs fois, mais plutôt comme autorité au sujet d'Eurydice et d'Adonis. M. Navarro

1. Menéndez Pelayo a signalé, en passant, les emprunts de Garcilaso dans sa 2e Égl. aux Proses VIII et IX de l'*Arcadia* (t. XIII de l'*Antol.*, p. 53). Scherillo, dans son introduction à l'*Arcadia*, p. (CCXLII), avait constaté que les vers 352-363 de la 1re Eglogue de Garcilaso

> Tengo una parte aquí de tus cabellos ..

sont traduits de l'Eglogue XII de l'*Arcadia* (v. 313-318):

> I tuoi capelli, o Phylli, in una cistula
> serbati tegno...

M. Navarro Tomás aurait pu rappeler cette indication à titre d'exemple. A titre d'exemple, dis-je, car le fait de l'imitation est bien connu; mais encore faut-il le rendre sensible et accessible aux lecteurs. Je regrette de ne pouvoir consulter Flamini, *Imitazioni italiane in Garcilaso* dans la *Biblioteca delle scuole italiane*, 1899, ni *Garcilaso de la Vega, a critical edition of his works together with a life of the poet*, par R. H. Keniston, Université de Cornell, 1911.

Tomás a-t-il craint d'effarer le lecteur? Il pouvait l'orienter discrètement sans lui mettre de grec, de latin ni même d'italien dans ses notes. J'ai peur, à vrai dire, qu'il ne se soit trop défié de la culture de son public.

Il aurait pu en tout cas en sacrifier plus d'une, de ces notes, par exemple page 3, note 14, à propos de *Marte*. Il eût bien fait de prendre encore moins dans le fatras d'Herrera, et de nous guider de ses propres lumières, dans lesquelles j'aurais autant de confiance: soit pour le sens de certains mots, par exemple *gobierno*, au vers 340 de la 3e Églogue (est-ce « nourriture » comme dans le passage de Góngora cité par Zerolo, comme du reste *gouverne* dans le patois béarnais?); il l'a fait pour *somorgujó* (v. 83), dont Lope de Vega dit « aunque es significativo, es áspero » (*Dorotea*, p. 162 de l'éd. Castro); — soit pour nous expliquer ce qu'est exactement la *zampoña*[1], sa place dans l'*Arcadia*, et dans toute la littérature pastorale, ce qu'en dit Covarrubias, si elle est autre chose que la *sinfonía* (cf. E. Fatigati, *Disc. leído ante la R. Acad. de S. Fernando*, 1901, p. 21 et 30) en dépit de l'étymologie commune (*symphonia*), chose aussi utile que de nous donner une bibliographie sur la croyance aux augures à propos d'un passage où il est fait allusion à la corneille (Égl. I, v. 110). Non pas qu'il n'y ait de très bonnes annotations dans ce volume. Par exemple sur l'emploi de *cúyo* (p. 9), *cargar la mano* et autres expressions populaires semblables (p. 20, 23, 34, 50[2]; *secular* (p. 39, cf. *secutor* dans les *Nov. ejempl*., p. 219 du t. XXVII de la coll. de la « Lectura »), *recordar* = *despertar* (p. 26), *calar* (p. 127), *trastornarse* (p. 137); la construction *las venas dulcemente desatado* (p. 166), accusatif grec cher à Gongora[3], etc.

Sur le chapitre de la stylistique, à combien d'observations prête Garcilaso! Par exemple cette habitude que j'ai eu l'occasion de relever chez un grand nombre de prosateurs du XVIe siècle (*Mariana historien*, p. 384-6), d'employer deux synonymes, de décomposer une idée en deux, d'exprimer les mots par couples: *tu ingenio y tu valor*, *a despecho y pesar*, *me quita y me arrebata*, *de ornamento y gracia*, *revestida y llena*, *les ruega y amonesta*, *dividieron y cortaron*, *hechas y tejidas*, etc. (Égl. III). Et combien d'autres recherches, certainement conscientes (même églogue):

> sin *perdonar* al blanco pie, corría...
> en *áspera estrecheza* reducido...

1. Est-ce la *zanfonia*, au son de laquelle, dans l'*Idilio de un enfermo*, Palacio Valdés nous montre les paysans dansant: « al toque destemplado de una zanfonia » (p. 115)?

2. Góngora en emploie également et à dessein (cf. L.-P. Thomas, *Le lyr. et la préc. cultistes*, p. 133).

3. L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 100.

l'hyperbole, tant reprochée à Góngora :

que pudieran los ojos el camino
determinar apenas que llevaba...
dos pastores, a veces, que cantaban...
Por aquesta razón de tí escuchado,
aunque me falten otras, ser meresco...
entre la humana puede y mortal gente...

et, toujours dans la même églogue, la construction latine :

escurrieron del agua sus cabellos,
los cuales esparciendo cubijadas
las hermosas espaldas fueron dellos...

Il faut savoir gré à M. Navarro Tomás d'avoir indiqué la bonne scansion des vers où il y a une *h* aspirée (= *f*)[1], une diérèse (*ruïdo, varïado, odïosas, glorïoso*), une synérèse (*sŭave, rió, viá, soliá, habiá*, etc.), des rimes intérieures (p. 43), des assonances au lieu de consonances (p. 76). J'ai eu l'occasion de dire un mot sur l'hendécasyllabe de Garcilaso (*Bull. hisp.*, 1920, p. 54-59), je n'y reviens pas.

Ce que je regrette de ne pas trouver assez indiqué dans le commentaire de M. Navarro Tomás, c'est le rapprochement avec les sources, — non pas pour diminuer l'originalité de Garcilaso, comme on l'a reproché sottement au *Brocense*, mais pour la faire ressortir au contraire. Il ne semble pas que ç'ait été son plus grand souci ; combien de fois nomme-t-il Sannazaro ? 2 fois : p. XIV, 83 (citation de Menéndez Pelayo) ; et Pétrarque, 7 fois : p. XIV, XVI, 43, 175, 230, 232, 243 ; Arioste, 2 fois : p. 7, 92 (pour ne parler que de quelques-uns des Italiens) ; Auzias March, 2 fois : p. 221 (sonnet XIV), 237, (sonnet XXVII).

Pétrarque n'est du reste cité pour un véritable rapprochement qu'une seule fois, p. 43 (Églogue II).

Or le *Brocense*, si j'ai bien compté, cite Pétrarque 24 fois, Sannazaro 42 fois, Arioste 26 fois, Auzias March 3 fois[2].

On n'a pas assez l'impression, avec M. Navarro Tomás, du caractère vrai de l'œuvre de Garcilaso : sentiments personnels exprimés à

1. Qu'elle doive être aspirée au v. 317 de la 1re Églogue, d'accord ; mais il faut faire la synalèphe entre *pura* et *y*, sans quoi nous avons un octosyllabe.

2. M. L.-P. Thomas (*op. cit.*, p. 133) note que Pedro Díaz de Ribas trouvait dans l'Églogue II jusqu'à douze mots créés par Garcilaso. M. Navarro Tomás y relève bien plusieurs mots, soit pour en expliquer le sens, soit pour dire que ce sont des mots italiens ou latins *(cultos)* ; *superno* (277), *viso* (646), *desbañar* (772), *amancilla* (1148), *avena* (1159), *dubio* (1493), *oras* = *riberas* (s'il ne faut pas lire *horas*, 1624), *coruscar* (1769) ; plus les mots où le *c* est supprimé devant *t* (*netar*, *acidente*, *elección*, *aflitos*, *efeto*, *noturno*, *jatancia*). Mais quels sont ceux que Garcilaso aurait créés ?

l'aide d'idées ou d'images empruntées, quelque chose comme une mosaïque exécutée par un artiste à l'aide de débris trouvés dans quelque temple ruiné.

Pour Auzias March, M Navarro Tomás se rapproche sensiblement du chiffre que je relève dans Sánchez, puisqu'il a profité, deux fois sur trois, de ses indications. Je ne lui donnerai point tort d'avoir négligé la troisième, relative au sonnet XXIII, car il s'agit d'un lieu commun que Garcilaso trouvait ailleurs que dans la *Canción* 63 de March, et l'expression, dans ce sonnet castillan, dépasse singulièrement en charme les deux vers catalans cités par Sánchez. Je ne désapprouverai pas non plus M. Tomás d'avoir maintenu, d'ailleurs avec l'appui d'une note de Menéndez Pelayo (*Ant. de poet. lír., castell.*, t. XIII, p. 221) l'authenticité du sonnet XXVII, contre l'autorité de M. Morel-Fatio (*L'Espagne au xvie et au xviie siècle,* p. 602). A l'argument qu'il apporte, à savoir que Garcilaso a mis des vers aigus (dix) dans sa *Canción II*, j'en ajouterai un autre, c'est que le thème de ce sonnet :

Amor, amor, un hábito vestí,
el cual de vuestro paño fué cortado...

rappelle singulièrement ces vers du sonnet V :

mi alma os ha cortado á su medida;
por hábito del alma os quiero...

Bien que Sánchez dise « Restituyóse ahora por el de mano », la version en hendécasyllabes graves :

Amor, amor, un hábito he vestido...

(cf. Gallardo, t. IV, col. 1280) paraît bien, elle, une refonte destinée précisément à éliminer les vers aigus.

On aurait pu profiter de l'indication de M. Pagès (*Auzias March et ses prédécesseurs*, p. 412) touchant le sonnet IV, et surtout de l'excellente remarque qui suit, à savoir que « Garcilaso ne procède pas comme Boscán dans ses imitations. Ce n'est pas tant la substance de ses chansons qu'il emprunte au poète catalan, que des traits isolés, des images prises en elles-mêmes. Boscán commente le poète catalan ; c'est un esprit à la suite. Garcilaso est plus original et ne demande à Auzias que quelques pensées vives ou brillantes qu'il enchâsse dans ses sonnets comme des perles dans de véritables œuvres d'art ». On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser la manière de procéder de notre poète vis-à-vis de tous les modèles, je ne dis pas *qu'il a imités,* mais *dont il s'est servi.*

A M. Rogerio Sánchez, à M. Navarro Tomás, qui déjà ont si bien pratiqué l'homme et l'œuvre; à M. Coster, qui a eu si souvent à nommer Garcilaso au cours de sa thèse sur Herrera, et qui, dans un article (un livre plutôt) sur Baltasar Gracian (*Revue hispanique*, 1913) a montré une connaissance si approfondie de l'esprit littéraire de l'Espagne; à M. Lucien-Paul Thomas, à qui nous devons deux études si serrées, si poussées, si riches de détails, *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne*, et *Gongora et le gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme*, Lope de Vega pourrait, en manière d'invite, redire ce qu'il disait il y a trois siècles : « Deseo quien escriua sobre Garcilaso; que hasta aora no lo tenemos... » La biographie, nous l'avons. Mais le commentaire? C'est un commentaire qu'il voulait.

GEORGES CIROT.

PEDRO MEXIA, CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

(Suite [1].)

APPENDICE I

Décrets impériaux concernant Pedro Mexía.

Archivo general de Simancas. — Quitaciones de Corte = Leg. 37.

1. Nos el Emperador de los Romanos augusto Rey de Alemaña la rreyna su madre y el mysmo rrey su hijo hazemos saver a vos los nr̄os contadores m̄yores que n̄ra m̄rd y voluntad es de tomar e rreçibir por n̄ro coronista a Pero Mexia y que aya e tenga de nos quitaçion en cada un año los LXXX mill mr̄s que han y tienen cada uno de los nr̄os Coronystas porque. vos mandamos que lo pongays y asentays asi en los nr̄os libros que vosotros teneys y le libreis los dhos mr̄s este presente año desde el dia de la fecha deste nr̄o alvala hasta en fin del lo que dellos oviere de aver por rata y dende en adelante en cada un año segun y quando y como se libraren y se acostumbran librar a los otros nr̄os coronystas los semejantes mr̄s que de nos tienen; y asentad el traslado deste dho nr̄o alvala en los dhos nr̄os libros y esta oreginal sobre escripta y librada de vosotros bolved al dho pero mexia para que la tenga por titulo del dho ofiçio por virtud del qual mandamos que goze y se le guarde todas las onrras graçias mdes franqueças y livertades esençiones preemynençias prerrogativas e ynmunidades y todas las otras cosas que por rrazon de ser nr̄o coronysta deve aver y gozar y le deven ser guardadas segun y como se guardan y deven guardar a los otros nr̄os coronystas de todo bien y cunplidamente en guisa que no le menguen en cosa alguna.

Fecha en agusta a VIII° de jullio de myll qui^{os} y quarenta y ocho años. Yo el Rey. Yo Franc^{co} de Erasso secretario de su çesarea y catolica mag^{t} la fize escrivir por su m^{do}.

2 **El Rey**

Nr̄o thesorero que al Presente soys o fueredes de aqui adel^{te} de la casa de la contrataçion de las yndias que rreside en la çiudad de Sevilla porque por un nr̄o alvala firmado de nr̄a mano de la fecha

1. Voir *Bull. hisp.*, 1920, p. 1

desta avemos rreçibido por nr̃o Choronysta a pero Mexia con LXXX mill mr̃s de quitaçion en cada un año y porque segun sus yndispusiçiones no podria segnir nr̃a corte el tpo que es obligado ny escrivir con tanta comodidad y por esta causa y hazerle mas mr̃d es nr̃a voluntad que goze dellos residiendo en la dha ciudad de Sevilla donde tiene su casa y asiento nos vos mandamos que de qualquier oro y plata o dineros nr̃os que al presente teneys o tuvieredes en vr̃o poder deys e pagueys al dho pero Mexia los dhos LXXX mill mr̃s este presente año desde el dia de la fecha desta nr̃a cedula hasta en fin del lo que dellos ov^r de aver por rrata y dende en adelante en cada un año por todos los dias de su vida pagandose los por terçios del primer oro plata y dinero que fuere o vr̃o cargo y tomareys para vr̃a cautela sus cartas de pago asi como le fueredes pagando que con ellas y esta nr̃a c^a o su traslado signado de escrivano pu^co tomando la rrazon della con nr̃os contadores m̃yores para que no le libren los dhos mr̃s por otra parte y siendo asentada en los libros de la dha casa de la Contrataçion por los ofiçiales della para que aya cumplido efeto sin otro ningun recaudo mandamos que os sean rreçibidos y pasados en cuenta lo que conforme a lo sobredicho pareçiere que le dieredes y pagaredes. Fecha en agusta a ocho de jullio de MDXLVIII^o años. Yo el Rey, por man^do de su mg^t = Franc^co de Erasso.

APPENDICE II

Les Emprunts de Sandoval. — Table de concordances avec l'Histoire de Mexía.

Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V, par Prudencio de Sandoval.

Dès le début de son Histoire, Sandoval emprunte à Mexía (L. I, ch. 1) tout le passage qu'il place en tête de la « généalogie de Charles V » et qui sert d'introduction à son ouvrage : « Antes de començar la Historia, haré lo que los antiguos usaron escriviendo los hechos de sus Principes... », etc.

Mais les emprunts de Sandoval commencent véritablement avec le chap. 8 du premier livre de Mexía. Nous suivrons ici le récit de Sandoval, en mentionnant au fur et à mesure les chapitres de l'ouvrage de Mexía auxquels les faits sont empruntés et nous donnerons les références, pour l'ordre des paragraphes et les citations marquant l'étendue des emprunts de Sandoval, d'après la réimpression de son histoire faite à Madrid en 1846 *(La Lectura)*. Nous n'ignorons pas que cette édition est très défectueuse; mais comme nous nous proposons de ne pas limiter notre relevé des concordances aux paragraphes,

mais de le poursuivre à l'intérieur même de ceux-ci, nous croyons que l'on trouvera avantage et commodité à ce que nous nous en servions, à cause de son format et de sa diffusion.

Livre I de l'Histoire de Sandoval. § 42 = Mx. L. I, ch. 8.

§ 43 = Mx. L. I. ch. 8, à partir de : « Este al descubierto se habia ligado... » (p. 125), jusqu'à : « Tambien envió á mandar,.. » (p. 127).

§ 45 = Mx. L. I, ch. 8, sauf tout à fait à la fin, quand Sandoval rapporte les deux ambassades de D. Antonio de Acuña.

§ 46. Sandoval copie Mx. (L. I, ch. 8), au début du paragraphe; puis il le suit d'assez loin.

§ 47 = Mx. L. I, ch. 8.

§ 49 = Mx. L. I, ch. 9, à partir de : « Sucedio por este mismo tiempo... ». Copie Mx. ou le résume.

§ 50 = Mx. L. I, ch. 9, sauf la partie empruntée à Paul Jove.

§ 55 = Mx. L. I, ch. 9. Tout ce paragraphe est copié sur Mx., avec la seule différence que, tandis que Mx. mentionne l'envoi à Paris du comte de Navarre pour traiter le mariage de Charles avec Renée, S[1] note l'ambassade des envoyés français à La Haye, où était le Prince.

§ 57. Rien de Mx., sauf une transition : « Y en tanto que el emperador Maximiliano con su nieto el principe don Carlos entendia en estas cosas... ».

Livre II. § 2 = Mx. L. I, ch. 10, jusqu'à : « ... donde la grandeza de la materia y sucessos forzosamente obliga d'alargar y levantar el estilo ». Laisse ensuite Mx., mais lui emprunte, comme il le fera souvent, une de ses transitions : « Començando pues la historia, digo, que luego que el Rey Catholico murio... ».

§ 3 = Mx., L. I, ch. 10, depuis : « En este mismo mes de hebrero, D. P. Giron... » (p. 90), à la fin du paragraphe.

§ 4 = Mx. L. I, ch. 10, jusqu'à la « carta que escribe el principe á los gobernadores y consejo ». S[1] ne dit pas la date de la cérémonie dont la description est copiée textuellement sur Mx. Elle eut lieu, nous dit celui-ci, le 5 avril 1516.

§ 15. Se sert çà et là de Mx. pour les opérations de Navarre (p. 93): « San Juan del Pie del Puerto », nous dit-il avec Mx., était bien défendu par son alcayde « fulano de Avila », et il lui emprunte, pour terminer le paragraphe, la phrase : « Hizose luego correo al Principe dandole aviso de lo que passava, y el buen sucesso de Navarra, y embio á mandar que se pusiesse vastante presidio en el Reyno para adelante, y á agradecer y alabar lo que avian servido ».

§ 16 = Mx. L. I, ch. 10. Copié mot à mot.

§ 17 = Mx. L. I. ch 11, Également copié mot à mot.

§ 18 = Mx. L. I, ch. 11 jusqu'à : « De manera, que yendo el capitan Tapia... » (p. 252).

§ 23 = Mx. L. I, ch. 11. Copié mot à mot.

§ 36. S'aide de Mx. L. I, ch. 11, en le complétant un peu et en précisant les conditions de la paix de Noyon.

§ 37 = Mx. L. I, ch. 11, jusqu'à : « ... se esperaba su venida ».

Livre III. § 2 = Mx. L. I, fin du ch. 11, depuis : « Y en España se supo... ». Lui emprunte le récit de l'accident survenu au vaisseau qui portait l'écurie royale.

§ 4 = Mx. L. I, ch. 12.

§ 5 = Mx. L. I, ch. 12.

§ 13 = Mx. L., ch. 12, depuis : « El aderezo que el rey saco... » (p. 373) jusqu'à : « Hubo toros, cañas y otros regocijos ».

§ 14 = Mx. L. I, ch. 12, depuis : « Estaba retirada estos dias... » à la fin. S[1] ajoute cependant la phrase finale, qui n'est pas dans Mx., non plus que la remarque concernant l'infant D. Fernando « bien poco favorecido de su hermano ».

§ 15 — Mx. L. I, ch. 13, jusqu'à : « De la ida del infante... » (p. 113).

§ 16. Au début, copie Mx. L. I, ch. 13, s'inspire ensuite de lui.

C'est dans ce paragraphe que S[1] cite pour la première fois Mx. et seulement comme un auteur qu'il se propose d'utiliser prochainement pour écrire l'histoire des « comunidades ». Jusque-là il n'avait jamais laissé supposer qu'il eût recours à son témoignage.

§ 17 = Mx. L. I, ch. 13

§ 18 = Mx. L. I, ch. 13 ⎫ Copie Mx. sans interruption dans ces

§ 21 = Mx. L. I, ch. 13 ⎬ quatre chapitres.

§ 26 = Mx. L. I, ch. 15 ⎭

§ 27 = Mx. L. I, ch. 15, jusqu'à : « Y la cosa se trato... ».

§ 29 = Mx. L. I, début du ch. 18, jusqu'à : « ... Solemnes exequias ». A la fin du paragraphe, S[1], parlant de l'Empereur Maximilien, dit : « Escrivio su vida Pero Mexia en el libro de los Cesares ».

§ 32. Raconte la fête de la toison d'après Mx. L. I, ch. 16, mais le complète.

§ 34 = Mx. L. I, ch. 16, jusqu'à : « Se vinieron á Barcelona ... »

§ 35 = Mx. L. I, ch. 16, du début à : « ... cessatio a divinis en todo el reyno ».

§ 36. Reproduit, quoique en style indirect, toute la cédula de Charles donnée par Mx. L. I, ch. 16.

§ 49 = Mx. L. I, ch. 17, depuis : « Y viose claramente... »

§ 50 = Mx. L. I, ch. 18, jusqu'à : « Procuraron Jevres y otros ... » (p. 449).

§ 51 = Mx. L. I, ch. 18, jusqu'à : « Hallaron en él (à Valladolid) muchos grandes y caballeros ... ».

Livre V. § 5. La première phrase seulement (jusqu'à : « Y como este pesar cayo ... ») est empruntée à Mx. L. II, ch. 1.

§ 7. S'inspire de Mx. L. II, ch. 1, surtout à partir de : « Las cartas se escribieron ... » (p. 22).

§ 8. Suit Mx. L. II, ch. 2.

§ 9. Copie Mx. L. II, ch. 2. à partir de : « Al punto en que don Pedro Giron acababa de estar con el emperador ... » (p. 29) jusqu'à : « La justicia de Valladolid ... » (p. 32).

§ 10 = Mx. L. II, ch. 2. S[1] ajoute seulement que les « procuradores » de Tolède ne consentirent, pour faire leur embassade, que la seule présence de Xevres, de C. de Lanoy et de Francisco de los Cobos.

§ 11 = Mx. L. II, ch. 2, jusqu'à : « Don Pedro Laso dijo, que el traia ... » (p. 39).

§ 14 = Mx. L. II, fin du chap. 2, du début du paragraphe à : « Pidieron traslado, no se lo quisieron dar ... » (p. 44).

§ 25. S'inspire de Mx. L. II. ch. 4, sauf pour une phrase défavorable à Xevres.

§ 28 = Mx. L. II, ch. 4, depuis : « Hizieron la navigacion ... » (p. 77), à la fin.

§ 30 = Mx. L. II, ch. 5, jusqu'à : « Fué muy mal aconsejado el Emperador ... ».

§ 31. Suit parfois visiblement la phrase de Mx. (pour la mort de Roque Portalejo, par exemple), mais les principaux détails lui sont fournis par la relation vallisolétane (Chronique du pseudo-Ayora); et le discours de Melon, très probablement par Guevara.

§ 32 = Mx. L. II, ch. 5.

§ 40. Suit Mx. L. II, ch. 5, à partir de : « Y con el mismo ímpetu... » (p. 123), mais S[1] ajoute des détails sur la mort de Jofre.

§ 44. Suit Mx. L. II, ch. 6, jusqu'à la « carta de Segovia para Toledo ».

§ 52 = Mx. L. II, ch. 6, jusqu'à la « carta de Segovia para Medina ».

§ 54. Copie Mx. L. II, ch. 6, pour l'incendie de Medina jusqu'à : « Antonio de Fonseca penso hazer... » (p. 156), puis le suit simplement jusqu'à : « Quemoso todo el monasterio... » (p. 156).

Livre VI. — § 1 = Mx. L. II, fin du ch. 6, jusqu'à la lettre de Medina à Valladolid.

§ 2 = Mx. L. II, début du ch. 7, à partir de : « Pero causó tanto escandálo... » (p. 171). Bien que S[1] ne fasse allusion qu'à l'auteur de la Relation vallisolétane, il suit également Mx. dans les deux tiers du paragraphe.

§ 4 = Mx. L. II, ch. 7.

§ 5 = Mx. L. II, ch. 8. La dernière phrase du paragraphe est évidemment une allusion à la tendance apologétique de Mx. quand il parle des cités andalouses.

§ 15 = Mx. L. II, ch. 8. Copié textuellement.
§ 31 = Renferme une allusion de S[1] à Mexía.

Livre VII. — § II. S'inspire de Mx. L. II, ch. 8, et le copie textuellement pour les détails concernant Palencia et Alcalá.

§ 3. S'inspire de Mx. L. II, ch. 8, tout en le complétant beaucoup au sujet du soulèvement des habitants de Burgos contre le Connétable (p. 348).

§ 11 = Mx. L. II, début du ch. 10, jusqu'à : « Si bien hubo contradiccion... » (p. 384).

§ 12 = Mx. L. II, ch. 10. Copié mot à mot.

Livre VIII. — § 1 = Mx. L. II, ch. 10, depuis : « Concluyóse tambien el trato... » (p. 7), à la fin.

§ 2 = Mx. L. II, fin du ch. 10 et début du ch. 12. S'inspire seulement de Mx. dans la deuxième partie du paragraphe.

§ 3. S'inspire de Mx. L. II, ch. 12.

§ 8 = Mx. L. II, ch. 13, à partir de « Assi una noche dieron sobre Tordesillas... » (p. 40).

§ 10. S'inspire de Mx. L. II, ch. 14.

§ 13 = Mx. L. II, ch. 14, à partir de : « Aqui le hicieron capitan general... » (p. 59).

§ 14. Suit Mx. L. II, ch. 14, jusqu'à : « Uso el obispo de una bondad notable... » (p. 61). Cependant les excès des *comuneros* contre les habitants de Cigales ne sont pas mentionnés chez Mx.

§ 17 = Mx. L. II, ch. 15, à partir de : « Viendo el condestable que ya no tenia otro remedio... » (p. 70).

§ 18 = Mx, L. II, ch. 15.

§ 29 = Mx. L. II, ch. 15, moins le passage ou S[1] invoque, pour juger María Pacheco, le témoignage de Guevara.

§ 44 }
§ 46 } Empruntés à Mx. L. II, ch. 16, sauf quelques détails.

§ 47 = Mx. L. II, fin du ch. 16.

§ 48. Les sept premières lignes du paragraphe sont les dernières du ch. 16 de Mx.

Livre IX. — § 7 = Mx. L. II, ch. 17, moins la dernière phrase mentionnant l'entrée du connétable à Rioseco.

§ 9. Suit Mx. L. II, ch. 17. S[1], dans ce paragraphe, fait d'ailleurs allusion à Mx. et à la relation vallisolétane; il déclare nettement suivre ces deux sources pour tous ces événements.

§ 10 }
§ 11 } = Mx. L. II, ch. 17.

§ 17 = Mx. L. II, fin du ch. 17.

§ 18. Copie Mx. L. II, ch. 18, dès le début, et fait à nouveau allusion à lui et à l'auteur de la Relation. Il décrit ensuite d'après ce dernier le combat de Villalar.

§ 23. Un passage seulement est emprunté à Mx. L. III, ch. 2 : « Venido el mes de setiembre deste año... » (p. 246) à : « Tenia el prior ochocientas lanzas... » (p. 247).

Livre X. — § 1. Tout entier copié textuellement de Mx. L. II, ch. 11, sauf la première phrase.

§ 2 = Mx. L. II. ch. 11. Également copié à la lettre.

§ 4. Suit Mx. L. III, ch. 1, depuis : « Andaba en servicio del Emperador... » (p. 291), jusqu'à : « Basta saber que este... » (p. 293). Quand il ne s'inspire pas de Mx., c'est Jove qui lui fournit ses renseignements.

§ 5 = Mx. L. III, ch. 1, sauf le passage, depuis : « Estaba la ciudad... » (p. 298), à « No cesaban de batir... » (p. 299). Mx. ne rapporte pas toutefois le cri de ralliement des Français à l'attaque de Logroño : « Viva el rey, la flor de lis de Francia y la comunidad de Castilla. »

§ 6 = Mx. L. III, ch. 1, à partir de : « Otro dia despues que el ejercito francés... » (p. 302).

§ 7 = Mx. L. III, ch. 2, du début à ; « El duque de Bejar... » (p. 304) ; puis de : « Otro dia se señalaron... » (p. 305), à : « Publicose el mismo dia... » (p. 310). Seul, l'exploit de Miguel de Perea (p. 308), ne provient pas de Mx.

§ 8 = Mx. L. III, ch. 2, jusqu'à : « En este tiempo los gobernadores... » (p. 312).

§ 15 = Mx. L. III, ch. 3, jusqu'à : « Prometiéronse al cardenal... » (p. 355).

§ 19. S'inspire de Mx. L. III, ch. 3.

§ 20 = Mx. L. III, ch. 3, du début à : « Sintio mucho el Papa... » (p. 373) ; puis de : « Súpose aquí... » (p. 374), à : « En el mismo dia... » (p. 374) ; et enfin de : « Púsole tanto temor... » (p. 375), à : « La noche siguiente M[r] de Lautrech... » (p. 378).

§ 21. Emprunte seulement à Mx. L. III, ch. 3, le 1[er] alinéa du paragraphe et la phrase : « Con suerte tan dichosa... », etc. (p. 381).

§ 23 = Mx. L. III, ch. 4, depuis : « Pusose el conde de Nasao... » (p. 386), à la fin.

§ 24 = Mx. L. III, ch. 4, jusqu'à : « En fin de este año fue la muerte... »

§ 25 = Mx. L. III, ch. 5, du début à : « Hicieron mas otra diligencia... » (p. 394), et de : « En este tiempo Próspero Colona... » (p. 395), à la fin. L'exploit de l'Espagnol Lobon et le passage qui précède, depuis : « Tambien lo sintió mucho Próspero Colona... »,

ne se trouvent pas dans Mx., non plus que l'alinéa qui commence : « Tambien decian que Lautrech... » (p. 403), jusqu'à : « Tambien lo sintió mucho Próspero Colona... »

§ 26. Les premières lignes sont prises dans Mx. L. III, début du ch. 6, mais le discours de Lautrech ne s'y trouve pas. S[1] copie ensuite Mx. L. III, ch. 6, à partir de : « Habiéndose pues venido Lautrech... » (p. 406), jusqu'à la fin du paragraphe. Il ajoute cependant le passage depuis : « Por la mano derecha... » (p. 408), à : « Los franceses no del todo desbaratados... » (p. 409), c'est-à-dire la ruse de Colona pour que les siens ne soient pas confondus avec les ennemis, la mort du capitaine Juan de Cardona et les exploits de l'alférez Santillana.

§ 27 = Mx. L. III, ch. 6, depuis : « Ordenado todo lo que convenia... », à la fin.

§ 28 = Mx. L. III, ch. 6, du début à : « la ciudad fue entrada por la parte que solia estar la torre de la Lanterna... » (p. 415), et de : « Siendo, pues, ganada en la manera dicha... » (p. 418), à la fin.

Livre XI. — § 1. Suit Mx. L. III, ch. 7, pendant tout le paragraphe. La dernière phrase cependant et la description de l'arc élevé en Angleterre en l'honneur de Charles ne sont pas prises dans Mx.

§ 2 = Mx. L. III, ch. 7, jusqu'à : « Trajo el Emperador... » (p. 9).

§ 3 = Mx. L. III, ch. 7, moins le passage, depuis : « Asimismo tuvo aviso... » (p. 13), à : « A dos dias del mes de setiembre... », et moins le dernier alinéa qui commence à : « Tuvo correo el emperador... »

§ 5 = Mx. L. III, ch. 7, à partir de : « En lo que era pretender el rey de Francia... »

§ 10. Les deux premières phrases sont seules copiées de Mx., début du ch. 8.

§ 11 = Mx. L. III, ch. 8. Entièrement copié mot à mot.

§ 12 = Mx. L. III, ch. 8, à partir de : « Vino asimismo con el D. Juan Manuel (p. 40).

§ 13. Suit Mx. L. III, ch. 8, jusqu'à : « Y hubo bien que mirar en Valladolid... » (p. 41).

§ 14 }
§ 15 } = Mx. L. III, ch. 8. Copiés mot à mot.

§ 17 = Mx. L. III, ch. 8, de : « Todo lo sobredicho... », à : « El Emperador y rey de Inglaterra... » (p. 54), et de : « Viniendo el duque de un lugar... » (p. 55), à : « Llegó á Pamplona... » (p. 57).

§ 20. Passages copiés sur Mx. L. III, ch. 9, de : « Casi el mismo tiempo Próspero Colona... » (p. 61), à : « Habian de pasar el rio Avia... » (p. 62); de : « Envió á avisar al marques de Mantua.... » (p. 64), à : « Habian tambien los franceses quebrado los molinos... » (p. 67); de : « Habia cada dia escaramuzas... » (p. 67), à : « Señalose

grandemente en este cerco... » (p. 69), et de : « El capitan francés... » (p. 70), à la fin (soit à peu près les trois quarts du paragraphe).

§ 21 = Mx. L. III, ch. 9, jusqu'à : « Dicen que su mal fue de yerbas... ». S[1] dit, parlant d'un des généraux de Charles : « Hernando de Alarcon, á quien dicen (c'est Mexía) que por sus méritos llamaron el Sr. Alarcon, aunque don Ant. de Guevara, que le conocio bien, no le llamó sino el Sr. de Alarcon... »

§ 22 = Mx. L. III, ch. 9, depuis : « Mandó el emperador que el condestable... » (p. 74), à la fin.

§ 23 = Mx. L. III, ch. 10. S[1] ajoute seulement deux lignes pour mentionner la résistance que fit aux Espagnols Egydio Cortina, et nommer l'ambassadeur Alfonso Sanchez qui avait négocié la ligue de l'Empereur et des Vénitiens.

§ 24 = Mx. L. III, ch. 10. Les passages qui ne proviennent pas de Mx. sont les suivants : ceux où S[1] mentionne le nom de Juan de Vargas, qui planta le premier le drapeau espagnol sur les murs de Sartirana et la halte de l'Amiral de France à Matura (p. 83); depuis : « Apreto el marqués de Pescara... », à : Asi con harto daño... » (p.86); de : « ...y alli debajo de un árbol... » (p. 87, mort de Bayard), à : « Los franceses prosiguieron su camino... » (p. 87); quelques lignes plus loin, de : « Con todo, alguna gente desmandada... », à : « Los franceses, en la priesa dicha... » (p. 88), et de : « No pesó mucho á M[r] de Lautrech... » (p. 88), à : « Los capitanes imperiales... » (p. 89).

§ 25. S[1] suit Mx. L. III, ch. 11, du début à : « Enviaron estas condiciones... » (p. 91). Il ajoute que l'Empereur fit le maréchal de Navarre président des Ordres et du Conseil d'État et reproche au capitaine Frange de n'avoir pas fortifié une partie de la ville. Reprend ensuite Mx. L. III, ch. 11, depuis : « Entró á tomar la posesión... » (p. 93), à : « El capitan Frange... » (p. 94).

§ 26 = Mx. L. III, ch. 11. S[1] ajoute le nom des personnes graves choisies comme juges par l'Empereur pour régler le différend avec le roi de Portugal, ainsi que les paroles du « provisor de Venecia » sur le licenciement de l'armée.

§ 27 = Mx L. III, ch. 11, depuis : « Mandó el emperador... » (p. 99).

§ 28. S'inspire très légèrement de Mx. L. III, ch. 11.

§ 29. Suit Mx. L. III, ch. 11, du début à : « Nada de esto bastaba... »

Livre XII. — § 2 = Mx. L. III, ch. 12, du début à : « Recibió el duque estas cartas... » (p. 120), et de : « Los capitanes imperiales... », à : « Y con gran diligencia de los capitanes... » (p. 120).

§ 3 }
§ 4 } S'inspire très légèrement de Mx.

§ 5. Suit Mx. L. III, ch. 12, depuis : « Y el mismo dia que los

imperiales salieron... » (p. 129), à : « Sintiendo el duque Esforcia... » (p. 130).

§ 6 = Mx. L. III, ch. 12. Copié à peu près mot à mot.

§ 7 = Mx. L. III, ch. 12, du début à.: « En ella era tan poco el caso... » (p. 134), et de : « Cuando esto pasó, el de Pescara... », à : « Lo qual parecio manifiesto fraude... » (p. 134).

§ 8 = Mx. L. III, ch. 12 et 13. Le paragraphe termine par la 1re phrase du chap. 13 de Mx.

§ 9. Suit d'assez loin Mx. L. III, ch. 13.

§ 10 = Mx. L. III, ch. 13. Copié mot à mot.

§ 11. Suit Mx. L. III, ch. 13, mais donne plus de détails que lui pour la ruse des soldats Cisneros et Romero.

§ 13 = Mx. L. III, ch. 13.

§ 14 = Mx. L. III, ch. 13. Copié textuellement.

§ 15[2] = Mx. L. III, ch. 14. Également copié à la lettre.

§ 16. Suit Mx. L. III, ch. 14, mais ajoute des détails sur les preuves de désintéressement des soldats espagnols.

§ 17. Suit de très près Mx. L. III, ch. 14.

§ 18 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « Los enemigos que por alli cerca estaban... »

§ 19 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « El rey de Francia mando hacer... » (p. 176).

§ 21 }
§ 22 } = Mx. L. III, ch. 14.

§ 23 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « Sintiendo ya la falta de provisiones... » (p. 186).

Livre XIII. — § 1. Copie Mx. L. III, ch. 16, à partir de : « Viendose pues los capitanes imperiales... » (p. 240), à la fin.

§ 2. Suit Mx. L. III, ch. 16, mais ne lui emprunte pas la lettre de l'Empereur au marquis de Denia.

§ 9 = Mx. L. III, ch. 16.

§ 10. Suit Mx. L. III, ch. 16, seulement vers la fin.

§ 11. Tout entier copié de Mx. L. III, ch. 17, moins les deux dernières phrases.

§ 16. Copie exactement Mx. L. III, ch. 17, qui est un peu plus complet dans le compte rendu des Cortes.

§ 17 = Mx. L. III, fin du ch. 17. Copié mot à mot.

§ 20 = Mx. L. III, ch. 18, du début seulement à : « ...mas no aprovechó, y volvió el duque de Borbón ».

§ 23. Suit Mx. L. III, ch. 18, dès le début, et le copie à partir de : « Pidió el marqués licencia... » (p. 300).

§ 24 = Mx. L. III, ch. 18.

§ 25 = Mx. L. III, ch. 19.

§ 26 = Mx. L. III, ch. 19, jusqu'à : « Porque si bien el rey de Inglaterra... » (p. 307).

Livre XIV. — § 2 = Mx. L. III, ch. 20, jusqu'à : « Asi se concluyeron los contratos... » (p. 356).

§ 5 = Mx. L. III, ch. 20.

§ 8. Copie textuellement Mx. L. III, ch. 20. Lui emprunte notamment l'intéressante scène de la remise de l'infante de Portugal.

§ 39. (Réception de l'Impératrice à Séville). Copie Mx. L. III, ch. 21, depuis : « Ocho dias despues que la Emperatriz... » (p. 431), à la fin.

§ 12 = Mx. L. III, ch. 21, depuis : « El delfin y el duque su hermano... » (p. 440), jusqu'à : « Fue á dormir aquella noche... » (p. 441), et de : « De esta manera salido el rey Francisco... » (p. 441), à la fin).

Livre XV. — § 2 = Mx. L. IV, ch. 1, depuis : « Envio el Papa al rey de Francia... » (p. 460), à la fin.

§ 6, Suit Mx. L. IV, ch. 1, jusqu'à : « Tambien el rey Francisco... »

§ 12 = Mx. L. IV, ch. 1. Copié mot à mot.

§ 21. Copie Mx. L. IV, ch. 1, jusqu'à : « viendo el Emperador... », puis le suit (L. IV, ch. 2), jusqu'à la fin.

§ 23 = Mx, L. IV, ch. 2 et 3, jusqu'à : « Dice Jobio por calumniar (como suele) los hechos del Emperador. . » (p 598), ajoute (p. 596) une phrase qui n'est pas dans Mx. : « Para poder el cardinal (Pompeyo Colona) hacer esto, y valerse de los imperiales, fingio estar tocado de la gota, y fuese a tener el invierno á Tusculano. »

§ 24. Copie Mx. L. IV, ch. 4, sauf le passage, depuis : « Junto el virey... », jusqu'à : « El Papa de nuevo acrecento... »

§ 25 = Mx. L. IV, ch. 4, jusqu'à : « Cada una de las partes... » (p. 604).

§ 26. Copie Mx. L. IV, ch. 4, sauf le passage depuis : « De manera que la voz era de Jacob... », jusqu'à : « De Granada tambien escribio... », et sauf le dernier alinéa.

Livre XVI. — § 3 = Mx. L. IV, ch. 5. Copié mot à mot.

§ 4. Tout le paragraphe est copié de Mx. L. IV, ch. V, sauf les deux dernières phrases et le renseignement suivant : « Puso su campo (Bourbon) por el monte de San Espiritus : él se quedó ali con los españoles é italianos, y envió á los alemanes á la parte de abajo al postigo que se dice de San Espíritus » (p. 19).

§ 5 = Mx. L. IV, ch. 6, jusqu'à : « El cardenal Cayetano... » (p. 24).

§ 6 = Copie de Mx. L. IV, ch. 6, le 1er alinéa jusqu'à : « Estuvieron casi concertados... », puis se sert de son témoignage pour contester

l'exactitude d'une lettre qu'il vient de donner : « Pero Mejia dice que los de la liga no se atrevieron á esperar la batalla... » (p. 30). Il la copie ensuite jusqu'à la fin.

§ 11 = Mx. L. IV, fin du ch. 6.

§ 16 = Mx. L. IV, ch. 7, à partir de : « Dije la particular satisfaccion... » (p. 58). Mx. cependant ne mentionne pas l'envoi au roi de France du Cardinal d'Evora ni l'entrée du Pape à Ambiano.

§ 17 = Mx. L. IV, ch. 7.

§ 18. Copie Mx. L. IV, ch. 7, jusqu'à : « Los naturales de Pavia... » (p. 64), et le suit depuis : « Tomada asi Pavia... (p. 65), jusqu'à la fin.

§ 20 = Mx. L. IV. ch. 8, jusqu'à : « Los franceses dicen... » (p 71).

§ 21. Suit Mx. L. IV, ch. 8, jusqu'au discours de Clarenceao : « Sire, conforme á las leyes y edictos... » S[1] le rapporte directement et longuement, Mx. le résume. La réponse de l'Empereur à Guiena est rapportée comme dans Mx., dont S[1] s'inspire jusqu'à la « Carta del rey de Inglaterra », et ensuite, jusqu'à la « respuesta dada al rey de armas de Francia ».

§ 22. Suit Mx. L. IV, ch. 12, à partir de : « A la hora dicha estando el Emperador... » (p. 127), jusqu'à : « Y el Emperador al tiempo que el rey de armas se despidio... » (p. 130) ; puis de : « Cuando el rey de armas Guiena... » (p. 133), à la fin du « Cartel del rey de Francia al Emperador ». Le « Cartel del Emperador al rey de Francia » est également emprunté à Mx. L. IV, ch. 13.

Livre XVII. — § 1. Suit Mx. L. IV, ch. 9, depuis : « Caminaron los imperiales... », jusqu'à : « Porque dieron muestra los franceses... » (p. 201).

§ 2 = Mx. L. IV, ch. 9, moins le passage depuis : « porque S. M. luego que supo... », à : « Llegados, pues, los imperiales... »

§ 3. Copie Mx. L. IV, ch. 9, moins un alinéa au début, de : « Jobio da al campo frances... », à : « con toda esta gente... », et moins la fin du paragraphe, depuis : « Estaba en Nápoles... » (p. 207).

§ 4 = Mx. L. IV, fin du ch. 9, jusqu'à : « entre el principe de Orange y don Hugo habia algunos sinsabores... »

§ 5 = Mx. L. IV, ch. 10. jusqu'à : « D. Hugo de Moncada caballero de San Juan... » (p. 212).

§ 6 = Mx L. IV, ch. 10. S[1] ajoute quelques noms de soldats tués.

§ 7 = Mx. L. IV, ch. 10. Copié mot à mot.

§ 8 = Mx. L. IV, ch. 10.

§ 11. Suit Mx. L. IV, ch. 11.

§ 12 = Mx. L. IV, ch. 11.

§ 13. La 1[re] phrase seule est empruntée à Mx. L. IV, ch. 11.

§ 16 = Mx. L. IV, ch. 11, du début, à : « Por virtud de la liga... ». et de : « Sucediendo pues, en todo lo demás... » (p. 237), à la fin.

§ 17 = Mx. L. IV, ch. 11. Seulement du début, à : « Tuvo Antonio de Leyba... »

Livre XVIII. — § 2 = Mx. L. V, ch. 1, jusqu'à : « Pasó Plasencia... »

§ 3 = Mx. L. V, ch. 3, à partir de : « Supo el Emperador... » (p. 354).

§ 6 = Mx. L. V, ch. 2. Copié textuellement.

§ 7. Tout ce long paragraphe reproduit exactement tout le ch. 3, L. V, de Mexia.

§ 8 = Mx. L. V, début du ch. 4. Copié textuellement.

§ 15. Suit de loin Mx. L. V, ch. 4.

René COSTES.

(A suivre.)

LE ROMAN DU P. MARIANA

Juan de Mariana oder die Entwickelungsgeschichte eines Jesuiten, tel est le titre d'un livre anonyme paru à Berlin en 1804[1], et qui serait la traduction allemande d'une autobiographie rédigée par le célèbre jésuite. Le « traducteur » n'a pas jugé à propos de présenter lui-même l'œuvre au public, ni de dire où il avait trouvé l'original, dont nulle trace, disons-le de suite, ne se trouve dans aucun catalogue. Il y a une *Einleitung*, mais c'est Mariana en personne qui y expose son intention d'écrire sa propre histoire :

Agé de quatre-vingt-deux ans, j'entreprends cet ouvrage, où je compte mettre tout ce que j'ai jamais pensé de bon. Le finirai-je? Ce n'est pas sûr, car c'est à grands pas que je m'approche de la mort. Mais si je le finis, il est moins destiné à mes contemporains qu'à la postérité. Celle-ci peut seule me comprendre entièrement; seule elle peut rendre ce glorieux témoignage que, tandis que mes contemporains tournent dans une sorte de tourbillon, j'ai compris mon siècle, et, avec lui, moi-même *(ich mein Jahrhundert und in demselben mich selbst begriffen habe)*.

Après ce grave et fier préambule, l'auteur fait allusion à un « petit ouvrage » où « Thomas de Tomayo » (*sic*), c'est-à-dire Tomás Tamayo de Vargas, et il s'agit apparemment de son *Historia general de España del P. D. Iuan de Mariana defendida*, parue à Tolède en 1616, s'est occupé de lui en tant qu'historien :

Ce qu'il a dit de moi est sans importance; il n'a jamais rien su de ma destinée d'une façon cohérente; et pour ce qui est du ton louangeur qu'il prend pour parler de mes écrits historiques, il en eût rabattu s'il s'était seulement douté de la façon dont ils ont été composés.

1. « Bei Johann Friedrich Unger », 416 p., petit in-8°.

D'autre part, rappelant les perquisitions opérées chez lui lors de son procès, Mariana déclare que plusieurs de ses manuscrits, qui auraient pu faire comprendre l'histoire du développement de son esprit, se trouvent perdus ou, comme le « Traité des défauts de la Compagnie de Jésus », effroyablement mutilés; c'est pourquoi il veut écrire cette *Entwickelungsgeschichte*, dédiée à la postérité. Ses mesures sont prises du reste pour qu'elle ne paraisse que longtemps après sa mort.

« Ce sont surtout les relations qu'eut mon père avec le célèbre Juan de Padilla qui ont fait de moi un Juan de Mariana (*was mich zu einem Juan Mariana machte*) » : tel est le point de départ de cette autobiographie. Mais il ne faut pas entendre simplement par là que ces relations ont eu une répercussion lointaine sur les idées de Mariana. Il s'agit avant tout de la détermination de toute une destinée par un fait auquel s'en enchaînent d'autres. Ainsi, ce qui a conduit Mariana à se faire jésuite, c'est une complication d'événements indépendants de sa volonté, et dont le premier est antérieur à sa naissance. C'est ce qu'il entend quand il déclare dès le début : « Ma destinée a été fixée en un temps où je n'existais pas encore (*Mein Schicksal wurde zu einer Zeit bestimmt wo ich noch nicht existirte.*) L'histoire est un peu longue : elle occupe deux des six livres que comprend l'ouvrage, soit le tiers du volume.

Le récit commence par un abondant exposé de la révolte des *Comuneros*. Mariana semble ici faire surtout appel aux souvenirs qu'ont laissés dans son esprit les conversations qu'il eut avec son père. Celui-ci, D. Pedro, aurait en effet joué, dans cet épisode tragique de l'histoire nationale, un rôle important comme ami et conseiller de Juan de Padilla, — conseiller prudent, si l'on en juge par quelques allusions assez peu circonstanciées (pp. 17, 27, 43); ami jusqu'au bout fidèle, car il fut fait prisonnier avec son chef, et c'est à lui que Padilla, condamné à mort, confia les deux lettres destinées l'une à la ville de Tolède, l'autre à sa femme, et que l'on trouve, spécifie Mariana, dans les Histoires

d'Espagne (dans Sandoval, précise en note le « traducteur »)[1]. A ces lettres était jointe une relique, également destinée à sa femme, mais son ami devait la porter sur lui jusqu'au jour où la liberté lui serait rendue.

D. Pedro vit ses biens confisqués. Les projets de mariage avec la fille d'un riche marchand, à laquelle il était profondément attaché, trouvèrent du coup une telle résistance chez le père, qu'il se décida à s'embarquer avec François Pizarre pour le Nouveau-Monde. Il emportait toutefois, avec les derniers regards de l'Aimée, la promesse paternelle que, s'il revenait riche, elle serait à lui.

Quand il revint, quatre années après, le père était mort; la jeune fille avait quitté Tolède pour aller vivre chez un oncle à Alcalá de Henares, et finalement s'était mariée avec un brave *hidalgo* (c'est le mot employé dans le texte allemand). Nous reviendrons sur les circonstances dans lesquelles D. Pedro essaya d'obtenir au moins des explications de l'infidèle, et sur ce que furent ces explications. Le conseil que celle-ci, en fin de compte, lui donna fut celui que donnerait en pareille circonstance toute honnête femme : « Mariez-vous ! » Mais elle ajoutait d'ailleurs sans arrière-pensée un mot bien confiant et bien imprudent : « Votre femme sera ma meilleure amie, nous pourrons alors nous voir en toute honnêteté. »

D. Pedro alla s'établir à Talavera et se maria. Un fils, le futur jésuite, naquit un an après : le 15 mars 1537, précise Mariana lui-même dans cette autobiographie, d'accord avec certains de ses biographes, au moins quant à l'année[2].

Deux ans après la mère mourait. Dix années se passaient encore, et Dª Catalina devenue veuve, avec une fillette de neuf ans, Inesilla, s'en allait vivre à Talavera chez D. Pedro, tandis que le jeune Mariana était mis au collège des jésuites à Alcalá. Mais quatre années d'études l'exténuèrent et il fallut le faire revenir au foyer paternel, transporté alors dans une maison de campagne (*villa*) près d'« Abula ». C'est ici que com-

1. Elles sont reproduites dans Lafuente, t. VI, pp. 119-120 de l'éd. en 15 vol. Voir *Bull. hisp.*, 1921 (article de R. Costes, *Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint*, app. III, *sub fine*).

2. Feller encore, par exemple.

mence proprement l'autobiographie, car dans ce qui précède, à part un voyage à Grenade et à Almería, il n'est guère question que du père de Mariana, des événements auxquels il fut mêlé, et du système d'éducation des jésuites. Chez son père, il retrouve donc Catalina et Inesilla,

une jeune fille d'environ quatorze ans, dans la première fleur de la beauté, et d'une physionomie si extraordinairement intéressante *(in der ersten Blüthe der Schönheit und von einer so ausgezeichnet interessanten Gesichtsbildung)*, que si elle ne fit pas sur moi tout de suite la plus vive impression, ce fut à cause de l'atonie dans laquelle je me trouvais quand je revins à la maison paternelle... Mon père vit avec peine qu'Inesilla m'était si indifférente, mais il ne me dit jamais rien là-dessus. Catalina se rendit compte de mon état, et s'efforça de m'enlever cette timidité vis-à-vis des femmes *(Weiberscheu)* qui est toujours la conséquence d'une éducation isolée et du commerce exclusif avec des hommes. Inesilla me témoigna des égards qui devaient finir par rompre l'écorce dont ma sensibilité était entourée... (p. 132).

En effet, il la prend en affection, et le progrès est indiqué avec finesse :

A la vérité, je recherchais encore toujours la solitude; mais son image m'y accompagnait, et quand je rentrais du bois voisin dans la *villa*, Inesilla était le premier objet que cherchaient mes regards. S'ils la rencontraient, je retrouvais le calme. Des heures entières, nous restions ensemble sans nous adresser la parole. Il fallait toujours qu'Inesilla la prît la première quand nous ne pouvions plus longtemps nous refuser la satisfaction de communiquer. Nous nous trouvions fort bien de nous occuper ensemble au jardin. Nous y étions d'autant plus actifs que cette occupation était pour nous le moyen de nous éviter sans nous quitter réellement *(Wir waren um so thätiger, je mehr das Geschäft das Mittel war, uns einer dem anderen zu entfliehen, ohne uns eigentlich zu trennen)* (p. 136).

Un jour le jeune homme revient d'une promenade, quand il entend jouer de la guitare; un chant s'élève : il reconnaît la voix argentine d'Inesilla. Il s'approche : la jeune fille

est debout devant son père, telle une Muse. Ce qu'elle chante, c'est le romance

En consulta estaba un dia
Con sus grandes, y consejo,
El noble Rey don Ramiro
Varias cosas discurriendo...

Le futur historien n'a pas dédaigné d'en reproduire les dix-sept couplets[1]. Nous savons très bien qu'il en a recueilli d'autres[2]; il ne s'exagère d'ailleurs pas la valeur de celui-là : *(Ich selbst bin weit entfernt, sie für eine der besten zu halten, welche in Spanien gesungen werden)*; il ne relève pas non plus ce qu'il y a de choquant à entendre chanter par une fillette de quatorze ans

Que solo para engendrarlos
Deben de tener sugeto
De hombres, que en lo demas
Yo por mugeres los tengo...

Mais c'était là un des romances favoris de son père *(eine von den Lieblings-Romanzen meines Vaters)*. En tout cas, ce qui charmait le fils, pour le moment, c'étaient les accents d'Inesilla. Ils remuaient en lui des sentiments tout nouveaux; la chanteuse lui apparaissait comme quelque chose de surnaturel *(Die Gefühle, welche in mir aufgeregt wurden, waren mir so neu, dass ich in der Sängerin etwas Ueberirdisches zu erblicken glaubte)*. Si son moi lui avait toujours été présent jusque-là, de ce moment il lui échappait *(War mir mein Ich bisher noch immer gegenwärtig geblieben, so verschwand es jetzt von Stund an)*. Il vécut et agit en Inesilla, exactement comme les personnes pieuses vivent et agissent dans l'idée de la Divinité *(Ich lebte und webte in Inesillen, gerade so wie fromme Personen in der Idee der Gottheit leben und weben)*. Il lui semblait que, pour être vrai-

1. Ni son « traducteur » de le mettre en allemand. C'est le n° 617 de Durán (Anónimo, *Romancero general*) avec deux leçons différentes : *pueden* au lieu de *puedan* :

Porque puedan engendrar...

et *mismo* au lieu de *mesmo*

A sí mismo honroso premio...

2. Voir *Revista de Filología española*, 1914, p. 361.

ment heureux, il devait mourir pour Inesilla *(Es kam mir vor, als müsste ich, um recht glücklich zu werden, für Inesillen sterben)*. Ce qu'il éprouvait, c'était l'amour; mais cet amour était tellement pur de toute concupiscence, qu'il aurait, dans son innocence, juré qu'il était incapable d'aimer *(Was ich empfand, war Liebe; aber diese Liebe war so rein von allen Begierden, dass ich in meiner Unschuld behauptet haben würde, ich sey keiner Liebe fähig)*.

Non moins profond était, sur la sensibilité du jeune homme, l'effet de la lyrique religieuse qui remuait en lui les idées inculquées par les jésuites. Inesilla chantait les odes de Luis de León, en particulier

Quando será que pueda...

Ce n'était plus une sympathie, mais une religion qui le liait à la jeune fille, devenue le point de jonction *(Vereinigungspunkt)* du Ciel et de la Terre. Et seul ou non avec elle, il se serait cru coupable de trahison *(als Hochverrath)* de la toucher autrement qu'avec les yeux. S'il se sentait attiré vers elle, il se sentait en même temps retenu, comme s'il n'avait pu sans frémir dépasser une certaine limite *(Gränzlinie)*. Ensemble ils faisaient dans la vallée des promenades délicieuses. Le grave historien, l'austère jésuite que nous connaissons, en évoque le souvenir :

Ce furent les moments les plus radieux de mon existence, et je me les rappelle encore lorsque je veux me récréer. La douce chaleur du soleil couchant, le parfum des fleurs et des arbustes, le paisible murmure des ruisseaux, la vue du Tage brillant dans le lointain, occupaient tous les sens et berçaient l'âme dans un si suave oubli qu'on eût cru n'être plus sur la terre (p. 145).

Ce fut par un soir comme ceux-là qu'Inesilla, tout à coup s'arrêtant, tendait la main à son ami, fixait sur lui des yeux qui remuaient tout son être, et se jetait sur sa poitrine en pleurant à chaudes larmes, et en criant « Jean! mon cher Jean! » Il chancelle, surpris; dans un mouvement involontaire il enlace son joli corps pour la tenir et se soutenir lui-

même. Mais ses forces le trahissent. Tous deux tombent sur le sein de la terre (*auf den Schooss der Erde*) et se retrouvent assis à côté l'un de l'autre sans savoir ce qui les avait mis dans cette position. Il la regardait avec embarras; elle le regardait avec confiance. Inesilla enfin lui demande s'il l'aime. Il se met à pleurer, et ce n'est qu'après quelques minutes qu'il répond : « Je ne vis qu'en toi, Inesilla, et toute séparation me tue! »

De retour au logis, la jeune fille recouvre toute sa liberté d'esprit. A table, elle est d'une gaieté folle; elle taquine même son Jean; et ces taquineries mêmes, sans affaiblir le culte qu'il lui a voué, vont amener le jeune homme, dans l'isolement de la nuit, à donner à son inclination un tour plus profane *(Dagegen hatten ihre Neckereien meiner Neigung, ich weiss selbst nicht, welche Wendung gegeben, wodurch sie dem Profanen näher gekommen war)*. Son imagination travaille dans l'insomnie : elle lui offre le mirage d'un plaisir jamais éprouvé. Il se rappelle alors ce qu'il n'avait jamais compris au collège des Jésuites quand on faisait l'éloge de la chasteté...

Au réveil, celle qui lui était apparue jusque-là comme un être surnaturel, il se la représentait comme femme *(ich Inesilla'n, die mir bisher ein überirdisches Wesen geschienen hatte, als Weib begriff)*. Désormais un désir d'une autre sorte les attirait l'un vers l'autre. Mais leur amour avait perdu son caractère de confiance. Inesilla, à qui n'échappait pas le changement survenu chez son ami, évitait toutes les occasions d'être seuls et ne quittait plus sa mère. Ils étaient toujours indispensables l'un à l'autre, mais ils sentaient ce que cette indispensabilité avait de coupable *(Wir waren uns noch immer unentbehrlich : aber wir fühlten das Sündliche dieser Unentbehrlichkeit)*. La contrainte qui résultait de là leur enlevait toute gaieté. Le désir enflammait leurs yeux...

Mais Catalina a compris. Indirectement, elle tâche de faire comprendre que seuls des sentiments d'amitié sont possibles, sans donner de raison. Perplexité : ils imaginent pourtant que la chose tient à des difficultés non insurmontables. Ils prennent la résolution de ne rien révéler tant qu'on ne cherchera

pas à les séparer. Ils trouvaient leur justification dans leur amour et dans leur innocence.

Une après-midi, Jean est appelé chez son père, qui le prévient de se préparer à partir dans quelques jours. L'Infant (D. Felipe) doit aller dans les Pays-Bas où l'a appelé son père, et le prend dans sa suite. Jean essaie de protester. Son père ne sait-il combien est peu profitable le service des princes? lui-même n'a aucune ambition. Qu'on le laisse où il est, heureux, pouvant le devenir plus encore. Il en a trop dit : il faut qu'il confesse son amour pour Inesilla. Le père pâlit.

— Tu aimes Inesilla?
— Oui!
— Elle ne peut être à toi!
— Pourquoi pas?
— Parce que l'Église l'interdit. Elle est ta proche parente.
— L'Église n'est pas inflexible. Une dispense...
— Jamais je ne la demanderai!
— Pas même si la vie de votre fils en dépend?
— Pas même en ce cas!

Force est bien au père d'avouer alors ce qu'il voulait taire ; « Inesilla est ta sœur! »

Inutile de résumer ici l'entrevue qui suit immédiatement entre le frère et la sœur. Le lecteur l'imagine facilement. La jeune fille est terrassée par la secousse. Puis une fièvre chaude se déclare et l'enlève au bout de quelques jours. Son frère à son tour tombe gravement malade. La guérison le laisse dans une insensibilité complète, au point que la tombe de sa sœur le laisse sans émotion. Bientôt il est obsédé par cette question : « Où est à présent Inesilla? » Il ne peut croire à l'anéantissement. La foi lui donne la réponse ; du reste, parmi les souvenirs du passé, aucun n'est plus radieux que celui d'Inesilla chantant l'ode de Luis de Leon sur l'immortalité de l'âme. Le dégoût du monde, de l'activité, provoque une disposition religieuse (*religiöse Stimmung*) à tendances mystiques, qu'entretient la lecture du *Flos sanctorum*, lecture qui, chez Ignace de Loyola, avait décidé une crise en somme analogue[1], mais

1. Pedro Ribadeneira, *Vida del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola*, I, 2.

causée par la simple souffrance physique. Or si Loyola choisit l'issue que l'on sait et non pas une autre, cela tient à la disposition individuelle de son esprit, que n'avait façonné aucune science, aucun art, et qui, de son côté, s'expliquait par l'esprit du siècle où il vivait *(und dass er gerade diesen und keinen anderen Ausweg nahm, war in der individuellen Beschaffenheit seines von keiner Wissenschaft oder Kunst gebildeten Gemüths gegründet, welches, seinerseits, seine Nothwendigkeit in dem Geist des Zeitalters fand, worin er lebte)* (p. 159). Cette *Nothwendigkeit*, cette ἀνάγκη, Mariana la subissait à son tour. L'idée de la vocation germait. Il aspirait à l'isolement, au renoncement, à la vie sans haine et sans amour qu'il avait connue chez les jésuites. De là à vouloir retourner chez eux pour toujours, il n'y avait qu'un pas. Nous aurons l'occasion de revenir sur le *processus* indiqué par lui dans cette partie essentielle de son *Entwickelungsgeschichte*; mais nous voyons dès à présent que c'est avec raison qu'il disait en débutant : « Mon sort a été fixé en un temps où je n'existais pas encore (*Mein Schicksal wurde zu einer Zeit bestimmt, wo ich noch nicht existirte)*, et qu'il considérait les relations de son père avec Padilla comme le point de départ de sa destinée.

Mais si les circonstances qui ont formé la trame de cette destinée ont été déduites avec tant de précision, c'est évidemment qu'elles avaient chacune leur importance respective. Au premier plan, les relations du père de Mariana avec Catherine, relations qui s'expliquent elles-mêmes par le caractère, la nature de l'un et de l'autre :

Ce qui attirait si fort mon père vers Catherine, c'était la grande intelligence de celle-ci, ainsi que la fermeté de caractère qui s'y joignait *(die Fülle ihres Geistes und die damit in Verbindung stehende Festigkeit ihres Characters)*. Ce qui attachait Catherine à mon père, c'était la soumission qu'il lui témoignait, une soumission dans laquelle sa personnalité se perdait si complètement qu'elle ne pouvait voir en lui que sa créature *(eine Huldigung, in welche seine ganze Persönlichkeit so sehr unterging, dass sie in ihm nur ihr Geschöpf erblicken konnte)* (p. 164-5).

Tant que la mère de Jean vécut, les rapports furent corrects. Elle morte, leur facilité, jointe au regret que Catherine éprou-

vait de sa stérilité, fit que celle-ci succomba. Telle est l'énigme dont l'explication nous est fournie en manière d'épilogue après le récit de cette idylle tragique, idylle que le père s'imaginait pouvoir arrêter à temps. Idylle, énigme de *Madre Naturaleza!*

Quel que soit l'intérêt dramatique de cette première partie de l'autobiographie (et il n'est pas niable), ce qui le renforce et le relève, c'est l'importance donnée à la psychologie des personnages mis en scène. L'auteur a voulu montrer comment les événements ont dépendu des caractères. Il s'est donc attaché à bien mettre ceux-ci en relief :

Mon père n'avait aucune volonté vis-à-vis de Catherine, dont la forte nature l'entraînait et dont la vivacité d'esprit l'emportait tellement sur la sienne qu'il n'estimait plus utile de prendre la peine de penser. L'attitude qu'il avait prise, des millions d'hommes l'eussent prise tout aussi bien. La nature elle-même avait armé Catherine pour le commandement. Elle était grande, et beaucoup plus musclée que ne le sont d'ordinaire les Espagnoles. Il n'était pas jusqu'à sa physionomie qui n'annonçât plutôt l'homme que la femme...

Le visage était modelé de telle manière que des hommes chez lesquels le sentiment de la faiblesse aurait eu le dessus devaient à sa vue se perdre, tandis que les yeux d'un homme réellement fort pouvaient s'y poser sans aucun danger. *(Das ganze Gesicht war so geformt, dass Männer, bei welchen das Gefühl der Schwäche die Oberhand hatte, sich in den Anblick desselben verlieren mussten, während die Blicke der wahrhaft Starken ohne allen Schaden darauf ruhen konnten)...* au demeurant, autant sa domination était despotique, autant elle était bienveillante et bonne. Jamais je n'ai remarqué qu'elle usât mal de son énergie. L'hypocrisie et la ruse n'existaient pas pour elle; sa loyauté éclatait tellement dans ses yeux, qu'on avait forcément confiance en elle, même si on ne pouvait l'aimer (p. 132-3).

Laissons le détail du portrait physique, pour noter encore le contraste moral entre la mère et la fille et la façon dont il est expliqué :

Inesilla avait, en fait, tout ce qui manquait à sa mère de féminin, et elle ne l'avait vraisemblablement que parce que celle-ci en manquait : autrement dit, la virilité grâce à laquelle la mère dominait tout son entourage redonnait à la fille tout le caractère de la femme. L'exemple n'est pas toujours contagieux et produit bien souvent l'effet entièrement contraire! (p. 134.)

Nous ne pouvons nous étonner si, quelque part, au cours de ces deux premiers chapitres où Mariana raconte son enfance, à savoir dans la description de la *villa* habitée par son père près d'Abula (Avila), des lieux qui furent témoins de son bonheur et de son malheur, nous retrouvons des passages, faciles à identifier, du prologue du *De Rege*. A vrai dire, les circonstances sont tout autres. Dans le *De Rege* le jésuite nous décrit le site où furent ébauchées, par ses conversations avec ses amis, le chanoine Calderón et le curé de Navamorcuende, ce livre célèbre auquel on devait, vingt ans après, faire remonter la responsabilité de l'assassinat d'Henri IV, et qui devait être condamné au feu par le Parlement de Paris. D'autre part, certains traits ont été supprimés dans l'autobiographie; et d'autres les remplacent, assez inattendus, par exemple l'épithète de *romantisch*. Mais il vaut la peine de procéder à la comparaison [1] :

Mein Vater hatte ... Talavera verlassen und bewohnte eine Villa, welche er sich in der Nähe von Abula an der Nordseite eines isolirten Berges hatte bauen lassen. Diese Gegend ist, wie alle Spanier wissen, im höchsten Grade romantisch, und das Thal, in welchem die Villa steht, kann ohne alle Übertreibung paradiesisch genannt werden.	... in vicinis huic oppido locis, qua Abulam itur, mons assurgit ferme in metæ modum ab aliis Abulensibus montibus omni ex parte diuulsus... Quales Elysios campos beatorū sedes antiquitas predicauit, talis eius montis per æstatem facies est cælo data...
Vor den Nordwinden durch den Berg geschützt, kann man fast in jeder Jahreszeit die Nächte im Freien verschlafen, ohne irgend eine Bequemlichkeit zu vermissen. Jede Art von Blumen spriesst hier von selbst; und so stark ist ihr Duft in der Abenddämmerung, dass man daran seit län-	Noctu atque per diem sine molestia sine (siue?) noxia sub arbore aut simplici tecto durare possis...

1. A défaut de l'éd. de 1599, je suis le texte de l'édition de 1611 (exempl. de la Bibl. mun. de Bordeaux) pour le *De Rege*, en latin, Mariana n'ayant pas traduit ce livre en espagnol. On peut voir la traduction publiée dans la *Biblioteca de obras raras, Del Rey y de la institucion real*, Barcelona, La Selecta, 1880.

gerer Zeit gewöhnt seyn muss, um von den Wohlgerüchen nicht betäubt zu werden[1]. Bäche durchschneiden das Thal und Quellen sprudeln am Fuss : jedes noch so kleinen Hügels. Castanien — Pflaumen — und Maulbeerbäume mildern die Sonnenhitze, und Nussgesträuch wölbt sich, wie von selbst, zu schattigen Lauben. Dabei die höchste Fülle alles dessen, was ein unverdorbener Geschmack lekkerhaftes begehren kann : Forellen, Geflügel, Wild, Feigen, Weintrauben und jede andere Art des Obstes findet man in Überfluss (p. 129-30).

... gelidissimæ aquæ locis omnibus scatent : fontes decurrunt pellucidi...

... multa intus circumque castanea, nuce, pruno, moroque...

Rerum ad victum copiam vicina oppida pagique suppeditant, fructus suavissimos, uuas, ficus, pira cum optimis comparanda, pernas salitas eximia bonitate, piscium, auium, carnium affatim, vina nobilissima, ut obliuionem patriæ possint inducere...

Il n'est plus question, dans le texte allemand, de vin ni de jambon.

Il paraît que j'ai eu tort de trouver dans la description de Mariana « un chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de poésie » (cf. *The Athenaeum*, 14 oct. 1905, p. 499). Je voudrais bien qu'on me cite une page du XVIe ou du XVIIe siècle espagnol où le goût de la nature soit plus éloquent et plus sincère, je veux dire moins conventionnel. Bien entendu, il faut lire le texte lui-même, et non pas en juger d'après les seuls extraits reproduits ci-dessus.

Il est à noter que dans le *De Rege* le site ainsi décrit n'est présenté comme élyséen que pendant l'été. Dans le texte allemand, il est paradisiaque presque en toute saison. Quand au qualificatif de « romantique », il suffirait à dater ce même texte.

* * *

Toute cette histoire n'est, en effet, qu'un roman. L'historien jésuite Juan de Mariana a bien eu une sœur, mais elle s'appelait *Catalina de Santa Ana*, du moins en religion, car elle se fit

1. Cela correspond sans doute à « ... Hujmum, borraginem, exalim, pioniá sponte & copiose exsotrura fundit, ebuli & filicis amplius...

nonne, et elle vivait encore en 1594. Quant à la mère, elle s'appelait Bernaldina, et elle écrivait encore à son fils en 1583. Il y a dans l'origine et la famille de l'auteur de *De Rege* un certain mystère. La preuve indéniable qu'il était le fils d'un doyen de la collégiale de Talavera n'a pas été fournie, mais tout ce qu'on sait à ce sujet concorde. En tout cas, pour ce qui est de la mère et de la sœur, j'ai prouvé, je crois, formellement (*Bull. hisp.*, t. VI, p. 323-324), en publiant une lettre de chacune d'elles.

Nous avons donc affaire à une fausse autobiographie.

L'élément essentiel des deux premiers livres est en somme contre-partie de l'histoire de l'Abencerrage Abindarraez.

L'idylle du jeune maure et de la belle Xarifa, qui avaient été élevés ensemble, se croyaient frère et sœur et s'aimèrent comme tels, jusqu'à ce que l'amour leur ouvrît les yeux, était bien connue, grâce à l'immense popularité de la *Diana* de Montemayor, à laquelle elle avait été incorporée (cf. H. Mérimée, *Bull. hisp.*, 1919, p. 143-166). C'est plutôt là sans doute que dans l'*Inventario* de Villegas que l'auteur a pu la lire. Je ne parle pas de l'exemplaire unique et jusqu'à présent mystérieux de la Bibliothèque Medinaceli. Pour ce qui est des textes de la *Diana* et de l'*Inventario*, les différences sont tout à fait secondaires pour la partie qui nous occupe. J'en rappellerai les quelques passages les plus essentiels, en les reproduisant d'après l'édition de la *Diana* par Menéndez Pelayo (*Nueva Bibl. de Ant. Esp.*, t. II, p. 309), dont M. H. Mérimée (*Bull. hisp.*, 1919, p. 155-156) donne les variantes en bas de la sienne, faite d'après l'*Inventario* :

...Iba cresçiendo la edad, pero mucho más cresçía el amor, y tanto que ya parescía de otro metal que no de parentesco... Mas dezidme agora, o qué certedad teneys uos de que somos hermanos? Yo no otra (dixo ella) más del grande amor que os tengo, y uer que hermanos nos llaman todos y que mi padre nos trata a los dos como a hijos. Y si no fueramos hermanos (dixe yo) quisiéradesme tanto? ¿ No veys (dixo ella) que a no lo ser, no nos dexarían andar siempre juntos y solos, como nos dexan?...

... Que pierdes tu en que seamos hermanos? Pierdo a mi a y uos (dixe yo). No te entiendo (dixo ella), mas a mí paresçeme que ser

hermanos nos obliga a amarnos naturalmente. A mí (dixe yo) sola uuestra hermosura me obliga a quereros, que esta hermandad antes me resfría algunas uezes...

... venimos a saber que el parentesco entre nosotros era ninguno... ya la mirava con recelo de ser sentido...

Dans la même version, il y a une scène qui manque dans l'*Inventario* et qui pourrait avoir inspiré celle où Jean entend Inesilla chanter un romance : seulement c'est Abindarraez qui chante et Xarifa qui écoute. En cela aussi la situation est retournée.

Dans son *Gonzalve de Cordoue*, Florian († 1794) a esquissé une idylle assez analogue :

Elle sortait à peine de l'enfance... Abenhamet, enfant comme Zoraïde, ne l'eut pas plutôt connue, qu'il la choisit, l'adopta pour sa sœur : il n'était heureux qu'auprès d'elle; il lui répétait mille fois le serment de l'aimer toujours. La jeune et naïve Africaine lui faisait les mêmes promesses, lui déclarait ingénument qu'elle ne voulait aimer que lui seul : doux privilège de cet heureux âge à qui les hommes pardonnent encore la franchise et la candeur.

Lorsque Zoraïde approcha de trois lustres, elle devint plus réservée; Abenhamet fut plus timide. Il n'osait plus, comme autrefois, venir à toute heure à son appartement : il perdit jusqu'à la hardiesse de lui parler même d'amitié : mais plus que jamais épris de ses charmes, éprouvant la force de ce premier amour, si vif et si pur dans les belles âmes, il s'occupait sans cesse de la suivre, de l'attendre, de la chercher. Dans le palais, à la mosquée [1], au jardin du Généralif, il était toujours sur ses pas; il ne pouvait se passer de sa vue, il n'existait plus dès qu'il la perdait; et lorsqu'ils se trouvaient ensemble, leurs yeux se baissaient vers la terre, une rougeur modeste couvrait leurs fronts; leurs langues balbutiaient des paroles sans suite, sans ordre; leur esprit, ailleurs si présent, les abandonnait tous les deux [2].

Cette gène ne rappelle-t-elle pas celle qu'éprouvent Jean et Inesilla après qu'ils se sont avoué leur amour? Au surplus, le rapprochement de Florian et de Buchholz n'est pas lui-même sans intérêt; il n'est peut-être pas à l'avantage du premier,

1. On sait de reste que, régulièrement, les femmes n'y sont pas admises.
2. Livre III. Je me sers de l'édition de 1829.

dont la phrase compassée est loin de pouvoir soutenir la comparaison avec le style en somme simple et sobre, encore que philosophique, du second.

L'auteur de cette prétendue autobiographie avait beau jeu pour raconter tout ce qu'il voulait sur la famille et la jeunesse de Mariana. Seuls quelques érudits comme Texada, Ajofrín, Burriel, avaient percé un peu le mystère; mais qui irait consulter leurs manuscrits? Dans l'édition de l'*Historia general de España*, parue à Valence de 1783 à 1796 en neuf tomes, D. Vicente Noguera Ramón en avait bien tiré parti; mais la diffusion d'une pareille publication était naturellement restreinte. Elle ne pouvait gêner un Allemand et l'empêcher de donner libre carrière à son imagination. Dans les deux premiers livres, c'est-à-dire dans toute la partie qui nous intéresse ici, il n'y a de réel que le fait de l'éducation de Mariana chez les jésuites d'Alcalá de Henares : comment il entra chez eux, nous n'en savons rien; et il ne semble pas qu'il les ait jamais quittés.

Quant à l'âge et à la date où la *Bibliotheca scriptorum Societatis Iesu* de Ribadeneira-Alegambe (1643) place son entrée dans la Compagnie, dix-sept ans et 1554, aucune difficulté : l'auteur s'était documenté à bonne source, c'est-à-dire à cette même *Bibliotheca* sans doute.

Pour le reste, l'autobiographie est purement imaginaire. Plus d'un détail, examiné de près, y paraîtrait du reste assez invraisemblable. Un exemple. Le retour du jeune Mariana au foyer paternel est fixé, d'après la chronologie adoptée par l'auteur, à l'année 1553. Or on a vu Inesilla chanter les Odes de Luis de León. L'auteur nous dit qu'elles étaient toutes nouvelles *(Diese Lieder waren damals ganz neu)*. Celle qui enthousiasmait le plus Mariana était l'ode :

> ¿ Cuando será que pueda
> libre de esta prisión volar al cielo,
> Felipe, y en la rueda
> que huye más del suelo,
> contemplar la verdad pura sin velo ?

Voilà une jeune Espagnole bien au courant des nouveautés!

voilà des poésies bien vite célèbres quoiqu'elles n'aient été publiées que soixante dix-huit ans plus tard (en 1631, par Quevedo) !

Il est vrai que ces poésies « abandonnées par leur auteur comme des amusements d'enfants[1], que jamais il n'avait pensé pouvoir être publiées, coururent de main en main sous un autre nom », nous dit le P. M. Fray Antolín Merino dans son édition des *Obras* (Madrid, 1885, t. IV, p. 275). Il est vrai aussi que Luis de León les recueillit pour les mettre sous son nom (*ibid.*). Mais on ne nous dit pas à quelle date; et l'ode en question, adressée à Felipe Ruiz de la Torre y Mota (p. 3-7)[2] était-elle, en 1553, connue? était-elle même écrite? A cette époque, Luis de León étudiait la théologie à Salamanque, nous dit d'autre part Fr. Francisco Blanco García (*Fr. Luis de León, Rectificaciones biográficas*, dans *Homenage à Menéndez Pelayo*, t. I, p. 155). Il était né en 1527, précise[3] M. Aubray F. G. Bell (*Luis de León and the Inquisition, Revista de Historia*, Lisboa, 1914, nº 11, p. 209). Il avait donc, en 1553, vingt-six ans. Évidemment il n'est pas impossible que dans une « villa » située dans les environs d'Avila, et par conséquent pas très loin de Salamanque, une jeune fille ait pu avoir entre les mains et dans la mémoire quelqu'une des compositions d'un étudiant en théologie de la grande université. Mais on sent tout de même un peu que l'auteur a tiré sur la toile.

Il était d'autant plus loisible de faire jouer un rôle au père de Mariana dans l'histoire des *Comuneros*, au moins comme ami et conseiller de Juan de Padilla, que ce rôle y est en somme fort peu précisé. Il se trouve d'ailleurs qu'un Mariana

1. Fray Luis de León dit lui-même dans sa dédicace à D. Pedro Pertocarrero (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXVII, p. 1) : « Entre las ocupaciones de mis estudios *en mi mocedad, y casi en mi niñez*, se me cayeron como de entre las manos estas obrecillas... »

2. « Les renseignements faisant à peu près complètement défaut sur ce personnage, il est impossible de fixer une date, même approximative, à cette poésie », déclare M. Ad. Coster, à propos de l'ode « En vano el mar fatiga », dans ses toutes récentes *Notes pour une édition des poésies de Luis de León* (*Rev. hisp.*, juin 1919, n. 109, p. 217); mais pour ce qui est de l'ode « Quando será que pueda », il est évident qu'elle fut composée entre 1577 et 1583, affirme-t-il, se fondant sur ce que « la date de 1577 résulte de l'aspiration à la paix éternelle qui marque toutes les œuvres du poète, postérieure à sa sortie de prison ».

3. Après Blanco García lui-même, dans une série d'articles publiée par la *Ciudad de Dios*, de 1897 à 1900, et restée incomplète (*Fray Luis de León. Estudio biogr. y crít.*).

est mentionné par Danvila dans son *Historia crítica de las Comunidades de Castilla* (t. IV du *Memorial histórico español*, p. 69); mais il s'agit d'un chanoine, le « canónigo Mariana », suspect à l'évêque de Zamora. Il est également question dans le même ouvrage (t. V, p. 469) du « señor licenciado Mariana abad de San Viceynte e ynquisidor ». On pourrait penser à identifier l'un ou l'autre avec le « vrai » père du fameux jésuite, puisque les témoignages s'accordent à désigner comme tel le doyen de la Collégiale de Talavera; mais d'un *D. Pedro* de Mariana, nulle trace.

Sur la part prise par ce dernier à l'expédition de François Pizarre, rien non plus, bien entendu. Mais il se trouve encore, et cette coïncidence n'a rien de bien étonnant, qu'un parent du jésuite était aux Indes et envoyait même de là de l'argent à la mère et à la sœur de celui-ci : c'est la grosse nouvelle (il s'agit en tout de quarante ou cinquante ducats) annoncée dans les deux lettres auxquelles j'ai fait allusion, et la présence de leur frère était requise pour le partage de cette aubaine. Il est vrai que l'argent était resté en route et que probablement le père Mariana n'eut pas pour cette fois à quitter Tolède.

N'est-il pas curieux aussi que le sentiment exprimé sur Tamayo de Vargas (cf. plus haut, p. 269) coïncide avec celui que Mariana lui-même exprime d'une façon pittoresque et dédaigneuse dans une lettre que j'ai publiée (*Mariana historien*, p. 428-9, cf. p. 199) et où il dit : « Es mas el ruydo que las nueces; es mozo de buenas partes y amigo de honrrar a otros y que le honrren »? Ne l'est-il pas également, que cette fausse autobiographie dévoile, sinon la vérité, du moins des réserves troublantes sur les conditions où fut élaborée l'*Historia general de España*? Il est vrai que c'est le fond même de cet ouvrage, sous sa forme latine comme sous sa forme espagnole, qui est mis ici en question, alors qu'en réalité, seule la traduction pouvait prêter à de semblables réserves.

***

Dans ce roman, il y a des traits assurément d'une grande

vérité psychologique, mais dont on peut dire qu'ils sont bien allemands, qui en tous cas ne sont guère espagnols.

Quand D. Pedro revient du Nouveau-Monde et apprend que sa chère fiancée est mariée,

> cette nouvelle, qui quatre ou cinq ans auparavant l'aurait mis au désespoir, ne produisit alors sur son esprit d'autre effet que celui d'une déception dans une espérance à la réalisation de laquelle on ne compte plus de toute son âme. Avant l'expédition du Pérou, Catherine était le but suprême de sa vie; mais l'élargissement de l'esprit, conséquence d'une grande entreprise, voire même du simple fait d'y prendre part, avait beaucoup enlevé de force aux sentiments avec lesquels il embrassait son bien suprême. Assurément, cela lui eût fait plaisir, de mettre les trente mille pesos qu'il rapportait d'Amérique aux pieds de l'Aimée; mais puisque cette Aimée avait séparé ses intérêts des siens, il y avait bien, dans ces mêmes trente mille pesos, un notable dédommagement des ennuis survenus; et tout se réduisait à ceci : ce qui avait été compté comme moyen, le considérer jusqu'à présent comme but. Opération mentale que ne facilitait pas médiocrement l'importance de l'objet. Bref, en devenant riche, mon père avait commencé à attacher plus de prix à sa propre personne, et ce sentiment lui épargna les tourments qui accompagnent d'ordinaire les déceptions amoureuses (p. 84-5).

Il faut dire toutefois que cette froideur n'empêcha pas D. Pedro de chercher à savoir pourquoi sa belle ne lui était pas restée fidèle. Sentiment du reste bien naturel, que nous retrouvons chez le héros d'un des *Episodios* de Pérez Galdós, l'*Estafeta romántica*. Semblablement trahi, dans des circonstances plus mystérieuses d'ailleurs, plus inquiétantes, D. Fernando Calpena veut savoir pourquoi Laura Negretti, la fille du marchand de Bilbao, l'a oublié et s'est mariée avec un autre :

> Todavía ignoro si la traición fué consumada por la propia voluntad de la persona en quien creí yo como en Dios, ó si debo ver en ella una tenebrosa conjura doméstica seguida de catástrofe, en la cual hay dos víctimas; ella y yo... (Lettre VI.)

Lui aussi, c'est après une longue absence qu'il a appris le mariage de celle qu'il aimait, et c'est en venant pour la revoir,

le cœur plein d'espérance, qu'une courte enquête l'a mis en présence du fait accompli :

¡ Mi entrada en Bilbao, mi aparición en la casa fatal! ¿ Quieres saberla? En Portugalete, un anónimo me anticipó la verdad terrible. Alguien debió de prevenir á los Arratias de mi llegada, porque huyeron, y cuando llamé á la casa no había en ella más que una criada anciana que me saludó por mi nombre antes de que yo se lo dijera. A mis preguntas respondió empujándome suavemente hacia la puerta de la tienda : « Los señores se han ido... Casaron ayer... »

Et si D. Fernando ne se console pas sur le moment de la même façon que D. Pedro, il n'en a pas moins une réaction à sa manière :

Al propio tiempo, no dejaba de comprender que mi situación iba entrando en el período de la ridiculez ; que la monotonía de mi desesparación lúgubre comenzaba á ser enfadosa en los círculos que yo frecuentaba. Disimulé por el pronto. El carácter de Werther sin suicidio no me convenía en modo alguno, ni era papel airoso para ningún cristiano.

D. Pedro, lui non plus, ne veut pas jouer les Werther : il se souvient qu'il est espagnol. Il veut des éclaircissements, il les demandera à l'infidèle. Il veut la revoir, ce qui lui est facile, en fréquentant les églises; de lui adresser la parole, ce à quoi il ne peut arriver; d'entrer chez elle par surprise, déguisé en Portugais (!), en l'absence du mari, ce qui lui vaut simplement d'être éconduit par une duègne. Il n'a plus d'autre ressource que d'aller jouer de la guitare sous ses fenêtres et de lui demander, à mots couverts, l'explication désirée, en lui chantant de ces romances auxquelles nulle Espagnole n'a jamais résisté (*in jenen Liedern denen nie eine Spanierin widerstehen konnte*). Ce ne fut pas en vain, en effet. Au bout d'un mois environ, la fenêtre devant laquelle il chantait avec tant de constance s'ouvrit, et une main blanche laissa descendre, au bout d'une corde, un billet.

Cela certes est espagnol, sans doute; c'est même mauresque,

si nous en croyons Cervantes[1], qui nous montre, dans l'épisode du *Cautivo*, un long bâton avec des pièces d'or dans un mouchoir au bout, le tout sortant d'une fenêtre qui donne au-dessus du bagne, puis une « muy blanca mano », celle d'une mauresque qui a fait son choix parmi les chrétiens enfermés là. Mais voici, à mon sens, qui est moins epagnol, en tout cas peu catholique. Le billet que reçoit D. Pedro commence ainsi :

Non, mon cher Pedro, je ne puis y tenir plus longtemps. Dans d'ardentes prières, j'ai supplié la Sainte-Vierge de me donner toute l'aide dont a besoin une âme faible qui se sent tirée en sens contraires. Mais le tourment où je vis depuis six semaines est toujours le même, et je comprends clairement que, si je ne veux pas être perdue, je dois être ma propre libératrice *(dass ich, um nicht verloren zu seyn, meine eigene Retterin werden muss)* (p. 88-9).

Voilà une femme forte, qui n'attend rien que d'elle-même, et qui se passera du concours d'en haut, puisqu'il ne lui a servi à rien.

Je doute pourtant que vers 1535 une Espagnole ait pu penser et écrire pareille chose. L'hétérodoxie n'avait pas à ce point pénétré la société, tout au moins l'âme féminine, dans le pays de sainte Thérèse! N'est-ce pas plutôt un protestant des environs de 1800 qui a écrit cela, pour la satisfaction de piétiner en passant les plates-bandes catholiques? Notre Espagnole va plus loin encore :

Plus j'y réfléchissais, plus je m'enfonçais dans le doute dont seule eût pu me tirer une confiance aveugle dans une Providence spécialement préoccupée de mon bonheur *(ein blindes Vertrauen zu einer mit meinem Glücke besonders beschäftigten Vorsehung)*, confiance qui, je l'avoue, n'était pas en moi : j'avais trop souvent entendu dire que l'amour de la Providence se manifeste surtout par les peines qu'elle inflige à ses favoris *(die Liebe der Vorsehung offenbare sich am meisten in den Leiden, welche sie über ihre Günstlinge verhängt)* (p. 90-1).

Ici, n'est-ce pas un philosophe quelque peu voltairien qui parle? Pauvre philosophe, du reste, qui ne croit pas à la Pro-

1. *Quijote*, Parte I, cap. XL.

vidence, mais qui croit au destin, et qui fait dire à cette même femme :

... Don Pedro, nous sommes l'instrument du Destin, et nos meilleures résolutions ne peuvent atteindre plus loin que ne permet le Destin *(wir sind die Werkzeuge des Schicksals, und unsere besten Vorsätze reichen nicht weiter, als dieses Schicksal will, dass sie reichen sollen).* Plus se prolongeait ton absence, plus je devais me soumettre à mon Destin : dis toi-même si c'était possible sans renoncer à toi, si cher que pût m'être ton souvenir! (p. 89).

Peut-être l'auteur a-t-il pensé que ce fatalisme seyait parfaitement à une Espagnole et compenserait convenablement le manque de foi à la Providence.

Écoutons maintenant ce que Mariana est censé nous dire de sa première éducation, entre les mains des femmes de la maison paternelle :

Outre saint Jacques, le patron de l'Espagne, on m'apprit à honorer surtout le clergé. Saint Jacques, on me le représentait constamment sur un cheval blanc ; et je ne puis dire quel plaisir c'était pour moi que de spiritualiser, avec le saint, le cheval sur lequel il montait *(ich kann gar nicht sagen, wie viel Vergnügen es mir machte, mit dem Heiligen zugleich den Schimmel zu vergeistigen, auf welchem er ritt)* (p. 97).

En quel état physique le mirent quatre années d'études au collège des jésuites d'Alcalá!

J'avais enduré quatre ans cette existence, lorsque cette assiduité à l'étude agit sur moi d'une façon si désastreuse que je fus près d'en mourir. Amaigri jusqu'aux os, je ressemblais plus à un fantôme qu'à un homme. Mes maîtres eux-mêmes crurent que je n'en avais pas pour longtemps à vivre, et ils invitèrent mon père à me reprendre chez lui. Ils firent bien d'intervenir : j'étais à ce point devenu incapable de le faire que je ne me souvenais qu'à peine de mon père. En fait, toute ma sensibilité était tellement morte dans le court espace de quatre années, que je ne tenais plus à rien au monde. C'était une apathie où tout se résolvait dans la conscience de la faiblesse. La tendance au repos était la seule que je pusse constater en moi toutes les fois que je cherchais à saisir mon être avec ma pensée. Ma bonne volonté

m'avait anéanti. J'étais bien vraiment submergé par la considération que mes éducateurs avaient entendu m'inspirer à leur égard.

Il me fut très pénible de quitter le collège des jésuites, car je ne détestais rien plus que le mouvement... (p. 127-8).

Quel réquisitoire contre l'internat! Mais l'auteur n'a pas d'idées personnelles seulement sur ce sujet pratique. Il a sur beaucoup de choses des théories à lui, dans lesquelles je serais bien étonné que M. Pedro Urbano González de la Calle, qui, dans la *Revista de Archivos (Ideas político-morales del P. Juan de Mariana*, 1913-1915; *Algunas notas complementarias...*, 1918-1919) a étudié en détail et minutieusement les idées exprimées dans le *De Rege*, les *Septem Tractatus* ou l'*Historia de España,* reconnaisse celles-ci et n'éprouve pas à son tour quelque étonnement.

Voici la théorie de la piété :

Triompher de la nécessité, sous quelque aspect qu'elle se présente, tel est le but de l'homme, puisqu'il est appelé à la liberté *(Die Nothwendigkeit zu besiegen, in welcher Gestalt sie auch erscheinen möge, ist die Bestimmung des Menschen, weil er zur Freiheit berufen ist.)*. Mais la tâche est lourde; aussi l'homme cherche-t-il à se soustraire au problème, et rien ne lui est plus agréable qu'une issue qui, une fois pour toutes, le conduit dans la région de la liberté *(Je schwieriger aber diese Aufgabe ist, desto mehr sucht er sich der Lösung zu entziehen, und nichts ist ihm willkommer, als ein Ausweg, der ihn eimal für allemal in die Region der Freiheit führt)*. Telle est l'explication la plus générale de l'origine de la piété, qui n'est jamais autre chose que la paresse même, jointe au contentement à l'égard d'un état douloureux et doux occasionné par des souffrances physiques ou morales *(Dies ist die allgemeinste Erklärung der Entstehung der Frömmigkeit, welche nie etwas anderes ist als die Trägheit selbst, verbunden mit einem Wohlgefallen an einem schmerzlich-süssen Zustand, welcher durch physische oder moralische Leiden herbeigeführt ist)* (p. 159).

Et voici la théorie de la sainteté :

Ce qui, dans la lecture des Fleurs des saints, m'enthousiasmait le plus, c'était de voir la résignation *(Ergebung)* qui est le fond de leur caractère. En fait, il y a quelque chose d'imposant *(etwas Gebie-*

tendes) dans l'attitude d'un homme qui marche au-devant du Destin, sachant qu'il sera écrasé, mais non vaincu. La vérité est celle-ci : la loi qu'il porte en lui est une fause abstraction *(Die Regel, die er in sich trägt, ist eine falsche Abstraktion)*; mais cette fausse abstraction réagit en ce sens que ce qui pour les autres est le plus important il le méprise tout à fait comme quelque chose d'insignifiant. En principe, toute loi doit être faite en vue de la vie *(Im Grunde soll jede Regel um des Lebens willen vorhanden seyn)*. Mais pour lui la vie elle-même est comprise dans la loi, parce qu'il considère la vie non comme but, mais seulement comme moyen d'atteindre un but *(Doch bei ihm ist das Leben selbst in der Regel begriffen, weil er es nicht als Zweck, sondern nur als Mittel zum Zweck betrachtet)*. De plus, il n'y a pas pour lui de sagesse *(Klugheit)*. Sur elle aussi, la loi est si tyranniquement prépondérante, qu'elle est annihilée *(Auch über diese hat die Regel so tyrannisch entschieden, dass sie vernichtet ist)* L'amour de la vie et la sagesse n'influencent le saint qu'à voix basse, en lui insinuant que sa loi ne peut être la loi des autres, et que par conséquent, pour éviter une lutte sans fin avec ceux qui l'entourent, il doit fuir la société comme quelque chose de contraire en soi à la sainteté *(als etwas in sich selbst Unheiliges)* et se retirer dans la solitude. Celle-ci lui donne la vertu au moins en tant qu'il se prive sciemment de mille commodités que lui offre la société. Son orgueil s'éveille à mesure qu'il progresse en endurance *(in der Fertigkeit zu entbehren)*; mais il veut garder l'humilité *(die Demuth)*, car il sent que sans elle il tombe en contradiction avec lui-même. Ainsi commence une lutte intérieure, qui, lorsque le saint reste loyal lui-même *(wenn der Heilige sich selbst getreu bleibt)*, ne peut se terminer que par l'engourdissement total *(eine gänzliche Abstumpfung)* ou par la mort. Voilà l'histoire intime *(geheime Geschichte)* de tous les saints.

Ce n'est pas toutefois dans les « Fleurs des saints » que j'appris à la connaître ainsi. Elles ne me représentaient que le renoncement *(Ergebung)* et le mérite de la fidélité à la loi une fois acceptée ; et comme dans mon évolution *(Entwickelung)* j'étais encore trop en arrière pour comprendre l'immoralité de la sainteté *(um die Immoralität der Heiligkeit zu begreifen)*, j'étais disposé à me laisser éblouir par le prestige dont m'apparaissait entourée cette catégorie de héros. Etant donné cet état d'esprit, je me sentis bientôt la vocation bien décidée de me joindre à eux (p. 161-2).

Ai-je besoin à présent de dire que je n'avais pas à mentionner pareil livre dans mon *Mariana historien* (où d'ailleurs je ne consacrais que deux pages à la biographie de mon auteur avant son retour à Tolède en 1574), non plus que dans mon

article déjà cité sur *La famille de Juan de Mariana*? C'est d'« espèce de roman historico-philosophique » que M. Ludwig le qualifie (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1906, XVI Band das neuen Serie, p. 224 [1]). Je n'avais pas plus à en faire état que je n'aurais eu à le faire si j'avais eu à parler d'Ignace de Loyola ou de François Pizarre, pas plus que je n'aurais à rappeler, dans une vie de sainte Thérèse, la pièce de Catulle Mendès ou *La alcaidesa de Pastrana* d'Eduardo Marquina.

Le livre en question a son intérêt, comme dit M. Ludwig, sans doute, et c'est pourquoi j'ai voulu lui consacrer cette étude : Mais à condition de comprendre *als Zeitdokument der Aufklärungsperiode* comme ceci : « l'intérêt qu'il présente est relatif à son auteur même, au temps où il a vécu, aux circonstances dans lesquelles il a écrit, aux sources où il a puisé, à son dessein enfin, et non au P. Mariana. »

Quel est donc l'auteur? M. Ludwig ne paraît pas hésiter à l'attribuer à Friedrich Buchholz. Déjà au moment où le volume était tombé entre mes mains, j'étais prévenu à ce sujet par l'indication que contient la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Bibliographie*, t. V (1894), à la fin de l'article *Mariana*: « Juan de Mariana, oder Entwickelungs-Geschichte eines Jesuiten, Berlin, 1804, in-8° (par Fr. Buchholz) » [2], et par celle qu'au titre de mon exemplaire une main sans doute bien

1. « Die nächsten Jahrhunderte haben Mariana ja zunächst reichlich für die philisterhafte Beurteilung seiner Zeit entschädigt. Cirots Überblick (260 ff.) ist in dieser Beziehung recht interessant; ergänzend sei hier darauf hingewiesen, dass der Spanier auch in Deutschland seine Verehrer fand : nachdem der auch sonst als Vermittler spanischen und deutschen Geisteslebens bekannte Publizist Friedrich Buchholz (1768-1843) in Woltmanns Zeitschrift *Geschichte und Politik*, I. 265 ff. (Berlin, 1801) einen Artikel « Über Mariana und einige seiner Werke » — nämlich die *Historia* und das Buch De rege-hatte erscheinen lassen, veröffentlichte er drei Jahre später noch eine Art historisch-philosophischen Roman : *Juan de Mariana, die Entwickelungsgeschichte eines Jesuiten* (Berlin, 1804), der als Zeitdokument der Aufklärungsperiode einiges Interesse hat ». Je regrette toutefois de n'avoir pu lire l'article sur « Mariana et quelques-unes de ses œuvres » que signale M. Ludwig.

2. Et c'est sans doute l'affirmation tout à fait gratuite, à ce qu'il me semble, formulée à la première page de cette *Entwickelungsgeschichte* (voir plus haut, p. 1), qui a fait croire aux auteurs de la *Bibliothèque* que « Tamayo de Vargas a écrit la Vie du P. Mariana », indication qu'ils font figurer précisément avant celle du livre allemand. Je n'ai jamais trouvé trace par ailleurs de pareille biographie du P. Mariana : c'est pourquoi je pense que Buchholz aura confondu plus ou moins sciemment avec l'*Historia defendida*.

informée avait ajouté en écriture française et au crayon *(F. Buchholz)*; et je ne pouvais que souscrire à cette attribution. Une première enquête m'avait montré en Buchholz un grand amateur des choses d'Espagne. A la Bibliothèque nationale, je trouvais de lui :

Handbuch der spanischen Sprache und Litteratur. Poetischer Theil (Berlin, 1804, 8°)[1].

Kleine Schriften historischen und politischen Inhalts (Berlin, 1808). Dans le tome I : *Doña Isabel von Castilien und Leon und Francisco de Cisneros* (p. 83-258); dans le tome II : *Philipp der Zweite, König von Spanien und Antonio Perez, Staatssekretär*, (p. 101-205) et *Ignaz Loyola, Stifter des Jesuiten-ordens* (p. 207-287).

La *Topobibliographie* d'Ulysse Chevalier, col. 1027 (s. v. *Espagne*) me fournissait une référence non moins intéressante :

Buchholz, *Der Einfall der Sarazenen in Spanien*, dans *Eunomia* (1803), II, 169, 253.

Ni la *Nouvelle Biographie générale* de Didot Hœfer, ni Michaud, ni l'*Allgemeine Deutsche Biographie*[2] ne mentionnent,

1. Signalé dans le Catalogue 313 de Hiersemann (n° 723), avec cette mention : « Enthält über Camoens : Biographie, pp. 61-68, u. verschiedene Auszüge, a. s. Werken ».

2. L'*Allgemeine Deutsche Biographie* (Leipzig, 1876), donne les renseignements suivants :

« Buchholz : Paul Ferdinand Friedrich Publicist geb. 5. febr. 1768, zu Alt-Ruppin, studirte zu Halle Theologie, dann Philologie, insonderheit neuere Sprachen, 1787 Lehrer an der Ritterakademie zu Brandenburg lebte seit 1800 als privatisirender Schriftsteller zu Berlin, † daselbst 24. Februar. 1843. Hinterliess zahlreiche Schriften philologischen, ethischen, politischen und historischen Inhalts. Darunter : « Der neue Macchiavell » Hamburg 1804. — « Untersuchungen über den Geburtsadel und die Möglichkeit seiner Fortdauer im 19 Jahrhundert » Leipzig 1807. — « Theorie der moralischen Welt » Hamburg 1807. — « Theorie der politischen Welt ». Ebendaselbst. — « Gemälde des gesellschaftlichen Zustandes im Königreich Preussen bis zum 14. october 1806 » 1 Thl. Berlin und Leipzig 1808. — « Hermes, oder die Natur der Gesellschaft » Tüb. 1810. — Histor. Taschenbuch oder Geschichte der europäischen Staaten seit dem Frieden von Wien » Berlin 1812-32. 18 Bde. — Philosophische Untersuchungen über das Mittelalter » Berlin 1819. Gründete und redigirte das « Journal für Deutschland », seit 1820 : « Neue Monatschrift für Deutschland ».

A cette liste il faudrait ajouter au moins deux autres publications qui sont à la Bibliothèque nationale : *Staatsgeschichte Europa's von der Verwandlung der französischen Consular Gewalt in eine erbliche Kaisermacht bis zum Pressburger Frieden 3er Jahrgang* (Tübingen, 1808, in-16), et la continuation des *Historische Nachrichten und politische Betrachtungen über die französische Revolution*, de Christoph Girtanner (Berlin, 17 vol. 1792-1803), auxquels il ajouta 4 tomes (13-17, 1802-1803).

en parlant de ce Buchholz, aucun de ces ouvrages, qui manifestent chez leur auteur un goût caractérisé pour les choses d'Espagne. Il n'entre ni dans mes intentions ni dans ma compétence d'examiner cette production, qui, à première vue, paraît intéressante pour l'étude du romantisme allemand. Je ne suivrai même pas Buchholz dans les quatre derniers livres de l'*Entwickelungsgechichte* : l'exposé et la critique m'entraîneraient trop loin. Je n'ai voulu ici m'occuper que de la partie la plus amène, le roman du P. Mariana[1].

G. CIROT.

1. Je dois des remerciements à M. L. Rivière, professeur agrégé d'allemand au Lycée de Bordeaux, et M. E. Lambert, professeur agrégé d'allemand au Lycée français de Madrid, qui ont bien voulu voir les épreuves de cet article et m'indiquer plusieurs corrections.

VARIÉTÉS

Les éditions des œuvres de sainte Thérèse par La Fuente.

M. Morel-Fatio a constaté ici (1908, p. 92-93) l'inexactitude de l'édition des œuvres de sainte Thérèse donnée par Vicente de La Fuente en 1861-1862 dans la *Biblioteca de Autores Españoles* (t. LIII et LV). Déjà, en 1907, un jugement analogue avait été énoncé, dans l'*Introduction générale aux Œuvres de Sainte Thérèse* (p. LIII), qui est en tête du tome I de la *Traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris avec la collaboration de Mgr Manuel Marie Polit* (Paris, Beauchesne, 1907-1910). Depuis, dans l'introduction qu'il a mise en tête des *Moradas (Clásicos castellanos*, 1910), p. XIV, M. Tomás Navarro Tomás a confirmé le même jugement en ce qui concerne ce texte.

C'est pour expliquer la cause de cette inexactitude, tout au moins en ce qui concerne la *Vida*, que je crois utile de rédiger la note qui suit. Je dirai aussi un mot de l'édition de 1881, qui porte également le nom de Vicente de La Fuente. Je ne parlerai pas de la transcription qu'il a fait paraître en 1873 avec le fac-similé de la *Vida*. Si étonnant que cela paraisse, cette transcription est loin d'être irréprochable, et M. Morel-Fatio *(ibid.)* l'a montré par un exemple typique, auquel on pourrait en ajouter bien d'autres[1].

« Pour nous en tenir seulement à la *Vida*, sa première édition des *Escritos* est un compromis entre le texte du ms. autographe, parfois mal lu et mal collationné, et des éditions sans autorité ni valeur du XVIIe siècle. » Cette appréciation de M. Morel-Fatio n'a pas été écrite à la légère. Il suffira, pour y souscrire et la comprendre, de rappeler dans quelles conditions La Fuente a procédé à l'établissement de son texte.

Dans son Introduction au *Libro de la Vida (B. A. E.)* La Fuente déclare (p. 6-7) qu'après avoir examiné les originaux de l'Escorial avec soin[2], il avait eu la bonne fortune de trouver à la Biblioteca nacional une copie authenthique de ce texte, faite par ordre de

1. Un de mes étudiants, M. Gouilhers, qui a rédigé un mémoire sur la langue de sainte Thérèse d'après la *Vida*, a relevé de nombreuses discordances.

2. Sur ces originaux, *Libro de la Vida, Camino de perfección, Libro de las Fundaciones, Modo de visitar los conventos de religiosas*, cf. P. Guillermo Antolín dans la *Ciudad de Dios*, 1914, 5 mai.

D. Fernando VI, en 1751. Il remarque qu'il y manque les corrections et les additions intercalaires de l'original et que la ponctuation n'y est pas bonne, les scribes, semble-t-il, s'en étant tenus sur ce point à l'édition de 1675. Il déclare enfin que, sauf la ponctuation, c'est cette copie qu'il suivra dans la présente édition de la *Biblioteca de Autores Españoles.*

L'édition de 1675, dont il vante du reste la valeur p. XXXI de ses *Preliminares*, est celle de Foppens, in-folio; elle fut précédée d'une autre, par le même imprimeur bruxellois, in-quarto, parue l'année précédente.

Ainsi, ce n'est pas d'après l'original de l'Escorial, reproduit par lui en fac-similé plus tard, en 1873, que La Fuente a publié le texte de la collection Rivadeneyra. C'est d'après la copie de la Biblioteca Nacional. Mais cette copie est-elle si authentique que l'attestent solennellement les personnes qui ont signé le *Testimonio auténtico* mis à la fin, et reproduit par La Fuente?

En tout cas, pas pour la ponctuation, nous dit La Fuente : c'est celle de l'édition de 1675[1]. Et pour l'orthographe? Il est permis d'en douter, puisque La Fuente observe (n. 9 de la p. 27) que cette copie porte, ainsi que toutes les éditions, *religión*[2], là où l'original porte *relision;* et ailleurs (note 3 de la p. 31) qu'elle porte *nervios* au lieu de *niervos*. Mais nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser. En tout cas, des notes mises en bas du texte de la *B. A. E.* par La Fuente il ressort que la copie de la Biblioteca Nacional serait conforme à l'original[3] et s'écarterait de l'édition de Foppens sur certains points : p. 32, n. 1, « que lo dejase de confesar », membre de phrase omis dans Foppens; p. 58, n. 2, deux lignes biffées dans l'original, omises dans la copie, imprimées dans Foppens; p. 64, n. 3, une phrase mise en marge, dans la copie comme dans l'original, alors que Foppens l'intercale dans le texte même; p. 117, n. 4, le fameux passage « de los de la orden de este padre, que es la Compañia de Jesus.., » etc., tronqué dans Foppens comme dans l'éd. de 1588, rétabli dans la copie conformément à l'original.

Il ne dit pas si la copie est conforme à l'original à l'endroit qu'il signale p. 112, n. 3, et où l'édition de Foppens, comme celle de 1661, fait remonter à Albert, patriarche de Jérusalem, la règle suivie par l'ordre du Carmel.

1. On en trouvera des exemples aux notes 7 de la p. 31, 2 de la p. 35. Pourtant, cf. n. 8 de la p. 67, où l'on voit que la copie suit la ponctuation de l'original, et non celle, erronée, de Foppens.

2. Sauf p. 50, où La Fuente note que cette copie porte bien *relision :* l's est faite d'une façon spéciale sur l'original dans ce mot; il n'est pas toujours facile de savoir si on a une *s* ou un *g*.

3. P. 70, n. 2, La Fuente note que la copie corrige, avec l'éd. de 1588 et les autres éd., *provecho*, que porte par erreur l'original, en *provechoso*.

Pour ce qui est de l'édition de 1881 *(Obras de Santa Teresa de Jesus, Novisima edicion, corregida y aumentada conforme a los originales y a las ultimas revisiones, y con notas aclaratorias)*, il ne faut pas perdre de vue ce que Vicente de La Fuente dit en note à la page xxvii du tome I, à savoir que, lorsqu'il s'était chargé de cette édition, « estaba ya impreso el libro de la Vida conforme á las ediciones antiguas ». Quelles éditions anciennes? Pas celle de la *Biblioteca de Autores Españoles*, évidemment, puisque La Fuente, parmi les *corrigenda* qu'il signale dans le texte de 1881, note au ch. VII, § 8, « mis ruindades », où il faut lire, dit-il, « mi ruin vida », ce qui est la leçon de la *Biblioteca* (p. 37[a]); ch. VIII, § 5, il recommande d'enlever les points d'interrogation, ce qu'il avait fait lui-même dans la même édition (p. 39[a]); ch. IX, § 4, il corrige *aprovechan* en *aprovecha*, comme il avait mis également (p. 40[b]) ch. X, § 2, il veut qu'on lise, non pas « para no poder nosotras resistirlas », mais « para no podernos resistir », ce qui est encore dans Rivadeneira. Enfin, au ch. VII, § 12, l'éd. de 1881 porte « ansí en entender como en enseñar a sus amigos », alors que La Fuente avait mis « ansí en entender como enseñar á sus amigos » dans Rivadeneyra, comme le note M. Morel-Fatio *(Bull. hisp.*, 1908, p. 93), qui relève en outre la transcription « aun sin entender, como enseñanza a sus amigos » dans l'édition isolée de la *Vida* (Madrid, 1882). Ajoutons qu'au ch. VII, on lit dans l'édition Rivadeneyra, p. 35[b] : « y tornó despues a *hacer* gran importunacion », et plus bas *escarmienten;* dans celle de 1881 *: haber* et *escarmiente.*

La Fuente a du reste indiqué aussi dans son *Prólogo* à l'édition de 1881 une ponctuation défectueuse (dans le ch. IV, 3) que lui-même avait conservée dans celle de Rivadeneira. Il recommande de mettre un point avant « porque », une virgule après « Dios », et de fermer la parenthèse après « yo ». J'y reviendrai.

Pour qui veut étudier de près ce qu'a écrit sainte Thérèse, convient-il donc de faire comme les carmélites qui en ont donné l'inestimable traduction que l'on sait : recourir aux fac-similés qui ont été publiés? A leur défaut, et en tout cas pour les œuvres qui n'ont pas été ainsi reproduites, faut-il *avant tout* consulter cette même traduction qui repose sur des collationnements dus à Mgr Pólit? Si bien que ces œuvres-là, c'est en français qu'il faudrait actuellement les lire pour avoir l'exacte pensée de la sainte!

Cela a été vrai pendant ces dernières années. Mais pour les *Moradas*, tout au moins, nous avons aujourd'hui l'édition de M. Navarro Tomás, qui sans s'astreindre à reproduire dans le texte toutes les négligences graphiques de l'original (étudié dans la reproduction de Séville, 1882), les a recueillies dans un appendice et a respecté les particularités de forme et de syntaxe. Cette méthode paraît excellente. Il a bien fallu

moderniser l'orthographe, pour répondre aux exigences du public; mais c'est là une nécessité dont les Espagnols sont meilleurs juges que nous. M. Navarro Tomás devrait bien nous donner, de même, au moins la *Vida* et les *Relaciones*.

Je ne puis malheureusement rien dire du *Castillo interior, edicion cotejada con el ms. original por L. C. Viada y Lluch, y precedida del elogio de la Santa por M. S. Oliver* (Barcelona, 1917). Mais les *Obras de Sta. Teresa de Jesús editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa C. D.* (Burgos, El Monte Carmelo, 1915-1916, 5 tomes gr. in-8°), inaugurant une *Biblioteca mística carmelitana*, en même temps que des *Obras escogidas de Sta. Teresa de Jesús anotadas por el P. Silverio...* (5 tomes, petit in-8°, *ibid.*, 1919) étaient offertes au public pour la lecture courante, paraissent répondre aux desiderata que j'ai fait ressortir plus haut.

En ce qui concerne le *Libro de la Vida*, qui tient, avec xxx pages de préliminaires, tout le tome I, le P. Silverio s'est bien trouvé dans l'obligation de dire nettement ce qu'il pensait de l'édition de La Fuente et de montrer par quelques exemples l'invraisemblable légèreté avec laquelle cet éditeur, assurément méritant, mais trop réputé, affirme et nie des choses qu'il lui était si facile de vérifier. C'est ainsi que pour revenir à un détail que j'ai signalé tout à l'heure, l'original de la *Vida* porte bien *nervios*, et non *nierbos*, prétendue particularité sur laquelle il avait cru devoir, nous l'avons vu, attirer l'attention. Le P. Silverio condamne l'ensemble, en quelques mots :

« ...la celebrada edición de Rivadeneyra, en cuanto a la depuración del texto de la Santa, es infelicísima. No hay página que no necesite corrección, ya de palabras ya de puntuación, o de ambas cosas a la vez, que es lo más frecuente ».

Il n'a pas insisté pour expliquer comment La Fuente a travaillé pour se tromper si constamment : il note pourtant que la copie de la Biblioteca Nacional contient pas mal d'erreurs, et que c'est d'elle que La Fuente s'est servi pour l'édition Rivadeneyra : c'est bien là la clef du mystère. Il ne dit rien de l'édition de 1881, si ce n'est que « el texto de la Santa se imprimió con las mismas incorrecciones », ce qui n'est pas absolument exact, car ce ne sont pas toujours les mêmes, et j'ai dit comment cela s'est fait. Enfin des deux transcriptions des fac-similés de la *Vida* et du *Libro de las fundaciones*, il dit simplement que « están plagadas de faltas de lectura mal hecha ».

En somme, La Fuente n'a jamais confronté sérieusement, par un collationnement rigoureux et personnel, l'original de la *Vida* avec les trois éditions parues sous son nom : ni en 1861, parce que l'original était peu accessible, mais il a eu tort de laisser croire qu'il

l'avait consulté couramment; ni en 1873, parce que sans doute il n'a pas pris la peine de faire intégralement de la première lettre à la dernière la transcription d'après le fac-similé; ni en 1881, parce que, comme il le dit, le texte était déjà imprimé quand il a été chargé de l'édition (affaire de librairie, pas autre chose).

C'est ce qui donne à l'édition du P. Silverio une valeur vraiment inappréciable. Elle serait donc la première édition fidèle du texte espagnol des œuvres de la sainte! L'éditeur nous indique ainsi sa méthode de travail :

« ... hemos leído y compulsado las ediciones más cabales con los manuscritos fotolitografiados, y anotado cuidadosamente las diferencias, para que en la nueva edición se subsanen todos los errores. Y no contentos con esto, las correcciones de pruebas se hacen, cuantas veces se cree necesario, por las mismas fotografías, para mayor garantía de acierto. Además de los ejemplares fotolitográficos que poseemos de los principales libros de la Santa, hemos sacado para esta edición, en fotocopia, el *Camino de Perfección* de Valladolid, así como muchas cartas originales y otros escritos de la Virgen castellana. Lo mismo hemos hecho con las copias más antiguas y autorizadas que de estos libros existen y con muchos documentos a ellos referentes ».

Mais comment l'éditeur a-t-il concilié le respect du texte autographe avec les exigences du public, qui aime bien ne pas être arrêté, dans sa lecture, par des particularités morphologiques ou syntaxiques dont il se soucie assez peu d'une façon générale? Il y a là forcément un compromis à définir entre deux points de vue assez distants l'un de l'autre.

Reprocherai-je au P. Silverio d'avoir fait trop de concessions à l'adversaire, je veux dire au public? Il n'a pas osé mettre dans le texte *desenvolviemonos* (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 85), *tiempla, añido* (ordinaire dans Zurita), *bullan* (pour *bullen*), *uyn* (pour *huyen*, comme elle écrit *cayn trayn*, cf. *ibid.*, p. 88), *legas* (pour *leguas*); mais s'il y substitue les formes modernes, il les signale en note (j'avoue que j'aurais fait l'inverse). Il imprime *aunque* et non *anque* [1]; mais il nous a prévenus dans l'introduction. C'est à peu près tout, au moins pour la *Vida*. Il a respecté bien d'autres particularités, quitte à donner en bas de page la forme moderne : *entramos, parajismo, hora* (pour *ahora*), *fuerdes, quisierdes, a treco* (pour *a trueque*), *rabto, reys, daldes* (pour *dadles*), *pusilaminidad, tray, sentible, acender* (pour *encender*). Quant aux formes *monesterio, ansi, vía, verná, tiniendo, pa* (pour *para*), il les reproduit sans prévenir le lecteur, qu'il suppose suffisamment averti; et pour ce qui est des lapsus évidents, il les a corrigés, tout en indiquant encore le mot corrigé : *que mis*

1. M. Morel-Fatio me signale sur *anque* une note de Pietsch, *Notes on Spanish Folklore* (*Modern Philology*, 1917).

confesores répété deux fois; *jura* pour *jurar; ender* pour *entender; atreavía* pour *atrevía; gigate* pour *gigante; agel* pour *angel; en que* pour *anque (aunque);* « *me* se saber decir » pour « *no* se sabe decir » (ch. XX); « son bienes *sobrenatural* » (ch. XXII); *quice* pour *quince; confesorio* pour *confesionario.* S'il ajoute une fois *no*, il le met en italique et prévient en note (fin du ch. VI); s'il le trouve ailleurs (ch. XL), et avec raison, *redundante*, c'est-à-dire de trop, tout en prévenant encore, il le laisse : c'est un petit mot qu'on ne supprime pas sans danger! Il complète avec Luis de León la phrase du ch. VIII « ... nadie le tomó por amigo, *que no se lo pagase* », mais ici encore, les mots ajoutés sont en italiques et le lecteur trouve en bas de la page le petit avertissement nécessaire. De même pour « Los malos, que no son de vuestra condición, *se deben llegar...* » (même chap.).

Ailleurs, il respecte l'original malgré les amendements du P. Báñez ou autres : *humana* (et non *humilla*, ch. XV), *estar cierta* et non *confiar* (ch. XXXIV).

Tout cela est donc très bien, et je ne crois pas qu'on puisse chercher chicane à un éditeur si scrupuleux. Pour mon compte je n'ai jusqu'à présent noté que deux petites observations à présenter au P. Silverio.

P. 267 (ch. XXXIII), il explique ainsi le mot *disistir* : « Emplea esta palabra en el sentido de *digerir* o *resistir* ». Sans doute, mais il eût pu ajouter que c'est là le même mot que *digestir*, par une confusion de *s* avec *g* (cf. *relision* et inversement *quije* pour *quise*), et de *i* avec *e:* nous avons le mot *digistion* au ch. XXXVI, p. 315, avec un sens tout à fait analogue.

P. 292 (fin du ch. XXXIII), il note que la sainte a écrit : « por no se haber *uiado* a confesarse »; mais, tirant parti d'une correction du P. Bañez, il met « por no se haber *cuidado* a confesarse ». *Uiado* représenterait donc la graphie d'une prononciation vulgaire de *cuidado* (on disait aussi *cudiado*, cf. Cuervo, *Dicc. constr. y rég.*, II, p. 686[b])? Mais la construction est bien insolite. M. Morel-Fatio m'écrit à ce sujet : « Il y a un autre exemple : « Ya envié a doña Juana de Antisco todo su recaudo, anque no ha *uyado* a venir repuesta » (éd. La Fuente, p. 123[b]). C'est le latin *obviar,* d'où *antuviar.* »

Pour revenir à La Fuente, et pour terminer, je mettrai en regard l'un de l'autre plusieurs passages où le P. Silverio l'amende considérablement, quelquefois par une simple virgule :

La Fuente	P. Silverio
(ch. IV, p. 27[b]) ... al monasterio adonde estaba aquella mi amiga, que era *á la* que yo tenía mucha afecion.	(p. 19) ... al monasterio adonde estaba aquella my amiga, que era *al* que yo tenía mucha afición.
(p. 29[b]) ... y me hiciera salir de ellas, si entrara con brevedad.	(p. 25) ... y me hiciera salir de ellas, si entrara, con brevedad.

(ch. V, p. 31ª) Con la falta grande de virtud (porque ninguna cosa podia comer, sino era bebida de gran hastío, calentura muy contina y tan gastada, porque casi un mes me habian dado una purga cada dia) estaba tan abrasada, que se me comenzaron á encoger los niervos...

(p. 31) Con la falta grande de virtud, porque ninguna cosa podía comer, si no era bebida, de grande hastío, calentura muy contina, y tan gastada, porque casi un mes me había dado una purga cada día, estaba tan abrasada, que se me comenzaron a encoger los nervios...

« Porque... bebida » forme naturellement une parenthèse, mais « de grande hastío... » n'y peut être inclus.

(ch. IV, p. 33ª) ... ya hay muchas que le son devotas de nuevo, experimentando esta verdad.

(p. 38) y aún hoy muchas que le son devotas, de nuevo experimentando esta verdad.

(ch. XXIX, p. 88ª) Mandábame, que ya que no habia remedio de resistir, que siempre me santiguase... y diese higos... cuanto me mandaba.

(p. 229) Mándanme que... cuanto me mandaban.

Il ne s'agirait donc plus d'un ordre donné par un seul confesseur, celui sur lequel D. Miguel Mir décharge sa bile un peu rudement; *mándanme*, *mandaban* peut impliquer un sujet au pluriel ou tout au moins un sujet indéfini *(on m'ordonne)*.

Comme le note fort justement La Fuente, la *Vida* contient peu de passages plus confus que celui du ch. IV qui commence par: « Comenzóme su Majestad ». Je ne trouve pas la ponctuation du P. Silverio préférable à celle de son prédécesseur. Je garderais plutôt la longue parenthèse qu'avait mise celui-ci, en faisant reprendre avec « Comenzó el Señor » le sens interrompu par elle. Je ferais d'autre part commencer le paragraphe plus haut, en coupant ainsi le précédent :

... y como ya el Señor me había dado don de lágrimas y gustaba de leer, comencé a tener ratos de soledad, y a confesarme a menudo, y comenzar aquel camino, tiniendo a aquel libro por maestro : porque yo no hallé maestro, digo confesor que me entiendiese, aunque le busqué, en veinte años después de esto que digo, que me hizo harto daño para tornar muchas veces atrás, y aun pa del todo perderme.

Porque todavía me ayudara a salir de las ocasiones que tuve para ofender a Dios, comenzóme su Majestad a hacer tantas mercedes en estos principios, que al fin de este tiempo que estuve aquí — que era casi nueve meses en esta soledad, aunque no tan libre de ofender a Dios como el libro me decía ; mas por esto pasaba yo : parecíame casi imposible tanta guarda ; teníala de no hacer pecado mortal, y pluguiera Dios la tuviera siempre ; de los veniales hacía poco caso, y esto fué lo que me destruyó — comenzó el Señor a regalarme tanto por este camino, que me hacía merced de darme oración de quietud...

Au chapitre V (vers la fin, p. 31v de La Fuente et 33 de Silverio), je ne comprends pas la phrase

> Comulgué con hartas lágrimas, mas [1], a mi parecer, que no eran con el sentimiento y pena de sólo haber ofendido a Dios, que bastara para salvarme, si el engaño que traía de los que me habían dicho no eran algunas cosas pecado mortal, que cierto he visto después lo eran, *no me aprovechara...*

à moins de lire *no me desaprovechara.* Je ponctuerais la suite autrement que La Fuente et que le P. Silverio :

> Porque los dolores eran incomportables, con que quedé : el sentido poco, aun que la confesion entera a mi parecer, de todo lo que entendí había ofendido á Dios.

Conque se rapporterait à *dolores* et le reste formerait une de ces phrases sans verbe qui ne sont pas rares chez sainte Thérèse et où l'ellipse du verbe *(era)* ne rend que plus vivement la pensée. *Sentido,* opposé à *confesión*, signifie le regret, la contrition. La sainte veut dire que si elle éprouvait peu de regret de ses fautes, du moins elle s'était confessée de toutes celles qu'elle comprenait avoir commises. La ponctuation du P. Silverio pouvait donner le même sens, mais si *conque quedé* peut se construire avec *con el sentido poco*, on ne voit guère comment il peut aller avec ce qui vient après *(aunque la confesión entera...)*

Mais si, sûrs enfin d'avoir le texte authentique, nous n'avons plus qu'à discuter sur des points, des virgules et des parenthèses, ce sera grâce au P. Silverio. Reportons sur lui désormais une bonne part de la gratitude que les admirateurs de la grande sainte avaient pour Vicente de La Fuente [2]. Je dis une bonne part, car il faut en laisser quelque peu à ce dernier, grâce auquel, en somme, jusqu'à présent, nous avions pu lire un texte qui n'est, après tout, inexact que par endroits. C'est surtout au nom de la Méthode que La Fuente mérite un blâme. Nous lui sommes tout de même redevables, comme simples lecteurs, d'avoir mis à notre portée, il y a soixante ans, cette œuvre imposante et magnifique.

G. CIROT.

1. *nas* dans Silverio, faute d'impression?

2. Pour ce qui est des lettres de la sainte et de la façon dont elles avaient été traitées par les traducteurs avant que le P. Grégoire de Saint Joseph en donnât, en 1900, la traduction bien connue (Paris, Poussielgue), on peut voir le suggestif article de Henri Joly dans le *Correspondant* du 10 novembre 1900. Seulement il faut bien tenir compte de ce fait que la plupart des passages que M. H. Joly présente comme restitués et qui se trouvent comme tels placés entre crochets par le P. Grégoire, ne sont restitués que par rapport aux versions antérieures : ils figurent dans La Fuente, et c'est encore ce qu'il ne faut pas oublier de reconnaître à l'actif de ce dernier.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'intercambio à Barcelone.

M. Georges Millardet, professeur de langues et de littératures romanes à l'Université de Montpellier, a fait un séjour à Barcelone du 4 au 15 mai dernier.

Il est allé à Barcelone sur la demande de l'Institut français en Espagne, qui l'avait chargé d'une double mission, d'abord auprès de l'Institut d'Estudis catalans dépendant de la Mancomunitat de Catalogne, ensuite auprès de l'Universidad literaria de Barcelone.

A l'Institut d'Estudis catalans, il a fait, les 4, 5, 7, 10, 11 et 12 mai, un cours de six leçons sur la dialectologie romane. Ces conférences faisaient partie d'une série de cours, donnés cette année du mois d'avril au mois de juin, et qui ont été institués dès 1915 par la Diputació de Barcelona. Ils sont aujourd'hui patronnés et dirigés par le département de l'Instruction publique de la Mancomunitat de Catalogne, et portent le nom de « Cursos monogràfics d'alts estudis i d'intercanvi de la Mancomunitat de Catalunya ».

Durant cette session du printemps de 1920, qui est la sixième session de ces cours d'échange, six professeurs de nationalités différentes ont été invités par la Mancomunitat. Tous ces cours ont été professés dans les locaux ou dépendances immédiates de l'Universitat industrial (Urgell, 187) sorte d' « Université nouvelle » dépendant de la Mancomunitat de Catalogne, et où sont données les plus diverses sortes d'enseignements, depuis l'enseignement des sciences purement spéculatives, comme la philosophie, les mathématiques ou la philologie, jusqu'à l'enseignement de métiers d'art (tissage, céramique, etc.), de constructions mécaniques, de fabrication et de conduite de machines électriques ou de machines à vapeur.

Une vie intense anime ce grand établissement d'instruction que M. Rafaël Campalans, secrétaire technique, administrateur du Conseil de pédagogie de la Mancomunitat et directeur de l'Institut d'électricité et mécanique appliquées, a fait visiter en détail au conférencier. Les dirigeants de la Mancomunitat visent actuellement à associer autant que possible la science pure et la science pratique, celle-ci ne pouvant se passer de l'autre. Et c'est pour cette raison que, dans l'Université industrielle, des locaux spéciaux sont prévus pour l'enseignement de sciences purement théoriques. Une salle très con-

fortable avait été réservée, dans la section de philologie, aux conférences de dialectologie romane.

Parmi les auditeurs assidus de ces conférences, outre un petit nombre d'étudiants bien préparés aux études romanes, le conférencier a eu l'honneur de compter des maîtres tels que MM. Massó Torrents, Pompeu Fabra, L. Segalà y Estalella, L. Nicolau, A. Griera, P. Barnils, tous professeurs à l'Institut d'Estudis catalans ou à l'Universidad literaria officielle.

Devant cet auditoire d'élite, restreint à dessein au chiffre maximum de douze auditeurs, M. Millardet a traité les questions suivantes : de la méthode en dialectologie (I et II); sur les rapports de la dialectologie et de la linguistique (III et IV); explication linguistique du *Descort* en cinq langues de Raimbaut de Vaqueiras (V et VI). Il a indiqué le rôle de la dialectologie, science sociale. Il a insisté sur les rapports de la dialectologie et de la grammaire comparée, sciences qui doivent se prêter un mutuel appui. Il a montré la nécessité, en ce qui concerne le domaine roman, de réagir contre les tendances de certains linguistes actuels qui voudraient étudier le développement des idiomes parlés à l'heure présente, sans tenir compte de l'état primitif attesté par le latin.

Dans son explication linguistique du *Descort*, il a pu utiliser le texte du manuscrit Gil y Gil conservé à la Biblioteca de Catalunya, et dont ne s'était servi aucun des éditeurs de Raimbaut de Vaqueiras, ni Paul Meyer, ni M. Appel, ni M. Crescini. Il a pu avoir sous les yeux le texte même du *Descort*, que le savant provençaliste, M. Massó Torrents, a publié dans l'*Anuari d'Estudis catalans* en 1907, et où, entre autres choses intéressantes, il a relevé, dans la strophe gasconne, la substitution régulière de *h-* à *f-* à l'initiale, alors que les autres manuscrits donnent partout *f-* (à l'exception du ms. 12474 B N fr. qui a un exemple de *he-* < fidem). Ces leçons sont tout à fait instructives pour la connaissance de la date de l'évolution de *f-* initiale. Le manuscrit de Barcelone est manifestement d'origine catalane. Le gascon était connu au xive siècle, en Catalogne, plus directement qu'en Italie. Il n'est pas étonnant que le scribe du manuscrit de Barcelone ait respecté plus exactement l'original de Raimbaut de Vaqueiras en ce qui concerne le gascon. Au contraire, le scribe du manuscrit 12474, qui était vraisemblablement d'origine italienne, est resté plus précis dans sa reproduction de la *cobla* génoise, assez altérée par contre dans le manuscrit de Barcelone.

En ce qui concerne la strophe en langage hispanique, M. Millardet a eu l'idée de comparer la langue de cette strophe avec celle des chartes du xiiie siècle provenant des monastères de Sahagun, de San Pedro de Eslonza, de Santa Maria de Otero de las Dueñas, de Santa Maria de Sandoval en Mansilla, de San Esteban de Nogales et autres

monastères léonais, publiées par M. E. Staaf, Upsal, 1917. De cette confrontation il résulte que la strophe sujette à discussion, n'est certainement pas du castillan de la fin du XII[e] siècle, comme on l'a prétendu à tort; qu'elle est peut-être du galicien ou du portugais, comme le soutient M[me] Caroline Michaelis de Vasconcellos (Gröber, *Grundr.*, II, 2, p. 173 rem. I); mais qu'elle peut tout aussi bien être du léonais de la région occidentale. En effet, la composition de cette pièce remonte à une époque (fin du XII[e] siècle, début du XIII[e]) où les royaumes de Castille et de Léon sont séparés, et où Alphonse IX, roi de Léon, attire à lui des troubadours tels que Peire Vidal et peut-être Elias Cairel (voir A. Jeanroy, *Ann. du Midi*, XXVII, p. 26). Quant à des formes telles que *faillit*, *favlan*, elles sont dues sans doute à des inadvertances du poète, qui mélange inconsciemment des formes aragonaises ou autres aux formes léonaises ou galiciennes : il y a dans le poème de Yuçuf plusieurs exemples de gérondifs en *-an* : v. R. Menéndez Pidal, *Rev. Archiv.* VII, 1902, p. 278 9. Un tel mélange ne surprend pas chez un poète qui écrit dans une langue étrangère, et qui dans ses strophes françaises et génoises commet une faute ou deux analogues. Seule sa strophe provençale est impeccable.

Les savants auditeurs de ces conférences linguistiques ont marqué l'intérêt qu'ils portaient à ces questions en faisant part au conférencier de leurs observations et de leurs propres interprétations.

En dehors des heures de cours, ils se sont multipliés auprès de leur hôte. M. Massó Torrents lui a fait connaître plusieurs monuments de Barcelone, tel le Colegio de Abogados, et lui a fait visiter en détail la luxueuse et confortable Biblioteca de Catalunya, dont il est l'inspecteur et où il l'a présenté à M. Jordi Rubió Balaguer, conservateur. M. Fabra, aidé de son collaborateur, M. A. Griera, lui a expliqué le fonctionnement des « Oficines lexicografiques », où se poursuit avec ténacité un intense labeur qui aboutit à la rédaction du *Dictionnaire de la langue catalane*, à l'impression du *Dictionnaire Aguiló*, à l'exécution de l'*Atlas linguistique de la Catalogne*, à la publication du *Bulletin de dialectologie catalane*.

L'œuvre en voie d'exécution dans ces laborieuses « Oficines » est de tout premier ordre et par la quantité et par la qualité. Elle fait le plus grand honneur à l'esprit d'organisation du directeur, M. P. Fabra, à l'esprit d'abnégation, à la passion pour la science de tous ses collaborateurs qui poursuivent un double but : d'une part, ils se livrent à l'étude scientifique de l'idiome (dialectologie, géographie linguistique, phonétique expérimentale); d'autre part, ils cherchent à épurer, à « magnifier », à fixer la langue littéraire. MM. Griera, Barnils et Montoliu se sont spécialisés dans l'étude technique de la langue. M. Fabra (qui est au surplus un linguiste très averti), M. Nicolau d'Olwer, le poète Carner i Bofill, le prosateur Ruyra, l'helléniste Segalà, d'autres

encore, collaborent assidûment à la partie littéraire de la tâche. Ces messieurs ont commencé la publication de leur dictionnaire qui est conçu sur le plan de notre *Dictionnaire général*. L'étude des écrivains catalans du Moyen-Age, la connaissance de plus en plus parfaite des parlers actuels les ont amenés à rejeter hors du « bon usage » catalan nombre de castillanismes, de néologismes. Ces travailleurs servent avec un zèle éclairé la cause de leur langue.

Il serait à souhaiter que plusieurs de nos « sociétés savantes » ou « félibréennes », où l'on parle avec tant d'éloquence de l'amour pour la langue maternelle, sachent aimer cette langue si bien, à la fois avec tant d'ardeur désintéressée et tant de science clairvoyante.

Un autre auditeur des « Cursos monogràfics », M. Casacuberta, jeune étudiant plein d'avenir, faisant partie d'une équipe de jeunes savants qui se sont partagé la tâche d'éditer Francesch Eximeniç et d'autres polygraphes catalans du XIVe siècle, a piloté l'hôte de l'Institut catalan aux Archives d'Aragon. Présenté à M. Hurtebise, conservateur, M. Millardet a trouvé ensuite auprès de M. Ferran Valls Taberner le guide le plus savant et le plus averti, qui lui a montré les trésors des Archives d'Aragon. M. Ferran Valls Taberner a voulu faire hommage au visiteur de ses dernières publications. Tous les auditeurs de la « Universitat industrial » l'ont honoré de leurs dons. Toute la collection du *Butlletí de la Biblioteca de Catalunya*, toutes celles du *Butlletí de dialectologia catalana*, de la *Biblioteca filològica*, du *Diccionari Aguiló*, un très grand nombre de volumes séparés, de tirages à part, d'articles originaux dus à la plume de ces savants auditeurs, lui ont été généreusement offerts et constituent une véritable bibliothèque catalane où il pourra à la fois puiser beaucoup de connaissances et retrouver le souvenir des excellents amis qui l'ont véritablement comblé.

A l'Universidad literaria, M. Millardet était chargé par l'Institut français en Espagne de faire deux conférences d'un caractère général et s'adressant à un public moins restreint que celui de l'Universitat industrial.

Ces conférences ont eu lieu les jeudi, 6, à sept heures et samedi, 8 mai, à six heures dans la salle du Conseil de l'Universidad. Elles ont été présidées par M. le recteur, Mis de Carulla, qui a tenu chaque fois à venir prendre et reconduire le conférencier à l'hôtel.

Toute la Faculté de Philosophie et Lettres avec le doyen, M. le sénateur J. Daurella y Rull, de nombreux professeurs des autres Facultés, la plupart des auditeurs des cours fermés de la Universitat industrial et un nombreux public remplissaient la salle du Conseil.

Là encore le délégué de l'Institut français en Espagne a reçu un accueil tout à fait favorable. En réponse à M. le Recteur qui l'avait présenté en termes bienveillants, le conférencier a remercié l'Univer-

sité de Barcelone de l'honneur qu'elle lui faisait en l'admettant à prendre la parole dans la salle du Conseil, c'est-à-dire au cœur même de l'Université.

Il a retracé l'œuvre de l'Institut français en Espagne qui a tant fait pour la connaissance mutuelle et l'estime réciproque de l'Espagne et de la France. Il a rappelé tout le bien que font à la cause de l'amitié franco-espagnole MM. E. Mérimée et H. Mérimée, professeurs à la Faculté de Lettres de Toulouse, qui dirigent depuis longtemps l'œuvre des conférences françaises dans la Péninsule. Il a fait allusion aux liens séculaires qui ont uni Barcelone à Montpellier. Il a indiqué les rapports étroits qui ont existé entre les Universités de ces deux villes. Il a rappelé la collaboration dont l'illustre professeur barcelonais, Milá y Fontanals, a honoré jadis la *Revue des langues romanes* et la publication du volume que le grand critique espagnol fit paraître à Montpellier en 1876, sous le titre de *Les Poètes catalans et les Noves rimades*, dans la série des ouvrages imprimés sous les auspices de la Société des langues romanes.

Le souvenir de Milá y Fontanals et de son ouvrage sur les *Trobadores en España* a conduit directement le conférencier au sujet de sa leçon : l'étude du roman dans la littérature provençale du Moyen-Age et en particulier du roman de *Flamenca*. L'étude de ce roman de mœurs, assez éloigné des romans d'aventures merveilleuses, et situé à mi-chemin entre les fabliaux et les romans psychologiques de Chrestien de Troyes, a permis à M. Millardet de tracer une esquisse sommaire de la société méridionale française vers le début du XIIIe siècle.

M. le recteur Mis de Carulla a fait au conférencier les honneurs de l'Universidad. M. le professeur L. Segalá y Estalella la lui a fait visiter en détail. A la bibliothèque le visiteur a été reçu par le conservateur M. Rubio y Borrás, qui lui a montré toutes les richesses du dépôt en manuscrits et en livres imprimés rares et anciens. Le délégué de l'Institut français a reçu en hommage de nombreux volumes : les tomes luxueux de l'*Anuario de los cursos académicos* qui contiennent les savantes études de M. Rubio y Borrás sur l'histoire de l'Université de Cervera, et qui lui furent offerts par M. le Recteur, avec une dédicace autographe, plusieurs ouvrages du savant helléniste, M. L. Segalá y Estalella, du savant folk-loriste, professeur d'éthique à l'Universidad, M. Tomás Carreras Artau. Ce savant, aussi actif qu'aimable, a expliqué au visiteur le fonctionnement de son « Arxiu d'Etnografía i Folklore de Catalunya » qui est une institution annexe de la Facultad de Filosofía y letras.

Un cours de trois leçons s'est donné dans cet Arxiu, sorte de centre de recherches folkloriques, durant la période du 4 au 16 mai. Ces leçons sur la psycho-ethnographie du langage ont été professées par M. Barnils de l'Institut d'Estudis catalans, M. T. Carrerás Artau et M. Telesfor de Aranzadi de l'Universidad literaria. Elles ont été

annoncées, et, au moins en partie, professées, en catalan, et cela dans les locaux de l'Université officielle.

Il existe d'ailleurs depuis l'année dernière une série de cours annexes dépendant de l'Université officielle, professés dans ses locaux, et mentionnés sur une affiche spéciale qui porte comme titre Universidad Catalana. Ces cours annexes organisés par la « Junta permanent del segon Congrès universitari català » sont l'œuvre de l'Universitat catalana, entité légale, ayant la personnalité juridique pour l'acceptation des donations, subventions, legs, etc. Ils sont donnés par des professeurs de l'Université officielle, appartenant aux Facultés de Philosophie et Lettres, de Pharmacie, de Droit, des Sciences, de Médecine, et dont certains sont en même temps membres de l'Institut d'Estudis catalans, et, d'autre part, par quelques membres de l'Institut d'Estudis catalans qui n'ont aucune fonction officielle à l'Universidad literaria.

Il serait donc inexact de croire, comme on le fait souvent, qu'il n'y ait aucun rapport entre les savants de l'Institut d'Estudis catalans ou de l'Universitat industrial, d'une part, et ceux qui font partie de l'Universidad literaria officielle, de l'autre.

Les deux groupements restent nettement séparés; mais quelques affinités secrètes se manifestent entre eux malgré tout.

Un point commun les rapproche : c'est l'exquise urbanité avec laquelle les uns et les autres savent recevoir leurs collègues français. Les deux premières visites du conférencier ont été, à la Mancomunitat, pour M. le président Puig i Cadafalch, à l'Universidad, pour M. le recteur M[is] de Carulla, et l'accueil plus que sympathique, véritablement amical, que le délégué de l'Institut français en Espagne a rencontré aussi bien chez l'un que chez l'autre de ces deux grands amis de la France, l'hospitalité large et cordiale, dont les Barcelonais ont le secret, et qui fut offerte avec tant de cœur par les membres des deux groupements, laisseront un souvenir durable à celui qui a eu l'honneur d'en bénéficier.

Il conservera une impression profonde de sa visite aux établissements scientifiques de Barcelone. La vie intellectuelle de cette ville est intense autant que sa vie économique. Dans toutes les branches de l'enseignement, en particulier dans celles des lettres et de la linguistique, il y a à Barcelone des institutions et des hommes qui se détachent du commun. La Catalogne est au premier rang de la civilisation moderne, ce qui étonnera peut-être certains universitaires français qui voient l'Espagne de loin, de Paris — voire de New-York! Il y a en Catalogne de vrais savants enthousiastes et désintéressés : non seulement nous devrions aller chez eux ; mais nous gagnerions à les attirer chez nous. Nous devrions faire la contre-partie de leurs « cours d'échange ».

G. M.

Modern Humanities Research Association.

Nous avons reçu de M. Allison Peers, professeur à l'Université de Liverpool, la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de reproduire, en vue de contribuer, si possible, au succès d'une initiative intéressante, patronnée par deux maîtres comme MM. Fitzmaurice-Kelly et Menéndez-Pidal :

Will you allow me to appeal to all your readers to support the work of this Association, — a world-wide union of all engaged in higher studies and research in modern languages and literatures?

Founded in 1918, it has now a membership of over 600 scholars from all parts of the world : our objects are the encouragement of advanced study by co-operation, through correspondence, personal intercourse and the interchange of information and counsel. We aim at improving and facilitating means and methods, and seek such a co-ordination of isolated effort that those engaged or interested in the same branch of research shall be kept informed of each other's work, and that unnecessary duplication of energy shall be avoided.

Our membership is open to all *bona-fide* scholars of whatever nation, at a subscription of twelve francs per annum (for which members receive the quarterly *Bulletin* of the Association). Our President for the year is M. Gustave Lanson, and it is gratifying that during the year a large number of French scholars have joined us. By the courtesy of the Faculty of Letters I was permitted last March to address a well-attended meeting at the Sorbonne under the presidency of M. Legouis, with the result that we have now a strong Branch in Paris, the secretary of which, M. Cazamian, is always glad to hear of new members, and to welcome them to meetings of the Branch.

My object in writing you, however, is more particularly to solicit the adherence of those who are interested in Spanish studies. We have a Group of Spanish students within the Association, coming from England, France, Spain, and all parts of America : the Hon. Director of this Group is Professor Fitzmaurice-Kelly, and it has the active support and co-operation of Sr. Menéndez-Pidal, who is among the Vice-Presidents of the Association. Members of the Group help each other by procuring bibliographical and other information, criticising and reading each other's works, etc.; they receive early news of books and articles in preparation by other members, and it is hoped shortly to inaugurate a joint enterprise in bibliography.

We hope that it may be possible next summer to hold a Conference in Madrid for members of the Group, at which papers on original research will be read by those who can attend and sent by those who cannot : the papers will afterwards be published and issued to members.

May I appeal then for the support of every one of your readers who is a student of Spanish? Letters should be addressed to me at the Department of Spanish, University of Liverpool.

E. ALLISON PEERS.

Head of Spanish Department, University of Liverpool
Hon. Secretary, Modern Humanities Research Association

BIBLIOGRAPHIE

Textes de dret catalá. Privilegis i ordinacions de les valls Pirenenques, editats per **Ferran Valls Taberner**, *III, Vall d'Andorra.* Barcelone, 1920.

Il vient de mourir, dans la banlieue parisienne, un vieux bibliographe qui réunissait tout ce qui paraissait sur l'Andorre. Sa collection doit être d'une diversité bien amusante; ce pays a le privilège d'inspirer les études les plus variées : thèses de droit pavées de bonnes intentions, plaidoyers mouvementés et sonores, jusqu'à des passes d'armes de chevaliers errants qui rompent quelques lances pour des dynasties oubliées, et cela sans aucun souci de l'histoire, de la géographie ou autres contingences, *in abstracto*, comme ils traiteraient du droit de pêche dans les canaux de la planète Mars. On trouve même dans cette littérature touffue quelques ouvrages sérieux.

Dans cette dernière catégorie se range le récent volume de M. Valls Taberner, attaché aux Archives de la Couronne d'Aragon, juge des appellations en Andorre. M. Valls était remarquablement placé pour se documenter. Il a donc fait ce par quoi tout le monde aurait dû commencer : après avoir procédé à une enquête sur les titres, il donne au public un choix de pièces relatives à l'organisation des vallées andorranes.

En tête de chaque document, après une très brève analyse [1], vient l'indication des sources, laquelle témoigne, à elle seule, de recherches assez étendues [2].

Les textes sont établis avec compétence. Çà et là, quelques coquilles témoignent d'une certaine hâte dans la correction des épreuves et, de loin en loin, j'aurais adopté une notation un peu différente. Ainsi, p. 546, au lieu de : « E gart-si qui a gordar sia », je copierais : « E gart s'i qui a gordar s'i a. » Ce sont des vétilles.

J'aurais un petit nombre de réserves, à peine plus sérieuses, à formuler touchant la manière de comprendre des documents.

1. P. 455, dans une de ces analyses, M. Valls dit que les Andorrans furent autorisés à « defensar llurs montanyes i emprius contra qualsevols persones que 'ls hi ataquessin ». Au lieu de *defensar*, je préférerais *defendre : defensar les montanyes i emprius*, c'est mettre en défens les montagnes et les quartiers soumis au droit d'usage.

2. Pour un cahier de doléances auquel les deux Seigneurs ont répondu point par point, en 1433, M. Valls (p. 483) renvoie à deux volumes de notre Bibliothèque Nationale; il aurait pu en ajouter un troisième, Dupuy 153. — Il n'aurait pas été inutile de donner une brève étude critique sur certaines sources : il est tel registre de transcriptions à l'égard duquel j'éprouve, peut-être à tort, une véhémente défiance.

L'Introduction, très objective, se réduit presque à l'analyse d'assez nombreuses pièces, à l'énoncé de faits. Elle confirme l'opinion, où je suis depuis longtemps, que les origines, du IXe au XIIIe siècle, sont très obscures, très chaotiques; nous n'en connaissons que des épisodes. On a tort de broder, sur ce dessin interrompu et sans suite, des motifs continus et complets, de considérer comme se rapportant à l'ensemble de l'Andorre des actes qui concernent seulement des biens sis en Andorre. Il se peut que Seniofred, comte d'Urgel, ait fait donation à l'église de ladite ville, vers la fin du Xe siècle, de « alaudes de valle Andorra ». Qu'est-ce que ces *alaudes?* Peut-être simplement des immeubles; peut-être des alleux, sur l'étendue et l'importance desquels nous ne sommes pas renseignés. C'est exagérer le sens des textes que d'y voir des titres de « la propietat alodial de la vall d'Andorra » : des biens fonds ou des alleux en Andorre, d'une part, la propriété allodiale de l'Andorre, de l'autre, ce sont choses bien différentes.

De même, en 1007, le comte d'Urgel donne au monastère de Tabernoles la moitié des cens et la totalité des albergues auxquels il avait droit dans les limites de l'Andorre : « Dans tout le pays que ces limites englobent, je, Ermengaud, comte et marquis, donne les cens qui m'appartiennent, etc.[1] » Voici le commentaire de M. Valls (p. VIII) : « Nous savons aussi qu'au début du XIe siècle le comte d'Urgel possédait la vallée d'Andorre dans toute son étendue et y percevait un tribut ou cens[2] et divers droits d'albergue. » Ici encore l'interprétation dépasse de beaucoup le texte.

Dans le même ordre d'idées, M. Valls (p. 385, note 1) s'occupe du « bayle de la vallée d'Andorre », à l'occasion d'un accord de 1162 qui reconnaît aux évêques le droit d'avoir autant de bayles qu'ils voudront. C'est le résultat d'une méprise : il y avait bayles et bayles; certains étaient des fonctionnaires ou des magistrats, d'autres étaient de simples employés chargés de percevoir les redevances. Les premiers représentaient le seigneur et les seconds pouvaient ne représenter que le propriétaire[3]. Je tiens pour certain que les Andorrans n'ont pas laissé aux prélats de La Séo le soin de fixer arbitrairement le nombre des bayles magistrats.

1. Voir le texte, p. 382, note, du volume dont je rends compte.

2. P. IX, M. Valls dit *impostos*. *Tribut*, *impostos*, si l'on en juge par le sens des mêmes mots en français, impliquent des rapports d'ordre politique. Le cens, dont parlent les documents contemporains, est proprement la redevance fixe payée par le tenancier d'une censive; le cens ne suppose que des rapports de droit privé, comme de nos jours le fermage. L'emploi des termes *tributs*, *impostos* peut induire en erreur sur la nature des droits qui appartenaient au comte d'Urgel en Andorre. L'albergue elle-même pouvait être due pour une tenure : certains jouissaient d'albergues *paratas*, sans être aucunement associés à la seigneurie politique. Tous ces problèmes sont très compliqués, beaucoup plus que ne le laisse entendre l'Introduction de M. Valls.

3. Cf. Brutails, *La condition des populations rurales du Roussillon au Moyen Age*, p. 233.

En somme, quel est le gain de la publication de M. Valls Taberner et que nous apprend-elle? Malgré les efforts de l'érudit juge des appellations d'Andorre, nous continuons à ignorer comment s'est constituée la seigneurie andorrane[1]: par contre, nous voyons, dans une certaine mesure, s'organiser les autorités locales. En 1419, l'Andorre n'avait encore personne qui pût la représenter devant un tribunal; à chaque affaire il fallait nommer un mandataire, un « sindich ». Nous sommes loin de cette autonomie administrative qui remonterait à des temps fabuleux. Les Andorrans du xve siècle nous apparaissent nantis de droit d'usage sur les eaux et les pacages; mais ce sont les deux seigneurs qui, par leurs officiers, tranchent les contestations relatives à l'étendue des pacages, interdisent la pêche à la demande des jurats, etc.; ce sont eux encore qui concèdent les foires et les marchés. Il sera bien difficile, après l'apparition de ce livre, de dire que les Andorrans du Moyen-Age possédaient, en matière économique, la pleine et souveraine indépendance.

Dans quelques pages du volume de M. Valls nous pouvons saisir des traces fort anciennes d'usages qui sont toujours en vigueur : en 1472, les Viguiers rendent une ordonnance pour la défense des Vallées; dès 1440, nous voyons que les sessions des Corts s'ouvrent après les récoltes et qu'en cas d'appel l'appelant a le choix du seigneur devant lequel il entend porter sa cause. En 1364, nous constatons une coutume qui s'est perdue en Andorre, mais qu'il est question de rétablir, ou à peu près, en d'autres pays : les jurats exigent du contribuable une déclaration, sous la foi du serment, du chiffre de sa fortune, en vue d'asseoir les impositions.

Enfin, il est intéressant de noter, d'après des documents divers, comment l'Andorre, suivant les moments et suivant les circonstances, déclarait être tantôt d'une nationalité et tantôt d'une autre : un jour, on affirme qu'elle fait partie du royaume d'Aragon; un autre jour, qu'elle en est indépendante; un autre encore, qu'elle ne se rattache ni à l'Aragon ni à la France.

Je suis oiseau : voyez mes ailes.
Je suis souris : vivent les rats.

Cette tactique a commencé dès le xive siècle, au moins. Elle dure encore et avec succès.

1. Des amis trop zélés des évêques d'Urgel ont soutenu que les droits de la France sont limités par le paréage de 1278; en dehors des attributions qui sont expressément reconnues au comte de Foix par cet accord, toute la puissance publique appartiendrait à l'évêque ou aux habitants. Cette théorie a été défendue, en 1437, par le chapitre d'Urgel (p. xvi, note); elle est, d'ailleurs, parfaitement inadmissible. Voir p. 417 une clause du paréage précité, qui maintient l'une et l'autre partie en la jouissance des droits qui lui appartenaient précédemment.

Rendons grâces à M. Valls Taberner. D'autres ont élevé à l'histoire andorrane des monuments parfois jolis, souvent pittoresques, presque toujours fragiles : M. Valls, se bornant à une besogne plus austère et plus utile, a jeté les fondations solides sur lesquelles d'autres pourront construire avec sécurité.

J.-A. BRUTAILS.

Antero de Figueiredo. *Cómicos*, 2ª edição, revista e prefaciada, Paris-Lisboa, 1919, 251 pages.

Ce livre est la réimpression d'un roman publié en 1908. Nous y retrouvons les qualités habituelles de M. Antero de Figueiredo, un style impeccable, une rare finesse d'analyse. Il est possible que le titre, de l'aveu même de l'auteur, lui ait été suggéré par l'*Histoire Comique* d'Anatole France. Il n'ignore, ainsi qu'en témoigne une préface ingénieuse et subtile, aucun des écrivains qui de Scarron à Ginisty, en passant par Diderot, ont traité de la psychologie des gens de théâtre. Mais son intention n'est pas de refaire, bien qu'il s'en inspire, le *Paradoxe sur le comédien* (Podia fingir amor quando o não sentia; e agora, toda a queimar -me nêle, não sei). Il a voulu peindre deux âmes qui, par contraste, s'attirent violemment et fatalement se repoussent. Nous ajouterons : deux âmes portugaises (Aquilo era um grande erro de raça). De même que Regina, l'étoile d'opérette, reste la fille de Lisbonne, gardant aux heures sombres la nostalgie des bas quartiers, avec une complaisance irraisonnée, dès que la fortune lui sourit, pour la bohème famélique, João, l'amant d'un jour qui aspire à fixer l'insaisissable, de race plus affinée, intellectuel et sensitif, nous semble, par sa promptitude à s'exalter, par sa persévérance dans l'illusion, proche parent des héros de Camilo. L'intrigue se déroule avec une logique, une simplicité de moyens qui rappelle *Manon Lescaut*. D'abord c'est le crescendo de l'enthousiasme, la séduction multiforme et, chez l'homme ébloui, la torture de la jalousie rétrospective, l'acharnement à démêler, sous le voile chatoyant des personnalités d'emprunt, ce qu'il entre à la fois de bonté et d'égoïsme, de sincérité et de perfidie, de mysticisme et de vulgarité dans l'âme trouble, impulsive de l'actrice; c'est enfin le drame, avec ses oscillations brusques, crises, aveux, rechutes, méprises, jusqu'au suicide inévitable de l'être le moins armé. Bien que l'auteur n'ait pas réussi à s'affranchir, dans les cinquante premières pages, de toute convention, un pathétique sobre, grave, poignant se dégage de ce récit très condensé, très habilement conduit, que recommande un style de virtuose, tour à tour délicat et vigoureusement réaliste.

G. LE GENTIL.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chronique.

III. Bibliographie.

IV. Gravures.

Erratum : P. 158, 5e ligne, lire « perturbadas » et non « derribadas ».

---

9 octobre 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.